cz - - tch, 361/243
sz sch,
ck tsk' 125.-
rz - - - ch
c ts 3 vol. in 2
o ou

344; 450; 601 p.,
maps.

HISTOIRE

DE LA RÉVOLUTION

DE

POLOGNE

PRÉCÉDÉE

D'UN APERÇU RAPIDE SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE ET D'UNE ÉTUDE DÉTAILLÉE DES MŒURS, DU CARACTÈRE, ET DE LA SERVITUDE DU PEUPLE POLONAIS,

DEPUIS 1815 JUSQU'EN 1835,

AVEC CARTES ET PLANS TOPOGRAPHIQUES

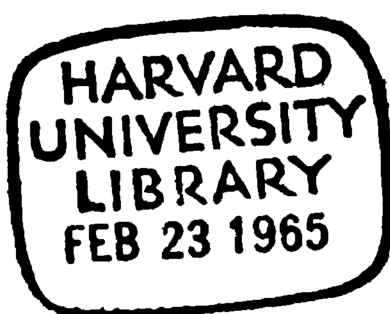
Par Louis Mierosławski.

TOME PREMIER.

A PARIS CHEZ M. A. JELOWICKI ET Cie.

Rue des Marais-saint-Germain, n. 17 bis.

1836.



CHATEAU-THIERRY. — IMP. DE A. LAURENT.

INTRODUCTION.

APERÇU RAPIDE

SUR

L'histoire universelle.

Ce qu'est l'histoire et où elle puise?

L'histoire c'est la critique du passé, l'école du présent et l'oracle de l'avenir. La chronique s'empare des épisodes et les livre à la publicité sans étude et sans choix. Le roman poétise le mensonge, et les journaux dépoétisent la vérité; rien de tout cela ne satisfait le penseur, ne console la victime et ne fait rougir le crime. L'histoire seule résume la vie sociale et peut influencer l'humanité, parce qu'à la relation grave et consciencieuse des faits elle ajoute l'analyse et les conjectures. Comment se fait-il que notre siècle, tout de force et de progrès, use son intelligence et blase son cœur à pleurer avec des êtres mythologiques, à se damner avec des satans en bousingot? Comment se fait-il qu'à la veille d'une révolution que la terre pressent par instinct et raisonnement, les plus sérieux cerveaux se nourrissent de drames et de romans au détriment de l'histoire et de la philosophie?... Les réformateurs pensent-ils que la prochaine régénération toute d'enthousiasme et de foi, aura plus besoin de croyances que de bon sens, d'énergie que de persévérance, d'amour que de prévoyance?... Craignent-ils que l'autopsie du passé ne désenchante la génération vierge et fiévreuse qu'ils convertissent, comme l'autopsie du christianisme a désenchanté le XVIII[e] siècle?... Craignent-ils que les misères humaines étalées à la halle des libraires ne fassent peur et dégoût à qui a rêvé un Eden, ou une république universelle?... Oh! alors ce serait lâcheté et injustice: lâcheté, car pour être homme,

il faut avoir l'énergie d'adopter l'humanité avec toutes ses conséquences; injustice, parce que le siècle qui a produit le Saint-Simonisme et le républicanisme religieux ne peut être, sans offense, estimé incapable de soutenir l'aspect du passé.

Mais pourquoi chercher si loin les motifs de l'indifférence qu'inspire l'histoire? pourquoi ne pas en donner une large part aux immenses difficultés de son étude? Et en effet, où trouver l'érudition et l'impartialité d'un Hume ou d'un Thucydide? Trouvez-moi un historien qui ait le courage d'avouer que Robespierre était un scélérat utile et M. Czartoryski un ange pendable, que les jésuites ont fait de grandes choses et que le catholicisme a été nécessaire; un historien qui ne craigne pas de recevoir à la face comme un crachat de mépris, des paniers de têtes guillotinées pour la rédemption des turpitudes royales?...

Mais sont-ce là les seuls obstacles à l'universalisation de l'histoire? et avant de braver les exigences de l'opinion, n'a-t-on pas à satisfaire celles de la science? Et que sait-on d'incontestable? que sait-on au-delà de trente misérables siècles perdus dans l'immensité du passé comme une pensée généreuse dans l'âme d'un brigand? O homme! pauvre fourmi, qui crois remplir l'espace du bruit de ta respiration, va fouiller à cent pieds sous tes palais de gaze et de poussière et Dieu te révèlera peut-être l'origine du monde dans le crâne d'un mammout ou dans le squelette d'un géant; enfonce ton scalpel scrutateur dans les entrailles du globe pour lui arracher l'aveu des épilepsies qui ont rejeté la bave des mers de la moelle à la surface; de la lèpre qui a ouvert les ulcères des volcans et de la léthargie qui les a plâtrés; des chancres qui l'ont rongé et brûlé comme un cadavre d'homme. Épluche sa quintuple écorce et va voir vibrer sous les granits primitifs les racines des montagnes, les réservoirs volcaniques, le chyle où s'élabore l'animation et les pores par où il hume l'air, les miasmes et le soleil. Eh bien! là tu trouveras tout un

monde pétrifié, une botanique qui n'est plus, des squelettes qui couvrent des provinces couchées comme eux dans des sépulcres antédiluviens, une architecture qui n'a plus de nom et des hiéroglyphes intraduisibles. Là, il y a sept mille ans, fourmillaient peut-être des peuples de Titans et des troupeaux de monstres. Pour ces poumons que nos toits eussent étouffés, pour ces bras que nos villes à dédales, à enclos, à trous de ruche eussent embarrassés comme les broussailles embarrasseraient les ailes d'un moulin à vent ou les vergues d'un trois-mât, il fallait ou des tentes comme en sait bâtir Dieu avec des rochers et des nuages, ou des palais comme vient d'en voir Lamartine à Balbeck.

Des siècles d'expérience, de génie, d'industrie, de persévérance et de pouvoir ne sont-ils pas tracés sur cette médaille, qui pour diamètre a un royaume couché en long, pour revers un peuple de tombeaux et pour empreinte un défi porté aux générations à venir? Là où chaque carreau de parquet pourrait servir d'escarpe à un pentagone bastionné, où chaque couple de colonnes pourrait porter une cathédrale européenne, où les fenêtres sont des gorges et les saillies des promontoires; si moi, chétif interprète d'un siècle à hautes prétentions pourtant, j'allais m'égarer quand la lune couvre d'un manteau d'argent ces vieilles ruines, je croirais être transporté au milieu d'une légion de fantômes dont on a perdu le moule, et dans les vagissemens du chacal seul héritier de ces déserts, je croirais entendre les hommes d'alors riant des hommes d'aujourd'hui.

Et ils en auraient le droit, car enfin ils ont surpassé dans l'exécution, les plus gigantesques ébats de l'imagination humaine. Ils ont remué, taillé, ciselé, entassé des masses contre lesquelles se briseraient toutes nos machines, échoueraient tous nos procédés mécaniques, s'éteindraient aujourd'hui des armées de travailleurs; des masses dont nous craindrions de déranger les débris de peur qu'ils ne nous écrasent. Eh bien!

pour arracher chaque corniche à sa colonne, chaque colonne au bloc, chaque bloc à la carrière, chaque carrière à la montagne, chaque montagne au désert, chaque désert au globe lui-même stérile et indompté, il a fallu que la science se distillât dans cinquante générations de cerveaux comme dans des creusets successifs; il a fallu que l'instinct engendrât la curiosité, que la curiosité enfantât la recherche, que celle-ci produisît le calcul et l'application des mathématiques à l'industrie. Combien de siècles s'est-il écoulé avant que l'homme ait bâti une hutte ou tissu une chemise? combien de révolutions géologiques a dû subir la croûte terrestre avant d'offrir une assise eux empires? par combien de sang, de larmes, de cadavres et de ruines a-t-il fallu enfumer le limon qui nourrit les peuples? Si nous jugions des choses d'alors par les choses d'aujourd'hui, nous serions effrayés du nombre d'années qui s'est consumé depuis l'origine du monde jusqu'à sa première civilisation et de celle-ci jusqu'aux civilisations connues.

Mais quels étaient donc ces hommes d'une nature évidemment supérieure à la nôtre? eux qui nous ont légué des ruines qui nous humilient et que nous admirons, ne pouvaient-ils nous transmettre les traditions de leur grandeur autrement que par des pyramides muettes et des sphinx mystérieux? dédaignèrent-ils, ou redoutèrent-ils notre jugement? Voulurent-ils nous laisser tout le mérite d'une complète régénération, comme le père sévère celui d'une nouvelle fortune au fils qu'il convie à de hautes destinées? D'accord, mais le père ne refuse point ses conseils et ses enseignemens; celui de la terre ne lui a abandonné en héritage qu'un peu de poussière et beaucoup d'ignorance.

Est-ce que ces demi-dieux n'auraient point connu l'écriture, ou bien les conquérans et les tyrans auraient-ils brûlé avec le feu et gratté avec leur sabre les récits du passé? La première assertion est démentie par les

hiéroglyphes et les emblêmes. La seconde est plus admissible et doit nous suffire; dans la lutte éternelle que se livrent les ténèbres et la lumière, celle-ci a succombé; les rois et les brigands, intéressés à ensevelir leur mémoire avec leur corps, n'ont pas voulu que la postérité examinât leurs infamies; ils ne pouvaient rien créer, mais ils pouvaient tout détruire et grâce à ce privilége, nous ignorons tout, hormis qu'ils ont dû être.

Des monumens, de l'écriture et du chant, ces trois historiens du genre humain, les premiers nous ont livré les ruines de Thèbes, d'Héliopolis, d'Athènes, de Rome, d'Herculanum, de Pompéïa, de Balbeck, de Palmyre; les pyramides, les obélisques, les momies des Égyptiens; les aqueducs, les cirques des Romains; les statues des Grecs, les monstres des Indous, les grottes druidiques des Celtes, les flèches pétrifiées des Scythes, les casques marins des Scandinaves, les idoles d'ambre des Lettons, les calumets carbonifiés dans les mines du Pérou. Puis tout le moyen âge en pierre dans ses cathédrales découpées, tailladées, effilées, sculptées comme une cristallisation naturelle ou un dessin de broderie; le moyen âge avec ses ogives en mitres d'évêques, ses piliers en branches de palmiers, ses nefs de cloîtres et ses souterrains de damnés. Puis le génie capricieux et merveilleux des orientaux dans les colonnettes dentelées, étagées, frêles; dans les rosaces octogones, elliptiques, anguleuses comme des signes cabalistiques, des mosquées mauresques et des minarets turcs. Puis les lourdes *cerkwies* de la décrépite Bysance, qui semblent s'affaisser sur un peuple d'eunuques et de moines; puis les tours tronquées, les noirs créneaux des bandits féodaux, où semblent claquer encore les squelettes des pendus pour *félonie* et *gaillardise;* puis enfin les médailles et les tombeaux enfouis dans la terre comme dans une urne de science, d'où ne les déterrent que la charrue ou le génie.

Mais tout cela roulé au hasard, confondu, déchiré,

incomplet comme un testament falsifié; tout cela pêle-mêle et sans ordre dans la poussière des cabinets des savans ou dans les boutiques des juifs, comme les lambeaux d'un noyé sur les dalles de la Morgue. Livre immense de pages sorties de mille presses, de feuilles broyées sous vingt cylindres, de mensonges et de vérités volés à tous les auteurs; livre mystique que ne peuvent lire que les initiés et dont Dieu a gardé la clé et l'alphabet.

Vient après l'écriture, langue des yeux, langue de signes, langue des morts, langue des siècles qui fait parler Moïse à un dandy de Paris et César à un garçon épicier; l'écriture dont une seule ligne nous apprend plus que tous les pillages monumentaux de lord Elgin, mais aussi dont une seule lettre peut renfermer plus de mensonges qu'une petite ville n'en peut forger en un jour de foire. Les monumens ne disent rien ou disent la vérité parce qu'ils sont une œuvre matérielle et incontestable. Les monumens révèlent peu mais garantissent tout; l'écriture révèle tout mais ne garantit rien. On ne doute pas de l'existence, de la civilisation, de l'industrie et du génie des hommes qui ont bâti le Parthénon, mais on doute fort de l'authenticité et de la véracité de la Bible. On voit la grandeur de Zénobie dans les décombres de Palmyre, mais on ne voit que la servitude dans l'éloge écrite de Néron. Les médailles ne se contredisent pas, les obélisques ne font pas la guerre aux temples, les momies ne calomnient pas ceux qui les ont embaumées; mais qui lirait en même temps le Veidam et le Coran, la Mythologie et Buffon, les histoires religieuses et les chroniques profanes, serait bien embarrassé dans le choix des probabilités. Pour sortir de ce labyrinthe inextricable il faudrait emprunter au ciel le fil de Thésée; voilà pourquoi les livres qui paraissent une ressource si commode et si merveilleuse de traditions, ne sont qu'une savanne sauvage où il faut glaner pas à pas le parfum semé au hasard avec la plante vénéneuse;

recueillir l'un qui se cache dans l'ombre et la solitude, dépouiller l'autre de son insolent éclat, toujours au risque de prendre l'un pour l'autre et de s'empoisonner avec l'arbre de la science.

Reste le chant : langue de l'oreille et de l'imagination, langue du peuple et des poètes qui furent peuple avant d'être courtisans. Dans cette classe de sources traditionnelles doivent être comprises non-seulement les poésies naïves et cadencées des peuplades primitives, qui pour dompter leur mémoire distraite ont encadré la pensée dans la mesure et le chant, mais aussi les hymnes, les rêveries, les apologues et les paraboles qui passent de bouche en bouche et de génération en génération. La poésie altère, omet, défigure, éblouit, fanatise, prévient, mais la poésie grave dans les mœurs et dans les souvenirs tout ce qu'elle daigne toucher; la poésie divinise l'héroïsme et fait exécrer le crime, même sous la plume d'un Byron; la poésie intéresse, galvanise les âmes refroidies au souffle des déceptions et du scepticisme; la poésie peint ce que le récit ne fait qu'esquisser, prête sa magie aux monumens, à la religion, à la nature et jusqu'à la vie sociale, chose la moins poétique qu'on connaisse. Certes le chant se dégrade comme tout ce qui traverse les siècles et les générations : fiction dès son origine il ne nous communique que des emblêmes souvent plus indéchiffrables que les hiéroglyphes et plus muets que les sphinxs. Mais sa sublime absurdité même le fait respecter, parce que l'homme vénère ce qu'il ne comprend pas, et une fois qu'une poésie est devenue croyance religieuse ou populaire, elle passe à travers la cohue à la faveur de son masque épouvantable, enivrant ou sacré, et vient intacte livrer son énigme aux intelligences privilégiées, comme ces moules effrayantes de forme et de dimension, qui recèlent certaines perles avec lesquelles on achète des provinces.

Puis j'aime le chant suave et candide sur lequel n'a

pas passé la lime flétrissante des censures royales, et la plume plus flétrissante encore des panégyristes soldés; j'aime le chant du mendiant Homère, du malheureux Christ et du bandit Antar; j'aime le chant des Obis africains et des bergers tartares; j'aime le chant de David et des prophètes; j'aime la Marseillaise et la Carmagnole, les cantiques des premiers chrétiens et les romances des troubadours : chants immortels qui en vingt strophes redisent plus d'histoire et peignent mieux une époque que toutes les archives des conciles et des congrès.

La foudre, les débordemens, le glaive, Dieu et le diable consument, emportent, dévorent pierre par pierre ou d'un trait architecture et industrie; un Omar ou un Nicolas, chauffe les bains avec les bibliothèques d'Alexandrie et de Varsovie; monumens et écriture se perdent, mais le chant se réfugie dans le cœur des hommes comme dans une arche de salut, et de là brave les déluges. Il y a des peuples qui habitent des tentes et qui n'écrivent qu'avec le bout de leurs lances sur les poitrines ennemies, et d'autres qui n'ont pas même de tentes ni de lances; d'autres qui brûlent jusqu'à leur corps comme pour échapper à la tourmentante sagacité des antiquaires; eh bien! ces enfans de Dieu et du désert ont une histoire exacte, exigeante, chronologique, minutieuse, une histoire qui se croirait incomplète s'il manquait un anneau à la série des générations passées; une histoire unanime et sacrée, que personne ne contredit et que tout le monde connaît.

Je connais un pays où le peuple des campagnes ne sait écrire que depuis cent ans; avant cette époque il traçait d'informes figures sur l'écorce de bouleau dont il se fait aujourd'hui des chaussures et des tabatières; il comptait sur ses doigts et ne perpétuait ses souvenirs que par des traditions orales. Ces serfs, puisqu'ils l'étaient encore alors, s'assemblaient en foule à la voix des *Weidelotes* qui leur

chantaient les hauts faits des preux et des diètes nomades. Leurs récits admirables de naïveté et d'énergie remontaient jusqu'aux temps de Charlemagne et s'enchaînaient avec une incroyable conséquence ; les seules erreurs qui se fussent glissées dans cet héritage de patriarchales vérités, consistaient dans quelques prodiges religieux et de faibles anachronismes bien moins révoltans que ceux des meilleures chroniques du XIII[e] siècle. Dans les montagnes du Krapak, où vit au sein d'une nation primitive et sauvage une peuplade vierge et pure de toute alliance étrangère, les vieilles *stryges* traitent les annales nationales avec beaucoup de suite et de sagacité. Le souvenir de l'échappement de la mer jadis envasée dans cet immense chaudron de granit, s'y est conservé sans aucun mélange de superstition. Les Bosniaks et les Serviens ont toute l'histoire du Bas-Empire, des Bulgares, des invasions Ottomanes et des révoltes locales contre la Porte exprimée en strophes chantées par ordre de génération. Tout y est vrai; seulement la géographie y est de la description, la topographie du pittoresque, la guerre de l'épique, la politique du roman, la religion des hymnes, les alliances de l'amour et les conseils des fêtes.

Il est vrai que ces étranges documens enfouis dans les solitudes, parmi des populations retranchées du système des États, n'ont pour écho que les montagnes et pour admirateurs que des barbares peu soucieux de les répandre. Il est vrai que la poésie, langue de Dieu à l'homme de la nature, n'a plus d'accens pour les âmes mutilées dans le moule de l'intérêt et de la science; il est vrai que le chant a une mission spéciale et une étendue de puissance, auxquelles les royaumes armés de canons et de constitutions ont placé des bornes surveillées par la douane des plumes civilisées. Voilà pourquoi l'histoire n'a pu emprunter aux traditions orales que des lambeaux rares et décriés; puis est venue la manie du métier qui a tout désenchanté et sali. La poésie a déserté le peuple où elle vivait d'amour et de croyances,

pour se vautrer dans les antichambres des rois qui lui ont jeté avec dédain des crachats, de la boue et des orgies. La vierge enthousiaste et candide s'est enrouée à hurler avec les panégyristes et à boire avec les gardes du corps. Elle a menti dans l'ivresse et l'histoire l'a reniée, elle a chanté les tyrans et le peuple l'a reniée, elle a doré le crime et Dieu l'a reniée!...

De ces désespérantes vérités il résulte qu'aucune des trois sources auxquelles puise l'histoire n'est entière et pure, mais que chacune d'elles offre certaines garanties qui manquent aux autres et que l'art de l'historien consiste à choisir avec discernement la vérité où il la trouve, le caractère où il perce et l'analogie où elle se révèle. Je chercherais les faits dans les écrits, les mœurs dans le chant et la civilisation dans les monumens. Je consulterais encore ces derniers pour la géographie et la chronologie. Je mettrais en présence le résumé de toutes ces recherches partielles pour voir si elles s'engrenent et s'enchâssent comme les moitiés de la même médaille, ou les débris de la même colonne.

Telle est la pénible étude de l'histoire, qui d'ailleurs paresseuse et exigeante, ne peut faire un pas sans l'appui du compas, des chiffres, des parchemins, de la philosophie, de la logique, de la stratégie, de l'économie et de la littérature. Vorace et avare, elle bouleverse, compile, dévore des travaux immenses pour rendre une date ou une intrigue de cour. Puis quand elle s'est soûlée de science et de contradictions, elle trébuche et doute par excès; raille les poètes qui lui ont révélé l'âge d'or et les prophètes qui lui ont prédit ce qu'elle juge; dégrade les ruines qui lui ont redit ce qu'elles ont vu, baffoue les moines qui ont usé leurs bures à frotter le parchemin, nie ce qu'elle a volé et enseigne ce qu'elle nie; mais c'est L'HISTOIRE, et il faut la respecter et se taire.

MARCHE DES ÉVÉNEMENS.

ANTIQUITÉ.

Si Moïse n'est pas un historien, c'est toujours un grand et ingénieux poète; Homère et lui résument le génie des premiers annalistes du genre humain. Il faut bien que leurs fictions renferment quelques vérités défigurées, puisque les législateurs religieux de tous les peuples et de tous les temps ne diffèrent d'eux que dans le développement de l'idée originelle et commune de création, d'Éden, de propagation, de corruption, de déluge et de régénération. L'humanité sortie d'un rêve où elle a laissé sa vieille dépouille, se ressouvient confusément de ses joies d'enfance, de ses luttes viriles, de ses remords de vieillard flétri; elle repasse par métempsycose dans un corps brut, recoud les lambeaux de ses traditions perdues, se rue à la voix de ses poètes pasteurs et divinise tout ce qui a échappé au naufrage. Ici c'est un prêtre égyptien qui croit sentir dans ses veines le sang d'Osiris; ici c'est un Indou qui, ayant perdu le fil des générations, remplit les siècles vidés par l'oubli des transmigrations de Wisnou et des contemplations de Brama; puis vient le Juif errant dans les sables du désert, auquel le soleil des tropiques communique un rayon de sa merveilleuse puissance; plus loin, aux bords de l'Euphrate, des peuples d'or, de soie et de femmes, se font des idoles de luxe, de paresse et de volupté.

Phéniciens, Mèdes, Assyriens, Chaldéens, rêvent des armées de dieux hideux, absurdes, gigantesques, lascifs, voleurs, mystiques, puissans, impuissans; puis là bas, bien loin, bien loin, dans des déserts qui alors n'avaient pas de nom et où aujourd'hui s'élèvent Londres, Berlin, Saint-Pétersbourg et Moscou, des troupeaux de sauvages sans dieux et sans histoire. Voilà le monde d'alors, monde théocratique qui, sentant que l'image de la

puissance originelle lui échappait, se dépêchait de la rattacher à la matière. Tout le travail de l'intelligence était alors absorbé par l'interprétation de la divinité; guerriers, législateurs, rois, carnages, codes, pouvoirs, tout était prêtre et culte. Ça et là quelques conquérans sans foi, quelques empires de marchands, quelques peuplades en dehors du vertige religieux, mais tout cela de caractère si insaisissable que nous nous perdrions à les définir. Tout cet univers nous apparaît comme une vision dont il ne nous reste plus qu'une vague inquiétude. Ces géans ou pygmées, ces peuples d'ilotes, ces castes de pontifes, ces cours de devins sont comme des quantités inapplicables à nos mesures : ils sont pour nous comme les couleurs pour l'oreille et le son pour les yeux; c'est quelque chose, mais nous avons perdu la langue qui l'exprimait.

Je vois bien l'Égypte avec ses lois immuables comme ses pyramides, son culte puissant, ses pharaons, son hérédité de croyances, de doutes et de missions; l'Égypte avec son industrie pesante et immense comme les montagnes, sa fertilité artificielle; son peuple enrégimenté, pétri dans les mains des prêtres, conduit par la main et en masse du berceau au tombeau; son peuple levé, attablé, agenouillé, promené, exercé, amusé et alité en cadence comme un bataillon d'aujourd'hui. Je vois bien une longue série de rois qui creusent des lacs pour s'y laver, qui fertilisent des déserts pour s'y promener et qui élèvent des pyramides pour s'y endormir, puis au bout de cette chaîne de momies emmaillotées dans de sublimes préceptes et d'absurdes superstitions, un Sésostris qui remue cette fourmilière de travailleurs et la fait pulluler aux quatre coins du monde. Je vois tout cela, mais je n'entends rien au despotisme qui tue aujourd hui et qui vivifiait alors, aux lois qui ne peuvent plus enchaîner une ville et qui dirigeaient quarante millions d'hommes, à une religion que tout le monde respectait ceux excepté qui l'avaient créée.

Je vois les Assyriens, Sémiramis et Ninive, leurs

prodiges, leurs murailles dont les parapets servaient de lice aux charriots; leurs jardins suspendus, leurs armées cuirassées avec de l'or, leurs cultes, leurs ébats; mais tout cela se mêle, s'embrouille dans mon cerveau comme un cauchemar; je cherche en vain une analogie à ces temps dans des temps moins éloignés, je ne trouve que des hallucinations.

Les Phéniciens présentent quelque chose de moins obscur, parce que le commerce est de tous les âges et de tous les pays; l'intérêt est partout et toujours à peu près le même. C'est toujours l'envie et la curiosité fouillant, bouleversant, dérangeant la nature et les hommes pour répandre un peu de bien-être et beaucoup de turpitudes. Quand l'homme s'est dégoûté de son gîte, le globe n'est plus assez vaste pour lui; il va, comme Caïn le réprouvé, chercher la tourmente dans des contrées qu'il ne connaît pas; puis, quand il a parcouru tous les espaces abordables, il colle six planches et cherche au-delà des mers des mondes nouveaux dont il se dégoûte plus vite encore. Cela s'appelle la colonisation et le commerce; c'est ce qui peuple les déserts, fertilise les rochers, marie les empires, généralise les langues, les croyances, les mœurs; c'est ce qui couvre de diamans les pêcheurs d'huîtres, donne des mousquets aux Namaquois et des dentelles de Paris aux Odalisques du grand Mogol. Et pourquoi pas? y a-t-il rien d'absolu dans la théorie de l'humanité? tout n'est-il pas bon et mauvais à la fois?

Les Phéniciens dit-on, ont fait le tour de l'Afrique sans boussole et cela serait une nouvelle merveille à ajouter à tant d'autres; ce qu'il y a de certain, c'est que ce petit peuple qui se parquait tout entier dans l'enceinte d'une ville, a donné naissance à toutes les colonies européennes de la Méditerranée, a pénétré dans l'océan Atlantique et dans les mers du nord, et surtout a donné naissance à Carthage, le moins important peut-être, mais le plus célèbre de tous ces établissemens.

Malgré l'analogie qui semble exister entre la Phénicie et nos états commerçans, il faut se garder de la sonder et se satisfaire des apparences : l'étude des détails nous replongerait dans les rêves et lasserait les plus robustes sagacités.

Mais à peine a-t-on reposé ses regards sur un peuple appréciable, que lui succèdent aussitôt d'autres qui comptent par milliers les années de leur existence et par centaines les millions de leurs races inextinguibles. Puis leurs ombres, encore immenses de mystère et de prodige, viennent avec leur interminable cortége de dynasties, de pontifes, de conquêtes, de renaissances, mendier une place dans nos annales pour un nom qui a révolutionné le globe et que nous ne pouvons broyer dans nos bouches amollies. Là-bas, au bout du continent, derrière une digue de montagnes et de fleuves, vivent encore les Indiens et les Chinois, comme ils vivaient aux temps de Nemrod et de Ménès. Eux, vieillards devenus fous à force d'apprendre, lâches à force de combattre, idiots à force de penser, impuissans à force de vivre; mais eux sur lesquels ont passé sans altérer leur origine, les torrens de Sémiramis, de Sésostris, de Cyrus, d'Alexandre, de Czyngiskhan, de Tamerlan, des Portugais et des Bretons et qui comme l'oasis ont cent fois secoué l'inondation ou vécu avec elle, toujours avec les mêmes croyances et les mêmes mœurs ; eux aussi nous demandent un rang et peut-être le premier parmi les états primitifs. Eh bien ! soit, pourvu qu'ils nous dispensent de dresser la liste de leurs empereurs et surtout de prononcer leurs titres. Puis d'ailleurs, plus riches, plus industrieux, plus expérimentés, plus nombreux que les trois empires de Rome, d'Alexandre et de Pierre-le-Grand réunis, que leur importerait l'inquiète Europe et la brûlante Afrique, si nous ne nous étions rués dans leur Éden pour les voler et les convertir ?

L'imagination s'épuise à combler les lacunes de

l'histoire, mais elle cherche en vain à replâtrer ces énormes brèches; elle, insatiable, est obligée de se repaître de fumée et de tombeaux. La terre entière est un cercueil immense et muet, où le temps a enseveli peuples et grandeurs auxquels les poètes ont donné des énigmes pour épitaphe et les architectes quelques colonnes couchées dans la poussière pour monumens funéraires.

De ce chaos surgit un génie étrange, consumé d'activité, de poésie et d'opiniâtreté; le hasard le fait naître au milieu d'une populace chétive et asservie. Il s'appelle Moïse et seul héroïque parmi un troupeau d'ilotes, il lui souffle son courage, l'électrise, l'inspire et l'arrache aux misères de l'esclavage pour le retremper au brasier des dangers. Sésostris commandait à une armée, Cyrus à des pâtres vigoureux et vaillans, Alexandre à des hommes de fer, mais Moïse n'avait pour braver un empire et en fonder un autre, qu'une cohue de vile canaille sans foi, sans énergie, sans confiance, sans valeur, sans raison. Eh bien! il lui donne tout cela ou y supplée par lui-même; invente ce qui lui manque, fait ce qu'il a prédit et écrit ce qu'il a fait. Libérateur, roi, pontife, historien, législateur, poète d'une tribu inconnue, il en fait le père du genre humain, les élus de Dieu et le peuple de Salomon ce héros des Arabes, des Abyssins et des Francs-Maçons. Si tout cela est une fable, c'est une fable bien ingénieuse et bien intéressante; l'œuvre la plus admirable serait de bâtir une Magdeleine ou un Saint-Pierre de Rome avec de la boue.

Et puis, nous qui cherchons avec embarras un lien entre l'histoire oubliée et l'histoire traitée, nous nous estimons heureux de trouver un romancier assez savant pour n'avoir pas trop mutilé la géographie, un philosophe assez universel pour être compris après trois mille ans de progrès et de controverse, un écrivain assez respecté pour être parvenu jusqu'à nous; nous nous estimons heureux de pouvoir rattacher nos idées

à un pays qui par sa position géographique nouait l'Asie à l'Égypte les seules contrées alors habitées ; à un peuple parfaitement étudié, connu, décrit, vanté et décrié ; à une série d'événemens qui fort ordinaires et douteux par eux-mêmes, nous servent pourtant de transition entre le monde décrépit et le monde renaissant pour la vingtième fois peut-être.

On glisse sur les Hébreux pour arriver à Cyrus, premier nom auquel se rattache une certaine et influente généralité historique. Quand ce grand homme parut, les Mèdes avaient succédé aux Assyriens dans les vastes contrées arrosées par le Tigre et l'Euphrate. L'Égypte croulait de vétusté et la Grèce se débattait encore dans ses langes ; le monde des pontifes en était à son dernier râle ; la société haletait comme un vieillard énervé sous un manteau d'or ; elle achevait de dépenser l'héritage des temps primitifs sans rien créer pour l'avenir. Mais sous ce fumier de clinquant et de dégradation germait déjà une génération nouvelle ; elle attendait quelqu'un pour la rallier et la débarrasser de la pourriture qui lui cachait le soleil ; alors Cyrus se trouva qui régénéra l'Asie.

Quoique le monde d'aujourd'hui ne ressemble pas au monde d'alors, quoique les théories soient rarement absolues, on ne peut nier les grandes lois qui régissent la terre et meuvent invariablement les sociétés, partout où société il y a. Ces grandes lois sont peu nombreuses et ne se découvrent qu'après une longue série d'observations et une suite successive de révolutions répétées ; mais partout et toujours elles portent un caractère d'indépendance et de divinité qui échappe aux mesquines définitions de l'intelligence humaine. C'est un évangile écrit dans le ciel, sur la terre, dans les ruines, sur les champs de bataille, partout ; un évangile que l'homme épele et avoue sans en connaître l'auteur. C'est un code qui ressemble à celui auquel obéissent les planètes et que rien ne peut ni déranger ni expliquer.

D'abord c'est l'individu qui végète et meurt, puis le couple qui aime et produit, puis la famille qui bâtit, chasse, ensemence et rêve, puis la tribu qui gronde, se débat, rompt sa coque et va se marier à d'autres tribus. Vient la société et l'état qui souffrent, jouissent, luttent, grandissent dans la paix ou le pillage, dans les croyances ou dans l'intérêt, dans la poésie ou l'égoïsme. Quand le mauvais principe a pris racine il croît vite, mais souvent à l'ombrage des sophismes qui fournissent des prétextes à la lâcheté humaine, ou de l'engouement qui de la lâcheté fait une vertu. Alors il n'y a plus d'espoir pour l'humanité que dans une réforme radicale; il faut brûler avec le feu et retrancher avec le fer, appeler à son secours toutes les puissances terrestres et ne point s'inquiéter des instrumens de salut.

Ce qui rend rare ce traitement énergique ce ne sont *ni* les scrupules ni l'ignorance; c'est la répugnance du cerveau humain à employer les inspirations au lieu des probabilités ordinairement mensongères; créer le crime avec le crime le brigand s'y entend et le vulgaire le conçoit; mais créer la vertu avec le crime, la liberté avec la tyrannie, la paix avec le sang, le bonheur avec la guillotine, c'est l'œuvre du fanatisme ou du dévouement, et il n'y a que les élus qui osent l'avouer. Pauvre homme qui aime mieux égorger, mendier, pourrir et souffrir avec la logique ou ce qu'il croit être la logique, que vivre et bien faire avec la contradiction, quand la nature entière est une contradiction animée.....

Aussi quand la corruption de l'édifice social est parvenue à sa dernière période, on invoque en vain à son chevet le législateur pour recoudre ses chairs, le prêtre pour rajeunir ses croyances, le poète pour virginiser sa pensée; il n'y a plus dans le vieux cadavre, de sève à laquelle puissent gluer la parole de l'apôtre et le ciment de l'architecte; c'est de la boue sèche qui n'a

même plus l'énergique puanteur de la fermentation; on la délaie avec le sang et le sang n'y prend pas, avec du crachat et le crachat glisse dessus... Alors par là-dessus une bonne couche de barbares aux muscles de lion et au cœur inculte, mais fertile; que la société épuisée fasse place à la société vierge; que le nord verse son limon dans les vallées mortes à la liberté, à l'amour, à l'énergie, à la foi; l'humanité a accompli sa révolution autour du soleil et l'époque recommence.....

Et, en vérité, il y a une profonde et mystérieuse analogie entre la nature et l'humanité. La végétation et la société ont toutes deux leur soleil, leur progrès, leur apogée et leur sommeil; seulement la première a une série descendante et l'autre une série ascendante; toutes deux meurent et ressuscitent, mais la première moins tiède, moins riche à chaque printemps, l'autre plus exigeante et plus divine à chaque régénération, jusqu'à ce que la terre, toujours plus pauvre, cesse de fournir en rapport des besoins toujours croissans de l'homme. Nous sommes loin de cette crise, mais alors ce sera la fin du monde. D'ailleurs même alternative d'abondance et de vide, de vigueur et de léthargie, de fécondité et de stérilité. Le principe vivifiant de l'humanité, c'est l'intelligence que les uns appellent Dieu les autres amour, les uns philosophie les autres foi, les uns génie les autres prédestination. Quand ce soleil se lève pour un hémisphère il se couche pour l'autre; l'Égypte rend le sceptre à l'Asie et l'Asie à la Grèce, et la Grèce à Rome, et Rome aux barbares, et les barbares à Charlemagne, et Charlemagne aux papes, et les papes au protestantisme, et le protestantisme à la France, et la France à Nicolas. Puis il y a les peuples du pôle pour lesquels la lumière et la chaleur sont éternelles, mais cette lumière c'est le crépuscule et cette chaleur c'est la glace; tels sont les Chinois et les Indiens. Pendant qu'une contrée vit et dépense, l'autre dort et se repose pour revivre et

remourir. D'époque à époque le soleil de l'humanité disparaît presque, et alors c'est le déluge ou le moyen âge. Dans cette bascule perpétuelle, le travail de l'enfantement est long et pénible; la destruction se prépare long-temps et s'opère vite; l'organisation s'élabore lentement et se consomme plus lentement encore. Quand les intelligences sont en friche, les idées font sensation parce qu'elles sont rares. L'idée remue long-temps les âmes avant de se formuler; c'est une vague inquiétude qui ne se révèle que confusément : c'est comme un demi-rêve dont on n'a que la demi-conscience. Mais bientôt la discussion la féconde, le génie la pond et la liberté la couve; d'embryon elle devient puissance et de puissance principe. Alors elle se personnifie dans quelque philosophe, puis dans les masses, puis enfin dans un soldat de génie qui en fait sa maîtresse, ou dans une secte qui en fait sa religion; le premier la prostitue par amour, l'autre par fanatisme; une fois seulement elle s'est personnifiée dans le Christ et il l'a divinisée; mais bientôt elle se personnifiera dans la grande confrérie européenne, et que les prophètes disent quelle transfiguration elle subira alors.

Cette idée c'est ordinairement quelque maxime tranchante qui résume dans un adage ou dans un mot tous les besoins de l'époque; si l'époque est organique c'est une exclamation d'enthousiasme ou de religion; si l'époque est en décadence c'est un râle d'alarme, si l'époque est à son apogée c'est un cri de triomphe, si la société a tout consommé et ne vit plus que de scepticisme et de vanité, c'est un rire de Voltaire ou une parole d'égoïsme.

On s'étonne qu'une idée bouleverse le globe; mais cette idée c'est le mot d'ordre de l'humanité. Si l'homme ou l'association qui l'ont résumée l'ont bien étudiée et comprise, le monde marche et prospère; si le despotisme la comprime, elle éclate en lave de sang et en cendres de ruines; si les élus méconnais-

sent leur mission et laissent tomber l'article de foi dans le domaine de la discussion, la société se blase et la régénération est manquée.

La différence qui existe entre les grands hommes et les grands rois, c'est que les premiers sont les interprètes des masses et les autres les interprètes de leur ambition; c'est que les premiers acceptent la solidarité de leur époque, et que les autres rendent l'époque solidaire de leurs crimes; c'est que les réformateurs sont les chefs de l'humanité, et que les conquérans en sont les fouetteurs; aussi tout est permis aux premiers, rien aux autres. L'auréole du génie à Cyrus, au Christ, à Charlemagne, à Mahomet, à Grégoire VII, à Saladin, à Luther, à Frédéric, à la Convention, à Bonaparte; la flétrissure de la malédiction à Alexandre, à Attila, à Genserik, à Tamerlan, à Baty, à Soliman, à Catherine de Russie. Les uns ont versé autant de sang, commis autant d'injustices, froissé autant d'intérêts que les autres, mais les premiers ont obéi aux conséquences de l'histoire, les autres ont violenté la marche de la pensée; les uns ont poussé la foule en avant, ont organisé les débris et creusé un lit au torrent qui se desséchait en débordemens, les autres ont refoulé l'énergie dans l'esclavage et l'esclavage dans le néant, corrompu la source et dérangé l'harmonie du progrès; il n'est rien resté après eux qu'une brèche à remplir et un désert à peupler; voilà la différence entre le despotisme de l'égoïsme et le despotisme du dévouement! Les tyrans ne sont pas ceux qui tuent l'individu, ce sont ceux qui tuent la société; ce ne sont pas ceux qui retranchent le mal, exterminent l'inutile pour faire place au nécessaire, ce sont ceux qui empêchent le bien et rabaissent l'humanité à la petitesse de leur intérêt ou de leur orgueil. En politique il n'y a pas d'instrument criminel, il n'y a que des résultats criminels. Quand parut Cyrus, l'ancien monde en était à appliquer ces désolantes théories. Le monde des pontifes s'en allait pour faire place au

monde des rois, deshérité bientôt lui-même par celui des peuples ; c'est là l'ordre voulu des choses humaines : d'abord les inspirations, après la puissance, enfin la liberté. Depuis le commencement de l'histoire jusqu'à nos jours, ces trois grands moteurs se sont alternativement succédé ; il y a eu ordinairement coalition de deux contre un, mais le dominant réclamait toujours ses droits ; ce n'était ni de la justice ni de la raison, c'était l'ordre de la succession et voilà tout.

L'humanité plante son drapeau en Asie, où à son ombre, jouissent et s'enivrent les Grands Rois pour lesquels a travaillé Cyrus. La Perse c'est le monde, c'est la carcasse du globe à laquelle s'accrochent quelques membres flétris ou nouveau-nés. La Grèce parodie la royauté sous ses palais de chaume et sur ses tapis de peau d'ours, mais déjà ce coin d'Europe qui a volé le feu sacré à l'insouciante Égypte, travaille pour l'avenir et moule ses hommes dans les codes de Lycurgue et de Solon; ainsi deux empires se trouvent déjà en présence : l'empire des rois, jeune vieillard qui a dissipé en vingt ans l'héritage de vingt siècles, et l'empire des peuples qui ne vit encore que dans l'espérance ; l'un écartelé du Gange à Carthage sur les trophées de Cyrus, de Cambyse et de Darius, l'autre tapis et caché dans les anses tortueuses de la Méditerranée, comme dans le chaudron bouché d'un volcan qui fermente.

Des trois puissances que l'alternative impose à l'humanité, la religion est la plus durable, la royauté la plus écrasante, la liberté la plus forte. Il s'était passé bien du temps depuis l'origine de la société postérieure au dernier déluge, jusqu'à la centralisation de la royauté dans les mains de la Perse; mais de celle-ci à sa chute il n'y eut qu'un pas, parce que son successeur était aussi pressé de jouir que son prédécesseur avait été persévérant à durer. Les camps s'étaient dessinés pendant les deux règnes qui suivirent la mort de Cyrus. Le soleil de l'humanité pivotait sur la Syrie ;

de l'Égypte il était passé en Perse, et de là il déclinait déjà vers l'Europe encore vierge d'hommes et de culture; c'était le pays prédestiné aux peuples comme la brûlante Afrique l'avait été au mysticisme égyptien et la riche Asie à l'insatiable royauté. Sparte, Athènes et Syracuse allaient devenir le foyer de la terre habitée, comme l'était encore Suze et comme l'avaient été Thèbes et Memphis avant Suze et d'autres avant Thèbes.

La guerre c'est le code du genre humain; savoir si la guerre est un abus ou une nécessité ça serait résoudre une vaste question; ce qu'on peut en dire, c'est que la victoire que l'on croit être vulgairement le privilége exclusif de l'injustice, est presque toujours celui du génie qui a marché avec son époque, rarement celui des puissances rétrogrades. Il est clair que qui se trouve en tête de la société a besoin de violence pour la traîner après soi, et qu'étant secondé à son insçu par ceux qui poussent et par ceux qui tirent il triomphe avec plus d'éclat que de mérite; mais comme les idées de violence et de justice sont ce qu'il y a de moins définissable et de moins défini parmi les hommes, il vaut mieux estimer les choses par les résultats que par les moyens. Ce qu'on peut toutefois adopter comme corollaire de ce principe, c'est que les batailles décisives sont des crises salutaires, mais que les luttes interminables qui tiennent en suspens l'avenir des peuples, sont des convulsions mortelles plus épuisantes que les grandes catastrophes.

De toutes les guerres qui se sont faites dans les intérêts de l'humanité, celle des Grecs contre les Perses ont excité les plus unanimes et les plus durables sympathies. Il faut qu'il y ait un lien puissant et inexplicable entre les ancêtres et la postérité, pour qu'un événement qui a eu lieu il y a deux mille ans, dans des contrées frappées aujourd'hui de malédiction, remue des passions qui n'étaient pas les leurs, et fasse battre des cœurs pétris d'une autre chair. C'est que les siècles sont une chaîne dont il suffit d'agiter un anneau

pour que la commotion se communique d'un bout à l'autre; c'est que nous sentons que dans le choc de l'Asie décrépite contre l'Europe vierge, les uns étaient les champions du progrès, les autres ceux de la résistance; c'est que l'indépendance de la Grèce d'alors a une évidente analogie avec la cause des peuples d'aujourd'hui dans leur lutte contre les Rois. C'est que dans les dix mille lances de Miltiade je crois voir une légion de faubouriens, dans le défilé des Thermopyles une barricade, dans la cohue de Mardonius et de Xerxès, les baïonnettes à la solde de la Sainte-Alliance.

Et quand l'Asie a laissé son sang à Marathon et à Platée, ses os épars de l'Hellespont à Athènes, ses flottes dans les abymes de Salamine et de Mikale, je quitte le monde théocratique et le monde conquérant, et je me jette dans le monde du peuple. Des sanctuaires de Thèbes, de la cour de Babylone, je me précipite dans les délibérations des citoyens d'Athènes et de Rome. Adieu les mystères d'Isis et les adorateurs d'Orosmane, les devins des Pharaons et les sérails des Satrapes, adieu les dévorantes langueurs de l'Orient; adieu ses âcres joies et ses supplices de Tartare, ses armées de trois cent millions et ses généraux châtrés. Adieu les troupeaux d'esclaves affaissés sous la baguette des astrologues et le sceptre des rois, comme sous une malédiction céleste. Adieu l'Égypte, ses pyramides et ses prêtres; Ninive, ses femmes reines et ses Rois femmes; adieu la Perse, adieu Cyrus le premier et le dernier de ses hommes. Adieu les grands Rois et les petites âmes! à moi la place publique et le forum, avec leurs débauches d'intelligence et leurs orgies de génie; à moi le peuple avec ses délires de tigre et ses vertus de héros; à moi le peuple d'Athènes qui rit, tue, aime, délibère et chante; à moi le peuple de Sparte qui vainc, jeune et meurt; à moi le peuple de Rome qui laboure, croit et conquiert; à moi l'Europe libre et fière, arrière l'Asie asservie et énervée!.. L'humanité a subi sa troisième révolution autour du soleil.....

Viennent les Républiques qui avec mille lances et un homme de génie font plus de bruit et d'ouvrage en dix ans, que les royaumes en dix siècles. C'est que dans les premières tous les muscles sont tendus, toutes les forces sont employées, toutes les matrices produisent, tous les cerveaux travaillent. La guerre du Péloponèse a enfanté plus de célébrités que l'Asie et l'Afrique ensemble, et si on lui reproche d'avoir été le bâtard adultère de toutes les inconséquences démocratiques, je répondrai que je l'aime telle, car elle ne pouvait être autre. C'est une grande erreur que d'adopter le calme et la paix pour but dans une organisation sociale; l'homme a de l'énergie pour la dépenser dans les conseils, du génie pour fertiliser la lutte, du courage pour la soutenir. C'est la lutte qui exerce et fortifie; c'est du choc des nuages que jaillit l'éclair, du choc des armées que jaillissent les empires, du choc des passions qué jaillit la liberté. Les triomphes de l'intelligence sont des maîtresses enviées qu'il faut conquérir au bout de l'épée, et qu'il vaut mieux conquérir que posséder; quand l'humanité n'aura plus rien à conquérir, c'est que sa sève sera épuisée et alors malheur à elle! Sans la guerre du Péloponèse il n'y eut eu ni Périclès pour la vouloir, ni Phidias pour l'immortaliser, ni Alcibiade pour la jouer. Il n'y a que les grands dangers qui enfantent les grands génies, et les grandes haines qui enfantent les grands cœurs. Je ne voudrais pas de paradis sans ivresse et d'amitié sans duels; adoptez l'humanité avec toutes ses conséquences, ou ne lui demandez rien.

Aussi quand la Grèce eut écumé toutes ses vertus et tous ses crimes, tout son génie et toutes ses folies, le peuple mourut faute d'aiguillon, et la royauté personnifiée dans Philippe, puis dans le roi des rois, hérita de son cadavre. Le peuple n'était pas encore au bout de son règne, mais il avait transporté ses pénates en Italie. La Grèce avait vécu trop vite et elle s'était desséchée de bonne heure comme un arbre dont on force

la végétation; au reste ç'avait été une vie diviné dont un seul lustre vaut mieux que mille ans de somnambulisme. Le peuple n'était pas mort, mais de peur que la résistance et la lutte, c'est-à-dire la vie ne lui manquât, Dieu lui préparait déjà des ennemis dans l'Orient. Il lui bâtissait un mannequin sur lequel il pût user sa colère et aiguiser son glaive. La royauté se multipliait dans les débris de la Perse, et chaque débris enfantait un royaume, et chaque royaume enfantait une turpitude. Si le peuple alors dans toute sa vigueur, des bords du Tibre se fut rué en masse sur ce fumier de pourpre et de sang, sa victoire eût été trop facile et Rome eût vieilli trop tôt. Il lui fallait des revers afin qu'elle apprît à estimer l'existence, et Dieu lui envoya Carthage pour l'exciter et l'éprouver; mais quand Rome eut dévoré Carthage il lui fallut d'autres alimens, et elle alla les chercher dans la Grèce devenue royale, et dans l'Asie royale depuis son origine, jusqu'à ce que repue de trônes elle devînt trône elle-même.

Maintenant que les gardes du pape se promènent sur les décombres du Colysée, la postérité a mandé à sa barre l'Égypte et l'Asie, la Grèce et Rome; elle a porté contre cette dernière trois principaux chefs d'accusation; elle lui a demandé pourquoi peuple elle a organisé les castes, pourquoi libre elle a asservi l'univers, pourquoi morte elle se fit galvaniser par les rois, et obstrua encore de sa momie un siècle et trois continens? L'aristocratie, l'absorption et l'inutilité sont en effet les trois plus grands crimes aux yeux de l'humanité. Dans Rome, la première fut punie par les massacres de Marius et de Sylla, la seconde par les révoltes des barbares, la dernière par les tyrannies des Césars. Au reste ces gigantesques leçons ne se donnent qu'aux hommes qui pensent et délibèrent; il n'y a qu'en Grèce et à Rome qu'on pouvait voir vibrer les fibres de la société sous les chairs nues; autrepart le carnage ne profitait qu'au maître et l'infamie aux favoris. Une émeute dans Athènes intéresse plus qu'une révolution

en Asie, et un écart des Romains est jugé plus sévèrement qu'un crime de làbas.

D'ailleurs nous jugeons l'histoire d'après notre code, faute de connaître celui qui régit l'univers; il fallait peut-être qu'il y eût des esclaves à Rome et cela pour dégoûter à jamais les hommes d'en avoir; il fallait peut-être que Rome conquit l'univers, pour l'initier à ses grandes vertus et à ses grands vices; il fallait peut-être que le globe s'endormît sous le poids du cauchemar impérial, pour avoir la vision de chute que lui préparaient les barbares, et la vision de régénération que lui préparait le Christ. La transition de la dernière époque de l'humanité à une humanité nouvelle ne pouvait être ni brusque ni suave. Le monde avait à racheter beaucoup de siècles et beaucoup de crimes par beaucoup de siècles et beaucoup de douleurs. Le peuple avait péri comme avaient péri avant lui la royauté en Asie et la théocratie dans les empires primitifs; mais dans les révolutions successives qui avaient transfiguré le monde jusqu'alors, il n'y avait pas eu vide mais métempsycose. Les puissances avaient abdiqué entre les mains d'autres puissances, et la force n'avait fait que passer de pays en pays et de système en système. Elle était enfin parvenue à son apogée et ne pouvait plus que descendre; il eût fallu que le peuple abdiquât entre les mains du Christ seul digne d'un pareil héritage, mais le Christ vivait dans l'avenir et ue pouvait hériter que de lui-même. D'ailleurs quarante siècles de travail avaient entièrement épuisé la société; elle avait tout perdu jusqu'à la conscience de sa faiblesse, et il n'y avait pus de génie qui pût le repétrir. La sève était usée jusqu'à la moelle; il fallait une autre matière au grand architecte de l'humanité, et comme il ne pouvait aller la chercher au milieu des glaces du pôle, elle vint à lui foulant aux pieds le tombeau de l'ancien monde. Les prêtres avaient eu pour néophytes des peuples de pâtres et de laboureurs, Moïse un peuple de vagabonds, Cyrus un peuple de guerriers, la démocratie

un peuple d'hommes. Mais à la longue, eette fécondité avait fatigué le globe; il ne produisait plus ni pâtres, ni vagabonds, ni guerriers, ni hommes; il ne produisait plus que des eunuques et des prétoriens. Plus de valeur, plus d'espérance, plus de croyance, pas même le crime qui effraie ni l'ambition qui alarme; l'infamie était devenue sale et ennuyeuse, la corruption lâche et banale; il n'y avait même plus de hardis brigands. Le titre de citoyen était un joug, la liberté une incommodité, la pensée une fatigue; pour arrêter ce fardeau, qui roulant dans l'abyme n'avait plus l'énergie de se cramponner aux parois, les épaules d'Atlas, le cerveau de Bonaparte et l'âme de Jésus-Christ n'eussent pas suffi. L'humanité en était à cette période que nous avons comparée à la retraite décisive du soleil.

MOYEN AGE. — TEMPS MODERNES.

Le monde était dans Rome et Rome dans Auguste; dans Auguste le fourbe, l'inceste, le tyran, le déserteur d'Actium quand Rome avait encore des Brutus, et devenu souple, magnanime, généreux, quand Rome n'eut plus que des esclaves. L'empereur chevauchait sur le globe endormi, mais au loin rugissaient déjà les barbares, qui s'échappant des éternelles forêts de la Germanie, des glaces de l'impénétrable Scythie, des ruines d'un monde d'où s'étaient retirés Dieu et le soleil, allaient bientôt engloutir empereurs, Rome, conquérans et conquis. La vieille humanité se mourait; elle léguait ses dépouilles à des races nouvelles. Il fallait que quelqu'un présidât à cet héritage et le Christ naquit.

C'était un génie bien supérieur, celui qui seul calme au milieu des derniers râles de l'ancien monde, seul jeune parmi la vétusté, seul pauvre et libre dans une société d'oisifs et d'ilotes, vint prendre l'homme glacé par la main, et le conduisant à travers trônes sanglans, peuples couchés dans la fange, autels renversés, croyances éteintes, lui montra un avenir d'amour et de fraternité, le réchauffa de son haleine divine et lui ouvrit dans un empire inconnu, un refuge contre les petitesses terrestres et les douleurs de la servitude. C'était le peuple personnifié dans la pensée qui se révoltait contre les puissans personnifiés dans la matière; c'était la liberté retranchée derrière la foi et l'espérance, déclarant la guerre à la tyrannie montée sur des cadavres. Aussi jamais culte ne fut accueilli avec plus d'enthousiasme, combattu avec plus de fureur, interprété avec plus d'énergie. C'est que toute la cause du genre humain était dans l'Évangile. Mais aussi l'église souffrait alors. L'église d'alors c'était la plèbe attroupée dans les cavernes à la voix des apôtres; c'était la sainte canaille cherchant dans la com-

humanité des terreurs et des voluptés, un asile contre les tenailles impériales; c'était les faubouriens, les sans-culottes du temps, âmes grandes et généreuses qui avaient échappé à la lèpre corrosive qui rongeait l'univers, pour transmettre la semence du bien et les antiques vertus du monde des peuples, aux générations prochaines; c'était le pieux Énée sauvant des décombres de Troie de quoi fonder une Rome; c'é-Noé emportant l'humanité dans quatre planches.

Puis, quand l'arche fut bâtie et les élus cuirassés, Dieu ouvrit les cataractes des déserts pour laisser couler le torrent. Alors se ruèrent sur Rome Germains, Wisigoths, Wandales, Huns, Gépides, Suèves, Alains, Slaves, Sarmates: hordes terribles que la faim et l'inconstance poussaient des confins du monde pour punir et rajeunir l'Europe. D'où sortirent ces innombrables essaims? Comment les steppes de l'Asie où la glace et les sables ont deshérité la terre végétale, ont-elles pu engendrer de quoi peupler un nouvel univers? Quelle main les arrachant tous ensemble à leurs forêts, à leurs tentes, à leurs dieux pénates, les précipita sur des contrées dont ils ne connaissaient pas le nom? c'est une profonde énigme que l'histoire n'a pas encore expliquée. Quels étaient leurs instrumens d'extermination? Où résidaient le génie qui leur traçait une voie de triomphe à travers fleuves, déserts, montagnes, peuples écrasés et cités détruites; le courage qui leur ouvrait brèche et l'art qui les y logeait? Quelles mœurs, quelles lois, quelles croyances, quels projets apportaient à l'Europe ces barbares en échange de sa vieille civilisation?... aucuns. C'était la destruction, et qu'importent à la destruction génie, mœurs, lois, croyances et projets? Sa mission était de laver la terre de ses souillures, et comme les souillures étaient infusées dans la civilisation, le corrosif mangea les unes et l'autre pour laisser plaine rase à l'architecte.

La charpente pourrie de l'empire craquait depuis trois cents ans sous l'avalanche, et pour l'étayer il eût fallu

demandèrent soumission et servage. Alors l'Europe devint un égoût de tyrannie, où sous la serre du vautour baron, se débattaient prêtres, rois et peuples. Que faisait alors le christianisme? Il méditait..... Devenu raisonneur à force d'être pétri dans les moules successifs de la persécution, de la résistance et du triomphe, il en était à chercher une formule humaine pour ses principes célestes. Il s'était fait sentiment pour convertir les matérialistes épicuriens, enthousiasme pour entraîner le peuple, martyr pour se créer un avenir dans la postérité, philosophe pour rallier les sectes, poète pour parler aux femmes, censeur pour épouvanter les rois, chevalier pour défendre le sanctuaire; il se faisait pontife hallebardier pour escalader les crénaux: ce pontife c'était le pape. Le christianisme subissait sa vingt-deuxième transfiguration, afin de se mettre à la portée des intelligences de son siècle : cette transfiguration c'était le catholicisme..... Quand le Christ vint au monde il fallait des paroles d'avenir et d'espérance pour réveiller les intelligences blasées, mais ces paroles ne pouvaient sortir que d'un corps mort aux plaisirs terrestres, aussi le Christ vint pauvre et mendiant; si le Christ fut venu au temps des croisades il lui eût fallu comme à Pierre l'hermite, le bâton du pélerin et le glaive du paladin; s'il eut paru aux temps des empereurs rebelles, il n'eût pu se faire entendre que de la hauteur d'un trône, au siècle de Luther que de celle d'une chaire, à celui de Voltaire que de celle d'un pupître, à celui de Mirabeau que de celle d'une tribune; au temps de Danton, le Christ eût porté le bonnet rouge et le poignard au côté, ou il n'eût pas été compris. C'est toujours la même idée de liberté, d'amour et de dévouement, mais interprétée dans les différentes langues des différentes générations qu'elle traverse et vivifie.

Voilà d'où viennent toutes les idées erronées sur les avantages et les vices du catholicisme; les uns en

ont fait une religion de splendeur, de protection et de poésie, les autres un monstre antropophage et exterminateur; il ne fut ni l'un ni l'autre, il fut nécessaire dans son temps et nuisible lors qu'il voulut se survivre à lui-même; populaire, chrétien, vivifiant quand il servait d'égide au peuple contre les barons féodaux et les rois, quand il donnait asile aux lois, aux lumières, à la paix; quand il châtiait les empereurs, qui anticipant sur l'avenir, s'efforçaient de brouiller l'ordre des successions providentielles. Il fut mesquin, méchant, intrigant quand, désespérant de perpétuer son empire, il se cramponna aux gradins d'un trône pourri, sous la roue de l'impitoyable fortune qui lui passait sur le corps pour arriver au but que Dieu lui avait tracé. Alors il tomba dans la poussière comme tout ce qui est humain; c'était une pesante armure dont le moyen âge avait revêtu les paroles du Christ, et il fallut qu'elle fît place à une draperie plus légère, parce que le soleil de l'humanité montant, la saison changeait, et la société étouffait sous les triples tiares et les manteaux d'émeraudes. C'est l'éternelle loi du progrès.

Au moyen âge la société était dans l'enfance; le génie qui eût pu l'élever n'avait pas d'interprète et ce fut un grand bonheur pour le christianisme de trouver un Charlemagne, qui ramassant sous ses ailes de géant les parcelles de l'insolente féodalité, lui cria d'une voix de Stentor de faire silence et d'écouter. Charlemagne est le génie du moyen âge comme Cyrus l'est de l'antiquité, et Bonaparte des temps modernes; c'est une de ces bornes où l'histoire fait halte pour reprendre haleine. Charlemagne a rebâti la société comme Alaric, Genséric et Attila l'avaient renversée, et demander laquelle de ces deux puissances a été plus utile au genre humain, c'est prononcer entre le démolisseur et le maçon; mais que voulez-vous bâtir avec de la boue et de l'ignorance, avec des sauvages et des tyrans? il avait fallu pour cela un Moïse et un

Jésus-Christ, et Charlemagne n'était qu'un roi; aussi quand les épaules d'Atlas descendirent au tombeau, le monde qu'elles portaient se disloqua et retomba en ruines. De tant de sueurs versées pour recoler l'Europe, il ne resta qu'un instrument de régénération tiré du néant par le grand homme, c'était le pape. Comme cela arrive souvent, le protégé dépassa en pouvoir le protecteur. Rome la religieuse, jusqu'alors noyée dans la féodalité, sortit de l'abîme pour commander à l'univers, comme avait commandé Rome la république, puis Rome l'impériale. Le monde des pontifes était alors dans toute sa splendeur; il s'était arrogé l'héritage de Jésus-Christ, mais il l'avait refait, badigeonné, affublé, taillé à la hauteur des intelligences d'alors. Il frappait les soldats avec le glaive, les rois avec l'anathème, le peuple avec la loi; il était tout à la fois ménestrel, guerrier, mystique et pélerin. L'opprimé appelé d'en haut se réfugia sous la croix pour échapper aux arquebuses des châtelains. La féodalité poussa un cri de détresse et de vengeance, mais l'anathème glaça l'haleine dans sa poitrine; les rois voulurent tirer la dague, mais un geste du saint-père cloua la dague au fourreau; c'est qu'alors les papes n'étaient pas des sopranis, des filous et des brigands; c'étaient des hommes de génie qui comprenaient leur mission, et veillaient à ce que les peuples n'oubliâssent pas la leur.

Pendant une longue suite de siècles où l'humanité errait entre le Carybde du passé et le Scylla de l'avenir, le christianisme tapis dans les cloîtres et les déserts, avait soufflé, choyé, entretenu le feu sacré. Seul intelligent dans une société de brutes, seul législateur dans l'empire de la force, seul persévérant au milieu d'une ruche éphémère qui dissipait le lendemain ce qu'elle avait amassé la veille, le clergé s'était à la longue fait ce qu'avaient été les prêtres d'Égypte, de l'Inde et de Jérusalem; et quand il se trouva une volonté assez énergique pour personnifier ce réservoir de toute puissance spirituelle dans le vicaire de

Jésus-Christ, ce fut une autorité comme n'en avait pas inventé l'antiquité. Le pouvoir spirituel abritait le peuple, mais la féodalité retranchée aux crètes des montagnes, bravait encore les foudres de l'église. Il fallait la faire descendre de là-haut, l'attirer dans l'arène; on imagina les croisades.

Pendant que l'Europe s'organisait sous la protection des races slaves, l'Arabie produisait l'homme le plus étrange dont l'histoire ait parlé. C'était un de ces cerveaux où reposent les embryons de l'avenir; âmes dévorées d'ambition et d'enthousiasme, pour lesquelles il n'y a que le couvercle de la bière de trop pesant. Depuis Mithridate, l'Asie n'avait pas produit de grand homme; on eût dit qu'elle avait économisé sept siècles de génie pour les reverser sur son élu. S'il s'agissait de juger d'une doctrine par l'accomplissement de la mission qu'elle s'est imposée, toutes les croyances devraient s'incliner devant l'islamisme. Le christianisme n'eut pas d'influence immédiate sur l'humanité; il fut peut-être trop parfait, et voilà pourquoi il fut toujours obligé d'emprunter des agens étrangers pour se faire comprendre; les barbares lui cédèrent leur glaive, les martyrs leur fanatisme, les apôtres leur éloquence, les prêtres leur astuce, les rois leur orgueil. Avec cela il triompha, mais on peut lui reprocher de n'avoir pas tenu ses engagemens, ceux de ne conquérir qu'avec la parole. Le prophète arabe moins sublime, moins éloquent, moins courageux, moins philosophe que Jésus-Christ, fut mieux imité et conçu, parce qu'il étudia mieux l'homme et borna son ambition régénératrice aux pays qui l'avaient donné au monde. Il ne promet ni paix, ni fraternité, ni joies inconnues, parce qu'il sait que le sensuel bedouin ne s'accommoderait pas d'une patrie d'anachorètes, et d'un Eden de méditations. Sa fraternité à lui, c'est le glaive; son ciment pour souder les empires, c'est le sang; son paradis, ce sont des femmes brunes et lascives; sa grâce, c'est la fatalité; sa foi, c'est le fana-

tisme; ses vertus, c'est la bravoure. Avec cela d'esclave vagabond, il devient roi, prophète, législateur et conquérant, met à subjuguer l'Afrique et l'Asie, le temps que le Christ emploie à convertir une conscience, meurt demi-Dieu, et certain de n'avoir ni rival ni contre-facteur dans la postérité. C'est que le Coran était écrit dans les veines bouillantes, dans les cerveaux volcans, dans les cœurs ivres des fils du tropique; il leur fallait cette loi ou pas de loi; aussi dut-elle à elle seule, tout ce que les Arabes, les Turcs, les Persans et les Tartares, produisirent de sublime, d'atroce, de gigantesque et d'effrayant. Le Franc ne peut combattre, haïr, tromper, maudire, fidèle ou infidèle, sans mentir à la foi pour laquelle il combat, hait, trompe et maudit; le Musulman ravage les deux tiers du globe, festoie sur des tapis de cadavres, boit le sang chrétien dans des crânes chrétiens, puis avec ces crânes bàtit des obélisques, tout cela sans remords et sans crime, parceque c'était écrit là-haut; il n'a pas besoin de torturer sa conscience pour justificr ses passions et en extraire un sophisme absolvant; c'est affreux, mais c'est logique.

Quand les papes appelèrent l'Europe aux armes, une nouvelle couche de barbares avait recouvert l'Arabie et la Palestine, c'étaient les Turcs seljoucides; nouvelle génération historique qui héritait des terres et des croyances de Mahomet. La conquête de la Terre-Sainte était le prétexte de cette étonnante expédition, mais de la part des papes le désir d'éprouver leur puissance, et de celle des barons une soif indéfinissable de nouveauté et d'aventures, arracha l'Europe entière à des foyers où elle commençait à croître, pour la précipiter en Asie où elle ne pouvait que se calciner et mourir. Cette effroyable migration était une sorte de talion que l'Occident rendait à l'Est, mais elle fut unique et n'eut pas de succès. Il est étrange que toutes les invasions aient reflué de l'Asie ou de l'Afrique en Europe, et que celle-ci ait été forcée de découvrir un nouveau continent pour y

transvaser l'excédent de sa population. On dirait que dans ce mouvement perpétuel de races, les hommes imitent la mer qui se meut de l'Est à l'Ouest. De toutes ces guerres de chevaliers et de fanatiques, il ne surgit que peu de bienfaits pour l'humanité, mais ils furent immenses; la mort de trois millions d'hommes, la ruine de trois empires, la désorganisation de la hiérarchie furent payées par l'affranchissement des communes, l'extermination des barons et l'ouverture des ports de la Méditerranée. Les villes huaient les châteaux déserts; les folies des Paladins avaient racheté les serfs. La féodalité était allée se faire canoniser et enterrer dans la vallée de Josaphat et aux pieds de Ptolomaïs.

Les papes triomphaient, mais comme ce ne sont jamais ceux qui font les révolutions qui en profitent, les pontifes pressentirent bientôt avec une secrète terreur qu'ils avaient travaillé pour leurs héritiers dans l'ordre historique, et ces héritiers c'étaient les rois. Le soleil de l'humanité avait passé de la constellation de l'inspiration à celle de la force; le catholicisme déclinait. Long-temps épouvanté de l'arbitraire des barons, le peuple avait cherché un asile sous l'aile des rois, mais les rois eux-mêmes maltraités en appelaient à Rome. Lorsque les barons descendirent de leurs insolentes retraites, tout changea; la guerre absolue dans ses caprices et dans ses conséquences, ramena l'unité du pouvoir; les fiers leudes ne furent plus que des colonels de cavalerie. Puis enivrée des délices de l'Asie, la plupart de ces hommes inconstans y fonda de nouvelles principautés; ceux que l'ambition n'enchaîna pas aux rivages de l'Asie mineure et de la Palestine périrent, et ceux qui ne périrent pas, vinrent mendier ou voler dans leurs fiefs confisqués, engagés ou démolis. Quoique les plus puissantes colonnes du système fussent tronquées, le système existait encore; il fallut un Louis XI pour en abattre les dernières tiges, encourager l'émancipation des communes, mettre garnison royale dans les manoirs, absorber les pre-

mières dépendances hiérarchiques dans l'ordre de la féodalité, et centraliser tous les pouvoirs dans le despotisme héréditaire d'une famille. En Allemagne, les éternelles querelles des empereurs et des papes, se terminaient par l'humiliation de ceux-ci; en Espagne, Ferdinand et Isabelle jetaient les fondemens d'un empire gigantesque; en Angleterre, le duc de Glocester montait sur un trône de cadavres; en Pologne, le mariage d'Edvige et de Jagello, ramassait toute la race slave sous le même sceptre, et la Russie même secouant le joug des Tartares, s'organisait déjà sous la tutelle des Czars. Partout la royauté succédait au pontificat, le despotisme à la théocratie, les armées aux conciles, les sujets aux serfs. Envain Rome lançait ses carreaux usés contre les fronts superbes; les diadèmes résistaient et les carreaux tombaient dans la boue. Les peuples délivrés des carcans féodaux se ralliaient autour des trônes qu'ils aimaient encore comme leur ouvrage; la tyrannie d'un seul, substituée franchement à la tyrannie de plusieurs n'avait pas eu le temps de se faire bien connaître. C'est à cette époque qu'il faut rapporter l'origine des castes.

La féodalité n'avait pas été une caste; une caste c'est une communauté de priviléges, de crimes, de préjugés, d'habitudes et d'espérances. La féodalité avait été au contraire l'isolement et la divergence des intérêts. Une caste s'allie et conspire contre les autres castes; la féodalité ne s'alliait qu'avec le servage contre la royauté, contre Rome, contre la société et contre elle-même: toutes choses qui n'étaient pas encore castes et qui ne le devinrent que quand elles furent déchues de leur puissance.

Le triomphe est avare et solitaire, il ne veut pour société que des esclaves et des admirateurs; il faut que la disgrâce ait rapproché les malheureux ou les menacés pour qu'ils associent leurs vœux et leurs travaux; aussi la féodalité ne devint-elle confrérie que quand les rois l'eurent dépouillée: alors elle se consti-

tua en opposition et chercha la popularité comme l'avaient fait les rois, fureta dans tous les coins de l'Europe pour retrouver quelques débris de son ancienne splendeur, les recola, les dora, les tailla à la mode du temps, puis après s'être créé un évangile sans lequel il n'y a point de conspiration, un cérémonial sans lequel il n'y a point de secte, une hiérarchie qui n'avait rien de féodal et une féodalité qui n'avait rien d'hiérarchique, elle s'appela noblesse et partout devint état dans l'état. Et c'étaient plutôt les vengeurs que la postérité des leudes; elle était aux barons ce que furent les maçons aux templiers, héritiers arbitraires d'une croyance éteinte que l'intérêt déterre et que le caprice défigure. La noblesse n'eut même nulle part la même origine : en Angleterre, c'était la postérité des conquérants normands, amalgamée aux courtisans parvenus. En Espagne, l'entourage des successeurs de Pélage. En Italie, les protégés du clergé ou les aristocraties des petites républiques. En Allemagne, la noblesse se conserva assez pure, parceque les empereurs ne parvinrent jamais à détruire la hiérarchie féodale au profit de la couronne, mais chez les Slaves et les Scandinaves où il n'y eut jamais de féodalité proprement dite, la noblesse n'eut aucune analogie avec les autres aristocraties. En Pologne et en Hongrie, quiconque montait à cheval pour repousser les Tartares, les Zaporogues et les Turcs, devenait noble; qui restait dans ses foyers était nécessairement obligé de cultiver pour le combattant, comme celui-ci de combattre pour le cultivateur; de là ce que les occidentaux appelèrent dans leurs langues infirmes, glèbe et aristocratie des Slaves. En Suède et dans le Danemark, les compagnons des rois conquérans obtinrent des titres et des terres; nouvelle semence de priviléges, qui pourtant n'avait rien de commun avec l'ancienne féodalité et la nouvelle noblesse occidentale. Où la noblesse se dessina avec le plus de couleur et d'énergie ce fut en France; la noblesse, c'était la réac-

tion de la féodalité : or, comme ce fut en France que le pouvoir royal fit les plus rapides et les plus bruyans progrès, ce fut là aussi où les déshérités, ou pour mieux dire ceux qui prétendaient l'être, mirent le plus d'obstination et d'amour-propre dans leurs efforts.

Comme les papes s'étaient servi des rois pour dompter les barons et avaient été eux-mêmes domptés par les rois, la noblesse voulut se servir du peuple pour dompter les rois et fut domptée par le peuple. C'est que le génie de l'humanité emploie les instrumens les plus contradictoires pour engendrer le monde le plus logique; c'est que rien n'est bon que dans son temps, rien n'est juste que dans sa sphère, rien n'est absolu que dans son principe. Demander qui, des conciles, des rois ou des chambres ont mieux servi les hommes, c'est poser un problème complexe à résoudre par des quantités incomplexes; mais si vous voulez savoir laquelle de ces puissances a mieux rempli sa mission, voyez laquelle s'est élevée avec le plus de vigueur et ensevelie avec le moins de regrets. Les opprimés, qui ne sont pas toujours les plus justes, s'attachent toujours à l'opposition, c'est-à-dire au progrès; puis quand leur heure de triomphe est venue, ce qui arrive dans leur vieillesse, ils s'arrêtent à leur tour, et de puissance agissante, deviennent puissance résistante. C'est dans l'ordre naturel, et c'est une folie que de contrarier la nature; il n'y a de coupables que les intolérans qui ne veulent pas s'expliquer le mécanisme alternatif de l'humanité. Chaque moteur porte le germe de sa chute, chaque embryon est un tombeau et chaque tombeau est un embryon. Le travail de la société est une série de luttes qui durent toujours et de triomphes qui ne durent qu'un instant.

Une autorité ne s'est pas plus tôt fait jour dans la mêlée, qu'elle rencontre tout de suite un adversaire. Rome n'a pas plus tôt muselé l'Europe, que les rois qu'elle a bercés sur ses genoux et nourris de son lait lui déclarent la guerre, et dansent au chevet de sa

couche mortelle; mais à peine sortis des décombres sous lesquels a manqué les écraser la féodalité, voilà déjà les rois tout chauds encore de sang ducal et de flammes de joie, en présence d'une nouvelle puissance à laquelle on n'a pas eu le temps de donner un nom et des bannières. Cette puissance c'est la pensée, qui impatiente de jouir de son héritage, cherche à tuer la force sa mère, comme celle-ci a tué la religion son aïeule.

Le catholicisme vieillard décrépit et obstiné, qui ne pouvant se résigner à mourir, s'accrochait à la royauté triomphante, à la féodalité pourrie, à la noblesse mécontente, à Dieu, au diable, au fer et au bénitier; se faisait galvaniser, réchauffer, farder, mais tout cela en vain. Faute de pouvoir commander il s'était fait méchant, avare, vindicatif; il cherchait à réjouir son cœur glacé au feu des bûchers de Husse, des Vaudois, de Bruno, mais les martyrs enlevés en fumée au ciel, retombaient sur la terre en rosée de liberté. Le christianisme trouvait son enveloppe usée, les papes n'étaient plus que des radoteurs ou des tyrans; le peuple qui commençait à raisonner était las des pompes de l'église, de la poésie des chœurs, des moines et des conciles; il s'était fait philosophe et ménager, il fallait donner une autre reliure à l'évangile, et Luther parut. C'était un premier pas vers le monde du peuple; mais comment s'élabora cette révolution intellectuelle? qui la prépara, qui la protégea, qui la fit éclore? c'est toute une histoire. Les progrès des sciences, attachés à l'invention de la poudre, de l'imprimerie et de la boussole avaient par la réforme de la guerre simplifié le code des états, par l'extension des lumières vivifié la pensée, par la découverte d'un nouveau continent élargi un monde où les hommes se trouvaient déjà à l'étroit, et par toutes les trois substitué la réflexion à la force.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que tout à l'appui de notre système, les rois les plus grands et les

plus naturels ennemis du peuple leur héritier, le favorisèrent le plus dans sa course. Ce fut eux qui lui apprirent à haïr ses maîtres ; ce fut eux qui délivrèrent les communes ; ce fut eux, qui créant les armées permanentes, lui donnèrent une idée des grands rassemblements et des migrations armées ; ce fut eux, qui par opposition aux papes appelèrent les philosophes, par opposition aux barons créèrent la bourgeoisie, par opposition aux priviléges convoquèrent les parlemens, par opposition au brutal isolement des manoirs, peuplèrent leurs cours de troubadours, de législateurs, de savants, d'orateurs et de poètes. Mais la royauté aveugle comme tout ce qui est pressé de jouir, ne sentait pas qu'elle réchauffait un serpent dans son sein, et employait une arme qui allait éclater entre ses mains ; au reste pourquoi eût-elle été plus prévoyante que la sage Rome et avant Rome quarante siècles, prétendait-elle échapper seule aux conséquences de la nature humaine ?

La royauté était parvenue au faîte de sa puissance. En Angleterre Henri VIII, en France François I, en Suède Gustave Erikson, en Turquie Soliman, en Allemagne, en Flandre et en Espagne, Charles-Quint ; assemblage éblouissant de despotisme et de magnificence, étreignaient la terre dans des bandelettes de pourpre, de peur qu'elle n'apprît qu'il pouvait y avoir d'autres lois et d'autres croyances. Mais c'est pendant l'ivresse des possesseurs que les héritiers se lèvent, et au temps de la canicule le solstice d'été est passé ; aussi toute apogée n'est qu'un point insaisissable dans l'espace et toute chose qui ne croît pas décroît. Pour retarder le *non plus ultrà* de l'ancienne royauté, Dieu lui avait opposé la résistance des pontifes d'Égypte ; pour retarder l'apogée de la Rome républicaine, une autre république et les revenans de la royauté ; pour ajourner l'apogée du papisme, la féodalité ; enfin pour faire durer la royauté moderne, le génie du monde avait barré l'entrée de son arche triomphale avec le cadavre

du catholicisme. Tant que les rois eurent quelque chose à détruire et à faire, ils furent pour la terre un levier organique; mais quand ils eurent écrasé la féodalité, le catholicisme et la hiérarchie, centralisé le pouvoir spirituel et temporel, administratif et politique, local et universel; quand ils eurent créé les armées permanentes, les cours, les capitales, la diplomatie et les budjets; quand sous leurs auspices furent découvertes la poudre, la boussole, l'imprimerie et l'Amérique, il ne leur resta plus qu'à mourir en paix comme un homme qui a rempli sa mission, ou bien à vivre de crimes et de regrets comme un vieillard déshérité.

Après tout, la royauté ne pouvait pas s'ensevelir dans un jour; le chêne végète pendant cent ans, dure cent ans et meurt pendant cent autres; à l'abri de son large feuillage s'élève une nouvelle génération, et avant que ses dernières dépouilles jonchent la terre, ce qui l'entoure et lui succède est déjà en pleine vigueur, quelquefois en décadence. Aussi du quinzième siècle qui berça la royauté au dix-huitième qui chanta ses funérailles, il se passa assez de grandeurs et de petitesses pour bâtir une histoire. Il y eut même des époques ou rajeunis par d'épileptiques convulsions, les rois crurent rebrousser chemin et remonter à la cîme de leur antique splendeur. A voir un Ferdinand cercler trois royaumes dans la couronne impériale; un Philippe d'Espagne édifier un Escurial, armer la ligue au nord des Pyrennées et régner sur les deux mondes; un Henri IV repopulariser la royauté devenue tyrannie, par un peu d'adresse et beaucoup de vertu; un Richelieu décapiter la noblesse, épouvanter le protestantisme et clouer religion et liberté aux gradins du trône; un Gustave Adolphe redorer le sceptre avec le sang des conquêtes; à voir tant de vigueur dans la puissance, tant d'audace dans la résistance, tant de génie sur le retour, on eût pu douter des progrès du libéralisme. Que faisait le peuple dans cette ruche de Rois? Où étaient ses héros, ses prophètes, ses martyrs?

Le peuple naissait et ses champions étaient partout. Du temps de Ferdinand et de Charles-Quint, il fallait être général, navigateur ou inquisiteur, pour qu'on s'occupât de vous; dix ans plus tard il suffisait d'être prédicateur; c'était un progrès immense. C'est que Luther avait paru; non que le luthéranisme fut plus libéral que le catholicisme, mais parcequ'il devint un prétexte de libéralisme.

Le catholicisme dans ses beaux jours avait agi plus immédiatement sur l'humanité; ç'avait été un pouvoir organique, tandis que la grâce et la simplification des mystères étaient un dissolvant. Les papes avaient été une autorité imposante, Luther n'était qu'une autorité négative; les premiers avaient engendré les croyances, puis le fanatisme; l'autre l'incrédulité puis la liberté, ce qui prouve que le bien et le mal sont aussi indispensables l'un à l'autre, qu'ils le sont tous les deux au monde.

Alors se dessinèrent les deux camps: ruines, rejetons, avortons, aspirans, regrettans, enthousiastes et raisonneurs se rangèrent sous deux bannières. L'événement n'était ni nouveau ni imprévu; il avait été répété à chaque révolution radicale, et se reproduisait sous d'autres formes pour remettre le sceptre entre les mains légitimes, et la légitimité d'alors c'était le peuple qui venait d'accomplir sa neuvaine d'esclavage et d'apostolat. Un moine rénégat lui apportait la liberté et cela ne fut pas plus une contradiction et une inconséquence que lorsque les vicaires de Jésus-Christ se firent batailleurs, que lorsque les croisades ruinèrent leurs auteurs, que lorsque la royauté, sommité de la hiérarchie, ébranla la hiérarchie pour émanciper le peuple son ennemi et son juge. L'enfantement de l'enthousiasme par le raisonnement, et du raisonnement par l'inspiration, du républicanisme par la philosophie, et de la philosophie par le protestantisme, ne doit pas plus nous étonner que le crime qui ensemence le bonheur, que le fanatisme puritain qui libère la grande Bretagne, que

les massacres de la ligue qui amènent l'édit de Nantes, que la Saint Barthélemy qui décime l'incorrigible noblesse, que la guerre qui prépare la paix, que le glaive de Richelieu qui fonde la puissance de la France; que le despotisme d'un Pierre-le-grand, d'un Frédéric et d'un Joseph qui humanisent quatre-vingt millions de brutes; que les folies des illuminés qui arment l'Amérique contre la métropole; que la guillotine conventionnelle qui défend, enrichit, délivre et civilise la France et l'Europe. Aussi rien ne doit surprendre dans les caprices apparens de l'ordre historique, car comme l'a dit un grand historien devenu grand misérable : *ce qui donne la liberté n'est pas la liberté.*

Dans le camp du protestantisme qui devait produire l'égalité, on trouve toute l'aristocratie allemande, française et anglaise; dans celui de la royauté, qui avait combattu les papes et devait combattre le peuple, on trouve l'église et la ligue. Demander qui de toutes ces puissances amies, ennemies, indécises, tantôt alliées tantôt isolées, tantôt logiques tantôt absurdes et presque toujours injustes, avait raison; demander, qui de Charles-Quint ou des princes allemands, du pape ou des anabaptistes, des ligueurs ou des huguenots, de Richelieu ou de la noblesse, de l'empire ou de Gustave-Adolphe, était le parti progressif, c'est demander, qui de l'humidité ou de la chaleur enflamme le volcan.

Aucun de ces élémens n'était libéral, mais tous contribuaient à la liberté, les uns en dépréciant la tyrannie, les autres en la bravant, tous en appelant le peuple dans l'arène d'où il avait été exclu jusqu'alors. C'était une fourmilière où chacun travaillant pour son compte, élevait sans s'en douter un édifice qui devait les écraser tous, et faire place à une puissance étrangère; cette puissance c'était nous. C'est que dans ce *pandémonium*, toutes les tendances étaient déterminées. Liberté de conscience, liberté de pensée, liberté politique, voilà le mot d'ordre de l'humanité

d'alors ; aussi quiconque se présentait avec une de ces trois prétentions, était accueilli avec transport. A la veille de sa mort, la royauté s'empourpra de tout l'éclat d'une splendeur factice. Elle produisit encore un Louis XIV, un Charles XII, un Pierre I, puis un grand Frédéric et un Joseph d'Autriche. Mais observez bien que tous ces monarques, qui un siècle plutôt eûssent réclamé l'assistance de Luther, et deux cents ans auparavant celle des papes, furent obligés d'invoquer l'autorité des philosophes auxquels la réforme avait déjà passé son sceptre, pour qu'ils le remîssent à leur tour aux Mirabeaux et aux Dantons. Certes Charles-Quint et François I n'avaient pas égalé en arbitraire Louis de France et Pierre de Russie; leur gloire et leur pouvoir avaient été plus mesquins et plus contestés; mais de leur temps le corbeau de mauvaise augure n'avait pas encore croassé sur la tête de la royauté. Ces bons rois pouvaient bénignement dormir sur leurs lauriers sans que les héros de carrefour vinssent baver dessus; au XVIII[e] siècle tout était changé. Il fallait qu'un tyran parlât au nom de la tolérance et de l'égalité pour se faire entendre. Il fallait pour se faire obéir, que Joseph se montrât plus libéral que ses gentilshommes, que le Czar civilisât ses brutes, que les rois de France prissent le parti des philosophes contre le clergé, que Frédéric admît Voltaire dans son intimité, que l'impudique, l'intolérante, la fière Catherine cajolât les hommes austères, les protestans et la canaille : tout cela pour ne pas paraître en arrière de leur époque.

A quoi donc avait servi à la royautè de se retrancher derrière des forêts de baïonnettes, des boulevards de cinq cents places fortes, des budjets de cinq cents millions, l'onction du Seigneur et la lyre des panégyristes, si ne pouvant plus faire un pas contre le torrent qui la submergeait, il fallait qu'elle se laissât aller au courant, ricanant avec Voltaire et chantant avec les faubouriens? A quoi? mais à quoi avait servi au ca-

tholicisme de s'embeaumer dans des bandelettes encencées, à la noblesse de s'envelopper dans ses parchemins, aux barons paladins de se cuirasser avec des armures que deux de nos contemporains ne peuvent soulever? à rien du tout, sinon à démontrer que l'homme veut en vain contrarier la providence, et que le temps de la république est arrivé.

A la faveur du grand schisme qui partageait l'Europe, des puissances depuis long-temps oubliées se reconstituaient, se remoulaient à l'image du progrès; d'autres, défigurées par une longue succession de disgraces, reparaissaient dans l'arène avec des drapeaux déchirés et des figures de cercueil. Quelques anciennes alliances, quelques sympathies traditionnelles, quelques communautés d'origine échappées aux corrosives influences des transfigurations, venaient toutes humides encore de léthargie, mêler leurs râles antédiluviens aux clameurs sonores du peuple; mais en général rien ne se retrouvait à sa place. L'humanité vannée et revannée par les trente-deux
lus qu'une loterie tirée d'une
l'autre par la royauté. Le ha-
panier du premier beaucoup
'amour, de haine et d'incrédu-
e, un peu de fidélité, plus de
d'astuce, de crimes et de force.
avait jadis combattu pour le
i n'avait combattu pour per-
lle s'étaient fait la guerre rois,
poètes qui avaient déserté les
tentes et les rives fleuries pour pâlir à la clarté des bougies; les soldats, qui de routiers et de bandits étaient devenus des sbires; les femmes, qui avaient jadis adoré Dieu et leurs chevaliers, et qui n'adoraient plus que les perles et les cachemires; tout ce qui s'était au temps du monde des rois ligué contre la royauté, se réfugiait dans son camp. Au reste ce n'étaient plus ni les croyances, ni la noblesse, ni la milice, ni les trouvers,

ni les châtelaines du moyen âge : c'était la parodie du passé et l'écume du présent. Le peuple n'avait rien à regretter parmi eux. Fort de son nombre et de ses droits, il pouvait rejeter avec dédain tout agent auxiliaire. Il marchait à un avenir prédit par le Christ, formulé par Luther, chanté par les philosophes; mais comme dans le monde ancien quand la démocratie européenne succéda à la royauté asiatique, Dieu lui assigna un territoire béni et ne voulut pas qu'il triomphât trop tôt, afin de prolonger sa lutte, c'est-à-dire sa vie.

Aussi voyez-vous la liberté combattre depuis un demi-siècle, sans qu'une victoire décisive couronne ses efforts. Vous la voyez éclore dans les solitudes d'un monde à peine consolidé, à peine découvert, à peine habité, comme si la providence avait voulu placer le berceau de la nouvelle humanité dans un sanctuaire vierge de toute vieille turpitude; au milieu d'une société d'exilés, comme pour vous prouver que la persécution est sa mère; dans un camp de paysans simples et arrièrés, comme pour dire à l'Europe et à l'avenir, qu'elle a choisi son trône dans le cœur de l'homme juste et non dans le cerveau des sophistes.

C'est ainsi que le Christ chercha ses prosélytes parmi les pêcheurs et les vagabonds de Jérusalem; c'est bien ainsi que les dieux de l'Olympe entourèrent le berceau de l'ancienne liberté. Terre molle encore des baisers des cieux, forêts solennelles où se réfugie la nature avec ses mystères d'amour et de contemplation, fleuves indomptés, steppes immenses, gorges profondes, rocs sortis à peine de la gueule des volcans, et tout cela caché aux yeux profanes des rois, et réservé à la religion qui rêve ou au peuple qui entreprend. Là, chassée par l'ennui, le dégoût ou la tyrannie, d'un pays battu dans tous les sens, dégradé, écorné, amaigri par les insatiables exigeances d'une société mourante, vient s'établir une colonie d'hommes conviés à de plus hautes destinées. Il faut d'abord

qu'elle asservisse la nature et les animaux, mais cette lutte noble et utile ne déprave ni l'âme, ni la pensée. Elle n'a rien des haines de la guerre humaine; aussi quand la main de l'exilé a fertilisé assez de déserts pour vivre en paix, les grandes passions de liberté et de dévouement apportées des contrées maudites, prennent un essort qui élève la chétive colonie au-dessus des petitesses de l'ancien monde. Telle fut la Grèce qui donna à l'antiquité le règne du peuple, telle fut l'Amérique qui le donna à nous.

En Amérique la révolution c'était la république, parce que la société n'ayant subi aucune transfiguration, pouvait monter tout de suite au sommet de sa dignité originelle; c'était de la matière pleine de sève et de santé qui prit sans hésiter racine dans le sol du peuple. Hommes nouveaux sur une terre nouvelle, les Américains ne trouvèrent rien à détruire, mais tout à édifier. Pas de préjugés à détrôner, pas de vanité à désenchanter, pas de rois, pas de noblesse, pas de
d'usurpateurs à déposséder,
r, pas d'obstinés à convertir,
en bataille rangée; mais assez
e joug de la métropole, assez
r une constitution et assez de

mes du Mississipi, la liberté
élan s'abattre sur une société
ur; quand, pour s'élever un
nguer l'Europe encore royale,
es autres; oh! alors le cou-
rtu étaient une dérision; c'é-
tait du sang qu'il fallait; du sang pour laver les crimes de la royauté, du sang pour faire pâlir l'écarlate des cardinaux, du sang pour réchauffer les cadavres pendus aux fourches patibulaires des seigneurs, du sang pour enfumer les terres réservées aux chasses princières, du sang pour faire du boudin au peuple qui n'avait pas de pain. Que pouvait contre dix siècles de

ténèbres et d'oppression l'autorité du raisonnement? que pouvaient un Necker, un Lafayette, un Barnave, une constituante? Mirabeau lui-même se fut fait jacobin ou eut été guillotiné. Il fallait une race sans modèle, sans origine et sans postérité, une race forgée exprès pour la circonstance inouie où se trouvait la France; une race qui n'eut rien ni à regretter ni à espérer. Il fallait une Convention.

Ce n'était encore ni la république, ni la liberté: c'était la révolution. La république est une puissance organique; son existence suppose une arène déblayée, des matériaux amassés, des génies créateurs, un vaste concours de volontés guerroyantes avec les élémens étrangers, mais unanimes dans leurs tendances. Or tout cela n'existait pas en 93. Il n'y avait alors qu'un levier destructeur aussi nécessaire à l'humanité que l'est aujourd'hui le levier édificateur, mais levier qu'il faut appeler par son nom.

Dans tout ce que fait la providence pour les hommes elle procède par ordre, quoique employant des moyens qui échappent à notre intelligence. Il n'y a pas moins d'harmonie dans les révolutions de l'humanité que dans les révolutions de la nature. Partout le progrès s'achète cher, et il n'est pas moins absurde de réclamer la liberté sans traverser de grandes épreuves et de solennelles catastrophes, que de demander l'abondance sans orages et sans hivers. Heureux privilégiés, nous avons paisiblement hérité des travaux de nos pères; fils ingrats, nous nous étendons nonchalamment sur les trésors qui ont coûté la vie, la paix et l'honneur à des âmes maudites pour notre salut, comme fut crucifié le Christ pour la rédemption du passé; indulgens encore si nous ne traitons pas de misérables égorgeurs, les grands hommes qui nous ont légué les fruits de leurs immenses travaux.

Pour savoir si un bienfait est précieux, voyez s'il tarde à se réaliser, et comptez les obstacles qu'il faut renverser avant de l'entrevoir. Voyez comment après

un siècle de luttes, la moitié de l'Europe en est encore à détruire le passé, et l'autre moitié à douter de la possibilité de le faire. Voyez comment méconnue, foulée, calomniée par des sœurs aveugles, la France n'a conservé le feu sacré qu'au péril de sa vie et de sa liberté; voyez comment tour-à-tour puissance révolutionnaire, militaire et représentative, elle a en 50 ans de gloire et de dangers, à peine gagné assez de sympathies pour se faire respecter. Heureusement qu'elle marche pour tous, souffre pour tous et combat pour tous. Elle est à la tête du monde des peuples, comme Nicolas est à la tête du monde des rois. Ce sont deux champions solidaires des destins de l'humanité. Il naît autant d'enfans de la haine que de l'amour, et l'enfant qui naîtra de leur alliance sera la république universelle.

Dans l'attente de cette crise décisive, la providence a engourdi l'Europe d'un demi-sommeil qui se nomme système représentatif, comme si elle désirait épargner toutes les forces nécessaires à la création d'un avenir tout de vigueur et d'enthousiasme. Le système représentatif d'aujourd'hui est ce qu'il y a de moins représentatif au monde, mais il calme beaucoup de passions et donne le change aux exigeances trop précoces. Le système représentatif fait pour exclure le privilége, est pourtant le privilége par excellence; c'est même le moins noble et le moins excusable, parce que c'est celui de l'or, mais on doit le tolérer comme pouvoir transitoire, et peut-être l'estimer comme commode plastron contre lequel en attendant la république, s'émoussent les petites ambitions et s'épuisent les grandes. Son origine est toute une histoire. Il n'y a guère qu'en Angleterre où il ait eu pour principe une volonté rationnelle et un sentiment d'indépendance; partout ailleurs il n'a été qu'abus ou concession.

Ces rapides et immenses progrès ne se firent point sans obscurs sacrifices et sans silencieux dévouemens.

Aux confins de l'Europe mouraient pour l'Europe

des peuples que l'on appelait à peine européens. C'était le grenadier jetant son corps en travers de la brèche à laquelle on donnera le nom du général qui joue au whist durant l'assaut. L'Europe se croise pour le Christ contre les infidèles, la Pologne se croise pour l'Europe contre les Polowiens, les Patzinatzs, Czingiskhan et Bathoukhan. L'Europe caracole dans les tournois, mutile Aristote, se querelle avec le pape, courtise la royauté; la Pologne danse mal, pense peu, ne croit qu'en Dieu et ne courtise personne; mais elle se bat avec Amurat et Mahomet, dans lesquels se sont fondues toutes les hordes vagabondes et conquérantes de l'Asie. L'Europe navigue, raisonne et écrit; la Pologne chevauche de la Dwina à Astracan et parcourt les limites du monde civilisé, comme le chien du berger qui a flairé la hyène attirée par le troupeau. L'Europe dormait, ou faute d'occupation se mangeait les entrailles en l'honneur du Christ, quand la Pologne versait tout son sang contre un Chmielnicki ou un Moustapha, et quand l'Europe se réveilla au rugissement des Kalmouks de l'Irtysz, la Pologne n'était plus!...

HISTOIRE

DE LA RÉVOLUTION

DE POLOGNE.

HISTOIRE
DE LA RÉVOLUTION
DE POLOGNE.

LIVRE I.

POLOGNE DE 1815 -- 1830.

Royaume constitutionnel. -- Le Czaréwicz Constantin. -- Origine de l'aristocratie polonaise. — Situation du Royaume depuis 1815. -- Premiers symptômes de tourmente révolutionnaire. — Mariage de Constantin. — Mort d'Alexandre. — Avènement au trône de Nicolas. — Conspiration de 1825. — Tyrannies. -- Guerres de Perse et de Turquie. — Sacre du Czar à Varsovie. -- Traité de Berlin. -- Vues du gouvernement. -- Le conseil d'état. — Lubecki. — La police secrète. — Administration civile. — Atteintes portées à la nationalité. — Étrangers. -- Les juifs polonais. — Instruction publique. — Religion. — Armée.

Lorsqu'à la suite de la chute de Buonaparte, la sainte-alliance eut affermé l'Europe, une parcelle de l'ancienne république polonaise, connue sous le titre de Duché de Varsovie, échut presqu'en entière à la Russie qui déjà par les partages précédens, s'était emparé de la Lithuanie, de la Samogitie, des Russies blanche, rouge et noire, de la Podolie, de l'Ukraine et de la Volhynie; provinces contenant une population de neuf à dix millions d'âmes.

La Prusse conserva le grand duché de Posen avec ses deux millions d'habitans.

L'Autriche parut se contenter de la Gallicie et de la Lodomérie, pays fertiles, resserrés par les Carpates et la haute Vistule, nourrissant une population de quatre millions d'hommes.

La Pologne fut ainsi effacée pour la cinquième fois de la carte européenne, et comme pour insulter à cette

grande infortune, le Congrès de Vienne accorda aux huit palatinats dernièrement abandonnés au Czar, le titre dérisoire de royaume, une charte et une factice indépendance. La couronne était héréditaire dans la famille des Romanofs. Le Czar nommait un lieutenant à Varsovie, lui adjoignait un conseil d'état, et comme la réorganisation de l'armée était garantie par le pacte qui devait servir de barrière contre les empiètemens du despotisme, le roi de Pologne ajoutait aux fonctionnaires imposés au royaume, un *Général en chef*, charge d'une haute importance dans un pays essentiellement guerrier.

Zaionczek vieux général des légions, homme dégénéré et converti comme tant d'autres à la foi de l'autocratie par les cajoleries d'Alexandre, occupa le fauteuil de lieutenant du royaume, et tant par son incapacité que par sa lâche condescendance aux caprices de ses maîtres, se fit bientôt autant mépriser que haïr. D'ailleurs ses fonctions réduites à un vain cérémonial, durent faire place au bruyant arbitraire du Czarewicz Constantin, frère d'Alexandre, nouvellement chargé du commandement suprême de l'armée du royaume.

D'après l'esprit de la charte, son autorité aurait dû se borner au généralat, mais le honteux empressement de plusieurs hommes parmi lesquels se distinguait Zaionczek lui-même, à étayer son ambition et son pouvoir, l'habitude de commander à des esclaves et le besoin de faire des victimes, entrainèrent le grand-duc dans une large voie d'injustices et d'absolutisme.

Dès son arrivée il s'arrogea tous les droits de souverain et ne trouvant personne qui osât lui contester sa puissance, il l'étendit aussi loin qu'il le désira.

A l'exemple du lieutenant royal, les ministres, les conseillers et les chambres s'inclinèrent devant le Czarewicz et ne surent plus protester contre ce révoltant visirat, que par de timides remontrances qui décélant leur nullité, augmentaient encore l'audace de Constantin.

Dans les pays où l'arbitraire n'est limité par aucune puissance morale, les vertus ou la prudence des despotes suppléent souvent aux vices de la législation, et rend tolérable jusqu'à un certain point, cette déplorable absence de garanties publiques; mais il fallut pour comble de malheur, que le pouvoir fût confié en Pologne, à un insensé dont les cruelles folies n'étaient relevées par aucun mérite personnel.

Constantin Pawlowicz frère puiné d'Alexandre, sera long-temps une énigme pour la postérité, si jamais la postérité s'occupe de ces Hérostrates modernes qui à force d'extravagances et de sottises, ont cherché à sortir de l'obscurité où semblaient devoir les enfouir leur nullité et leurs bas vices. Méchant sans esprit, arrogant sans dignité, emporté sans courage, faible sans bonté, cet être singulier qui n'avait d'autres titres à la renommée que quarante ans de débauches et de disgrâces, prétendait pourtant à la popularité; c'était chose merveilleuse que d'entendre des misérables aux gages de ses valets vanter la simplicité de ses équipages, de son état-major et de sa résidence, la sobriété de ses plaisirs domestiques, sa familiarité, sa vigilance et son amour pour sa patrie adoptive.

Il est vrai qu'une longue habitude des corps-de-garde et des casernes, lui avait donné cette tourmentante activité qui ne laisse de repos à personne; qui range, dérange, déplace, alarme, désoriente hommes et choses. C'est une manie exclusive à tous les réformateurs royaux du nord, de vouloir faire marcher la société comme un peloton d'infanterie. Législation, police, administration civile, clergé, science et industrie, tout pour eux est une affaire de mécanique et d'évolutions; aussi voit-on dans ces pays le peuple mourir de misère sur des quais de marbre, les grands hommes pendus aux grilles de magnifiques palais, et des armées de bandits exercer paisiblement leur métier au milieu d'armées de gendarmes.

A voir le frère de l'empereur accompagné d'un seul

aide-de-camp, parcourir en modeste calèche les rues de la capitale, s'arrêtant, causant avec le premier venu, s'informant, s'inquiétant de tout; à le voir dans les nuits si terribles et si communes d'incendie, galoper de pompe en pompe avec son panache roussi, porter les seaux, manier les crocs, monter la garde; à le voir dans les casernes mordre dans le pain de munition, bouffonner avec les voltigeurs, jouer à la grimace hollandaise avec les recrues, on l'eût pris pour un père jovial, philosophe et bienfaisant; mais quand sorti du cercle de ces petites affections il allait signer des arrêts de proscription, de boulet et de mort, avec une féroce nonchalance; de dessous ses immenses sourcils appesantir sur les victimes un œil fauve et sauvage qui desséchait comme le regard de Niobé, puis avec un mot articulé d'une voix basse et étrange glacer d'effroi une grande ville, on était tenté de douter de toute logique dans l'arrangement des œuvres de la providence.

Le malheureux n'était pas né sanguinaire; il avait même des accès de franche et niaise bonhomie qui édifiaient les sots, mais une longue existence sans mission et sans salaire, avait petit à petit dégradé toutes ses facultés et aigri une âme peut-être loyale et généreuse.

A des paroxismes de fureur qui n'ont d'exemple que dans les sérails d'orient, succédait chez lui souvent un étrange accablement de force et d'esprit, mais dans l'un comme dans l'autre état, il ne souffrait aucune résistance, aucun acte qui pût faire penser que l'on agissait indépendamment de sa volonté. C'est pourtant avec cette obstination intolérante qu'il se laissait à son insçu, conduire par les perfides qui lui faisaient cortège, et s'abandonnait en esclave à leur dangereuse influence; tant l'arbitraire est contradictoire et inconséquent!...

La tyrannie de Constantin était encore favorisée par les ineffaçables souvenirs de longues et terribles infortunes.

Pour mieux juger de l'état du royaume depuis 1815, il faut remonter jusqu'à la source de son organisation politique, entrer dans les détails de sa hiérarchie sociale, et démontrer surtout ce qui a favorisé de tous temps les invasions étrangères?

Une constitution calquée sur les principes de l'assemblée constituante française avait été donnée en 1791 à la nation polonaise. Un gouvernement représentatif, deux chambres, un roi sans *veto*, l'abolition du *liberum veto*, la division de la nation en trois classes, nobles, bourgeois et paysans, tous à-peu-près égaux aux yeux de la loi; la liberté des cultes et de la presse; la vente des starosties au profit de l'état et des plébéïens, l'expulsion des jésuites, une armée permanente; tout enfin ce que paraissaient réclamer les lumières du siècle, fut accordé au peuple asservi jusqu'alors comme dans le reste de l'Europe.

Catherine et Frédéric alarmés de ces réformes, achetèrent au sein de l'aristocratie corrompue, une infâme opposition, qui quoique peu nombreuse et perdue dans l'esprit de ses concitoyens, servit sous le titre de confédération de Tagowica, de prétexte aux forfaits de l'orgueilleuse Czarine.

Les Polonais s'armèrent contre leurs oppresseurs, mais Souvarow ensevelit sous les ruines de Macieiowice et de Praga, et leur élan et leur constitution.

L'Autriche s'empara des lambeaux soustraits à la rapacité de la Prusse et de la Russie, et le peuple polonais n'eut depuis cet inique partage d'autre constitution que le bon plaisir des trois despotes.

Vint 1806, Napoléon, le grand duché de Varsovie, et avec eux la constitution de 1791 mutilée et soumise à l'arbitraire des bâtons de maréchaux. La bourgeoisie et les paysans n'y gagnèrent rien, parceque les prétendues améliorations apportées à l'œuvre de la diète constituante, (œuvre qui d'ailleurs ne répondait plus que très imparfaitement aux progrès des idées démocratiques du grand duché), étaient absor-

bées par le despotisme militaire et l'influence étrangère.

Alexandre couvrit enfin la partie du grand duché confiée à ses soins, de sa trompeuse égide; promit tout et viola tout, jusqu'au droit des gens. Il fallait être cruel, barbare, féodal, pour n'être pas suspect, c'est-à-dire déporté ou asphixié, et quoique la constitution garantît aux paysans liberté et égalité aux yeux de la loi, ils n'en étaient pas moins esclaves des gens d'armes, de loi et de police. Pauvre et ignorant, persécuté et méprisé par un gouvernement sans foi et sans justice, le paysan guidé par un instinct généreux se jetait peu à peu dans les bras de ses compatriotes, leur offrait ses services, services indispensables et recherchés dans un pays où les bras sont tout, et recevait en échange biens et protection. Par un enchaînement naturel de causes et de principes, le riche devenait tribun et tuteur du prolétaire qu'il ne pouvait ni persécuter comme égal devant la loi, ni retenir à son service malgré ses vœux, comme libre et maître de sa personne.

Une noblesse opulente qui d'après toute probabilité aurait dû asservir, sinon par une autorité qu'elle n'avait plus, au moins par des richesses qu'elle possédait encore, des paysans indigens et abrutis, devint ainsi protectrice par intérêt et caractère, s'habitua à être regardée comme égide des plébéïens contre les foudres du despotisme, se concilia l'amour et la confiance du nerf de la nation, rentra dans son sein et devint peuple c'est-à-dire tout.

Par suite de la nature désorganisatrice de l'arbitraire tout devint abus entre les mains du despotisme, et les titres même de noblesse destinés par la constitution de 1791 aux plébéiens qui rendraient d'importans services à l'état, furent jetés à la tête des valets et des courtisans des bourreaux du peuple, comme pour reprostituer une institution rendue tolérable et même ingénieuse, depuis qu'on en avait fait le prix du courage et de la vertu, et non la semence d'une caste privilégiée.

Des étrangers vendus à la cour de Saint-Pétersbourg, quelques ignorans arrachés à l'oisiveté pour amuser les ambassadeurs des Czars, les mercenaires de l'ancienne confédération de Targowica, et une foule de gueux sans nom et sans probité faits colonels ou généraux d'un coup de baguette, réclamèrent aux pieds du trône des parchemins et des terres en échange de prétendus services rendus au pays; devinrent princes russes, comtes autrichiens, barons prussiens, chevaliers de Saint-Anne, de l'Aigle rouge ou noir, et relevèrent les idoles brisées en 91.

Ainsi se forma une nouvelle aristocratie infâme d'origine, absurde de fait, ennemie du pays par intérêt et par principes, odieuse aux plébéiens et à la noblesse issue elle-même des plébéiens, méprisée par les tyrans mêmes, mais flattée et ménagée comme nécessaire à leurs projets; infestant depuis un demi siècle, les bancs du sénat, de la diète et du ministère, maîtresse des sommités de la magistrature civile et militaire, et placée au faîte des grandeurs comme pour insulter à tout ce qui l'entourait. C'est cette aristocratie dont nous trouverons dans la suite de cet ouvrage, l'occasion de parler. C'est elle qui confondue dans les cerveaux des sophistes et des ignorans avec l'innombrable noblesse dont la majorité ne diffère en rien des plébéiens, a fait tant de bruit en Europe et souillé les plus belles pages d'une nation ultra-démocratique.

Créée ni par la nation ni pour elle, vieille comme l'influence étrangère dont elle est issue, opulente et stupide car pour être acheté par les rois, il suffit d'être décidément infâme; elle a toutes les passions, tous les dehors, tous les préjugés de l'aristocratie féodale. Son origine la distingue cependant des privilégistes du reste de l'Europe, car si ceux-ci se glorifient de descendre des brigands et des conquérans du moyen âge, l'aristocratie polonaise n'est que le rejeton des traîtres de trois siècles.

C'est un limon impur que le torrent des invasions a

déposé sur la Pologne pour ronger son cœnr et corrompre ses veines. Depuis le trône électif on le voit déjà rouler à la suite des sbires des Rakus, se détacher de leurs cohortes culbutées, croupir et fermenter dans les deux capitales, dans les provinces et jusqu'au fond de la Lithuanie; influencer les diétines, acheter avec l'or des princes étrangers des votes et des sabres, et souiller les élections par le sang et les discordes civiles.

Viennent les invasions suédoises. Le limon destructeur s'amalgame à son principe, inonde et ravage le pays deconcert avec son allié, et lorsque la Pologne balayée par le glaive de Czarnecki, respire un instant et veut venger ses outrages, l'aristocratie fière de l'appui des oppresseurs, renforcée et menaçante, crie à l'anarchie, se débat dans son lit fangeux, l'élargit de plus en plus et s'étend partout.

Un roi jésuite ayant tenu le sceptre, une nouvelle aristocratie le poignard sous la soutane, le scapulaire en main, double les rangs de la caste riche, intrigante, ennemie du pays et de la liberté.

A un cardinal couronné succède un mannequin tolérant tout, mais surtout les étrangers, les jésuites et les corrupteurs.

Le vainqueur de Vienne fouetté par une orgueilleuse marquise, dupé par Léopold, confessé par les jésuites et les nonces du pape, s'embourbe de mieux en mieux. La nation voudrait bien échanger les lauriers de Vienne et de Barakan contre une épuration salutaire, une réforme sévère et républicaine, l'exil ou le supplice des misérables qui la vendent, la corrompent et usurpent les privilèges; mais les agens des princes étrangers plus actifs que la nation, se sont emparés de la tête du pauvre monarque, et le voilà au déclin de ses jours, rêvant une succession pour ses fils et déclamant contre la *noblesse roturière et anarchique.*

La mort de Jean III ouvre la lice des cabales; la maison de Saxe l'emporte, mais avec elle se traîne une

inépuisable pépinière d'étrangers qui tous briguent les premiers emplois de la république.

Bientôt de nouvelles calamités toutes à l'avantage des favoris et des factieux fondent sur la Pologne. L'alliance avec le fameux Pierre, la commune résistance à Charles XII, sont scellées par une nuée de brevets de baronnies saxones et de starosties arrachées à l'État. De son côté Charles victorieux se crée un appui, distribue les terres conquises, aux lâches qui se vendent à sa cause. L'honnête Leszczynski gémit sur le sort de sa patrie, mais que dire à un protecteur ?

Charles est battu, Leszczynski chassé, les Saxons et les Russe gouvernent la république, et le monarque l'infeste de ses troupes ; les Polonais sont les plébeïens, les étrangers les aristocrates.

A un Saxon despote et orgueileux succèdent un autre Saxon incapable et débonnaire, les Brulhs et leur cortège prévilègié et odieux à la nation. Pour comble d'adversités Frédéric restaurateur d'une monarchie chancelante, entre dans l'arène.

La guerre de sept ans, et à sa suite les Autrichiens aux ordres de Laudon, les Moscovites commandés par les Appraxim, les Soltykow, les Buturlin rasent, dévastent, pillent de concert avec les Saxons la malheureuse Pologne.

N'oublions pas qu'à chaque nouvelle invasion, chacun des agresseurs laisse à la Pologne ses cordons, ses titres, ses priviléges, son aristocratie, en lui enlevant sa liberté, ses vertus et ses provinces. Les trois despotes font la paix, et mieux qué cela, ils se proposent de s'indemniser sur les ruines des Slavons qui entravent leurs courses vagabondes, veulent la liberté et importunent leurs majestés par des vociférations incendiaires.

L'aristocratie va toujours son train, et grâce à l'or des trois tyrans, sa ligue infernale chétive et timide dans l'origine de son organisation, parle déjà haut et impérieusement.

En attendant Catherine ordonne à ses amans d'empoisonner son époux; elle est obéïe; elle règne et Orlow avec elle; l'ambasadeur moscovite commande à Varsovie, et la Czarine n'attend que la mort de l'électeur de Saxe pour donner à la Pologne un souverain de son choix.

Au nombre des amans de la Czarine avait été avant la mort de l'infortuné Pierre un jeune Polonais pauvre, fat et joli garçon. Depuis long-temps Orlow l'avait remplacé dans le cœur et le lit de la Czarine, mais pour ne pas décourager les galans, il fallait compenser l'infidélité de la Messaline, au moins par une couronne.

Le jeune Poniatowski (car c'est de lui que nous parlons) avait acquis dans ses voyages avec le fameux Williams une réputation de légèreté, de mauvaises mœurs et de dégradation qui tenait de la célébrité. Il était revenu chargé de dettes et de billets doux, briguer le sceptre des Jagellons. Les maîtresses de ce Céladon avaient écrit à Williams la veille de leur départ : « *Nous vous confions notre jeune comte, nous espérons* « *que vous nous en ferez un roi accompli.* » L'ambassadeur le promit et tint si bien parole que Poniatowski de retour en Pologne, ne trouva de partisans que dans l'aristocratie qui le considérait comme un puissant renfort.

Auguste III meurt. Repnin avait succédé à Keyserling, à l'espèce de visirat établi dans la capitale par le cabinet de Saint-Pétersbourg. Poniatowski est inscrit sur la liste des candidats. Ses oncles les Czartoryski en tête des ennemis de la république soldés par Catherine, invoquent l'appui des baïonnettes russes. La nation résiste en vain; l'étranger viole le sanctuaire de sa toute puissance. L'aristocratie triomphe; Poniatowski, les Czartoryski et Repnin ses coryphées, écrasent les défenseurs de la souveraineté du peuple et les réduisent à se retrancher dans la confédération de Bar.

Ce terrible orage fut terminé par le premier partage. Les provinces tombées au pouvoir des despotes furent soumises à leurs systèmes féodaux, et l'aristocratie qui jusqu'alors n'avait existé que par abus et violation des lois, acquit une autorité légale.

Tant d'infortunes et de tyrannies avaient déterminé la Pologne à sacrifier un repos précaire et convulsif à un état plus digne de ses vertus.

En France, l'assemblée constituante allait bientôt délibérer, au milieu des ruines de la Bastille, sur une nouvelle organisation sociale. Les représentans de la Pologne sentaient qu'il serait honteux de se laisser devancer dans la nouvelle carrière de régénération; ils jurèrent de braver les efforts d'un roi parjure, de trois tyrans et d'une aristocratie puissante et étrangère, triomphèrent de tous les obstacles et rédigèrent cette fameuse constitution, qui, connue sous la dénomination de constitution du 3 mai, ne le cédait en rien à l'immortel ouvrage des Mirabeau, des Sieyes et des Condorcet.

Certes l'hérédité de la couronne, de la propriété et de la noblesse, quelques entraves mises à l'immédiate émancipation des paysans, les vices du système électoral et plusieurs abus laissés intacts au milieu des cendres du vieux régime, rendraient aujourd'hui son application intolérable; mais quand on songe à l'immense échafaudage d'injustices et d'horreurs que les législateurs de 1788 avaient à renverser, à l'énormité d'intérêts et de priviléges qu'ils avaient la mission de froisser et de combattre, quand surtout on se rappelle qu'une noblesse, jouissant exclusivement depuis des siècles des droits de citoyen, brava la rage et les poignards de l'aristocratie, les armées et la fureur de trois puissances, le tout pour rendre à la nation la liberté et l'égalité, on est pénétré d'un profond respect pour son désintéressement et sa sagesse.

Jusqu'alors la Pologne avait été peuplée d'un mil-

lion et demi d'hommes seulement, puisque tel avait été à peu près le nombre de la noblesse, seule classe jouissant dans la république d'une extrême liberté, d'une égalité parfaite et inaliénable, de tous les droits enfin qui, dans les autres pays de l'Europe, furent réduits, après douze siècles de carnage, d'inquisition et de ténèbres, à invoquer les secours de la guillotine et de la propagande armée, pour étendre leur règne et anéantir les monopoles.

Un million et demi de citoyens égaux, et souverains depuis un temps immémorial, sur douze à seize millions d'individus composant une république, étaient beaucoup auprès du petit nombre de familles privilégiées qui régissaient le reste du globe, mais n'étaient rien aux yeux de la philosophie et de la justice. La noblesse polonaise ne fut point la dernière à le comprendre, puisque souveraine, innombrable, riche, éclairée et armée, capable de résister aux efforts réunis des paysans, du trône et de l'étranger; toujours cajolée, épargnée et invitée à réunir son courage à l'astuce des despotes pour écraser le reste de la nation; enhardie par l'attachement et la soumission des serfs, l'or et les promesses de l'agresseur, l'amour des plaisirs et de l'autorité, à conserver ou même à augmenter ses prérogatives; puisque, dis-je, portée à défendre tout ce qu'elle avait et à s'arroger tout ce qu'elle n'avait pas, elle aima mieux rendre tout au peuple qu'ordonner et obéir, être égale qu'injuste, philosophe que féodale, chérie que redoutée, haïe de l'aristocratie que des prolétaires.

Ainsi cette noblesse que l'on a sottement assimilée à l'aristocratie qu'elle détestait et combattait dans les diètes et sur les champs de bataille; ainsi cette noblesse que l'on a pu supposer complice des privilégiés des autres états européens, détruisait d'un trait de plume, par pure abnégation de principes qu'elle première avait reconnus comme révoltant la nature et la raison, un échafaudage d'iniquités amoncelées depuis

mille ans ; tandis qu'au sommet du Parnasse européen, dans le foyer même de la civilisation, cent têtes roulaient aux pieds des potences pour sceller la moindre concession faite au peuple et à ses tribuns!...

Ainsi cette noblesse que des hommes étrangers à notre histoire ont comparée à une caste avec laquelle elle n'a eu de commun qu'un titre mal traduit (*) épie avec ardeur l'instant où l'étranger observera moins sa patrie, pour la régénérer et lui rendre ce que la barbarie de ses pères lui a ravi; et cela pendant que ses prétendus complices *égalisés* par la hache du bourreau, vont jusque dans les rangs étrangers chercher des stylets pour assassiner la *canaille rebelle!...*

Tout cela ne veut pas dire que la noblesse polonaise ait fait plus qu'elle eût dû faire, car pour le prouver il faudrait avant tout pouvoir contester l'existence même de la noblesse, puis ensuite la monstrueuse imperfection de la constitution du 3 mai, dérivant tant de l'énorme disproportion des fortunes, et de sa conséquence le monopole électoral concentré dans un groupe de familles opulentes, que de l'hérédité de toute espèce et surtout de l'obscurité des lois relatives à l'affranchissement des serfs.

Cela veut seulement dire que, s'il serait présomptueux de citer la constitution de 1791 comme modèle de législation, il est juste de la citer comme modèle de désintéressement; et qu'ayant fait tout le contraire de ce qu'ont fait, l'aristocratie du pays et les noblesses étrangères, la noblesse polonaise ne peut être raisonnablement confondue avec l'une ni avec les autres, doit être régardée comme faisant partie intégrale du peuple, respectée comme telle et associée dans l'histoire au dévouement et à l'héroïsme des plébéiens dont elle se glorifie d'être sortie.

(*) Le mot noble se traduit par *szlachetny* quand il est relatif à un sentiment, à une vertu; par le mot *szlachcic* quand il se rapporte à une classe sociale. Cette différence seule aurait dû faire comprendre aux historiens, que la noblesse polonaise n'a rien de commun avec les autres noblesses.

Ainsi fut accomplie, après quatre ans de travail et de débats, cette œuvre à jamais mémorable dans les annales de la législation moderne, grâce aux lumières et au patriotisme de la diète constituante; mais là comme ailleurs, la caste vouée aux ennemis de la patrie, renversa d'un coup de pied le phare colossal qui devait éclairer les rives de la liberté orientale.

L'aristocratie cachée jusqu'alors dans les plis des armées étrangères, d'un trône avili, des trames ténébreuses et des mystères de cabinet, menacée enfin dans ses priviléges, son autorité et son existence, s'élança hors de sa retraite et apparut dans tout l'éclat de son infamie, pour lutter corps à corps, avec la raison, la justice et la vertu. La Czarine sentit qu'il était temps de lever le masque et de le lancer lié à son gantelet ensanglanté, à la face d'un peuple long-temps rebelle à ses projets sataniques; et la souveraine *philosophe*, qui quelques années auparavant avait affecté de défendre une caricature de protestantisme dont personne n'avait voulu, poussa des cris d'alarme à l'aspect des mêmes principes rendus à leur virginité, épurés de ce qu'ils avaient de faux et d'hypocrite, et professés par une nation entière. Le nègre de Repnin, le Sardanapale varsovien, vrai type des rois valets, sacrifia sans hésiter son pays à sa caste. L'élite de l'aristocratie dirigée par les Rzewuski, les Potocki, les Branicki se confédéra, fut nommée par les Russes opposition légale et réclama l'appui des *alliés* pour mettre les *anarchistes* à la raison.

La confédération de Targowica fut notre émigration de Coblentz, mais nous n'eûmes point de Convention, de comité de salut, de nombreuses armées et de Bonaparte à opposer à ses protecteurs; nous n'eûmes qu'un Kosciuszko et qu'une poignée de braves. Macieiowice fut notre cercueil, et l'aristocratie assise sur la pierre sépulcrale, dévore au banquet des rois, le cadavre tout palpitant encore de la sainte patrie.

Les légions et le duché de Varsovie ne furent qu'une

apparition fantastique de son image; ses lambeaux jetés enfin au Czarewicz comme une vile proie destinée tout au plus à calmer pour un instant la voracité du cabinet de Saint-Pétersbourg, rêvaient dans une léthargie convulsive une régénération et la liberté.

Le résumé de cet aperçu sur l'aristocratie est en quelques mots 1° que l'aristocratie et la noblesse sont en Pologne deux castes séparées à jamais par une divergence d'origine, d'opinions et de principes que les siècles s'efforceraient en vain d'effacer; 2° que confondre ces deux classes est une sanglante ironie envers la première, une terrible et absurde calomnie pour la seconde; 3° que l'aristocratie polonaise prend sa source dans les invasions et les influences des cours voisines; qu'elle est composée ou d'étrangers, ou de traîtres titrés par l'étranger, c'est-à-dire dénaturalisés de fait, toutes les constitutions polonaises anciennes et nouvelles ayant de tout temps réprouvé les parchemins, les titres et les cordons; 4° qu'étant plus moderne que les autres aristocraties européennes, elle est d'autant plus dangereuse et puissante que le temps ne lui a pas encore ôté ce que son origine a d'odieux; 5° que la vraie noblesse polonaise ayant eu toujours pour pépinière les rangs de l'armée, forma de tout temps plutôt un corps politique que l'on pourrait assimiler aux collèges électoraux des pays constitutionnels qu'une caste privilégiée, et qu'étant en grande majorité expropriée (*) et indigente, elle ne peut avoir rien de commun ni avec l'aristocratie du pays, ni avec les noblesses étrangères, est peuple, mais n'est rien de moins; 6° qu'ayant, par pur désintéressement et au mépris de toutes tentations et menaces, accordé la constitution du 3 mai à ses compatriotes quand les noblesses étrangères égorgeaient les leurs, la traiter d'aristocratique est tout à

(*) Les neuf dixièmes de la noblesse étant expropriés ils ont été jusqu'à l'abolition de la servitude, attachés à la glèbe comme les autres paysans. Les continuelles dépopulations d'un pays uniquement agricole, et non la féodalité, commandaient cette terrible mesure; il n'y avait que les combattans à cheval qui en étaient exemptés.

la fois un mensonge et une injustice, et que si cette constitution n'est depuis sa naissance qu'une théorie sans application, ce n'est pas à elle, mais au démembrement du pays qu'il faut l'attribuer ; 7° enfin, qu'une aristocratie nationale et une noblesse aristocratique en Pologne, sont des non-sens, qui ne sauraient avoir pour origine que l'extrême négligence que mettent les occidentaux à étudier l'histoire et l'organisation sociale des Slavons et des Germains.

Mil huit cent-quinze fut une ère nouvelle pour la Pologne. Éblouie par une constitution bien supérieure à celle du Grand-Duché, et par conséquent aux conceptions de la diète de quatre ans, constitution qui d'ailleurs n'existait que sur le papier ; accablée de promesses et de tourmens, elle voguait incertaine entre une liberté imaginaire et un arbitraire réel, jusqu'à l'instant où importuné par des simulacres d'indépendance qui ne lui rappelaient que trop son serment constitutionnel, le czar l'abondonna de dépit à la brutalité de Constantin et à la vénalité de ses agens.

Pour fasciner cependant les yeux d'un peuple fou jadis de splendeur et de magnificence ; pour lui faire oublier qu'il était enchaîné et fermer la bouche aux badauds de l'Europe, le Grand-Duc parodia son aïeul et eut la fantaisie d'organiser le royaume à la Pierre-le-Grand.

Alexandre, jaloux de ces gloires puériles qui en imposent à tous les siècles celui excepté dont elles sont l'ouvrage, sourit aux manies administratives de son frère, et crut acquérir des droits incontestables à la reconnaissance de la Pologne, en ornant ses fers de brillans et de guirlandes, en recouvrant des monceaux de ruines et de cadavres avec un voile brodé de faste et de clinquant.

En moins de dix ans des routes que l'on pourrait comparer aux voies romaines, sillonnèrent dans tous les sens le royaume, à travers les forêts, les marécages et les sables rebelles depuis un temps immémorial à tous les efforts de l'industrie humaine.

La capitale peuplée de cent quatre vingt-mille âmes resplendissait de luxe et d'élégance. Architecture, sculpture, génie, tout se disputait le privilége d'embellir l'antique Varsovie. Les théâtres, les palais, les casernes, les monumens, les promenades, les places et les rues sortaient comme par enchantement, du chaos où les avaient enfouis, sous la république, un mélange bizarre de faste et de misère. Les vagues même de l'indomptable Vistule enclavées dans des masses de pierre, vinrent expirer d'impuissance aux pieds de sa rive artificielle.

Les provinces se peuplaient et se couvraient de villes et de manufactures; nos draps alimentaient les entrepôts de la Russie et de l'Asie jusqu'aux bords du Gange. Les Muses même reprenaient leur essor. La Pologne était la capitale de la Russie, mais rien de plus.

Un ministre économe, industrieux et financier remplissait les caisses de l'État et affermissait le crédit national. Les revenus du royaume s'élevaient à quatre vingt-dix millions de florins polonais; la banque contenait un capital de cent cinquante millions et le trésor possédait une réserve de trente millions.

La population s'était prodigieusement accrue dans les huit palatinats du royaume; on y comptait plus de quatre millions d'âmes. Une armée de trente-cinq mille braves complétait sa puissance matérielle.

Le commerce, ce vieil objet d'antipathie d'un peuple turbulent, guerrier et agricole, commençait à enrichir les particuliers et les masses.

La *civilisation* avait fait de grands progrès, s'il est permis de nommer ainsi cet amas confus de splendeur et d'esclavage, d'arts et de préjugés sociaux, de complication d'intérêts et de dépendance domestique, de puissance politique et de désolation morale, qui arrachent l'homme à sa simplicité républicaine, à son sublime philosophique, pour l'enchaîner aux calculs mesquins du négoce et aux misérables considérations

d'une existence agitée, précaire et matérielle. L'étranger cherchait en vain en Pologne ces solitudes romantiques, cette nature brute, cette noblesse patriarchale qui, contrastant avec l'abrutissement des paysans et les steppes incultes, avaient long-temps fait de cette partie de l'Europe, un pays original et comme transplanté au milieu de la monotone régularité du monde livré à l'insatiable exploitation de l'intelligence humaine.

La vénalité, l'aimable égoïsme et l'impassible froideur des occidentaux, commençaient à remplacer l'enthousiasme poétique et le noble mépris qu'ont long-temps inspiré aux Slavons libres, l'or et cette passion effrénée d'acquérir et de posséder qui abaisse l'homme au niveau des brutes.

L'intérêt et le ridicule, ces dieux des peuples dégénérés, envahissaient déjà le domaine d'un peuple grave et religieux. Les patriarches de 1794 attendaient avec la stupeur du désespoir, l'époque où il faudrait être marchand ou pamphlétaire pour être élu député.

Avec ces dons funestes de l'influence étrangère, l'industrie, les arts et le commerce assiégeaient, il est vrai, le pays ; mais à quoi servaient aux Polonais des sérails aux seuils d'ébène, peuplés de courtisanes et de bourreaux? A quoi leur servaient des statues, si elles ne représentaient que leurs tyrans? des casernes, si des esclaves les habitaient? des édifices dont les souterrains, des forteresses dont les casemates regorgeaient de fers et de squelettes?

A quoi leur servaient des cirques et des théâtres, si les héros du peuple en étaient bannis? des chemins et des trottoirs de granit, si les *kibitki* chargées de patriotes garottés à leurs essieux, en rasaient la surface?

A quoi bonnes les digues auxquelles les cadavres de leurs auteurs servaient de fascines? les canaux à la construction desquels des milliers d'infortunés, sacrifiés sous la verge de l'inspecteur, criaient *du pain!* en mordant la poussière?

A quoi bon des musées, des universités, des bibliothèques vides de vérité, de philosophie et d'histoire? A quoi bon des presses, des chaires et des tribunes ne retentissant que de sophismes encadrés dans les *ukases* de sa majesté; que de harangues flétries par la censure!

De quelle utilité étaient à la Pologne des millions entassés dans les coffres du Czar? de l'or arraché à la sueur du peuple pour solder ses assassins et nourrir la Sainte-Alliance?

Qu'étaient-ce que ces soldats que le Czarewicz dressait comme de jeunes lionceaux à égorger leur propre race?

Et ces temples, où au lieu de christianisme et de république, on ne prêchait qu'inquisition et obéissance? et ces Séïdes, ces juges, ces échafauds, tous achetés et entretenus à grands frais, qui n'*empoignaient*, ne jugeaient et n'étranglaient que les patriotes? Etaient-ce là les bienfaits paternels et les fruits de la civilisation?

Pendant les trois premières années qui s'écoulèrent depuis la création du royaume de 1815, rien ne présagea le bouleversement qui pourtant se préparait déjà dans le mystère des conspirations. Toute l'attention de la Pologne atterrée d'ailleurs par ses longs désastres, était absorbée par la nouvelle impulsion donnée aux organisations militaires et administratives. Les délibérations des chambres paraissaient ne plus intéresser personne. Elles avaient perdu leur prestige par l'influence à laquelle elles étaient assujéties, et ces fameuses diètes jadis si célèbres par un mélange de grandeur et d'anarchie qu'avaient alimentées pendant dix siècles les passions d'une turbulente et nombreuse noblesse, étaient depuis 1815 enveloppées dans cet obscur réseau de faiblesse et de dépendance que déployait par toute l'Europe le système des chartes octroyées.

Mais en 1819 se révélèrent tout à coup quelques

symptômes de tourmente, qui à en juger d'après la rigueur avec laquelle on les réprima, durent fortement alarmer le régime tyrannique qui maîtrisait la Pologne.

Les arrestations, les cours martiales, l'implacable vengeance exercée contre le major Lukasinski et ses amis, commencèrent, deux ans plus tard, ce long tissu d'arbitraire et de persécutions qui provoqua la révolution de novembre.

Lorsque quelque temps avant d'être empoisonné, Alexandre parcourut la Pologne avec tout l'éclat d'un conquérant pacificateur, il trouva partout une population enthousiaste et délirante.

On ne le connaissait que par ses exploits de 1815, et il ne s'était encore présenté personne pour examiner de près sa conduite et réduire à sa juste valeur, une popularité étayée sur une longue habitude d'astuce et de dissimulation. Il avait promis au prince Czartoryski sincèrement attaché à son pays et séduit par l'apparente affabilité du Czar, une régénération ayant pour base la réunion sous le même sceptre de toutes les provinces polonaises démembrées depuis le premier partage. Il fallait être bien niais pour se laisser prendre aux piéges grossiers des promesses d'un despote, de promesses surtout dont la réalisation eût privé la Russie de tout ce qu'elle possédait d'européen; mais on était las de se méfier, et on aimait mieux alors croire que se révolter.

Tant qu'Alexandre vécut, il eut, et il faut le dire, un puissant parti en Pologne, et son habile modération sut même atténuer tout ce que l'arbitraire de son frère avait d'insupportable; mais lorsque la cigüe du sénat ôta à la Sainte-Alliance son suprême Pontife, à Constantin son frère et aux yeux de la Pologne leur bandeau, la servitude apparut pesante, implacable et cruelle comme une expiation infernale.

Tous les regards furent fixés sur le Czarewicz héritier légitime de l'Empire.

On ignorait qu'objet des terreurs de tout un peuple, que redouté du sénat même et pressé par les instances de sa famille, il avait depuis long-temps renoncé à un sceptre dont il s'était d'ailleurs fait largement indemniser par le visirat de la Pologne. Quand en conséquence de cette solennelle et mystérieuse renonciation, le Grand-Duc eut cédé le trône à son frère Nicolas, âgé à peu près de trente ans, une clameur approbative s'éleva en Europe.

Pour donner une teinte d'héroïsme romanesque à ce vil marché, on eut soin d'attribuer ce prétendu sacrifice aux liens conjugaux qu'avait contractés le farouche Constantin, au mépris des lois de l'Empire, avec la duchesse Lowicka. Et en effet, las de jouissances et de pouvoir, le Czarewicz était tout-à-coup devenu amoureux d'une jeune polonaise nommée Jeanne Grudzinska célèbre par ses charmes et sa vertu.

Elle vivait retirée avec sa tante dans la ville de Lowicz, lorsque le frère du Czar l'aperçut à la fenêtre de son appartement, dans une des nombreuses excursions qu'il faisait dans ces contrées, pour présider aux évolutions de la division des chasseurs cantonnée dans le district.

Il la demanda en mariage, promit de chasser ses maîtresses et de réformer ses habitudes, obtint à ce prix la main de la jeune personne et la créa duchesse de la province qu'elle avait habitée dans l'obscurité et la gêne.

Cette étrange liaison étonna toute l'Europe; mais lorsque de débauché, le Czarewicz devint sobre et fidèle jusqu'au scrupule à sa nouvelle épouse; lorsque d'un regard, d'une parole, la princesse calmait ses fréquens paroxismes de fureur, la Pologne crut avoir dompté par les attraits d'une femme, l'irascible Hun.

On accuse la duchesse de n'avoir pas employé tous ses efforts à apaiser les rages de son époux et à préserver sa patrie des vengeances d'un insensé qu'elle seule avait le pouvoir de dominer; mais c'est l'accuser de ne l'avoir pas suivi aux manœuvres, dans les prisons d'état, dans les corps-de-garde, aux rendez-vous des

mouchards, car c'est là qu'il faisait sentir à tout ce qui avait le malheur de lui être soumis, combien est horrible et humiliant le joug de la dépendance. Il respectait sa femme parcequ'il en était follement épris, (*) mais hors de son appartement, c'était tout de suite Constantin, le sot et brutal Constantin.

Ainsi le mariage du prince ne changea rien à son caractère; il servit seulement comme nous l'avons vu, de prétexte à sa renonciation au trône de la Russie en faveur de Nicolas, dont le règne fut d'ailleurs considéré par beaucoup de gens, comme une usurpation.

Les étonnans succès de ce despote, seront longtemps une énigme pour les historiens.

Sans génie, sans popularité, sans connaissances administratives, sans talens militaires, Nicolas a joui de prospérités inouies; d'abord, parcequ'il s'est trouvé dans d'heureuses circonstances avec les moyens et la mission de recueillir le vaste héritage de gloire et de grandeur laborieusement préparé par son prédécesseur; puis parcequ'il possède l'art de VOULOIR, art qui dans un pays d'ilotes tient lieu de tous les autres. Nicolas fait trembler un hémisphère, parcequ'il a scellé son avènement au trône avec le sang et les larmes, et qu'une fois lancé dans la voie de la barbarie des souverains asiatiques, il ne s'arrête jamais et marche d'atrocités en atrocités, jusqu'aux déportations en masse, jusqu'à l'extermination des races.

C'est un Tamerlan en frac; un Tamerlan aux manières européennes, au regard imposant, au front large et au sourire ministériel.

Grandi dans l'obscurité des états-majors, Nicolas était inconnu à l'Europe, à l'empire et à la Pologne. On avait une médiocre opinion de son énergie, et les hommes généreux, las de l'oppression des Czars, crurent le moment propice pour lever l'étendard de la liberté.

(*) La stérilité de la duchesse fournit matière à d'étranges soupçons; quoi qu'il en fut, elle contribua beaucoup à aigrir la fureur et les chagrins de Constantin.

Il est en Russie une classe nombreuse, éclairée, inquiète et jalouse de ses droits, que Pierre-le-Grand et ses successeurs ont glanée par toute l'Europe et transportée au sein de leurs déserts, pour les civiliser; c'est l'écume de l'occident. Elle porte ombrage aux indigènes, parcequ'elle occupe toutes les places, et jouit des faveurs de la cour elle-même étrangère. Elle est en général aussi immorale et avide qu'ambitieuse et capable, mais elle a formé par son influence, des hommes qui sans s'entacher de ses turpitudes, ont hérité de ses lumières et de sa philosophie. Tels étaient en 1825, les Pestel, les Murawiew, les Bestuzew, les Reliew, les Kochowskoï et autres, âmes pleines de dévouement et d'espérance, qui dans l'ardeur de leur sublime enthousiasme ne calculèrent pas la profondeur du gouffre, et poussèrent des cris de liberté à la face d'un peuple de reptiles et d'un gouvernement de tigres.

Si Nicolas eut montré moins de résolution, c'en était fait si non de la tyrannie, au moins de ce repos de cimetière qui voile de ses suaires sanglans la septième partie du globe; parceque les ramifications de cette célèbre conspiration travaillaient tout ce qui gémissait sous le sceptre de plomb des Khans de Saint-Pétersbourg.

Au supplice et aux déportations de Pestel et de ses compagnons, aux écartelures, aux pendaisons, aux mitraillades de Saint-Pétersbourg et de Moscou, succédèrent les jugemens varsoviens; car là aussi un héroïque empressement trahit l'existence d'une conjuration élaborée de longue main.

Elle était remarquable par les hommes de talent qui y avaient contribué. On voyait à la tête des conspirateurs, les lieutenants-colonels Prondzynski et Krzyzanowski; le premier jeune encore, doué des plus brillantes capacités stratégiques, et annonçant par ses ouvrages, ce qu'il serait un jour sur les champs de bataille; l'autre adoré de son régiment de gardes et aussi intrépide ca-

valier qu'ardent patriote. Auprès d'eux figuraient le vénérable Stanislas Soltyk, et les membres du conseil d'état André Plichta, Albert Grzymala, Roman Zaluski et Stanislas Zablocki.

Tout était à la dispositiou des conjurés et une partie de la garnison allait se soulever à leur voix, lorsque les infâmes Vincent Krasinski et Jablonowski admis aux mystères des délibérations, dénoncèrent leurs collégues, et firent échouer l'entreprise.

On s'empara des patriotes et on les livra au jugement du sénat. C'est alors que Constantin essaya ses forces, et voulut savoir jusqu'à quel point il pourrait influencer ce haut tribunal. Après mille manœuvres plus infructueuses les unes que les autres, il ne trouva qu'une voix achetable, et ce fut celle du délateur Krasinski; elle prononça la mort, mais elle fut la seule. Écumant alors de rage et de dépit, le Czarewicz apprit qu'il y avait encore en Pologne des hommes courageux, mais il se consola en songeant aux trois années de détention préventive et arbitraire qne les temporisations avaient fait subir aux victimes.

Le vertueux Bielinski défenseur de cette cause célèbre succomba sous le poids de son actif dévouement, et mourut accablé de gloire et d'années. Alors parut dans toute son intensité l'intérêt que l'on avait porté à lui et à ses protégés.

Son convoi funèbre faillit occasionner un soulèvement populaire; les forces du parti opprimé se relevèrent menaçantes et terribles. On ne parlait plus que de résistance armée, et tout présagea une prochaine levée de boucliers.

Sur ces entrefaites, le lieutenant du roi, vil mannequin, valet de tous les régimes, vieux misérable sans conscience et sans foi venait de mourir, n'emportant au fond du sépulcre que le mépris dû à sa dégradation et quelques souvenirs effacés d'une jeunesse consacrée à son pays.

Le conseil d'état dépeuplé par l'arrestation des plus

influens de ses membres, fut réorganisé sur un autre pied et livré à l'exploitation d'habiles scélérats qui cette fois-ci se gardèrent bien de faire la guerre au despotisme.

Constantin auquel l'autorité théatrale de Zaionczek avait porté ombrage, obtint l'abolition de cette vice-royauté et s'abandonna sans réserve à ses habitudes de tyrannie.

La fameuse police secrète organisée par Rozniecki, Lubowicki, Nowosilcow et autres, sous la suprématie souveraine du Grand-Duc, existait depuis long-temps, mais sa funeste prépondérance ne se fit sentir avec éclat qu'après le procès des conjurés et la réforme du conseil d'état.

Cette célèbre turpitude mérite un chapitre à part, et nous en parlerons plus tard.

Tandis qu'en Pologne des bruits sourds et lugubres prédisaient l'orage qui devait éclater, le Czar écrasait l'orient.

Un général actif et ambitieux étudiait dans les plaines d'Erivan, le rôle qu'il devait jouer un jour sur les bords de la Vistule.

Dans ses rapides conquêtes, Nicolas ne faisait que suivre le plan tracé par ses prédécesseurs, et qu'achever le monstrueux édifice dont Pierre et Catherine avaient posé la pierre angulaire. Il empiétait sur les tombeaux de l'Asie parceque pour lui, avancer c'était vivre, et que les tombeaux de l'Asie offraient moins de résistance que la compacte et ombrageuse Europe.

Après avoir détaché de la Perse les belles provinces de Tauris et d'Erivan, le Czar se rejeta sur le sud et envoya ses armées considérablement éclaircies par la peste et les cimeterres, vider son interminable querelle avec les Osmanlis. Pour cette fois, l'occident se ligua avec le Czar pour lui disputer les chétifs lauriers de Navarin et favoriser les prétentions de la Russie sur la Grèce, cet éternel prétexte dont se sert le cabinet de Saint-Pétersbourg, pour démembrer ou subjuguer les misérables décombres de l'empire de Sélim.

Il était facile de prévoir que Nicolas sortirait vainqueur de cette lutte; mais il n'était pas moins facile de prévoir que les trophées ne paieraient pas les cadavres, et que l'empire ensevelirait sous les glacis de Szumla et de Varna l'élite de sa puissance.

Lorsque le Czar eut engouffré ses bataillons dans les déserts de la Turquie, il était temps pour la Pologne de secouer ses fers. L'empire n'eut pas eu soixante mille hommes à lui opposer, et elle se trouvait en état de lever une armée de cent mille têtes en moins de deux mois; mais un religieux respect pour ce qu'on était alors convenu d'appeler l'indépendance grecque, la clouait à son joug. Elle craignait de troubler les prétendus libérateurs et elle attendit que Nicolas eût accompli son œuvre; pauvre générosité!

Nicolas accomplit son œuvre, mais ce fut pour s'immiscer dans les affaires de sa pupille, désarmer sa rivale, et ramener au centre de ses états des troupes, dont le besoin commençait à se faire sentir pour contenir des populations toujours remuantes et inquiètes.

Ce qu'il y eut d'important dans cette guerre, ce fut la création de deux réputations militaires dont le Czar paraissait fort jaloux. Diebitsch fit la sienne au passage des Balcans; il fut comblé de caresses et d'honneurs, et traité partout en véritable héros, bien que toutes ses opérations n'eussent porté que le cachet de l'heureuse médiocrité. Les clairvoyans lui préféraient le vainqueur d'Erzerum; il avait avec moins de fracas fait de plus grandes choses et il n'y avait guère que Nicolas qui le niât.

L'orgueil du Czar ne connaissait plus de limites; il jetait sur l'Europe un regard de convoitise et semblait demander aux lambeaux des beaux bataillons dévorés par la fièvre, le choléra et la mitraille turque, s'ils n'étaient faits que pour dévaster les minarets et enlever des queues de pacha. Il était las de l'Asie et de ses solitudes; il se croyait appelé à de plus nobles triomphes, et rien ne lui paraissait impossible avec les es-

claves de la Sainte-Alliance et leur complaisance. Il rêva quelque temps à ses plans ambitieux, puis résolut de s'entendre avec le roi de Prusse auquel il était déjà intimement lié par des rapports de famille.

Justement à cette époque, le royaume de Pologne exigeait que le Czar vînt se faire couronner et sacrer à Varsovie. Quelques indices révolutionnaires postérieurs à la conspiration de 1825, lui imposaient le devoir de dissiper par sa présence l'espoir des conjurés et de connaître par lui-même l'esprit de ses nouveaux sujets.

Il avait, dès son avènement au trône, affecté un grand attachement pour les Polonais; il n'avait jamais épargné l'occasion de leur témoigner une haute estime et se flattait de les séduire par de banales promesses, comme l'avait fait son prédécesseur avec tant de succès. Il lui importait fort de se faire respecter sinon aimer à Varsovie, car il sentait très bien que la Pologne était l'unique barrière par laquelle il pût déboucher sur l'occident.

Le couronnement eut lieu à Varsovie avec une pompe dont on avait depuis long-temps perdu le souvenir. Il y eut foule sur le passage du despote; on cria *vivat!* et le canon ne put étouffer les acclamations officielles et non officielles. Tout alla bien jusqu'à la convocation des chambres; le roi parut charmé de sa fidèle Pologne et les Polonais charmés de leur magnifique roi tant que les maîtres des cérémonies furent chargés d'interpréter le gouvernement; mais quand, au lieu de réparer par une raisonnable condescendance l'atteinte flagrante portée à la constitution par la continuelle prorogation des séances, le Czar essaya de faire valoir ce qu'il appelait ses droits et répondit par le mépris de l'inviolabilité des députés aux réclamations des constitutionnels de Kalisz, on oublia bientôt et les *vivat* et les illuminations.

Chacun rentra dans son camp et la Pologne débarrassée par anticipation de ses guenilles royales, parut

6.

aux yeux du soupçonneux Czar telle qu'elle était; il vit dans ce peuple qui l'avait par habitude et par légèreté salué de cris d'allégresse, un peuple implacable et jaloux de sa liberté.

Il jura dès cet instant de l'exterminer ou de le dompter, mais comme il n'était pas encore temps de lever le masque, il sembla ne plus se rappeler ni les députés ni leurs pétitions, et continua de sourire gracieusement en se promenant avec sa famille au milieu des rassemblemens.

Ne perdant pourtant pas de vue l'objet spécial de son voyage, il partit aussitôt pour Berlin et là il consomma en peu de temps avec le roi de Prusse, la fameuse alliance qui, aujourd'hui encore, fait trembler l'Europe et lui impose ses lois. Il est des particularités que le temps n'a pas encore déterrées de l'obscurité des cabinets, mais il est sûr que cet événement est un des grands pivôts sur lesquels tourne le monde politique actuel.

Le Czar retourna à Saint-Pétersbourg satisfait de son excursion. Ce qui la rendit mémorable en Pologne, ce fut la pluie de faveurs, de cordons et de titres qui tomba sur l'aristocratie civile et militaire. Le Czar avait eu la précaution de se faire des créatures qui pûssent au besoin enchaîner une nation que son dernier voyage lui avait appris à redouter. Plus insolents que jamais, les nouveaux privilégiés se crurent appelés à étayer le trône chancelant; et c'est de cette époque que date l'extension progressive du grand schisme qui séparait depuis long-temps les Polonais, mais qui dut au couronnement de Nicolas une teinte de haine et de passion qu'il n'avait pas portée jusqu'alors.

La police, les généraux, le ministère et les hautes administrations des provinces, se ressentirent surtout de la libéralité du maître et du mépris du peuple. Ils se rallièrent avec une arrogante bassesse à l'étendard de la royauté, et dès lors leur chute devint inévitable, parce qu'ils ne purent le faire qu'en bravant ce senti-

ment de pudeur qui commandait la réserve du vaincu sinon la vengeance du rebelle, à une nation fière jadis de son indépendance et vivant avec la conscience de n'avoir pas encore renoncé à ses droits.

C'est que grandie à l'ombre de la tyrannie, l'aristocratie était là toutes les fois que las de lutter, l'arbitraire invoquait son appui; mais avare de son infernale puissance, elle avait envahi une à une toutes les sommités de l'administration pour prix de sa vigilance et de son zèle. Depuis la présidence du ministère jusqu'aux agens de la haute police, depuis l'état-major de l'armée jusqu'aux garde-chiourmes des casemates de Zamosc, tout vendait ses infâmes services au poids de l'or.

Au haut de l'échelle figurait le conseil administratif, espèce de pouvoir exécutif représentant le Czar, composé de ministres et de conseillers, haut Aréopage de scélérats privilégiés, parvenus.harnachés de cordons et d'ignominie.

Trois hommes s'en disputaient la suprématie, mais parmi eux Lubecki, ministre des finances, avait su à force de bassesses et de petits soins captiver toute l'attention du nouveau Czar. Le ministre était d'une habileté consommée; il savait d'un regard terrasser ses rivaux, inspirer une confiance sans bornes au plus soupçonneux des rois, et qui plus est, se donner un air d'opposition et d'indépendance qui subjuguait même les mécontens. A ces profondes qualités de courtisan, il joignait au plus haut degré l'art si recherché des jongleries financières. Personne mieux que lui ne savait faire argent de tout; voler le peuple sans exciter les murmures, enlever les budgets votés ou non votés et déployer un grand appareil de crédit en alienant les biens nationaux

Une fois assuré des faveurs de Nicolas, il ne craignit plus de résister aux caprices de Constantin. Il le heurta de front avec la fausse dignité d'un ministre courageux et désintéressé, sut essuyer avec l'impassi-

bilité d'un homme d'État les premières fureurs de l'insensé, et lorsque revenu au sentiment de son impuissance, le Czarewicz reconnaissait qu'il lui fallait avant tout de l'or pour solder ses bandits, le ministre jouissait de tout l'éclat de son triomphe, et avait la malicieuse adresse de n'accorder que des demi-libéralités, afin de les rendre plus précieuses et plus nécessaires à la fois. Le tyran prenait l'argent, grommelait entre les dents, criait à la rebellion, puis rampant et soumis en demandait encore.

Il était naturel qu'avec de pareils ressorts, Lubecki sût imposer silence à ses rivaux.

Sobolewski, président titulaire du conseil, le bruyant Grabowski, dispensateur des grâces impériales, les rusés Mostowski et Raustenstrauch, les insignifians Fredro et Kosecki, tous pliaient sous l'ascendant du ministre des finances et avaient soin de cacher la jalousie qui germait dans leur cœur.

Le conseil était l'atelier où le Czar forgeait ses ukases et les déguisait sous les formes d'ordonnances administratives. C'est là que Szaniawski, directeur de la censure allait puiser ses inspirations; c'est là que les prélats allaient acheter leurs mîtres, les courtisanes leurs tabourets, les espions leurs parchemins et les généraux leurs divisions.

C'est là que s'élaboraient les coups d'État, les lois *préventives*, les lois *d'exception*, les lois de *circonstance*, c'est là que les inquisiteurs et les suppôts de la tyrannie, interprétaient le *je veux* du Czar.

Mais afin de conserver le *decorum* du pouvoir, les ministres et les conseillers abandonnaient au Czarewicz l'exercice de toutes les ignobles fonctions du plus atroce arbitraire. Le conseil se conservait la théorie; le Czarewicz s'emparait de l'application, et fier de sa mission, il déversait à son tour sur un essaim de scélérats secondaires, une partie de sa toute puissance. Armé du bâton de connétable, il avait discipliné avec toute la minutie d'un barbare routinier une légion de police aussi nombreuse que redoutable et dépravée.

A la tête de cette cohue d'assommeurs recrutée dans les sentines de la société, parmi la plus dégoûtante canaille, dans les bagnes, dans les sabbats israélites, dans les greniers des filles de joie, dans les réceptacles des voleurs de grand chemin, figurait une espèce de haut tribunal composé de tout ce que l'aristocratie avait de plus impopulaire et de plus corrompu.

Cette terrible inquisition étendait ses bras sanglans de la Vistule à la Dwina.

Varsovie et Wilna étaient les centres de son infernale activité. En Pologne le général Rozniecki, en Lithuanie Nowosilzow présidaient à ces saturnales.

Un code implacable, des séances mystérieuses, des systèmes raffinés d'interrogatoires, de tortures, et un voile impénétrable, donnaient à toutes ces horreurs je ne sais quel prestige d'omnipotence qui fermait la bouche aux plus intrépides.

A Varsovie Lubowidzki et Woyda, l'un préfet de la haute police du royaume, l'autre président de la capitale, agissaient sous la direction immédiate de Rozniecki. Lewicki, commandant de la place, le juif Birbaum, entremetteur, agioteur, pharmacien-empoisonneur du tribunal suprême, les agens Szley, Makrot, Szymanowski geôliers des oubliettes, le gendarme Jurgaszko, les généraux Fencz, Gendre, Blumer, Vincent Krasinski, Kuruta, les délateurs en chef Zass, Nulko, Kochanowski, premier valet de chambre de Constantin et quelques autres misérables, tous parvenus par degré d'atrocités en atrocités jusqu'aux dernières profondeurs du crime, étaient seuls admis aux conciliabules qui se tenaient tantôt au palais Bruhlowski, tantôt au Belvédère (*), souvent dans quelqu'hôtel éloigné des quartiers populeux. Là, des estafiers humides de boue et d'eau-de-vie emmenaient les victimes garottées, palpitantes d'épuisement, de douleur et d'effroi.

(*) Château qu'habitait le Czarewicz.

Un cri d'enthousiasme, un refrain échappé dans l'ivresse de la gaîté, un propos imprudent, la coupe d'un habit, souvent un nom historique ou un volume de Jean-Jacques : tels étaient les titres que produisaient les accusateurs d'une conspiration qu'avait imaginée dans son galetas un délateur, marchand d'absurdes calomnies, prétendu témoin réfugié dans l'ombre du mystère. Des visages de réprouvés, un silence de tombeau, le bruissement sinistre et monotone d'une plume rapidement promenée sur le livre noir, derrière la tapisserie d'une salle ordinairement vaste, sombre et froide; les bizarreries fantastiques d'un jugement souterrain, et au milieu de cet affreux appareil de mort, la face blême et ridée, les cheveux blancs de débauche et de soucis, le nez camus, le front de galérien et le regard inquiet et scrutateur de Rozniecki; tout était fait pour arracher au malheureux quelqu'aveu précipité, quelque marque de trouble et d'hésitation.

Si l'accusé répondait avec assurance et dignité, on le condamnait comme arrogant et rebelle; s'il balbutiait en tremblant, on le condamnait comme suspect; s'il se taisait, on le condamnait comme convaincu.

Puis arrivait à minuit la légère *kibitka;* l'infortuné disparaissait; les triples portes de fer gémissaient sur leurs gonds rouillés et on oubliait bientôt qu'il avait vécu.

Dans les cavités des vieux couvens, à trente pieds sous le niveau de la terre, où dévoré par les miasmes, les reptiles et la faim, le martyr bondissait de douleur sur sa couche glacée, le sombre geôlier apportait pour toute nourriture un hareng pourri. Bientôt repu de sel et de feu, le malheureux poussait dans les tourmens d'une soif d'Ismaël des hurlemens épouvantables, se collait comme un forcené aux humides murailles de son cloaque pour en extraire quelques gouttes de fange salpêtrée; et quand, consumée par le brasier d'un délire mortel, la langue du damné ar-

ticulait convulsivement quelque nom chéri, c'était une irrévocable sentence. La porte s'ouvrait, le sbire immobile jusqu'alors dans sa cachette, entrait et disait froidement : « *Vous vous seriez épargné ce désa-« grément, si vous aviez plutôt dénoncé vos complices.* » Le chirurgien saignait l'agonisant, un verre d'eau le rappelait à la vie, les portes se refermaient pour toujours et l'inquisiteur allait tranquillement avec les prétendus aveux du détenu, arrondir ses calculs, remplir les colonnes de ses tablettes de proscription, et noyer dans une orgie les scrupules de sa conscience.

Des légions d'espions déguisés de mille manières, pullulaient dans les lieux publics; ils parvenaient à s'introduire jusqu'au sein des familles, et l'imprudent qui, dans l'épanchement d'une âme déchirée, croyait confier ses peines et ses espérances au sanctuaire de l'amitié, ignorait qu'il parlait à son accusateur, à son juge et à son bourreau!...

A la suite de cette calamité, une noire méfiance s'empara de tous les esprits; une sinistre terreur planait sur toutes les têtes. De l'extrême abandon on passa à l'extrême réserve; le fils et le père se traitaient en étrangers; tout se tut, et les soupcons domestiques, les vagues chagrins d'un avenir menaçant, vinrent bientôt rompre tous les liens de la société, semer l'alarme dans les réunions privées, isoler les cœurs et empoisonner les plus douces émotions de la nature.

Les misérables ne bornaient plus leur criminelle vigilance aux établissemens dépendans du gouvernement. Les casernes, les administrations, les colléges, les cafés, les jardins, les boudoirs des courtisanes et les refuges des vierges, les cellules des moines et les *kneups* des académiciens, les synagogues des enfans de Moïse et les mystérieuses loges des Maçons; tout était ouvert à leur vénale curiosité; rien ne pouvait se soustraire à leurs avides recherches.

Ce n'était plus une phalange de gueux numérotés

et concentrés autour de leur fangeuse bannière; c'était une confrérie jalouse d'étendre ses ramifications dans tous les dédales de l'ordre social, dans les coins les plus reculés des provinces du royaume et de la Lithuanie; une congrégation corruptrice qui envahissait toutes les classes, toutes les professions; une congrégation armée d'un système de prosélytisme, d'un esprit de corps, d'un idiôme, de traditions, d'un culte presque, qui lui étaient particuliers,

Il lui fallait des victimes à tout prix; le Czarewicz payait par tête fournie, mais au reste peu lui importait leur caractère. Le débauché dans l'extase de la jouissance, l'ivrogne dans les fumées du vin, la bigote aux pieds du confessionnal, le fat insipide parleur et l'enfant babillard étaient plus exposés aux tortures de l'inquisition, que le silencieux conspirateur qui savait éguiser son poignard dans l'ombre, gémir tout bas et attendre avec patience. Par instinct et expérience, les espions rôdaient cependant de préférence dans les longs corridors des collèges, dans les cafés les moins éclairés et les moins bruyans, dans les écoles militaires, les casernes et les allées retirées des jardins publics. C'est là que groupés à l'approche de la nuit, les porte-enseignes, les élèves de l'université, les avocats, les ouvriers, les capucins vieux soldats de Dombrowski, les jeunes officiers de la garnison, les femmes inspirées et les rose-croix des loges, chuchotaient en poussant de profonds soupirs ou dévoraient à la lueur d'un réverbère, les chiffons de journaux français, parvenus à quelqu'épicier dans une caisse de vin de Champagne, ou d'oranges provençales.

Il suffisait qu'ils fussent surpris réunis ou préoccupés; c'étaient autant de criminels d état.

Par une nuit noire et pluvieuse, les gendarmes frappaient à la porte du suspect; le décret était prononcé en un quart-d'heure, et le lendemain éperdues et noyées dans les larmes venaient des familles entières faire retentir de leurs sanglots, les anticham-

bres du préfet de police, ou les hôtels garnis des aides de camp du Czarewicz. La sentinelle repoussait durement la mère échevelée, monsieur la saluait gracieusement, montait en *kocz* et allait au belvédère recevoir les ordres de son altesse, fumer le *waksztaff*, jouer l'or des victimes et s'enivrer de punch et d'haleine prostituée.

Avec de pareilles ressources qu'y avait-il donc d'impossible à la tyrannie?

Un cabinet noir, fameux par la dextérité avec laquelle il brisait et réparait les cachets, livrait au Grand-Duc tous les secrets de famille et toutes les correspondances des associations. Les relations avec l'étranger étaient au pouvoir de la douane, et pour comble d'infamie, toutes les administrations étaient infestées d'espions patentés ou aspirans.

A cette innombrable cohorte de police qui dans la capitale seulement comptait plus de huit mille agens, le conseil administratif associait ses officiers. Chacun des huit Palatinats, était régi par un *prézes*, chaque district par un *kommissarz*, chaque ville par un *prézydent*; tous initiés aux trop renommés mystères de l'administration de l'Empire. Les bals, les parties de chasse, les visites, étaient autant de guet-à-pens officiels où les honnêtes gens allaient pour quelqu'expression irréfléchie, perdre leur fortune et leur liberté.

Le fisc, les monopoles de toute espèce, les délations, la vénalité, la calomnie, les marchés infâmes, la dépendance hiérarchique, la toute-puissance absolue de chaque autorité dans sa sphère, l'impunité, les dilapidations, l'injustice, la partialité et tout ce cortége de crimes, d'effronterie et d'abominations que traîne à sa suite l'arbitraire, ravageait les provinces et tarissait dans leur germe les immenses richesses du pays.

Le paysan forcé à se réfugier sous la protection des riches propriétaires pour échapper à l'accusation de vagabondage, aux enrôleurs et à la police, là encore ne trouvait qu'un asile précaire et conditionnel.

La misère et l'abrutissement amortissaient toute l'énergie de son âme, et pour toute consolation il n'avait que sa religion et sa simplicité. Le système de fermage, le régime protecteur des propriétaires, les sermons de quelques curés patriotes ne suffisaient pas à son bien-être. Le monopole de la vente d'eau-de-vie, ce privilége ignoble que se réservaient les propriétaires, l'expropriation presqu'universelle du cultivateur, la brutalité des employés souvent impunie bien que sévèrement réprouvée et surtout l'affreuse habitude de payer en liqueurs les labeurs du fermier, n'étaient au contraire que trop capables d'annuler presque tous les avantages de l'égalité aux yeux de la loi, ce droit sacré accordé après un demi-siècle de luttes et de contestations, à la plus nombreuse et à la plus utile classe de la société.

Ce qui était dû au paysan polonais, ce n'étaient pas de vaines franchises, presque toujours éludées quand on n'a ni fortune ni députés pour les défendre; ce n'était pas non plus une protection qui humilie l'homme quand elle ne le dégrade pas; ni des sermons auxquels il était presqu'impossible même aux prêtres républicains, de ne pas donner une dangereuse teinte de mysticisme. Ce qu'il lui fallait c'était avant tout des terres en propriété, puis une parfaite égalité garantie par le droit électoral; des lumières enfin propagées par la presse et les apôtres. Mais ce n'était certes pas sous le carcan de bronze du Czarewicz et du conseil administratif, que ces grandes réformes pouvaient avoir lieu; les plus ardens révolutionnaires parmi les riches propriétaires n'auraient pu céder aux cultivateurs leurs fermes comme propriété, sans s'attirer un mandat d'arrêt et un procès de crime d'état; bien moins encore leur enseigner leurs droits civiques, et affecter avec eux une familiarité républicaine. Il fallait être ou tyran ou esclave, pour éviter les regards de lynx de l'exécrable pouvoir qui opprimait la Pologne.

Comme tous les gouvernemens soupçonneux, fai-

bles et jaloux, le gouvernement du royaume craignait plus les insignes de la révolte, que la révolte elle-même; les hymnes de la liberté que les protestations des opprimés; les cocardes, les mots de ralliement, les couleurs, les usages, les costumes et la langue du peuple conquis, que ses menaces, ses conspirations et ses rassemblemens. C'est particulièrement aux bonnets carrés, aux moustaches, au refrain de la *Mazur* de Dombrowski, à la lettre N......., à l'urbanité des mœurs et à la chevaleresque galanterie qu'en voulaient les Séïdes de Roznieçki.

On négligeait quelquefois de dévoiler une véritable conjuration, quand cet examen pouvait compromettre des hommes auxquels on espérait vendre, au poids de l'or, leur impunité et leur repos; mais en revanche on criait à la révolution, et on mettait sur pied quatre mille limiers de la police, pour découvrir l'auteur d'un pamphlet manuscrit, ou le porteur d'une cocarde tricolore. Les poètes nationaux, les annales de nos révolutions, de nos combats, de nos malheurs, de nos alliances, de nos vertus traditionnelles; les souvenirs de nos héros, de nos savans, de nos philosophes; la célébration des solennités sanctifiées par les siècles et la nature de notre climat; tout ce à quoi tient un peuple martyr qui cherche à se consoler de ses malheurs en baisant les ruines de sa gloire passée, tout faisait trembler les tyrans, tout excitait leurs alarmes et leur méfiance. Les noms de Pulawski, de Reytan, de Kosciuszko et de Kilinski, un volume de Felinski ou de Mickiewicz, mettaient en émoi tout l'échafaudage gouvernemental.

Il n'y avait pas de chasse, de *Kulig*, de bal, de procession, de convoi funèbre, où les alguazils ne crussent voir une insurrection toute armée; des poignards cachés sous les habits de carnaval, de deuil ou de fête; des cartouches enveloppées dans les vastes pelisses des femmes, des fusils emballés dans les bières, des bataillons déguisés volant au son du cor sur les traces du

chevreuil. Quand les fidèles se rendaient en foule au temple, c'étaient des conspirateurs; quand de jeunes fous chantaient dans les rues, c'étaient des conspirateurs; quand au cinquième de quelque maison de la vieille ville, une lumière s'éteignait la dernière, c'était un repaire de conspirateurs; quand, au fond des provinces, des bandes de désœuvrés couraient de château en château, pour enlever les jeunes beautés, boire et chasser, c'étaient des conspirateurs.

Si dans quelque collége obscur un bel esprit de douze ans s'avisait de dire que Buonaparte a vaincu à Austerlitz ou que l'empire des Czars n'est pas le plus civilisé du globe; c'était aussitôt un cerveau dérangé, un énergumène dangereux, un embryon de révolte et de jacobinisme. Les professeurs étaient congédiés ou arrêtés, la bibliothèque confisquée, le collége dissout, les parens des élèves sévèrement réprimandés pour avoir donné la vie à des anarchistes, et le malencontreux savant fouetté, enlevé à sa famille, et envoyé à l'institut de Saint-Pétersbourg. On était sûr que sorti de là, il connaîtrait mieux son histoire.

Le paria que la nature avait eu la cruauté de douer de quelque supériorité intellectuelle, était condamné à ne trouver nulle part ni repos, ni sûreté, ni justice, ni consolation, ni amour, ni liberté. Il était marqué du sceau de la réprobation, comme un futur dévastateur du monde, comme le Christ du malheur chargé des crimes de toute une génération. Les pédans routiniers le fuyaient par effroi et jalousie; les badauds enrôlés sous les bannières des préjugés, le persécutaient à-peu-près comme la canaille espagnole lapide les excommuniés. Les âmes généreuses qui avaient l'héroïsme de s'envelopper dans sa proscription, apprenaient bientôt combien coûtent de pareils sacrifices; et l'infortuné privé d'asile et de pain afin de se soustraire aux recherches de ses bourreaux, pleurant quelquefois de rage dans une casemate le boulet au pied, pour avoir dit que Dieu est juste et que l'homme

naît avec des droits, avait encore à subir l'horrible tourment de se savoir l'instrument de calamité de ses propres défenseurs.

Puisque tout ce qui portait l'empreinte de la nationalité était odieux aux tyrans, on serait tenté de croire que les nombreux colons allemands qui exploitent les terrains fertiles des environs de nos grandes villes ; que les ateliers remplis d'industrieux étrangers ou de marchands cosmopolites ; que les manufactures, les entrepôts, les boutiques, livrés aux premiers venus par la répugnance héréditaire des Polonais pour le commerce; que les colons tartares établis depuis le quinzième et le seizième siècles sur les bords de la Narew et du Niemen ; que ces nuées de Bohémiens, de Valachs, d'Arméniens, de montagnards hongrois, de nomades des rives de la mer noire, qui tous parcourent les campagnes et mettent à contribution la crédulité, l'insouciance et la générosité de nos paysans ; on serait tenté, dis-je, de croire que tout ce qui ne parlait pas polonais, n'entendait pas la messe, sacrifiait à l'argent, ne portait ni la *czamara*, ni le bonnet carré, était puissamment favorisé par le gouvernement conquérant.

Et pourtant, indigènes, Allemands, Tartares, montagnards hongrois, tous gémissaient également sous la police tyrannique du royaume. Une bande de Bohémiennes sorcières, un groupe de montagnards marchands de panacées, de drogues orientales et racommodeurs de pots de chambre ; un atelier de douze niais tailleurs wurtembergeois, étaient tout aussi exposés aux accusations des agens de Lubowidzki, qu'une loge de quatre cents maçons armés jusqu'aux dents, qu'un rassemblement de deux mille paysans conduits par leur curé et deux élèves de l'Université, bannières et violons en tête.

Tout ce qui portait l'empreinte de la nationalité leur étant odieux, on croirait peut-être qu'en revanche les deux millions de juifs que nourrissent les provinces démembrées de l'ancienne république, étaient

l'objet de leur sollicitude et de leurs faveurs. On croirait peut-être que cette race assise depuis un temps immémorial au foyer de l'hospitalière Pologne, et payant d'ingratitude, de trahison et de haine les immenses récoltes qu'elle a glanées dans son sein, formait par sympathie, alliance étroite avec l'aristocratie sa complice, et l'étranger conquérant son protégé. Il y avait, il est vrai, alliance entre les juifs et les tyrans, mais c'était l'alliance de deux voleurs qui se redoutent, se servent et se ménagent, tout en épiant l'occasion de s'entre-détruire et de se tromper mutuellement.

Les juifs polonais sont un de ces grands phénomènes historiques, qui devraient n'être traités que par des annalistes aussi philosophes que savans. C'est une mine toute à exploiter. Bien loin de moi l'idée de les accuser de ce qu'ils sont; car, s'il est vrai qu'à eux seuls ils ont absorbé les richesses, la cupidité, l'ignorance, la lâcheté et la superstition de cette vaste partie de l'Europe que l'on nomme *Slavonie*, il n'est pas moins réel que la société, les hasards et la nature, ont épuisé leur mauvais génie pour en faire de misérables scélérats. Depuis Casimir-le-Grand qui, pour payer les appas de la céleste Esterka, les corrompit par des cajoleries, des privilèges et des promesses insensées, jusqu'aux *haydamaks* de Radziwill qui se servirent de leurs barbes goudronnées en guise de torches, hommes et évènemens conspirèrent leur perte. Depuis les quintuples invasions des candidats à la couronne de la république qui tous eurent des juifs pour espions, pour entremetteurs, pour empoisonneurs et pour fournisseurs, jusqu'aux tyrannies prussiennes, russes et autrichiennes de soixante ans, qui les obsédèrent d'impôts religieux, de corvées, de bastonnades, de procès à la Laubardomon, il n'y eut pas dans tout ce que les législateurs et les oppresseurs ont eu la prétention de faire pour les Israélites, une seule institution applicable à leur caractère, à leur culte, moins encore aux principes généraux

de justice et de philosophie, également réclamés par tous les hommes.

Si les Juifs polonais abhorrent la vie sédentaire et laborieuse des campagnes; s'ils fuient le hameau, la paix champêtre et les vertus patriarchales des cultivateurs, pour la misérable existence de la fraude et du menu commerce, c'est que, déjà imposés par le gouvernement moscovite comme sectaires de Moïse et comme non-recrutables, ils évitent l'impôt foncier et cherchent des professions viles, mais insaisissables. S'ils poussent l'avarice, la cupidité, la mauvaise foi jusqu'au crime, c'est que tracassés, méprisés, accablés par le fisc, l'insatiabilité de la police et l'impitoyable exigence du gouvernement, ils n'ont pour toute ressource, pour tout bouclier, que l'argent qu'ils sont obligés de prodiguer à pleines mains afin d'acheter leur repos et leur liberté. S'ils se cramponnent fanatiquement aux formalités d'une loi absurde, sanguinaire, abrutissante et pourrie de vieillesse, c'est que le gouvernement ne leur accorde point d'autre loi qui leur garantisse clairement leurs droits, leurs propriétés et leur sûreté. C'est que nés avec des âmes mystiques, rancunières, ardentes et timides, haineuses et impuissantes, riches de facultés, de génie même, dévorées d'ambition et d'activité, et pourtant dénuées d'énergie et de volonté; c'est que fiers de leur fécondité, de leur antiquité et humiliés de leur faiblesse et de leur dégradation, ils se sentent un irrésistible besoin de dépenser le feu et la persévérance qui les consument en méditation, en enthousiasme religieux, en bizarreries dogmatiques, en imprécations mystérieuses, sinon en vengeance, en poésie et en atrocités.

Le gouvernement, intéressé à laisser les Juifs dans leur crapuleuse ignorance, se gardait bien d'amortir ces dangereuses dispositions de leur esprit. Il appelait cela de la tolérance, mais en tous cas, si c'en était, il la faisait payer bien cher. Les écoles des rabbins si cé-

lèbres en Orient, étaient là seule source de lumières à laquelle pûssent puiser les Israélites polonais; mais cette institution plus encore que toutes les autres, soumise à la surveillance de la censure, et à l'abrutissante influence de la tyrannie, ne nourrissait leurs cerveaux déjà imbus de préjugés et de préventions par la plus vicieuse des éducations domestiques, que de rites, que de préceptes arriérés, que de croyances absolues et anti-philosophiques, que de subtiles minuties et de niaiseries scholastiques.

Malgré cet incroyable concours de fâcheux élémens, les Juifs polonais seraient encore civilisables, si une animosité enracinée, une indestructible divergence de caractère, et surtout un attachement passionné à leurs coutumes si opposées à l'*européanisme*, ne les eussent placés depuis des siècles en état permanent de guerre et d'irréconciliabilité avec ceux dont ils ont été réduits à réclamer l'hospitalité. Les conquérans, dont le grand art est de mettre le feu à la maison pour trouver l'occasion de la piller, ont su en les envenimant encore par leurs prédilections affectées et alternatives, tirer un si bon parti de ces malheureuses dissensions, que jamais leur joug ne pesa sur une des races asservies, sans que les autres ne s'en félicitassent.

En entretenant soigneusement ces discordes intestines, les Russes sont parvenus à isoler les Juifs de tout ce qui les entoure; si bien qu'en dépit des efforts des patriotes-philosophes pour les poloniser, leurs usages, leur idiôme, leur costume, leur culte et leurs principes semblent différer de plus en plus de ceux des indigènes à mesure que les années s'écoulent et que la Pologne se civilise. Rien de plus frappant que le contraste de leurs robes de soie noire, traînantes et usées, de leurs chapeaux défoncés, de leurs bas troués, de leurs souliers à la française, de leur barbe sale et puante, de leur chevelure en tirbouchon et de la pâleur de leur teint, avec le *korzuch*, les bottines, le bonnet carré, les cheveux flottans et les joues vermeilles

du paysan. L'insouciance, le regard d'épervier, l'organe d'airain, la vivacité, les fronts découverts, le type sarmate, les épaisses moustaches et la stature gigantesque des hommes qui les environnent, ne font que mieux ressortir le profil oriental de leurs traits mélancoliques, faux et soucieux, leur voix glapissante et lamentable, la difformité presqu'universelle de leur taille rabougrie, la lenteur de leurs mouvemens et leur extrême préoccupation.

Leur idiome est un mélange de patois polonais et allemand; l'Hébreux est la langue de leurs rabbins et de leurs doctes; quant au Polonais, ils le parlent tous, mais avec un accent nasillard, guttural et criard. Ils en défigurent tellement la prononciation, que leur conversation révolte l'ouïe la moins délicate.

La moitié de leur vie est employée à inventer de nouveaux expédiens de fourberie, ou à mettre en pratique ceux que leur ont laissés en héritage les générations qui les ont précédés; l'autre, à suivre à la lettre toutes les superstitions, toutes les formalités absurdes ou insignifiantes, que leur impose leur prétendue loi de Moïse. Ils cachent aux profanes, avec une ridicule affectation, toutes les cérémonies de leur culte, et ils ont assez bien réussi pour qu'elles soient peu connues; mais une de leurs lois qu'il n'est pas difficile de pénétrer, c'est que le *goy*, l'étranger, est un ennemi avec lequel c'est un crime de transiger ou de négocier. Lui nuire par tous les moyens possibles est un titre aux faveurs du Dieu d'Israël; se conformer à ses principes, imiter ses institutions, manger avec lui, fréquenter les mêmes assemblées, les mêmes colléges, habiter la même maison, partager ses travaux, sa gloire et ses dangers, s'unir à lui par des liens de famille et participer à ses progrès sociaux, voilà autant d'abominables souillures, autant d'ineffaçables péchés que le Juif polonais n'envisage qu'avec horreur.

Il est assez naturel qu'avec de pareilles maximes les Juifs soient haïs des indigènes; aussi sont-ils en état

d'hostilité permanente avec eux. Le paysan, le peuple des villes, le soldat, l'artisan, l'écolier les assomment, les raillent, les tourmentent; et les Juifs volent, pillent, empoisonnent, trompent, trahissent, dénoncent, calomnient et maudissent leurs persécuteurs.

Dans une lutte de cette nature, tous les torts seraient incontestablement du côté de ceux qui ont la prétention d'être les plus forts et les plus éclairés, si, derrière la coulisse, n'agissaient des ressorts puissans et cachés, qui, tantôt en mettant en présence les partis, puis donnant tort aux outragés; tantôt ranimant à dessein de vieilles rancunes; souvent en semant de nouvelles, par d'arbitraires et perfides interventions; soufflent tour à tour la vengeance, le mépris, le fanatisme; prennent à tâche de nourrir l'incendie, de multiplier les obstacles qui séparent les deux races, et de prévenir une fusion qui, en augmentant les ressources, la masse des lumières et la population de la république, deviendrait funeste à l'oppression et à l'empire des intrigues gouvernementales.

Au lieu de préparer une réforme qui faciliterait l'incorporation des Juifs à la masse de la nation, le gouvernement russe les exclut de tous les emplois, les habitue à se considérer comme peuple étranger; et d'autre part les attire soit par de petites carresses, soit par d'affreuses menaces, soit par l'appas du gain, dans les machinations qu'il trame contre l'ordre social du pays conquis. Il a soin de les associer à toutes ses infamies et à tous ses crimes, afin de les envelopper dans sa proscription au jour du triomphe de la liberté.

S'agit-il d'intenter un procès à un innocent dont on a besoin de se débarrasser, c'est dans la rue des Franciscains (*) que l'on va chercher le faux témoin. Le malheureux arraché à son galetas, à ses spéculations, à sa famille; traîné devant un tribunal qu'il ne connaît pas même de nom, pour déposer contre une vic-

(*) Quartier de Varsovie habité par les juifs.

time qu'il connaît moins encore, répète machinalement la longue imposture qu'on lui a apprise chemin faisant. Il ne le fait souvent ni par haine, ni par méchanceté; il le fait parce qu'il craint plus le bourreau qui lui en impose que l'infortuné qu'il calomnie. Sa conscience n'est pour rien dans sa conduite; le *Talmud* lui défend d'avoir des entrailles pour le *goy*, et puis qui sait si le superbe étranger qui tremble devant le tyran commun et qui, les muscles tendus, attend de la bouche d'un juif sa sentence de mort, ne serait pas venu la veille dans un accès de dedaigneuse fureur, renverser à coups de pieds son comptoir, ses enfans et le chandelier sacré?

S'agit-il d'une délicate opération chirurgicale, d'un assassinat à petit bruit, d'un empoisonnement à la Borgia; le bistouri et les drogues du docteur Israélite sont au service de la sublime police. Faut-il une collection de beautés vierges à quelque débauché de la cour du visir varsovien, les patriarches et les matrones de la rue des Franciscains sont aussitôt en campagne; les premiers pour forger quelque grande conspiration où puissent être impliqués tous les parens des jeunes filles; les autres pour engager celles-ci à implorer la clémence du puissant seigneur, qui met à son intervention le prix qui bon lui semble.

Est-on en guerre avec la Pologne rebelle, l'espionnage, l'agiotage, le gaspillage des blés et des munitions, les relations des traîtres avec l'étranger, la propagation de fâcheuses nouvelles, les faux rapports, le discrédit des assignats, l'encoffrement de l'argent sonnant, sont des opérations dont les Juifs se réservent le honteux monopole.

Ces affreux métiers sont si répandus parmi les fourmilières israélites, que la pendaison de ces malheureux n'excite aucune émotion. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les Juifs établis en Russie, favorisent autant les invasions des Polonais que les Juifs polonais favorisent celles des Russes. On dirait que leur mission est d'encourager les habitans du globe à s'entr'égorger.

Il faut avouer qu'ils se font payer cher leurs ignobles services. Leurs richesses sont immenses et leur cupidité insatiable. Tous les monopoles, avant la révolution, étaient en leur pouvoir. Le nom de Nowachowicz était un des plus impopulaires parmi le bas peuple sur lequel pesaient principalement les impôts indirects. Point de grande entreprise, point d'opération financière, point de vaste relation commerciale avec l'étranger, auxquelles les Juifs n'eussent participé; mais les plus opulens même d'entre eux ne déployaient leur luxe barbare que dans les profondeurs de leurs sales repaires.

Là, accroupies sur des tapis de Perse troués, trois générations marmotaient d'inintelligibles prières à la lueur d'une espèce de lampe enfumée que soutenait un lustre de rubis. De vieux meubles dégradés, surchargés de mille colonnettes, d'ornemens bizarres, de médailles, de pierreries, d'ivoire, épars ça et là sur des parquets d'ébène moisie; d'énormes chandeliers d'or à sept branches, des tabernacles d'acajou de la plus étrange construction; des parfums d'Arabie consumés dans des culs de bouteille; les restes de douze dîners répandus sur les sophas craquant de vétusté sous le poids d'une trentaine de marmots; des volumes de la loi pêle-mêle avec la vaisselle, la garde-robe et la basse-cour; tout cela emprisonné dans un dédale d'alcoves étroites, étagées, privées d'air et de lumière : tel est l'intérieur d'un millionnaire israélite en Pologne,

Il a grand soin de ne pas exciter la rapacité du gouvernement par l'appareil de ses richesses; il cache soigneusement jusqu'aux sources où il les puise, et lorsqu'il courbe humblement la tête dans les corridors des grands et sort accompagné des huées de leurs valets, il vient souvent de se repaître des dépouilles de dix familles ruinées.

Quand le moindre propriétaire en Pologne a un équipage et quatre chevaux ukrainiens, le plus riche

agioteur de la rue des Franciscains se traîne à pied dans les ruelles bourbeuses des faubourgs, coudoyé, sifflé, injurié par la foule. Sa barbe n'est pas mieux peignée que celle du fripier vagabond de quelque bourg lithuanien, et le curieux peut apercevoir à travers les trous de ses magnifiques guenilles, les lingots d'or dont il est cuirassé.

Les femmes, ce nœud séducteur par lequel les peuples commencent, consomment et rompent leurs alliances; les femmes qui, par leur irrésistible puissance, savent briser tous les scrupules des préjugés, de l'esprit de corps et du faux point d'honneur, ne sont chez les Juifs de Pologne qu'un vil instrument de reproduction. Leur ignorance, leur superstition et l'esclavage domestique dans lequel elles sont habituées à gémir, dégradent leur nature jusqu'au point qu'elles perdent, avant l'âge de la puberté, tous les charmes de leur sexe. Leur dépendance et leur prodigieuse fécondité les séparent du reste de l'univers, et l'horreur religieuse que leur inspire l'attouchement d'un étranger, est plus forte que toutes les séductions auxquelles elles pourraient être exposées. Elles sont en général d'une laideur et d'une malpropreté repoussantes. Leur tête rasée, la barbare originalité de leur costume, les font paraître encore plus contrefaites qu'elles ne le sont réellement; et à part la profusion de plaques d'or, de perles fines, de médailles précieuses parsemées avec désordre sur leurs coiffures, leurs petits corsets et leurs jupes râpées, tout en elles respire la plus abjecte misère.

Mais aussi celles des filles d'Israël que la nature a choisies entre dix mille, se font par leurs attraits des réputations nationales. Celles-là mêlent l'éclat du teint européen au type antique des orientaux. La volupté des Polonaises se confond dans leurs regards, avec cette langueur indulgente qui donne tant de célébrité aux odalisques du sérail. L'extrême noirceur de leur longue chevelure flottante et bouclée, la len-

teur de leur démarche, leurs poses théâtrales, leur sourire mélancolique et leur air rêveur et mystique, les revêtent d'un caractère divin qui semble trahir une origine céleste. Les efforts de leurs parens pour les soustraire aux flammes des Cananéens, doublent la curiosité, l'envie et l'amour-propre des soupirans; la tyrannie domestique devenant odieuse à la pauvre recluse, favorise très souvent les vœux des amans, et il est rare que ces perles de la Palestine atteignent vingt-cinq ans, sans avoir parcouru les phases d'une vie romanesque. Malgré leur révoltante avarice, il est rare que les pères vendent leurs filles; mais quand cela a lieu, ils tâchent de se dédommager amplement.

Les mœurs des Juifs offrent des contrastes singuliers. Avec tous leurs vices héréditaires, ils sont d'une inconçevable sobriété. Les plus riches ne vivent que de pain et d'ognons crus; quelquefois ils mangent du poisson et du gruau, mais ils ne s'accordent cette licence que les jours de fête, qui au reste sont très nombreux chez eux. Ils cuisent sous la cendre de fades galettes sans levain et sans sel, dont ils se régalent plusieurs fois l'année. Ils ne boivent jamais de vin, que très rarement de l'eau-de-vie; ils se gorgent quelquefois de mauvaise bierre, ou d'hydromel aigre. Un juif ivre en Pologne est un phénomène aussi rare, qu'un académicien ou un vieux Bernardin ex-légionnaire à jeun.

Les Juifs ne mendient jamais, jouent rarement, sont d'une abstinence de châtrés quand ils ne sont pas mariés. Jamais on ne vit un Juif prodigue, ivrogne ou débauché.

Pour être juste, il faut même avouer qu'il s'est trouvé, parmi les innombrables Juifs de la Pologne, un certain nombre d'hommes de premier ordre. Il s'est trouvé des héros, des génies, des philosophes, des artistes, des négocians probes, desintéressés, pleins d'honneur et de patriotisme. Il est sorti de leur sein

de profonds mathématiciens, de grands antiquaires, des docteurs, des avocats, des musiciens d'un mérite extraordinaire. Ceux qui bravant les préjugés de leur race, s'adonnent au barreau ou aux sciences, ne restent jamais inconnus et semblent s'emparer du talent et de la capacité de ceux de leurs co-religionnaires, qui se font scrupule de les imiter.

Quand un Juif parvient à se débarrasser du carcan dont on a enlacé sa cervelle, il ne connaît plus de bornes à sa perfectibilité intellectuelle. Préjugés nationaux, faux point d'honneur, sot amour-propre, dépendance sociale, tyrannie d'opinon, de niaises convenances, de ce qu'on appelle politesse; tout ce à quoi s'attachent, par faiblesse et habitude, les plus civilisés des peuples européens, rien ne peut l'arrêter sur la voie qu'il s'est proposé de parcourir.

Rien ne lui est impossible; sa persévérance égale la puissance de son génie; il faut qu'il arrive au but ou qu'il meure en s'en frayant les abords.

Ceux-là pourtant, loin d'influencer les masses israélites, portent au front un signe de réprobation qui inspire aux fidèles les plus noirs soupçons. Ce sont des renégats qu'il faut fuir ou égorger; leur haleine est contagieuse, et le doigt de Satan est sur la maison du malheureux qui leur porte un verre d'eau.

La foule stupide et barbare préfère les bourgs dégradés des provinces, les repaires de *Pocieiow*, les abominables fumiers où elle grouille, naît, végète et pourrit comme de vils iusectes, par dixaines, par centaines, par milliers; elle préfère son atmosphère empoisonnée, ses lits à six étages et ses huttes de sapin avec ses rites, ses costumes, ses spéculations, à l'aisance d'une existence honnête, paisible et laborieuse. Elle préfère les méchantes villes qu'elle infecte, qu'elle inonde, qu'elle envahit depuis des siècles et qui s'emplisseut de ses inexterminables générations, à mesure que le bourgeois incommodé du voisinage de ces êtres réprouvés leur cède sa place pour s'établir dans les grandes cités.

Elle les préfère à toutes les jouissances de la vie sociale et de la civilisation, parce que là au moins elle est à l'abri du *goy*. Là, soixante êtres vivans, de tout sexe et de tout âge, peuvent s'encadrer dans un trapèze solide de dix pieds, se sentir, se presser, s'étouffer, manger, prier, dormir dans le même lit; exposer aux rayons dardans du soleil leurs membres de lazzaronis sur le toit étayé de leur vieille baraque. Là, quarante familles entassées, au jour du Sabbat, dans une petite synagogue, peuvent sans craindre les railleries sataniques du Cananéen, bourdonner, crier, vociférer, faire la révérence, passer des journées, des nuits à sanglotter sur le deuil de Sion. Là, cinq mille têtes peuvent fourmiller, se démener, patauger sur une place boueuse, sans qu'un carrosse précédé d'une armée de laquais vienne les écraser sous ses roues, un escadron revenant de la parade les abattre sous les fers de ses chevaux, ou une colonne d'écoliers échappée des classes les décoiffer à coups de pierre.

A cet éloignement pour les coutumes du pays où ils vivent, les juifs joignent une invincible répugnance pour le métier des armes. Tout avares qu'ils sont, ils trouvent toujours de quoi se racheter. Ils sont peut-être le seule peuple du globe qui n'ait pas la prétention de la bravoure. Et puis qu'ont-ils à défendre ou à vouloir comme société, eux pauvres vagabonds sans patrie et sans toit? Qui choisiront-ils pour amis ou pour ennemis, eux que Dieu a érigés en état d'éternelles hostilités avec le genre humain? Que leur importe que les rois ou les peuples, que les Asiatiques ou les Européens, que les aristocrates ou les démocrates leur fassent la loi? Ne doivent-ils pas toujours être les esclaves de celui qui triomphera? la terre d'Égypte est-elle à eux, et y sont-ils autrement que comme des oiseaux de passage, ou des pélerins expiateurs.? Et quand viendra le Messie rédempteur et guerrier qui, par la puissance de son glaive élargira la petite Palestine d'un pôle à l'autre, et par le feu de

son génie, fertilisera les rochers de Jéricho, n'y aura-t-il pas place pour tout le monde?

Énumérer les coutumes, les lois religieuses, les superstitions domestiques des Juifs polonais; pénétrer dans ces cavernes peuplées de reptiles, de mamelles, de barbes, de haillons et de vermine qu'à leurs exhalaisons on prendrait pour des laboratoires alchimiques; peindre toutes les bizarres cérémonies de leur culte, depuis la circoncision, l'épuration et le mariage prématuré, jusqu'aux offrandes, aux *kuczkes* et aux funérailles; citer tout ce qu'il leur est défendu de manger, de boire, de regarder, d'aimer, de posséder, de faire ou d'être; dénoncer aux philosophes et aux législateurs tous les abus de leurs institutions, ou plus encore ceux de la tyrannie qui les ont réduits à se réfugier sous l'égide de l'absolutisme religieux, afin de se consoler de l'absolutisme politique, est une tâche que nous ne nous sommes pas imposée.

Nous avons seulement essayé de dévoiler les moteurs mystérieux des grandes calamités, qui découlent de l'antipathie de deux peuples mariés par les hasards et l'hospitalité. Nous avons essayé de démontrer que comme tout ce qui souille la patriarchale Pologne, l'abaissement des Juifs n'est ni dans son cœur, ni dans ses mœurs, mais bien dans l'influence de l'étranger essentiellement intéressé à déchirer ses entrailles par de perfides insinuations et d'habiles intrigues. Nous croyons par conséquent que la civilisation des enfans d'Israël, que leur intime incorporation à la masse de leurs frères polonais, ne peuvent pas plus que l'anéantissement de l'aristocratie, le partage des terres et l'universalité électorale, avoir lieu sous le régime moscovite.

Il faut une indépendance garantie par la victoire, la Pologne des Jagellons, une diète constituante surgie de la souveraineté populaire et un demi-siècle de progrès, pour opérer cette importante fusion; mais aussi il est indispensable de se pénétrer de cette

vérité, savoir : qu'il n'y a ni liberté, ni bonheur, ni intégrité à attendre d'une organisation sociale, où une fraction du pays est en guerre permanente avec le corps national ; où, par caractère ou instinct de conservation, une foule barbare, obstinée, aigrie par l'esclavage, l'humiliation et la misère, est toujours intéressée à voir ses oppresseurs aux prises avec d'autres oppresseurs.

Le législateur qui aura aboli en Pologne l'aristocratie et le prolétariat par l'établissement de la loi agraire modifiée par un vaste système d'associations agricoles et industrielles, n'aura encore rempli que la moitié de sa mission, s'il ne parvient pas, en vainquant la répugnance des Juifs pour tout ordre social, à les associer à ses travaux, à ses vues et à ses jouissances. Il faut les ranger dans la catégorie des aristocrates ; en faire des hommes en les nationalisant, ou s'en défaire comme d'ennemis du genre humain...

Pour bien apprécier l'héroïsme d'un peuple qui brise ses fers, il ne suffit pas de savoir que le conquérant a envahi et règne ; qu'un vainqueur inhumain s'est emparé de la Pologne, et a imposé silence aux tribuns par la mitraille et les baionnettes ; il faut se répéter sans cesse qu'à cette puissance matérielle, il a eu soin d'ajouter la surveillance d'un geôlier, les efforts d'un corrupteur, et le vandalisme d'un scélérat qui redoute les lumières. Il faut se dire que non satisfait d'avoir à sa disposition une aristocratie dominante, un ministère docile, une police renommée par ses iniquités, un gros budget, une magistrature asservie, un peuple de juifs fanatiques et sauvages, le tout semé par de vieilles influences et récolté, à l'époque désirée, dans le sein du pays même ; le gouvernement moscovite ne dédaigne jamais de descendre dans les plus minutieux détails de l'ordre organique, pour maîtriser et corrompre toutes les institutions, tous les ressorts, tous les principes vitaux de la société.

Il faut se dire que l'instruction publique, le culte et

l'armée, aussi bien que les usages et les traditions du peuple conquis, étaient autant d'élémens qu'il s'efforçait de dénaturer et d'employer à son gré.

Et en effet les rayons du soleil régénérateur de l'esprit humain, brisés et décomposés par les obstacles interposés entre leur source et la Pologne, ne pouvaient frapper les cerveaux que de fausses croyances; et si quelque pure vérité parvenant à se faire jour à travers la censure, la surveillance et les canons, développait tout-à-coup l'intelligence de la foule avide de jouissances intellectuelles; si elle essayait de lui apprendre au milieu des supplices du servage tout ce que l'indépendance lui promettait de bonheur, le tyran mettait tout en œuvre pour la rappeler à la morne réalité, pour lui faire avouer qu'elle n'était qu'un troupeau d'ilotes.

Grabowski, chargé de l'instruction publique, avait grand soin de restreindre l'éducation de la jeunesse, dans un cercle étroit et obscur. Depuis l'historien jeune, libéral et enthousiaste, chassé ou déporté pour n'avoir pas clos les annales du genre humain à l'an de grâce 1788, jusqu'au statisticien qui n'osait dire que l'occident constitutionnel possédait plus d'élémens de grandeur et de puissance que les membres du triumvirat absolu; depuis l'art militaire borné à l'école du soldat et aux calculs routiniers des déblais et remblais, jusqu'à la littérature réduite aux élégies, aux pérorai-sons complimentaires et aux odes en honneur du Czar, sciences, élèves et professeurs, étaient enchaînés aux formalités du programme minutieusement disséqué et élaboré dans le cabinet du ministre.

La commission d'éducation publique, cette belle trace du règne littéraire de Stanislas Auguste, était comme toutes les branches de l'administration, condamnée à des fonctions vides et cérémoniales. Elle exécutait aveuglément les volontés du ministre, sans se permettre aucune observation. Un peu plus indépendante était la fameuse société *des amis des sciences*, répondant à

peu-près à l'Académie française; mais son influence sur l'instruction collégiale était nulle. Elle publiait ce que la censure permettait, se pavanait de l'immense érudition de ses membres, et en jouissait plus elle-même, qu'elle n'en faisait jouir le pays. Ce n'était au reste pas sa faute; il fallait qu'elle fût telle, pour exister.

Une société qui, par sa laborieuse application et son zèle soutenu, rendit de véritables services aux colléges et au pays, fut celle *des Piaristès*, congrégation semi-religieuse entièrement vouée à l'étude et à l'éducation de la jeunesse. Elle avait remplacé partout les jésuites et par l'insignifiance de ses vœux, avait pu hériter des talens de ses prédécesseurs sans en recueillir les vices. Elle s'acquittait avec honneur de sa pénible mission, et se faisait généralement respecter par ses soins paternels, son patriotisme éclairé et la pureté de ses mœurs.

Malgré sa méfiance ordinaire, le gouvernement moscovite savait bien tolérer, souvent même encourager les innocentes disputes littéraires; parcequ'elles absorbaient l'énergie nationale, et détournaient l'attention des hommes de génie de choses plus sérieuses.

L'interminable lutte du classique et du romantique, se reproduisait sous mille formes. Les romantiques représentés par de jeunes poètes formés à l'école du célèbre Mickiewicz, avaient quelque chose de national qui leur attirait une grande partie des faveurs de l'opinion; mais au fond, ces petites guerres intellectuelles ne prenaient jamais le caractère d'importance, qu'auraient peut-être voulu leur donner les beaux esprits des salons de Grabowski. Elles divertissaient quelques intéressés et faisaient jurer les académiciens et les cordonniers de la vieille villé, qui eussent autant aimé se battre que de déchiffrer d'ennuyeux pamphlets.

Un besoin pressant se révélait pourtant dans toutes ces discussions littéraires; c'était la liberté de la presse; principalement pour le journalisme, système de propagande si répandu dans l'Europe occidentale.

Il ne manquait pour lui donner le degré d'extension désirable, ni publicistes courageux, ni érudits impartiaux, ni économistes de premier ordre. L'immense popularité de *l'Abeille*, journal de l'opposition modérée, rédigé par Morawski, et si sévèrement réprimé dès son apparition par le gouvernement, donna une mesure de l'avidité avec laquelle on se serait disputé les feuilles écrites pour le peuple, et par ses organes. Mais l'implacable censure était là, avec ses ciseaux de Vandales, sa pédanterie scolastique, son ignoble soumission aux caprices du Czar, du Czarewicz, du conseil en général, et de Grabowski en particulier.

Le fameux Szaniawski avait fait exprès un voyage à Vienne, pour étudier toutes les profondeurs de la censure autrichienne; et de retour à Varsovie, il surpassa bientôt en difficulté et en zèle pour la *morale publique*, tout ce que les plus austères monarchistes avaient pu jamais inventer de tracassier et d'absurde.

Il paraissait bien quelques journaux honnêtes et consciencieux, mais leur insignifiance dégoûtait de la lecture. Des programmes de cérémonies, de parades, de processions; la relation des voyages, des bons mots, des divertissemens des grands dignitaires, quelques dissertations littéraires et industrielles; une insipide répétition des mêmes phrases, des mêmes sottises, voilà ce qui remplissait leurs colonnes.

Le goût et le talent se réfugiaient dans la poésie, dans les romans, et dans les sciences exactes. Ces dernières surtout firent de grands progrès, parce qu'elles étaient moins liées aux institutions politiques. Elles effarouchaient moins la censure et jouissaient même des égards de la commission de l'éducation. Le physicien Bystrzycki, le mathématicien Dombrowski, le chimiste Krzyzanowski dans le royaume, le chimiste André Sniadecki à Vilna et beaucoup d'hommes spéciaux de premiér et de second ordre, travaillaient assidûment à classer les nombreux élémens recueillis dans tout ce que l'Europe a produit de prodigieux de-

puis le quinzième siècle ; ils firent de nouvelles découvertes, créèrent pour la Pologne une langue scientifique claire et étymologique, et poussèrent l'application des vérités mathématiques à l'industrie et aux arts, aussi loin que dans quelque pays que ce fût.

Mais tous ces savans furent surpassés et dominés par l'immortel Jean Sniadecki philosophe, littérateur, mathématicien, attaché à l'université de Wilna. A part les adulations prodiguées à Alexandre dans l'ivresse de l'amour-propre satisfait, Jean Sniadecki rendit d'inappréciables services au dix-neuvième siècle. Il eut l'inconcevable habileté de défendre avec l'ascendant du génie et la fermeté d'un tribun, sous le plus tyrannique des régimes, les sublimes principes de la philosophie du dix-huitième siècle contre les furibondes diatribes des stupides fanatiques. Le premier il réduisit à sa juste valeur, le vide des sophismes embrouillés de la métaphysique de Kant ; remit à leur place des fanfarons faiseurs de phrases, et fit triompher l'empire de la discussion sur l'entraînement des impressions passagères. *Sa Géographie mathématique* suffirait pour établir sa réputation de géologue, de mathématicien et d'astronome ; ses nombreuses découvertes, et le développement des idées de Kopernik et de Kepler, décélèrent toutes les profondeurs de son génie.

Comme littérateur, il porta le choix des expressions et la richesse de l'éloquence à une hauteur que l'on désespérait d'atteindre avant lui ; il trouva dans les replis de notre langue, des beautés dont on ne se fut jamais douté et aussi austère censeur que grand prosateur, il déclara une guerre à outrance aux barbares novateurs, qui cherchaient à substituer de bruyantes inepties, à la grave et immuable locution des Konarski et des Felinski.

Sniadecki fut en philosophie rationnelle et en sciences exactes, ce qu'avait été dans son temps, Krasicki en *Voltairianisme* et en littérature. Il embrassa toutes les grandes vérités qu'il s'était imposé la mission d'affran-

chir, les traita toutes avec la supériorité d'un maître, et laissa en mourant un nom que ses concitoyens marieront avec orgueil à celui de Kopernik, quand il ne leur restera pour consolation que le souvenir de leurs grands hommes.

De front avec ce patriarche de la philosophie, marchait le patriarche de la littérature, le vieux et courageux Ursin Niemcewicz, poète, historien, romancier. Les accords de sa lyre nationale révoltaient les nerfs des fiers conquérans; en chantant la gloire et les amours de nos héros, il avait ramassé la couronne du martyr, mais pour consoler le généreux vieillard, *l'histoire* avait mêlé à ses épines, les lauriers de Dubienka et de Raclawice.

L'éloquent Woronicz évêque de Cracovie, Felinski, Brodzinski, Kropinski, Zalewski, Osinki, auteurs tragiques, poètes varsoviens; l'enjoué Fedro auteur comique, et plus grand qu'eux tous, le jeune Mickiewicz, orgueil de la Lithuanie, fondateur d'une nouvelle école à l'âge où les autres hommes rêvent encore, Mickiewicz le plus pénétrant et le plus romantique des poètes modernes; timidement assis sur la cime de l'Hélicon polonais, cherchaient avec modestie pour guides, des rivaux que notre siècle de prose et de scepticisme semblait leur refuser.

Autour de Mickiewicz se groupaient toutes les jeunes âmes ardentes et suffoquées par leur propre fécondité. Elles apprenaient sous ses auspices à dépenser en enthousiasme poétique la surabondance de leur sève, et à communiquer à un peuple asservi, par le tendre organe des muses, l'héroïque indignation qui tourmentait leur conscience d'apôtres et de guerriers.

A ces noms il faut ajouter celui du silencieux et profond Lelewel; de cet historien économiste qui savait trouver même dans l'étroit cercle popilien que lui avaient tracé la censure et la méfiance, de quoi enivrer son auditoire et créer des Mucius et des Kos-

ciuszko, sous le bâton du farouche Nowosilzow. Si les hommes qui ont vendu leur talent et leur plume aux conquérans de la patrie pouvaient encore se croire de son domaine, nous citerions le laborieux Linde, qui à lui seul a entrepris et achevé un travail que l'académie de Paris tout entière est fière d'avoir exécuté, le dictionnaire de la langue nationale.

Nous dépasserions de beaucoup le cadre de notre ouvrage, si nous voulions faire la liste des savants publicistes qui ont illustré la Pologne de 1815, malgré le despotisme, la jalousie et le vandalisme du gouvernement; mais il est nécessaire de savoir, que si cette époque littéraire n'a pas tout-à-fait la célébrité de celle des Sigismonds, pas même celle de Konarski et de Stanislas Auguste, elle a par la hardiesse de ses lumières, l'importance et la profondeur des sujets traités, puissamment contribué au développement des idées révolutionnaires et opéré dans les esprits une radicale régénération, avant d'avoir imposé aux cœurs courageux la mission de les sanctifier par l'empire du sabre.

Et pourtant le génie était un titre de proscription. Entrer dans la carrière des lettres, c'était se vouer à toutes les persécutions que pouvaient inventer l'arbitraire et la calomnie; c'était s'inscrire volontairement sur les tablettes des sbires de Rozniecki, courir tous les hasards d'une vie précaire et orageuse, se préparer au voyage de Kamczatka et aux fers de Zamosc. Mais où était l'homme de cœur qui eût reculé devant ces dangers pleins de gloire, lorsque pour prix de son dévouement l'attendaient l'amour et la reconnaissance de ses concitoyens? Aussi dans cette lutte continuelle d'intérêt et de devoir, celui-ci l'emportait toujours, parcequ'il portait avec lui la récompense de ses vertus, et le gage d'une renommée à laquelle on attachait d'autant plus de valeur que les tyrans s'appliquaient à la combattre.

Dans ces rares solitudes que l'ingénieuse jeunesse

savait dérober à la surveillance de la police, un philosophe eût été ému à l'aspect d'une foule silencieuse, entassée sous une voute étroite, et absorbée par la lecture et la méditation. Là, elle passait des nuits entières à étudier l'histoire des républiques, les vertus des hommes libres, et les indices de l'avenir; là, au moins pour quelque temps à l'abri de l'oppression, elle pouvait s'abandonner à la douce espérance d'étayer un jour par ses lumières l'édifice social, et d'entrer dans la lice, armée de l'ascendant du génie et de la truelle du législateur.

Que de charmes inconnus aux peuples blasés sur les raffinemens intellectuels, devait trouver une génération consumée d'activité, à dévorer un fruit défendu qu'il fallait cueillir dans les transes de l'anxiété? Ne lui était-il pas permis de mettre de l'orgueil dans l'acquisition de connaissances qu'elle payait de son repos, quelquefois de sa vie?

C'est ainsi qu'en cherchant à abrutir un peuple, on le rend avide de lumières pour peu qu'il ait conservé quelque sentiment de dignité; et qu'on lui donne des vertus qu'il négligerait peut-être, dès qu'il n'y aurait plus d'héroïsme à les cultiver. Pouvait-on douter en effet que les greniers marqués au sceau de la conspiration par les soupçons de la police, par cela même qu'on y attachait de l'importance ne devinssent réellement des laboratoires révolutionnaires?

Les mesures préventives, cette arme de méfiance qui tue toujours le premier celui qui s'en sert, accélérèrent la soirée de novembre, comme elles accéléreront encore bien des bouleversemens régénérateurs. La tyrannie porte dans son sein le germe de sa destruction; il ne faut que l'aiguillonner pour l'attirer dans le gouffre. Aveuglée par la vengeance, elle court après un atôme, et renverse pour l'atteindre amis et ennemis; elle passe sur le corps de tout un peuple pour frapper un enfant, et soulève mille cris d'indignation pour avoir voulu en arracher un de douleur.

C'est pourquoi, quoi qu'en disent les hommes qui voudraient faire des révolutions par la grâce du Saint-Esprit, et le barbouillage des journalistes, une émeute contribue toujours au triomphe de la liberté; car bien qu'elle échoue plus souvent qu'elle ne réussit, elle ne manque jamais de provoquer de nouveaux actes arbitraires qui rendent les oppresseurs de plus en plus odieux à toutes les classes de la société, et rangent à la fin du côté des mécontens, ceux mêmes que l'indifférence et la timidité avaient jusqu'alors enchaînés au char du vainqueur.

Avant d'examiner les ressources des révolutionnaires de Pologne, il nous reste à compter parmi celles des tyrans, l'abus de la religion et l'abus d'une armée permanente, comme nous avons déjà cité l'abus de l'ordre, de la magistrature, des privilèges et de la police; car il est à observer qu'en tout, le gouvernement se réservait l'abus, la nation la chose.

Ainsi ce qu'un génie bienfaisant a versé dans le cœur des orientaux pour calmer le feu de leurs passions et les consoler des peines de la servitude; ces croyances pures et spirituelles que la poésie et les chastes ébats de l'imagination ont déifiées pour combler le vide affreux de l'existence humaine; les tyrans en ont fait une loi absolue et violente, une idole capricieuse et stupide, qui malgré son égoïsme, se résigne pourtant à partager les hommages des humains avec un bourreau, un Czar, un Genséric.

Ce n'était certes pas une tactique nouvelle, mais le poisson ne se prend-il pas depuis des siècles au même hameçon? Qu'y a-t-il de plus commun que de voir de fourbes scélérats profiter de l'enthousiasme religieux d'un peuple pour le subjuguer et s'assurer de son aveugle obéissance?

Rien de puissamment dangereux comme les attraits du mysticisme; les nations qui ne savent pas les fuir, ne seront jamais entièrement libres; et pourtant, en cela comme en bien d'autres choses, la Pologne est un

phénomène qui met en défaut les sentences les plus universelles de la politique.

Si la Russie, l'Italie, l'Autriche, l'Espagne, la plûpart des peuples orientaux, ont été gouvernés, c'est-à-dire asservis si facilement, c'est que leurs tyrans ont su tirer parti de leur tendance aux croyances absolues, et disputer à leurs Dieux les sanctuaires de leurs temples. Par un contraste qui n'embarrassera que les érudits superficiels, la Pologne a dû l'horreur que lui inspirent les rois, précisément à ces transports religieux qui ont plié les autres peuples au joug de l'oppression. La différence des rites, des croyances des conquérans, a sans contredit souvent contribué à les rendre odieux aux Polonais, mais ce n'était là qu'un motif secondaire, et lorsqu'affectant une entière tolérance, Alexandre et Nicolas parurent accorder une protection toute spéciale au catholicisme, culte de la majorité du royaume, le royaume aurait dû, si l'ultramontanisme avait été pour lui comme pour les autres peuples, une passion, un besoin, renoncer à une indépendance qui n'avait plus rien de commun avec sa foi, et s'habituer à un joug qui parlait au nom et avec l'assentiment du chef de l'église romaine. Et pourtant quoiqu'essentiellement attachés à leurs croyances, les Polonais n'hésitèrent pas à lever l'étendard de la liberté. C'est qu'en Pologne la religion n'est pas un dogme, mais une vague et tendre rêverie, une tendance incompréhensible de l'âme vers son origine moins compréhensible encore; une foi dans l'avenir que l'on ne peut ni saisir, ni par conséquent maîtriser, tandis que le culte des autres peuples n'étant qu'un amas de sophismes offrant de toute part prise aux interprétations, les tyrans peuvent le déterminer comme bon leur semble.

La religion n'est pas la foi en un dieu défini; c'est une certaine disposition de l'âme à déifier ce qu'on aime ou ce qu'on espère. Un athée peut avoir beaucoup de religion; les amants, les zélés citoyens, les

héros, les enthousiastes, les poètes et les femmes républicaines, sont les êtres les plus religieux. Une religion révélée cesserait d'être une religion, et la crédulité n'est pas de la foi comme le scepticisme n'est pas de la philosophie; c'est pourquoi les dévots sont les moins religieux de tous les hommes.

La nature n'a pas fait de Dieu pour l'homme, mais en le douant d'imagination elle lui a donné un moule pour s'en faire un. Lui imposer une croyance absolue, c'est briser ce moule et le rendre impie. C'est par où ont commencé partout les tyrans; ils ont échoué en Pologne, et c'est pourquoi ils y sont abhorrés; car le catholicisme lui-même n'y est qu'un vain mot.

Ainsi s'explique cette apparente contradiction de religion et de liberté. Elles sont sœurs parcequ'elles naissent toutes deux du dévouement; les séparer c'est méconnaître leur commune origine et prendre l'abus pour la chose.

Or c'est cette sublime jouissance qu'il est un blasphème de deviner ou de fixer; c'est cette pure soif du beau que l'on sent mais que l'on ne raisonne pas, qui d'un peuple faible, arriéré, asservi et pauvre, a tant de fois fait des héros, des citoyens, des vainqueurs. Cette faculté de l'appliquer à toutes les phases de l'existence, sans lui prescrire de bornes ni d'attributs, en a fait tour-à-tour l'essence de la générosité, de la résignation, des vertus domestiques, ou du patriotisme. Elle s'est de préférence personnifiée dans cette dernière vertu, parce que toutes les autres y sont concentrées.

Oui, le patriotisme des Polonais n'est ni un calcul comme dans les républiques commerçantes, ni un faux point d'honneur comme dans les monarchies, ni une loi imposée comme dans les états despotiques; c'est de la religion, c'est-à-dire un besoin sacré que l'âme éprouve sans savoir pourquoi.

De grands avantages politiques peuvent être attachés à la régénération de la Pologne, mais ce n'est

pas là l'idée dominante des hommes qui veulent la régénérer, car n'y eût-il que désastres, que dévastations, que guerres civiles, que barbarie, à attendre de l'émancipation nationale, que les Polonais n'en travailleraient pas moins avec un dévouement religieux, à cette œuvre identifiée désormais à leur existence.

Cette absence de tout intérêt raisonné dans le patriotisme des Polonais, se révèle d'une manière non équivoque dans l'enthousiasme des femmes, qui en Pologne comme dans les autres pays européens, ne sont liées que par de faibles rapports à l'ordre politique. Comment expliquer autrement que par l'entraînement religieux cette ardeur, cette persévérance, ce courage triomphant de toutes les faiblesses de leur sexe, que déploient les femmes polonaises dans toutes les guerres pour l'indépendance de leur patrie ? Qu'est-ce sinon de la religion que ce sacrifice de repos, d'amour-propre, de délassemens, de jouissances domestiques; cette abnégation de soi-même, ce silence imposé à la nature en faveur de la liberté; ces vertus stoïques que l'on serait tenté de traiter de roman, si l'histoire et toute une génération encore muette d'admiration, n'étaient pas là pour attester une réalité dont il faut chercher l'exemple dans les républiques de l'antiquité ?

Et en effet avec la complaisante civilisation d'aujourd'hui, qu'importe à une européenne que son époux scintille de croix de Saint-George, ou d'aigles en émail blanc? Que lui font les opinions, les principes politiques, les vœux de ses compatriotes, pourvu qu'elle jouisse de leurs noms et de leur fortune? Que lui importe de danser avec un conquérant, ou un vaincu, un tyran ou un esclave, pourvu qu'elle danse, qu'elle séduise et qu'elle médise?

Les empires croulent; un trait de plume enchaîne vingt millions d'hommes naguère fiers républicains; un génie dévastateur vole d'un pôle à l'autre renversant dix royaumes sur son passage; la mitraille dévore cent bataillons par jour, la foudre d'un instant réduit

en poussière l'orgueil, les travaux, l'espoir, les croyances de douze générations, et les femmes baîllent dans leurs boudoirs, en attendant avec impatience que le triomphateur teint du sang de leurs frères, vienne faner dans ses embrassemens la mousseline de contrebande et le beau sein d'albâtre.

Si quelqu'illuminé s'avise de prescrire à la femme une mission politique, on crie au visionnaire. Et puis de pareilles femmes prétendent avoir de la religion parce qu'elles croient en Dieu. Ah! si ces femmes avaient vu nos sœurs brunies par la fumée des batailles, baptisées dans le sang et sacrifiant à la patrie; nos sœurs enrôlées par légions dans les vastes hôpitaux, au chevet des lambeaux d'hommes échappés au néant; si ces femmes avaient pu compter les rapides battemens de leurs cœurs de guerriers lorsque les fanfares sonnaient nos victoires, étancher les pleurs versées sur les cimetières de nos phalanges et entendre les ordres que donnaient les mères aux fruits de leurs entrailles, elles auraient avoué qu'elles n'étaient que des impies, et le Dieu qu'elles croient maître de l'univers, qu'un orgueilleux fantôme usurpateur du culte dû à la LIBERTÉ.

Avec de pareilles croyances, la Pologne ne court au moins pas le risque d'être subjuguée par l'hypocrisie dogmatique de ses tyrans. Ceux-ci avaient beau commander l'esclavage et l'ignominie au nom du Christ, on savait fort bien que le républicanisme de ce sublime philosophe, n'avait rien de commun avec les turpitudes royales. Les enthousiastes de sa belle doctrine n'en détestaient que plus les oppresseurs. Ils se demandaient de quel droit les assassins de ce courageux tribun, avaient pu s'autoriser de ses paroles pour asservir le genre humain.

Le catholicisme même, ce rite des campagnes de Pologne, si facile à manier par la gradation hiérarchique et l'absolutisme de ses principes, étant partagé, comme tous les cultes politiques, en *privilégiés* et en

plébéiens, portait en lui-même le germe d'un schisme fait pour amortir tout ce qu'il pouvait avoir de dangereux. Et en effet s'il n'était pas impossible au gouvernement moscovite de corrompre ces riches prélats qui n'avaient de rapports avec le pays que pour le voler et l'aveugler ; si imitant les autres despotes européens les Czars parvenaient à associer les sommités catholiques du royaume à leurs vues et à leurs intrigues ; si, en Pologne comme autre part, l'influence du pape et des évêques habilement interprétée par l'oppresseur, menaçait de flétrir dans les profondeurs de l'ascétisme la chaste et poétique religion de nos héros, comment *subjuguer* les paysans en soutane? Ces curés patriarches qui, oracles du hameau, vibraient de transport au nom de liberté et n'avaient qu'à enlever la bannière du temple pour entraîner au combat toute la paroisse enrégimentée. Eux aussi étaient des parias; ils partageaient la misère, les humiliations, les espérances de leurs ouailles. Ils savaient avant tout que le sans-culotte Jésus-Christ avait été pendu pour avoir parlé d'égalité aux aristocrates de la Judée.

Leur Hérode c'était le Czar; l'aristocratie épiscopale leur était aussi odieuse que l'aristocratie des invasions; ils voulaient la liberté comme Polonais, comme hommes et comme chrétiens!....

A cette classe du clergé si nombreuse, si influente, attachée par des liens indissolubles aux habitans des campagnes et placée à l'abri de toute séduction par son isolement et sa vie obscure, se joignaient afin de veiller à l'irréconciliabilité du peuple avec l'oppresseur, les jeunes apôtres imbus de principes philosophiques, brûlans d'amour pour la sainte liberté, arrachés au bruissement enivrant de l'âge des folies, et voués à la solennelle et pénible mission de prêcher au village le républicanisme et la vertu, sous les apparences du fatras catholique.

C'était pour suppléer à l'insignifiance et à la rareté des écoles de campagne, toujours vues d'ailleurs d'un

œil soupçonneux et jaloux, que ces Mentors de vingt ans sortis des hautes classes des colléges, endossaient le froc pour passer inaperçus à la faveur de cet insigne de cafarderie et de stupidité, et répandre à leur aise du haut des chaires des vérités qui, dites au milieu d'un attroupement en plein air, eussent coûté la liberté ou la vie à eux et à leurs auditeurs.

Il était bien insupportable ce régime qui forçait un peuple simple et loyal à employer la ruse et l'hypocrisie pour s'éclairer et se placer au niveau de la civilisation européenne; mais aussi que d'admiration dûe à une institution qui, corruptrice, ambitieuse et implacable partout où on lui a permis de prendre racine, en Pologne seulement n'avait d'autres vues, d'autre ambition, d'autre haine, que l'amour de la patrie, le triomphe du vrai christianisme et l'horreur de la tyrannie.

Cette impulsion régénératrice, donnée par je ne sais quel génie bienfaisant à toutes les ramifications plébéiennes du clergé, avait influencé jusqu'à ces corporations anti-naturelles, anti-sociales, anti-humaines, tant et si justement redoutées des nations jalouses de leur indépendance; jusqu'à ces clubs fanatisés où une factice abstinence, l'agglomération de tous les rebuts de l'ordre social et une oisiveté imposée, donnent aux passions un caractère de bizarre férocité que rien ne peut ni amortir, ni dompter.

Je parle des cloîtres; et certes quand on saura qu'en Pologne le patriotisme s'est fait jour jusqu'aux cellules des moines, on sera forcé d'avouer que le patriotisme y est une religion. Au reste, tout à ses motifs; et si les ordres monastiques sont en Pologne ce qu'ils ne sont nulle part, c'est que, comme le clergé des campagnes, ils sont composés d'autres élémens que dans les pays ultramontains. Ainsi si les chaires des paroisses sont à la disposition des paysans patriarches ou des écoliers philosophes, les couvens sont le refuge ordinaire des vétérans de tant de débris d'armées, sacrés dans vingt

batailles. Après avoir épuisé toutes les tumultueuses jouissances d'une vie pleine d'orages, de gloire et de dangers, le vieux soldat apporte dans la solitude du monastère cette insouciance philosophique, cette probité, cette franchise des camps, cette disposition à s'associer aux alarmes de son pays, et cette habitude des brusques transitions qui ne laissent aucun accès aux rêves convulsifs du mysticisme.

Il est là comme au bivouac; son grand art est de bien faire la soupe, de boire et de raconter ses hauts faits. Le besoin d'être utile et occupé le rend bienfaisant. Il cultive la terre ou engraisse les cochons quand il ne soigne pas les pauvres et ne va pas à la chasse aux loups, ou à la recherche des égarés et des engourdis. Mais à tous les services qu'il rend à l'humanité, il ne marie pas cette ostentation de bigoterie, cette orgueilleuse humilité qui rendent si lugubre le métier de prêtre. Il jure en bandant une plaie, et raconte d'un ton de suffisance ses bonnes fortunes au jeune libertin qu'il arrache à la mort par ses conseils et ses remèdes. Il n'a pas l'absurde prétention d'être chaste par effort et fermeté; il dit franchement qu'il ne peut plus et que les ardentes Castillanes ont épuisé sa substance, mais il ne refuse pas de retremper ses lèvres fanées au feu des joues de la jeune fille qu'il sauve des flammes ou de l'ignominie.

Il prie le dieu des justes comme il a prié le dieu des batailles, sans dévotion, sans transes, sans terreur; et quand la mesure d'iniquité des tyrans est comblée, il court au sabre rouillé soigneusement enfoui derrière l'autel, comme il avait couru au roulement des tambours défaire les faisceaux d'armes et charger le fusil. Il monte au clocher et fait gémir le tocsin, harangue, pelotonne la foule, lui montre le chemin de la victoire et meurt à la tête des combattans.

La tourbe des fainéans que l'ignorance ou la paresse entasse dans les cloîtres, prend bientôt les manières et les principes des invalides à la voix de vieux

guerriers qu'elle redoute et qu'elle respecte. Elle devient martiale, mondaine, modeste et utile; elle ne se pique ni de chasteté ni de tempérance, n'aspire pas à la béatitude céleste et ne craint pas l'enfer. Elle crie, se bat et boit, comme un régiment. On la prendrait plutôt pour des templiers que pour des moines.

Tout cela choque tellement les idées reçues en occident sur les ordres religieux, qu'il faut une étude étendue et approfondie des mœurs slaves, pour ajouter foi au mérite d'une institution généralement, et non sans raison, considérée comme infâme et destructrice; mais telle est la puissance de l'amour de la liberté, que, comme un élément régénérateur, il purifie tout ce qu'il embrase de sa flamme sacrée.

C'est ainsi que s'explique la grande confiance qu'inspire en Pologne le bas clergé.

Certes, il serait digne d'un peuple indépendant de substituer au catholicisme, vieux moteur décrépit incapable de fonctionner, un vaste système d'apostolat simple, grand et civique. Une doctrine radicale dans laquelle la poésie remplacerait le mysticisme, la vérité la complication, l'enthousiasme la frénésie, prendrait ce me semble racine dans un pays vierge et regorgeant de sève, dans des cœurs que n'ont pas encore pétrifiés par leur souffle glacé, l'égoïsme et le désenchantement. Et puis qu'on s'obstine à imposer une religion *définie*, au moins faudrait-il ne pas l'entacher même d'apparences ultramontaines. Mais tout cela était à faire lorsque Constantin muselait la Pologne, et grâce aux aristocrates, est encore à faire.

Au lieu de s'étonner qu'un pays qui a tant de prétentions à la liberté, en fût encore à la veille de sa révolution aux curés patriarches et aux moines, il faut au contraire admirer l'art avec lequel le patriotisme savait transformer en instrumens d'émancipation, des choses qui eussent creusé un tombeau à l'indépendance de tout autre peuple. C'est que les mœurs républicaines sont dans ses veines, dans son organisa-

tion, dans ses espérances; c'est que le bas clergé issu du peuple, ne forme point un corps détaché dans l'état, n'a d'autre mission que celle de déguiser la propagande libérale, et comme la noblesse, a formé de tout temps cause commune avec les paysans contre l'aristocratie et l'étranger. C'est que le bas clergé n'a jamais eu en Pologne d'autre histoire, d'autre patrie, d'autre gîte, d'autres lois, d'autres maîtres que ceux du peuple; et s'il est révéré, ce n'est pas l'effet du fanatisme, c'est autant parce qu'il a su captiver la confiance des libéraux, que parce que les guerres d'indépendance étant depuis le VIII[e] siècle intimement liées en Pologne aux guerres religieuses, il a pu, même dans des temps de ténèbres, suivre l'impulsion de son patriotisme sans violer sa conscience de croyant.

Cette dernière phrase explique bien des choses; peut-être que si le bas clergé eût eu comme dans bien des pays, à opter entre ses devoirs de citoyen et ses scrupules de prêtre, il se fût malgré son origine et sa tolérance, prononcé pour les derniers; mais heureusement que cela n'a jamais eu lieu et que par conséquent, il n'a jamais pu contracter la funeste habitude de se créer des intérêts différens de ceux de la nation.

Aussi, grâce à ses mœurs et à un heureux concours de circonstances, la Pologne révolutionnaire peut toujours compter sur l'appui des curés de campagne et des couvents. Le bas clergé est en Pologne un des plus puissans ennnemis de la tyrannie, et ce qu'il a de caractéristique, c'est qu'étant fort nombreux, fort pauvre et en rapport continuel avec le peuple, il ne peut être ni dompté, ni acheté, ni abaissé dans l'opinion des masses. On ne peut que le ménager, ce qui ne mène à rien les oppresseurs, ou le persécuter, ce quils aiment mieux faire; mais c'est aussi ce qui confond précisément le clergé avec les plébeïens, et lui conserve sa nationalité et son énergie.

Le haut clergé, plus traitable, n'a pas attendu pour se vendre que la Pologne fût asservie. Il a toujours profité de son influence pour agir de concert avec l'aristocratie dont il n'est qu'une ramification. Il a, en même temps que les jésuites si abhorrés en Pologne, combattu le bas clergé et cherché à s'immiscer dans les affaires des paroisses; mais malgré son or et son empire, il n'a pu maîtriser que les cours, les ministères et le centre de ses diocèses. Il est toujours resté en dehors du pays comme corporation étrangère à sa subtance et au bas clergé. Il n'a eu de véritable autorité que ce que les rois et les conquérans, intéressés à le rendre puissant, ont bien voulu lui céder de la leur. Il est parvenu, il est vrai, à seconder les invasions, à dominer les diètes, à humilier les grands seigneurs, le tout au nom de la cour de Rome, ce qui a donné aux historiens une haute idée de sa popularité en Pologne. Mais il faut bien observer que c'était là précisément le pouvoir dont se piquait l'aristocratie, et que dans un pays où deux sociétés, l'une ancienne, indigène et nationale, l'autre envahissante, nouvelle et étrangère, sont aux prises depuis quatre siècles, il ne peut y avoir de populaire, que ce qui jouit de l'assentiment de la première; que l'autre peut bien également employer la crosse d'un évêque acheté comme le vote d'un mauvais sujet, mais que la force ne constitue pas la popularité; elle constitue seulement l'arbitraire.

Lorsque le congrès de Vienne céda à Alexandre une fraction de la vieille Pologne, le bas clergé n'avait subi aucune modification; il était ce qu'il avait été au xve, au xvie, au xviie au xviiie siècles; plébéien, guerrier, tolérant. Il n'avait pas besoin de changer pour se placer à la hauteur des progrès de son époque; il n'avait sur sa conscience ni auto-da-fés ni sainte Barthélemy. Il savait bien que les jésuites avaint souillé Thorn du sang des victimes, mais

il savait mieux encore que les jésuites n'avaient été ni Polonais, ni peuple, ni chrétiens, mais des étrangers traînés comme l'aristocratie à la suite des bigotes italiennes et françaises assises sur le trône de Pologne.

Mais le haut clergé n'était plus le même que lorsqu'il présidait aux élections et souvent distribuait des diadèmes ; honteux de ses annales, de son origine, il avait reconnu un peu tard que l'on se sert partout des traîtres, mais qu'on ne les estime nulle part. Il sentait que pour être cajolé par les conquérans étrangers, il fallait leur être utile, et que confondu avec le peuple conquis, n'ayant plus rien ni à vendre, ni à trahir, il n'avait non plus rien à espérer ; bref son règne était passé.

De fier et exigeant, il devint rampant et servile, et comme les tyrans paraissaient le ménager encore, il se prêta de bonne grâce à leurs orgueilleux désirs et tâcha d'employer le crédit qui lui restait à affermir leur autorité. Il donna franchement dans l'absolutisme catholique, si commode pour les injustes et les scélérats. Il ne réclama pour sa part que les fauteuils du sénat, d'énormes traitemens et de larges parchemins, minces débris d'un pouvoir qui jadis avait égalé celui des rois.

Alexandre sembla quelque temps lui accorder sa confiance ; baisait l'anneau du primat avec une humilité très édifiante, affectait de reconnaître sa suprématie spirituelle et temporelle, et quoique Grec se mit a bâtir des églises catholiques. Il n'en fallut pas plus pour mettre à la mode les singeries ultramontaines. Les ministres, les magistrats, les généraux, de renchérir sur la fausse bigoterie du Czar ; partout le gouvernement voulût avoir ses patrons, ses apôtres, ses diseurs de messes, et de simple, recueilli et intellectuel, le culte du royaume menaça de devenir cérémonieux, bruyant, absolu et persécuteur. Heureusement que les mœurs nationales, plus fortes que toutes les insinuations de la tyrannie, résistè-

rent avec une rare constance à toutes les manœuvres de l'hypocrisie. Le culte resta ce qu'il était depuis dix siècles : purement poétique et moral. Les parades religieuses circonscrites dans l'enceinte du gouvernement et de ses immédiates dépendances, flottèrent isolées et méprisées au-delà de la sphère nationale. Le haut clergé, ministre de ces machinations, se détacha complètement du peuple, et tous ces essais manqués ne firent que tracer plus distinctement l'intervalle qui séparait le camp de l'aristocratie civile, écclésiastique et militaire, de la nation civile, écclésiastique et militaire.

Puisque nous nous sommes proposé de dire tout ce que nous croyons pouvoir servir à l'intelligence de l'ordre social de la Pologne, nous devons convenir de plusieurs exceptions à la règle générale des vices du haut clergé. De vertueux prélats surent résister à l'entraînement de leur caste ; ils se rappelèrent qu'ils avaient été Polonais et citoyens avant d'être prêtres, s'associèrent à l'héroïsme de leur patrie, et souvent même ne trouvèrent de gloire et de jouissance, que dans le triomphe des principes philosophiques.

Si l'histoire sentencieuse et sévère reproche à l'aristocratie catholique d'avoir en Pologne, comme dans le reste de l'Europe, favorisé les ennemis du républicanisme chrétien au lieu de les dénoncer à la barre des peuples, elle dira aussi que l'indépendance nationale, a eu à ses ordres des héros et des tribuns mîtrés qui comprirent leur mission. Elle ne passera sous silence ni le persévèrant Krasinki, ni l'aimable et profond Krasicki, ni le sublime et tendre Woronicz. Il y aura même des écrivains indulgents, qui en faveur de ces grands hommes, pardonneront bien des crimes commis sous les auspices du haut clergé, de peur de confondre avec les méchans, des noms dont s'enorgueillit la patrie. Indépendamment de tous ces élémens de force et

de stabilité que le gouvernement des Czars croyait posséder en entier, et dont il ne maîtrisait que l'appareil, il s'était par-dessus tout, appliqué à tirer des entrailles de la nation même, une armée qui par son isolement, ses préjugés et sa discipline, séparât assez bien ses intérêts de ceux du peuple, pour qu'elle n'eût aucune répugnance à le traiter en ennemi, à le haïr et à le fusiller.

C'est un projet qui, s'il eût pu réussir, aurait rendu à peu-près superflus tous les autres instrumens de vigilance et de sécurité. Il suffisait de dénationaliser la portion armée du pays, pour réduire à de vaines clameurs les protestations de la portion désarmée; mais c'était là un ouvrage qu'il n'était donné à personne d'accomplir. Connaissait bien mal le peuple conquis, qui croyait pouvoir en extraire une seule division de renégats.

Une magistrature, une police, un sacerdoce à l'entière disposition du gouvernement, sont des choses qui se conçoivent encore, parcequ'il est facile de trouver, même chez un peuple probe et vertueux, un certain nombre d'âmes assez viles, pour renier leurs droits, leur patrie, leurs devoirs, et se vendre corps et âme. Mais une armée indigène assez dénaturée pour sacrifier ses concitoyens au ressentiment des oppresseurs étrangers, c'est une monstruosité qui suppose bien de la dégradation dans la société, parceque pour être nombreuse il faut qu'une armée soit recrutée dans toute l'étendue du pays, dans toutes les familles, dans tous les étages de l'ordre social, et que représentant par conséquent les vœux de toutes les classes et de toutes les provinces, il faut pour qu'elle soit un amas de sbires, ou que la nation le soit aussi, ou que les tyrans soient parvenus à briser tous les liens de la nature, et à isoler complètement l'armée des masses dont elle est issue.

Un peuple auquel la première hypothèse seraitappli-

cable, serait un peuple qui ne mériterait pas d'avoir une histoire. Quand le frère égorge le frère de gaîté de cœur, en trois temps et pour douze sous par jour, la société est en dissolution, et loin d'en vouloir aux tyrans qui la dominent, on doit leur rendre grâce de leur zèle à replâtrer à coups de rotin, un vieil édifice qui croûle.

La deuxième hypothèse est applicable à plusieurs nations européennes, sans qu'elle atteste autre chose que l'aveuglement de l'humanité, et une grande habileté dans les efforts de la tyrannie.

En détachant de la société un troupeau d'hommes étourdis, occupés, endoctrinés sans cesse; en flattant ses préjugés, ses passions; en maniant surtout avec à propos les grands sophismes du faux point d'honneur, de l'obéissance passive et de mille autres absurdités atroces ou ridicules (comme dirait le Constitutionnel); on leur fait à la fin envisager le métier de mitrailleurs sous des rapports si extravagans, que s'ils ne courent pas aux abattoirs avec la féroce joie du tigre, ils y vont avec le flegme d'une machine exterminatrice faite pour fonctionner avec ordre et précision. Ils chargent, déchargent, rechargent leurs fusils; avancent, tuent amantes, mères, enfans, répétant froidement : « *L'homme tire, Dieu porte les balles.* »

Cela se fait et s'est fait très souvent; mais encore faut-il que le peuple qui enfante et nourrit ses propres bourreaux, soit tant soit peu abruti et façonné à l'esclavage; il faut qu'il ait la conscience de son impuissance et qu'il soit attérré par le souvenir de ses désastres, ou bien, ce qui est le plus décourageant, qu'un morne désenchantement ait détruit en lui tout principe de gloire et d'enthousiasme. La Pologne ne se trouvait dans aucun de ces cas. Quand le Czarewicz se flattait d'y dresser des massacreurs de profession comme on en dresse autre part, c'est tant par présomption, que par espoir et nécessité de suppléer par une armée levée dans le pays, aux troupes étrangères dont la constitution limitait le nombre.

Le Czar sentait bien que malgré sa faiblesse, son épuisement et sa dépendance, le royaume ne se résignerait jamais à son horrible servitude; il fallait, pour lui en imposer, quelque chose de plus que des mouchards et des cordons de Sainte-Anne. D'autre part il y avait certains articles de la Charte de 1815, que l'on croyait ne pouvoir enfreindre sans alarmer les Cours qui l'avaient garantie. Du nombre était l'insuffisance exigée des forces russes confiées au visir des huit palatinats. Il fallait pourtant des satellites, et c'est fauté de mieux qu'on essaya d'en former dans le royaume. Cette circonstance doit être bien gravée dans la mémoire du lecteur, parce qu'elle est un des élémens qui ont préparé avec le plus d'efficacité la révolution de Pologne.

Une fois décidé, le Czarewicz mit toute sa science, tout son orgueil, toutes ses espérances dans la création de cette armée. On ne pouvait mieux en choisir l'organisateur : élevé dans les camps, sous l'œil du sombre et méthodique Suwarow, pénétré de ces maximes irrévocables, absolues, qui servent de loi, de religion, de formule aux tyrans soldats, Constantin avait la minutieuse persévérance d'un caporal, et cette routine de métier qu'il est si difficile d'acquérir lorsqu'on n'y est pas fait depuis son enfance.

Rêver des années entières à une évolution de parade, mettre sur pied quarante mille hommes pour savoir s'il est bien ou mal d'avoir neuf boutons à son habit, remuer les cendres du père du grand Frédéric, bouleverser toutes les bibliothèques militaires du royaume, assembler un grand conseil : tout cela pour apprendre l'origine d'un pas ou d'un temps, tel était le grand art du frère du Czar; et c'est pourtant avec cet art qu'il forma une des plus belles armées de l'Europe, qu'il élabora involontairement le plus puissant moteur d'une révolution que l'on admirera long-temps, et enseigna à un peuple qu'il détestait à résister au plus bruyant empire du globe.

A son arrivée à Varsovie, le Czarewicz avait trouvé dans les débris des vieilles légions de Kniaziewicz, de Dombrowski et de Poniatowski, de quoi former les cadres d'une armée de trente mille hommes, et dans le mode de recrutement admis par la Constitution, de quoi les remplir.

C'est avec une répugnance que ses brusqueries trahirent bien souvent, qu'il employa les vétérans du Grand-Duché; mais si la froide réserve des grenadiers ne fit qu'augmenter ses préventions contre tout ce qui portait le cachet de l'indépendance, il put bientôt observer que les officiers-généraux paraissaient très disposés à faire la paix avec les nouveaux maîtres de la Pologne, posant toutefois pour base de réconciliation la conservation de leurs emplois.

Cette honteuse tendance, quoique réprouvée par une partie des hommes qui devaient tout à la Pologne révolutionnaire, fut assez générale pour inspirer à quelques cerveaux prévoyans qui entouraient le Czarewicz, l'idée de créer une aristocratie militaire qui, par son nombre et sa puissance, pût lui servir d'égide, se charger de sa responsabilité, et dominer les autres classes de l'ordre social. Ce plan, appliqué à une nation essentiellement militaire, et très portée par ses traditions de lutte éternelle à se laisser éblouir et influencer par une soldatesque titrée, décelait une parfaite connaissance du caractère national et une grande adresse à en profiter. Ce que le Czarewicz trouvait de merveilleux dans ce trait de lumière, n'était pourtant pas tant l'idée de fonder un nouveau soutien d'arbitraire, que la jouissance de se livrer aux détails d'une organisation à laquelle il se proposait de donner un caractère tout particulier d'exactitude et d'originalité. Et, à cet effet, s'étant concerté avec tous les routiniers de son espèce, il procéda à l'érection d'un magnifique camp de manœuvre, assis dans les plaines de Powonzki, entre Marymont et Varsovie. L'ingénieur qui le premier en traça la bandière, posa la pierre angulaire de la révolution de novembre.

Le Czarewicz ne voyait pas cela ; il n'attachait même pas à l'aristocratie militaire, déjà groupée à ses côtés, l'importance qu'un despote de génie n'eût pas manqué d'y attacher. Il était satisfait de s'être créé une escorte à si peu de frais, mais au fond il ne l'estimait qu'autant qu'elle s'appliquait à mettre en pratique ses règlemens de parade, ses ordres de pacha, et ses caprices souvent aussi ridicules que féroces.

Depuis qu'il avait réorganisé l'armée et établi le camp de Powonzki, c'est là qu'il concentrait toutes ses affections, toute son activité et toutes ses fureurs. Rien de plus étrange, que de voir un prince en costume de cuirassier, ficelé, brossé comme un mannequin modèle, suivi d'un état major à l'instar de Frédéric Guillaume Ier, passant des journées et des semaines à traîner trente mille hommes par les sables de Wola, pour avoir le plaisir d'éprouver leur persévérance et leur discipline.

Une folle pensée se fixait dans son cerveau, et aussitôt voilà les généraux convoqués comme la veille d'une grande bataille, tout simplement à l'effet de donner leur avis sur quelque nouvelle niaiserie. On employait des mois entiers à refaire une page de règlement et au bout de cet important travail, on recommençait l'éducation du soldat avec autant de zèle et de fracas que s'il se fût agi de la régénération d'un peuple.

On ne sait qui admirer, des malheureux qui se prêtaient avec une édifiante docilité à toutes ces accablantes singeries, ou des tyrans imbéciles qui les torturaient pour rassasier les caprices d'un extravagant scélérat. On voyait des hommes de fer tomber morts dans les rangs, à la suite de ces interminables évolutions où on exigeait avec une impitoyable rigueur l'agilité d'un balladin jointe à la tenue d'un petit-maître, et l'intelligence d'un escamoteur à l'impassibilité d'une machine.

A force de tourmenter une armée de recrues, le Czarewicz en avait fait une espèce de mécanisme admirable d'ordre et de flexibilité. A voir de loin ces lignes ployées, dressées, croisées, avec la rapidité de l'éclair et l'ensemble d'un système solaire, on les eût prises pour des palanques de fer enchâssées dans des blocs de granit, et mues par des leviers invisibles. Les poitrines étouffaient les soupirs ; seulement les voix argentines des chefs, répétées de hiérarchie en hiérarchie comme un long écho, se mêlant à la chute brève et sonnante des pieds et des carabines, produisaient sur l'étendue de plusieurs lieues une barbare et solennelle harmonie qui n'avait rien de terrestre. On vit des grenadiers s'évanouir d'épuisement, plutôt que de proférer une parole ou de desserrer leurs buffléteries.

Cet héroïsme de patience et de routine devint une véritable fureur ; on mit de l'amour-propre dans les moindres détails ; on n'eût pas été surpris de voir les régiments en venir aux mains pour savoir lequel vernissait le mieux les gibernes.

Une fois l'impulsion donnée, les chefs de brigades, de bataillons, de compagnies, d'escouades, devinrent insupportables de pédanterie et d'exigence. Les officiers supérieurs avaient surtout à cœur de se signaler par des innovations plus absurdes les unes que les autres ; on eût dit que c'était à qui préviendrait les manies du Czarewicz.

Quant au général en chef, il se pâmait de joie et d'orgueil à chaque parade où ses folles ordonnances recevaient leur application ; il tombait alors dans une espèce de délire ; il parcourait les rangs en distribuant des soufflets, des chiquenaudes, des bouffées d'haleine ; il se frottait les mains, contractait d'une manière convulsive ses traits de Hun et riait d'un rire de hyène, puis se frappait avec violence comme pour calmer par la douleur l'excès de sa jouissance. C'est ce qu'on appelait sa bonne humeur ; alors plus

de bornes à son activité organisatrice ; l'armée passait vingt heures sous les armes, quelquefois silencieuse et immobile à nourir la vanité et les regards de son chef, plus souvent promenée de contrée en contrée, de plaine en plaine, tout autour de la capitale à bivouaquer, à manœuvrer, à s'exténuer de faim et de fatigue ; le tout pour faire crier, galoper et rire le tyran et son cortège.

Malgré sa férocité ordinaire, Constantin avait des momens de bonté, de franchise, d'affabilité, qui étaient devenus très fréquens depuis son mariage avec la belle Jeanne. Alors il était d'une familiarité qui charmait les soldats. Il mangeait, couchait, jasait avec eux, leur refusait rarement ce qu'ils lui demandaient, et dépensait des sommes énormes en gratifications. Mais tout-à-coup et à propos d'un homme déboutonné ou d'un col trop haut, il se levait, se gonflait de rage, rugissait d'inintelligibles vociférations ; cassait, dégradait, condamnait aux casemates, à la fusillade, aux verges, tout ce qui lui tombait sous la main. L'orage grondait au loin ; la contagion se communiquait comme le fluide électrique d'un bout de la ligne à l'autre, et voila tous les généraux vomissant des imprécations contre leurs officiers, ceux-ci pâlissant, se questionnant, et toute une armée mise en émoi, on ne savait jamais ni comment ni pourquoi.

Pour punir quatre divisions de l'ivresse d'un soldat, si le soleil d'août dardait àplomb sur les crânes, on engouffrait toute l'infanterie dans des sablières arides et brûlantes ; là, les pas lents et mesurés des bataillons soulevaient pendant huit heures des flots de poussière qu'aspiraient vingt mille poumons rongés de colère et de soif. Si l'hiver avait pétrifié les fleuves et poudré les plaines, c'était dans des mers de neige qu'on les précipitait ; puis on exigeait que les rangs ne fussent pas rompus malgré les monceaux qui obstruaient leur passage, et que les ba-

bits des grenadiers ne perdissent rien de leur éclat après des mois de courses et de bivouac en plein air, par un temps affreux.

Le Czarewicz se croyait aimé parce qu'il était obéi. Il avait ses généraux, ses évolutions, ses régimens de prédilection, comme un chasseur a ses lévriers, un député ses courtisanes, une dévote ses patrons.

Le quatrième de ligne, par exemple, était un régiment qu'il affectionnait tout particulièrement; il en avait fait sa légion modèle; aussi dans les fréquens simulacres de guerre, où on dévastait plus de champs et brûlait plus de poudre que dans une véritable campagne, voulait-il toujours vaincre à sa tête. Ces sortes d'amusemens étaient devenus une passion et remplaçaient les parties de plaisir, le jeu, la chasse et les orgies. On accourait de toutes les contrées du royaume pour admirer ces carnages en comédie, si systématiques et si innocens.

C'est là que Constantin aimait à paraître dans toute sa splendeur, après avoir invité à ces fêtes de camp, des princes, des généraux, des ambassadeurs étrangers. Le plus pédant de ses favoris, et celui à la fois qui partageait toute la gloire de ses théories évolutionnaires, c'était le colonel Trembicki. Rozniecki commandait ordinairement le parti opposé; ce monstre avait la réputation d'un habile capitaine.

Le roulement de la canonnade, la fusillade, les charges de cavalerie, les tambours, les cris, un tumulte assourdissant, et au milieu de cet apparent chaos de brillantes évolutions exécutées avec la plus minutieuse exactitude, des marches forcées effectuées dans l'ordre de parade, des peines inouies supportées avec une héroïque patience : voilà ce qui charmait Constantin. Il était presque toujours battu par son adversaire dans ces jeux guerriers, mais il se consolait facilement. (*) Il avait bien plus de pré-

(*) Un jour qu'il se trouva cerné et fait prisonnier par Rozniecki, il fut

tention de bien charger un fusil que celle de commander une armée.

A l'approche de l'hiver, le camp de Powonzki était vidé ; les régimens rentraient dans les provinces. Les compagnies d'élites, les gardes russes et polonaises et le cher quatrième de ligne restaient à Varsovie. C'était alors la place de Saxe qui devenait le théâtre des exploits de Constantin ; c'est là qu'il essayait ses nouvelles conceptions, puis donnait audience, distribuait des faveurs et fatiguait la garnison. Varsovie n'était occupée que de ces puériles parades ; les dames y assistaient quelque fois, mais souvent le farouche Czarewicz importuné par leur présence, les congédiait fort brutalement.

A la faveur de ces absorbantes petitesses, les généraux s'étaient si bien ménagé les bonnes grâces du tyran, en flattant ses penchans et son amour propre, en paraissant faire grand cas de ses sottes inventions, en martyrisant leurs soldats pour lui plaire, et surtout en reniant avec affectation leur origine révolutionnaire, qu'il ne voyait et n'agissait que par eux. L'administration des troupes leur étant confiée, ils en abusèrent avec si peu de scrupules, qu'en moins de cinq ans tous s'enrichirent comme des limonadiers français.

Alors leur zèle ne se borna plus à voler leurs divisions et à tyranniser leurs officiers ; ils voulurent se mêler des affaires d'état, et comme la police secrète était la branche la plus lucrative des dépendances gouvernementales, ils n'eurent pas honte de s'associer aux misérables que le Czarewicz employait par milliers. C'est ainsi que Rozniecki et Vincent Krasinski généraux d'armes, Kurnatowski, Blumer, Karuta et autres brigadiers, présidèrent des tribunaux secrets, forgèrent des pièges infâmes où confians

forcé, malgré ses juremens et ses protestations, de monter en voiture et de suivre les pretendus vainqueurs. Il se prêtait d'ailleurs de bonne grâce à ces farces.

dans leur renommée et leur gloire passée, allaient se jeter tête baissée, des malheureux qu'ils provoquaient à la révolte ! Pour ne pas porter ombrage à l'omnipotence de Constantin, on n'avait pas nommé de ministre de la guerre ; le général Hauke, gros ventru vendu corps et âme au régime moscovite, en remplissait les fonctions, et aidé par la *commission de la guerre*, assemblage de pédanterie, de vanité et de bassesse, exécutait avec une révoltante servilité toutes les fantasques volontés de son maître.

La corruption était à l'ordre du jour ; des sommités militaires elle était vite passée aux colonels. Ils commencèrent à l'instar des colonels russes, par considérer leurs régimens comme des propriétés qu'il ne s'agissait que d'exploiter, comme des bêtes de somme dont il fallait tirer le meilleur parti possible. Encouragés par l'exemple et la tolérance des généraux, ils ne connurent bientôt plus de frein à leur exigeante arrogance ; au camp de Powonzki, c'étaient des bâtisses, des charriages, des travaux, des corvées de tout genre. Ce méchant désert sablonneux était devenu un Eden oriental. Du sein de délicieux bosquets, s'élançaient des pavillons d'architectures chinoise et gothique où, au son de brillantes harmonies, les satrapes de l'armée se délassaient de leurs jeux d'enfans. Dans les provinces, loin de toute surveillance, c'était encore pis : au moindre signal le soldat échangeait le fusil contre la bêche, et allait pour le bon plaisir de son tyran, terrasser des jardins, dompter des coursiers d'Ukraine, élever des maisons de campagne ou des écuries. A peine revenu d'un exercice accablant, le malheureux était aussitôt et successivement requis comme un nègre, par son général, son colonel, son chef de bataillon ; on ne lui tenait compte ni de ses droits, ni de ses peines ; on lui faisait encore beaucoup d'honneur en se servant de ses bras.

Les riches costumes et l'apparence du bien-être

étaient pour les revues; la misère et les sueurs de l'esclavage étaient pour lui.

Étant forcé de faire passer ses réclamations par tous les grades de la hiérachie militaire, il ne pouvait ni se plaindre, ni gémir, et il l'aurait fait, que la fustigation ou la casemate eût été la seule réponse qu'on lui eût accordée; cela, pour lui enseigner la résignation et l'aveugle obéissance.

Il y avait de ces sangsues, tels que les Jankowki, Dziekonski, le prince Wurtemberg dans la cavalerie; Boguslawki, Zimirski, Gielgud, Rholand, Gurski et autres dans l'infanterie; Lepigé, Gerschenzweig dans l'artillerie, qui se firent une renommée d'inhumanité et de gaspillage qui révoltait tous les honnêtes gens. Le Czarewicz tolérait tout cela, parce qu'il trouvait que c'était le seul moyen d'acheter leur dévouement. Il avait besoin de leurs noms et de leur influence, pour atteindre toutes les sinuosités d'une nation qu'il ne connaissait pas assez. Il partageait avec eux les faveurs du Czar, l'argent du peuple, l'ignominie de l'autorité, et en recevait en échange bassesses et soumission.

L'aristocratie militaire était devenue si puissante depuis quelques années, que toutes les autres s'éclipsaient devant ses crachats et ses panaches. On n'était rien quand on ne portait pas d'épaulettes; le conseil même, avec ses ramifications, *ses prézes*, sa magistrature, ses dandys, ses carrosses, ses favoris et ses estafiers, faisait place aux orgueilleux prétoriens. Il n'eût même pas joui de la considération qu'on lui accordait, s'il n'eût compté des généraux dans son sein. Il n'y avait pas de grâce, pas de justice, pas de bienveillance à espérer du gouvernement, si l'on n'avait pas pour protecteur quelqu'officier supérieur.

Ces insignes privilèges abandonnés à des renégats qui, depuis bien des années ne rendaient plus aucun service à la patrie, ont donné lieu à de bien singulières erreurs. Il n'était pas difficile de captiver l'opi-

nion d'un peuple sensiblement entaché de préjugés militaires, en feignant de placer ses inutiles soldats au-dessus des autres classes de la société. Au fait, le Czarewicz ne protégeait que l'aristocratie militaire; les soldats ne gagnaient à ses faveurs que corvées et abrutissement; mais comme il fallait plus de discernement que ne pouvait en avoir le public dans de pareilles circonstances, pour bien apprécier ces particularités, on s'est plu généralement à applaudir aux injustes préférences que donnait souvent le Czarewicz aux militaires, dans les conflits qui quelquefois s'élevaient entre la magistrature civile et l'armée. Tout ce qui voyait un peu clair, sentant cependant à quoi tendait le tyran, l'abhorrait cordialement lui et ses Tristans. Les soldats et les officiers inférieurs jusqu'au grade de capitaine, sortis tous des rangs du peuple, mûrissaient en silence le plan d'un soulèvement général, afin de se soustraire à un aussi humiliant esclavage.

On pouvait reconnaître, à la seule admiration dont ils entouraient ceux des généraux de Buonaparte que leur vertueuse inflexibilité avait placés en dehors des faveurs du Czarewicz, combien ils savaient apprécier le véritable mérite et rechercher les sincères défenseurs de leur pays et de leur indépendance.

Chlopicki, Sierawski, Isidore Krasinski et quelques autres patriarches des légions, restés insensibles à toutes les sauvages cajoleries de Constantin et devenus depuis l'objet de la haine et des persécutions de tout ce qui assistait le tyran, inspiraient à toute l'armée un respect vraiment religieux et un amour qu'elle était disposée à sanctifier avec son sang. A chaque injustice, à chaque vexation dont ces vénérables vétérans devenaient victimes, de sourds cris d'indignation s'élevaient de toutes parts, et si les oppresseurs ne poussèrent pas toujours aussi loin la manifestation de leur vengeance qu'ils l'eussent désiré, c'est que les sentimens des troupes leur étant connus,

ils crurent par prudence devoir quelques ménagemens à des hommes dont ils ne pouvaient plus méconnaître la popularité.

L'armée, naturellement portée à faire cause commune avec le peuple, lui disputa bientôt la palme du patriotisme, lorsque le contraste que formaient les richesses et les faveurs de ses généraux avec sa servitude et sa dégradation, vint encore augmenter son mépris et son inimitié pour l'entourage du brutal Czarewicz.

Pour son propre malheur, Alexandre jaloux de créer des officiers instruits et disciplinés, avait institué plusieurs écoles militaires qui par la simple conséquence des lumières, étaient devenues de véritables pépinières de héros libéraux. Chaque année les colléges de Kalisz et de Varsovie infiltraient dans les veines de l'armée une nouvelle semence de rébellion; si bien, qu'à la veille de la révolution, presque toutes les compagnies se trouvèrent déjà commandées par les disciples des doctrines progressives. La familiarité, l'énergie et les talens de ces jeunes officiers faisant ressortir l'odieuse et tyrannique ignorance de l'aristocratie militaire, donnèrent une si heureuse impulsion à l'affection du soldat, qu'au moindre signal il était prêt à suivre de jeunes chefs adorés, partout où il leur conviendrait de le conduire.

C'était un pas immense; et lorsqu'il se trouva des hommes assez habiles pour organiser un vaste système d'affiliation, qui pût embrasser la majorité des officiers inférieurs, l'œuvre révolutionnaire fut à demi-accomplie.

Le patriotisme était d'ailleurs si répandu, que quelque part que l'on cherchât à le reléguer, il trouvait toujours un nouvel aliment et gagnait ceux même auxquels on confiait son extirpation. En formant une armée disciplinée et soumise, le Czarewicz espérait avoir enfin forgé des fers à ces cerveaux exaltés qui soufflaient partout la passion de la liberté. Il croyait

qu'en rasant la tête à un énergumène et le confondant avec la soldatesque, uniquement occupée de son service et de ses malheurs il oublierait bientôt ses beaux rêves poétiques pour éviter les coups de plat de sabre et être présent aux distributions de haricots. Il croyait avoir, en les noyant dans la sueur des bataillons, trouvé le secret d'arrêter les progrès de ces menaçantes doctrines qui de toutes parts débordaient le despotisme ; quand, vivifiées au contraire comme un implacable incendie par l'indignation et la vengeance, elles enveloppaient dans leurs flammes tout ce qui essayait de les éteindre ou de les approcher. Ainsi subjugués par la noble résignation et l'éloquence des victimes arrachées à leurs familles pour servir d'arlequins aux caporaux de Constantin, les soldats loin d'insulter à leur infortune, comme l'eussent désiré les tyrans, écoutaient avec le recueillement de la sympathie les séduisantes vérités que leur révélaient ces jeunes apôtres. Des ilotes qui, sans cet heureux contact n'eussent connu d'autre Dieu que leur sergent, d'autre droit que celui de se faire tuer pour rassasier l'ambition et l'orgueil de leurs bourreaux, devenaient tout à coup hommes et citoyens, et jaloux à leur tour de propager des principes qu'ils ne savaient pas embrasser à demi, ils faisaient en un jour autant de prosélytes que le Czarewicz eût voulu en exterminer.

Chaque tête républicaine encoffrée dans le schako de grenadier, était un germe de révolte dont l'attouchement reproduisait par mille fois la substance. L'armée, cette sombre armée dont Constantin s'était flatté de faire un moule d'abrutissement et d'obéissance, une machine destructive de toute pensée d'héroïsme et de dévouement, cette armée, par les méprises même des oppresseurs, était devenue un club mystérieux et le foyer du plus ardent patriotisme.

Déjà la fermentation révolutionnaire l'embrâsait tout entière.

Jusqu'au 29 novembre, rien ne décéla cependant

l'existence de ce mécontentement universel, et bien que les faveurs répandues avec tant de profusion parmi les généraux et colonels à l'arrivée de Nicolas à Varsovie, eussent encore contribué à fomenter la mésintelligence qui travaillait l'armée et à dessiner le schisme des subalternes et des officiers supérieurs, la plus parfaite discipline parut régner pendant tout le temps qui précéda cette terrible soirée.

Le Czarewicz s'en réjouissait, et fort de ce formidable instrument d'arbitraire, il crut n'avoir plus rien à redouter du ressentiment de la nation opprimée. Il ne considérait les douze ou treize mille hommes de gardes russes en garnison dans la capitale, que comme une fraction des phalanges de sbires dont il se flattait de disposer. Jusqu'alors l'armée n'avait encore été appelée à aucun acte de satellicisme, et la garde russe, pas plus que les Polonais, n'avait été dans le cas de se faire détester. C'est une justice à rendre au Czarewicz : il n'employait à ses opérations tyranniques que les gendarmes et la police ; d'ailleurs aucune conspiration n'ayant encore réussi à exciter de sérieux attroupemens, les généraux ne s'étaient jamais trouvés dans la nécessité de mettre leurs troupes en présence du peuple. Cet incident quoique en apparence insignifiant, puisqu'il ne fallait ni attroupemens ni fusillades répressives pour tyranniser avec autant de fureur que s'il y avait eu révolte ouverte, était pourtant d'une haute importance, parce que n'ayant pas *l'habitude* d'égorger de sang froid une foule souvent plus criarde qu'offensive, l'armée polonaise ne s'était pas familiarisée avec cette féroce insouciance qui consiste à tuer parce que c'est la consigne. Indépendamment de l'influence qu'exerçaient sur elle les officiers inférieurs, elle ne se serait jamais résignée à le faire, parce qu'il faut des émeutes habilement ménagées pour donner au soldat le goût du sang : chose que Constantin, abusé par sa ridicule confiance dans sa popularité, n'avait point prévu. S'il eût vécu du temps de mon-

sieur Persil, il en eût reçu de salutaires lèçons; mais il n'était qu'un tyran apprenti.

Mieux fondée était sa confiance dans la docilité, peut-être même dans l'attachement des gardes russes. Il y avait chez ces ilotes quelque chose qui surmontait l'horreur qu'aurait dû leur inspirer le frère du Czar; ils étaient familiarisés par tradition avec ces princes bizarres, dont la brusque camaraderie, les aventures galantes et la taille pincée, absolvaient à leurs yeux tous les crimes. Ils portaient au Czarewicz une véritable affection, et ils étaient dans les dispositions d'une aveugle obéissance; mais encore aurait-il fallu un autre homme que Constantin pour tirer parti de cette fidélité. Il savait bien les faire rire sur la place de Saxe avec ses pantomimes et ses farces de polichinelle, glacer le sang dans leurs veines par un rugissement de panthère et les jeter par terre d'un regard foudroyant, mais tout cela ne le rendait ni moins pusillanime, ni moins indécis. Les généraux russes qui formaient sa cour étaient tellement pénétrés de sa complète incapacité militaire, qu'ils n'entrevoyaient, en cas que la garnison polonaise s'armât pour la défense des droits du peuple, aucune perspective de salut. Leur supériorité numérique et l'excellence de leurs troupes (car il faut savoir que les treize mille soldats que commandait Constantin à Varsovie étaient l'élite de l'armée russe, sans en excepter la garde czarienne) ne les rassuraient nullement; en cas de victoire même ils devaient s'attendre à être écrasés à leur tour par les divisions venues des provinces.

Aussi cherchaient-ils par leurs relations de famille, à se ménager individuellement la protection des dames qu'ils croyaient en rapport avec les conspirateurs; car malgré la prudence de ceux-ci, il en transpirait assez pour que l'ennemi pût s'alarmer.

Au reste les Russes étaient peu à craindre, car si une sévère discipline contenait les soldats dans leurs devoirs, il n'en était pas de même des officiers. Bien

qu'il y eût beaucoup de jeunes Lithuaniens parmi eux, le *moscovisme* l'emportait. La corruption la plus raffinée, des mœurs efféminées, et un luxe barbare mêlé à une crasse ignorance assez bien déguisée sous les apparences d'une courtoisie chevaleresque ; une extrême facilité à parler les langues occidentales et des physionomies assez européennes, voilà le fond de leur caractère. Leurs orgies portaient un cachet si effrayant de dépravation qu'ils inspiraient le plus souverain mépris aux malheureuses même qui à force d'or se prêtaient à leur animale lascivité. Leur goût pour tout ce qui venait de l'occident avait quelque chose de sauvage ; ils se jetaient sur une bourriche d'huîtres gâtées, ou sur un plat de truffes avec une gourmandise frénétique. Leur prodigalité égalait leur fureur de plaisir ; un bal, un bol de punch, un bain oriental, leur faisaient oublier l'univers, et ils dépensaient leur revenu annuel pour cinq minutes d'âcre et convulsive jouissance.

Ils affectaient avec les femmes une ridicule fatuité, des manières outrées, un jargon fleuri qui les rendaient l'objet des risées universelles et donnaient souvent à de très beaux traits et à un port élégant, un air de coulisse qui n'était ni dans les mœurs ni dans les goûts du pays. A cela près, ils étaient assez aimables ; bons camarades, généreux, serviables, peu querelleurs, braves jusqu'au duel ; ils avaient rarement à démêler quelque chose avec les Polonais, et même quand cela avait lieu, ils se piquaient de délicatesse. On leur en savait assez bon gré, on les laissait se ruiner, s'énerver, s'enivrer, aller à la parade recueillir les gros mots du Czarewicz, et inventer de nouvelles coupes d'habit. Ils ne demandaient pas mieux et paraissaient si enchantés de leur position, que toute l'armée en était envieuse.

Venir à Varsovie, c'était une inappréciable faveur. On s'est toujours exagéré en Russie les charmes et l'indulgence des Varsoviennes ; ceux qui furent à même

d'en juger, durent être considérablement désappointés, en ne trouvant dans les bras de leurs compatriotes que des Messalines d'une réputation européenne, presque toutes étrangères, arrivées exprès de l'autre bout du continent pour exploiter leur crédulité.

Quant au respect qu'ils pouvaient inspirer comme garnison conquérante, il était nul; eux-mêmes n'ayant pour la plupart jamais tiré un coup de fusil, étaient fort embarrassés de leur rôle. Ils fondaient toute leur sécurité sur l'attitude des armées d'au-delà du Bug.

LIVRE II.

CONJURATION. — RÉVOLUTION DE NOVEMBRE. — 1830.

Travail révolutionnaire.—La Constitution de 1815.—La Diète.—La postérité des anciens oligarques.—Les ateliers.—La jeunesse.—Les universités.—Esprit de l'époque.—Ressources des révolutionnaires.—Les provinces.—Dernières tyrannies.—Précurseurs de soulèvement.—Influence de la révolution de Juillet.—Plan de campagne contre l'occident.—Conjuration polonaise.—Son origine.—Les porte-enseignes.—Le comité insurrectionnel.—Plan insurrectionnel.—Soirée du 29 novembre.—Attaque du Belvédère.—Wysocki.—Défense de l'arsenal.—Zaliwski.—Le conseil d'État.—Lubecki.—Les clubs.—Clopicki, général en chef.—Camp russe de Mokotow.

Tant qu'il n'y avait pas insurrection déclarée, Constantin et le Conseil confiaient l'exercice de leurs machinations à Rozniecki, à Lubowidzki ou à Nowosilcow ; ce dernier résidait alternativement à Varsovie ou à Vilna. Ces messieurs entourés de leurs estafiers, se souciaient fort peu de l'armée, et n'éprouvant de résistance de la part de personne, se livraient à l'abandon du crime et à la quiétude de la force avec une tranquillité d'âme tout-à-fait philosophique.

A la vue de cette épouvantable désorganisation sociale, on se demande ce que faisaient la constitution, et la diète chargée de la réalisation de cette constitution. La seconde question qui se présente après celle-ci, est quelles étaient les ressources des révolutionnaires, puis s'il était probable qu'un pareil désordre durât, pour peu qu'ils eussent quelques chances de succès ?

Pour résoudre la première, il est bon de dire quelques mots de la fameuse charte octroyée, qui bien plus libérale que les constitutions de 1791 et de 1807, provoqua pourtant par sa nullité un orage dont la

fougue a pu donner quelque idée du degré d'exaspération qui animait ses moteurs.

D'après cette constitution, le pouvoir législatif résidait dans deux chambres ; le pouvoir exécutif dans la personne du roi ou dans celles de son lieutenant et de ses officiers.

La chambre basse, dite des Nonces, se composait de soixante-dix-sept députés de la noblesse, à raison d'un membre par district; et de cinquante-un députés des communes. Étaient électeurs de droit : les propriétaires, les manufacturiers, les curés, les vicaires ; tous les citoyens exerçant avec quelque succès une profession libérale, comme les médecins, les professeurs, les artistes, les avocats, et ceux enfin qui possédaient un fonds de commerce ou un capital de dix mille florins (six mille francs).

Étaient éligibles les électeurs âgés de trente ans, et payant cent florins (soixante francs) d'impôts.

La chambre haute, dite le sénat, se composait de palatins, de castellans, dignités insignifiantes et viagères, d'évêques, de princes du sang, tous nommés par le roi. Lorsqu'une place venait à vaquer, le sénat présentait deux candidats au choix du roi. Le nombre des sénateurs devait égaler celui de la moitié des députés. Il fallait de plus, pour avoir droit de siéger sur les bancs de la chambre haute, payer douze cents florins d'imposition.

La diète se réunissait tous les deux ans à Varsovie, et dans ses délibérations de trente jours, présentait à la sanction du roi, des lois élaborées d'abord dans la chambre des nonces, puis approuvées par celle du sénat. Les représentans étaient inviolables.

Le roi nommait son lieutenant, son conseil d'état, les ministres, les sénateurs, les magistrats; convoquait ou congédiait la diète, déclarait la guerre et sanctionnait les lois. Il était inviolable, irresponsable et reversait son pouvoir sur cinq départemens ministériels, savoir : ceux des finances, de l'intérieur et de la

police, de la guerre, de la justice et de l'instruction publique. Les relations diplomatiques du royaume étaient communes avec celles de l'Empire.

La couronne était héréditaire dans la dynastie de Romanow, suivant le mode de succession établi en Russie. La liberté des cultes et de la presse, cette dernière réprimée par la loi, étaient garanties. La loi protégeait également tous les citoyens sans distinction, et seule déterminait les cas dans lesquels ils étaient susceptibles d'arrestation. La traduction du prévenu devant les tribunaux compétens devait avoir lieu dans le délai de trois jours, et s'il était acquitté à son premier interrogatoire, il devait aussitôt être mis en liberté. L'ordre judiciaire étant indépendant, il devait y avoir des justices de paix pour tous les délits politiques ou non politiques. Les emplois civils et militaires ne devaient être exercés que par des Polonais.

Tous les rois devaient se faire sacrer et couronner dans la capitale du royaume, et prêter serment de fidélité à la charte constitutionnelle.

Il faut ajouter que la durée des fonctions de député était de six ans, et qu'à chaque nouvelle séance le tiers de la chambre était réélu.

On serait tenté d'accuser les Polonais de déraisonnable exigence, en les voyant ne pas s'accomoder d'une constitution dont les plus policés des peuples européens pouvaient être jaloux; mais on cessera de l'être, lorsqu'on saura que ce pacte qui, d'ailleurs ne devait protéger qu'un cinquième de la Pologne, n'était qu'un pur barbouillage sans aucune application. La charte garantissait l'inviolabité des nonces, et par ordre du Czar, les gendarmes expulsaient Niemoiowski de la salle des délibérations et le traînaient d'étape en étape comme un galérien; la charte ordonnait que les chambres fussent convoquées tous les deux ans, et il s'en était passé quatre depuis les dernières sessions sans qu'elles le fussent; la charte garantissait aux Polonais la liberté de la presse, les procès en forme, la

liberté individuelle, l'égalité devant la loi, l'exclusive possession des emplois, et la plus tyrannique des censures pesait sur la littérature, et les conseils de guerre s'arrogeaient audacieusement les attributs de la justice compétente, et l'élite de la Pologne périssait dans les cachots sans que les oppresseurs cherchâssent même à pallier leur infâme conduite, et les Russes ou les aristocrates devenus Prussiens et Autrichiens par l'acceptation des titres des cours de Berlin et de Vienne, siégeaient impudemment dans le sénat, dans le conseil, dans les sanctuaires de la magistrature.

Dans un pays où l'opinion publique n'avait pas d'organe pour se prononcer, la responsabilité des ministres était une dérision. Le système financier adopté par Lubecki ayant pour base les impôts arbitraires non votés par la diète, la spoliation des biens nationaux et l'absorption du numéraire par tous les moyens légaux ou illégaux, était une violation flagrante et continuelle de la charte. La grande extension même du cens d'éligibilité n'était qu'une illusion, puisque presque la totalité des paysans et l'immense majorité de la noblesse se trouvant sans propriété, sans capitaux de dix mille florins et sans profession libérale (tous presque sont fermiers-cultivateurs), le monopole électoral, malgré son apparente généralité, était concentré dans la minorité nationale. D'ailleurs le gouvernement disposant d'inépuisables ressources, pouvait à son gré influencer les élections et les délibérations. Toutes ces prétendues garanties de la charte octroyée étaient ainsi ou insignifiantes, ou éludées, ou ouvertement bravées.

Cette charte avait servi à apaiser le mécontentement du grand duché de Varsovie, et alors que le conseil et le Czarewicz croyaient avoir à leurs ordres pour repousser la révolte, quarante mille baïonnettes et quinze mille estafiers, on répondait par la torture aux réclamations du peuple.

Énumérer les actes anti-constitutionnels serait une

puérilité, car depuis 1815 jusqu'à la veille de la soirée de novembre, la charte resta enfouie dans les cartons du conseil d'état, plutôt comme monument historique que comme pacte fondamental sur lequel dussent reposer la paix, la liberté et la sécurité du royaume.

Et d'ailleurs les tyrans se fussent-ils même par prudence, appliqués à suivre avec la plus minutieuse exactitude les exigences de la charte qu'ils avaient octroyée, que cela n'eût rien changé aux rapports qui existaient entre eux et leurs victimes. Qu'avait de commun la charte octroyée avec la souveraineté populaire? Et si une constitution n'est autre chose qu'un pacte consenti, pour qui donc devait être obligatoire une charte qui n'était consentie par personne? Qu'importait au peuple qu'un griffonnage qu'il n'avait ni étudié, ni approuvé, fût ou ne fût pas le guide des Czars? L'avait-on consulté en forgeant cette prétendue constitution, et si on l'eût consulté, aurait-il jamais souscrit au partage de la vieille Pologne, à l'exclusion des jouissances de la charte pour les quatre cinquièmes de la patrie, à la spoliation de tous ses droits, à sa dégradation, à sa servitude, à sa dépopulation? Et de quel front lui parlait-on de contrat? Quel contrat peut-il y avoir entre le conquérant et le conquis? L'homme a-t-il aliéné sa liberté parce qu'on la lui a ravie? et quand la fortune et l'héroïsme lui ouvrent la carrière de l'indépendance, a-t-il d'autre devoir que celui d'égorger comme on l'a égorgé?

Après cela la Pologne devait se soucier fort peu que les Czars violassent ou ne violassent pas la constitution; et si l'on dévoile leurs iniquités dites anti-constitutionnelles, c'est pour démontrer jusqu'à quel point un tyran sait se dépouiller de toute pudeur.

Mais puisque cette charte existait, et que les Czars la violaient à chaque instant, il valait encore autant tirer quelque parti de ces violations. Alors c'était aux gardiens naturels de ce pacte, aux députés, de prendre

l'initiative. Ils pouvaient se rendre immortels par un acte de vigueur et apprendre aux rois à tenir leur parole. Ainsi lorsque Nicolas, tout rouge encore du sang de Pestel et de ses amis, porta sa main réprouvée à l'antique diadème des rois républicains dans la capitale du royaume, la diète pouvait proclamer sa déchéance comme elle le fit vingt mois plus tard à la suite de la révolution de novembre. L'armée polonaise n'était alors ni moins nombreuse, ni moins impatiente de son joug qu'en 1830, et les troupes du Czar décimées par le fer des Musulmans, étaient d'ailleurs trop loin et trop disséminées pour prendre quel parti que ce fût.

L'évènement eût été mémorable : tout le nid du tyran se promenait souvent sans escorte sur un espace de dix pieds carrés ; le peuple, la jeunesse et l'armée étaient là attentifs aux signaux de leurs représentans...

Mais il eût fallu, pour frapper un coup qui aurait retenti comme les fanfares du jugement dernier sous les voûtes des palais royaux, une autre diète que la diète de 1829. Elle était assez honnête pour se traîner paisiblement à l'arrière-garde d'une révolution, mais elle n'avait pas assez d'énergie pour la faire. Elle borna son zèle pour le bien public à de vaines réclamations, et on lui répondit par l'arrestation de ses membres.

C'est que la diète n'était rien moins que la véritable représentation des masses ; à la voir dans l'enceinte du château royal, on l'eût prise pour un groupe de beaux profils posant devant un peintre. Elle ne servait absolument à rien, sinon à sanctionner par son silence l'arbitraire et les plus criantes injustices.

Les plus énergiques de ses membres, les *kaliszanie*, ou députés de l'opposition constitutionnelle, jouissaient d'une très médiocre réputation ; le peuple les entourait de respect et d'amour, parce qu'ils étaient encore les seuls qui osassent dire quelque chose ; mais on sentait fort bien que cette popularité n'était pas à l'épreuve d'une seule émeute. Car en cas qu'une révo-

lution éclatât, ils devaient ou s'y opposer comme monarchistes, ce qui les perdait sans retour dans l'esprit national; ou y adhérer, ce qui étant et inconséquent et tardif, donnait une idée fort désavantageuse de leur fermeté et de leur résolution. En un mot, il fallait ou obéir au Czar, ou le pendre; il n'y avait pas de milieu, pas de transaction possible avec un despote.

C'est faute de s'être bien pénétrée de cette vérité, que la diète polonaise perdit tout son prestige, et ne fut plus considérée par les révolutionnaires, que comme une société de bons et riches propriétaires que l'on croyait capables de toute espèce de dévouement personnel, mais sur lesquels il fallait se garder de compter dans les crises décisives. On pouvait tout exiger d'eux après la victoire, mais essayer de les y faire participer était inutile et même dangereux.

On ne se relève guère de ces sortes de déconsidérations, surtout quand elles sont comme l'était celle de la diète polonaise, la conséquence d'espérances déçues. Aussi toute la nation s'en ressentit-elle lorsqu'au lieu de réélire une représentation révolutionnaire, le lendemain du 29 novembre, elle confia avec une aveugle précipitation la solution de problèmes intimement liés à sa liberté et à son existence, à des représentans qu'elle avait avant la lutte, déclarés par instinct et conviction incapables de cette œuvre créatrice et radicale.

Une corporation bien plus ennemie des libertés publiques, bien plus intéressée au règne des Czars que ne pouvait l'être la chambre basse, et pourtant plus conséquente dans sa sphère, et surtout mieux préparée à son rôle de conservatrice que ne l'étaient les députés à leur mission de progrès, était le sénat.

Si cet antique repaire d'oligarques ruinés, de palatins titulaires, de prélats valets, d'aristocrates de toute espèce et de toute couleur, ne faisait rien dans l'intérêt du pays et se blottissait prudemment sous les gradins du trône, au moins n'avait-il pas la prétention

d'être compté pour quelque chose dans les espérances des hommes libres. D'ailleurs le sénat ne représentait exactement personne. Présidé par le *comte* Zamoyski aristocrate de principe, de fortune, de tradition, de caractère; obstrué de célébrités d'antichambres et de sacristies, d'imbéciles débonnaires ou de dandys ridés à la lueur des cierges parfumés, on ne pouvait dire qu'il représentât précisément l'aristocratie, puisqu'il comptait parmi ses membres des hommes intègres et patriotes; il ne représentait pas la vieille gloire militaire du pays, car sa majorité était composée de chambellans et d'évêques de tous les régimes. Il ne représentait pas même les débris de l'oligarchie nationale renversée en 91, puisqu'à quelques exceptions près, ses parchemins, ses titres, ses pensions, ses mitres, ne dataient guère que des dernières invasions.

Quant à cette dernière (l'oligarchie), si célèbre par ses traditions, elle était dénuée de pouvoir et d'éclat depuis 1794. Elle formait une classe à part qui, sans avoir précisément à se reprocher les intrigues de l'aristocratie, cherchait malgré l'entière renonciation de ses ancêtres à toute distinction nobiliaire, à regagner sur le peuple quelque chose de son ascendant. Ce qui la distinguait pourtant de la véritable aristocratie antinationale, c'est qu'il lui répugnait de recourir à l'influence étrangère pour atteindre son but.

De tant de ressources dont elle avait disposé pendant cinq siècles pour dominer et défendre sa patrie, il ne lui restait plus que ses immenses propriétés foncières; encore la folle prodigalité et les révolutions venaient-elles d'en absorber la majeure partie. Ses manoirs, comme sa gloire et son orgueil, s'étaient écroulés sous le souffle régénérateur de la constituante; l'incendie de l'anarchie et de l'oppression avait en cent ans dévoré sa puissance, ses armées, ses écussons, ses bannières, ses espérances; sur les décombres des tourelles s'élevaient depuis long-temps

des manufactures et des greniers. Les descendans de l'oligarchie avaient plié sous le prestige guerrier de Buonaparte ; ils avaient dépeuplé leurs villages pour nourrir les légions ; les lumières de la philosophie avaient dissipé l'auréole du patriciat ; l'oligarchie n'était plus ; l'aristocratie avait envahi son poste.

Les noms historiques relégués dans leurs terres, s'attachaient par honneur, instinct et dépit à la cause révolutionnaire. Ils savaient bien que le temps de leur suprématie était passé. Ils sentaient que le levier qui renverserait la domination étrangère, entraînerait loin tout ce qui se collerait à lui. Les conséquences de la destruction du mal allaient être, d'après toute probabilité, poussées jusqu'à l'édification du bien, et il n'y avait pour l'oligarchie, rien à espérer d'une révolution ; mais tout cela était préparé et prévu. La postérité des anciennes familles de la république s'était depuis long-temps résignée à sa destinée ; elle était habituée à ne plus se considérer comme corps politique ; elle s'était peu à peu identifiée avec le peuple, et à la veille de la révolution, elle ne se distinguait plus de la masse nationale que par l'étendue de ses propriétés.

Elle aimait mieux, après tout, être vénérée de ses concitoyens que payée par l'étranger ; elle voyait ce qu'il en coûtait à l'aristocratie pour avoir formé pacte avec Satan ; son amour-propre se révoltait à l'idée de ramper devant des barbares qui s'étaient emparés de ses dépouilles ; bref, il y avait du calcul dans son patriotisme, mais enfin c'en était.

Cela reconnu, il ne lui restait plus qu'à se tracer une enceinte dans le camp révolutionnaire ; sa place se trouvait marquée d'avance : c'était celle des sacrifices et de l'ascendant moral ; pourvu qu'elle voulût franchement et sans retour renoncer à toute autorité de naissance, sa carrière devenait plus que brillante ; elle devenait estimable.

Le rôle de la haute noblesse n'était pas de faire la

révolution, car malgré tout ce qu'elle avait fait pour le pays, il était impossible de se défendre d'un mouvement de défiance à la vue de patriciens déchus, armés de l'initiative. C'était au peuple et à la jeunesse de lancer le char de la liberté sur la pente de la régénération, à elle d'en aplanir la surface en la parsemant d'or, de têtes chauves et de noms sonores. Elle devait savoir surtout que sa mission étant toute d'abnégation, elle ne devait s'attendre à d'autre récompense qu'à l'admiration et à la popularité. Le jour où elle essaierait d'enfreindre ce pacte tacite en contestant la souveraineté populaire, devait rompre à jamais l'alliance qui l'unissait au pays; le souvenir de son dévouement s'évanouissait devant les menaces de son ambition; les crimes de ses pères grondaient du fond des ruines comme un gémissement de réprobation, et au lieu d'amour et de confiance, elle ne pouvait plus inspirer que haine et mépris.

Elle n'ignorait rien de tout cela; elle avait mesuré l'abîme, et dans l'enthousiasme de la liberté, elle s'était décidée à y descendre sur les aîles du peuple; pour y puiser un bonheur que ne lui offraient plus ni de vains titres, ni des richesses moisies dans les larmes et la fange des humiliations. A la tête de cette classe d'hommes impatiens et généreux, figuraient les maisons de Czartoryski et de Radziwill. Il y en avait de plus opulentes, de plus anciennes, de plus libérales, mais il n'y en avait ni de plus populaires, ni de plus historiques. On oubliait complaisamment que ces oncles du prince Adam avaient perdu la Pologne, que les ancêtres des Radziwill avaient, sous le masque de l'indépendance, dévasté et tyrannisé la Lithuanie; et pourtant ce n'était guère qu'à leurs aïeux que ces princes d'alors devaient leur illustration. Étrange destinée d'honnêtes gens, condamnés à recourir à la mémoire de scélérats pour établir leur réputation de patriotisme!

Après eux venaient dans les provinces du midi,

les Tyszkiewicz, les Rzewuski, Olizar en Volhynie. En Lithuanie, Gorski, Zaluski; dans la Samogitie, Staniewicz; Ostrowski dans le palatinat de Lublin; Dembinski et les Rozycki dans celui de Cracovie; Soltyk dans celui de Sandomir; les Niemoiowski dans la grande Pologne. En dehors de ce vaste réseau de patriotisme, s'agitaient d'incertitude et de souci, plusieurs richards, ou confondus avec les modernes aristocrates comme Zamoyski, président du sénat; ou marqués au sceau de Targowica, comme les Branicki dans les provinces du midi. Entre ceux-là et la Pologne indépendante, il n'y avait pas de réconciliation probable, pour peu que les révolutionnaires fussent conséquens avec eux-mêmes. Leur position était éminemment précaire; leurs propriétés toutes foncières, comme le sont celles de tous les millionnaires de Pologne, étaient à la disposition du premier occupant. Il ne restait pour eux qu'à transiger, mais restait à savoir s'il en était encore temps.

En attendant, toutes les classes intéressées à la destruction de ce qui existait s'étaient entendues et concertées. La frénésie révolutionnaire débordait de toutes parts; il était impossible que la servitude durât longtemps. Deux sociétés se trouvaient en présence : l'une forte de son inertie, l'autre de ses progrès; l'une prolongeant sa vie éphémère des indécisions du pays, l'autre nourrie de tout ce qui l'entourait, absorbant amis et ennemis, agrandie par une puissance excentrique et invincible, refoulée bon gré mal gré vers les confins de l'intelligence humaine. Il fallait ou que la tyrannie fît des concessions, ce qui n'était pas plus dans ses intérêts que dans son caractère, ou qu'elle fût écrasée par la pression perpétuelle d'une nationalité qui germait avec une prodigieuse vigueur, des ruines mêmes où on avait voulu l'ensevelir. La crise approchait et aucune considération n'était capable d'en suspendre l'effet.

Alors se firent entrevoir les ressources des deux

camps. Celui des oppresseurs se sentit réduit à si peu de chose, qu'il ne mit plus de confiance que dans l'appui de l'empire. On n'osait mettre à épreuve la fidélité de l'armée, de peur de précipiter la révolution. L'aristocratie tremblait sur ses siéges de cadavres et la police avait dépensé en abus le talisman de sa hideuse puissance; à force de la combattre on avait appris à ne plus la craindre. Le Czarewicz, le conseil et Rozniecki croyaient connaître jusqu'aux pensées intimes des individus, et ils ne savaient pas qu'ils n'avaient eux-mêmes qu'un pas à faire pour tomber et périr. C'est que l'activité révolutionnaire qui enflammait la Pologne n'était pas une conspiration de coterie dont on pût saisir les fils, mais une vaste pensée qui embrassait toutes les provinces, un besoin d'être et d'agir qui tourmentait tous les cœurs, et on pouvait pendre ou fusiller cent mille imprudens, sans amortir une seule des terribles facultés qui vivifiaient l'édifice social et le précipitaient avec leurs bras de fer dans un avenir de gloire et de liberté.

Il fallait cependant s'en prendre à quelqu'un, et d'ailleurs il était plus consolant pour la tyrannie d'attribuer ce qu'elle appelait la rébellion à des corporations qu'à tout un pays; et en conséquence de ce principe, elle enfonça ses serres d'inquisiteur dans ce qui la froissait de plus près. Les écoles, les bureaux, l'armée, les ateliers se ressentirent plus que les campagnes de sa soupçonneuse fureur, parce que c'est là qu'il était plus facile de trouver des prétextes d'arbitraire. Il était fort commode de donner à ces associations, souvent purement littéraires ou industrielles, une teinte de jacobinisme sur lequel on pût se venger du mécontentement universel; mais ce que Constantin ne sentait pas, c'est qu'à force d'être estimés si haut, les bureaux, l'armée, les écoles et les ateliers deviendraient réellement ce que l'on craignait tant qu'ils fussent.

Et en effet, fiers de résumer en eux seuls les persé-

tutions destinées à vingt millions d'hommes, ils se crurent appelés à résumer aussi en eux, toute leur énergie, toute leur impatience, tout leur héroïsme. Leur sort de martyrs les pénétra de leur mission de libérateurs; ils se trouvèrent par la force des événemens à la tête du mouvement révolutionnaire, parce qu'ils avaient long-temps absorbé les coups portés à tout un peuple.

D'insignifiante, leur attitude était devenue terrible; à l'instar de l'armée, les ateliers s'étaient enveloppés dans un système d'affiliation et de compagnonage qui, mêlant l'esprit de corps à l'élan du patriotisme, avait insensiblement combiné tant d'élémens révolutionnaires, qu'il ne fallait plus qu'un souffle pour les mettre en jeu.

A la tête de ces formidables phalanges d'héroïsme déguenillé, figurèrent de tout temps dans la capitale les savetiers de la vieille ville. La Pologne garde avec une religieuse vénération la mémoire de Kilinski, chef de l'insurrection varsovienne de 1794. Il ne sera pas tout à fait inutile de faire observer que la profession de bottier étant exclusivement exercée par des Polonais, l'esprit qui l'anime est plus national que celui des autres branches industrielles ordinairement livrées à l'exploitation des étrangers; mais, confondus bientôt sous la verge des tyrans, indigènes et étrangers songèrent également à reconquérir leur liberté.

Toujours réunis, souffrant, espérant, maudissant en commun, les ouvriers s'étaient habitués à se considérer comme une grande famille opprimée que son patois, ses bannières, ses corporations, ses codes de secours mutuels, d'hospitalité, de patriotisme, rendaient en quelque sorte indépendante de la société et exposaient la première aux soupçons, c'est-à-dire aux cruautés de l'arbitraire. Elle aussi s'était fait une loi à elle, et c'était de s'armer pour combattre quand la force de la patience et de l'inertie se trouverait épuisée. Avec la conscience cependant de son infériorité intel-

lectuelle, elle puisait plus haut ses généreuses inspirations; et comme l'armée qui s'abandonnait avec toute confiance aux écoles militaires, principalement à celle des porte-enseignes et aux jeunes officiers qui y avaient appris à préférer la mort à l'esclavage, le peuple des carrefours était tout entier à la disposition des têtes ardentes, que les convulsions de la société torturée lançaient sur sa surface avec la mission de la dominer et d'arracher à l'ignominie une nation faite pour le bonheur et la liberté.

Échappée par miracle à toutes les subtilités du ministère, une institution surtout avait conservé toute sa sève au milieu du chaos de destruction qui couvrait la Pologne. Je veux parler des universités. C'était une arme terrible entre des mains habiles, parce qu'il n'y a rien d'impossible avec une jeunesse enthousiaste et turbulente. Le développement fort étendu d'une brillante éducation mariée au point d'honneur d'une camaraderie toute historique, toute nationale, devait opérer des prodiges dans des cerveaux devenus mystiques et nerveux, autant par ennui que par indignation. Bravoure, jeunesse, beauté, héroïsme, génie, tout se concentrait des extrémités de la Pologne dans quatre colléges (*) d'élite, et y apportait le fruit de huit ans d'étude, d'impatience et de méditation. Là, s'élargissait pour la jeunesse le théâtre de sa destinée; parvenue palpitante de curiosité et d'espérance à la cime de l'échelle intellectuelle, elle contemplait, toute étourdie encore de ses illusions, ce globe qu'elle avait cru sage... Mais à la vue de la tourbe avilie, qui se débattait chaude de peur et d'égoïsme dans les langes d'un fantôme que les sophistes soldats avaient appelé roi ou dieu; à la vue du matérialisme et de l'intérêt purement animal, cramponnés par amour de la vie au gourdin du sbire et aux chartes octroyées, le cœur vierge se révoltait con-

(*) Universités de Varsovie, de Wilna, de Cracovie et de Lwow.

tre un ordre social qui n'avait pour lui ni place, ni attraits, ni pitié.

Alors il se créait un monde à lui; un monde d'avenir vaste et libre, un monde mythologique peut-être, mais assez riche au moins pour nourrir de ses seuls reflets tout un peuple d'insatiables imaginations.

C'est ce qu'on croyait en le rêvant, mais bientôt ce n'était plus un monde mythologique qu'il fallait à cette fraîche génération slavonne, et c'est ce qui la distinguait de la jeunesse universitaire d'Allemagne; elle se sentait humiliée de son impuissance et consumée d'énergie; elle essayait d'abord de dépenser ses facultés en dissertations et en préjugés scolastiques, parce que c'était là la direction qu'une main invisible donnait à son esprit; mais au terme de cette carrière de déceptions et de petitesses, elle rompait en visière avec la société pédante, le ciel monotone, les bourreaux de son génie et les tortures du repos. Elle cherchait, haletante de fureur et déjà de fatigue, un champ assez large pour recevoir ses ébats, des âmes libres pour admirer, comprendre et aimer son héroïsme, ses transports et ses plaintes. Mais comme elle cherchait vîte et sans ordre, elle ne trouvait rien.

Peu à peu elle se parquait, isolée et ivre d'amertume, dans des cadres qu'elle palissadait de toutes les bizarreries du mysticisme, pour les rendre inaccessibles à des hommes qui n'avaient pas voulu la concevoir quand elle avait parlé leur langage. Là, elle rêvait des costumes, des cérémonies, des hymnes, avec l'originalité, le feu, l'importance qu'elle eût mis dans la construction d'un édifice social. Alors c'était à qui porterait un habit plus rapé, à qui se batterait, chanterait, aimerait mieux; et il y avait dans tout cela autant d'amour-propre et de courage, qu'il y en eût eu dans une révolution. Et puis les alguazils de Rozniecki ne pardonnaient pas plus aux mœurs académiciennes, qu'à la rébellion; avec les souffrances et les persécu-

Nous revenait le besoin de s'attacher à quelque chose, et ce quelque chose c'était encore la société.

Le désespoir devenait mélancolie, il y avait bientôt sympathie entre les martyrs ; et après une étude plus approfondie des hommes, la jeunesse si sévère, si intraitable d'abord, voyait enfin qu'il y avait encore des élémens de vertu dans cette foule qu'elle avait cru totalement énervée. Elle sentait qu'elle n'était qu'engourdie par la conscience de son abaissement, et que pour l'arracher à cette épileptique atonie il ne fallait... que sais-je ? peut-être qu'un coup de poignard bien dirigé, qu'un cri d'alarme, qu'un branle de tocsin. Il fallait peut-être quelque chose de plus : un noyau de conspiration par exemple, ou seulement le dénouement d'une conspiration déjà ourdie, et c'est précisément ce qui malgré l'apparente léthargie de la Pologne, ne manquait jamais dans un pays où toute la nation s'est constituée depuis soixante ans, en état de conjuration permanente.

Alors se déroulaient aux regards de jeunes présomptueux qui avaient cru l'univers trop petit pour fournir des alimens et des sympathies à leur brûlante activité, et les trois cent mille paysans la faulx à la main, les curés en avant ; et les rejetons de la vieille oligarchie assis au banquet des savetiers de la vieille ville, et le luisant grenadier du quatrième de ligne formant la tête d'un cortége de quarante mille baïonnettes...

Folle de joie et d'enthousiasme, la jeunesse se ruait dans la lice les yeux bandés, le juron à la bouche, la proclamation insurrectionnelle à la main ; rien alors ne pouvait la désenchanter elle volait au carnage ; comme aux festins du paradis, pour mourir dans les convulsions de la jouissance, ou vivre dans une atmosphère de salpêtre.

La liberté devenait son élément, son dieu, son existence, et dans sa course foudroyante à travers les décombres de la décrépite tyrannie, elle ouvrait un

large sillon, où se précipitait sur ses pas tout ce qui se sentait des droits et un cœur.

Mais elle savait que derrière elle, derrière l'armée et la sainte canaille qu'elle conviait à l'immortalité, se massaient en épais bataillons les campagnes, avec leurs croyances, leurs mœurs, leur constance, leur céleste amour du bien et de la patrie; les campagnes grosses de tout un avenir de paix et d'égalité, espéré avec la ferveur de chrétiens, et la patience de justes; les campagnes si ardentes, si romantiques, si peuplées. Et puis en réserve sous les lambris dorés, les millionnaires jaloux de leur indépendance, du beau nom d'hommes populaires et de la confiance de leurs concitoyens; les millionnaires frémissant d'orgueil et de haine à la vue de l'étranger qui voulait qu'ils obéissent à un caporal et qu'ils prodigassent leurs trésors, pour élever des statues à des scélérats que leurs ancêtres eussent traînés enchaînés aux roues de leurs chars de triomphe; et puisque la malencontreuse philosophie avait depuis longtemps démoli leurs donjons, ils aimaient autant retrouver leur puissance dans l'urne électorale que dans les exigeantes antichambres du conseil administratif.

L'instinct de la liberté comme un dieu intelligent, avait tout prévu, tout arrangé, et le héros qui se chargeait de donner le signal d'extermination, n'avait que l'embarras de choisir au milieu des abondans matériaux agglomérés sur le sol révolutionnaire. S'agissait-il d'en imposer à la sotte Europe par des noms? Les fils des vainqueurs des Rakus, des Moscovites, des moines cuirassés, des Sudarmans, des Musulmans, des Tartares; la postérité de vingt connétables; tout un troupeau de pur sang royal était là, parmi les rebelles, pour orner de somptueuses armoiries leurs lanternes et leurs bonnets rouges. Fallait-il pour rassurer les poltrons sur les succès de l'entreprise, prouver que la grande œuvre que l'on méditait occupait également les gueux qui pour toute richesse n'avaient

que leur vertu, et les seigneurs qui pour toute vertu n'avaient que leurs richesses; l'intrépide illuminé et le méthodique raisonneur, le démocrate et le constitutionnel; le bigot impie et le pieux athée, le montagnard cracovien et le Numide de l'Ukraine? Les noms de Lelewel, d'Ostrowski, de Zaliwski, de Gurowski, de Zwierkowski, de Niemoiowski, de Kicki, de Kolysko, faisaient foi de l'extension universelle de l'esprit révolutionnaire. Dans les forêts volhyniennes, dans les plaines de Sandomir, aux extrémités orientales de la Lithuanie; dans les palais de Varsovie, sous les hangars de chaume des gentilshommes mendians de la Podlachie, sur la Wilia, sur le Niemen, sur la Vistule, sur la Warta; partout une population inquiète, préoccupée, taillait des bois de lance, recueillait soigneusement les parcelles des fers rouillés de ses ustensiles agricoles; cherchait des refuges pour cacher ses familles, ses grains, ses meubles; errait, chuchotait comme à la veille d'un jugement dernier; tout cela par cette espèce d'instinct pénétrant et infaillible, qui se révèle dans les êtres organisés avant les grandes catastrophes. Car malgré cette tendance générale vers un bouleversement radical, le foyer de la conspiration était circonscrit dans le cercle des initiés.

Aussi à voir cette Pologne silencieuse et immobile comme un calme d'océan; à entendre le sourd bruissement d'indistinctes imprécations que l'on eût pris plutôt pour des prières que pour des blasphèmes, on eût dit que la tyrannie avait réussi à étouffer les sanglots, les passions et la vie du peuple rebelle.

C'est dans cette disposition des esprits que le canon de juillet tonna comme la foudre au milieu d'un convoi funèbre.

C'était le signal qui après quinze ans de servitude appelait l'Europe à la régénération. C'était la trompette de la liberté qui rangeait à sa droite et à sa gauche ses prosélytes et ses ennemis.

Pour frapper au cœur de la Pologne, l'écho eut

d'abord de la peine à se faire jour à travers les cinq cent mille baïonnettes, les cordons sanitaires, les presses baillonnées de l'Allemagne prise dans le réseau de la sainte-alliance. On s'attendait peu à cette explosion et son effet n'en fut que plus terrible. L'armée campait dans les jolies baraques de Powonzki; le tyran était devenu plus exigeant que jamais; le mécontentement travaillait principalement le royaume... Quelques cris d'alarme se firent entendre; puis de fausses insinuations se glissèrent dans les pores de la société... Quand il ne fut plus possible de paralyser la publicité de ce que l'Europe admirait ou maudissait, on leva le masque, et on déclara à la fois par les cent mille bouches des mouchards, des ministres et des feuilles salariées, qu'il fallait étouffer la torche incendiaire, dans son propre foyer de résine et de poison.

Et en effet le parti du Czar était pris; la paix avec la Turquie était conclue, la Perse dormait sur ses propres ruines, Bernadotte souriait complaisamment à son orgueilleux voisin; la Prusse et l'Autriche avaient cru entendre dans la fusillade du Louvre le tocsin de quatre vingt-treize, et voyaient, comme dans un pénible cauchemar, des têtes de tyrans dans des paniers de guillotine, un peuple de trente millions mu comme un bataillon par le fanatisme de la vertu, et puis cet épouvantail gigantesque toujours agissant, toujours invincible, cette horrible propagande de vérité et de lumières, Esculape de la liberté qui dépeuple chaque jour le royaume des ténèbres. Grondaient alors à la mémoire des despotes les promesses de 1814, les importunes clameurs d'une multitude que l'on croyait satisfaite, parcequ'elle était lasse de gémir.

Pour résoudre tant de difficultés, il fallait prendre hardiment l'initiative, et en finir avec ce réservoir de républicanisme qui menaçait de déborder et d'engloutir tôt ou tard rois et mercenaires. Le dernier voyage de Nicolas à Berlin, avait été d'une haute impor-

lance ; il avait étroitement lié les deux cours du nord, et préparé une alliance indissoluble contre les efforts de l'occident. La révolution de juillet n'avait pas, il est vrai, été prévue, mais la résistance armée dont étaient convenus Nicolas et Guillaume, était aussi applicable à la révolution de juillet, qu'à tout autre événement anti-absolutiste. Ainsi la guerre que le Czar méditait, n'était que la conséquence d'engagemens pris d'avance ; elle était inévitable, pour peu que soudaine catastrophe mît le désordre dans ce plan d'offensive, parceque la révolution française était une de ses crises dont on peut ajourner mais dont on ne peut jamais effacer les effets.

Le rôle que la Pologne allait jouer dans cette lutte du nord contre l'occident, était un épisode fort curieux. Elle allait en dépit de ses intérêts, de sa mission traditionnelle, de ses sympathies, s'amalgamer aux Huns pour conquérir le monde civilisé. Elle allait, clouée à des étendards qui lui rappelaient ses infortunes, égorger des peuples auxquels elle ne devait qu'amour et reconnaissance. Les insurrections Belges et Italiennes, annonçaient qu'avant de se heurter contre les armées de la sainte-alliance, le coq gaulois rallierait sous ses ailes de géant assez de bras, de baïonnettes, de souvenirs, de cœurs, de gloire et de sol, pour entrer dans l'arène, avec l'ascendant que donne la conscience d'une bonne cause, et l'espoir qu'enfante la puissance. (*)

Alors se reproduisait cette lutte éternelle des peuplades hyperboréennes contre les méridionaux ; cette guerre des barbares qui couchent sur la glace et se nourrissent de chevaux, contre les privilégiés qui hument les parfums de l'Italie et boivent le champagne ; cette guerre de race en race qui a commencé par les Alaric, les Attila, les Czyngiskhan, et qui ne finira que par l'extermination d'une d'elles, ou la *républicanisation* de toutes deux.

(*) Nous racontons ce qui était probable alors, et non ce qui est advenu.

Dans ces conflagrations périodiques des fourmilières qui se disputent la croûte du globe, la mission de la grande famille slave jetée à dessein en travers de l'Europe, n'a pu varier un seul instant. Florissante ou décimée, libre ou asservie, constituée ou dissoute, elle barre toujours l'immense gorge resserrée entre la Baltique et la mer noire par où les asiatiques peuvent faire irruption. Elle fait toujours volte-face, et en 1830 comme jadis, en se soulevant elle ne fit que remplir la *consigne* que lui impose sa situation géographique.

Nicolas essayait de méconnaître cette irrévocable destinée, parce que l'on aime toujours à se donner le change sur les dangers que l'on court. Il savait que toute sa puissance consistait dans des peuples conquis ; et que parmi ces peuples, la Pologne était et le plus important, et celui dont la défection détruirait pour long-temps toutes ses espérances. Il crut pouvoir l'étourdir par un grand mouvement, et l'habituer à rouler machinalement sur les cylindres des Ukases, en harmonie et de concert avec les cinquante trois goubernies ; mais à la première impulsion de rotation, imprimée à cette roue étrangère, relancée dans un sens contraire par la force combinée de son génie répulsif et des moteurs de l'occident, elle jeta la confusion et l'épouvante dans l'énorme mécanisme des Czars, et menaça d'entraîner dans sa marche rebelle tout ce qui s'engrenait à ses dents de fer.

Ce fâcheux contre-temps n'entrait pas dans les calculs de la coalition du nord, et d'ailleurs, lors de la présence du Czar en Pologne, rien ne l'avait sérieusement fait présumer. Ce n'était ni les faibles protestations de quelques députés, ni les sourds murmures de la jeunesse qui eussent pu dessiller les yeux à Nicolas. Il n'avait vu, que bassesses, qu'aveugle soumission, qu'adulations, et tout cela n'avait pas été capable de lui faire assez estimer le royaume,

pour qu'il s'en défiât fortement. C'est que Nicolas n'avait été entouré que de la portion corrompue du pays ; il avait entendu les flatteries des aristocrates, et il les avait prises pour la voix de la Pologne. Il était venu apaiser des rebelles, et il n'avait trouvé que des esclaves ; c'est que les rebelles s'étaient tus pour reprendre la parole et les armes dans un temps plus propice ; or ce temps était arrivé.

Ignorant le caractère et l'organisation sociale de la Pologne, le Czar n'hésita pas un instant à la désigner comme rendez-vous de ses armées. Le ministre des finances reçut l'ordre formel de mettre à la disposition du Czarewicz des sommes suffisantes pour les préparatifs de la campagne. L'armée du royaume dût former l'avant garde des troupes impériales. Le feld-maréchal Diebitsch en reçut le commandement suprême. Alors inondèrent le royaume, les proclamations et les agens inspirateurs. A les entendre, il ne s'agissait plus que de prévenir la France au centre de l'Europe, pour tourner contre elle les masses inertes et flexibles qu'elle cherchait à influencer. C'était le rêve éternel des absolutistes ; rêve qui pour le malheur de l'humanité, s'était si exactement réalisé en 1792 et 1814. Il ne s'agissait plus que d'utiliser cette admirable discipline qui avait coûté quinze ans de travaux et de soucis au frère du Czar.

Alors vinrent à la suite des dispositions du conseil cet empressement, cette préoccupation, avant-coureurs des grandes évolutions d'État. L'armée, car c'était à l'armée que s'adressait tout cela, recevait ordre sur ordre ; on l'accablait de promesses, de menaces, d'instructions ; l'armée se taisait et obéissait, et cette inexplicable obéissance, à une époque où on redoutait tant sa révolte, déjouait tous les soupçons des tyrans.

Mais la mesure était comblée ; au premier cri de liberté apporté par le vent d'ouest aux régions de la vieille Pologne, la révolution avait été

décidée, et quand le Czar intima à son frère d'abandonner l'armée à la disposition du comte des Balcans, l'heure du soulèvement fut définitivement arrêtée.

Avant de relater ce grand drame, il faut remonter jusqu'à l'origine de la vaste conspiration qui réunit, élabora, et mit en jeu les élémens que l'amour de la liberté avait semés au hasard sur toute la surface de la république démembrée.

Le patriarche des légions polonaises, le brave Dombrowski, avait laissé pour héritage à ses vieux frères d'armes, son patriotisme et ses travaux. Depuis 1815, une association soumise à ses conseils et au mysticisme de la franc-maçonnerie, étendait ses ramifications sur toutes les contrées de l'ancienne Pologne, embrassait toutes les classes de la société, minait pied à pied les fondemens du despotisme, et rongeait insensiblement ses racines et son cœur, tant par les principes qu'elle propageait, que par les immenses ressources que l'affiliation de l'opulente noblesse mettait à sa disposition.

Dombrowski mourut, mais son ouvrage lui survécut et atteignit bientôt jusqu'aux entrailles de la Moscovie.

La société secrète absorba dans quelques années tout ce qu'il y avait de riche, d'instruit et de courageux; surchargée enfin d'affiliés, elle se rompit en plusieurs colonnes qui, quoique toutes liées par les mêmes principes, se séparèrent du trône pour alimenter dans divers sens, le patriotisme des provinces soumises aux puissances étrangères. Une des branches les plus importantes de cette immense conspiration fut la franc-maçonnerie nationale, organisée par le major Lukorsinski, et le juge de paix Machnicki. L'arrestation de ces vertueux patriotes et des plus influens parmi leurs compagnons, en 1822, la fermeture des loges et la dispersion des frères deux ans plus tard, loin de refroidir le zèle des affiliés, excitèrent leur persévérance et leur courroux.

La franc-maçonnerie étant proscrite et persécutée avec une fureur fanatique, les associations ne faisant que changer de nom et d'aspect, s'érigèrent en clubs mystérieux, en sociétés patriotiques, en cercles politiques, en réunions de bienfaisance, et traversèrent ainsi masquées, les années et la foule des délateurs.

La mort d'Alexandre fut suivie, comme nous l'avons vu, d'une éruption menaçante et simultanée, sur les bords de la Newa et de la Vistule; éruption qui ne fut autre chose que l'effet d'une ramification de la grande association. La non-réussite de ces généreux efforts, ayant entraîné la mort ou l'arrestation des chefs, les associations permanentes furent presque dissoutes, mais les membres ne cessèrent point d'agir individuellement, et au milieu du chaos enfanté par la lutte acharnée quoique mystérieuse des deux partis, plusieurs nouvelles réunions régulières surgirent de la mêlée, en 1826.

Zaliwski et Wysocki, jeunes officiers pleins d'ardeur et de dévouement, contribuèrent d'une manière remarquable à répandre les maximes libérales dans l'armée, et bientôt tous les régimens imbus de ces nobles principes par de nombreux agens initiés aux mystères de la conspiration, poussèrent des cris d'impatience et de fureur.

Les guerres d'orient et le couronnement de Nicolas, faillirent précipiter l'explosion. Wysocki et les porte-enseignes, la rage dans cœur, les fusils chargés, n'attendaient que la résolution de la diète pour fusiller sur la place de Saxe, Nicolas récemment arrivé à Varsovie. Les représentans s'y refusèrent et le coup fut manqué. Une des grandes faiblesses de Wysocki, armé alors de l'intime confiance de ses jeunes collègues, fut son aveugle déférence aux temporisations et aux puériles terreurs des chambres, rien moins que disposées à faire une révolution. Zaliwski était moins scrupuleux, mais il n'avait ni la vertu, ni la popularité de Wysocki.

L'insurrection fut ajournée. L'armée et principalement la garnison de Varsovie, absorbèrent bientôt toutes les associations secondaires, et tout ce qui brûlait de vengeance et de patriotisme se reposa sur l'énergie des *enfans du Czarewicz* (*). Les écoles, les ateliers, les provinces et la diète même, conspirant tous jusqu'alors séparément et à leur manière, leur abandonnèrent, par un instinct réellement inexplicable, les destinées de la Pologne.

La confiance que la nation, conjurée pour ainsi dire en masse, avait dans le patriotisme des troupes ne fut point déçue.

La révolution de juillet éclata enfin. La Pologne poussa un long cri d'allégresse ; Wysocki, Zaliwski et leurs compagnons, redoublèrent d'efforts. Dans plusieurs séances qui eurent successivement lieu à l'école de natation du Marymont, près de Varsovie, les principaux conjurés arrêtèrent qu'on organiserait en système la propagande révolutionnaire dans toute l'armée ; que l'on inviterait les généraux Chlopicki, Sierawki et Szembek, vénérés comme patriotes, à saisir les rênes du mouvement, et qu'avant la fin de février, la Pologne périrait ou serait libre.

Pendant ce temps-là, les patriciens du royaume, quoique circonspects et prudens n'en appuyaient pas moins de leur crédit la détermination de l'armée. Les princes Czartoryski et Radziwil, Pac, Ursinniemcewicz, Ladislas Ostrowski et son frère Antoine, Niemoiowski, Ledochowski et Soltyk ; figuraient à la tête du parti modéré qui n'attendait que le signal révolutionnaire, pour sacrifier ses fortunes et son repos à l'indépendance nationale.

Les chambres étaient représentées dans le cercle insurrectionnel par les fougueux et vertueux républicains Lelewel et Zwierkowski. Le premier adoré de de la jeunesse et du peuple, considéré comme l'expression vivante des vœux de la Lithuanie, et entouré

(*) Nom que le tyran donnait à l'armée.

d'une colossale réputation de sagesse et d'intégrité, n'avait qu'à vouloir pour exécuter.

Les corporations savantes et les académiciens enfin avaient pour organes Xawier Bronikowski, Josaphat-Boleslas Ostrowski, Bogdan, Zalewsk, Nabielak, Meyzner, Szweycer et autres jeunes républicains dévorés d'enthousiasme et d'énergie. Le borgne Gurowki représentait les fous intrépides et bavards, espèce la plus utile dans une insurrection, la plus dangereuse dans un état constitué.

Pendant que la capitale pénétrait avec anxiété l'issue de la conspiration, les conjurés avançaient à grands pas. La députation chargée d'entraîner les généraux patriotes dans la voie révolutionnaire, n'avait point réussi ; car quoiqu'impatiens de briser le joug, et sincèrement attachés à leur pays, ces vieux guerriers cherchaient envain dans leurs cœurs refroidis par les souffrances et la caducité, cet enthousiasme foudroyant qui renverse tous les obstacles pour parvevenir à son but.

Il fut dès-lors convenu que l'on se passerait des cheveux gris, que l'on confierait l'exécution du grand projet à l'école des porte-enseignes, aux élèves de l'université, à la garnison de Varsovie et aux ouvriers ; tous dirigés par quelques lieutenans et sous-lieutenans ; mais que, pour ne pas blesser l'amour-propre des vieillards chamarrés, on en initierait une grande partie au complot général, sans leur révéler cependant les détails et l'époque de l'insurrection.

C'est ainsi que les généraux Chlopicki, Sierawski, Pac, Szembeck, Krukowiecki, Stanislas Potocki, Zymirski, François Morawski, Siemiontkowski, Isidore Krasinski et Mrozinski ; les colonels Joseph Dwernicki, Rybinski, Skrzynecki, Wolski, Andrychiewicz, Prondzynski, Valentin de Haute-rive et quelques chefs de bataillon, entr'autres Antonini et Kiekiernicki, furent prévenus de la révolution qui devait bientôt éclater ;

le reste de l'aristocratie militaire étant trop corrompu, pour qu'on pût l'en instruire sans compromettre et trahir une insurrection si peu en rapport avec son égoïsme et ses principes.

Chlopicki et Prondzynski étaient encore les seuls qui, dans cette foule de doctrinaires avertis de l'avenir par prudence plutôt que par estime, fussent honorés de la pleine et entière confiance des patriotes. Une réputation exagérée de talens et d'énergie, une bravoure réelle et les persécutions de la tyrannie : voilà les titres qu'avait le premier à la popularité. L'autre, premier génie militaire de l'Europe, conspirateur actif de 1825, jeune et plein d'enthousiasme patriotique, souriait à tout ce qui était empreint du caractère révolutionnaire. On ne connaissait pas encore les vertus de Dwernicki, et le vénérable Sierawski n'avait guère que la renommée d'un brave, victime de ses opinions libérales.

Pac, Valentin de Haute-rive, Antonini et plusieurs autres officiers supérieurs, ne déployèrent tout leur patriotisme que dans la soirée même du 29 novembre, ou le lendemain de cette mémorable soirée.

Le 23 août on nomma une commission chargée de rédiger et d'exécuter le plan insurrectionnel. Vysocki, Zaliwski, Urbanski et Patzkowicz, furent principalement honorés des unanimes suffrages de leurs compagnons, et s'il n'était pas injuste de citer les conspirateurs, dans une nation qui conspire toute entière, c'est à eux sans contredit que l'on devrait attribuer la soirée du 29 novembre.

Patriotes fanatiques, jeunes, désintéressés, tout à leur pays et à la liberté, ils ne connaissaient point d'obstacles qui pussent traverser leurs projets; aussi à peine furent-ils entrés en fonction que tout prit un caractère d'énergie et de mouvement que rien n'aurait su ni prévenir, ni suspendre.

Les ouvriers invités à donner un *coup de main*, répondirent par d'unanimes transports à ce gage de confiance, et se préparèrent aux barricades.

Lelewel fut chargé de réunir dans la chambre des nonces une opposition capable de sanctionner, par une énergique protestation contre l'arbitraire, le courage du peuple et de l'armée; mais le député républicain ne fut pas plus heureux auprès de ses collègues, que ne l'avaient été les jeunes officiers auprès de leurs généraux, et presque partout la circonspection et des réponses évasives déconcertèrent ses chaleureuses Philippiques.

Ce n'est pas que la représentation nationale fût, quoique née sous l'influence moscovite, dénuée d'amour et de dévouement pour une cause qu'elle aurait dû d'ailleurs embrasser sans hésiter; c'était la résolution, le génie qui lui manquaient plutôt que le patriotisme; mais il est réservé à ceux qui ont conspiré contre un gouvernement aux yeux de lynx, et plus terrible encore dans ses soupçons que dans sa vengeance, de savoir combien il faut de cœur et d'abnégation de soi-même, pour prononcer le *oui* fatal qui va vous arracher aux douceurs d'une vie paisible, et vous précipiter dans le cratère des révolutions!

Au reste les commettans étaient là, et lorsqu e le peuple a le temps de faire lui-même ses affaires, la chose publique y gagne nécessairement; les mandataires seraient un superflu.

Tout était ainsi préparé, lorsque le manifeste de Nicolas daté du 5 novembre, les révélations du prince Lubecki et les papiers découverts dans les chancelleries des infâmes Rozniecki et Krasinski, venant à l'appui des ordres du jour, ne permirent plus de douter des intentions hostiles du Czar contre la France. Dès-lors le dessein de ne lever l'étendard de l'insurrection qu'au printemps, pouvait tout paralyser, puisque l'armée russe devait être alors concentrée sur le Bug, et n'avait qu'à pousser de vive force devant elle la Pologne et son armée, pour la précipiter bon gré mal gré, sur l'héroïne de juillet. Il n'était plus temps d'hésiter; le jour de l'insurrection fut définitivement fixé au 29

novembre, attendu que ce jour la garnison polonaise relevait tous les postes de la capitale.

Dans une séance solennelle, la justice populaire prononça un arrêt de mort contre l'élite de l'aristocratie, contre la lie des oppresseurs. Les généraux Rozniecki, Vincent Krasinski, Raustenstrauch, Blumer, Trembicki, Zass, Gendre, le ministre de la guerre Hanke, le colonel Meciszewski, et le vice-président de police Lubowiski, furent condamnés par l'implacable tribunal à être immolés à la vengeance nationale.

De nombreux émissaires parcouraient les provinces et préparaient toutes les contrées à la grande scène de régénération. Le comité insurrectionnel exerçait déjà une influence si universelle, que les officiers généraux bien que dévoués en général au Czarewicz, traitaient ses agens avec les plus grands égards et croyaient même devoir se charger des missions qui leur étaient imposées par les révolutionnaires. Et pendant que la garnison de Varsovie allait expulser les Moscovites, Szembeck, Rybinski et Skrzynecki s'obligeaient, le premier à cerner le bataillon de réserve établi à Blonie, l'autre à s'emparer de l'artillerie russe de Gora et de Skierniewice, le dernier à enlever la place de Modlin. Les patriotes de Kalisz et des autres villes de la frontière recevaient l'avis de désarmer les cosaques, les douaniers et la gendarmerie.

Ainsi, à la veille de l'insurrection, deux autorités se partageaient le royaume : l'une bruyante, tyrannique et méprisée, l'autre silencieuse, puissante et respectée.

D'autres hommes que Wisocky et Zaliwski se seraient avant tout assurés l'inaliénabilité de leur puissance, une autorité égale à leur dévouement, ou au moins toute la gloire du succès. Mais l'ambition n'était pour rien dans les généreux efforts des jeunes héros ; l'amour de la patrie et de la liberté, et ce sublime enthousiasme philosophique qui avec l'amour, peut

seul donner sur la terre une idée de la divinité, captivaient exclusivement leurs grands cœurs; aussi l'aristocratie en profita-t-elle, pour s'arroger un pouvoir que les auteurs de la révolution abandonnèrent avec modestie, une fois que l'état fut délivré de son joug.

Toujours prêts à remporter la victoire, jamais à se l'attribuer, les jeunes officiers cherchaient avec anxiété une renommée déjà faite, sur laquelle ils pussent en rejeter l'encens. Agir, c'était leur métier, mais pour associer toute la nation à leur immortel ouvrage, ils crurent indispensable de voiler la révolution du prestige d'un nom connu à la Pologne entière.

Le général Chlopicki, regardé généralement comme l'oracle de la Pologne régénérée, fut destiné, à l'unanimité, au fauteuil dictatorial; mais pour ne point compromettre une tête chère aux patriotes, on respectait son nom comme un talisman mystérieux; on ne le prononçait que tout bas et avec un recueillement religieux. C'est que Chlopicki était la plus grande réputation militaire du pays, et que l'on concevait qu'il fallait des lauriers pour garantie d'indépendance.

Dans une révolution sociale on devrait désarmer jusqu'aux sentinelles; dans une révolution d'indépendance on devrait armer jusqu'aux députés. La jeunesse, qui comprend toujours si bien les véritables intérêts de son siècle, sentit en Pologne que l'armée était tout, et qu'un grand capitaine pouvait seul sauver la patrie.

Certes, elle savait que pour déployer les talens d'un grand capitaine, il fallait jouir d'une autorité illimitée; mais elle savait aussi que pour être grand capitaine dans un pays qui a toute sa liberté à reconquérir, il faut être d'abord citoyen, puis général, car ce n'est qu'à cette condition, ce n'est que dans la conviction qu'ils seront tous remplacés à leur poste par le chef militaire, que le tribun abandonne le club, que le député pense plus à combattre qu'à déclamer, que le peuple court aux armes au lieu de rédiger des

adresses. La jeunesse savait que pour mériter la dictature, il fallait haïr les rois, aimer la liberté et être énergique comme un peuple entier; elle savait que l'homme qu'elle invitait à saisir le gouvernail, devait s'identifier avec le peuple et agir comme s'il était peuple; mais ce qu'elle ne savait pas, c'est que Chlopicki était dénué de toutes ces vertus, et en le recommandant aux suffrages de la nation, elle ne se trompait pas dans ses principes, mais dans son choix. Elle errait comme erreront toujours ceux qui, au lieu de veiller à l'enfance de leur ouvrage, le confieront à un tuteur étranger à son origine et à sa nature.

Tout cela s'était accompli avec tant de mystère et de prudence, que les tyrans se trouvaient déroutés dans toutes leurs recherches. Malgré son nombre et sa sagacité si renommée, la police n'avait jusqu'ici saisi aucun fil de la conspiration. Elle savait vaguement que l'orage s'amoncelait plus menaçant que jamais sur la tête du Czarewicz; mais elle ignorait complètement la nature, les desseins et l'origine du complot. Cependant, comme dans son aveugle fureur il lui fallait des victimes coupables ou innocentes, elle frappait, comme Hérode, tout ce qui se trouvait à sa portée, pour s'emparer des conjurés. Les soupçons et les tortures tombèrent, comme de coutume, sur la garnison polonaise, l'université et l'école des porte-enseignes. Ces deux dernières étaient devenues le but central des manœuvres de la police.

Les porte-enseignes assujétis à la gêne d'une discipline tracassière, avaient besoin de tout leur sang-froid pour ne pas éclater d'impatience et d'indignation. Agens provocateurs, visites domiciliaires, appels imprévus, perfides insinuations, exigences insupportables, humiliations, vexations de toute espèce; tout était mis en œuvre pour les réduire au désespoir, et leur arracher d'imprudentes imprécations. Mais au silence de mort, à l'obéissance passive, à l'apparente résignation de ces jeunes officiers, seule résistance

qu'ils opposassent à la tyrannie de leurs chefs, il était facile de concevoir combien étaient vastes leurs desseins et mystérieuse leur conjuration.

A force d'intrigues et de provocations, la police aidée du colonel Olendzki, directeur de l'école, était parvenue à connaître quelques détails analogues au complot; elle crut être sur la voie, parce qu'elle espérait apprendre des détenus ce que n'avaient pu lui enseigner ses plus habiles agens. Les arrestations devinrent si fréquentes et si publiques, malgré les soins que les gendarmes et les estafiers mettaient à les rendre secrètes, qu'un morne sentiment de terreur plana sur tout ce qui ne se sentait pas, par son obscurité ou son infamie, à l'abri des griffes du pouvoir.

A la tombée de chaque nuit les avenues du palais de Saxe, de l'Hôtel-de-ville, des Carmes et du couvent Saint-Martin étaient encombrées de *dorozki* remplies de victimes.

On avait découvert aux casernes de Dynasy quelques dépôts de cartouches, et de nombreuses arrestations avaient déjà eu lieu parmi les sous-officiers de la garnison. Plusieurs membres influens de l'école des porte-enseignes venaient de subir le même sort, et frappant du même trait tout ce qui semblait la menacer de plus près, la police avait introduit ses sbires dans l'intérieur de l'université, des écoles secondaires et des manufactures. Elle avait lancé ses limiers dans les provinces, et tous les citoyens connus par leur dévouement à la cause nationale, étaient observés jour et nuit par des nuées d'espions. Ostrowski relégué dans ses terres d'Helenow, Czartoryski habitant une campagne aux environs de Varsovie, Soltyk, Zwierkowski, Gurowski, Niemoiowski, envoyés dans les palatinats de Sandomir, de Cracovie et de Kalisz pour disposer les esprits de ces provinces au mouvement révolutionnaire, un grand nombre d'opulens patriotes chargés de sonder l'opinion des masses et de recueillir les fruits des longs travaux de la grande association,

les officiers enfin expédiés par les conspirateurs varsoviens aux régimens cantonnés dans les provinces, parmi lesquels se distinguait, par son dévouement et son activité, le vaillant et énergique Kicki, ancien aide-de-camp du prince Poniatowski; tous ne dûrent leur salut qu'à d'inconcevables hasards, ou plutôt encore à la subite et foudroyante explosion du 29 novembre.

Leurs opérations commençaient déjà à produire leur effet. Pendant les quatre mois qui s'écoulèrent depuis la révolution de juillet jusqu'à celle de novembre, des secousses générales ébranlèrent le royaume. La *Lithuanie* et les provinces du midi altérées par un joug durable et monotone, n'avaient encore que des idées confuses sur la vaste conjuration qui peu à peu s'était centralisée dans les huit palatinats. A Kalisz, à Lowicz, à Radom, à Lublin et à Siedlce, quelques attroupemens, d'abord insignifians, devenus cependant plus sérieux par l'activité toujours croissante des agens révolutionnaires, avaient déja pénétré d'inquiétude et d'effroi les autorités et la police. Les *prezes* des palatinats recevaient estafette sur estafette avec l'ordre et la liberté de requérir la force armée en cas que la gendarmerie fût trop faible pour contenir le peuple.

L'impopularité des autorités ajoutait au mécontentement des provinces. Les édifices publics se couvraient de placards que le gouvernement appelait incendiaires, parce qu'ils exprimaient l'indignation du peuple. On commençait à insulter partout les fonctionnaires salariés; et quand le mépris succède à la haine, une révolution est prochaine.

Ce qui se passait à Varsovie n'était pas de nature à modérer la juste fureur des provinces. Aux cauteleuses perfidies de la police avait succédé une bruyante et brutale tyrannie. Partout on n'entendait parler que d'arrestations en masse, que d'exécutions secrètes, que de mitraillades en cas de rassemblemens. Le gouverneur Lewicki, son adjudant Daszewski, Rozniecki,

Jürgaszko, Lubowicki, Vincent Krasinski, aidés d'une armée de gendarmes, d'espions et d'alguazils, se donnaient un mouvement perpétuel pour découvrir les desseins des patriotes dont ils prétendaient connaître déjà l'ensemble.

Quelques phrases entrecoupées par les tourmens de la question avaient porté tous les soupçons des bourreaux sur l'université. Entr'autres agens provocateurs chargés de compromettre les jeunes imprudens, un certain Petrykowski chassé de l'armée pour honteuse conduite, et un élève en médecine nommé Kruszelnicki avaient révélé quelques particularités qui, sans mettre à jour le plan des conjurés, avaient suffi pour nourrir le ressentiment des oppresseurs et livrer à leur inquisition tout ce qu'il leur importait de persécuter. Quelques relations établies entre les trois universités de Varsovie, de Cracovie et de Wilna aggravèrent encore leurs soupçons; il était évident pour eux que l'extension des élémens révolutionnaires ne se bornait plus à l'enceinte de la capitale, pas même à celle du royaume, mais qu'elle envahissait déjà les provinces orientales de l'ancienne Pologne.

Rien n'aigrit l'arbitraire comme des demi-révélations, et faute de pouvoir embrasser toutes les branches d'un complot, il se venge de son impuissance sur les malheureux qui les premiers tombent entre ses mains. Au reste, il fallait toute la circonspecte habileté de jeunes enthousiastes façonnés aux profondeurs d'une grande conspiration, pour ne pas être pris à chaque pas de leur héroïque et périlleuse carrière, dans les piéges d'une police aussi rusée que cruelle. Elle s'était saisie des *boursch* les plus suspects, tels que Szweycer, Meyzner et autres; dès lors tout le sort de la Pologne reposa sur leur silence. Les cachots des carmes recélaient déjà dans leurs entrailles les dépositaires de l'avenir du pays. Là, abandonnés à la barbarie raffinée de scélérats endurcis au crime par l'habitude et la dépravation, ces mar-

tyrs dûrent puiser leur impénétrable persévérance, dans la grandeur de leur mission et le saint amour de la patrie.

Dépeindre toutes les horreurs d'une infernale agonie ; ouvrir aux regards de notre siècle de civilisation et d'humanité le noir réceptacle de révoltantes atrocités dignes du moyen âge ; décrire sans être dégoûtant et cynique tous les détails de ces mystérieuses exécutions, serait pour nous une tâche trop pénible. Que le lecteur, pour s'en faire une idée, aille aux abattoirs et dans les prisons soumises aux agens de .... et là encore il ne trouvera que des assassinats, mais il ne trouvera ni les longueurs, ni le luxe des tortures des souterrains des Carmes varsoviens. Les âmes de diamant qui résistaient à ces épreuves ; les entrailles qui dévoraient l'écume de la rage et les sanglots de la douleur, plutôt que de les vomir avec des aveux desquels dépendaient tant de destinées, étaient certes des âmes et des entrailles autrement façonnées que celles des hommes ordinaires.

Décontenancés enfin par tant de constance, les tyrans commencèrent à douter de l'existence de toute conspiration, et parmi ceux qui étaient le plus portés à se faire illusion sur les dangers qui les menaçaient, le Czarewicz fut le premier à nier tout ce que la police avait la prétention de savoir. Il s'était fait une fausse idée de ce qu'il appelait la fidélité des Polonais ; il leur supposait la vertu de l'esclavage, et puis son extrême indolence pour tout ce qui n'était pas parade militaire, ou petite intrigue de mouchards, lui rendait si importune toute vigilance qui eût exigé de l'assiduité, qu'il préférait se voir exposé à être massacré dans son palais, plutôt que de s'occuper de sa conservation. Le Belvédère avait beau être le rendez-vous d'une nuée d'agens, rapporteurs d'indices plus alarmans les uns que les autres ; ceux qui avaient le privilège d'aborder le Grand-Duc avaient beau lui représenter combien son insouciance leur paraissait dé-

placée, ou essayaient envain de lui faire envisager la conspiration sous ses véritables rapports; il était tellement fatigué de ces éternelles répétitions, et si peu convaincu de la possibilité d'un soulèvement, qu'il chassait avec humeur les trop zélés, et avait pris définitivement le parti de se reposer sur Rozniecki et Lubowicki de tous les soins de la résistance, si les sinistres prédictions de la police venaient à se réaliser.

Ceux-ci usaient largement de la confiance du Czarewicz et avaient en quelques mois centuplé leur pouvoir; ils étaient devenus les visirs de la Pologne; car quant au conseil d'état, Lubecki excepté qui n'ignorait rien de ce qui se passait et méditait des coups dignes de sa haute réputation, les autres ministres et conseillers étaient complètement absorbés par les préparatifs de campagne contre la France. Les uns puisaient à Saint-Pétersbourg les instructions du cabinet Russe; les autres s'occupaient dans leurs bureaux respectifs des soins immenses que réclamait une révolution d'une si grande importance; tous ne songeaient qu'à achever leurs travaux avant le printemps avec le désir et l'espoir de n'être dérangés par aucun événement imprévu.

Le Grand-Duc lui même, malgré son imbécillité, paraissait n'attacher de prix qu'à ce qui était en rapport avec la guerre d'occident, et s'il sortait quelquefois de sa pénible préoccupation, c'était pour parcourir en calèche les rues silencieuses de Varsovie, faire empoigner quelques audacieux qui n'avaient pas le temps de se découvrir, et passer en revue les deux garnisons. Ce qui dévoilait cependant ses inquiétudes, malgré la sécurité qu'il affectait, c'étaient les prédilections qu'il accordait depuis quelques temps à la garnison moscovite; chose qui n'avait jamais été dans ses habitudes. Ces faveurs étaient accompagnées des plus rigoureuses ordonnances. Les deux régimens de gardes à pied dites volhyniennes et lithuaniennes casernés aux extrémités septentrionales de

la ville, et les trois régimens, (hussards, lanciers et cuirassiers'), logés à l'entrée méridionale tout près du Belvédère, étaient continuellement sous les armes. Les soldats dormaient souvent tout habillés, le sac et les cartouches au chevet de leurs couchettes. De fréquentes alertes troublaient leur sommeil, et dans ces instans d'alarme, la plus vive anxiété se peignait sur tous les visages. Ils craignaient toujours d'être désarmés ou égorgés dans leurs dortoirs. L'artillerie de Gersteinzweig était à Gora, à quatre milles de Varsovie. Le Grand-Duc n'avait pas cru nécessaire de la déplacer ; il paraît qu'il comptait beaucoup sur l'artillerie polonaise.

De son côté, la garnison nationale composée des gardes à pied et à cheval, du quatrième de ligne, d'un bataillon de sapeurs du génie, et de dix compagnies d'élite, suffisamment préparée à ses devoirs par ses jeunes officiers, se tenait prête à tout événement.

Cependant le 29 novembre, jour désigné pour l'insurrection, approchait. Le comité insurrectionnel, armé de toute la confiance des conjurés du Marymont, et soustrait par miracle à la sagacité de la police, s'était en dépit de mille obstacles, définitivement et après bien des délibérations, arrêté au projet d'un soulèvement général commencé par la troupe, consommé par le peuple et sanctionné par les généraux patriotes. En ne changeant rien aux instructions de centralisation données à la ligne par le Grand-Duc, en cas d'événement extraordinaire, il garantissait à l'armée le double avantage d'occuper d'avance tous les postes importans de la capitale, et d'une justification possible si l'entreprise venait à échouer. Quant au prétexte de rassemblement, il était facile à trouver ; les ordres donnés à la garnison portant qu'au premier signal de sédition, d'incendie ou de détresse, les compagnies se rendraient immédiatement à leurs rendez-vous respectifs.

Comme il était urgent de soustraire les soldats à l'influence des officiers supérieurs que l'on savait généralement vendus au Grand-Duc, il s'agissait aussi de donner à ce grand mouvement un caractère de zéle et de précipitation qui pût expliquer au besoin la licence d'un armement non provoqué par les chefs. Les jeunes officiers assumaient sur leur tête une terrible responsabilité, mais ils ménageaient aux soldats une planche de salut, même dans la plus fâcheuse des hypothèses.

Ce qui tourmentait les jeunes conspirateurs plus que tout cela, c'étaient les refus obstinés des généraux sur lesquels ils avaient fondé de vastes espérances. Aucun d'eux ne voulait se charger d'un rôle qu'il croyait au moins aussi suspect que périlleux; et il était à craindre qu'un peuple engourdi par quinze ans de servitude, ne se fît scrupule de donner toute sa confiance à d'obscurs imberbes. Chłopicki était une espèce de relique inapprochable; si on l'eût examiné de plus près on eût reconnu toutes ses faiblesses, mais en attendant, et après beaucoup de pourparlers, on crut avoir converti Stanislas Potocki, Sierawski, Pac et Siemiontkowski; et pourtant ces généraux ne s'étaient engagés à rien de positif, sinon *à verser la dernière goutte de leur sang pour la patrie*: phrase banale par laquelle les honnêtes imbéciles avaient coutume d'éluder l'exigeante ardeur de la jeunesse. Comme cependant les grands moteurs étaient déjà en branle, ne pouvant reculer devant la crise qui allait décider du sort de vingt millions d'hommes, les conjurés résolurent de se passer des vieilles renommées, et forts de leur conscience et du dévouement de leurs compagnons, ils s'abandonnèrent à leur étoile.

Il paraît d'après des données que nous n'avons pu suffisamment éclaircir, que plusieurs autres conjurations secondaires, agissant pour leur propre compte, auraient, à ce que dit M. Soltyk dans son estimable ouvrage, résolu de s'emparer, au milieu

des troupes polonaises, de la personne du Czarewicz, à l'une des nombreuses parades qui avaient lieu sur la place de Saxe. Nous ne pouvons nier ce fait, ni l'affirmer; comme cependant rien de tout cela n'est arrivé, nous renvoyons les curieux au livre de l'honorable nonce. Ce qu'il y a de sûr, c'est que rien des véritables projets de la conspiration qui avait chargé Wysocki, Zaliwski, Urbanski, Paszkowicz et Lelewel de l'élaboration du plan insurrectionnel, ne transpira au dehors.

Les vingt jours qui précédèrent la soirée du 29 novembre portèrent une empreinte de deuil et de transes qui rendit, pendant tout ce temps, vraiment indéfinissable la physionomie d'un peuple connu par sa bruyante activité, sa gaîté et son insouciance. On eût dit que l'ange de la mort avait passé son linceul de crêpe sur les dômes de la vieille Varsovie. Sur le noir pavé des quartiers du centre, où se mêlaient ordinairement au roulement des voitures et au glapissement argentin des traîneaux, le brouhaha des grandes cités et un bruissement plaintif et harmonieux tout particulier aux villes du nord; on ne voyait plus, de distance en distance, que les schakos en cône renversé et les plumets raides des grenadiers de la garde russe, ou de sinistres visages brunis par les veilles et l'orgie. On n'entendait plus à l'approche des ténèbres, que la voix cadencée et sanglottante du fripier israélite, qui en vendant les dépouilles du genre humain, semblait déjà l'appeler au repos éternel; les *qui vive* des sentinelles, et les âcres juremens des courtisanes, répétés par les angles sonores de la ville endormie.

Et puis, à chaque lever tardif de l'astre blême qui ne jetait plus au peuple asservi qu'un regard dédaigneux à travers de larges flocons de neige humide: «*Encore un jour de tortures et d'ignominie*,» murmuraient au fond des oubliettes, dans les sombres greniers des septièmes étages, dans les casernes, dans les manufactures, sous la nef lugubre des temples du

dieu des esclaves, le prisonnier, le savetier, le soldat et la vierge. Le jour se traînait long comme un siècle, lent comme la vase du Cocyte, et une nuit nouvelle venait étouffer sous sa robe d'ébène les plaintes, les blasphèmes du prisonnier, du savetier, du soldat et de la vierge.

Les échos lointains de l'heureux occident disaient pourtant que ses sémillantes peuplades bourraient leurs fusils avec les lambeaux de leurs chartes octroyées; on allait peut-être les recevoir à la figure comme un crachat de mépris; on allait avec l'insultant printemps qui viendrait libérer le globe, river ses fers sur les bords du Rhin... Oh! alors, jeunes Slavonnes, plus de sourires aux ilotes qui pour trophées déposeront à vos pieds des têtes de Français et des croix de Sainte-Anne; vieillards aux fronts hâlés par le soleil de Cadix et de Saint-Domingue, plus de larmes, plus de conseils pour votre postérité dégénérée, elle a flétri vos lauriers; et toi, mère de trois générations, qui as vu passer sur ta tête quatre-vingts ans de servitude et de liberté, de désastres et de gloire, savais-tu que les enfans, que tu berçais dans les caissons de nos vieux régimens, arroseraient un jour leurs ossemens de sang fraternel?... Arrête, tu mens Jérémie! Là où ton œil désenchanté ne voit que nègres et cadavres, il y a assez d'héroïsme pour forger une Iliade, assez de feu pour embraser l'Europe, assez de sang pour fertiliser les ruines de dix empires: seulement la terreur a tout enveloppé dans sa large bannière. Héroïsme, feu et sang, tout bouillonne et fermente dans l'abîme!... Jérémie, tu ne vois que la terreur, parce qu'elle s'est accroupie sur le cratère, laide et insolente comme une vieille prostituée, mais le cratère va vomir, et puis tu verras si les flancs du rocher sont assez larges pour recevoir les torrens d'énergie, de vertu, de gloire et d'amour que recèlent ses entrailles... et toi qui aimes à pleurer, tu demanderas où est la terreur... pour la pleurer peut-être!...

C'était la veille du 29 novembre; le comité insurrectionnel s'était assemblé dans un café obscur à l'enseigne de *Anusia;* on discutait les dernières dispositions du plan de soulèvement... Un petit salon enfumé couvait l'avenir de la Pologne... Les conjurés se séparèrent; la nuit s'écoula.

La journée se passa silencieuse et monotone comme celle qui avait précédé ce moment solennel. Une mystérieuse mélancolie répandue sur les physionomies, trahissait pourtant un léger mouvement d'anxiété; et à mesure que le suaire d'une nuit d'automne envahissait l'horizon, les rues paraissaient impatientes de se débarrasser des passans. Une bise fraîche et violente congédia plus tôt que de coutume les juifs, les patrouilles et les fiacres. La ville resta seule, triste et immobile comme une ruine féodale, avec ses ombres gigantesques, projetées sur ses vastes tapis de pavé, et le reflet de quelques étoiles tremblotantes derrière le rideau des cieux, comme de jeunes filles arrivées les premières au rendez-vous d'amour. Celui qu'elles attendaient parut enfin; c'était... un noir bataillon...

A six heures du soir les officiers conjurés s'étaient rendus sans bruit aux quartiers de leurs compagnies, et leur avaient précipitamment commandé de voler à leurs postes respectifs. Les sous-officiers de service s'étaient empressés, avec cette respectueuse obéissance qui caractérisait l'armée, de remplir leur devoir, et un quart d'heure plus tard les pelotons défilaient tranquillement, les uns soupçonnant le but de cette nocturne alarme, les autres suivant machinalement les têtes de colonne, guidées elles-mêmes par les jeunes conjurés.

C'est ainsi que les principaux points de la capitale furent envahis par les troupes patriotes. D'abord l'arsenal et le château du Czarewicz, devant tous les deux servir de centres de ralliement, on crut indispensable de confier la défense du premier et l'attaque du second aux braves que l'opinion traitait d'invincibles.

Puis le faubourg de Praga, direction naturelle de la retraite de l'ennemi, fut occupé par les grenadiers du premier de ligne; le grand pont et les munitions amassées sur ce point tombèrent sans coup férir entre les mains des insurgés. Kickiernicki commandait sur ce lieu. Les grenadiers du cinquième commandés par les sous-lieutenans Lipowski et Czarnecki, occupèrent les avenues de l'arsenal, en y attendant le quatrième de ligne. Le premier bataillon de ce régiment occupait ce jour-là tous les postes de garde de Varsovie. La banque resta sous la protection des grenadiers du deuxième de ligne, conduits par le major Zywult.

La défense de l'arsenal et de ses dépendances assurée, l'attaque du Belvédère devint l'objet principal de tous les efforts. La proximité des casernes des porte-enseignes favorisait l'exécution de ce dessein hardi, mais la faiblesse numérique de ce petit corps de héros en rendait le succès problématique; il fallut recourir aux troupes de ligne. Quatre compagnies de chasseurs à pied, casernées à quatre mille pas du Belvédère, sur les hauteurs de Dynasy, et deux compagnies du sixième de ligne, furent d'abord destinées à appuyer les porte-enseignes commandés par Wysocki en personne; le vaillant Szlegel les accompagnait.

Les grenadiers du troisième et du septième, répartis dans les rues centrales, reçurent l'avis de se porter partout où leur coopération deviendrait nécessaire. Le major Antonini occupa avec l'élite du huitième le palais du primat, s'assura des archives du ministère de la guerre et de la caisse de la garnison.

Seulement huit compagnies de la garde à pied, et le régiment de Kurnatowski refusèrent de prendre part à l'élan révolutionnaire. L'artillerie de la garde hésita et ne parut que plus tard.

Telles étaient les dispositions préliminaires qui absorbaient l'activité des insurgés, lorsque quelques mouvemens insignifians faillirent donner l'éveil à l'ennemi. Celui-ci était concentré aux deux extrémités de

la ville, mais sa position n'avait rien de prémédité. La cavalerie de la garde composée d'un régiment de lanciers, d'un de hussards et d'un de cuirassiers, habitant tous de vastes casernes situées près de celles des porte-enseignes, à une portée de canon du Belvédère, paraissait devoir être chargée de la défense de ce château; aucun ordre cependant ne lui ayant été donné à cet égard, on dût en déduire que le Czarewicz ignorait encore tout. Un profond silence régnait de ce côté; les cavaliers étaient couchés pour la plupart.

Au nord, l'infanterie moscovite composée des gardes volhyniennes et lithuaniennes, et logée assez près de l'arsenal pour s'y rendre au moindre signal, aurait dû de même occuper à temps ce dépôt d'armes, seul capable d'alimenter la fougue de la multitude. Il n'en fut rien et les Polonais eurent ainsi le temps de les prévenir et de prendre leurs mesures, sans que les Russes semblassent même s'en douter. Leur sécurité était si grande, que les officiers étaient paisiblement allés passer la soirée dans les cafés et dans les maisons de jeu.

L'enlèvement du Czarewicz devait précéder le combat; l'incendie d'une brasserie située à Solec, quartier voisin du Belvédère, devait en être le signal; l'incendie des faubourgs qui entourent l'arsenal devait lui succéder et attirer sur ce point la foule insurgée; la distribution des armes renfermées dans cet édifice devait couronner le soulèvement, et alors l'explosion devenait universelle. La concentration des troupes sur deux points capitaux en rendait l'attitude menaçante et très avantageuse.

A la tombée de la nuit, les élèves de l'université se présentent aux casernes des porte-enseignes. Il leur faut des armes. Une assemblée littéraire est proposée; les porte-enseignes russes se rendent à la salle d'étude et y trouvent leurs camarades réunis. Un certain nombre de porte-enseignes polonais se précipitent aussitôt dans la salle d'armes abandonnée, s'emparent des fusils des

Russes absens et vont les distribuer aux élèves de l'université blottis derrière les arbres de l'allée. Les porte-enseignes Trzaskowski et Kobylanski se mettent à leur tête, et tous s'élancent vers le repaire du tyran dans les transes des alarmes et de l'espérance.

Pendant cette scène solennelle, le Czarewicz, loin de pressentir le danger qui le menaçait, s'était étendu sur une bergère et commençait à goûter les douceurs du sommeil. Tout à coup un bruit sourd retentit dans les couloirs du château; des cris de détresse se font entendre; les portes s'ouvrent avec fracas; le Séjan de Constantin, le vil Lubowicki entre effaré et tremblant, réveille son maître en sursaut et lui annonce en frissonnant d'horreur que les insurgés ont forcé les postes et pénètrent dans l'intérieur du Belvédère. A l'instant même le cliquetis des baïonnettes raisonne au loin; Constantin jette sur ses épaules une robe de nuit, se glisse inaperçu devant un groupe qui déjà s'avance et cherche accompagné d'un seul valet de chambre, un refuge dans les jardins du château.

La cour du Czarewicz était nombreuse; des factionnaires étaient placés à toutes les issues, mais la terreur avait désarmé cette foule d'esclaves. Les conjurés au nombre de dix-huit avaient envahi les cours, terrassé les sentinelles, et pendant que neuf d'entr'eux occupaient toutes les sorties, neuf autres fouillaient les chambres et les corridors. La duchesse de Lowicz réfugiée dans un appartement du rez-de-chaussée, implorait l'éternel pour la conservation du tigre qu'elle avait dompté; elle oubliait qu'elle avait été Polonaise avant d'être l'épouse d'un tyran.

Bientôt les battans et les fenêtres volent en éclats; l'écho de la liberté retentit pour la première fois sous les sombres voûtes de cet antique séjour du crime et d'oppression; il est déjà désert; quelques valets courant ça et là dans les couloirs sont assommés; Lubowicki, moins heureux que Constantin, cherche en vain à se soustraire aux coups des conjurés: il tombe

baigné dans son sang et percé de treize coups de baïonnette. Gendre, favori du Grand-Duc, subit le même sort; mais le Czarewicz, l'atroce Czarewicz est déjà hors d'atteinte. Son nom fait vibrer les lèvres des jeunes héros comme une invocation infernale et va se perdre en tristes échos d'étage en étage; on l'appelle, on le cherche en vain.

Les conjurés se répandaient dans tous les sens pour saisir ses traces, lorsque le roulement de la fusillade vint les frapper avec fureur. Ils s'assemblèrent et prêtèrent une oreille attentive : les décharges se succédaient avec violence; leur poitrine se gonfla d'un religieux enthousiasme; puis présumant que la lutte s'engageait aux casernes des porte-enseignes, ils abandonnèrent le Belvédère pour aller partager les dangers de leurs frères. La tâche était difficile; les escadrons ennemis parcouraient déjà les allées des jardins voisins qu'il fallait traverser pour gagner les Lazienki. Tous les passages étaient gardés, et ce n'est qu'avec une peine inouie que les académiciens parvinrent à rejoindre les porte-enseignes. Il en était temps.

A peine les conjurés du Belvédère quittaient les casernes que Wysocki, rayonnant d'enthousiasme, entra dans la salle où étaient assemblés ses frères d'armes, et proféra d'une voix solennelle ces mémorables paroles : *Frères polonais, Lithuaniens, Volhyniens! l'heure de la liberté et de la vengeance a sonné!... Aux armes!...» Aux armes!* répètent mille fois les porte-enseignes; les baïonnettes brillent dans leurs mains, et les voilà rangés en bataille dans les parvis de leur asile. Cependant les patrouilles de service témoins de ces transports, rebroussent chemin et rapportent aux chefs de la cavalerie ennemie les détails du mouvement; mais déjà Wysocki et Szlegel débouchent de l'enceinte des casernes à la tête des jeunes officiers. Ils ne sont que cent-soixante...

Tous les yeux se fixent sur Solec dont les flammes doivent attirer la multitude et la ligne... On regarde

en vain; tout dort et se taît enveloppé dans les ténébres; le fanal a brillé un instant comme une lueur d'espérance, puis tout a disparu...

Mais loin de se décourager, les jeunes héros font retentir les avenues des casernes ennemies d'une décharge générale et se précipitent au pas de course sur le quartier des lanciers de la garde. Le pont de Sobieski reste sur leur gauche; ils saluent de vives acclamations la statue du héros de Vienne qui semble les contempler prêt à s'élancer à leur suite, et ils enfilent les tortueuses allées qui mènent à l'ennemi. A l'instant même une terreur panique se répand avec la célérité de l'éclair dans toutes les directions des logemens de cavalerie; les soldats russes surpris sans défense fuient, se débandent, s'égarent, abandonnant armes et chevaux. Les patriotes se croient maîtres des casernes, mais déjà l'aspect de plusieurs escadrons rangés en bataille dans les cours de l'édifice les arrête. A peine ont-ils le temps de se disposer à la résistance, qu'une charge foudroyante ébranle leurs rangs. Une décharge à bout portant repousse les assaillans; l'ennemi revient à la charge; Wysocki se replie; deux attaques successives cherchent en vain à l'entamer, tout se brise contre son héroïsme; la disproportion des forces étant trop grande, on ne peut songer qu'à la retraite; elle s'effectue en bon ordre. On se rallie autour de la statue de Sobieski, et là, Szlegel réforme les pelotons et propose de marcher au centre de la ville.

Ce mouvement n'est pas sans danger. Les cuirassiers de Knoryng, remis de leur frayeur et prévenus du soulèvement, accourent au galop sur les communications des porte-enseignes; mais cet obstacle ne peut arrêter des hommes décidés à vaincre ou à mourir. Ils s'éparpillent en tirailleurs, dévastent les épais escadrons de Knoryng, s'ouvrent un passage et refoulent tout sur les allées du Belvédère. Le chemin de Varsovie nettoyé, ils s'y précipitent palpitant de vengeance. Les lanciers ralliés à la voix de leurs officiers, les sui-

vent, le fer en arrêt, et essayent à plusieurs reprises de briser cette faible colonne. Un vaste édifice à demi-bâti se présente sur le chemin des porte-enseignes; ils s'y retranchent, guettent au passage les escadrons acharnés à leur poursuite et les saluent d'un feu roulant; l'effroi et la confusion dispersent les cavaliers; ils s'écoulent à travers les allées, chassés par le sifflement des balles et les cris des insurgés.

Là se termina la lutte corps à corps. Les porte-enseignes, débarrassés pour quelque temps de leurs adversaires, se plièrent en colonne et s'acheminèrent à pas lents dans la direction de l'église d'Alexandre, située au point de réunion des trois grandes allées du Belvédère. Leur perte avait été peu sensible, mais le silence de tombeau qui présidait à leur mouvement avait quelque chose de sinistre. Rien n'annonçait que la ville fût préparée au soulèvement; quelques décharges entendues de distance en distance trahissaient à peine le généreux empressement de quelques désespérés. Les six compagnies de ligne qui auraient dû coopérer à l'attaque des casernes et du Belvédère ne paraissaient pas... Les jeunes officiers se demandèrent avec amertume où étaient les troupes qui devaient voler à leur secours; où étaient l'enthousiasme du peuple délivré, la foule impatiente de son joug, les indices de la sainte révolte et les garans de la victoire?... Ils s'avançaient tristes et pensifs vers le Nouveau-Monde, lorsque l'aspect spontané des escadrons russes reformés sur leurs derrières, accéléra leur retraite: c'étaient deux escadrons de lanciers qui débouchaient de la grande allée, mais à la vue des Polonais serrés en bataille ils firent halte, se troublèrent et revinrent sur leurs pas. Les officiers se jetèrent au milieu des pelotons, en les animant du geste et de la parole, mais les soldats refusèrent obstinément de retourner à la charge et s'enfuirent au trot.

Tandis que les porte-enseignes apprêtent leurs armes, un général enveloppé dans un ample manteau,

apparaît aux jeunes officiers. Nous avons fait observer que les compagnies casernées à Dynasy auraient dû appuyer Wysocki et ses compagnons. Déjà même, se fiant au patriotisme de Stanislas Potocki, elles avaient quitté leurs quartiers pour suivre le vieillard, mais celui-ci, abusant de leur sécurité, au lieu de les conduire sur les traces des porte-enseignes, les avait menées par des rues tortueuses dont l'obscurité et le tumulte empêchaient de distinguer l'issue, au milieu des troupes russes rassemblées sous le Belvédère; et lorsqu'elles s'aperçurent de cette insigne trahison, elles se trouvèrent cernées et Potocki avait disparu. L'homme qui se présentait devant les conjurés était le général; il venait essayer la même manœuvre auprès d'eux, mais l'infâme proposition de rejoindre le Czarewicz ayant de toute part soulevé des clameurs d'indignation, il sentit qu'il n'avait qu'à fuir ou à périr. Il eût été infailliblement massacré aux cris souvent répétés de : *Mort aux traîtres!* si la généreuse intervention de Wysocki ne lui eût sauvé la vie. Le malheureux allá plus loin chercher l'accomplissement de sa triste destinée.

Le morne silence qui avait navré d'inquiétude et de désenchantement les âmes des patriotes, fut tout à coup interrompu par un effroyable tumulte et des acclamations multiplées. En doutant de l'énergie du peuple, les jeunes héros avaient blasphémé, car aux premières détonations répétées au loin comme le roulement de la foudre, les sombres quartiers de la vieille ville s'émurent d'un bout à l'autre et vomirent leur active population. Des élèves de l'université, des avocats, des écrivains, de vieux légionaires fort accrédités dans les ateliers, accoururent au centre de cette fourmilière ivre d'ardeur et de transports, lui rappelèrent la gloire de ses ancêtres et ses droits, la poussèrent comme un torrent débordé dans les rues adjacentes, et communiquant au sud de la ville la fureur qui animait déjà la partie septentrio-

nale, soulevèrent en deux heures toute la capitale. En débouchant à la fois du Nouveau-Monde et des faubourgs de l'allée de Jérusalem, des rassemblemens confus aperçurent le groupe héroïque échappé aux lances du Belvédère, et le saluèrent par les cris cent fois répétés : *Vive la liberté !!!* Les porte-enseignes répondirent en chœur : *Aux armes !* et, pleurant de joie et d'enthousiasme, se confondirent avec la multitude.

C'est alors que le professeur Lelewel vit entrer chez lui ses jeunes élèves noirs de sueur et de poudre. Le vertueux patriote veillait au chevet du lit de son vieux père qui la nuit même expira de souffrance. On le conjura de se mettre à la tête de l'insurrection, mais cette fois la piété filiale l'emporta sur l'amour de la liberté ; il ne put se résoudre à quitter le moribond et congédia tristement ses élèves.

Déjà la colonne conduite par Wysocki et Szlegel atteignait l'église de Sainte-Croix, au centre du Nouveau-Monde, lorsqu'un cavalier fugitif s'embarrassa dans ses rangs. C'était le général Trembicki qui, quelques jours avant la soirée du 29, avait été nommé par le Czarewicz chef des porte-enseignes, et qui alors refusait avec dédain de remplir ses nouvelles fonctions. Il se dirigeait vers son protecteur ; on l'entraîna de vive force dans le torrent populaire.

La foule augmentait à chaque instant. La troupe de ligne parcourait les rues. Les gardes abandonnaient leurs postes pour rejoindre leurs corps, et les porte-enseignes se répandaient dans toutes les directions pour armer et grouper les attroupemens formés sur les places publiques. On n'entendait qu'un mélange étourdissant de décharges et d'acclamations.

Aux premiers cris d'alarme, les Juifs et les épiciers avaient barricadé leurs boutiques. Le peuple était dans la rue et l'effroi dans les splendides boudoirs des aristocrates. Plus d'un voluptueux endormi au sein d'une orgie, se réveillait au bruit des combats, livide de peur et de remords.

Au milieu du tumulte, un jeune officier se présenta au théâtre des Variétés, et, congédiant d'une voix d'airain baladins et spectateurs, appela aux armes la foule ébahie. Les officiers russes, habitués des loges, s'extasiaient paisiblement sur les roulades de la prima-dona, quand le cri de *vive la liberté !* retentit à leurs oreilles comme une sentence de mort. Ils jetèrent leurs épées, et la multitude transportée d'enthousiasme, vida la salle avec la confusion de l'impatience et de l'allégresse.

Les attroupemens formés dans le Nouveau-Monde et dans les faubourgs du sud se pressaient à la suite des porte-enseignes et des académiciens. L'ivresse populaire était à son comble et tout refluait pêle-mêle vers l'arsenal où déjà la fusillade retentissait par intervalles. La jeunesse formant la tête du cortège entonnait le fameux hymne : *Non, Pologne, tu n'es pas sans défenseurs !* Comme on se dirigeait en masse vers le palais du vice-roi, deux coups de pistolet tirés à-bout portant, attirèrent l'attention de la foule. On eut à peine distingué, à la lueur des réverbères, les traits de Hauke et de son chef d'état-major Meciszewski, que tous les fers furent plongés dans leur sein. A la vue du sang qui ruisselait abondamment des entrailles du corpulent ministre, la multitude poussa des clameurs de rage, qui trahissaient la contrainte qu'elle s'imposait pour ne pas massacrer tous les misérables qui avaient si long-temps fait peser sur elle leur insolent orgeuil et leur féroce tyrannie. La généreuse jeunesse cherchait envain à calmer son délire ; les porte-enseignes rompus par l'affluence des nouveaux venus alignaient leurs rangs devant le palais du primat où les rassemblemens s'étaient concentrés, lorsqu'un carosse vint à passer. Le cocher interrogé n'osant répondre, le voyageur annonça d'une voix enrouée qu'il était le général Nowicki ; le peuple le fusilla dans la conviction que l'infâme Lewicki était tombé sous ses balles, puis enflammé par ce nouveau meurtre, se rua

sur le prisonnier Trembicki; les porte-enseignes exhortèrent envain le général à partager leur gloire ; esclave fanatique, en mordant la poussière, il s'écria encore :» *J'ai juré fidélité à mon souverain.*»

Cependant, à mesure que la foule venue du sud s'avançait sur les pas des conjurés vers les quartiers du centre, la fusillade s'animait sous l'arsenal.

Jetons un coup d'œil sur ce théâtre. A peine l'infanterie russe put supposer une lutte soutenue à l'autre extrémité de Varsovie, qu'elle se prépara à envahir le centre de la ville. Le général Zymirski, commandant la garde de Lithuanie et celle des Grenadiers polonais, indécis sur les mesures qu'il allait prendre, réunit ses forces, quitta les immenses casernes d'Alexandre et prit lentement le chemin de la place d'armes. Le commandant du régiment russe décidé à marcher sur les insurgés, voulut se détacher de Zymirski, mais celui-ci lui ordonna impérieusement de le suivre au champ de Mars, point de ralliement ordinaire des gardes à pied. Le russe obéit. Malgré ce trait de prudence, l'inaction de Zamirski devint trop nuisible à la cause polonaise pour ne pas ternir sa réputation ; sa conduite ultérieure acheva de le perdre dans l'opinion des insurgés.

Les gardes Volhyniennes, moins circonspectes que le régiment lithuanien, coururent aux armes à la première clameur qui se fit entendre, bien que le général Essakow qui les commandait et la plupart de leurs officiers fussent absens. Elles juraient en chargeant leurs fusils, de ne point laisser pierre sur pierre dans la superbe Varsovie.

Mais en même temps le deuxième bataillon du quatrième de ligue venait de lever l'étendard de la liberté, sous les ordres des lieutenans Lubowiecki, Wyszkowski et Swiencicki. La tête de la colonne était prête à franchir la grande porte des casernes de Sapieha, lorsque le colonel Boguslawski, instruit de la révolte de son régiment, accourut l'épée à la main, pour faire ren-

trer les soldats dans ce qu'il appelait leur devoir. Terrassé aussitôt et repoussé avec violence, il ne put contenir un instant les braves qui, guidés par leurs jeunes officiers, s'élancèrent à travers la rue des Franciscains dans la rue Wolowa pour occuper la place de Nalewki, la gauche appuyée à l'arsenal. Le capitaine Roslakowski fut à peine proclamé commandant, que les fers ennemis étincelèrent dans le fond de la rue. Le bataillon du quatrième changea de front en s'adossant à l'arsenal et se trouva en face du premier bataillon volhynien conduit par le colonel Owander. Zaliwski étant arrivé en toute hâte sur les lieux pour diriger la défense de l'arsenal, commanda aux grenadiers du cinquième de mettre le feu aux maisons en face de Nowolipie, pour provoquer les signaux convenus avec les porte-enseignes ; fort inquiet de ne pas recevoir de réponse (nous avons vu que le fanal de Solec à peine allumé s'était éteint aussitôt), Zaliwski ne s'en décida pas moins à une résistance désespérée.

Nous nous rappelons que, d'après les dispositions primitives, les deux compagnies d'élite du cinquième barraient déjà les avenues de l'arsenal. Le sous-lieutenant Sobiewski envoyé au camp de Powonzki pour se procurer des munitions, s'était acquitté de sa mission (1). Les caisses contenant les cartouches furent précipitamment vidées ; le jeune Lipowski inspiré par une noble ardeur qui relevait la régulière beauté de ses traits, s'élança devant le front des grenadiers et leur communiqua dans une brève et foudroyante allocution, les transports qui dominaient son âme ; mais il n'eut pas le temps d'achever. Sa voix fut couverte par de frénétiques applaudissemens, et quand il se fut écrié au comble de l'indignation « Amis ! choi-« sissons entre vingt-cinq ans de servage dans les an-« tres du Caucase et une liberté fécondée de notre sang» les grenadiers l'enlevèrent de terre en blasphémant de joie

(1) Sztolzmann, officier employé à la confection des projectiles, avait fourni aux conjurés les autres combustibles.

et foulant aux pieds leurs plumets noirs. A l'instant même un des conjurés demanda le mot d'ordre, et trois cents voix rugirent spontanément *Liberté! Indépendance!*

A peine les deux compagnies eurent-elles flanqué les ailes de l'édifice et chargé tumultueusement leurs fusils, que le général Blumer se présenta aux avant-postes. C'était un des aristocrates les plus détestés de l'armée. Interrogé sur le but de cette apparition inopinée, il ne répondit que par des injures. Démonté et saisi aussitôt, il devait expier sa témérité au corps-de-garde, lorsque prêt à désarmer le factionnaire et à s'évader, il fut fusillé par les soldats qui l'escortaient et achevé à coups de baïonnettes. Il était temps de se défaire des scélérats, car les premières décharges des Volhyniens avaient déjà donné le signal du combat.

Tandis que le colonel Owander attaquait de front le quatrième de ligne, l'autre bataillon volhynien avançait sur sa gauche par Nowolipie, et menaçait la compagnie de Lipowski, logée entre l'arsenal et le palais Mostowski.

Pendant que la fusillade se prolongeait, le lieutenant Nowosielski, de service à l'école d'artillerie, harangua les élèves, les entraîna sur ses pas, fit atteler deux pièces d'artillerie, fabriquer des gargousses avec des gants de fantassins, et s'élança à la course vers l'arsenal. Quelques élèves de l'école d'application étant parvenus à escalader les murs des casernes où on les avait enfermés, rejoignirent leurs compagnons. Tout cela fut exécuté avec la célérité de la parole qui ordonnait.

Cependant les Volhyniens, las d'une lutte fort désastreuse pour leurs colonnes démasquées, s'étaient précipités en avant avec beaucoup de résolution. Le quatrième de ligne avait repoussé le bataillon opposé à son feu, mais la compagnie de Lipowski, serrée de près par un bataillon tout entier, s'était retirée avec quelque précipitation derrière le palais Mostowski. Là,

elle se reforma et reprit haleine; le quatrième, quoique victorieux, rompit en arrière pour se placer à sa hauteur. L'artillerie de Nowosielski arrivée fort à propos en imposa aux Volhyniens, arrêtés d'ailleurs par l'incendie de Nowolipie. Bien que les flammes séparassent les combattans, Zaliwski se précipita au devant de l'ennemi; Lipowski renouvela l'attaque à la tête de ses intrépides grenadiers, et le quatrième se jeta, la baïonnette haute, sur le bataillon d'Owander.

Les Russes plièrent et s'enfuirent en enlevant leurs morts et leurs blessés. Des patrouilles détachées les poursuivirent seules dans la direction du champ de Mars, parce qu'il était urgent de se tenir en force sous l'arsenal, tant que l'on n'aurait point de nouvelles positives sur l'issue des efforts de Wysocki.

Comme les Volhyniens, découragés par leur défaite, atteignaient en désordre la place de Muranow, ils se heurtèrent soudain contre le bataillon des sapeurs commandé par le colonel Maykowski. Cette troupe depuis long-temps influencée par les conspirateurs, venait de quitter ses casernes aux premiers cris de liberté. Le sous-lieutenant Malczewski, qu'elle avait proclamé son chef, l'avait d'abord conduite au champ de Mars où, s'étant aperçu de la présence des gardes de Zymirski et croyant devoir éviter une rencontre, il avait résolu de marcher sur l'arsenal pour y rejoindre Zaliwski. Tandis qu'on paraît délibérer sur ce dessein, le commandant Maykowski arrive et donne aux soldats l'ordre de rentrer dans leurs casernes. Malczewski, furieux, décharge un pistolet sur le colonel et le manque. Maykowski déconcerté, promet fidélité à la cause insurrectionnelle; on lui crie de conduire le bataillon à l'arsenal, et il obéit avec la soumission d'un enfant.

On abandonne aussitôt le champ de Mars, laissant là Zymirski et ses gardes; on traverse les faubourgs au bruit de la mousqueterie qui cesse tout à coup, puis à l'entrée de Muranow, on rencontre Owander et ses

Volhyniens repoussés par les défenseurs de l'arsenal. On fait halte de part et d'autre ; les Volhyniens, quoique précédés de quatre pièces d'artillerie chargées à mitraille, hésitent à tirer les premiers et demandent la liberté d'évacuer la ville et de se retirer au champ de Mars. Les sapeurs accordent cette espèce de capitulation, franchissent la place et vont de leur côté rejoindre les défenseurs de l'arsenal.

En même temps, les faubouriens du septentrion, les rassemblemens de Powonzki, de Muranow, des ruelles voisines du quartier des Juifs, soulevés comme des flots de poussière sous les pas du quatrième, du cinquième et des sapeurs, se ruèrent de toutes parts vers l'arsenal délivré, et se confondirent sur des pyramides de boulets, avec la foule qui entourait les porte-enseignes arrivés sur ce point. Cette bruyante multitude n'était armée que de bâtons, de cognées, de poignards, de pinces, de fourches; elle demandait des fusils à grands cris, et se précipita sur les portes de l'arsenal pour les enfoncer. Le général-directeur, Bontemps, voulut envain résister aux clameurs du peuple impatienté; les lieutenans Nowosielski et Zaionczkowski brisèrent les portes à la tête d'un détachement du quatrième ; le torrent pénétra dans l'enceinte des magnifiques dépôts de l'édifice, et enleva en un quart d'heure cinquante mille fusils, sabres, lances et pistolets. Se répandant alors dans tous les sens, les colonnes insurgées, conduites par les élèves de l'université, se dirigèrent les unes vers la place de Saxe, le faubourg de Cracovie et le Nouveau-Monde, pour arrêter la cavalerie russe qui, revenue de sa stupeur, paraissait menacer ces points; les autres vers les faubourgs qui enveloppent la place d'armes, Muranow et Powonzki, afin de contenir les bataillons des gardes volhyniennes et lithuaniennes qui s'étaient amassées sur cet espace. Ceux qui étaient restés sous l'arsenal exigèrent que l'artillerie de la garde casernée tout près livrât ses pièces; le commandant Chorzewski refusa.

de le faire, mais Nowosielski lui ayant mis le pistolet sur la gorge, tout alla à merveille et les canons furent attelés.

Le fils du ministre Hauke, servant dans cette batterie, aurait été massacré par les insurgés s'il n'eût montré un sang-froid et une dignité qui, en imposant à la foule, lui apprirent que l'infamie n'est pas plus héréditaire que le mérite.

La troupe de ligne se dissémine sur divers endroits. L'artillerie occupe la place de Krasinski et braque ses bouches à feu sur la rue de Napoléon. Les compagnies du cinquième occupent le débouché de la rue Leszno et donnent la main aux grenadiers du deuxième placés sous la banque. Là encore, apparaît comme une vision importune, et chargé des sabres qu'il vient d'ôter à la foule confiante, le soucieux Potocki, et avec ce perfide accent de familiarité qui dit tant dans la bouche d'un vieillard que l'on s'est habitué à vénérer, il exhorte les soldats à rejoindre le Czarewicz. Les grenadiers se regardent, muets de surprise et d'indignation; il est dix heures; Potocki redouble d'instances; la foule s'attroupe; quelques conjurés entourent le général et mêlant la prière aux reproches, l'invitent à mieux employer sa popularité et à prendre le commandement des patriotes pour combattre les tyrans; alors Potocki change de langage, éclate en injures, et ordonne impérieusement à Lipowski de le suivre au Belvédère à la tête de la compagnie. Le capitaine Smiechowski récemment accouru au milieu de ses grenadiers va obéir, mais le peuple attiré par la discussion qui s'est élevée entre le général et les soldats insurgés, se jette sur le malheureux, le démonte et le terrasse. Les grenadiers témoins de cette scène contemplent immobiles de douleur, le vieillard luttant seul avec une vaillance digne d'une meilleure cause, contre une multitude acharnée. Accablé de coups, roulé dans le ruisseau et couvert de sang, il allait enfin succomber, lors que les gendarmes arrivés à

bride abattue dispersèrent le groupe, dégagèrent la victime et faillirent l'enlever; une grêle de balles partit alors des rangs de la troupe, et Potocki atteint avec plusieurs gendarmes, ne survécut que douze heures à sa blessure, s'écriant dans les convulsions de l'agonie, qu'il était bien terrible de mourir de la main de ses compatriotes. Il avait cependant dépendu de lui de trouver un trépas plus glorieux, car il est à remarquer qu'entré à peine dans la carrière de l'indépendance, le peuple insurgé cherchait partout des chefs d'une renommée historique, et s'accrochait à toutes les têtes chauves de l'Empire et des légions; mais la plupart de ces vieillards dégénérés, loin de répondre à sa confiance, provoquaient son désespoir par des refus ou des trahisons.

Réduit à chercher chefs et soldats dans ses propres rangs, il mettait peut-être un peu trop de précipitation dans ses justes vengeances, mais encore clément dans sa fureur; il n'immolait que ce qui s'obstinait à ne pas être converti.

Il y avait eu tant de désordre, tant d'anxiété, tant de précipitation dans l'insurrection, que les victimes enterrées vivantes par les tyrans dans les prisons, avaient été oubliées quelques instants. Un peu remis de leurs premiers transports, le peuple et les soldats conduits par les amis des détenus, s'élancèrent en foule vers les Carmes et le couvent des sœurs Saint-Martin.

Ces horribles bastilles étaient gardées par différens détachemens du premier bataillon du quatrième. Étrangers au mouvement insurrectionnel, et fidèles à leur consigne, les grenadiers firent d'abord tête à la multitude; mais instruits bientôt de ce qui se passait dans la ville, ils fraternisèrent avec les insurgés, leur livrèrent passage, et aidant l'impatiente ardeur des libérateurs, enfoncèrent de concert avec eux les triples portes des souterrains, pour arracher au supplice d'une lente agonie, un grand nombre

de malheureux, qu'on eut quelque peine à trouver dans ces labyrinthes infernaux.

A la vue de ces spectres barbus que l'air asphyxiait, pour qui l'espace était sans bornes, la liberté un rêve, l'existence un effort ; à la vue de ces vieillards de vingt ans dont les yeux caves et sanglans ne pouvaient supporter la faible lueur de l'incendie mourant, de ces momies dont les crânes chauves et amollis comme ceux de vieux cadavres par les miasmes du cercueil, cuirassaient à peine des cerveaux privés de mouvement et d'intelligence ; à la vue de ces lèvres vertes de soif et de froid qui, dans leurs rares ébats, articulaient une langue que l'on ne comprenait pas ; un frisson d'indicible terreur pénétra la foule consternée... Vous croyiez délivrer des hommes que vous aviez aimés et connus, vous déterriez des entrailles de la terre des automates qui semblaient se plaindre dans leurs murmures inintelligibles, de votre importun empressement à déranger leur sommeil. Ils espéraient être morts, et vous les rappeliez à une vie dont ils avaient perdu le souvenir et la conscience... Ça et là épars des ossemens, des instrumens de supplice, de larges sillons d'écume violette et de sang décomposé... Ici, des gouffres ingénieusement cachés sous des voûtes épaisses, et au fond de ces abîmes qui, comme les cataractes de l'Érèbe, n'étaient connus que de Satan et de Rozniecki, les traces de dix empoisonnemens et de vingt morts lentes...

Il y avait cependant parmi les délivrés des nerfs auxquels les exhalaisons de la fange, le gaze carbonique et les crampes n'avaient pas encore ôté toute leur sève ; de jeunes héros qui n'avaient pas vécu un lustre dans ces tombeaux, et ceux-là, fous de joie et de reconnaissance, s'abreuvaient à longs traits d'air pur et de larmes brûlantes, s'arrachaient leur poil humide et grisonnant, sautaient, chantaient comme des sauvages échappés à la fourche du négrier. Demain quelqu'agent de Rozniecki allait leur lire leur sentence

de fusillade, ou de détention perpètuelle, et voilà que l'ange de la liberté a ouvert leur sépulcre, et voilà que dans une heure peut-être ils mourront pour la patrie; ils vont serrer dans leurs bras leurs amantes, leurs pères, leurs Dieux... Des armes! des armes! répètent-ils aux amis qui les étouffent d'amour et de jouissance contre leur sein. Le ciel blême qui semble à leurs prunelles affaiblies émaillé de soleils; ces groupes de figures rougies par le reflet de l'incendie, où respire l'allégresse et l'espérance; ce langage harmonieux si différent des échos de l'oubliette; ce monde récréé, bruyant, libre comme un Éden révé... Oh! c'est trop de délices à la fois pour le pauvre libéré; de pitié, étourdissez-le par le bruit des armes, ou il va expirer de bonheur...

Moins heureuses furent les victimes entassées dans les caves de l'Hôtel-de-ville et dans les greniers des ruines de l'ancien château des électeurs de Saxe; enlevées dans les premiers instans elles avaient suivi dans les fers, les satellites du Czarewicz dont l'infortune n'avait pas amorti la cruauté.

A mesure que l'insurrection se propageait de rue en rue, de place en place, de faubourg en faubourg, les corps-de-garde s'emplissaient d'espions, d'agens du gouvernement et de Russes. Plusieurs généraux et trente-six à quarante officiers avaient été arrêtés et écroués, à mesure qu'ils étaient accourus au bruit de la fusillade dans l'espoir de rejoindre leurs régimens. Les généraux Bontemps, directeur de l'arsenal, Essakow, commandant de la garde volhynienne, Engelmann, commandant celle de Lithuanie, Lange, officier d'état-major, Krywcow et Rychter; les colonels Gress, Ignatiew, Buturlin et autres, se distinguaient parmi ces étrangers qui, si fiers naguère, se prosternaient alors devant les patriotes pour implorer leur clémence. Un grand nombre de soldats russes privés de leurs chefs, venaient déposer leurs armes et leur sûreté entre les mains des vainqueurs.

Plusieurs mouchards tombèrent sous les coups de la multitude ; ces infâmes saisis de terreur fuyaient dans toutes les directions ; on compta parmi les morts, les hauts dignitaires non compris, Zass, Makrot et autres. Nowosilcow ayant pressenti la révolution s'était évadé le 25, mais au milieu des cris : *Mort aux traîtres et aux espions ! Les aristocrates au réverbère !* qui retentissaient de toutes parts, on entendait souvent prononcer le nom de Rozniecki accompagné d'effroyables imprécations ; on fouillait envain tous les repaires de la tyrannie dans l'espoir de découvrir la retraite de ce scélérat ; il avait échappé à toutes les recherches à la faveur d'un habit de cocher de fiacre qu'il aveit payé au poids de l'or. Il avait rejoint son maître au Belvédère. Le peuple le pendit en effigie à une lanterne voisine de la prison des Carmes.

Tandis que ceci se passait sous l'arsenal, dans la rue Leszno et vers le faubourg de Cracovie, la garde à cheval casernée en face du jardin de Saxe, influencée par son commandant Kurnatowski, s'était prononcée en faveur du tyran.

Sortie de ses casernes après l'attaque de l'arsenal, ayant en tête le colonel Zielonka, elle traversa la rue Royale, passa par la rue Solna en désarmant les groupes formés sur son passage et occupa la place de Saxe déjà inondée de peuple. A l'aspect de ces rassemblemens criant *aux armes*, se pressant en masse et menaçant de décharger leurs fusils sur les traîtres, les escadrons de la garde se formèrent en bataille et s'élancèrent sur eux. Une lutte de quelques instans s'en suivit ; les sapeurs attirés par la fusillade se rompirent en pelotons, appuyèrent la foule insurgée qui commençait à plier, et poussèrent les assaillans la baïonnette dans les reins jusqu'au delà de la statue de Kopernik située au fond du faubourg de Cracovie. Une compagnie de la garde des grenadiers aux ordres de Czechowski et détachée du régiment, venait de s'étendre sur la place de Saxe évacuée par les chasseurs

de Zielonka, lorsque le général Siemiontkowski parut et, imitant Potocki, commanda aux lieutenans Cerner et Malczewski, qui conduisaient les sapeurs, d'aller au Belvédère rejoindre le Grand-Duc. Les grenadiers de la garde témoins de cette ridicule insulte l'étendirent sur le carreau; un mouvement général se fit apercevoir aussitôt sous la statue de Kopernik; en effet, la garde à cheval se disposait à fondre sur les insurgés. Cerner retira son peloton de sapeurs sous le palais, se retrancha derrière les chaînes de la grande cour et jeta une rangée de tirailleurs sur son flanc gauche menacé. Cette précaution devint inutile; l'ennemi s'arrêta et n'osa pousser plus loin.

Minuit sonna.

Sur ces entrefaites, les porte-enseignes avertis du danger qu'avaient couru les patriotes au centre de la ville, étaient accourus sur le point assailli, avaient ranimé le courage de leurs compagnons, fait feu sur les cavaliers, et rejeté leurs escadrons sous l'église de Sainte-Croix. Il était deux heures du matin. On voulait avancer, lorsque le mugissement du canon suspendit toutes les dispositions. L'alarme se répand; on crie à la trahison; on fuit, on s'interroge et l'effroi se propage sans que personne puisse expliquer les motifs de cette étrange panique; enfin l'orage s'apaise et on apprend que quelques troupes de ligne marchant avec précipitation et ayant refoulé le peuple sur la ligne de tir des pièces établies sur la place Krasinski, le commandant Labanowski, trompé par l'apparence, a balayé la rue, tué quelques imprudens et semé la terreur dans la foule qu'il a pris pour des bataillons ennemis.

Pourtant, plusieurs heures se sont écoulées depuis l'envahissement du Belvédère, et la plus horrible confusion y règne encore. Le Grand-Duc errant dans les jardins, tremblant de froid et de peur, rencontre M. Szmid, ambassadeur de la cour de Berlin, le suit en silence, entre dans une misérable chaumière, et

rédige sur deux chiffons les rapports qu'il croit nécessaire d'adresser à Nicolas et au roi de Prusse, son allié.

La cavalerie russe éveillée en sursaut, parvint à se rallier après la retraite des porte-enseignes et s'avança même en masse dans la direction de l'église de Sainte-Croix, où elle se joignit aux flanqueurs des escadrons de Kurnatowski. Ceux-ci étaient accompagnés des gendarmes qui venaient de braver le feu du peuple et des porte-enseignes, après avoir franchi la place de Saxe en entraînant les patriotes qui languissaient depuis plusieurs mois dans les cachots de l'ancienne résidence des électeurs. Les victimes furent présentées au Grand-duc; après avoir essuyé ses viles injures, elles furent très étonnées de se trouver au milieu de compatriotes; nous avons vu en effet que les grenadiers du premier et du troisième léger, entraînés par Potocki, s'étaient joints malgré eux à la cavalerie ennemie, au lieu de secourir les porte-enseignes, comme il avait été convenu qu'ils feraient. Quatre pièces d'artillerie, commandées par le sous-lieutenant Nieszokoc, avaient subi le même sort après avoir fait de vains efforts pour échapper à la vigilance de la garde à cheval qui, sous le prétexte de les protéger, les avait emmenées au Belvédère. Quelques autres pelotons, détachés de leurs corps, formaient le reste des Polonais rangés sous les ordres du Czarewicz; on y attendait de plus les grenadiers de la garde conduits par l'indécis Zymirski.

Constantin, accablé de douleur, de sombres pressentimens, tombé dans une espèce d'atonie qui tenait de la stupidité de l'aliéné, parcourait, muet, les débris épars de cette belle armée dont il avait si long-temps ambitionné le commandement suprême. Comme il passait devant les grenadiers du premier léger, un officier l'ajusta; le fusil rata; le tyran s'éloigna au galop en criant: *tire! tire!*

Les généraux Kuruta, Knoryng, Strantmann et
5 Markow s'efforçaient de réunir les escadrons dispersés

et égarés par les combats, l'effroi et les ténèbres. Les généraux polonais Rozniecki, Vincent Krasinski et Kurnatowski, soustraits par force ou par adresse à la vengeance des insurgés, s'étaient réfugiés dans le camp de Constantin. Le premier de ces renégats proposait au Czarewicz, qui ne savait à quel projet s'arrêter, de fondre à l'instant même sur les rebelles avec ce qu'il avait de troupes disponibles, mais le prince, aussi lâche que cruel, ordonna à son digne lieutenant de se taire.

Les deux partis passèrent la nuit sous les armes, dans la plus grande inquiétude. Les patriotes croyaient à chaque instant les colonnes ennemies prêtes à les attaquer, mais la même terreur régnait dans les rangs des Moscovites. Tout l'espace compris entre le Belvédère et le faubourg de Cracovie, était couvert d'escadrons qui trois fois s'avancèrent tumultueusement en poussant des acclamations de carnage jusqu'à l'église de Sainte-Croix, et trois fois pénétrés d'effroi à la vue des insurgés se replièrent avec confusion.

(30 nov. 1830.) Le jour dévoila enfin la situation des deux camps. La garde à cheval, placée en tête des troupes de Constantin, occupait seule le débouché du Nouveau-Monde et menaçait l'intérieur des quartiers du centre. Les grenadiers du huitième, commandés par le major Antonini, opposaient leur front aux escadrons de la garde; il était alors cinq heures du matin. Déjà la lutte s'engageait, déjà la fusillade se mêlait au cliquetis des armes dirigées par Zielonka, lorsque l'apparition subite des sapeurs sur la gauche de l'ennemi, au pas de course et tambour battant, accéléra sa retraite. La compagnie de Czechowski et deux pièces d'artillerie conduites par Ekielski, accoururent sous les ordres d'Antonini, et favorisèrent son triomphe.

La retraite de la garde à cheval s'exécuta au galop et compléta la concentration des troupes de Constantin sous le Belvédère. Nous avons observé que quatre régimens de cavalerie, plusieurs compagnies d'infan-

terie et quelques pièces d'artillerie en formaient alors la totalité. On commençait à s'inquiéter de l'absence de l'infanterie de Zymirski, d'Essakow et d'Engelmann; mais celle-ci, acharnée à répondre au feu des insurgés logés dans les faubourgs de l'autre extrémité de la ville, ne rejoignit le gros de la cavalerie que le soir.

A dix heures du matin la capitale était en fermentation générale; le peuple, incertain sur son avenir, parcourait en armes les rues et les faubourgs en poussant par intervalles des clameurs d'impatience et de vengeance. A la faveur de ce désordre, la lie de la canaille qui est toujours là peureuse et avide pour déshonorer les révolutions, sortit comme de dessous terre, et, après s'être assurée de la préoccupation des insurgés, assaillit la caisse moscovite et les boutiques des Juifs. Tout en massacrant les épiciers israélites comme suspects d'espionage, les pillards dévastaient leurs demeures; mais aussitôt instruit de ce débordement de brigandage, le peuple se jeta sur les coupables et en fit une prompte justice. Héroïsme et générosité, tout était instinct chez la foule, car personne ne dirigeait ses coups; elle frappait au hasard et cependant frappait bien et avec ensemble, parce que l'enthousiasme lui tenait lieu d'ordre, et l'accord de discipline.

Enfin quelques généraux se montrèrent au milieu du peuple et furent accueillis par de bruyantes acclamations. L'aigle blanc remplaça le noir sur les façades des monumens publics; le plumet noir fit place à la cocarde nationale, et les places retentirent des refrains chéris mariés au roulement du tambour et de la mousqueterie. Partout on se félicitait, on se nommait frère avec cet accent passionné pui pénètre l'ame, on s'embrassait les larmes aux yeux, sans parler, sans se connaître. Les fenètres ébranlées par le canon, se pavoisaient de femmes, de mouchoirs, de trophées; des troupes de jeunes filles for-

litraient dans les rues jonchées de cadavres, de cartouches, de dépouilles, en distribuant des vivres, des secours et des cocardes. La capitale était délivrée.

La retraite de la cavalerie de Kurnatowski avait favorisé la délivrance des patriotes arrêtés ou réfugiés chez le général Siemiontkowski. Alors parut le vieux Sierawski qui, à ce qu'on dit, s'était constitué prisonnier chez son collègue. Il jouissait d'une haute renommée de patriotisme, et charma les insurgés par son activité et son affabilité. Le général Pac, homme de révolution, officier plein d'énergie et de vertu fût aussitôt nommé commandant par le conseil réuni dans la nuit au palais de la banque, et remplaçant provisoirement Chlopicki que l'on cherchait partout, visita les postes, s'informa de l'état des choses, et ordonna quelques dispositions urgentes.

Cette éclatante adhésion de deux généraux connus par leur courage et leur intégrité, aux principes révolutionnaires, était cependant loin de calmer l'inquiétude et les exigences du peuple. Il était un homme sur lequel reposaient toutes les espérances; la nation s'en était fait un culte, et rien ne lui paraissait consommé tant qu'elle ne le voyait pas à sa tête; cet homme, c'était Chlopicki même. Sa réputation militaire, son intégrité, les persécutions dont s'était plu à l'abreuver le Czarewicz, étaient les titres qu'il avait à tant de popularité. La jeunesse n'était descendue avec tant d'empressement dans l'arène, qu'avec l'assurance d'y entraîner le général qui avait su captiver ses suffrages, et à toutes ces clameurs d'amour et de confiance, l'adresse de certains hommes d'état avait bientôt mêlé d'autres intérêts.

C'est un épisode fort curieux de la révolution.

Tandis que la Pologne représentée par la capitale était occupée à vider dans la rue sa vieille querelle avec le despotisme, la terreur régnait dans les palais des aristocrates. Les angoisses des remords et

le désir de la vengeance, se disputaient leur cœur. L'insurrection était une chose qu'ils n'avaient pas calculée, et maintenant qu'ils se sentaient forcés dans leurs derniers réduits, la peur succédait à une folle arrogance. Parmi les conseillers d'état, un seul d'entre eux n'avait ni ignoré les précurseurs de la révolution, ni hésité à tirer le meilleur parti possible de cet irrévocable événement; c'était Lubecki. Il sentait fort bien que résister directement à la volonté de tout un peuple, était une bévue impardonnable à un homme d'esprit; mais il prévoyait qu'avec de la patience et une habile conduite, il ne serait pas difficile de perdre un régime auquel l'enthousiasme seul paraissait tenir lieu de force et d'énergie. Il résolut avec une rare sagacité de se servir de deux moteurs, pour parvenir à son but; d'abord du reste de popularité que lui assurait encore la publicité de ses anciennes disputes avec le Czarewicz, puis de la véritable et vaste popularité du général Chlopicki qu'il ne s'agissait que d'endoctriner, chose qui ne lui semblait pas impossible, avec un militaire dénué de finesse, et totalement étranger aux intrigues de coterie et de cabinet.

Avec la première, il espérait se faire tolérer quelque tems au milieu du royaume insurgé, et voilà précisément tout ce qu'il demandait, car avec l'autre il se proposait de museler la révolution en moins de trente jours.

Bien que parfaitement instruit de tous les projets des conjurés, au moyen des relations qu'il avait su établir avec quelques membres influens du parti national, avec Zaliwski entr'autres, il s'était bien gardé d'en faire part à qui que ce fût. Il ambitionnait fort l'honneur d'être seul chargé de cette affaire, mais au premier coup de fusil tiré à la tombée de la nuit, complètement au fait de tout ce qui se passait, il fit appeler deux de ses confidens nommés Tys et Krysinski, hommes experts

dans tous ces genres de manœuvres, et recommanda à l'un de vociférer partout de toute la force de ses poumons : *Vive le général Chlopicki!* à l'autre de se rendre en diligence auprès du général, et de lui remettre un plan d'invasion, accompagné de l'état de l'armée active de l'empire, signé de la main de Nicolas. Il était sûr qu'un vieux soldat habitué à calculer les succès d'une entreprise sur le rapport relatif des forces belligérantes, n'hésiterait pas à avouer, que faire tête à 250,000 hommes en marche contre l'Occident, serait une témérité inexcusable, et que sincèrement attaché à son pays, il emploierait *toute* sa popularité et tout son crédit à éviter l'abîme qu'il croirait ouvert sous les pas de ses compatriotes. Le mystère théatral que le fin ministre affectait dans ce manège, donnait à cela un air de confidence dont un soldat simple et vain, ne pouvait pas manquer de se croire très honoré.

Tout se passa comme Lubecki l'avait désiré; le prôneur de Chlopicki n'avait pas eu de peine à trouver de l'écho dans la foule déjà éprise du vieux général; pendant toute la nuit son nom fût mêlé aux acclamations de liberté; on demandait de toute part qu'il vînt à l'aube du jour prendre le commandement des insurgés. De son côté, l'agent chargé de le convertir à la foi de Lubecki, s'était avec le même succès acquitté de sa mission; Chlopicki indécis jusqu'alors, donna aveuglément dans le piège, et n'eut rien de plus pressé que de déplorer l'imprudente témérité de ses compatriotes. Dans la crainte même de servir d'étendart à ce qu'il traitait d'extravagance, il se retira au palais du primat, sous la sauve-garde du major Antonini, et y resta toute la nuit, sans donner aucun signe de vie, bien que Varsovie toute entière parût inquiète de son sort; car on s'était tellement familiarisé avec l'idée de le placer à la tête des troupes, que son absence alarmait déjà tout ce qui était intéressé aux succès révolutionnaires.

Délivré d'un poids énorme, Lubecki convoqua le conseil, et s'y rendit plein de l'espoir de se servir du nom du héros Aragonnais, pour mener à fin cette grande intrigue; mais quoique fort tranquille de ce côté, il chercha en vain à communiquer sa sécurité aux autres membres, et pendant que le peuple demandait, à coups de fusil, la liberté et la justice, le pouvoir ne délibérait qu'en tremblant sur le parti qu'il pouvait tirer de sa *légalité*.

Le conseil s'était, avec une confusion qui trahissait ses alarmes, assemblé au palais de la banque, sous la présidence du comte Sobolewski; il était cependant facile d'apercevoir le mouvement que lui imprimait le confident du Czar. Zaliwski avait su par ses menaces en imposer au rusé ministre, aussi quoique haïssant plus que qui que ce fût la révolution et ses principes, le conseil n'osait se prononcer ouvertement contre l'insurrection. La nuit entière se passa en vaines discussions; le triomphe des libéraux ayant enfin, dès le 30 novembre, brisé toute *légalité*, l'aristocratie se réfugia sous la protection des hommes populaires; et préférant partager une autorité chancelante plutôt que de lâcher les rênes de l'état, elle s'associa les patriotes désignés par l'opinion nationale.

Ainsi les princes Adam Czartoryski et Michel Radziwill, le sénateur Kochanowski, le général Louis Pac, Julién-Ursin Niemcewicz et Chlopicki, tous patriciens modérés, vénérés parcequ'ils n'étaient pas connus, siégèrent auprès du président Sobolewski, des ministres Mostowski, Grabowski, des généraux conseillers Fredro, Rautenstrauh, Kosecki, aristocrates effrontés, et ennemis acharnés de tout simulacre d'indépendance.

Lubecki était du nombre de ces calculateurs dissimulés qui ne s'attachent aux tyrans que par intérêt, aiment sans aveuglement, combattent sans haine, ne se passionnent pour rien, et spéculent sur le sort d'un état, avec la froideur et l'attention qu'ils eussent mis

à exploiter tout autre métier, si au lieu de leur ouvrir les livres de Machiavel, la fortune les eût cloués à un atelier ou à une boutique. Nous avons observé qu'une grande mésintelligence régnait depuis long-temps entre Constantin et le favori de Nicolas, mais le ressentiment qu'inspirait le Czarewicz à Lubecki, était plutôt du mépris que de la fureur. Le vulgaire avait pris la résistance du ministre pour du patriotisme, et les néophytes récemment introduits dans le conseil, étaient encore tout chauds decette erreur. Niemcewicz, Czartoryski, et surtout Chlopicki, crurent trouver dans Lubecki *cet homme aimant raisonnablement, cet homme d'état sans préjugés et sans passions*, utopie décharnée, que les doctrinaires de nos jours, cherchent au milieu des cendres de la féodalité, comme les alchimistes cherchaient la pierre philosophale.

Lubecki était aristocrate et rusé plutôt par calcul que par amour du despotisme, mais malheureusement ses ruses ne lui réussissaient que trop bien. Quelques efforts d'esprit, quelques unes de ces paroles doucereuses et insignifiantes que les courtisans adressent aux idiots qui s'avouent leurs protégés, ayant subjugué d'emblée les patriciens patriotes, le conseil se peupla, mais ne changea ni d'action ni de principes. On ne cessa de parler au nom de *l'Empereur et Roi* comme si l'insurrection n'avait été qu'une émeute sans conséquence; puis de tonner contre l'anarchie, car c'est toujours l'anarchie qui devient l'objet des déclamations du pouvoir, quand il n'a ni le courage d'aimer la liberté, ni la hardiesse de la combattre.

Le peuple lisait avec une stupeur mêlée d'indignation, des placards qui le rappelaient insolemment à l'ordre et à l'obéissance; des proclamations où on traitait ses exploits de déplorables événemens; mais malgré toute la bonhommie des masses mal assises encore sur leur trône de trophées, il eût fallut un prodige pour sauver la représentation du Czar, sérieusement compromise par l'imprudente jactance des aristocrates à

peine échappés aux réverbères et aux coups de fusils.

On savait déjà qui était le maître.

La jeunesse se groupe autour de Lelewel, et relève la tête. Les clubs parlent haut et leurs mâles accens font frémir les infâmes qui, la veille encore, osaient insulter à la puissance populaire. Les héros du Belvédère, de l'arsenal et des Carmes, la figure toute hâlée à la flamme du canon, s'assemblent le 2 décembre pour délibérer sur les intérêts de la patrie, contre-balancer par leur énergie les dangereuses tendances du conseil, et déjouer par leur vigilance les perfides menées de Lubecki et des aristocrates.

Ce club, le premier constitué, renfermait dans son sein des hommes aussi remarquables par leur éloquence et leurs lumières, que par leur ardent patriotisme. Il était l'exacte représentation des vœux de l'énorme majorité nationale. Il arrêta à l'unanimité, que l'on présenterait au conseil une impérieuse pétition, exprimant le désir de voir le Czarewicz et ses troupes désarmés et retenus en ôtage; la révolution organisée en système dans toutes les provinces du royaume, les membres de l'ancien gouvernement surveillés; les prisonniers, les parens et les amis des Russes expulsés ou présens à Vasorvic, privés de tout moyen de correspondance; le directeur de la poste destitué; tous les chefs militaires indociles à l'ordre d'emmener leurs troupes à Varsovie, déclarés traîtres à la patrie. La pétition des patriotes réclamait une satisfaction sans délais.

Le conseil éluda naturellement ces menaçantes exigences, et comme essence bâtarde de toutes les inconséquences conservatrices, il ne pouvait faire autrement; mais si les républicains n'obtenaient pas ce qu'ils demandaient, ils plaçaient du moins par leur impitoyable audace, les aristocrates dans la nécessité de perdre par leur refus toute leur popularité, afin de conserver quelque chose de leur autorité; ils desenchantaient l'arrogance des doctrinaires, et qui plus est,

effrayaient leur coryphée. C'était un succès important, car la peur était la seule arme avec laquelle on pût blesser l'impassible Lubecki.

Le ministre des finances s'étant aperçu de bonne heure de l'impossibilité de résister au torrent, avait habilement plié, avait feint de respecter l'empire révolutionnaire, et joué les patriotes en proposant le premier l'expulsion des anciens membres du conseil administratif. Et qu'importait que des automates pétrifiés par la terreur restassent là pour représenter le Czar, pourvu que lui Lubecki, résumé de toutes les capacités aristocratiques y restât?

On applaudit aux intentions libérales du ministre; le vieux conseil est dissout et dès le premier décembre, le castellan Léon Dembowski, Ladislas Ostrowski et Gustave Malachowski, patriotes prononcés, délibèrent sur les ruines de l'aristocratie royale. Lelewel même, le républicain Lelewel, haï de toute la hiérarchie doctrinaire et aristocratique, est admis aux séances du conseil, afin d'obtenir le silence des clubs et de la multitude.

Chlopicki proclamé général en chef à l'unanimité, est tout à Lubecki; peu même s'en faut que le vieux guerrier ne regarde le ministre, comme patriote exagéré.

Le conseil étourdi par cette manœuvre, capable à elle seule de dépeindre Lubecki, suit tête baissée le confident de Nicolas dans ses sentiers tortueux, et s'aperçoit, non sans surprise, au bout d'une série de débats et de délibérations, qu'il n'est toujours que le très-humble valet de sa majesté czarienne.

Le résultat essentiel de cette révolution, opérée dans le conseil sous l'inspiration de Lubecki, fut le décernement du généralat suprême à Chlopicki, dévoué corps et âme au ministre. Ce qu'il y avait de fort remarquable dans tout cela, c'est que l'intime du Czar, loin de s'opposer aux tendances des patriotes de l'assemblée, paraissait encore plus pressé qu'eux de satisfaire le peuple, et devançait presque leurs volontés. C'est qu'il

lui fallait de la popularité avant tout, et que d'autre part, toute réorganisation de conseil était sans aucune conséquence, tant que lui, et son mannequin Chlopicki manieraient le gouvernement. Or ces deux choses étant obtenues, le reste ne pouvait être qu'un vain étalage.

Resté le 30 jusqu'à quatre heures du soir au palais du Primat, le nouveau général en chef en était sorti avec la mission que lui avait imposée le coryphée des doctrinaires; et cette mission, c'était de paralyser par tous les moyens en son pouvoir, l'extension de l'esprit révolutionnaire, et l'idée déjà fort répandue de dépasser les bornes de la constitution de 1815, grand lacet dans lequel l'art des doctrinaires, était de jeter la révolution toute vivante. Cette constitution à laquelle personne n'avait songé quand le Czar et le Czarewicz l'avaient indignement violée, paraissait tout-à-coup sur la scène, comme frein aux excès du peuple, et base de réconciliation avec le Roi. Il est vrai qu'en admettant une charte toute faite, il fallait admettre l'autorité de celui qui l'avait octroyée, et c'est précisément où voulaient en venir les aristocrates en général, et Lubecki en particulier. Ce grand mot de CHARTE était fort commode pour subjuguer un homme comme Chlopicki; et une fois collé par des liens indissolubles à ce prétendu pacte, il fallait bien qu'il s'inclinât devant le Czar pour qui et par qui il était écrit. Il se trouva dans la suite des sophistes qui surent aimer et défendre la Charte, sans aimer et défendre le roi duquel elle émanait; mais l'honnête général n'était pas si avancé, et en s'érigeant en gardien d'un chiffon, il s'avouait au moins loyalement sujet du maître qui l'avait fabriqué.

Et que l'on ne croie pas que le général fût un ambitieux aristocrate; il s'imposait un grand sacrifice en prenant un rôle auquel il était peu habitué; il était de bonne foi dans ses alarmes, et croyait rendre un énorme service à sa patrie, en circonscrivant la révolution dans la limite des huit palatinats, seuls jouissant des pré-

rogatives constitutionnelles. Par là, il espérait prévenir toute collision matérielle entre le faible et le fort, évènement que Lubecki lui apprenait à regarder comme la plus effrayante des extrémités à laquelle pût être réduit un pays comme le royaume de Pologne. Une fois bien imbu de ces principes, le général s'en fit un évangile dont l'oubli lui eût paru être un sacrilége. Il ne dévia pas un seul instant de la ligne qu'il se traça, et tout ce qu'il fit avant, pendant et après sa dictature, fut la conséquence raisonnée de cette erreur radicale.

Dès lors il se crut obligé à défendre les esprits contre toute idée d'invasion, de réforme et de propagande. Le Roi et la Charte, voilà les deux pivots sur lesquels tournait sa logique, et il ne voyait pas que le Roi et sa Charte avaient été rayés du dictionnaire de la langue polonaise à la lueur des feux du 29 novembre. Tant que les jeunes révolutionnaires l'avaient appelé au commandement suprême, sans autre mobile que l'amour de la patrie et de la liberté, Chlopicki eût appréhendé, en se rendant à leurs instances, d'être accusé d'ambition; mais quand un subtil raisonneur crut lui avoir démontré que ses scrupules devaient disparaître devant le devoir de préserver le pays de la catastrophe dont le menaçaient ses furieux ébats, le général accepta tout, et courut occuper son poste.

Le peuple, qui ignorait ce qui se passait dans les salons de l'aristocratie, s'imagina que le vieux légionnaire répondait enfin à ses invitations. Dans le délire de son enthousiasme, il le proclama son libérateur, lui éleva des autels, et lança anathème contre les téméraires qui auraient osé mettre en doute ses excellentes intentions. Dès le jour où Chlopicki se montra en public, il fut entouré d'hommages et d'amour, et l'attachement qu'on lui portait tenait vraiment du fanatisme.

On racontait avec plaisir sa gloire passée et les tourmens qu'il avait soufferts pour la patrie, sous le gouvernement de quinze ans. Le général Joseph Chlopicki, né d'une famille noble, mais pauvre et incon-

nue, avait soixante ans quand éclata la révolution de Novembre. Les exploits de Kosciuszko lui servirent d'école militaire; puis, suivant le sort de ses compatriotes, il alla combattre en Italie, sous les drapeaux de Dombrowski. Là ses talens se développèrent; il se signala par une rare bravoure et une haute intelligence stratégique. En 1807, il commandait le premier régiment de la Vistule, et deux ans plus tard, il se trouva à la tête de quatre régimens de la même légion. Mais c'est principalement en Espagne, sous les ordres du duc d'Albufera, qu'il acquit cette réputation de talens et d'intrépidité qui lui valut depuis tant de gloire et de popularité. Le conquérant de l'Aragon le regretta beaucoup, lorsque les ordres de l'empereur l'appelèrent en Russie. Blessé à Mozaysk, Chlopicki vint à Paris soigner sa santé, et y resta jusqu'à la première et à la deuxième entrée des Asiatiques dans la capitale du monde civilisé. Alexandre qui cherchait déjà à se faire des créatures parmi les légionnaires polonais, créa Chlopicki général de division, et l'envoya à Varsovie, où Constantin s'occupait déjà de l'organisation d'une armée.

Formé à l'école du plus grand génie militaire de l'Europe, Chlopicki ne put se soumettre à la sotte routine des manœuvres de parade, dont le Czarewicz faisait ses délassemens favoris. Il eut le courage de répondre avec sécheresse et dignité aux sales apostrophes du tyran; de l'aigreur on en vint à la haine, et Chlopicki fut réduit à offrir sa démission, bien que ses épaulettes fussent son seul moyen d'existence. La démission fut acceptée, mais la vengeance de Constantin le suivit dans sa retraite; des essaims de délateurs obstruaient son passage et sa demeure, scrutaient ses démarches, étudiaient son caractère, le calomniaient et le rendaient de plus en plus suspect aux oppresseurs. Par un religieux respect pour sa personne et son repos, les conjurés s'étaient abstenus de toute relation suivie avec lui. Il semblait que ses lauriers étaient un gage suffi-

sant de *radicalisme* et d'énergie, et qu'il n'y avait plus rien à exiger d'un homme qui, après avoir dépensé sa jeunesse en héroïsme et en combats, passait sa vieillesse à expier ses vertus. Toutes les propositions qui lui furent faites furent si indirectes, qu'il put également les accepter ou les refuser sans rien trahir de ses véritables principes. Et quant à ses principes, il est à croire qu'il n'en avait aucun, avant l'ensorcellement de Lubecki. Il aimait sa patrie, la guerre et les cartes, haïssait les mouchards, les novateurs et son ennemi personnel le grand-duc Constantin. Après s'être battu toute sa vie, il étudiait la théorie des batailles par passe-temps, plutôt que par rancune; il n'avait plus guère l'intention de se faire une réputation de grand stratégiste, mais il aimait à se mettre, par ses connaissances militaires, au-dessus des arlequinades en trois temps. Cela flattait son amour-propre de soldat.

Malheureusement la stratégie n'enseigne pas les droits du peuple, le mécanisme des révolutions, et les préservatifs contre l'influence des doctrines ministérielles et les insinuations des habiles scélérats. Lorsque l'insurrection se déchaîna fantasque et échevelée comme une vision; bruyante, fière et indocile comme le peuple, le guerrier murmura d'abord contre la foule attroupée sans ordre et sans système, contre les grenadiers indisciplinés qui fusillaient leurs généraux, contre les barricades bâties en dépit de la théorie des fortifications. Il sentait qu'il fallait être un Danton pour briller au milieu d'un rassemblement, et lui était tout au plus un bon capitaine. Si alors pourtant, se fussent présentés à lui de jeunes enthousiastes, les dents noircies par la cartouche, le bras en écharpe et le mot de patrie sur les lèvres, le vieux héros eût pleuré et les eut suivis dans la rue; car Chlopicki était généreux, vaillant et impressionnable. Au lieu de républicains, se présenta l'agent de Lubecki, et comme il s'agissait d'invasions et d'armées impériales, Chlopicki se crut à son chapitre, et consentit aux propositions des aristo-

crates, comme il eût consenti à celles des conjurés, s'ils fussent venus les premiers; seulement, comme Chlopicki était un homme plein d'honneur et de loyauté, il s'attacha de toute son âme au système de Lubecki et il se fût pris pour un misérable sans parole et sans foi, si jamais il eût renié ce qu'il avait une fois adopté pour Coran.

Comme il lui fallait une épée pour sortir, Antonini lui ayant remis la sienne, il dit au major avec feu : « *Major, votre épée terrassera le colosse du Nord*, » puis quittant le palais du Primat, il lui recommanda de reconduire au château royal, les prisonniers faits pendant la soirée du 29, après quoi il entra en fonction. Le général Pac lui remit le commandement des troupes. Le peuple s'attendait de sa part à des actes d'énergie en rapport avec sa haute renommée militaire. Constantin était avec son armée dans les allées du Belvédère; son irrésolution, sa désorganisation, la lâcheté et l'idiotisme du chef, l'ardeur non refroidie encore des insurgés et l'esprit de vengeance qui les animait, étaient autant de chances de succès, dont un homme de génie n'eût pas manqué de profiter.

Dans ce chaos de doutes et d'indécision commune aux deux camps, le Czarewicz pouvait encore prévenir ses adversaires, et couronner par un coup d'éclat une carrière d'iniquités. Son triomphe n'était pas improbable, car dans les grandes crises où les chances paraissent égales, le plus audacieux l'emporte. L'artillerie de Gerschenzweig établie à Gora et à Skierniewice, au lieu d'être enlevée par Rybinski venait de rejoindre le Czarewicz, ainsi que le bataillon de réserve surveillé par Szembeck. Zymirski venait d'emmener toute l'infanterie de la garde au camp du Belvédère et les forces de Constantin doublées par ces renforts, étaient assez imposantes pour tenter l'attaque. Cette concentration ne s'était pas effectuée sans de grandes difficultés; il aurait même dépendu des insurgés de la faire échouer, en accablant en masse chacun des deux corps isolés,

avant qu'ils pussent se réunir. La confusion qui règne ordinairement dans les vastes soulèvemens populaires, fait qu'ils sont formidables dans la défense et impuissants dans l'attaque. Un habile capitaine n'eût jamais permis à l'infanterie assemblée dans la place d'armes de rejoindre par un immense circuit, la cavalerie campée à l'autre extrémité de la ville; mais une multitude intrépide pouvait tout au plus fusiller les uns et les autres.

Dans la soirée du 30, un grand mouvement se fit apercevoir dans le camp russe. Du côté des patriotes, le colonel Valentin de Haute-Rive occupait l'entrée du Nouveau-Monde avec l'artillerie de la garde, des rassemblemens insurgés, les sapeurs et les grenadiers du cinquième. L'allée de Jérusalem, celle d'Uiazdow, les jardins des Lazienki et les descentes de Solec étaient en son pouvoir. Les attroupemens absorbés jusqu'alors par le feu de l'infanterie campée au champ de mars, refluèrent vers le midi.

Zymirski avait évacué ses positions dans les faubourgs du septentrion, et longeant les remparts, avait fait tout le tour de la ville pour gagner le camp de Constantin. L'arrivée de Gerschenzweig avait eu lieu; et tout semblait annoncer une attaque générale.

Le quartier général du Czarewicz était transféré à Mokotow. Les généraux ennemis s'assemblèrent et représentèrent au Grand-Duc l'urgence de fondre sur les rebelles, avant que les troupes des provinces influencées, comme tout le monde le savait, par les conjurés, pussent se déclarer en leur faveur. Gerschenzweig demanda la liberté de brûler la ville, et Rozniecki se chargea de conduire l'attaque. Tous les officiers appuyèrent la proposition de ces misérables, mais le pusillanime Czarewicz ne pouvait se résoudre à rien de décisif. S'autorisant de son indécision, les généraux ordonnèrent la charge et la cavalerie s'élança en avant; c'est alors que les insurgés supposèrent à l'ennemi l'intention d'en venir aux mains. Les ordres furent cependant révoqués,

et bravant les reproches et les prières de ses lieutenans, le Grand-Duc se refusa à toute tentative offensive; il préféra négocier avec le cabinet provisoire et réussit complétement. Le conseil qui régissait la Pologne, ne demandait pas mieux que de s'entendre avec le frère de l'Empereur, et Chlopicki déjà bien préparé à sa mission conservatrice, était loin de vouloir sacrifier la sainte Charte à la petite satisfaction de faire quelques milliers de prisonniers.

LIVRE III.

RÉGIME RÉVOLUTIONNAIRE. — DICTATURE.
1er Décembre 1830. — 1er Janvier 1831.

Installation du conseil au palais de la banque. -- Mesures administratives.-- Influence de l'insurrection varsovienne sur les provinces. -- Indécision des commandans militaires. -- Arrivée des brigades de Szembeck et de Skrzynecki. -- Détresse au camp de Mokotow. -- Députation de Wierzbna. -- Défection des gardes polonaises. -- Scènes de la place de la banque. -- Retraite du Czarewicz. -- Vues du gouvernement. -- Enthousiasme universel. -- Occupation de Modlin. -- Lubecki se retire des affaires. -- Ses intrigues. -- Septemvirat ou gouvernement provisoire.- Chlopicki usurpe la Dictature. -- Exigences de la révolution. -- Erreurs du Dictateur. -- Armement général. -- Retranchemens de Varsovie. -- Les clubs. -- Examen de la marche du gouvernement. -- Guerre entre la dictature et l'opposition. -- Fermeture des Clubs. -- Portrait et caractère de Chlopicki. -- Influence de l'aristocratie. -- Envoi de Lubecki à Saint-Pétersbourg en qualité de plénipotentiaire. -- Relations des révolutionnaires avec l'armée lithuanienne. -- Arrivée de l'aide-de-camp czarien Hauke, à Varsovie. -- Convocation de la diète. -- Entrevue des députés avec Chlopicki. -- Travaux préparatoires. -- Reconnaissance de la révolution comme nationale. Confirmation de la dictature. -- Manifeste du peuple polonais. Dissolution des chambres. -- Gouvernement dictatorial. -- Ses vues. -- Levée des troupes.

Lorsque le conseil remis de ses frayeurs se fut installé au palais de la banque, il essaya d'étourdir l'opposition déjà très menaçante, par des mesures administratives et quelques insignifiantes concessions. Et d'abord il accorda à plusieurs membres influens du club, voix consultative dans les délibérations, mais il se garda bien de pousser plus loin la complaisance.

Après cela on s'occupa de l'organisation de la garde nationale, de la police révolutionnaire et d'une garde d'honneur, espèce de phalange de cérémonie, inventée pour donner de l'emploi à l'héroïque jeunesse des universités dont les doctrinaires ne savaient déjà que faire. Elle était là comme emblème éternel d'irréconciliation avec la royauté qu'elle venait de fusiller dans la personne du Czarewicz. C'était un

obstacle insurmontable à toute transaction constitu-tionnelle

Pierre Lubienski fut chargé de la garde nationale, Wengrzecki de la police, et Lach Szyrma de la garde d'honneur. Tous trois manquèrent leur but; le premier parcequ'il était difficile de former une garde de juste-milieu, dans un pays où il n'y a pas de juste-milieu et de bourgeoisie proprement dits; l'autre parcequ'il lui manquait l'énergie et l'activité nécessaires, et que le mot de *police* inspirait un dégoût mortel à tout honnête homme; le dernier parcequ'il profita de l'ascendant qu'il avait sur les élèves, pour leur inculquer de faux principes.

Une chose de la dernière importance alors, était de concentrer les troupes des provinces aux environs de Varsovie. Le Czarewicz envoyait envain aux commandans, ordre sur ordre d'emmener au camp de Mokotow ce qu'ils avaient de troupes disponibles. Une fois chassé du Belvedère, son autorité était passée.

Aux premiers bruits de la soirée du 29, l'esprit d'indépendance s'était répandu comme la foudre, d'une extrémité du royaume à l'autre. La révolution embrasait les villes, les communes, les campagnes, avec la rapidité de la parole qui en proclamait les succès. Sans lutte, sans alarmes, sans hésitation, le peuple brisait les insignes du despotisme, s'attroupait avec le calme et la dignité d'une nation libre, et sans même se venger sur les suppots de la tyrannie, leur déclarait que leur règne était terminé. Les soldats fraternisaient avec la multitude, foulaient aux pieds leurs plumets noirs et dans l'attente continuelle de grands événemens, assiégeaient les palais de leurs généraux, en demandant qu'on les menât sans délai à Varsovie, achever l'œuvre des insurgés du 29.

L'aristocratie militaire à peine instruite de la rigueur avec laquelle avaient été traités les traîtres et les indécis, trembla pour sa vie, et ne voyant plus dans le Grand-Duc qu'un imbécile incapable de la protéger contre le ressentiment de la nation, résolut d'aban-

donner sa cause et de servir le peuple avec l'arrière pensée de le vendre, s'il se trouvait dans la suite quelqu'acheteur bien prodigue d'or et de cordons. Au reste perdue dans l'opinion de ses soldats par la laborieuse influence des officiers inférieurs, elle devait se juger heureuse de n'être pas encore exterminée, et ce n'était pas à une époque où les masses se croyaient enfin délivrées de toute oppression, qu'il eût été prudent de manifester de la haine contre les triomphateurs.

Parmi les généraux actifs même, il se trouvait quelques hommes las de la tyrannie du Czarewicz. Les uns par amour de la gloire, les autres par ce sentiment de pudeur qui n'abandonne jamais tout-à-fait les âmes bien nées, étaient honteux de n'avoir pour champ d'exploits que la place de Saxe, et pour lauriers que les farouches faveurs de Constantin. Quelques uns parmi eux comme Szembeck et les colonels Skrzynecki et Rybinski, avaient su inspirer assez de confiance aux agens révolutionnaires pour qu'on les chargeât, le premier de désarmer le bataillon *d'instruction* cantonné à Blonie, l'autre de se rendre maître de la place de Modlin, le dernier de s'emparer des batteries de Gerschenzweig à Gora Kalwarya et à Skierniewice. Ils avaient eu l'air de tout promettre, et ils n'avaient rien exécuté. Modlin restait au pouvoir de Gugenmuss créature du Czarewicz, le bataillon et l'artillerie avaient gagné le camp de Mokotow sans accident.

C'est avec beaucoup de légèreté que l'on avait initié dans les secrets de la conspiration, des officiers qui avaient tout au plus le mérite de préférer leur patrie au tyran ; et c'était être exigeant, que de leur demander plus que la neutralité.

La division des chasseurs de Klicki établie à Lowicz, celle des lanciers de Weissenhoff cantonnée dans le palatinat de Lublin, la brigade de Gielgud résidant à Radom, celles de Szembek, de Czyzewski, de Pawlowski et autres réparties par tout le royaume, accueillirent toutes avec le même enthousiasme, la nouvelle de la ré-

volution. Les soldats et les officiers inférieurs ne se possédaient plus d'impatience et d'allégresse, et déjà les retards que l'on mettait à les conduire à Varsovie, leur paraissaient suspects. Les généraux tous irrésolus, inquiets, on rongés de dépit et d'orgueil, essayaient d'apaiser l'ardeur de leurs troupes, et trouvaient tous les jours de nouveaux prétextes, pour ajourner le départ. Déjà des actes manifestes d'indignation et de rébellion, exercés dans plusieurs garnisons, leur avaient fait sentir qu'il était temps de céder à l'inpulsion révolutionnaire. Il leur importait comme à tous les autres de n'être pas publiquement réputés hostiles à la souveraineté populaire, mais de mystérieuses insinuations, emanées duconseil et des salons de l'aristocratie varsovienne, qui sur la foi de Lubecki espéraient tout arranger à l'amiable, les suspendaient encore entre la crainte d'être pendus par leurs soldats, et celle de se compromettre si, comme le promettaient les doctrinaires, Constantin venait à rentrer au Belvédère.

Les agens de la conjuration se donnaient de leur côté, un mal infini pour briser leurs scrupules; et lorsqu'ils virent que les paroles ne suffisaient pas pour les déterminer, ils menacèrent de soulever les troupes contre des misérables qui osaient encore résister aux cris de tout un peuple. Kicki courant de garnison en garnison, avait à force d'éloquence et de menaces, mis tout en mouvement. Szembeck conduisit le premier sa brigade de chasseurs à pied, sous les murs de la capitale.

Avant d'entrer daus la ville, il se rendit en personne au camp de Mokotow, et par un reste de ce qu'on appelle *convenances*, crut devoir expliquer à son ancien chef, » Comment fidèle à ses ordres, tant qu'il avait « vu en lui un général polonais, il l'abandonnait dès « que la révolution plaçait entre lui et le pays, une « barrière insurmontable. Le Czarewicz qui, à l'approche de Szembeck, avait espéré se l'attacher, éclata en impécations à cette déclaration, et s'écria en roulant

dans ses orbites, ses petits yeux hagards, «Qu'on le trahissait de toute part; que ceux mêmes qu'il avait comblés «de bienfaits le payaient de félonie et d'ingratitude, mais «qu'au delà du Boug, 200,000 hommes n'attendaient «qu'un signal pour envahir le royaume et punir les rebelles.»

Lorsque, pour toute réponse à ses messages antérieurs, il recevait d'heure en heure la nouvelle du départ successif des différentes divisions de l'armée, qui à l'exemple de Szembeck commençaient toutes à évacuer leurs garnisons pour aller à Varsovie rejoindre les insurgés, il tombait dans le désespoir et n'entrevoyait aucune chance de salut. Et en effet sa situation était si critique, qu'il fallait un conseil et un général guidés par Lubecki, pour ne pas en tirer parti. Des rues, du club, des rassemblemens varsoviens, des provinces, s'élevait un seul cri pour le désarmement du Grand-Duc. Le peuple toujours étranger aux ressorts secrets qui fesaient mouvoir la machine, ne concevait pas qu'on pût laisser bivouaquer paisiblement aux portes de la capitale, un corps ennemi ; et que l'on osât transiger avec un monstre qui n'avait rien respecté à l'époque de son odieuse toute-puissance. Ne soupçonnant point les infâmes tendances du conseil il se permettait, tout au plus de supposer que l'on attendait des renforts venus des provinces, pour attaquer avec succès le Czarewicz et son armée.

Chlopicki et les aristocrates ne songeaient pourtant à rien moins qu'à cela. Au premier désir que manifesta Constantin de négocier avec le conseil, celui-ci nomma une députation chargée de faire entendre au tyran, que la nation posait pour base de ses exigences, l'accomplissement des promesses faites par Alexandre, et des garanties pour l'inviolabilité de la charte. A cette condition le conseil laissait au Czrevicz la liberté de regagner la frontière avec armes et bagages. C'était renoncer à toutes les conséquences de la révolution, et retomber sous le joug qu'on avait affecté de briser.

Le 1 décembre, la députation composée des princes Lubecki et Czartoryski, du comte Ladislas Ostrowski et de Lelewel, se rendit au village de Wierzbua où le Grand-Duc s'était retiré avec la princesse de Lowicz et son état-major. Le prince occupait une petite chambre fort sale, où il ne se trouvait que quelques meubles en mauvais état. Il était assis avec sa femme auprès d'une table couverte de plats, lorsqu'on lui annonça l'arrivée des représentans. Il se leva aussitôt, alla à leur rencontre, et les reçut avec une politesse qui ne lui était pas ordinaire.

Abordant le sujet principal de leur mission,[1] les députés exprimèrent les vœux du conseil et déclarèrent que les fréquentes violations de la charte octroyée par le prédécesseur de Nicolas, avaient décidé la révolution. Comme Lubecki prenait la parole, la duchesse de Lowicz se mêlant à la conversation, lui reprocha en termes énergiques d'avoir négligé les moyens que l'empereur avait mis à sa disposition pour réprimer la révolte, et comme président du conseil suprême, de s'être rendu responsable de tous les événemens de cette déplorable soirée. Lubecki répondit froidement que le soulèvement avait été trop spontané et trop universel, pour qu'on eût pu songer à s'en rendre maître. Ostrowski rappela avec cette dignité républicaine qui le rend si éloquent, » Que ce qu'on appelait la charte ayant été indignement foulé aux « pieds, par ceux mêmes qui l'avaient imposé, le « peuple n'avait fait que son devoir, en s'armant « pour la défense de ses droits et de sa liberté.

On eût dit que tout le monde avait changé de rôle dans cette bizarre entrevue. Lubecki était presque accusé de jacobinisme; le Czarewicz restait calme et humble comme un prévenu devant ses juges; son épouse ordinairement timide et réservée, se livrait à une véhémence chevaleresque qui n'allait pas mal à son piquant minois. Elle s'écria, en désignant Lelewel, « que c'était là la source de tous les malheurs qui me-

naçaient sa patrie, » Le républicain repartit par un demi sourire; elle s'emporta jusqu'à le traiter d'ambitieux, mais Lelewel paraissant attendre pour répondre que sa jolie interlocutrice fût apaisée, se borna à remplir son message, et ne sortit pas de la matière des conférences; puis apercevant tout à coup dans un coin du cabinet un homme aux yeux baissés et au front soucieux, qu'il reconnut être Rozniecki, il dit en s'adressant au Czarewicz: « Tenez voilà le scélérat qui « avec ses pareils a causé vos infortunes. »

Après quatre heures de pourparlers, de reproches réciproques, de questions oiseuses de la part des représentans, et de réponses évasives de la part du Grand-Duc, on convint tacitement de la retraite de ses troupes et de la rentrée des gardes polonaises dans Varsovie. Le Czarewicz assura les Polonais que les corps d'armée placés en Lithuanie ne dépasseraiant pas la frontière du royaume, bien qu'il fût persuadé du contraire. Il proposa un échange de prisonniers, et promit d'intervenir auprès de son frère en faveur des *coupables*; les représentans se récrièrent contre cette expression, et Ostrowski dit d'une voix tonnante, « qu'il n'y avait « point de coupables, qu'il n'y avait que des vain« queurs. »

Ainsi rien, quant aux rapports de la royauté avec le royaume, ne fût conclu dans cette conférence. Le Grand-Duc ne voulut s'engager à rien de positif; les représentans cessèrent d'insister, et grâce à cette méfiance réciproque, la Pologne fut préservée d'un nouveau pacte avec le diable. Elle resta libre de régler ses affaires, et ce qui était moins consolant, l'ennemi resta de son côté libre d'échapper à une servitude, que le peuple considérait justement comme début nécessaire de ses succès et comme prix expiatoire dû à quinze ans de malheurs et à deux heures d'héroïsme. Au reste les conférences ne pouvaient avoir d'autre issue; négocier avec le tyran c'était lui avouer que l'on n'osait ou que l'on ne pouvait pas le battre, et cela suffisait pour

l'enhardir. S'il se sentait de force à résister, il devait se refuser à tout arrangement; s'il avait la conscience de sa faiblesse, il savait au moins que ce n'était pas par des concessions qu'il pouvait regagner son ascendant; et puis rentrer au Belvédère sans une armée de 60,000 hommes, c'était s'engouffrer de gaîté de cœur dans une fournaise révolutionnaire; camper en plein air dans les boues de Mokotow au risque d'être cerné par les troupes des provinces et assailli par les faubouriens, n'était guère plus avantageux. Restait la retraite, et il fallait se dépêcher.

Comme la députation n'avait rien accordé et rien obtenu de décisif; comme la conférence s'était passée en bavardage théâtral, et que l'affectation qu'avait mise le conseil à envoyer les représentans, avait piqué au vif la curiosité et l'intérêt du public, le résultat de cette entrevue, fut interprêté de mille manières différentes. Les uns annonçaient la rentrée du Czarewicz au Belvédère, ce qui révoltait l'armée, la jeunesse, le club et le peuple; les autres, sa retraite vers la frontière, ce qui n'excitait pas moins de mécontentement et de dégoût; quelques uns enfin disaient tout-bas que l'habile Chlopicki (car Chlopicki était le mannequin que le conseil mettait partout en avant), ne fesait répandre tant de bruits contradictoires, qu'afin de déjouer la vigilance de Constantin, et de le retenir aux barrières de Varsovie jusqu'à la concentration des divisions en marche sur la capitale. Cette dernière conjecture plaisait fort, mais ne rassurait que les badauds.

Tout à coup et de grand matin, le deux décembre, l'alarme se répand au sud de la ville; un grand bruit de tambours, de fanfares, de troupes et de chariots retentit depuis les allées d'Uiazdow, jusqu'aux débouchés du Nouveau-Monde. La foule se rue en masse comme une mer en furie à la rencontre des colonnes grisâtres que les uns prennent pour l'armée du tyran, et que les autres mieux instruits savent être des Polonais.

Et en effet, à la nouvelle de la marche de Szembeck

sur Varsovie et de la présence des députés au camp de Wierzbna, les gardes de Kurnatowski, de Zymirski et les compagnies entraînées sous le Belvédère par l'infortuné Potocki, s'étaient ameutées au milieu des troupes russes, et dévorées de remords et de désespoir, avaient délégué leurs officiers vers le Czarewicz, en exigeant impérieusement qu'il leur fût permis de retourner à Varsovie. A cette proposition, le tyran tomba comme de coutume dans des accès de fureur; cependant, après avoir un peu refléchi aux conséquences de ses refus, il accorda l'âme déchirée de douleur et de honte, ce qu'on lui demandait, répétant avec l'accent de la désolation ses éternelles plaintes contre les *ingrats* et les *rebelles*. Voulant en même temps se débarasser des prisonniers d'état qu'on lui avait amenés le 29, il les fit élargir, le malheureux Lukasinski et quelques autres contre lesquels il nourissait une haine implacable, exceptés.

Les généraux mêmes qui avaient commandé les gardes contre les insurgés se repentirent de leur conduite et à l'effet d'expier leur ignominie, se décidèrent à rentrer dans la capitale à la tête de leurs troupes. Peu à peu tous les Polonais abandonnèrent Constantin; il ne resta auprès de lui que quelques misérables qui avaient trop à redouter de la vengeance des Varsoviens. Tels furent Rozniecki et son aide-de-camp Laszewski, le capitaine Trembicki et le commandant des porte-enseignes Olendzki.

Pendant que les gardes s'acheminaient, musique en tête, vers l'église d'Alexandre, les brigades de Szembeck et de Skrzynecki déjà parvenues sous les murs de la ville, fesaient leur entrée par plusieurs barrières à la fois. Un tonnerre d'acclamations et d'applaudissemens grondait dans toute l'étendue de cette cité, silencieuse comme un tombeau, quatre jours auparavant. D'innombrables cortèges vomis par toutes les ruelles centrales, affluaient dans la foule entassée dans la vaste rue du Nouveau-Monde, en agitant dans les airs des bannières et des armes conquises, et se pressaient sur le

passage de la troupe de ligne pour fraterniser avec elle.

La multitude roula confondue avec les soldats, jusqu'à la place de la Banque, sans remarquer les chefs qui conduisaient les bataillons; mais là, le hasard ayant marié, au milieu d'une population sortie de tous les quartiers de Varsovie, tout ce que la Pologne avait de national et d'anti-national, des clameurs d'enthousiasme et d'indignation, de triomphe et de mort, jaillirent spontanément de soixante mille poitrines, comme des sentences historiques. D'une part Chlopicki et Szembeck entourés des hommages du peuple; de l'autre Kurnatowski, Krasinski, Zymirski, fumant de sang fraternel et venus exprès pour implorer la clémence, et obtenir le pardon des héros qu'ils avaient fusillés; le conseil, la haute magistrature, amalgame indigeste de gloire et de nullités, assemblés dans les balcons du palais, et là, près des bornes, sur le pavé qui s'était empourpré de leur sang, les jeunes conjurés du 29, la toute puissante populace et ses imberbes généraux; tous se trouvaient face à face devant le Grand-Juge.

Le peuple, dans sa terrible colère démentant la confiance qu'avaient eue les coupables dans sa générosité, allait les immoler à sa vengeance, quand leur faisant un rempart de leurs inviolables poitrines, Chlopicki et Szembeck se jetèrent au-devant des flots de la multitude, et arrêtèrent les bras prêts à frapper. C'était principalement sur la tête de Krasinski que se concentraient les imprécations. L'infortuné s'était jeté à genoux, et la tête baissée, les mains élevées vers les glaives suspendus sur son front de bourreau, il jurait d'une voix étouffée, de laver dans les rangs des grenadiers la tache de réprobation qu'avaient imprimée à sa face, la diète de 1818, le jugement de 1826 et les iniquités du Belvédère. Auprès de lui, tremblans et défaits, ses complices fixaient leurs regards sur cette scène expiatoire, et aux menaces des attroupemens, se mêlaient pour les confondre, les sanglans reproches des soldats qu'ils avaient égarés.

Désarmé par tant d'humiliations et de douleur, le peuple laissa là ses assassins, et plein des sublimes transports que versait dans son cœur ulcéré l'espérance d'un avenir fécond comme son imagination, grand comme son héroïsme, irrévocable comme ses sacrifices, il tendit ses cent mille bras au guerrier couvé depuis quinze ans dans ses rêves. Chlopicki absorbait tout son enthousiasme; il l'aimait avec l'abandon de la confiance, et le malheureux aveuglé par un diplomate, se croyait de bonne foi appelé à sauver la patrie, non avec l'épée que lui avait remise la nation, mais par l'intrigue que lui soufflait un démon!

Balloté par le torrent, le général se trouva devant un jeune enthousiaste, qui portant ses yeux flamboyans sur cette vieille renommée, s'écria du ton d'un inspiré : « Grand disciple de Napoléon! sur toi repose l'avenir » de la patrie. Je jure de verser tout mon sang pour » elle! » repartit Chlopicki d'une voix de Stentor, en brisant dans sa main de géant, les doigts effilés du fluet avocat. Son front rayonnait de joie et de fierté; vingt siècles de liberté semblaient parler par sa bouche, et la tourmente populaire apaisée à son geste, comme la tempête de Génézareh devant le Christ, éclatant de nouveau en trépignemens et en clameurs d'ivresse, se prolongea sonore et foudroyante jusqu'à la tombée des ténèbres.

Pologne, ô enfant crédule et vierge! toi qui avais cent ans de crimes à punir et un monde à refaire, un mot te faisait oublier et tes peines et tes haines; tu te jetais comme une jeune folle à la tête d'un soldat dupe lui même de ses faiblesses, et dans ton empressement à en faire ton héros, tu lui créais des vertus qu'il n'osait s'attribuer. Dans ton généreux délire, tu ne voyais même plus ces hommes, qui après avoir dans les grands jours de ta gloire, porté tes lances victorieuses des rocs de Morena aux neiges de la Moscovie, venaient de vendre, pour un peu d'or et une guenille barriolée, leur nom, leur liberté, leur pays et leur Dieu!....

Tu ne voyais plus les repentans collés à tes genoux ; eux aussi s'étaient enivrés à la coupe de ton amour, et maintenant sales prostitués des Huns du Belvédère, ils venaient repus de leurs grosses voluptés, t'arracher un sourire ou une larme de pardon !.... Sur le front du pâle galérien qui se traînait suppliant sur les pierres de ta capitale, était tracée ton histoire; lui aussi avait juré de mourir pour la patrie; lui aussi avait eu ses paroxismes d'enthousiasme, quand à la voix de Buonaparte, son coursier poudreux guida nos guerriers à travers la grêle des guerillas de Samo-Sierra; dans ses regards de feu n'étaient alors écrits ni ses exploits de mouchard ni ses tardives humiliations!

Oh ! alors c'était ton amant, aujourd'hui c'est ta honte; et tu ne sais pas qu'il ira demain encore, humide des crachats de toute une ville, essuyer tranquillement sa figure au tapis du marche-pied du Khan de Carskoe-Selo.

Le poëte disait vrai. Les misérables échappés à peine à la vengeance des Varsoviens, allèrent à Saint-Pétersbourg, mendier les faveurs du Czar. Zymirski seul, resta en Pologne, combattit pour la liberté, et se fit tuer à la bataille de Grochow. C'était expier une erreur. Chlopicki prépara la chûte du régime révolutionnaire; la Pologne expira dans les mortels embrassemens des doctrinaires, des diplomates et des aristocrates.

Mais le lendemain de son émancipation, elle ignorait sa funeste destinée, et croyant cingler vers le port, elle dépensait en joie et en applaudissemens, toute la sève de son cœur.

Dans l'étourdissement de ses transports, elle avait oublié jusqu'au Czarewicz. Il campait encore dans les plaines de Mokotow. Il avait pu voir filer majestueusement vers Varsovie, et les gardes désertées de son camp, et les troupes des provinces, et les fédérations de paysans. Toutes s'engrouffraient dans la capitale, et au bruit effroyable qui régnait dans ses murs, à l'aban-

don auquel était livré le triste camp de Mokotow, qui ne sentait pas que fiers de leurs forces, les insurgés ne fesaient plus à leurs anciens oppresseurs, l'honneur de les craindre, pas même celui de les observer?

Mais peut-être que ce long roulement de cris et de bravos, qui vient en sourds gémissemens bondir sur les baraques solitaires des Volhyniens, est un décret d'attaque sanctionné par la foule. Elle est innombrable cette foule; elle est retranchée derrière douze mille vétérans que le Czarewicz lui même a dressés au carnage. Elle n'a qu'à montrer aux barrières ses têtes hideuses coiffées de guenilles, de flammes et de bonnets rouges, pour que les grenadiers de Mokotow se débandent.

Il y avait plus que ces probabilités pour déterminer le Grand-Duc à la retraite. Chlopicki, impatient de dégager le sol du royaume de 1815, d'un ennemi qui servait aux Jacobins d'éternel prétexte de harangues et de sédition, avait envoyé au divisionnaire Krukowiecki résidant avec une brigade à Rawa, et à Gielgud cantonné à Radom, l'ordre d'inquiéter le Grand-Duc par quelque fausse démonstration sur les revers du camp de Mokotow. Gielgud était une des créatures en faveur auprès de Constantin; il lui répugnait de combattre son maître, mais comme c'était un homme dénué de toute énergie, il ne savait même pas *ne pas vouloir*, et quand ses grenadiers mêlés au peuple de Radom, l'intimidèrent par de sinistres menaces, il courut tout tremblant au milieu d'un immense attroupement, prêter dans la cathédrale, serment de fidélité à la cause nationale. Tout aussi indécis pourtant, après qu'avant cet acte de civisme, il chercha encore quelque temps, à éluder les désirs du peuple et les ordres de Chlopicki. Krukowiecki ne montra pas plus de résolution.

Pendant ce temps là le tyran prit son parti. N'ayant plus rien à espérer de la docilité populaire dont les terribles bonds commençaient à fatiguer les bras les plus habiles à le conduire; abandonné de l'armée dont il s'était cru l'idole, des généraux qu'il avait achetés, des

âmes qu'il avait corrompues, ayant tout à redouter de la fougue et du nombre de la canaille varsovienne, il profita prudemment du pont d'or que lui ménageaient encore Lubecki par intérêt, le conseil par courtoisie, Chlopicki par bêtise.

Après avoir fait ses dispositions, le Czarewicz adressa au conseil national une note ainsi conçue : « J'autorise « les gardes polonaises qui me sont restées fidèles, à « rejoindre l'armée du royaume. Je me mets en mar« che avec les troupes impériales vers les frontières de « l'empire, et j'éspère de la loyauté polonaise, de n'être « pas inquiété dans mes mouvemens. Je livre les pro« priétés et les établissemens de mon corps à la pro« tection des Polonais, et mets sous leur sauve-garde « les dépôts de mon armée. »

Le 4 décembre les colonnes russes s'ébranlèrent pour quitter les environs de Varsovie.

Il était 10 heures du matin; les troupes abattues suivaient leurs chefs dans le plus profond silence, avec une vitesse accélérée par la terreur que leur inspirait l'insurrection générale du royaume. A mesure que les cîmes de la ville disparaissaient à leurs yeux, les soldats maudissaient le prince dont la cruauté et l'indécision avaient causé leur défaite. Ces ilotes efféminés par un repos prolongé, regrettaient avec amertume, les jours paisibles et monotones qu'ils avaient passés dans la capitale de la Pologne. Ils y laissaient leurs femmes et leurs enfans; et le grand nombre de prisonniers que firent les insurgés dans la soirée du 29, furent des pères ou des époux qui préférèrent la servitude à l'isolement.

A 9 heures du soir, le corps du Czarewicz atteignit Gora-Kalwarya. Généraux, officiers et soldats tous étaient ivres de liquide et de désespoir. Le Czarewicz consterné fit venir les prisonniers d'état qu'il gardait encore dans les fers et leur rendit la liberté, dans la crainte que le désir de les délivrer n'attirât les insurgés. En les congédiant, il ne put s'empêcher de leur adresser

leurs injures, et de leur recommander, comme aux beaux jours de ses parades sur la place de Saxe, *de garder leurs rangs, et de se tenir droit, les épaules jetées en arrière.* Il retint toutefois Lukasinski qu'il fit attacher à une chaîne clouée à l'affût d'un canon, et le traîna ainsi exposé aux outrages de sa soldatesque et aux intempéries de la saison. On vit ce sublime martyr, les yeux levés vers le ciel et le front serein, dire doucement aux soldats ivres qui lui crachaient au visage et brûlaient des cartouches sur son crâne chauve, «Mais amis! si vous aimiez comme moi la liberté, vos «chairs s'endurciraient au feu, et vos cœurs se réjoui«raient des humiliations!

Ne se croyant pas plus en sûreté à Gora qu'à Mokotow, le Czarewicz précipita la retraite de ses troupes, et ne pouvant réunir les embarcations nécessaires pour passer la Vistule sur les lieux, il fut réduit à remonter le fleuve jusqu'à Pulawy, où il gagna la rive droite. Delà il se dirigea sur Lubartow, et il s'arrêta chez la comtesse Malachowska, véritable slavonne, qui le reçut avec la dignité d'une polonaise et l'hospitalité d'une femme. Chemin faisant, les Russes s'emparèrent de M. Wolicki, homme rusé qui affecta toujours un grand patriotisme; le Czarewicz eut avec lui des têtes-à-têtes qui ne furent connus que par ses propres relations; il fut gardé en ôtage pendant quelque temps, mais il ne tarda pas à s'évader, et vint entretenir les Varsoviens des particularités de son entrevue.

Le Czarewicz se mit en route pour Wlodawa, en traversant à petites journées le palatinat de Lublin. Cette marche funèbre dura une semaine, et fut empreinte du caractère sombre et désolant que donnent aux mouvemens militaires les desastres que ne justifie pas la supériorité numérique de l'ennemi. Quelques escadrons de cavalerie auraient suffi pour arrêter la retraite de Constantin, et engager la plupart des Lithuaniens qui servaient dans son corps, à fuir ses étendards; mais telle était l'obstination de Chlopicki, que

la seule idée de le tenter, le mettait en fureur. Il croyait son honneur intéressé à ce que l'ennemi gagnât sain et sauf la frontière lithuanienne.

De nombreux déserteurs et traînards furent ramassés par les détachemens de l'armée polonaise, qui de toutes parts rejoignaient leurs corps respectifs. La routine militaire était tellement inhérente à l'existence du Czarewicz, qu'il ne pouvait voir passer de soldats polonais sans les retenir, leur faire de minutieuses observations sur leur tenue, et ce qu'il nommait leur indiscipline, leur parler avec la burlesque importance d'un sergent, et les réjouir par ses gestes grotesques. Retombé dans cette espèce d'insouciance léthargique que des gens inexperts eussent pris pour de la philosophie, il ne sortait de cet état de végétation, que pour éclater en plaintes et en horribles menaces contre les rebelles.

Le 13 décembre les troupes russes passèrent le Boug, au bourg de Wlodawa. Lorsque Constantin fut entré en Lithuanie et put se croire à l'abri de toute poursuite, il releva la tête et ne parla plus que d'extermination. Le Czar instruit déjà de la révolution, méditait une éclatante vengeance. Furieux de la catastrophe de son frère, et nourrissant contre lui depuis bien long-temps de profonds sentimens de jalousie et de haine, il lui intima l'ordre de ne point paraître à la cour, et d'attendre que l'arméé fût rassemblée, pour rentrer à sa suite dans la capitale dont il venait d'être ignominieusement expulsé. C'est alors que le courroux du despote, le poison du sénat, les poignards des conjurés, le mépris de l'Europe, l'ingratitude de ses courtisans, s'offrirent tour-à-tour à son imagination égarée; c'est alors qu'il crut pour la première fois, à la perfidie des conseils des Rozniecki, des Krasinski et des Nowosilzow. Il essaya de noyer ses chagrins dans le vin et la débauche; la douce duchesse de Lowicz partagea ses peines, et trouva même l'art de calmer ses douleurs comme elle avait long-temps calmé ses colères; mais

vint bientôt Orlow..... Orlow l'empoisonneur héréditaire qui mit fin aux douleurs et aux colères.

Ainsi s'évanouit tout espoir de punir le tyran de ses forfaits.

Cette cruelle déception fit entrevoir tout ce que la chose publique avait à craindre d'un soldat à systèmes comme Chlopicki. Mais alors on n'avait pas encore l'expérience du malheur ; on se laissait facilement éblouir par des sophismes, et le peuple qui trouvait bon tout ce que fesait son favori, s'expliqua cette monstrueuse tolérance, comme il s'était déjà expliqué bien dès choses. Quelques dispositions administratives le consolaient tout de suite, et les habiles menées de Lubecki et des siens, ne tarissaient pas la source de son enthousiasme.

Le titre de gardes impériales fut aboli. La garde à cheval prit celui de 5ᵉ des chasseurs, et la garde des grenadiers renforça l'infanterie de ligne. Les gendarmes formèrent deux escadrons de carabiniers, seule grosse cavalerie du royaume. Malgré cette assimilation, une certaine indifférence pour la cause révolutionnaire, fut observée dans toute leur conduite ultérieure.

La Pologne avait une confiance si absolue dans son général en chef, qu'elle sanctionnait par un soulèvement en masse, et ses erreurs et ses vertus. Tandis que Constantin se retirait en Lithuanie, partout il rencontrait sur son passage des bandes accourues, la faux à la main, à l'appel de la liberté. Mais que te redirai-je pour t'intéresser à ces nobles scènes de patriotisme, Europe froide et systématique qui ne calcules la puissance d'un peuple que par arpens, par baïonnettes et par budget ? Te parlerai-je des paysans laissant là leur charrue, leur femme et leur fumier, pour courir sur les pas d'un curé déserteur de l'autel et porteur de l'épée de l'Archange ? Tu souriras à la Voltaire, et tu les traiteras de misérables fanatiques, perturbateurs de l'ordre. Te rappellerai-je leurs hymnes, leurs larmes, leurs transports, leurs toasts portés à la sainte Vierge

et à la liberté? Te peindrai-je leurs madones affublées de bonnets républicains, et leurs sabres enchâssés dans les os de St. Pancrace? Te parlerai-je des femmes qui fuyaient leur retraite pour élever des remparts, et distribuer des sourires d'encouragement aux héros sans-culottes? Tu diras que c'étaient des Messalines ou des vissionnaires; que leur place n'était pas aux remparts, et qu'elles devaient paisiblement attendre que l'étranger vînt égorger leurs amans, pour se reposer de la victoire dans leurs couches banales. Que peseraient dans tes calculs statistiques, les bras tremblans des contemporains de Kosciuszko, aux joues ridées que l'espérance seule inondait de l'incarnat de la jeunesse? Qu'était-ce que des colonnes confuses sans fusils, sans noms, sans cartouches, sans généraux; un royaume sans un milliard à voter, un royaume sans roi à solder?

Chlopicki pensait comme toi et la Pologne n'est plus! Chlopicki était un général façonné à tes systèmes; il avait en horreur les rassemblemens et les cris de la multitude. Au lieu de régulariser d'une main savante et énergique ce mouvement universel, il le laissait s'épuiser d'attente et d'inanition, et quand le dégoût et la faim rappelèrent le campagnard à sa chaumière, Chlopicki crut avoir tué l'anarchie. Quelques jours avant son usurpation, le besoin d'occuper Modlin, place forte d'une haute importance, servant de dépôt à l'armée du Czarewicz, et capable par sa proximité d'alarmer les Varsoviens, se fit vivement sentir. Les conjurés, comme nous l'avons dit, avaient chargé de cette opération, Skrzynecki, mais ce colonel n'avait pas rempli son devoir.

Le 3 décembre, quand Constantin fesait ses préparatifs de départ, le colonel ingénieur Chrzanowski, avait représenté à Chlopicki l'urgence de s'emparer de la place, afin de déconcerter l'ennemi et de le décider à la retraite. Le général en chef s'y opposa d'abord, et ce n'est que, lorsque les Russes manifestèrent claire-

ment l'intention de s'éloigner, que deux compagnies du 7ᵉ, conduites par le capitaine Maiewski, et deux compagnies de sapeurs commandées par Gawronski, se mirent en marche sous la direction de Chrzanowski, passèrent par Dembe, puis traversèrent la Narew. En même temps l'infatigable Kicki suivait, à la tête des élèves de l'université, la route directe qui conduit à la place, sommait Gugenmuss d'ouvrir les poternes, et en recevait les clefs. Les Russes de la garnison furent envoyés à Zakroczym, d'où le *généreux* Chlopicki les fit passer en Russie avec armes et bagages, prétendant ainsi jeter dans les déserts de la Moscovie des semences de libéralisme.

Revenons au gouvernement.

Comme tout a son temps dans le mécanisme révolutionnaire, celui de la chûte de Lubecki était aussi arrivé. Seulement comme dans ces vastes commotions, les muscles du peuple vibrent avec une double énergie et une vitesse progressive, on consume en cinq jours l'existence de cinq ans, et les plus solides renommées s'usent en un clin d'œil. C'est aux hommes à ne pas se laisser devancer par le temps qui riche alors de puissance, ruine et bâtit au vol l'ouvrage de plusieurs siècles de léthargie. Si la Pologne révolutionnaire avait par ses seuls murmures trois fois en cent heures, bouleversé et replâtré le conseil qui avait eu l'audace de se jeter au devant de son poitrail écumant d'impatience et de force, Lubecki avait de son côté fait diligence, et avant de tomber, avait tissu un frein infaillible à sa fougue régénératrice.

Que lui importait maintenant quelques jours de plus ou de moins, d'un pouvoir dont il n'avait jamais entré dans ses calculs de prolonger la durée? Chlopicki n'était-il plus là avec sa popularité, pour donner de la vie aux volontés du ministre?

Lubecki avait achevé son œuvre, et cela fait, il aimait mieux être chambellan de l'empereur, avec des titres, du repos et des richesses, que citoyen ballotté

sur les flots de la multitude, du fauteuil ministériel au cordon de la potence. Son parti était pris, son rôle joué, ses vœux étaient accomplis; il était temps de quitter la scène, et comme c'était un homme de tact, il ne chercha nullement à résister au mugissement de la foule qui, lasse de sa présence, ne s'en était pas encore expliqué l'énigme (personne n'était dans les confidences du ministre) mais qui la soupçonnait par instinct. Il fut rejeté du conseil moins comme dangereux que comme inutile, et en effet il était au terme de sa carrière.

Comme cependant l'écolier pouvait n'être pas encore a la hauteur de ses fonctions, Lubecki crut devoir le souffler quelque temps; et quoique privé de tout caractère officiel, il resta à Varsovie.

Après avoir exclu le prince de son sein, le conseil se constitua septemvirat provisoire. Les anciens membres du conseil administratif refusèrent de sanctionner ce qu'ils nommaient cette illégalité, mais quoiqu'on passât outre, et que les membres de l'assemblée plus faibles que mal intentionnés, commençassent à pénétrer les véritables desseins de Lubecki et de ses accolytes, leur génie satanique n'en présidait pas moins à tous les actes du gouvernement.

La nation ivre de joie et de liberté se précipitait dans le char révolutionnaire sans s'embarrasser des guides. Les clubs seulement et la jeunesse criaient de temps en temps, *garde à vous!* mais leur organe était bientôt étouffé par le battement de mains du vulgaire, le cliquetis de l'acier, et les rires sataniques de l'aristocratie.

Dans un de ces accès de délire, Chlopicki plus que jamais soumis à l'influence de Lubecki et des doctrinaires, effrayé du jacobinisme qui d'après lui perd le royaume, indigné de l'impuissance du gouvernement provisoire, et de l'indulgence avec la quelle est traitée la *démagogie*, entre dans la salle des délibérations, terrasse d'un coup d'œil les septemvirs, et leur an-

nonce brusquement qu'il s'érige en Dictateur. On veut parler, mais le général quitte avec précipitation le conseil pétrifié et ordonne une revue générale au champ de mars. Ses partisans couvrent d'applaudissemens cet étrange système d'usurpation, le peuple aveuglé par ses propres transports court se donner un maître en entonnant des hymnes à la liberté; l'opposition murmure, mais si bas que personne ne l'entend, et Chlopicki s'arme le 5 décembre du pouvoir des Camille et des César.

La foule organisée en légions fait retentir les rues de ces chants magiques qui jadis avaient conduit à la victoire les guerriers de Raclawice et des Dubienka. Les clairons mêlent la polonaise de Kosciuszko aux cris de *vive la liberté! vive la Pologne! vive le Dictateur!* Les vieilles bandes retrempées au feu du 29, se pressent haletantes d'impatience et d'enthousiasme dans l'enceinte de cette arène pacifique, où quelques jours auparavant le brutal Constantin a parcouru au galop leurs rangs immobiles de terreur. Ce vaste champ qui a vu toute une armée de héros servir de marotte à un fou, suffit à peine à la multitude qui déjà lasse de son indépendance, vient sur sa lisse surface payer son tribut de crédulité à un soldat égaré, et sanctionner par acclamations la hardiesse d'un usurpateur!... Il paraît sur un coursier de bataille entouré de toutes les vieilles et nouvelles illustrations de la Pologne; il fend la masse avec la confiance d'un tribun et la fierté d'un triomphateur; il répond d'un geste aux cris d'amour et au son des trompettes qui s'élancent sous la voûte éthérée... On dirait qu'il vient de remporter dix victoires et pendre le Czar........ Eh bien sais-tu d'où sort l'homme que tu divinises, malheureuse Pologne? de l'alcôve de Lubecki..... Là, il a incliné sa tete blanchie sous les lauriers, devant l'obscur financier qui s'est loué à Nicolas. Il a cru aux sophismes du courtisan comme un enfant aux contes de fées, puis sur la foi d'un misérable il a décidé ta ruine!...... Jeunesse!

Peuple! Armée! quand vous lui disiez qu'il était un grand capitaine et qu'il pouvait délivrer le royaume, il rougissait de modestie et fuyait vos suffrages; Lubecki lui dit à son tour que lui seul peut pacifier la révolte et réconcilier les combattans, et voila qu'il oublie modestie, pudeur, qu'il essuie ses bottes aux fauteuils des septemvirs, et se proclame un Monck après avoir refusé d'être un Kosciuszko!

C'était un 18 brumaire, sans éclats, sans baïonnettes, sans violence.

Le conseil revenu de son étonnement s'empressa de féliciter le nouveau dictateur, et sanctionna son audacieuse élévation, par un acte officiel. Ainsi devint dictateur, un homme que l'on chérissait encore, dont on connaissait à peine les opinions, mais dont la jeunesse et l'armée étaiententhousiasmées par enchantement et tradition.

Et puis qu'il faut tout dire, ce n'était précisément ni un César, ni un Cromwel, ni même un Buonaparte. C'était tout bonnement un vétéran dans l'erreur, dont la proposition d'une mâle naïveté, avait été votée et décretée tambour battant et en plein air. Si sa conduite envers le conseil n'avait pas été légitime, c'est que le conseil était lui même illégitime; et puis qu'il s'était trouvé cent mille fous capables d'applaudir à l'usurpation, le conseil ne pouvait qu'applaudir aussi; c'est ce qu'il fit. Après tout, Chlopicki n'occupait qu'un siège préparé d'avance. Mais aumoins fallait-il justifier un acte que toute la nation eut l'enfantine générosité de trouver merveilleux, par une énergie et un bon sens analogues; et ce que l'histoire lui reprochera ne sera certes pas de s'être emparé d'une autorité à la quelle toutes les classes de la société l'appelaient à grands cris, mais bien d'avoir trahi par son ineptie et son obstination, les espérances d'une génération de héros.

Aux premiers pas que fit le pays dans la voie de la révolution, les deux sociétés éternellement en présen-

se depuis deux cents ans, se heurtèrent de nouveau. Mais comme cette fois-ci l'autorité et la force appartenaient au peuple, l'aristocratie fut obligée de déguiser ses prétentions en sophismes. D'une prodigieuse utilité lui fut alors cette malheureuse charte qu'elle avait si long-temps baffouée; car de cet impérieux évangile, elle déduisait plusieurs argumens d'une sérieuse importance. Et d'abord, que la révolution n'avait pu porter aucune atteinte légale à la royauté; que par conséquent aucune réforme ne devait avoir lieu sans la sanction du roi; enfin, et c'était l'essentiel, que l'indépendance constitutionnelle ne protégeant que les huit Palatinats, la Lithuanie et les provinces du midi devaient rester en dehors de toute réaction révolutionnaire.

Ce dernier article était le grand pilier de sécurité et de consolation des doctrinaires, car avec lui, ils étaient sûrs de rendre nuls tous les efforts de leurs antagonistes. En effet ce n'était pas avec une population de quatre millions d'âmes, que l'on pouvait résister à la puissance des Czars; et puis l'eût-on pu, que les bienfaits du triomphe ne s'étendant qu'à la cinquième partie de la Pologne, eussent été une véritable insulte faite à ce vaste tout, qui avait absolument besoin de se confondre sous les mêmes lois, pour renaître et exister.

On pouvait, on devait même peut-être par prudence ajourner l'émancipation des Pologues prussienne et autrichienne, parcequ'il importait de ne pas provoquer trois champions à la fois; mais établir des distinctions entre les provinces de la Pologne russe, c'était non-seulement sanctionner les brigandages du congrès de Vienne et jeter la semence d'un schisme volontaire parmi des peuples qui ne devaient avoir que de communs intérêts, mais encore abandonner et livrer aux conquérans les ressources que l'on se refusait à soi-même. Bref c'était une inconséquence qui ne pouvait avoir pour agens que de profonds scélérats comme

Lubecki, des imbéciles comme Chlopicki, ou des sophistes comme les *constitutionnels*.

Ainsi par logique et principes, sur les bannières de l'aristocratie déguisée ou non déguisée, de ses dupes et de ses disciples, se trouvait écrit : *Royauté de* 1815,— *Charte de* 1815, — *Royaume de* 1815; *sur les* bannières de la nation,— *République*, — *Réforme*, — *Intégrité*. Dans l'un et l'autre camp, les derniers mots de ralliement résumaient les deux autres, parceque dans la force ou la faiblesse des partis, résidait toute la question.

Dès que les vainqueurs et les vaincus purent se reconnaître et se dégager de la mêlée, ces deux tendances divergentes se manifestèrent par de terribles secousses, et ne cessèrent de lutter à travers toutes les phases de la révolution, à commencer de son enfantement, jusqu'à son agonie.

Ce n'était pas un mesquin combat de faction; c'était une grande question de vie et de mort qu'il fallait résoudre à tout prix. Pour tout exprimer, le peuple n'eut plus qu'un seul mot : *en Lithuanie*. C'était une nouvelle langue concise et énergique comme la volonté qu'elle interprêtait. *En Lithuanie*, voulait dire liberté, égalité, vertu, héroïsme et justice. *En Lithuanie*, voulait dire guerre à outrance; guerre de peuple à roi; guerre sur une échelle immense, avec ses chances, ses efforts de géant, sa gloire et ses inépuisables ressources; *En Lithuanie*, voulait dire régénération sociale appliquée à toute la famille slavonne et basée sur cet avenir religieux et patriarchal, dont des peuples vierges et agricoles peuvent seuls concevoir toute la richesse. *En Lithuanie*, voulait dire début de cette fédération républicaine du monde, qui va commencer par la fusion des peuples européens sur les ruines des trônes, et qui n'aura pour terme que les bornes de l'imagination. *En Lithuanie*, voulait dire espérance, amour, fraternité, croyance, dévouement, tout ce que le génie a de grand, le cœur de profond, les sacrifices de sublime!

C'est qu'au-delà du Bug et du Niemen, nous attendaient, les bras ouverts, 10,000,000 d'âmes aimantes, travaillées depuis long-temps par un indéfinissable besoin de dépenser leur énergie et d'épancher leurs souffrances. C'est que des bords de la Dzwina, nos étendarts eussent parlé au globe, et que de ceux de la Vistule, ils pouvaient à peine se faire entendre d'un tronçon de peuple. C'est qu'au centre des forêts lithuaniennes, la trompette de l'Archange eût eu pour écho les cris de vengeance de tout ce qui a vendu sa chair aux enrôleurs du Czar, depuis l'Ilmen et le Peypus jusqu'au Perekop de la Crimée, et que dans les salons de la diplomatie varsovienne, le pauvre ange baissait ses yeux de Christ devant les regards éhontés des mignons de la sainte-alliance.

Mais encore fallait-il mettre à profit l'étrange situation de l'empire. La Lithuanie était gardée par 40,000 hommes, pour la plupart indigènes, las de leur néant. Le royaume pouvait mettre de suite sur pied, plus de 50,000 hommes d'élite, et en un mois, il pouvait organiser une armée de 100, à 120,000 têtes, tant recrues que vieux soldats. L'histoire c'est le temps multiplié par l'action : or il fallait quinze jours pour être à Vilna; trente pour avoir 200,000 hommes campés sur la Dzwina, et un jour pour battre les troupes de Nicolas. Le Czar avait besoin de deux mois pour rallier 100,000 baïonnettes, et si quelqu'un avait la hardiesse d'envahir la Lithuanie et de vaincre ou de désarmer ceux qui l'étreignaient, avant que les corps disséminés par toutes les steppes de la Russie fussent à leurs postes, sa fragile puissance n'était plus. Tout cela n'est ni rêve ni exagération; c'est ce qu'il y a de plus mathématiquement positif au monde, et cette fois les statisticiens qui comptent par bataillon, avoueront que la Pologne n'avait qu'à vouloir, pour venger en fort peu de temps, deux siècles de désastres.

Ce qu'il y avait de caractèristique dans ces rapports réciproques des deux partis, c'est qu'un mois de re-

tards changeait tout-à-fait ces rapports. Le royaume n'avait qu'à dormir un mois pour que l'ennemi se mît précisément à sa place, et le menaçât de toutes les chances dont le royaume était alors maître de disposer contre l'empire. Les aristocrates sentaient si bien cela, que la temporisation était la seule chose, sur laquelle ils insistaient; ils ne faisaient que glisser sur le reste, sûrs qu'ils étaient que tout l'avenir de la Pologne dépendait du plus ou du moins de précipitation qu'elle mettrait à franchir le Niémen.

Pour ne pas perdre les avantages de l'offensive, il fallait poursuivre avec rigueur les hostilités *irrévocablement* entamées par la soirée du 29 novembre. Les succès étaient incalculables par ce qu'on ne sait jamais où s'arrête une révolution victorieuse; seulement une vaste idée de rapides et interminables progrès aurait dû être cultivée dans tous les esprits. Cette fois, ce n'était plus l'Asie apportant à l'Europe ses hordes, sa peste et ses fers; c'était l'Europe libre, riche et éclairée, lancée vers l'Orient, pour ranimer ses momies et féconder ses sables; l'Europe rajeunie par une passion de dévouement et de propagande, croisée contre les Huns et la barbarie; l'Europe descendue de ses heureuses régions dans les steppes du Sybérien, comme le Christ rédempteur dans la vallée des larmes. C'est que le serf avait déjà pâli à l'approche de cette calamité périodique que l'on appelle làbas *recrutement*. Un long cri de détresse s'était fait entendre aux bords de la Lena et de Irtysz, dans les gorges de l'Ural et sur les plages de la mer Blanche. Le Czar avait appris que le seuil de l'occident était barré par les rebelles, et dans sa superbe colère il avait juré de démolir seuil et barrière. Son sceptre de bronze rejeté par la Pologne, retombait lourd et implacable comme une damnation sur ses sujets hyperboréens. Leur sang allait nourrir la vengeance du maître. Ils n'avaient pas encore l'héroïsme de la révolte, ils n'avaient que celui de la servitude, mais pour imprimer une noble impulsion à leur sombre désespoir, il n'eût peut-être fallu qu'une victoire

remportée sur le Dnieper! Le mécontentement de l'empire n'était ni passager ni imaginaire. L'échafaud de Pestel avait fécondé la racine du large Polype qui mine et ronge pied-à-pied le monstrueux édifice des Czars. Là, les associations sont des conspirations, et les mécontents des illuminés. Et puis les traditions qui, chez les peuples grossiers, sont des oracles, y ont pénétré tous les cerveaux de l'idée d'une prochaine et effroyable dissolution; il faut au russe des conquêtes pour l'assurer de son existence, et le jour où l'européen lui aura enlevé un village, il fera le signe de la croix et se couchera avec résignation dans son sépulcre.

Eh bien, cette grande mission était prescrite à la Pologne. Elle devait se relever et envahir la Lithuanie puis l'empire; chercher dans la première de quoi écraser l'autre, mais cela ne souffrait ni mollesse ni délai; il fallait voler comme le vent et frapper comme la foudre.

Au lieu de cela, on implora la grâce de Nicolas, après avoir chassé son frère et sabré ses troupes; on se blottit dans un coin de la Pologne, avec un peu de sang à répandre, beaucoup de larmes à verser, sans armes, sans argent, sans pain, tandis que l'ennemi fourrageait dans les jardins et se promenait sur seize mille milles carrés. En vain l'amour de la patrie, de la liberté et de la gloire appelaient aux armes vieillards et enfans; le dictateur égaré et soucieux méditait des systèmes d'organisation avec la lenteur d'un conseil aulique autrichien, changeait chaque jour de résolution, donnait ordres et contre-ordres, émoussait l'ardeur des troupes, et paralysait les sacrifices du patriotisme. La formation des nouvelles levées, confiée à des vieillards sans énergie et sans connaissances, était devenue l'objet du mécontentement général. Un caprice passager détruisait des semaines de travaux. Les citoyens brûlant d'impatience, et accourus des confins de la Pologne pour entrer dans les rangs de l'armée, étaient aussi-

tôt rebutés par l'âpreté des organisateurs, et la froide pédanterie des routiniers. L'enthousiasme se sentait déplacé parmi les favoris du dictateur, et le génie cherchait en vain à se faire jour au milieu de l'étroite enceinte où les doctrinaires avaient emprisonné la révolution.

Anathème contre les novateurs, anathème contre l'énergie républicaine, anathème contre l'éloquence, anathème contre les prodigieux prestiges de l'imagination; mais anathème surtout contre les visionnaires qui s'avisaient de regarder vers l'est et encourager au passage du Niemen. Ceux là, Chlopicki les avait en horreur, en exécration. Les aristocrates l'habituaient à considérer ces pays comme ennemis du royaume, et placés par leur origine et l'ancienneté de leur servitude, en dehors de toute relation politique avec lui.

Et quand les députés lithuaniens se présentaient à Varsovie, le Dictateur les mettait cavalièrement à la porte, en leur criant brusquement qu'il n'avait pas de poudre à brûler pour eux; qu'ils étaient des Russes, et qu'il était criminel de leur part de se révolter contre leur légitime souverain.

Malgré ce furieux attachement de Chlopicki aux gênantes rigueurs de la Charte royale, la nation s'armait toute entière et s'imposait des sacrifices inouis, pour le bien de la patrie. Qui n'a pas été témoin du dévouement de cette époque traitera de fabuleux les efforts de patriotisme du peuple polonais. Les arsenaux, les magasins, les hospices, les caisses de l'état s'emplissaient sans que le trésor public y contribuât. Les joyaux des richards, l'argenterie, les meubles précieux, les équipages, tout ce qui pouvait être de quelque valeur entre les mains des organisateurs de l'armée, était sacrifié avec un empressement que l'on ne pouvait attribuer qu'à une religieuse abnégation ou à un enthousiasme fanatique. Les jeunes gens renonçaient à l'héritage de leurs pères; les femmes couraient jeter dans les troncs, leurs

boucles d'oreilles et leurs anneaux nuptiaux. Les enfans allaient, avec la touchante ingénuité de leur âge remettre clandestinement aux percepteurs, les produits de leurs épargnes et leurs joujoux. Les moines chargeaient sur leurs voitures de quête les denrées ordinairement abondantes dans les cloîtres, et livraient jusqu'à leurs rations journalières aux directeurs des greniers publics. On vit de jeunes enthousiastes se présenter armés et suivis de plusieurs soldats équipés à leurs frais, abandonner toute leur fortune et faire vœu de chasteté pour ne pas avoir d'héritiers à déposséder!

Les officiers offraient les deux tiers de leurs gages, leurs cordons, leurs épaulettes, leurs aigles, les boutons de leurs habits, leurs hausse-colset jusqu'aux pommeaux de leurs épées, s'ils étaient de quelque valeur. Partout les riches propriétaires armaient, équipaient et soldaient des escadrons, même des régimens; ils partageaient souvent leurs vastes domaines entre les fermiers qui les avaient cultivés, à condition qu'ils se battraient pour l'indépendance, Les curés des campagnes vidaient eux-mêmes les sacristies et les cachettes des autels, entassaient dans d'énormes caisses les chandeliers, les patènes, les calices, et portaient accompagnés de toute la paroisse armée, les dépouilles de l'église au receveur du district. Dans plusieurs paroisses des palatinats de Lublin, de Cracovie et de Kalisz, on donna des Madones gigantesques chargées depuis cent ans de colliers, d'anneaux et de couronnes d'un grand prix. On ne laissait dans les clochers qu'une cloche pour sonner le tocsin; on employait les autres dans les fonderies de canon, et les prêtres étaient toujours les premiers à dévaster les églises, pour armer et nourrir les défenseurs de la patrie.

Dès le commencement de la révolution, fut organisé à Varsovie un comité de secours où on n'admettait que les femmes; il fut d'abord présidé par la célèbre Hoffmann Tanska, et plus tard par mesdames Sowinska,

Claudya Potocka et autres. Ce comité rendit d'immenses services au pays pendant et après la révolution. Ses affiliations dans les provinces, le sublime dévouement des femmes qui le composaient, et les ressources dont il disposait excitèrent une admiration romanesque en Pologne et à l'étranger. Sans voler la dague au poing, à la tête des escadrons comme les vaillantes Plater, Raszanowicz, Tomaszewska, Dembinska, Malwina Nitwicka et leurs compagnes, ses membres déployèrent un courage, une abnégation et une constance, supérieurs peut-être à l'entraînement passager qui cuirassa des anges auxquels la nature semblait refuser d'autres armes, que leurs yeux de houris et leurs larmes. Au chevet des cholériques, des amputés, des agonisans; dans les fétides ambulances de l'armée; sous le feu même des batteries ennemies; aux remparts de Praga et de Jérusalem, dans les laboratoires pyrotechniques; partout où une femme peut s'introduire, travailler, prier, respirer et mourir, partout ces êtres envoyés des cieux par le dieu de la liberté, veillaient, consolaient, guérissaient, et souvent exténués de misère et d'épuisement, expiraient sans gémir, le scalpel ou la bêche à la main! Après avoir distribué aux blessés leurs bijoux, leurs robes et leurs chemises, elles se coupaient lee cheveux dont elles faisaient des écharpes qu'elles donnaient aux héros pour prix de leur vaillance. Supérieures aux mesquins préjugés d'une société qui s'était montrée à leurs grandes âmes dans toute la nullité de ses pitoyables convenances et de sa révoltante tyrannie, elles n'avaient de charmes que pour les guerriers et d'égards que pour le patriotisme. Au retour de nos phalanges victorieuses dans les murs de Varsovie, elles se précipitaient échevelées, et le front pourpre d'enthousiasme, dans les bras des grenadiers, et leurs mains d'ivoire étreignaient les guenilles usées au bivouac, comme des reliques d'héroïsme et de dévouement!...

Vingt mille braves campés sous Praga et Varsovie,

attendaient avec impatience qu'on les conduisît à l'ennemi, et vingt mille autres répartis sur la rive droite de la Vistule, couvraient les Palatinats où se massaient les nouvelles levées. Roman Soltyk était chargé du soulèvement des Palatinats de Lublin, de Podlachie, d'Augustow et de Plock. Malachowski de ceux de Cracovie, de Kalisz, de Masovie et de Sandomir. Ils portaient le titre de *régimentaires*, et avaient sous leurs ordres un grand nombre d'organisateurs secondaires, mais totalement étrangers au difficile mécanisme du recrutement, dénués de talens militaires et adonnés à leurs pacifiques habitudes de faste et de nonchalance, ces hommes, quoiqu'excellens patriotes et pleins de bonne volonté, ne remplirent nullement leur mission. Les ordres du dictateur qui ne perdait jamais de vue ses grandes espérances diplomatiques, suspendant les travaux des régimentaires, et bornant leurs ressources à un espace incapable de fournir une armée imposante, aggravèrent encore les fâcheux retards des levées et l'impuissance des organisateurs. Cet éloignement du chef de l'état pour toute démonstration offensive finit par influencer le pays; on ne se crut plus fait pour l'initiative; toute l'énergie nationale se concentra dans la défense, et de là naquit cette idée universelle et populaire de fortifier Varsovie. A peine le Colonel Kolaczkowski eut-il tracé le plan des remparts, que toute la population mettant de côté ses occupations, se jeta avec une incroyable ardeur au travail des terrassemens.

Vieillards, moines, femmes, enfans, juifs mêmes, ouvriers et soldats, tous formés en longues colonnes, la pioche et la bêche sur l'épaule, défilaient, dès trois heures du matin, dans les rues de la capitale, pour se rendre aux fortifications, où animés par l'activité des ingénieurs et par l'exemple de tout ce que la Pologne avait de vénérable, ils creusaient les fossés, confectionnaient les fascines, les gabions, les palissades, chariaient les pierres et brisaient la glace. Sacrifices, peines, dévouement, rien ne coûtait à la Pologne. Quand on

vit que les faubourgs de Praga masquant les fronts bastionnés pouvaient servir d'abri à l'ennemi et d'entrave aux défenseurs, les propriétaires s'assemblèrent par un entraînement spontané, s'armèrent de torches incendiaires et coururent au milieu des acclamations de tout Varsovie, mettre le feu à leurs propres maisons, verser leurs récoltes dans les greniers de l'état, et livrer leurs équipages à l'usage du train et de l'artillerie. En moins de trois heures les flammes consumèrent, édifices, granges, écuries; des monceaux de cendre couvrirent les glacis des bastions; et à chaque colonne de fumée emportée par la bise, des cris d'allégresse, de vengeance et de fureur retentissaient sur les deux rives de la Vistule.

Les anciennes murailles de Praga que pouvait embrasser l'enceinte fortifiée, furent bientôt dérobées à la vue de la campagne, par une tête de pont destinée de plus à couvrir le grand pont de bateau établi presqu'en face du château royal. Ces ouvrages tracés et élevés sous la direction du capitaine ingénieur Lelewel, frère du chef de l'opposition, consistaient en trois fronts bastionnés, précédés de lunettes communiquant au corps de place par de longues caponnières palissadées. Le même ingénieur construisit dans la suite le camp retranché qui embrassait tous les faubourgs de Praga. Cette ligne avait plus de deux mille toises de développement, et était flanquée par les ouvrages à corne de *Grochow* et de *Modlin*.

L'enceinte occidentale de Varsovie se trouva de même protégée par une double ligne de forts détachés, le corps de place non compris. Les feux des bastions se croisaient sur les glacis et balayaient dans toute leur étendue, les plaines immenses de Czerniakow, de Rakowiec, de Krolikarnia, de Wola, de Paryz et de Burakow.

Malgré l'ardeur générale, ces ouvrages ne pouvaient pas faire de progrès très rapides, car ce développement était énorme, et il eût fallu pour garnir tous ces retranchemens, au moins une armée de 100,000

hommes; or l'effectif de toutes les troupes réunies, n'excéda jamais 80,000 têtes. Cette seule circonstance eût dû faire comprendre aux Polonais, que le retranchement d'une vaste capitale comme l'était Varsovie, était une folie.

Non seulement il exigeait une garnison qui, d'une force analogue à l'étendue de l'enceinte fortifiée, devait ravir à l'armée un renfort que l'on eût mieux employé en rase campagne, mais il habituait encore le peuple à considérer un point exposé à tous les hasards de la guerre, comme palladium de son existence, et dernier réduit de ses libertés; idée aussi perfide que fausse, puisque l'ennemi n'avait qu'à s'en emparer par accident, ruse ou force, pour que la révolution fût désarmée, et la nation démoralisée. Le palladium de l'existence du peuple polonais, c'étaient l'armée et l'espace; partout où pouvaient errer 30,000 hommes, c'était là qu'était le pays; et la prise de la capitale, pas plus que la conquête de toute autre position stratégique, n'aurait dû être regardée comme présage d'anéantissement. Pour cela encore, il eût fallu marcher en avant, car le peuple bête d habitude, a besoin de varier ses impressions pour se trouver bien partout et ne pas se passionner pour des choses, des objets et des lieux, qui une fois enlevés tuent son énergie et le désenchantent.

Le dictateur qui ne visait qu'à une pacifique servitude, aimait mieux intimider l'ennemi par des retranchemens, que de provoquer sa fureur en l'allant chercher de l'autre côté du Niemen. D'autre part le patriotisme ayant soif d'activité et ne pouvant l'étancher dans les triomphes, se consolait en faisant des sacrifices et en suant d'énergie dans les fossés de Wola. Il s'attachait à une erreur qui était le plus beau monument de sa puissance, et aimait les parapets de Varsovie comme on aime un enfant boiteux. Ainsi Chlopicki par calcul, le peuple par entraînement, nuisaient tous les deux aux véritables intérêts du pays, l'un pour étourdir les démagogues, l'autre pour dépenser son courage et son patriotisme.

Au reste, en dépit des lenteurs de Chlopicki, la nation déployait une vigueur que stimulaient bien des mobiles connus et inconnus. Parmi ceux qui à cette époque influèrent le plus sur ce développement d'énergie, il faut compter, quoique l'on dise, la presse, la vigilance et la popularité des clubs. La brutalité du dictateur, la perfidie des aristocrates épargnés au 29 novembre, et les sarcasmes de l'armée liée encore de cœur et de confiance à son général, loin de décourager les associations politiques, leur avait donné un caractère d'opposition qui avait ajouté à leur importance.

La rivalité des clubs de différentes nuances, anima leur ardeur et engendra un système d'affiliation puissamment alimenté par cette habitude de se réunir et de discuter, qui depuis quinze ans tourmentait le royaume.

Le *club patriotique* présidé depuis que Lelewel occupait le fauteuil septemviral, par Xavier Bronikowski, avocat, jeune républicain entreprenant, formait le centre de l'opposition et combattait corps-à-corps avec l'ataraxie du gouvernement. La tribune de ce club ne retentissait que d'une éloquence mâle et foudroyante ; tout y était république et énergie.

Les étudiants de l'université et des colléges séduits par l'appareil militaire que l'on avait donné a leur légion, donnant tête baissée dans l'erreur universelle, et sincèrement dévoués au dictateur, opposaient leurs assemblées dirigées par Lach Szyrma, doctrinaire méthodiste, aux violentes diatribes du Club patriotique. Le dictateur s'était entouré de leurs baïonnettes, s'en était fait une *garde d'honneur* et abusait de leur candide ardeur, pour combattre les importunes déclamations de l'opposition.

Un autre Club, espèce de juste-milieu inspiré par les originales doctrines du *marquis* Wielopolski, prêchait la *légalité révolutionnaire*, et était en guerre avec ce qu'il nommait les exagérés de tous les partis. Le fait est

que M. Wielopolski était un aristocrate qui cherchait à s'immiscer aux affaires d'état, et qui, pour atteindre son but, n'avait trouvé rien de plus ingénieux que d'organiser un club qui d'ailleurs était vide.

Un grand café enfin nommé *Honoratka* et fréquenté par tous les partis, offrait l'aspect d'une fête révolutionnaire. Une musique brillante, les hymnes nationaux, la danse et les festins disputaient aux charmes de la tribune l'éclat de ce club épicurien. Une éloquence entraînante, mais plus littéraire que politique; des opinions patriotiques, mais générales et modérées; un mélange d'atticisme et de liberté, d'élégance et de familiarité, y attiraient la haute société des deux sexes. Il était principalement réservé à *la garde d'honneur* d'en rendre les réunions attrayantes.

Au reste les théâtres, les salons et les places publiques, étaient autant de clubs où les vieillards donnaient, les larmes aux yeux, d'héroïques conseils à la jeunesse, où celle-ci traduisait en discours enthousiastes les sentences concises de ses pères, où toutes les classes et tous les âges mêlés par le même sentiment de patriotisme et de liberté, épanchaient leurs joies et leurs espérances. Les représentations théâtrales étaient presque toujours interrompues par les ardentes folies de la jeunesse et les transports de la foule. Au plus pathétique d'un drame, un cri de délire s'élevait du parterre; les académiciens, les jeunes officiers et les vieux légionnaires en *kontusz* et en bonnet rouge, escaladaient la scène, se mêlaient aux acteurs, renversant le trône si on jouait un roi, les tonneaux si on jouait une guinguette, et du haut de ces tribunes improvisées, exprimaient en brûlante poésie les nobles élans de leurs âmes. Les loges se vidaient, tout affluait sur la scène, et là, au milieu d'un long roulement de bravos et d'acclamations, commençaient les rondes de *Mazur* et les refrains de la *Polonaise*, répétés en chœur par tout ce qui se sentait des poumons.

Hors des clubs, les membres de l'opposition s'assem-

blaient en particulier; délibéraient sur les intérêts du pays, et ne cessaient de fatiguer la dictature et le conseil, tant par la presse, les discours et les pétitions, que par les combats livrés dans les salons et les réunions publiques aux appuis du pouvoir. Mais le pouvoir engagé déjà dans la voie des négociations, se perdait de plus en plus dans l'opinion des masses, excitait l'indignation de ses ennemis, commençait à aliéner ses partisans mêmes, et allait bientôt se trouver réduit à chercher dans les coups d'état, une arme contre l'opposition qu'il ne savait vaincre par l'irréprochabilité de sa conduite.

Pour en juger avec précision, il faut remonter jusqu'à son origine, et le suivre à travers le chaos de l'enthousiasme universel, jusqu'à l'ouverture de la diète.

Nous répéterons quelque chose de ce que nous avons déjà dit, mais cela est indispensable, pour bien saisir le fil des événemens.

Nous avons vu que le conseil administratif mû par le caractère d'hypocrisie que lui avait imprimé l'astuce de Lubecki, s'était assemblé à la clarté de l'incendie qui dévorait les faubourgs de Varsovie. Ses orageuses délibérations avaient tour-à-tour pris une teinte de criminelle énergie ou de découragement, selon que le roulement de de la fusillade approchait ou s'éloignait. Le jour ayant dévoilé la victoire du peuple, ses anciens bourreaux se prosternèrent à la vue de ses bras nus et de son regard menaçant. Il leur fallait un bouclier, mais un bouclier docile; ils le cherchèrent dans la nuance modérée des patriciens patriotes étrangers à la lutte, mais respectés par la multitude; ils trouvèrent ce qu'ils désiraient.

Fiers dès lors de leur nouvelle puissance, ils affilient à leur caste un nom que l'écho des rues porte jusque sous les voutes de leur domaine. Le cœur débile de Chlopicki n'a pas su résister à l'encens du langage des salons, et un courtisan parvient à subjuguer d'emblée un Caton vieilli dans le mépris des menaces et des tentations.

Cependant les soldats, le peuple et la jeunesse veillent à leurs droits; l'éloquence républicaine a déjà lancé du haut de sa tribune un appel à la nation, et quand cent mille citoyens mugissent de fureur, le conseil est ébranlé.

Vaines intrigues, vaines déclamations; les vieux membres sont vendus pour un peu d'indulgence par leur propre Coryphée, *la montagne refoule la plaine sur le marais*, et en queue des remplaçans, on voit déjà le fondateur des clubs.

Le conseil ainsi régénéré, invite par un absurde nonsens, les anciens ministres à signer l'acte de son installation, comme si les ministres d'un despôte, pouvaient savoir ce qu'il faut au peuple. Il suffit que l'on demande quelque chose aux autorités arbitraires pour qu'elles le refusent; d'ailleurs quand on n'est plus rien, on essaie de se donner de l'importance en empêchant le bien. Ainsi Lubecki et ses collègues protestèrent contre l'autorité des septemvirs, et si ceux-ci se constituèrent eux-mêmes faute de créateur, l'ancien conseil ne leur en imposa pas moins par ses refus et ses bouderies. Aussi le nouveau gouvernement hérita-t-il des principes de l'ancien, à la bonne foi près, qui n'avait pu être l'apanage de scélérats éclairés, mais qui pouvait fort bien être celui d'honnêtes médiocrités; avec cette bonne foi on n'en eut pas plus honte de régir l'état au nom du Czar.

Constantin murmurait de sinistres menaces aux barrières de Varsovie et demandait pourtant à négocier avec l'autorité révolutionnaire. Chlopicki ne demandait pas mieux. La députation revint après avoir tacitement fait au tigre pris dans les filets, toutes les concessions que l'on aurait à peine dû accorder à un conquérant triomphant.

Le début des septemvirs n'était pas encourageant, mais la confiance dans le prétendu génie du général en chef, désarmait les mécontens. Enfin pour concilier tant d'intérêts divers, on demanda de toutes parts

la convocation de la diète. Parmi même les conjurés il s'était trouvé des hommes pleins d'activité et de dévouement, qui avaient fondé toutes leurs espérances sur cette grande assemblée; ils étaient dans l'erreur, mais ils n'étaient pas les seuls. Le général en chef qui dans ses torts était de bonne foi, n'ayant consenti à se charger de la direction suprême des affaires que par amour de l'ordre et de la paix, était déjà las des embarras que lui suscitait l'opposition, et dans sa douloureuse impatience, il invoquait l'intervention de la diète comme remède à tous les maux de l'état.

Après une hésitation prolongée, cette fameuse diète fut convoquée pour le 17 décembre; quelques dispositions préliminaires furent ordonnées, quelques mesures administratives prises, l'armée fut concentrée, mais le tout avec une lenteur, une apathie, qui prouvait bien que la révolution était un trésor dont on ne connaissait ni l'usage ni les vertus.

Grâce à la vigilance de quelques jeunes gens, Zaliwski et Urbanski entr'autres, assistant aux séances; grâce à Lelewel, à l'influence extérieure des clubs, et à l'enthousiasme des masses, on commençait à faire des progrès, quand l'originale ambition de Chlopicki embrouilla tout ce qui était fait, et fit oublier tout ce qu'il restait à faire.

Le délire avec lequel on applaudit à l'espèce d'usurpation du général était loin de démontrer que l'instinct populaire ignorât ce qu'il lui fallait, car il était alors incontestable que la dictature était le vrai gouvernement des fièvres révolutionnaires. C'est une chose que nous avons déjà expliquée.

Dans une bonne république, l'usurpateur qui par l'usurpation même sauverait l'état, devrait être couronné de fleurs et de lauriers par la plus belle des femmes, proclamé immortel par les représentans du peuple, porté en triomphe jusqu'à l'échafaud, salué d'acclamations universelles, et étranglé avec son écharpe dictatoriale.

Chlopicki n'était ni un véritable usurpateur, parce qu'un cri unanime l'avait autorisé à s'emparer du gouvernail, ni un véritable héros puis qu'étranger à la révolution, il n'avait atteint qu'en chancelant les derniers échelons du pouvoir; mais il tenait de l'un et de l'autre, et c'était précisément le moyen de se faire de nombreux partisans; car ne pouvant lui attribuer de caractère distinct, chacun se le faisait à sa manière, et le vénérait sinon par conviction, aumoins par amour-propre. Aussi n'avait-il que trop d'admirateurs, et ceux qui, forts de leurs droits civiques, tonnaient contre son ineptie administrative, avaient à lutter contre la triple puissance des débris de l'aristocratie, qui par instinct et sympathie se groupait autour du dictateur, de l'armée qui ne voyait et ne voulait voir que l'invincible général, du peuple enfin qui adorait le martyr.

Maurice Mochacki jeune érudit, d'une vive éloquence et d'un caractère ardent et absolu, ayant parlé avec chaleur des vices du gouvernement, notamment de l'inexpliquable irrésolution du chef de l'état, excita dans le club patriotique des transports tumultueux. Les orateurs de la société appuyèrent ces plaintes énergiques. Les sarcasmes du club trouvèrent de l'écho dans la foule, et ayant fait beaucoup de bruit, irritèrent tellement Chlopicki, qu'il jura une haine mortelle aux associations. Lach Szyrma, commandant la jeune garde d'honneur, avait poussé l'audace jusqu'à menacer d'arrestation le libre clubiste, et cette aventure liée à bien d'autres, n'avait pas peu contribué à dessiner les partis. Un amour-propre mal compris, s'en mêla comme cela arrive ordinairement dans de pareilles circonstances; il fut depuis à la mode de prendre part pour ou contre les clubs; les passions s'aigrirent et les discussions faillirent devenir très sérieuses.

Chlopicki vit dans ces désordres une affaire personnelle, et crut devoir, comme toutes les étroites cervelles, la terminer *avec honneur*, c'est à dire à son avan-

tage. Dèslors il médita la fermeture des clubs, et ne tarda pas à exécuter son projet. Il s'attendait à une opiniâtre résistance, et avait résolu de mettre à épreuve son autorité, mais l'association s'étant, contre toute probabilité, dissoute à la première invitation, le dictateur en parut un peu déconcerté, et soupçonna de sinistres desseins. Il n'en était cependant rien; le club s'était éclipsé sans opposition, tout simplement parcequ'il n'avait pas de baïonnettes à sa disposition, et que fort peu lui importait que ses délibérations fussent publiques ou clandestines. Il croyait même que la persécution et le mystère augmenteraient son crédit, et il avait presque raison.

Ce coup d'état assez humiliant déjà pour un peuple qui venait à peine d'éclore du sein de la tempête, le fut bien plus encore, lorsque l'on apprit que le général frappait, autant pour abreuver sa vengeance, que pour faire sa cour aux aristocrates qui, échappés à la fureur démocratique, s'accroupissaient comme des vampires sur les bras de son fauteuil.

Chłopicki était d'un caractère violent et bilieux. Fanatiquement attaché à ses principes de soldat, la démocratie était pour lui une chimère, et aussi mauvais magistrat que bon polonais, tous les moyens lui paraissaient bons pour sauver la patrie; mais la patrie telle qu'il l'entendait, c'est-à-dire bornée au Boug et à la Warta, à la haute Vistule et au Niémen.

La voie des négociations lui ayant été recommandée par les aristocrates, (qui nécessairement redoutaient la durée de la tourmente révolutionnaire,) comme la seule accessible, Chlopicki embrassa ce parti avec une obstination qui résistait à tous les argumens de la raison et du patriotisme. Et comme la nation, étrangère depuis quinze ans à tout ce qui était en rapport avec ses droits et son gouvernement, manquait d'expérience politique, elle se plaisait à voir sous le voile de circonspection qui couvrait la dictature, quelque grand projet soigneusement caché au vulgaire et aux indiscrets.

C'était une de ces opinions spontanées et gratuites auxquelles on se cramponne avec d'autant plus d'empressement et d'opiniâtreté, que l'on ne peut s'en expliquer ni l'origine ni les motifs.

Voilà ce qui joint à la haute réputation militaire du dictateur, justifie l'excessif dévouement qu'on lui portait, malgré la marche alarmante des affaires.

D'ailleurs Chlopicki était fait plutôt pour en imposer que pour plaire. D'une haute stature, d'une physionomie martiale et sérieuse, d'un air d'assurance et de protection, comme général il inspirait du respect à ses soldats, de la terreur à ses ennemis. Ses cheveux gris, son œil perçant et son nez aquilin contrastaient fortement avec la rougeur de son visage, qui lui aurait donné un aspect commun, peut-être même repoussant, si un style précis et laconique, des manières nobles et fières sans ostentation, n'eussent détruit cette première impression, dès que la conversation prenait une tournure intéressante.

Chlopicki était franc et loyal, aussi ne chercha-t-il jamais à dissimuler ses opinions; il affecta même de leur donner la plus grande publicité possible, dès qu'il se crut libre de le faire. La proclamation qu'il adressa à ses concitoyens le jour de sa semi-usurpation, respire cet esprit de discipline doctrinaire, cette rudesse de camp, qui ne comptent pour rien l'élan du cœur et les transports du patriotisme. Une légalité faite à sa manière est son Dieu, et dans la crainte de lui porter ombrage, le mot même de révolution auquel d'après le général, les malveillans pourraient donner une fausse interprétation, est banni de son insipide harangue. L'ordre, le devoir et la fidélité; la fidélité, le devoir et l'ordre, le tout souillé du nom infâme de Nicolas, interdisent aux bons citoyens sous les yeux desquels on a égorgé pendant quinze ans toujours au nom de l'ordre et de la fidélité, la lecture d'une pièce qui au premier coup-d'œil trahit toutes les faiblesses de son auteur.

Les proclamations et les écrits officiels du Dictateur, n'étaient pas les seuls insignes de son caractère. Dans le conseil, dans les salons, dans les casernes, partout il affectait de blâmer l'imprudence des jeunes révolutionnaires; partout il déclamait sur la nécessité de se conformer aux circonstances, sur les dangers d'une révolution sociale, sur les suites terribles du déchaînement d'un peuple qui d'après lui n'était pas encore mûr, mais surtout sur l'indispensabilité de retenir la Lithuanie dans l'ignorance et les fers, pour ne pas la compromettre, disait-il.

Lubecki esprit sans cœur, quoiqu'ennemi déclaré de la révolution, habitué cependant à calculer comme financier, à briller comme homme d'une vaste intelligence, loin d'ailleurs de renoncer à la réputation d'habile politique, et aussi jaloux peut-être de ce titre que de celui de sujet fidèle, n'avait pu s'empêcher dans ses épanchemens familiers, d'avouer à son pupille qu'à part les négociations, il fallait pour rendre l'empereur plus traitable et se ménager quelque garantie de succès, se ruer sans hésiter sur la Lithuanie désarmée. Ces paroles devaient paraître étranges dans la bouche d'un favori czarien, mais Lubecki savait à qui il avait à faire. Le général tout ébloui des leçons antérieures du ministre, usait de ses propres argumens pour le combattre, et tout joyeux de voir son précepteur ne pas insister et sourire nonchalamment comme pour se féliciter des succès de ses premiers conseils, le chef de la nation rétrogradait à pas de géant dans la carrière de l'indépendance, et refoulait dans l'abîme des ténèbres tout ce qui marchait sur ses traces.

Tel était l'homme dont la Pologne s'était fait une idole, et ce qu'il y avait de remarquable, c'est que, plus le dictateur s'enlaçait dans la légalité constitutionnelle, dans la prudence, dans les coups d'état, mieux la nation criait *bravo*, en s'imaginant naïvement que cet amalgame de misères et d'absurdités, n'était qu'une ruse qu'employait avec une profonde sagesse *le premier*

génie de l'Europe, pour attirer dans ses piéges la Russie et ses alliés. Chlopicki avait beau se plaindre avec toute la franchise d'un honnête homme, souvent même avec l'emportement d'un vieux soldat, de l'incrédulité des masses, de la teinte démagogique dont on s'efforçait malignement de revêtir les plus légales de ses intentions, de la fausse interprétation que l'on donnait à sa fidélité au roi et à la charte ; ses adorateurs n'en admiraient que mieux son art de feindre, et portaient aux nues la renommée de leur Machiavel. Peu s'en fallut que l'on n'en fît un jacobin masqué, malgré ses protestations et sa fureur, parce que les unes et l'autre étaient mises sur le compte de sa dissimulation.

Pisistrate, Auguste, Cromwel ont asservi leurs compatriotes, ont vu le chevet de leurs couches mortelles assailli de flatteurs et de courtisans, quelques larmes sincères ont baigné leurs cadavres ; l'histoire même doit un peu d'indulgence à leur mémoire, ils ont su enchaîner et les hommes et les cœurs ; mais si l'hypocrisie s'en mêla, au moins l'effronterie n'ajouta pas son poison à l'humiliation des esclaves, et si on ne respecta pas les droits du peuple, on respecta au moins son bon sens, en éludant sa puissance par l'astuce. Il est, je crois réservé aux Polonais, dans les annales du monde, d'avoir de sang-froid toléré un joug dont l'auteur était le premier à publier l'ignominie. Il est, je crois, réservé à une obstination sans exemple, d'avoir au détriment de tout un pays, divinisé un fantôme qui voulait bien porter sur son front son signe de réprobation.

Je ne sache pas que l'antiquité ou les siècles modernes, aient produit une nation qui se fût plus complètement abusée que les Polonais de 1830, mais je ne connais pas non plus de nation, qui ait aussi cruellement expié ses erreurs.

L'aristocratie se berçait plus que jamais de criminelles espérances, et revenue bientôt de ses premières alarmes, elle profitait de la perplexité universelle, pour

modérer l'élan révolutionnaire et s'emparer du timon de l'état, sous les auspices de Chlopicki. Le conseil délibérait toujours au nom et dans les intérêts du Czar; et abstraction faite de Lelewel et d'Ostrowski, dont l'un opposait son flegme républicain, l'autre son ardeur patriotique à une majorité timide et irrésolue, le pouvoir suivait les inspirations du Dictateur, et l'inspirateur mystérieux, c'était toujours Lubecki.

Ainsi jusqu'au 10 décembre, le conseil gouverna l'état, Chlopicki gouverna le conseil, Lubecki gouverna Chlopicki et Nicolas gouverna son ministre. La nation donnait à plein collier dans l'ouvrage des ténèbres. L'opposition avait pour tout organe les clubs, la presse, quelques hommes prévoyans de tous les partis, et un assez grand nombre de jeunes militaires tous auteurs de la révolution, et par conséquent à même de juger des besoins et de l'avenir de leur fille.

Mais déjà le rôle d'inspirateur ne suffisait plus à Lubecki. Nicolas est réputé homme fort soupçonneux; les affaires de Pologne n'allaient pas assez à son gré, pour qu'il honorât son plénipotentiaire de toute la confiance que celui-ci d'ailleurs ne paraissait que trop mériter. Lubecki tremblait d'inquiétude, et brûlait de se réconcilier avec l'autocrate, de porter aux pieds du trône l'hommage de sa fidélité, et de reprendre parmi les courtisans, une place que l'assiduité de ses rivaux avait déjà pu lui ravir. Les Krasinski, les Kurnatowski, les Grabowski, les Rozniecki, les Fredro, les Kosecki et la majeure partie des aristocrates, avaient pris les devants et étaient allés supplanter le ministre dans les antichambres du cabinet de Saint-Pétersbourg, en ne laissant à Varsovie de leur odieuse caste, que juste ce qu'il fallait pour infecter le gouvernement, la magistrature et l'armée.

A la cour comme au bagne, le premier occupant captive toujours quelque chose des faveurs du geôlier, et se ménage de petits privilèges. Lubecki craignait

par-dessus tout de perdre les siens. Et en conséquence il ne tarda pas à démontrer au dictateur, l'urgence de s'arranger au plus vîte avec le Czar. Pour aller droit au but, le prince demanda à son converti, d'être chargé d'une mission qui ne pouvait que réussir sous la direction de son intelligence ministérielle.

Ostrowski invité à partager le message de Lubecki ayant rejeté avec dédain la proposition, Jezierski, aristocrate modéré, d'une médiocre réputation et dénué de toute capacité, s'en chargea sans répugnance.

Il était évident que la mission était faite pour Lubecki, et non Lubecki pour la mission, mais pour faire taire les importuns, les démagogues et la presse, on rédigea à la hâte une espèce de protestation contre les abus du Czarewicz, et on recommanda à l'envoyé extraordinaire, d'exiger de Nicolas qu'il adhérât à plusieurs exigences relatives à l'indépendance nationale, à l'intégrité du territoire et à l'inviolabilité de la charte. Le conseil et la dictature posaient pour base du traité, l'expulsion des troupes moscovites du royaume de Pologne, la réunion des provinces lithuaniennes et russiennes aux huit Palatinats, et des garanties respectables pour l'observation du pacte de 1815. On ne manqua pas de glisser au ministre, le conseil d'agir lentement et avec réflexion, ce qui équivalait exactement à celui de laisser au Czar le temps de rallier 200,000 hommes, et de répondre à coups de canon aux exigences des rebelles.

Tout cela était au reste une plate comédie, car le premier article de la proposition était exécuté, le second ne pouvait s'exécuter qu'en ouvrant la campagne, et le dernier n'était que la rigoureuse conséquence des deux premiers. En effet le Czar prêt à marcher contre l'occident, n'était guère disposé à s'en fermer le chemin par le rétablissement d'une puissance inaccessible à son armée, mais surtout à se bannir volontairement de l'Europe, en rendant à des rebelles qu'il pouvait écraser, et qui par leur penchant même

vers les négociations prouvaient assez qu'ils n'avaient ni la force ni la prétention de résister, la seule partie de son empire qui ne fût pas vide ou déserte. Exiger tant était le vrai moyen de ne rien obtenir ; exiger moins était une infamie, un deshonneur, pis qu'une catastrophe, donc exiger quelque chose d'un despote autrement qu'à la baïonnette, était une absurdité ou une trahison.

Exiger quelque chose autrement qu'à la baïonnette était d'autant plus une absurdité ou une trahison, que jamais la Pologne ne s'était trouvée dans une situation plus avantageuse par rapport à son ennemi, et qu'à l'époque dont nous parlons, les provinces orientales occupées à peine par 40,000 hommes, semblaient nous appeler à haute voix.

La campagne d'occident ne devait être ouverte qu'au mois de mars. Le corps des grenadiers, les corps de cavalerie, les gardes, les corps d'observation et de réserve, les parcs et les recrues destinés à former l'armée czarienne de concert avec les 1er et 6e corps lithuaniens de Pahlen et de Rosen, étaient encore épars dans les steppes de la Russie ; et rallier 200,000 hommes dans ces contrées, n'était ni facile, ni probable, devant une masse concentrée et mobile, écrasant successivement les détachemens opposés un à un à sa fougue révolutionnaire.

L'insurrection du royaume avait totalement déconcerté les plans de Nicolas. Le trésor, l'armée et les provinces dont l'autocrate s'était flatté de se faire une égide à l'abri de laquelle il se proposait de refaire les bataillons démembrés en Perse et en Turquie, faisaient volte-face et le refoulaient sur l'Asie. Un trait d'énergie pouvait lui enlever la Lithuanie et tout était perdu.

La Pologne au contraire reposée, épargnée depuis quinze ans par les Czars comme réservoir de leur puissance, tandis que le choléra, le knout, les cimeterres des Persans, des Musulmans et des Circassiens dévastaient l'empire, se trouvait dans la force de l'âge

et de la santé. Une population active et impatiente, 10,000,000 de frères de l'autre côté du Boug; le terrible regard de l'occident, contenant si non terrassant la Prusse et l'Autriche; une génération neuve et civilisée; le courage, l'amour de la gloire et de la liberté poussés jusqu'au délire, voilà les élémens qu'un gouvernement bâtard, qu'une dictature inepte, ont traités de chimères et énervés par les lenteurs et les négociations!

Malgré l'aveuglement général de la nation, l'opposition n'était pas encore découragée. Elle voulait au moins ménager au royaume l'appui de la Lithuanie en dépit de l'indécision du pouvoir, et plusieurs émissaires s'étaient déjà rendus aux frontières, afin de réveiller le patriotisme des corps lithuaniens et nouer des intelligences avec les officiers polonais qui servaient sous les ordres de Rosen. Zaliwski, Czarnecki, Wyszkowski jeunes officiers, tous, auteurs dans le fameux drame de novembre, étaient partis en effet pour Ciechanowiec et Tykocin, au mépris des représentations et des emportemens du dictateur, dans l'intention de soulever les corps lithuaniens par l'intermédiaire de leurs officiers. De son côté Chlopicki redoutant Rosen, comme s'il n'avait pas eu un peuple et une armée à lui opposer, s'était empressé de s'assurer de son inactivité jusqu'au retour de Lubecki, sur la bonne foi et les talens duquel il n'avait cessé de compter. Afin cependant de mieux connaître ce qui se passait à Saint-Pétersbourg, le dictateur y envoya encore son aide-de-camp, le colonel Wylezynski.

Mais sur ces entrefaites, Nicolas fit partir pour Varsovie le colonel Hauke, frère du ministre tué le 29 novembre par les insurgés. Celui-ci parla à son tour de cent mille hommes échelonnés sur la frontière, de vengeance et d'indignation de la part de son maître, de l'imprudente témérité des *révoltés* et de beaucoup d'autres choses qui firent rire ceux qui connaissaient la véritable situation de la Russie, mais qui ébranlè-

rent le dictateur et les septemvirs, déjà puissamment tourmentés par les menaces antérieures du Czarewicz et du Czar, par les sinistres prophéties de l'aristocratie, et plus encore par le mécontentement de l'opposition croissante de jour en jour.

La fermeture des clubs n'avait fait que redoubler ses murmures, et à la veille de la convocation des chambres, la fermentation était générale. La décision du gouvernement provisoire, n'avait subi aucune modification; c'était toujours le 17 que devait avoir lieu l'ouverture des séances. Tous les partis attendaient dans l'anxiété, la mémorable époque où la représentation nationale imprimerait un mouvement régulier à la patrie régénérée. Comme cela arrive quand les partis fatigués cherchent à se reposer, tout le monde supposait à la diète, des intentions et des vertus qu'elle n'avait pas. On espérait pouvoir lui léguer tous les embarras de la révolution, et on ne voyait pas que constituée comme elle l'était, elle était elle-même le plus grand embarras dont le royaume de 1815 ait pu doter la jeune Pologne. Les penseurs ne savaient ni qu'en faire, ni où la placer pour qu'elle n'encombrât pas l'arène. Les plus hardis parmi les novateurs et ceux à la fois qui comprenaient seuls les intérêts du pays, eussent désiré en faire un long parlement, un congrès américain, une convention ou aumoins une diète de quatre ans; mais pour cela il fallait une réélection générale basée sur l'universalité électorale. Les aristocrates eussent voulu la placer à l'avant garde de leur camp afin d'employer son crédit à la ruine de la révolution, mais elle comptait trop d'honnêtes gens sur ses bancs, pour se prêter à cette infamie. Ainsi, ennemie de la révolution par son origine monarchique, ennemie des aristocrates par ses principes, impuissante même comme intermédiaire entre les deux extrêmes, elle n'avait ni l'énergie du crime, ni l'énergie de la vertu, ni l'énergie de l'inertie.

Les hommes de bonne foi sentaient qu'afin d'ache-

ver l'œuvre révolutionnaire et de satisfaire tout le monde, il était indispensable que les députés fussent élus par tout le monde; qu'afin de dissiper tout espoir de réconciliation avec l'étranger et de déraciner les abus dont soixante ans de servitude avaient envenimé l'ordre social, il fallait rejeter tout ce qui venait de l'étranger; et d'abord cette charte, don funeste des Czars, par lequel la nation s'était engagée à être pillée et égorgée à condition que les tyrans voudraient bien se donner la peine de le faire. En déchirant ce pacte insolent, on annulait la royauté, le partage de la Pologne et le monopole électoral; on renvoyait par conséquent les chambres créées par les privilégiés, et la révolution en appelait à un pouvoir révolutionnaire.

En tolérant au contraire la diète privilégiée, la diète royale, la diète constitutionnelle si on l'aime mieux, on se soumettait à toutes les conséquences de la légalité, même au rappel du Czarewicz et à la condamnation des rebelles de novembre. Et si la diète n'usa pas de son autorité toute conservatrice, c'est qu'elle était composée d'hommes modérés et pacifiques qui voulurent bien fermer les yeux sur la révolution, comme ils les avaient fermés jadis sur l'arbitraire.

Et à quoi donc s'attendre d'une pareille représentation? d'une représentation qui avait besoin d'être plus honnête que sa mission pour ne pas faire pendre ses compatriotes et plier le genou devant Nicolas? d'une représentation qui avait besoin de violer son mandat, ses sermens, son origine, ses espérances, ses habitudes et jusqu'à la charte à laquelle elle devait son existence, pour ne pas être confondue avec Roznicki et Lubowidzki, ou dispersée par les poignards des conjurés? Pouvait-elle issue comme elle l'était du monopole, hasarder la moindre réforme sociale en faveur des paysans? Mais ses commettans qui étaient de riches propriétaires, pouvaient lui reprocher de trahir son mandat et de desservir ceux qui l'avaient élue; pouvait-elle envoyer un bataillon au-delà du Niemen?

mais toute la meute des aristocrates, des doctrinaires et des poltrons, allait luicrier qu'elle dépassait ses pouvoirs, puisqu'elle n'avait d'électeurs et par conséquent de gouvernés que dans l'enceinte du royaume de 1815. Allait-elle par hasard proclamer la déchéance de Nicolas, elle qui tenait de la constitution octroyée par Nicolas son autorité et sa vie? Allait-elle abolir le *veto* royal et se *poser* comme le père Enfantin ou *s'imposer* comme les Décemvirs romains ou l'Inquisition vénitienne? D'accord : mais le père Enfantin n'effarouche personne, et les Décemvirs avaient des licteurs; les enthousiastes ont de la religion et les tyrans de l'énergie, tandis que la diète polonaise n'avait ni l'un ni l'autre. Elle avait des vertus domestiques, du dévouement et du courage, mais elle n'avait pas besoin d'être diète pour tout cela.

On laissa tout *in statu quo*. Des hommes étrangers aux nouveaux principes, imbus de ces idées dites constitutionnelles dont s'autorisent les fainéans, les égoïstes et le juste-milieu, les adorateurs de *la stricte légalité*, (comme s'il y avait d'autre légalité que la volonté du peuple) et une masse muette et compacte à laquelle on a si ingénieusement donné le nom de *ventre*, combattant dès-lors un petit groupe d'ardens patriotes et d'opiniâtres républicains formant le côté gauche, paralysèrent l'élan national par des demi-mesures, et firent ce que feront toujours ces corporations illicites pompeusement revêtues du titre *de représentations nationales*, et qui ne sont ordinairement que le jouet d'un roi comme dans certain pays, de l'étranger comme dans les pays constitutionnels de l'Allemagne, ou d'une caste comme chez nous.

Il faut cependant être juste, et avouer que toute fois qu'une décision décorée du nom de patriotique exigea la sanction de la diète de 1830 et de 1831, rien ne l'arrêta, pas même ses impérieuses théories; parce que dans cette assemblée d'hommes probes et scrupuleux, le patriotisme tenait lieu de sagesse, d'intelligence et d'énergie.

Fallait-il donner un exemple de désintéressement, les nonces jetaient dans les troncs publics, jusqu'aux galons de leurs uniformes; fallait-il donner un exemple de bravoure, les nonces quittaient leurs bancs, montaient à cheval et chargeaient en tête des escadrons; fallait-il encourager le peuple et payer ses sueurs par des sacrifices, les nonces distribuaient leurs terres aux fermiers et doublaient le salaire des ouvriers; mais s'il s'agissait d'ordonner l'un ou l'autre, et d'ériger en loi un dévouement qui pour eux-mêmes n'avait que des charmes, le courage leur manquait et ils n'osaient imposer des *devoirs* au pays, parcequ'avec le sentiment de leur incompétence, ils pouvaient être tout au plus un modèle d'abnégation.

Toujours saisie de terreur au seul mot de *responsabilité* que les revenans de la royauté ne négligeaient jamais de glisser dans les délibérations, la diète reculait à l'aspect de l'avenir, au lieu de se précipiter en avant pour éventrer ses mystères.

C'est sous ces auspices que les représentans et le sénat se préparèrent à occuper leurs siéges; un chaos universel régnait dans les assemblées préparatoires. La diète allait entrer dans une arène non étrangère à son cœur, puisque polonaise d'âme et de principes, elle ne demandait que la réussite de l'œuvre du 29 novembre, mais totalement étrangère à son esprit; car il n'est donné qu'à l'auteur de connaître les besoins de sa créature, et la diète ne représentait ni les héros du Belvédère, qui pour elle ne pouvaient être que d'obscurs écoliers, ni le reste de la génération révolutionnaire, qu'elle ne connaissait pas mieux. La diète représentait comme les chambres des autres pays constitutionnels, la partie opulente de la nation (car en Pologne comme ailleurs, il fallait payer pour jouir du droit électoral, droit dont l'exercice donne seul à l'homme le caractère de citoyen) aussi ne connaissait-elle, les intérêts de cette classe et ne concevait-elle guère le génie de la liberté, les droits des autres hommes et la nécessité d'a-

gir, que par dévouement et patriotisme, seules vertus qu'elle poussât souvent jusqu'au sublime.

Dans cette foule de masques inconnus à la nation et à eux-mêmes, les individus tâchaient de se rallier en groupes avant l'ouverture des séances. On distinguait le prince Czartoryski, à l'éclat de son esprit, à la noblesse de ses manières, à sa réserve diplomatique, et aux Satyres légers qui folâtraient autour du Pan des joujoux nobiliaires et des chimères chevaleresques. Le sénat, les diplomates et les doctrinaires portaient le manteau du grand pontife des patriciens déchus. Tout ce qui redoutait l'anarchie et les extrémités ne tarda pas à s'attrouper autour du prince, à consulter ses lumières et son expérience, et à se disputer à l'envi les rayons de son auréole ministérielle. Un renfort inattendu et qui à lui seul valait plus qu'une faction, se mêla au cortége de Czartoryski; c'était toute l'aristocratie privée de pilote par l'éloignement de Lubecki et le départ des plus influens de ses coryphées pour Saint-Pétersbourg et Berlin. Le jour où le favori de Nicolas avait quitté son poste, elle avait avec anxiété fixé successivement ses regards sur toutes les illustrations patriciennes du pays, pour se donner un maître qui par sa popularité et sa bonne volonté, pût lui ouvrir le sanctuaire national et la préserver des vengeances révolutionnaires. Il lui fallait un homme assez corrompu ou assez simple pour se charger de toutes ses iniquités et lui servir de bouc émissaire; il lui fallait ou un scélérat de principes ou un scélérat d'ignorance, auquel ne répugnât pas ce rôle dangereux; il lui fallait un intrigant systématique ou une dupe de bonne foi, qui la protégeât par intérêt ou par sottise; le choix n'était donc pas facile. Le fameux richard Zamoyski, président du sénat, eût fait son affaire et, pour l'engager à s'emparer du gouvernail de l'infamie, les aristocrates n'eussent eu besoin ni de demi-confidences, ni de supercherie, mais le comte lui-même à l'index des démagogues, avait toute sa réputation de bon Polonais à

rétablir. Il était lui-même plus que qui que ce fût nécessiteux de protection et d'indulgence, et avec un pareil coryphée, les perfides et les méconteus ne pouvaient pas aller bien loin.

C'est alors que les aristocrates se rapprochèrent de Czartoryski; non que Czartoryski fût ce que nous sommes convenus d'appeler *un aristocrate*, mais parce qu'à beaucoup de vertus il joignait beaucoup de faiblesses que d'habiles meneurs pouvaient facilement exploiter. Une fois le choix de l'aristocratie arrêté, elle étudia le caractère du prince; se confondit avec l'espèce de cour que son immense popularité lui avait depuis long-temps formée; flatta son amour-propre, ses penchans, essaya de le réconcilier peu-à-peu avec l'étranger, et voyant que le prince ne plaisantait pas sur le chapitre du patriotisme, elle affecta même de se donner des extérieurs de libéralisme. Quand elle se fut aperçue de la tendresse de Czartoryski pour la diplomatie qui était son véritable métier, elle se jeta en masse dans les ambassades et ne rêva plus qu'interventions étrangères. Les anciens habitués des salons du prince crurent voir des convertis dans ces nouveaux venus, et comme leurs principes ne différaient que sur les points cardinaux que des hommes d'esprit avaient soin d'éluder, il s'effectua entre la vieille et la nouvelle faction de Czartoryski, une fatale fusion qui devint la source de tous les malheurs qui ont accablé la Pologne. Celui qui se doutait le moins du but de cette agglomération de caractères hétérogènes, était précisément le chef du parti, le prince lui-meme. Les grandes intrigues s'ourdissaient à son insçu, et il est à croire que s'il se fut aperçu de ces ténèbreuses perfidies, lui homme intègre et loyal, eût refusé son nom à des misérables qui le prostituaient par leurs crimes. Mais le manque de pénétration etait le saillant de son âme vulnérable. Il ne se défiait de personne et servait involontairement de mannequin à des êtres qu'il eût méprisés, s'il se fut donné la peine de les connaître. Comme on lui savait

beaucoup de timidité, de scrupules et de susceptibilité nobiliaire, on parvenait facilement à lui rendre odieuses, la guerre, les réformes sociales et l'égalité; dans son extrême respect cependant pour le droit de ses concitoyens, il n'osait en rien dépasser la théorie, et faire application des maximes que lui soufflaient ses acolytes.

Un homme plein de vertus, de patriotisme et de dévouement devint ainsi, sans l'avoir ni désiré ni prévu, l'héritier de l'astucieux Lubecki, et comme il n'avait ni les talens ni la corruption du ministre, au lieu de mener les aristocrates, il fut mené par eux. Cet événement fait époque dans la vie du prince et dans les annales de la Pologne.

Le parti était puissant et tout autre individu imbu des doctrines stationnaires de Czartoryski, et qui en même temps eût joui de sa popularité et de sa réputation, eût à l'instigation des ennemis de la liberté infailliblement étouffé la révolution dans son berceau. Mais avec tous ses défauts, le prince avait une haute probité et assez d'intelligence pour sacrifier ses chimères au pays qu'il chérissait plus encore que ses chimères. Aussi toutes fois que ses systèmes heurtèrent la fougue révolutionnaire, il battit en retraite plutôt que d'allumer la torche des discordes civiles; céda en gémissant, et imposa silence aux murmures de ses conseillers et de ses prosélytes.

D'ailleurs, l'alliance de son parti avec l'aristocratie n'eut pas lieu aussitôt l'ouverture des séances; il fallut du temps et de communes alarmes pour rapprocher les privilégiés par l'étranger et les privilégiés par la nation, et tant que Chlopicki légataire avoué des turpitudes de Lubecki conserva la dictature, les aristocrates s'adressèrent à lui de préférence, et se servirent de son crédit tant qu'il en resta un lambeau.

Du côté opposé à la faction de Czartoryski, se ralliaient dans la chambre, les démocrates éclos de la foudre de novembre. Lelewel et Zwierkowski les me-

naient par la main, en les promenant autour de la lice, pour essayer leurs forces. Une diète élue sous le régime des Czars, ne pouvait pas contenir beaucoup de républicains. La puissance du parti ne consistant que dans les forces formées hors de la représentation de monopole, devait s'attendre à lutter contre une immense majorité parlementaire et à succomber à la fin de lassitude ou de dégoût.

Bien plus menaçant était le centre réparti encore sous deux bannières, savoir: les constitutionnels décidés à sacrifier tout, jusqu'à la patrie, à la constitution; et les ardens patriotes prêts à immoler tout à la patrie, même la constitution.

Vincent Niemoiowski, Morawski et quelques autres députés de Kalisz, figuraient à la tête des premiers. Ladislas Ostrowski, Soltyk, Ledochowski, pouvaient être regardés comme les oracles des autres. La masse des représentans, s'attacha dès l'ouverture des débats aux premiers; mais entraînée plusieurs fois par la mâle éloquence, par la sublime énergie, par le céleste enthousiasme des autres, elle se précipita toute entière dans leurs bras, et sortit de sa morne *légalité* pour ménager au peuple quelques larmes de joie et de reconnaissance.

C'étaient des jours de gloire et d'allégresse, mais malheureusement ils furent rares et une fois le pathétique, le solennel évanouis, *le ventre* se repliait sur sa stupide routine parlementaire, pour exciter les murmures de la nation et les rires sardoniques des tigres couronnés.

Quand à l'aristocratie ennemie du pays et de toute liberté, frémissant au seul nom de réforme ou d'égalité, et traîtresse à ses devoirs et à la vertu, elle comptait peu de partisans dans la chambre basse; elle en comptait bien plus dans le sénat, parmi les évêques, les castellans et les palatins, mais son foyer était hors de la diète, dans la haute magistrature, surtout dans les rangs des officiers généraux de l'armée.

Son éloignement apparent des bancs de la représen-

tation nationale, ne la rendait que plus dangereuse, car soustraite aux regards du peuple et de l'Europe, elle tramait dans l'ombre ses infâmes complots.

L'existence et la popularité de la dictature, étaient un tout-à-fait nouveau sujet d'étude pour la diète. Aussi le premier de ses soins fut de consulter le Dictateur, et de sonder ses doctrines et ses projets.

Avant l'ouverture de la diète, vingt nonces et députés ayant en tête le prince Czartoryski, se rendirent auprès de Chlopicki. Czartoryski laissant de côté toute opinion personnelle et exprimant la volonté nationale, déclara au dictateur, que l'intention de ses collégues était de pousser avec autant de vigueur que le permettraient les circonstances, l'ouvrage commencé par l'insurrection du 29 novembre. La guerre lui paraissait être un des vœux universels des députés de toutes les nuances; toute négociation avec la Russie, n'était d'après l'orateur que tardive et intempestive, et qui plus était, incompatible avec l'esprit révolutionnaire de l'époque.

Le dictateur reçut avec humeur la députation; il parut étonné et choqué de son langage. Il répondit brusquement que comme dictateur, il ne pouvait garantir que l'inviolabilité du territoire du royaume de 1815 et l'exact accomplissement des exigences de la charte; que comme lieutenant d'un roi constitutionnel, il n'était pas obligé de faire de la polémique avec les membres de la chambre, et que comme polonais, il connaissait ses devoirs.

Zwierkowski et Lelewel lui ayant fait observer avec énergie et dignité que la Lithuanie et les provinces russiennes attendaient à juste titre l'appui du royaume pour reconquérir leur indépendance, le dictateur s'abandonna à ses emportemens ordinaires, et reprocha aux députés en termes durs, leur infidélité aux sermens qu'ils avaient prêtés entre les mains du roi. La conférence eût perdu de sa gravité, si les partis ne se fussent séparés très mécontens d'ailleurs l'un de l'autre.

La délégation était dans ses droits, et pouvait en instruisant les chambres et la nation des principes solennellement professés par le dictateur, ébranler l'échafaudage d'une popularité soutenue par miracle. Mais soit dans la crainte de s'aliéner un homme dont on redoutait la puissance, soit dans l'espoir de réformer son caractère sans en appeler au public, soit enfin par indifférence pour des maximes dont on savait assez bien développer les théories, mais à l'application desquelles on ne se souciait pas de sacrifier l'ordre et la tranquillité, la députation ne rendit compte à personne de sa démarche, et rien de la conférence ne transpira au dehors.

Ce fut le premier crime des représentans, et les calamités qui jusqu'à la déchéance de Chlopicki obsédèrent la Pologne, en furent la suite.

Quoiqu'il en fût, les chambres s'assemblèrent dans la soirée du 18 et procédèrent à la nomination du maréchal, privilège réservé par la constitution, au Roi ou à son lieutenant. Chlopicki ayant affecté une espèce de neutralité, on ne le consulta pas. Le doyen d'âge Walichnowski provisoirement, et Ladislas Ostrowski quelques instans après, furent successivement portés au fauteuil.

Ostrowski proclamé maréchal par acclamations et au milieu du plus vif enthousiasme, accueillit avec reconnaissance la preuve de confiance de ses compatriotes, et jusqu'à l'agonie du régime révolutionnaire, présida l'assemblée avec un rare dévouement. Ostrowski était un de ces caractères admirables qui éblouissent par leur éclat et humilient par leurs vertus; une de ces rares renommées qui échappent pures à tous les ouragans révolutionnaires, et n'offrent de prise ni à l'envie ni à la calomnie.

Deux vastes décisions occupèrent la diète dès l'ouverture des séances; savoir: la sanction de l'acte révolutionnaire, et la confirmation de la dictature. La première motion faite par le côté gauche et fortement appuyée par le *kaliszanin* Biernacki, et le *privilégiste* Gustave

Malachowski, ne trouva pas d'oppositionet fut décrétée presque sans débats. Le secrétaire fut chargé de la rédaction de la pièce; on se félicita de l'accord, de l'unanimité des opinions; le public fut très-satisfait d'un début d'aussi heureux présage, et pour couronner par un acte de patriotisme la première séance, on ouvrit une souscription parmi les membres de la chambre, en argent, en armes et en chevaux, qui dans un clin d'œil produisit 200,000 florins.

De nobles transports éclatèrent de toutes parts. Sur les bancs, dans les tribunes, dans les parvis, hors de la salle, un seul cri résonnait sous les voûtes et dans les airs. La séance fut levée au milieu des acclamations universelles. Le sénat aurait envain essayé d'entraver la décision des nonces. Refuser de sanctionner la révolution eût été une folle témérité; aussi la chambre haute quoique peu favorable au nouvel ordre de choses, dissimula son ressentiment, approuva machinalement la motion, se tut et fit bien. Le prince Czartoryski la présidait.

Un jeune et brillant publiciste qui a visé à la célébrité, a fortement condamné le premier décret des chambres, en alléguant que *légaliser* la révolution, c'était mettre en doute sa souveraineté, et que la diète qui jusqu'alors n'avait rien eu de commun avec elle, n'était pas compétente pour la juger. Nous sommes fort d'accord avec M. Mochnacki sur l'incompétence législative de la diète, aussi lui reprocherons-nous toujours, non seulement de n'avoir pas pu faire le bien, mais encore d'avoir empêché par son existence, que les autres le fissent; en admettant cependant qu'elle représentait les propriétaires, son assentiment donné à une insurrection faite par les sans-culottes, pouvait être considéré comme adhésion des riches aux principes professés par le peuple, et prouvait non seulement que la révolution était nationale, mais qu'elle ne trouvait d'opposition nulle part, pas même dans les classes qui dans tout autre pays y eussent mis des entraves.

Pendant que la diète annulait le gouvernement provisoire, et retrempait le patriotisme des représentans dans l'élan des masses, l'obstination de Chlopicki dégénérait en haine contre les principes auxquels il devait et son élévation et sa liberté. L'élection du maréchal, dépassant d'après le général les attributs de la diète, avait scandalisé sa conscience doctrinaire. La reconnaissance de la révolution comme nationale lui paraissait être un acte d'anarchie et de rébellion. L'ouvrage enfin de la représentation nationale, blessait toutes ses maximes d'absurde légalité. Il avait raison comme constitutionnel, mais il n'avait pas raison comme polonais.

Redoutant d'attirer sur lui une responsabilité incompatible avec ses idées de fidélité, il envoya le même jour encore, sa démission au maréchal de la diète, et au président du sénat.

Cette bouderie n'étonna nullement les membres qui avaient fait partie de la délégation chargée avant l'ouverture de la diète encore, d'étudier les vues de Chlopicki; depuis qu'elle lui avait entendu dire qu'il ne violerait pas ses sermens et qu'il restait sujet fidèle de sa majesté, elle devait savoir de quoi il était capable; mais la majeure partie des représentans, le peuple, la jeunesse et l'armée toujours induits en erreur, toujours enthousiastes du dictateur, et de ce qu'ils appelaient son art de dissimuler, ne virent dans cet événement spontané qu'une offense faite à leur idole. La délégation éconduite avec tant d'aigreur la veille de la réunion de l'assemblée, aurait pu alors désabuser le vulgaire, et montrer à nu le caractère du général, en dévoilant les détails de la conférence; mais inébranlable dans sa résolution, elle se tut encore.

Loin de travailler à altérer la popularité de Chlopicki, Ostrowski et Czartoryski le supplièrent de rester à son poste. Le dictateur aigri par l'adversité, obstiné par caractère, et fortement prévenu contre la diète, résista long-temps à leurs instances. Dans la matinée cependant

du 20, dès l'ouverture de la deuxième séance, il parut enfin disposé à fléchir sous l'ascendant des délibérations.

A huit heures du matin, les membres étaient réunis et discutaient tumultueusement. Les délibérations prenaient un caractère d'autant plus orageux, que les galeries garnies d'une foule impatiente et inquiète, semblaient les influencer.

Lach Szyrma avait, au mépris du respect dû aux représentans d'une nation libre, déployé une espèce d'appareil militaire aux portes de la salle. Une sourde rumeur parcourait les rangs des spectateurs. On eût cru entendre les présages d'une catastrophe.

Il s'agissait de sanctionner ou d'abolir la dictature.

Tout ce qui avait précédé la diète ; tout ce qu'avaient fait jusqu'alors le dictateur et le gouvernement provisoire; tout ce qui avait retenti à la tribune, sur le champs de Mars et dans les salons, semblait condamner une autorité pusillanime, obstinée et illicite; mais telle est la faiblesse du cœur humain, telle est sa manie de conserver par orgueil ce qu'il croit être son ouvrage; tel était l'attachement d'un peuple dupe chaque jour de sa candide bonhommie, pour un homme qui se riait de ses louanges, qu'un seul *oui* s'éleva en faveur de la dictature, c'est-à-dire en faveur de Chlopicki.

L'aristocratie et les diplomates s'empressèrent d'appuyer la motion.

Le peuple demandait un dictateur pour combattre et être libre, mais il ne savait pas qu'en formant les mêmes vœux que lui, les doctrinaires ne le faisaient au contraire que dans l'espoir et dans le but de négocier et de se soumettre. C'est que ces derniers connaissaient l'homme qu'ils avaient façonné, et que le premier ne le voyait qu'à travers le prisme de son enthousiasme.

Les deux extrémités se trouvèrent ainsi d'accord, et l'emportèrent nécessairement sur une minorité pour la quelle négocier ou combattre était à peu près égal,

pourvu qu'elle pût commencer sa carrière par un acte de *légalité constitutionnelle*. Ce fut le centre ou les *Kaliszanie* qui charmés de l'occasion, tonnèrent contre la dictature, non parcequ'elle pouvait perdre ou sauver l'état, mais parcequ'elle leur paraissait inconstitutionnelle. Théophile Morawski organe de cette opinion s'appliqua à exciter les alarmes des démocrates, en soutenant qu'établir un pouvoir dictatorial, c'était menacer la liberté; que l'empressement avec lequel le peuple semblait faire le sacrifice de ses droits, était de mauvais augure; que puisque la personne de Chlopicki était si chère aux révolutionnaires, lui offrir une couronne constitutionnelle et l'entourer de ministres responsables, serait bien moins en opposition avec la charte de 1815, que ne l'était l'investir d'une autorité illimitée.

Cette dernière phrase était précisément ce qu'il y avait de plus dangereux dans la motion de Morawski, car la dictature allait très bien à la république, mais Chlopicki allait fort mal à la dictature, et le bien de l'état réclamait un autre homme, et non un autre régime.

Les extrémités entraînées par les vœux universels, votaient de toutes parts pour la dictature, ou plutôt pour Chlopicki; les uns dans l'intention de se créer un médiateur, les autres dans celle de se donner un général. Les constitutionnels restés seuls dans la lice, désertaient peu à peu leur drapeau tout en se justifiant de leur inconstance, soit au nom de la nécessité, soit en attribuant à Chlopicki des vertus exceptionnelles qui lui étaient étrangères.

Morawski s'opposa seul à la décision des chambres. Les interminables débats de cette mémorable séance avaient fait soupçonner ce qu'un pouvoir sans bornes, pouvait avoir de dangereux entre les mains d'un homme tel que Chlopicki; aussi tout en défendant la dictature contre les constitutionnels, les extrémités et surtout les démocrates n'avaient pu s'empêcher d'ajouter

à leurs votes, des observations sur la nécessité de circonscrire l'autorité du chef de l'état.

De ce mélange de doutes et d'alarmes, naquit la proposition d'entourer la dictature d'institutions semi-monarchiques, semi-républicaines; système absurde et bâtard s'il en fut jamais, qui ne satisfesait personne, mais qui calmait momentanément tout le monde.

Ostrowski l'ayant à la hâte jugé convenable aux difficiles circonstances dans les quelles se trouvait la diète, la majorité le sanctionna sans réflexion,

Ainsi fut organisée une délégation chargée de surveiller les démarches du dictateur, de l'aider dans ses immenses travaux, et de le déposer, s'il s'avisait d'agir contre les intérêts du pays.

Tandis que la diète discutait la forme du gouvernement qu'il fallait adopter, une partie des représentans, s'efforçait de gagner les bonnes grâces du hargneux général. Après bien des pourparlers, des remontrances et des prières, Chlopicki se résigna à commander l'armée, *en qualité de dictateur, et au nom du roi.*

Czartoryski et sa faction attachaient un tel prix à rétablir l'idole sur son piédestal, qu'ils prirent la bonne volonté de Chlopicki pour une véritable conquête, malgré les conditions humiliantes qu'il imposait à la nation. La diète ayant de son côté imposé les siennes au dictateur, le gouvernement issu de cet amalgame de despotisme, de monarchisme, de républicanisme, et de constitutionnalité arracha des rires jusqu'à ses propres auteurs.

Dans ce chaos bizarre de contre-sens, la dictature était absorbée par les pouvoirs royal et populaire, qui tour-à-tour se disputaient les attributs de son autorité. La dictature devenait un vain mot, et se sentait réduite au triste rôle de médiatrice entre deux puissances hétérogènes.

Ainsi Chlopicki restait simplement à sa place, et après une séance orageuse et des efforts inouis, on revenait insensiblement au point d'où l'on était parti

avec tant d'espoir et encore plus d'ostentation. Les choses restaient *in statu quo* de fait, quoique modifiées en apparence, et on n'avait guère gagné à cet épouvantable brouhaha, que l'indignation d'un peuple joué, la fureur de Nicolas, et un avenir nébuleux.

L'Europe ouvrit de grands yeux à l'aspect d'un dictateur surveillé par un peuple libre, remplaçant cependant un despote, mais ne représentant ni l'un ni l'autre. Il était facile de prévoir la chûte d'un pouvoir qui naissait avec les germes d'une infaillible destruction. Un monstre pareil ne pouvait exister long-temps; son créateur lui même l'avouait : aussi la diète semblait répondre naïvement à l'opposition révoltée d'un tel choix, que la dictature monarchique étant faite plutôt pour ses amis que pour l'état, exiger d'elle qu'elle fût autre chose qu'un mannequin destiné au feu, serait être par trop difficile.

Avant de se séparer, les membres nommèrent encore les rédacteurs du *manifeste révolutionnaire*. On affecta de les chercher dans tous les partis de la chambre, comme pour satisfaire toutes les opinions; mais on oublia alors, comme dans toutes les autres circonstances, que les opinions des chambres n'exprimant pas du tout celles du pays, de pareilles précautions ne pouvaient être que de vaines formalités, le manifeste interprèterait imparfaitement les désirs et les plaintes de la Pologne, et cette pièce que l'on allait revêtir du titre d'officielle, ne serait réellement que la publication des idées des riches propriétaires, et non LE MANIFESTE du PEUPLE POLONAIS.

Furent nommés rédacteurs, les nonces et députés Joachim Lelewel, Aloïse Biernacki, Gustave Malachowski, Constantin Swidzinski, Valentin Zwierkowski; les sénateurs, Prazmowski évèque de Plock, le castellan Stanislas Malachowski, le palatin Mionczynski et Michel Potocki.

Le jour était au terme de sa carrière, l'obscurité commençait à voiler les délibérations des chambres

réunies dans la salle du sénat ; les membres épuisés de fatigue se disposaient à quitter leurs bancs, lorsque plusieurs voix annoncèrent le général Chlopicki.

Il se présenta en effet, et à la vue de la garde d'honneur, qui hérissait de ses baïonnettes l'enceinte de la salle, il parut mécontent, et lui ordonna de s'éloigner en disant avec dignité, qu'un peuple libre n'avait pas besoin de sauve-garde pour discuter ses intérêts. Les jeunes prétoriens obéirent sans murmurer.

La garde d'honneur à peine renvoyée, le général revêtu des insignes de son grade, s'avance d'un pas ferme, promène sur ses concitoyens un regard fier et respectueux, marche droit au trône désert.......... et s'arrête au bas de ses degrès.

Le crépuscule répandait une ombre vacillante sur les représentans. Un morne silence régnait dans la salle, et ces têtes immobiles cernant le piédestal de Nicolas, ressemblaient assez aux triples rangées de momies, que les Chaldéens avaient l'habitude de grouper autour des sarcophages de leurs despotes.

Le prince Czartoryski prend tout à coup la parole avec cet apropos qui fait le principal ornement de son esprit, et s'adressant au général d'une voix douce mais sonore :

« Tu jouis aujourd'hui des gages de confiance, dont « peuvent t'honorer un peuple et ses représentans. « Loin de douter de tes vertus civiques, nous avons une « profonde conviction de l'attachement que tu portes « à la cause qui nous est si chère. Ta parole, ta vie et « ta popularité en sont autant de garanties. Que tes « nobles travaux, que ton zele et ton courage tendent « à la prospérité de ton pays ; marche droit à ton but « à travers la foudre et les obstacles, car au terme de ta carriere, t'attendent la gloire et l'immortalité. Général, « entre tes mains désormais repose le pouvoir de la re- « présentation nationale. »

Le maréchal de la diète prononça ensuite quelques paroles, aux quelles Chlopicki répondit :

« Représentans de la Pologne, ma vie toute entière saurait à peine justifier la confiance que j'ai eu le bonheur de vous inspirer. La dictature me paraît être aujourd'hui le seul gouvernement qui, en résumant tous les pouvoirs, en concentrant toutes les forces de l'état, puisse assurer notre indépendance. Toujours docile aux décisions de la représentation nationale, je quitterai mon poste avec empressement, dès qu'elle l'aura jugé nécessaire, et fier d'avoir un instant même captivé ses suffrages, j'irai dans ma retraite savourer en paix le plaisir d'avoir rempli mon devoir. »

Une rumeur approbative accueillit ces dernières paroles. Le dictateur sortit accompagné des acclamations du peuple, et les chambres lui ayant abandonné le gouvernail, furent dissoutes.

Le premier acte du dictateur, fut de s'associer une commission exécutive à la place du gouvernement provisoire que l'ouverture de la diète avait effacé, comme si effrayé de l'immense responsabilité qui pesait sur lui, il eût au moins voulu la partager avec des hommes connus par leur patriotisme et leur modération.

Ainsi les rouages du gouvernement déjà passablement compliqués par la divergence de leurs membres, par l'affluence de différens principes qui n'avaient aucun rapport entre eux, par le subtil enlacement des idées républicaines dans le système monarchique, ne fût plus qu'un amas d'inconséquences, dès que la nouvelle commission composée en partie d'individus chargés déjà d'autres fonctions et d'autres dignités, vint jeter ses décisions dans la balance de l'autorité.

Pour compléter le gouvernement, le dictateur s'empressa de nommer les ministres, et d'établir le peu d'ordre dont pouvait être susceptible une pareille machine.

COMPOSITION DU GOUVERNEMENT.

Chlopicki, dictateur.

Délégation de surveillance :

Le prince Adam Czartoryski.
Michel-Prince Radziwill.
Louis Pac, sénateur.
Michel Kochanowski, sénateur.
Mathieu Wodzynski, sénateur.
Antoine Gliszczynski, sénateur.
Ledochowski, nonce.
François Soltyk, nonce.
Théophile Morawski, nonce.
Joseph Swirski, nonce.
Winzyk, nonce.
Stanislas Jezierski, nonce.
Ignace Dembowski, nonce.
Le Maréchal de la Diète.

Commission Exécutive.

Czartoryski.
Radziwill.
Barzykowski.
Léon Dembowski.
Ladislas Ostrowski.

Ministère.

A la guerre, Isidore Krasinski.
Aux cultes et à l'instruction publique, Lelewel.
Aux affaires étrangères, Czartoryski et Gustave Malachowski.
Aux finances, Louis Jelski.
A la justice, Bonaventure Niemoiowski.
A l'intérieur et à la police, Thomas Lubienski.

Plater fut nommé secrétaire d'état, et Vincent Niemoiowski, président de la chambre des calculs.

Il arriva bientôt ce que l'opposition avait prévu. Tous les pouvoirs se croisèrent; les membres des différens

conseils partagés entre leurs divers devoirs, furent obligés de sacrifier leurs occupations à des disputes d'autorité. Les citoyens soumis au dictateur comme subalternes, ou membres d'une commission créée par lui, relevaient la tête et commandaient en qualité de délégués surveillans, et d'arbitres de la dictature.

L'obstination rétrograde de Chlopicki ajoutait tous les jours de nouvelles difficultés; la désunion du pouvoir arrêtait la marche des affaires, et malgré l'enthousiasme du peuple, le généreux dévouement de la noblesse, l'ardeur vraiment républicaine de l'armée et de la jeunesse, les cadres ne se remplissaient pas, le trésor se vidait, le mécontentement était universel.

Au lieu de menacer l'autocrate, d'armer toute la nation et de jeter les vieilles phalanges en Lithuanie, le dictateur quelquefois secondé, quelquefois combattu, plus souvent abandonné par les deux conseils et le ministère, s'épuisait en mesquines chicanes contre les journalistes et les clubs qui, quoique solennellement interdits, délibéraient secrètement et avec d'autant plus de fiel, qu'on les avait réduits au rôle de conspirateurs.

Enfin essayant de regagner le temps perdu, Chlopicki soumit à l'examen de la commission les dispositions suivantes : 1° L'emploi des deniers publics en faveur de l'armée et de l'administration. 2° L'organisation d'une force militaire imposante et disciplinée. 3° L'établissement de greniers d'abondance.

En vertu de ces ordonnances les ministres commencèrent leurs travaux. Le département de la guerre absorbait tous les regards et toutes les inquiétudes. On se demandait s'il était encore temps après tant de semaines dépensées en anarchie, de créer une armée; on se demandait surtout si, en se bornant aux chétives ressources du royaume de 1815, et en respectant les préjugés des doctrines militaires du dictateur, on pourrait raisonnablement faire tête aux 200,000 hommes qui allaient envahir les huit palatinats.

On commença par rappeler sous les armes, les vieux soldats congédiés depuis 1815; on les organisa en troisièmes et quatrièmes bataillons dans l'infanterie, en cinquièmes et sixièmes escadrons dans la cavalerie. L'effectif de la première fut ainsi porté à 30,000 baïonnettes et celui de l'autre à 10.000 lances, tous vétérans disciplinés et intrépides. On entama la levée de seize nouveaux régimens de ligne que l'on arma de faux et de piques, pour suppléer aux armes à feu dont la pénurie se faisait généralement sentir. Chaque palatinat fut chargé de l'équipement de deux régimens d'infanterie, et dans la suite leva un ou deux régimens de cavalerie légère, connue sous le nom de *Krakus* et de *Mazurs*, et fameuse par sa hardiesse et sa vélocité.

Le nombre de ces nouvelles troupes pouvait être de 30 à 40,000 hommes, et il est avéré que si le dictateur n'avait pas à dessein contrarié leur organisation, désenchanté le patriotisme par son indécision, et tout embrouillé par dix ordres donnés et révoqués la même semaine, leur effectif eût été doublé, et en un mois, elles eussent égalé les vieilles troupes en sang froid et en discipline. Qui connaît l'intelligence du paysan polonais et l'esprit militaire du pays, ne mettra pas cela en doute. Mais tels n'étaient pas les desseins du dictateur. Tout entier adonné à ses espérances de réconciliation diplomatique, il craignait que l'excessive augmentation de l'armée ne fût, en alarmant le Czar, un nouvel obstacle à tout traité; il évitait soigneusement de fournir le moindre prétexte de mécontentement au roi dont il se disait le lieutenant, et dans les mesures militaires qu'il se voyait forcé de prendre afin de ne pas exciter l'indignation des révolutionnaires, il employait tous ses soins à ne donner aucune consistance à l'organisation de l'armée.

De là ces inexplicables lenteurs, ces continuels démembremens de cadres déjà remplis, ces étranges préférences accordées à tel régiment, à tel palatinat, à tel individu, selon qu'ils étaient anciens ou nouveaux,

constitutionnels ou czariens, du royaume ou de la Lithuanie. De là cette insouciance pour tout ce qui n'était pas de l'école de Constantin, de là ces ordonnances grossières et haineuses contre les rassemblemens insurgés, ces distinctions autorisées et encouragées par la morgue dictatoriale entre des masses qui n'auraient jamais dû avoir qu'un seul but et qu'un seul principe vital. Alors on vit affamer les recrues pour nourrir les anciens, désarmer des régimens entiers de nouvelles levées pour fournir quelques fusils et quelques officiers à de vieux bataillons qui n'en avaient pas besoin. Alors on vit humilier et congédier d'intrépides sans-culottes, parceque leur familiarité et leur enthousiasme déplaisaient aux petits visirs formés au camp de Powonzki et dans les salons du Belvédère.

Là commença ce schisme dangereux de l'*ancienne* et de la *nouvelle* armée, qu'alimenta pendant toute la campagne un sentiment de jalousie soigneusement entretenu par l'aristocratie militaire. L'esprit de corps qui gagne si facilement les soldats à propos d'une cocarde, d'un mot ou d'une moustache, n'avait pas besoin des préférences affectées de Chlopicki pour exercer son alarmante influence parmi les régimens; et quand le pouvoir vint se mêler des petites intrigues de corps-de-garde, on eut tout à redouter de ces fâcheuses dissensions.

Enfin le dictateur, le ministre de la guerre et les régimentaires firent si bien, qu'à l'ouverture de la campagne qui eut lieu six semaines plus tard, il ne se trouva pas quatre bataillons de nouvelles levées que l'on pût, sans sottise ou sans cruauté, envoyer sous la mitraille!

Retranché derrière sa routine constitutionnelle, Chlopicki avait en horreur toutes les mesures de résistance qui n'étaient pas comprises dans les règlemens de la ligne. S'il tolérait une garde nationale, c'est qu'il savait que, dans un pays comme la Pologne qui pour toute bourgeoisie n'a que des juifs et des épiciers ambulans, une pareille institution était insigni-

sante. Encore n'épargnait-on rien pour lui rendre le service de l'intérieur pénible et dégoûtant. Après avoir désarmé les sans-culottes, aux cœurs de lion et aux muscles de fer, qui avaient fait la révolution de novembre, pour armer les marchands de chandelle qui avaient fermé leurs portes aux blessés et aux altérés, on était parvenu à réduire l'effectif de la garde varsovienne à 6 ou 8000 juste-milieux disposés à rendre leurs fusils à la première invitation des aristocrates. Ils avaient une fort belle musique composée d'amateurs, des fusils sans batteries qu'ils portaient comme des rouleaux de tabac, et un air gauche dont se divertissaient les fauboúriens et les recrues. Tout cela mettait en fureur le méthodique Chlopicki qui n'y voyait qu'un motif de plus pour ne plus s'en occuper. Heureusement qu'ils eurent dans la suite pour commandant, le frère du maréchal de la diète, excellent patriote et homme de talent. Il tâcha d'en faire quelque chose, et réussit au moins à les préserver du ridicule, mais il ne parvint jamais à leur inspirer un grand courage.

Les levées en masse, les barricades, les pavés, les guérillas, les armemens de faubourgs qui, après qu'on eut négligé l'envahissement de la Lithuanie, pouvaient être les seules ressources de la Pologne, furent condamnés et sifflés par les généraux et le dictateur, comme anarchistes et anti-constitutionnels.

Pour les places fortes, on ne songea ni à relever celles qui pouvaient être utiles, ni à désarmer celles qui ne servaient qu'à diminuer par leurs inactives garnisons l'effectif de l'armée de campagne. Ainsi le foyer stratégique formé par l'affluent de la Vistule du Bug et de la Narew ne fut même pas clos par la restauration du fort de Serock, et Zamosc jeté en avant dans une plaine abordable de tous côtés et isolé de tout appui militaire, garda ses 150 canons, ses magasins et une garnisons de 6,000 hommes. C'est qu'on avait besoin de se débarrasser des brouillons, et que cette place qui

avait servi de bastille au Czarewicz, était très commode pour les réclusions et les disgrâces.

On commença par le vieux Sierawski qui avait eu le malheur de visiter les corps-de-garde le 30 novembre, et par l'importun Prondzynski qui, avec son génie et ses brillantes innovations, dérangeait tous les pacifiques échafaudages des conseils militaires. Le premier y fut envoyé pour défendre une place que personne ne songeait à prendre; l'autre pour y élever des fortifications qui étaient dans le meilleur état possible, et qui d'ailleurs n'étaient que trop *encombrées*.

Sierawski eut au moins la satisfaction de délivrer plusieurs milliers de victimes que l'infâme Hurtig, instrument des tyrannies de Constantin, retenait captives dans les casemates. La plupart de ces malheureux ne devaient leurs supplices qu'à trop de vertus, ou à des imprudences de jeunesse. Hurtig fut renvoyé à Varsovie et écroué avec les autres misérables de son espèce.

Modlin, polygone bastionné d'une bien plus haute importance sous les rapports stratégiques, fut entièrement négligé. Les remparts n'étaient armés que de 60 canons. Ledochowski, jambe de bois, homme brave et intègre, y commandait.



LIVRE IV.

OPPOSITION. -- ROYAUME SANS ROI.

1er Janvier 1831. -- 6 Février.

Audience de Saint-Pétersbourg. -- Rapports de la Pologne révolutionnaire avec la Prusse. -- L'Autriche. -- L'Occident constitutionnel. — Réaction démocratique. -- Opposition. -- Associations. -- La Presse. -- Lutte des Partis. -- Niemcewicz. -- Ébranlement de la dictature. -- Résistance des associations. - Coup d'état du 12 janvier. -- Affaire de Lubowidzki. — Le Dictateur refuse de sanctionner le manifeste révolutionnaire. -- Retour de Wylezynski. -- Abolition de la Dictature. -- Anarchie. — Considérations générales. — Seconde ère de l'Aristocratie. — Czartoryski succède à Lubecki. — Camarilla. -- Retour de Jézierski. — Ultimatum de Nicolas. — Mouvement des armées czariennes. — Convocation de la diète. — Élection du généralissime. — Radziwill. -- Motion de déchéance. — Roman Soltyk. -- Patriotes du centre. -- Commissions de la diète. — Loi d'initiative. -- Pétition des Lithuaniens. -- Règlement des attributions du généralissime. — Proclamations de Diebitch. -- Fureur et enthousiasme du peuple. -- Journée du 25 janvier. — Détrônement de Nicolas. -- Habile évolution des privilégistes. -- Service funèbre en l'honneur des républicains russes massacrés par Nicolas. -- Patriotisme des Galiciens, des Poznaniens et des provinces de l'Est. -- Projet du gouvernement. -- Royaume sans roi. -- Gouvernement national ou quintumvirat irresponsable. — Discours de Czartoryski. — Approches de la guerre. — La Pologne est déclarée monarchie constitutionnelle. — Serment monarchique. — Ordonnances. -- Ministère.

Les premières nouvelles de la révolution parvenues à Saint-Pétersbourg, y furent traitées d'absurdes impostures. Le Czar s'obstina long-temps à n'y voir qu'une émeute de populace. Les hommes intéressés à l'entretenir dans ces erreurs, avaient repandu certains bruits qui rassurèrent pendant quelque temps l'autocrate. Bientôt cependant l'écho de la liberté retentit à travers la Lithuanie, pour frapper au cœur de l'empire et du cabinet de Carskoë-Selo. La retraite de Constantin, l'armement universel du royaume, l'interruption de toute relation officielle, la sourde rumeur insurrectionnelle qui, comme une menaçante contagion, se communiquait déjà aux provinces orientales

de la Pologne, alarmèrent puissamment le cabinet et la cour. Bientôt des rapports détaillés dissipèrent les doutes et Nicolas n'eut plus d'illusions à se faire sur les embarras de sa situation.

Cette révolution foudroyante et imprévue changeait tellement la face des événemens, que tous ses projets se trouvaient évanouis, tous ses préparatifs suspendus, tout son avenir déconcerté; et pour peu que le royaume soulevé résistât, les retards occasionnés par ce contre-temps devaient suffir pour protéger l'armement de l'Occident, éclaircir les bataillons destinés à l'invasion et embrouiller tous les plans de cette campagne.

On annonça enfin au Czar le départ des députés du gouvernement provisoire; en effet Lubecki et Jezierski étaient en route pour Saint-Pétersbourg. Le Czar irrité expédia l'ordre de les retenir à Narwa, et à peine furent-ils parvenus en cet endroit, qu'on leur notifia qu'ils n'avaient plus rien à faire à Saint-Pétersbourg comme délégués polonais, attendu que l'empereur ne reconnaissait au gouvernement insurrectionnel, aucun droit de traiter d'égal à égal, avec le roi constitutionnel.

Comme tous les deux avaient à cœur de parler à Nicolas, Lubecki pour se justifier, Jézierski pour se faire une réputation diplomatique, ils abjurèrent leur caractère de délégués et déclarèrent qu'ils ne voyageaient que comme sujets de sa majesté. C'était une bassesse digne de Lubecki pour lequel le titre d'ambassadeur n'était qu'un déguisement d'une valeur secondaire; mais Jézierski aurait dû y regarder à deux fois, avant de se dépouiller de la seule dignité qui le rendait tolérable aux yeux de la Pologne, ou bien ne plus parler au nom d'un peuple qu'il ne se sentait pas le courage de représenter en face d'un tyran.

Jézierski était un honnête imbécile tout ébloui de la renommée de son collègue. Il lui reconnaissait une supériorité si bien établie dans les opérations diplomatiques, et était si peu au fait de ses véritables desseins,

qu'il ne croyait avoir rien de mieux à faire, que de se reposer sur lui de tous les soins de leur commune mission. Une fois à Saint-Pétersbourg, le ministre leva le masque, demanda à son souverain le prix de ses habiles machinations et resta à la cour; mais on dit qu'il n'eut pas à se louer de la gratitude du Czar.

Jezierski livré à son étroite intelligence et privé de tout appui, essaya pourtant tant bien que mal, de se tirer d'affaire. Ses facultés étaient si peu à la hauteur de sa tâche, qu'il est dû plus de pitié que de haine à la misérable issue de l'entrevue, qu'après mille difficultés le Czar accorda enfin au délégué. Ils se virent le 20 décembre à Saint-Pétersbourg. Nicolas était accompagné de son aide-de-camp Bekkendorf. A la vue du Polonais, ses sombres yeux incrustés dans son beau profil américain, brillèrent d'un étrange éclat, ses muscles se contractèrent, et il se fit violence pour contenir sa fureur. Il recomposa sa physionomie, parut calme et se plaignit avec amertume de l'ingratitude d'un peuple qu'il avait, disait-il, porté dans son cœur.

Jezierski troublé, balbutia que la révolution n'était pas une œuvre nationale, mais que quelques factieux enhardis par la coopération des militaires mécontens, étaient seuls coupables.

Le Czar repartit que la Pologne se trouvait alors dans l'obligation de soumettre elle-même les rebelles qui la déshonoraient, et que l'armement universel du royaume n'était pas de nature à provoquer la clémence de son souverain; qu'il fallait que les Polonais livrassent les coupables, procédassent au désarmement des insurgés, et attendissent leur pardon avec résignation et patience.

Après bien des détours, Jezierski déclara qu'avant de se dessaisir des armes qu'il avait prises pour sa sûreté intérieure, le royaume attendait de la bonté de son roi, des garanties pour l'observation de la charte que son prédécesseur avait bien voulu octroyer; puis il ajouta tout honteux, que l'on désirait l'accomplissement des

promesses d'Alexandre relativement à la réunion de *toute* la Pologne-russe sous le même sceptre. A cette proposition, un léger sourire de dédain effleura les lèvres de l'Autocrate; il répondit brusquement que ses proclamations exprimaient assez clairement ses pensées, et que, quant aux provinces orientales, il ne fallait pas y songer; puis il rompit la conférence.

Jezierski humilié et confus, tâcha de prendre sa revanche dans un mémoire remis à Bekkendorf, dans lequel il exposa avec assez d'énergie les griefs du royaume contre les violateurs de sa constitution. Bekkendorf porta le mémoire au Czar, puis le rendit au délégué polonais tout couvert de notes écrites de la main de l'autocrate. Elles portaient en substance, qu'il était roi, et qu'il voulait de l'obéissance avant tout; puis, qu'il n'était parvenu à sa connaisance aucun acte arbitraire qui pût légitimer l'insurrection de novembre; enfin, que le premier coup de canon tiré par les rebelles, serait le signal de leur extermination; qu'il écraserait la Pologne, que les moteurs de la révolution étaient des misérables etc.

Toutes les feuilles stipendiées par le cabinet de Saint-Pétersbourg, depuis les brochures des libraires ambulans de la Russie, juspu'aux gazettes de Vienne et de Berlin, se mirent à vomir d'atroces calomnies contre le royaume insurgé. Elles commencèrent par effaroucher les rois en les menaçant de *quatre-vingt-treize*, grand épouvantail monarchique que ceux qui y croient le moins savent le mieux employer. Puis arrivèrent les indispensables phrases sur *l'amour des monarques et de l'autel*, sur *l'ingratitude des rebelles et la magnanimité de l'empereur*, sur *l'effroyable propagande républicaine* etc. On s'attacha surtout à démontrer à l'armée czarienne, que ce qu'on appelait la révolution de Pologne était une émeute de canaille dirigée par des soldats ivres et les mauvais sujets des écoles; qu'un honnête homme (et cet honnête homme c'était Chlopicki) fidèle à l'empereur, s'était empressé de maîtriser la révolte, et gouvernait le royaume par

et pour son souverain; que quant à la retraite du Czarewicz c'était une chose convenue d'avance. Enfin que l'armée polonaise fidèle à ses sermens, attendait avec impatience que les phalanges de Diébitsch entrassent en Pologne, pour se mêler à elles et marcher contre la France.

Les soldats russes qui comme tout le monde le sait ne sont pas des êtres pourvus d'une grande intelligence, s'expliquèrent tout cela à merveille; mais les soldats russes n'étaient pas ceux qu'il importait le plus au Czar d'endoctriner, et malheureusement c'étaient les seuls aux quels on débitait avec succès ces absurdes fables. Les journaux même salariés par la Russie, tout en faisant *chorus* avec Carskoë-Selo, ne pouvaient s'émpecher de faire de temps en temps des réflexions qui donnaient à penser à Nicolas et à ses alliés.

Ce qu'il y a de plus révoltant dans la tyrannie, ce ne sont ni ses mitraillades, ni ses pendaisons; mais la prétention d'avoir raison même en mitraillant et en pendant.

La Pologne qui avait alors bien d'autres choses à faire que de réfuter des articles de journaux, ne répondit à la cynique insolence de ses voisins, qu'en s'armant et en se taisant. Dirigée comme elle l'était par des hommes timides et circonspects, elle ne mit même pas dans les appels qu'elle fit aux peuples, l'ardeur et la confiance qu'on lui eût pu supposer. En revanche, ses diplomates essayèrent de la réconcilier avec les rois; mais Nicolas avait pris les devans, et s'était d'abord entendu avec la Prusse. Alors les sympathies de 1829 se réveillèrent. De nombreux courriers échangés entre les cours de Berlin et de Saint-Pétersbourg, éclairèrent le royaume sur ce à quoi il devait s'attendre de la part de ses voisins. Abandonnant à ses journalistes le soin de flétrir la révolution de Pologne, le roi de Prusse s'occupa de l'étouffer. Comme il redoutait un soulèvement en Poznanie, et que malgré l'allure du juste-milieu, Ancillon n'était pas rassuré du côté de la France, le

cabinet de Berlin ne put pas donner à ses haines toute la publicité qu'il eût désiré; mais il prit si bien ses mesures que tout en affectant une parfaite neutralité, il nuisit davantage à la Pologne par ses perfidies, qu'il ne l'eût fait par une invasion déclarée.

La généreuse France suait elle sang et or pour alimenter notre chétif trésor, les pillards prussiens étaient là pour intercepter hommes et argent. S'échappait-il des hôpitaux un infâme égorgeur comme Lubowidzki, la Prusse le comblait d'honneurs et lui confiait la direction de la police. Un cavalier franchissait-il le cordon sanitaire, les douaniers et la ligne faisaient impitoyablement feu sur le fugitif. Passait-il un détachement d'insurgés le long de la frontière, les Prussiens, s'ils étaient les plus forts, le désarmaient et le massacraient, mais un corps russe envahissait-il leur territoire, il était fêté, choyé, renforcé et renvoyé avec armes, bagages et caissons remplis, sur la malheureuse Pologne.

Tout le monde sait qui favorisa et appuya Paszkiewicz lors du passage de la vistule à Nieszawa; tout le monde sait qui fournissait des vivres, des munitions, des matériaux, des officiers, des artilleurs et même des recrues aux armées russes; tout le monde sait qui a volé les deux millions de thalers, bien de la banque polonaise, requis par l'ambassadeur moscovite; tout le monde sait enfin qui a égorgé les prisonniers polonais à Fischau et à Marienwerder.

C'est par ces infamies que le cabinet de Berlin se consola de la gênante inaction que lui imposaient l'attitude de la France et l'indocilité des peuples dont il a violé les intérêts, les mœurs, le bonheur, la civilisation et l'avenir, pour s'en faire un vaste patrimoine. Et cependant qui le croira; il y eut des hommes assez sots ou assez criminels, pour mettre toute leur confiance dans l'intervention du roi de Prusse. Les faveurs qu'accordait Guillaume à l un des Radziwill qu'il avait nommé gouverneur du grand-duché de

Posen, leur paraissaient une garantie suffisante de sa bienveillance. A la tête de ce parti figurait le nonce Swidzinski homme d'une grande éloquence, et fort dangereux par sa réputation. Ses relations personnelles avec la Prusse l'avaient aveuglé sur les véritables intentions de cette puissance, et ceux qui pensaient comme lui, tâchaient de justifier cette étrange sympathie par la supposition toute gratuite que la Prusse se trouvait intéressée pour sa propre conservation, à rétablir la Pologne, afin de s'en faire un bouclier contre les envahissemens de la Russie dont on la prétendait fort jalouse. Le dictateur qui s'était passionné pour la diplomatie, n'avait pas oublié la cour de Berlin, et y avait envoyé M. Mostowski, conseiller et ministre déchu, aristocrate qui comme tous les hommes de sa caste, se raccrochait aux ambassades pour se dédommager de son porte-feuille. On dut se divertir aux dépens de l'ambassadeur et de sa mission, et voilà tout.

Il se trouvait, à ce qu'on dit, dans le conseil du roi de Prusse, des membres disposés en notre faveur; en tout cas M. Ancillon ne l'était guère, et lui près, le conseil du roi de Prusse ne put pas grand'chose.

Le duché de Posen, ce berceau de la Pologne, ce foyer mythologique où des hommes de génie lui créèrent un culte, un avenir et des lois, se sentit plus que jamais froissé dans les liens de ses tyrans. Il ne pouvait se soulever sans être aussitôt écrasé, attendu que le royaume aux prises avec la Russie, ne pouvait lui être que d'un faible secours. Il fallut ronger en silence les larmes de la servitude, et attendre que la Pologne russe fût indépendante, pour prêter son appui aux provinces échues en partage aux deux puissances allemandes.

Bien que l'intervention de l'Autriche en faveur de la Pologne ne fût ni plus probable ni moins absurde, Metternich pouvait trouver quelqu'intérêt à ne pas trop favoriser les conquêtes de la Russie, et à rester par conséquent paisible spectateur de la lutte. Tout ce qu'il redoutait, c'est que la Gallicie autrichienne ne se

révoltât. Il connaissait la sauvage énergie des montagnards du Crapak, et n'ignorait pas que tout le midi de l'ancienne Pologne minée par un immense réseau d'association, n'attendait qu'une occasion propice pour se soulever en masse. Les troupes indigènes avaient été remplacées par les Italiens et les Hongrois qui tous de leur côté surveillés par des corps d'une autre race, n'en méditaient pas moins un vaste système d'émancipation.

Avec tant d'embarras chez eux, les Autrichiens ne se mêlèrent pas de la guerre de Pologne, et s'ils n'apportèrent ni bonne foi ni bienveillance dans leurs relations avec le royaume, au moins ne violèrent-ils pas ouvertement le droit des gens.

Quoiqu'il en fût, Chlopicki toujours dominé par la manie des négociations aux quelles il n'entendait rien, et toujours disposé à leur sacrifier la guerre à la quelle il entendait bien plus, crut pénétrer les inclinations de François II et de Metternich, et s'empressa de charger le prince Czartoryski son maître en diplomatie, d'entamer des relations d'amitié avec la cour de Vienne. Mais au lieu de concessions et de promesses (choses aux quelles il n'était pas, ce me semble, téméraire d'aspirer) nos ambassadeurs n'éprouvèrent que refus et humiliations. C'était une excellente leçon pour des idiots qui ayant des baïonnettes à opposer au despotisme, s'amusaient à pourparler avec ses antichambres.

Parler des espérances et des sympathies que souleva dans toute l'Europe notre révolution; dépeindre les vœux que formèrent pour notre cause les pays où le peuple est compté pour quelque chose, est une tâche qu'ont remplie avant nous tous les publicites modernes. Aujourd'hui que la polémique de la propagande libérale a retourné et disséqué tant de questions politiques et sociales, rappeler avec elle que notre cause était une cause européenne; que la Suède, le Divan, et l'Autriche se repentiront les premiers de la dernière

spoliation de nos droits; que l'occident depuis l'Allemagne jusqu'à l'Angleterre, la France et la Belgique paieront cher leur insouciance; que la prise de Varsovie a ouvert à Nicolas la barrière de l'Europe; renouveler nos jérémiades et nos imprécations, deviendrait à la longue fastidieux. C'est pourquoi nous tâcherons de ne plus revenir sur cette matière, car il y a des peuples qui pardonnent tout, excepté l'ennui qu'on leur cause.

Ce qu'il est cependant difficile de ne pas se rappeler, c'est que le juste-milieu français composé de très honnêtes gens, a à lui seul, préparé par son indécision plus d'exterminations, plus d'infamies, plus d'asservissement, plus d'horreurs et de dévastations, que tous les tyrans ensemble. C'est que MM. Perier et Sébastiani qui se sont crus des Richelieu ou des Zamoyski, parce qu'ils ont retardé de deux ou trois ans le grand duel entre les peuples et les rois, ont légué à leurs successeurs une guerre de trente ans et d'incalculables infortunes. C'est qu'une question qui en 1831 eût été vidée dans l'espace de six mois, est devenue l'héritage de cinq générations qui toutes baignées dans leur sang et ensevelies sous les ruines, expieront la sottise d'un orgueilleux banquier.

Le plus grand crime en politique, ce n'est pas de faire le mal, mais d'empêcher le bien; et ce terrible reproche, le juste-milieu de Paris l'a mérité. En muselant la république, il s'est *dénationalisé* sans rien résoudre. Dans cinq ou six ans d'ici on le huera comme il a hué l'émigration de Coblentz, seulement comme le peuple sera plus généreux qu'il ne l'a été, on lui laissera ses boutiques et la banqueroute qu'il redoute tant et qu'il prépare cependant sans s'en douter. Dans vingt ans d'ici, on ne parlera plus du juste-milieu, mais on parlera des fléaux qu'il aura amenés, du dévouement qu'il aura étouffé, et des peuples qui lui devront de ne plus compter que la moitié de leur population.

Tout cela n'est pas flatteur pour le juste-milieu, mais c'est comme ça. Que les indulgens qui n'ont point d'enfans sur la tête desquels puissent retomber les bévues du juste-milieu l'absolvent, pour moi je m'en lave les mains.

Le juste-milieu de 1830 n'était pas plus traitable en matière d'héroïsme et de vertu que celui d'aujourd'hui, Chlopicki loin cependant de désespérer de l'influence des négociations, avait envoyé à Paris M. Wolicki, le même qui avait été arrêté dans le palatinat de Lublin par le Czarewicz. Il devait sonder les intentions du ministère français. En même temps Wielopolski arraché à son club aristocratique, s'était rendu à Londres pour intéresser Palmerston dans notre cause.

Et l'un et l'autre échouèrent complètement dans leurs missions, parceque les ministères français et anglais déjà associés à la sainte-alliance, ayant trouvé pour prétexte d'inaction et de froideur l'impossibilité d'intervenir tant que Lubecki et Jezierski ne recevraient de réponse décisive de la part de Nicolas; assurant d'ailleurs qu'ils n'entendaient rien à la révolution de Pologne, se turent et se félicitèrent intérieurement de notredétresses.

L'envoi de M. de Mortmart à Saint-Pétersbourg, ne changea rien au sort de la Pologne, parceque ses instructions lui recommandaient de faire la cour à l'empereur, avant de parler en faveur d'un peuple républicain.

Abandonné ainsi de ceux mêmes dont l'honneur, la liberté et la gloire étaient attachés à son émancipation; isolée au centre d'une fourmilière d'esclaves ou de tigres; comme l'oasis pressée, envahie et étouffée par les sables du désert; jouée par les cabinets, trahie par ses amis, mitraillée par ses adversaires, vendue par ses aristocrates, égarée par les sots et les sophistes, sans pain, sans armes, sans communications, sans espérances, la Pologne se leva un tronçon de couteau à la main sur le cimetière de ses aïeux, comme un su-

blime emblème d'héroïsme et d'expiation, regarda le ciel et jura de mourir pour les peuples qui ne l'entendaient pas.

Ainsi si le gouvernement se fiait à la capacité de ses agens diplomatiques, la nation ne s'en souciait guère et s'occupait d'autre chose. Déjà une vaste réaction démocratique s'élaborait dans toute l'étendue de l'ordre social. La vigilance de l'opposition bien que réduite depuis la fermeture des clubs à la propagande des journaux et à l'influence des associations clandestines, dessillait peu à peu les yeux au peuple et même aux sincères amis de la dictature. Il n'y avait plus rien dans la conduite de Chlopicki, qui pût pallier ses erreurs; c'était tout simplement un soldat subjugué par les aristocrates, qui péchait par obstination et ignorance. Les entraves qu'il mettait à l'armement du royaume, l'exclusion de la Lithuanie de toute participation aux bienfaits révolutionnaires, et l'envoi de Lubecki à Saint-Pétersbourg, suffisaient pour le confondre. Il n'y avait là rien de mystérieux, rien de justifiable; il fallait être aveugle ou aristocrate pour ne pas comprendre à quoi tendait le dictateur. En conséquence de ces alarmantes déceptions, les débris des clubs se rallièrent sous les auspices de Lelewel, et se dépouillant en apparence de tout caractère politique, concentrèrent leur indignation dans la presse et, eurent soin de tenir leurs séances aussi secrètes que cela était possible.

Il est bon de dire ici quelque chose des clubs en général.

Ces sortes d'associations, attaquées et combattues avec un acharnement fanatique, par ceux mêmes qui leur doivent leur indépendance civique, furent de tout temps l'objet de sanglantes discussions. C'est que l'homme, machine imparfaite, veut qu'on le sauve à son insçu. Il n'est pas né assez généreux pour apprécier le dévouement du crime; il lui faut un dévouement vulgaire comme son intelligence. Il ne voit rien au delà de la vie, et l'âme délicate, tendre et aimante, mais enthou-

siaste à la fois, qui fait le sacrifice de son honneur, de sa sensibilité et de ses affections pour se charger d'une mission souvent aussi atroce que nécessaire, ne vaut pas à ses yeux le grossier batailleur qui va se faire tuer par vanité ou par colère. Ce n'est pas que les clubs polonais aient pu être comparés avec les sublimes Jacobins de 1793, mais comme les principes de ces institutions sont partout les mêmes, nous aimons à rappeler le mérite d'une société trop long-temps méconnue par les hommes qui jouissent paisiblement des droits qu'elle a conquis, non au prix de sa vie; car la vie est une bagatelle qui perd tous les jours de sa valeur, mais au prix de sa réputation et de sa mémoire, ce qui, vaut un peu plus que la vie! Lorsqu'on aura trouvé quarante hommes sensibles et vertueux qui avec le génie qu'exige la régénération d'un pays, se résigneront à passer de génération en génération, pour des scélérats altérés de sang humain et des infâmes sans pudeur et sans foi; lorsque ces hommes là ne reculeront pas devant l'idée d'être maudits par leurs arrière-petits-fils et pendus par leurs contemporains; qu'on leur confie les destinées de l'Europe, et en moins de dix ans on ne connaîtra ni guerres, ni tyrannie, ni injustice.

Si toutes les associations qui prennent audacieusement le titre de club se pénétraient des terribles devoirs qu'il impose, les peuples seraient déjà émancipés.

D'ailleurs tous les pouvoirs sont susceptibles de dégénérer en arbitraire, et le pouvoir populaire n'est pas exempt de ce reproche; mais l'aveuglement, l'injustice même d'un peuple ou d'une époque, n'autorisent ni le despotisme, ni l'aristocratie à leur ravir leurs droits, et parmi ces droits celui de s'associer est le plus sacré. C'est au génie à diriger le peuple, et au temps à l'éclairer ;mais personne ne peut, sans s'attirer sa vengeance, lui ravir par la force ce qu'il tient de la nature.

Si l'on devait détruire tout ce dont on abuse, il ne resterait sur le globe que ruines et cadavres. L'anar-

chie est un malheur quand elle n'a pas de mission; elle est un malheur quand elle ne démolit pas assez vite le nuisible pour faire place au nécessaire; elle est un malheur quand elle épuise par les intrigues, au lieu de ranimer par le carnage; quand elle sert les individus au lieu de servir les masses; quand elle énerve au-lieu de tuer, et quand elle perpétue la querelle au lieu de la vider. Dans tout autre cas elle est indispensable aux révolutions, comme instrument puissant et énergique. Si elle décime une génération, c'est pour en instruire dix; si elle enlève à la minorité, c'est pour donner à la majorité; si elle disgrâcie ceux qui jouissent, c'est pour favoriser ceux qui souffrent.

Le despotisme pourrait être quelque fois utile s'il n'avait pas la prétention d'être juste. Lorsqu'un tyran nécessaire aurait accompli sa mission, on le poignarderait, et il n'en serait plus question. Mais en se déclarant légitime, le despotisme *dure*, et c'est alors que *d'accident* devenant *autorité*, il dévore la substance de la société et consomme par anticipation l'héritage de son époque. Il sert de tombeau comme l'anarchie sert d'école, et souvent le peuple avant de concevoir la liberté, est obligé d'appeler l'anarchie à son secours.

Les clubs sont les ministres de l'anarchie, et un club qui aurait la prétention d'être honnete et légal, serait aussi inconséquent que l'anarchie qui voudrait être honnête et légale; il faut certes un dévouement que l'on ne trouve pas partout, pour s'avouer une machine à niveler, mais aussi un clubiste n'est pas un homme ordinaire. L'esclavage est une maladie qui ne se guérit pas avec des panacées, et qui ne sait pas cela ne doit pas faire de révolution.

Si quelque part les clubs énergiques étaient nécessaires, c'était en Pologne, où l'anarchie privée de ministres, n'était pas assez violente pour marcher à la hauteur de la révolution, et pas assez nulle pour céder au pouvoir. Elle se trouvait précisément dans cet état d'ataraxie qui fatigue tous les partis et irrite toutes les

passions sans en armer aucune ; et puis qu'il faut tout dire, le prestige des associations était tombé avec la fermeture du premier club. Jamais elles ne se relevèrent complètement de cette chute, et bien que les efforts des démocrates qui n'abandonnèrent pas l'arène, n'en fussent que plus généreux, jamais les clubs ne regagnèrent tout leur ascendant. Il faut attribuer cette dépréciation, au peu de résistance qu'ils avaient opposé à leur arbitraire dissolution. Un grand respect pour tout ce qui tenait à l'opinion leur avait fait ménager la dictature, qui alors était son idole. Ils avaient cédé sans lutter, par désintéressement plutôt que par faiblesse; mais la liberté qui souvent s'embarrasse moins des intentions que des résultats, n'avait pu leur pardonner cette indulgence, et pour les en punir, elle leur avait ôté les suffrages de cette opinion qu'ils avaient trop respectée. Il y a une espèce de contradiction entre cette disgrace et les avantages de leurs séances secrètes dont nous avons parlé plus haut; c'est qu'en effet il n'y a rien d'absolu dans les capricieuses théories des révolutions, et souvent une institution bonne ou mauvaise par elle même, peut-être l'une et l'autre à la fois par les circonstances qui l'accompagnent.

Un club peut perdre en popularité ce qu'il gagne en puissance. Les clubs polonais étaient dans ce cas là, et et quelques jours plus tard, ils allaient être peut-être persécutés et admirés en même temps.

L'héroïsme de la persévérance est aussi nécessaire que l'héroïsme de l'énergie. Un club qui se décourage parcequ'on n'applaudit plus à ses inspirations, est un club incapaple de fonctionner.

Ce reproche n'est pourtant pas applicable dans toute sa rigueur aux clubs de cette époque. Il le dévint plus tard, quand l'armée absorba toutes les grandes capacités régénératrices. Avant l'ouverture de la campagne, ils trouvèrent toujours dans la jeunesse éloignée des affaires par le dictateur et les aristocrates, assez d'élémens pour se constituer *légalement* ou *illégalement*. A

la veille de l'abolition de la dictature, ils l'étaient *illégalement*, et par cette alternative de chutes et de succès qui caractérise l'influence de l'opinion, ils commençaient à reprendre un peu de cet ascendant que l'on accorde toujours aux martyrs.

D'autre part les formes presque purement littéraires dont se revêtaient ces associations, le système de modération introduit par Lelewel, à l'effet de convertir les égarés et de soutenir les faibles; l'atticisme et le goût que l'opposition avait soin de déployer dans tout ce qu'elle entreprenait, avaient eu quelque chose d'insaisissable qui déroutait la brutalité. C'était peut-être renier son titre et ses attributions; c'était peut-être dégénérer de club en académie et ne plus exprimer les vœux du peuple mais ceux de mystiques rêveurs ou d'enthousiastes écoliers; mais à coup sûr, ce n'était pas méditer des exterminations, comme feignirent de le croire les doctrinaires et Chlopicki.

Avec le système constitutionnel généralement adopté dans les états d'aujourd'hui, l'histoire se méprendrait singulièrement, si elle voulait chercher dans les chambres, l'expression des opinions du pays. C'est dans les journaux qu'elle la trouvera, parceque pour avoir des abonnés, il faut écrire dans le sens des idées de la majorité, et que pour être député il suffit d'être riche.

C'est pourquoi la Pologne avec une dictature doctrinaire, un sénat semi-aristocratique et une chambre basse sans couleur, n'avait pas un seul journal qui interprétât ces opinions; tandis que les démocrates et les patriotes progressifs eurent pour organe, dès la chute du régime absolu, trente écrits périodiques, beaucoup de presses continuellement en mouvement, des tribunes et des chaires dans toutes les provinces du royaume.

La morgue dictatoriale toujours animée par les banales déclamations de son entourage, ayant bientôt atteint les journaux, l'opposition devenait à son tour de jour en jour plus menaçante. Les clubistes et les

journalistes s'étaient donné la main et délibéraient sur le mouvement qu'il était nécessaire d'imprimer à leurs principes ; c'était en langue vulgaire *conspirer*.

Adolphe Cichowski, jeune publicite long-temps martyr de son dévouement patriotique sous le gouvernement du Czarewicz, réunissait chez lui les membres des clubs dissous, leur associait les rédacteurs de la nuance démocratique la plus avancée, et liait ainsi en un seul faisceau, les différentes ramifications de l'opposition. Tout cela se faisait sous l'inspiration de l'inébranlable Lelewel, qui bien que ministre et faisant par conséquent partie du pouvoir exécutif, travaillait continuellement à donner aux associations républicaines, un caractère imposant.

Le parti se renforça et devint à la fin si puissant, que tout les efforts des conseillers de la dictature pour l'ébranler, furent sans succès. Les plus fanatiques *dictatoriens* commençaient à déserter leur camp pour grossir les rangs de l'opposition. Chlopicki n'inspirait plus qu'un médiocre attachement ; l'armée même allait mettre en doute son patriotisme. On l'accusait publiquement d'ineptie et de faiblesse, et le prestige trompeur qui avait si long-temps séduit la multitude, se dissipait comme un nuage.

Poussé de réduit en réduit par l'implacable opinion qui lui demandait de la gloire et qui n'en recevait que des déceptions ; harcelé sans relâche par la délégation de surveillance alarmée de *ses illégalités*, par le ministère mécontent de son inaction, par l'opposition indignée de ses doctrines, le dictateur se jeta sans honte et sans frein dans les bras de l'aristocratie, pour la quelle il s'était toujours senti une inclination irrésistible.

L'aristocratie, qu'il est important de considérer toujours en dehors de la nation, s'était dès la nuit du 29, très habilement glissée au sommet de l'échelle sociale, et s'y tenait malgré toutes les secousses imprimées à l'édifice par l'opposition, et plus tard par tous les par-

tis nationaux, démocrates, constitutionnels ou oligarques patriotes. Elle s'était cramponnée aux épaulettes et au cerveau de Chlopicki, et de ce sanctuaire, planait sur toute la Pologne. Mais à part cette fraction gangrenée de la vieille république, la nation elle-même était loin d'être d'accord sur ses intérêts, sa conduite et son but. Bien que, comme dans tous les états fraîchement émancipés, ces nuances fussent extrêmement subtiles, et par conséquent difficiles à définir, on pouvait pourtant s'apercevoir déjà de deux grands camps formés dans le sein du pays même. Et d'abord la masse qui souffrait, et espérait une régénération radicale, immense majorité conduite par de jeunes et ardens génies impatients d'arriver au port; ceux-là n'avaient que leur sang à sacrifier, et avaient juré de ne pas l'épargner. C'était le peuple souverain, maître de sa destinée et de celle de la minorité opposée à ses intérêts quelle qu'elle fût et quelle qu'elle pût-être. Il devait son empire et ses droits aux lois immuables de la nature, et son évangile était tracé en lettres divines, dans le contrat social de Jean-Jacques et au front du Christ législateur.

L'autre camp contenait les riches, les esclaves des préjugés sociaux et les sophistes qui essayaient de donner le change à leurs propres convictions, par un air de paix et de modération qui perpétuaient la guerre et l'anarchie.

Mais me dira le lecteur, tu nous répètes ce qui existe par tout l'univers. Toujours cette lutte triviale du riche en minorité contre le pauvre en majorité. D'accord, cher lecteur, mais ce qui n'est pas commun à toute l'Europe, c'est qu'il y avait en Pologne autant de dévouement dans les privilégiés qui résistaient injustement, que dans les sans-culottes qui exigeaient justement. C'est qu'en Pologne la résistance du riche est une pure affaire de vanité; il veut qu'on lui doive ce qu'il accorde, et alors il accorde tout.

Les descendans des anciens oligarques, ou si vous

l'aimez mieux la haute noblesse, qui était la portion la plus marquante du parti *conservateur* ou *rétrograde*, résumait en elle toutes les vertus et tous les vices de son camp. Généreuse, héroïque, injuste et superbe, froide dans l'expression de son patriotisme, et enthousiaste sur les champs de batailles; prête à sacrifier tout son sang et toute sa fortune à la cause qu'elle embrassait avec un religieux désintéressement, elle disputait avec fiel et emportement tout ce qu'on réclamait d'elle comme dette contractée envers la société. Elle voulait se réserver toute la supériorité de l'initiative et de l'abnégation, et en cela elle blessait l'orgueil du peuple, qui n'avait pas autant qu'elle à jeter sur l'autel de la patrie.

A ce privilège de *donner*, elle voulait joindre celui, non de commander, puisqu'il y avait long-temps qu'elle avait renoncé à toute autorité avouée, mais celui *d'influencer*. Dans ses simpathies politiques, elle désirait peut-être plus ardemment que qui que ce fût l'indépendance nationale, et alors elle s'alliait au peuple; mais elle était jalouse de ses propriétés, et tendait vers les institutions de monopole dans toutes les grandes questions d'ordre social, et en cela elle ressemblait aux aristocrates. Elle se sentait un penchant vers les négociations, vers les cérémonies diplomatiques, vers les croyances arriérées, et professait un sot respect pour tous les pactes forgés par les jongleries de la sainte-alliance sur l'enclume de l'infamie. Elle se ligua avec l'aristocratie pour réprimer l'audace des jeunes gens qui osaient usurper les droits que l'expérience et la renommée, accordaient, d'après elle, exclusivement aux *grands noms*. Elle tonna contre les clubs, contre les novateurs, moins par intérêt que par orgueil. Elle encouragea partout l'arbitraire, la temporisation, le modérantisme; la résistance aux progrès des principes démocratiques, aux lois agraires, aux institutions républicaines; non parceque ces idées menaçaient son existence, mais parcequ'on ne s'adressait pas à elle,

pour obtenir le sacrifice de sa fortune, de ses titres et de ses habitudes.

Tout cela l'assimilait tellement à l'aristocratie, qu'il fallait une grande justesse d'esprit, pour ne pas les confondre ensemble. Et pourtant quand les aristocrates appelaient l'étranger, elle, postérité de l'ancienne oligarchie, s'élevait le sabre à la main, jetait aux pieds du peuple, fortune, titres, habitudes, souvent le conviait la première à l'indépendance, et lui apprenait à être libre. Et pourtant quand l'aristocratie réclamait l'intervention des cours voisines dans les querelles parlementaires, dans les discussions d'ordre social, dans le ménage des diètes, des plébeïens et de l'administration; quand l'aristocratie se vendait aux Prussiens et aux Russes pour des baronies et des régimens, la haute noblesse votait l'abolition des distinctions, lançait anathème contre les traîtres, l'étranger et le *veto*, et courait au devant des exigences du peuple. Témoins la constituante de 1792, les révolutions de 1806 et de 1809, et surtout les insurrections lithuaniennes de 1831.

A cette classe pleine de sève, de faiblesses, de grandeurs et de vices, se joignaient pour combattre les empiètemens de la démocratie, tous les hommes à systèmes, lèpre du genre humain, obstacles importuns, qui se trouvent là, inertes et sentencieux sur le chemin des génies et des réformateurs. De plus, les disciples de la nouvelle école doctrinaire, transplantée en Pologne comme un poison exotique par Lach Szyrma et autres voyageurs, qui au lieu de nous enrichir des profondes conceptions du Saint-Simonisme et des idées du républicanisme radical sur la propriété et les droits de l'homme, ne nous rapportaient de l'occident, que les rêves subtiles de ses égoïstes raisonneurs. Après eux, venaient les routiniers, les diplomates, les temporiseurs, les *Kaliszanié*, les *soldats* et les *bureaucrates*, espèces toutes particulières, et fruits exclusifs des circonstances où s'était trouvé le royaume depuis quinze ans, semblables à ces mousses nées de certaines exha-

laisons, qui rampent sur les belles ruines, en mangent les hiéroglyphes, et en effacent l'origine.

Toutes ces factions hétérogènes, assises chacune sur son code, se faisant la guerre, se détestant, se bafouant réciproquement comme des sectaires, se réunissaient toutes pour combattre ce qu'elles appelaient les Jacobins; les uns comme les oligarques par dépit, les autres comme les constitutionnels par système, les derniers comme les *caporaux* par routine.

Tous ces stationnaires étaient cependant ce qu'on appelait dans la langue du temps, bons polonais. Ils abhorraient les Moscovites et les aristocrates, demandaient l'indépendance, et ne différaient que sur l'étendue des provinces auxquelles il fallait l'accorder; mais après tout c'étaient de fort honnêtes gens, haïssant doucement et aimant de même.

Derrière les clubs se rangeaient les masses, c'est-à-dire les paysans, les ouvriers et les grenadiers, car dans les associations de propagandes de l'époque, il se trouvait de tout. Des curés patriotes, des académiciens buveurs et des déclamateurs de guinguettes. Il y avait des apôtres pour tout le monde, même pour les jolies femmes et les républicains mystiques. Le savant Lelewel, le furieux Gourowski, l'enthousiaste Abbé Pulawski, le bavard François Grzymala, le sombre Krempowiecki, l'éloquent Mochnacki, Bronikowski et Boleslas Ostrowski les plus entreprenans parmi les révolutionnaires, l'intègre Zwierkowski, la jeune école romantique de Mickiewicz, les journalistes ralliés autour de Cichowski, les officiers, les académiciens de la conjuration de novembre et une foule d'hommes jeunes, ardens et instruits, répandaient par l'organe de la presse et des discours, des vérités que bien des égoïstes eussent désiré étouffer dans leur germe; donnaient au pays l'avant-goût des grandes réformes en économie politique, et transportaient en orient cette passion de progrès intellectuels qui depuis la fin du XVIII siècle tourmente l'occident.

La lutte durait, et rien ne présageait qu'elle dût cesser soit par la supériorité d'un des partis belligérants, soit par l'épuisement de tous les deux; mais comme on était d'accord sur les principaux articles, c'est-à-dire sur l'indépendance nationale et le système représentatif en général, la discussion éclairait bien plus qu'elle n'aigrissait les lutteurs. La bonhommie toute patriarchale des Polonais répandait sur le reste un demi-voile qui bannissait toute sérieuse dispute. On buvait, on chantait, on combattait ensemble; puis on reprenait la dissertation au point où on l'avait laissée, avec une langueur et une indolence toutes orientales. Quand les partis s'échauffaient, les femmes étaient toujours là pour faire pleurer dans le même calice l'enthousiaste et le stationnaire, et leur faire oublier dans l'extase de la poésie et des contemplations, haines et disputes. Le mot magique de patrie prononcé par un ange, un refrain chéri, l'accord d'une harpe, réconciliaient tout le monde. Tout finissait par une ronde de mazure et une chaudière de punch.

Parmi les hommes qui combattaient avec le plus d'acharnement les clubistes, il faut compter Ursin Niemcewicz, vieille renommée usée, qui, comme ces statues dont les artistes ont émoussé les contours à force de les toiser, n'offrait plus que quelques traits grossiers de sa beauté primitive. C'était un vénérable vieillard qui s'était arrêté à l'an 1794, et qui, au milieu de la nouvelle génération, se trouvait en retard d'un bon demi siècle. Il avait dépensé tout son libéralisme en vers magnifiques qui en avaient fait un poéte détesté des Vandales et admiré de ses compatriotes; mais quand il fallut briser la lyre pour faire des lois, le ménestrel alla fouiller dans ses souvenirs de jeunesse, des croyances qui nous parurent à nous, être avides de progrès, des croyances bien arriérées. Il essaya de faire du Raynal. Témoin de la révolution française de 1793, il s'obstina à n'en connaître que les crimes, et juge aussi partial que prévenu

d'un drame qui avait peut-être laissé dans sa mémoire de douloureuses empreintes, il condamna audacieusement ce qu'il y a de plus grand dans les annales du genre humain. Puis rattachant gauchement des lambeaux de siécles, il s'efforça d'établir une analogie entre les clubs de Pologne et les Cordeliers de 93, entre des associations littéraires et des machines à niveler, entre des institutions qui n'avaient pour adversaires qu'un imbécile dictateur et des déclamateurs doctrinaires, et des institutions qui avaient eu trois cent mille aristocrates à guillotiner, vingt-deux rois à vaincre et le globe à régénérer. Il croyait accabler les associations en les traitant de Jacobins; il se souvenait des noyades de Carrier, mais il ne se souvenait ni de coalitions vaincues, ni de féodalité abolie, ni de sophismes réfutés. Il ne voyait pas que ce qui rendait les associations polonaises condamnables, c'était précisément de ne pas être des Jacobins.

Parmi ceux qui sans être des aristocrates endurcis et sans s'en prendre directement aux associations, encourageaient cependant le dictateur par leurs éternelles déclamations contre les abus de la démocratie, à dissoudre toutes les assemblées dépourvues de caractères légaux, se distinguaient d'abord, le prince Czartoryski et sa faction, le diplomate Gustave Malachowski, le nonce conservateur Swidzinski, les *kaliszanie* Morawscy, la plüpart des ministres, une partie de la délégation de surveillance, la commission exécutive, et l'aristocratie militaire. Tout ce qui avait à l'étranger quelqu'intérêt à dépopulariser notre révolution, s'autorisait des sarcasmes de ces messieurs, pour persuader aux badauds que, l'insurrection de novembre faite précisément par les mêmes énergumènes qui demandaient l'intégrité du territoire polonais, l'égalité et la loi agraire, était un accident généralement répudié par les hommes raisonnables, qui avaient trop de tact pour ne pas savoir où mènent les révolutions. On en concluait que le pays était déchiré par les factions, et que les in-

telligences diplomatiques s'useraient à vouloir réconcilier le souverain légitime avec un réceptacle de démagogues, qui étaient en guerre déclarée avec les hommes les plus distingués du royaume.

Le peuple qui se souciait peu des interventions de cabinet et de l'opinion des esclaves étrangers, ne se donnait même pas la peine de lire les journaux russes et allemands où on mettait si gaillardement en question son existence et ses droits; mais le corps diplomatique, qui tout en faisant juste ce qu'il fallait pour nous perdre dans l'esprit du monde civilisé, cherchait partout de la réputation et du crédit, était horriblement alarmé du jugement que l'on portait sur nos intentions et sur notre avenir.

Tout cela triplait le mécontentement de l'opposition, et comme il n'y avait pas de diète pour résumer les passions qui agitaient la société, la polémique se faisait d'une part dans les salons de l'aristocratie, de l'autre dans la rue et dans les tavernes.

La dictature se ressentait de toutes les atteintes portées à ses dépendances. Elle n'était plus étayée par l'amour du peuple, et ses vices paraissaient à nu. Dans cet état de discrédit et de perplexité, Chlopicki cherchait à se donner de l'importance par quelque coup d'état. Ses conseillers l'engageaient sans cesse à proscrire toutes les associations sous quelque forme qu'elles se présentassent. Ils y tenaient d'autant plus que plusieurs nonces de la gauche patriotique et républicaine, tels que le maréchal Ostrowski, Zwierkowski et Soltyk, s'étaient fortement prononcés pour le droit de propagande et d'association. La lutte devenait sérieuse par la part qu'y prenaient d'un côté le pouvoir et ses partisans, de l'autre le peuple et ses tribuns.

La nation absorbée par ses préparatifs de guerre, abandonnait la scène des discussions politiques à la chambre et aux associations varsoviennes; aussi toutes ces discussions, faute d'aliment, ne dégénérèrent jamais en guerre civile. L'armée impatiente de marcher

à l'ennemi, était résignée à se soumettre à tout chef que la diète se donnerait la peine de lui imposer. La noblesse de province peu embarrassée du régime qui gouvernerait l'État, pourvu que ce ne fût pas Nicolas, laissait de côté tout esprit de parti, et convertissait ses brasseries et ses fermes en bataillons. Les paysans montaient à cheval et brandissaient la lance en chantant en chœur la cracovienne ; ces âmes religieuses, simples et héroïques comme les premiers apôtres de la chrétienté, ne demandaient rien, excepté la liberté de mourir pour la patrie. Tout s'était jusqu'alors débattu dans Varsovie.

Mais cette fois-ci la rumeur était trop grande, et les inimitiés trop sérieuses ; Varsovie attira les regards de toute la Pologne. Un écho pareil aux précurseurs de novembre traversa les provinces, et comme il fallait un mot qui pût résonner énergiquement aux oreilles de la foule, on adopta celui de *contre-révolution*. Aussitôt un terrible cri d'alarme souleva toutes les passions. L'armée mugit d'indignation et les savetiers de la vieille ville affermissaient déjà les poteaux des réverbères. Le mot avait été habilement inventé par les aristocrates contre les clubistes ; ils profitaient du reste de la popularité de Chlopicki pour faire entendre aux ignorans, que la révolution s'étant personnifiée dans le dictateur, ce qui résistait au dictateur était de la contre-révolution. On alla jusqu'à accuser l'opposition de favoriser les Russes, et cette banale calomnie si commune dans les révolutions, et si puissante par cela même qu'elle était absurde, était de nature à opérer un embrouillement universel dans les esprits crédules.

C'était juste ce qu'espérait la faction de Chlopicki ; mais pour réussir, il eût fallu frapper quelque grand coup national, comme par exemple une brusque rupture avec le Czar, et une invasion inopinée, afin de relever la popularité du général, et rallier autour de lui la foule lasse de s'ennuyer et de bavarder. Au lieu de cela, les doctrinaires parlèrent de négociations, et

dès lors le bel échafaudage de leur perfide insinuation s'écroula. Eux et leur paratonnerre Chlopicki se perdirent sans retour dans l'opinion du pays.

Le peuple qui avait assez d'instinct pour voir qui des aristocrates diplomates ou des clubistes régénérateurs voulait son bien, se jeta dans les bras de ceux-ci avec tout l'abandon que les intrigans eussent désiré qu'il mît à les combattre. Il répondit au mot de *contre-révolution*, par celui d'*ultra-révolution*, et poussant les conséquences de ses sympathies jusqu'au soulèvement, déclara par tous ses organes qu'il saurait défendre ses droits contre Chlopicki comme contre le Czarewicz.

Le dictateur refoulé dans ses derniers retranchemens essaya de ses dernières ressources, c'est-à-dire de la force. Le bataillon des sapeurs qui depuis le 29 novembre s'était fait une grande réputation de patriotisme, avait à ce qu'il parait manifesté par d'énergiques clameurs l'intention d'aider les clubs. Il n'y avait eu jusqu'alors que des paroles, et tout pouvait s'apaiser. Mais un officier d'artillerie nommé Dobrzanski ayant cru de son devoir d'avertir Chlopicki du danger qu'il courait, ajouta à cet empressement inconsidéré de calomnieuses révélations. Il prétendit que les clubistes avaient distribué des poignards aux sapeurs, et qu'il s'était même trouvé dans la nécessité d'armer ses artilleurs pour la défense de la dictature et du pays.

Chlopicki déjà tourmenté par l'anxiété où le plongeaient les retards de la députation de Saint-Pétersbourg, par l'animosité des journaux, des associations secrètes et publiques, s'abandonna à ses ressentimens, et ordonna d'arrêter violemment le ministre Lelewel, l'ex-président du club Bronikowski et Boleslas Ostrowski.

Ce coup d'état eut lieu le 12 janvier.

Aussitôt des cris épouvantables retentissent dans Varsovie ; la foule s'attroupe, bondissant de fureur sur les places publiques et devant le palais du dictateur, et réclame la délivrance des prisonniers. L'artillerie roule sur les pavés, les bouches à feu sont

braquées sur les rues, la ligne et la garde nationale sont appelées aux armes, et cet appareil militaire déployé par le pouvoir, achève de le dépopulariser. Enfin, les membres du gouvernement, alarmés de l'illégalité de cette arrestation, vont en toute hâte faire à Chlopicki de pressantes remontrances sur sa conduite irréfléchie. Chlopicki recommande la mise en liberté des accusés, et traduit l'accusateur devant les tribunaux; mais l'inquiétude et le mécontentement sont déjà partout.

Le tribunal de Mazowie auquel fut confié l'examen de cette affaire déclara nulle et sans fondement l'accusation portée contre Lelewel et ses compagnons. Le ministre pleinement justifié prouva que ses travaux de propagande ne tendaient qu'à éclairer le peuple sur ses véritables intérêts, et à avertir le pouvoir du sort qui l'attendait, s'il méprisait l'opinion des masses et dégénérait de représentation en faction.

L'opposition feignit de se calmer, mais la non-réussite d'une mesure sur laquelle Chlopicki avait basé ses dernières espérances, porta à son autorité un coup mortel et acheva de discréditer la dictature.

Les associations relevées par cette éclatante satisfaction donnée par l'opinion publique à ses droits, échangèrent le rôle de mécontens contre celui d'arbitres, et mirent de l'ordre dans l'exposition de leurs griefs. Leurs plaintes portaient sur deux points généraux. Indépendamment des entraves que le dictateur mettait à l'armement du royaume, l'indulgence avec laquelle étaient traités les scélérats écroués dans la nuit du 29 novembre, avait quelque chose d'inexplicable pour le pays qui pendant quinze ans avait gémi sous leur inquisition. Ce n'était pas de l'humanité, car l'humanité la première réclamait que l'on intimidât les criminels présens et à venir, par un terrible exemple. Déjà les sbires de Rozniecki se félicitaient d'avoir échappé à la justice populaire, et nourrissaient peut-être d'infâmes espérances. Il est avéré qu'ils avaient des re-

lations avec les prisonniers russes, auxquels il était permis de battre le pavé de Varsovie, et même de circuler librement dans les provinces. Parmi les hommes qu'il importait le plus de sonder, et qui par leur position se trouvaient à même de faire d'importantes révélations sur les atrocités de l'ancienne police d'état, était Lubowidzki blessé dans le palais du Grand-Duc par treize coups de baïonnette, et déposé dans un hôpital militaire. Ce monstre était intimement lié avec tous les aristocrates de la banque dont son frère Joseph avait été directeur; il en profita pour s'évader et émigrer en Prusse, où on lui confia un emploi important dans la police inquisitoriale. Il paraît qu'il serait parvenu à l'aide de son frère et des Lubienski, à détruire ou à enlever les pièces de conviction enfermées dans une des salles de la bourse par les patriotes, et destinées à éclaircir les ténébreuses machinations des mouchards et des aristocrates. Par suite de cet événement, Thomas Lubienski fait par le dictateur, ministre de la police, avait été éloigné des affaires et remplacé par Vincent Niemoiowski, coryphée des *Kaliszanie*. Cédant même aux clameurs populaires, Chlopicki avait fait mettre en arrestation Joseph Lubowidzki, frère de l'ancien préfet de police, et Henri Lubienski, frère du ministre déposé, tous les deux accusés d'avoir facilité l'évasion du premier et contribué à la disparition des papiers trouvés au Belvédère.

On espérait enfin que les coupables comparaîtraient devant un tribunal révolutionnaire et que tous les crimes de l'aristocratie seraient dévoilés. Il n'en fut rien, et Chlopicki fidèle à son système de demi-mesures, aigrit encore toutes les haines en refusant d'accorder au pays une satisfaction généralement réclamée.

L'autre grand tort qu'on lui attribuait, c'était de s'être opposé à la publication du manifeste des chambres. Et en effet après un travail, rendu long et pénible par le désaccord des membres, la commission de rédaction venait d'achever le manifeste, et l'avait

soumis à la sanction du dictateur. Le manifeste était daté du 9 janvier et exposait avec énergie et dignité les tyrannies de la restauration; mais d'ailleurs il interprétait fort mal les vœux de la Pologne; il parlait à peine de l'intégrité du territoire et de la souveraineté populaire, et ne protestait nullement contre l'autorité royale. Il était rédigé dans le sens constitutionnel comme tous les actes publiés par la diète. Malgré l'obscurité et l'imperfection qui le caractérisaient, Chlopicki le trouva encore trop virulent et refusa obstinément d'y apposer sa signature; il employa même son autorité à en empêcher l'impression, et la pièce ne se répandit que par des voies clandestines.

Tout cela était autant de gaucheries que les conseillers du dictateur lui faisaient commettre et, l'arrestation des clubistes venait de combler la mesure.

C'est dans cette disposition des esprits que le 15 janvier, revint à Varsovie le colonel Wylezynski expédié à Saint-Pétersbourg, par le dictateur dès le 7, et chargé de porter des instructions aux délégués Jezierski et Lubecki. Il avait éprouvé beaucoup de difficultés et de désagrémens avant d'obtenir une audience. On l'amena enfin au Czar, dans une voiture voilée, et pendant qu'il assouvissait une faim dévorante, Nicolas et Diebitsch arrivé en toute hâte de Berlin, lui adressèrent de nombreuses questions sur la situation du royaume. Après que le Czar s'en fût allé, Bekkendorf et Diebitsch s'entretinrent des rapports reciproques des deux pays. Le premier initié dans tous les mystères de la diplomatie du cabinet de Saint-Pétersbourg, dit au colonel polonais : «Eh bien Messieurs les polonais, votre «révolution n'a pas au moins le mérite de l'à-propos. «Vous vous êtes soulevés justement au moment où toutes «les forces de l'empire étaient en marche vers les fron-«tières. Vous sentez bien qu'une lutte inégale, ne sau-«rait être longue.» Wylezynski répondit: «Nous espérons «résister jusqu'à l'arrivée des armées occidentales, qui «toutes ont intérêt à profiter de notre révolution.» Eh

« qu'importe! s'écria le gros et court Diebitsch, au lieu de « faire une campagne sur le Rhin, nous la ferons sur « l'Oder, et vous n'en serez pas moins écrasés pour cela ; « tandis que si vous vous fiiez à la parole impériale, il « vous la tiendrait, comme il tiendra celle qu'il a donnée « à Charles X. »

Les dépêches que Wylezynski apportait au dictateur, étaient deux lettres, l'une adressée à Chlopicki lui-même, l'autre à l'aristocrate Sobolewski, ancien président du conseil administratif.

La première était de la part du ministre d'état Grabowski et au nom du Czar. Elle était ainsi conçue :

« J'ai reçu l'ordre de vous informer, Monsieur, que « S. M. a reçu votre lettre du 10 de ce mois, et y a vu « avec plaisir les sentimens dont vous êtes animé en« vers son auguste personne. S. M. y ajoutera une foi en« tière, si vous lui en donnez, général, des preuves « irrécusables, en vous conformant autant que possi« ble à la proclamation que sa majesté a adressée en date « du 18 novembre 1830, à la nation polonaise. »

Dans l'autre lettre, Grabowski au nom de l'empereur, félicitait l'ex-président du conseil d'avoir été éloigné des affaires, plutôt que de se prêter à des actes de rébellion. On manifestait dans la même lettre, le désir de voir à Saint-Pétersbourg tous les membres de l'ancienne administration *morts* ou *vifs*.

Le 16, Chlopicki décidé à s'accommoder avec le Czar ou à se retirer, effrayé des immenses ressources dont dispose l'aggresseur et tourmenté par une foule de sinistres pressentimens, convoque à la hâte la commission exécutive, et fait lire en sa présence les lettres de Grabowski ; quelques voix osent s'élever en faveur des négociations, mais la majorité insiste pour la guerre, et communique ses délibérations à la délégation de surveillance. Celle-ci se rend auprès de Chlopicki qui, dans un sombre tableau, lui fait entendre qu'en conscience il ne peut se charger de mener une armée de 40,000 hommes à la boucherie; que Diebitsch est à la tête

d'une armée de 200,000 hommes et que la voie des négociations peut encore éviter à la Pologne une infaillible catastrophe, mais que les circonstances sont pressantes et qu'il faut profiter de la clémence du roi. La voix du dictateur est couverte par les murmures de la délégation. Ledochowski s'oppose avec vigueur à tout arrangement, et tous les membres patriotes de l'assemblée rejettent avec indignation une paix honteuse. Tous répètent *la guerre!*

Chlopicki s'empourpre de colère et signifie à l'assemblée, qu'il n'a rien à démêler *avec des parjures* et qu'il prétend rester fidèle à son légitime souverain. Les privilégistes de la délégation font de vains efforts pour calmer l'emportement des deux partis. La majorité des membres annonce à Chlopicki qu'en vertu des pouvoirs qu'elle a reçus de la diète, elle abolit la dictature!....

Czartoryski conjure aussitôt le magistrat déchu de conserver sa qualité de général et de ne pas abandonner l'armée. Tous ceux qui avaient confiance dans ses talens militaires lui firent la même proposition, mais le dictateur irrité par l'énergie de la délégation n'écouta rien et s'éloigna furieux, non d'avoir été déposé, mais de n'avoir pu persuader l'assemblée. Quelques heures après, il reçut l'acte de sa déchéance.

On était au 17 janvier, et la diète convoquée pour le 19, n'était pas encore là pour absorber la fureur des partis. A la nouvelle de l'abolition de la dictature, toutes les passions long-temps contenues par l'espoir d'une réforme progressive, éclatent avec tous les symptômes des discordes civiles, et mettent en présence ceux qui préfèrent la honte de la servitude aux orages de l'anarchie, et ceux qui demandent la liberté même au prix de tout leur sang. Les premiers ne sont qu'une faction, mais cette faction s'enorgueillit encore de l'approbation du dictateur tombé. Ils espèrent recueillir son héritage comme Lubecki recueillit celui du Czarewicz et perpétuer ainsi dans leur caste, l'affreux privilège d'é-

taler 20,000,000 d'hommes sur la halle des rois. Mais il n'y a plus de Lubecki pour jouer tout un peuple, et les plus profondes capacités de l'aristocratie ne vont même pas jusqu'à une émeute. Il faut qu'elles se résignent à reverser leur influence sur quelque dupe, et cette dupe on l'a choisie depuis long-temps, parcequ'en gens habiles, on a au moins prévu que la popularité de Chlopicki n'était pas à l'épreuve d'un protocole ministériel.

Cependant la foule varsovienne se presse en masse vers le palais où Chlopicki, veillé de près par sa jeune garde, essaie de donner à ses traits émus un air de calme et de dignité. On l'approche comme ces animaux exotiques que l'on n'a admiré que dans les estampes. On est curieux de voir cet ange déchu si aimé, si prôné, si fier, si opiniâtre du temps de sa grandeur; les penseurs vont voir s'il sait supporter les foudres de l'adversité, et les badauds si son œil tue encore et si sa parole brûle. Quelques cris de *traître! allié de Nicolas! à la potence!* s'élèvent des groupes, mais à la vue de ses cheveux blancs entourés d'une auréole magique, à la vue de ses cicatrices qui sillonnent une large poitrine cuirassée comme à dessein par l'uniforme national, des soupirs de pitié s'exhalent de toutes parts; on contemple en silence l'homme qui a pu tout et qui n'a rien voulu, et on n'ose lui dire qu'il a perdu la Pologne.

Et que lui veux-tu, horde stupide et barbare, qui viens insulter à son infortune? Ne t'es-tu pas trompée la première? Ne t'a-t-il pas dit qu'il n'était que le nègre d'un aristocrate? Ne t'a-t-il pas crié d'aussi loin et d'aussi haut qu'il a pu, qu'il ne se chargeait pas de ton émancipation; que tu n'étais faite que pour porter les fers et te taire; que lui même le plus vaillant de tes guerriers et le plus populaire de tes héros, ne pouvait que s'incliner devant le Czar? Ne t'a-t-il pas dévoilé toutes ses faiblesses, toutes ses terreurs, toutes ses alarmes? Ne t'a-t-il pas répété cent fois dans tes conseils, dans

tes rues, dans tes tavernes, sur tes places publiques, qu'il ne te garantissait que la charte et l'ignominie. Eh bien, que lui as-tu répondu, toi qui, maintenant qu'il n'est qlus rien, lui demande compte de ses travaux?..... Tu lui as répondu « dis tout ce que tu voudras; amon- « cèle menace sur menace, insulte sur insulte; négocie « avec les tyrans, désarme notre pays, ose ce que n'a « pas osé Constantin; mais sauve nous et commande, « car nous avons foi en toi, et tu possèdes des moyens que « nous ne connaissons pas. » Et il a négocié, désarmé et injurié; et les favoris de Nicolas ont chassé les négociateurs, Diebitsch marche avec 200,000 hommes pour te réduire, et te voila sans fer et sans pain à maudire un malheureux qui a eu la grandeur d'âme de t'avouer qu'il n'était qu'un sot.

Enfin la Pologne semble se partager en deux camps. Déjà dans Varsovie, la garde nationale demie organisée par Antoine Ostrowki, et appuyée par la garde d'honneur, menace de dissiper les rassemblemens. Les associations et le peuple désarmés réclament leurs droits. L'armée répartie aux environs de Varsovie, penche par sympatie vers l'autorité déchue; mais instruite bientôt des torts du dictateur, elle se rallie avec douleur au parti national, et jure de lui rester fidèle. Les nonces patriotes et républicains se liguent d'avance contre toute autorité qui n'émanerait pas du peuple, et le calme est enfin rétabli. On demande de toutes parts la convocation de la diète et l'élection d'un général en chef, car dans ces jours d'alarmes, l'armée résume en elle toute la nation.

Bientôt les mugissemens d'effroi se changent en cris d'allégresse; on se félicite d'avoir déchiré les langes dont un homme sans foi dans l'énergie nationale, avait enveloppé les membres robustes du peuple. On illumine Varsovie comme dans un jour de triomphe; on s'embrasse, on chante comme le lendemain du 29 novembre, et à la veille de se trouver face à face avec toute l'Asie, on frémit d'enthousiasme et on s'enivre de liberté!

D'ailleurs ce serait une erreur de croire que la chute de Chlopicki fût l'ouvrage de la délégation de surveillance, ou un événement imprévu. La dictature avait cessé, le jour où se dépouillant de toute pudeur, elle avait mendié quelques instans de paix à Saint-Pétersbourg, pour se livrer à ses inclinations de gendarme dans la capitale du royaume. Elle avait cessé le jour où elle avait renié son origine et sa mission, en dégénérant en agent de l'aristocratie et des diplomates. Elle avait cessé surtout dès qu'elle avait déclaré une guerre sans équité et sans gloire, aux associations et à la presse. Celles-ci avaient en peu de temps dépopularisé la dictature, et élaboré dans les esprits une révolution dont la délégation de surveillance s'était déclarée l'interprête; et quand ce régime demi-tyrannique, demi-impuissant vint à se heurter contre la volonté nationale, et essaya de dénouer ses longues tergiversations, il se trouva qu'il n'avait plus assez de crédit pour éviter même une chûte scandaleuse. On donnait au pauvre diable un congé de caporal.

C'est qu'il n'y a pas à faire du juste-milieu dans une révolution, à moins qu'on ait à faire à un peuple de marchands ou de Napolitains. Autrement il faut céder au torrent ou le dompter. Chlopicki n'avait su exécuter ni l'un ni l'autre, et malgré ses lauriers espagnols, sa réputation de stratégiste et son incroyable popularité, sa renommée s'était usée en un mois! Il avait employé toute son énergie à faire croire qu'il n'en avait pas du tout; il avait perdu son pays ou à peuprès, à force de se sacrifier pour ce qu'il croyait être son intérêt, et alors qu'il ne lui restait pour consolation que sa conscience et sa bonne foi, il devait s'estimer heureux de ne pas être pendu.

Cependant le pays se trouvait dans la plus alarmante situation. A l'intérieur désarmement, misère, anarchie, manque des premiers élémens de force et d'existence, réduction de la puissance nationale à huit méchants palatinats dont quatre pouvaient et allaient

sans coup férir tomber au pouvoir de l'ennemi ; absence de véritable représentation populaire, absence de pouvoir exécutif, absence surtout de général, et avec cela dénûment complet dans le trésor, dans les fabriques, dans les greniers, dans les hôpitaux ; désenchantement et dégoût. Audéhors, discrédit, défection des amis et coalition des ennemis, impuissance des ambassades, violation des neutralités, des droits des gens et des traités ; les quatre cinquièmes du pays occupés et bâillonnés par l'étranger, enfin la plus grande réputation guerrière de l'Europe s'avançant avec l'élite des troupes de l'empire, et n'attendant plus que l'ordre de son maître pour passer le Bug et marcher droit sur Varsovie !.....

Eh bien tout cela, on avait pu le prévenir un mois auparavant. Cette horrible détresse avait un mois auparavant précisément été le partage de la Russie, et le royaume bouillonnant de sève et d'impatience, n'avait eu qu'à se marier avec la Lithuanie désarmée, pour disposer de tous les élémens de triomphe dont venait de s'emparer Diebitsch ! Chaque minute de délai et de temporisation avait profité aux colonnes du feld-maréchal, aux enrôleurs, aux percepteurs de contributions, aux missionnaires et aux apôtres des tyrans...... A chaque minute de temporisation ; le Czar concentrait deux bataillons, équipait cent soldats, endoctrinait un district, absorbait la substance de vingt villages et faisait mille pas vers Varsovie ; à chaque minute de temporisation, la Pologne dépensait son argent, ses blés, son enthousiasme ; désarmait ses sans-culottes, rétrécissait ses frontières, décourageait ses patriotes et se repliait sur la capitale ; si bien qu'à la veille de rencontrer l'armée du feld-maréchal, la proportion des partis belligérants était en forces matérielles comme un contre quatre, en ressources de consommation comme un contre dix, en chances comme un contre vingt, et en puissance résumée comme un contre cinquante ! Tout cela, c'était l'ouvrage d'un homme qui pouvait

encore le front serein et la conscience nette, dire qu'il n'était pas coupable!

Mais restait une seule chose pour espérance, pour consolation, pour force et pour chances.... C'était LA RELIGION DU PATRIOTISME! Son sanctuaire était au centre du dernier bataillon carré du quatrième de ligne, son autel sur les cadavres de ses héros, ses prêtres dans les galetas de la vieille ville, ses trésors dans les muscles des fidèles, ses hôpitaux sur les seins de

, ses arsenaux dans les ateliers et les

Pologne pouvait encore être ensevelie avec

onquérir un cimetière que le globe lui re-

beaucoup, aujourd'hui que les rois jettent

ıs les sentines de leur palais comme de

es.

t il s'agissait d'orner la bière et de nom-

aux, et cela n'avait à vaincre ni obstacles ni scrupules. Là, commence la deuxième époque du régime aristocratique ou si on aime mieux, le deuxième héritage du pouvoir de Constantin.

Nous avons vu en parlant des travaux préparatoires de la diète, comment les délaissés de Lubecki, inquiets de l'absence de leur pontife et alarmés de l'incapacité de son pupille, avaient déjà songé à se trouver un autre Lama. Tant que le dictateur avait résisté à l'ouragan de l'opinion, la meute s'était tenue à ses côtés et un peu rassurée par l'obstination qui lui tenait lieu de force, n'avait fait que de faibles avances au patricien qu'elle avait déjà donné pour successeur au ministre des finances. Mais quand l'abolition de la dictature la priva tout à coup de refuge et d'appui, elle n'hésita plus et se mêla franchement aux courtisans du prince Czartoryski; car c'était là le nouveau paratonnerre qu'elle avait choisi.

Dèslors on vit tous les aristocrates des salons de Lubecki, tous les vieux routiniers du cabinet de Chlopicki, tous les joufflus banquiers formés sous les Lubowidzki et les Lubienski, les jeunes céladons initiés

à la franc-maçonnerie des privilégistes, la fourmillière si célèbre des aides-de-camp, des fournisseurs, des ambassadeurs, déjà connus sous le nom tout-à-fait populaire de *Zamoyszczyzna* ou *Pieczeniarze*; on vit dèslors tous les disgraciés des trois régimes précédens, affluer dans les antichambres du prince et s'asseoir modestement à côté de son ancien cortège, composé d'hommes de naissance et d'esprits qui voulaient tous la Pologne indépendante, à condition que Czartoryski en serait le *roi constitutionnel* et eux les *ministres irresponsables*. Parmi les assidus se distinguait un colonel portant lunettes et aux manières françaises, mais on n'en parlait pas encore. Un autre prince dont les destinées avaient été liées à celles de Czartoryski, et qui pouvait être considéré comme le plus honnête et le plus désintéressé de ses amis, absorbait aussi l'attention des adeptes. D'ailleurs il avait aussi sa cour à lui, ne lui cédait ni en fortune, ni en popularité, et avait sur lui l'immense avantage de n'avoir pas été ministre des affaires étrangères à Saint-Pétersbourg. Il avait servi avec honneur dans les armées révolutionnaires du grand-Duché, et avait même pris une redoute au siège de Dantzig, circonstance que ses prôneurs n'oubliaient jamais de mettre en avant.

D'ailleurs c'était la bonté, la bêtise, la générosité, l'indulgence, la bravoure et l'incapacité mêmes. Il avait un frère gouverneur prussien, ses aïeux avaient porté des diamans sur les housses de leurs chevaux et s'étaient fait éclairer avec des torches de poil de juifs. Après avoir commis plus de folies et d'horreurs que les sultans errans, ils avaient laissé au jeune prince une fortune délabrée, des dettes, un patriotisme héréditaire et une brillante éducation. Et comme coulait dans ses veines le sang de six hetmanns, de vingt héros et de plusieurs rois, on en concluait qu'il était fait pour délivrer la Pologne, comme l'avaient pendant trois siècles fait ses ancêtres. Il était intimement lié avec Czartoryski descendant lui-même des Jagellons, et depuis que la roture

anoblie par régiments dans les cuisines de Kaunitz, de Repnin et de Luschessini, s'était au bruit du canon de novembre réfugiée auprès des vieilles illustrations nationales, c'était brillant et recommandable d'être un Radziwill. On comptait encore bien des noms et bien des prétentions dans les salons de Czartoryski, mais comme le prince lui-même avait à s'assurer les suffrages du pays, il fallait consoler les ambitions en empruntant sur l'avenir.

Après eux venait la foule, la foule avide et importune qui, comme la rouille, s'attache à tout et dévore tout. Que lui importait que la nation n'eût pas de cour à lui livrer, n'était-elle pas sûre de trouver de la place partout où il y aurait une armée de trente mille hommes à affamer, un état-major à envahir, un richard crédule à duper, un corps diplomatique et un budjget voté par les chambres ?

Au milieu de cette canaille dorée, vieux levain légué par soixante ans d'infamies à la pauvre révolution de novembre, brillait Czartoryski le plus vertueux des hommes joués, et le moins aristocrate de sa faction. L'avalanche s'était insensiblement pelotonnée autour de ses richesses, de ses crachats, de ses armoiries, de son nom, et maintenant qu'il se trouvait serré, embarrassé, entraîné dans la cohue, il roulait avec elle, dut-il écraser sous son poids patrie et liberté.

Comme magistrat, son autorité était insignifiante. La présidence de la délégation et la délégation elle même, n'etait que du provisoire, encore du provisoire sans prestige et sans popularité. Il y avait là cinq ou six patriotes d'une énergie reconnue et d'une constance éprouvée, mais il leur manquait la résolution qui fait, et le génie qui inspire.

Quant à la commission exécutive, choisie en partie dans la délégation, elle avait disparu avec la dictature qui l'avait créée; et le pouvoir que possédaient les uns et les autres, était plutôt une espèce de patriarchat paternel, toléré par tout le monde et vénéré par quel-

ques uns. Le ministère se démenait après avoir dormi sous la tutelle du dictateur, mais il essayait envain de regagner le temps perdu.

Dans ces circonstances difficiles, la diète était réclamée avec impatience, et en attendant, Czartoryski exerçait une suprématie spirituelle que personne ne lui contestait. Afin de calmer les esprits, il adressa au peuple la proclamation suivante :

« Polonais, notre cause est sacrée, notre avenir est « entre les mains du Tout-Puissant, mais il nous reste « l'honneur national à transmettre à notre postérité. « Union, confiance, persévérance, telle est la devise « qui doit nous garantir la gloire de la patrie. Sacrifions « toute notre existence à conquérir notre liberté et notre « nationalité. »

Cependant ce qui caractérisait cette époque, c'était l'esprit militaire qui dominait partout. On parlait à peine d'un gouvernement et des lois, mais tout le monde parlait de l'armée, à la quelle on cherchait un chef dans tous les rangs de la révolution. Il est incontestable que s'il se fût alors trouvé un tambour ou un boucher, qui se fût offert à marcher avec tout ce qui était armé, à la rencontre de Diebitsch, il eût été suivi de toute la Pologne, eût-il même réclamé une couronne pour prix de ses services. Les théories étaient au diable, et les plus fanatiques parmi les républicains eussent servi de marche-pied au despote qui les aurait conduits à Saint-Pétersbourg. Parceque l'instinct de conservation, cette loi impérieuse qui ranime les cadavres, était alors à l'apogée de son extension.

Déjà Jézierski était revenu de Saint-Pétesbourg avec *l'ultimatum* de Nicolas, et cet *ultimatum* c'était la honte et l'esclavage; cet ultimatum c'était *qu'il roulerait la Pologne comme un peloton de fil, que le premier signal de résistance serait en même temps un signal d'extermination, qu'il était autocrate, maître, Dieu, propriétaire des terres révoltées et qu'il saurait se faire obéir.* Déjà Constantin se trouvant à Bialystok avec 28,000 hom-

mes de réserve, ralliait à lui les corps de cavalerie de Witt et les 30,000 baïonnettes de Pahlen. Rosen avançait à la tête du 6ᵉ corps lithuanien et, au nord Szachowskoï et les gardes impériales allaient franchir le Niemen. Au midi 30,000 cavaliers conduits par Kreutz et Geismar; vers les frontières turques, Roth, Rudiger et Pahlen II; au fond de l'empire 100,000 hommes recrues ou vieux soldats non organisés encore, tout cela accompagné de 500 pièces d'artillerie et de parcs immenses; convergeaient de toutes parts vers Kowno, Grodno, Brzesc, Bialystok, Uscilug et Wlodawa, où le feld-maréchal allait jeter des ponts et passer la frontière.

Pour résister à cette armée de géants, on avait 40,000 vieux soldats sans général, et des bandes de faucheurs non enrégimentées, 100 pièces de canons et des munitions pour une bataille!

On avait beau tourner et retouner toutes les renommées militaires, on n'y trouvait pas un homme qui inspirât de la confiance.

Weissenhof nommé par droit d'ancienneté au commandement provisoire, était un gros ivrogne, sot et intrépide. Il pouvait tout au plus conduire un escadron à la charge, et sabrer comme les autres.

Klicki et Szembek invités à le remplacer pendant son absence, étaient l'un un vieil aristocrate, routinier sans énergie et sans foi dans la cause nationale, l'autre un homme aimé et respecté, mais dénué des grandes capacités que réclament les fonctions de connétable.

Pac excellent patriote, n'était pas un homme de talent. Capable de tous les sacrifices, il n'aurait su en utiliser aucun.

Krukowiecki, ambitieux, factieux qui déjà visait haut, commençait à se faire un parti; mais il avait cinq fois plus d'adversaires que d'amis. C'était un des anciens de l'armée et il se piquait d'indépendance et de bravoure. Il est vrai qu'il charmait le Grand-Duc par ses bruyantes réparties et qu'il s'était très souvent

battu en duel. Malheureusement il était en guerre avec tous les généraux. Woyczynski, gouverneur militaire de Varsovie, vieille guenille patriote aimée comme un vieux drapeau et inutile comme un vieux torchon, n'était pas non plus ce qu'il fallait à une armée révolutionnaire. Le ministre de la guerre Krasinski qui n'avait pas su organiser les bataillons, n'était pas plus capable de les conduire à la victoire.

Parmi les officiers auxquels on supposait beaucoup de talens, se distinguaient quatre ou cinq colonels tels que: Skrzynecki, Rybinski, Chrzanowski et Prodzynski. Le premier, au dire de quelques uns avait beaucoup lu et avait sauvé Buonaparte dans son carré; l'autre avait traduit un volume de l'archiduc Charles, et le troisième avait levé les plans de la campagne de Turquie. Mais effectivement il n'y avait que le dernier qui méritât sa renommée de grand-stratégiste et d'homme de génie. Malheureusement il n'était pas de l'école de Constantin et de la camarilla des généraux; il avait en 1825 conspiré contre le gouvernement légitime, et ce n'était pas un titre de recommandation auprès de ces messieurs.

Mais où était donc la nouvelle génération révolutionnaire? Où étaient donc les sans-culottes de novembre? Où étaient donc ces admirables tacticiens qui avaient chassé la garde à coups de pavés et discipliné les *gamins* de Varsovie? De qui parle t-on? des anarchistes, des brouillons? Chlopicki les avait honnêtement placés dans les gardes urbaines comme caporaux instructeurs. Wysocki était capitaine dans un régiment de ligne; Zaliwski était à Ciechanowiec, à former sur le papier une bande de partisans; Urbanski, Nowosielski, Paszkowicz, Karsnicki, Szlegel enseignaient aux recrues affamées et sans bottes à se tenir droit et à se taire; les porte-enseignes étaient sous-lieutenans dans les troisièmes bataillons et on n'entendait plus parler d'eux.

Au reste le grand comité des généraux qui dans l'ab-

sence des autres autorités, formait le centre du mouvement général, pensait comme un concile de cardinaux que le seul moyen de satisfaire toutes les ambitions aristocratiques, était de monter chacun à son tour. Ce qu'il redoutait pardessus tout, c'était qu'on ne s'avisât d'enfreindre les droits d'ancienneté, et il croyait par conséquent qu'il fallait élire le plus vieux et le plus sot, afin que sa mort ou sa retraite déblayât vîte le terrain. D'honnêtes gens qui n'étaient pas généraux et qui se souciaient peu de leurs droits d'ancienneté, n'envisageaient pas la chose sous les mêmes rapports; ils ne voulaient pas de sous-lieutenans à la tête de l'armée, mais ils ne voulaient pas non plus des créatures de Constantin. Ils songèrent à Chlopicki qu'ils espéraient fléchir.

Morawski, Biernawski et autres *Kalizanie* prirent à tâche d'ébranler son opiniâtreté et allèrent l'engager une fois encore à prendre le commandement des troupes. Lui, qui avait en tombant, demandé *la dictature absolue* ou *rien*, persista avec dignité dans ses refus et une fois débarrassé de la dictature, il parut tel qu'il était comme patriote et soldat, simple, franc et désintéressé. Il offrit ses services et ses conseils, promit de se dévouer tout entier à son pays, mais rejeta obstinément toute dignité. Il fixa son choix sur le prince Radziwill, soutenant qu'un homme étranger à la hiérarchie militaire du Czarewicz, n'exciterait point la jalousie des autres généraux, incident qu'il paraissait fort redouter. Il sacrifiait le bien de la patrie à des considérations personnelles, mais lui qui connaissait sa caste, était à même de juger de ses dangereuses prétentions. Enfin il se chargeait de conseiller Radziwill, ce qui parut aux députés une forte garantie de succès.

Indépendamment de cet important suffrage, d'autres circonstances favorisaient Radziwill. On demandait à la faction de Czartoryski qui après avoir hérité des dépouilles de Constantin et de Lubecki, avait fourni

des ministres, des ambassadeurs, des sénateurs, des entrepreneurs et des commissaires de guerre; on lui demandait un général. Elle en couvait un, mais son tour n'était pas encore venu. A peine affermie sur les gradins de la haute magistrature, elle avait besoin d'un peu de réserve et de patience pour se populariser; et toutce qu'elle pouvait faire, c'était de s'attacher à quelqu'ami de Czartoryski. Or il se trouva que cet ami était précisément l'ami de Chlopicki, car doux, riche et *bon enfant* comme il l'était, Radziwill avait des amis partout, et si l'amitié enfantait le génie et apprenait à battre l'ennemi, Radziwill eût délivré son pays.

Il n'en était pas ainsi, mais les esprits qui étaient las d'errer de renommée en renommée sans pouvoir se fixer, se reposèrent sur lui. Après tout il avait pris une redoute au siège de Gdansk, avait de quoi défrayer son état-major, et ne portait ombrage à aucun des généraux du Czarewicz, pas même à Krukowiecki qui criait avec emphase: « mettez à notre tête un tambour, pourvu qu'il nous conduise au feu ». D'ailleurs son frère était parent du roi de Prusse, la Lithuanie le considérait comme son compatriote et puis ce nom sonore de Radziwill quirappelait la prise de Moscou, l'arrivée des Czars enchaînés dans les murs de Varsovie, tant de Tartares, de Turcs de Moscovites passés au fil de l'epée; tant de Juifs et de serfs pendus, tant de gloire, de sottises et d'infamies, allait enfin prouver à l'aristocratie européenne que la révolution de Pologne n'était pas au moins exploitée par le peuple qui l'avait faite.

Cette considération toute puissante détermina le côté droit; et le centre mene par les *Kaliszanie* menés eux-mêmes par Chlopicki, résolut aussi d'élire le prince.

Tout était ainsi décidé d'avance, lorsque le 19 janvier la diète s'assembla en grande cérémonie au château royal, après avoir entendu la messe selon l'antique usage de la république. Le lendemain les membres du gouvernement et le corps des généraux se rendirent chez le général Klicki, où ils procédèrent à la nomina-

tion des candidats à présenter au choix des chambres, Ceux qui obtinrent le plus de suffrages furent Radziwill, Krukowiecki, Pac, Skrzynecki, Woyczynski et Weysenhoff.

Averti du sort qu'on lui préparait, Radziwill, effayé de sa position, conjura ses amis d'éloigner de lui ce que sa modestie et la conscience de son incapacité lui faisaient considérer comme un véritable malheur. Il s'écria tout alarmé « Moi qui n'ai jamais commandé une « brigade, vous me mettez à la tête de quarante mille « hommes? Mais c'est une mystification pour moi et un « présage de servitude pour le pays; réfléchissez donc à « ce que vous faites, et laissez-moi tranquille. »

Les nobles aveux de cet excellent patriote n'étaient pas assez puissans pour dissiper l'erreur qui planait sur ses amis et la diète. On lui faisait observer naïvement que ce n'était pas de lui, mais de son nom, qu'on avait besoin, et que ses refus plongeraient le pays dans l'indécision et l'anarchie; alors il dit d'une voix émue: « Eh bien! je me ferai tuer à la tête d'une colonne de « grenadiers, mais je ne vous garantis pas de triom- « phes! »

Il essaya encore de décharger les suffrages des électeurs sur Skrzynecki qui, on ne sait comment, s'était déjà fait une réputation de stratégiste; c'est qu'il était un des grands cordons de la faction de Czartoryski.

Malgré tout cela, on persista, et le pauvre prince dans la crainte de s'attirer des reproches de tiédeur pour la cause nationale, consentit à accepter la dignité de généralissime, à condition qu'il lui serait permis de se désister de ses pénibles fonctions, en faveur de l'homme que formeraient le premier les batailles.

Parut enfin le jour du 21 janvier qui devait donner à la Pologne un libérateur, et qui ne lui donna qu'une nullité de plus. Cette fois au moins l'ambition du prétendant ne fut pour rien dans cette bévue, et l'égarement des représentans en fit tous les frais.

Au premier tour de scrutin, Radziwill fut procla-

mé général en chef à l'immense majorité de 105 voix sur 140. Pac réunit après lui le plus de suffrages et les autres généraux n'en eurent que quelques uns.

Le généralissime remercia avec modestie l'assemblée de ce témoignage de confiance, et répéta qu'il se garantissait la liberté de reverser sur un homme de talens supérieurs, la dignité que lui décernaient les représentans, aussitôt que les capacités militaires se développeraient sous la mitraille. Il termina sa harangue en s'écriant qu'il resterait ce qu'il avait été.

Afin de remédier à son incapacité il s'adjugea un conseil composé du général Morawski, des colonels Skrzynecki, Prondzynski et Chrzanowski. Chlopicki l'aida avec activité et désintéressement.

Comme toutes les révolutions opérées avec appareil et dignité, l'élection du général en chef fut accueillie avec des transports d'enthousiasme. La foule confiante et démonstrative qui dans chaque homme nouveau croyait voir son libérateur, applaudit à l'élévation de Radziwill comme elle avait applaudi à celle de Chlopicki. L'impression que cette événement fit sur les troupes fut bien différente. Les soldats sentaient mieux que personne, le guide qu'il leur eût fallu, et malgré le respect qu'ils étaient habitués à porter à tout ce qu'ils croyaient émaner de la nation, ils ne pouvaient se faire à l'idée de ne plus être commandés par Chlopicki. Les généraux qui n'aimaient point Radziwill, influençaient leurs divisions, et l'imminence du danger ajoutait aux exigences de l'armée, ce sentiment d'inquiétude qu'enfante le manque de confiance.

Aussitôt Czartoryski fit publier une proclamation par la quelle il essaya de dissiper le mécontentement. « Le général Chlopicki, disait-il, au quel la nation « avait destiné la brillante mission de mener les bra« ves au champ d'honneur, a remis entre les mains « de la diète, les pouvoirs qui lui étaient confiés. Il « n'est pas nécessaire de parler des motifs de cette « étrange conduite. Vous êtes là pour sauver la patrie

« et défendre vos droits. Vos représentans ont nom-« mé à la dignité de généralissime, le prince Radziwill « homme sans tache et sans reproche; il espère par-« tager avec vous les lauriers que votre héroïsme con-« voite; il ira dire à votre tête, aux ennemis de notre « indépendance, que nous sommes dignes d'avoir une « patrie.

« Frères d'armes, ajoutait Radziwill, je me ferais « un crime de douter un instant de votre héroïque « ardeur. Je ne vous rappelerai pas le devoir de re-« conquérir la liberté; souvenez-vous seulement de la « gloire de vos ancêtres, et rendez-vous dignes « d'eux. »

La séance du 21 fut encore une simple interprétation des opinions erronées de la majorité de la diète. Les républicains et les patriotes progressifs, se trouvèrent en petit nombre. Les privilégistes voyaient dans le nouveau général un grand seigneur, un nom historique; les diplomates, un allié de la cour de Berlin; les doctrinaires, un prince qui n'empiétait pas sur les droits des généraux de la vieille armée; les constitutionnels enfin, un chef recommandé par Chlopicki, et créé avec toutes les formalités parlementaires. La gauche et le peuple qui ne tenaient ni à ses blasons, ni à ses alliances, ni à son ancienneté, ni à sa légalité, mais qui eût exigé de lui, de la popularité et du génie, ne pouvaient être satisfaits des résultats de l'élection. Comme toutefois un prestige talismanique couvrait les décisions de la diète que l'on considérait comme dernière ancre de salut au milieu des débris de tant de pouvoirs renversés ou déchus, la nation se soumit avec résignation et respect, si non avec ardeur, à l'ouvrage des chambres.

Lorsque les deux chambres se furent séparées et retirées dans leurs salles respectives, le nonce Roman Soltyk demanda la parole, et après quelques préliminaires, lut une motion conçue en plusieurs articles.

La lumière des bougies projetait une lueur vacillante sur les bancs dégarnis par la fatigue. Les galeries étaient déjà vides et la bise pleurant dans les vastes couloirs du château, semblait proférer des blasphêmes vagues et inarticulés. Les députés prêtèrent d'abord peu d'attention aux paroles de Soltyk, mais bientôt leur insouciance fit place à l'étonnement.

Le premier article de la motion proclamàit l'indépendance nationale, dans sa plus large acception; la déchéance de la famille des Romanow, et l'annullation des prétentions qu'elle avait au trône polonais.

Le second article relevait toutes les provinces soumises au sceptre des Czars *trans* et *cis* niemeniennes, du serment de fidélité prêté à contre-cœur au despote, et les engageait à ne devoir obéissance qu'à la diète nationale.

Le troisième article proclamait la souveraineté populaire, et attribuait au pays émancipé par la révolution de novembre, le droit illimité de se donner la constitution qui lui conviendrait.

Toute cette motion ne contenait pas une seule phrase qui ne fût l'expression des vœux de la nation. Il n'y avait rien ni de nouveau, ni de téméraire. C'était le pur et simple exposé des conséquences de la révolution. Le peuple et la diète même menée souvent par la révolution sans qu'elle parût s'en apercevoir, avaient jusqua'lors commis plus d'actes d'indépendance et de souveraineté, que ne pouvaient en contenir toutes les motions individuelles. Le 29 novembre avait détrôné Nicolas, et depuis que Lubecki ne veillait plus à a royauté, le dictateur s'était senti miné par le républicanisme. La Pologne était république de fait depuis u'elle avait chassé Constantin; l'aristocratie pouvait ien encore sacrifier au piédestal, mais l'idole n'y tait plus. Quant aux formes monarchiques, elles aient, il est vrai, un appareil fort nuisible aux intéts du pays, mais une déclaration de déchéance, un

manifeste de détrônement, tout solennels qu'ils pussent être, ne pouvaient rien y changer, parceque le vice radical de la constituton, était dans la diète et dans le mode d'élection.

Il y a cependant des déclarations qui sans apporter de perfections réelles à la situation de l'état, donnent le change à ses besoins, et opèrent un effet magique sur l'imagination du peuple; des déclarations qui, sans être elles-mêmes neuves ou inattendues, font grande sensation par la hardiesse de leur teneur, et deviennent une source de progrès et d'énergie.

Du nombre était la motion de Roman Soltyk. Tout ce qu'il proposait de faire était ou bien déjà fait, ou ne pouvait se faire sans d'éclatans triomphes militaires et une vaste révolution sociale. La motion devait paraître par conséquent illusoire. Il semblait n'y avoir pas plus de danger à l'adopter qu'à la rejeter, et pourtant cette banale formalité, fut accueillie par les uns avec les appréhensions dues à un acte de jacobinisme, par les autres avec l'empressement que commande une innovation de la plus haute importance.

Le sens de la motion ne fut pas bien compris dans la soirée du 21. Le silence de l'indécision succéda à la lecture de la pièce; les esprits parurent se recueillir, après quoi le maréchal ayant déclaré qu'il croyait pouvoir assurer le préopinant des suffrages de la chambre, renvoya la motion aux commissions. Le côté droit profondément blessé par le contenu de la proposition, chicana l'auteur sur son illégalité et témoigna son humeur par l'organe de Swidzinski. On passa outre et les nonces se séparèrent, les uns alarmés, les autres joyeux, les derniers et c'étaient les plus nombreux, exténués de sommeil et de lassitude.

La faction de Czartoryski qui, depuis la chute de Chlopicki, commençait à prendre beaucoup de consistance, ne put envisager avec indifférence la motion de Soltyk. Elle y voyait la destruction de tous se

principes conservateurs, l'abolition de la charte de 1815 et la rupture de toute relation diplomatique avec les cabinets étrangers. Elle perdait à la fois ses privilèges, son évangile et ses ambassades. Mais ce qu'elle redoutait par dessus tout, ce n'était ni la révolution, ni la démocratie, ni la guerre; tout cela n'avait pas besoin de motions pour exister. Ce qu'elle redoutait par dessus tout, c'était la nécessité de s'avouer impuissante en sanctionnant légalement le manifeste de ses adversaires; c'était de dire à l'Europe qu'elle fière ruine échappée au brasier de novembre, cédait enfin comme vaincue ou comme convertie.

C'était bien là une simple affaire d'amour-propre. Elle, aristocratie incarnée, qui avait préféré se donner pour maître un honnête homme, que de suivre son premier coryphée dans sa disgrâce; elle qui n'avait su ni se rendre, ni combattre, savait bien que le trône de Nicolas n'était plus; que la charte de 1815 n'était plus qu'un vain mot; que le peuple n'ajournait sa souveraineté absolue que jusqu'à la première victoire. Elle savait tout cela, et n'avait ni la prétention de l'empêcher, ni l'effronterie de le nier; mais il en coûtait à sa vanité d'abandonner au domaine de la discussion une triste vérité. Il lui répugnait de publier sa faiblesse par la bouche des démocrates.

La faction de Czartoryski succédant à celle de Lubecki tendait à absorber insensiblement, tout ce qui ne se tenait pas sur ses gardes, ou commettait des inconséquences. Les Kaliszanies ou constitutionnels lui cédaient toujours les premiers sans le savoir, parcequ'avec toutes leurs abstraites théories de légalité, ils ne pouvaient se débarrasser des pièges des aristocrates. Ceux-ci n'avaient qu'à parler au nom de la charte pour se faire obéir, et ce n'était certes pas ce qui leur coûtait le plus. Il ne leur fut pas difficile de faire entendre aux constitutionnels que la motion d Soltyk portait atteinte flagrante au pacte de 1815, et malgré toute l'envie qu'avait le parti des Niemojowski

de se rendre populaire, il se trouva fort embarrassé lorsqu'il fallut se prononcer pour ou contre la motion.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les démocrates eux-mêmes, n'accordèrent qu'une faible approbation à la motion de Soltyk, non qu'ils l'eussent trouvée téméraire (ils auraient exigé aucontraire quelque chose de plus radical et surtout de plus positif) mais précisément parcequ'elle leur parut un pur verbiage dénué d'application, en ce qu'il n'ajoutait rien de réel à ce qui s'était fait jusqu'alors, puisque les grands vices de la constitution restaient intacts, puisque la diète de monopole n'en régirait pas moins le pays, puisque le peuple n'en serait pas mieux représenté et obéi.

Les démocrates ne comptaient pour rien l'effet de la publicité et la solennité d'un détrônement en forme, et ils étaient dans l'erreur. Ils ne pouvaient nier l'influence d'une éclatante déclaration. Ils n'attribuaient pas à un pareil acte plus de prestige qu'au fameux manisfeste; mais ils oubliaient que le manifeste avait dû à son ambiguïté, une partie de sa nullité, et que tout tronqué qu'il était, il avait fait grande impression sur les penseurs européens. Les démocrates désenchantés par tant de mécomptes, reniaient leur mère dans l'amertume de leur dégoût, et à force d'avoir souffert pour les syllogismes, ils n'avaient plus de foi ni dans l'opinion, ni dans l'enthousiasme.

Ainsi par un étrange concours de méfiance, une motion qui, quatre jours plus tard, allait être sanctionnée par acclamation, et à l'unanimité, se trouvait à sa naissance combattue par tous les partis, y compris celui même, pour le quelle elle paraissait être forgée.

Il ne sera pas inutile de savoir que Roman Soltyk était une de ces intrépides médiocrités qui marchent à l'héroïsme par la suffisance, et à la résolution par la présomption. C'était un importun qui était réellement devenu capable de tout, à force de se croire

un grand homme et quoiqu'on puisse dire, sa motion devenue par l'approbation de la diète, profession de foi de la majorité parlementaire, fut à-peu-près tout ce que la diète de 1831 ait enfanté de plus énergique et de plus décisif. Soltyk n'a ni génie, ni grand courage, ni sublimes vertus; mais par la foi que sa vanité lui a inspirée en lui même, il a sacrifié sa fortune à l'indépendance nationale, il a soutenu avec une admirable persévérance les prétentions du peuple et de l'opposition, il a dit de fort bonnes choses, et accompli de grandes œuvres.

Ces hommes là sont très rares, parceque leur insupportable jactance rebutant amis et ennemis, ils n'ont pour être soutenus dans leur pénible mission, les suffrages de personne, pas même ceux de leur propre conscience.

Quand Czartoryski fut instruit de la teneur de la motion et de l'obstination de son auteur, il ne connut plus de bornes à ses alarmes. Il voyait crouler d'un seul coup tout l'édifice de ses pacifiques espérances, et bien que personnellement étranger aux vils intérêts de l'aristocratie, il crut devoir n'épargner ni menaces, ni remontrances pour intimider ou émouvoir le nonce. Après avoir étudié un rôle que l'extrême délicatesse de ses sentimens lui rendait très pénible, il fit mander de grand matin, l'auteur de la motion, et le supplia de changer de résolution. Il connaissait Soltyk pour un homme décidé à sacrifier jusqu'à sa vanité d'auteur au bien de son pays, et il croyait pouvoir l'ébranler, en lui peignant la situation précaire du royaume, et la nécessité où on se trouvait de ménager les cabinets que la violation de la charte qu'ils avaient garantie, ne manquerait pas d'offenser. Il lui parla des dangers de la guerre, et de l'effet probable que produirait à l'étranger, un détrônement ostensible. Puis, croyant remarquer quelqu'altération dans l'air ordinaire de prospérité et de bonhommie de Soltyk, il insista en lui rappelant leurs anciennes liaisons, et

l'attachement réciproque que s'étaient porté leurs familles.

Le nonce ne se laissa pas influencer, et répondant d'abord qu'il était bien décidé à ne pas retirer sa motion, il essaya pour justifier sa persévérance de faire entendre au prince, qu'indépendamment des avantages de l'éclat et de la publicité dans de pareilles circonstances, on pouvait après avoir définitivement rompu avec le Czar, se jeter sans réserve dans les bras de quelque cour jalouse de la prépondérance russe; et que par conséquent les relations diplomatiques, loin de perdre à une déclaration solennelle de déchéance, prendraient une direction salutaire, en plaçant la Pologne au rang des puissances européennes. Czartoryski prenant au mot son interlocuteur, lui proposa aussitôt d'aller à Vienne, pour s'assurer de la protection du cabinet autrichien; mais le piège était trop grossier, et Soltyk pénétrant les intentions du prince, se retira après avoir échangé encore avec lui, quelques paroles de mécontentement.

Cependant l'opinion publique commençait à se prononcer. Les enthousiastes, qui dans certains jours font tout marcher à leur gré, s'emparèrent avec empressement de l'idée de Soltyk, et la jetèrent comme proie à élaborer, aux journaux, aux salons et aux clubs.

La fâcheuse issue des démarches de Czartoryski avait complètement découragé tous ceux qui comptaient sur son influence. Les constitutionnels parurent alors assez disposés à s'associer à la motion de Soltyk, tout illégale qu'elle eut dû d'abord leur paraître. Quant aux démocrates, s'ils ne la croyaient pas assez efficace, ils ne la croyaient pas non plus nuisible, et leur insouciance était une garantie de leur approbation. Mais il y avait un parti qui tenait fort à la réalisation du projet, parce que pénétré de l'urgence de mettre un terme à toute transaction avec le despotisme, il croyait que le seul moyen de le faire, était

de compromettre par un acte éclatant, tout ce qui serait tenté à l'avenir de faire la paix avec les Czars.

Ce parti, c'étaient ces cœurs dévorés d'énergie et de dévouement, ces âmes brûlantes de patriotisme qui, sans systématiser la liberté comme les républicains, sans parvenir comme eux aux théories de la démocratie et aux grandes questions d'ordre social par l'étude et le raisonnement, ne suivaient que l'inspiration de leur généreuse ardeur, et s'inquiétaient peu des voies parlesquelles on parviendrait à l'indépendance, pourvu qu'on y parvînt. Pour ceux-là, le plus grand des crimes, était de négocier avec les tyrans et d'hésiter à s'armer contre eux; et s'ils méprisaient les subtilités des constitutionnels, s'ils lançaient feu et flamme contre les aristocrates, s'ils ne partageaient pas tout à fait les principes de l'extrême gauche, c'est que les premiers sacrifiaient l'intérêt de la patrie à leurs théories, c'est que les autres s'opposaient à la guerre qui les eut démasqués, et que les derniers leur paraissaient trop absolus dans leurs exigeances, et faisaient d'après eux trop grand cas de la qualité des instrumens d'émancipation.

Nous avons eu l'occasion de signaler le caractère de ces hommes et nous les avons désignés sous le titre de *patriotes du centre.* Ils étaient peut-être la plus exacte expression des sentimens de leur époque moins rationnelle que religieuse et héroïque; et si les républicains savaient seuls ce qui conviendrait un jour à la Pologne, ce parti avait peut-être mieux qu'eux, compris les véritables besoins de la révolution de 1831. Aussi malgré l'apathie habituelle des délibérations, l'emportaient-ils ordinairement dans les grandes crises, parceque parlant avec l'entraînement du dévoûment de patrie, de gloire, de liberté, à un peuple fier et guerrier jusque dans ses léthargies périodiques, ils avaient toujours l'inappréciable suffrage de l'opinion et des galeries, puissance à la quelle les mal-intentionnés et les rêveurs avaient beau opposer leurs ruses ou leurs erreurs.

Le caractère personnel des membres de ce terrible parti, était une nouvelle garantie de son mérite. Le maréchal Ostrowski et son frère Antoine, Ledochówski, l'auteur de la motion de déchéance, Zwierkowski le républicain ét quelques autres, tous richards populaires, déjà dépouillés de leur fortune en faveur de la patrie, délibérant le sabre au côté et quittant la tribune pour voler aux combats; espèces de Saint-Justs à l'âme généreuse et sensible; présents partout, animant tour-à-tour de leur voix, de leurs transports, les bivouacs, les clubs, les carre fours et les bancs de la diète; héros de leur époque qui, sans avoir fait la révolution, n'avaient pas hésité à lui immoler leur repos, leur avenir, leur or et leur vie: tels étaient les hommes qui avaient décidé le détrônement en forme du Czar, et l'abolition de la royauté envisagée par eux moins comme injuste, que comme obstacle à l'indépendance nationale. Leur force principale consistait dans leur persévérance, et comme ils étaient aussi aimés que respectés, ils pouvaient sans peine se liguant avec les républicains et en étourdissant les constitutionnels, humilier et confondre les aristocrates les quasi-oligarques et les doctrinaires. C'étaient les plus utiles membres de la diète, et s'ils avaient eu plus d'effronterie parlementaire, et une plus grande habitude des affaires, ils eussent prévu et empêché bien des malheurs. Mais leur grande faiblesse, c'était trop de vertus domestiques, trop de modestie, trop de déférence pour leurs ennemis, et surtout cette méfiance de soi même qui inspire plus d'abnégation personnelle que d'énergie politique. Solennelle et triste destinée d'un peuple bon et loyal! il lui fallait un énergique scélérat pour le sauver; l'énergie sensible et indulgente ne le pouvait plus.

La force du parti en question était à son plus haut dégré de développement; son tour était venu, et l'ordre des événemens voulait essayer son influence, comme il avait successivement essayé des régimes des

aristocrates, du dictateur et de l'anarchie. Aussi témoigna-t-il à peine la ferme volonté de faire passer la motion de Soltyk, que l'opinion toute à lui, fit *chorus*, et de question indifférente ou repoussée, la motion devint un article de foi que ses plus acharnés adversaires ne voulurent plus combattre, dans la crainte de se dépopulariser. Cette étrange révolution opérée si subitement dans tous les esprits, ne dut peut-être pas exclusivement à la puissance des patriotes du centre, tout ce qu'elle avait de prodigieux et d'admirable. Des circonstances que nous expliquerons bientôt, accélérèrent le travail de l'enfantement et contribuèrent à rendre nationale, une idée restée jusqu'alors purement parlementaire. Avant de le faire, il faut nous occuper des débats qui précédèrent l'acte de déchéance.

Et pendant que les organes de l'opinion préparaient les masses (avec une rapidité et un ensemble que ne connaissent que les pays délivrés des tracasseries ministérielles, des entraves de toute police et de l'influence directe ou indirecte du pouvoir exécutif) à la sanction légale d'un acte enfoui jusqu'alors dans les porte-feuilles de la gauche, la chambre s'occupait à régulariser ses lois organiques et son code de délibération. Il lui importait de mettre un terme à l'espèce d'anarchie qui présidait à ses discussions, et bien que la bonne foi et la modération aient jusqu'alors suppléé dans les séances à l'ordre, à mesure que les travaux parlementairrs devenaient plus compliqués, et moins unanimes, le besoin d'un mode invariable de délibération se faisait mieux sentir.

Le même jour où avait eu lieu l'élection du généralissime, le maréchal de la diète avait proclamé les membres des commissions, savoir : pour l'administration intérieure, Lelewel, Swidzinski, Barzykowski, Ledochowski et Lempicki. Pour les finances, Zwierkowski, Szlaski, Biernacki, Morawski. Pour la législation, Wolowski, Kaczowski, Dembowski, François Soltyk et Rembowski.

Le sénat avait de son côté nommé pour l'administration intérieure, Malachowski, Plater et Mionczynski. Pour la législation, Lewinski, Bienkowski et Potocki. Pour les finances, Gliszczynski, Kochanowski et Wodzynski.

Le lendemain (le 22) il fut décrété dans la chambre des nonces à la majorité de 95 voix contre 12, 1° Que le privilège de l'initiative ordinairement réservé à la chambre basse, servirait indistinctement aux deux chambres. 2° Qu'un projet adopté dans l'une d'elles avait besoin d'être sanctionné par l'autre, pour être érigé en loi. 3° Que tout membre de la diète pouvait soumettre sa motion à l'approbation des chambres, et qu'on déciderait à la pluralité des voix, si le projet de loi est de nature à passer par l'examen des commissions, avant d'être sanctionné.

C'était là la première section de la loi.

La seconde établissait qu'ordinairement les chambres délibèreraient séparées; mais que, lorsqu'il y aurait dissidence dans leurs opinions, ou bien lorsqu'il s'agirait de grandes questions fondamentales de paix, ou de guerre, elles se réuniraient et décideraient définitivement à la simple majorité. Alors la chambre des nonces plus nombreuse et plus assidue, avait des avantages évidens sur le sénat qui, par le seul acte de fusion, devenait minorité dans l'assemblée, et cessait d'être corps protestant.

Au fait, on ne pouvait trop affaiblir l'autorité d'une chambre, qui n'avait rien de commun avec le pays; d'une pairie composée des créatures officielles du Czar, en contradiction par son institution même avec la révolution et les plus naturels intérêts de la nation. Lorsque, dans la suite, la diète se réserva toutes les attributions royales, et procéda elle-même à la nomination des sénateurs, elle atténua encore une partie de ce que cet aréopage privilégié avait de révoltant; mais toutes ces réformes partielles dénuées de profondeur et d'ensemble, n'apportaient nulle amélioration

aux vastes erreurs de la constitution. Toujours le monopole électoral; puis le monopole s'arrogeant de nouveaux monopoles, et ainsi une fois éclos d'un cercle privilégié, le gouvernement cherchait en vain dans ses ramifications à renier son origine primitive. C'est ce que vint dire à la tribune François Soltyk, dans la séance du 23, en déclarant à la diète qu'elle n'avait pas de mandat pour détrôner le roi constitutionnel, ni même pour autoriser la révolution; qu'il fallait en conséquence que l'on fît de nouvelles élections.

On le rappela à l'ordre.

Enfin la diète s'attribua le droit d'élire son maréchal, cette prérogative monarchique que dès l'ouverture des séances Chlopicki, en sa qualité de lieutenant royal, lui avait contestée avec tant d'humeur.

Ces théories politiques, étudiées depuis quelque tems avec une application peu commune à l'honnête et insouciante diète de Pologne, furent bien développées par quelques membres de différentes nuances.

Il commençait à se former en dehors des écoles constitutionnelle et républicaine, des talens parlementaires qui affectaient des idées à eux. Du nombre étaient les rapporteurs de commissions, dont l'un Swidzinski, conservateur par manie, usait son éloquence à combattre les envahissemens salutaires des principes radicaux, et mettait toujours en avant l'alliance prussienne. L'autre Wolowski, homme d'un grand mérite, type de ces Juifs philosophes épurés par l'étude, la tolérance et l'habitude de la société, tout en se soustrayant à l'influence de parti, employait ses travaux et son talent, à ramener la chambre dans les larges voies d'une régénération universelle, et à briser les rapports qui pouvaient encore exister entre le passé corrompu et l'avenir gros d'espérance et de sagesse. C'était un des plus éloquens membres de l'opposition progressive, mais le beau privilège du tribunat, restait toujours à Lelewel.

L'abolition de la dictature avait ranimé toute l'ar-

deur des associations et bien que cette fois l'honneur de la réaction radicale appartînt bien plus aux patriotes du centre qu'aux républicains, ceux-ci intimement liés à eux par la communauté d'exigeances, s'associèrent facilement à leurs succès.

Dans les réactions, toutes les sympathies étouffées par les régimes qui les ont précédées, se réveillent à la fois et passent toutes à la faveur du même argument. Et puis tout ce qui tend à l'indépendance nationale est si étroitement lié ensemble, qu'il faut tout satisfaire ou ne rien entreprendre. Ainsi l'abolition de la dictature, fut le signal du renouvellement des instances manifestées envain depuis le 29 novembre. Ainsi se présentèrent à la barre de la diète et les pétitionnaires des démocrates, et les soldats impatiens, et les hommes dont l'arbitraire avait froissé les convictions, et les délégués des provinces trans-niémeniennes. Ceux-ci surtout parlaient avec la noble fierté que donne au dévoûment la conscience de ses sacrifices. Ils avaient été brutalement éconduits par l'archi-constitutionnel Chlopicki, qui dans tout ce que le hasard n'avait pas parqué dans l'enclos de 1815, ne voyait que des rebelles. Des frères avaient eu le front de leur répondre qu'il n'y avait pas de cartouches à brûler pour eux; et maintenant que le peuple semblait rentrer dans ses droits, que devaient-ils avoir de plus pressé que d'invoquer son appui et sa fraternité ?

« La révolution varsovienne, disaient-ils, a été faite « pour nous comme pour vous; tout ce qui porte le « nom de Polonais, n'a qu'un seul intérêt. Il vous « faut notre coopération pour rentrer au rang des « puissances européennes, et vous ne pouvez sans té« mérité et injustice, n'opposer au Czar que le royau« me constitutionnel. Frères tendez-nous la main, nous « vous accueillerons avec transport! »

Et cependant il n'était plus temps de le faire. Au lieu de marcher en Lithuanie quand les Russes n'y avaient encore que le corps de Rosen, le dictateur

avait négocié avec Nicolas; mais Nicolas, homme habile, avait amusé le dictateur par des simulacres de concessions et pendant que Jezierski et Wylezynski réclamaient envain des audiences ou recevaient des notes évasives, le feld-maréchal Diebitch massait ses corps d'armée et poussait tout sur le Niemen. Si bien quelorsque quelquescentaines de citoyens lithuaniens, courlandais et Volhyniens échappés au knout et aux enrôleurs, se présentèrent à Varsovie et réclamèrent la protection du royaume, il était au-dessus du pouvoir du royaume d'accorder cette protection. On savait à peine si le royaume lui même était capable de résister un mois à l'innombrable cohue entassée sur ses frontières, et ce n'était pas l'instant de songer à l'offensive.

Comme tous les décrets pourtant, qui font impression sans engendrer d'importans résultats, la proclamation de l'indépendance des provinces orientales, pouvait avoir lieu sans nuire aux intérêts du royaume. Pour cela, comme pour tout autre chose, la diète était il est vrai incompétente, et les députés cis-niémeniens n'avaient aucune autorité sur la Lithuanie; mais nous avons déjà dit, que si elle eût voulu se conformer à son mandat, elle aurait dû commencer par se dissoudre, ou par condamner la révolution.

Lelewel qui servait ordinairement d'interprète aux vœux de la Lithuanie, déposa le 24, sur le bureau de lachambre, une de ces pétitions, couverte de signatures. Les privilégistes et les constitutionnels, en parurent très-mécontens et cherchèrent un prétexte pour éluder une question qui leur sembla etre d'une haute importance. Ils ne perdaient jamais de vue que l'association de la Lithuanie au royaume, détruirait tous leurs efforts, et ils sentirent par un véritable instinct de conservation, que si jamais l'évènement se réalisait, les ultra-démocrates l'emporteraient. Bien que la désespérante extrémité où se trouvait la Pologne par suite des tergiversations de la dictature,

ne permît guère de s'abandonner à l'espérance de conquérir la Lithuanie, et d'effectuer par la victoire une réunion qui alarmait tout le côté droit et les adorateurs de la charte octroyée, la seule idée de la mettre en question remuait toutes les consciences doctrinaires et était repoussée par eux avec une humeur brutale.

Ils se retranchèrent comme de coutume derrière leurs théories de légalité et afin de gagner du temps, ils décidèrent que la pétition serait renvoyée à la commission. Ils espéraient que l'affluence de motions plus pressantes ou plus bruyantes, ferait oublier celle-ci, et en effet ce ne fut que bien plus tard et lorsque l'insurrection des provinces de l'est eut déchiré le pacte de 1815, que l'union fut proclamée en dépit de toutes les fureurs aristocratiques et constitutionnelles.

Le 24 encore, la diète régla les attributions du généralisme. Le décret portait :

1° Le chef des troupes polonaises prendra le titre de généralissime de la force nationale armée. Il portera la double broderie de l'uniforme de général, et sur les épaulettes deux bâtons d'Hetmann posés en croix.

2° Le commandement en chef de la force armée, ainsi que la nomination des officiers jusqu'au rang de major inclusivement, appartient à lui seul; quant aux grades plus élevés il propose au gouvernement ses candidats pour être confirmés par ce dernier. Le généralissime nomme encore les employés de l'administration militaire.

3° Tout ce qui concerne la défense du pays et l'augmentation des armemens, les uniformes et l'entretien de l'armée sera rempli, et préparé par le pouvoir sur la demande du généralissime.

4° Le droit de conclure les armistices lui est attribué.

5° Lui seul a également le droit de conférer des décorations et ordres militaires.

6° Le généralissime est autorisé à traduire devant les cours martiales les militaires de tout rang qui enfreindraient les lois de la discipline. Il peut confirmer les arrêts de cette cour ou gracier le coupable selon qu'il le jugera convenable.

7° Jusqu'à ce que le code militaire soit fixé par la diète, l'ancien code du duché de Varsovie est en vigueur.

8° Dans les contrées occupées par les armées, les personnes civiles qui mettraient obstacle aux opérations de la guerre, seront arrêtées par ordre du généralissime, et renvoyées par-devant les tribunaux de paix.

9° Le généralissime traduit devant les cours martiales les individus accusés d'espionnage.

11° Le généralissime aura voix délibérative dans le gouvernement, pour tout ce qui concerne la guerre, aussi long-temps que la position locale du quartier-général le permettra, sans nuire aux mouvemens militaires.

C'est pourquoi nos généralissimes eurent toujours une sympathie toute particulière pour Varsovie, et dans la crainte de déranger leurs habitudes, et de perdre leur fauteuil de gouverneur, clouèrent pendant toute la campagne, l'armée à la chaussée de Milosna.

On lut après, la lettre adressée par Chlopicki au Czar, dans laquelle il disait à peu près tout ce qu'un courtisan peut dire à son maître courroucé. Il y traitait la diète d'impuissante, les auteurs de la révolution d'anarchistes, et le peuple d'égaré. Il annonçait à son roi qu'il ne s'était chargé de la dictature que pour rétablir le calme et l'autorité légitime; après quoi il réclamait la réalisation des promesses d'Alexandre, c'est-à-dire l'incorporation des provinces de l'est au royaume, des garanties pour l'observation de la charte, etc. Cette lettre avait été portée à Saint-Pétersbourg par les délégués, et c'est à elle-même que Grabowski avait répondu au nom du despote, que la

proclamation, publiée sous la date du 17 décembre, devait servir de règle à la conduite du réclamant. Or cette proclamation exigeait ce qu'un vainqueur entré à la tête de 100,000 hommes dans Varsovie n'eût pas exigé. Désarmement des levées, renouvellement du serment, retour à l'ancien régime, patiente résignation, rien n'avait paru à l'autocrate trop humiliant de la part des rebelles pour expier leur crime. Et quand il vit qu'on méprisait ses menaces, il déchaîna ses hordes, et ne parla plus que par la bouche de son grand exécuteur.

En effet, celui-ci adressa à son tour deux proclamations, l'une aux Polonais, datée du 10 janvier, l'autre aux troupes polonaises, sous la date du 19. Elles avaient été répandues avec un soin tout particulier. Diébitsch craignait qu'elles ne fussent pas assez connues, mais il dut être singulièrement mystifié quand il apprit que tous les journaux de Varsovie les rapportaient sans commentaires, laissant au public le soin d'en faire justice.

Dans la première de ces proclamations, le héros des Balcans répétait à peu près les insolences de celle du 17 décembre, seulement en termes encore plus asiatiques. Il menaçait les opiniâtres des vengeances de sa soldatesque; il ordonnait de déposer les armes, de livrer les coupables, de se présenter avec un drapeau blanc, en signe de soumission; il ordonnait le rétablissement de l'ordre qui avait existé avant la révolution, et une aveugle confiance dans la générosité de l'autocrate.

Dans l'autre, il vomissait des imprécations contre les jeunes révolutionnaires, reprochait aux vétérans de s'être laissé séduire par des fous imberbes, et s'attachait à faire contraster les bienfaits d'Alexandre *qui n'avait rien dû et qui avait tout donné aux Polonais*, avec l'ingratitude de Buonaparte *qui leur avait tout dû et qui ne leur avait rien donné*. Il commençait et terminait par ses menaces et ses injures ordinaires.

Il n'est rien qui exalte la fureur d'un peuple, comme l'arrogance d'un agresseur dont la fierté n'est encore justifiée par aucun succès. Il semble qu'il dédaigne de combattre, de peur de souiller ses lauriers par un carnage trop facile. Le manifeste du duc de Brunswick et la sotte insolence de Bouillé ont armé la France. et si les proclamations de Diebitsch n'eurent pas autant de célébrité, c'est que la Pologne n'avait plus rien à faire quand elles parurent.

Jamais cependant l'indignation ne porta un caractère plus sombre et plus solennel que le lendemain de la publication de ces misérables libelles, où un infâme oppresseur parlait de vengeance et de justice à un peuple palpitant encore de douleur et d'esclavage Il y avait du cynisme à railler les sublimes transports des Polonais, et il fallait un Nicolas pour ne pas les respecter.

Cet acte d'imprudence célèbre dans les annales de la révolution, opéra un prodige auquel personne ne se fût attendu. Républicains, constitutionnels, privilégistes, tous jurèrent d'ajourner leurs dissensions, et de réunir leurs efforts contre l'ennemi de leur commune indépendance. Tous laissèrent là leurs théories, leurs haines, leur obstination, et dans l'extase de leur généreux entraînement s'engagèrent tous ensemble à mourir pour la patrie.

Pour les débats parlementaires, ils se renouvelèrent encore avec violence, mais ils portèrent sur des choses étrangères à la guerre. Les aristocrates exceptés qui ne pouvaient, par l'essence même de leurs principes, s'associer aux vœux de nationalité et d'indépendance, toutes les nuances se rallièrent autour des drapeaux de l'armée.

Il y avait certes quelque chose de religieux dans cette abnégation, vertu si rare dans les partis habitués à lutter, mais aussi l'intérêt était là si fortement lié au devoir, que la peur égalait le dévouement. Et d'abord contitutionnels ou privilégistes, tout ce qui avait

protesté contre le despotisme concevait qu'avec un brutal qui ne savait que menacer et insulter, il n'y avait ni chartes, ni parchemins qui pussent en imposer.

Le peuple rugissait de rage, et les rues de Varsovie obstruées de groupes où on se disputait les lambeaux des proclamations de Diebitsch, offraient un spectacle terrible. Il n'y avait plus de puissance sur la terre assez audacieuse pour contenir l'élan de la foule, car dans son impatience elle cherchait déjà avec avidité quelqu'objet de solennelle vengeance.

La commission législative venait précisément de terminer l'examen de la motion de Soltyk. Wolowski rapporteur rappela à la chambre sur la fin de la séance du 24, tout ce que l'acte de déchéance avait d'urgent dans un instant où l'ennemi défiait le royaume; il s'écria « que la guerre était inévitable, et que puis« que les tyrans avaient jeté le gant, il y allait de l'hon« neur de la Pologne de le ramasser, et d'empêcher « que le conquérant qui se glorifiait d'avoir franchi « les Balcans, ne passât de même la Vistule.

Les applaudissemens qui interrompirent l'orateur, furent les précurseurs des succès de la motion de Soltyk, et à peine le peuple se fut-il emparé du mot de *détrônement*, qu'il devint impossible aux plus obstinés des rétrogrades de s'opposer à sa légalisation. On croyait avoir trouvé une réponse aux blasphêmes de Nicolas. Son absence pouvait le soustraire au supplice; mais sa sentence de mort était prononcée dans tous les cœurs de ses victimes. Echappé à leur justice, ce n'était toujours qu'un échappé de potence.

Quand se leva le 25me soleil du mois de janvier, des cris confus se firent entendre sur les places publiques, comme un jour de bataille. Le château royal était déjà assiégé par la multitude; les galeries étaient envahies, et l'écho des imprécations se brisait sous la voûte des parvis.

Il y a des expressions dont le peuple se fait des cris

de ralliement, et alors il n'y a plus de majorité parlementaire quelque puissante qu'elle soit, qui ose résister à ses exigences. Elle essaie quelquefois d'éluder la proposition, et de donner le change aux importuns, en rétorquant l'argument; il y en a cependant de si clairs et de si pressans, que tout détour devient impossible. Telle était cette acclamation prophétique de déchéance prononcée quelque jours auparavant par un parti, répandue comme le fluide électrique d'un bout de la Pologne à l'autre, puis traduite tout à coup en article de croyance populaire par l'apparition des proclamations de l'agresseur.

La séance à peine ouverte, les ministres firent leurs rapports dont nous exprimerons plus tard le contenu. Une anxiété manifeste agitait les bancs et les tribunes. On écoutait avec distraction et on attendait avec impatience le terme de la lecture des rapports, pour se livrer à l'aise à la noble passion qui dominait l'assemblée. Tous les yeux étaient fixés sur Jézierski revenu quelques jours auparavant de Saint-Pétersbourg, avec les insolentes réponses de Nicolas, crayonnées sur es marges de la réclamation. Le délégué paraissait calme comme s'il n'avait rien à se reprocher. Plusieurs fois la voix des ministres avait été couverte par de vagues clameurs. Les mots de *détrônement*, de *trahison, à Vilna*! flottaient comme les sourds gémissemens de la bise à travers les inquiètes ondulations des flots populaires. Les ministres se turent enfin et on procéda au rapport des lettres adressées au nom de Nicolas à Chlopicki et à Sobolewski. La perfide bienveillance du tyran envers un malheureux que l'on n'avait pas encore appris à juger, excita une indignation générale. Les clameurs redoublèrent, et les mots *de traître! à la potence*! se firent entendre à plusieurs reprises.

Lorsque le calme fut rétabli, les nonces de la gauche, animés par la disposition des esprits, s'élevèrent avec vigueur contre Lubecki et contre tous ceux qui s'étaient laissé prendre à ses piéges. On attaqua ou-

vertement Czartoryski et le vieux Niemcewicz. On les accusa d'avoir favorisé les menées du ministre, et même d'avoir trempé dans son machiavélisme. Niemcewicz répondit au nom des accusés que l'opposition continuelle qu'avait manifestée Lubecki a l'arbitraire de Constantin, avait dû leur paraître à certaine époque, une garantie suffisante de ses bonnes intentions et qu'en écoutant ses insinuations, on avait pu croire profiter des lumières d'un homme versé dans l'administration du royaume. Lelewel se leva alors et dit qu'on aurait dû plutôt tirer parti des conseils énergiques d'invasion et de progrès que n'avait pu s'empêcher de donner le ministre, à des hommes qu'il avait pris pour ses dupes Mais à mesure que la discussion se prolongeait, l'agitation croissait menaçante et indomptable.

Jézierski réclama la parole, et demanda à rendre compte de sa mission. Il se fit un profond silence, et après avoir fait valoir les difficultés de son voyage, le délégué rapporta son entrevue avec le Czar. Toutes les fois qu'il prononçait le nom de Lubecki, une rumeur d'improbation s'élevait de toute part. Quand il eut parlé de la réplique du Czar, ces demandes de garanties, du mémoire remis à Bekkendorf, et des notes crayonnées sur l'original, l'exaspération fut à son comble. Elle ne fut apaisée que par le contenu des réclamations écrites, auxquelles Jézierski avait essayé de donner quelque caractère de dignité; mais lorsqu'on fit la lecture des notes czariennes, et qu'on vit qu'elles ne respiraient que dédain et vengeance, les nonces armés frappèrent sur les fourreaux de leurs sabres, et des voix confuses poussèrent des cris de guerre. Au milieu du tumulte, on entendit ces paroles : « Nous « sommes des hommes, des hommes libres que per« sonne n'insultera impunément; un roi comme un « autre doit satisfaction à des gens d'honneur; qu'il « paraisse l'insolent! et entre nous le sabre décidera! « à bas le tyran! à bas le misérable!!!...

Puis comme si toute l'énergie de la Pologne avait été versée dans cette terrible exclamation, un silence de mort succéda à cette sentence. Il dura quelques secondes, et les murmures se confondirent de nouveau avec les conversations particulières des nonces et des auditeurs, qui, groupés en désordre ça et là sur les bancs, exprimaient par leurs gestes toute l'émotion de leur âme, ou dépensaient en discours de feu l'esprit de vengeance qui les consumait.

Enfin le maréchal de la diète réclame le silence et interrompt ce brouhaha d'enthousiasme, par un discours plein de verf et de vigueur, dans lequel il expose la nécessité de mettre un terme aux indécisions des chambres, à l'espoir des rois, à l'inquiétude du peuple. Antoine Ostrowski appuie son frère, en rappelant les sermens des Czars tant de fois violés, et l'infortune de la Pologne. L'éloquent Wolowski paraît, les orateurs se succèdent à la tribune, mais à l'instant même plusieurs voix au milieu desquelles on distingue l'organe de stentor de Ledochowski, s'écrient : *Nicolas n'est plus ! A bas les tyrans ! — A bas les tyrans !* répètent les lambris de l'antique palais des rois, *à bas les tyrans !* répètent les nonces, les tribunes, les parvis et la foule, *plus d'oppresseurs ! plus de Nicolas !* et tous arrachés de leurs siéges par un mouvement spontané, orateurs, délibérans, spectateurs, se confondent et s'embrassent les larmes aux yeux.

Les patriotes du centre et les républicains s'étaient d'avance assurés les suffrages de la majorité, et d'ailleurs l'entraînement était si universel, que le décret fut enlevé par acclamations. Les constitutionnels au mépris de tout respect pour leur Koran firent *chorus*, et les privilégistes atterrés par ce spectacle, adhérèrent machinalement à tout ce qu'on exigea d'eux.

Malgré sa timidité ordinaire, Jézierski fit quelques efforts pour suspendre la décision, tant il avait conçu de vénération pour la royauté depuis son entrevue avec l'autocrate ; mais ses protestations furent cou-

vertes par les cris et les trépignemens de l'assemblée.

Niemcewicz chargé en sa qualité de secrétaire du sénat, de rédiger l'acte de déchéance, défigura tellement la motion de Soltyk, qu'il fallut l'espèce d'ivresse où étaient plongés la diète et le public, pour écarter toute défiance. Les deux derniers articles avaient disparu; la souveraineté populaire n'y était plus que sous-entendue, et l'intégrité du territoire n'était même pas mise en question. L'acte de détrônement lui-même était tout monarchique, car en ôtant la couronne à Nicolas, on s'y garantissait le droit de la donner à un autre.

Le décret portait en substance, que les traités n'étant obligatoires qu'autant qu'ils étaient respectés par les deux parties contractantes, les continuelles violations de la charte sous les deux règnes qui avaient précédé la révolution, dégageaient la nation polonaise du serment de fidélité. Que n'ayant obtenu aucune garantie pour l'observation du pacte qui liait le roi au pays, celui-ci rentrait dans ses droits, et n'avait plus pour réponse aux menaces du Czar que le désespoir et le glaive; qu'en conséquence le peuple polonais se déclarait par l'organe de ses représentans, peuple indépendant et libre de décerner la couronne à celui qu'elle jugera capable d'en supporter le poids sans violer ses sermens et fouler aux pieds les franchises nationales.

Le côté gauche s'aperçut tout de suite du sens monarchique de la déclaration. Soltyk intéressé, comme auteur de la motion, à ce qu'elle fut adoptée dans toute son étendue, essaya de protester contre le contenu de l'acte; mais les mêmes transports qui avaient favorisé jusqu'alors les vues des démocrates, empêchèrent qu'ils fussent écoutés. L'expression de la joie universelle était si bruyante que l'on n'entendait plus les orateurs. Les privilégistes prirent alors leur revanche et faisant passer, à la faveur du délire qui absorbait l'assemblée, le décret tel que l'avait rédigé leur interprète

Niemcewicz, ils parvinrent sans lutte et contre toute attente, à atténuer la partie essentielle de la motion. Il faut dire aussi que les démocrates et les patriotes du centre n'insistèrent pas assez, et que Soltyk, qui paraissait cette fois-ci leur organe, quitta trop tôt le champ de bataille. Ils croyaient avoir obtenu de grands résultats, tandis que le détrônement était par lui-même une chose très insignifiante; si la royauté et la charte octroyée n'étaient pas remplacées par la république et la souveraineté du peuple. Et puis l'ascendant que venait par une inconcevable fatalité, de reprendre en un seul instant la faction de Czartoryski; était du plus fâcheux augure. Faute d'avoir rempli jusqu'au bout la tâche qu'elle s'était imposée, la démocratie se trouvait de nouveau sur la défensive.

Cette révolution s'était opérée avec une rapidité qui l'avait rendue insensible. La foule était loin de se douter de l'échec que ses tribuns venaient d'essuyer; eux-mêmes tâchaient de s'en douter le moins possible, et quand Czartoryski, Ostrowski et Radziwill, escortés par les membres de la diète, quittèrent la salle des séances, les airs retentirent des bénédictions et des applaudissemens du peuple. La multitude répondait à l'acte de déchéance par les cris « à Wilna! volons délivrer nos frères! » ces cris si éloquens, si nationaux, qui à eux seuls disaient plus que toutes les abstraites délibérations des assemblées privilégiées! Grâce pourtant à toutes les erreurs du gouvernement, l'époque de l'offensive était passée et les hommes qui avaient négligé de combattre sur les rives de la Dzwina, se voyaient réduits à accepter la bataille sur celles de la Vistule, dans les gênantes étreintes du royaume de 1815.

A la tombée de la nuit, Varsovie fut illuminée, des cortèges de triomphe se promenèrent dans les rues au son des fanfares, et les hymnes de liberté interrompus par les acclamations du peuple, se firent entendre toute la nuit.

Par suite de cette confiance qu'avaient les associations dans les succès des nonces démocrates, elles rendirent partout la publicité à leurs séances, et secondèrent ardemment les journaux dans leurs travaux de propagande, en distribuant des adresses de reconnaissance aux citoyens qui avaient bien mérité de la patrie. Elles se livrèrent (avec une violence que l'on considérait alors comme conséquence naturelle de la réaction républicaine et de la révocation de la dictature, puis de la destruction de la royauté) à leurs habitudes de discussion et de critique. Les académiciens privés de Chlopicki, s'étaient presque dès sa chute, ralliés aux clubistes républicains. Il y avait eu plus de légèreté et d'enfantillage que de satellicisme dans leurs inclinations prétoriennes ; on n'avait eu aucune peine à les ramener aux bons principes, et déjà cette jeunesse enthousiaste et flexible, déclamait avec les associations qu'elle avait menacées de ses baïonnettes vierges aux beaux jours de la dictature.

Le hasard voulut que le lendemain de la déchéance fût l'anniversaire de l'exécution des républicains russes qui, à l'avènement au trône de Nicolas, avaient essayé de briser les fers de leur patrie. S'emparant aussitôt de cette circonstance, les académiciens secondés par les membres influens des clubs, et dirigés par plusieurs nonces de la nuance la plus avancée, résolurent d'honorer les mânes des martyrs, et d'émouvoir par cette manifestation de cosmopolitisme les débris des sociétés conspirantes fondées par ces grands hommes.

Cette fête toute populaire eut quelque chose d'imposant. La foule s'associa aux sentimens des jeunes gens ; les prisonniers russes assistèrent à cette solennité, et l'esprit de fraternité qui y présida, développa une opinion regardée par les stationnaires comme chimérique : c'est que d'habiles politiques eussent pu exploiter le mécontentement de l'empire et donner aux populations agrestes de l'est de l'Europe, quelqu'avant-goût de cette passion sacrée qu'elles abhor-

rent aujourd'hui, moins par antipathie que par ignorance. On eut l'idée de tracer en caractères russes sur des drapeaux blancs que l'on se proposait de jeter au milieu des bataillons de Diebitsch POUR NOTRE LIBERTÉ ET POUR LA VOTRE, on exécuta même ce projet et ce moyen de propagande tout futile qu'il parût, fit une assez forte impression sur les soldats du Czar, pour que leurs chefs en fussent très-alarmés. Malheureusement on en resta là.

Par compensation on fit quelques efforts pour favoriser, sinon le soulèvement, aumoins la coopération indirecte des Polognes autrichienne et prussienne. La petite république de Cracovie soumise à l'influence tyrannique des trois cours despotiques, ne put se déclarer ouvertement pour la cause révolutionnaire; mais c'est aussi le seul acte de satisfaction qu'elle ait donné aux exigences répressives de ses tuteurs; car au reste, ses richesses, sa jeunesse et ses vœux furent tous au royaume. Là comme dans toutes les grandes villes de Pologne, l'université donnait l'impulsion à l'opinion, et elle ne se fit pas répéter deux fois l'invitation de participer à la gloire de l'université varsovienne. A sa suite, la Gallicie autrichienne avait fourni l'élite de sa jeunesse, et s'était empressée de prodiguer ses secours, à des frères dont l'émancipation était pour elle-même un gage de liberté. En dépit des cordons sanitaires, des séquestres et des vexations du cabinet de Vienne, les montagnards du Krapack franchissaient à la nage les flots de la Vistule, et venaient à cheval avec leur fortune en croupe, réclamer aux quartiers-généraux des dépôts militaires leur part de gloire et de dangers.

Le grand duché de Posen n'était pas resté en arrière dans cette noble carrière de dévouement, où tous les membres de la vieille république cherchaient, au milieu d'une forêt de baïonnettes étrangères, à se rejoindre comme les parties du polype mutilé. La cour de Berlin avait envain donné les ordres les plus bar-

bares pour empêcher toute communication entre les Poznaniens et le royaume. On voyait des enfans de dix ans fuir la maison paternelle sans autre guide que cet instinct de patriotisme qui semble inné chez tout polonais, et se traîner couverts de misère et de haillons, au premier dépôt de guerre pour s'y enrôler comme soldats.

Enfin des confins de la Pologne orientale, du centre de l'empire des Czars, des bords de la Dzwina et du Dnieper, arrivaient tous les jours, bravant les périls dont une imagination romanesque ose à peine se retracer la grandeur, des hommes que l'on eût cru étrangers à l'Europe. Ils venaient après des mois de courses et d'aventures, redire aux Varsoviens ce qu'ils avaient vu et souffert au milieu de ces peuplades embrigadées que le Czar appelle ses armées. Ils pleuraient de joie, et demandaient des armes en échange des offrandes qu'ils déposaient sur l'autel de la patrie.

La plupart de ces hommes de fer, abandonnaient famille, fortune, avenir, habitudes; venaient sans pain, sans bottes, armés seulement d'espérance et d'enthousiasme, chanter la liberté dans la capitale de l'ancienne république, et mourir pour elle aux bords de la Vistule! Dè jeunes fous, pour lesquels les raffinemens de la civilisation avaient paru être faits exprès; de fiers sybarites qu'avait nourris la substance de provinces entières; des hommes auxquels les édens de l'Orient, les oasis de l'Arabie, les steppes de l'Ukraine, les entrailles de l'Ural, les manufactures de l'occident, les vignes des Madziars, étaient fatigués de fournir de quoi se rassasier, s'énivrer, chevaucher, se parer, parcouraient à pied des forêts solitaires et immenses, des bruyères et des landes sauvages, pour venir manger à 400 lieues de leurs sérails le pain de munition des grenadiers du 4me. de ligne, dormir dans la boue, faire dix milles par jour, boire du schnaps de pommes de terre, pirouetter sur un talon à la voix d'un capo-

val et expirer de faim ou d'impatience dans les sentines des hôpitaux !

Depuis un certain temps, Varsovie fourmillait de ces généreux réfugiés. Il fallait utiliser leur dévouement, et c'est ce que Chlopicki avait eu en horreur ; mais Chlopicki n'était plus, et il fallut enfin espérer que la diète mieux éclairée sur ses intérêts saurait récompenser tant de vertu et d'héroïsme. Après bien des projets débattus et rejetés on s'arrêta à la création des trois légions : Poznanienne, de la Vistule (gallicienne) Lithuano-volhynienne. Le ministre de la guerre reçut des ordres pour remplir les cadres de ces cohortes ; après quoi il fut accordé aux réfugiés des indemnités proportionnées à leurs sacrifices.

Il s'éleva tout-à-coup dans la diète de nombreuses voix en faveur des Lithuaniens, et bien que tous ces témoignages de sympathie fussent devenus insignifians depuis que 80,000 chevaux paissaientsur les ruines des cités de Jagellon, l'esprit de fraternité qui animait les deux races, prenait à chaque moment une nouvelle extension. Les hommages dont on entourait le volhynien Olizar représentant tacite de ces pays, l'empressement avec lequel on déterrait les citoyens venus de ces contrées pour leur conférer des emplois, et la bienveillance avec laquelle on accueillait les orateurs qui parlaient des provinces de l'est, étaient les plus éclatantes garanties d'alliance et d'amitié que l'on pût donner, à une époque où une invasion armée était devenue impossible. La pétition déposée par Lelewel sur le bureau de la chambre, resta cependant enfouie quelque temps dans les cartons de la commission ; et lorsqu'il fallut y répondre, le décret fut ambigu et évasif comme un protocole diplomatique, et tout cet appareil de sympathie parut réduit à des phrases sonores. C'est que la pauvre minorité, qui exprimait assez bruyamment ses vœux pour qu'on les prît pour les vœux de la majorité, était impuissante comme autorité législative.

Il est vrai qu'une vaste pensée dominait toute l'assemblée, et occupait les plus infatigables capacités. On avait détruit, et ce n'était là que la première partie de la réforme; mais il s'agissait aussi d'édifier sur les décombres de l'arbitraire, et c'était une tâche plus pénible encore.

Il fallait à la Pologne un pouvoir exécutif; une diète permanente ne suffisait pas au mécanisme de son organisation; et à en juger d'après les derniers triomphes obtenus par les démocrates, c'était à eux que paraissait enfin léguée la mission de créer un gouvernement.

Au moins les apparences confirmaient cette opinion; mais ceux qui avaient suivi avec attention les phases de la séance du 25, et les suites de l'acte de déchéance, avaient pu observer que dans cette alternative perpétuelle d'action et de réaction, le sceptre était retombé entre les mains des doctrinaires monarchistes.

Leur ressentiment commençait déjà même à éclater d'une manière alarmante.

Une des erreurs ordinaires du républicanisme, erreur d'ailleurs commune à toutes les grandes vertus, c'est ce superbe dédain qu'il affecte pour les intrigues de coterie et la mystérieuse activité des conversions clandestines.

Il prêche en plein air comme les apôtres du Christ; marche droit au but, les yeux fermés sur les embûches que sèment sur ses pas ses habiles adversaires, répond par l'héroïsme à la calomnie, aux insinuations pharisiennes, aux flatteries des misérables, aux menaces des brigands; mais lorsque le front radieux et l'âme baignée dans les rêves religieux, il croit avoir accompli sa destinée, l'horison s'obscurcit, son étoile polaire disparaît et il se trouve dans les ténèbres, entouré des ennemis qu'il n'a su ni écraser ni prévenir. Fiers de leur ascendant momentané, les démocrates du 25 s'étaient endormis sur leurs lauriers et tandis qu'ils donnaient des banquets aux réfugiés, qu'ils

sacrifiaient aux mânes de Pestel, qu'ils chantaient la liberté, et qu'ils traitaient dans leurs journaux l'intégrité territoriale et la souveraineté populaire, la faction de Czartoryski honteuse de ses concessions, se donnait un mouvement incroyable pour regagner le terrain perdu. Elle se consolait du détrônement de Nicolas par l'espoir de lui substituer quelqu'une de ses créatures, et jurait d'ailleurs de soustraire le monarchisme à l'esprit de destruction que soufflait la démocratie.

Elle s'était d'abord assurée de tous les suffrages du sénat; puis s'était adressée avec ses argumens ordinaires de légalité aux constitutionnels. Ceux-ci se repentaient déjà amèrement d'avoir cédé aux instances du côté gauche, et ramenés par les remontrances des privilégistes à leur fausse position de juste-milieu, ne trouvaient rien de mieux à faire pour expier leur déviation, que de voter cette fois-ci avec les monarchistes. Il était vraiment pénible de voir des hommes probes, désintéressés et instruits, alternativement balottés d'une extrémité à l'autre, sans oser se fixer à quelque principe avéré.

Il est vrai qu'ils parlaient beaucoup d'impartialité et de charte octroyée; mais c'est avec d'aussi claires doctrines, qu'ils faisaient et défaisaient des rois, qu'ils élargissaient et retrécissaient les frontières, qu'ils votaient successivement avec le côté gauche qui demandait la loi agraire, et le côté droit qui demandait la conservation des baronnies prussiennes; c'est le même code à la main qu'ils prétendaient légaliser et la révolution et la royauté, et le détrônement et le serment de fidélité, et le royaume de 1815 et la vieille république, le tout sans autre titre de pouvoir que le mandat de quelques électeurs privilégiés et une majorité relative dans les délibérations de la diète.

Si les prosélytes de Lelewel et d'Ostrowski, se fussent donné pour les endoctriner, la moitié des peines que s'imposa la faction de Czartoryski, la Pologne

n'eût pas succombé, mais nous avons déjà assez parlé de l'insouciance et des scrupules des démocrates. Tout chez eux était public et bruyant, et leurs antagonistes qui savaient tirer parti de tous les incidens, exagéraient à dessein l'influence menaçante des envahissemens du jacobinisme. Tantôt c'étaient des guillotines élevées dans les allées du Belvédère; tantôt des systèmes d'affiliations maçonniques, illuminées, mystiques; plus souvent des appels à la sanguinaire énergie des bouchers de la vieille ville; tout cela était rêvé ou inventé, mais la négligence que mettaient les clubs à se justifier donnait quelque vraisemblance à ces perfides assertions, et grâce à l'infatigable bavardage des salons dorés de Varsovie, la démocratie commencait à alarmer les imbéciles. C'est sous ces tristes auspices que la diète ouvrit les délibérations relatives à l'érection du pouvoir exécutif destiné à succéder à Nicolas. Depuis l'extinction de la race des Jagellons, tous les rois de Pologne avaient vendu ou opprimé leur patrie adoptive, et certes ce n'était pas dans un temps où

. . . .
. . . . que le système monarchique pouvait avoir des appâts pour une nation échappée à peine aux serres de la royauté.

La Pologne était rajeunie à force de souffrances et d'épuisemens. Son âme arrachée par le glaive du 29 novembre aux entrailles d'une carcasse pourrie et usée repassait par métempsycose dans un corps vierge et robuste. Il fallait au nouvel athlète d'autres soutiens que ces alimens parasites dont se nourrit la caducité pour prolonger de quelques instans une agonie convulsive. Le vieux pilier du monarchisme fléchissait sous le poids d'un squelette remuant et colossal. La pourpre gênait ses pas de géant, le sceptre lui était un vain fardeau; le diadème . . . assis sur ses tempes mobiles et nerveuses tombait à chaque instant et l'arrêtait dans sa course. La nudité, le poignard et le bonnet phrygien allaient mieux à notre héros. Bref pour

sauver la Pologne, il eût fallu en faire une république. La nation était lasse de ces pouvoirs éphémères qui n'imposaient ni à l'anarchie, ni au despotisme, ni à l'étranger, ni à l'aristocratie, ni aux cabinets, ni aux peuples.

Elle voulait être république, mais malheureusement la diète qui ne la représentait pas, mais qui lui commandait pourtant, ne le voulait pas. Précipitée par quelques patriotes dans l'arène, elle avait reculé à la vue des trônes qui voilaient 150,000,000 de sujets ivres de fureur et d'impatience. Elle ne regardait la séance du 25 que comme une concession faite aux républicains à condition de réciprocité, et se gardait bien d'avancer plus loin dans une carrière où un paroxisme de délire l'avait entraînée. Et puis elle sentait que l'acte de détrônement attaquait la personne et non le principe, et qu'on en avait voulu à Nicolas sans en vouloir à la royauté.

Quand il fallut cependant remplacer le déchu, les monarchistes se trouvèrent fort embarrassés. La couronne gisait sous les dégrés du trône sans qu'il y eut un Bonaparte pour la ramasser, ou un ....pour l'acheter; or comme il fallait à tout prix un roi à la diète, on affubla un mannequin des insignes de la royauté, on l'entoura de minsitres responsables, et on lui adjoignit un conseil et deux chambres. La Pologne devint un royaume sans roi; les monarchistes se félicitèrent de leur ingénieuse trouvaille, mais la pauvre république se sentant cernée d'institutions monarchiques, respirait à peine sous ce bizarre accoutrement et poussait de temps à autre des gémissemens de détresse, qui prouvaient assez qu'emmaillottée comme elle l'était dans ses parchemins et sa charte, il lui était impossible de parer les coups que lui portaient à travers les trous de son vieux manteau royal, les grenadiers de Nicolas et les stylets de l'aristocrate.

Mais qu'importait aux fabricants de la royauté la manière dont se tirerait d'embarras leur pupille, si

leurs théories étaient accomplies? ils avaient fait leur métier, ils n'avaient pas violé la charte (à ce qu'ils prétendaient) et le reste ne les regardait pas.

Vincent Niemoiowski, pape des constitutionnels, homme aussi engoué de ses systèmes, que loyal, patriote et courageux, était le plus ardent partisan de la monarchie, parcequ'il s'imaginait de bonne foi que le sceptre servirait de bouclier à la charte; c'est ce qu'on croyait il y a cent ans, mais depuis que les rois ont pillé et massacré avec la charte, comme sans charte, on aime mieux se passer de la charte et des rois, que de se servir de l'une pour protéger les autres.

Tous les prosélytes de Niemoiowski donnaient la main au parti de Czartoryski qui ne demandait pas mieux que d'avoir une cour, un ministère, des préfectures et des cordons à exploiter. Il est vrai que le roi n'étant jusqu'alors qu'imaginaire, les privilégistes n'avaient pas à tirer grand parti de la royauté, mais le temps, la gloire ou l'intrigue pouvaient bientôt couronner quelque libérateur, quelque héros, quelque diplomate, et alors le chemin étant tout frayé, la cour toute préparée, les porte-feuilles tous à distribuer, l'étiquette toute organisée, le roi citoyen n'avait qu'à prendre au peuple pour donner aux fidèles.

Les patriotes du centre et les démocrates dans la chambre, l'opposition et le peuple hors de la chambre, sentaient bien à quoi tendait l'alliance des constitutionnels avec les monarchistes, mais n'étant représentés dans la diète, que par une minorité poursuivie par les ressentimens de toute la cohue parlementaire, ils tâchèrent de donner aux clubs une attitude capable de balancer sa puissance.

Là, comme ailleurs, l'opposition échoua; parceque fidèle à ses principes de générosité et d'abnégation, elle préféra céder à une faction personnifiée dans la majorité de la diète, que de jeter le glaive du peuple dans la balance. Elle n'en épuisa pas moins tous les moyens légaux et chargea le vice-président du club patrio-

tique, Roman Soltyk, de demander à la diète, l'autorisation des associations délibérantes. La diète répondit négativement, et avec une aigreur qui trahit la haine qu'elle portait à ses antagonistes. Les clubs ne furent pas interrompus, mais ils virent insensiblement les nonces qui avaient jusqu'alors assisté aux séances, déserter leurs bancs et leurs drapeaux.

Les journaux reproduisaient dans leurs feuilles, les doctrines des clubs; la diète leur opposait des lois et des ordres. Les discussions s'envenimèrent et lorsqu'il fallut sérieusement procéder à la création d'un gouvernement stable, les monarchistes l'emportèrent nécessairement, tant par la pluralité des voix dont ils captivaient les suffrages depuis l'ouverture de la diète, que par les nouveaux prosélytes adroitement faits par leurs déclamations contre les empiètemens du jacobinisme

Barzykowski, de la faction de Czartoryski, aida Vincent Niemoiowski, et se chargea de faire la motion. Léon Dembowski déserteur de la droite, et les constitutionnels Bonaventure Niemoiowski, Morawski, et quelques autres dissidens du centre défendirent quelque temps la constitution républicaine, moins par haine de la royauté que dans la crainte que le sceptre polonais ne tombât en partage aux adeptes de la Camarilla dont ils étaient jaloux; mais ne voyant derrière eux qu'une minorité inébranlable mais impuissante, ils cédèrent et s'enrhumèrent à la Démosthènes. . .

Les patriotes progressifs et les républicains, restés seuls sur le champ de bataille protestèrent encore, mais étourdie par la foule, leur voix s'éteignit, et réduits à rendre leur retraite la moins désastreuse possible, ils ne travaillèrent plus qu'à placer leur chef parmi les gouverneurs appelés à remplacer provisoirement le monarque, dans l'espoir d'opposer son énergie républicaine aux collègues que les monarchistes devaient lui adjoindre.

En effet les chambres réunies le 29 janvier, ayant

dans les séances du 27 et du 28, étudié leur rôle, décidèrent que le roi serait provisoirement représenté par un quintumvirat irresponsable et jouissant presque de toutes les prérogatives royales. Le projet fut adopté à une notable majorité.

Les articles suivants prescrivirent les attributions de cette espèce de directoire monarchique, nommé gouvernement national.

1° Les actes et ordonnances publics seront promulgués au nom du gouvernement national. Il sera de même autorisé à frapper monnaie d'après l'empreinte qu'il jugera convenable.

2° Le gouvernement national présidera au recouvrement des impôts et à l'emploi du budget voté par la diète.

3° Il conclura les traités de commerce, et aura l'initiative des autres traités, qui d'ailleurs auront besoin de la sanction de la diète pour être légaux.

4° Il nommera les officiers généraux, les colonels de l'armée, les ministres et conseillers d'état, les agens diplomatiques et tous les employés civils.

5° Il a le droit de grâce pour les crimes ordinaires; quant aux criminels d'état, la diète seule a le pouvoir de les grâcier.

6° Il accordera sur la présentation du généralissime, la croix de commandeur et la grand' croix de l'ordre militaire.

7° Les ministres nommés par lui se partageront les six départemens des cultes, des finances, de la justice, de l'intérieur, des relations extérieures, et de la guerre.

Ainsi excepté le *véto*, le droit de nommer les sénateurs, de conclure la paix et de commander les armées, le gouvernement possédait toutes les attributions de la royauté de 1815. La charte octroyée ne subissait aucune modification; la diète de monopole avec ses électeurs privilégiés, la propriété absorbée par quelques richards, les impôts indirects pesant sur la masse dépossédée, la sotte institution de noblesse devenue nul-

lité et privilége à la fois par les abus des régimes précédens, nullité en ce qu'elle n'était pas une récompense pour services rendus à la patrie, comme l'avait ordonné la constitution du 3 mai, privilége en ce qu'elle était héréditaire; la puissance du pays circonscrite dans les limites des huit palatinats, les impôts fonciers et autres mal répartis, les juifs abandonnés à leur abjection et à leur ilotisme politique, les fermiers cultivateurs, nobles ou paysans, privés de représentation et de fortune, le principe monarchique enfin consacré avec tous ses abus, tous ses priviléges, toute son injustice, toute son impuissance, toute son impopularité, tous ses caprices: tels étaient les élémens dont se composait encore le gouvernement polonais!

On dira que l'ennemi était aux frontières, et que ce n'était pas le temps de penser aux réformes sociales; que le système représentatif ne suffisait pas au pays dans les circonstances alarmantes où il se trouvait; qu'il lui fallait un pouvoir exécutif, et que ce pouvoir ne pouvait être que le roi ou quelque chose qui le représentât exactement.

On répond que l'unité et la centralisation du pouvoir exécutif n'est pas du tout ce qu'on reproche au gouvernement d'alors. On lui reproche au contraire de ne pas avoir pu posséder le degré d'énergie et de toute-puissance que réclamaient les dangers de la révolution; on lui reproche d'avoir en reversant sur six têtes, le généralissime y compris, l'autorité exécutive, paralysé l'action gouvernementale, affaibli les ressorts de l'état, mêlé les intrigues de personnalité à la rivalité des membres, compliqué tout sans rien perfectionner, doté la Pologne de tous les vices de la monarchie sans même en répandre le prestige, et joint l'incapacité à l'incompétence.

Quant aux réformes sociales, on n'en parle que comme de conséquences nécessaires d'un meilleur gouvernement; et sans leur sacrifier l'indépendance

et la victoire, un dictateur ou un comité de salut public eût su leur ouvrir une issue. Seulement dictateur ou comité de salut eût dû surgir de la souveraineté populaire et de l'universalité électorale; car le plus grand tort d'une monarchie, ce n'est pas d'être impérieuse, mais d'être privilégiée, c'est-à-dire *intéressée* à nuire à la nation.

Ce qui rend la république type de perfection gouvernementale, c'est qu'elle est applicable aux révolutions comme aux états constitués, à la guerre comme à la paix, aux désastres comme aux triomphes, aux pays corrompus comme aux pays vierges, aux pays civilisés comme aux pays barbares. Son principe n'est pas dans sa forme extérieure, il est dans la volonté du peuple qui selon ses besoins, peut s'imposer un défenseur ou un législateur, un aréopage ou un frein. La Pologne révolutionnaire réclamait un exécuteur de ses désirs, c'est-à-dire un homme ou une société qui eussent véritablement compris son époque; or, cet homme ou cette société ne pouvaient sortir ni de la Camarilla de Czartoryski, ni du corps des élèves de Constantin, ni de la diète élue par les privilégiés; car ni la Camarilla, ni les généraux, ni la diète, n'avaient ni fait ni compris la révolution, et c'est précisément parceque la monarchie était représentée par ces hommes là, que le peuple ne voulait pas de monarchie.

De tous les pouvoirs, le pouvoir appelé constitutionnel est celui dont les révolutions s'accommodent le moins; l'anarchie jacobine lui est bien préférable, parceque l'anarchie finit toujours par enfanter un homme de génie, fils de son époque et de ses exigences qui a le sublime dévouement de se faire brigand pour le salut de sa patrie, ou le bonheur moins méritoire de se faire obéir par amour et confiance. La république sans exposer aux orages de l'anarchie en offre tous les avantages; elle livre aux suffrages du peuple toutes les capacités et toutes les vertus, excite l'héroïsme par l'émulation, et crée des libérateurs là où la monarchie

n'a que des sujets, et l'anarchie que d'[illegible] égorgeurs. Si la république est le gouvernement des pays constitués elle est encore plus celui des pays en révolution; elle est la voix qui, au milieu de la tempête appelle au gouvernail le plus hardi des pilotes. Dans ces jours de terreur les imbéciles et les égoïstes se réfugient au fond de cale; il n'y a que le véritable dévouement et les âmes supérieures aux faiblesses vulgaires qui s'exposent, mais celles-là ne sont ni tyrans comme les usurpateurs pacifiques, ni timides comme les diètes incompétentes; elles ont la conscience de leur force et de leur autorité, commandent avec l'ascendant du génie et l'énergie de la justice, marchent avec le peuple et en sont obéis. Si, chose incroyable, il ne se trouvait pas d'individu dont la supériorité frappât toute une nation, le pouvoir collectif qu'on lui substituerait, ne serait ni moins nerveux, ni moins respecté, parce que son origine lui dicterait sa mission, la communauté d'intérêt garantirait l'accord de ses membres, son mandat lui servirait de glaive et l'opinion de bouclier.

Pour trouver de pareilles vertus, il faut fouiller dans toutes les profondeurs de l'ordre social, briser le joug des préjugés, sonder les refuges où peuvent battre des cœurs d'hommes et vibrer des cerveaux de Bonaparte. L'or se cache dans les entrailles de la terre et le génie qui crée et qui sauve ne se montre pas dans les colléges électoraux des royaumes constitutionnels. Il faut chercher dans les greniers, sous les haillons et dans les pelotons de voltigeurs; il faut lui épargner le besoin de l'effronterie et les apparences de l'ambition, mais le moyen de faire tout cela avec un cens d'éligibilité et une charte octroyée?

Et puis on demande comment un pays comme la Pologne, qui a elle seule recèle plus de courage et de persévérance que l'Europe entière n'a pas produit un seul homme qui ait pu mener à bout sa dernière révolution? Mais où donc le principe monarchique n'a-

t-il pas étouffé dans ses langes de boue le talent et la force? où donc permet-il au mérite de s'émanciper, et qu'on me cite un seul pays constitutionnel où l'auteur du contrat social ait eu seulement le droit d'élire son député, et où le gueux Jésus-Christ n'ait pas été empoigné comme vagabond et comme conspirateur?

Revenons à notre sujet.

Il s'agissait encore d'élire les membres du gouvernement, et c'est là que les vaincus pouvaient encore reprendre le dessus, car si le gouvernement fait les hommes, les hommes font souvent le gouvernement; mais tant pour élire que pour créer, les monarchistes avaient un instrument invincible : cette coalition monarco-constitutionnelle, inspiratrice de la majorité parlementaire, et étouffant dans ses embrassemens la minorité terrassée. Le 30 janvier l'élection s'en ressentit, car les démocrates parvinrent avec peine à donner un fauteuil à Lelewel, tandis que les monarchistes nommèrent sans difficulté le prince Czartoryski et Barzykowski, les constitutionnels Vincent Niemoiowski et Morawski.

La présidence décernée à Czartoryski acheva d'atterrer l'opposition.

Le prince crut devoir faire une espèce de déclaration de foi, dont nous reproduisons quelques passages.

« Le sort a voulu me condamner, dit-il, à passer
« les plus belles années de ma vie dans ces jours de
« deuil où le nom Polonais était rayé de la liste des
« nations. Il n'y avait plus rien alors à espérer pour
« nous, que du monarque auquel était échu en par-
« tage notre pays presque tout entier. Alexandre
« jeune, noble, animé envers la Pologne de généreu-
« ses et de bienveillantes intentions, avait su captiver
« mon admiration par les vertus de son âme et les qua-
« lités de son caractère. Je crus pouvoir profiter de ces
« heureuses dispositions; la gloire et l'indépendance

« de notre chère patrie devinrent les seuls objets de « tous mes vœux et de ma conduite. . . . .

« . . . .

« . . . . Je croyais alors que la Pologne par son intime « union avec un peuple de la même origine, pouvait « rentrer, plus lentement il est vrai, dans son indépen- « dance, à l'aide de ses constans et infatigables efforts. « Trop d'événemens ont changé ma conviction. La vio- « lation flagrante et continuelle de la constitution et « des lois, ces nombreuses persécutions dont s'ar- « mait un pouvoir soupçonneux, ne permettent plus « à personne de réaliser les idées dont j'ai cru l'appli- « cation possible. Désormais tous les liens sont brisés, « la nation a hautement proclamé le désir de rester libre « et indépendante. Quoique la nécessité puisse comman- « der, le devoir de tout le monde est de s'y soumettre. « La volonté nationale franche et unanime ne doit « rencontrer aucun obstacle. Maintenant abandonner « la cause du peuple, ne pas s'associer entièrement à « sa fortune, à ses dangers et à ses sacrifices, ce serait « trahir le cri de ma conscience; ainsi je porterai l'ho- « norable fardeau qui vient de m'être imposé, persua- « dé que je suis, que nul ne doit se soustraire à « l'accomplissement de devoirs qui sont communs à « tous. Je me réserve seulement la faculté de résigner « mes fonctions, lorsque je ne verrai plus dans leur « exercice l'occasion d'être utile, et je réclame d'avance « le droit de ne signer aucun acte, qui serait contraire « à ma conviction et à mes principes.

« Ce qu'il nous faut, c'est de l'harmonie dans les « efforts; les principes des membres du gouvernement, « le choix des hommes vertueux qui le composent, ne « rendent pas cette espérance chimérique. Ils sauront en « unissant leurs sentimens, leurs opinions et leur ca- « ractère, remplacer cette unité qui est l'âme d'un « gouvernement. Nous devons chercher aujourd'hui « notre salut dans les armes et dans les combats; l'Eu- « rope qui va contempler la lutte ne se prononcera

« qu'après la victoire. Que nos liaisons amicales avec « les états voisins, leur apprennent nos dispositions « conciliantes et pacifiques ; que les amis de notre cause « nous trouvent toujours prets à suivre leurs conseils ; « enfin que l'Europe entière sache que la révolution « polonaise n'a pas voulu le renversement des prin- « cipes sociaux, base éternelle de la politique et de la « morale.

« Le tems ne serait pas bien choisi pour penser à « des améliorations sociales ; le bruit des armes nous « appelle à l'action et troublerait pour nous le repos « qu'exigent les profondes méditations. Que le noble « courage des soldats nous donne de la fierté, mais « qu'il ne ferme pas nos yeux sur les chances douteu- « ses de la grande lutte qui va s'engager. Sans doute « la première victoire s'il plaisait au Tout-Puissant de « nous la donner, stimulerait notre énergie. mais « nous devons nous tenir prêts pour les revers comme « pour les triomphes. Aussi mon devoir m'oblige à « déclarer dès à présent, que le sort du pays et l'in- « térêt de la nation ne peuvent être à mes yeux en- « chaînés à aucuns liens particuliers, l'armée et le gou- « vernement doivent combattre jusqu'à la fin, et dis- « puter opiniâtrement chaque pied de terre resté libre « du territoire national. »

Enfin le gant était jeté et personne ne songeait à reculer. Ceux mêmes qui avaient jusqu'alors combattu les mesures énergiques du côté gauche, préféraient accepter le défi avec toutes les fâcheuses conséquences de leur opiniatreté, que de se voir accusés de trahison ou de faiblesse. C'est que tous ces gens là avaient de l'honneur, et autant de dignité qu'il en fallait pour n'être pas traités de lâches, car ce reproche pèse horriblement dans un pays guerrier. Et puis nous avons vu comment tous ces faiseurs de systêmes qui par orgueil ne voulaient pas céder un pouce de leurs abstraites théories, savaient se rallier tous au bruit des armes. Quelques uns aimaient retarder

la guerre comme diplomates auxquels il importait de réaliser leurs prophéties; d'autres, aveuglés par de vieux traités monarchiques, faisaient par scrupule ce que les premiers ne faisaient que par vanité; mais après les débats venait la crise, et ils se demandaient tous, s'ils pouvaient sérieusement comprimer l'énergie de tout un peuple uni par tout ce que l'héroïsme à de puissant et l'honneur d'impérieux. Ils avouaient qu'eux-mêmes n'avaient jamais bien pensé se soustraire aux exigences absolues de la révolution, et qu'après tout eux qui de la paix avaient paru se faire un article de foi, se battraient aussi bien que ceux qui n'avaient rêvé qu'exterminations et carnage.

Mais alors pourquoi donc avait-il fallu par une opposition opiniâtre et raisonnée, paralyser les chances d'une guerre qu'on avait su inévitable? Pourquoi donc avait-il fallu s'en tenir scrupuleusement à la charte de 1815, quand on savait que cette charte n'avait été faite que pour les poltrons et les dupes? Pourquoi s'opposer aux armemens, pourquoi ne pas chercher sur la Dzwina des bases d'opération, des magasins et des bataillons? pourquoi exclure 10,000,000 d'hommes des prérogatives révolutionnaires? Pourquoi ne pas initier aux jouissances de la liberté tout ce qui demandait à l'être, si on n'ignorait pas que Nicolas ne se résignerait à aucune concession, ni les Polonais à la servitude, que ces provinces gardées à peine que l'on refusait de posséder deviendraient dans deux mois des instrumens d'oppression et d'inique triomphe entre les mains de l'ennemi, que la foule à peuprès neutre que l'on tardait à enrôler sous les drapeaux de la liberté servirait de pépinière aux aveugles massacreurs? Si on savait que le cabinet de Saint-Pétersbourg était intraitable, à quoi bon lui envoyer des ambassadeurs, s'humilier et se prosterner devant le marbre stupide qui tue parcequ'il tombe et qui tombe parcequ'il est lourd?

Ah! l'amour des doctrines qui faisait qu'on avait tort

et l'amour de soi-même qui empêchait de l'avouer! l'erreur qui égarait et l'orgueil qui donnait le change, les sophismes qui étourdissaient, quand l'obstination conduisait à la perte, voilà la source de tant de détresse! Eh bien, alors que de solennelles alarmes jetaient un voile d'oubli sur le passé, alors que la mitraille allait laver toutes les souillures, il répugnait encore aux hommes qui avaient réduit la Pologne à cette effroyable extrémité, de se confesser de leurs crimes; ils osaient avec l'impudence de la haine, dire que les coupables c'étaient leurs adversaires!

Mais le danger qui concilie tout, avait suspendu les disputes. Dans les salons de la Camarilla on déplorait amèrement l'acte de déchéance qui d'après elle privait le royaume de tout appui, mais l'écho de ces jérémiades ne franchissait pas leur enceinte; une préoccupation universelle avait remplacé la polémique. La multitude quittait les avenues du château royal pour obstruer celles du ministère de la guerre. Là convergeaient les courriers, les aides-de-camp, les généraux et les curieux. Les bataillons s'écoulaient lentement vers le pont de Praga, le front radieux, l'arme au bras; les acclamations les accompagnaient sur l'autre rive, puis quand les replis de la colonne serpentant majestueusement dans les sinuosités des remparts, étincelaient de temps à autre de gerbes de baïonnettes, les cris redoublaient, et Praga répondait *Vive la liberté!*

Les bancs de la diète se dégarnissaient sensiblement. Les nonces prenaient le fusil et s'enrôlaient dans les régimens de ligne, ou bien allaient en toute hâte accélérer l'équipement des escadrons levés à leurs frais, et les amenaient au camp. Les aristocrates sénateurs, fuyaient dans leurs diocèses et dans leurs terres, et la terreur qui sépare l'ivraie du bon grain et tranche les nuances, appelait sous la tente des hommes que l'on eût pris jusqu'alors pour leurs complices. Les journalistes livraient leurs caractères aux fondeurs de

balles, désertaient la garde épicière et allaient en foule s'inscrire sur les contrôles de la ligne. Mochnacki, Gurowski, Krempowiecki, Bronikowski, le curé Pulawski, tous les brouillons insupportables à la Camarilla et aux élèves de Constantin auxquels les généraux et les doctrinaires avaient aigrément reproché de préférer les cafés et les tribunes de la halle aux dangers du carnage et à la gloire des triomphes, venaient fièrement le fusil sur le dos, prendre place entre deux fusiliers, et envelopper leurs rations dans leurs traités sur la souveraineté du peuple.

Les femmes habillées de blanc et de noir défilaient deux à deux vers les hôpitaux, chargées de charpie, de bandages et de rafraîchissemens. Elles tourmentaient dans leurs doigts d'ivoire de petites croix de sauveur, ou les portraits de leurs chevaliers. De temps à autre des larmes religieuses tremblottaient sur leurs soyeuses paupières, puis l'enthousiasme de la foule les rappelait à l'espérance. Elles mêlaient timidement leurs voix harmonieuses aux énergiques vociférations de l'héroique canaille, et sublimes d'égalité et de dévouement, d'un regard et d'un geste elles faisaient des invincibles.

Enfin le gouvernement récemment constitué, avait décidé que l'on proclamerait officiellement la Pologne, MONARCHIE CONSTITUTIONNELLE; que la couronne serait destinée à celui que la nation jugerait digne de la porter, que le roi serait provisoirement remplacé par le quintumvirat irresponsable, que la souveraineté résiderait dans la diète, et que toute la nation prêterait serment de fidélité. Ce dernier article trouva une forte opposition dans le côté gauche, pénétré de la scandaleuse futilité de ces sermens éphémères, que le fort impose au faible pour avoir le plaisir de le traiter de parjure; de ces sermens qu'on est forcé de renier avec les progrès de l'esprit dominant, à moins de se condamner à une éternelle stagnation. Une paroxisme de bon sens pouvait faire sauter la

vaient tout au plus fuir en affamant le pays devant les armées russes, ou bien harceler leurs colonnes par quelques insignifiantes excursions. Bref, la doctrine commençait à porter ses fruits.

Avant de terminer ce volume, il ne sera pas inutile de jeter un coup d'œil sur les ressources matérielles du pays qui avait l'audace de se mesurer avec le colosse qui fait frémir d'effroi les peuples et les tyrans de second ordre, ceux qui le craignent et ceux qui implorent son appui, les fanfarons qui ont l'air de le braver, et les esclaves qui s'avouent ses vassaux. A cet effet nous passerons en examen les rapports des ministres lus à la tribune, dans les séances du 24 et du 25 janvier.

INTÉRIEUR :

Ministère de Thomas Lubienski remplacé par Vincent Niemoiowski.

Varsovie. — Garde Nationale forte de 6,000 fantassins et de 130 chevaux, commandés par 190 officiers. Antoine Ostrowski en le était chef. Le ministre déclara que son effectif serait doublé lorsque tous les hommes seraient sous les armes. Nous avons déjà dit que la puissance du pays consistant dans les campagnes, la bourgeoisie des villes en grande partie étrangère, n'était ni assez nombreuse, ni assez intéressée à l'indépendance nationale, pour qu'une garde nationale pût avoir en Pologne, le même degré d'importance que dans les pays occidentaux. Elle devint, par les soins d'Ostrowski, à peu près tout ce qu'elle pouvait être; quant aux gardes urbaines, qui eussent réellement défendu leurs galetas avec l'énergie du républicanisme et le dévouement de la misère, elles avaient trop porté ombrage au méthodique Chlopicki pour qu'on ait pensé à elles; aussi quand les *hourras* de Diebitch retentirent, il ne se trouva pas quatre bandes de sans-culottes en état d'opposer résistance. Elles pouvaient mourir avec gloire, mais voilà tout.

Administration. Les emplois laissés aux hommes entachés des turpitudes de l'ancien régime excitaient

naturellement les soupçons et le mécontentement du peuple. Les autorités inspiraient peu de confiance, et de leur côté ne se sentant pas du tout à leur place, elles n'avaient ni le dévouement du patriotisme, ni l'énergie du courage. Elles attendaient dans l'incertitude et l'anxiété que la lutte fût terminée, sinon afin de saluer le vainqueur conquérant, au moins à l'effet de se décharger de toute responsabilité révolutionnaire. Et comme elles étaient les seules qui partageassent ces principes, elles étaient méprisées et désobéies en attendant d'être pendues.

De là leur mauvaise volonté dans l'approvisionnement des troupes, les fréquens retards dans l'envoi des munitions et des équipemens, la non-exécution des dispositions du gouvernement, et mille obstacles mis au développement de l'énergie nationale. Ces messieurs impatiens pour la plupart d'en finir, accusaient d'anarchie tous ceux qui ne pensaient pas comme eux, et n'épargnaient ni exemple, ni remontrances pour tempérer l'ardeur guerrière des contrées qu'ils régissaient, et bien qu'on se défiât de leurs perfidies, ils étaient assez puissants pour paralyser ce qu'ils ne pouvaient empêcher.

Tout ce qui avait supposé la guerre avait été, sous le dictateur, traité avec une inconcevable négligence. On ne parle pas ici des levées insurrectionnelles, des nouveaux corps et des guérillas qui, grâce à l'ineptie des organisateurs et à la manifeste opposition de Chlopicki, étaient réduits à rien; mais à considérer seulement le peu de cas qu'on avait fait de ce qui aurait dû paraître indispensable à l'armée de ligne, on eût dit que tout l'entourage du général, depuis le ministère de l'intérieur jusqu'à la commission de la guerre, n'avait été qu'une nuée de traîtres ou d'imbéciles. Avec l'intention bien déclarée de ne se défendre que sur la Vistule, on avait organisé de vastes magasins à Lomza et à Ostrolenka, qu'on livra à l'ennemi sans tirer un coup de fusil. Même indolence dans les arse-

after p. 332 the pp are wrongly in order as follows = 335-336; 333-334; Table (=339-340); 337-338; Table (=341).

naux, dans les fonderies de canon, dans les fabriques de fusils; partout le métal entassé par le patriotisme, gisait brut et inachevé, faute de capacité et de volonté de la part des directeurs.

Tout se bornait à de bruyantes ordonnances que tout le monde croyait exécutées parcequ'elles étaient publiées. On avait défendu de faire passer à l'étranger les productions du pays; on avait autorisé l'entrée des blés et des bestiaux étrangers; on avait chargé les entrepreneurs de la banque de terminer les travaux commencés avant la révolution, d'achever les communications intérieures et les établissemens publics. On avait séparé l'administration des postes de celle de la police, à l'effet de prévenir les criminelles infidélités de celle-ci. Tout cela avait été fort bien accueilli parcequ'on s'imaginait que l'autorité qui fesait ces dispositions, s'occuperait aussi de les réaliser. Il n'en fut pourtant presque rien. La nonchalance des administrateurs empêcha qu'elles produisissent quelque fruit. On n'éloigna ni la famine, ni la misère, ni le désespoir; on abandonna tout au hasard, et le hasard tua tout.

Les hôpitaux seulement furent admirablement servis, approvisionnés et organisés, parceque l'administration en était confiée aux femmes et aux patriotes. Malgré la détresse générale, les blessés et les malades se trouvèrent toujours entourés de soins et de consolations.

GUERRE.

Ministère d'Isidore Krasinski.

Nous savons que l'effectif des troupes léguées à la révolution par le Czarewicz présentait:

Huit régimens de ligne.
Quatre d'infanterie légère.
Quatre de chasseurs à cheval et quatre de lanciers.
Un double régiment de grenadiers de la garde.
Un de chasseurs de la garde.
Un bataillon de sapeurs.

qui paraît ne pas plus respecter l'aristocratie des écus que l'aristocratie des blasons. Mais Chlopicki se trouva là pour suivre les conseils de Lubecki, et donner le porte-feuille de l'intérieur à Thomas Lubienski, frère du directeur de la banque impliqué, comme nous l'avons vu, dans l'affaire du scélérat Lubowidzki. Par le même esprit de personnalités, le ministère des finances fut confié à des hommes que ne recommandait aucune supériorité reconnue, et comme s'ils eussent refusé d'employer aux succès de la révolution, l'argent que Lubecki avait amassé pour le Czar, le trésor fut dans un délabrement continuel, malgré les gros capitaux de la banque, les impôts et les sacrifices des patriotes.

On dépensa sans ordre ce qu'on trouva dans les caisses de l'état, et on n'employa pas mieux le produit des offrandes patriotiques. Les 133,000,000 d'impôts directs de l'année 1831, servirent à armer le pays; mais quand cette ressource fut épuisée, que les 160,000,000 légués par Lubecki à la révolution, furent dépensés, et que les 100,000,000 de florins, versés par les riches et les femmes dans le trésor national, se trouvèrent dissipés, il fallut avoir recours aux assignats et aux emprunts. Les uns fondés sur les biens nationaux, et les autres sur le crédit, ne pouvaient se nourrir que par les triomphes. Il fallait des triomphes pour occuper les terres engagées, et il n'en fallait pas moins pour inspirer de la confiance aux créditeurs. Finances comme liberté, tout reposait sur les progrès de l'armée, et lorsque Chlopicki s'obstina à ne pas sortir du royaume constitutionnel, il ne fut pas plus facile de trouver de l'argent que de l'indépendance. Les grandes richesses de l'ancienne Pologne avaient consisté dans ses plaines fertiles, ses forêts, ses mines d'argent et de sel. Tout cela disparut avec les partages; et pour les reconquérir il fallait reconquérir les provinces.

L'aliénation des biens nationaux, les impôts arbi-

traités et les monopoles avaient été les grandes sources où avait puisé Lubecki, mais il lui avait fallu pour réussir, l'appui de la tyrannie et la paix, choses qui n'existaient plus et qui ne pouvaient plus exister. La dernière ressource qui restait pour couvrir les énormes frais de la guerre et nourrir le peuple, c'était la victoire. Sur la Dzwina, on eût trouvé de l'or, du crédit, de la gloire et des armes; en deça du Bug on ne pouvait trouver qu'une mort glorieuse; et quand on voudra bien apprécier l'immensité des torts de ceux qui par obstination n'étaient pas entrés en Lithuanie au commencement de décembre, quand la chose avait été praticable, on n'a qu'à examiner l'influence que cette irrésolution exerça sur toutes les branches de l'administration en détail, et sur les destinées de la Pologne en masse.

JUSTICE :

Ministère de Bonaventure Niemoiowski.

Pour la justice criminelle, elle se réduisait à peu de chose; mais ce qui dans une révolution aurait dû être d'une haute importance, c'était la justice d'état.

La police faisant partie du département de l'intérieur était nulle. L'espèce d'horreur que ses abjectes fonctions avaient inspirée depuis que le Czarewicz en avait fait le plus puissant soutien de la tyrannie, combattait toujours les mesures astucieuses et perfides, que l'on aurait été réduit à prendre dans l'intérêt même de la révolution, à l'effet de dévoiler les trames ourdies par l'aristocratie et ses agens en faveur de l'étranger.

On était tellement las des injustices, des persécutions et des délations, que l'on oubliait volontiers avec une indolente indulgence, tout ce qui aurait exigé les efforts de l'exécrable métier de police.

Mais c'est juste cette absurde générosité, tendant à gracier quelques individus pour sacrifier des millions d'hommes, qui creusa la tombe de notre patrie. On

wrongly inserted

Quatre-vingt-seize pièces d'artillerie.
Total trente-six mille hommes.

On ajouta un troisième bataillon à chaque régiment d'infanterie, tous vieux soldats licenciés, ce qui renforça l'armée de 8 à 10,000 fantassins. On ajouta de même deux escadrons à chaque régiment de cavalerie. Les quatrièmes bataillons s'organisaient lentement. L'airain provenant des cloches et d'autres ustensiles servit à fondre une quarantaine de bouches à feu servies par les savans et les artistes.

Le tout compris, les forces de l'armée qui se trouva en état d'entrer en campagne s'élevaient à trente mille fantassins, quinze mille cavaliers et cent-dix bouches à feu, troupes aussi précieuses pour leur vaillance et leur ardent patriotisme, que par la difficulté d'en former, en peu de temps, d'aussi intelligentes et d'aussi disciplinées.

Nouvelles levées composées de 16 régimens de faucheurs, de 12 régimens de cavalerie et de cadres non remplis en tout de 40 à 50,000 hommes.

Nous avons vu comment Chlopicki avait contrarié l'organisation de cette jeune armée, dans la crainte de déplaire au Czar dont il s'était déclaré le lieutenant; aussi quand les dangers de la patrie appelèrent aux armes tout ce qui tenait à la liberté, ces régimens de recrues pour la plupart démembrés, n'offraient qu'un chaos alarmant par son désordre et sa nullité. Roman Soltyk nommé *régimentaire* de la rive droite de la Vistule, Malachowski de la rive gauche, tous les deux au-dessous de leurs épineuses fonctions, avaient encore été continuellement traversés dans leurs projets par la capricieuse indécision du dictateur. De jeunes officiers nommés par protection au commandement, se trouvèrent incapables de donner l'exemple de la discipline et de la persévérance à des soldats qui ne les respectaient pas assez pour leur obéir, et qui ne les connaissaient pas assez pour les aimer. Mais tout cela n'était rien en comparaison de la morgue haineuse et de la désobligeance affectée avec lesquelles la Commis-

mission de la guerre et le ministre Krasinski, lui-même vieux routinier, traitaient ces jeunes soldats. Les résultats de toutes ces petitesses, furent que le conseil de Radziwill déclara la jeune armée encore incapable d'entrer en campagne; la sentence était concluante, mais elle ne rassurait pas le pays.

Pour les établissemens et les fabriques militaires, c'était encore pis. Le général Bontemps laissé à la direction du grand arsenal de Varsovie, malgré les nombreux soupçons d'incivisme qui planaient sur lui, prenait à tâche d'autoriser les sarcasmes des patriotes, par une lenteur et une mauvaise volonté qui ressemblaient fort à la trahison. Les canons en bronze et en fonte ne réussissaient pas. Le gouvernement moscovite ayant eu soin de détruire les fabriques d'armes du royaume, la révolution se trouva privée de son plus puissant instrument d'existence. L'activité et les sacrifices y eussent suppléé, mais au lieu de les employer, le dictateur les avait méprisés et humiliés, de sorte qu'à l'ouverture de la campagne, le manque d'armes à feu plongea la Pologne dans une véritable détresse. Les achats à l'étranger n'eurent pas de succès, parce que l'Autriche et la Prusse s'y opposèrent de toutes leurs forces. Quant aux faulx et aux autres armes blanches, il eût fallu un Kosciuszko pour les rendre bien utiles, mais les élèves du Czarewicz, officiers de parade et de système, ne pouvaient pas se résoudre à estimer des perches ferrées.

FINANCES.

Ministère de Biernacki remplaçant Jelski.

Il s'était formé sous le gouvernement de quinze ans une aristocratie financière plus égoïste et plus dégoûtante que toutes les autres. Elle avait pour coryphées les familles de Lubecki, des Lubienski et des Lubowiecki. La direction de la banque confiée à ces Arabes leur avait rapporté une brillante fortune dont ils jouissaient fort paisiblement, lorsque vint la révolution

TABLE

DES

MATIÈRES.

LIVRE I.

POLOGNE DE 1815. -- 1830.

LIVRE II.

CONJURATION. -- RÉVOLUTION DE NOVEMBRE 1830.

340

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE III.

RÉGIME RÉVOLUTIONNAIRE.— DICTATURE. — 1er DÉCEMBRE 1830. — 1er JANVIER 1831.

LIVRE IV.

OPPOSITION. — ROYAUME SANS ROI. 1er JANVIER 1831. 6 FÉVRIER.

avait commencé par fermer les yeux sur l'évasion du grand pontife de la police czarienne, et le peuple réclamait en vain un tribunal révolutionnaire contre les misérables entassés dans les prisons comme mouchards et complices de l'étranger. Il était à craindre que la multitude ne cherchât à se rendre elle-même justice, ce qui eût infailliblement réjoui les aristocrates qui eussent pu dès-lors s'abandonner à leurs diatribes contre l'anarchie.

AFFAIRES ÉTRANGÈRES :

Ministère de Gustave Malachowski sous la direction du prince Czatoryski.

La diplomatie, loin de procurer le moindre avantage au régime révolutionnaire, affaiblissait la foi des patriotes, et encourageait les temporiseurs armés du prétexte des négociations, à s'opposer aux mesures décisives et énergiques.

Sébastiani et Palmerston s'amusaient aux dépens de Wolicki, de Kniaziewicz et de Wielopolski tantôt en leur promettant d'intercéder, tantôt en leur disant franchement que notre révolution troublait l'ordre établi en Europe, et était incompatible avec la civilisation du dix-neuvième siècle. Monsieur de Mortemart ayant été instruit à Berlin de la motion de déchéance, trouva un prétexte tout prêt pour éluder les importunes instances des anarchistes.

Les rebelles furent oubliés; et si nous eussions eu un sans-culotte dictateur, ou un comité de salut public, l'oubli des rois eût été le plus grand service qu'ils eussent pu nous rendre. Malheureusement leurs mauvaises grâces ne rebutèrent pas nos diplomates, et à force de mendier leur pitié, Czartoryski et les siens firent croire à leur bienveillance. Nous nous fiâmes à l'honneur couronné, aux paroles des rois citoyens, à la sagesse des cabinets, et après avoir bien attendu, bien temporisé, toujours sur leur honneur, leur parole et leur sagesse, nos larmes de misère ron-

gent les seuils d'ébène des sérails pavoisés avec les squelettes de nos ayeux.

La réforme du gouvernement avait occasionné aussi la réforme du ministère.

Il était ainsi recomposé :

A l'intérieur, Bonaventure Niemoiowski remplaçant son frère Vincent devenu gouverneur.

A la guerre, toujours Isidore Krasinski.

A la justice, Rembielinski remplaçant Bonaventure Niemoiowski.

Aux finances Biernacki.

Bninski à l'instruction publique, à la place de Lelewel devenu gouverneur.

Aux affaires étrangères, toujours Czartoryski et Gustave Malachowski.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

INTRODUCTION.

Page.	Ligne.	Au lieu de :	Lisez :
11	19	l'oubli des transfigurations	*l'oubli, des transfigurations etc.*
19	31	cepticisme	*scepticisme.*
25	5	manquât	*manquassent*
26	10	la vision de chute	*la vision de la chute*
26	11	vision de régénération	*vision de la régénération.*
42	23	et en Espagne, Charles-Quint	*Charle-Quint, en Pologne Sigismond le vieux.*
42	38	de son arche triomphale	*de son arc triomphal.*
49	36	enfumer	*fumer.*

HISTOIRE.

Page.	Ligne.	Au lieu de	Lisez :
1	7	des Russies blanche, rouge et noire	*des Russies blanche et noire.*
3	4	et rend tolérable	*et rendent tolérable.*
5	31	vint 1806	*vinrent* 1806 *etc.*
13	17	puis ensuite la monstrueuse imperfection	*puis ensuite, l'imperfection.*
20	33	ôta à la sainte alliance.	*eut ôté à la sainte-alliance.*
50	19	à coups de pierre	*à coups de pierres.*
83	9	tels que les Jankowski	*tels que Jankowski.*
87	1	universe	*universel.*
106	32	la désenchanter elle volait au carnage; comme aux	*la désenchanter, elle volait au carnage comme etc.*

ERRATA.

Page.	Ligne.	Au lieu de :	Lisez :
108	19	veille d'un jugement dernier	*veille du jugement dernier.*
		peu que soudaine catastrophe mît	*peu que quelque soudaine catastrophe ne mît.*
115	27	Ursinniemcewicz	*Ursin Niemcewicz.*
117	25	Pátzkowicz	*Paszkowicz.*
126	1	on essayaient envain	*on essayait en vain.*
134	16	des baionnette raisonne	*résonne.*
151	31	la foule qu'il a pris	*la foule qu'il a prise.*
154	34	pui pénètre l'ame	*qui pénètre l'âme.*
173	35	Czreviez	*Czarewicz.*
179	17	de la patrie. Je jure	*de la patrie je jure.*
189	13	des Dubienka	*de Dubienka.*
217	27	et plier le genou	*et ne pas plier le genou.*
238	27	anarchistes	*anarchiques.*
246	22	ne put pas	*ne peut pas.*
247	4	d'association	*d'associations.*
271	4	lui demande	*lui demandes.*
276	29	n'était que du	*n'étaient que du*
283	21	cette évènement	*cet évènement.*
284	26	mais qui eût	*mais qui eussent.*
305	12	de verf	*de nerf.*
320	20	ne pouvaient	*ne pouvait.*
322	5	Jésus-Chrit	*Jésus-Christ.*
Id.	16	embrassmens	*embrassemens.*
326	21	lenment	*lentement.*
330	18	en le était chef	*en était le chef.*

HISTOIRE
DE LA RÉVOLUTION
DE
POLOGNE

PRÉCÉDÉE

D'UN APERÇU RAPIDE SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE ET D'UNE ÉTUDE DÉTAILLÉE DES MŒURS, DU CARACTÈRE, ET DE LA SERVITUDE DU PEUPLE POLONAIS,

DEPUIS 1815 JUSQU'EN 1835,

AVEC CARTES ET PLANS TOPOGRAPHIQUES

Par Louis Mierosławski.

TOME DEUXIÈME.

A PARIS CHEZ M. A. JELOWICKI ET Cie,

Rue des Marais-saint-Germain, n. 17 bis.

1836.

CHATEAU-THIERRY. — IMP. DE A. LAURENT.

HISTOIRE

DE LA RÉVOLUTION

DE POLOGNE.

LIVRE V.

THÉATRE DE LA GUERRE. — OUVERTURE DE LA CAMPAGNE.

Étude préliminaire. -- Organisation de l'armée. -- Ouverture de la Campagne. -- Proclamation du Prince Généralissime et du Président du gouvernement. -- Forces et dispositions des deux armées. -- Passage du Bug et du Niemen. -- Marche de l'armée russe. -- Retraite du général Zymirski. -- Camp de Kaluszyn. -- Les Russes franchissent le Liwiec. -- Marche de Rosen. -- Le feld-maréchal en personne marche sur Kaluszyn. -- Retraite de Skrzynecki. -- Bataille de Dobré. -- Concentration générale de l'armée polonaise sur les glacis de Praga. -- Bataille de Wawer. -- Nuit du 19 au 20 février. -- Carnage du bois d'Aulnes. -- Suspension d'armes. -- Réunion de toute l'armée czarienne en face des troupes polonaises. -- Mouvemens du Prince Szachowskoï. -- Décisions de la Diète. -- Mouvemens de l'aile droite de l'armée polonaise. -- Les généraux Kreutz et Geismar franchissent le Bug. -- Le corps de Dwernici marche à leur rencontre. -- Combat de Stoczek. -- Ses résultats. -- Situation des deux armées. -- Szachowskoï force le pont de Zegrze. -- Affaire de Nieporent. -- Retraite de Jankowski. -- Affaire de Bialolenka. -- Bataille de Grochow. -- Mouvemens de l'aile droite de l'armée polonaise. -- Kreutz franchit la Vistule et occupe Radom. -- Dwernicki repasse le fleuve et marche à sa rencontre. -- Combats de Nowawies et de Ryczywol. -- Retraite de Kreutz. -- Dwernicki marche à sa poursuite. -- Combat de Kurow. -- Défaite de Kreutz. -- Les Polonais occupent Lublin. -- Toll rallie les débris de l'aile gauche de l'armée russe. -- Les Polonais entrent dans Zamosc.

Ceux qui ont prétendu que la Pologne a été démembrée, parce qu'elle n'avait pas de frontières naturelles, ont dit une sottise pour justifier un crime. L'intelligence tutélaire qui l'a placée au seuil de l'Europe, lui a donné tout ce qu'il fallait pour en défen-

dre l'accès. Tout dans ses sites topographiques et dans sa configuration géographique, revèle sa mission. Elle appuie ses flancs à deux mers et est traversée dans toute son étendue par des sillons parallèles interrompus à peine par quelques libres espaces.

Comme s'il eût importé au Dieu de la civilisation de refuser à l'Asie des lignes d'opérations contre l'occident et de ne lui opposer que des digues, tous les grands fleuves de la Pologne coulent du nord au midi, ou du midi au nord, barrant ainsi le passage aux troupes venues de l'est. Certes ces lignes stratégiques d'obstacles sont devenues bases d'opérations, pour ceux qui s'en sont emparés, et menacent aujourd'hui l'Europe, comme elles avaient menacé l'Asie avant que les Huns campassent sur la Vistule; mais la faute en est à l'occident qui, assez puissant pour veiller à sa conservation, se croit à l'abri d'une invasion, parce qu'il n'est pas encore envahi. Cet état de chose durera jusqu'au rétablissement de la Pologne.

On peut compter quatre grandes barrières, toutes en Pologne, que les Asiatiques ont à franchir avant de déborder en Allemagne. D'abord la ligne du Dniepr et de la Dzwina, le premier déchargeant ses eaux dans la Mer Noire, l'autre dans la Baltique. Le Dniepr, renforcé et flanqué par les affluens parallèles du Plycz, de la Berezyna et du Suï, coupe les chemins de Smolensk à Minsk par Orsza et Borysow ; de Nowe Miasto à Nieswiez par Rochaczew et Bobruysk, au nord des marais de Pinsk ; ensuite les communications du nord au midi et du midi au nord par Mohylew, Bielica, Czernicchow et Kiiow ; au sud des marais de Pinsk enfin, il traverse les chemins qui mènent en Ukraine et en Wolhynie par Kiiow et Zytomir, Kiiow et Biala Cerkiew. Il fait face à la Desna et à l'Oka, et barre le passage aux troupes lancées par Moscou, Kaluga et Orel.

La Dzwida est pour le nord-est, ce qu'est le Dniepr pour le sud-est. Elle regarde le lac Peypus et la Weli-

kaia, l'Ilmen et la Lowal, et coupe les chemins de Petersbourg et de Narwa au Niemen par Ryga; ceux de Nowogrod et de Pskow au Niemen par Dynabourg et Przydysk; de Wielkie-Luki à Minsk par Polock, Witepsk et Dryssa. Venus ensemble de l'Est, les deux fleuves coulent vers l'ouest en se rapprochant toujours, mais parvenus à dix milles (*) l'un de l'autre, ils tournent brusquement l'un au nord, l'autre au sud, et vont chacun couvrir les provinces de la Pologne, que la nature a confiées à leur protection. La lacune entre Witepsk et Orsza, est comblée par des ruisseaux marécageux.

La deuxième barrière en arrière de celle-ci est la ligne du Niemen et du Bug prolongee par celle du Boh. Le Niemen se passe à Tylza, Kowno, Grodno et Slonim; le Bug, à Nur, Drohyczyn, Brzesc Litewski, Wlodawa et Wlodzimierz, et vers son embouchure à Serock et Wyszkow. Bialystok lie le Bug au Niemen. Le Boh se passe à Chmielniki, Winnica, Braclaw et Olhopol. Il règne entre les sources du Boh et celles du Bug quinze milles de distance; Tarnopol est intermédiaire. Le Boh sépare la Podolie de l'Ukraine; le Bug sépare la Wolhynie du royaume et de la Gallicie; le Niemen coule entre le royaume et la Lithuanie.

Ce cadre immense compris entre deux mers et cinq fleuves, est coupé en deux de l'ouest à l'est par la Prypec et ses infranchissables marais, dans l'étendue de quarante milles; entrave désolante que la grossière insouciance du gouvernement moscovite n'a pas songé à écarter. Au nord de ce rempart, sont la Courlande, la Samogitie et la Lithuanie proprement dite; au sud, l'Ukraine, la Wolhynie et la Podolie, provinces collectivement appelées russiennes ou méridionales. Entre ces deux parties de ce premier théâtre stratégique, il n'y a point de communication directe à travers les marécages; au moins, pas de chemins praticables pour les chevaux et les canons. Les traverses qui conduisent à Pinsk par Mochna, sont très-difficiles

(*) Nous compterons toujours par milles polonais, de 15 au degré.

et de Pinsk à l'extrémité orientale des marais, les sentiers de Kazan, de Gorodok et de Turowo, ne sont connus que des braconniers qui y forment presque la totalité de la population. Les innombrables affluens de la Prypec traversant dans tous les sens cette langue boueuse également rebelle au soleil et aux frimas, achèvent de l'inonder et la rendent inabordable.

Pour passer des provinces russiennes en Lithuanie, il faut éviter les marais et les tourner par l'ouest ou par l'est : dans le premier cas, on file par Brzesc Litewski sur le Bug, dans l'autre par Mozyr en traversant la Prypec à vingt milles de son embouchure. De Brzesc à Mozyr, il y a cinquante milles de distance. Les deux routes aboutissent à Minsk, celle de Brzesc par Slonim où l'on passe le Niemen, celle de Mozyr par Bobruysk sur la Bérézyna.

Il en résulte que Brzesc Litewski et Mozyr sont les deux clefs opposées, de toute campagne qui aura lieu entre la Dzwina, le Dniepr, le Niemen et le Bug. Que celui qui aura le plustôt réuni sur un de ces deux points des forces supérieures, pourra le premier se porter en masse contre un des corps adversaires séparés par la Prypec, et l'accabler sans que l'autre puisse venir à son secours.

Les Russes obligés par un grand concours d'intérêts politiques et militaires à entretenir deux armées séparées et distinctes, l'une au nord contre l'Europe, l'autre au sud contre ou pour les Turcs, auront toujours mauvaise partie, envers une armée qui s'établira à l'embranchement des chemins de la Wolhynie et de la Lithuanie, surtout s'ils se décident à prendre l'offensive avec deux masses isolées. Qui aura livré et gagné bataille vers les sources de la Prypec, choisira entre les deux théâtres du sud et du nord que limite le grand marais.

Celui du nord conduit également à Pétersbourg par les lignes d'opération de Kowno, Ryga; de Kowno, Wilno, Przydzruysk, par la vallée de la Wilia; de Grodno, Minsk, Witepsk à travers la Bérézyna, et à

Moscou par la vallée du Dniepr ou la ligne d'opération latérale que suivit Kutuzow en 1812. Les chemins y sont mieux percés que dans le théâtre méridional, les villes plus abondantes, les points d'appui plus nombreux, les obstacles moins insurmontables, les communications avec l'occident assurées par la Baltique et la Prusse. On y a pour base le Niemen et les ports du Frisch-Haff et du Kurisch-Haff. C'est donc une arène pour un triomphateur; le faible lui échappera difficilement et l'accès des deux capitales lui est ouvert.

Mais si la fortune ne lui a pas été favorable dans les premiers combats livrés sur le Bug, ou s'il a besoin de gagner du temps en ne marchant qu'après avoir occupé Brzesc Litewski et le sommet de l'angle qui enjambe la Prypec, qu'il s'enfonce vite dans les steppes fertiles de la Podolie et de l'Ukraine entre le Boh et le Dniestr ou entre le Boh et le Dniepr; qu'il donne la main aux Turcs, et qu'il envahisse les provinces méridionales de l'empire, côté vulnérable de la Russie. Ces contrées sont le haras et le grenier de l'orient; entre le Dniestr et le Dniepr, un homme actif peut en deux mois se monter une cavalerie de trente mille chevaux, et s'il parvient à surprendre Kiiow (opération qui réussit avec les Russes, habitués à garder et à fortifier leurs places à peu-près comme leurs voisins les Musulmans), la vallée de la Desna les mène droit à Orel, Kaluga et Tula à travers des pays très-fertiles et abandonnés. Une fois sur l'Oka, on peut à volonté prendre Moscou ou bien se replier tranquillement sur la Desua ou sur la Mer Noire. Au reste, Kiiow est la seule place qu'il importe de posséder lors d'une pareille invasion.

Kiiow communique par les vallées des affluens du Borystène avec le théâtre septentrional; avec la Wolhynie par Zytomir; avec l'Ukraine par Biala Cerkiew, avec la Mer Noire par le Dniepr, avec Moscou par la Desna. Placé à l'embouchure de deux fleuves et à huit milles de l'embouchure de deux autres, également près

de la Turquie et de l'Asie, situé au centre des ressources matérielles de la Russie, et rarement occupé par ses armées, Kiiow sera de bonne prise pour un audacieux partisan ou un conquérant disgracié.

En général, dans cette vaste lice encadrée dans le Bug, le Boh, le Dniepr et la Prypec, les communications sont difficiles, les places fortes rares, les relations avec le nord de l'Europe négligées, les terres fertiles, les chevaux superbes et abondans, les amas de subsistances préparés de longue main, et les combinaisons stratégiques peu épuisées. Il n'y a que les Russes et les Turcs qui s'y soient fait la guerre, et ce ne sont pas eux qui ont pu y révéler les secrets des clefs militaires. Tout y est à inventer; un homme de génie s'y trouvera dans son élément, se soustraira facilement à la poursuite s'il est le plus faible, bravera impunément les armées lointaines du nord et s'y créera une guerre à lui. Il n'aura ni place à prendre et à garder, ni bases d'opérations à établir, ni magasins à remplir et à défendre; il trouvera partout de la matière brute que le souffle de son intelligence aura à vivifier. Charles XII, Pugaczew et Dwernicki l'ont bien compris, et s'ils ont échoué tous les trois, c'est par des circonstances tout-à-fait indépendantes de la nature de ce théâtre géographique.

Cet aperçu sur tout l'espace flanqué au nord par le golfe de Ryga, au sud par la mer noire, suppose une offensive puissante et générale, une armée d'invasion de 400,000 hommes, telle que peut en mettre sur pied l'occident pour échapper au sort de l'empire romain; ou bien une situation toute particulière telle que celle de la Pologne en 1830. Dans le premier cas il s'agirait de s'emparer des portes de l'Europe et d'occuper au plus vîte, le plus vaste et le plus riche théâtre militaire sur lequel on puisse vaincre la Russie; dans l'autre, il s'agirait de se *l'approprier* et d'y puiser les ressources qui manquaient au complément d'une armée d'invasion.

Mais si cette arène se trouvait déjà au pouvoir de la Russie, il en resterait en Pologne deux encore où on pourrait lui disputer l'entrée de l'Allemagne.

Nous avons nommé la première et la deuxième barrière; la troisième et la plus solide, est la ligne de la Vistule prolongée par celles du Dniestr et des Carpates. A moins de tourner les Carpates et de déborder par l'Autriche, il faut aux Asiatiques, transporter leurs masses envahissantes sur la Vistule, fleuve aux débouchés très-difficiles quand ils sont disputés. La Vistule se passe à Gdansk, Marienwerder, Bromberg, Torun, Plock, Modlin, Varsovie, Pulawy, Zawichost et Cracovie. Le fleuve s'échappe des Carpates non loin de Stoczkowo, coule de l'ouest à l'est jusqu'à Sandomierz; là, il reçoit les eaux du San, tourne brusquement au nord, puis s'élève vers Modlin, se grossissant des affluens du Wieprz, de la Radomka, de la Pilica et d'un grand nombre de ruisseaux. De Modlin, où il absorbe les eaux du Bug, de la Narew et de la Wkra, son cours se dirige au nord-ouest jusqu'à ce que parvenu à Bomberg, il vise droit au nord jusqu'à la Baltique. Il traverse à-peu-près cent dix milles de pays. Son lit est inégal et sablonneux, ses eaux débordent au printemps et on n'y jette des ponts qu'avec des peines infinies. Sa largeur depuis Varsovie est énorme, son cours impétueux et capricieux.

C'est entre ce fleuve et le Niemen qu'est contenu le deuxième théâtre d'une campagne en Pologne. Il suppose l'offensive de la part de la Russie, la résistance de la part des Européens. Aussi ce ne sont plus ces immenses espaces où tout est à choisir; les points stratégiques se résument et les lignes convergent vers quelques centres connus. Au premier coup d'œil se présentent sur la Vistule deux endroits qui nouent toutes les lignes d'opérations. Ces endroits se trouvent nécessairement au confluent des rivières qui viennent de l'est se jeter dans la Vistule. Les vallées de ces rivières *excentriques* pour les défenseurs de la Vistule,

concentriques pour les envahisseurs, leur tracent leurs lignes d'opérations et poussent les uns du centre à la circonférence, les autres de la circonférence au centre. Les foyers où aboutissent ces rayons, sont les clefs du système stratégique de ce théâtre. Moins ils sont nombreux, plus ils sont saisissables.

Une armée russe postée sur le Niemen et le Bug, de Kowno à Grodno, et de Bialystok à Brzesc Litewski, a, pour atteindre le centre de la Pologne, trois lignes d'opérations : la première venant du nord-est par la vallée de la Narew, l'autre venant de l'est par la vallée du Bas-Bug, la dernière par la chaussée de Siedlce, toutes trois également commodes et conduisant droit au même but. Or, une masse concentrée au nœud de ces rayons, étant maîtresse des vallées par où viennent un à un déboucher les corps convergents, peut les écraser isolément sans s'isoler elle-même, se transporter d'une rive à l'autre en pivotant sur sa base, et faire en parcourant des sécantes, autant de chemin qu'en fait l'ennemi en décrivant leurs cercles. La chose est claire et n'a pas besoin d'explication.

Le petit triangle à peu près équilatéral formé par la jonction de la Narew, du Bug et de la Vistule, a pour sommets trois points fort proches l'un de l'autre, fortifiables, et comme arrangés exprès pour servir de foyer à toute une armée. Ces trois points sont : Varsovie, Serock et Modlin. Les communications de ce lieu avec toute la Pologne, sont larges, faciles et nombreuses. Les meilleures routes de l'Europe s'y croisent, et les transports par eau et par terre, s'y effectuent dans tous les sens. Si pour éviter une position aussi redoutable, l'ennemi va par un grand détour, passer la Vistule au nord vers Torun ou au midi vers Pulawy, il ne peut le faire sans prêter continuellement le flanc à l'armée blottie dans le triangle, et libre de se jeter de tout son poids sur de longues et minces colonnes, comme le sont toujours les colonnes réduites à faire des circuits. Si l'ennemi se concentre, campe et temporise, des par-

tisans semés sur ses communications l'affament; s'il manœuvre à la vue du triangle pour le tourner, il court toujours risque d'être attaqué en marche; s'il fait des sacrifices pour l'emporter, il avoue que nous avons raison.

L'armée dépostée peut fort bien trouver un autre foyer, puis un troisième après la perte de celui-ci. La configuration géographique n'est qu'auxiliaire, et un peuple n'est pas asservi pour avoir été dépossédé d'un peu de terrain; mais ce sont des campagnes à recommencer et de nouvelles combinaisons à créer. Toujours est-il, que dans la supposition (la plus probable de toutes) où les Russes s'avanceraient vers Varsovie par les trois lignes d'opérations indiquées plus haut, 60,000 hommes réunis entre Modlin et Varsovie avec une avant-garde à Serock, eussent-ils à faire à 180,000 baïonnettes, pourraient affirmer qu'ils ne combattent pas à chances trop inégales.

En un mot, le centre précieux où la Vistule se brise et absorbe trois rivières, est pour une armée qui se bat sur la Vistule, ce que serait Kiiow pour une armée qui voudrait marcher sur Moscou à travers les provinces méridionales de l'empire, et ce que serait Brzesc pour une armée qui envahirait la Lithuanie et les provinces russiennes.

L'autre foyer moins apprécié, mais également remarquable dans les calculs théoriques d'une campagne ouverte entre le Bug et la Vistule, c'est le confluent du Wieprz et de cette dernière. Le Wieprz coule du sud-est, et les chemins qui suivent sa vallée, mènent nécessairement au sud des marais de Pinsk, en Wolhynie, Podolie et Ukraine. C'est probablement sur le Wieprz que s'effectuerait la fusion des corps venus de la Turquie avec les grandes armées poussées sur Varsovie, c'est par conséquent placée à cheval sur le Wieprz, qu'une masse concentrée devrait prévenir cette jonction, et l'endroit où la rivière décharge ses eaux dans le lit de la Vistule, considéré comme nœud de

la base et de la ligne d'opération, acquerrait de l'importance à mesure que les deux grandes ailes russes s'en rapprocheraient pour s'y marier.

Pulawy et Kozienice méritent alors de fixer l'attention des armées belligérantes; c'est dommage que les communications n'y soient pas mieux frayées. On y arrive de la Wolhynie par Wlodzimierz, de la Lithuanie par Brzesc et de la Galicie par Zolkiew.

Il résulte de tout cela, que loin de s'étendre en divisions morcelées depuis les sources jusqu'à l'embouchure d'un fleuve dont on a à cœur de disputer le passage, il faut se masser sur un ou deux foyers stratégiques, d'où l'on puisse atteindre les points faibles de la ligne, et fondre sur l'ennemi avec vigueur, rapidité et ensemble, à l'instant où embarrassé par les préparatifs de passage, il se divise pour voiler ses mouvemens et isole ses colonnes au-delà et en-deçà de la barrière. Un obstacle topographique n'est pas un mur chinois dont l'inertie fait toute la puissance; c'est un pivot qui protège et facilite l'offensive de l'armée qui s'en sert.

En appliquant ce principe à la ligne de la Vistule, on se fera facilement une idée générale et caractéristique de la campagne de 1831. On se figurera toute la force d'un peuple refluée vers le cœur de la Polgne et là, concentrée et attentive, épier l'occasion de se jeter en masse sur les nombreuses colonnes parties toutes de différens points d'une base de 100 milles, et poussées vers le même sanctuaire. Puis on jette un coup d'œil sur la carte, et mesurant la distance qui sépare l'embouchure de la Narew de celle du Wieprz, on s'habitue à considérer cette ligne de 17 milles, comme unique et suffisante base d'opération d'une armée qui laisse à l'agresseur les embarras de la campagne et ne se réserve que les chances de la bataille qui doit la dénouer. Alors toute l'attention du lecteur se fixe sur les deux extrémités de cette bandière, et ses idées se rapportent aux mouvemens qui s'y opèrent. D'abord

on examine si cet axe que son peu d'étendne permet de rendre très-solide, est réellement à l'épreuve d'une brusque et générale offensive; si les communications des deux rives sont ouvertes aux défenseurs et fermées aux assaillans; si ses bords sont assez difficiles pour retarder les progrès de l'ennemi et couvrir les manœuvres de ceux qui ont à en profiter.

On voit avec regret que l'ait n'a pas tiré tout le parti possible du confluent septentrional, et qu'il a tout-à-fait négligé celui qui forme l'autre extrémité.

Parmi les grands torts de la dictature, était celui de n'avoir pas fixé d'avance l'enceinte de la campagne et de n'y avoir fait aucun préparatif de résistance. Puisque la charte inviolable avait marqué l'offensive au sceau de l'anathème, il était évident que le premier théâtre stratégique livré en entier à l'ennemi ne jouerait aucun rôle, et que c'était entre le Niemen et la Vistule, ou entre la Vistule et l'Oder que se viderait la querelle. En tout cas, la Vistule devenait la base des mouvemens stratégiques et la nécessité de s'emparer de ses confluens, de les fortifier et de les couvrir par des ponts, était claire et trop bien sentie, pour qu'il fût pardonnable de l'avoir négligée, et cependant Modlin, Serock et Zegrze débouchés de la plus haute importance pour toute armée maitresse de Varsovie et du coude de la Vistule, n'avaient pas même été remarqués. Modlin dont il eût importé de troubler les défenses et les batteries, fut laissé dans un état de médiocrité, qui le mettait à peine à l'abri d'une sérieuse insulte. Pour Serock, qu'il eût été si facile et si nécessaire de rendre respectable, en relevant ses vieux parapets dégradés, on l'abandonna tout-à-fait. Ou pouvait couvrir le pont de Zegrze par une tète de pont, et préserver l'armée d'une attaque de flanc, et on ne le fit pas. Ainsi le Bug barrait en vain la vallée de la Narew et la route d'Ostrolenka; l'ennemi pouvait marcher sur Varsovie par Jablonna

et tourner la gauche de l'armée comme le fit Szachowskoï sans éprouver la moindre résistance. Tous les avantages du confluent devenaient illusion, faute d'être habilement exploités, et la géographie favorisait en vain des imbécilles.

Quant à l'embouchure du Wieprz qui ne pouvait manquer de servir de but aux tendances des deux ailes de l'armée de Diébitsch, on n'y fit pas la moindre attention. L'aile droite polonaise fut tout-à-fait privée de base d'opération; on ne lui ménagea pas un pied-à-terre où elle pût sans inquiétude rallier 6,000 hommes, et les faire passer sur l'autre rive. Dans ses excursions, réduite par l'absence de larges et commodes débouchés à des vagabondages de miquelets, cette aile se trouva toujours forcée d'aller chercher un refuge à 20 milles en avant au centre de l'aile gauche ennemie, dans une place forte située en l'air et qu'il était plus raisonnable de tourner que d'assiéger. Zamosc que le Grand-Duc s'était flatté de rendre imprenable par de beaux escarpemens, des casemates à la Montalembert et des ouvrages avancés, loin de protéger l'aile droite de l'armée polonaise, absorba toute sa vigilance sans lui offrir aucune des garanties de succès que la stratégie réclame des fortifications. Son isolement au milieu de grandes plaines en dehors de toute barrière topographique et de toute communication importante, son éloignement de la Vistule et son emplacement aventuré sans but avoué, le rendait bien plus difficile à garder que précieux à défendre. Il pouvait servir tout au plus d'une espèce de port où allaient se refaire les débris des partisans disgraciés, et se reposer les aristocrates las de se battre. On y laissa 100 pièces de canon non employées, tandis qu'il eût été si urgent d'en armer les batteries du bas Bug; une forte garnison qui n'eut pas un coup de fusil à tirer, et une réputation d'*imprenabilité* qui fut cause qu'au lieu de perdre leur temps à l'investir et à ouvrir la tranchée, les généraux russes la laissèrent en arrière et n'en passèrent pas moins la Vistule.

Entre les embouchures du Wieprz et de la Narew se trouve celle de la Pilica, rivière qui coule de l'ouest, et qui est assez considérable pour être comptée au nombre des gros affluens de la base d'opération. Leurs eaux se marient au bourg de Potycza que l'on fortifia dans la suite, mais auquel on n'attacha aucune importance avant la campagne.

C'était encore un soin secondaire, parce que ce point-là ne pouvait jouer qu'un rôle accidentel, et qu'il est dangereux de retrancher des postes que l'on ne peut garnir tous, sans trop éparpiller l'armée. Dieu eût voulu, que ç'eût été par de pareilles considérations qu'eussent été influencés nos ingénieurs, en négligeant de fortifier la base de l'armée ; mais on n'est pas tenté de le croire, en considérant les immenses et inutiles travaux dont ils encombrèrent le contour occidental de Varsovie.

Autant il était pressant de se ménager une sortie commode et respectable sur la rive droite de la Vistule, par la tête de pont de Praga, autant il était futile de fatiguer toute une ville pour retrancher une enceinte qui n'avait aucune valeur militaire, et qui n'empruntait son prestige qu'à des préjugés devenus populaires à force d'être propagés par les sommités doctrinaires. Fortifier Varsovie, c'était bâtir une prison à 80,000 hommes, et avec 80,000 hommes on pouvait, après une bataille gagnée, marcher sur Saint-Pétersbourg. Le véritable moyen de faire battre une armée quelle que soit sa puissance numérique, c'est de l'enfermer dans des lignes dont l'étendue empêche de garnir tous les points. Or, qui connaît Varsovie et ses vastes faubourgs, s'étonnera qu'on ait pu sérieusement penser à se défendre derrière des retranchemens tracés sur leur développement. On avait beau entasser lunette sur lunette et redoute sur redoute, c'était multiplier les embarras et les entraves, et élever à grands frais des ouvrages dont on était sûr de ne pouvoir occuper que le tiers tout au plus; alors c'était fournir à l'ennemi

des approches et des tranchées contre ceux que l'on pouvait defendre. Et si Diébitsch parvenait à franchir la Vistule, sans être entamé dans ses pénibles marches de flanc, ou bien surpris au passage même, ce n'était certes pas Varsovie qui pouvait l'arrêter, moins encore ses retranchemens. Toute l'espérance du pays reposait sur l'armée, et celle-la n'avait pas besoin de faux appareils pour faire son devoir. Avant, comme après la prise de la capitale, pourvu que les troupes ne fussent pas trop sensiblement maltraitées, il leur restait toujours dans l'offensive et dans d'audacieux pélerinages, des ressources que ne pouvait leur ravir qu'une défaite en bataille rangée ; c'était à elle de l'éviter, et l'enfantine détermination de se clouer à des lignes fortifiées, était précisément le moyen de la provoquer.

D'ailleurs ces lourds et pédantesques remparts que la patience oppose à la foudre des conquêtes sentent trop le moyen-âge; un habile capitaine sait toujours les éviter s'ils sont formidables, et en tirer parti s'il leur manque un seul degré de perfection. Les fortifications doivent être soumises aux exigences de la stratégie, et ne couvrir que les endroits déterminés par la configuration géographique du théâtre de campagne, sans quoi elles sont un art dénué d'application et servent mieux l'assaillant que leurs défenseurs.

On fortifie des points d'une haute importance militaire; on fortifie les embouchures et les confluens des rivières, quand les rivières sont des bases et des lignes d'opération; on fortifie les débouchés d'une armée et les pivots des grandes manœuvres; on fortifie tout ce qui peut être défendu par 3,000 hommes; mais on ne fortifie pas des espaces pris au hasard et plus exigeans qu'utiles; on ne fortifie pas des espaces à la garde desquels il faut sacrifier de quoi gagner des batailles et faire des conquêtes. C'est aux fortifications de protéger l'armée et non à l'armée de protéger les fortifications.

Dans une campagne de laquelle dépend l'avenir d'un peuple, toutes les considérations secondaires doi-

vent être immolées à une grande idée de persévérance et d'énergie. Tous les points, qui pourraient influencer les mouvemens et fournir des prétextes de temporisation et de circonspection aux malveillans, doivent être abandonnés. Il ne faut point à une nation enrégimentée de ces épouses exigeantes et jalouses, qui la fatiguent par leurs terreurs et l'attachent par leurs attraits. Une belle et grande ville comme Varsovie, était un véritable embarras pour les défenseurs de l'indépendance polonaise. Il fallait tournoyer autour d'elle et s'encloîtrer dans sa sphère stratégique, pour la couvrir comme un sanctuaire. S'élancer à dix lieues hors de cette sphère, c'était livrer Varsovie aux partisans qui de temps à autre franchissaient la Vistule; et pourtant on se résignait à d'aussi gênantes obligations, afin de conserver une cité, qui dans les vastes calculs d'une guerre opiniâtre et nationale, n'aurait pas dû peser plus que tout autre débouché de la Vistule.

Considéré comme instrument de triomphe, Modlin avec ses baraques en bois et sa population de juifs, valait plus que la splendide Varsovie. Et puis, avec de la confiance et de la bonne volonté, un homme de génie trouve souvent à satisfaire tous les besoins à la fois. Puisqu'on tenait tant à posséder Varsovie, il fallait en abandonner la défense à ses faubouriens, transporter les obstacles artificiels dans les rues, et élever des barricades intérieures, au lieu de retranchemens extérieurs. Pour disputer des quartiers à une armée, il ne faut ni 80,000 hommes, ni discipline, ni ordre, ni grandes ressources; 20,000 sans-culottes logés dans les maisons, armés de pavés et d'eau bouillante, sont de plus terribles adversaires que 100 bataillons et 200 bouches à feu systématiquement éparpillés sur cinq lieues de développement et invariablement asservis aux dispositions des lignes retranchées qu'ils garnissent. Notre siècle d'émeutes a singulièrement perfectionné et accrédité la guerre des rues; la science des barricades a fait de merveilleux progrès, et pour peu que les rois

s'amusent à provoquer les révoltes, dans les grandes villes, le peuple deviendra invincible par habitude.

La doctrine qui maîtrisait la Pologne, redoutait beaucoup l'entraînement des carrefours et s'attacha toujours à réprimer les grands rassemblemens; et bien que, dans la suite, Krukowiecki ait fait bâtir de nombreuses barricades dans l'intérieur de la ville, elles n'étaient destinées qu'aux troupes de ligne. Ainsi tout projet de résistance populaire étant banni, ce fut l'armée que l'on chargea de protéger Varsovie. Alors cette idée, étant devenue dominante dans les conseils de guerre, tous les plans y furent assujétis. On s'y cramponna comme à un principe de croyance; on oublia tout afin de la satisfaire. S'il ne fallait qu'avancer pour vaincre, on renonçait à la victoire plutôt que de quitter le palladium; si l'on ne pouvait rester sous Varsovie qu'au prix d'une défaite, on préférait être battu que de se déplacer. Varsovie fut le tombeau sur lequel on se coucha avec résignation en attendant le coup mortel; Varsovie fut la chaise curule sur laquelle s'assit l'armée en bravant l'insolence du Gaulois. Cette opinion s'appesantit sur les consciences de l'état-major et du gouvernement comme un cauchemar tyrannique. Ce qui n'était pas en rapport direct avec la défense de Varsovie, était considéré comme épisodique ou dangereux. La défense de Varsovie fut exactement pour la guerre, ce qu'était déjà la charte de 1815 pour le politique: une sentence absolue, arrogante, obstinée, une chimère arbitraire et absurde à laquelle on sacrifiait les plus chers intérêts de la patrie.

Quand un gouvernement ou un général se passionne, se fanatise pour une maxime, et que cette maxime est une sottise ou un sophisme, l'état périt. C'est ce qui advint en Pologne.

Il reste encore à savoir, si une armée battue entre la Vistule et le Niemen, est perdue sans ressource, et s'il n'existe plus en Pologne de rempart derrière lequel elle puisse se refaire et continuer la guerre; or ce rem-

part ce sont l'Oder, et les Carpates d'où sort l'Oder. Entre ce fleuve et la Vistule, s'étend un troisième théâtre de campagne aussi vaste, aussi fertile, aussi riche en combinaisons stratégiques et en positions défensives que les deux autres.

Comme le premier se distingue par son étendue, sa classification en méridional et en septentrional, la hardiesse de ses contours, sa position avancée et saillante, la profondeur de ses forêts, l'étendue de ses inabordables marais, la multiplicité de ses affluens, et la réduction de ses communications à quelques réseaux de chemins, savamment enlacés et réunis en plusieurs nœuds, qu'il s'agit de saisir et de maîtriser; comme le deuxième théâtre frappe par la centralisation de ses lignes, le resserrement de son enceinte, ses foyers résumés en deux points capitaux, ses lignes d'opération convergeantes en rayons vers le commun confluent des rivières dont elles empruntent les vallées et l'excellence des chemins; le troisième est caractérisé par la solidité de sa base, sa situation au centre des ressources européennes, ses places fortes, ses routes et ses montagnes, le développement de ses communications par la mer Baltique et l'Autriche, puis son rapprochement des sources des plus grands fleuves de l'Europe occidentale.

La clef de cette arène est à l'extrémité occidentale des Carpates où l'Oder et la Vistule prennent leur source. Une armée réunie dans cet espace, peut à volonté s'allonger vers le nord pour faire tête aux troupes qui tenteraient de forcer la ligne de l'Oder, s'étendre en-deça et au-delà de la Vistule, pour couper leurs communications, si elles s'aventuraient en flèche entre l'Oder et la Baltique, ou bien se glisser entre les Carpates et le Dniestr à l'effet de s'enfoncer dans les provinces méridionales de l'Empire et de transporter la guerre dans les contrées où une armée européenne est le plus à redouter.

Dans la première hypothèse, les places fortes de la

Silésie et de l'Oder, ensuite la coopération des flottes envoyées dans les ports de la Baltique, favoriseraient puissamment l'armée défensive; mais une résistance passive n'est pas au reste convenable à qui fait la guerre à la Russie: c'est-pourquoi se borner à occuper les places de l'Oder et à barrer aux envahissans les chemins de l'occident, serait un triste rôle.

On devrait toujours recourir à la deuxième ou à la troisième hypothèse. Alors surtout il faudrait s'éloigner le moins possible de l'embranchement des vallées de l'Oder et de la Vistule. Soit qu'on voulût s'emparer des communications de l'armée russe, par Cracovie, Sandomierz, Pulawy, Varsovie, Torun et Gdansk, soulever la Pologne sur ses derrières et la couper de sa base; soit qu'on se crût en force de marcher en Ukraine puis sur la Desna par les vallées du Dniestr et du Boh, les pieds des Karpates où aboutissent toutes les vallées et toutes les routes, ne perdraient rien de leur importance.

En général, en optant entre l'Oder et les Karpates, entre la base septentrionale et la base méridionale du troisième théâtre, c'est à celle-ci que l'armée européenne devrait donner la préférence. Il faudrait permettre aux colonnes russes de s'aller briser contre les escarpemens des forteresses silésiennes, d'allonger le cou vers l'occident et de s'éloigner de leurs magasins et de la Pologne, hors de laquelle une armée russe n'est rien. Dans ses conquêtes, un ennemi établi sur son flanc, et surtout sur son flanc gauche, lui donnerait bien plus d'inquiétude qu'un ennemi qui la regarderait en face; cette maxime est appliquable à toutes les campagnes, mais à celle-ci particulièrement.

Dans le cas où l'occupation de l'extrémité occidentale de la Pologne, serait la conséquence d'une défaite sur la Vistule, la ligne des Karpates deviendrait encore plus précieuse; elle favoriserait une retraite parallèle et rendrait la victoire des Russes inutile, en livrant

au vaincu leurs communications, la rive droite de la Vistule, les vallées du Dniestr, du Boh, et les provinces du midi, but que des hommes entreprenans ne doivent jamais perdre de vue en faisant la guerre à la Moscovie.

Tâchons maintenant de nous résumer :

De tout ce que nous avons dit depuis le commencement de ce chapitre, il résulte que la Pologne est divisée en trois grands théâtres stratégiques sur lesquels on peut transporter successivement la guerre. Le premier entre le Dniepr, la Dzwina, le Niemen et le Bug; l'autre entre le Niemen, le Bug et la Vistule; le dernier entre la Vistule, l'Oder et les Carpates. Les clefs du premier, sont les deux routes qui enjambent les marais de Pinsk et notamment les points de Brzesc-Litewski et de Mozyr, assis au deux extrémités opposées de la Prypec. En supposant une invasion par la vallée de la Desna, Kiiow absorberait toute l'importance des autres bases d'opérations. La clef du second est la ligne de la Vistule, depuis l'embouchure de la Narew jusqu'à celle du Wieprz centre où se nouent toutes les lignes d'opérations du nord et du midi. La clef du troisième est Frydek ou le point des Karpates également à la portée de la vallée de l'Oder, de la vallée de la Vistule et des chemins qui conduisent en Podolie et en Ukraine.

Une armée battue au nord ou au midi des marais de Pinsk, doit se retirer sur Brzesc sur le Bug d'où elle peut ou reprendre l'offensive contre les corps poursuivans séparés par la Prypec, ou se replier sur Modlin et Varsovie. Dépostée de l'angle formé par le confluent de la Wkra, de la Narew et du Bug, elle doit se garder de descendre la Vistule et de se réfugier dans les places de l'Oder; ce serait livrer à l'ennemi les clefs du troisième théâtre, s'isoler des Carpates, et s'exposer à une poursuite de front, la moins dangereuse pour le vainqueur et la plus désastreuse pour le vaincu. Il faut au contraire remonter la vallée de la Vistule

jusqu'à sa source, et se placer sur le flanc gauche de l'ennemi d'où il est facile de reprendre le dessus en débordant dans les provinces du midi; c'est détourner l'attention de l'ennemi des places silésiennes, et mieux les défendre que si on les occupait, puis se ménager la faculté de le punir, s'il s'avise de persévérer dans l'intention de les conquérir, pour s'ouvrir les portes de l'Allemagne.

Quoiqu'il advienne, la Pologne est un des plus beaux, des plus vastes et des plus inépuisables théâtres de guerre, qui existent sur la terre. Elle a son Est pour un Bonaparte, génie ardent qui embrasse l'espace et n'a pas trop du globe pour s'ébattre et conquérir; elle a son milieu pour Frédéric, génie concentré et systématique qui frappe avec calcul et se repose avec prudence; elle a son Ouest et son Sud pour un Mithridate, génie héroïque et persévérant qui se retrempe dans les désastres, et par des manœuvres hardies et étourdissantes, reprend l'offensive après dix batailles perdues! Que n'a-t-elle pas encore? Ses forêts où on n'est jamais subjugué quand on a cent hommes déterminés et cent fusils de chasse; ses marais qui refusent l'entrée de leurs dédales à qui n'y est pas né; les Karpates qui regardent la Pologne et la Hongrie, les Karpates d'où s'est échappée une mer et où peut se réfugier un peuple entier de sans-culottes devant tous les escadrons et toutes les batteries de l'Europe royale; sa population constituée en rébellion permanente contre la tyrannie; ses dégels du printemps pour arrêter les Asiatiques; ses fleuves couverts de glace en hiver, pour porter les colonnes de l'occident en Asie; son abondance et sa passion de liberté.

C'est un bien grand malheur que d'avoir pu méconnaître tant d'anvantages et lorsqu'on considère que de toutes les armées qui se sont battues en Pologne, fort peu d'entr'elles en ont profité, on est presque tenté de l'attribuer à quelque désolante fatalité.

La dernière campagne de Pologne en est un bien

triste et frappant exemple, mais avant d'examiner ce qu'il restait à faire aux Polonais de 1831 dans la situation où les avaient placés les tergiversations du Dictateur, il faut jeter un coup d'œil sur leurs ressources militaires.

Les nouvelles levées n'étant pas encore organisées et ne formant qu'une masse confuse de 40 à 45,000 fantassins, on ne compta plus que sur la vieille armée contenant treize régimens d'infanterie, composés chacun de trois bataillons à 800 hommes, de neuf régimens de cavalerie, formés chacun de cinq escadrons à 200 chevaux, et de 72 pièces d'artillerie reparties dans six batteries à pied et trois à cheval; de plus un bataillon de sapeurs, un régiment de vétérans mis en activité, un régiment de volontaires varsoviens nouvellement levé, le service du train et des ambulances, et deux batteries à la congrève. Toute cette armée pouvait monter à 45,000 hommes, en y comprenant quelques escadrons de krakus fraîchement organisés, plusieurs bataillons de francs-chasseurs et le 20[me] de ligne armé de faulx.

Au reste ces troupes étaient admirablement équipées, disciplinées et exercées. C'étaient peut-être les meilleures de l'Europe, et à en juger par les peines que s'était données pendant quinze ans un bizarre routinier pour en faire une légion modèle, on n'en sera pas surpris. Tous ces soldats pouvaient passer une rivière à la nage, tirer un oiseau au vol et manier la baïonnette avec une adresse et une dextérité étrangères à toutes les autres armées du continent. L'Univers connaît les lanciers polonais, et quant à l'artillerie, il suffit de dire qu'elle démonta le tiers de l'artillerie russe, fit sauter plus de 60 caissons et fit taire partout des batteries doubles de calibre et triples de nombre. On vit dans une bataille, l'ennemi renouveler trois fois ses batteries et les enlever les unes après les autres toutes démontées !

Rien ne paraissait impossible avec une pareille ar-

mer, mais sa faiblesse numérique était trop frappante; cette faiblesse était d'autant plus désolante, qu'il fallait doubler tout au plus les bataillons pour les rendre invincibles et que les indécisions seules du dictateur, avaient empêché de les tripler et de les quadrupler même.

Avec 80 à 90,000 hommes moitié vétérans, moitié recrues, un homme de génie se portant en masse sur les points décisifs et les corps morcelés de l'armée czarienne, était capable de ramener la guerre sur le territoire russe, mais avec 45,000 hommes, il était difficile d'agir sur une grande échelle. A moins d'abandonner tous les foyers stratégiques du royaume, dernière et nécessaire ressource d'une guerre d'extermination, on ne pouvait en imposer à l'ennemi sur partout de sa supériorité matérielle quelques erreurs qu'il commît et quelque éparpillées que fussent ses colonnes.

On regrettait alors ces intrépides paysans dont on n'avait su rien faire. Leurs terribles faulx sur lesquelles on avait fait tant de commentaires, se rouillaient dans la Loue, et eux-mêmes découragés par la faim et l'ennui des cantonnemens, étaient tout a dresser. Si on les eut dès le lendemain de la révolution, assimilés aux régimens de ligne et confondus avec eux, on eût créé une excellente armée où un heureux mélange d'enthousiasme et de discipline, aurait de bonne heure habitué les vieilles et les nouvelles levées, à se considérer comme enfans des mêmes principes et défenseurs de la même cause. On eut en doublant de faulx les rangs des fusiliers donné à la fois un plus grand développement au feu des bataillons déployés et plus de poids et de profondeur aux colonnes d'attaque. On eût en mariant les recrues aux vétérans, fourni aux premiers un exemple continuel d'ordre et d'obéissance, et associé aux autres des compagnons qu'ils eussent chéris comme des protégés et défendus comme leur ouvrage. Les premiers mus par la reconnaissance,

les autres par le point d'honneur, se fussent surpassés en bravoure et en générosité; l'émulation eût ennobli jusqu'aux haines, et la communauté de gloire et de revers achevé une fusion qu'il fallait regarder comme première condition de concorde et de prospérité.

Au lieu de cela, nous avons vu comment Chlopicki intéressé à désarmer le royaume, s'attacha d'abord à isoler l'organisation des deux armées, puis à contrarier celle des jeunes levées; comment les anciens régimens influencés par l'opinion des généraux de la vieille roche conservèrent leurs préjugés militaires et leur fâcheux esprit de corps, et comment les nouveaux livrés à des hommes incapables, s'énervèrent avant de parvenir à la maturité.

Des inépuisables élémens qu'enfantaient le patriotisme et les richesses du pays, le Dictateur n'avait extrait que les troisièmes bataillons et les cinquièmes escadrons, vieux soldats rappelés sous les drapeaux depuis la révolution, un petit nombre d'habiles tireurs enrégimentés et quelques escadrons de Mazurs et de Krakus. Son dernier décret du 11 janvier ordonnait la formation de quatrièmes bataillons et de sixièmes escadrons; mais suivant la louable coutume des organisateurs, l'enrôlement traînait en longueur et l'équipement était à peine ébauché. Il restait dans les dépôts 16 régimens de faucheurs, 8 régimens de cavalerie armés de lances et 40 pièces d'artillerie ramassées par toute la Pologne. Il manquait des fusils à tous ces hommes, car la belle collection d'armes livrée au peuple le 29 novembre, avait passé entre les mains des Juifs qui les vendaient aux armuriers dix gros la pièce ou les exportaient en Prusse. Malgré les ordres réitérés et les visites domiciliaires on n'en avait retrouvé que 15,000 qu'on avait données aux troisièmes et quatrièmes bataillons.

D'abord les faulx employées dans les troisième et quatrième rangs valent mieux que les baïonnettes, et si, comme nous l'avons dit plus haut, on eut mêlé les

faucheurs à la troupe de ligne, on n'eût pas été réduit à renoncer aux recrues, faute de fusils. Il est vrai cependant qu'en isolant des faucheurs à peine familiarisés avec la discipline militaire. on ne pouvait raisonnablement les exposer au feu ; il fallait leur donner des armes avec lesquelles ils pussent lui répondre ou attendre qu'ils fussent faits au brouhaha des batailles. La Pologne ne manquait ni de fer ni d'armuriers, et il n'eût pas été difficile de fabriquer des fusils et de couler des canons, mais elle manquait d'habiles et d'infatigables administrateurs. D'ailleurs pendant un mois entier l'Autriche avait autorisé l'importation d'armes à feu en Pologne; on avait dédaigné d'en profiter et lorsque cette voie d'acquisition fut fermée, on ne sut pas y suppléer.

Les ouvriers ne s'occupaient que de réparations; les intrigues de personnalité traversaient toujours les plus frappans intérêts du pays, et telle fabrique restait deux mois sans chef, parcequ'on ne savait qui y placer sans déroger aux droits d'ancienneté. Dans les ateliers militaires on préférait les étrangers qui prenaient double prix pour ne rien faire, aux Polonais qui ne demandaient que la nourriture et travaillaient par dévouement. Les magasins et les dépôts de matière brute étaient livrés à l'exploitation des administrateurs, les finances de détail aux agioteurs juifs, et les récoltes aux fournisseurs infidèles; tout cela pour ne pas déranger le passé et ne pas mécontenter les pillards de la restauration et les colonels de cavalerie. Quant à la fonte des canons on n'y mit ni plus d'ordre ni plus d'activité. Les fourneaux de Varsovie étaient mal organisés, le travail allait lentement, et bien que les cloches des églises eussent fourni plus de matière qu'il n'en fallait pour compléter douze batteries de douze pièces, on ne coula que vingt canons, et cela lorsque la campagne fut à son déclin. Le premier fourneau n'ayant pas été réputé commode, on n'en bâtit un autre et un troisième, que dans les mois de juillet et d'aout, lors-

qu'on savait à peine s'il y aurait une armée pour s'en servir. On ne voulut pas employer de canons en fer, parcequ'on les disait trop lourds; ils valaient cependant la peine qu'on en fit. Alors on eut recours aux canons de fonte et aux fonderies du palatinat de Cracovie; on en coula trente-six avec beaucoup d'empressement et de succès, mais il était tard; l'aile gauche russe passa la haute Vistule, les communications de l'armée avec les fonderies furent interceptées. L'armée fut réduite à cent-dix bouches à feu.

D'ailleurs si l'on n'eut pas trouvé le moyen de bien s'approvisionner en munitions, tant d'artillerie fut devenue inutile. On avait de la poudre pour trois ou quatre grandes batailles et voilà tout. Les moulins à poudre de Varsovie, quoique fort bien distribués et passablement administrés, manquaient de salpêtre. Les vieilles ruines et les caves des particuliers n'en fournissaient pas assez. On songea à établir des salpêtrières artificielles, mais cela comme le reste, quand l'ennemi fut aux portes de Varsovie. Les chefs de bataillons et de batteries ménageaient la poudre, et les généraux aristocrates se prévalaient de cette désolante penuerie pour temporiser.

Quoiqu'il en fut, tant que le sort du pays put dépendre des simples soldats, leur audacieuse intrépidité compensa toutes les erreurs de l'administration. Arrivés sur le champ de bataille, les faucheurs n'avaient pas de fusils, mais après une charge à l'arme blanche ils les prenaient sur l'ennemi. Quand les gibernes des grenadiers étaient vidées, ils s'élançaient la baïonnette en avant, et quant à l'artillerie, Dwernicki et d'autres sabreurs en fournissaient à l'armée.

L'infanterie active était divisée en quatre divisions,

La première commandée par le divisionnaire Krukowiecki, composée des 1er, 5e, 2e et 6e de ligne.

La deuxième commandée par Zymirski, composée du 7e de ligne, du 2e et du 4e des chasseurs à pied.

La troisième division de Skrzynecki, formée des 3e, 4e et 8e de ligne.

La quatrième division de Szembeck formée du régiment des grenadiers, des 1er et 3e léger. De plus le 20e des faucheurs, le régiment des vétérans, les enfants de Varsovie, un bataillon de sapeurs et deux bataillons de francs-chasseurs aux ordres de Kuszel.

La cavalerie formait cinq divisions, lanciers et chasseurs, avec deux escadrons de carabiniers. Elles étaient commandées par Lubienski, Suchorzewski, Tomicki, Jankowski et Rutié, soumis tous au divisionnaire des lanciers Weisenhoff. Outre 4 régimens de lanciers, 4 de chasseurs et un de carabiniers, tous vieux soldats, ces cinq divisions contenaient les nouveaux régimens de Cracovie, de Sandomir, de Lublin, d'Augustow, de Kalisz, de Podlachie, de Mazovie, de Plock, les uns complétés, les autres à demi organisés. Si toute la cavalerie eut été réunie, elle eût présenté un effectif de cent escadrons, mais elle ne le fut jamais. La lance était l'arme de tous ces cavaliers; les recrues s'en servaient avec autant d'adresse que les vétérans, montaient à cheval avec une agilité innée, et en deux semaines faisaient d'excellens soldats.

Dwerniki a montré ce que peut le paysan polonais le jour même où il quitte la charrue pour s'élancer à la charge en bravant la mitraille.

Les batteries étaient attachées aux divisions, Redel les commandait en chef.

Toutes ces forces étaient réparties dans des cantonnemens, aux environs de Varsovie, sur la rive droite de la Vistule. La rive gauche était couverte de dépôts où se remplissaient les cadres des nouvelles levées.

Il y avait de plus les 5e et 6e escadrons qui ne rejoignirent pas leurs régimens respectifs, mais formèrent dans la suite le corps de Dwernicki, puis les quatrièmes bataillons des 1er, 5e, 2e et 6e de ligne. Klicki auquel fut remis le commandement militaire de toute la rive gauche établit son quartier général à Radom.

Il fut décidé que toutes ces troupes ne prendraient pas part à l'ouverture de la campagne, mais qu'elles

attendraient que la vieille armée eût émoussé le premier choc des masses de Diébitsch, et que complétées et disciplinées à la faveur de cette résistance, elles rempliraient peu à peu les vides ouverts par la mitraille. Ce plan était le plus sage que l'on pût adopter après les pertes de temps causées par les vacillations de la dictature et le relâchement général qui en était résulté.

Quant aux garnisons de Modlin, de Praga et de Zamosc, qui toutes ensemble montaient à 15,000 hommes et 200 pièces de rempart, elles furent formées des quatrièmes bataillons dont les cadres n'étaient pas encore remplis. Modlin fut occupé par les quatrièmes bataillons des quatrième et huitième de ligne et du troisième des chasseurs; Mycielski et Ledochowski y commandèrent successivement.

Il y avait en batterie 60 canons, quantité très-insuffisante; en revanche Zamosc, qui devait jouer un rôle bien moins décisif, en comptait 200, bien qu'on ne pût y en employer que la moitié. Les quatrièmes bataillons des troisième et septième de ligne, des deuxième et quatrième de chasseurs y étaient en garnison; Sierawski y commandait. La tête de pont de Praga était défendue par 15 pièces de gros calibre et le régiment de Varsovie, et était commandée par le colonel Koss. Varsovie déclarée en état de guerre avait pour gouverneur le vieux Woyczynski aussi incapable et infirme que zélé patriote. Les fortifications de la ville tout inutiles qu'elles étaient, étaient loin de se trouver en état de défense. On commençait à travailler aux barricades intérieures.

Telle était la situation de l'armée le 6 février, jour où les premiers éclaireurs Zaporogues hurlèrent sur la rive gauche du Bug et du Niemen.

Certes il fallait une persévérance à toute épreuve pour hasarder une campagne, avec des forces aussi médiocres, mais le Rubicon était passé, et il fallait opter entre les catastrophes de l'héroïsme et l'ignominie de la potence.

Malheureusement la discorde régnait dans les conseils de Guerre, centre d'activité de cette époque. Chlopicki était l'idole renversée sur les ruines de laquelle dansaient et les courtisanes assyriennes et les bien-aimés du seigneur. Les grands et les plébéïens lui attribuaient les malheurs de la patrie; mais l'armée (et qu'était-on alors, quand on n'était pas de l'armée?) ne pouvait oublier le vieux héros aragonnais. Chez les hommes de guerre les affections sont très-durables et les préjugés plus enracinés que dans les autres classes. On a de la peine à se détacher d'un compagnon de gloire, fût-il criminel, car dans l'imagination du soldat la valeur résume toutes les vertus.

D'ailleurs invité par le modeste généralissime à remplir les fonctions d'une dignité dont celui-ci ne se réservait que le vain apparcil, il parvint à désarmer ses plus implacables ennemis, en subissant ce qu'il appelait ce nouveau genre d'épreuve. L'ambition et l'orgueil n'étaient pas les passions dominantes de l'ex-dictateur, mais il avait beaucoup d'amour-propre et ne souffrait pas de rivaux; aussi était-il haï des divisionnaires qui ne voyaient en lui qu'un obstacle à leurs droits d'ancienneté.

Les généraux Krukowiecki, Szembek, Skrzynecki, Weisenhoff, les colonels Prondzynski et Chrzanowski, ordinairement admis aux délibérations du grand conseil de guerre, tous jaloux l'un de l'autre, et ennemis tous de l'ex-dictateur, s'accordaient rarement sur les plus pressantes décisions, et peu habitués aux vastes préparatifs d'une campagne, provoquèrent enfin par leurs indécisions et leurs débats, une véritable anarchie militaire. Comme cela arrive dans de pareilles circonstances, la division gagna toutes les dépendances du conseil. Le généralissime trop faible pour la réprimer se laissait mener par son état-major. Les anciens divisionnaires refusèrent d'obéir à Chlopicki dépouillé de tout caractère légal, et se créèrent aux quartiers généraux de leurs divisions des espèces de Pachaliks

qui perpétuèrent l'animosité et influencèrent les grades inférieurs et même les simples soldats.

Et cependant le canon de Diébitsch avait grondé.

Trois systèmes de guerre dérivant de la situation politique et militaire de la Pologne à différentes époques du laps de temps qui s'était écoulé depuis la révolution, avaient successivement occupé toutes les capacités stratégiques. Le premier, basé sur l'énergie des autorités révolutionnaires, l'ardeur des troupes, le patriotisme des Lithuaniens et le délabrement de l'armée russe à la fin de 1830, avait été embrassé avec enthousiasme par tout ce qui voyait dans l'insurrection de novembre un présage certain de conflagration universelle et d'affranchissement général. Il consistait dans le désarmement du Czarewicz, dans une invasion au-delà du Niemen, dans le soulèvement de la Lithuanie, la concentration de toutes les forces disponibles de la Pologne sur les limites orientales, le désarmement du corps de Rozen s'il hésitait, son incorporation à l'armée patriote s'il le désirait, sa destruction s'il résistait. A l'époque où on se proposait de débuter ainsi, l'armée du Czar était éparpillée depuis la Bessarabie jusqu'aux régions septentrionales de l'Empire.

En marchant par Riga sur Saint-Pétersbourg, on n'eût pas trouvé 40,000 baïonnettes sur son passage et si l'on eût préféré s'enfoncer dans les provinces méridionales, on eût écrasé tous les corps échelonnés sur la frontière turque avant l'arrivée des corps lithuaniens et des grenadiers de Szachowskoï. La Moscovie refoulée dans ses déserts perdait dès l'ouverture de la campagne le titre d'européenne, et l'amour de la liberté (car les glaçons hyperboréens n'ont pu étouffer son flambeau) ranimait les cadavres de Pestel et de Murawiew, pour faire sonner l'heure fatale au dernier des Czars!

Le théâtre de la guerre rejeté tout de suite sur le Dniepr ou la Dzwina, servait de rempart à toutes les provinces polonaises, russiennes et lithuaniennes, qui

libres sous cette puissante égide, enfantaient sur l'espace de 12, 000 milles carrés, des armées, des magasins, des arsénaux, des fonderies, des hôpitaux, des trésors, tremblaient sous le poids de 14, 000,000 d'hommes soulevés à la voix des héros varsoviens comme les sables d'Afrique ramassés par l'ouragan, et se ruaient tout entières sur l'Asie, avant que l'Asie pût se remuer dans son lit de cendres, de neige et de squelettes. Pour peu qu'on eût concentré 80, 000 baïonnettes, 10, 000 chevaux et une centaine de canons, il fallait rouler avec cette avalanche, de goubernie en goubernie, balayer tout sur son passage, culbuter les détachemens, rompre les cordons, rouler toujours et en masse, fondre sur les corps isolés avant qu'ils pussent se reconnaître et se rejoindre, frapper sans relâche et sans pitié, et frapper les plus forts les premiers. Il ne fallait occuper ni points, ni espaces, ne séjourner nulle part et ne s'en prendre qu'aux hommes; il ne fallait avoir qu'une chose en vue: celle de détruire en détail les douze ou treize corps de l'armée de Diebitsch; réunie elle eût formé un globe de 200,000 têtes; morcelée, comme elle l'était, elle ne pouvait nulle part faire face à une armée de 40, 000 hommes; c'était donc cette circonstance qu'il fallait mettre à profit, et toute considération secondaire devait être immolée à cette unique et toute puissante idée.

C'était le cas d'appliquer les théories que nous avons développées en parlant du premier théâtre stratégique.

Nous avons expliqué plusieurs fois comment, satisfaisant aux vastes besoins de l'époque, animant l'enthousiasme par l'enthousiasme, nourrissant la guerre par la guerre et la victoire par la victoire; comment, assignant par la seule grandeur de ses conceptions une place à la Pologne parmi les plus puissans et les plus énergiques peuples européens; comment résumant dans un vaste plan d'invasion toutes les exigences sociales et politiques du pays, une vigoureuse et prompte offensive

sur les bords de la Dzwina, eût affranchi les Slaves, ébranlé ou dissouts le monstrueux édifice des Czars et épargné à l'Europe des guerres d'extermination.

Nous avons aussi expliqué comment les préjugés constitutionnels, les sourdes machinations de l'aristocratie et la servile obstination d'un homme égaré, s'y étaient opposés.

Lorsqu'un mois et demi se fut écoulé sans aucun résultat; lorsque les négociations se déclarèrent incapables même de suspendre un seul instant les armemens de la Russie, lorsque profitant de notre complète inaction, l'ennemi eut occupé toute la Lithuanie, rallié et massé tous ses corps, remplacé les officiers suspects de libéralisme par des barbares plus dociles aux ordres du tyran, épuisé, gaspillé, dévoré la terre, les récoltes et les hommes; quand Diébistch eut posé son pied sur le cœur et le cerveau de tout ce qui pouvait sentir et penser, le royaume se tordit de désespoir dans ses langes étroits, et le bandeau fut arraché de ses yeux.

Que faire alors qu'il n'y avait plus de Pologne à 25 milles de Varsovie? Mourir! Criait le peuple et se venger des infâmes qui l'avaient trahie; mais les diplomates ne désespéraient pas encore, ils croyaient pouvoir achever l'œuvre de la dictature sans la dictature; et bien que Chlopicki fût tombé, nos ambassadeurs assiégaient toujours les cabinets étrangers. A force de prôner les négociations, la faction de Czartoryski était parvenue à faire valoir les avantages d'une intervention diplomatique. Comme on s'accroche à tout dans la déteresse, on s'accrocha aussi à cette idée; et les stratégistes cherchèrent une arène de résistance passive dans l'enclos de 1815.

La France, cette éternelle étoile polaire de toutes les espérances déçues, absorba alors toute la confiance des Polonais. On supposa que liée par intérêt avec les Anglais, elle ramènerait facilement toutes les puissances constitutionnelles dans sa sphère d'attraction, et

qu'alarmée enfin des immenses préparatifs de la Russie, elle se prononcerait hardiment pour l'indépendance d'un peuple qui la couvrait de son amour, de sa poitrine et de ses trésors. La jalousie de la cour de Vienne, de la Suède, du Divan, de la Perse et de toutes les puissances dont se repaît l'avidité du Czar, les haines asiatiques des nomades qui dépensent toute leur délirante énergie en imprécations et en révoltes contre le régime de Carskoë-Selo, un incroyable concours enfin de probabilités issues de l'étrange situation où était placée l'Europe par les révolutions occidentales, tout parlait en faveur de la Pologne et semblait donner du poids à ses exigences.

En supposant toujours que les peuples et les rois opprimés feraient simultanément valoir leurs droits et leurs désirs, l'inflexibilité de la Prusse et de la Russie, restées seules dans la lice, pouvait être traitée de téméraire, et alors un armement général en Pologne, redoublant leurs embarras, était capable de disposer Nicolas en faveur de la paix, toujours avantageuse à celui qui ne paraît pas la demander. Ce raisonnement n'était pas dénué de sens, la chose était possible et encourageait les temporiseurs. Ce qu'il restait à faire dans un pareil cas, c'était de s'appliquer à une défense systématique et parallèle, si l'ennemi franchissait la frontière; rejeter ainsi l'odieux de l'agression sur la Russie, et ménager par une patiente et opiniâtre résistance, aux amis de la Pologne le temps et les moyens d'une intervention diplomatique ou militaire. La force de l'armée, l'ordre intérieur, l'abondance des vivres et du matériel, et surtout ce qu'on était convenu d'appeler en langue ministérielle, la justice de la cause, étaient les élémens de toute conduite ultérieure et devaient exclusivement fixer les soins du gouvernement.

Mais cet échafaudage chimérique de suppositions et d'espérances, fondé tout entier sur l'énergie intéressée de l'Europe constitutionnelle et la jalouse prévoyance des rivaux des Czars, croula de lui-même à l'instant

où la dégénération de l'une et la stupide insouciance des autres, se manifestèrent par des signes non équivoques. Et en effet, pendant que Mahmoud songeait plutôt à donner une nouvelle organisation au sérail, qu'à venger les désastres d'Andrinople; pendant que Metternich et son mannequin plus alarmés des insurrections italiennes que des conquêtes de Nicolas, immolaient leurs véritables intérêts aux principes de la sainte-alliance; pendant que Bernadotte fermait les yeux sur les affaires de la Finlande et l'accroissement de la puissance de son terrible voisin, afin de jouir en paix d'un diadème sali dans le sang de sa patrie; pendant que l'Asie ayant depuis long-temps oublié les Guerrays et leur redoutable vigilance, dormait ivre d'opium et de barbarie sous la tutelle de son bourreau, les premiers pas de la monarchie de juillet dans la carrière ouverte par les héros révolutionnaires, présageaient déjà une longue série de crimes et d'erreurs. Le juste-milieu, aux ordres de Perrier s'étant insolemment approprié la France, les moins prévoyans durent désespérer de la cause des peuples. L'Europe constitutionnelle attentive aux signaux du vaisseau amiral, le voyant arrêté dans la vase, pleura en silence et se tut comme le font toujours ceux qui n'ont ni l'énergie de combattre en personne, ni le talent de distinguer les fanfarons des braves en choisissant leurs champions.

Et cependant les hordes de Diebitsch allaient déborder; les interventions étrangères étaient appréciées à leur juste valeur. On avait beau en flatter et implorer l'Europe, l'Europe enveloppée dans son écaille d'égoïsme et de boue bavait de peur et reversait sur le bouc maudit tout ce qu'elle avait fait et dit au nom de la liberté.

Malgré son incapacité et ses discordes, le conseil de Radziwill profondément pénétré de la détresse du pays, laissant de côté les plaintes inutiles et les hymnes funéraires, songea à puiser dans une guerre à ou-

trance un salut qu'on n'avait pu trouver dans les démarches diplomatiques. Il n'était plus temps, il est vrai, d'envahir la Lithuanie, mais il était toujours temps de la soulever sur les derrières de Diebitsch; il n'était plus temps de transporter la guerre sur la Dzwina ou le Dniepr, d'affranchir la Pologne par une marche triomphale, et d'esclave de devenir conquérant; mais il était toujours temps de se défendre sur la Vistule, de profiter des fautes de l'ennemi et de tomber avec gloire. Il était toujours temps de mettre à épreuve le patriotisme du royaume, la persévérance de la Lithuanie, l'utilité des richesses topographiques du pays, l'enthousiasme du peuple et cet amour effréné de la liberté qui crée des héros et commande à la fortune. C'est une guerre nationale, défensive, favorisée par la nature boisée et marécageuse du théâtre de la guerre, par l'énergie et le concours de tout ce qui se glorifiait du titre de polonais, par le soulèvement spontané et imprévu de la Lithuanie sur les derrières des armées engouffrées dans le royaume; c'est une guerre calquée sur la délivrance de l'Espagne que le conseil de guerre paraissait rêver depuis que toute espérance d'intercession étrangère s'était dissipée. En adoptant ce plan de résistance, il pouvait opter à son aise entre les divers systèmes théoriques accrédités par l'histoire; il pouvait aussi en suivre plusieurs à la fois, ou même se piquer de ne pas en avoir. S'il tenait à conserver la capitale et la ligne de la Vistule, il était maître de masser l'armée dans l'angle de la Narew et de la Vistule; si plongeant du haut de sa noble détresse sur de plus vastes espaces, il se flattait encore d'éveiller des transports assoupis par le malheur et les erreurs des gouvernans, toute la Pologne russe armée en guérillas lui restait pour ressource.

S'il désirait allier les deux modes d'extermination et marier les râles du tocsin aux feux de peloton, il avait à ses ordres assez de cœurs, d'enthousiasme, de vengeance, de dévouement, de fourches, de bruyè-

res et de braconniers pour dévorer les 200 bataillons de Diebitsch engrenés aux baïonnettes de la vieille armée.

Et c'est avec l'idée confuse et générale de ce plan que le conseil de Radziwill arrêta que l'armée se retirerait dans le fond du royaume, à mesure que les masses moscovites avanceraient. Les troupes concentrées ainsi sous la protection de la tête du pont de Praga si l'ennemi entrait par Brzesc, sous celle de Modlin s'il arrivait par la vallée de la Narew, devaient accepter la bataille, pendant que la Lithuanie nécessairement délivrée du feld-maréchal et de ses 180,000 hommes, se révolterait en masse et couperait toutes les communications des hordes victorieuses ou vaincues avec leur base d'opération.

Alors commençait la guerre de partisans, épouvantail des conquérans aventurés avec leurs lourdes masses au milieu des peuples soulevés; fléau infernal que le ciel a confié aux mains des opprimés pour châtier le superbe, la veille de ses triomphes.

Le vieux Kniaziewicz héros des forêts de Hohenlinden, terreur des insurrections napolitaines, donna à ses compatriotes des conseils qui, suivis avec art et persévérance, eussent peut-être suppléé à toutes les combinaisons de la stratégie. Il prescrivait aux habitans des campagnes, d'enfouir les vivres, d'abandonner et de réduire en cendres leurs habitations, de se réfugier dans les immenses et impénétrables forêts du pays avec les ressources et les munitions; de détruire les ponts, les gués, les routes, et d'entraver sans relâche la marche de l'ennemi par des combats multipliés, mais de peu d'importance.

Les braconniers armés de leurs fusils de chasse, les paysans de leurs faulx, de leurs pioches et de leurs fourches, tous divisés en petites bandes et embusqués sur le passage des colonnes russes, devaient les harceler, les provoquer, les fatiguer, les affamer par des attaques de convoi et des alarmes nocturnes, et les ré-

duire enfin ou à s'éparpiller en détachemens mobiles pour exterminer les partisans, où à se masser toutes pour leur resister. Dans le premier cas, elles risquaient d'être battues en détail par l'armée de ligne, dans l'autre de périr entassées, affamées, empestées, assaillies de toute part, isolées de leur base sur un oasis de boue et de ruines au milieu d'un immense incendie. Les désastres de Moscou et d'Espagne, les catastrophes de Saint-Domingue, d'Égypte et d'Italie, étaient là vivants encore dans le souvenir de nos légionnaires pour parler en faveur du système des partisans. Et puis le genre de défensive que l'on se proposait, n'exigeait nullement qu'on négligeât les occasions de profiter des fautes de l'ennemi; qu'on se bornât à une éternelle retraite, à une unique idée de concentration sous Varsovie, et que l'on s'abstînt de reprendre l'offensive avec un changement de circonstances; on devait au contraire épier tous les faux mouvemens de l'ennemi, céder au nombre, mais se tenir toujours prêt à faire volte-face pour surprendre et culbuter les corps détachés du tronc de l'armée czarienne ou l'armée elle-même, si elle se brisait en colonnes séparées par besoin ou par erreur.

Dans une pareille guerre il était inutile de s'assigner un théâtre stratégique et de se restreindre dans une enceinte déterminée. Le royaume, la Lithuanie, les provinces russiennes, la Moscovie elle-même, tout pouvait simultanément, alternativement ou successivement servir de champ aux ébats des armées belligérantes; l'armée de ligne devait se rallier sur la Vistule, puisque c'était sur la Vistule qu'étaient centralisées ses ressources et ses bases, mais les guérillas, qui portaient leurs ressources dans leurs besaces et leur base dans leurs gibernes, pouvaient librement vagabonder du Dniepr à la Vistule, et de la Baltique à la Crimée.

Tout présageait qu'avec un plan si savamment combiné, on compenserait encore les avantages d'une in-

vasion en Lithuanie. Le patriotisme des Polonais ne le cédait en rien au fanatisme des héros de Rostopczyn, des miquelets catalans, des Nègres, des Bedouins et des Lazaronnis; on eût dit qu'il ne leur manquait rien pour faire de redoutables partisans, et pourtant la Lithuanie fut la seule qui en fournit quelques milliers! C'est que des considérations exclusivement attachées à l'esprit de l'époque et au caractère national, ou issues de circonstances d'abord imprévues, vinrent traverser ce système de défense.

Indépendamment de la morgue routinière des chefs, une passion de doctrine militaire s'était, pendant les dernières années de la restauration emparée des Polonais. On croyait généralement qu'on ne pouvait être utile à son pays qu'en entrant dans les rangs de la vieille armée; principe d'une certaine valeur, s'il était aussi facile d'être bon grenadier qu'intrépide guérillas. Les généraux éblouis d'abord par les raisonnemens des hommes entreprenans, applaudirent au système des partisans; mais lors qu'invités à favoriser ses succès, ils se sentirent tout-à-coup entourés d'un mélange confus de caractères, de conceptions et de principes, ils s'imaginèrent que ces innovations ne tendaient qu'à altérer leur autorité, à introduire un dangereux esprit de désordre et d'indépendance dans les rangs, et jaloux de la considération et du respect dont ils jouissaient comme premiers soldats, ils craignirent de les perdre comme médiocres partisans.

Les officiers, puis la ligne répétèrent en cœur anathème contre les partisans; ce nom fut tourné en ridicule, tout le monde voulut être du quatrième de ligne ou du premier de lanciers, et une foule de braves qui eussent à l'instant même, fait d'excellens guerillas, furent, à peine dans quatre mois bons soldats. La guerre de parti, réduite à quelques battues sans but et sans ensemble devint tout-à-fait insignifiante. Alors on ne compta plus que sur l'armée de ligne et sur le soulèvement des provinces orientales, en arrière des ar-

mées de Diebitsch. Celles-ci s'avancèrent enfin : déjà 150,000 hommes avaient évacué le territoire lithuanien, et s'étaient amoncelés sous la mitraille polonaise comme une avalanche arrêtée dans son cours par une saillie de granit ; déjà un carnage de cinq jours et de cinq nuits annonçait à l'Univers ce que peut l'amour de la liberté, et pourtant la Lithuanie dormait encore! Et pourtant la Lithuanie, dégagée du poids qui l'avait écrasée, ne pouvait se relever de sa profonde léthargie!

Ainsi donc de tant d'élémens qui dûrent d'abord alimenter une guerre nationale, l'armée du royaume, après avoir absorbé les partisans, humilié tout ce qui ne faisait pas partie de son existence, enchaîné la gloire, le patriotisme et la liberté à ses drapeaux, usurpa le privilège de terrasser seule l'agresseur, de justifier sa fierté par ses exploits, et de faire rougir les armées européennes en servant d'égide aux droits du peuple sans dégénérer en instrument d'ambition et de despotisme militaire.

CAMPAGNE.

Quarante-cinq mille hommes, concentrés sur la rive droite de la Vistule, composaient l'armée destinée à repousser les Russes et à protéger l'organisation des nouvelles levées. La frontière menacée était observée par la division des lanciers, forte de 3,000 cavaliers, commandés par le général Suchorzewski. Tout l'espace compris entre Tykocin et Siedlce, était confié à leur vigilance. A huit lieues en arrière, la division du général Zymirski, forte de 8,000 hommes, et composée de la brigade de chasseurs à pied du général Czyzewski, et du septième de ligne commandé par le général Rohland, bordait les rives du Liwiec, l'aile gauche appuyée à Miedzna, le centre à Kaluszyn, la droite à Siedlce.

A huit lieues de la capitale, dans les forêts de Stanislawow, la division du général Skrzynecki, contenant les troisième, quatrième et huitième de ligne aux or-

dres des colonels Andrychewicz, Boguslawski et du major Antonini, et présentant une masse de 8,900 fantassins, étendait sa gauche dans la direction du Bas-Bug, sa droite vers la grande chaussée, et poussait ses avant-postes jusqu'à Dobre.

Okuniew et ses environs étaient occupés par la division du général Szembek, composée du premier et du troisième des chasseurs à pied et des grenadiers de Hilberg. Ces 9,000 hommes formaient comme la réserve de l'armée active, et changèrent plusieurs fois de position, conformément aux mouvemens des autres corps.

Le général Krukowiecki, commandant la quatrième division d'infanterie, contenant les brigades des généraux Malachowski et Gielgud, observait le confluent du Bug et de la Narew, la droite à Radzymin, la gauche appuyée à la Narew jusqu'à Pultusk. Dix mille combattans, formant le premier, le deuxième, le cinquième et le sixième de ligne, composaient cette division.

La division des chasseurs à cheval, forte de 3,700 chevaux, aux ordres du général Lubienski, et le régiment d'Augustow, complétèrent la cavalerie de l'armée, et rejoignirent la division de Jankowski aux environs d'Ostrolenka, ou restèrent à Varsovie. Le général Weisenhoff fut honoré du commandement de cette arme, et le conserva jusqu'à l'élection de Skrzynecki.

L'artillerie de campagne, aux ordres du général Redel, composée de six batteries à pied, et de trois à cheval, de l'ancienne garde d'artillerie et de quelques bouches à feu fondues après la révolution, fut répartie entre les divisions de l'armée, et suivit leur destination.

La rive gauche de la Vistule, regardée comme réduit du royaume, était occupée par 35,000 fantassins de nouvelles levées, un corps de 9,000 cavaliers composé des cinquièmes et sixièmes escadrons des régimens de chasseurs et de lanciers, et des volontaires armés et équipés à leurs frais. Ces corps de réserve

étaient disséminés dans les provinces de la rive gauche. L'infanterie cantonnée dans les dépôts de Varsovie, d'Opatow, de Kielce, de Kalisz, de Czenstochowa, de Łowicz et d'autres lieux, attendait avec impatience le terme d'une organisation qui devait la rendre capable de partager la gloire de la vieille armée.

La cavalerie occupant les environs de Radom, capitale du palatinat de Sandomierz, poussait ses reconnaissances sur la vallée de la Vistule. Le général Klicki, commandant la cavalerie, étendait son autorité militaire sur toutes les provinces de la rive gauche.

Les troupes destinées à défendre les places fortes du royaume, formant à peu près une masse de 15 à 16,000 hommes, étaient reparties dans Praga, Zamosc et Modlin. Quatre compagnies de sapeurs formant ce bataillon patriote qui avait tant contribué au triomphe de la liberté pendant la soirée du 29 novembre, étaient occupées à relever les retranchemens dégradés, ou à réparer les chemins et les communications.

De nombreux magasins, préparés avec autant d'imprévoyance que de soins, situés sur la rive droite de la Vistule, et principalement dans le palatinat d'Augustow, étaient nécessairement exposés aux premiers efforts de l'ennemi. Ce bizarre ordre de choses ne saurait se justifier que par l'intention d'agir offensivement; car alors la frontière du royaume devenait base d'opérations; mais les circonstances ayant changé, il fallait enlever ou détruire ces ressources pour les soustraire au moins aux Russes; rien de pareil ne fut exécuté, et l'invasion du feld-maréchal les ravit aux Polonais.

De nombreuses proclamations paraissaient dans les camps, on les lisait avec vénération et enthousiasme. Le Généralissime, du fond de son cabinet, aimait à adresser la parole aux braves. « Frères d'armes ! disait-« il, c'est avec l'impatience de l'héroïsme outragé que « vous avez attendu l'heure de venger votre patrie,

« elle vient de sonner ! Chaque instant d'inaction fut
« un siècle de supplices pour vos cœurs ; vos vœux
« sont enfin accomplis. L'ennemi de votre indépen-
« dance vous contemple ; sa témérité vous ouvre la
« carrière immortelle des Czarnecki et des Kosciuszko ;
« les satellites du Czar, fiers de leur nombre, vous
« croient saisis de terreur ; qu'ils se désabusent, et
« qu'ils sachent que le Polonais ne compte jamais les
« bataillons de son ennemi, mais qu'il mesure les de-
« grés de son arrogance. »

« Aux armes » s'écriait le président « aux armes ! Po-
« lonais ! que nos cadavres, entassés sur les bandières
« de nos camps, servent de rempart au sol natal, plu-
« tôt que de le voir envahi par l'ennemi de notre indé-
« pendance : *Union, confiance*, voilà notre devise. Les
« rives opposées des flots sacrés du Bug et du Niemen
« retentiront de nos exploits ; nos frères lithuaniens
« nous tendront les bras ; notre terre, ennemie des ty-
« rans, tremblera sous les pas de l'agresseur. L'indé-
« pendance et la splendeur de notre patrie, voilà le
« seul but de nos vœux, voilà l'*ultimatum* de la paix.
« Jurons de ne remettre le sabre dans le fourreau,
« que lorsque l'ennemi, loin de nos frontières, trem-
« blera lui-même au fond de ses déserts ; point d'autres
« conditions ; périr plutôt sous les ruines de nos cités
« que de déposer aux pieds du feld-maréchal le dra-
« peau blanc, emblème avili des castes serviles ; c'est
« l'aigle blanc que nous enfoncerons dans leurs masses
« pour les anéantir. »

L'armée Russe s'étendait des sources du Bug à l'embouchure du Niemen. Cette ligne immense était bordée par 106 bataillons, 136 escadrons, 11 régimens de Cosaques et 400 pièces d'artillerie.

L'aile droite commandée par le prince Szachowskoï et formée par le corps des grenadiers, fort de 25,000 hommes et de 60 canons, occupait le coude du Niemen, à cheval sur la route de Kowno. Sa gauche touchait au corps de Manderstiern qui, campé non loin

de Grodno avec 8,000 hommes et 12 bouches à feu, menaçait Augustow.

Le corps d'armée, sous les ordres immédiats du feld-maréchal, présentait une masse compacte de 112,000 hommes et de 280 bouches à feu. Composé des corps de Rosen et de Pahlen, de la cavalerie de Witt et des réserves du Czarewicz, il était établi sur la haute Narew entre les deux lignes d'opération qui conduisent à Varsovie par les vallées du Bug et de la Narew.

Pahlen avec les première, deuxième et troisième divisions du premier corps lithuanien, seize escadrons et deux régimens de Cosaques, en tout, 30,000 hommes et 75 bouches à feu, occupait Tykocin et allait avancer sur Lomza par la vallée de la Narew.

Plus au sud, Rozen à la tête des vingt-quatrième et vingt-cinquième divisions d'infanterie, de 24 escadrons et de 2 régimens de Cosaques, du sixième corps lithuanien, comprenant 40,000 hommes et 120 pièces de canon, était cantonné aux environs de Suraz dans le saillant marécageux de la Narew, d'où il pouvait directement marcher sur Ostrolenka.

Derrière lui, le Czarewicz avec ses réserves composées de 22 bataillons et de 12 escadrons et fortes de 28,000 hommes et de 38 bouches à feu, gardait Bialystok.

A gauche de Rozen sur le Bug, Witt commandant 15,000 cavaliers et 45 pièces d'artillerie, occupait Ciechanowiec, poussait ses avant-postes sur la Narew, et menaçait la route qui mène à Serock par la vallée du Bug.

L'aile gauche de la grande armée, composée en totalité de cavalerie, s'étendait sur le Haut-Bug de Wlodawa à Wlodzimierz; Geismar commandant 8,000 chevaux et 24 bouches à feu à droite, Kreutz avec des forces un peu plus considérables à l'extrême gauche. Le premier avait l'ordre de se diriger au nord-ouest par Lukow et Siennica afin de rejoindre le gros de l'armée russe sous Praga. L'autre devait envahir le pala-

tinat de Lublin, et s'enfoncer dans le midi du royaume.

Il restait entre le corps d'armée et l'aile gauche, un vide de vingt milles que masquaient sur la chaussée de Brzesc un corps d'observation, entre Brzesc et Wlodawa 3,000 cavaliers formant une division de hulans et un régiment de Cosaques aux ordres du colonel Anrep.

Il faut observer que cet état de forces actives extrait des rapports russes, est éxagéré et suppose tous les corps sur pied. En déduisant les absens, les malades et la valetaille qui suit en foule les officiers, les ambulances et les quartiers-généraux, on ne pouvait guère compter sous les drapeaux de Diebitsch, plus de 150 à 160,000 combattans.

Le plan d'invasion était fort simple : de Wilna où s'était concentrée l'armée, le feld-maréchal se proposait de marcher droit sur Varsovie par la vallée de la Narew, laissant à ses corps de cavalerie de gauche, le soin d'inquiéter les provinces méridionales du royaume. Il espérait commencer et terminer la campagne par une grande bataille sous les murs de la capitale; il se flattait d'y entrer sur les pas des vaincus, et d'étouffer la révolution dans son foyer.

A droite, le corps des grenadiers qui avait eu des marches forcées à faire avant de se placer à la hauteur des troupes réunies sur la haute Narew, était encore éloigné du quartier général, et se trouvait dans la nécessité de former un corps détaché. A moins de faire gagner du temps aux rebelles, il fallait se passer de sa coopération à l'ouverture de la campagne. Il fallait avancer avec les corps lithuaniens, Witt et les réserves. Après avoir concentré ses colonnes au confluent du Bug et de la Narew, Diebitsch avait l'intention de passer celle-ci à Serock et Zegrze, et de déborder dans l'angle de Modlin par Jablonna; là il livrait bataille et emportait Praga et le pont.

Afin de masquer ce grand mouvement, les détache-

mens éparpillés sur le Bug de Drochiczyn à Brzesc Litewski, devaient s'avancer sur la chaussée de Siedlce et attirer l'attention de l'armée polonaise de ce côté. Si les Polonais trompés par cette fausse démonstration, faisaient face à Siedlce et prêtaient le flanc aux débouchés du Bug, le centre de la grande armée tombait sur leur gauche; si appréciant ces légères tentatives à leur juste valeur ils bordaient la rive du Bug pour faire face à de plus sérieuses attaques, Geismar venu de Wlodawa par Siennica, s'avançait sur leurs revers et les prenait en queue, tandis que les détachemens de Brzesc presseraient leur flanc droit. En tout cas, ils n'avaient pour retraite que le pont de Praga et la rive gauche de la Vistule, mais cela en supposant qu'ils resteraient immobiles, jusqu'à l'exécution de toutes les marches préparatoires de ce vaste plan d'enveloppement; car s'ils avaient la faculté de s'élancer en masse entre les corps cernans, et de les joindre l'un après l'autre, tout cet énorme échafaudage se réduisait à des combats de détail, où une armée réunie battait des corps épars.

Et en effet, placée comme nous l'avons vu à cheval sur la chaussée de Siedlce avec une division flanquante sur celle d'Ostrolenka, l'armée polonaise se trouvait dans une position également propice à la résistance et à l'offensive. Par suite des premières marches de Diebitsch par la vallée de la Narew, la route de Brzesc se trouvait découverte, les nœuds des chemins méridionaux et septentrionaux du premier théâtre stratégique à la merci du premier occupant, et les provinces méridionales de l'empire, entièrement abandonnées. Reniant tout préjugé constitutionnel, et cherchant la Pologne partout où 50,000 hommes pouvaient dresser leurs tentes, un homme de génie eût brûlé Varsovie afin de s'épargner l'embarras de la défendre, eût culbuté les détachemens échelonnés sur la chaussée de Siedlce, écrasé Geismar, occupé Brzese, puis eût été chercher fortune dans les provinces russiennes.

Là, il eut soulevé ou conquis la Turquie, et alors couvert par la Prypec et le Bug, il eût fait faire volte-face au théâtre de la guerre.

C'était un plan qui ne pouvait pas être traversé par Diebitsch, attendu que les Polonais étaient plus proches de Brzesc que lui, et qu'une fois à Brzesc, on est maître du premier théâtre stratégique. C'est une opération qui exigeait une volonté de Charles XII et un patriotisme de Kosciuszko et en cela il était illusoire puisqu'il n'y avait personne pour le mettre à exécution, personne d'ailleurs qui voulût quitter Varsovie.

Alors il fallait essayer de battre les colonnes de Diebitsch au fur et à mesure qu'elles franchirainet le Bug; se jeter entre les parvenues et les parvenantes, les isoler par des victoires, et les achever en détail. Dans une pareille circonstance, il fallait revenir à l'unique et éternelle ressource du faible massé contre le nombreux disséminé, partir du centre vers la circonférence le long des rayons, et frapper partout avec la même masse. Ici les rayons, c'étaient les vallées de la Narew et du Bug; le centre, c'était leur confluent. Comme le but avéré de Diebitsch, était de réunir par ses marches simultanées et concentriques sous Praga, les trois ou quatre corps partis en même temps de Kowno, de Bialystok et de Wlodzimierz, celui des Polonais devait être nécessairement d'empêcher cette fusion en les joignant avant qu'ils fussent arrivés à leur destination.

La chose était claire et évidente, mais Radziwill n'entendait rien à tout cela. Chlopicki lui donnait des demi-conseils qui ressemblaient assez à ce que nous venons d'expliquer, mais auxquels sa désolante réserve ôtait tout le poids qu'ils pouvaient avoir.

On se résigna à attendre paisiblement sur les glacis de Praga que l'ennemi eût achevé tous ses préparatifs, ramassé tous ses corps, franchi tous les obstacles, évité tous les dangers, et amené 120,000 hommes et 300 canons devant la bandière du camp polonais. Alors, on

devait accepter la bataille, en attendant que la Lithuanie se soulevât; mourir glorieusement et prouver à l'Europe que les Polonais savaient se battre un contre trois. Belle perspective !......

Tout-à-coup, et en exécution d'ordres très pressans venus de Saint-Pétersbourg, l'armée russe franchit le Niemen, la Narew et le Bug, du nord au midi sur l'étendue de soixante milles.

Tout ces mouvemens s'opérèrent du 5 au 7 février sans éprouver la moindre résistance.

Au nord, le prince Szachowskoï passe le Niemen à Kowno et marche sur Augustow avec 18 bataillons, 4 escadrons, 1 régiment de Cosaques et 60 pièces d'artillerie. Manderstiern entré par Grodno à la tête de 5 bataillons, de 2 escadrons, d'un régiment de Cosaques et de 12 canons, se dirige également sur cette ville, où il se propose d'effectuer sa jonction avec le corps des grenadiers.

Au quartier-général de Bialystok, le premier corps lithuanien fort de vingt-un bataillons, de seize escadrons, de soixante-douze pièces d'artillerie et de deux régimens de Cosaques, débouche par Tykocin et Rudki, enfile la vallée de la Narew et s'avance sur Lomza. Le sixième corps lithuanien composé de vingt-six bataillons, de vingt-quatre escadrons, de cent-vingt bouches à feu, et de deux régimens de cosaques, de Suraz s'étend vers le Bug, passe par Wysokie-Mazowieckie, et marche par le plus court chemin sur Ostrolenka. Le Czarewicz à la tête de vingt-deux bataillons, de douze escadrons et de trente-six pièces de réserve, s'avance sur Suraz à la suite de Rosen. Enfin Witt formant la colonne de gauche, menace la vallée du Bug et pousse sur Nur avec quarante-huit escadrons, quatre bataillons et quarante-cinq pièces d'artillerie.

En même temps à l'extrême gauche, à Wlodawa et Uscilug, Gismar et Kreutz passaient le Haut-Bug, chacun à la tête de vingt-quatre escadrons et de vingt-

quatre pièces d'artillerie et envahissaient la vallée du Wieprz. Anrep traversait le Bug à Brzesc-Litewski et d'assez fortes colonnes se pressaient sur les chemins de Biala et de Miendzyrzec.

Le 7 février les dernières colonnes entrèrent en Pologne, et le 8, les têtes de Pahlen occupèrent Lomza; Rosen et le Czarewicz s'approchaient d'Ostrolenka; Witt s'emparait de Nur; au nord, Szachowskoï et Manderstiern s'avançaient sur le chemin d'Augustow; au midi les cosaques de l'aile gauche se répandaient, comme un torrent dans le Palatinat de Lublin, et sur la chaussée de Brzesc de nombreuses troupes vinrent provoquer la division des lanciers.

Tout cela s'effectua sans obstacles; les fleuves gelés servaient de ponts aux troupes russes; tout semblait favoriser leur invasion, et la nature même leur avait prêté son bras pour dompter la Pologne rebelle. Les nouvelles levées cantonnées dans les provinces envahies, battaient en retraite sans brûler une amorce. Les caisses, les archives et les autorités patriotes évacuaient les villes, les villages, et se repliaient dans la direction de Varsovie, à mesure que les colonnes russes se présentaient.

Le gouvernement ayant recommandé aux habitans qui resteraient dans leurs foyers, beaucoup de modération et de prudence, afin d'assoupir l'ennemi et de lui fermer les yeux sur les dangers dont le menaçait une prochaine levée en masse, le feld-maréchal en conclut avec son emphase et ses forfanteries ordinaires que la capitale avait seule contribué à la révolte, et que la Pologne était loin de partager ses coupables espérances.

Il est vrai que tant qu'il s'agit d'envahir des provinces vides, tout alla à merveille.

La division de cavalerie de Jankowski composée d'une brigade de chasseurs et du régiment d'Augustow placés en pointe sur la chaussée de Lomza, se retira à l'approche de Rosen, d'Ostrolenka le long de la Narew

sous la protection de la division de Krukowiecki, rallia les nouvelles levées et balaya tout sur le passage de l'ennemi. Les magasins établis à Lomza et Ostrolenka furent la proie de l'armée russe; personne ne songea à les évacuer ou à les détruire; cette perte fut très sentie.

En même temps et pour faire diversion aux mouvemens de la grande armée, la chaussée de Siedlce se couvrait de colonnes échelonnées depuis Brzesc jusqu'à Miedzyrzec, qui vinrent insulter les lanciers de Suchorzewski jusque sous les portes de Siedlce.

Le général Suchorzewski, homme faible, eut à peine la présence d'esprit de réunir ses escadrons épars, et de les diriger sur la ville à l'effet d'opposer une masse imposante à l'ennemi. Puis soit crainte, soit indécision, le général ordonna précipitamment d'évacuer Siedlce, et aussitôt des essaims de Cosaques suivis d'infanterie, entrèrent au galop dans la capitale du Palatinat.

Les lanciers indignés de cette panique, résolurent de repousser les Russes sans consulter leur chef. Les premières escarmouches prouvèrent que la cavalerie polonaise n'avait nullement dégénéré, et l'ennemi fier d'abord de ses faciles succès, abandonna en désordre la ville et ses environs après avoir échangé quelques coups de lance.

Ces combats partiels résultant d'ailleurs plutôt d'une indécision générale que des combinaisons de la guerre, inspirèrent une grande confiance aux Polonais presque partout vainqueurs; et bien que tout le monde sût que la prise d'une ville comme Siedlce ne pouvait nullement influer sur le sort de la campagne, une joie universelle éclata à la nouvelle de cette puérile revanche. Elle ne fut pas d'une longue durée.

Déjà le conseil des généraux instruit des desseins de concentration de Diébitsch et alarmé de sa marche accélérée par la vallée de la Narew, avait porté toute sa vigilance vers l'embouchure du Bug, et donné aux divisions échelonnées sur la route de Brzesc l'ordre de

battre en retraite. Siedlce fut abandonné pour la deuxième fois; les lanciers se replièrent sous la protection de Zymirski, et le dix février, plus de dix mille hommes étaient disposés à quitter les bords du Liwice, seul obstacle qui les séparât de l'agresseur.

Zymirski décidé à céder le terrain aux Russes, crut nécessaire de détourner leur attention de la ligne principale de retraite, par une fausse démonstration dirigée contre leur droite. Le lendemain des préparatifs préliminaires, quelques bataillons d'infanterie, soutenus par plusieurs escadrons de lanciers, se précipitèrent vers Miedzna; la fusillade s'engageait à peine qu'un parlementaire ennemi parut parmi les tirailleurs; on suspendit aussitôt les hostilités. L'officier russe déclara qu'il venait s'informer des motifs de l'agression des Polonais que l'on ne croyait point disposés à combattre, mais bien à déposer les armes. Après cette ridicule bravade le Russe s'éloigna, et le combat recommença.

Après avoir attiré quelques troupes russes sur le terrain, les Polonais se retirèrent sur le Liwiec en emmenant quelques prisonniers.

Tous les détachemens polonais qui éclairaient la chaussée de Siedlce au-delà du Liwiec reçurent l'ordre de revenir sur leurs pas. Un mouvement général qui se fit apercevoir dans le camp ennemi, accéléra ces mouvemens rétrogrades.

C'est qu'une grande et générale révolution venait de s'opérer dans le système des opérations du feld-maréchal.

Le corps d'armée avait, comme nous l'avons vu, profité des gelées pour traverser sur la glace, les ruisseaux et les marécages de la haute-Narew; et, dans l'espoir de n'être arrêté par aucun obstacle, s'était dirigé droit sur la vallée de la Narew, vers l'embouchure de cette rivière qu'il se flattait de franchir de même. Rosen et le Czarewicz atteignaient Ostrolenka et Sniadow, quand tout-à-coup la terre céda sous leurs pas, et les

glaces s'entrouvrirent. Déjà se faisaient sentir les avant-coureurs du dégel, événement sinistre pour qui fait la guerre en Pologne, avec de pesantes colonnes et l'attirail d'une grande armée.

Dans la nuit du 8 au 9, les routes s'amollirent et les marais se gonflèrent; le lendemain le froid diminua encore, et tout présagea le printemps, paradis des poètes et fléau des guerriers. Alors le feld-maréchal craignant de rencontrer trop d'entraves, s'il suivait les rives marécageuses de la Narew, et soupçonnant les Polonais d'avoir fortement occupé Serock, Zégrze et Modlin, seuls débouchés du fleuve vers son embouchure, ne pouvant d'ailleurs s'ébattre assez commodément avec ses 100,000 hommes et sa nombreuse artillerie dans l'étroite et boueuse langue que forment le Bug et la Narew, il se décida assez hardiment à changer de ligne d'opération et à passer en masse sur la rive gauche du Bug, afin de transporter tous ses corps d'armée sur la chaussée de Brzesc.

Le plan était bien conçu, mais il s'agissait de l'exécuter sans donner prise à l'armée polonaise, qui d'un seul bond pouvant atteindre les bords du Bug, allait probablement surprendre au passage les premières colonnes, à mesure qu'elles déboucheraient sur la rive droite.

D'abord les Polonais ne songeaient nullement à livrer bataille autre part que sous Praga, et eussent-ils même pris la résolution de tirer parti de tous les embarras du feld-maréchal, il fallait en finir une fois.

En conséquence, dans la journée du 10, toutes les colonnes abandonnèrent leurs positions, tournèrent à gauche et se dirigèrent en foule vers le Bug. Rozen qui en était le plus proche, atteignit le lendemain Brok, passa la rivière, et marcha sur Wengrow sans rencontrer d'ennemis. Le 12, les corps de Pahlen, de Wi[illegible] et du Czarewicz, après une marche accélérée, se trouvèrent à Nur, où ils traversèrent également la rivière et se massèrent aux camps de Sokolow et de Wengrow

La vallée de la Narew était abandonnée à Szachowskoï qui, venu de plus loin, ne pouvait guère arriver à Zegrze que le 23 ou le 24. Entre lui et le corps d'armée restait un énorme espace et deux rivières, car rejetées toutes sur la chaussée de Brzesc, les colonnes de Diébitsch ne communiquaient plus avec la Narew, que par des détachemens isolés. Si on eut eu l'intention de profiter de cette séparation, on eût pu le faire en envahissant le terrain livré entre le Bug et la Narew, mais rien de pareil ne paraissait convenir au conseil de Radziwill.

Pourtant la campagne prenait un aspect tout-à-fait nouveau. La lutte devenait parallèle; le Liwiec couvrait le front de l'armée polonaise; la grande chaussée de Brzesc leur servait de ligne d'opération, et la Vistule de base. Le Bug voilait leur flanc gauche, et de principale qu'elle avait été jusqu'alors, la ligne d'opération qui longe la Narew, était devenue latérale et secondaire. Elle n'allait plus amener sur Serock que les 25,000 grenadiers de Szachowskoï.

Quoiqu'il en fût, la concentration du corps d'armée de Diébitsch sur la chaussée de Brzesc, exécutée avec d'autant plus d'ensemble que Radziwill comme pétrifié, n'avait rien fait pour la prévenir, inondait la rive droite du Liwiec de plus de 100,000 hommes et de 200 canons.

La crise approchait et les deux armées allaient se mesurer. Si quelques jours auparavant il avait été urgent et possible de contrarier le ralliement des forces ennemies, il ne restait plus qu'à éviter une lutte téméraire, dès qu'on ne l'avait pas osé. Le 12, le septième régiment de ligne, la cavalerie et l'artillerie aux ordres de Zymirski, évacuèrent les environs de Wengrow, se dirigèrent sur Liw en longeant le Liwiec, et prirent la route de Kaluszyn. Un bataillon du septième régiment de ligne et deux pièces d'artillerie aux ordres du major Wysocki furent chargés de la défense du passage du Liwiec. Après avoir détruit les ponts qui pouvaient

favoriser la marche de l'ennemi, les Polonais se disposèrent à le repousser.

L'occasion de signaler leur bravoure, ne tarda pas à se présenter; car à peine un silence monotone signala l'approche des ténèbres nocturnes, que les baïonnettes ennemies brillèrent sur l'horison. Les travailleurs russes soutenus par une nuée de cosaques, abordèrent la rive opposée, et se préparèrent à réparer les ponts détruits par les Polonais. Il était sept heures du soir, la fusillade s'engagea aussitôt; les Russes voyant leurs sapeurs tomber sous les coups de leurs adversaires, ripostèrent par des décharges multipliées.

Alors l'artillerie polonaise lance la mitraille contre l'ennemi amoncelé sur le bord opposé, et une forte cannonade commence de part et d'autre. Toute la nuit se passa en lutte d'artillerie et de tirailleurs. Après de nombreux efforts infructeux, l'ennemi jeta ses ponts et essaya de les franchir au pas de charge; mais dès le déclin de la nuit, l'artillerie polonaise redoubla d'activité, et ses décharges meurtrières ayant provoqué l'impatience d'un ennemi las de tant d'efforts manqués, plus de vingt pièces d'artillerie voilèrent les bataillons moscovites en vomissant la mort et l'effroi contre le bataillon de Wysocki.

Cette petite troupe sillonnée dans toutes les directions, arrêta long-temps encore par sa contenance héroïque, la fougue d'un ennemi décuple; voyant cependant les ponts achevés, les deux pièces d'artillerie qui la protégeaient, éteintes, et les colonnes moscovites décidées à aborder la rive gauche du Liwiec, elle songea à la retraite.

La route de Kaluszyn étant déjà menacée par les têtes de colonnes ennemies, Wysocki prit le parti de se replier sur Stanislawow, village occupé par la division de Skrzynecki. L'ennemi le poursuivit dans cette direction; mais il parvint bientôt à se soustraire à ses attaques, et entreprit de rejoindre sa division, en se retirant sur Minsk.

Tel fut ce beau fait d'armes, qui fit dire aux Généraux ennemis, comme la mort des trois-cents à Xerxès, « que ferons-nous avec cinquante mille enragés dont « huit cents nous arrêtent des journées entières? » Et c'est avec de pareils soldats, que l'on craignait de *s'aventurer!*

La résistance de Wysocki avait si bien favorisé la retraite du corps de Zymirski, que, le même jour encore, il atteignit les environs de Kaluszyn, sans brûler une amorce. Le quatrième régiment des chasseurs à pied détaché jusqu'alors de la division, et le deuxième cantonné à Ceglow, reçurent l'ordre de rejoindre leur corps.

Ainsi l'infanterie des généraux Czyzewski et Rohland, la cavalerie du général Suchorzewski, les lanciers de Kalisz et l'artillerie du corps se déployèrent devant la ville, et attendirent, dans une attitude imposante, la suite des événemens. Les jours suivans furent passés sous les armes; on attendait à chaque instant le signal du combat.

Sur ces entrefaites, l'armée russe, après avoir fait beaucoup d'efforts pour passer le Liwiec, débarrassée enfin de la présence meurtrière du bataillon de Wysocki, franchit la rivière sur deux colonnes. Le corps du général Rosen prit la direction de Dobre, appui de l'aile gauche de l'armée polonaise, pendant que le premier corps lithuanien, la cavalerie du comte Witt et une partie des réserves ayant en tête le feld-maréchal en personne, passaient un des ponts de Liw, poussaient de fortes reconnaissances sur Wierzbna, et se disposaient à insulter le camp de Kaluszyn.

Les journées du 13, du 14 et du 15 se passèrent en escarmouches et reconnaissances réciproques. L'intrépidité que les Polonais déployaient dans ces luttes d'avant-postes, décourageaient d'autant plus les hordes du feld-maréchal, qu'on leur répétait sans cesse que « l'armée du Czarewicz, loin de partager les sentimens « hostiles des rebelles, se rangerait sous les drapeaux « légitimes, pour les écraser. »

Plus de neuf cents prisonniers tombèrent entre les mains des Polonais, pendant que le feld-maréchal indécis sur les mesures qu'il devait prendre, faisait avancer et reculer ses têtes de colonnes, comme pour éprouver la fermeté de son adversaire. Cependant à mesure que le centre de la grande armée semblait retarder l'instant décisif, de nouveaux dangers menaçaient la gauche du corps de Zymirski. Les fuyards et les patrouilles annonçaient la marche précipitée du sixième corps lithuanien sur Dobre et Stanislawow. Les habitans des campagnes voisines, alarmés chaque nuit par les bandes nomades de Rosen, encombraient toutes les routes de la capitale, en demandant du pain et des armes.

Dans la soirée du 15 février, une forte canonnade se fit entendre sur la gauche du corps de Zymirski. On combattait sous Zakrzew. Le 16, l'avant-garde ennemie parut définitivement disposée à aborder la ligne des Polonais. Zymirski instruit de la retraite de Skrzynecki sur sa gauche, et sentant que les mouvemens offensifs de Rosen menaçaient ses communications, se décida enfin à quitter Kaluszyn. Après avoir fait filer les bagages sur Jendrzeiow, et laissé la brigade du général Czyzewski devant Kaluszyn, pour couvrir la retraite du corps, Zymirski, à la tête de deux bataillons d'infanterie, de trois régimens de cavalerie et de l'artillerie attachée à la division, évacua en ordre ses bivouacs, et suivit l'avant-garde dirigée sur Jendrzeiow.

La journée du 16 fut passée sur le qui-vive; mais à peine le jour suivant parut, que les masses de Pahlen se montrèrent sur l'horison.

L'ennemi occupe bientôt la ville et débouche dans la plaine accidentée que barre dans toute son étendue la brigade de Czyzewski, les ailes appuyées aux bouquets de sapins qui forment la lisière de la sombre forêt de Kaluszyn.

Après plusieurs décharges de peu d'importance, l'en-

nemi déploie ses nombreux bataillons, et les mouvemens de son artillerie trahissent ses projets; le combat se prolonge encore; mais Czyzewski jugeant nécessaire de se replier, donne le signal de retraite: l'ordre et la précision des manœuvres imposent aux Russes qui ne poussent que mollement l'arrière-garde.

Le dévouement de Czyzewski n'avait pas été une vaine bravade; car pendant que sa brigade arrêtait les colonnes du feld-maréchal, le reste du corps de Zymirski exécutait, sous sa protection, le grand mouvement concentrique. Après une journée de marche pénible à travers les marais et les taillis qui flanquent la grande route, le corps de Zymirski atteignit Jendrzejow; mais ce n'était point là le terme de ses peines; le danger devenait de plus en plus imminent; chaque instant de repos était un instant perdu. Il fallut suivre avec célérité le mouvement rétrograde, pour prévenir l'ennemi qui ne cessait de harceler les flancs et les derrières des colonnes polonaises.

On marcha toute la nuit du 16 au 17, et à six heures du matin l'avant-garde du corps occupa Janow.

Mais déjà le comte Pahlen, poussant devant lui la brigade de Czyzewski, troublait les manœuvres de la cavalerie polonaise. Les escarmouches s'engagèrent bientôt entre les flanqueurs des deux armées, la fusillade s'anima peu-à-peu, et le combat prit un caractère sérieux.

Zymirski à peine en état d'opposer 8,000 hommes aux forces ennemies, ne crut point prudent d'engager une lutte décisive, et prit le parti de se retirer. Un ordre admirable présida aux dispositions de retraite; mais le général voyant que sa nombreuse cavalerie ne pouvait qu'entraver ses mouvemens, sur un terrain parsemé de broussailles, de lisières et d'enclos, lui ordonna de s'éloigner dans la direction de Milosna, et de se concentrer à l'embranchement des routes de Milosna et d'Okuniew, rendez-vous général de l'armée. Cet ordre exécuté, l'infanterie et l'artillerie suivirent le

chemin d'Osiny, à la clarté de l'incendie qui dévorait Janow. Après avoir passé la nuit sous les armes entre ce village et Minsk, elles se virent attaquées de grand matin.

Quelques décharges, sans résultat d'ailleurs, décidèrent les Polonais à évacuer leur position.

Après avoir rallié le bataillon de Wysocki et quelques escadrons de cavalerie accourus des environs, Zymirski atteignit Stoiadly.

A mesure que le centre de la grande armée poursuivait le général Zymirski, le flanc gauche des Polonais était de plus en plus menacé par le sixième corps de Lithuanie *vainqueur* à Dobre, et poussant devant lui la division de Skrzynecki. Zymirski, sans perdre un temps précieux, rétrograda avec célérité; et le 18, il n'était, à la tête de son corps, qu'à quelque distance de Milosna, les derrières appuyés à Janowek.

Les troupes, harassées de faim et de fatigue, se disposaient à prendre un peu de repos, quand des essaims de Cosaques parurent, en caracolant à la hauteur des avant-postes.

Il était cinq heures du soir; l'alarme se répand, on court aux armes, et les colonnes ennemies se montrent aussitôt.

Une vaste plaine, au milieu de la forêt de Janowek, séparait les deux armées. Les tirailleurs polonais la traversèrent au pas de course, et opposèrent un rempart de feu à l'ennemi. Celui-ci disposa son artillerie sur la grande route, et la balaya dans toute sa longueur. On se canonnait avec fureur, lorsque Czyzewki parut à la tête de sa brigade en colonnes d'attaque, la baïonnette en avant.

Le feu redouble et le général tombe blessé.

Un feu de file bien nourri succède aux coups de l'artillerie, le quatrième régiment des chasseurs s'étant trop hasardé, perd beaucoup de monde, et le chef de bataillon Zawicki est fait prisonnier. Le jour était à son déclin, on ne pouvait plus abandonner pruden-

ment le champ de bataille sans repousser les Russes ; aussi la lutte fut acharnée. Zymirski, voyant enfin sa droite débordée par de nombreuses colonnes d'infanterie ennemie, protégé d'ailleurs par les ombres de la soirée, ordonna la retraite. Sur ces entrefaites, une forte fusillade se faisait entendre sur la gauche de la division. Quelques fuyards annoncèrent bientôt la défaite du bataillon de Wolski.

Cet officier supérieur, chargé d'entretenir la communication des divisions de Zymirski et de Skrzynecki, avait occupé le village de Cyganka, où, se fiant à la surveillance de la cavalerie attachée à son bataillon, il s'était livré au repos avec une inconcevable négligence.

Les soldats se disposaient à peine à imiter leurs chefs, que l'ennemi attaqua la grand'garde.

Aussitôt cernés qu'assaillis, ces braves répondent par un feu terrible à la sommation qui leur est faite de se rendre. Wolski réparant alors sa faute par son courage, suit l'impulsion donnée par ses soldats, et résiste long-temps aux attaques réitérées de l'ennemi. Exténué enfin de lassitude et rompu de tous côtés, le bataillon se débande en laissant plus de deux cents morts et mourans sur le champ du combat ; cependant les débris de la troupe s'étant bientôt ralliés, se retirent à travers champs et broussailles sur Okuniew, et rejoignent l'aile gauche de l'armée polonaise, qui bivouaquait aux environs du bourg.

Cette catastrophe, qui n'était d'ailleurs d'aucune importance, détermina Zymirski à se replier avec précipitation, dès qu'il sentit sa gauche non-seulement menacée, mais séparée de Skrzynecki par les masses victorieuses à Cyganka qui poursuivaient leurs mouvemens offensifs.

On entra au déclin du jour dans Milosna un peu en désordre. La nuit du 18 au 19 fut passée dans l'incertitude ; la terreur régnait dans les campagnes ; les infortunés paysans, qu'on avait su ni garantir d'une in-

vation, ni armer avant la campagne, erraient de bivouac en bivouac, accablés de froid et de misère. Le carnage, les incendies et la dévastation suivaient les armées ennemies. Partout les déserts parsemés de monceaux de cendres, remplaçaient de riantes campagnes peuplées par quinze ans de paix et d'industrie; mais au milieu de tant de calamités, l'armée, loin de désespérer de son salut, ne voyait dans les malheurs de son pays que la nécessité de s'y soustraire par un héroïsme digne de son nom.

Nous avons laissé le corps du général Rosen séparé de la grande armée, et prêt à menacer le flanc gauche des Polonais, pendant que celle-ci écrasait leur centre. La concentration des corps victorieux sur les cadavres de l'armée *rebelle*, et aux portes de sa capitale, était donc le but de tous ces mouvemens : il s'agissait de s'y opposer.

Le général Rosen, jaloux de partager les lauriers du feld-maréchal, quitta les bords du Liwiec, et porta son avant-garde sur Pniewniki. La division du général Skrzynecki, instruite des mouvemens de l'ennemi, marcha en avant et rencontra bientôt ses avant-postes.

On marcha une grande partie de la journée du 15, et le soir on déboucha de la grande forêt de Makowiec, dans une plaine spacieuse au centre de laquelle s'élève le village de Zakrzew. Les colonnes russes occupaient les lisières opposées.

L'infanterie polonaise se rangea en bataille à l'entrée du village, et l'artillerie disposa ses pièces sur le prolongement de la grande rue, pendant que les lanciers blancs, ayant en tête l'intrépide Ziemecki, s'élançaient au galop en la balayant. Les Russes, effrayés de cette subite apparition, se réfugièrent sous la protection de leur artillerie qui vomit à l'instant même une grêle de projectiles.

La batterie polonaise répondit avec avantage, l'infanterie fit même quelques progrès; mais les ténèbres

de la nuit, le tumulte confus de la lutte, le sifflement des boulets et le bruit des branches fracassées, semant le désordre dans les rangs, on s'entre-tua, on s'égara de part et d'autre, et le résultat de ce combat nocturne fut un chaos général.

Ziemecki fut blessé en chargeant à la tête d'un escadron, on fit quelques prisonniers, on perdit des deux côtés quelques tués et quelques égarés, et on se sépara sans connaître le vainqueur.

La division polonaise se retira la même nuit encore, repassa par Makowiec, et vint occuper ses anciens cantonnemens.

Les dispositions de l'ennemi prédisaient une attaque prochaine; il se préparait en effet à écraser le corps de Skrzynecki, pour le séparer de celui de Zymirski, ou les détruire tous les deux. Ce mouvement devait être d'autant plus décisif, que la gauche de l'armée polonaise, une fois refoulée sous le canon de Praga, à la veille d'ailleurs de voir le corps des grenadiers passer le Bug pour la réduire à l'extrémité, aurait été contrainte d'abandonner Zymirski, cerné par 85,000 hommes, et réduit à ses propres forces.

Le salut des Polonais dépendait donc du degré de résistance que la division de Skrzynecki opposerait aux attaques du général Rosen.

La journée du 16 fut une journée d'alarme; tout retentissait des vociférations des barbares qui flanquaient et précédaient la pesante infanterie lithuanienne; l'effroi grossissait son nombre, et quand l'horison se couvrait de nuages, quand le canon de Kaluszyn se faisait entendre jusque sous les murs de Stanislawow, le cri *Aux armes!* interrompait le bruyant tumulte des bivouacs; les chefs haranguaient les troupes, et celles-ci juraient de vaincre ou de mourir. Après une nuit d'inquiétude et d'enthousiasme, les patrouilles annoncèrent l'ennemi.

Entre les forêts de Makowiec et de Dobre, s'étend une grande plaine parsemée de taillis. A une lieue en

arrière, devant Osenczyzna, coule un gros ruisseau marécageux, coupé par quelques ponts séparés de la plaine, par les lisières de la forêt qui forment comme une tête de pont.

L'armée polonaise, rangée en bataille entre le village de Dobre et le ruisseau, étendait sa droite, composée des bataillons du troisième régiment de ligne aux ordres du colonel Andrychewicz, dans la direction de Huta; son centre, formé par le quatrième régiment de ligne, commandé par le colonel Boguslawski, observait la grande route, enfilée d'ailleurs par quatre pièces d'artillerie. Le major Antonini, à la tête du huitième de ligne, occupait la forêt de Brzozownica, village situé à une demi-lieue à gauche.

Makowiec était déjà au pouvoir de l'ennemi, lorsque le général Skrzynecki, prévoyant la suite des événemens, se prépara à l'arrêter. Il était jour à peine, que l'on distingua les têtes des colonnes russes, qui, serrées en masse, défilaient dans la plaine, éclairées comme de coutume, par une nombreuse cavalerie légère, dont les flanqueurs engagèrent une vive fusillade avec les tirailleurs polonais. Ce genre de combat ne fut point d'une longue durée; les cosaques ayant été repoussés avec perte se replièrent sur l'infanterie.

Les tirailleurs russes avancent, et parviennent à déloger les premiers détachemens polonais, après un combat opiniâtre. Une nombreuse artillerie foudroie les colonnes de Boguslawski et d'Andrychewicz, pendant que les pièces polonaises ripostent par un feu terrible.

Bientôt l'infanterie russe se déploie dans la plaine, et la lutte recommence avec une nouvelle fureur. L'infanterie polonaise, fusillée et mitraillée depuis long-temps, se retira dans la direction des ponts établis sur l'Rzondza, après avoir fait des prodiges de valeur et ébranlé les masses ennemies. Les lieutenant-colonels Czyżkowski et Kindler sont blessés. Skrzynecki entreprend de défendre l'accès d'Osenczyzna jus-

qu'à la dernière extrémité. Le major Antonini, ayant reçu l'ordre d'évacuer sa position, accourut bientôt; il se lia à un bataillon du troisième régiment de ligne, se fit éclairer par deux escadrons de cavalerie légère, et couvrit la retraite en combattant sans relâche. Les Russes fiers de ce premier succès, se formèrent en colonnes d'attaque, traversèrent Dobre, et débouchèrent dans la plaine de Porembykonty, occupée par les bataillons du troisième et du quatrième de ligne. Les Polonais abandonnèrent leur position à l'approche de l'ennemi, et se retirèrent à pas lents par échelons sur Oseneryzna. Là, couverts par la Rzondza et favorisés par le rétrécissement du champ de bataille, qui empêchait l'ennemi de profiter de sa supériorité numérique, ils opposèrent un nouveau boulevard aux agresseurs.

Le géneral Rosen, las de cette résistance héroïque, fit avancer ses réserves; mais le quatrième régiment de ligne, fidèle à ses sermens, se précipita en désespéré sur les têtes de colonnes prêtes à se déployer parallèlement au ruisseau, les renversa sur l'arrière-garde et en fit un horrible carnage. Le colonel Dombrowski se met aussitôt à la tête des grenadiers du troisième régiment de ligne, s'élance sur les bataillons culbutés, et redouble l'effroi qui règne dans leurs rangs. Tout tombe sous les coups des Polonais.

Mais après des efforts inouïs, après avoir écrasé la première ligne de Rosen, la division de Skrzynecki rencontre de nouveaux obstacles. L'artillerie russe venait de se déployer, et ravageait les bataillons victorieux; à mesure que l'armée patriote faisait quelques progrès, elle se heurtait contre de nouvelles masses, et essuyait leur feu ayant à peine le temps de riposter. Trois fois encore, les bois répétèrent le cri terrible de *hourra*, et trois fois, le quatrième de ligne sentit ses coups amortis par une inertie de granit et le nombre de l'ennemi.

Le jour était enfin au terme de sa carrière; quinze

cents Russes et trois cents Polonais étaient tombés morts ou blessés; la retraite du général Zymirski avait dégagé Skrzynecki du devoir de couvrir son flanc gauche; de nombreux renforts, détachés de la grande armée, grossissaient le sixième corps : il fallut songer à la retraite. Plusieurs fois les Russes s'efforcèrent de la troubler; mais, repoussés toujours avec perte, ils s'arrêtèrent enfin, interdits et étonnés de tant de bravoure.

Cette lutte mémorable, où huit mille fantassins disputèrent la victoire à plus de 30,000 hommes de toutes armes, valut à Skrzynecki des applaudissemens généraux. C'est dès-lors que date la prépondérance que ce général eut continuellement dans les conseils de guerre, jusqu'à l'instant où, regardé comme seul capable de guider l'armée, il fut proclamé généralissime.

Le corps du général Rosen accablé de lassitude, ne poussa que mollement l'arrière-garde de Skrzynecki, qui ne manqua pas de profiter de cette nonchalance pour renouveler les scènes sanglantes d'Osenczyzna.

Plusieurs fois encore les Polonais retournèrent sur leurs pas, et refoulèrent l'avant-garde du sixième corps sur son centre. La nuit sépara les combattans, le feu cessa peu-à-peu, et la division polonaise suivit paisiblement la route de Stanislawow.

On ne s'arrêta point, et après un marche pénible on atteignit Pustelnik, où l'infanterie du général Skrzynecki se lia à l'avant-garde du corps de Szembek, campé aux environs de ce village, les derrières appuyés à Okuniew.

Là, se montra à l'armée le brave Chlopicki; accueilli par de vives acclamations, il jura de mourir pour la liberté, et fit toutes les disposition capables d'accélérer la concentration de l'armée.

Quelques lieues à peine séparaient les différens corps et quatre heures suffisaient pour réunir 24,000 fantassins,

et deux divisions de cavalerie. Cette circonstance était d'autant plus remarquable, que, jusqu'au 17 février, jour où Chlopicki prit définitivement le commandement de l'armée, les divisions éparses avaient erré sans but et sans raison sur quelques lieues de terrain, toujours dans la possibilité, il est vrai, de se concentrer au premier signal donné, mais continuellement harassées de fatigue et de besoins, suite du mouvement perpétuel dont on accablait sans nécessité le soldat.

Pendant que les corps des généraux Skrzynecki et Zymirski combattaient sous Zakrzew et Kaluszyn, les généraux Szembek et Krukowiecki observaient les lignes de la Rzondza et de la Narew. Loin cependant de se borner à un repos vigilant, ils traînaient leurs forces disséminées dans toutes les directions. Les grenadiers de Milberg rôdaient aux environs de Stanislawow, pendant que la première brigade des chasseurs à pied, en mouvement perpétuel, remplissait l'espace compris entre Radzymin et le Bug. Le 9, les premiers campaient à Miendzyrzec, pendant que les seconds entraient dans Radzymin. Le 10, le général résolut d'embrasser plus de terrain, et étendit sa droite vers Nieporent, tandis que sa gauche traversait le Bug et occupait Sérock en se liant aux détachemens de la brigade du général Malachoswki. Le 11, le général, alarmé des progrès de l'ennemi, et surtout de ceux du Szachowkoï, lança le premier des chasseurs à pied à Böby, au-delà de Pultusk, et fit observer le pont de Zegrze par le régiment dit des grenadiers.

Ce mouvement avait confondu les divisions de Szembeck et de Krukowiecki; car, pendant que les troupes du premier renforçaient les postes confiés à la défense de celui-ci, les brigades, aux ordres des généraux Gielgud et Malachowski, formant la totalité de la quatrième division d'infanterie, occupaient successivement, l'une la rive droite et la rive gauche du Bas-Bug, l'autre Radzymin, Jadow, Tuly et Cygow.

Ces marches et contre-marches eurent pour résultat

une concentration générale. Malgré l'incapacité de Radziwil, le peu d'autorité de Chlopicki, l'ineptie de la plupart des divisionnaires, et le désordre qui régnait dans le grand conseil militaire, on sentit enfin qu'il était temps de prendre une résolution décisive.

La réunion de tous les corps de l'armée sur les glacis de Praga fut décidée, et pendant que le général Zymirski se retirait sous Wawer, Skrzynecki sous Kawenczyn et la cavalerie sous Grochow, Szembeck concentrait sa division dans l'intervalle compris entre Okuniew et Pustelnik, et Krukowiecki liait ses deux brigades à Kobylka.

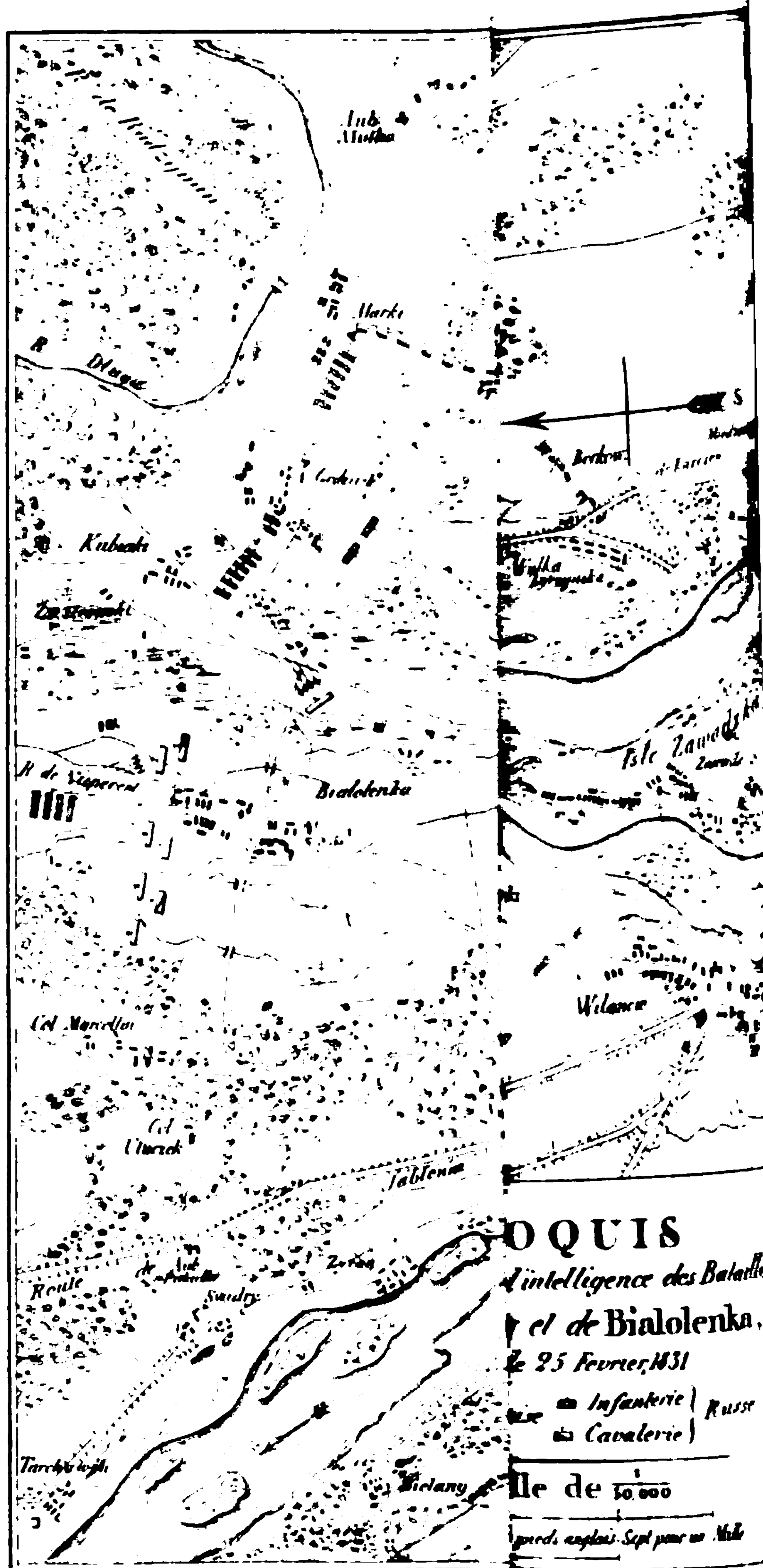
Telles étaient les dispositions dont l'exécution occupait toute l'armée polonaise, lorsque, dans la soirée du 18 février, l'apparition soudaine du premier corps lithuanien succéda à l'écho de la canonnade de Janowek. Les patrouilles rapportaient la retraite de Zymirski sous les murs de Milosna, et les progrès menaçans du centre de la grande armée. L'avant-garde de Pahlen ne tarda pas à envahir la plaine, et la jonction des deux corps ennemis n'était plus douteuse. Okuniew étant leur rendez-vous, c'est dans la direction de ce bourg qu'avançaient les deux corps lithuaniens.

Le général Szembek donna l'ordre d'opposer une résistance vigoureuse à l'ennemi, pour préparer au général Skrzynecki les moyens d'arrêter le sixième corps lithuanien, pendant que lui (Szembek) repousserait le comte Pahlen, le rejetterait dans la direction de Milosna, refoulerait ses bataillons sur l'infanterie de Zymirski, et séparerait ainsi les deux masses opposées à l'armée polonaise. C'est dans ce but que Szembek manœuvra sur le flanc droit de Pahlen et le chargea avec impétuosité. Les Russes braquèrent leur formidable artillerie contre l'infanterie polonaise, et bientôt une grêle d'obus et de boulets laboura le champ de bataille.

Les grenadiers de Milberg avancèrent pour soutenir l'artillerie polonaise, les chasseurs à pied appuyèrent ce mouvement offensif, et une fusillade meurtrière suivit les premières décharges des batteries

LÉGENDE DE Varsovie.

1 Belveder
2 Casernes des Porte enseignes
3 Casernes de la Cavalerie Russe
4 Pont et Statue de Jean Sobieski
5 Hopital militaire d'Ujazdow
6 Eglise d'Alexandre.
7 Statue de Kopernik
8 Place de Saxe
9 Palais du Vice Roi
10 Chateau Royal
11 Casernes du 4me Regimt de ligne
12 Casernes d'Alexandre.
13 Casernes des Sapeurs
14 Champ de Mars
15 Casernes de la Garde de Volhynie
16 Place de Muranow
17 Place de Nalewki
18 Maison incendiée (signal)
19 Palais de Mostowski.
20 Arsenal
21 Place de Krasinski
22 Palais du ministère de la Guerre
23 Hôtel de Ville
24 Banque
25 Casernes de la Garde des Chasrs a cheval
26 Palais Brulowski
27 B de Mokotow.



Cependant le silence qui régnait sur la gauche des Polonais prouvait que Rosen n'était pas encore disposé à appuyer les efforts du premier corps lithuanien; en effet, après quelques démonstrations hostiles, il s'arrêta tout-à-coup, et abandonna son collègue à ses propres forces. C'était peut-être l'instant de réunir les quatre divisions de l'armée pour écraser Pahlen avant l'arrivée du sixième corps lithuanien, mais la confusion qui présidait aux mouvemens des troupes, démontrait que les chefs songeaient moins à profiter des fautes de l'ennemi, qu'à en commettre eux-mêmes le moins possible.

Ainsi le combat d'Okuniew ne changea point la situation des deux armées, et les Polonais, après avoir jonché le terrein de cadavres ennemis, enfoncé les colonnes de Pahlen, et refoulé son corps dans les forêts de Milosna, traversèrent la Dluga pour passer la nuit sur le champ de leurs exploits, dans l'attente continuelle d'une bataille décisive. Le bataillon des grenadiers de Niewenglowski couvrit la retraite, détruisit les ponts à minuit et rejoignit son corps.

BATAILLE DE WAWER.

Nous avons fait observer que depuis le passage du Liwiec par le centre de l'armée russe, deux corps distinctifs (le premier et le sixième lithuaniens) avançaient sur les deux routes principales de la capitale. Il s'agissait de les réunir pour opposer 70,000 combattans aux divisions polonaises, concentrées à l'embranchement des deux lignes d'opérations des troupes du feld-maréchal, et disposées à profiter de leur supériorité momentanée, pour détruire une masse avant l'arrivée de l'autre. La possession du nœud des routes de Milosna et d'Okuniew devant assurer à l'ennemi la facilité de confondre et de déployer les deux corps lithuaniens pour enfiler la chaussée de Grochow, Chlopicki crut paralyser ces projets, en occupant le premier la clef du champ de bataille.

Grochow, point de réunion des deux routes, étant couvert, il s'agissait d'en défendre les avenues, opération d'autant plus difficile que la forêt de Milosna les embrassant, favorisait l'approche, et masquait les mouvemens de l'ennemi. Sur la gauche de la route d'Okuniew, à la hauteur de Kawenczyn, on voit un bois d'aunes d'une moyenne étendue, isolé au milieu de la plaine et placé là par la nature, comme pour imposer à l'immense forêt, qui semble menacer tout ce qui l'entoure.

C'est à ce bois que Chlopicki entreprit d'appuyer son armée, pour braver les attaques du feld-maréchal, maître de la forêt de Milosna.

La plaine resserrée entre la chaîne des mamelons sablonneux sur lesquels s'élèvent les lisières de la forêt regardée comme bouclier des bataillons ennemis, et la ligne d'obstacles formée par les marais de Zastaw, les enclos de Wawer et de Wygoda, le bois d'aunes et les bois de Kawenczyn, ligne occupée par l'armée polonaise, était l'arène où devait se décider le sort des deux armées.

Depuis Kawenczyn, appui de l'aile gauche de l'armée polonaise, jusqu'à Bialolenka, en passant par Zombki, la colonie de Drewnica, Marki, Grodzisk et Brzeziny, s'étend un ruban marécageux en forme de croissant, embrassant plusieurs lieues de terrein entrecoupé de taillis et de canaux de différente grandeur. La forêt de Jablonna et l'île de Saxe lient les deux extrémités de cet arc topographique aux rives de la Vistule, qui en est en quelque sorte la corde.

Sur les derrières de l'armée polonaise s'étendaient des plaines sablonneuses circonscrites par la chaussée, la colonie d'Elsner, Brudno et Szmuleszczyzna, chaîne de monticules à quelques pas de Praga. Au milieu de ce vaste espace s'élève le village de Targowek, nœud des différents chemins menant à Praga, à travers les entraves qui couvrent ses environs.

Le champ de bataille cerné d'obstacles, ressemblait à une lice à deux issues. L'une formée par la colonie de Bialolenka, l'autre par l'espace compris entre l'île de Saxe et Kawenczyn. La première diamétralement opposée à Grochow, objet des efforts des deux partis, puisait sa sécurité dans sa position, l'autre barrée dans toute son étendue par 40,000 Polonais. opposait un rempart de fer au feld-maréchal brûlant du désir d'emporter le nœud des chemins d'Okuniew et de Milosna, encore au pouvoir de ses adversaires.

Nous avons laissé les deux armées aux prises aux environs d'Okuniew. A minuit le feu cesse, l'immense développement des feux ennemis fait juger de la force des masses campées dans la forêt de Milosna; et le feld-maréchal impatient de réunir sous ses yeux les deux corps lithuaniens, invite le général Rosen à accélérer sa marche.

Dans la soirée du 18 février, le comte Palhen combattait seul contre les divisions désunies de l'armée polonaise; bientôt le sixième corps lithuanien renforça les troupes aux ordres immédiats du feld-maréchal, et au déclin de la journée du 19, nous verrons 15,000 cavaliers commandés par le comte Witt, entrer en ligne et faire monter le nombre des troupes russes à 85,000 combattans. Diebitsch, non satisfait de compter sous ses drapeaux deux fois plus de baïonnettes que ne pouvaient lui en opposer ses adversaires, ne manqua pas de profiter de leur bonhomie pour amonceler dans les forêts de Milosna et de Nieporent, une masse capable d'écraser une phalange de géans. Les trois jours de suspension d'armes qui précédèrent la sanglante journée du 25 février, favorisèrent enfin la concentration du corps des grenadiers et des réseves, et alors plus de 150,000 Russes menacèrent de toutes-parts une armée déjà affaiblie par des pertes sensibles. Ainsi le danger croissait en raison de la durée de la résistance, et tout semblait présager le triomphe du feld-maréchal.

Dans la nuit du 18 au 19 février, l'armée polonaise était en mouvement général; car pendant que Zymirski débouchait de la forêt de Milosna, dans la plaine de Wawer, Szembeck évacuait les environs d'Okuniew, franchissait la Dluga, se retirait sous Grochow, et se disposait à se jeter dans la direction de l'île de Saxe, pour former la droite de l'armée. La division du général Krukowiecki réunie à Kobylka, se dirigeait sur Kawenczyn, longeait le bois d'aunes et se logeait entre ses lisières et le chemin de Milosna, en observant celui d'Okuniew.

Les troupes, enfin, aux ordres de Skrzynecki, occupaient le terrein resserré par Kawenczyn et le bois d'aunes, dans l'intention de former l'aile gauche de l'armée.

La cavalerie, disséminée jusqu'alors, accourait de toutes parts, et se rangeait en bataille sur les derrières de l'infanterie; ainsi les rayons du soleil en dispersant les vapeurs du matin, éclairèrent la plaine couverte de 35 bataillons d'infanterie, de 80 pièces de canon et de 40 escadrons de cavalerie légère, déployés depuis Zastaw jusqu'à Kawenczyn.

Depuis les marais de Zastaw jusqu'à la chaussée de Milosna, 8,000 fantassins aux ordres de Szembeck, formant l'aile droite de l'armée, observaient les débouchés de la forêt de Wionzowna. A cheval sur la grand'route de Milosna, la division de Zymirski, de la même force à-peu-près, présentait ses têtes de colonnes à la hauteur de Wawer, et menaçait d'envahir les lisières de la forêt.

Le centre de l'armée, commandé par le général comte Krukowiecki, composé de 10,000 hommes répartis en deux brigades, couvrait le bois d'aunes, et barrait l'espace compris entre les routes de Milosna et d'Okuniew.

Cette position étant la clef du champ de bataille, la majorité de l'artillerie en défendait l'accès sous les ordres des chefs Konarski, Bielicki, Turski, Rzepecki

et Grabowski. Le général Rédel commandait cette arme.

A gauche enfin les héros de Dobre occupaient la plaine boisée, flanquée par Kawenczyn et le bois d'aunes; cette division était forte de huit mille hommes.

La cavalerie aux ordres du général Weisenhoff, rangée en bataille sur les derrières de l'infanterie, inondait la grande plaine sablonneuse de Targowek.

La division de Jankowski attachée à l'infanterie de Krukowiecki en formait la réserve; celle de Lubienski se tenait en arrière, prête à suivre les mouvemens de la première ligne, et les lanciers de Suchorzewski observaient les intervalles des divisions.

Chopicki parcourait, à la tête de son état-major, le champ de bataille, et faisait plus de bruit que de dispositions. Le généralissime, réduit au rôle de spectateur, était oublié, et les généraux divisionnaires restaient ainsi presque indépendans.

Le feld-maréchal, à la tête de 85,000 hommes embrassait quatre lieues de terrain. 30,000 hommes formant le premier corps lithuanien, aux ordres du comte Pahlen, appuyaient leur gauche à Wionzowna, occupaient la forêt du même nom, et menaçaient en direction oblique les divisions de Zymirski et de Szembeck. Les 1re, 2me et 3me divisions d'infanterie se trouvaient serrées en masse, par colonnes d'attaque, des deux côtés de la chaussée; derrière elles marchaient deux régimens de hulans et deux de hussards. Plus de 70 pièces d'artillerie devaient appuyer leurs mouvemens. Le sixième corps toujours commandé par Rosen, comptant sous ses drapeaux plus de 30,000 fantassins, 10,000 cavaliers, et jusqu'à cent vingt pièces de canon, hérissait les forêts de Milosna et de Grzybowska-Wola, couronnait les mamelons de Dombrowa-Gora, jusqu'à Mokrylug, et se préparait à descendre dans la plaine, pour écraser Krukowiecki; là se trouvaient les 24me et 25me

divisions d'infanterie, et six régimens de cavalerie en réserve.

La cavalerie et l'artillerie du comte Witt, un peu en retard, étaient attendues avec impatience, lorsque les sombres lisières de la forêt de Milosna vomirent les premières masses russes.

Le feld-maréchal entreprit aussitôt de refouler la droite des Polonais sur les marais de l'île de Saxe, de déployer ses colonnes dans la plaine de Wawer, d'emporter la communication directe de Praga, et de couper ainsi en deux la masse de ses adversaires.

C'est donc sa gauche qu'il renforce, et le comte Palhen comme incrusté jusqu'alors dans la forêt de Wionzowna, débouche sur la droite de Wawer, et menace les points occupés par la division de Szembek.

Une terrible lutte d'artillerie annonça l'attaque du premier corps lithuanien. Les tirailleurs du premier et du troisième régiment des chasseurs à pied, embusqués derrière les bouquets de bois qui masquaient leur front, entamèrent bientôt la fusillade avec l'ennemi, et la marche de ses colonnes fut ainsi suspendue. Cependant à mesure que le feu s'animait de part et d'autre, la chaîne des mamelons couronnant la plaine de Wawer, se couvrait de baïonnettes, et un sourd mugissement, reproduit en écho lugubre, retentissait sur toute la ligne.

Les colonels Bielinski et Noffock reçoivent l'ordre d'arrêter les mouvemens offensifs des Russes; le feu de file et de peloton des bataillons polonais répond avec fureur à leurs décharges, et l'intervalle, qui sépare les combattans, n'est bientôt qu'un déluge de feu et de fumée.

Le comte, voyant son infanterie arrêtée sous le feu des Polonais, ordonne aux réserves d'appuyer la première ligne et d'enfoncer à tout prix leurs bataillons. Mais en vain douze colonnes moscovites descendent dans la plaine de Warwer, l'arme au bras; vingt

pièces d'artillerie lancent en vain la mitraille contre l'infanterie de Szembek, tout tombe sous ses coups, et Pahlen voyant ses rangs éclaircis, replie sa ligne sous la forêt. Les bouquets de bois, cependant, qui voilent ses manœuvres, sont encore occupés par ses forces, et Szembek, plein de confiance dans l'intrépidité des braves qu'il commande, donne le signal du carnage à l'arme blanche.

Le premier des chasseurs se précipite la baïonnette en avant; le régiment de Bielinski et les grenadiers de Milberg le suivent; bientôt un *hourra* général se fait entendre depuis les marais de Zastaw jusqu'aux bois de Wawer.

Après avoir erré dans une atmosphère de flamme, l'infanterie polonaise se heurte avec furie contre les bataillons serrés du corps lithuanien; à peine se distingue-t-on à travers les nuages de fumée; les commandemens et les signaux sont étourdis par les *hourras* répétés et les cris des agonisans; mais on s'aborde enfin, et les deux armées, ivres de vengeance, se pressent et luttent comme deux géans. Au milieu de ce chaos universel, où le tumulte et la destruction dévorent et la voix et les hommes; où, comme pour ravir aux yeux du soldat l'horreur du carnage, l'explosion du salpêtre ensevelit dans ses nuées et les vainqueurs et les vaincus; au sein de ces terribles beautés, où le héros est confondu avec le lâche, on distingue cependant l'intrépide Bobinski. Capitaine, guidant le premier bataillon des chasseurs, il s'élance le sabre à la main, à la tête de ses braves, les devance de vingt pas, et se jette sur une colonne ennemie; huit cents baïonnettes hérissées contre sa poitrine ne font que redoubler sa fougue; il saisit la première qui brille à ses yeux, renverse son antagoniste d'un coup de sabre, et s'enfonce comme une trombe dans la masse stupéfaite, en massacrant tout ce qui s'oppose à ses pas. Entouré de toutes parts, il se fraie une issue à travers les cadavres, et, après avoir terrassé plus de quinze

automates pétrifiés, enlevé le drapeau du bataillon, et dispersé tout ce qui l'approche, il se voit sain et sauf entre les bras de ses grenadiers qui, accourus à son secours, le portent en triomphe comme une tete de Méduse. Tout fuit devant eux, et l'effroi, leur servant d'avant-garde rompt les rangs ennemis. L'artillerie moscovite, assaillie de près, part au galop; mais six pièces dételées servent de trophée aux vainqueurs.

Le feld-maréchal persistant dans le projet de refouler la droite des Polonais, ordonne à ses réserves d'appuyer l'offensive du comte Pahlen, et lorsque tout présage la victoire de Szembek, une nuée d'escadrons russes paraît sur les routes de Milosna et de Wionzowna, de nouvelles colonnes débordent sa gauche, et l'ennemi menace de couper la division, du centre de l'armée polonaise. A l'instant même la fusillade qui, depuis quelque temps, retentissait sur la gauche de la première brigade des chasseurs à pied, redouble de fureur; c'était la division de Zymirski, qui, dégagée de la forêt de Milosna, étant entrée en ligne à dix heures du matin, tenait en échec l'aile droite du premier corps lithuanien.

Favorisé par les progrès de la division de Szembeck, le deuxième des chasseurs à pied, formant la première ligne du corps de Zymirski, s'était avancé sur la ligne ennemie en voilant son front par une chaîne de tirailleurs. Le choc fut terrible; et, quoique la mitraille et les obus pleuvaient de toutes parts, le deuxième bataillon suivant son brave chef Staniszewski, aborda la lisière de la forêt.

Les Polonais assaillirent ainsi leurs adversaires; mais après un combat vigoureux, le régiment de Jurski (deuxième des chasseurs) débordé par les colonnes du comte Pahlen, commençait à plier, lorque de nouveaux efforts, engendrant de nouveaux triomphes, ranimèrent le courage de la division de Zymirski.

Il était midi: on se battait sur toute la ligne avec

un acharnement inexprimable, la confusion était à son comble, et toutes les armes mêlées et confondues se précipitaient en avant, sans égard aux obstacles qui séparaient les deux armées.

Chlopicki était partout, et contemplait avec un sang-froid digne de sa renommée, les efforts des deux partis; mais égaré dans l'immensité des lignes, son œil suivait avec peine les mouvemens des colonnes, et errait de bataillon en bataillon, comme l'aigle fatigué qui cherche en vain un refuge sur l'Océan bouleversé par la tempête.

Les divisionnaires sont à leurs postes; mais isolés par la jalousie, ils créent des masses détachées, qui, loin de se secourir mutuellement, combattent avec ardeur, mais sans ensemble. La voix des chefs est étouffée par le tumulte; seulement le soldat, frémissant de rage et de vengeance, ne voit qu'un but, l'adversaire; n'écoute qu'un guide, son cœur.

Ainsi, pendant que la division du général Szembek disputait avec fureur à l'ennemi l'accès de Zastaw, Zymirski appuyait sa résistance par un *hourra* général sur la droite du comte Pahlen.

Jurski, soutenu par le quatrième des chasseurs à pied, aux ordres du colonel Bogucki, et par les bataillons du septième de ligne, plie ses braves en colonnes d'attaque, et fond pour la deuxième fois sur les lisières de la forêt, à droite et à gauche de la chaussée. Staniszewski, suivi de ses grenadiers, vole à travers des monceaux de morts et de mourans, balaye les avenues de la forêt, renverse tous les obstacles, et fraie au reste de la division un chemin de triomphe. Un ennemi brave et nombreux flanque la chaussée; des gerbes de boulets et de biscaïens l'enfilent et la rasent d'écharpe et de plein fouet; mais rien ne peut résister à la fougue frénétique du bataillon de Staniszewski. La terre gémit sous le poids des cadavres entassés sous ses baïonnettes; les Russes cèdent enfin; deux drapeaux sont enlevés, tout fuit à la débandade;

la boucherie est horrible, et la forêt de Milosna, témoin de ces exploits, ouvre son sein aux vainqueurs. Quelques prisonniers échappés au carnage, contemplaient, avec une inquiétude mêlée d'admiration, le petit nombre des héros, et se pressaient pour approcher sans crainte le sergent Zaremba, qui essuyait son fer trempé dans le sang de dix-sept de leurs camarades!

L'entrée de la forêt était au pouvoir des Polonais, lorsque le général Rosen reçut l'ordre de doubler les forces de son collègue, de faire un dernier effort sur sa gauche, et de culbuter à tout prix les divisions de Szembek et de Zymirski. Trente pièces d'artillerie appuient ce mouvement, et tout-à-coup une salve générale annonce leur proximité. Les Polonais, jaloux de leur conquête, opposent une résistance de granit à l'impétuosité des bataillons lithuaniens. En vain ceux-ci s'efforcent de déboucher dans la plaine, fusillés sur toute la ligne, ils s'arrêtent et chancellent.

Tant d'héroïsme semblait devoir rebuter le feld-maréchal; mais dès que vainqueurs, les Polonais rejetaient ses hordes dans la forêt, celles-ci, réfugiées sous sa protection, couvraient leur retraite d'une grêle de mitraille, et le fantassin, qui ne connaissait point d'obstacle capable de résister au choc de sa baïonnette, venait expirer aux pieds des mamelons hérissés d'airain, vomissant la terreur et la mort.

Sur ces entrefaites, l'extrême droite de l'armée polonaise commençait à plier. Szembek voyant ses bataillons débordés par la cavalerie ennemie, invoque l'appui des escadrons de Lubienski, qui, au lieu de fournir une charge en masse avec toute sa division hésite et morcelle ses forces. Le quatrième des chasseurs à cheval, commandé par le colonel Kaminski, évacue la plaine de Wawer, traverse la grande route, et accourt au galop vers Goclawek.

Un gros ruisseau, barrant la plaine depuis le moulin de Goclawek jusqu'à Goclaw, arrêta les chasseurs,

La glace cède sous les coursiers, et au-delà de cette barrière, tout est taillis et marais. Le colonel hésitait à franchir un terrein si défavorable à la cavalerie, lorsque le héros du 29 novembre, l'immortel Wysocki, sorti du néant comme un génie mystérieux, apparut et conjura Kaminski de fondre sur l'ennemi.

On reconnaît la voix du modeste aide-de-camp; l'autorité s'incline devant la renommée, et on fond sur les Russes. Le bataillon carré d'infanterie lithuanienne, qui ose obstruer le chemin des chasseurs, est aussitôt chargé et culbuté; les hulans formant la seconde ligne sont bientôt rompus; et la fougue des cavaliers polonais n'est amortie que par les nombreux escadrons de cosaques et de hussards qui débouchent de la forêt. La mêlée est horrible; les Polonais, isolés de leurs renforts, combattent comme des lions; mais cernés de toutes parts, éparpillés dans la forêt et engagés sur un terrein où les chevaux se cabrent au lieu d'avancer, ils s'efforcent enfin de se frayer un passage à travers la foule qui les presse.

Le major Sosenkowski, combattant à la tête de son escadron, tombe au pouvoir de l'ennemi avec les officiers qui se précipitent en avant pour lui faire un rempart de leurs poitrines. On lutte corps à corps, et la victoire est indécise; mais de nouveaux escadrons moscovites paraissent sur les derrières des Polonais et leur coupent la retraite. On ne songe plus qu'à échapper à la servitude, et les débris du régiment fondent, le sabre à la main, dans la direction de Zastaw, en renversant tout dans leur course.

Dégagés à peine des entraves naturelles et de la haie d'acier dont les a cernés l'ennemi, les chasseurs de Kaminski essuyent les décharges de l'infanterie moscovite qui menace la division de Szembek. Rejetés sur l'infanterie polonaise, ils tombent sous les coups des grenadiers de Milberg, qui, aveuglés par la fumée et la rage, ne songent qu'à répondre au feu des Russes; ainsi, après avoir perdu cent cinquante hommes, la cavalerie

de Kaminski rejoignit l'infanterie de Szembek, et se lia à la droite de l'armée en traçant le chemin aux escadrons moscovites.

Tout-à-coup paraissent de nouvelles colonnes, et la cavalerie ennemie, acharnée à la poursuite des chasseurs polonais, menace d'envahir la plaine.

Partout on s'égorge; mais les uns combattent pour vaincre, les autres pour favoriser une retraite qu'on voudrait en vain retarder sans périr. Les deux divisions de l'aile droite se confondent; le désordre rompt les rangs, mais on lutte encore avec fureur. Les six pièces d'artillerie enlevées à l'ennemi dans les premiers instans du combat, sont abandonnées dans le fort de la mêlée. On se retire sous Grochow; le septième de ligne, commandé par le lieutenant-colonel Oborski, se précipite en avant pour protéger la retraite de la première ligne; encore un dernier effort, l'intrépide commandant guide ses braves, écrase la tête d'une colonne russe à coup de baïonnettes, et l'arrête dans sa marche précipitée. Les deux chefs de bataillons Maiewski et Wysocki sont blessés à la tête de leurs troupes; il faut battre en retraite ou rester en flèche entre les masses ennemies.

On se retire à pas lent, et à peine a-t-on quitté le champ où tant de généreux sang a coulé, que l'ennemi cesse la poursuite. Les Polonais s'arrêtent à leur tour, s'appuient à Grochow, reforment leur ligne, présentent un front menaçant et recommencent le combat avec un nouvel acharnement.

Il est deux heures du soir; la canonnade se ranime. L'aile droite de l'armée polonaise étant repoussée, le feld-maréchal n'avait qu'à renforcer sa gauche en refusant sa droite pour emporter le village de Grochow, objet de tant d'efforts, et ravir ainsi à ses ennemis la communication directe de Praga.

De nombreuses troupes se portèrent donc à gauche, à l'effet d'exécuter ces dispositions; plus de cinquante pièces d'artillerie, secourues par vingt escadrons, pa-

rurent à la hauteur de Wawer, se déployèrent dans la plaine, et se préparèrent à foudroyer cette partie de la ligne. Mais une nouvelle digue s'oppose au torrent agresseur; car pendant que les divisions de Szembek et de Zymirski combattaient en désespérées, l'artillerie polonaise, *en équerre* sur leur gauche, balayait leur front dans toute sa longueur, prenait d'enfilade tout ce qui les approchait, et les couvrait ainsi d'un rempart de feu. Les divisions de Skrzynecki et de Krukowiecki épiaient l'instant favorable à une offensive vigoureuse et énergique; contenues cependant par les démonstrations menaçantes des colonnes du général Rosen, elles ne pouvaient guère manœuvrer en faveur de la droite de l'armée, sans s'exposer à être surprises en marche; réduites à un rôle défensif, elles s'attendaient depuis le matin à une attaque générale, et virent bientôt leurs pressentimens réalisés.

En effet, à peine les divisions de la droite furent assez engagées pour ne plus pouvoir changer de position, que les monticules de Dombrowa-Gora et de Mokrylug se hérissèrent de canons et de baïonnettes. Comme sur les autres points, la possession de la plaine, resserrée entre les lisières de la forêt et la ligne polonaise, devint l'objet de l'élan des deux partis. Les décharges d'artillerie et de mousqueterie se succédaient avec rapidité; une lutte parallèle s'engageait depuis Kawenczyn jusqu'à la chaussée; l'acharnement monotone des deux armées signalait ce genre de combat, que l'on décrit en parlant d'une revue, lorsqu'une grêle de boulets, lancés d'enfilade, annonça les progrès de l'ennemi sur la droite de l'armée polonaise.

Ce début démontrait de plus de la part du Feld-Maréchal l'intention de déborder la droite de Krukowiecki, d'isoler sa division des troupes de Zymirski et de Szembek, et d'atteindre ainsi la chaussée de Praga.

Mais au moment où l'artillerie ennemie frayait au corps de Rosen le chemin de Grochow, en foudroyant d'écharpe tout ce qui entravait sa droite, l'artillerie po-

lonaise, déployée, comme nous l'avons vu plus haut, *en équerre*, depuis le bois d'aunes jusqu'à la chaussée de Milosna, répondit par une salve de plein fouet.

La batterie légère du colonel Konarski, braquée en face de Wygoda, commença le feu et jeta l'épouvante parmi les canonniers ennemis; mais bientôt trente pièces supérieures en calibre couronnèrent les mamelons opposés, et ripostèrent par des décharges multipliées.

Wygoda fut occupée, et quoique enfilée du bois d'aunes, les Russes y placèrent douze bouches à feu, y appuyèrent leur aile, et redoublèrent d'efforts. Une pluie de feu et de projectiles inonda la plaine; Konarski calme et intrépide, donnait des ordres sous un ciel d'obus; les canonniers, dignes de leur chef, tombaient près de leur affûts, en balbutiant encore *Vive la liberté!*

Le canonnade redouble; le jeune Rzewuski, plein d'ardeur et de dévonement, avance pour reconnaître l'enemi, et tombe mort devant ses pièces; la mitraille décime les canonniers; mais à l'instant où on veut céder, vingt pièces de gros calibre arrivent au galop, embrassent toute la plaine de Wygoda, et saluent l'artitillerie moscovite. Les chefs Bielicki et Turski sont à la tête des batteries, le feu recommence avec une nouvelle fureur, et on ne se distingue plus à travers les tourbillons de feu et de fumée qui planent sur toute la ligne embrasée. Dans un clin-d'œil les batteries de Wygoda sont réduites au silence, les volées de l'artillerie ennemie sont moins fréquentes, moins meurtrières; on dirait qu'elles vont quitter l'arène.

Rzepecki entre en ligne avec dix bouches à feu, balaye la route d'Okuniew et met le comble à la confusion qui semble régner sur la ligne adversaire. Des cris de joie volent de rang en rang; le feld-maréchal, impatient et inquiet, entasse les débris de sa première ligne sous le feu de l'artillerie polonaise, en forme une masse hétérogène et difforme, et la pousse, comme

un gabion farci, sur la division de Krukowiecki. La chaussée d'Okuniew regorge de pelotons rompus, d'affûts brisés, de cavaliers démontés; mais Diébitsch ordonne de vaincre, et Diébitsch, c'est le Czar.... En vain le mécontentement et la raison s'unissent pour lui représenter toute la témérité de son entreprise, il impose silence et au mécontentement et à la raison : on avance pour la cinquième fois.

Pour faire taire la ligne de l'artillerie polonaise, déployée depuis le bois d'aunes jusqu'au-delà de la plaine de Wygoda, les bouches à feu de Rosen tâchent de saisir son prolongement sur les monticules de Dombrowa-Gora, partent au galop, et se trouvent nécessairement en face du bois d'aunes qui masquait la ligne de tir de toute batterie qui aurait voulu l'enfiler.

C'est donc le bois d'aunes qu'il fallait emporter, et pour l'aborder, on avança en colonnes serrées sur le chemin d'Okuniew.

La brigade de Gielgud, soutenue par celle de Malachowski, se mesure bientôt avec l'ennemi ; la plaine qui s'étend devant le bois d'aunes, devient une nouvelle lice. Après une lutte acharnée, la plaine reste au pouvoir des Polonais; mais bintôt les réserves russes avancent; les escadrons ennemis paraissent sur le chemin d'Okuniew et le combat recommence. Le premier bataillon du premier de ligne suit au pas de course son chef Ploneczynski, et l'emporte sans connaissance ; Kiekiernicki marche à la tête du troisième bataillon et rétablit l'équilibre. En même temps le troisième du cinquième de ligne se précipite en avant et fait des prodiges de valeur, sans faire cependant de sensibles progrès. A l'instant même un feu meurtrier part des rangs adversaires; la fusillade gronde de plus en plus, et le nombre l'emporte : le chef de bataillon Mauszewski tombe percé de balles, disparaît dans la mêlée, et est fait prisonnier; le terrein est jonché des cadavres de ses soldats, et les débris de sa troupe se

retirent en désordre dans le bois. Les autres bataillons, ayant en tête l'intrépide lieutenant-colonel Wroniecki, suivis de près par le régiment de Rybinshi (premier de ligne), lui succèdent, et ébranlent les rangs russes; mais trop faibles pour les rompre, ils se tiennent sur la défensive, en repoussant sans relâche le torrent qui croît en raison de la résistance qu'on oppose à son choc.

Cependant le feld-maréchal désespérant d'enfoncer le centre des Polonais, après avoir échoué trois fois dans ses efforts contre leur droite, essaya de renverser leur aile gauche.

La division de Skrzynecki était là pour déjouer ses projets; pleine encore des souvenirs de Dobre, elle se prépara à émousser la fougue de l'hydre qui, tant de fois terrassée, semblait renaître de ses cadavres a la voix de de son maître. Le quatrième et le troisième de ligne, appuyés au bois d'aunes poussent leurs tirailleurs dans la plaine, et les taillis qui la couvrent leur servent de bouclier,

Le major Antonini observe Kawenczyn: favorisé par les rideaux topographiques dont la prévoyance de Skrzynecki a voilé ses braves, il laisse l'ennemi dans l'incertitude, et lui cache la faiblesse de sa troupe.

Mais déjà les hauteurs de Mokrylug étincellent de baïonnettes; Skrzynecki parcourt les rangs de sa division, et ne trouve partout qu'enthousiasme et impatience. Le combat commence; un courage céleste anime les Polonais, et les scènes de Zastaw se renouvellent sur la gauche de leur armée. Le quatrième de ligne avance, ayant en tête son brave général; on dirait que l'ennemi le reconnaît, tant il est circonspect à son approche. Sur l'extrême gauche, Antonini lutte avec impétuosité contre l'infanterie de Rosen; mais tout-a-coup paraît une nuée d'escadrons rangés en bataille sur le versant des mamelons couronnés par les lisières de la forêt de Mokrylug.

Ces masses, immobiles d'abord comme les antiques

sapins qui semblent les enfanter, s'ébranlent de concert au signal donné, et rampent lentement le long des contreforts des monticules, comme la lave que vomit le Vésuve en délire. Bientôt elles accélèrent leurs mouvemens, et partent au trot en faisant trembler un quart de lieue sous leur poids. Un aide-de-camp porte aux lanciers de Kalisz, rangés devant Targowek, l'ordre de renforcer la gauche de Skrzynecki.

Le colonel Dluski avance au galop à la tête de son régiment, et sans s'informer de la nature du terrein qui va lui servir de champ de bataille, sans même faire les dispositions nécessaires pour repousser un ennemi formidable, il traverse en désordre, avec la promptitude de la foudre, les champs et les fossés qui entravent sa marche précipitée, et entre ventre à terre dans Kawenczyn, en laissant sur ses derrières un large canal coupé par un mauvais pont.

Deux escadrons traversèrent le village, et se rangèrent en bataille en face de l'ennemi; les deux autres restèrent en réserve. Mais déjà Skrzynecki leur ayant donné l'ordre de se retirer et d'abandonner à l'infanterie une arène que la nature du terrein semblait refuser aux chevaux, se portait en personne sur Kawenczyn pour présider à l'exécution de ses dispositions.

Sur ces entrefaites, les escadrons ennemis, précédés d'une batterie légère, envahissent l'avenue du village. Skrzynecki, assailli de près, se jette à bas de son cheval, se réfugie dans un fossé, et contemple avec d'autant plus de désespoir la défaite des lanciers, qu'après l'avoir pressentie, il est réduit au rôle d'impuissant témoin.

En effet, les trompettes sonnent la charge, et le sifflement de la mitraille, se mêlant à ce sinistre signal, ébranle les deux escadrons qui défendent l'approche du village. Une fausse manœuvre favorise la charge de l'ennemi, et une terreur panique s'empare des Polo-

nais qui, trop faibles d'ailleurs pour songer à résister, se précipitent en désordre à travers le village et communiquent leur effroi aux escadrons de réserve.

L'ennemi balaye la rue à décharges redoublées; ses nombreux escadrons tournent le village, et fondent à bride abattue sur les lanciers de Kalisz, accumulés dans une petite plaine marécageuse, adossés à un large canal, resserrés par les enclos voisins, et accablés de toutes parts. L'intrepide lieutenant-colonel Korycki se précipite dans la mêlée, à la tête de quelques braves; mais terrassé bientôt, il tombe au pouvoir de l'ennemi avec les siens. Les lanciers cherchent en vain une issue; renversés les uns sur les autres, ils périssent percés de coups ou foulés aux pieds de leurs propres coursiers. Le carnage est sanglant, et cent cinquante seulement échappent à cette terrible catastrophe.

Le régiment de Dembinski, nourrissant les germes d'une ignoble jalousie, quoique envoyé au secours des lanciers, contemple avec une joie secrète le désastre de ses frères, et accueille par des éclats de rire les infortunés débris de la troupe de Dluski; mais l'ennemi voyant les escadrons polonais prêts à l'écraser, se retire satisfait de son facile triomphe, et se soustrait ainsi aux coups de l'infanterie de Skrzynecki, qui avance au pas de charge dans la direction de Kawenczyn.

Ainsi, après cinq heures de carnage, le feld-maréchal, écumant de fureur et d'impatience, voyait ses projets déjoués; un rempart de cadavres séparait ses hordes des troupes polonaises, et des monceaux de débris lui restaient pour trophées. Nicolas a cependant ordonné de passer sur les rebelles pour atteindre l'Occident: Nicolas est Czar, Diébitsch est sa créature; son armée est un troupeau d'esclaves, une machine de guerre: il faut qu'elle brise ou qu'elle soit brisée: le Czar le veut....Sa tête se fond comme les glaces poussées sur un brasier, mais la queue avance et la

remplace. Ainsi les réserves foulèrent les cadavres de la première ligne, se confondirent avec ses ruines, et avancèrent une fois encore sous la protection de cent-vingt pièces d'artillerie. Une fois encore se heurtèrent les deux armées en ordre parallèle, et on eût dit que la tactique, réduite à l'escrime et à l'art de tirer, n'était plus que l'instrument d'une ivresse homicide.

L'artillerie polonaise menacée d'une destruction complète, ne songea plus qu'à vendre cher son existence, et les salves de l'ennemi annoncèrent à peine la résolution du feld-maréchal, que deux cent-vingt bouches à feu vomirent de part et d'autre la désolation et le trépas avec un fracas épouvantable.

Chlopicki galopait de batterie en batterie sous une voûte embrâsée, animant les combattans de l'exemple et du geste.

Il est trois heures du soir; une horrible confusion règne sur toute la ligne, mais ce n'est point la confusion des désastres, c'est celle du désespoir; partout on combat avec un acharnement infernal; mais les forces s'épuisent; le soleil même, las de contempler ces sublimes horreurs, semble en fuir l'aspect, et ne lance plus que quelques rayons obliques sur le champ de bataille.

Au centre, la canonnade n'est plus qu'un roulement monotone; la cavalerie ennemie sort du sein des masses, et veut enfin mettre un terme à cette destruction systématique; mais écrasée sous les boulets polonais, elle fuit et disparaît.

Après de vains efforts, l'artillerie ennemie parvint à couronner les mamelons de Wawer, et enfila la batterie de Bielicki. Les décharges d'écharpe des bouches à feu braquées plus près du chemin d'Okuniew, se croisaient avec les feux de plein fouet de Wygoda, et l'artillerie polonaise, assaillie de toutes parts, s'attendait à chaque instant à être entièrement démontée. Krukowiecki, témoin de la détresse de sa division, lui ordonna d'évacuer ses positions.

La cavalerie du général Jankowski, chargée de protéger la retraite de l'artillerie, tourne le dos et se replie à pas lent, sans s'inquiéter de son sort.

Le feld-maréchal tressaille de joie et se croit vainqueur; ses bataillons redoublent d'efforts; l'infanterie avance, mais au lieu de trouver un ennemi en déroute, elle rencontre partout une barrière insurmontable.

Le jour expirait, et les Polonais, repliés aux environs de Grochow, n'avaient cédé que trois cents pas de terrein. Le bois d'aunes était en leur pouvoir, et à mesure que Rosen poussait ses têtes de colonne sur la route d'Okuniew, les défenseurs du bois les renversaient en accablant leur flanc droit.

L'artillerie polonaise rasait le chemin de Milosna, et foudroyait d'écharpe tout ce qui osait déboucher de la forêt au-delà de la plaine de Wawer.

Ainsi les Russes, maîtres des positions que l'aile droite de leurs adversaires avait occupées dans la matinée, ne pouvaient point, sans se mettre en flèche entre les défenseurs du bois d'aunes et la Vistule, avancer sur un terrein abandonné, mais flanqué et enfilé par les Polonais.

Telle était cependant l'obstination du feld-maréchal, qu'au lieu de réunir ses masses pour enlever le bois d'aunes, seul appui de ses ennemis, il s'acharna à l'attaque des divisions de Zymirski et de Szembek. Après un dernier et terrible combat, où sa fureur vint expirer aux pieds des soldats de la liberté, la fusillade s'éteignit peu à peu; Diébitsch ordonna à ses troupes de revenir sur leurs pas, s'enfonça de nouveau dans la forêt, comme l'ours honteux de sa défaite, et les armées se séparèrent harassées de fatigue.

Il était cinq heures du soir.

Ainsi se termina cette fameuse bataille, où 40,000 Polonais disputèrent la victoire à plus de 80,000 Moscovites. Le feld-maréchal, revenu de ses illusions, reconnut qu'avancer n'est pas triompher, et que le nombre ne peut rien contre l'héroïsme.

Dix mille Russes et plus de trois mille Polonais tués ou blessés attestaient la fureur de la lutte, mais aucun trophée n'en signalait le résultat.

Seulement quelques prisonniers, quelques affûts fracassés, quelques coursiers courant indécis dans la plaine, s'offraient aux regards du soldat, et semblaient prédire de nouveaux carnages.

Cependant le feu n'a pas encore cessé, et le bois d'aunes paraît tout embrâsé. La division de Skrzynecki l'occupe et le défend contre l'infatigable Rosen. C'est le Palladium de la liberté; c'est là que l'on égorge les victimes sacrifiées à la déesse; le quatrième de ligne est au sanctuaire, c'est contre le rempart de feu dont il est l'escarpe de granit, que se brisent les efforts de l'ennemi.

Le feld-maréchal a enfin reconnu l'importance de ce point, et ne perd pas l'espoir de l'emporter. Mais les ténèbres séparent les combattans, un profond silence règne sur la ligne entière; c'est le silence de l'épuisement; un murmure confus l'interrompt encore : bientôt cependant jusqu'aux flammes des bivouacs expirent, et on dirait que ces 100,000 hommes, qui faisaient trembler naguère sous leurs pas huit lieues de terrein, ne sont plus !

Le repos n'a fait qu'augmenter leur fureur, comme l'onde relève les plantes desséchées par les regards ardens du soleil de l'Arabie. Le jour paraît à peine, qu'impatientées de l'indécision de la fortune, les deux armées courent aux armes pour l'enchaîner à leur cause.

Gielgud reçoit l'ordre de remplacer le quatrième de ligne au poste d'honneur, et déjà sa brigade occupe les lisières du bois sacré.

(20 février). Le feld-maréchal réveillé à peine, ordonne à Rosen d'emporter le bois d'aunes.

Trente-six pièces d'artillerie couronnent les hauteurs de Dombrowa-Gora, et les premières volées ennemies ravagent la plaine. Mais pendant que Pientka

et Szepecki attentifs aux manœuvres de Rosen, déploient leurs batteries sur la droite du bois d'aunes jusqu'à la chaussée d'Okuniew, et couvrent son front d'une gerbe de projectiles, Bielicki et Lapinski occupent à la tête de leurs pièces l'espace compris entre Kawenczyn et le bois, et ripostent avec fureur. A l'instant même six régimens d'infanterie du sixième corps lithuanien, descendent dans la plaine, l'arme au bras; envain Maslowski posté sur le prolongement du front du bois d'aunes avec six pièces d'artillerie écrase tout ce qui l'approche; en vain vingt bouches à feu croisent leurs feux sur le flanc des colonnes ennemies: elles avancent comme ces Hélépoles qu'une puissance invisible poussait vers les donjons antiques, et pour les arrêter il ne suffit pas de les ruiner, il faut détruire la force motrice, et cette force, c'est la volonté de Diebitsch !

Déjà elles atteignent les lisières du bois redoutable, déjà leurs tirailleurs entament la fusillade, et les mamelons opposés ne cessent point cependant de vomir les masses.

Mais la brigade de Gielgud est là pour les recevoir. Rybinski et Zawadzki peuvent à peine contenir l'impétuosité de leurs régimens, qui, formés en colonnes d'attaque à l'entrée du bois, n'attendent plus que le signal pour se précipiter en avant. Les tirailleurs sont éparpillés et embusqués sur la lisière du bois, et leurs soutiens sont derrière eux pour renforcer la chaîne sur les points menacés. Les pelotons de réserve sont postés dans le bois sur les sentiers praticables, et se préparent à fondre sur l'ennemi dès qu'il parviendra à pénétrer dans l'intérieur.

Wroniecki à la tête du premier bataillon du cinquième, et Kickiernicki suivi du troisième bataillon du premier régiment de ligne, s'enfoncent dans le bois; le roulement de la fusillade retentit de plus en plus; mais à peine les têtes de colonnes ennemies franchissent les lisières, que les réserves polonaises partent

à leur rencontre au pas de charge, en poussant des cris de guerre et de vengeance. Les grenadiers de Rosen, assaillis de front et de flanc, frémissent, chancellent et se débandent effarés; mais ralliés bientôt, ils reviennent sur leurs pas, luttent corps à corps, et semblables aux vagues que la bise chasse du rivage, mais qui jalouses de s'étendre, l'envahissent de nouveau, ils avancent et reculent tour-à-tour, sans que la fortune décide entre les combattans.

Sur ces entrefaites la cavalerie du comte Witt paraît sur la scène, et protégée par les volées des trente-six pièces d'artillerie déployées sur les mamelons de Dombrowa-Gora, elle caracole majestueusement, et se range en bataille dans la plaine. L'artillerie polonaise change aussitôt de point de mire, s'étend en croissant sur les bords du canal qui joint le bois d'aunes à Kawenczyn, et déjà les éclairs précèdent la foudre.

De la plaine de Kawenczyn on voit les nombreux escadrons du comte Witt tourbillonner sur eux-mêmes, flotter en désordre, tourner bride et reculer au galop. Les batteries de droite de l'ennemi, masquées par les manœuvres de ses cavaliers, cèdent aux salves répétées des bouches à feu de Bielicki, et l'infanterie de Rosen, séparée des troupes de Witt par une pluie de mitraille, n'osent rétrograder et ne peut avancer.

Le premier et le cinquième de ligne redoublent d'efforts, culbutent l'agresseur en frappant coups sur coups, et le bois est délivré; alors Rosen commande aux bataillons de la deuxième ligne de remplacer la première, et pour faire une diversion en faveur de l'attaque du bois d'aunes, la ligne entière, depuis Zombki jusqu'à la route d'Okuniew, retentit du grondement de l'artillerie. Mais déjà les deux armées savaient que le bois d'aunes était la clef du champ de bataille, et que c'était sur cet étroit espace que devait se décider le sort de la Pologne, depuis que le point d'honneur dégénéré en obstination, ordonnait à cent mille hommes de s'égorger pour la possession de mille [illegible].

Tous les efforts se dirigèrent donc de nouveau vers ce bois insatiable, qui ne cessait de dévorer tout ce que le feld-maréchal lançait contre lui.

Tous les feux de l'artillerie polonaise braquée sur sa droite et sa gauche se croisaient sur son front, consumaient ce qui osait l'approcher, et couvraient la plaine de cadavres et de débris.

Ainsi après un carnage de trente-six heures, le feld-maréchal voyait ses bataillons se fondre sous les lisières d'un bouquet de bois, et se sentait réduit à attendre l'arrivée du Czarewicz et de Szachowskoï à la tête de leurs troupes, pour conquérir ces nouvelles Thermopyles.

La rage et le désespoir dans le cœur, Diebitsch donna le signal de retraite, et plus de quinze bataillons engagés successivement, se réfugièrent dans la forêt en abandonnant les avenues du bois obstruées de morts et de mourans.

Cependant le printemps approchait, et ses premiers souffles allaient briser les ponts de glace que la nature avait préparés aux agresseurs; il fallait écraser l'armée polonaise avant ce terrible incident, ou renoncer au projet de franchir cette dernière barrière sans beaucoup de peine et de travaux. Mais pour écraser les héros de Wawer, il fallait des hommes, et quinze mille soldats gisaient morts depuis Térespol jusqu'à Praga, et les cabanes échappées aux flammes regorgeaient de malades et de blessés. Il fallait du salpêtre pour éteindre cette artillerie formidable qui avait ravagé les bataillons lithuaniens, et les caissons vides ou fracassés encombraient les parcs au lieu de les alimenter, et l'armée accablée de peines et de besoins réclamait des vivres, et les campagnes ravagées, les convois déjà harcelés par les avant-coureurs de l'insurrection lithuanienne, les magasins à 60 lieues des troupes, n'existaient point pour elle.

Il faut cependant entrer à Varsovie avant le premier mars, le Czar l'a ordonné! Si les Polonais profitent

de la détresse du feld-maréchal, s'ils fondent sur son armée de spectres, s'ils la surprennent privée de munitions et clouée à ses bivouacs par la faim et la misère, si la Lithuanie dégagée des terribles embrassemens de ses oppresseurs s'éveille à l'écho de leurs gémissemens, si surtout les corps lithuaniens sont attaqués avant l'arrivée des grenadiers et des réserves, le triomphe des *rebelles* scellera l'arrêt d'ignominie du héros des Balcans !....

Une trève pour enterrer les morts est proposée; elle est acceptée sans débats, mais le feld-maréchal ayant fondé beaucoup d'espérance sur l'amour-propre de l'aristocratie du royaume, a non seulement recommandé à son émissaire de le ménager, mais il lui a prescrit de plus de caresser l'ambition des généraux en rejetant tout l'odieux de la révolte sur la fougue téméraire de jeunes écervelés. Le comte Krukowiecki qui, à cette époque, ne songeait peut-être pas encore à souiller sa vie de la plus noire trahison dont l'histoire ait parlé, répondit avec dignité aux déclamations de Witt, et croyant sortir de la matière en traitant d'autre chose que de la durée de l'armistice, il lui dit en quelques mots, « que loin de désapprouver l'héroïque « dévouement des jeunes patriotes, leurs pères tâche- « raient de les égaler et de couronner, par la sagesse « et l'expérience, l'œuvre du courage et de la vertu. » Les insinuations humiliantes de Witt furent donc ainsi rejetées: mais une trève tacite fut conclue et au fond c'était tout ce que Diebitsch demandait.

Les journées du 21, du 22 et du 23 se passèrent en chants et en gaieté. Le camp ressemblait à ces villes ambulantes que les Huns traînaient à leur suite, et dont le seul aspect faisait trembler les Romains abâtardis.

Au lieu de ce soldat sobre et discipliné qui ne respirait que fumée et carnage, on voyait partout une multitude confuse d'hommes étrangers aux combats, mais qui, fiers de la gloire de leurs fils, venaient

écouter leurs récits et adoucir leur sort, en faisant renaître l'abondance sous leurs tentes.

Mais pendant que le canon résonnait dans Varsovie, pendant que l'élite de la nation combattait sous Wawer pour la défense du pays et de la liberté, pendant que Diebitsch contemplait la capitale des *rebelles*, comme le vautour rôdant près de l'homme qui expire, les représentants de la Pologne honteux de leur circonspection, se constituèrent en permanence, et proférèrent, d'une voix unanime et solennelle, ces mémorables paroles : « La est la patrie, où trente-trois nonces et « onze sénateurs siégeront pour délibérer sur son sort. » C'est à la lueur de la ligne embrâsée, c'est au son de trois cents pièces d'artillerie, c'est sur les mânes de trois mille victimes, que les chambres signèrent l'acte qui devait renfermer la Pologne dans les cœurs de ses fils, et la transporter partout où ses dieux pénates et les droits de l'homme pourraient trouver un asile devant la vengeance de Nicolas.

Par cette décision grande et énergique, la représentation nationale annula tout ce qui pouvait se faire sans sa participation, mais s'engagea à suivre sa carrière sur tous les rivages où la tempête des événemens la lancerait, et prononça sa propre condamnation, si jamais elle renonçait à délibérer sur les intérêts de la patrie, tant que trente-trois nonces et onze sénateurs existeraient libres et indépendans.

Pour intéresser les plébéïens aux succès de la lutte, (on oubliait donc qu'il n'y avait qu'eux qui avaient osé lancer le gant) pour attacher, dis-je, les soldats à la cause nationale, on songea à leur accorder plus que l'égalité aux yeux de la loi ; on pensa à les rendre égaux aux yeux de la nature, en leur donnant des terres ou leur valeur.

Dix millions furent assignés à l'armée sur la banque du royaume; mais instruits de la décision de la diète, et croyant n'avoir pas rempli leur tâche, croyant devoir reconquérir un sol envahi avant de jouir de sa

fécondité, croyant devoir faire rougir par leur vertu et leur désintéressement les privilégiés, ces braves répondaient gaiement aux porteurs de cette nouvelle : « Donnez-nous du pain, et surtout de l'eau-de-vie, et « gardez votre argent. » Sublime simplicité !

En attendant, on fortifiait la capitale, on barricadait les rues, on remplissait les magasins, on organisait les hôpitaux, et tout était en mouvement.

Le gouvernement national rétablissait le calme et dissipait les soupçons en rendant publics les rapports des généraux et des autorités secondaires.

A l'occasion des retranchemens que l'on élevait de toutes parts, le gouvernement ne cessait de répéter : « que l'armée était bien un boulevard impénétrable, « mais qu'il fallait cependant entourer Varsovie de pa- « rapets, pour se préserver des incursions subites et « imprévues de quelque détachement isolé. (Kreutz venait alors de franchir la Vistule, et menaçait la partie occidentale du palatinat de Masovie ;) » que l'hon- « neur national exigeait d'ailleurs d'en imposer à l'en- « nemi, pour qu'il sût qu'il serait repoussé partout « où il paraîtrait. » Tout le monde semblait cependant pressentir que ce n'était pas avec des retranchemens que l'on en impose à l'ennemi, et que l'armée une fois forcée, la capitale transformée même en place forte, n'était plus qu'un point stratégique condamné à suivre la destinée de sa protectrice.

Toutefois, les patriotes, loin de désespérer des faveurs de la fortune, redoublaient de zèle et d'ardeur, juste à l'instant où la perte d'une bataille pouvait les précipiter dans l'abîme. L'armée semblable à la muraille du navire errant sur les vagues d'une mer orageuse, repoussait, il est vrai, le choc du féld-maréchal, mais chaque coup de canon semblait être le signal sinistre de l'époque où sa fermeté, lassée et réduite, devait ouvrir la brèche de triomphe aux torrens inépuisables de l'agresseur.

Une foule immense, bordant la rive gauche de la Vistule, contemplait, muette et immobile, le spectale solennel que la lutte offrait à ses yeux.

Le moindre indice de victoire animait cette multitude qui, comme de concert, applaudissait des gestes et de la voix ses frères combattans, comme si elle pouvait se faire entendre de l'objet de ses alarmes. A mesure que l'écho lugubre de la canonnade se perdait dans le lointain, la joie brillait sur les visages inondés naguère de pâleur; les lèvres articulaient peu-à-peu des signaux d'allégresse, les genoux pliaient sous les corps chancelans, et des larmes de reconnaissance, arrosant le sol natal, servaient de naïfs interprètes auprès de l'auteur de toutes choses. Mais si des tourbillons de fumée embrassaient tout-à-coup le champ de bataille, si l'explosion meurtrière du salpêtre retentissait de plus en plus, si l'éclat de l'acier lancé dans les yeux des spectateurs par les rayons obliques d'un soleil d'hiver, traçait enfin la ligne du combat, la joie faisait place à la terreur, un silence sinistre succédait aux acclamations de la foule, et un morne désespoir engendrait le désir de la vengeance. Mais, hélas ! c'étaient des femmes, des enfans, créés pour adoucir les peines des mortels, mais impuissans dans la lice des passions. Le patriotisme ne réservait à leur noble ardeur que le chemin de la bienfaisance et de l'humanité.

Les femmes que l'amour du semblable tirait de l'oubli des couvents, se précipitaient en foule sur l'arène jonchée de cadavres et de mourans, pour recueillir dans leurs seins d'albâtre le soupir des héros que leur souffle virginal devait rendre à la patrie. Des légions d'enfans, de moines et de vieillards, jaloux de leur héroïsme, bravaient tous les périls pour ravir au trépas les martyrs de l'indépendance nationale.

Tout ce que les dernières traces d'une abondance à l'agonie avaient amassé dans les palais des grands,

fut absorbé par la masse des combattans; la nation entière participait à la gloire de l'armée, et on eût dit qu'elle formait une réserve prête à venger les revers de ses défenseurs.

Mais pendant que les Polonais bravaient la destruction et ne songeaient plus à rechercher d'autres auxiliaires que leurs baïonnettes, Diébitsch redoubla d'activité, et mit si bien à profit l'armistice signée le 21 février, que bientôt l'abondance et le nombre calmèrent ses craintes, et semblèrent lui assurer plus que jamais la défaite de ses ennemis.

Szachowskoï, Manderstierne et le Czarewicz accouraient à marches forcées; les palatinats mis à contribution approvisionnaient ses magasins, les parcs de réserve accéléraient leurs mouvemens, et celui qui s'était humilié jusqu'à mendier une trêve dans le camp des *rebelles*, reparaissait sur le champ de bataille à la tête de cent cinquante mille hommes.

MOUVEMENS DE L'AILE DROITE DE L'ARMÉE POLONAISE.

Telle était la situation des deux armées, lorsque les victoires de Dwernicki redoublèrent la confiance des Polonais.

Pendant que le centre et l'aile droite de l'armée russe cernaient le gros des troupes patriotes concentrées entre le Bas-Bug et la Vistule, l'aile gauche, aux ordres des généraux Kreutz et Geismar, franchissait le Haut-Bug et occupait le Palatinat de Lublin. Les nouvelles levées, cantonnées dans ces provinces, se conformèrent aux instructions du gouvernement national, et évacuèrent leurs dépôts pour rejoindre les troupes du général Klicki sur la rive gauche de la Vistule.

Croyant ne commettre qu'imprudence et cruauté en exposant les faucheurs aux coups de la nombreuse cavalerie des généraux Kreutz et Geismar, Klicki confia au général Dwernicki un corps de cavalerie légère, composé des 5mes et 6mes escadrons, en lui recommandant

d'observer l'ennemi sans engager ses troupes dans une affaire décisive.

Dwernicki, formé à l'école de Napoléon, mais confondu dans la suite avec cette foule d'égoïstes dont le Czarewicz s'était entouré, n'en partageait ni les opinions, ni le caractère. Franc, jovial, sobre et vertueux, il méprisait les faveurs du tyran, et attendait en silence l'heure de la lutte entre sa patrie et le Czar. Il avait plus de 50 ans quand elle sonna; mais doué d'une force et d'une agilité extraordinaires, il sauta à cheval comme un jeune homme de quinze ans, à la voix de la liberté.

Ennemi des priviléges et de l'aristocratie, il était peut-être le seul général républicain de l'armée; aussi son corps forma toujours un contraste étrange avec les divisions de la vieille armée; et lorsque l'autorité militaire semblait combattre corps à corps avec les partisans, les nouvelles levées, les corps-francs, l'originalité des idées démocratiques et tout ce qui était empreint de l'énergie révolutionnaire; lorsque les clubs et les états-major se déclaraient une guerre ouverte, et propageaient leurs principes opposés jusque dans les rangs des bataillons, Dwernicki s'entourait de jeunes talens et de jeunes soldats, et répondait aux sarcasmes de ses collègues par des triomphes et des trophées.

Le prêtre Pulawski, Krempowiecki, Xavier Bronikowski et tous ces jeunes publicistes que l'on accusait de démagogie, se rangèrent autour du patriote sexagénaire, et prouvèrent, sous la mitraille, que s'ils s'égarèrent souvent dans le dédale de la démocratie, ce n'était point faute de courage et de vertu.

Emporté ainsi sur les ailes de l'énergie républicaine, Dwernicki se fit chérir des recrues et en fit des héros. Affable, populaire, modeste, il se faisait partout citer comme modèle de courage et de modération; et pour juger de son caractère, il ne sera pas inutile de savoir que, lorsque Skrzynecki fendait en carosse les colon-

nes de l'armée, suivi de l'élite de la noblesse du royaume, l'infatigable Dwernicki galopait, entouré de quelques sans-culottes, en se réjouissant de la bonhomie des braves paysans qui l'accueillaient par des *vivat* mille fois répétés.

Les progrès de l'aile gauche de l'armée ennemie lui présentèrent l'occasion de déployer des talens et une intrépidité au dessus de tout éloge.

Les forces combinées des généraux Kreutz, Geismar et Wurtemberg, après avoir traversé sur la glace le Haut-Bug, sous Wlodawa, Opatow et Uscilug, se répandirent sur la rive gauche du fleuve, en occupant successivement les villes de Chelm, de Krasnystaw, de Hrubicz, et poussant des patrouilles de cavalerie sur les routes de Zamosc, de Lublin et de Lubartow.

Les journées du 7 et du 8 février furent témoins de la marche triomphante des nombreux escadrons russes. Toutes les contrées du palatinat de Lublin furent bientôt couvertes de leurs troupes, et, le 9 février, Lublin ouvrit ses portes au vainqueur.

L'aile gauche de l'armée du feld-maréchal se crut ainsi un instant destinée à porter le coup décisif aux Polonais, en franchissant la première, la Vistule, dernier boulevard du royaume. Après ce mouvement énergique, elle devait descendre sa rive gauche, prendre de revers la capitale, surprendre ses fortifications ébauchées à peine, écraser la faible garnison qui pouvait les défendre, tomber sur les derrières de la vieille armée attaquée de flanc et de front par le feld-maréchal, et terminer la campagne par des exploits décisifs.

Ce plan était d'autant plus susceptible d'exécution, que l'armée polonaise aux mains avec les corps lithuaniens, les grenadiers de Szachowskoï et les réserves, ne pouvait opposer qu'une faible résistance aux attaques dirigées contre sa droite.

Le génie ou plutôt encore l'activité et le courage de

Dwernicki devaient déjouer ces projets gigantesques, mais les généraux ennemis, trop présomptueux pour être prudens, entreprirent de pousser avec vigueur leurs mouvemens offensifs.

La rapidité avec laquelle ils envahirent le palatinat de Lublin leur fit oublier les principes d'une routine à laquelle leurs généraux semblent, depuis un siècle, attacher une haute importance. La place de Zamosc, commandée par le général Siérawski, était restée sur les derrières de l'armée russe; l'ennemi, comme éveillé en sursaut, se rappela son existence, et s'empressa de sommer le gouverneur. Siérawski crut que les boulets étaient la seule réponse qu'il fût permis de faire à de pareilles propositions, et Zamosc resta au pouvoir des Polonais. Geismar n'en avança cependant pas moins, franchit le Wieprz, et se porta sur Stoczek en envahissant le palatinat de Podlasie, pour se lier à la gauche de la grande armée, pendant que Kreutz, chargé seul de tourner la capitale, se dirigeait sur Pulawy dans l'intention de passer la Vistule aux environs de cette ville.

La sécurité de l'ennemi ne démontrait que trop la nullité de l'influence de Zamosc. Le colonel Krysinski remplaça bientôt Siérawski à ce poste plus fatigant que dangereux; mais la place n'en acquit pas plus d'importance.

Les Russes se séparèrent donc en deux masses, dont l'une, aux ordres de Geismar, renforçait la gauche du feld-maréchal, et l'autre, commandée par Kreutz, occupait Pulawy. Cette dernière, guidée par la vengeance du prince Wurtemberg et la férocité de ses chefs, signala son invasion par des actes de barbarie qui affermirent la réputation de vandalisme que les Russes semblent rechercher partout où flottent leurs étendards. Les ravages, les meurtres et les incendies traçaient leurs lignes d'opérations, tout était mis à feu et à sang, et non contens d'entrer dans des provinces désarmées, ces cruels vainqueurs attiraient sur leurs têtes la malédiction de toutes les contrées foulées par les pieds de leurs coursiers.

Partout où le fer et la flamme dévoraient les campagnes, le barbare Wurtemberg accourait aussitôt, comme la hyene attirée par l'odeur du cadavre, et se glorifiait des atrocités dont ses sbires souillaient leur mémoire.

Élevé en Pologne, lié aux premières familles du royaume, ce prince avait commandé un régiment de lanciers jusqu'à la révolution de novembre; mais né pour être satellite, il abandonna ses drapeaux dès que la liberté ordonna aux Polonais de mourir pour la patrie. Attaché depuis à Kreutz, il partagea sa honte et sa fortune; mais doué d'un cœur plus vil encore, il se contentait du rôle d'exécuteur, et ne paraissait que lorsqu'il fallait piller ou égorger.

Pulawy, chef-lieu des biens du prince Czartoryski dont il était parent, fut le principal théâtre de ses cruautés : ni les larmes, ni les reproches de ses anciens amis ne purent fléchir sa rage homicide. L'effroi précédait ses dragons, et l'aspect de ces bourreaux rappelait les horreurs de Human.

Il était temps de mettre un terme à ces désastres; Dwernicki, envoyé en reconnaissance sur Mniszew, à la tête de huit escadrons de cavalerie légère, d'un bataillon d'infanterie et de quatre bouches à feu, tous de nouvelles levées, entreprit aussitôt de profiter de la séparation des deux corps ennemis, pour les détruire l'un après l'autre.

Parti le 13 à minuit de Filipowka, il atteignit à neuf heures du matin les environs de Stoczek, où Geismar se préparait à marcher sur Gora pour franchir la Vistule, et favoriser ainsi les mouvemens du général Kreutz. Mais ce n'est pas séparé par 20 lieues de distance de son coopérateur que l'on peut songer à coopérer. Dwernicki s'en apperçut et ne laissa à Geismar que le temps de rallier sa cavalerie. La résistance de l'avant-garde russe ne fit que redoubler l'élan des Polonais; culbutées et rompues bientôt, les troupes qui occupaient Stoczek se replièrent ventre

à terre sur le gros de l'armée. C'est alors que Dwernicki, parcourant l'intervalle de ses escadrons, aperçut l'ennemi rangé en bataille sous la forêt de Seroczyn.

Geismar avait sous ses ordres deux régimens de hulans, deux de dragons, un de cosaques et vingt pièces d'artillerie; mais Dwernicki, peu embarrassé du nombre de l'ennemi, résolut de le prévenir et de profiter de l'ardeur de ses braves.

Le major Russian reçoit l'ordre d'éclairer l'accès de la ligne ennemie et se précipite à la tête de deux escadrons de lanciers rouges, sur les cosaques qui la voilent, puis se jette sur la droite de Geismar.

Les vallons de Seroczyn retentissent des *hourras*, et les cosaques, enfoncés de toutes parts, se dispersent comme la poussière.

Les batteries russes, masquées par la déroute de leur cavalerie, sont assaillies après les premières décharges et ne pouvant répondre aux volées de l'artillerie polonaise, tombent au pouvoir de Russian.

Pendant que ceci se passe à la droite de Geismar, sa gauche manœuvre pour tourner et envelopper Dwernicki; mais celui-ci s'ébranle aussitôt avec le reste de sa cavalerie, fond sur l'ennemi avant qu'il soit remis de sa surprise enlève les batteries et culbute les escadrons. Le général russe entouré de toutes parts ne doit son salut qu'à l'agilité de son coursier; cinq pièces d'artillerie sont démontées à l'instant même, et onze tombent au pouvoir des vainqueurs.

La plaine est couverte de débris et de fuyards, et la cavalerie polonaise, fière de son triomphe, entonne en chœur le fameux chant : « *Non, Pologne chérie, tu n'es pas sans défenseurs.* »

Un colonel, quinze officiers et 250 soldats russes furent faits prisonniers; 400 étaient morts sur le champ de bataille; les bagages, presque toute l'artillerie et le nécessaire ambulant de Geismar étaient entre les mains du corps de Dwernicki, et la défaite de l'enne-

qui avait été si complète, qu'il disparut de la scène, et ne put jamais rallier ses troupes.

Dwernicki accueilli sur toute la ligne victorieuse par de bruyantes acclamations, répondait avec modestie : « Je vous ai promis de vous mener à l'ennemi, vous « m'avez promis de vaincre, nous avons donc tous tenu « parole. Vive la liberté ! »

Les prêtres Pulawski et Szynglarski parcouraient les bivouacs et haranguaient les soldats, et s'il est permis de parler au nom du Dieu des victoires, c'est certes lorsque le glaive défend les principes du christianisme, l'égalité et l'indépendance.

Ainsi 2,000 recrues, commandées par un général démocrate et entreprenant, avaient dispersé 8,000 vétérans, dont le nom avait été si long-temps la terreur des Musulmans ; ainsi Geismar qui, avant la bataille, se plaignait de n'avoir à combattre que des bandits, ne savait où se réfugier devant le fer de leurs lances.

La nouvelle de la victoire de Stoczek, remportée le 14 février, se répandit avec une rapidité incroyable ; car dans les jours de deuil et d'attente, chaque vainqueur est un libérateur, chaque avantage un triomphe. Le brave Dwernicki était dans toutes les bouches et dans tous les cœurs ; mais loin de s'énivrer de ses succès, il redoubla d'efforts et traça aussitôt le plan de repasser la Vistule pour écraser Kreutz, qui déjà étendait ses ravages sur la rive gauche du grand fleuve.

Partout où il paraissait, l'enthousiasme et l'admiration lui faisaient oublier ses peines, partout on accourait à sa rencontre pour contempler celui auquel on devait la première victoire.

Sa renommée attirait sous ses drapeaux tous les Polonais jaloux de partager ses exploits, les rangs ennemis lui fournissaient des baïonnettes et de l'artillerie, l'abondance régnait dans son camp, parceque l'abondance suit toujours la victoire, et ce détachement de

deux mille cavaliers à peine équipés, qui, quelques jours auparavant ne s'était avancé que pour reconnaître l'ennemi, offrit bientôt l'aspect de la plus belle division de l'armée, tant il est vrai que les triomphes enfantent les soldats.

BATAILLE DE CROCHOW.

Le feld-maréchal, aussi impatient de reprendre le glaive qu'il avait été empressé de le remettre dans le fourreau, encourageait ses vieilles bandes et menaçait la Pologne du sort de Carthage

Il était impatient de reprendre le glaive, parceque plein de l'espoir d'étouffer le courage par le nombre, il n'avait qu'à le vouloir pour lancer contre ses ennemis cent cinquante mille hommes.

Déjà Szachowskī recevant ordre sur ordre, longeait la Narew, passait par Ostrolenka, Rozan et Pultusk, et occupait Serock dans, l'intention de franchir la Narew sur le pont de Zegrze pour remonter les rives de la Dluga, tomber perpendiculairement sur la gauche des Polonais, et emporter de vive force Bialolenka, cette entrée septentrionale de l'arène. La renommée précédait ses masses, et partout le silence de l'effroi accueillait ses grenadiers et faisait supposer au prince qu'il n'avait qu'à paraître pour enchaîner la fortune aux sombres drapeaux de son maître. L'armée de Diebitsch lui avait, quinze jours auparavant, frayé le chemin; rien donc n'entravait sa marche, et les colonnes mobiles qui auraient pu harceler ses bataillons, refoulées depuis long-temps au-delà du Bug, combattaient sous Wawer.

Ainsi dans la matinée du 23 février, 15,000 grenadiers, 5,000 cavaliers et cinquante bouches à feu bordaient la Narew depuis l'embouchure du Bug jusqu'à Zegrze, et leurs tirailleurs éclairaient déjà l'accès du pont défendu par un bataillon du huitième de ligne aux ordres du lieutenant-colonel Zwolinski.

Le corps du prince Szachowskoï n'était point le seul

renfort dont Diébitsch avait réclamé les secours; car pendant que quelques cavaliers épars dans le palatinat de Podlasie, échappés au fer de Dwernicki, accouraient sous ses drapeaux, le Czarewicz suivait les corps lithuaniens, et avançait à pas lents à la tête de vingt bataillons d'élite, d'une nombreuse cavalerie, et de plus de trente pièces d'artillerie. Invité plusieure fois à accélérer ses mouvemens pour participer aux triomphes du feld-maréchal, il ne répondait à ses émissaires que par des injures. Supplié et menacé tour à tour, il arivait enfin; mais rongé de honte et de dépit, accablé de remords et de terreurs, il devint insupportable à tout ce qui l'approchait. La barbare bizarrerie du caractère de ce prince despote, en faisait l'objet de la haine universelle; quelquefois sombre et repoussant, il ne voyait dans les esclaves qui suivaient sans murmurer le moindre de ses signaux, qu'autant d'ennemis mystérieux, qu'autant de conspirateurs; quelquefois importun et brutal, il reprochait avec amertume au feld-maréchal son incapacité, aux généraux leur négligence, à lui-même son indulgence. Saisi d'un de ces paroxismes d'enthousiasme forcené qui avaient tant de fois fait frémir Varsovie, il parcourait les rangs, accablait d'injures grossières tout ce qui se trouvait sur son passage, et terminait par admirer la contenance de ceux, qu'il osait encore nommer ses enfans après avoir excité leur désespoir.

Il ne pouvait contempler sans un frisson involontaire le théâtre de ses atrocités; toutes les fois que ses petits yeux pétillants de furie rencontraient les cimes du Belvédère, tout semblait lui répéter, « l'heure de la vengeance a sonné! » et le tyran reculait pénétré d'effroi comme le tigre qui trouve son image peinte sur la surface des ondes.

Presque oublié dans le tumulte des combats, il ne vécut plus que pour rappeler aux oppresseurs la nullité de leur existence; mais ses soldats n'en grossirent pas moins le nombre des hordes du feld-maréchal.

Toute l'armée de Diebitsch (abstraction faite de 15,000 hommes portés sur ses communications et du corps de Kreutz) était ainsi prête à fondre sur les Polonais. Tout ce qu'une barbare énergie avait pu produire de décisif, avait fait renaître l'abondance dans le camp des Russes. Les palatinats d'Augustow, de Podlasie et de Lublin, retentissaient des sanglots des infortunés dont on avait ravagé les campagnes, pillé les domaines et égorgé les défenseurs.

Les flammes et l'acier étendaient leur puissance destructrice depuis le San jusqu'au Nièmen. Où le farouche Zaporogue posait le pied, tout n'était que larmes, sang et ruines; mais les magasins étaient approvisionnés, la faim et la misère ne dévoraient plus les soldats, et le vin ruisselait sous les tentes des généraux; et qu'importaient les plaintes d'une nation rebelle, lorsque les sérails ambulans des satrapes sibériens fléchissaient sous le poids des richesses?

Toutes les routes étaient encombrées d'équipages et de caissons; la poudre ne pouvait plus manquer, et dût-on même réduire en cendres la capitale des Polonais après avoir détruit leur armée, les munitions devaient suffire.

Trois jours avaient donc armé de nouveau le feld-maréchal, et sa victoire ne semblait plus être un problème. Ainsi que les anciens croisés, l'armée russe se disputait déjà les honneurs du triomphe, et les dépouilles des vaincus. On ne parlait plus que du cérémonial de l'entrée des troupes dans Varsovie, et l'état-major était plus occupé de concilier ceux qui briguaient l'honneur de marcher les premiers, que des dispositions de la bataille.

A une armée de géans, au vainqueur de Warna, à ce déluge de puissance et de ressources, les Polonais avaient à opposer 50,000 hommes, dont le tiers de recrues, un conseil hétérogène et 90 pièces d'artillerie. Mais le patriotisme valait une armée, et ce patriotisme qui avait soulevé une nation, ce patriotisme qui avait

su suppléer au génie, au nombre, à l'ordre et aux richesses, pouvait et devait parer les coups du feld-maréchal.

Eût-on même reconnu l'immensité des erreurs commises depuis trois mois, eût-on même avoué l'imprévoyance et l'ineptie de ceux qui avaient consenti à l'armistice, il n'était plus temps de les déplorer; il fallait y rémédier ou périr.

Quelques renforts étaient arrivés sur le champ de bataille; le 9me, le 19me et le 20me de ligne; les franc-chasseurs de Kuszel et une dixaine d'escadrons de cavalerie légère avaient rejoint le camp de Grochow. Des batteries dominantes, élevées sur la rive gauche de la Vistule, depuis le grand quai et les hauteurs de Dynasy jusqu'aux pieds du château royal, battaient d'écharpe le grand pont, et rendaient intenables les fortifications de Praga, si l'ennemi parvenait à les occuper de vive force.

Les glaces couvraient encore, il est vrai, la Vistule, mais on ne pouvait plus sans témérité y mener du canon, et une résistance de deux jours devait ôter aux Russes tout espoir de franchir à pied sec cette barrière redoutable.

L'arrivée subite et inattendue du général Uminski, retenu jusqu'alors prisonnier dans la forteresse de Glogowa par le roi de Prusse, mit le comble à l'enthousiasme qui régnait dans les rangs, et comme on semblait se résigner à cette stérilité de talens qui rompait les efforts du courage, la présence de cet intrépide cavalier excita une allégresse qui, dans d'autres circonstances, aurait pu paraître puérile.

Un délire sacré enivrait tous les cœurs; l'armée jurait de mourir plutôt que de reculer; le camp retentissait d'acclamations guerrières, et l'écho de ces terribles sermens, porté de contrée en contrée, annonçait à l'ennemi l'héroïque résolution de ceux qu'il traitait de rebelles. Tous les muscles de l'athlète étaient tendus, il semblait même qu'il n'avait qu'à frapper pour attérer son adversaire.

Il était temps de reprendre les armes; car déjà, le 23, Szachowskoï forçait le pont de Zegrze.

Le bataillon de Zwolinski résista d'abord aux attaques de l'avant-garde du prince; le pont était encore au pouvoir des Polonais, mais l'infanterie moscovite ayant traversé la Narew sur la glace, et menacé leurs communications, Zwolinski ne songea plus qu'à se frayer un passage, et parvint à effectuer sa retraite, après avoir vu les plus braves des siens tomber sous la mitraille ennemie.

Les intentions du feld-maréchal n'étaient plus un mystère; la marche du corps des grenadiers menaçait ouvertement l'aile gauche des Polonais, et une distance de cinq lieues le séparait à peine de Bialolenka. Il fallait cependant arrêter sa fougue et enlever les magasins qui se trouvaient sur son passage. Le général Jankowski reçoit l'ordre de marcher sur Radzymin, d'observer l'ennemi, de harceler ses colonnes, et de paralyser son impétuosité, en le fatiguant par des combats partiels.

Le général avance à la tête de deux bataillons d'infanterie, de deux pièces d'artillerie et de quatre escadrons de chasseurs; traverse Bialolenka, emmène les Mazurs qu'il trouve campés à l'entrée du village, et se dirige sur Grodzisk, en passant par Brzeziny. La nuit surprit Jankowski dans la forêt de Grodzisk, où sentant la nécessité de faire prendre un peu de repos à sa troupe, il s'arrêta et étendit ses bivouacs. Là, les habitans des environs vinrent lui rapporter que huit cents cosaques avaient apparu dans la forêt de Nieporent, et dévastaient les campagnes; mais au lieu de partir de grand matin, Jankowski ne se mit en marche qu'à sept heures, dans la conviction que ces barbares n'étaient autre chose que l'avant-garde de Szachowskoï, et qu'il était d'autant moins nécessaire d'avancer sur Radzymin, qu'en laissant l'ennemi sur sa gauche on s'exposait à être coupé de Bialolenka. A midi on déboucha dans une plaine marécageuse qui sépare Nieporent

de la forêt, et au lieu d'y trouver les Cosaques que l'on s'était proposé de surprendre avant l'arrivée du corps d'armée, on se trouva en face de la première ligne des grenadiers de Szachowskoï, qui venaient de se développer à droite et à gauche du village.

Les boulets russes sillonnèrent aussitôt la tête de la colonne de Jankowski ; mais les deux pièces polonaises ayant pris position à droite d'un petit bois à la faveur du quel débouchaient les chasseurs à cheval, la canonnade s'anima et les Russes hésitèrent à avancer. A l'instant même un caisson est démonté, et l'artillerie de Jankowski est réduite au silence. La plaine se couvre de bataillons ennemis, la cavalerie moscovite avance au trot et la résistance des Polonais ne fait que redoubler la fureur du Prince Szachowskoï.

Dembinski tourne bride à la tête de ses deux escadrons; mais ne trouvant point d'issue praticable dans la forêt, il se jette à travers les broussailles et les troncs d'arbres abattus; les escadrons du premier des chasseurs assaillis de toutes parts suivent Dembinski et sont prêts à se débander. Les deux pièces d'artillerie arrêtées par la foule des fuyards étaient presque au pouvoir des tirailleurs ennemis, lorsque les grenadiers du sixième de ligne ayant en tête leur brave capitaine Dobrzycki, se jetèrent entre les bouches à feu menacées et l'agresseur, repoussèrent ce dernier, et défendirent l'entrée de la forêt avec une grande bravoure. Le corps de Jankowski défila sous leur protection, se rallia après avoir perdu beaucoup de monde, et reprit le chemin de Grodzisk en attirant sur ses pas la cavalerie de Szachowskoï.

Diebitsch instruit des progrès de son lieutenant, envoyait colonne sur colonne, qui toutes traversaient Zombki, Drewnica et Marki, se liaient aux éclaireurs du Prince, et favorisaient sa marche.

La majorité du corps des grenadiers s'avançait ainsi sur Grodzisk à la poursuite de Jankowski, pendant que l'autre partie des mêmes troupes marchait sur

Rembielinszczyzna dans l'intention de surprendre Bialolenka.

Dans la soirée du 24, l'alarme s'était répandue sur la gauche des Polonais; les rapports de Zwolinski et de Jankowski confirmaient les nouvelles que l'on avait reçues dans la journée, et bientôt la forêt de Grodzisk vomit le corps maltraité à Nieporent.

Il n'y avait pas un instant à perdre; tous les yeux fixés avec anxiété sur le septentrion de la lice, s'attendaient à voir la colonie de Bialolenka lancer les masses du vainqueur de Nieporent, et les braves, mécontens de leur inaction, demandaient à grands cris qu'on les menât à l'ennemi.

La brigade du général Malachowski, soutenue par six pièces d'artillerie, reçoit l'ordre de marcher sur Bialolenka par Brudno, de rallier la cavalerie de Jankowski, d'occuper la colonie, et d'en défendre l'accès jusqu'à la dernière extrémité. Le deuxième et le sixième de ligne avancent en entonnant ces chants magiques qui faisaient tressaillir les cœurs des patriotes, et qui, comme la lyre de Tyrthée, attiraient la victoire sous leurs étendards.

On atteint bientôt Bialolenka, et Jankowsk lie sa cavalerie a l'infanterie de Malachowski, en couvrant la route de Brzeziny.

Les Mazurs sont postés à l'entrée du village, un bataillon d'infanterie occupe la grande cour du château, et un autre est placé à l'extrémité méridionale de la colonie. Le deuxième de ligne s'étend depuis l'enceinte de Bialolenka jusqu'à la forêt de Jablonna et barre le passage. Le bataillon de Zywult occupe les lisières de la forêt, prêt à tomber sur le flanc de toute colonne engagée dans la plaine. L'artillerie enfin, braquée sur la droite du deuxième régiment de ligne, bat la plaine et défend l'approche du village.

Jankowski éclaire le chemin de Brzeziny et étend ses troupes depuis Bialolenka jusqu'aux canaux qui séparent le territoire des deux villages.

Ces dispositions étaient à peine faites que l'horison s'assombrit, et que la plaine de Szamocimy étincela du reflet des armures et de l'acier. Il était cinq heures du soir; les troupes coururent aux armes, et une forte fusillade se fit presque aussitôt entendre.

Le corps des grenadiers se déploie depuis la forêt de Grodzisk jusqu'à celle de Jabłonna; l'artillerie moscovite avance au trot, et déjà les boulets sifflent dans les airs.

Les Mazurs attaqués, se défendent quelques temps; alors la cavalerie ennemie paraît à la hauteur de leur flanc gauche, et menace d'envahir la plaine resserrée entre Bialolenka et la forêt. Les Mazurs se retirent, et l'entrée du village est livrée à l'ennemi.

Son infanterie occupe une partie du village, et la cavalerie poursuit les Mazurs qui longent l'enceinte de la colonie, inondent la plaine et se replient sous le feu du bataillon de Zywult embusqué dans la forêt.

Les escadrons russes se précipitent en avant le sabre à la main, mais à peine dépassent-ils la route qui traverse perpendiculairement Bialolenka pour communiquer avec la forêt, qu'une décharge à bout portant sème la confusion et la terreur dans leurs rangs. Zywult ne leur laisse point le temps de se reconnaître, et achève leur défaite par un feu de file d'autant mieux nourri, que ses fantassins couverts par la lisière de la forêt, tirent juste et sans relâche. La plaine est dans un clin d'œil couverte de morts, de cavaliers démontés et de débris. L'ennemi se débande et l'armée polonaise l'écrase.

Le deuxième de ligne s'élance à travers les fossés qui coupent le terrain, et ses tirailleurs répondent par une fusillade soutenue aux éclaireurs russes.

A l'instant même la lutte prend un caractère sérieux dans Bialolenka, et les masses du Prince Szachowskoï rencontrent les bataillons du sixième de ligne postés au centre du village.

Une double chaîne de tirailleurs couvre les deux ar-

mées, et l'acharnement des combattans est si terrible, que l'on se fusille à quinze pas sans reculer de part ni d'autre. Les enclos, les fossés et taillis qui traversent la colonie dans toutes les directions, sont disputés pied à pied; la nuit approche et on s'égorge encore sur tous les points. Le vénérable Malachowski parcourt la ligne des tirailleurs et encourage les siens. Il est partout, et voyant un bataillon attaché à la division de Jankowski, errant aux environs des moulins sans savoir où se diriger, il le pousse sur le village et renforce ainsi sa ligne.

Cependant après des efforts inouis, les Polonais évacuent la grande cour du château, et se jettent dans les jardins de la partie méridionale du village, en arrêtant encore par un feu meurtrier la fougue du vainqueur. Les bataillons du sixième, furieux de la mort de l'élite de leurs braves s'élancent en avant pour les venger; mais assaillis de front et de flanc par les grenadiers russes qui se déployent sur la traverse de la colonie ils rebroussent chemin en ordre et pied à pied.

L'intrépide lieutenant Puternicki entouré par dix grenadiers ennemis, en étend six à ses pieds, périt percé de coups, et le dernier soupir qu'il pousse encore, lui arrache de la poitrine un cri de liberté. Les braves capitaine Kempski et Zaremba subissent le même sort.

Jankowski arrêté par les obstacles naturels dont Bialolenka est un amas confus, la tête pleine encore d'ailleurs de la déroute de Nieporent n'osait avancer avec sa cavalerie sur un terrain où l'infanterie même ne pouvait manœuvrer en masse. Le deuxième de ligne, acharné d'abord à la poursuite de la cavalerie ennemie, voyant son intrépide commandant Plonczynski expirer après des prodiges de bravoure, et sa droite menacée par les maîtres de Bialolenka, revenait sur ses pas; alors le sixième ayant jonché les enclos de Bialolenka de ses cadavres, et perdu les plus braves de ses officiers, reçut l'ordre d'abandonner le village à l'ennemi.

La retraite s'exécuta avec une précision admirable; la nuit était close, et les Russes craignant d'avancer dans les ténèbres, ne troublèrent que par quelques décharges infructueuses les mouvemens rétrogardes des brigades de Malachowski et de Jankowski.

Ainsi la lice était ouverte au prince, et la nature ne lui opposait plus de boulevard jusqu'aux poternes de Praga. Il n'avait qu'à fondre avec vigueur sur le vaincu pour l'enfoncer, ou forcer les Polonais à renforcer leur gauche, c'est-à-dire à affaiblir les divisions opposées à Diebisch. C'était donc une diversion qui devait partager les efforts des défenseurs de Grochow, et ouvrir au feld-maréchal cette grande barrière du champ de bataille.

Malachowski se retira sous Brudno, l'aile gauche appuyée au saillant de la forêt de Jablonna, la droite avancée dans la direction des moulins.

Les bataillons se déployaient dans la plaine, lorsqu'un bruit confus annonça la proximité de l'infanterie de Gielgud qui accourait au secours de Malachowski.

En effet à peine apprit-on la situation désespérée des défenseurs de Bialolenka, que le prince Radziwill ordonna à Krukowiecki de réunir toute sa division et d'arrêter les progrès du corps des grenadiers. A mesure que le premier et le cinquième de ligne avançaient dans la direction de Brudno, des gerbes de feu semblaient approcher; la lutte devait être terrible : aussi Krukowiecki accéléra ses mouvemens, mais envoyé trop tard, ou mû peut-être par cette orgueilleuse insouciance qu'on lui reprocha de tous temps, il ne rencontra la brigade de Malachowski qu'à la hauteur de l'auberge de Brudno, et se disposa à refouler l'ennemi qui paraissait vouloir déboucher dans la plaine. Il était huit heures du soir et quelques décharges d'artillerie l'engagèrent à rentrer dans Bialolenka.

Ainsi se termina ce célèbre combat où deux régimens d'infanterie luttèrent pendant trois heures contre dix mille grenadiers d'élite soutenus par une nombreuse cavalerie et plus de vingt bouches à feu.

Pour juger du caractère d'une nation, il ne suffit pas de la contempler dans ses jours d'allégresse et de triomphe. Ce n'est point Rome victorieuse de Carthage que l'on admire; c'est Rome bravant les menaces du héros de Cannes. Ce n'est point Rome distribuant des couronnes que l'on respecte; c'est Rome distribuant à ses fils les terres foulées aux pieds du coursier Numide.

Ainsi pour savoir si les Polonais méritent d'avoir une patrie, il a fallu les voir à la veille de cette terrible bataille qui devait décider de leur sort; il a fallu les voir écrasés depuis vingt jours par un ennemi innombrable, refoulés sous les murs de leur capitale, décimés à Wawer et battus à Bialolenka, il a fallu, dis-je, les voir, lorsqu'à la veille de leur agonie, ils répondaient aux menaces du satellite d'un roi par le silence du mépris ou par des cris d'indépendance.

A neuf heures du soir l'armée se repose, et semblable aux plantes qui croissent sur les tombeaux, elle paraît oublier qu'elle a sous les pieds le séjour des morts; elle sommeille comme l'enfant dans les bras de l'assassin qu'il ne connaît pas; c'est l'insouciance de la vertu. Le soldat content d'avoir fait son devoir, examine la lame de sa baïonnette et s'endort sur les cadavres de ses frères; mais il est des cœurs qui ne connaissent point de repos, et qui croient entendre les sanglans reproches de leurs compatriotes, tant que le sol natal gémit sous le poids des agresseurs.

Dans une de ces maisons désertes et dévastées qui couvrent le champ de bataille, le conseil des généraux délibère sur le carnage du lendemain, et le découragement est peint sur tous les visages; il faut cependant céder ou vaincre. Céder? jamais!.... Vaincre? Mais comment vaincre avec cinquante mille hommes les conquérans de l'Asie? Comment vaincre cent cinquante mille vétérans régorgeant d'aisance et d'espoir, quand tous les efforts du patriotisme ont échoué contre quatre-vingt mille automates exténués de faim et de fatigues? Il faut

donc périr les armes à la main? oui il faut périr, mais périr en héros!

Chlopicki est là pour guider les esprits, mais plus disposé à frapper qu'à penser, mû par la fureur et le désespoir, il ne sait plus ce qu'il dit..... il propose d'empoisonner les vivres, de les exposer à l'avidité des hordes de Diebitsch, et de repasser la Vistule....

Le projet est rejeté par les uns avec horreur, par les autres avec pitié, parce que les uns le regardent comme indigne d'une nation civilisée, et que les autres croient que cette vieille ruse peut tout au plus détruire l'avant-garde d'une division et avertir le reste. Chlopicki reconnaît son erreur, verse des larmes de rage sur le sort de son pays, et ne voit plus d'autre allié que le sabre.

Il faut donc tenter une fois encore la fortune: on la tentera!

L'aurore paraît: Chlopicki et Radziwill montent à cheval, les divisionnaires rejoignent leurs troupes, les bataillons sont sous les armes, mais rien n'est décidé, sinon que l'on mourra plutôt que de reculer.

Depuis l'île de Saxe jusqu'à Bialolenka, quarante-cinq mille Polonais sont rangés en bataille, et attendent de pied ferme le choc de l'ennemi. Cependant il est six heures du matin et rien ne trahit encore les projets du Feld-Maréchal; Bialolenka est en son pouvoir, le prince Szachowskoï est là pour refouler Krukowiecki sous Praga, et prendre de revers les défenseurs de Grochow, s'ils s'obstinent à garder leurs positions.

Le corps des grenadiers, formé en croissant, embrasse ainsi les territoires de Bialolenka, de Zastruszki, de Kubiaki, de Grodzisk, et pousse des détachemens sur Marki pour communiquer avec les nombreux escadrons du corps d'armée, inondant les penchans des collines qui s'étendent des deux côtés de la route de Kobylka. Le Comte Witt commande cette formidable cavalerie, et n'attend que les ordres de Diebitsch pour aborder la plaine de Kawenczyn.

Viennent après les corps lithuaniens qui, depuis Dombrowa-Gora jusqu'à Wawer, occupent la grande forêt, barrent les routes de Milosna et d'Okuniew, et l'espace compris entre elles. Plus de cent pièces d'artillerie voilent ces masses d'infanterie, et menacent de foudroyer les avenues du bois d'aunes.

Sur les derrières de l'armée moscovite, les réserves, aux ordres du Czarewicz, se préparent à avancer pour soutenir Rosen et Pahlen.

L'armée polonaise occupait presque les mêmes positions que dans la journée du 20 février; les troupes de Krukowiecki avaient seules manœuvré depuis cette époque, et le 25 elles étaient en possession de Brudno où le comte avait établi son quartier général. La brigade de Gielgud avait passé la nuit sur la gauche du village; mais de grand matin elle reçut l'ordre d'avancer et de former l'aile droite de la division. Ainsi à sept heures, Malachowski appuyait sa gauche au saillant de la forêt et liait sa droite à la brigade de Gielgud formée en bataille à cheval sur la route de Bialolenka.

Le lieutenant Maslowski avait déployé six pièces vis-à-vis les moulins de Bialolenka; le lieutenant-colonel Lapinski, à la tête de sa batterie, remplissait l'intervalle des brigades, et Bielicki soutenait la gauche de la division avec la moitié de son artillerie.

La cavalerie de Jankowski était en réserve sur les derrières de l'infanterie; mais au premier coup de canon, elle reçut l'ordre de retourner sous Targowek.

Les troupes de Krukowiecki formaient ainsi *le crochet* du corps d'armée composé de trois divisions d'infanterie soutenues par une nombreuse cavalerie.

Le quartier général était à Grochow; les grenadiers de Milberg, formés en échelons, le protégeaient; en avant sur la chaussée, la batterie de Neymanowski en défendait l'accès. A droite, depuis les bouquets de bois de Grochow jusqu'à l'île de Saxe, le premier et le troisième des chasseurs à pied étendaient leurs bataillons. Szembeck commandait cette aile.

Skrzynecki ayant sous ses ordres les 3me, 4me, 8me de ligne, les faucheurs du 20me, et le régiment dit des vétérans, formait l'aile gauche, et embrassait la plaine depuis Grochow jusqu'aux épaulemens de Nieszokoc situés en face de l'intervalle qui sépare Kawenczyn du bois d'aunes.

L'artillerie de Pientka, de Rzepecki et de Turski, masquait la droite de cette ligne, et enfilait la chaussée de Milosna.

Sur le front de l'armée, dans le bois d'aunes, on voyait Zymirski à la tête de ses braves. Le 7me de ligne et le 2me des chasseurs, aux ordres du général Rohland, occupaient le bois en colonnes d'attaque, et tenaient leurs tirailleurs éparpillés sur les lisières. Le 4me des chasseurs était en réserve derrière le bois.

La cavalerie aux ordres du général Lubienski inondait la plaine sablonneuse, l'aile gauche appuyée à Targowek, l'aile droite à la chaussée; elle observait la route de Zombki et devait soutenir l'infanterie de Szembek et de Skrzynecki. La brigade de lanciers du général Kicki était attachée à l'aile gauche du corps d'armée.

Le général Uminski devait, à la tête de sa division de cavalerie, lier les troupes de Krukowiecki au corps d'armée, et défendre les routes de Zombki et de Marski, ainsi que le canal creusé pour dessécher les marais du même nom. Un bataillon du premier de ligne aux ordres du major Kiekiernicki, observait le pont du canal sur le chemin de Zombki; l'artillerie volante du colonel Konarski en battait l'approche et couvrait la cavalerie d'Uminski.

Ces dispositions faites, Radziwill se posta avec son état-major sur une éminence au milieu de laquelle s'élève une colonne en fer. Chlopicki revenant d'une reconnaissance qu'il avait faite à la tête d'un bataillon de grenadiers, rapportait qu'aucun mouvement ne signalait les intentions hostiles de l'ennemi, lorsque tout-à-coup le canon gronda sur la gauche.

De toutes parts on court aux armes, des acclamations d'allégresse se font entendre sur la ligne entière; l'airain mugissait toujours : on combattait sous Bialolenka.

A huit heures du matin l'état-major de Szachowskoï couronnait les moulins de Bialolenka, et examinait la plaine de Brudno, couverte de troupes polonaises. Le lieutenant Maslowski avait reçu l'ordre de lancer une volée et d'attendre les dispositions de Krukowiecki; mais les moulins ayant été criblés de boulets dès la première salve, l'état-major ennemi fut dispersé, et l'artillerie russe répondit aussitôt. Alors les bataillons polonais s'élancent en avant et de concert, sans consulter les généraux; l'espace qui les sépare de Bialolenka est franchi dans un clin d'œil par échelons au pas de course, et les deux armées se rencontrent.

Le prince ayant reçu l'ordre de ne faire qu'une fausse démonstration pour éloigner Krukowiecki de Brudno, profite de l'élan de ses adversaires, pour les attirer loin de leur corps d'armée, et cède en ripostant par des décharges plus bruyantes que meurtrières. Les Polonais entrent dans Bialolenka en assommant tout ce qui se trouve sur leur passage; les grenadiers de Szachowskoï se replient d'après les dispositions de leur chef, mais en vain ils veulent rétrograder en ordre; les brigades de Malachowski et de Gielgud ne se doutant ni de la ruse ni des intentons de Szachowskoï poussent des cris de triomphe et envahissent la colonie au pas de charge.

Ainsi les savantes manœuvres du corps des grenadiers dégénérèrent en déroute, tant il est vrai que l'impétuosité de l'attaque déconcerte souvent toute les combinaisons militaires. Au lieu d'attirer pied-à-pied sur ses pas la division de Krukowiecki, l'ennemi se voit poursuivi de toutes parts la baïonnette dans les reins; il se disperse dans toutes les directions, et à dix heures Bialolenka est aux Polonais.

Les dispositions primitives ayant été cependant mi-

ses à exécution, la majorité du corps des grenadiers se retirait sous Grodzisk, tournait les marais du même nom, et se jetait sur Marki, pour renforcer les corps lithuaniens, pendant qu'une partie des mêmes troupes rétrogradait dans la plaine de Szamociny, s'enfonçait dans la forêt, et faisait mine de se retirer sur Nieporent, pour engager Krukowiecki à la poursuite, et l'éloigner ainsi de Praga.

Le comte, ayant pris le change, renversait comme un ouragan tout ce qui s'opposait à son choc, et entraînait ses troupes dans la plaine de Szamociny, où l'ennemi accumulé sur les lisières de la foret voulut en vain résister.

Les Russes qui n'avaient d'abord songé qu'à attirer leurs ennemis sur leurs pas, se repentirent de la confusion qui avait présidé à leurs mouvemens rétrogrades, et plus encore d'avoir cédé à des désespérés qui, nullement disposés à traîner en longueur le combat, bravaient les ordres de leurs chefs, pour profiter de la terreur qui s'était réellement introduite dans les rangs du corps des grenadiers.

Mais pendant que la principale masse de la division de Krukowiecki refoulait l'ennemi sous la forêt, et ébranlait ses bataillons par des charges brillantes, les marais de Grodzisk regorgeaient de cadavres russes, et les colonnes du prince Szachowskoï, amoncelées sur les passages bourbeux de ces contrées, périssaient sous la mitraille de Maslowski, qui, comme les autres chefs, n'avait suivi que l'impulsion de son courage. Deux bataillons d'infanterie commandés par Rybinski et Malinowski avaient accompagné son artillerie, et dans la conviction que la division les suivait, s'étaient attachés à l'arrière-garde des troupes ennemies qui défilaient sur Marki.

Tout semblait présager que Krukowiecki, instruit des projets de Szachowskoï, ferait un effort sur sa droite pour troubler sa jonction avec le feld-maréchal; mais les brigades de Malachowski et de Gielgud s'étant

acharnées à la possession de Bialolenka, le détachement de Ribinski poursuivait seul l'ennemi dans la direction de Grodzisk. Le village de Brzeziny était au pouvoir des Polonais, et à midi, toutes les troupes russes, serrées sur la route de Grodzisk, étaient écrasées par les volées de leurs pièces. L'artillerie de Szachowskoï ayant en partie devancé son infanterie, ne pouvait d'ailleurs se déployer sur un terrain fangeux et coupé de canaux. Elle essaya de trouver une issue du côté de la forêt; mais enfoncée dans le marais et assaillie par l'infanterie polonaise, elle n'échappa qu'au prix de cinq pièces tombées au pouvoir de ses adversaires.

Maslowski craignant de trop s'éloigner de la division, et ne pouvant d'ailleurs engager le colonel Rybinski à marcher avec une poignée de fantassins à la poursuite d'un corps entier, revint sur ses pas, et se dirigea sur Brudno pour renforcer la droite de l'armée qui commençait à plier.

Sur ces entrefaites Krukowiecki volait de succès en succès, séparait les deux corps de Szachowskoï, rejetait le plus faible sur Rembielinszczyzna, mais s'engageait lui-même dans une affaire qui ne pouvait être que funeste à l'armée, attendu qu'elle divisait ses efforts, et rendait Krukowiecki de plus en plus incapable d'entreprendre quelque chose en faveur des défenseurs de Grochow, si les masses du feld-maréchal parvenaient à les écraser.

C'était se bercer de chimères, que de s'imaginer que Szachowskoï se retirait sur Nieporent, et ne montrait des queues de colonnes sur la route de Grodzisk que pour masquer sa retraite; il fallait supposer beaucoup de lâcheté au prince, pour croire que son intention avait été réellement de battre la gauche des Polonais, et de marcher sur Praga par Brudno, mais qu'attaqué avec impétuosité par ses adversaires, il fuyait presque sans opposer résistance, malgré le nombre prodigieux de ses troupes et de son artillerie. Le dé-

sordre de la retraite des Russes rendait bien cette supposition probable et justifiait en partie l'obstination de Krukowiecki; mais les suites de cette monstrueuse méprise n'en furent pas moins désastreuses.

A deux heures, les Polonais avaient chassé l'ennemi de toutes ses positions, et avaient reconquis tout le terrain perdu depuis la veille; cependant la force de la canonnade qui depuis neuf heures du matin se faisait entendre sur leur droite, aurait dû les prévenir du danger que couraient les défenseurs de Grochow. Leur détresse ne fut pas plus un mystère pour Krukowiecki, lorsque Uminski, chargé d'entretenir la communication des deux ailes, l'avertit des progrès que faisaient les corps lithuaniens sur la chaussée; mais l'orgueilleux comte rejeta avec dédain les conseils de son collègue, et s'imaginant toujours que l'ennemi se repliait sur Nieporent, il ordonna aux faucheurs d'Augustow de se jeter à gauche pour observer les débouchés de la forêt de Jablonna. On assure même que Chlopicki avait déjà envoyé à Krukowiecki l'ordre de revenir sur ses pas pour renforcer l'aile droite de l'armée qui cédait sur tous les points, mais qu'aveuglé par la jalousie et la présomption, ce général avait répondu par des injures aux invitations de l'ex-dictateur.

Après une heure de doute et d'hésitation, Krukowiecki se décida enfin à sacrifier un triomphe imaginaire au devoir plus réel de secourir les défenseurs de Grochow et se prépara à marcher sur Praga.

Mais déjà les indices d'une catastrophe certaine remplissaient de rage et d'indignation les cœurs de ses soldats. De toutes parts on annonçait des évènemens funestes; à quelques lieues de Bialolenka la plaine fourmillait de pelotons débandés, et l'éblouissante surface de la Vistule se tachait de noirs groupes de fuyards. La division entière criait vengeance et avançait au pas de course pour soutenir l'aile droite. Krukowiecki seul morne et impassible, arrêtait les têtes de colonnes et regardait en arrière avec regret, comme s'il laissait des

lauriers dans la fange de Grodzisk. Après deux heures de marche continuellement interrompue par les sarcasmes et l'indécision du comte, on atteignit les sables de Szmuleszczyzna.

Le fantôme de Nieporent apparut de nouveau à Krukowiecki; à chaque murmure répété par l'écho de la forêt de Jablonna, les bataillons recevaient ordre de rétrograder pour arrêter les prétendus progrès de Szachowskoï « qui poursuivait les Polonais, longeait la « Vistule, et menaçait les communications de la di« vision. »

Déjà le corps des grenadiers avait rejoint le corps d'armée, déjà le pied profane avait souillé le bois consacré à la liberté, déjà Chlopicki était mis hors de combat; que dis-je, déjà les masses victorieuses inondaient les glacis de Praga, et Krukowiecki sourd encore aux gémissemens des vaincus, rêvait l'anéantissement de Szachowskoï et ne voyait ou feignait de ne voir que ses colonnes prêtes à déboucher de la forêt.

La cavalerie de Malachowski, soumise aux dispositions impérieuses du comte, part au trot, s'enfonce dans l'étroit passage resserré par la forêt et la Vistule, et avance sur Jablonna.

Le tumulte de la bataille s'évanouit dans le lointain; on avance toujours, et rien ne trouble la monotonie de la marche; l'ennemi redoutable que l'on croyait collé à l'arriere-garde de la division a disparu, il faut retourner.

La brigade d'infanterie de Malachowski approche une fois encore de la foret, revient sur ses pas, attend avec impatience l'ordre de se jeter sur Targowek; mais Krukowiecki se tait et ordonne de se taire. Gielgud avance seul dans la plaine de Targowek, mais les ombres du soir voilent les cieux, et la fortune lasse de favoriser l'oppression, guide enfin l'aigle blanc à travers des torrens de sang et lui trace une voie triomphale.

Les Polonais sont enfin victorieux, la liberté a cou-

ronné leurs exploits. Mais Krukowiecki ne l'est pas; son esprit inquiet erre sur les marais de Bialolenka, et rien fors des remords, ne lui reste de son obstination, peut-être même de sa trahison.

Pour comprendre toute l'inconséquence des mouvemens de la division de Krukowiecki, il faut jeter un coup d'œil sur le théâtre principal de la bataille.

Szachowskoï satisfait d'avoir induit en erreur son antagoniste, même au prix d'une défaite, marchait sur Kawenczyn par Marki, Drewnica et Zombki, en longeant le ruban marécageux qui inonde ces contrées.

Les divisions polonaises destinées à couvrir Praga ayant besoin de tendre tous leurs muscles pour résister aux coups redoublés des corps lithuaniens et de la cavalerie de Witt, ne pouvaient songer à gêner les mouvemens du corps des grenadiers, et Uminski séparé de lui par un terrain défavorable à sa cavalerie, la faisait en vain manœuvrer aux environs de la colonie d'Elsner. Pour se débarrasser cependant de ces démonstrations plus importunes que dangereuses. Szachowskoï lança quelques colonnes sur la route de Zombki, en leur ordonnant d'enlever le pont qui couvrait le front de la division polonaise.

Nous avons fait observer que l'artillerie de Konarski déployée sur sa droite sur une chaîne d'éminences, en balayait l'approche, et que Kiekiernicki le défendait à la tête d'un bataillon du premier régiment de ligne. L'intention de Szachowskoï étant avant tout de rejoindre les corps lithuaniens, il n'observait que faiblement Uminski, et ne songeait sérieusement qu'à accélérer sa marche de flanc. Aussi Konarski profitant des manœuvres qu'il était contraint d'exécuter sous son feu, ravageait impunément ses colonnes.

Il était midi. Du haut des mamelons couronnés par l'artillerie polonaise, on voyait défiler en masse le corps des grenadiers sur Kawenczyn; les colonnes russes présentaient leurs flancs droits aux batteries d'Uminski, et essuyaient avec une impassibilité de marbre

leurs décharges. La mort de plusieurs centaines de soldats ne découragea pas Szachowskoï, et ses troupes au lieu d'éviter les volées adversaires, se pressaient sous la mitraille comme pour forcer Konarski à épuiser ses munitions.

Après beaucoup de démonstrations secondaires, l'ennemi parut décidément disposé à assaillir le pont. Kiekiernicki avança à la tête de son bataillon et arrêta la fougue de l'agresseur.

Les bataillons moscovites montraient beaucoup de résolution et de courage; mais la vaillance du bataillon de Kiekiernicki refroidit bientôt cette ardeur belliqueuse, et le pont resta en son pouvoir.

Les Russes renouvelèrent leur entreprise; Uminski ordonna à ses nombreux escadrons d'avancer; Konarski ne cessait de canonner le flanc droit des masses ennemies, mais leurs colonnes marchaient toujours, dépassaient les hauteurs de Zombki, et bientôt on perdit de vue leur avant-garde.

Toutefois une partie du corps des grenadiers s'arrêta en face du pont, et à l'instant même une pluie d'obus et de mitraille assaillit le bataillon de Kiekiernicki

L'infanterie moscovite s'élance au pas de charge, en bravant le feu de l'artillerie polonaise, et aborde le pont; mais là se termine son triomphe. Poussée la baïonnette dans les reins par l'infanterie patriote, elle recule sur tous les points.

Szachowskoï avance toujours sur Kawenczyn, et tant pour protéger ses mouvemens de flanc que pour couvrir la retraite des troupes engagées contre Uminski, il fait braquer cinquante-huit bouches à feu, et renverse tout ce qui veut déboucher dans la plaine.

Kiekiernicki détruit le pont et se retire.

La canonnade est terrible; la cavalerie polonaise exposée aux salves meurtrières des pièces russes, et engagée sur un terrain incompatible avec sa tactique, plie et cède.

L'ennemi veut profiter de ce succès; mais foudroyé

par l'artillerie de Konarski, il abandonne le champ de bataille, pour rejoindre Szachowskoï qui déjà se liait aux éclaireurs des corps lithuaniens.

Ainsi se termina la résistance d'Uminski, et l'attention des deux partis fut détournée sur des événemens d'une bien plus haute importance.

Le feld-maréchal n'avait point changé de résolution, et décidé à immoler à ses projets et ses ennemis et ses esclaves, il ordonna aux corps lithuaniens de se préparer à vaincre ou à mourir.

Convaincu que la conquête du bois d'aunes devait le rendre maître de la chaussée et de la plaine de Grochow, il range vingt bataillons d'élite sur les hauteurs de Dombrowa-Gora, leur montre l'objet de son ambition, les cerne de canons menaçant les parjures, et leur fait prêter serment de l'emporter au péril de leur existence.

Les ilotes hurlent et avancent; l'armée entière s'ébranle et les suit. Il était neuf heurs du matin ; on eût dit que l'immense forêt de Milosna arrachée de ses racines, envahissait la plaine pour dévorer le bois téméraire, qui seul osait braver le courroux de Diebitsch.

Le colosse roula un instant, puis s'arrêta, se fendit en deux et vomit cinquante-huit bouches à feu enembrassant les deux flancs du bois d'aunes. On ne distinguait encore qu'une masse sombre, épaisse et compacte; c'était le Phlégéthon de la tyrannie, qui débordé inondait de ses torrens bourbeux, les plages de la liberté.

Un tapis livide, mat, immense couvrait tout des ses pâles lueurs et confondu avec les vieux sapins de ces contrées, semblait voiler le globe d'un cilice sépulcral.

Mais bientôt le monstre se brise en colonnes, on distingue ses membres épars dans la plaine, et le reflet de l'acier trahit leur ordre de bataille.

Depuis une heure le canon de Bialolenka retentissait sur la gauche; depuis une heure les deux armées se disposaient au carnage.

Chlopicki ne doutant plus des intentions de l'ennemi, donne l'ordre de défendre le bois d'aunes jusqu'à la dernière extrémité. Pierre Wysocki parcourt les intervalles des bataillons et communique les dispositions de l'ex-dictateur.

Au céleste enthousiasme qui enivre son âme ardente, on reconnaît le chef des porte-enseignes ; partout il est accueilli par des acclamations d'allégresse. Il porte aux défenseurs du bois d'aunes les paroles de Clopicki, et la brigade de Rohland postée en avant reçoit l'ordre de périr pour la patrie.

Déjà le canon gronde; l'infanterie de Rosen marche droit au bois, avec la 24eme division en tête et la 25eme en reserve. Les tirailleurs du septième de ligne l'accueillent par une ardente fusillade. En même temps le deuxième des chasseurs à pied occupant le saillant gauche du bois, est attaqué de toutes parts; Sosnicki et Staniszewski combattant à la tête de leurs bataillons, suspendent les progrès de l'ennemi et émoussent sa fougue par un feu soutenu. Cependant Rosen pousse ses colonnes; elles avancent ; la chaîne des tirailleurs polonais commence à plier : ses soutiens se portent en avant ; les troupes placées au centre du bois les suivent, l'ennemi est repoussé.

Le lieutenant-colonel Oborski paraît à la tête des bataillons du septième de ligne ; la confiance renaît dans les cœurs ; on brave une grêle meurtrière, et la mêlée devient terrible. Le vaillant Pawlowski ranime l'ardeur de son bataillon , et fraye au reste du régiment le chemin de la victoire. L'inertie lithuanienne cède à l'adresse du fantassin polonais ; des cris de triomphe succèdent au roulement des décharges; on s'égorge, on s'assomme à coups de crosse, on se fusille à bout portant, et après une de ces scènes que la nature ne semble tolérer que pour montrer à nu toute l'horreur des passions humaines, le bois rend les bataillons moscovites.

L'ennemi était refoulé au delà des lisières du bois, mais aucun trophée ne signalait le triomphe des Polonais.

Aux bataillons mutilés succèdent les troupes fraîches; depuis les collines de Wygoda jusqu'à Dombrowa-Gora quinze mille baïonnettes brillent dans la plaine, et à l'instant même cette forêt d'acier flotte de concert pour venger la déroute de la première ligne.

Le combat recommence sur tous les points ; les soldats de Pawlowski, enflammés par l'exemple de leur chef, se jettent en avant ; mais le brave major agonise dans leurs bras, et en vain Jaroma guide son bataillon à travers mille périls pour éteindre dans le sang le délire homicide de l'ennemi, il faut céder au nombre, et on croit ne plus pouvoir résister.

Il était dix heures : les rangs du regiment de Jurski écrasé depuis long-temps s'éclaircissaient, Oborski même opposait en vain son courage et celui de se braves à cette impénétrabilité de roc qui fit de tout temps la force des troupes czariennes ; on eût dit qu'il fallait une autre invention que celle de Schwartz pour la dissoudre; il fallait pour détruire ces masses. les démolir pied à pied; c'étaient les sables lybiens dévorant les légions de Cambyse.

Deux fois encore les Polonais franchissent les nuées d'obus et de mitraille qui semblent les engloutir à jamais ; deux fois encore, les défenseurs du bois d'aunes fondent avec la furie du désespoir sur l'infanterie lithuanienne, et deux fois, accablés par la foule, non vaincus, mais renversés l'un sur l'autre par le choc perpétuel des blocs qui roulent et tuent, ils rampent sur les cadavres de leurs frèrs, se sentent accumulés sur leur réserve, étouffés par l'affluence de la multitude et suffoqués par la fumée et la flamme. Pressés de toutes parts, entraves par ces arbres ingrats dont ils ont si longtemps défendu la virginité, à peine peuvent-ils faire usage de leurs armes; huit cents braves mordent la poussière ou sont mis hors de combat; l'ennemi les foule aux pieds, mais frémit encore à l'aspect de leurs corps défigurés; car les dernières paroles qu'ils profèrent, sont des imprécations contre les rois et leurs satellites.

Zymirski témoin de ces scènes de destruction, entraîne le quatrième des chasseurs à pied à sa suite, et recueille les lambeaux de la brigade de Rohland. L'équilibre est rétabli pour un instant, l'ennemi hésite et regarde en arrière comme l'impie qui a franchi le seuil du temple; mais Diebistsch a juré de sacrifier le dernier de ses soldats aux désirs de son Czar; c'est aujourd'hui qu'il faut vaincre ou y renoncer pour toujours. Les masses qui occupent les deux flancs de la route d'Okuniew n'ont pas encore donné : on les jette en avant. L'artillerie volante de Rosen cerne le bois; le quatrième des chasseurs répond par une fusillade nourrie aux *hourras* des Russes, mais ne peut les arrêter.

A l'aspect de cette foule innombrable qui se précipite au milieu des monceaux palpitans, une voix lugubre prononce son triomphe. « Nous sommes trahis, » mugit-elle! et une terreur panique plane aussitôt sur les rangs des défenseurs du bois; pour la première fois, sourds aux ordres de leurs chefs, ils reculent et se débandent. Zymirski paraît à la tête de quelques braves; il veut avancer; un obus lui fracasse l'épaule et l'étend sans connaissance sur le champ d'honneur.

Il est midi, ses compagnons d'infortune ont à peine le temps de le soustraire à la rage fanatique du vainqueur; les Russes occupent le bois.

La mort de Zymirski exerça une terrible influence sur ses soldats, et mit le comble au désordre de la retraite. Quelques intrépides groupés autour de leurs officiers, imposèrent encore à l'ennemi, et leur contenance menaçante l'arrêta; mais le gros de la division ne se rallia qu'avec difficulté, et sur les derrières des troupes de Skrzynecki.

Les Russes, sans perdre un seul instant, hérissèrent les avenues du bois d'aunes d'une nombreuse artillerie, et foudroyèrent la seconde ligne des Polonais.

La division de Skrzynecki la formait; les batteries d'obusiers de Nieszokoc couvertes par des épaulemens élevés à la hâte, en protégeaient la gauche et ripostaient

au feu ennemi. Après une furieuse canonnade, Skrzynecki reçoit l'ordre de venger les désastres de la première ligne, de repousser les Russes, et de reprendre le bois d'aunes. En même temps les bataillons de grenadiers aux ordres de Lenkiewicz et de Niewenglowski, avancent tambour battant, la baïonnette haut; Chlopicki paraît à leur tête, se jette à gauche de la chaussée et se précipite sur le saillant droit du bois; la mitraille renverse des files entières, et tue deux chevaux l'un après l'autre sous l'ex-dictateur, qui déjà était légèrement blessé; mais rien ne refroidit son courage, et on le voit ne chercher dans le chaos de la mêlée, que la mort.

L'ennemi résiste en vain, les grenadiers occupent en vainqueurs une partie du bois, et redoublent d'impétuosité en voyant la division de Skrzynecki accourir au pas de charge. Le général divisionnaire marche en tête de ses troupes, Boguslawski le suit, et leurs soldats avancent en jurant d'exterminer l'ennemi.

Le quatrième de ligne précède le vingtième.

Le troisième de ligne aux ordres de Dombrowski et le régiment des vétérans appuient l'attaque.

Nieszokoc protège ce mouvement offensif par une grêle d'obus qui grondent dans les airs, et viennent éclater avec fracas au milieu des colonnes moscovites en semant l'épouvante dans leurs rangs ébranlés.

A la tête de l'infanterie polonaise on voit le terrible Mycielski; c'est le drapeau vivant de la liberté; c'est la Tour d'Auvergne de l'armée. Il a tout quitté, enfans, délices, richesses, repos, épouse chérie, parce que les délices, les richesses et le repos sans indépendance, ne sont qu'un fantôme; il est grenadier! il avance; une balle l'atteint, il avance toujours; deux biscaïens lui déchirent les flancs, il avance encore; son généreux sang rûisselle à gros bouillons, Boguslawski le conjure d'en conserver quelques gouttes pour l'avenir; Mycielski répond en se précipitant sur l'artillerie ennemie; le régiment s'élance à sa suite, on n'est plus qu'à une por-

tée de fusil des colonnes russes, les braves tombent de toutes parts, mais on va venger leur trépas.

Tout-à-coup un cri prolongé s'élève des rangs; « My-« cielski n'est plus! » un boulet l'a coupé en deux; ses yeux étincelant naguère de fureur sont fermés, mais l'expression de la joie reste empreinte sur ses lèvres livides; car il a vu fuir devant lui les cohortes mercenaires du Czar!

Après des peines inouies, le quatrième de ligne et les faucheurs du vingtième abordèrent l'ennemi, à l'instant où les grenadiers écrasés par le nombre, évacuaient en désordre le bois d'aunes. Poursuivis par les vainqueurs, les bataillons de Milberg se replièrent sur la division de Skrzynecki.

Une vieille haine existait depuis long-temps entre le quatrième de ligne et l'ancienne garde; rien ne put effacer les traces de ce funeste esprit de corps; ni le danger, ni l'amour de la liberté ne les réconcilia. Des coups de fusils partent de part et d'autre; une lutte meurtrière s'engageait déjà entre les Polonais mêmes, lorsque les progrès des Russes désarmèrent des frères qui allaient s'entr'égorger. Les grenadiers poursuivirent leur mouvement rétrograde, et se réfugièrent sous la protection des batteries de l'aile droite.

Sur ces entrefaites Skrzynecki fondit sur l'ennemi et culbuta ses tirailleurs

Les Russes combattent, mais se retirent. Toute la 24ème division lithuanienne se débande, la 25me cherche envain à faire tête.

Le quatrième de ligne marchant toujours en tête de la division, disperse tout ce qu'il rencontre, entasse cadavres sur cadavres, renverse les tetes des colonnes ennemies sur leurs centres, s'enfonce dans le bois et se déploie déjà dans la plaine qui le sépare de la forêt.

Les faucheurs du vingtième de ligne appuient l'aile gauche de la division, se jettent à travers arbres et broussailles au-delà du fossé qui embrasse les lisières du bois, et entrent en première ligne.

Sporny, Wodzynski et Maiewski guident les bataillons du quatrième en bravant mille périls, reforment les rangs rompus par la confusion des manœuvres offensives, et se trouvent en face des mamelons de Dombrowa-Gora, garnis de pièces et d'escadrons ennemis.

Ainsi le bois retombait au pouvoir des Polonais; leur artillerie en balayait les flancs; la division de Szembek se disposait à réoccuper les positions du 19, quarante escadrons frais et immobiles dans la plaine n'attendaient que l'ordre de Chlopicki pour appuyer l'infanterie, et l'ennemi enfoncé après quatre heures de carnage, voyait ses illusions dissipées.

Sa ligne s'étendait depuis la forêt de Wionzowna en passant par Wawer et Wygoda, jusqu'à Kawenczyn, où son innombrable cavalerie attirait déjà le corps de Szachowskoï.

Le feld-maréchal jaloux de déployer toutes ses forces, avançait en ordre parallèle en embrassant le plus de terrain possible; et pendant que Rosen s'acharnait à la conquête du bois pour renverser tous les obstacles qui pouvaient paralyser les mouvemens combinés de la masse entière, Palhen suivait sur la droite de l'armée polonaise les progrès du sixième corps lithuanien, en avançant ou reculant de concert avec son collègue.

Plus de cent cinquante bouches à feu alignées depuis la route de Milosna jusqu'à Dombrowa-Gora, sur le penchant de la chaîne des collines, croisaient sans relâche leurs feux sur le champ de bataille, et étendaient leurs ravages sur tous les bataillons de l'armée polonaise.

Après beaucoup de manœuvres et de contre-manœuvres insignifiantes, Pahlen poussa de fortes colonnes d'infanterie sur Zastaw, et fit mine de menacer les troupes de Szembek. Les franc-chasseurs éparpillés en tirailleurs dans l'île de Saxe des deux côtés des ruisseaux de Goclaw, répondirent par une furieuse fusillade à l'attaque de l'infanterie moscovite.

Composés de l'élite des chasseurs du royaume, exer

cés depuis leur enfance à parcourir les vallons et les bois de leur patrie, rien n'approchait impunément à la portée de leurs carabines.

C'est aux officiers ennemis qu'ils portaient de préférence leurs coups implacables, aussi rien n'égalait l'effroi qu'ils inspiraient aux troupes du feld-maréchal, et lorsque l'on distinguait dans le lointain leurs armures vertes, les plus braves hésitaient à avancer.

Assaillis de près ils se débandaient dans un clin d'œil, se ralliaient plus vîte encore sur les flancs des colonnes adversaires, et se vengeaient aussitôt.

Un enfant de douze ans ayant fait mordre la poussière à plus de quinze soldats ennemis, est atteint d'un coup mortel; on l'enlève pour le soustraire à la fureur des Russes qui avancent au pas de charge; il supplie ses camarades de lui permettre d'expirer sur le champ de bataille; on lui refuse; le jeune héros insiste, saisit d'une main défaillante un des fusils qui lui servent de brancard, roule à terre, contemple la colonne ennemie qui manœuvre à cinquante pas de lui, ajuste le porte-enseigne, abat le drapeau, et pleure de joie en fermant les yeux!

C'est ainsi que l'inertie des bataillons de Pahlen céda long-temps à l'adresse des francs-chasseurs.

Cependant après une lutte de quelques heures, l'ennemi fit des progrès, et les francs-chasseurs se replièrent en ripostant toujours.

L'artillerie polonaise qui jusqu'alors n'avait répondu que par intervalles aux salves ennemies, commença un feu terrible et rejeta l'infanterie russe sur Wawer; alors s'engagea une lutte d'artillerie, qui ne cessa qu'avec le jour.

Rzepecki rasait le flanc droit du bois d'aunes et mitraillait les masses de cavalerie qui paraissaient sur le chemin d'Okuniew à la hauteur du moulin de Goclawek. Pientka appuyé au bois de Grochow et logé entre ses lisières et la chaussée, écrasait à coups de canon les batteries du moulin et de Wygoda, balayait la chaus-

tée dans toute sa longueur et arrêtait les progrès des colonnes disposées à poursuivre les franc-chasseurs. Turski enfin, ayant braqué ses pièces sur la droite du bois de Grochow, couvrait la droite de l'armée par des décharges bien nourries. Ainsi trente bouches à feu déployées à droite et à gauche du bois de Grochow paralysaient les efforts de l'ennemi, et déconcertaient, par la justesse de leurs coups, le nombre de l'immense artillerie rangée depuis les débouchés de la forêt de Wionzowna, jusque vis-à-vis le bois d'aunes.

Radziwill, comme incorporé avec son état-major à la colonne de fer, en partageait l'ineptie et l'immobilité : c'était le Lama invisible du Thibet.

La frénésie des combattans était à son comble ; on était à cette époque des batailles où la fortune voltigeant d'armée en armée, sourit aux deux partis, sans se donner la peine de nommer le vainqueur, et semble jouir des fruits de son inconstance, en retardant ses décrets.

Le jour était à la moitié de sa carrière, Chlopicki parcourait les intervalles des lignes, et se faisait admirer par sa bravoure; mais c'était la bravoure d'un grenadier, et plutôt l'Ajax que l'Ulysse de l'armée Il abandonnait au hasard les dispositions du combat. On prétend que le peu d'empressement que mettaient les divisionnaires à exécuter ses ordres et la confusion produite par l'indocilité des officiers supérieurs qui se croyaient autorisés à résister à la voix d'un *ex*-dictateur, engendrèrent ce dégoût de la vie qui tenait tant du désespoir, et qui portait Chlopicki à rechercher le trépas des braves.

La division de Srzynecki occupait encore le bois d'aunes ; les débris des troupes de Zymirski étaient en réserve, l'artillerie polonaise battait et protégeait les deux flancs de la première ligne, la division de Szembek seule rangée à droite en arrière, n'avait pas encore donné. La cavalerie de Lubienski était aussi intacte et distinguait à peine les combattans ; il était temps de lui ouvrir la carrière.

Chlopicki témoin de l'acharnement avec lequel les maîtres du bois d'aunes défendent leur conquête, veut la conserver à tout prix et se dispose à marcher à la tête de la première brigade des chasseurs pour appuyer l'héroïque résistance de Skrzynecki.

Les mouvemens de l'ennemi semblant déjà annoncer l'intention de tourner le bois pour envahir la plaine, Chlopicki médite le projet de faire usage des escadrons de Lubienski. Les aides-de-camp de l'ex-dictateur portent les ordres de leur général, mais accueillis partout par des sarcasmes, ils ne voient son plan suivi que nonchalamment et avec répugnance. Lubienski refuse insolemmeut de charger.

A l'instant même les Russes se meuvent sur tous les points et menacent leurs adversaires d'un effort redoutable. Le reste de la 25me division du corps de Rosen jusqu'alors intacte d'une part, de l'autre les régimens de Kutuzow, d'Ingermaland et de Bialystok conduits par le quartier maître Neihard s'avancent. Les boulets roulent de toutes parts, les obus éclatent dans les airs, les décharges ne sont plus qu'un mugissement perpétuel.

Il est deux heures; Chlopicki croyant le moment décisif arrivé, parcourt, hors de lui-même, le champ de bataille dans tous les sens; son cheval s'abat, et lui-même est mis hors de combat. Ses aides-de-camp l'emportent et recommandent le mystère sur leur passage; mais cette fatale nouvelle se répand bientôt; partout on ne parle que de la mort de l'ex-dictateur, et le soldat saisi d'un sinistre effroi, accablé de sombres pressentimens, prêt à soupçonner ses chefs de trahison ou de lâcheté, puise en vain dans son cœur un courage dont on a tant de fois abusé. Il lutte encore contre le baïonnettes et le désespoir, mais tout semble lui répéter qu'il lutte en vain.

Les généraux découragés et abattus perdent la tête, errent d'idée en idée, demandent avec instance des ordres, et ces orgueilleux vétérans que naguère toute autorité

choquait, ces présomptueux égoïstes qui s'étaient tous crus dignes de briguer les rênes des troupes, alarmés maintenant de la responsabilité qui pèse sur eux, déplorent avec amertume l'absence de celui dont ils ont méprisé les dispositions.

Certes en perdant Chlopicki, l'armée ne perdait qu'un brave; mais telle est la faiblesse du cœur humain, que souvent il suffit qu'un homme médiocre même disparaisse de la scène, pour qu'on lui trouve des qualités qu'on ne lui supposait jamais au temps de sa puissance.

Tout-à-coup paraissent de nouvelles masses sur les hauteurs de Kawenczyn. C'était le prince Szchowskoï qui débarrassé de Krukowiecki avait traversé Grodzisk, Marki et Zombki, avait bravé les volées d'enfilade de Konarski, et qui favorisé par les mouvemens de la cavalerie du comte Witt, rejoignait le corps d'armée.

Il était trois heures, la nouvelle de la blessure de Chlopicki volait de rang en rang, un ciel de feu couvrait les deux armées; les gémissemens des braves à l'agonie, l'aspect des milliers de cadavres gisant dans la fange et des flammes dévorant les ruines, redoublait l'horreur de ces scènes sanglantes.

Des gerbes de boulets lancées obliquement contre le bois signalèrent la présence du corps des grenadiers sur la gauche de Skrzynecki; ainsi toute l'armée czarienne était réunie en face de l'aile droite de l'armée polonaise.

Au signal convenu cette foule innombrable roule une fois encore du haut des mamelons dans la plaine, pousse des vociférations forcenées, et se précipite de toutes parts dans la direction du bois d'aunes.

Les salves d'écharpe du corps des grenadiers brisent la gauche de Skrzynecki, bondissent en ricochet sur ses derrières en fracassant les arbres sur leur passage, et viennent se croiser à cent pas des batteries de Nieszokoc avec les lignes de tir de l'artillerie postée sur le chemin de Grochow. Tout est feu, sang et débris. L'in-

fanterie de Szachowskoï dépasse Kawenczyn et menace d'engloutir Skrzynecki, pendant que les corps [illegible]niens jaillissent comme cinq torrens, tous dans [illegible]rection du bois.

La division de Skrzynecki fait un dernier effort, [illegible] accablée sur tous les points, elle fléchit.

L'apparition inopinée du corps des grenadiers sur la gauche des défenseurs du bois d'aunes, rendait leur résistance impraticable, vu que les débouchés de [Ka]wenczyn n'étant point gardés, l'ennemi pouvait [tour]ner impunément leur flanc gauche, les prendre à [tra]vers, et se déployer sur leurs derrières, dans la plaine. Séparé ainsi des réserves, de Szembek et de Lubienski, assailli dans tous les sens, Skrzynecki ne pouvait que succomber s'il s'obstinait à conserver sa position.

Les batteries de Nieszokoc arrêtèrent un instant la fougue de Szachowskoï, mais le prince ordonna à peine à son artillerie volante d'avancer et de vomir, que Nieszokoc étourdi et accablé se tut. Alors Skrzynecki sentant sa gauche privée de protection, ordonna la retraite.

Le feld-maréchal croit entendre sonner l'heure de son triomphe; il faut profiter, dit-il, de l'absence de Krukowiecki, de la défaite de Zymirski et de l'épuisement des défenseurs du bois d'aunes; il est temps de terminer par un coup d'éclat l'existence de l'hydre révolutionnaire.

Le comte Witt reçoit l'ordre d'avancer à la tête de la cavalerie, de déployer ses 48 escadrons depuis Kawenczyn jusqu'à Dombrowa-Gora, d'envahir les deux flancs du bois d'aunes, de couper la retraite à Skrzynecki, de tailler en pièces tout ce qui oserait opposer résistance, et de fondre droit sur Praga pour y entrer avec les fuyards.

Le feld-maréchal espérait que la rapidité des mouvemens du comte ferait tourner la tête aux divisionnaires, que la cavalerie russe devancerait l'infanterie polonaise, culbuterait les escadrons de Lubienski p[illegible]

l'impétuosité de son choc, et que le pont de Praga conservé pour favoriser la retraite des *rebelles*, lui livrait l'accès de la rive opposée. La tête de pont réduite au silence par l'impossibilité où devaient se trouver ses défenseurs de faire feu sans écraser les vaincus confondus avec les vainqueurs, ne pouvait être qu'un faible obstacle.

Ainsi, après avoir refoulé les débris de l'armée polonaise sur la Vistule, Diebitsch entrait dans la capitale du royaume, éteignait la torche de la rébellion dans le sang et les larmes, élevait sur les décombres de la démagogie orientale des bases d'opérations contre les anarchistes de juillet, devenait prince de Varsovie, mais avant tout favori du Czar......

Le début de ce plan gigantesque ne sembla que trop réaliser les chimères du héros des Balcans.

L'ordre est à peine donné, que les colonnes ennemies crèvent de toutes parts, font jaillir de leur sein 15,000 cavaliers, poussent devant elles 58 pièces volantes, et avancent sous la protection de ce rideau de feu et d'acier.

A gauche, la division des hussards, au centre les cuirassiers d'Albert, de Nowogrod, de Starodub et de Saint-Gorge, à droite la division des hulans avec ceux de Markow en tête; sur le front les batteries N[os] 17, 18, 19 et 20; derrière eux, l'infanterie de Pahlen à l'aile gauche, celle de Rosen au centre, celle de Szachowskoï à l'aile droite et le Czarewicz en réserve.

L'écho répète au loin les fanfares des trompettes, le hennissement des coursiers et les rugissemens sanguinaires des soldats de Witt. La plaine gémit sous leur poids, et semblables aux tourbillons du désert emportés sur les ailes de l'ouragan, ils assombrissent l'horizon, rasent avec la rapidité de la foudre la surface de la terre, et semblent consumer tout ce qu'ils couvrent de leurs masses.

Le corps du comte se déchire en deux, et pendant que la plaine de Wygoda étincelle de haumes et de

dolmans, les avenues du bois d'autres se hérissent de lances.

Le 20me de ligne n'ayant que des faulx à opposer à cette cavalerie formidable, se replie en désordre sur le bois, le traverse sans s'arrêter et regagne la plaine. Les hulans de Markow s'élancent à leur poursuite, tournent les deux flancs du bois, et se heurtent contre le 4me de ligne qui débouchait des lisières. Les escadrons ennemis séparent le régiment de Boguslawski du bois, et fondent ventre à terre sur les bataillons carrés de Sporny, de Wodzynski et de Maiewski.

Mais en vain ils s'efforcent d'entamer ces redoutes mouvantes, en vain ils renouvellent leurs charges en brandissant leurs lances et précipitant leurs chevaux sur ces fraises de fer; leurs rangs s'ouvrent de toutes parts; le feu des fantassins polonais les écrase, et lorsque guidés par le désespoir à travers ce déluge destructeur, ils franchissent au galop les intervalles des carrés, ils ne trouvent encore sur les derrières de la ligne assaillie, que mort et muraille impénétrable.

Les escadrons détruits sont remplacés par de nouvelles troupes, mais elles n'osent plus approcher et se débandent sans combattre. La plaine est obstruée de morts et de mourans; le feld-maréchal contemple le désastre de ses hulans; rien cependant ne peut changer ses projets; le centre et la gauche avancent.

Les carrés du quatrième de ligne se retirent comme l'arche du salut malgré l'ouragan et la foudre; ils flottent au milieu des débris, et c'est à leurs pieds que se brisent les efforts de la tempête.

Les cuirassiers et les hussards peu embarrassés de la déroute des hulans, marchaient toujours sur la chaussée et au delà, vers les marais de Zastaw, frayant le chemin à l'infanterie, qui, étendue jusqu'aux ruisseaux de Goclawek, menaçait la division de Szembek. Les batteries du bois de Grochow ne cessaient d'ébranler ces masses par des décharges à mitraille; mais la supériorité des salves ennemies réduisit au silence l'artillerie polonaise.

[illegible] d'adversité, les issues de Praga commençaient à s'encombrer. Le nombre des blessés était si considérable que, malgré tous les soins des Varsoviens, la moitié de ces héros gémissait encore étendue sur le champ de bataille.

Les somptueux équipages qui, du temps de la servitude avaient tant de fois insulté à la misère du peuple, parcouraient la plaine en enlevant les victimes. Le canon avait tout confondu, et le sang plébéïen effaçait des portières les armes de l'aristocratie.

Une foule de voitures était arrêtée aux barrières de Praga, et séparait l'artillerie et l'armée du parc de réserve établi dans la tête du pont.

Dans cet état de détresse et d'alarmes, les munitions manquèrent et les batteries polonaises ne répondaient que de temps en temps aux foudres perpétuelles de l'artillerie moscovite. La batterie de Pientka ayant épuisé ses munitions, se voit cernée de toutes parts; on lui crie de se retirer; le chef s'assied sur une de ses pièces, et jure de périr avant de reculer. On parvient à se procurer de la poudre; et Pientka recommence le feu.

Il était quatre heures du soir, les cuirassiers du prince Albert volaient en tête de l'armée ennemie; leur haute stature, leurs larges sabres et leurs luisantes cuirasses les distinguaient du reste des troupes czariennes, et à la faveur de l'effroi qui les précédait, les hussards et l'infanterie du premier corps envahissaient la droite de la chaussée, jusqu'à la rive de la Vistule, Szachowskoï et Rosen franchissaient le canal de Kawenczyn, l'artillerie moscovite propageait ses ravages sur la ligne entière, et toutes les hordes asiatiques vomies par le démon de la tyrannie sur la Pologne, se pressaient en foule dans la direction de Praga.

La présence du corps des grenadiers sur la gauche des Polonais avait d'abord semblé prédire l'arrivée des défenseurs de Bialolenka. C'était encore la seule espérance dont se berçait l'armée, c'était encore la suppo-

sition qui ranimait son courage. On croyait à chaque instant voir la division de Krukowiecki se déployer dans la plaine de Targowek : et ainsi qu'à Waterloo Grouchy avait été l'objet de l'attente générale, ainsi, les deux brigades de l'aile gauche excitaient tour-à-tour l'abattement et l'espoir des défenseurs de Praga. Szachowskoï c'était Blucher; et comme le héros prussien, plus habile ou plus fidèle à sa cause que son antagoniste, il avait su se délivrer d'une importune vigilance, pour renforcer le corps d'armée et agir sur le théâtre décisif, tandis que Krukowiecki séduit par les attraits d'un songe, ravissait à l'armée le quart de ses forces.

A l'écho de la retraite de la gauche du corps d'armée, on croit les libérateurs à mille pas; mais hélas! vaines illusions! l'ennemi a tout culbuté sur Grochow, et Krukowiecki ne paraît pas; les boulets russes rasent les glacis des ouvrages à corne de Praga, et Krukowiecki s'amuse encore à reconnaître le fuyard fantastique de Niéporent. O détresse extrême! les colosses bardés d'acier du prince Albert brisent les colonnes en retraite, dépassent la ligne polonaise, se portent droit sur la barrière de Grochow, et Krukowiecki se repose sur les sables de Szamuleszczyzna, comme Achille dans sa tente.

Cependant l'armée ennemie ne cesse point de faire des progrès; Szembek invité de toutes parts à saisir les rênes flottant au gré de la tempête, se porte en avant, mais entouré de cuirassiers, il est renversé de son cheval et couvert de contusions. Sa division coupée du reste de l'armée par le corps russe qui occupe la chaussée et chargée par la division des hussards, se forme en carrés, résiste avec courage, et attend en silence la suite des événemens; mais le troisième bataillon du premier des chasseurs à pied aux ordres de Koscielski, saisi d'une terreur panique, se débande, et sans égards à la faiblesse de la glace, se précipite sur la Vistule, en ébranlant par cet acte de lâcheté la fermeté du reste de l'armée.

A l'instant même un désordre inouï préside aux mouvemens rétrogrades des troupes postées sur la chaussée. L'encombrement est horrible; les monceaux de cadavres, de pièces démontées, de caissons brisés, les valets et les habitans des campagnes fuyant de toutes parts, l'impétuosité enfin de l'attaque refoulant arme sur arme, bataillon sur bataillon, enfantent une de ces scènes que la plume voudrait vainement retracer.

L'artillerie volante de l'ennemi suivait au galop les progrès des cuirassiers et des hussards et déjà les obus éclataient dans les ouvrages avancés.

L'armée polonaise nageait dans des tourbillons de mitraille et de fumée; les Russes même avançaient sur les derrières de la division de Szembek, sans pouvoir la distinguer à travers la confusion et les ténèbres.

Grâce aux soins du capitaine Lelewel, les ouvrages à corne de Praga, quoique à peine ébauchés, étaient cependant susceptibles de défense; et celui de Grochow ayant recueilli dans son sein de l'artillerie, la fougue de la cavalerie russe fut un instant amortie par son feu.

Acharnés à la poursuite de l'infanterie polonaise, les cuirassiers d'Albert s'étaient trop aventurés, avaient laissé en arrière les trois autres régimens, plus loin l'infanterie et à gauche les hussards. La chaussée étranglant dans son étroite arène ces larges escadrons, ils se répandirent dans la plaine de Grochow comme un torrent débordé, écrasèrent ses défenseurs, et se déployèrent dans la direction des épaulemens de Nieszokoc, en rompant la division de Skrzynecki sur leur passage.

A l'aspect de ces masses embrassant Praga, l'infanterie polonaise se forme en carrés, et se retire en foule sur la tête de pont.

Les flammes consument Praga; les gémissemens des vaincus et les cris de détresse de la capitale se mêlent aux *hourras* de l'ennemi. « La Pologne est perdue » mugissent quelques voix lugubres! « La Pologne est perdue » répète Varsovie, puis la gazette de Berlin, puis l'Occident.

A ce cri terrible et solennel, à cette immense voix de tout un peuple qui meurt, les femmes, les vieillards, les moines volent sur le champ de bataille recueillir son dernier râle.

Les ateliers étaient déserts, et pendant que les marchands barricadaient leurs portes, fermaient leurs boutiques et se refugiaient au fond de leurs alcôves, le pont fléchissait sous le poids des ouvriers qui accouraient de toutes parts pour déblayer les avenues de Praga. Tout cédait à leurs bras exercés et robustes, les charriots volaient en éclats, les débris rejetés loin de la route n'obstruaient plus le passage, les pièces arrêtées faute de chevaux roulaient emportées par leurs efforts, et les troupes dégagées des obstacles qui avaient entravé leurs manœuvres, commençaient à respirer et reformaient leurs rangs.

Le prince président venait d'accourir sur les lieux menacés; il était à son poste, car le poste du représentant d'une nation à l'agonie, est sa couche mortelle.

Le prince généralissime absorbé dans ses idées, avait perdu la tête, et contemplait avec une insouciance convulsive les désastres de l'armée; la résignation était peinte sur son visage, et plus semblable à un martyr qu'à un guerrier, il consolait les blessés et rangeait les voitures entassées pêle-mêle sur les glacis de Praga, au lieu de présider aux mouvemens de l'armée.

Dans cet état de consternation et de désespoir, on entendait partout invoquer tour-à-tour l'appui des cieux et de l'enfer, lorsque tout-à-coup la droite de l'ennemi s'arrêta et parut hésiter : on aperçut aussitôt les enseignes blanches des lanciers de Kicki flotter au milieu de la masse des cuirassiers, puis disparaître dans la foule; bientôt la fusillade redoubla, des bouquets à la congrève sillonnèrent les nues, et la division de Skrzynecki confondue avec les Russes, fut enveloppée de tourbillons de fumée.

L'artillerie jouait avec fureur, mais on ne distinguait de Praga que flammes et confusion.

Soudain le grondement de la canonnade s'apaise, des acclamations bruyantes lui succèdent, et on voit alors les cuirassiers ennemis fuyant de toute part devant les fusées, les faulx et les baïonnettes.

En effet, lorsque tout semblait présager l'extermination de l'armée polonaise, Skrzynecki voyant la cavalerie russe s'étendre dans la plaine, balayer tout sur son passage, cerner l'artillerie, en enlever une partie, et chasser devant elle l'infanterie, ordonne aux lanciers de Kicki de fondre sur les téméraires.

En même temps l'infanterie ralliée à la voix de ses officiers, réforma ses rangs, occupa une nouvelle ligne, et s'étendit, en ordre oblique, depuis la route de Zombki jusqu'à la colonne de fer, la droite refusée, la gauche renforcée. Les bataillons du huitième de ligne, formés en carrés, couvraient la retraite.

Celui de Karski voyant les cuirassiers refoulés sur ses baïonnettes, le cerner et menacer en même temps son front et ses flancs, fait halte, s'aligne, contemple un instant ces fiers *invincibles* (*), lance une grèle de balles, et les voit dispersés dans un clin d'œil.

Les escadrons de Nowogrod, de Starodub et de Saint-George paraissent sur la scène, recueillent les décombres de la masse brisée, et poussent à coups d'éperons leurs montures colossales sur les autres carrés du 8ème de ligne, qui viennent d'imiter l'exemple de celui de Karski.

Un fossé les sépare des agresseurs; la terre amollie par le dégel cède sous ces pesans cavaliers; ils n'avancent qu'avec peine et s'efforcent envain de prendre l'élan. Une pluie ardente jaillit du sein des carrés du huitième de ligne, la retraite de Skrzynecki est suspendue, et l'ennemi ne songe plus qu'à se sauver par la fuite. Cerné et pressé sur tous les points, il cherche des yeux une issue, et se voit réduit, pour rejoindre ses réserves, à percer le rempart que lui opposent les baïonnettes polonaises.

Alors Kicki s'élance à la tête des lanciers blancs et

(*) C'était la devise des cuirassiers d'Albert.

charge l'ennemi, en pointant et culbutant tout ce qu'il rencontre.

L'intrépide général ne porte que des coups mortels; son sabre ensanglanté décime les cuirassiers russes, et flotte au milieu du carnage comme un signe de ralliement. En même temps l'escadron de Kowalski écrase le flanc gauche de la colonne ennemie, et rejoint à travers ses lambeaux les braves de Kicki, pendant que le lieutenant-colonel Trzebuchowski appuie, à la tête de deux escadrons de lanciers bleus cette charge brillante, reconquiert les pièces enlevées, démonte et tue tout ce qui obstrue son passage, et achève la défaite de la cavalerie moscovite.

Elle veut faire un détour, et se précipite en désespérée sur la gauche de Skrzynecki pour rompre *le crochet* qui embrasse son flanc droit. Alors paraît sur la scène Prondzynski, sorti de son cabinet comme pour assister aux funérailles de sa patrie; il galoppe à la tête des batteries à la congrève, ordonne au capitaine Skalski de s'étendre sur la gauche de la division, mesure d'un coup d'œil le champ de bataille, et établit les chevalets en *équerre*.

Les fusées partent, vomissent le feu et l'effroi; sifflent et planent au-dessus des escadrons russes, en choisissant leurs victimes. Les chevaux effarés se cabrent, roulent dans la fange, se dégagent de leurs freins, et laissent leurs cavaliers par terre, ou les foulent aux pieds en hennissant de terreur.

Tout ce qui échappe à la puissance de cette invention infernale, tombe sous les coups de l'infanterie formée en carrès, ou des faucheurs qui, revenus de leur première stupeur, retournent sur leurs pas, avancent aux cris de *hourras*, hachent en pièces les cavaliers épargnés par les balles et les fusées, et semblent répéter avec Alaric, que la faulx n'abat que mieux l'herbe épaisse.

Les lanciers bleus aux ordres du major Tilleborn et ceux de Zamoyski commandés par le colonel Gawrons-

ki, se jettent à la poursuite des fuyards, dissipent à coups de lance les groupes errant dans la plaine, rasent la chaussée et refoulent les tristes restes de l'avant-garde du feld-maréchal sur la division de Szembek.

Le premier des chasseurs à pied les reçoit à bout portant, leur lance décharge sur décharge, et les chasse sur les glaces de l'île de Saxe, où leurs débris périssent noyés ou fusillés.

La victoire était aux Polonais; et les marais de l'île de Saxe, la chaussée et la plaine jusqu'aux sables de Targowek, étaient jonchés de cuirasses, de chevaux et de cadavres ennemis.

Cependant quand des cris de joie signalent le triomphe incroyable de la Pologne, le feld-maréchal pleure de rage, crie en avant, et pousse des mugissemens de vengeance, comme le taureau expirant qui veut en vain terrasser des yeux son adversaire.

Il cherche des soldats et des cœurs, et ne trouve que des esclaves pétrifiés par la terreur et la lassitude; l'élite de son armée n'est plus, le reste est rompu ou dispersé. Ce qui existe encore avance; une foule confuse de cavaliers inonde les flancs du bois d'aunes et les deux routes de Grochow; les corps lithuaniens la suivent, mais ce ne sont plus que les gestes convulsifs de l'agonisant, et les boulets polonais saluent à peine ces essaims éphémères, qu'ils plient et se débandent.

Tout-à-coup l'artillerie polonaise avance au galop et redouble l'épouvante introduite dans les bataillons moscovites, par la déroute de la cavalerie de Witt. C'était Konarski et Kolysko qui, de l'aile gauche, accouraient sur le flanc droit des colonnes russes.

Dès que Szachowskoï s'était mis hors de la portée d'Uminski, celui-ci avait fait un mouvement à droite pour être à la hauteur de son adversaire; mais dirigé par cet esprit d'insouciante et inconcevable nonchalance, qui caractérisa de tout temps les divisionnaires de la cavalerie de la vieille armée, il ne *daigna* pas secourir la division de Skrzynecki; de sorte que son artil-

lerie commandée par Konarski participa *seule* aux exploits des défenseurs de Praga.

Revenons aux combattans : les pièces de Konarski et de Kolysko se déploient parallèlement à la chaussée, foudroient d'écharpe et d'enfilade les masses de cavalerie qui couvrent la plaine, et fendent les escadrons russes dans toutes les directions. Kolysko posté sur la gauche de Konarski, forme angle avec sa batterie, *biaise* peu-à-peu, et bientôt ses décharges se confondent avec celles de son collègue dans les rangs ennemis, en les entamant de toutes parts.

Maslowski après avoir sondé tous les points du champ de bataille, arrive enfin à la tête de ses pièces sur son foyer, tire à ricochets, renverse des files entières et met le comble aux désastres de l'armée du feld-maréchal.

En vain elle veut avancer, elle tâche en vain de donner un caractère offensif à ses mouvemens; ce n'est plus qu'un colosse inerte, ruiné et démonté; qu'un géant mutilé, ivre et énervé.

C'était le temps de réunir l'immense et intacte cavalerie d'Uminski, de Lubienski et de Jankowski à l'infanterie de Krukowiecki et de Szembek, noircie à peine par la poudre, de rallier sous la protection de ces vingt mille soldats conservés jusqu'à l'instant décisif, les deux divisions décimées dans le bois d'aunes, et de fondre sur le vaincu pour surprendre son artillerie et ses troupes errant en débandade depuis le canal de Kawenczyn jusqu'à la plaine de Grochow.

Mais encore une fois (car on ne saurait le répéter trop souvent), qui devait diriger les coups des héros plébéiens? Le cadavre de Zymirski? Chlopicki sans connaissance? Le mannequin en épaulettes de généralissime, ou des divisionnaires désunis, présomptueux et jaloux? Il aurait fallu un génie ardent, un général grand et simple comme la liberté qui devait l'enfanter, chéri des soldats et du peuple, respecté et des élèves du Czarewicz, et des vieux légionnaires, et de la nouvelle génération révolutionnaire; il aurait fallu un Kosciuszko avec le génie de Buonaparte.

Le vampire de l'égoïsme avait sucé l'énergie républicaine des veines de la nation; les pères du 29 novembre ne reconnaissaient plus leur ouvrage défiguré par les doctrinaires. Confondus dans le tumulte du carnage, ils cherchaient en vain dans leurs généraux des hommes, et réduits au silence par le mot magique, par la devise du jésuitisme de camp, *discipline*, *obéissance*, ils se taisaient en se consolant de l'ineptie de leurs chefs par l'héroïsme des soldats.

C'est ainsi que les lauriers jetés aux pieds de la Pologne par le dieu des victoires, ne furent point ramassés. Skrzynecki et Szembeck, les seuls divisionnaires qui sentirent la nécessité de poursuivre les succès de l'armée conjurèrent le généralissime de faire mouvoir les nombreux escadrons rangés aux environs de Praga; mais Radziwill avait renoncé à toute entreprise depuis la blessure de l'ex-dictateur, et ne répondait que par des textes de l'évangile aux propositions de ses lieutenans. Après de nombreux débats, le conseil *ambulant* décida la retraite; on disait qu'il était tard, que le prochain charriage des glaces menaçait de rompre le pont de Praga, seul espoir de l'armée, mais surtout qu'il fallait épargner le sang du soldat.

Le même soir encore l'armée polonaise défila sur le pont et repassa la Vistule La brigade de Malachowski resta à Praga et occupa la tête de Pont. Le faubourg fut abandonné.

Tel fut le résultat de la bataille de Grochow, bataille qui ravit à la Pologne six mille braves tués, blessés ou faits prisonniers. Le feld-maréchal y perdit l'élite des siens, un grand nombre de généraux mis hors de combat, quatorze mille soldats réduits à l'impuissance de nuire, mais avant tout sa réputation de tacticien, les grâces de Nicolas, et l'espoir de vaincre.

Plusieurs régimens furent complètement anéantis; celui du prince Albert, l'orgueil du Czar, fut en entier massacré ou fait prisonnier. C'était le régiment qui, en 1814, était entré le deuxième dans Paris, en tête des alliés

Abstraction faite de la savante marche de Szachowskoï, aucun talent militaire ne fut déployé de part ni d'autre. Il aurait été d'autant plus facile aux généraux polonais de déjouer cette manœuvre du corps de grenadiers, qu'ils n'avaient pour le faire qu'à parcourir la corde de l'arc que Szachowskoï décrivit avec tant de peine et de dangers. Les troupes de Krukowiecki et de Lubienski pouvaient, par un mouvement concentrique, s'unir dans un clin d'œil à Uminski sous la colonie d'Elsner, et fondre ainsi à la tête de 15,000 hommes de toute arme sur le flanc droit de Szachowskoï, qui défilait par détachemens brisés et désunis sur Kawenczyn. La plaine qui sépare la route de Zombki de celle de Kawenczyn, pouvait favoriser d'une manière éclatante le développement des forces polonaises; de sorte qu'il ne leur restait qu'à tomber en masses sur les colonnes détachées du corps ennemi, pour les détruire au fur et à mesure qu'après avoir bravé mille difficultés, elles seraient arrivées l'une après l'autre à la portée des coups des Polonais.

Il aurait fallu pour que cette manœuvre si simple d'ailleurs réussît, que Krukowiecki ne s'éloignât jamais trop de Brudno; le fit-il? Lecteurs, jugez-en?

Les Polonais y développèrent le même courage et la même incapacité théorique que dans les batailles précédentes; par des dispositions aussi extravagantes que bizarres, deux divisions seulement furent engagées pendant que le reste de l'armée manœuvrait ou se reposait. Mais s'il est permis d'admirer la bravoure, même dans sa naïve bonhomie, tyrans! à genoux devant huit régimens d'infanterie et quelques lanciers, qui ont bravé les foudres de tous les troupeaux armés du plus puissant de votre ligue!

Quelques troupes moscovites couchèrent sur le champ de bataille, le reste se réfugia dans son repaire, et occupa de nouveau la grande forêt.

MOUVEMENS DE L'AILE DROITE DE L'ARMÉE POLONAISE.

La vieille armée était encore loin de prendre une résolution décisive, lorsque Dwernicki vainqueur de Geismar à Stoczek songeait déjà à écraser le corps de Kreutz, qui ravageait impunément le palatinat de Sandomir, après avoir franchi la Vistule.

En effet l'aile gauche de l'armée du feld-maréchal, résolue à transporter le théâtre de la guerre sur la rive gauche du grand fleuve, venait d'occuper depuis quelques jours Radom, et y avait établi son quartier-général.

Tant que la force des Polonais sur la rive gauche avait été un mystère pour l'ennemi, il n'avait osé avancer et s'était borné à sonder et à reconnaître le pays. Cependant dès que Dwernicki se fut porté en avant pour écraser Géismar, Kreutz franchit la Vistule et marcha sur la capitale du palatinat de Sandomir.

Le général Dziekonski commandait Radom à la tête de quelques troupes de nouvelles levées. Le prince Wurtemberg, cet infâme renégat qui avait rempli le palatinat de Lublin de la mémoire de ses atrocités, venait de recevoir l'ordre d'emporter Radom; mais peu disposé à avancer où il fallait combattre avant de piller, il s'était réfugié dans les forêts de Jedlina, en s'abandonnant paisiblement au cours des événemens.

Le 13 février Dziekonski évacua (on ne sait pourquoi) la capitale du palatinat à la tête du régiment d'infanterie de Muchowski et d'une centaine de cavaliers.

Trois cents cavaliers aux ordres du colonel Lagowski, et les franc-chasseurs de Kozakowski restèrent seuls dans Radom pour la défense de cette ville. Pour comble d'adversité le spectre de la haine et de la discorde séparait les deux chefs, et lorsque Kreutz instruit enfin des manœuvres offensives du héros de Stoczek, se jetait en masse sur Radom, le chef des franc-chasseurs

méprisant les invitations de son collègue, abandonna la ville, et ravit ainsi à sa défense le peu d'infanterie que les dispositions primitives luiavaient conservée.

La garnison de Radom, réduite ainsi à trois cents cavaliers, ne désespéra pas cependant de son salut, et loin de se borner à une inerte défensive, elle se porta à la rencontre de l'ennemi.

Les rues furent barricadées à la hâte; les caisses et les archives eurent le temps d'évacuer la ville; mais à peine les ténèbres voilèrent l'horison que l'ennemi avança.

Les Polonais se retirèrent à pas lents, et attendirent avec calme le choc des Russes. L'avant-garde de Kreutz attaqua la cavalerie du major Wielhorski, mais elle fut repoussée avec perte. Lagowski ayant renforcé les combattans d'un escadron, l'ennemi fut culbuté et poursuivi la lance dans les reins.

Après ce premier succès, les Polonais rentrèrent dans Radom; la défense de la grande barrière fut confiée à la garde municipale et Lagowski pressentant qu'il serait impossible de résister avec trois cents cavaliers de nouvelles levées, au corps de Kreutz, prit le parti de se jeter dans les forêts du palatinat, pour y mener une guerre de partisans.

A deux heures de la nuit, Lagowski abandonna Radom et marcha sous Szydlowiec où il trouva les francs-chasseurs de Kozakowski et un petit détachement de partisans emmenés par le régimentaire Roman Soltyk.

Ce nonce venait de recevoir le commandement suprême de la force armée du palatinat.

Dès lors la colonne polonaise erra sans but et sans conséquence dane les forêts de Bzin, loin de l'ennemi, perdant chaque jour de ses forces et de son importance.

Sur ces entrefaites Kreutz avait occupé Radom, brûlé et pillé les dépôts et les magasins, en excitant partout plus d'indignation que de terreur. Personne ne s'opposait à ses brigandages, aussi inondait-il de dra-

yons et de cosaques toutes les campagnes du district, et mettait tout à feu et à sang.

Aprés avoir assouvi sa soif de larmes et de butin, Kreutz songea à exécuter les ordres du feld-maréchal, et se prépara à marcher sur Varsovie. Dwernicki combattant Geismar sur la rive droite de la Vistule, laissait nécessairement la rive gauche à la merci de Kreutz.

Les nouvelles levées refoulées sous la capitale, étaient réduites à zéro, et l'aile gauche de l'armée russe n'avait qu'à marcher pour réaliser ses projets.

La cavalerie moscovite descendit les rives de la Radomka, et quelques jours après avoir passé la Vistule, elle se trouva sous Nowawies, disposée à poursuivre ses mouvemens offensifs. Une faible garnison russe occupait la capitale du palatinat de Sandomir; mais la nullité des partisans polonais qui parcouraient ces contrées, était une garantie plus que suffisante contre leurs entreprises.

Cependant le vainqueur de Stoczek ne sommeillait point, et aussi empressé d'exécuter un plan que capable de le méditer, il repassait déjà la Vistule pour écraser Kreutz, après avoir réduit en débris la masse de son coopérateur.

Il fallait toute l'activité de Dwernicki pour consommer ce grand ouvrage avec une poignée de recrues; il fallait encore toute sa popularité, toute sa connaissance du caractère national, pour exécuter ces marches rapides qui lançaient alternativement quelques mille hommes contre l'une ou l'autre des masses ennemies, séparées par d'énormes distances.

Kreutz ignorait encore la défaite de son collègue, lorsqu'il se vit tout-à-coup menacé du même sort.

Nommé à peine général divisionnaire, Dwernicki quitta les environs de Stoczek et se porta sur Parysow. Après quelque temps de repos, sa cavalerie marcha sur Osiek, et le 18 février elle occupait Gora-Kalwarya, point où le corps entier avait franchi la Vistule.

Ainsi la vélocité des Polonais suppléait au nombre, et Dwernicki, qui seul parmi les commandans de trou-

pes, mettait à cette époque en pratique le grand problème stratégique : « détruire avec trois mille recrues, « vingt-mille vétérans en se portant en masse sur les « détachemens disséminés, pour les écraser l'un après « l'autre, » et Dwernicki, dis-je, qui seul savait à cette époque faire du caractère de ses compatriotes, un instrument de triomphe, accourait sur les bords de la Pilica, pour venger les malheurs des Sandomiriens, et ôter à Kreutz tout espoir de marcher sur la capitale.

La faiblesse du corps de Dwernicki donnait un caractère de témérité à sa hardiesse ; mais que ne fait-on pas avec du courage et de la résolution ?

Depuis quelque temps l'ancien gouverneur de Zamosc, le brave Sieawski rôdait à la tête d'un petit corps, entre la Radomka et la Pilica, n'osant rien entreprendre contre l'aile gauche de l'armée russe.

Les manœuvres subites et inattendues de Dwernicki déterminèrent l'usage de ce détachement, et dès le passage de la Vistule, on ne songea plus qu'à la jonction des deux masses.

Sans perdre un instant, le général divisionnaire abandonna Gora à deux heures du matin, longea la Vistule, aborda la Pilica, passa cette rivière sur le pont de Mniszew, et rejoignit Sierawski dont la cavalerie forma aussitôt l'avant-garde du corps.

A dix heures du matin on était à Magnuszew, et deux heures plus tard on aperçut les avant-postes ennemis, caracolant sur les rives de la Radomka.

Sierawski poussa ses Kracus blancs droit sur le pont de Ryczywol et avertit les troupes qui le suivaient de la présence de l'ennemi. Les braves avançaient au trot, en entonnant en chœur la *Cracovienne*, et à mesure que le refrain :

> Barbares, fuyez dans vos déserts,
> Le Krakus vous poursuit !

retentissait dans la plaine, des essaims de cosaques se repliaient au galop sous la forêt de Nowawies.

Les Krakus de Szymanski abordèrent le pont.

L'ennemi avait eu le temps de le détruire, et de laisser ainsi entre ses escadrons et les Polonais, les ondes de la Radomka.

Quelques poutres jetées sur les chevalets épargnés, suffirent pour anéantir cet obstacle, et bientôt les Krakus furent maîtres de la rive opposée.

Aussitôt chargés qu'aperçus, les dragons russes s'enfoncèrent dans la forêt. Les Krakus se précipitèrent à leur poursuite, et les défirent. Après un instant de mêlée, les ennemis reconnaissant la faiblesse des vainqueurs, reformèrent leurs pelotons culbutés et faillirent reprendre le dessus; mais Dwernicki arrivait déjà à la tête de ses lanciers, après avoir franchi les débris du pont avec de grandes difficultés. Les Russes refoulés sous Nowawies opposèrent d'abord une vigoureuse résistance et tirèrent à mitraille sur la cavalerie polonaise; mais renversés l'un sur l'autre, ils abandonnèrent enfin en désordre le champ de bataille, en laissant aux vainqueurs cinq pièces, beaucoup de munitions et de prisonniers pour trophée.

Kreutz consterné et stupéfait de la victoire d'un ennemi qu'il croyait encore à vingt lieues de Ryczywol, ne songea plus qu'à repasser la Vistule; et ce fier agresseur qui, dans la matinée même du 19 février, méditait de surprendre la capitale, et de participer d'une manière éclatante aux exploits de Diebitsch, renonça dans la soirée à ses plans ambitieux, et plus jaloux de se soustraire aux coups du vainqueur que de les émousser, se jeta à l'instant même en arrière pour regagner Pulawy.

Cette démarche méritait non-seulement d'être traitée de lâcheté, puisque Dwernicki ne comptait pas même 4,000 hommes sous ses ordres, mais débarrassait encore le vainqueur d'un adversaire qui, quoique battu et démoralisé, était encore capable de réparer ses désastres et de reprendre l'offensive.

Dwernicki ne manqua pas de profiter de l'empres-

sement avec le quel Kreutz quittait l'arène, et croyant pouvoir, sans imprudence, perdre de vue pour un instant un ennemi si peu disposé à combattre, il traça presqu'aussitôt le projet de revenir sur ses pas, d'étonner les deux armées par sa présence et son audace, de partager leurs lauriers, et peut-être même de les cueillir à leur tête.

Ce plan était hardi et digne de son auteur; il fallait pour l'exécuter de l'énergie et de la réputation, mais avant tout le concours et l'approbation des autre chefs. Nous verrons comment il échoua, faute de ce second mobile.

Dwernicki loin de prévoir les obstacles qu'il avait à combattre, se disposa avec cette résolution et cette promptitude qui le distinguaient des autres divisionnaires, à réaliser son entreprise.

Le même jour encore le corps rebroussa chemin, et pendant que Kreutz croyant son terrible ennemi attaché à son arrière-garde, se repliait sur Kozienice, Dwernicki s'éloignait de son côté du champ de bataille, et réoccupait Ryczywol.

On y passa la nuit, et le 20 de grand matin on repassa la Radomka, et on avança sur Magnuszew.

De là le corps de Dwernicki se rendit à Mniszew, et repassa la Pilica, pour se porter droit sur Gora-Kalwarya. On n'avait encore que des renseigemens vagues et peu précis sur l'issue des événemens du 19 février. On apprit bientôt cependant les résultats de la bataille de Wawer, et les détails de cette lutte mémorable, où le courage loin du génie, avait déployé toute sa puissance, n'affermirent que plus l'entreprenant Dwernicki dans la résolution de marcher sur Varsovie. On atteignit Gora-Kalwarya; chaque jour les nouvelles relatives aux défenseurs de la capitale confirmaient leur détresse et l'extrémité de leur situation. Il n'en fallut pas plus pour fixer la détermination du club ambulant qui suivait le seul divisionnaire républicain de l'armée.

Le prêtre Pulawski âme de la jeunesse énergique, qui, sous le titre de *volontaires*, partageait les peines et la gloire du corps, traça aussitôt le projet de profiter du dégoût que l'ineptie des chefs de la vieille armée commençait à inspirer aux patriotes, pour donner à la cavalerie languissante encore sans renommée sous Praga, un chef digne de sa bravoure.

On peut affirmer que le modeste héros de Stoczek et de Nowa-Wies n'était pour rien dans ce complot original qui devait donner une teinte d'usurpation à ce coup énergique; mais que moins ambitieux que patriote, il n'accourait sous la capitale que pour renforcer ses frères, peu embarrassé d'ailleurs du rôle que sa personne devait jouer dans ce généreux drame.

Le 24 février on était décidé à marcher; il ne s'agissait plus que de la manière dont on pouvait le plus utilement secourir les défenseurs de Praga. Sierawski proposa de franchir la Vistule, et de tomber sur le flanc gauche ou sur les derrières de Diebitsch, afin de favoriser l'attaque de front des divisions de la vieille armée. L'empressement avec le quel Dwernicki accepta la proposition, prouve encore qu'il était loin d'aspirer au généralat suprême, puisque pour favoriser les projets de Pulawski, il aurait dû paraître au quartier-général, ou au moins dans les rangs de ceux que l'on voulait confier à son énergie et à sa vaillance.

A tel point étaient arrivées les choses, lorsqu'un ordre impérieux et diamétralement opposé au plan si bien ourdi, venant en paralyser le dénouement, déjoua en un instant et les vues du clubiste et les intentions du général.

Ces dispositions exigeaient que Dwernicki revînt sur ses pas pour longer la Vistule, détruire l'aile gauche de l'armée ennemie, et la chasser des palatinats de Sandomir et de Lublin.

Dwernicki n'était pas indépendant; il était soumis au pouvoir du commandant de la rive gauche.

Klicki usa de son autorité pour assouvir sa jalousie,

et importuné depuis long-temps par l'écho des triomphes d'un général qui quelques mois auparavant n'avait été que colonel, il profita du voile mystérieux qui couvrait ses démarches, pour les traiter d'indécision, et ajouta une âpre réprimande à l'ordre de poursuivre Kreutz, et de réserver à la vieille armée, le soin de défendre Varsovie.

Dwernicki n'hésita pas à obéir, et dès le lendemain on se prépara à repasser pour la troisième fois la Pilica et la Radomka, et à achever la défaite de ce général par une de ces manœuvres improvisées et hardies, qui commandaient à la victoire.

Sur ces entrefaites, Kreutz profitant de l'absence de son terrible adversaire, avait remonté la rive gauche de la Vistule, avait traversé le fleuve sous Pulawy et s'était établi à cheval sur la route de Lublin. Le prince Wurtemberg commandait l'avant-garde du corps, et faisait peser son glaive assassin sur les infortunés Pulawiens. Le palatinat de Lublin se ressentait de nouveau des fers moscovites, et le sang des femmes et des enfans rendait compte aux barbares du sang versé par les lances de Dwernicki, dans les plaines de Nowawies.

En attendant, les partisans polonais frayaient par leur audace et leur bravoure, une voie de triomphe au divisionnaire. Kreutz déconcerté par l'activité de ses adversaires, repassait la Vistule : et pendant que les doctrinaires de corps-de-garde, la jalousie et le nombre conspiraient contre Dwernicki, la fortune lui préparait des lauriers là même, où ses ennemis croyaient lui creuser un tombeau.

Depuis quelque temps le régimentaire Soltyk était parti pour Varsovie. La colonne mobile de Kozakowski venait d'évacuer Skaryszew, l'entreprenant Lagowski se ressaisissait du commandement, et justement impatienté de la longue et nonchalante inaction de ce petit corps, il entreprit aussitôt de se jeter sur Pulawy et Kazimierz, points d'appui de Kreutz, sur la ligne de la Vistule.

On ignorait la situation de Dwernicki, mais on ne résolut pas moins de surprendre le prince Wurtemberg, qui occupait Pulawy à la tête de l'avant-garde de Kreutz.

On avança sur Zwolen, de là sur Lagow, et ayant enfin pris connaissance de la marche de Dwernicki sur Ryczywol, on entreprit de poursuivre avec vigueur le plan arrêté.

Le 26 février Lagowski se dirigea à la tête de son régiment de cavalerie sur Pulawy. La haine qui séparait Kozakowski de son rival lui défendait de le secourir ; aussi ne participa-t-il jamais à ses exploits.

Jules Malachowski disposant d'une comgagnie de franc-chasseurs sous les ordres de Kozakowski, offre à Lagowski de suivre son régiment au mépris du courroux de son chef. La proposition est acceptée. On aborde la Vistule, on la franchit sous Gora, on cerne Pulawy, et à deux heures les dragons de Wurtemberg sont assaillis de toutes parts.

Pendant que Malachowski attaque le palais, le major Wielhorski barre, à la tête de cent cavaliers, le chemin de Lublin, et les dragons poursuivis de toutes parts fusillent envain les Polonais dans les rues.

Ils occupent encore les écuries du château d'où ils font un feu meurtrier sur les cavaliers de Lagowski. Malachowski reçoit l'ordre d'avancer à la tête de ses chasseurs.

Dans un clin d'œil l'ennemi est forcé dans son dernier réduit ; quatre-vingts dragons et cent chevaux tombent au pouvoir de Malachowski ; les Pulawiens sont délivrés. De nombreux prisonniers avaient été faits sur les autres points, et ce qui avait échappé au vainqueur fuyait dans le plus grand désordre. Beaucoup d'objets de luxe et d'aisance dont la rapine avait enrichi les sbires de Wurtemberg retombaient au pouvoir des Polonais.

Il s'agissait de conserver cette importante conquête pour favoriser les mouvemens offensifs de Dwernicki,

et lui ménager un point de ralliement sur la rive droite de la Vistule. Lagowski ne pouvait point se charger de la défense d'une ville ouverte, avec un régiment de cavalerie : il lui fallait de l'infanterie.

Il repassa la Vistule, dans la conviction que le seul moyen de ne pas voir ses lauriers flétris, était d'abandonner Puławy à son sort, en enlevant les trophées conquis le 26. A peine sur la rive gauche, Lagowski ordonna au capitaine Horoch de se porter sur Kazimierz et d'en chasser l'ennemi. L'intelligent officier répondit dignement à la confiance de son chef, attaqua à minuit les Russes, les dispersa et se rendit maître de la ville, et des magasins qu'il y trouva.

Lagowski quitta à peine les bords de la Vistule, que Wurtemberg réoccupa Pulawy à la tête des débris de son corps, et exerça une horrible vengeance sur les habitans et les chefs-d'œuvre d'art et de goût, que la maison des Czartoryski avait amassés dans ce riant séjour. Wurtemberg était neveu de la princesse, mais ni les larmes ni les reproches d'une femme ne désarmèrent le mercenaire dénaturé. Rien ne fut épargné, tout fléchit sous le pouvoir des flammes et des sabres, et l'asile même de la princesse fut violé et saccagé.

Mais déjà Dwernicki accourait des bords de la Pilica pour venger les supplices des Pulawiens. Déjà son corps avait passé la Radomka, et avançait sur Kozienice.

Skrzynecki venait d'être revêtu du généralat suprême. Prondzynski, en quartier-maître général, disposait de l'armée au nom du nouveau chef, et son génie préparait en silence ces bruyants triomphes qui allaient remplir l'Europe de la renommée de celui qui la méritait le moins.

Prondzynski avait entendu raisonner Dwernicki sur les avantages d'une invasion en Volhynie; il crut de son devoir d'ordonner ce grand mouvement offensif, dès que les rênes de l'armée lui furent confiées. Par une fatalité assez naturelle d'ailleurs, le généralissime

paralysait dans l'exécution les théories du quartier-maître, et Skrzynecki, né égoïste et jaloux, ne manqua pas de se venger de la gloire de Dwernicki, en le désarmant juste à l'instant où le nombre et la force étaient pour lui une première condition de victoire.

Le 1er mars, Dwernicki était avec son corps à Kozienice; il se disposait à poursuivre sa marche sur Pulawy, lorsqu'il reçut tout-à-coup l'ordre de remettre le commandement au général de brigade Sierawski, de ne conserver que quinze cents chevaux, de parvenir jusqu'à Zamosc pour y prendre quatre pièces de trois, de franchir le Bug et de se lancer en Volhynie.

Pour la première fois, Dwernicki refusa d'obéir au généralissime; pour la première fois il se crut autorisé à rejeter un plan absurde et impraticable, en ce qu'il disséminait un corps déjà trop faible, l'exposait à être battu partiellement, et réduisait à rien une invasion que l'on aurait dû entreprendre de bonne heure et à la tête d'une masse imposante et concentrée.

Dans les premiers instans du régime révolutionnaire, les villes de Wlodzimierz, de Krzemieniec, de Dubno et de Luck, points principaux de ces contrées, comptaient en tout à peine quelques centaines d'invalides moscovites dans leurs enceintes. Depuis le mois de février tout était changé; de nombreuses réserves inondaient la Volhynie; le patriotisme des citoyens était étouffé par la vigilance et les cruautés des oppresseurs, et ce n'était pas avec quelques escadrons que l'on pouvait envahir ce pays.

Dwernicki résolut de retarder cette expédition, et de s'assurer les faveurs de la fortune et le succès de son entreprise par de nouvelles victoires. Les dégels approchaient, et cette saison fatale à toutes les armées qui de tout temps firent la guerre en Pologne, devait redoubler les dangers et l'inconséquence d'une invasion au-de là du Bug.

Dwernicki espérait d'ailleurs que la renommée de

ses armes grossirait le nombre de ses troupes, et qu'alors il pourrait avec espoir et chances entrer en Volhynie; mais pour triompher il fallait combattre, et non errer et fuir : errer et fuir, dis-je, car que pouvait-on faire de mieux avec quinze cents cavaliers et quatre pièces de trois, dans un pays obstrué de troupes ennemies?

Pour triompher, et non errer et fuir, Dwernicki entreprit d'écraser avec la majorité de ses forces le corps de Kreutz. Comme il était cependant impossible d'engager le général Sierawski à suivre son exemple, il le rendit indépendant et abandonna à ses dispositions dix-huit cents hommes, en réservant aux soldats de Stoczek la gloire de culbuter l'aile gauche de l'armée russe, de s'armer de ses dépouilles, et d'accomplir leur rôle de libérateurs de la haute Vistule, avant de s'enfoncer en Volhynie.

Sierawski, qui déjà franchissait la Vistule, resta ainsi sur la rive gauche du fleuve et se sépara de son collègue.

Dwernicki poursuivait ses mouvemens. Pour se frayer l'accès de la rive droite de la Vistule, le général ordonna dans la nuit du 2 mars de reconquérir Pulawy sur Wurtemberg. Le capitaine Nyko, le lieutenant Plewaka et Jules Malachowski furent chargés de cette opération. Ils passèrent la rivière sur la glace, attaquèrent les dragons avec fureur, combattirent pendant quatre heures, et délivrèrent pour la deuxième fois la ville du joug de Wurtemberg.

Dwernicki ayant ainsi un pied sur la rive opposée, renforça son corps du détachement de Lagowski qui venait de paraître aux environs de Gora, après la première affaire du Pulawy; il franchit le 2, à la suite de son avant-garde, le grand fleuve, et passa la nuit dans le palais des Czartoryski.

Le 3 mars, le corps de Dwernicki s'élança à la poursuite de Kreutz qui, à la tête de l'élite de ses forces oc-

cupait une forte position sur la route Konska-Wola à Kurow.

Le corps marchait en deux ligne, l'infanterie sur la gauche, l'artillerie en avant sur la chaussée. A peine aperçut-on l'ennemi, que le général ordonna à son infanterie de tourner la droite de Kreutz et de l'arrêter assez long-temps pour favoriser la charge de sa cavalerie; mais comme on avançait toujours, l'artillerie russe braquée sur le front de son corps au débouché de la digue de Kurow, lança quelques obus qui tous passèrent par-dessus les pelotons de l'aile droite sans leur nuire. Le capitaine Techmanski commandant un escadron de lanciers bleus, s'écrie *hourra*, ses braves répètent ce signal menaçant et suivent leur chef au galop. Les Krakus, dits de Poniatowski, aux ordres du capitaine Loncki appuient les lanciers, l'artillerie ennemie assaillie de près se tait et fuit à travers la digue sur Kurow. Là elle s'arrête, et vomit la mitraille; mais ses coups manquent les escadrons de Techmanski et de Loncki serrés sur la digue, et bientôt elle se voit attaquée et éteinte. Les canonniers sont sabrés sur leurs pièces; une licorne et deux canons tombent au pouvoir des Polonais qui ne permettent point à l'ennemi de respirer, et le poursuivent dans les rues de Kurow. Les dragons et les cosaques évacuent la ville dans le plus grand désordre, et se précipitent sur la route de Markuszew. Techmanski et Loncki les suivent la lance dans les reins, enlèvent encore deux pièces d'artillerie, plusieurs caissons, la caisse du corps, et font de nombreux prisonniers; mais voyant que l'ennemi qui venait d'être renforcé, s'arrête et charge, ils invoquent le secours du corps d'armée. Aprés une lutte terrible, l'avant-garde de Dwernicki pliait, lorsque deux escadrons de lanciers blancs, aux ordres du capitaine Domanski, la renforcèrent, écrasèrent les dragons russes et en firent un affreux carnage. L'ennemi culbuté sur tous les points, se disperse dans toutes

les directions; une foule confuse guidée par Kreutz fuit sur Grabow et de là sur Lublin.

Dwernicki poursuit l'ennemi sans relâche, et le même jour encore, pendant que Kreutz sort par la barrière septentrionale de la capitale du Palatinat pour se jeter sur le Wieprz et se réfugier sous la protection de Diébitsch, le vainqueur y fait son entrée aux acclamations joyeuses des habitans, et voit le cehmin de la Volhynie découvert par la retraite précipitée du vaincu.

Ainsi l'audace de Dwernicki l'avait non-seulement couvert de lauriers, mais lui avait même facilité l'exécution des ordres du général en chef. Un obstacle insurmontable devait cependant encore entraver ses projets. Le dégel rendait les routes impraticables, et pour se refaire après ses marches continuelles et rapides, Dwernicwi avait besoin d'un instant de repos.

Diébitsch instruit à temps de la défaite de son aile gauche, ordonna à son chef d'état-major le comte Toll de marcher à la tête de douze mille hommes de toutes armes sur Lublin, de couper Dwernicki du Bug et de la Vistule, et de détruire son corps. Toutes ces circonstances réunies engagèrent le général polonais à prendre une résolution décisive. Tant pour satisfaire le généralissime que pour se mettre à l'abri des efforts de Toll, Dwernicki se mit dès le lendemain en marche sur Zamosc.

Ainsi après deux mois d'enthousiasme et d'indécision, et trente jours de gloire et de combats, la Pologne avait reconnu ses forces. Le feld-maréchal désespérait de la vaincre; l'Europe la contemplait avec respect, et le Czar consumé par la rage et le dépit, rêvait en vain son anéantissement.

Mais si l'héroïsme des Polonais excite l'admiration de l'histoire, l'immensité des erreurs commises pendant la première époque de leur révolution, n'irrite que plus les hommes de génie, qui voudraient toujours voir l'esprit, tracer le chemin au courage.

Aussi demande-t-on avec anxiété, où est donc ce

peuple qui a eu des héros à opposer à des esclaves? où est donc cette armée qui répondait par des victoires aux menaces des oppresseurs?..... Dans le néant! parceque le peuple et l'armée ont combattu dans les ténèbres.

LIVRE VI.

RÉORGANISATION DE L'ARMÉE. — LA DIÈTE. — TRIOMPHES. — OPÉRATIONS DE L'AILE DROITE.

25 Février. — 18 Avril.

Suites de la bataille de Grochow. — Élection d'un nouveau Généralissime. — Candidats à cette dignité. — Krukowiecki. — Szembeck. — Prondzynski. — Dwernicki. — Skrzynecki l'emporte et succède à Radziwill. — L'enthousiasme renaît. — Situation de l'armée de Diébitsch. — Portrait de Skrzynecki. — La Camarilla. — Réorganisation de l'armée. — Le quartier-maître. — Le chef d'état-major. — Sort des rivaux de Skrzynecki. — Nouveaux divisionnaires. — Négociations avec Diébitsch. — Gouvernement National. — Son caractère. — Portraits des membres qui le composent. — Czartoryski. — Niemoiowski. — Lelewel. — Barzykowski. — Morawski. — Travaux de la Diète. — Décrets. — Réformes sociales. — Projets de lois agraires. — Ils échouent. — Caractère des réformes sociales à faire en Pologne. — Décrets relatifs aux provinces de l'est et du midi. — Reconnaissance des insurrections lithuaniennes et russiennes — Le ministère. — Intérieur. — Affaires étrangères. — Finances. — Changement de ministère. — Débacle. — Situation de l'armée russe. Opérations contre les partisans du nord. — Expédition de Sacken. — Opérations contre Dwernicki. — Expédition de Toll. — Perplexité de Diébitsch. — État déplorable de son armée. — Il se décide à passer la Vistule à Stenzyca. — Préparatifs de passage. — Mouvement de ses troupes. — Sorties de la garnison de Praga. — Rupture du pont de Praga. Précautions de Skrzynecki. — Uminski est envoyé contre Sacken. — Rybinski et Milberg se portent à la rencontre de Diébitsch, vis-à-vis Stenzyca. — Chances d'attaque contre les corps d'observation laissés devant Praga. — Plan. — Exécution. — Combat de Wawer. — Bataille de Dembe-Wielkie. — Triomphe des Polonais. — Journée du 1er avril. — Rosen se retire au-delà du Kostrzyn. — Hésitations de Skrzynecki. — Premières dissensions entre le quartier-maître et le généralissime. — Diébitsch apprend les revers de ses lieutenans. — Consternation de l'armée russe. — Mouvement de flanc de de Diébitsch pour regagner la chaussée. — Enthousiasme des Varsoviens. — Skrzynecki se déter-

mise à achever les corps d'observation. — Bataille d'Iganie. — Défaite de Pahlen II. — Diébitsch regagne la chaussée et rallie les vaincus. — Jonction des armées. — Combat de Liw. — Opérations de l'aile droite. — Pac. — Sierawski. — Sierawski reçoit l'ordre de traverser la Vistule. — Combats de Belzyze et de Wronow. — Désastre de Kazmietz.

Il était minuit. Le canon de Grochow avait cessé de mugir et aux horreurs du carnage succédait le silence de l'épuisement. L'armée de Diébitsch dormait sur les cadavres des vainqueurs et la Pologne refoulée dans l'enceinte de Varsovie, étanchait son sang dans le sein de ses héros.

L'haleine brûlante des batteries avait rouillé l'antique écusson de Radziwill; l'ennemi était aux portes de la capitale, et pour ébrécher son glaive il fallait plus qu'un nom. Les glaces couvraient encore la Vistule; c'était un pont que l'hiver avait bâti aux agresseurs; ils n'avaient qu'à le franchir pour terminer la lutte. L'ineptie du généralissime, la discorde des divisionnaires, avaient flétri les palmes des grenadiers. 30,000 braves veillaient au salut de Varsovie, mais on demandait qui les conduirait à l'ennemi.

Il n'y avait cependant pas de temps à perdre. La retraite de l'armée polonaise avait d'un trait effacé le prestige de ses exploits, et le maître du champ de bataille pensait s'attribuer la victoire, c'est-à-dire la remporter; car dans cette lutte indécise la fortune, lasse de sa virginité, n'attendait pour se donner un amant que les premières vacillations de la balance.

S'avouer vaincu, c'était l'être réellement. L'héroïsme plébéien semblait avoir dépensé toute sa puissance; un morne abattement commençait déjà à lui disputer les cœurs. Courage, dévouement, persévérance, tout s'était réuni pour combattre les tyrans; dix siècles de vertus et d'enthousiasme s'étaient reproduits en cent jours pour arrêter les barbares de l'Ural, et pourtant le torrent débordait de toute part. Le peuple n'est pas Dieu, et fût-il Dieu, quand tous les ressorts de l'âme rompus un à un par une force brutale, se refusent même aux violentes exigences du désespoir, tout

est fini, parceque le découragement s'est emparé de la société, et au-delà du découragement il n'y a plus que réaction, et la réaction c'est une nouvelle vie ordinairement fort différente de celle qui l'a précédée.

Chaque histoire a cette crise funeste. L'art suprême du vainqueur c'est de la saisir, mais Dieu conservateur des peuples n'a versé le génie scrutateur qui pénètre jusqu'aux entrailles de la victime, que dans quelques cerveaux privilégiés. Diébitsch n'était pas du nombre. Il ne comptait que ses propres pertes, et au fait elles étaient désolantes. Au lieu de profiter la même nuit encore de la consternation qui régnait dans Varsovie et de faire traverser à son infanterie la Vistule sur la glace, il tomba dans un stupide abattement, et laissa écouler l'époque propice. Elle ne fut pas d'une longue durée cette fatale époque, parceque chez les peuples enthousiastes et religieux, si les assoupissemens sont profonds, le réveil ne tarde pas; alors la victime rajeunie par le repos reprend toute son énergie et se sent grandie de toutes les forces qui ont manqué au vainqueur pour achever sa tâche, de tous les dangers qu'elle a courus, de tout le respect que terrassée même, elle a su encore inspirer à l'ennemi. C'est la nuit de jeûne et de contemplation pendant laquelle une armée d'Osmanlis se laisse égorger par des Eunuques, mais si la nuit se passe sans catastrophe, le lendemain malheur à qui tombe sous la main de celui qui a parlé au prophète!

Sous le rapport matériel la cause des Polonais n'était pas du tout désespérée. Il y avait encore des canons et des baïonnettes, et bien qu'il n'y eût personne pour les diriger, l'état accablant d'engourdissement et de vertige qui pesait sur la capitale, allait bientôt avoir un terme. Pourvu que le feld-maréchal ne s'empressât pas d'en profiter, la confiance publique pouvait porter à la tête des soldats quelqu'homme énergique, le délassement ranimer l'espérance et le dévouement du peuple, le temps trahir l'indéci-

sion de l'ennemi, recréer une armée et rassurer les esprits.

En deux semaines d'ailleurs les nouvelles levées allaient entrer en ligne; attendre qu'elles le fissent pour renouveler les hostilités, quand d'un coup on pouvait dissoudre et exterminer les nouvelles et les vieilles, c'était il est vrai pousser loin la générosité ou l'irrésolution, mais le feld-maréchal en était capable. Les premières fumées de l'effroi dissipées, la Pologne se demanda si elle existait encore, comme le serf prisonnier précipité des créneaux châtelains sur un corps flexible; puis étonnée de ne pas avoir disparu dans l'abîme, elle étendit ses bras engourdis; et joyeuse d'être rendue à la vie, jeta un regard autour d'elle et vit qu'enchaîné par le souvenir du passé, l'ennemi s'était accroupi, immobile et pétrifié sur le seuil de Varsovie. Alors elle se leva comme aux beaux jours de sa gloire, donna quelques instans à l'étude de sa destinée; puis reprenant son glaive elle frappa du pied son sol fécond en guerriers, en fit jaillir une nouvelle armée et s'élança dans la carrière.

Diébitsch fasciné par son terrible regard restait toujours crucifié à la forêt de Milosna.

Par un instinct commun à tout ce qui s'intéressait au salut de la patrie, le premier pas que fit la nation après la bataille, fut de jeter à bas l'indolent Radziwill, et de substituer à ses blasons pourris, un bras capable de frapper.

L'aurore n'a pas encore déchiré le voile qui couvre les deux camps, que déjà assemblés dans la salle des séances, le maréchal de la diète, les membres du gouvernement, le conseil des ministres et les généraux divisionnaires délibèrent sur les suites du carnage de la veille. Les matières de discussion s'offraient en foule, mais toutes firent place à la dominante. Le danger était terrible, pressant; il fallait y remédier à l'instant même. Le choix d'un chef militaire occupait le conseil, et d'abord d'un commun

accord, toutes les voix comme sorties de la même poitrine, proclamèrent la déchéance d'un homme qui effaçant ses erreurs par une noble modestie, s'accusait le premier d'avoir exposé l'État aux plus grands périls. Radziwill, moins coupable que les sots qui l'avaient élu malgré ses protestations, plus courageux en face de sa conscience qu'à la tête de l'armée, fort des refus réitérés par lesquels il avait répondu aux instances importunes d'une diète abusée, pouvait sans rougir, dire après ses disgrâces qu'il avait accompli sa tâche tout en faillant perdre sa patrie, et qu'aussi bon citoyen que mauvais général, il n'avait pas craint pour obéir aux voeux de la représentation nationale, de jouer en un jour une réputation nourrie par soixante ans de vertus.

Cet aveu devait toucher et désarmer les juges, et puis d'ailleurs complices de ses fautes par l'obstination qu'ils avaient mise à l'élever, ils ne pouvaient le condamner sans se condamner les premiers.

Il fallait toutefois le remplacer sans délai. Les talens renommés manquaient tout-à-fait. Quelques réputations secondaires s'étaient formées pendant la première époque de la guerre, mais le pays était las des médiocrités; il lui fallait cette fois au moins un génie ardent et populaire.

Indépendamment des intrigues des ambitieux, la routine asservissait encore ceux sur lesquels reposaient les espérances de la patrie. Les désastres de Grochow ne les avaient pas guéris de leurs préjugés, et malgré la solennité des circonstances, il ne se trouvait pas un seul homme dans le conseil qui songeât à laisser tomber son choix au milieu des rangs inférieurs du corps des officiers. Les généraux divisionnaires étaient les seuls qui osaient aspirer au bâton de connétable, et parmi les divisionnaires cependant, il n'y en avait pas deux qui n'eussent quelque grave erreur à se reprocher.

Chlopicki venait de payer sa dette à son pays en

voix éteinte par la douleur n'avait plus que des conseils pour ceux qu'elle avait naguère appelés au combat, mais ses conseils étaient des ordres, et celui à qui il léguait son autorité, pouvait armé de ce seul droit, éloigner ses rivaux et paraître à la tête de l'armée entouré de la vénération du soldat et du respect de la diète. La bataille de Grochow avait triplé la réputation de l'ex-dictateur; on l'avait vu disputer la palme aux Ajax de l'armée, et son intrépidité eût seule suffi pour l'absoudre de tous ses crimes politiques, aux yeux d'un peuple chez lequel la bravoure est la première des vertus.

L'homme qu'il honorait de toute sa considération, c'étoit Skrzynecki; il l'avait vu rayonnant d'enthousiasme et d'ardeur, braver la mitraille du bois d'aunes. Il avait partagé ses dangers et ses espérances depuis le carnage de Wawer jusqu'à l'instant où démonté par un obus il s'était senti emporter du champ de bataille. Déjà ses poumons n'aspiraient plus la fumée du salpêtre, et le nom de l'intrépide Skrzynecki résonnait encore à ses oreilles. Ses compagnons de gloire assis au chevet de son lit, ne cessaient de lui parler de l'homme étonnant qui, ayant seul conservé quelque présence d'esprit au milieu de la confusion universelle, arrêtait les progrès de l'ennemi, rétablissait le calme dans les rangs de sa division, chargeait à son tour et taillait en pièces les escadrons moscovites.

N'est-ce pas une véritable fatalité que l'étrange carrière de Chlopicki? Dictateur, il perd la Pologne par ses erreurs; déchu, il lui impose un Radziwill; mutilé, il lui lègue tous ses préjugés et toutes ses faiblesses dans la personne de Skrzynecki.

Une recommandation moins éclatante peut-être, mais bien plus solide pour Skrzynecki, était la protection du prince président. Chaque opinion avait parmi les généraux de l'armée, un ou plusieurs représentans. La faction de Czartoryski voyait le sien dans le vainqueur de Dobre et comme en dépit de toute l'oppo-

sition, elle faisait la loi à la diète et au gouvernement, elle n'eut aucune peine à insinuer dans les esprits que son pupille était le seul homme que l'on pût charger de la délivrance de la Pologne. Elle affectait d'admirer son génie et son courage, mais son but principal en imposant un maître à la Pologne, était d'envahir sous son égide toutes les sommités de l'État. En cela les suffrages de Chlopicki ne ressemblaient pas à ceux de la Camarilla, car en recommandant Skrzynecki à l'amour de ses compatriotes, le vieux général qui l'admirait sincèrement, croyait récompenser la valeur et les talens.

Au reste, les antagonistes qui disputaient à Skrzynecki l'honneur de conduire l'armée, n'avaient en grande partie pour titres à cette dignité, que des prétentions exagérées.

Au nombre de ceux-ci, il faut placer en première ligne Krukowiecki, vieillard dévoré de passions et d'orgueil, comte autrichien, général divisionnaire de la restauration, non justifié encore de l'accusation qui pesait sur lui depuis la bataille de Bialolenka. Il frémissait de rage et de dépit à chaque éloge que l'on donnait aux qualités de son rival. Il ne pouvait digérer les faveurs que la fortune se plaisait à prodiguer à des hommes qu'il avait commandés et chaque nom porté sur le pavois par les vœux de la diète, de l'armée ou du peuple, lui semblait être un outrage dont une multitude effrénée abreuvait à dessein son âme ulcérée. Il était le plus ancien divisionnaire de l'armée, il ne manquait ni d'énergie ni de bravoure, il aimait même son pays, autant que cet amour pouvait servir ses intérêts, mais la jalousie et l'ambition dominaient dans son cœur. Il eût vendu toute sa race pour des épaulettes de feld-maréchal, et ces épaulettes pour l'humiliation de ses rivaux. Le peu d'accès aux éminences de la société qu'avait donné la révolution aux talens oubliés sous le vandalisme du Czarewicz lui était insupportable, non qu'il détestât les principes révolutionnaires

mais parcequ'il redoutait par-dessus tout que le talent ne lui fît la loi, et que ses vieux chevrons ne dussent s'éclipser devant un barbouilleur ou un avocat. Il avait en horreur tout ce qui ne portait pas l'épée. Son quartier-général était sa patrie, et après ses supérieurs, c'étaient les gens paisibles qu'il haïssait le plus. Sa mauvaise humeur augmentait avec le nombre des écharpes distribuées par la diète à ses anciens subalternes, et s'il brûlait d'être généralissime, ce n'était ni pour affranchir son pays, ni pour inscrire son nom dans les fastes de l'histoire ; c'était seulement pour être sûr de n'avoir personne au-dessus de lui.

Personne n'ignorait son caractère, car à travers son enveloppe décharnée, la vibration de ses muscles trahissait toutes les émotions de son âme. Il aimait confier ses chagrins au premier venu, se plaignait devant tout le monde de l'ingratitude du pays, parlait toujours de ses anciens services, et comme Pisistrate il croyait intéresser la multitude à ses disgrâces, en étalant devant elle ses blessures et ses titres.

On appréhendait autant son esprit entreprenant que son ambition effrénée, et tout en l'éloignant des premières charges de l'État, le Gouvernement révolutionnaire le flattait comme on flatte une brute dangereuse que l'on veut éconduire sans esclandre. Pour l'indemniser, les organes de la Camarilla portaient aux nues son désintéressement et son patriotisme; tantôt on lui mettait dans la bouche des phrases romaines, tantôt on faisait l'énumération de ses exploits; on n'oubliait ni ses bons mots, ni ses duels, ni ses bonnes fortunes, épisodes les plus saillants de sa vie d'aventures et de bivouacs. Le rusé vieillard ne démentait rien, parce qu'il croyait accroître ainsi sa popularité, mais loin de payer de retour ses adversaires, il ne négligeait jamais l'occasion de les calomnier, de les accabler de sarcasmes et d'injures et terminait ordinairement ses bruyantes diatribes, par l'éloge de ses propres vertus, et de ses nouvelles prétentions. Le pouvoir affectait de rire de

les menées, mais les hommes clairvoyants, ne pouvaient voir sans inquiétude un opiniâtre aristocrate exciter l'intérêt d'un martyr et allier au prestige des parchemins autrichiens, aux anciennes faveurs du Czarévitch, l'immense popularité d'un brave persécuté et d'un patriote mécontent.

Il avait déjà su s'entourer d'une auréole d'inviolabilité qui le mettait à peu près à l'abri des traits de ses nombreux et puissants ennemis. Sa réputation de courage et de patriotisme était si bien établie, que malgré la haine que lui portaient ses collègues, personne ne lui demanda compte de son étrange conduite pendant la bataille du 25. Sa trahison ou plutôt son envieuse obstination était cependant le sujet général de toutes les conversations, et tout le monde avouait à demi-voix que s'il échappait au gibet comme traître, il devait au moins être fusillé pour avoir formellement refusé d'obéir aux ordres du général en chef.

Krukowiecki avait beaucoup de tact, et sentait qu'écrasé sous le faix d'une aussi grave accusation, il devait pour réaliser ses vœux, attendre que les premières explosions de l'indignation publique fussent dissipées, et jusqu'à cette époque il crut convenable de se retrancher derrière son rôle favori de martyr.

Tel était le rival de Skrzynecki, et certes celui-ci avait alors trop de supériorité pour redouter alors la concurrence, mais tout en se fiant aux suffrages généraux, il eût dû se tenir sur ses gardes contre un homme qui de l'intrigue s'étant fait un métier, devait tôt ou tard l'emporter à force d'activité et de persévérance.

Quant aux autres généraux qui briguaient aussi le bâton de généralissime, ils manquaient tous de mérite, de renommée ou de coteric. Szembek, connu pour être le premier entré avec sa brigade dans les murs de la capitale insurgée, s'était le plus distingué à la bataille de Wawer, mais c'étaient à peu-près les seuls exploits dont il eût à se glorifier, et ce n'est pas avec de pareils titres qu'il pouvait disputer la primauté au vainqueur

de Bobre et du bois d'aunes, au favori de Chlopicki et à l'enfant gâté de la Camarilla. L'ambition cependant débordait sa petite personne, et aux sarcasmes caustiques qu'il faisait pleuvoir sur ses collègues, au dépit concentré que respiraient ses propos, on reconnaissait facilement le capitaine aux grandes prétentions. Il n'aimait pas Skrzynecki et, ce qui était pis, joignait l'envie à la haine. Son âme mutilée dans le moule destructeur de la restauration, ne s'était pas encore retrempée au foyer de la liberté; il apportait dans les combats personnels toutes les mesquineries de l'ancien régime et ne pouvait souffrir qu'un homme qui cent jours auparavant lui avait été inférieur en grade, occupât un poste d'où il allait dominer toute la hiérarchie militaire.

Skrzynecki avait calculé d'avance les avantages qu'il avait sur ses généraux, aussi se donna-t-il peu de peine pour les éloigner; mais malgré son amour-propre, il ne pouvait se dissimuler qu'il y avait en Pologne deux hommes qui au tribunal du génie et de la vertu, l'eussent infailliblement éclipsé. Le profond Prondzynski et le brillant Dwernicki n'avaient qu'à paraître sur la scène pour suspendre l'élection. Le premier, portait dans son portefeuille toutes les théories de la guerre, toutes les combinaisons d'un génie créateur; dans le seul nom de l'autre, la nation lisait empreints quatre victoires en quinze jours, la destruction de deux corps ennemis, et plus de canons conquis que n'en fournirent pendant dix mois les fonderies du royaume.

Mais s'ils ne le cédaient en rien à Skrzynecki comme généraux, c'est surtout comme citoyens qu'ils pouvaient lui imposer silence. Personne n'avait oublié le martyr de 1825, précieux débris d'une association jetée au bourreau et dissipée au vent de l'oubli et de l'exil. Pur encore de tout crime de lèze-nation, Prodzynski pouvait avec une noble fierté demander à la Pologne le prix de ses travaux. S'il ne brillait pas dans un club comme tribun, s'il ne s'essayait pas au bivouac

du grenadier pour partager sa glorieuse misère, absorbé tout entier dans les inspirations de son grand métier, il n'avait pas aumoins comme Skrzynecki, l'inquiète vanité de remplir les salons de son nom, et de quitter son cabinet pour assister à un dîner diplomatique.

Quant au héros de Stoczek, c'était le type du soldat citoyen; bravoure, énergie, franchise, candeur, tout était réuni dans sa belle âme. Il ne se défiait de personne, parceque, sûr de l'amour du peuple dont il défendait les libertés, il croyait pouvoir lui abandonner en retour la défense de sa réputation et de ses droits. Les embûches que lui tendaient les aristocrates, les routiniers, les coteries, lui paraissaient indignes de toutes précautions. Il n'ambitionnait que l'indépendance de son pays et peu lui importait que ce fût comme généralissime, comme chef de brigade ou comme partisan, qu'il contribuât à la conquérir.

Il lui manquait peut-être le coup d'œil d'aigle qui embrasse d'immenses espaces et meut les grandes masses, il eût peut-être ébranlé avec moins de rapidité et d'ensemble toute une armée, que les trois mille lances avec lesquelles il avait balayé les deux rives de la haute Vistule, mais le génie vaste et fécond de Prondzynski y eût suppléé, et n'aurait laissé au bras du vaillant cavalier que le soin de frapper les victimes condamnées par le crayon du stratégiste. Le modeste Dwernicki aurait avec plaisir et confiance plié sous l'ascendant de Prondzynski, et celui-ci subjugué par l'expérience et les hauts faits du premier, eût fait par respect ce qu'il n'eût pas fait par amitié.

Les jeunes républicains du corps de Dwernicki travaillèrent quelques temps à l'élévation de leur général; ils s'étaient proposé lors de son mouvement vers Varsovie de le proclamer général de cavalerie, à l'instant où accourant au secours des défenseurs de la capitale, il aurait mis le sceau à sa popularité; mais en butte eux-mêmes aux mesquines persécutions d'un gouver-

tement influencé et tracassier, ils durent bientôt renoncer à leur projet.

Dwernicki abhorrait tout ce qui respirait l'intrigue; aussi exclusivement occupé de ses opérations militaires il avait dédaigné de se faire un parti et n'avait pour recommandation que ses victoires et ses vertus, recommandations qui eussent captivé la voix du peuple si le peuple avait été le maître, mais impuissantes auprès du groupe privilégié qui régissait le pays sous les auspices de la doctrine.

L'ombrageux Skrzynecki n'avait pas vu sans inquiétude s'approcher de Varsovie, l'homme qu'opposait à son ambition tout ce qu'il y avait de juste et de désintéressé parmi la jeunesse. C'est de cette époque que date la haine envieuse et profonde qu'il porta au vainqueur de Stoczek.

Quelques vieux généraux entachés tous des odieux préjugés du régime de Constantin, se firent les vils instrumens d'une inique jalousie, et allèrent jusqu'à l'accuser de se servir de sa renommée pour obtenir le bâton de généralissime; d'autres jugeant de ses talens d'après le nombre de ses années de service crurent devoir refuser leurs suffrages à un homme qui avait des aînés dans la hiérarchie militaire, et tous pensèrent qu'il rendrait de plus grands services à l'état, à la tête d'une colonne volante à cent lieues de Varsovie, qu'entouré de jeunes cerveaux exaltés, au quartier-général de la vieille armée. Car le principal grief que lui reprochaient ses collègues, c'étaient ses principes républicains et la familière intimité dans laquelle il vivait avec ses officiers et ses soldats.

Il était d'ailleurs absent et dans cette élection toute théâtrale où Skrzynecki n'avait rien négligé pour rendre son triomphe éclatant, le véritable héroïsme n'avait pas de représentant. De son côté Dwernicki ne fit pas un seul pas pour ramasser les épaulettes jetées par le sort au milieu des divisionnaires. Il se souciait peu des insignes d'une charge à laquelle son extrême rés

serve se faisait au reste un scrupule d'aspirer, et heureux si elles eussent pu revêtir un grand homme, il était résigné à obéir et à vaincre, comme il avait obéi et vaincu jusqu'alors. Skrzynecki avait beaucoup compté sur cette élévation d'âme, et en peu généreux rival il s'était empressé d'en profiter. Comme Dwernicki ne songea pas à faire valoir ses titres, personne n'y songea pour lui, et on l'oublia bientôt, sauf à s'en souvenir quand l'heure de le punir de ses vertus aurait sonné.

Quant à Prondzynski, ce n'était pas avec ses conceptions toutes théoriques, son crayon, son érudition et ses trente-huit ans qu'il eût pu se faire entendre au milieu de ces sabreurs décrépis, prônés par leurs cortèges, ou armés de leurs antiques brevets. L'alcôve silencieuse où son cerveau élaborait des plans de bataille n'était pas de cristal; le vulgaire ne voyait pas à travers ses épaisses murailles, comment se contractaient les muscles de ses tempes pour enfanter un système, et quand au son de mille fanfares les sabreurs déposèrent sur l'autel de la patrie les drapeaux conquis sur Rosen, sut-on que les foudres qui les avaient abattus, avaient été forgées dans cet invisible réduit?

Aussi dût-on même s'étonner de la sagacité avec laquelle on rechercha ses connaissances et son coup d'œil pour les associer à la renommée du généralissime, et en le créant quartier-maître de l'armée, le gouvernement, les généraux et la diète firent un véritable effort de pénétration et de bon sens. Skrzynecki crut en s'appuyant de ses lumières ne se donner qu'un commis; il se donna un maître. S'il avait pu le prévoir, il aurait employé tout son crédit à éloigner une intelligence dont l'étendue devait bientôt porter ombrage à son orgueilleuse médiocrité, car il eût préféré être vaincu sur les champs de bataille, que de devoir ses lauriers. Mais alors rien ne décélait l'avenir. La gloriole n'avait pas encore étourdi le faible cerveau de Skrzynecki, il ne s'était encore signalé que par des exploits; la haine

et la défiance n'avaient pas rongé son âme, comme lorsque tombé au milieu des victimes que son opiniâtre ineptie avait faites, il ne vit dans ceux qui l'entouraient que des envieux prêts à se disputer ses dépouilles. Au début de sa bizarre carrière, il aima l'homme dont l'aspect l'importuna tant quelques mois plus tard. D'abord il suivit les inspirations de Prondzynski avec la docilité d'un esprit inférieur, mais sain et modeste, vainquit sous l'égide de son génie et ne se révolta qu'après avoir reconnu qu'il ne pouvait s'en passer.

Les uns par faiblesse, les autres par modestie quittèrent ainsi l'arène, la scène vide resta tout à Skrzynecki qui s'y étala en maître, ses lauriers à la main. Le peuple finit par applaudir, l'armée l'appelait depuis long-temps à sa tête, et la diète qui n'avait jamais de refus pour qui savait se passer d'elle, lui tendit la main. Les rôles étaient distribués d'avance; chaque candidat avait mesuré sa taille; tous s'étaient trouvés trop petits ou trop grands pour combattre l'ambition unie au mérite. Au fond de cet immense amphithéâtre ou devant une foule qui se croyait arbitre et n'était que dupe, s'agitaient toutes les renommées usurpées de l'époque, se groupaient déjà en silence les deuxième et troisième générations hiérarchiques, en refoulant hors de l'enceinte pour prix de leur dévouement, les jeunes héros qui avaient allumé l'incendie révolutionnaire. Là se pressaient à l'envi quelques vétérans sans nom et sans gloire, valets de tous les régimes, soldats de métier, hommes insignifians prêts à se faire égorger pour tous ceux qui ne méconnaîtraient pas leurs états de service et leurs mandats de paiement.

Mais petit était leur nombre et malgré leur vanité et leurs bouderies, ils se sentaient débordés par des hommes plus dignes de la confiance nationale. Klicki, Zeltowski, Weisenhoff, Krasinski, vieux divisionnaires tombés dans l'oubli en dépit de leurs cheveux blancs et de leurs titres d'ancienneté, dûrent faire place à des noms plus modernes. Le vaillant Uminski échap-

pé aux cachots prussiens pour charger en Murat, crier en avocat, quereller l'état major, la diète et ses amis ; le vénérable Malachowski compagnon de Koscieuszko, apportant en offrande au pays une longue carrière d'expérience, de malheurs et de patriotisme; l'honnête Sierawski, le brillant Kicki, le débutant Rybinski, le vertueux Pac, et jusqu'au grêle et sémillant hypocrite Chrzanowski, se frayaient l'accès des grandeurs au milieu des débris de réputations effacées. Mais de cette tourbe d'aspirans étaient exclus les auteurs du 29 novembre, les modestes génies qui attendaient envain qu'on les déterrât du centre des bataillons, hommes élevés à l'école des orages et purs des préjugés de leurs pères. On ne se doutait pas qu'il pût y avoir un grand capitaine parmi les porte-enseignes et les officiers inférieurs ; dans la crainte même de trouver l'âme de feu, le génie créateur qui eût fait pâlir les généraux de la vieille roche, on se gardait de soulever le voile qui le cachait peut-être.

Et puis la place du généralissime était décidément occupée; compétiteurs ou rivaux de second ordre le savaient si bien qu'ils semblaient plutôt escorter Skrzynecki que concourir avec lui. Dès l'ouverture de la séance élective, il prit la parole avec cet aplomb que donne la certitude de n'être pas contredit. Sa première phrase fut une leçon de stratégie, c'était débuter en maître : « La perte de la bataille, dit-il, si le carnage « de Grochow est une bataille perdue, est due aux « mauvaises dispositions du généralissime. Le bois « d'aunes n'a pas été assez disputé à l'ennemi; les forces auxquelles on a confié sa défense n'étaient pas assez « nombreuses; c'était cependant la clef de notre position. Les divisionnaires ont combattu sans ensemble; « on ne recevait pas d'ordres. L'armée n'était pas commandée. »

En prononçant ces dernières paroles, ses yeux se portèrent sur Radziwill. Le prince aussi brusquement apostrophé, répondit un peu troublé, que ses

aides-de-camp avaient en vain cherché les chefs de divisions dans le chaos de la bataille, mais reprenant aussitôt toute la dignité du malheur, il ajouta en fixant ses juges, que loin de pallier ses erreurs, il avouait depuis long-temps, qu'il ne se sentait pas à la hauteur de ses importantes fonctions, et que s'il avait sans murmurer sacrifié ses scrupules aux volontés de la représentation nationale lorsqu'elle avait cru devoir l'appeler au commandement suprême, il n'était pas moins disposé à résigner sa charge dès qu'elle en manifestait le désir. C'était donner sa démission, et en se taisant le conseil l'acceptait.

Enhardi par ce premier succès, Skrzynecki essaye de captiver l'attention de l'auditoire par l'exposition scientifique des ressources qui restent à l'état pour parer le coup dont nous menace le feld-maréchal. Il demande qu'on se borne à défendre la rive gauche de la Vistule, en laissant Diébitsch s'épuiser en vaines attaques contre la tête de Pont de Praga, s'il a résolu de l'enlever d'assaut. L'orateur fait observer qu'il sera toujours temps de détruire le pont sous la protection des batteries dominantes de la rive gauche. Il espère que dans quelques jours la débacle rompra enfin ce pavé de glace dont l'ennemi a constamment dédaigné de se servir, et qu'alors abritée par l'infranchissable Vistule, l'armée renforcée et refaite pourra avec de nouvelles chances reprendre l'offensive.

L'hésitation des Russes donnait un grand poids au plan du général. Diebitsch ne paraissait pas du tout disposé à profiter du découragement de ses adversaires, et comme il s'agissait seulement de gagner du temps, pour peu que le feld-maréchal persistât dans son système de tâtonnement, les Polonais pouvaient encore cicatriser leurs plaies et rentrer avec avantage dans la lice.

Les inspirations de Skrzynecki plurent au conseil prévenu d'ailleurs en sa faveur. Elles mirent le sceau à sa reputation de tacticien, et lorsque le gouverne-

ment posa pour question de dénouement, « qui doit-on nommer au généralat suprême? » plusieurs voix prononcèrent son nom. Krukowiecki fut un des premiers à recommander son rival, parceque sûr d'être rejeté, il voulait au moins se faire une haute renommée de désintéressement et thésauriser pour l'avenir. On ne pouvait sans réfléchir à la bizarrerie de certaines organisations morales, voir ce vieillard furibond et hypocrite, grincer les dents en renchérissant sur les louanges que l'on donnait à un homme qu'il eût volontiers poignardé. Skrzynecki n'était pas dupe de ces simagrées, mais il croyait les apprécier assez haut en les méprisant. Il y avait toutefois quelques généraux sincèrement épris du candidat; du nombre était Umiński. Étranger aux premiers événemens de la révolution, arrivé droit de sa prison sur le champ de bataille, tout étourdi encore du fracas de la veille, il ne savait pas jusqu'à quel point le nouveau généralissime pouvait affectionner la cause dont on lui confiait la défense; prenant au pied de la lettre les éloges ironiques ou factices dont on encensait l'idole, il croyait de bonne foi servir la liberté en lui donnant

citoy[illegible]
l'on re-
ser un
rop de
ervices
ait pas

mela-
oclamé
rsélie
ue [illegible]
[illegible]
[illegible]
le, sur
un [illegible]
[illegible]

par l'empiètement des généraux. Au reste, aucun des membres ne songea à mettre obstacle à l'élévation de Skrzynecki. L'élection avait même réussi à prendre une physionomie toute populaire, et jamais faction ne se déguisa plus habilement.

Le même jour à midi, on procéda avec l'appareil de la toute-puissance au choix du chef d'armée et par un singulier concours d'opinions, le favori de Chlopicki et l'élu du conseil matinal se trouva captiver sans exception tous les suffrages de la représentation nationale.

Tous les pouvoirs de Radziwill furent confirmés dans la personne de Skrzynecki. Il put ainsi s'occuper sans entraves de la direction de l'armée, de la nomination des officiers jusqu'au grade de colonel, de l'administration des fonds et des ressources destinés à la réorganisation des cadres, de la distribution des récompenses militaires; on lui légua également le droit de conclure les armistices, de mettre en jugement et de gracier les militaires de tout grade; de régir les contrées déclarées en état de guerre, et de traduire devant les cours martiales, les espions ou gens employés par les généraux ennemis. Mais ce qui lui permettait d'exercer une énorme influence sur les décisions du gouvernement, c'était le droit de siéger parmi ses membres. Sa présence au conseil entraînait de plus l'expulsion de celui des gouverneurs qui avait obtenu le moins de suffrages, et comme ce gouverneur, c'était Lelewel, les démocrates restaient sans représentation, toutefois qu'il plaisait au généralissime d'occuper un des fauteuils. Cette dernière résolution était censée avoir été prise afin que le nombre des votés fût toujours impair, et que dans aucun cas la pluralité ne pût être douteuse. Elle avait nécessairement profité à la faction de Czartoryski, puisque par elle un aristocrate en remplaçant le seul républicain qui eût accès au pouvoir exécutif, donnait aux privilégistes une

prépondérance, dont ils n'avaient d'ailleurs pas besoin pour mouvoir à leur gré, tous les ressorts de l'État.

Dès le jour, l'aspect de la capitale avait changé tout-à-coup. Ce n'était plus ce peuple atterré par l'infortune et le désespoir, qui avait contemplé avec effroi l'armée repassant le pont et fuyant après la victoire; ce n'était plus cette foule silencieuse et stupide livrée à toutes les angoisses de la terreur et comme embarrassée de son existence.

La crise était passée et plus forte que jamais, plus dévouée que la veille de la bataille du 25, plus enthousiaste s'il se peut que le 29 novembre, plus ivre de vengeance et d'indignation que quand aux humbles représentations de son dictateur le bourreau avait répondu en Dieu courroucé, la nation entière, défiait déjà celui qui se disait vainqueur, de faire un seul pas devant lui. Le danger était-il donc moins imminent? l'Ange exterminateur aurait-il pendant les ténèbres moissonné l'armée de Diébitsch? La tête de P***** avait-elle roulé dans le panier de la guillotine; et 400,000 Français planté leurs étendards sur l'Oder? D'où cette allégresse frénétique, d'où ces chants de triomphe, d'où cette noble fureur chez des hommes qui la veille avaient cru en escortant leurs défenseurs, marcher au convoi funèbre de la patrie?

C'est un mystère bien étrange que l'âme d'un peuple, c'est une étude bien digne des philosophes que l'examen des mobiles qui ébranlent et animent les êtres collectifs. Il ne s'était rien passé d'extraordinaire; rien n'avait été violemment déplacé, rien changé, rien ajouté, rien dérangé dans le rapport des deux partis et pourtant la Pologne relevait le front. Cette multitude qui serpentait joyeuse dans les rues de Varsovie semblait rajeunie; l'immense cadavre décapité sentait renaître ses cent têtes; l'armée lasse de sa longue anarchie aimait à nommer son nouveau chef. Elle croyait lire dans ses yeux le présage de prochains triomphes.

Déjà les braves se plaignaient de leur retraite; ils demandaient avec feu qu'on les ramenât dans les plaines de Grochow. Tout-à-coup vola de bivouac en bivouac la proclamation du généralissime. A son style ambigu on ne reconnut pas le prétendu héros; on l'eût prise pour l'ouvrage d'un jésuite cuirassé. On la déchiffrait encore quand tonna le canon de Dembe.

« C'est Dieu sans doute, disait-il, qui vous a inspirés « en ma faveur; je ne saurais cependant remplir les pénibles fonctions que m'ont imposées le Gouvernement « et la Diète, sans l'appui de votre zèle et de votre courage. Soldats! l'ennemi qui nous menace, est fier « de son nombre et du rang qu'il occupe parmi les « puissances européennes, mais les outrages dont il « nous a abreuvés l'ont rendu si coupable envers Dieu « et les hommes, que confiants dans la sainteté de « notre cause, nous pouvons désormais marcher à sa « rencontre. Engageons-nous par un serment solennel « à rester fidèles à cette devise si souvent répétée: « *Vaincre ou mourir*, et nous deviendrons pour la postérité, le modèle des défenseurs des droits sacrés et « imprescriptibles des nations. La fortune peut fuir « nos étendards, mais nous n'aurons jamais à nous « reprocher d'avoir préféré la servitude à la mort. En « vous conviant à la gloire, je vous promets la palme « du martyre sinon les lauriers du triomphe, au bout « de cette carrière parsemée de ronces et d'écueils. Je « vous demande en échange soumission et persévérance.

Certes le généralissime aurait pu exprimer avec plus de clarté ses vœux et ses espérances, mais ce que réclamaient les soldats brûlans d'impatience et de courroux était moins des paroles que de l'exemple. Ils attendirent pour juger leur chef l'issue des premiers combats.

De son côté Skrzynecki semblait faire de son mieux, pour justifier la confiance de ceux qui l'avaient élu. Il s'occupait sérieusement de la réorganisation de l'armée. La mitraille ennemie avait sensiblement éclairci ses

rangs. Afin de combler les vides, on démembra des régimens de nouvelle levée, et on envoya en entier sous les drapeaux ceux qui étaient déjà formés. L'armée se trouva ainsi renforcée de 20,000 hommes. De toutes parts les volontaires accouraient à Varsovie où la plus grande prrtie des troupes était agglomérée. Les vieilles bandes mariées aux recrues oubliaient leurs pertes au sein du repos et de l'abondance; de nouvelles troupes entraient en ligne, et en moins de deux semaines l'armée répara ses désastres, reprit les armes et se suspendit au char de la victoire.

Les ressources semblaient être plus nombreuses que pendant la première époque de la guerre, non qu'elles se fûssent réellement, mais l'administration militaire était sensiblement améliorée depuis qu'arrachée aux entraves de la dictature, elle était devenue le pur ouvrage du patriotisme. Depuis que tout prétexte de temporisation et de tâtonnement avait disparu, personne n'avait plus à craindre de dépenser inutilement son éloquence et son argent. On n'avait plus à redouter qu'entassée dans des garnisons, l'armée devînt l'agence de parade de la diplomatie. L'intrépidité était sûre de trouver de quoi nourrir ses flammes. En entrant dans les rangs, on y entrait pour combattre et non pour s'épuiser en marches et en conjectures.

Aussi jamais foule plus nombreuse n'afflua dans les murs de la capitale. Le canon de Grochow avait comme le tocsin d'alarme attiré au cœur du royaume tout ce qu'il y avait de belliqueux dans son enceinte. Habitans de la petite et de la grande Pologne; montagnards des sources de la Vistule; chasseurs lithuaniens; nomades de l'Ukraine; généreux téméraires échappés aux sbires d'Ancillon de Metternich et de Nowosiltzow; paysans aux prunelles d'aigle, aux nerfs de lion, aux cous de taureau, nés dans les plaines fertiles de la Cujavie; petits et robustes miquelets au teint de cuivre, couverts de cuir luisant et nourris de mousse dans les antres du Krapak; tapageurs, bruyants et gigan-

tusques des contrées opulentes qu'arrose la Prosna; farouches barbus grandis à l'ombre éternelle des silencieuses forêts d'Augustow; jeunesse brillante au teint de rose, au bras de fer, brodée d'or et de cicatrices; vieux légionnaires à l'immense moustache, compagnons de Dombrowski, histoire vivante; capucins la dague au poing; héroïnes au regard céleste, aux blondes chevelures; tout circulait, se heurtait, criait, chantait, pleurait de joie et d'enthousiasme; puis comme une mer de lave versée dans un gouffre ouvert par un tremblement souterrain, s'écoulait en bouillonnant de rue en rue jusq'aux camps dressés au milieu de la tumultueuse cité comme sur les ruines d'une ville conquise.

Au morne abattement du désespoir avait en huit heures succédé l'enivrement d'une folle gaîté; et à mesure que le souvenir de cette fatale soirée s'évanouissait, l'enivrement croissait de jour en jour. Toutes les fonctions de l'état se faisaient avec une incroyable activité. Pendant que des milliers de volontaires remplissaient les cadres, les journaux et les orateurs remuaient jusq'aux fondemens cette foule hétérogène. Toutes les promenades, toutes les places, toutes les galeries qui n'étaient pas encore changées en corps-de-garde ou en champs de manœuvres, étaient aussitôt transformées en clubs. Là, se rendait de tous les quartiers de la capitale le peuple sorti des ateliers militaires, des hôpitaux, des salles d'exercice, où tour à tour sapeur, chirurgien et soldat il apprenait à l'Europe à défendre la liberté. Là, accouraient les jeunes républicains, les ex-gardes d'honneur, les écoliers, les journalistes pour développer leurs théories politiques et enflammer le courage de leurs compatriotes. Des faisceaux d'armes, de faulx, de piques obstruaient tous les passages, et les bornes, les échafaudages, les embrasures qui n'étaient pas affublés de gibernes et de schakos, servaient de tribunes, d'où les Danton à l'éloquence d'airain faisaient applaudir et trépigner un

auditoire immense. L'œil, qui du haut des tours de Sainte-Croix ou du château royal plongeait dans cet abîme, voyait au fond d'une fourmilière de têtes, de bonnets carrés, de schakos ronds, angulaires, de baïonnettes, de crinières, de voiles, de chevelures flottantes, s'élever çà et là sur les bras de jeunes enthousiastes des femmes, modèles de dévouement et de patriotisme. A l'aspect de ces idoles portées sur des brancards vivants au temple de l'immortalité, la cohue se fendait comme touchée par la baguette du magicien; il se faisait un profond silence; le cortège traversait les groupes, puis comme serrées au même instant par la même puissance, mille poitrines exhalaient des cris d'admiration et de triomphe.

Quelquefois, poussé par un instinct mystique, le peuple courait aux pieds des autels précédé par une foule légère qu'à ses bonds enfantins, à ses costumes aériens, au timbre de ses voix suppliantes, un Oriental eût prise pour des légions de Séraphins descendus des nues sur la terre de la liberté. C'étaient des femmes, des anges aux cœurs de héros, bravant la mitraille et tremblant devant l'image d'un pendu. Elles priaient pour tous un être imaginaire, et cependant plus d'un athée, se sentait entraîné hors de l'enceinte du temple, les paupières humectées de larmes; car l'enthousiasme divinise jusqu'aux fantômes.

A l'approche de la nuit la multitude évacuait les promenades et les rues. Les jeunes écervelés allaient boire et vociférer dans les cafés; les vieillards présidaient à ces bacchanales solennelles. Les pamphlétaires, les orateurs et les journalistes se réfugiaient dans leurs alcôves pour étudier leurs rôles du lendemain. Le peuple comme une immense sentinelle, rôdait au clair de la lune sur les quais ou dans les ruelles obscures des quartiers empestés.

Aux étages supérieurs des vastes rues du Nouveau-Monde et du faubourg de Cracovie, brillaient des myriades de flambeaux, et à leur lueur vacillante les filles

et les épouses des défenseurs de la patrie déchiraient leurs vêtemens pour les réduire en charpie, ou agenouillées autour d'un crucifix imploraient en sanglotant les faveurs du Dieu de la liberté.

A ces scènes presque fantastiques, se mêlaient de temps en temps les décharges de l'artillerie de Praga. Dès le lendemain de la bataille, les troupes du feld-maréchal s'étaient déployées en avant des lisières de la forêt. La tête de pont, défendue par 2,000 hommes aux ordres du lieutenant-colonel Kiekiernicki, répondit à ces démonstrations par les volées de ses pièces de rempart. Les Cosaques avaient cependant envahi les quartiers abandonnés du faubourg. Sur leurs traces se pressaient les bataillons du feld-maréchal, et déjà une multitude de gabions et de fascines confectionnés dans les bois voisins, était déposée dans la plaine, comme si décidé à se rendre maître des retranchemens, l'ennemi se fût préparé à dresser ses batteries.

Les flammes, consumant tout ce qui n'avait pas été détruit lors de la construction de la tête de pont, démasquaient le feu des remparts, et la fusillade des cosaques et des tirailleurs russes s'éteignait sous les coups de cette meurtrière canonnade. Des hauteurs de Dynasy on voyait à travers les tourbillons de feu qui enveloppaient les demi-lunes, comment incertaines et démembrées, se déroulaient lourdement des masses d'infanterie depuis les ruisseaux de Goclaw jusqu'au grand marais. De temps à autre comme réveillés au milieu de leur agonie, les décombres embrasés lançaient une grêle de balles; la voix rauque du Zaporog brisée dans l'atmosphère raréfiée venait se perdre en échos glapissans sur la rive opposée; un sourd bourdonnement retentissait au loin, quelques ombres erraient ça et là à travers les grises colonnes de fumée jaillissantes en pyramides verticales du fond de la terre; on criait aux armes! puis tout rentrait dans le silence. Plusieurs fois encore, le feld-maréchal alarma ses adversaires par l'appareil de grands mouvemens et de vastes prépa-

ratifs, le faubourg fut même plus que d'ordinaire inondé de troupes légères; d'innombrables couronnes de gabions et de fascines s'avancèrent comme une colonne d'armée sur l'île de Saxe; des hurlemens sauvages précurseurs ordinaires de la tempête, se firent entendre d'un bout à l'autre du cercle immense qui investissait les retranchemens, mais là s'arrêtèrent les progrès de Diebitsch. Il n'osa emporter de vive force cette fortification mixte et ne la crut pas valoir un siège en règle. En rasant cependant cette porte toujours ouverte aux Polonais, il eût évité le danger d'être surpris et puis qu'il n'avait ni l'envie ni l'espoir de franchir la Vistule sur le pont de Praga, il eût du moins dû faire en sorte que ses adversaires ne pussent non plus l'entreprendre. Il n'apprécia pas assez l'importance de cette tête de pont et paya bientôt cher sa négligence.

Il sentait peut-être d'ailleurs son impuissance. Epuisée par les luttes sanglantes qu'elle avait eu à soutenir depuis un mois, son armée avait besoin d'un repos prolongé pour être en état de renouveler ses efforts. Elle se minait de fatigue et de misère, et le souvenir de ses défaites plus terrible encore que les fatigues et la misère, lui rappelait à chaque instant quel ennemi elle avait à combattre. Sûre d'abord de se délasser de ses peines dans la capitale des rebelles, elle avait comme une trombe destructive rasé les habitations, dissipé les récoltes, dispersé ou exterminé les familles; elle n'avait laissé sur son passage que cendres et cadavres, et cependant cette multitude réunie de tous les points du vaste empire des Czars sur un espace de quelques lieues, ne pouvait se nourrir de cendres et de cadavres. Il lui fallait des hopitaux, des magasins, des vivres, des munitions. Plus de 20,000 blessés entassés dans les décombres de Minsk et de Kaluszyn, sous des toits de branchages ou dans la plaine humide, maudissaient les boulets qui ne les avaient frappés qu'à demi. Les fièvres dévoraient les

fanges; les forêts d'alentours ensevelissaient des nuées de déserteurs, de marodeurs, de traînards et d'égarés. Les convois pillés en route ou abandonnés faute de chevaux, les parcs embourbés dans les foudrières, les recrues échappées à la vigilance de leurs tyrans dans les trajets immenses qu'elles avaient à parcourir pour rejoindre l'armée du feld-maréchal des rives de l'Iltysz ou de celles du pont Euxin, tout cela était autant de coups de poignard enfoncés dans les entrailles du colosse. La débacle enfin achevait de rendre les communications impraticables, et à ces désastres, l'insurrection lithuanienne et le choléra allaient bientôt ajouter leur terrible influence.

Dans cet état de détresse et de consternation, les troupes de Diebitsch dûrent se trouver heureuses d'avoir conservé un asile dans les profondes forêts de Minsk. Accroupies tristement autour de leurs bivouacs, elles semblaient attendre qu'un ordre d'en haut vînt déranger leur sommeil. Le faubourg, puis le champ de bataille, puis les lisières avaient été successivement évacués. L'arène immense où s'était vidée la querelle de deux peuples ivres de haine et de fureur était déserte. Un silence solennel régnait dans la plaine et des innombrables bataillons qui l'avaient foulée, il ne restait qu'hommes et chevaux égorgés, membres épars, lances rompues, roues fracassées et quelques carabines plantées la crosse en l'air en guise de croix, sentinelles sépulcrales des cadavres des héros.

En se repliant sur Minsk, Diebitsch trahit sa faiblesse; son coup manqué redoubla la sécurité de la capitale; elle ne redouta plus un ennemi qui s'avouait exténué. A la suite de sa retraite, les Polonais reprirent même l'ascendant de l'offensive; Les triomphes de l'infatigable Dwernicki vinrent tout-à-coup répandre une nouvelle allégresse au milieu de Varsovie; et si jamais on put croire à l'affranchissement de la Pologne, c'est bien à cette époque de gloire et d'enthousiasme.

Les hommes cependant, que la fortune avait élevés aux premières dignités de l'état, étaient loin de partager cette ivresse, et parmi ceux qui eussent volontiers renié l'origine révolutionnaire de leur grandeur, se distinguait le généralissime lui-même.

Skrzynecki naquit en Galicie. Lié dès ses plus jeunes années par la reconnaissance à la maison des Czartoryski, il affecta toute sa vie une admiration éxagérée pour leurs principes monarchiques et leurs habitudes diplomatiques. Doué d'un esprit actif et entreprenant, d'une ambition inquiète, d'un amour-propre sans bornes; instruit par intérêt et vanité, froid, reservé et jeune encore, il sortit de la brillante université de Lwow, pour embrasser la carrière des armes.

La Galicie brisait alors le joug autrichien; Poniatowski terrassait l'archiduc Ferdinand et relevée pour la troisième fois de la poussière, la Pologne armait ses fils contre la tyrannie étrangère. Le prince Czartoryski (Constantin) offrit à Skrzynecki une place dans le régiment qu'il levait à ses frais. Skrzynecki débuta avec éclat, acquit bientôt la réputation d'un excellent officier d'infanterie, et se distingua dans plusieurs rencontres. On dit que l'empereur pressé de près par l'ennemi à Arcis sur Aube, se réfugia dans son carré, et que s'étant fait jour à travers la masse des alliés, ses braves sortirent sains et saufs de cette lutte acharnée, avec leur précieux dépôt.

Resté au service sous le régime moscovite, Skrzynecki ne put vivre long-temps sous le poids accablant du joug de Constantin. Son orgueil se révoltait contre les caprices du maître et à force de résister à l'oppression, son âme hautaine prit insensiblement un caractère d'indépendance qui avait tous les déhors du libéralisme, mais qui au fond n'était que de l'amour-propre froissé. Fait à l'hypocrisie de la haute société, il sut, tout en murmurant contre les brusqueries du Czarwicz, se tenir dans les bornes d'un respect que le tyran prit pour de la soumission. Aussi crut-il le punir suffisam-

ment en le reléguant dans un régiment de ligne et en vociférant à la parade de toute la force de ses poumons, que les grenadiers du 8me maniaient leurs fusils comme des quenouilles et n'étaient que le rebut de l'armée. Mais ce que le Czarewicz ne pouvait passer à Skrzynecki et à plusieurs autres officiers supérieurs, c'est qu'au lieu de faire balayer les casernes et d'assister au cirage des chakos et gibernes, ces messieurs se mêlaient de stratégie et de haute tactique. Les mouchards avaient même appris on ne sait d'où, que Jomini et l'archiduc Charles infestaient la bibliothèque de Skrzynecki, et depuis cette fatale révélation, les fidèles le fuyaient comme un lépreux.

Un jour que le Czar passait en revue sur la place de Saxe la garnison varsovienne, Constantin saisit convulsivement Skrzynecki par le bras, et le présentant à son frère, un sourir forcené sur les lèvres, il s'écria: « Sire, voyez ce colonel qui sait ce qui se passe dans « tous les cabinets de l'Europe, et qui ignore le nom « du voltigeur de son régiment qui cette nuit s'est « soulé dans un b..... »

De pareilles persécutions ne tardèrent pas à lui valoir une popularité qu'il était bien loin de mériter, car, si sa morgue avait de la peine à s'incliner devant la majesté d'un despote, elle en eût eu bien plus encore à fléchir devant la toute-puissance du peuple. Pour comble de faveur, l'odieuse tyrannie qui pesait sur la Pologne, offrait aux âmes opiniâtres de fréquentes occasions d'exercer leurs forces et leur courage; ainsi en 1819, enrôlé dans cette affreux tribunal de sang qui au mépris de la constitution usurpant les attributions du sénat sévit la hache à la main contre les associations maçonniques, Skrzynecki trouva sans même se compromettre aux yeux du tyran, le moyen de se faire une renommée d'intégrité et de patriotisme qui ne contribua pas peu dans la suite à sa fortune. Mais les personnes qui avant de juger leurs concitoyens, avaient l'habitude de disséquer leurs cœurs,

ne savaient qui admirer : du subalterne qui bravait le tigre sans l'irriter, ou du juge arbitraire qui par quelques paroles insignifiantes de clémence ou de consolation adressées à des héros dont le regard eût dû l'atterer, avait le secret de conquérir les suffrages des persécutés et la confiance du peuple.

Par un contraste bizarre, c'était précisément la confiance dont il était le moins jaloux; car s'il faisait de l'opposition, c'était plutôt par esprit de contradiction que par amour de la liberté, et les seuls témoignages d'estime dont il parût flatté étaient ceux que lui prodiguaient les salons de l'aristocratie.

Comme tous les membres de la faction de Czartoryski, il avait renié la simplicité patriarcale, et les vertus républicaines de sa patrie. Engoué de monarchisme, de vieilles doctrines, d'antiques préjugés, de corruption moderne, il vantait l'absolutisme par désœuvrement, allait à l'église par ton, pillait son régiment par distraction et affectait de ne fréquenter que les bonnes compagnies. Là, entouré de jeunes fats glaneurs de tout ce que l'étranger a de ridicule, il faisait le bel esprit, se plaisait à dérouler ses connaissances politiques et militaires, parlait le sot langage des boudoirs de Paris, et toujours caressant la plus chère de ses chimères se formait d'avance une cour et un état-major.

Malheureusement l'influence des invasions et de la tyrannie ne favorisait que trop l'introduction des mœurs étrangères. Chaque ambitieux recrutait à son aise dans la tourbe des riches courtisanes et de la jeunesse corrompue, un cortège à peu-près semblable aux soirées de Mesdames Polignac et Sillery à la veille de la révolution française. Depuis 1815 Varsovie était devenue méconnaissable; les employés des Czars et les officiers de la garnison russe, ramas d'aventuriers allemands, italiens, suédois, moscovites, tous gens sans foi ni patrie, avaient attiré à leur suite une lèpre corrosive qui dévorait la société. Dans les bals

hiver donnés chez Nowosiltzow, Lubecki, Grabowski, Strantmann, Rantenstrauh, Sobolewski et autres aristocrates, on ne voyait briller que croix de Sainte-Anne, que parchemins viennois et berlinois, scélérats tout fumans encore du sang versé sans bruit dans les oubliettes des Carmes; que comtes, barons, ducs, renégats souillés de fange et de crachats étrangers, bourreaux scintillans de diamans extraits des ossemens de leurs victimes; que légions de bayadères marquées au sceau de l'infamie, complaisantes des sybarites oppresseurs.

A côté de ces réceptacles de dévergondage et de démoralisation, se formaient insensiblement des réunions moins éhontées, moins publiques, moins révoltantes, mais bien plus dangereuses, en ce qu'elles usurpaient le titre de nationales et ralliaient à elles des noms historiques. C'est à cette dernière école que Skrzynecki étudia le jargon des diplomates, les minauderies du catholiscisme, et l'art de pénétrer à travers la cohue jusqu'aux degrés d'un trône réservé *au plus brave et au plus vertueux des Polonais.*

Telles étaient les deux aristocraties qui se disputaient les sommités de la Pologne, quand sonna l'heure de la liberté. Après tant d'atrocités, la première n'avait rien à espérer de la clémence populaire; aussi en trois jours fût-elle mitraillée, embastillée ou dispersée. Ses débris allèrent mendier la compassion de Nicolas, ou animés par un esprit d'infernale vengeance, se glissèrent dans les crevasses de la vieille machine de l'état pour ronger ses ressorts et miner ses fondations. L'autre presque fière de ses turpitudes hissa son pavillon sur le champ même conquis par les vainqueurs de novembre, et à l'abri de ses prétentions de *nationalité*, ouvrit effrontément sa liste où vint s'inscrire à l'envi tout ce qui avait échappé aux implacables baïonnettes du peuple et des porte-enseignes. C'est à cet incident qu'il faut rapporter le choix de Czartoryski pour successeur à Lubecki, et la fusion de l'ancienne et de la nouvelle faction du prince dont

nous avons, dans la première époque, démontré l'origine et les tendances.

Cette foule se grossit bientôt des comtes de tous les régimes accourus de Paris, de Londres, de Berlin à l'écho de nos victoires, pour peupler les états-major et les salons; des vieux colonels routiniers, des beaux esprits diplomates, des jésuites conciliateurs et des doctrinaires à systèmes. A ce tourbillon mû par les mêmes principes, présidait le prince Adam Czartoryski, et nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de dire que par un hasard singulier, le coryphée du parti se trouvait être le plus honnête homme de la bande. Skrzynecki était le favori du Prince, et par conséquent admis aux plus intimes mystères de la *Camarilla*, faveur dont ne jouissaient que les *Rose-croix* de l'ordre. Quand à la multitude affublée par les plaisans du nom caractéristique de *Zamoyszczyzna* ou *Pieczeniarze* et entassée pêle-mêle sur les gradins du grand autel, on en fabriquait des émissaires, des ambassadeurs, des commissaires de guerre, de aides-de-camp, des Mercures de toute espèce, même des ministres.

C'est là que le généralissime recruta son cortège. Jeunes céladons aux aventures galantes, héros musqués de boudoir et de blason, brillans spadassins fiers des parchemins achetés par leurs pères à la cour de Berlin, généraux mécontens d'avoir été par leur avancement sevrés de l'administration de leurs régimens, source intarissable de cent mille florins de rente, tels étaient les hommes aux quels le nouveau chef de l'armée commença par accorder toute sa confiance.

Mais son métier favori n'était pas la guerre; son esprit inquiet et observateur le portait de préférence dans le dédale des intrigues diplomatiques. Son protecteur le prince, le guidait à travers les écueils de cette science cabalistique et tous deux erraient avec délice de cabinet en cabinet, en frappant à toutes les portes. Repoussés, humiliés, hués partout, ils

préféraient encore être vaincus par Metternich et Ancillon, que vainqueurs des feld-maréchaux du Czar.

La faction de ces deux hommes s'assemblait en divers lieux pour développer et appliquer leurs principes. Dans ces conciliabules tenus ordinairement chez le généralissime à la tombée de la nuit, on se lançait avec ardeur dans tous les détails de la politique intérieure et extérieure. Les utopies les plus extravagantes y étaient exposées avec un sang-froid imperturbable. Tantôt on jugeait une guerre *nationale et offensive*, comme nuisible aux intérêts de l'état; tantôt on invoquait l'intervention étrangère; on lançait feu et flamme contre les clubistes, contre la presse, contre Lelewel et les jeunes énergumènes qui avaient opéré une révolution dont on ne savait que faire. Les partisans, les insurrections des communes, la guerre de chicane, les scènes d'enthousiasme, les attroupemens tumultueux, les discours en plein air, étaient en horreur à la Camarilla. Rien n'égalait la haine qu'elle portait aux novateurs et aux réformes. Les généraux qui sortaient du cercle popilien que leur traçait sa bilieuse routine avaient à craindre tout son ressentiment, et c'est victime de sa perfide vengeance que tomba le héros de Stoczek. Quant à la profession de foi que l'on exigeait des élus pour qu'ils fùssent admis aux honneurs de l'intimité, ils devaient l'avoir empreinte dans leur maintien réservé et poli, dans leur sourire gracieux, dans leurs manières distinguées, dans leur jargon ambigu et surtout dans cet air de froide décence ennemie de tout éclat et de tout épanchement. Mais pour être en odeur de sainteté auprès du généralissime, il fallait affecter un monarchisme outré, la haine de la démocratie et l'amour des distinctions nobiliaires. Il fallait avoir pleine et entière confiance dans ses relations diplomatiques, aller à la messe et parler français.

Il était évident qu'il visait à cette couronne que la

dïète avait hissée au bout des hallebardes de ses huissiers, comme épouvantail des peuples et comme amorce des sots. Les hommes qui se piquaient de tout observer, prétendaient avoir surpris des demi-sourires sur les lèvres du généralissime, toutes les fois qu'on parlait de Jean IV. Par prévenance pour ses goûts, ses aide-de-camps s'étaient partagé les rôles d'une cour factice, et déjà les poètes accordaient leurs lyres.

On se demandait sérieusement dans les réunions de la Camarilla, s'il convenait à une monarchie de conserver cette chambre de nonces, ces ministres responsables, cette presse déchaînée et tout cet appareil de républicanisme qui de la Pologne faisait un réceptacle de démagogie. Quant à l'intégrité du royaume c'était encore une question à résoudre; prétendre à la réunion des provinces démembrées de l'ancienne Pologne, c'était effrontément dépasser les limites de la constitution de 1815, grande pierre d'achoppement des doctrines de la faction, mais d'autre part il ne convenait guère à de futurs gentilshommes de la chambre, d'enlever d'aussi beaux fleurons au diadème de Jean IV.

Au fond, toutes ces niaiseries n'occupaient sérieusement que le cortège du prince président et de Skrzynecki. C'étaient d'absurdes théories qu'il eût été difficile aux factieux de réaliser, et qu'il valait mieux pour leur propre sûreté examiner à chambre close qu'exposer à l'indignation et à la censure du peuple. L'homme toute fois qui était capable d'encourager de pareilles folies par son approbation ou par son silence, n'était pas celui qu'eussent dû appeler à la tête de l'armée, les suffrages d'une nation qui prétendait à la liberté, et on ne peut la reconnaître innocente de cette erreur, qu'en remontant bien avant dans l'origine de cette singulière élection.

Et puis malgré les protections de Czartoryski, les recommandations de Chlopicki, et la bonne volonté

des généraux, il eût été impossible à un homme tout-à-fait dénué de mérite, d'occuper un poste que se disputaient toutes les renommées de la Pologne. Il y a plus : parmi les candidats, après Prondzynski et Dwernicki, Skrzynecki était celui sur lequel s'étaient fixés tous les yeux, et en dévoilant ses erreurs, ses faiblesses et ses crimes, nous n'avons eu nullement l'intention de taire ses brillantes qualités. A une taille élevée, à un maintien qui tenait de la dignité royale, à une physionomie noble, calme, à une amabilité factice acquise dans les salons, Skrzynecki joignait des connaissances étendues, une bravoure chevaleresque et une modestie résignée qui contrastait singulièrement avec son excessive ambition. Il est peut-être le seul prétendant au trône, qui ait hautement avoué n'avoir pas les talens nécessaires pour commander 50,000 hommes. S'il remportait une victoire, il l'attribuait à Dieu ; s'il était battu, il confessait ses fautes, accusait son incapacité et en déduisait que nous n'étions pas de force à nous mesurer avec la Russie.

Cette dernière phrase, formule obligée de tous ses discours, expliquait l'ingénuité de ses aveux, et faisait entendre que s'il rabaissait ses exploits militaires, c'était pour accréditer ses manies diplomatiques, objet chéri de ses espérances, et que s'il décourageait la nation par la publicité de son impuissance, c'était pour insinuer dans les esprits l'indispensabilité d'une réconciliation de cabinet, puis s'asseoir tranquillement sur un trône qu'il était déjà fatigué de conquérir.

Ses talens militaires se réduisaient au fruit de quelques lectures approfondies, à l'expérience assez bornée qu'il avait pu acquérir à la tête d'un bataillon, d'une brigade, ou d'une division tout au plus, à un coup d'œil sûr quoique restreint ; à l'étude du caractère de ses soldats et à l'art très-précieux de se faire aimer sans le mériter.

Ce qui lui plaisait par-dessus tout, c'était le clinquant de sa charge. Autour de son char voltigeait une

nuée d'aides-de-camp, d'officiers de service, de valets, de protégés, et bien qu'il montât à cheval avec grâce, il trouvait plus commode de rouler en carrosse au milieu des bataillons. Il avait la manie de changer à chaque instant de quartier-général, pour étaler dans tous les châteaux ses cuisines et ses équipages. Il ne s'imposait pas de privations, et on le vit finir tranquillement des dîners splendides au bruit du canon. Il n'honorait pas tout le monde de sa conversation mielleuse, n'adressait la parole qu'aux gens comme il faut, et croyait apprécier bien haut l'intelligence de ses soldats en leur parlant de résignation et de béatitude céleste. On prétend que madame Skrzynecka a eu un grand empire sur lui et a souvent influencé sa conduite, mais ce que ne lui pardonneront jamais les cordonniers de la vieille ville, les étudians de l'université et les sous-lieutenans au quatrième de ligne, c'est d'avoir porté des lunettes et rasé ses moustaches.

Quoiqu'il en soit, Skrzynecki déploya dans les premiers jours de son commandement une extrême activité et un zèle admirable. Deux hommes le secondèrent puissamment dans ses travaux; Prondzynski comme quartier-maître, Chrzanowski comme chef-d'état-major. Une parfaite harmonie régna d'abord entre le quartier-maître et le généralissime. On n'en était pas encore à l'application des théories stratégiques, source ultérieure de jalousie et de discorde, et quant à la réorganisation de l'armée, tous les géneraux y contribuaient avec ardeur.

On augurait bien de l'étroite amitié des deux chefs, et en effet si elle eut été durable, le génie de Prondzynski aidant la valeur de Skrzynecki eût affranchi la Pologne; mais leurs caractères et leurs idées divergeaient si fort, que malgré même les concessions réciproques, une rupture prochaine était inévitable. Chrzanowski était au contraire fait pour sympathiser avec les doctrines méthodiques et arriérées de Skrzynecki, non qu'il l'aimât ou l'estimât plus que ses autres

collègues, mais parcequ'ambitieux et intéressé, le chef-d'état-major fondait sur les succès du généralissime de brillantes espérances, et prétendait s'attacher à sa fortune. Chrzanowski était un de ces êtres qui portent leur patrie dans leur porte-feuille; il était savant ingénieur et d'une infatigable activité; mais science et activité, tout chez lui était à vendre. Au reste cerveau étroit et routinier, grand admirateur de la discipline et du courage des Moscovites, il n'avait aucune confiance dans la cause nationale. Il avait été du nombre des officiers du génie que Nicolas avait demandés à l'armée polonaise, pour diriger les travaux de siège et de topographie dans la guerre de Turquie, et depuis qu'il avait vu la canaille de Mahmoud fuir devant les épaisses cohortes de Diébitsch, il ne concevait pas qu'on pût résister à ses grenadiers d'airain. Il ne cessait de répéter que n'étant même pas capables de combattre deux contre un, l'incontestable supériorité de l'ennemi devait nous rendre très-circonspects et que si l'amour-propre nous empêchait d'avouer que nous étions moins braves, il fallait au moins convenir que nous étions moins savans, moins disciplinés et moins nombreux; que par conséquent au lieu de nous fier à l'enthousiasme passager de la populace, il fallait temporiser et traiter.

Ces infâmes discours plaisaient à Skrzynecki, parce qu'ils soutenaient son système de tatonnement et ses intrigues de cabinet, aussi combla-t-il continuellement de petites caresses le chef-d'état-major, et bien que la médiocrité de ses moyens lui fut connue, il affecta toujours de préférer ses conseils à ceux de Prondzynski.

Après avoir assigné les principaux rôles à ces deux hommes, la Camarilla s'occupa de satisfaire les ambitions secondaires, ayant toujours en vue moins les intérêts du pays que les considérations personnelles. Il se trouva cependant que ses choix ne furent pas tout-à-fait désapprouvés par l'opinion, soit que la diète qui lui servait d'organe inspirât encore de la confiance et du respect, soit

que les chefs militaires qu'elle donnait à l'état, justifiassent réellement par leur zèle les faveurs de leur créatrice.

Il s'agissait avant tout d'étouffer les prétentions des rivaux de Skrzynecki. On ne savait qu'en faire, et pourtant on ne croyait pas convenable de les aigrir par des refus. Il fallut commencer par Krukoweicki ; on lui promit beaucoup et en attendant on le fit général d'infanterie et on le nomma gouverneur de Varsovie.

Il feignit d'être satisfait de cette indemnité, mais au fond il n'était ni homme à se rebuter, ni patriote capable de sacrifier ses espérances et ses ressentimens au bonheur de ses concitoyens. Sous l'apparence de la résignation et de la modestie, il nourrissait une profonde jalousie et n'attendait pour éclater que le premier échec du généralissime.

Afin de grossir sa faction il travailla à se faire un nom populaire. L'importance de son commandement avait de quoi alimenter son inquiète activité. Le danger qui de toutes parts menaçait la capitale, ajoutait à l'intérêt que l'on avait à la conserver. Les doctrinaires étaient parvenus à en faire aux yeux du vulgaire le tabernacle de nos libertés, et celui auquel il en avait confié la défense, était chargé d'une immense responsabilité. Il avait trop bonne opinion de ses talens à la vérité, pour s'en effrayer; rien ne lui paraissait moins embarrassant que la solidarité, et rien moins sérieux que le sort d'un million d'hommes. Ce qui le préoccupait bien plus que toutes ces bagatelles, c'était sa réputation d'homme nécessaire.

A peine entré en fonctions, il devint la terreur des espions, des juifs et de la garde nationale. Il n'était pas très-scrupuleux dans le choix des coupables; il suffisait d'être juif pour être suspect, et quelquefois d'être suspect pour orner les gibets de Muranow et les lanternes de la vieille ville. Il parcourait les hôpitaux, les arsenaux, les magasins, les corps-de-garde ; partout jurait, frappait, criait, félicitait avec emphase, à tort et à travers ; se mêlait à la foule ; entretenait les

polissons de l'avenir de la Pologne, les généraux de la malpropreté des rues, la garde nationale de ses blessures et de ses exploits. Il remplissait à lui seul les rôles de la police, des tribunaux, des balayeurs, des guichetiers et des crieurs publics; quelquefois arrogant, brutal, fantasque comme le Czarewicz, il insultait de respectables citoyens, s'attirait les huées et les menaces du peuple, et vociférait dans les rues les plus sales injures. Plus souvent souple, insinuant, familier, il se promenait dans les quartiers populeux, cherchait à se former un auditoire, plaignait la misère, distribuait des encouragemens, des éloges, demandait d'un air distrait « si les bons patriotes n'a« vaient pas déterré quelque gibier de potence dans « la rue des Franciscains » et n'oubliait jamais de se recommander comme seul remède au malaise qui tourmentait le pays. Soldat de ligne avant tout, il se plaisait à mortifier la garde nationale par des humiliations; il exposait au ridicule la maladresse et la grotesque tournure de ces *gardes-boutique*, exigeait d'eux un service pénible et tracassier, et trouvait je ne sais quel malin divertissement à leur imposer la discipline des camps. Au fait, notre garde nationale composée d'égoïstes épiciers presque tous étrangers alléchés par l'appât du gain, n'était pas une légion de héros; elle avait cependant droit aux égards dûs à d'honnêtes citoyens, et l'arbitraire de Krukowiecki n'en était pas moins révoltant.

En général, il était regardé comme homme éminemment énergique, et en faveur de cette brillante qualité on lui pardonnait tous ses défauts. Il était parfaitement bien à son poste, et s'il se fût borné à en remplir les fonctions, on n'eût eu qu'à se féliciter de l'instinct de la Camarilla.

Son plus beau titre aux applaudissemens des patriotes d'alors, étaient les barricades dont il avait fait avec une inconcevable promptitude obstruer tous les passages importans dans Varsovie; personne avant lui

n'avait songé à ces travaux imposans. On avait par ses ordres barré les rues de distance en distance de revêtemens en bois, qui pouvaient en un clin-d'œil être comblés de terre et de pierres. Plusieurs avenues vers l'ouest et le sud étaient minées avec un grand soin, et tous ces obstacles semés dans l'intérieur de la ville, étaient destinés à arrêter l'ennemi lorsqu'il se serait rendu maître des fortifications extérieures.

Nous avons signalé dans le tableau de la première époque toute l'inutilité des lignes dont on avait enlacé Varsovie; il n'en était pas de même des travaux intérieurs exécutés par Krukowiecki, car s'il est absurde de vouloir défendre une capitale comme on défend une place forte ou un camp retranché, il est digne d'un grand peuple de s'ensevelir dans ses ruines, en disputant pied-à-pied ses quartiers et ses rues. Ou Varsovie devait être abandonnée, et alors toute fortification devait être superflue; ou défendue comme Sarragosse, et alors ses barricades, ses mines et ses pavés devaient être ses seuls retranchemens.

Le peuple voyait avec orgueil qu'on lui bâtissait une arène et fier de pouvoir combattre un jour sur les décombres de ses mansardes, s'il désirait voir l'ennemi rejeté dans ses déserts, il ne craignait pas non plus de le savoir aux portes de Varsovie. Le gouverneur y puisait de nouveaux élémens de vanité et d'ambition; à chaque clameur de délire poussée dans les rues, il se croyait le bien-aimé de la foule, se voyait porté en triomphe au fauteuil dictatorial et s'inquiétait de n'y être pas déjà parvenu.

Mais le principal paraissait être fait à la Camarilla; elle croyait s'être débarrassée pour long-temps du plus importun et du plus dangereux des mécontens, et quant aux autres, elle espérait les congédier sans beaucoup de peine. Confiant à Prondzynski la partie théorique de la guerre, elle l'avait mis à sa place et l'avait entièrement consolé. Pour le vainqueur de Stoczek, c'est différent; on n'ignorait pas sa grandeur

d'âme et sa modestie, mais on n'ignorait pas non plus que ses vertus lui avaient concilié l'amour et l'admiration de la fleur du pays ; on redoutait fort l'indignation qu'auraient pu exciter l'injustice et l'ingratitude du gouvernement, et afin d'écarter tous les obstacles, on imagina de l'exiler à la tête d'une poignée de téméraires. On lui envoya les épaulettes de divisionnaire et l'ordre de franchir le Bug et d'envahir la Volhynie. On savait qu'il obéirait sans murmurer, et au lieu de respecter cette noble résignation on en profita pour s'en défaire.

Le petit Szembek ne put cacher son dépit et avant qu'on eût songé à le dédommager comme les autres, il donna sa démission en alléguant pour prétexte de sa retraite, le refus de Skrzynecki d'accorder à sa division les récompenses militaires réclamées. Son amour-propre n'alla cependant pas jusqu'à l'incivisme ; on le vit dans la suite servir généreusement comme volontaire dans le corps de Sierawski.

L'honnête et modeste Radziwill fut relégué sur les bancs du sénat, refuge ordinaire des renommées usées, des hauts dignitaires de l'église, des aristocrates et des monarchistes de toute couleur. Il traversa tous les orages de la révolution avec cette calme résignation que donne une bonne conscience. Il eut la dignité de ne s'attacher à aucune faction, et bien que son rang, son nom et sa fortune semblassent le placer au sommet de la tourbe des privilégistes, il conserva intacte sa réputation d'intégrité et de civisme.

Les vieillards qui n'avaient eu ni comme Krukowiecki l'art d'intimider la Camarilla, ni le talent de se faire un parti, ni les vertus nécessaires pour captiver l'admiration du peuple et de l'armée, furent éloignés des affaires et oubliés. Isidore Krasinski remit le portefeuille de la guerre au général Morawski. Le ministère échangeait ainsi un vieillard sans énergie et sans capacité contre un homme de talent, mais léger et peu en état d'apprécier les difficultés de sa position. Comme

tous les routiniers de l'époque, il prêchait contre la levée en masse et la guerre des partisans. Il flattait les penchans doctrinaires du généralissime, fut même accusé d'avoir servi ses haines et ses jalousies, et quoique sous beaucoup de rapports bien supérieur à son prédécesseur, il ne conserva pas cette haute considération dont la postérité entoure les caractères justes et sévères. Il ne laissait pas cependant d'être d'une prodigieuse activité; il sut en peu de temps rétablir l'ordre dans l'administration de l'armée et réparer les bévues des régimentaires tout en ménageant les susceptibilités des anciens et des révolutionnaires; il sut réorganiser les divisions et par la fusion des vieilles et des nouvelles levées, mettre sur un pied respectable les troupes démembrées à Wawer et à Grochow.

La retraite ou la mort de plusieurs divisionnaires, avait nécessairement causé une révolution dans le personnel du corps des généraux. Il fallut remplacer les absens par des chefs de brigade. Rybinski, Malachowski, Gielgud et Milberg, furent mis à la tête des divisions d'infanterie. Les deux premiers justifièrent par leur courage et leurs efforts la confiance nationale, et si invités dans la suite à commander l'armée, ils furent loin de se trouver à la hauteur des circonstances, au moins tant que dura la campagne, se signalèrent-ils par un infatigable dévouement. Les deux autres au contraire, servirent leur pays avec cette indifférence, ce dégoût qu'inspire une cause que l'on regarde comme perdue. Gielgud surtout manifesta continuellement pour les principes révolutionnaires, une aversion qu'il ne chercha même pas à dissimuler. Il était haï de ses soldats qu'il avait traités comme des nègres sous l'infernal régime de Constantin; gorgé d'or et de faveurs par le tyran, il avait voué à ses ennemis des sentimens qui eussent dû engager tout patriote prudent à se méfier de ses démarches. Chose singulière pourtant, il devint l'un des confidens du généralissime, et tandis que de zélés citoyens subissaient les

disgrâces de la Camarilla, Gielgud était chargé des plus importantes missions. Pareillement, l'effronté Lubienski qui dans la terrible journée du 25 avait refusé de charger avec sa cavalerie, n'en conserva pas moins son commandement et fut de plus admis aux plus intimes menées de Skrzynecki.

Uminski et Casimir Skarzynski furent placés à la tête des deux corps de cavalerie. Le premier déploya quelques talens, une fougue chevaleresque et beaucoup de patriotisme. Il représentait parmi les généraux, les Kaliszanies, aussi quoique ardent prôneur du génie et de la valeur de Skrzynecki dans l'assemblée élective du 26 février, il ne tarda pas à se brouiller avec lui. L'autre était un petit maître, fier de sa naissance et des faveurs toutes particulières de la sensible Czarine. Il passa inaperçu au milieu d'une foule de héros et de traîtres, d'hommes de génie et d'imbécilles. D'une bravoure et d'une galanterie d'ailleurs à toute épreuve, il savait mieux sabrer que commander, et aimait mieux ses maîtresses que sa patrie.

Le vieux Sierawski en butte à l'animosité de la Camarilla, fut comme Dwernicki exposé à la tête d'un corps de partisans à une inévitable catastrophe, et moins heureux que le héros de Boremel, il n'eut même pas la consolation de faire retentir l'Europe de son nom avant de succomber.

A Modlin, commandait l'intègre Ledochowski, à Zamosc l'entreprenant Krysinski. On ôta à Redel fort soupçonné d'incivisme et accusé d'avoir déserté son poste pendant la bataille de Grochow, la direction suprême de l'artillerie, pour la confier au général Konarski; disséminées parmi les divisions, les batteries continuèrent cependant à ne dépendre que des chefs de corps.

Tels étaient les principaux chefs qui par l'importance de leurs fonctions, étaient appelés à aider le généralissime et à partager avec lui la responsabilité et la gloire du commandement; mais tout en réformant les

bataillons, déjà Skrzynecki au mépris des lois que lui avait imposées la nation, avait cherché à nouer des relations directes et intimes avec le feld-maréchal du Czar.

Dans tout ce qui regardait les négociations extérieures, les pouvoirs du généralissime se bornaient à signer un armistice. La diète seule était autorisée à traiter de paix et tout acte tendant à usurper cette prérogative, était de la part de Skrzynecki, une flagrante violation des lois fondamentales de l'état. Le gouvernement alarmé de ces pourparlers, lui intima l'ordre de rompre toute liaison avec Diebitsch; mais Skrzynecki fondant de grandes espérances sur ces ténébreuses menées, crut devoir tenter de nouveaux efforts conciliateurs auprès du feld-maréchal. Il avait dans les premiers jours de mars, envoyé au quartier-général ennemi le colonel Mycielski, dans le but de sonder les intentions du chef russe. On ne connaît pas précisément l'étendue de ses instructions, mais il paraît qu'elles ne se bornaient pas à un simple échange de politesse, car les relations qui s'en suivirent, furent de nature à suspendre les opérations militaires.

Diebitsch loin de rejeter les ouvertures du généralissime, avait répondu à l'envoyé que si l'armée polonaise se soumettait à l'empereur, il pouvait garantir l'oubli du passé et le rétablissement de l'ordre de chose qui avait existé avant la révolution; que dans la conviction qu'une faible fraction du pays avait pris part à l'émeute du 29 novembre et à l'acte de déchéance, il s'étonnait que des hommes dont Nicolas estimait la bravoure et la loyauté, s'obstinassent à combattre pour le maintien d'un régime à la création duquel ils n'avaient pas participé; que leur persévérance n'était que de la témérité, et qu au lieu de résister follement à une puissance dont les ressources et la force ne leur étaient probablement pas inconnues, ils devaient se fier à la clémence de leur roi et maître.

Il y avait certes dans cette insolente réponse de quoi révolter le plus circonspect des diplomates. L'indécision de l'ennemi lui avait ôté tout droit de parler en maître, et puisqu'il n'avait pas su mettre à profit la sinistre nuit du 25, c'était à ses adversaires à faire la loi. Mais la coupable complaisance de Skrzynecki n'en resta pas là, et non content d'avoir le premier entamé des intelligences avec l'agresseur, le généralissime ne se formalisa pas de ses insultes et adressa au feld-maréchal une lettre dans laquelle se chargeant d'une responsabilité qui dépassait toutes les attributions de sa dignité, il disait qu'avant de se soumettre à l'empereur, les Polonais exigeaient de lui toutes les garanties promises par son prédécesseur pour l'inviolabilité de la constitution de 1815. Et depuis quand donc les Polonais avaient-ils autorisé le chef de leur armée, à demander des garanties pour l'observation d'une charte qui n'était plus en rapport ni avec leurs intérêts, ni avec l'acte de déchéance, ni avec aucune de leurs nouvelles institutions? S'agissait-il de la charte octroyée à quatre millions de Polonais, quand le manifeste tout obscur qu'il était, avait lui-même annoncé à l'Europe que nous ne déposerions les armes, qu'après nous être réunis à nos frères soumis au joug du cabinet de Saint-Pétersbourg; qu'après les avoir délivrés et après les avoir fait participer à nos libertés et à notre indépendance?

Était-ce à Skrzynecki de renier le premier les serments de ses compatriotes et d'exhumer de timides et anciennes exigences, quand il fallait vaincre ou mourir pour n'être pas marqué au sceau du parjure et de l'infamie?

L'autre partie de la lettre, semblait être faite pour atténuer l'imprudence des premières phrases. Elle déclarait que le manifeste de l'empereur menaçant tous les privilèges de la nation, celle-ci se devait à elle-même autant qu'à son honneur, de combattre jusqu'à l'extrémité; que l'armée qui en tout partageait les

sentimens de la nation, saurait succomber, s'il le fallait la première; qu'enfin, pour nous prouver la bienveillance dont nous assurait le feld-maréchal, il devait avant tout, employer le crédit dont il jouissait auprès de l'empereur à nous procurer des garanties pour l'inviolabilité de nos libertés et de nos croyances. Diebitsch répliqua : que pour lever les premiers obstacles qui s'opposaient à un rapprochement quelconque, il fallait que les Polonais annulassent l'acte de déchéance, objet principal du ressentiment de Nicolas. C'était exiger que nous avouassions que tout un peuple avait été soudainement saisi d'un paroxisme de démence; c'était ajouter la raillerie à l'outrage, et fouler aux pieds notre honneur et nos lois. Or comme réellement il était impossible au feld-maréchal d'un Czar, de traiter avec des gens qui ne reconnaissaient plus son autorité, et que d'autre part ceux-ci ne pouvaient la reconnaître sans s'avilir, il s'en suivait nécessairement que toute négociation était une inconséquence et une absurdité. Les armes seules pouvaient vider la querelle, car si même à force d'astuce et de promesses, Diebitsch fut parvenu à gagner le généralissime, il se fût tout au plus assuré l'appui d'un traître, sans rien changer aux rapports réciproques des deux partis. C'est ce que méconnaissait évidemment le chef polonais en continuant ses criminelles relations. Jusqu'à la Camarilla désapprouvait sa conduite, moins il est vrai par patriotisme et dignité que par crainte que l'avenir n'en dévoilât l'illégalité.

La réponse du feld-maréchal paraissait d'ailleurs être décisive, et il eût fallu au moins s'épargner une dernière humiliation; mais loin de se rebuter, Skrzynecki revint à la charge avec de nouvelles instances et de nouvelles concessions. Cette fois c'était comme soldat et comme champion de l'humanité, qu'il conjurait le feld-maréchal de prévenir une effusion de sang, en frayant les voies d'un accomodement basé sur l'intérêt commun des deux partis. Il revenait en-

core sur le chapitre des garanties en expliquant la défiance des Polonais dont il se faisait l'organe, par la crainte de s'attirer des reproches de légèreté et d'inconstance de la part de l'Europe.

Chose étrange, Diebitsch qui paraissait avoir le plus d'intérêt à prolonger cette série de machiavélismes, fut le premier à la rompre ; on eût dit qu'il eût voulu rappeler Skrzynecki à la pudeur, mais il ne fallut rien de moins qu'un refus bref et précis pour forcer celui-ci à clore cette honteuse comédie. Le général Geismar se présenta aux avant-postes et communiqua aux colonels Mycielski et Kolaczkowski la décision de son chef. Elle portait que toute relation entre les deux généraux en chef devait être regardée comme non avenue, et que la seule chose qu'il pût garantir aux Polonais, était la clémence de son maître envers ceux qui voudraient en profiter.

Ces négociations avaient occupé la première quinzaine du mois de mars. Malgré le mystère dont le généralissime s'était efforcé de les environner, il en transpira assez pour que le peuple s'en alarmât s'érieusement. L'indignation de l'opposition se manifesta avec d'autant plus d'énergie, que rien alors ne justifiait ces pusillanimes tergiversations. La débacle venait de créer une barrière presqu'insurmontable entre la capitale et l'ennemi ; l'épuisement et la misère de celui-ci étaient à leur comble ; l'armée polonaise était à la veille de compléter sa réorganisation, et déjà de sinistres indices, infaillibles précurseurs des insurrections lithuaniennes, menaçaient Diebitsch acculé au centre d'un vaste réseau de destruction.

Le début du généralissime trahissait à la fois ses intentions à l'avenir, ses habitudes de diplomatie, véritable péché originel que se transmettaient de génération en génération tous les chefs du royaume révolutionnaire, son mépris pour l'opinion publique, et cette confiance dans la puissance de la Camarilla qui l'encourageait à braver les vœux des masses. Tout ce

qui pût démêler la réalité au milieu du chaos qui enveloppe ordinairement les premiers pas des gouverneurs novices, s'éleva avec humeur contre Skrzynecki; il fallut des victoires pour étourdir l'opposition et couvrir les murmures.

En attendant, le député Zwierkowski adressa à la chambre une plainte dans laquelle il exposait la nécessité de scruter la conduite du généralissime, et d'examiner le but des négociations qu'il s'était permis d'entamer avec le feld-maréchal; mais la diète engouée de sa nouvelle créature, ne voulut point donner de suite à cette accusation et montra dans cette affaire comme dans toutes les autres, une indulgente apathie qui irrita contre elle tous les hommes intéressés aux progrès de l'esprit révolutionnaire. Quant aux explications que lui demanda le gouvernement, ce fut une pure formalité; il prononça quelques phrases qui prouvaient plutôt son pouvoir et son crédit que son innocence, et la justice cette fois encore, ne trouva de vengeur que dans le cri de l'opinion.

Sa correspondance qui fut imprimée, mit à jour des ordures qu'il eût importé à sa réputation d'ensevelir dans les ténèbres; le prestige de ses lauriers pâlit sous le faix de ses erreurs; ses ennemis crurent triompher, mais à l'instant où les clameurs d'un attroupement semblaient suffir pour le terrasser, l'armée mue par le genie du quartier-maître, franchit le pont de Praga et en trois jours lui éleva un rempart de trophées, derrière lequel il crut pouvoir braver toutes les haines et toutes les justices de sa patrie.

GOUVERNEMENT NATIONAL. — TRAVAUX DE LA DIÈTE.

Nous avons vu que le mode de gouvernement adopté par la diète dans la séance du 29 janvier, ne répondait pas du tout aux exigences de la révolution. Le régime de cinq membres rappelait tous les vices du directoire français et par son appareil monarchique, n'en avait pas même conservé la sève républicaine. La

dictature pouvait seule sauver la Pologne, mais après la triste expérience qu'on en avait faite, on n'avait même pas le courage de ne pas accuser le système des torts de l'homme. On avait confondu l'un et l'autre, bien qu'un mur examen du passé prouvât que c'était Chłopicki et non la dictature qui avait trahi la cause nationale.

A la faiblesse d'une association hétérogène et à la médiocrité des capacités qui la composaient, se joignait pour déconsidérer le quintumvirat, la honteuse influence dont il recevait l'impulsion. D'une origine antérieure au régime révolutionnaire, créée sous les auspices d'un prince considéré par la vieille Europe comme chef de la noblesse polonaise, formée de tout ce que les salons avaient de recherché en gens à la mode et en beaux esprits, la faction de Czartoryski, avons nous dit, s'était emparée sans peine des régions éminentes de la société. Elle avait ébloui beaucoup de caractères indécis et qui avec une étude un peu plus approfondie de leur époque l'eussent peut-être combattue, et forte des applaudissemens d'une foule récemment admise à ses conciliabules, elle se crut appelée à diriger les consciences des gouverneurs.

La composition du quintumvirat avait été un de ses importans triomphes. La prérogative accordée au généralissime de siéger dans son sein au détriment du seul démocrate qui fût parvenu à s'y glisser, assurait à la Camarilla la majorité dans le conseil et indépendamment de cet énorme avantage, le modérantisme des deux constitutionnels restés pour former opposition n'était pas de nature à la contenir.

Avec une pareille supériorité, les monarchistes privilégistes avaient trop beau jeu contre les républicains democrates, qui en Pologne toujours disposés à sacrifier la réalisation de leurs théories au repos factice de leur patrie, n'avaient d'ailleurs pris aucune précaution en entrant dans l'arène. Ils ne voyaient pas qu'un trône vacant est encore plus dangereux qu'un

trône occupé et que mieux aurait valu proclamer un roi, sauf à le poignarder après l'affranchissement, que nourrir par l'appât d'une couronne les chimères des ambitieux et des aristocrates. Depuis qu'on savait qu'il y avait un sceptre à gagner, les prétendans oubliaient leurs devoirs de citoyens pour étudier leur rôle futur, et plus pressés de se créer des alliances hors du royaume que de défendre ses frontières, négociaient avec les ministres des monarques au lieu de combattre pour la cause du peuple.

Par pudeur et par conséquence, toutes les nuances politiques avaient depuis quelque temps abandonné la concurrence à la Camarilla. Elle seule pouvait aspirer au rang suprême, car elle seule n'avait pas encore avoué qu'il fallait être un scélérat ou un imbécille pour briguer le diadème. Aussi jouissait-elle pleinement de ce triste privilège et non satisfaite des candidats sortis de son sein, elle alla en chercher de nouveaux jusques dans les cours étrangères. Aux noms d'Adam I et de Jean IV, on ajouta bientôt celui de Charles d'Autriche. L'archiduç avait en effet un fort parti parmi les monarchistes, et en général tous ceux qui craignaient d'allumer de sanglantes jalousies en élevant un Polonais, parlaient hautement de décerner les honneurs de la royauté à ce prince allemand.

En fouillant dans les profondeurs de ces intrigues, on ne s'étonne plus des désastres de la révolution. C'est qu'il était tout simple que des hommes exclusivement occupés à trouver un tyran à la patrie, se souciassent peu de ses triomphes et qu'avant de briser ses fers, ils cherchassent à captiver la bienveillance des cabinets européens. Mais ce qui est moins pardonnable encore que les intrigues monarchiques de la Camarilla, c'est la funeste insouciance du peuple qui au nom de l'ordre et de la concorde, tolérait la souveraineté d'une faction et sanctionnait par son silence les abus qui devaient le perdre.

Du sommet de la hiérarchie parlementaire, le vo-

min descendait jusqu'aux dernières couches de la représentation nationale et s'infiltrant à travers toutes les branches de l'administration, empoisonnait le gouvernement, le ministère et la diète. Les utopies forgées dans les salons de Skrzynecki, volontairement ou involontairement accréditées par le bavardage de certains hommes, prenaient de la consistance dans l'enceinte de la salle des séances et de temps à autre obtenaient l'honneur d'être érigées en lois, après avoir successivement passé du sénat à la droite et de la droite au centre de la chambre basse. La contagion ne gagnait pas à la vérité si facilement les patriotes et les républicains de la gauche; les motions des privilégistes étaient quelquefois énergiquement combattues; des considérations urgentes et nées des événemens du temps, ajournaient même ordinairement l'application de leurs théories, mais la majorité s'y associait peu à peu, et paraissait n'attendre que la paix pour admettre une à une dans le domaine de la constitution, les folies surgies des rêves de la Camarilla.

Cette tendance universelle du pouvoir vers le monarchisme et les négociations, était d'autant plus dangereuse que, bien qu'en opposition manifeste avec l'immense majorité nationale, elle n'offrait même pas le scandale des orages parlementaires et ôtait ainsi au peuple tout prétexte de sévir contre elle avec éclat. L'homme même qui eût voulu juger des actes du gouvernement d'après le caractère et les principes de ses membres, se fût singulièrement mépris, car chose étrange, un des plus vicieux gouvernemens qu'ait vus depuis long-temps l'Europe, était en partie composé de citoyens d'une probité et d'une vertu dignes de l'antique Rome. Tant il est vrai que les crimes collectifs ne sont pas en rapport avec les crimes individuels, et qu'un homme qui comme simple particulier captive l'estime publique, peut bien comme homme d'état mériter la potence. Si l'on se donnait la peine d'appliquer cet axiôme à la révolution française, il se

trouverait bien des atrocités justifiées, bien des réputations rétablies, bien des exagérations rectifiées, bien des pages d'histoire refaites, et bien des sophismes confondus.

Le gouvernement des cinq, dit national, était le premier à recevoir l'impression de la Camarilla, et servile organe d'une audacieuse minorité, il cherchait à favoriser la propagation de ses maximes, partout où on n'opposait pas d'énergiques refus à ses mielleuses insinuations. Cette persévérance corruptrice ressemblait bien à l'infamie; ces efforts de quelques individus pour égarer tout un peuple était un tort horrible, et pourtant dans le gouvernement même il y avait déjà trois hommes d'une renommée européenne et de mœurs irréprochables. Le prince président, première contradiction vivante de vertus domestiques et d'erreurs politiques, intègre coryphée d'un parti égoïste et avili, noble instrument d'une ignoble puissance, patriote assassin de sa patrie, voilait de sa colossale popularité toutes les turpitudes de ses flatteurs, et prêtait avec complaisance ses conseils et son nom à tout ce qui manifestait le désir de négocier au lieu de combattre et de sacrifier la liberté à l'érection d'un trône. Ses talens, la pureté de sa vie passée, la douceur de son caractère, l'affabilité de ses manières, le rang qu'il tenait dans la société comme homme de qualité et d'esprit, ses richesses enfin et surtout ses rapports étendus avec tous les cabinets de l'Europe, avaient contribué à en faire le centre des affections de tous les hommes qui ne demandaient à un caractère que de l'éclat pour l'encenser.

A moins de déclarer guerre à la propriété et à la poésie des souvenirs, on ne pouvait bannir de la société, un homme dont en apparence le seul crime était d'être opulent et prince; et il suffisait qu'il n'en fût pas banni, pour qu'il y occupa la première place. Son arme n'était pas la violence, et pour faire triompher l'erreur, ce n'était pas son autorité : c'étaient ses conseils qu'il mettait en

avant; mais ces conseils saisis comme des oracles par les représentans, de conseils devenaient loi, et source invulnérable des malheurs de son pays, Czartoryski pouvait montrer un front serein au milieu des calamités couvées dans son irresponsable cerveau!

En prêchant le monarchisme, les privilége, les négociations, il ne faisait qu'exposer ses opinions. Il avait embrassé sans hésiter la cause nationale, il avait avec franchise et publiquement avoué ses égaremens et renié leurs conséquences; entouré de considération et d'amour, interprète des lois, armé du pouvoir exécutif, il n'avait ni fraudé les premiers, ni violé les autres, ni abusé du dernier. Administrateur des deniers publics, loin de piller le trésor il y avait versé une partie de sa fortune. Plutôt jaloux du titre de diplomate que de celui de gouverneur, il avait en se chargeant de la présidence du gouvernement, moins satisfait son ambition que les vœux de la diète, et pourtant cet homme si doux, si dévoué, si franc, si estimé, si juste, si clément, si désintéressé, nuisait plus à son pays par le seul ascendant de ses fausses doctrines que toutes les foudres du Czar!.... C'est que la raison des révolutions n'est pas la raison ordinaire, et que, répétons le encore, un homme qui comme particulier captive l'amour de ses concitoyens, peut fort bien comme homme d'état mériter le gibet.

En s'opposant dans ses discours pleins d'ailleurs de calme, de décence et d'égards pour toutes les opinions, aux mesures énergiques et révolutionnaires, au renversement de la bâtarde constitution de 1815 en faveur du régime purement républicain ou d'une dictature toute puissante; à l'extension de la loi électorale, en s'opposant à tous les hommes qui par leur courage ou leurs lumières contribuaient au bien public, au partage des grandes propriétés territoriales entre les classses dépossédées et à l'abolition des distinctions sociales, le prince dépassait-il ses pouvoirs? En coordonnant dans leurs conseils les opérations de la guerre aux progrès de leurs

relations diplomatiques; en désavouant la création de nouvelles autorités toutes composées d'hommes de la génération révolutionnaire et l'expulsion de tout ce qui avait dans l'administration civile ou militaire servi avec quelque dévouement le régime moscovite; en proposant, dis-je, la conservation des vieilles institutions et l'ajournement de toute réforme sociale, que faisaient donc Czartoryski et les siens qui ne fût dans les attributions de citoyens libres de développer leurs idées? Et si leurs admirateurs devançant leurs intentions imposaient au pays comme ordre ce qu'ils exposaient comme théories, pouvaient-ils reniant leurs propres doctrines, trouver mauvais que la diète sanctionnât ce qu'ils avaient prôné par conviction et de bonne foi?

Qu'y avait-il de légalement coupable dans l'origine et l'influence de la camarilla? Et depuis quand était-il défendu en Pologne de s'associer pour professer et faire triompher par la parole et même l'intrigue des principes que l'on trouvait bons ou que l'on avait intérêt à ne pas avouer nuisibles? Pouvait-on rendre le chef de cette association, qu'il était au reste permis de nommer comme bon semblait à chacun, solidaire des efforts anti-révolutionnaires, de membres qu'il n'avait ni convoqués, ni contraints, ni même endoctrinés? A quel titre pouvait-on le forcer de repousser la bienveillance et la docilité de gens, qu'il avait su attacher à ses vues et à sa personne par les seuls attraits de son nom et de son éloquence?

Et pourtant qui ne voyait pas dans l'innocence et l'irréprochabilité même des intentions et de la conduite de Czartoryski, les germes des catastrophes qui fondirent sur la Pologne? N'était-ce pas à la propagande de ses principes que l'on devait l'arrogance de l'aristocratie, l'indécision de tous les pouvoirs qui s'étaient succédés depuis le 29 novembre, les vices de l'organisation de l'armée, des élections martiales et des opérations stratégiques; le découragement du

peuple, l'indolence de la diète, l'ineptie du ministère et les humiliations diplomatiques; la durée de l'esclavage des Lithuaniens et la réduction d'un soulèvement national et universel, à une résistance passive et systématique? Qui donc avait protégé les infamies du conseil administratif, les turpides de la dictature et l'invasion de Diebitsch? Qui donc avait créé ce vilain spectre de royauté qui terrifiait le juste et faisait rire les scélérats?... Postérité, tu le diras, mais en comparant la pureté des intentions d'un homme à l'horreur de leur conséquence, sache que ce n'est qu'aux dépens de notre liberté, que nous avons appris qu'en révolution les erreurs sont toujours des crimes et les crimes souvent des bienfaits.

Autre membre du gouvernement qui avec un nom moins bruyant, un parti moins puissant, mais bien plus de talens et s'il se peut de vertus et d'abnégation, ne nuisait pas moins à son pays, c'était Vincent Niemoiowski. Il avait en 1820 débuté avec éclat dans la carrière parlementaire. Noble défenseur d'une charte que les employés du Czar et Constantin avaient foulée aux pieds, il s'était si fortement identifié avec ce pacte informe, que lorsque les exigences d'une révolution progressive voulurent substituer de nouvelles et profondes conceptions aux concessions arriérées d'un despote, il se crut également appelé à combattre les novateurs, comme si enchaîné à l'ouvrage de ses ancêtres, un peuple ne pouvait sans sacrilège briser leurs grossières idoles, et se créer un culte né des lumières de son siècle.

Les brillans sophismes de Niemoiowski avaient séduit une foule de représentans. Supérieur à ses néophytes par l'ascendant que donne l'éloquence unie à une inébranlable persévérance, il en imposait à ses adversaires par de rares vertus et un courage surhumain. On ne se rappelait pas sans vénération et sans respect, qu'arraché des bancs de la diète, il avait protesté avec dignité contre les atrocités de l'arbitraire.

et souffert avec un calme héroïque toutes les persécutions des tyrans. Jamais en Pologne on ne souffrit le martyre, sans que la reconnaissance du peuple en payât les tourmens. Dégagé de l'inquisitoriale surveillance des sbires par la révolution, Niemoiowski reparut sur la scène politique avec plus d'éclat que jamais. Sa réputation avait rallié autour de lui non-seulement tous ceux qui admiraient ses vertus et ses talens, mais ceux encore qui embarrassés de leur indépendance, cherchaient un drapeau à l'ombre duquel ils pussent déposer leur fardeau, et suivre sans inquiétude l'impulsion du moteur qui voudrait bien s'en charger. Niemoiowski était ce moteur, car à la noble ambition de guide de consciences, seul peut-être parmi les *constitutionnels* il joignait une étude bien approfondie des lois de son pays, et cette infatigable activité que réclame le double rôle de législateur et de chef de parti.

Nous nous rappellons peut-être qu'à l'avènement au trône de Nicolas, l'opposition avait pris de la consistance, et lorsqu'en 1829 le Czar convoqua la diète, les députés du Palatinat de Kalisz se signalèrent par une résistance à ses volontés, qui leur valut une haute renommée de patriotisme et d'énergie. C'est armés de ces titres qu'ils occupèrent leurs siéges en 1830, et pour éterniser la mémoire de leur tenacité constitutionnelle, tous ceux qui adoptèrent leurs principes furent nommés *Kaliszanie*. C'est dans cette cohorte que consistait la force principale de Vincent Niemoiowski. Elle était comme nous l'avons dit représentée dans l'armée par les généraux Uminski, Morawski et autres. Bien que concentrée dans la diète, elle avait une espèce d'organisation qui tenait du club ; elle tenait le milieu entre la Camarilla de Czartoryski et les associations démocratiques, et comme elles, elle cherchait à influencer les masses. Son cercle d'activité se bornait il est vrai à l'enceinte de la salle des délibérations, mais c'était précisément le poste dominant, et

avec la puissance de ses votes, elle pouvait contrebalancer les intrigues de la Camarilla et la fougue des sociétés patriotiques. Si ses doctrines eussent été moins fausses, Niemoiowki eût pu avec de pareilles armes rendre d'immenses services à son pays; mais quelle application pouvait-il faire de toutes ses ressources, chargé comme il l'était des chaînes qu'il s'était forgées? Le moyen de favoriser une révolution toute de feu et d'enthousiasme, avec les niaises formalités, les contradictions, les anomalies, d'une constitution octroyée par le bon plaisir à la cinquième partie de la Pologne?

Niemoiowski sentait comme homme et comme polonais, que son pays était appelé à donner à l'univers un grand exemple de courage et de justice; que comme lui les victimes de Metternich, d'Ancillon et de Nowosiclow avaient droit aux bienfaits de l'égalité et de l'indépendance; que la seule garantie de liberté que pût donner la fortune à sa patrie, était la réunion de toutes les provinces de l'ancienne république sous la protection des mêmes institutions assises sur de larges bases philosophiques et religieuses. Mais qu'importent à l'histoire les sentimens de l'individu si le législateur dans la crainte d'enfreindre un pacte déjà à demi anéanti, n'a pas osé porter ses regards au-delà du Bug et de la Warta ni redresser les abus de l'ordre social? Qu'importent à l'histoire ses vertus, son énergie et son éloquence personnelles, si au lieu de les employer à accomplir la véritable mission que lui avait léguée son siècle, il tortura sa conviction et sa bonne foi pour défendre des chimères? Car qu'était-ce que cette constitution de 1815, simulacre de concession faite par Alexandre, effacée des pages de la législation européenne par de continuelles violations, rejetée au loin par l'évènement même de la révolution et achevée par l'acte de déchéance?

Aux erreurs propagées de bonne foi se joignent encore pour accuser Niemoiowski et les siens, les abus

de ces erreurs. *Constitutionnel* voulait dire *monarchiste ;* Niemoiowski n'avait pu renier la royauté, quoiqu'il lui eût prescrit des limites; une fois royaliste avoué, il tomba bientôt dans les piéges de la faction de Czartoryski qui se servant des principes monarchiques pour conserver les privilèges, s'empara insensiblement de la complaisante influence des Kaliszanies pour écraser les démocrates. Niemoiowski eut beau croire à son indépendance, les aristocrates le laissèrent paisiblement tonner contre les trônes absolus et les castes privilégiées et ne s'en servirent pas moins de sa résistance au système progressif, pour légitimer leurs efforts, leurs crimes et leurs haines.

Acharné à la défense d'un édifice que tous les partis démolissaient pièce à pièce et qu'il démolissait comme les autres, Niemoiowski fait par la nature, la fortune et les hommes pour briller comme profond législateur, grand publiciste et génie de premier ordre, se réduisit volontairement au triste rôle de gardien de vieilles idées et de doctrines rétrogrades. Sa place dans la postérité était parmi les Mirabeau et les Condorcet; il s'assit par entêtement au milieu de ces groupes d'êtres médiocres, qui n'ont pour bouclier contre le ressentiment de leurs compatriotes, que leurs bonnes intentions et de stériles vertus.

Le troisième membre du gouvernement qui par ses qualités extraordinaires s'était également fait une réputation colossale était le fameux Lelewel. A ce seul nom se réveillent encore aujourd'hui toute l'admiration des républicains, toutes les haines de l'aristocratie, et toutes les persécutions des pouvoirs qui travaillent à la destruction des beaux souvenirs historiques.

Voué depuis long-temps à l'ingrate et pénible carrière de l'instruction publique, en butte aux soupçons des employés du Czar, épié et tourmenté par les fournisseurs de victimes, Lelewel s'était jeté pauvre, exténué de travaux et de souffrances, dans les périls d'une conspiration dont la non-réussite eût infaillible-

ment entraîné sa mort. Environné d'une immense considération, appelé à interpréter les vœux de la jeunesse qu'il avait instruite et du peuple dont il sortait, placé à la tête des masses qui n'avaient que l'alternative de périr ou d'avancer à pas de géant, il avait dès le 29 novembre dû apprécier la prodigieuse responsabilité qui pesait sur lui. L'étendue de ses connaissances répondait à la *radicalité* de ses principes politiques; personne n'avait mieux que lui systématisé les extrémités révolutionnaires et poussé plus loin la conviction de l'excellence de la pure démocratie.

A peine l'ennemi avait-il été expulsé de la capitale, que Lelewel s'était trouvé entouré de ses jeunes compagnons et invité par acclamation, à les guider dans la nouvelle carrière qui s'offrait devant eux. Le premier club ouvert sous sa présidence avait puissamment agi sur l'opinion publique. L'aristocratie, le conseil administratif, Lubecki et les agens de Constantin avaient tremblé devant lui, et malgré leur effronterie, n'avaient pu résister à ses menaces. Si suivant avec ardeur cette première impulsion, le club fut parvenu à donner une direction toute révolutionnaire aux ébats de la multitude, son influence eût égalé son zèle et le génie républicain de Lelewel prenant alors son essor, se fût ouvert une issue. Ses hautes conceptions d'économie politique eussent éclipsé les misérables tatonnemens des aristocrates et des constitutionnels; entraîné dans un champ vaste et libre, le peuple eût déployé toutes ses forces, et au lieu d'avoir à combattre 40,000 soldats, Diébitsch se fût trouvé en présence d'un peuple entier fanatisé par l'espérance et la liberté. Malheureusement, et par une fatalité dont l'histoire offre peu d'exemples, l'aveuglement des partisans de Chlopicki s'était sitôt communiqué au peuple, qu'en l'appelant à la dictature, on avait cru concilier tous les intérêts et satisfaire tous les partis. L'erreur avait été si générale que Lelewel lui-même, ne s'était point défié des événemens et n'avait vu dans l'érection

d'un pouvoir provisoirement absolu, que la création d'une énergique puissance révolutionnaire dans laquelle se résumaient toutes les tendances de l'époque; et lorsque Chłopicki parut tel que l'avaient fait les sermons de Lubecki, les clubs et Lelewel avaient perdu leur prestige.

Les coups d'état frappés par la dictature et l'ouverture de la diète, déconsidérèrent tellement l'opposition non-parlementaire aux yeux du pouvoir, qu'il ne restait à Lelewel qu'à renoncer au rôle de clubiste pour se borner à ses fonctions de député, c'est-à-dire à trahir la confiance de toutes les âmes enthousiastes et généreuses pour s'incliner devant la légalité constitutionnelle, ou bien à se retrancher derrière les bonnets carrés de la vieille ville et regagner par la violence son ascendant révolutionnaire.

La première faute que commit Lelewel fut de n'avoir pas conçu cette vérité; en homme vertueux et profondément pénétré de ses devoirs, il n'hésita pas à se jeter corps et âme dans les rangs de l'opposition, mais il crut devoir en même temps, garder quelques ménagemens envers ses ennemis et rester au poste que lui avait décerné le monopole électoral. Il se ravit ainsi tout ce qui lui restait de puissance révolutionnaire, et de chef du peuple devint simple mécontent. L'influence qu'il exerça successivement dans la diète, comme député, ministre et gouverneur, fut loin de compenser celle qu'il eût exercée comme martyr, et bien que les persécutions de ses adversaires n'eussent rien perdu de leur âpreté, en s'associant à leurs travaux il s'était interdit le droit de se plaindre de leur injustice. Il pouvait les combattre comme homme d'état, mais il ne pouvait plus que gémir comme républicain.

Ses amis et ceux qui voyaient de près les généreux combats de son cœur l'admiraient toujours, mais les masses qui veulent des faits et non des lamentations, ne lui portèrent plus ce dévouement sans bornes qu'il avait su inspirer au début de sa carrière par l'énergie

de sa conduite et le lustre de ses talens. Il dut dès-lors se borner à censurer les actes de ses collègues, et à rallier en un seul faisceau toutes les nuances de l'opposition, afin d'intimider le pouvoir parlementaire par l'accord de ses prosélytes. Là encore, sa tâche fut plus difficile à remplir que ne l'eût peut-être été dans les principes de la révolution, celle de donner des lois au royaume. Avec la décroissance de sa popularité avait nécessairement dégénéré l'importance des associations auxquelles il présidait. Depuis la fermeture du premier club, beaucoup de membres s'en étaient détachés par légèreté ou par dégoût; après la chute de la dictature, le grand club s'était reconstitué et avait demandé à la diète la légalisation de ses séances; c'était trop compter sur sa générosité, car elle connaissait trop bien tous ses vices, pour qu'elle contribuât à l'érection d'un phare qui les aurait signalés. Sa réponse fut celle d'un ennemi; elle déclara qu'elle était le seul club légal et qu'elle ne voulait pas entendre parler de pouvoir hors du pouvoir. Le club fit alors ce qu'il aurait dû faire de suite; il délibéra malgré la diète, et feignit seulement de renoncer à sa première mission régénératrice, en changeant de titre. Ce ne fut plus un club, ce fut une société patriotique. La diète ferma les yeux sur l'existence de cette association, et au fait l'association n'avait plus de quoi l'alarmer, car bien qu'en se défigurant, son intention n'ait pas été de dévier de ses premiers principes, elle se trouva si mutilée par les échecs qu'elle avait essuyés, qu'elle eût envain cherché dans son sein quelqu'élément d'énergie et de puissance.

L'opposition s'était réfugiée dans les journaux; l'ouverture de la campagne avait pour un instant suspendu les débats; les Mochnacki, les Bronikowski, les Zaliwski avaient abandonné la tribune pour défendre l'indépendance nationale; à ces belles âmes dévorées de zèle et d'abnégation, avaient succédé dans la société patriotique, des originaux de l'espèce du citoyen

Golek, déclamateurs de guinguettes, hommes qui n'avaient ni le courage d'agir, ni le bon sens de se taire. Invariable dans ses principes, Lelewel ne cessa de galvaniser par son érudition et sa constance un cadavre que des accidents extraordinaires pouvaient seuls ressusciter, et lorsque tout autre eût déposé une présidence qui n'attirait plus que des ridicules, le généreux républicain partagea le discrédit des clubistes, dans l'espoir de les relever du néant par l'éclat de ses vertus.

En attendant, les suites de la révolution l'avaient chargé de nouvelles responsabilités et de nouveaux travaux. Si d'un côté les audacieux progrès de la faction de Czartoryski et des constitutionnels, avaient circonscrit son autorité dans le cerle de l'opinion publique; si faute d'avoir prévu les conséquences de la dictature et pris hardiment l'initiative lorsqu'il dominait tous les partis, il s'était privé du terrible appui de la puissance physique, d'autre part le calme imposant de sa résistance et la dignité pacifique et solennelle de ses protestations, lui valurent les applaudissemens des gens pui auraient voulu voir triompher la démocratie sans qu'on employât des mesures extrêmes. Ces stériles applaudissemens ne compensaient certes pas la coopération positive des masses, mais ils lui conciliaient la considération des hommes modérés; ce qui grossissait singulièrement son cortège et étendait la sphère de sa popularité.

De là cet empressement de tous les partis à l'épier, à lui demander des conseils, à lui proposer des alliances, à mériter son estime si non son amitié, à briguer sa protection et à ménager la susceptibilité de la jeunesse qu'il remuait à son gré; de là ses nombreuses relations avec les radicaux de tous les pays, la préférence que lui accordaient les agens révolutionnaires dans leurs négociations, le respect qu'il inspirait aux vainqueurs, la confiance qu'avaient en lui les vaincus, les hommages involontaires que rendaient

les aristocrates mêmes à son intégrité et à ses vertus.

Dans la diète, dans le ministère, dans le gouvernement, dans les députations, partout il avait été en société et en face d'ennemis, et cependant ces ennemis maîtres de l'éloigner, avaient cru prudent de ne point le réduire au rôle de chef de parti; mais s'ils n'osaient le heurter de front, ils ne négligeaient aucune occasion de le rendre odieux aux Polonais et aux étrangers. Le corps diplomatique lui en voulait surtout; de Londres, de Vienne, de Paris, de Berlin, de toutes parts les ambassadeurs se plaignaient de la triste influence des clubs et de leur président. Tantôt ils posaient pour base de réconciliation avec les cabinets européens, l'expulsion de Lelewel et la dissolution des associations; tantôt revenant à la calomnie, ils peignaient aux étrangers sous les plus noires couleurs le type de l'intégrité républicaine. Et pourtant tout en bavant sur la réputation d'un homme qu'ils détestaient, ils obtenaient le résultat tout contraire, de lui faire un nom audessus même de son mérite réel. A force de s'obstiner à sa disgrâce et d'attacher de l'importance à son éloignement, ils en firent un grand homme.

Après bien des débats, la diète alarmée par les murmures de l'opposition, réveillée par les gémissemens plaintifs de la Lithuanie, parut, au mépris de toute légalité constitutionnelle, adhérer à la régénération des provinces d'au-delà du Bug et reconnaître leur indépendance. Mieux que toutes ces tardives formalités, l'insurrection de la Samogitie, éclatée sur la fin du mois de mars, légalisa enfin à coups de fusil leur liberté; et la diète, qui attachée à la queue de la révolution ne s'était au moins jamais avisée de nier ce qu'avait fait la révolution, dans cette circonstance comme dans toute autre, posa en grande cérémonie son sceau sur une œuvre qu'elle avait long-temps empêchée.

Alors encore Lelewel devint le pivot de toutes les relations des provinces *trans* et *cis* niémeniennes. En Lithuanie comme à Varsovie, la jeunesse avait donné

le signal. Or qui avait appris à la jeunesse lithuanienne à idolâtrer la liberté, qui lui avait enseigné les droits de l'homme et la gloire de ses ancêtres, sinon cet obscur professeur d'université qui sous les apparences de la routine scolastique, avait été l'oracle et le législateur de ces contrées éloignées? A qui devaient s'adresser les insurgés, sinon à l'homme qui à la tête de quelques âmes supérieures, avait continuellement posé pour première question dans les discussions parlementaires, la délivrance de tout ce qui demandait à être délivré?

Ainsi dans toutes les matières de premier ordre, Lelewel représentait le mouvement, et se trouvait soit par les habitudes de sa vie, soit par ses liaisons, soit par vocation, personnellement intéressé au triomphe des principes révolutionnaires; mais impuissant comme mandataire des électeurs constitutionnels, il pouvait à peine à force de constance, de zèle et de popularité, retarder de quelques instans l'accomplissement des vœux de ses adversaires. Encore lui fallait-il pour ne pas succomber de prime abord tout l'appui de la gauche de la chambre, composée sinon de francs républicains comme l'était Zwierkowski, au moins de patriotes qui comme Ostrowski, Soltyk, Ledochowski et autres, eussent volontiers voté le partage de leur dernier arpent de terre, pour sauver l'indépendance nationale. Que pouvait-il comme député, ministre, membre du gouvernement, en présence d'une majorité absolue qui sourde à toute exclamation d'éloquence, d'enthousiasme et de vérité, se taisait et jetait des boules noires en baillant?

Comme président du club, la seule ressource qui lui restât c'était de marcher le poignard à la main contre la diète, et d'exterminer ceux qu'il ne pouvait convertir. Or il n'est pas donné à tout le monde de bien manier le poignard; c'est un talent qui ne s'acquiert pas quand il n'est pas inné.

Tels étaient les trois principaux caractères de notre

révolution, auxquels par une terrible fatalité, il manquait pour être utiles au pays, ou la volonté ou le pouvoir de bien faire. Tous trois chefs de partis, ils formaient la quintescence de la diète, et reproduisaient exactement dans le gouvernement les actes de la représentation nationale. Les deux autres membres du quintumvirat, l'un, privilégiste grand admirateur de Czartoryski, l'autre, constitutionnel pendant de Niemoiowski, jouaient des rôles secondaires et n'avaient en effet été admis au conseil que pour donner la majorité aux rétrogrades et aux stationnaires. Souvent le généralissime venait jeter son épée dans la balance et alors il paraissait être le souverain ; tout s'inclinait devant lui. Quelquefois cependant la lutte s'engageait entre lui, le président et Barzykowski d'une part, Morawski et Niemoiowski de l'autre, mais ces deux partis finissaient ordinairement par se faire des concessions aux dépens de la démocratie restée sans représentation dans le conseil.

Barzykowski était un homme probe, instruit et jouissant de beaucoup de considération comme particulier; mais en même temps grand défenseur des priviléges et de la monarchie. C'est lui qui avait élaboré la constitution quasi-monarchique qui régissait la Pologne; c'était son plus beau titre de gloire, et certes il n'avait pas dequoi être fier; il était au reste peu apte aux immenses travaux qu'exigeaient ses hautes fonctions. Morawski lui était bien supérieur en talent, en activité et en énergie. Inébranlable dans ses résolutions, érudit, homme de lettre, d'esprit et de société, il servait avec chaleur les Kaliszanies qui l'estimaient autant que Niemoiowski et qui le sachant capable d'éviter également les piéges de la Camarilla et l'entraînement de l'ivresse populaire, en faisaient leur organe dans les circonstances les plus délicates.

Les attributions du gouvernement national étaient encore assez étendues pour qu'il pût avec de l'accord et de la vigueur, suppléer aux vices de sa nature par

l'ensemble de ses travaux. Vraie royauté collective irresponsable, il était chargé du pouvoir exécutif dont il confiait l'application à ses ministres responsables. Il était comme nous l'avons déjà observé, autorisé à frapper monnaie, à présider au recouvrement des deniers publics, à conclure des traités commerciaux avec les puissances étrangères, à nommer les généraux, les ministres, les agens civils, enfin à decerner la croix de commandeur et la grand'croix de l'ordre militaire. Il lui manquait pour égaler en autorité le roi constitutionnel imposé au royaume par la charte de 1815, *le veto*, le droit de conclure les traités politiques, la paix et la guerre avec l'étranger, celui de nommer les sénateurs et de diriger les opérations de la guerre.

Des six départemens du ministère, dont l'exercice absorbait presqu'en entier le travail du gouvernement, les finances, la guerre et surtout les affaires étrangères captivaient spécialement sa surveillance. Lorsque les membres ne dépensaient pas leur temps en chicanes de parti, c'était ou sur l'administration intérieure, ou sur les rapports extérieurs que se portaient leurs vues. Pendant que Lelewel entretenait des relations suivies avec les conspirateurs lithuaniens, que Niemoiowski et Morawski travaillaient à dominer les délibérations de la diète par l'intermédiaire de leurs frères ou leur propre influence et celle de leur parti, Czartoryski aidé de Gustave Malachowski provisoirement attaché aux affaires étrangères, cherchait à exciter les sympathies des cours de Vienne, de Londres, de Paris, de Stockolm et du Divan. Mais envain il implorait grace et protection; partout l'intérêt commun de la grande famille des rois l'emportait sur les plus puissantes considérations; tous les cabinets étaient intimement liés à la cause de l'autocrate et les efforts de notre corps diplomatique ne furent même nulle part accueillis avec les égards dûs au malheur et à l'héroïsme.

Bientôt le généralissime sacrifiant de précieux instans à des correspondances du même genre, s'unit au

prince-président pour déterminer la France et l'Autriche; sinon à favoriser par la force le triomphe de notre armée, au moins à intimider le Czar par des menaces. Mais bien que pour se débarrasser de relations qui commençaient à l'importuner, et qui d'ailleurs déplaisaient au roi son maître, M. Sébastiani eût engagé Skrzynecki à temporiser et à ne pas répandre de sang inutilement, le généralissime en fut pour son temps perdu et ses lauriers flétris. Aux bruyantes allées et venues de nos agens, aux courses mystérieuses des courriers, on eût dit que simples puissances démonstratrices, l'armée et le peuple n'étaient plus sur pied que pour donner du poids aux exigences de nos ambassadeurs. Cependant Plater et Kniaziewicz envoyés à plusieurs reprises à Paris; Niemcewicz, Jelski, Walewski expédiés à Londres; Wolicki rappelé de Paris après la bataille de Grochow, pour influencer le Divan; Zaluski chargé d'alarmer la cour de Suède; plusieurs agens secondaires enfin partis pour Vienne et Berlin, avaient tous complètement échoué dans leurs missions. Ce qu'il y a d'inconcevable c'est que rien ne décourageait nos diplomates et que soit amour-propre, soit obstination, ils préféraient attribuer leurs disgraces aux prétendues imprudences de Lelewel et des démocrates, aux insurrections trans-niéméniennes et aux formes encore trop républicaines de notre gouvernement plutôt qu'à l'inimitié des cabinets et à l'égoïsme des rois, seuls et véritables motifs de l'abandon auquel nous vouait l'univers.

Tant soit peu familiarisés avec les principes du pouvoir exécutif d'alors, il est temps d'examiner les travaux du pouvoir législatif, et de sonder le réservoir d'où émanait une partie des inspirations du gouvernement national.

La diète qui, depuis les derniers événemens de février, s'était déclarée en permanence et avait décidé que les deux chambres réduites au *petit complet* par l'absence d'un grand nombre de membres, délibéra-

taient réunies, eût pendant la seconde époque de la révolution deux grandes questions à résoudre : la première, posée par l'opposition, était relative à de hautes considérations sociales et spécialement au morcellement des grandes propriétés foncières et à l'amélioration du sort des paysans; l'autre ultérieure et née des conséquences de l'insurrection lithuanienne, avait en vue la légalisation de cette insurrection et le développement qu'il convenait de lui donner.

Ces graves matières étaient, en quelque sorte, la pierre de touche des capacités de la diète. Pour la première fois elle entrait dans le champ des réformes sociales, et si cette assemblée eut réellement représenté la nation, elle n'eût pas hésité à terminer d'un trait de plume l'œuvre de régénération commencée par la diète constituante de 1791; mais dans l'examen de cette profonde matière, comme dans tout ce qui n'était pas pur effort d'indépendance ou de dévouement personnel, les chambres se montrèrent si fort au-dessous de leur tâche, qu'on dut les prendre tout au plus pour ce qu'elles étaient, c'est-à-dire pour interprètes des volontés des électeurs privilégiés par la charte de 1815.

A l'approche de l'ennemi sous les murs de la capitale, les sénateurs tous évêques, castellans, palatins, riches égoïstes, créatures d'Alexandre et de Nicolas avaient abandonné leurs postes sous différens prétextes, et étaient allés se réfugier dans leurs diocèses, dans leurs terres, à Czenstochowa, à Miechow, à Crakovie et même à l'étranger. Un certain nombre de nonces et de députés les avait imités; d'autres entraînés par une ivresse belliqueuse, s'étaient jetés dans les rangs de l'armée. Niemcewicz secrétaire du sénat, s'était rendu à Miechow avec les archives de la représentation nationale, et on parlait déjà de former dans cette ville une diète qui par son éloignement du théâtre de la guerre, pût être à l'abri de toute influence.

Par suite de ces événemens, les séances furent interrompues et les délibérations ne recommencèrent que

lorsque la panique fut un peu dissipée. Alors les chambres s'étant vues dégarnies d'un grand nombre d'aristocrates et d'immuables constitutionnels, le groupe qui n'avait quitté les bancs ni pour éviter l'ennemi, ni pour le combattre corps à corps, se trouva nécessairement composé en majorité d'hommes mieux pénétrés de leur mission, que ne l'étaient les déserteurs et les sabreurs. Ils durent profiter de l'absence des privilégistes pour essayer de faire passer les lois révolutionnaires. C'est alors que plusieurs nonces de la nuance la plus prononcée de l'opposition, demandèrent qu'on songeât enfin à rendre propriétaires la masse des paysans, les Juifs et la pauvre noblesse, par la distribution des biens nationaux et le partage des grandes propriétés foncières. C'était proposer ce qu'on nomme vulgairement la *loi agraire*; c'était de plus, ramener les esprits sur une nécessité depuis trop long-temps sentie, pour que dans une chambre même de monopole, on osât la combattre ouvertement; aussi, bien qu'assez mal disposée envers les novateurs, l'assemblée parut d'abord favorable à la motion. On s'occupa aussitôt de l'armée; dès le 19 février une distribution de terres de la valeur de dix millions de florins avait été accordée sans discussion aux officiers et soldats. Un assez grand nombre de propriétaires avaient garanti à leurs fermiers armés pour l'indépendance, la pleine et entière possession des terres qu'ils cultivaient; mais ces concessions partielles ni ordonnées ni sanctionnées par la diète, ne portaient aucune empreinte législative et démontraient plutôt le désintéressement de quelques particuliers, que la tendance des hautes classes de la société vers une réforme radicale et universelle.

Après qu'à la suite des batailles de Wawer et de Grochow, la diète eût dans les journées du 26, 27 et 28 février, sanctionné la nomination du généralissime, réglé le départ des fonctionnaires publics à l'approche de l'ennemi, et convoqué les colléges électoraux destinés à réélire les autorités communales et le

nouveau tiers de la diète, elle reprit les délibérations relatives au droit de propriété.

Le nombre des nonces était singulièrement diminué; le sénat n'était plus représenté dans les chambres réunies que par trois membres et souvent même par un seul. L'opposition qui était peu entamée crut l'occasion propice pour signaler son énergie. En effet si elle eut réussi à achever ces grands travaux avant la réorganisation du grand complet, elle eût peut-être réalisé ses projets; mais soit prédestination, soit hasard, soit nonchalance, il se trouva toujours quelqu'obstacle imprévu, quelque décision réputée plus urgente, pour retarder l'examen définitif des matières en rapport avec les réformes sociales. Et lorsque les triomphes de l'armée mirent fin aux alarmes et par conséquent aux *decisions urgentes*, les nonces et les sénateurs qui s'étaient éloignés, ayant réoccupé les bancs, la majorité se trouva de nouveau assurée aux privilégistes, et les plans des réformateurs furent ajournés, entravés, puis enfin rejetés. Les lois que les démocrates arrachèrent aux chambres en faveur des plébéiens, furent réduites à si peu de chose, que l'on dut les considérer plutôt comme réglemens temporaires et administratifs, que comme base fondamentale d'un nouvel ordre.

Après bien des débats, l'attention des chambres se fixa sur les biens nationaux. Il s'agissait de savoir si on assurerait leur possession aux fermiers qui en cultivaient les terres, ou bien si on les céderait à des acquéreurs. Le nonce Szaniecki soutenait que les fermiers devaient y être regardés comme
temps immémorial, ils av
les diétines. Zwierkowski et
position ajoutaient qu'il y
contester aux fermiers des
de propriété sur les terr
sueur, il fallait accorder les
paysans de toute la Pologn
[illegible]

tous ces généreux efforts se brisèrent contre la mauvaise volonté de la majorité parlementaire.

De nombreuses difficultés vinrent successivement s'offrir à l'appui de l'obstination des malintentionnés. Les lois financières, l'administration intérieure, l'organisation de l'armée, étaient de nouvelles occupations par lesquelles ils parvenaient à éluder la question de propriété; et quand poussés à bout par les tribuns du peuple, ils se sentaient forcés à s'expliquer franchement sur les motifs du refus d'adhérer à une décision qui paraissait si juste et si urgente, ils se rejétaient alors sur le bouleversement universel qu'occasionneraient les partages des terres, sur les entraves qu'en éprouverait la perception des impôts, sur l'extrême délicatesse d'une matière qui intéressait les propriétaires; comme si la misère de millions d'hommes n'était pas le plus terrible des bouleversemens; comme si tous les impôts de l'univers pouvaient compenser les forces ravies à l'état par l'expropriation de l'immense majorité de ses citoyens; comme si les intérêts des privilégiés, malgré toute leur delicatesse, ne devaient pas le céder à l'intérêt des masses!

L'effroi s'était enfin dissipé; les beaux jours étaient revenus, et avec eux les nonces et les sénateurs de la droite. On avait voté la séparation des chambres et la classification des divers projets qui affluaient de toutes parts sur les bureaux de la diète.

Les projets relatifs au droit de propriété avaient été mis au premier rang; mais indépendamment du nouvel appui qu'acquéraient les ennemis de la motion par la présence des nouveau-venus, une foule de règlemens secondaires vinrent brouiller l'ordre des délibérations, et les réformes sociales se trouvèrent encore différées, puis enfin vouées à l'oubli. De temps à autre les députés de la gauche exhumaient leurs vieilles propositions, et semblaient rappeler la diète à la hauteur de sa mission et aux devoirs que lui imposaient son mandat et son siècle; mais toujours rebutés par de fu-

tiles observations ou par des marques non équivoques d'improbation, ils finirent par se taire et gémir en silence.

Des reproches qu'adressera la postérité à la diète de 1831, celui de n'avoir rien fait pour la classe la plus nombreuse, la plus dévouée et la plus pauvre de la société, pèsera sur elle comme un anathème de réprobation. A travers un demi-siècle de tourmente et de calamité, toutes les provinces d'en-deça du Bug et du Niemen, alternativement soumises aux Prussiens, aux Autrichiens ou à Napoléon, avaient fait plus ou moins de progrès dans la carrière des grandes réformes sociales. La constituante de 1791 avait posé la base d'une émancipation graduelle; Kosciuszko avait réalisé une partie de ces théories, et la constitution de 1807 avait achevé cet ouvrage, en appliquant son sceau sur ce qui jusqu'alors avait été plutôt toléré qu'ordonné. La charte de 1815 aussi libérale que le pouvait être une faveur czarienne, en portant plus loin qu'en quelque pays que ce fût le cens d'éligibilité, avait fort généralisé l'idée de l'universalité électorale; et au-de là de cette large prérogative, il n'y a plus que des questions de propriété. Le grand-duché de Posen et la Galicie, avaient gagné en égalité et en morcellement de propriétés foncières ce que leurs despotes leur avaient refusé en droits électoraux, et hors la Lithuanie et les provinces du midi écrasées sous les Ukases, la Pologne avait malgré son abaissement et ses malheurs, marché assez vite dans la voie de la régénération sociale, pour qu'en 1831, elle ne fût plus réduite à se traîner à la remorque des autres peuples.

Elle devait profiter de son indépendance pour atteindre par un dernier et puissant effort, le but auquel elle courait depuis soixante ans. Il n'est pas vrai d'ailleurs que pour parvenir à un degré donné de perfection législative, une société soit forcée de ramper à pas de tortue dans l'ornière que lui ont tracée les peuples qui l'ont précédée dans la même carrière. Le peu-

ple qui marche à la tête de la civilisation, marche, travaille et souffre pour tous; c'est le grand rédempteur du genre humain dont on s'approprie l'héritage, et qui, épuisé de gloire et de souffrances, meurt ordinairement à la fleur de l'âge pour céder sa place au plus hardi ou au plus avancé. Pour développer le génie d'une nation, il ne faut souvent qu'un hasard ou qu'un homme; heureuse alors si elle n'a rien édifié d'inutile! Il ne lui reste rien à renverser pour gagner de l'espace; elle tend tous ses muscles, et d'un bond déchire ses langes, dépasse les siècles, devance ceux qui la précèdent, ceux qui l'entourent et ceux qui la suivent, résume en elle l'expérience du passé, la fortune du présent et l'espoir de l'avenir.

C'était la situation de la Pologne en 1831. Ne le comprit pas qui le pouvant, ne rendit pas ses citoyens égaux aux yeux de la nature, en leur accordant la possession des terres qu'eux et leurs pères avaient cultivées comme fermiers, et qu'à la honte de dix siècles de ténèbres et de barbarie, leurs aïeux avaient en serfs fécondées de leur sueur et de leurs larmes. Car pourtant, cette tâche était réservée à la diète d'alors. Sa mission était trop bien tracée pour qu'elle pût la méconnaître; elle ne pouvait demander l'indépendance sans y intéresser ceux dont l'appui était indispensable pour la conquérir. Les questions de liberté et de propriété étaient tellement liées ensemble, que c'eût été un prodige de résoudre l'une sans l'autre; et reniant son rôle de régénératrice, la diète reniait celui d'indépendante.

Mon lecteur trouvera peut-être inconséquent d'exiger d'une assemblée qui ne représentait que des privilégiés, le dévouement et l'énergie d'une diète constituante; mais outre que c'était un motif pour lui substituer une autorité toute révolutionnaire, l'étude de notre histoire lui démontrera qu'elle n'était pas la première assemblée privilégiée, appelée à décider du sort des Parias, et que celle de 1791, issue de formes moins démocratiques encore, sut sacrifier les intérêts

de ses mandataires au bien général; et accorder à la bourgeoisie et aux paysans des droits dont la noblesse était encore plus jalouse que de ses propriétés.

D'ailleurs pour apprécier l'étendue de l'accusation qui pèse sur la diète de 1831, il faut examiner jusqu'à quel point une réforme sociale est praticable en Pologne.

En divisant les peuples bien connus en religieux, rationnels et patriarcaux, caractères originels que n'ont pu effacer ni les siècles ni les révolutions, la Pologne se trouvera classée parmi ces derniers. *Si la raison et l'intérêt* ont guidé les Occidentaux à travers les orages de l'histoire, si les Orientaux doivent à la force de leurs *croyances* tous ce qu'ils ont fait de grandiose et d'héroïque, les Slavons et principalement les Polonais, ont à l'abri de leurs *mœurs*, bravé l'influence de la tyrannie, et conservé, en dépit de toutes les puissances terrestres, cette profonde empreinte de nationalité, qui leur a laissé dans la servitude, toutes les vertus d'un peuple libre.

Avec une législation inintelligible, une anarchie permanente, une théorie gouvernementale pire que la féodalité, la Pologne ne connut dans des siècles où le fanatisme et la féodalité désolaient le globe, ni auto-da-fés, ni révoltes de vilains. Ses mœurs lui tenaient lieu de lois, de génie et de philosophie. Avec des priviléges bien plus étendus que ceux des seigneurs féodaux, une force matérielle et une autorité que personne ne lui contestait, la noblesse polonaise abusa moins de sa puissance, que les autres castes privilégiées de l'Europe.

Quoiqu'en disent les historiens qui, faute de meilleurs renseignemens, ont mis à contribution le savoir des grenadiers de la grande armée, le sort des serfs polonais a été moins pénible que celui des nègres et des serfs occidentaux; car si la loi permettait au noble polonais d'être le tyran et le bourreau de ses esclaves, les mœurs, seule loi qu'il respectât, lui ordonnaient

d'en être le père ; aussi n'en déplaise à M. Krempowiecki, bien que le paysan polonais ne le cédât en bravoure ni aux vilains français, ni aux noirs du Nouveau-Monde, je ne sache pas qu'il fût jamais réduit à chercher dans un noble désespoir, le moyen de se soustraire à d'insupportables tourmens.

Le temps marcha ; la philosophie réclama ses droits ; chacun l'interpréta à sa manière ; mais partout on lui rendit hommage. En Angleterre, en France, la raison et l'intérêt armèrent les opprimés contre les oppresseurs ; en Pologne, les mœurs imposèrent aux oppresseurs le devoir de relever les opprimés ; dans les pays où il n'y avait ni mœurs ni raison, comme en Russie, en Prusse et en Autriche, des êtres supérieurs par leur génie aux oppresseurs et aux opprimés, donnèrent aux uns et aux autres un peu de bien-être au nom de la philosophie dont ils se disaient interprètes et beaucoup d'esclavage au nom de la royauté qu'ils exploitaient ; alors parurent un Pierre le Grand, un Frédéric le Grand, un Joseph II.

À part la tolérance religieuse, l'égalité devant la loi fut la base de toutes les réformes. La grande charte des Anglais, l'œuvre de l'assemblée constituante, la constitution du 3 mai, les deux premières créées par les plébéiens contre les privilégiés, la dernière créée par les privilégiés pour les plébéiens, respirèrent le même esprit, et, par des voies différentes, atteignirent au même but. Resta à régler partout l'égalité aux yeux de la nature, c'est-à-dire l'égale répartition des propriétés et des droits qui en résultent, notamment de celui de n'obéir qu'aux institutions que l'on a faites, ou contribué à faire, par des représentans nommés par soi-même ; car il est incontestable que pour être électeur il faut être propriétaire, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a que les propriétaires d'aujourd'hui qui aient droit d'être électeurs, mais bien que tout homme doit être propriétaire, puisqu'il faut à la société cette garantie de ses

bonnes intentions, pour qu'elle l'admette à l'exercice de droits que d'autre part, aucune puissance n'a la liberté de lui ravir.

Le peuple qui, par quelque moyen que ce soit, aura le plutôt résolu ce problème, aura atteint au dernier degré de perfection sociale, et dès-lors, ses progrès ne consisteront plus que dans la communication qu'il en fera à ses voisins. Il est à savoir si les Occidentaux armés de leur civilisation née de la raison et de l'intérêt, sont plus près de l'égale répartition des propriétés et des droits électoraux. que les peuples qui pour toute civilisation n'ont que leurs mœurs ou à peu-près; ce qui en d'autres termes veut dire, si la réalisation de la loi agraire est plus praticable en Angleterre, en France et en Allemagne, que dans les pays slavons qui avant d'être à même de manifester leur volonté, ont encore leur indépendance à reconquérir.

A cette dernière entrave près, la Pologne en a peu à briser pour offrir à l'Univers le singulier spectacle d'une nation à demi-civilisée, devançant d'un seul saut toute la civilisation européenne. C'est que ses mœurs lui tiennent lieu de cette corruption et de cette complication d'intérêts que l'on appelle civilisation, et d'où il y a si loin au *dévouement* que réclame l'égale répartition des propriétés.

Entassés en trop grand nombre sur un sol qui ne produisait pas assez pour les nourrir, et forcés de suppléer par l'industrie aux richesses de la nature, les Occidentaux ont attaché à leurs propriétés une valeur relative aux peines que leur a coûtées leur acquisition. De là, la difficulté de les faire renoncer à ce qu'ils possèdent. Si en se mêlant de répartitions, la convention fut parvenue à appliquer à la France la loi agraire dans toute son étendue (application qui d'ailleurs n'entrait pas dans ses principes) la postérité eût béni sa mémoire et les autres peuples se fussent inclinés devant son génie. Mais en distribuant les biens nationaux aux acquéreurs, elle ne fit qu'augmenter le

nombre des privilégiés, c'est-à-dire établir entre les propriétaires et les dépossédés, un équilibre qui devînt une éternelle garantie d'inégalité; car pour réaliser la loi agraire, il faut ou convertir ou égorger, toutes choses devenues plus difficiles depuis le morcellement des propriétés, puisqu'en multipliant les propriétaires, on les a en même temps rendus et plus jaloux de leur prérogative et plus capables de la défendre.

Un obstacle encore plus antipathique à la loi agraire, s'il se peut, c'est en Occident *la concurrence*, le luxe et la complication d'intérêts, principes vitaux des peuples industriels, c'est-à-dire des peuples forcés à amuser et à corrompre l'Univers pour en tirer leur subsistance. Ne donner à l'Angleterre, à la France, à l'Allemagne, en échange de leur industrie, qu'un sol qui ne peut suffire à leurs besoins, c'est substituer la misère universelle aux misères individuelles; amalgamer les institutions toutes patriarcales de la loi agraire aux systèmes d'intérêt et d'émulation industriels, c'est tuer tous les deux; et la seule voie régénératrice qu'ait pu tracer la civilisation aux peuples occidentaux, est une carrière de granit qu'il faut exploiter à pas de tortue, avant d'en extraire la paix et le bonheur.

A la durée de ce que les Saint-Simoniens appellent l'époque critique, au nombre des lois, des constitutions, des systèmes élaborés dans les vastes cerveaux des réformateurs, à l'immensité de la lice législative toisée, parcourue, battue dans tous les sens par tous les génies de l'Occident, ne dirait-on pas que ces peuples sont au terme de leurs travaux? Et cependant qui ne voit pas que semblables au fellah égaré dans les solitudes de Sahara, ils prennent les reflets du soleil pour les ondes du Nil, et s'éloignent chaque jour de leur but en croyant toucher à la rive.

C'est que réduits par l'implacable nature à vivre au jour le jour, ils ne cherchent qu'à satisfaire les exigences du moment, et sacrifiant le bonheur de leur postérité aux intérêts de leur époque, ils laissent toujours à la génération suivante tout un monde à dé-

faire et tout un autre à recréer, ou ce qui est pis encore, ne lui lèguent que de nouveaux besoins et de nouvelles chimères. C'est bien là le régime de la raison; car jouir de la vie est tout ce qu'elle commande, et quiconque veut jouir de la vie n'a guères le temps de songer à l'avenir.

La Pologne qui raisonne moins et qui sent plus, n'a pas comme Pénélope filé d'inutiles tissus pour ne laisser à ses enfans que la peine de les défaire. Successivement affublée par la violence de lois saxonnes, prussiennes, russes, françaises, elle a su sous ces enveloppes étrangères conserver une constitution originelle et indestructible : ce sont ses mœurs. Elle a su armée de cette seule égide se passer de toutes institutions écrites, ou repousser toutes celles qu'on lui imposait. Avec ses mœurs, elle peut sans tailler dans le roc de la société, sans recourir aux échafauds, sans déchirer ses entrailles, atteindre au dernier degré de la perfection législative. Pour établir la loi agraire, elle n'a ni industrie à anéantir, ni limites à étendre, ni luxe à déraciner, ni intérêts à choquer, ni superflu à bannir, ou si de tout cet attirail *de civilisation*, elle a à rejeter loin de ses foyers quelque semence contagieuse importée dans son sein par la tyrannie et l'influence de ses voisins, elle pourra le faire sans s'attaquer à sa propre existence ni ruiner ses fondemens.

Avant d'être rendus à leur égalité originelle, les Occidentaux ont à démolir tout ce qu'ils ont élevé avec tant de fatigues et de fracas. Il n'y a pas parmi eux un homme sensé qui veuille renoncer à ce qu'il doit à ses efforts, pour courir après ce que lui a refusé la nature, et ils s'en consolent en appelant civilisation, l'obstacle qui les sépare de l'ordre auquel leur qualité d'homme leur ordonne cependant d'aspirer.

Par la même raison, la Pologne toute dans ses chaumières, dans ses forêts, dans ses plaines immenses et fertiles ne peut et ne doit avoir d'autre législation que

des mœurs, d'autre industrie que l'agriculture, d'autre civilisation que la liberté. Ce
qu'il faille renoncer aux invent
l'aisance, mais bien qu'elle ne sac
de la nature aux richesses de l'inc
ne sont qu'un supplément par le
famés donnent le change à leurs
fout aux dépens des peuples fort
beaucoup de terre et peu de bras
arracher à la terre tout ce que la
il faut que tous les cultivateurs y
téressés et qu'elle mette un haut
l'uniformité des occupations, l'a
qu'il faut à l'homme pour vivre
la rareté de l'argent, cet élément
tude et de discorde; la simplicité
meur douce et joviale du paysan
temps immémorial transformé les
familles qui labourent, récoltent
commun.

Les terres que l'on cè
de leurs travaux n'ont qu'
session entière et légitime
deviennent propriété. Le
lage cultivées en commun
tendans éclairés et armé
propriétaires, produiraie
produisent comme conces

Ce que gagnera la Polo
c'est que la plus radical
sans commotion, sans ala
main de ce mémorable év
de la veille. La bande joy
bourer le champ commu
veille labourer ceux du pr
village entonnera la vieil
les semailles; mais au li
des ordres, de la cloche

vail, on ne verra qu'un ami payé pour donner des conseils; et le cultivateur ne partageant plus le fruit de ses labeurs avec le riche fainéant, trouvera au bout de l'année après la distribution des produits récoltés en commun, de quoi réparer sa chaumière, puis bâtir une maison en briques, habiller sa famille et boire de l'hydromel.

Il n'enviera pas au juif les écus à l'effigie du roi Guillaume; car pour les dépenser il faut aller à la ville, et le magasin de la communauté situé à cent pas, accomode mieux mon homme qui n'aime pas se déranger, si ce n'est pour danser la cracovienne ou élire son député. Alors même il serait bien sot de se charger d'écus, quand sous l'ormeau où l'attend sa bien-aimée ou dans la plaine émaillée de bannières, l'intendant a reçu l'ordre de transporter les bœufs égorgés la veille et de quoi soûler toute une diétine électorale.

Il n'abusera pas de la liberté, il ne lapidera pas les incrédules; car de la chaire et de la tribune bâties de planches polies dans la grande salle du cabaret, ne retentiront ni discours perfides, ni sermons fanatiques. On lui lira le Contrat Social et le Vicaire savoyard, les paroles d'un croyant, le Livre des pélerins polonais et Pan Podstoli; puis quand les harangues, les sermons et les lectures l'ennuieront, il consultera ses camarades, renversera la tribune et buvant à l'égalité, à Jésus-Christ et à sa belle, il racontera ou écoutera l'histoire du cordonnier Kilinski et celle du fournisseur de canons.

Trop vieux pour apprendre à lire, il laisesra ce soin à ses enfans; il ne se défie pas d'ailleurs de ce qu'a dit son député à la diète de Varsovie; car cultivateur comme lui, il n'a pu trahir les intérêts de la commune qu'en trahissant les siens; et puis son député n'a pas eu grand'-chose à faire; il n'a eu ni roi à solder, car la Pologne est roi elle-même, ni budget à voter, car la nation ne paie pas d'impôts. La république n'a besoin ni de

sbires, ni de ministres, ni de fonctionnaires salariés. Chacun fait ses affaires comme bon lui semble et avec qui bon lui semble. La république ne craint pas l'émeute; et quand il se forme des attroupemens pour huer une courtisane ou un agioteur, quand au sortir des guinguettes les partis s'échauffent et se menacent, la querelle se vide à coups de poing, et le lendemain la république n'en est pas moins debout.

Tout homme est né soldat; il s'exerce ou ne s'exerce pas, mais quand à la parade du dimanche il fait rire de sa maladresse, il en est pour sa honte, et aucune fille ne veut danser avec lui, car avant tout, la Polonaise veut qu'on sache la défendre contre les cosaques et les Autrichiens. Le mot *procès* est rayé du dictionnaire; la terre n'étant à personne, les fruits étant à tout le monde, on ne se vole pas soi-même; et quant aux disputes, elles sont rares; des cultivateurs n'ont pas de sot amour-propre; et à supposer qu'elles aient lieu, si on ne peut pas s'arranger à l'amiable ou à coups de sabre, on s'adresse au conseil de la commune nommé par soi-même; on lui obéit comme à Dieu; comme Dieu il ne peut abuser de son pouvoir, parce que comme Dieu il cesserait de le posséder à l'instant où il en aurait abusé.

Tout le monde contribue aux travaux publics, non par de l'argent qui n'a ni muscles ni intelligence, mais par soi même. Les arsenaux se garnissent, les chemins sillonnent les forêts, des vaisseaux sont lancés des chantiers de la Baltique, tout par tout le monde et pour tout le monde. La Pologne n'a ni douanes, ni frontières, ni prisons, ni tribunaux; les communes excluent de leur sein et bannissent les hommes qui lui déplaisent, parceque l'injustice cesse d'être injustice quand elle est voulue par la majorité. Chinois, Français, habitans de la lune, républicains, chouans, sbires de la sainte-alliance, mahométans, catholiques, saint-simoniens, tout être vivant peut parcourir le pays dans tous les sens, s'établir où il veut et faire ce qui lui

plait ; si la nature a confié aux Polonais le soin d'exploiter les riches vallées qu'encadrent la Mer Noire et la Baltique, l'Oder et le Dnieper, elle ne les en a rendus que fermiers et non propriétaires ; d'ailleurs ce n'est pas la terre qui leur manque.

Les fabriques ne cesseront pas d'être fabriques ; car qui ne voudra pas cultiver la terre, ira à la ville, travaillera et sera nourri par les communes qu'il logera, meublera ou amusera. L'argent ne cessera pas d'être de l'argent, car l'imbécille qui au lieu de se baisser pour prendre ce qui lui appartient, voudra jeûner pour avoir le plaisir de regarder le portrait de quelque bourreau couronné, pourra bien le faire.

La Pologne ne battra pas monnaie ; tout le monde aura le droit de donner au métal la forme qui lui plaira, mais il n'en sera pas moins obligé de remplir ses engagemens avec la commune, d'aller à la charrue quand son tour viendra, de loger et d'être vêtu comme les autres, sous peine d'être exclu de l'association. Si les fainéans trouvent quelque commune qui veuille bien se charger d'eux ; si les danseurs de corde, les jolies femmes et les avocats parviennent à faire valoir leur adresse, leurs charmes et leur bavardage, si les professions inutiles réussissent à vendre leur inutilité, tant mieux pour eux ; il est bien permis à une association qui a rempli tous les devoirs de l'homme, de partager avec qui bon lui semble les produits de ses sueurs.

La diète ne sera qu'une sentinelle ; ses devoirs se borneront à veiller ou a peu-près ; car bien que toute puissante, qu'ordonnerait-elle ? Et lorsque le canon d'alarme aura retenti, en dix jours trois millions de soldats seront sur pied, la république sera proclamée en danger, la souveraineté populaire sera déposée entre les mains d'un Dieu individuel ou collectif ; mais dictateur, consulat ou comité de salut, son autorité aura cessé avec le danger.

Tout cela se fera sans bruit et sans boucherie ; ou s'il y a boucherie, elle sera brève et décisive ; car le

nombre de ceux qui y perdront, comparé à celui de ceux qui y gagneront, est trop minime pour que les injustes puissent opposer résistance. Tout le monde restera à sa place; le partage des terres n'entraînera ni transplantation de populations, ni échange de propriétés, ni désorganisation sociale; les travaux ne seront ni suspendus, ni classés, ni ordonnés; car ce qui se fera trois jours après la réforme, se sera fait depuis dix siècles, avec la différence seulement que les blés et les troupeaux, que tous les soirs les employés du propriétaire enfermaient dans ses greniers et ses bergeries, passeront au dépôt de la communauté. La Pologne n'ayant pour toute richesse que ses campagnes, pourra tout sacrifier aux campagnes sans se suicider.

Quand une réforme sociale est proposée par une voix qui a l'intime conviction de l'excellence de ce qu'elle propose, de ces trois choses une advient : ou les privilégiés prennent l'initiative et font, ou ils se taisent et laissent faire, ou ils empêchent qu'on fasse et résistent. Or, si dans le premier cas la générosité est sincère, si dans le deuxième les réformateurs sont les plus habiles, et dans le troisième les plus forts, de proposition le projet devient loi et de loi ordre.

La Pologne a à choisir entre ces trois ressources; mais qui connaît son histoire et ses mœurs, doit prévoir que l'initiative viendra d'en haut, comme elle en est venue en 1791, lorsque la noblesse immola ses énormes prérogatives aux exigences de son siècle; comme en 1794, lorsque les seigneurs déchaînèrent leurs serfs à la voix de Kosciuszko; comme en 1806, lorsque les riches armèrent et salarièrent les pauvres pour défendre la commune indépendance; comme en 1815, lorsque les propriétaires s'attachèrent à l'amélioration du sort de leurs fermiers; comme en 1817, quand la noblesse lithuanienne brava le courroux d'Alexandre, afin d'obtenir l'émancipation des âmes; comme en 1831, enfin, lorsqu'en Pologne, devançant les tortueuses idées de la diète, un grand nombre de propriétaires assura

à ses fermiers la légitime possession de leurs fermes, qu'en Lithuanie la noblesse jura aux pieds des autels, égalité et fraternité aux serfs et aux hommes libres.

Après tant d'actes de désintéressement, les privilégiés n'ayant plus qu'un pas à faire, pour terminer une grande œuvre, ce n'est pas devant un dernier sacrifice qu'ils recaleront ; de tous ceux qu'ils ont faits au bien général, il ne sera ni le plus pénible ni le moins glorieux. Il y a plus : il sera unique dans l'histoire des peuples, et comme toutes les révolutions faites par les grands en faveur des opprimés, il en produira les bienfaits sans en engendrer les malheurs.

Mais si déjouant tous les calculs des probabilités, si mus par des principes étrangers à notre organisation sociale, si, à la honte de notre siècle, reniant les vertus de trois générations moins éclairées qu'eux, si dis-je, imitant l'égoïsme et l'orgueil des privilégiés occidentaux, les propriétaires en Pologne réduisaient le peuple à se passer de leur coopération pour réoccuper la place que la nature lui a assignée sur le globe, ou pis encore, à reconquérir le sabre à la main la terre dont le sabre l'a privée, dans l'un et l'autre cas l'humanité n'aurait à gémir comme en Occident, ni de la durée des massacres, ni du triomphe de l'injuste.

Dans la première hypothèse, la seule puissance de l'inertie résistera envain aux efforts des novateurs ; les plébéïens n'abandonneront point leurs saintes prétentions, faute de guides et de lumière ; car avec eux marchent toutes les grandes âmes lasses de la dégradation du genre humain et de l'insolence des sophistes. Elles ont allumé leurs flambeaux au brâsier de l'amour et de l'enthousiasme, et à la clarté de cette lueur immense, mesurant l'abîme au fond duquel il pleure, le simple demandera à Dieu s'il l'a créé pour souffrir.

Le faux éclat des richesses ne lui en imposera plus ; les poteaux badigeonnés d'armoiries ne parleront plus à son imagination enfantine ; riches et poteaux recaleront du sol qu'il a engraissé de ses sueurs, ou tom-

beront sous le soc de la charrue comme des choses qui encombrent le sillon.

Dans la seconde hypothèse, à une épée dorée répondront cent masses de fer; et qu'on ne s'y méprenne pas, le calcul est exact. Chez nous une convention n'a pas encore par des distributions partielles, doublé les rangs des propriétaires; ils sont peu nombreux et succomberont le même jour où levant une main sacrilège sur le livre du destin, ils voudront en déchirer les pages sur lesquelles l'irrévocable puissance du temps et de la philosophie, à tracé les arrêts de la nature.

Les propriétaires ne sont pas la noblesse; comme la masse des paysans, les cinq sixièmes de la noblesse réclament des propriétés; comme la masse des paysans, ils sont privés de droits politiques et gémissent sous l'influence des riches. Ce ne sera pas le combat de deux castes que la constitution de 1791 a confondues; ce sera comme dans le reste de l'Europe la guerre du gueux contre l'opulent; et comme en Pologne la disproportion des deux partis est énorme, et que la prodigalité de la nature a fourni de quoi satisfaire tout le monde, le problème ne sera ni long ni difficile à résoudre.

Voilà, ce me semble, à quoi se réduit toute la réforme sociale en Pologne; mille considérations contradictoires ne se croisent pas, comme en Occident, pour compliquer les rapports et les intérêts des différentes classes, qui toutes voudraient et sont réduites à jouir aux dépens l'une de l'autre. Le commerce tout bouffi de son égoïsme et de ses chiffres, ne viendra pas protester contre la stagnation des produits et l'isolement de la société; briguer l'alliance des rois qui vendent le sucre et les bayadères au détriment des peuples patriarches qui n'ont que des cœurs et du blé; la Pologne pourra choisir ses amis où elle voudra, dût-elle fermer toutes ses boutiques et rompre avec tous les cabinets *civilisés*. Les entreteneurs de *harem* et les bijoutiers ne se plaindront point de la simplicité des mœurs; la

ture n'osera pas entrer en concurrence avec l'abondance; et pour vivre, combattre et délibérer, le cultivateur n'aura pas besoin de consulter les banquiers.

Mieux que nous la diète de 1831 devait connaître toutes les chances d'une réforme aussi simple que grande et radicale; mieux que nous elle savait que si ce n'était pas là la mission dont l'avaient chargée ses commettans, il fallait en imiter la diète constituante et oublier qu'elle était privilégiée pour se souvenir qu'elle était polonaise, ou céder la place à une autorité revêtue d'un pouvoir plus légitime et plus étendu. Faute d'avoir fait l'un ou l'autre, elle a trahi les espérances de son époque, et retardé l'accomplissement des vœux généraux. Comme instrument d'indépendance, elle s'est privée de la confiance et de la faveur des plébéiens; comme arbitre du pays, elle se les est aliénés; et comme autorité, elle n'a même pas su justifier son incompétence par sa hardiesse.

Le temps s'écoulait ainsi sans que la représentation nationale osât prendre quelque mesure révolutionnaire pour soutenir l'intrépidité de l'armée qui d'ailleurs à l'apogée de sa vigueur, alimentait encore ses transports par de nouvelles victoires. Elle venait de disperser les corps de Geismar, de Rosen et de Palhen II; comme par contre-coup, la Samogitie avait sonné le tocsin et appelé toute la Lithuanie aux armes. Moins heureux que Skrzynecki, Sierawski et Dwernicki venaient de succomber; mais atterré par de nouveaux coups, Diebitsch n'avait pu profiter des succès de ses lieutenans. Aux batailles de Wawer, de Dembe et d'Iganie, succédaient de nouveaux exploits; les insurrections du Midi étaient apaisées, mais celles de la Lithuanie se propageaient avec une rapidité foudroyante. Plusieurs émissaires étaient parvenus jusqu'à Varsovie, et à la suite des conférences qu'eurent avec eux les députés de l'opposition, de toutes parts éclatèrent de vifs murmures contre le peu d'intérêt que semblait porter la diète à tout ce qui se passait d'héroïque au-delà du Niemen.

fidèle à son système de tardives concessions, bien que mue par les principes de Niemoiowski, elle crut devoir suspendre l'inviolabilité de la charte de 1815 pour approuver ce qu'elle ne pouvait plus empêcher. Elle craignait par-dessus tout, que l'on dît que tout se faisait sans elle et malgré elle; comme cependant le génie révolutionnaire plus actif qu'elle la débordait de toutes parts; elle se dépêchait de lui donner des bannières à son effigie, au fur et à mesure que rompant les digues de la légalité et du cérémonial, il envahissait les provinces, l'armée, les clubs, Varsovie et les bancs de la gauche. Aussi lorsque fatiguée de ses doléances, de sa patience et de son joug, la Lithuanie se souleva sur les derrières de Diebitsch, la diète qui jusqu'alors n'avait répondu à ses supplications que par des décrets évasifs ou de banales excuses, trouva dans l'interprétation de son infaillible Alcoran constitutionnel, non-seulement de quoi légitimer une insurrection anti-constitutionnelle, mais encore de quoi l'assourdir, l'embrouiller et l'affubler. La patrie des Jagellons qui lorsqu'elle eût dû servir de base d'opération au Dictateur, n'avait eu de tribuns que dans les carrefours et les écoles, fut tout-à-coup assaillie de législateurs, de conseillers et de Nestors de toute espèce.

Les uns, comme les Niemoiowski, voulaient qu'on proclamât l'union, en assimilant du reste la constitution lithuanienne à celle du royaume; d'autres, comme les privilégistes, eussent désiré lui laisser le choix de ses institutions, dans l'espoir qu'elle conserverait celles qu'elle possédait; les derniers enfin, et c'étaient les plus raisonnables, demandaient avant tout qu'on ordonnât à Skrzynecki de profiter de ses victoires et de passer sur les cadavres de l'armée de Diebitsch, pour franchir le Bug et donner la main aux insurgés.

Comme il ne s'agissait plus de mettre en doute la légalité de l'insurrection, les débats se bornaient à en disséquer les principes. Les constitutionnels l'emportèrent sur les privilégistes, et à la suite de cet avan-

tage échu au système progressif, l'opposition parvint à glisser au milieu des décisions, ses projets d'offensive armée. Bien que toutpuissant, Skrzynecki ne put refuser ce genre de satisfaction aux cris unanimes de l'opinion, et tâchant d'accorder les hasards d'une excursion lointaine avec la timidité de ses opérations capitales, il résolut, moins pour soutenir le soulèvement des Lithuaniens que pour se débarrasser des importuns, de jeter à travers l'armée ennemie quelques poignées de partisans.

C'est victime de cette manie de demi-mesures, que Dwernicki envoyé au secours des provinces du Midi, venait d'être cerné par des forces quadruples et refoulé en Galicie. Quoiqu'il en fût, le généralissime persista dans son plan et en marchant aux sources de la Narew pour faire une trouée entre Diebitsch et les gardes, il se fit accompagner d'une colonne volante commandée par Chlapowski et destinée à courir toutes les chances d'un pélérinage aventureux au milieu d'un pays inondé de troupes russes. Elle avait la mission de rallier les insurgés et de donner une impulsion régulière aux ébats indisciplinés des guérillas. Les partisans du généralissime, firent sonner haut l'importance de cette mesquine entreprise. Encouragée par cet exemple, la diète à laquelle les décrets ne coûtaient rien quand d'autres la devançaient, prit ouvertement l'insurrection lithuanienne sous sa protection. Une fois lancée, elle donna de l'extension à ses projets. L'opposition parut reprendre quelqu'ascendant sur ses décisions; elle ne s'arrêta pas à de simples manifestations d'indépendance, mais contre sa coutume, embrassant d'un trait les réformes sociales, elle détruisit le servage qui flétrissait les campagnes lithuaniennes, et accorda aux émancipés les droits politiques dont jouissait le royaume. En cela elle ne faisait d'ailleurs qu'exprimer les vœux de la noblesse lithuanienne et si elle eut voulu ou retarder, ou désavouer l'affranchissement des serfs, on l'eût fait sans

elle comme on l'avait déjà fait dans plusieurs districts insurgés; et alors au lieu des honneurs de l'initiative, elle n'eût porté que la honte de la résistance. Au reste cette décision enlevée après de courts débats, est glorieuse pour la représentation nationale, et prouve que ce n'étaient pas les bonnes intentions qui lui manquaient, mais bien l'audace et le génie.

Par un décret promulgué le 5 mai, la diète rendit à la Lithuanie l'égalité et les droits électoraux dont l'avaient dépouillée la féodalité puis les Czars. Elle invita les insurgés à élire leurs
sur ses bancs. Malgré ses ma
sentait la nécessité d'étendre s
rité; et foulant aux pieds les
charte dont elle se proclamai
affectation la gardienne, elle b
comble le système représentatif qui en émanait, en l'appliquant à des provinces non comprises dans son cercle. A ces besoins qu'elle était presque honteuse d'avouer, se joignait celui de recruter de nouveaux mandataires, à la place de ceux qu'un instinct animal de conservation, et le pressentiment de l'avenir, avaient éloignés de la salle des délibérations.

Le sénat se ressentait surtout de ces désertions; les privilégistes et les constitutionnels s'en alarmaient également, car les uns y voyaient affaiblissement de leur parti, les autres, atteinte portée à l'appareil de la constitutionnalité, ce masque à la faveur duquel ils croyaient pouvoir violer la constitution sans renoncer à ses sophismes, quand ils leur deviendraient nécessaires. Le 19 elle rendit un décret qui prescrivait aux membres absens de réoccuper leurs postes sous peine d'être remplacés; elle réalisa en effet dans la suite ces menaces. Le lendemain elle appliqua le décret du 5 mai aux provinces russiennes, mais là, se réveillèrent les discordes nées de la divergence des opinions sur les limites de l'autorité de la représentation nationale. En bornant la sphère législative de la diète au

royaume de 1815; les privilégistes qui voyaient avec peine les réformes sociales pénétrer dans un pays qu'ils ne croyaient pas assez mûr pour en savourer les bienfaits, espéraient ôter aux constitutionnels et à l'opposition tout prétexte d'imposer leurs systèmes progressifs aux provinces exclues du domaine de la charte. Ils rétorquaient très-habilement les arguments des constitutionnels, en feignant de respecter le pacte octroyé, et déclarant que c'était en son nom, qu'ils refusaient aux provinces russiennes des droits qui n'étaient accordés qu'au royaume.

Cette tactique déconcertait les constitutionnels; en effet ou ils étaient ce qu'ils se disaient, et ne devaient pas dépasser l'enceinte dont ils s'étaient eux-mêmes entourés, ou ils devaient avouer à haute voix qu'ils n'étaient que des hypocrites, chose qui ne seyait pas à la face du pays.

Les deux partis mirent en avant leurs plus fameux lutteurs; à Vincent-Niemojowski et à son frère Bonaventure, ministre de l'intérieur, tous les deux organes des Kaliszanies, les privilégistes répondirent par la bouche de Gustave Malachowski, ministre des affaires étrangères, coryphée des diplomates, grand faiseur de phrases et ardent défenseur des doctrines rétrogrades. De la discussion on en vint à des explications un peu franches; on se dit de part et d'autre de dures vérités, et les délibérations abstraites dégénérèrent en personnalités. À travers ces chicanes parlementaires, perçaient d'une part, la haine la plus prononcée pour les innovations et les réformes salutaires, de l'autre, une mauvaise foi qui ternissait l'éclat des motions progressives, et enchaînait le talent de leurs auteurs à des considérations puériles et secondaires. De divagation en divagation, la diète finit par sortir de la carrière qu'elle s'était tracée, et de projet à moitié sanctionné, l'organisation politique de la Lithuanie et des provinces du Midi, devint une vaine théorie sans application.

Plusieurs sénateurs et nonces de ces provinces siégèrent bien dans la suite dans la diète, mais tous nommés par la noblesse, ils ne pouvaient point passer pour expression vivante des décisions de la représentation nationale, puisque celles-ci portaient qu'en Lithuanie comme dans le royaume, le système électoral serait désormais non un privilège réservé à une caste, mais un droit limité par les lumières ou la fortune.

Là où creusant son propre lit, l'insurrection parvenait à déployer ses bannières, le servage était aboli de fait et le soleil de la liberté brillait pour tous; le dévouement mutuel tenait lieu de loi écrite. Quant aux décrets de la diète de Varsovie, ou ils restaient enfouis dans les cartons, ou publiés par des voies détournées, ils subissaient l'influence des circonstances dans lesquelles les insurgés en recevaient la communication.

Tout retourna peu-à-peu à son principe; la diète, organe des privilégiés du royaume, perdit bientôt de vue les contrées rejetées hors de l'enclos constitutionnel, et celles-ci révolutionnées par elles-mêmes et pour elles-mêmes, ne connurent d'autre autorité que leur enthousiasme, d'autre loi que l'amour de la liberté. Les généraux que les hasards du combat lancèrent comme libérateurs au milieu de leurs bandes, leur apportèrent une charte toute militaire, des codes dans les gibernes de leurs grenadiers, et des garanties dans les caissons d'artillerie. Avec leur chute s'écroulèrent et les constitutions et l'égalité et les espérances des insurgés; le knout du Czar et le fouet des enrôleurs remplacèrent les codes, les garanties et les décrets de la diète.

Voilà à quoi se borna la sollicitude de la représentation nationale pour la Lithuanie et les provinces russiennes.

Sur la fin du mois de mai de nouveaux embarras lui firent perdre les traces des réformes sociales. Skrzynecki venait de perdre la bataille d'Ostrolenka et à la

suite de cette catastrophe, l'administration intérieure dut absorber toute son attention. Un changement de ministère venait d'avoir lieu. Les disputes des ministres de l'intérieur et des affaires étrangères, influencés par leurs partis avaient entraîné la chute des deux champions. Ils satisfirent leur mauvaise humeur en donnant leur démission. Des deux antagonistes, Gustave Malachowski était celui qu'on avait le plus tourmenté; tous les partis lui demandaient compte de ses travaux diplomatiques, et comme tout allait mal, le ministre se trouvait solidaire des bévues des ambassadeurs, de la mauvaise volonté des cabinets et de l'obstination de la Camarilla à poursuivre des ombres. Il s'était tiré d'affaire tant que l'armée avait remporté des victoires, parcequ'alors l'allégresse absorbait et justifiait tout; mais aussitôt que les succès se balancèrent et que quelques échecs précurseurs de plus grands désastres, réveillèrent les inquiétudes, républicains, patriotes du centre, constitutionnels assaillirent de concert les diplomates. Dans la séance du 21 avril, le nonce Krysinski avait vivement apostrophé le ministre; il lui avait demandé des explications sur le rôle que jouaient nos ambassadeurs à l'étranger et sur les motifs de la froideur des cabinets; Malachowski avait répondu qu'héritant des travaux de Chlopicki, il n'avait pas cru convenable de changer ses agens, mais qu'il leur avait donné des instructions plus étendues, et leur avait recommandé d'insister auprès des gouvernemens pour en obtenir la reconnaissance de l'indépendance polonaise; il avouait que les réponses des cabinets étaient pleines de retenue, d'indifférence; mais il refusait de donner communication des notes confidentielles.

La discussion en était restée là; mais les mêmes interpellations se reproduisant sous différentes formes, et les réponses du ministre étant toujours peu satisfaisantes, le mécontentement de ses adversaires augmenta progressivement. Attaqué enfin à la fois par le

contre et la gauche, comme orateur de la Camarilla et organe des diplomates, il dut succomber. Il remit le porte-feuille des affaires étrangères à Chorodyski, et Bonaventure Niemoiowski celui de l'intérieur à à Gliszczynski.

Au fait l'administration n'y perdait rien; car si Gustave Malachowski nuisait au pays par ses intrigues diplomatiques, l'honnête Bonaventure Niemoiowski noyé dans ses méditations d'économie politique, et au moins aussi amoureux de la charte que son frère, tolérait avec tant de nonchalance les mystérieuses menées de l'aristocratie, qu'à l'époque où il remettait le porte-feuille à Gliszczynski, les prisonniers russes mariés au vieux levain des déserteurs du Belvéder et du palais Brulowski, étaient parvenus à organiser une correspondance suivie avec l'ennemi.

Une foule de scélérats échappés à la vengeance populaire, des espions de toute couleur à la solde des Prussiens et des Moscovites, d'anciens employés du Czarewicz, de Birbaum et de Rozniecki rôdaient tranquillement de province en province, de quartier-général en quartier-général, sans que le ministre de l'intérieur et de la police fît semblant de s'en douter. Lorsque saisis en flagrant délit par les faubouriens qui faute de sergens de ville et de gendarmes en remplissaient les fonctions, ils étaient dénoncés à l'autorité, au lieu de les juger sur le champ on différait leur procès, comme si complètement impuissant, le pouvoir eut patiemment attendu que le peuple se fît lui-même justice.

Les autres départemens du ministère n'étaient pas mieux administrés; celui des finances présidé par Aloïze Biernaski était dans le plus grand désordre. Le ministre, homme d'une incapacité désespérante, embrouillait de plus en plus le système de perception, et aggravait par d'inutiles dépenses, la stuation alarmante du trésor public. On était réduit à négocier un emprunt à l'étranger; mais cette triste ressource

éprouvait encore des difficultés presqu'insurmontables. Si on y eût eu recours le lendemain des triomphes de Wawer et d'Iganie, la fortune nous eût prêté son nom et nous eût servi de caution; mais écrasés sous le faix des désastres d'Ostrolenka, nous ne pouvions fonder que de faibles espérances sur les emprunts. D'ailleurs toutes les opérations financières étaient contrariées par les cabinets de la sainte-alliance; le passage des fonds à travers la Prusse et l'Autriche, ne s'opérait que furtivement.

Les assignats perdaient de leur valeur en raison de l'étendue de nos malheurs, et pour boucher les brèches faites par le canon de Diébitsch et les bévues du généralissime, il fallut recourir aux réquisitions, moyens toujours désastreux quand ils ne sont pas impraticables. Grace au patriotisme de la nation, loin de murmurer contre ces mesures extrêmes, les propriétaires volèrent au-devant des besoins de la patrie. On avait commencé par ôter le porte-feuille des finances à Biernawski, pour le confier à Léon Dembowski immuable privilégiste, mais généralement regardé comme moins étranger que son prédécesseur à ce qui concernait ses pénibles travaux. Ensuite après avoir examiné les projets de lois de finances présentés par le nouveau ministre, la diète établit de nouveaux impôts et des réquisitions.

Ainsi faute d'avoir banni la constitution concédée par les ennemis, faute d'avoir su nourrir la guerre par la guerre, de s'être fait du Dnieper et de la Dwina une base d'opération, d'avoir étendu ses bras de géant de Riga à Kiow, la Pologne se voyait réduite à ronger la moëlle de ses os, afin de prolonger de quelques instans sa gloire et sa vie.

Indécise et chancelante, la diète se cramponnait encore aux débris du tabernacle de 1815. Violée par Alexandre, violée par Constantin, violée par la soirée du 29 novembre, violée par l'acte de déchéance, violée par la reconnaissance des insurrections lithua-

[illegible], violée tour à tour par les tyrans, Dieu et le peuple, la charte octroyée surnageait en lambeaux au-dessus des vagues et de l'écume révolutionnaires comme la planche de salut. Ses esclaves, ses assassins, ses grands-prêtres se disputaient le privilége d'interpréter ses mystères; la foule maudissait le pacte infernal qui la clouait à l'abîme; et lui-même haletant, falsifié, anéanti, le pacte demandait grâce aux sots qui le torturaient pour en extraire quelques sophismes sans force et sans prestige.

Peuples qui avez des mœurs, du fer et du blé! préservez-vous des évangiles barbouillés, que du haut de la potence, les tyrans jettent aux gardiens de vos libertés, pour les assoupir et vous ôter jusqu'au droit de vous plaindre; ne vous forgez pas de bâillons éternels, car la loi qui était bonne hier, peut aujourd'hui n'être qu'une chaîne ou une chimère! Les besoins de vos pères ne sont point les vôtres; leurs croyances s'éteignent avec eux. Il n'y a de devoirs transmissibles de génération en génération que l'amour de la liberté; car si, bravant le torrent des progrès de l'intelligence humaine, le culte traditionnel se conserve inaltéré dans les cœurs de la postérité, avec la liberté la postérité peut lui rendre hommage, mais sans liberté le culte n'est qu'un fantôme. La loi, c'est la volonté de tous; et au bout d'un demi-siècle, une constitution, fût-elle l'œuvre d'un peuple de génie, ne sera que la volonté des morts. Malheur aux visionnaires qui fouillent dans les cimetières pour y trouver la vérité, quand dans les âmes de leurs contemporains bouillonne l'enthousiasme où la nature ordonne de puiser les codes, les arsenaux et la victoire. Sont-ce des livres que nous demandent nos fils? Sont-ce des fers coulés dans le moule de nos jours, de nos jours qui dans cent ans seront une époque de ténèbres? Craignons-nous de ne leur rien laisser pour héritage? rien pour frein? Eh bien léguons leur la liberté pour héritage, pour frein les mœurs, et avec l'une ils se créeront en cent jours un

nouveau monde, avec les autres un culte et des croyances.

Les chartes, les corans et les évangiles ne sont plus de notre siècle.

CAMPAGNE.

Varsovie était hors de danger. L'impatiente Vistule grondait de fureur sous son carcan de glaces; les rayons capricieux du soleil de mars pénétraient à travers la mer de brouillard qui inondait la Pologne; et délivrés par fois de leur puissante étreinte, les flots faisaient craquer sous leurs bonds la voûte ébranlée. Cinquante mille hommes veillaient de Modlin à Gora à l'inviolabilité de la barrière qui plus vieille que l'ancienne république, survivant aux orages de dix siècles, couvrait encore de ses bras de Titan la génération qu'elle avait vue naître.

Diébitsch n'avait osé se hasarder sur son impénétrable écaille, et alors que la débâcle menaçait de la rompre, il fallait attendre que le printemps en eût balayé les débris.

Dwernicki était à Zamosc avec 4,000 hommes; Sierawski couvrait avec 6,000 la Haute-Vistule de Kazmierz à Gora; de la Pilica au bras septentrional de la Vistule, 35,000 fantassins répartis en quatre divisions, 14,000 cavaliers et 100 pièces de canon, veillaient la capitale, Nadarzyn, Blonie, Piaseczna, Modlin et Plock. Plus au nord sur la Wkra le Bug et la Narew, trois à quatre mille guérillas aux ordres de Valentin de Zaliwski et de Wengrocki, éclairaient l'extrême gauche des Polonais et inquiétaient le flanc du feld-maréchal.

Mais plus imposante encore que cette force matérielle, approchait cette saison de dégels et de débordemens que la nature paraît infliger à certaines régions du globe pour lui rappeler son état de fusion.

A cette époque où le nord se dépouille de son manteau d'albâtre pour revêtir la robe du printemps, la

hutte des élémens enchaîne l'homme à son gîte et le conquérant à ses bivouacs. Le Czar veut envain ; une armée de sbires n'y vient pas en poste, et l'ukaze impérial a à dompter le brave et la terre, pour s'ouvrir une issue.

Il y a des époques d'intelligence où le simple lit dans l'avenir et où l'impuissance cherche en vain à farder ses lambeaux par l'appareil de ses ébats. Diebitsch pataugeait en vain dans les boues de la Pologne ; les cent mille bras de son squelette mitraillé se collaient à la glu, et pour s'ouvrir un passage se creusaient dix abîmes.

Quant à la suite d'une grande bataille, le prétendu vainqueur manœuvre et contre-manœuvre, s'élance, se croise et s'arrête comme fasciné par une ombre tyrannique, souriez, vous tous que son glaive menaçait : ses palmes sont fanées et sa gloire n'est plus. Le hennissement des torrens, le trot de cent chevaux, faisaient frissonner le héros. Les escarpes de Zamosc pesaient sur son flanc gauche comme un cauchemar et au nord dans quelques bandes de miquelets que le Czar n'eût pas avoué dignes de sa potence, il voyait une armée. Son imagination obsédait le front et les ailes de ses masses d'un croissant de baïonnettes ; pour les débarasser de ses embrassemens, il fit un pénible effort malgré l'épuisement et la débâcle.

Des audacieux qui troublaient [illegible] maréchal, Dwernicki avec ses lan[illegible] et sa naïve témérité, était celui q[illegible] de battre ou d'enfermer. Puis, po[illegible] la Narew aux gardes qui déjà [illegible] s'avançaient par Wilna sur Grod[illegible] reste du corps des grenadiers v[illegible] fallait dégager l'aile droite de l[illegible] l'importune affluence des partis[illegible] Zaliwski. Calculant en même tem[illegible] invasion sur la rive gauche de la V[illegible] volut d'étendre sa gauche vers l'e[illegible]

grz afin de trouver dans cette contrée, un endroit favorable pour traverser le fleuve. Jaloux enfin de tenir en respect la garnison de Varsovie, qui d'un instant à l'autre pouvait passer le pont de Praga ; il fut décidé qu'un corps d'observation s'établirait à cheval sur la chaussée de Brzesc.

C'était poursuivre bien des chimères à la fois et, depuis l'ouverture de la campagne, jamais débandade plus complète n'avait démembré le colosse de Diebitsch. La masse réunie avec tant de soins et de peines se brisait de nouveau pour exposer ses corps morcelés aux coups des Polonais concentrés sous la capitale.

Quoiqu'il en soit, le feld-maréchal n'hésita pas longtemps ; son parti était pris, et le 5 mars l'armée entière s'était ébranlée. Après avoir brûlé les gabions et les fascines destinés au siège de Praga, Géismar commandant l'avant-garde, évacua les faubourgs et se replia sur Wawer ; l'armée s'enfonça dans la forêt ; le quartier-général fut établi à Miloana, et deux jours après les différens corps reçurent leur destination. Sacken commandant une brigade d'infanterie de la 2me. division, une brigade de hulans, deux régimens de cosaques et huit pièces d'artillerie était dès le 27 février en marche vers le Palatinat de Plock pour occuper le pont de Zegrze, favoriser l'arrivée du reste du corps de Szachowskoi resté jusqu'alors à Ostroleaka, dissiper les partisans logés entre la Wkra, le Bug et la Narew, balayer le Palatinat de Plock, puis tendre la main aux gardes impériales attendues avec anxiété sur la droite de la grande armée.

Afin de rendre ce mouvement plus efficace, une partie du corps lithuanien aux ordres de Rosen, fut ensuite poussée dans la direction de Zegrze ; mais alarmé bientôt sur son front, Diebitsch révoqua ses ordres, et le sixième corps réoccupa ses cantonnemens dans la forêt de Dembe.

Abandonné à ses propres forces, Sacken traversa la Narew, protégea la marche des grenadiers, et occupa

le palatinat de Plock sans éprouver de sérieuse résistance. Le deux mars, les grenadiers avaient rejoint la grandearmée. Une fois rassuré au sujet de sa droite, et maître de la vallée de la Narew, jusqu'à Ostrolenka, Diebitsch tourna ses regards vers sa gauche et médita l'anéantissement de Dwernicki. Depuis l'affaire de Stoczek, l'ennemi s'était singulièrement exagéré les forces de ce célèbre partisan; il le croyait à la tête de 15,000 hommes, et consterné par les défaites de Geismar et de Kreutz, il ne crut devoir rien négliger pour s'en défaire.

Le but de l'expédition du général polonais était plus que rempli; ses victoires faisaient diversion aux combats des grandes armées, et pour se débarrasser d'un aussi terrible antagoniste, le feld-maréchal se sentait réduit à morceler son corps d'armée déjà affaibli par le départ de Sacken. Le village de Laskarzew près de l'embouchure du Wieprz à l'extrême gauche de l'armée, fut assigné pour rendez-vous aux troupes destinées à cette expédition. Le général Toll en fut nommé commandant; Witt et Murawiew s'y rendirent avec 13 bataillons d'infanterie, une partie de la cavalerie des corps de Witt et de la garde et une nombreuse artillerie, en tout 10 à 12,000 hommes. Il fut convenu que les généraux Kreutz et Kawer refoulés par Dwernicki sur le Wieprz, rallieraient les débris de leurs corps entre Kock et Lubartow, et devançant le puissant renfort que le feld-maréchal détachait à leur secours, s'empareraient de Lublin et frayeraient avec 5 ou 6,000 cavaliers le chemin de Zamosc, où rêvant de nouveaux triomphes, le fournisseur de canons se délassait de ses courses victorieuses.

Le 6 mars, on jeta un pont sur le Wieprz à Szarny; les troupes réunies à Laskarzew s'y portèrent en masse, et le lendemain elles abordèrent la rive opposée. Kreutz que la terreur et les lances de Dwernicki avaient quelques jours auparavant rejeté de Lublin au-delà du Wieprz, revenait sur ses pas. Hors quelques pa-

trouilles poussées de temps en temps sur Krasnostaw et sur Lublin, où les levées civiques se disposaient à la résistance, aucune force polonaise n'occupait les districts compris entre le Wieprz et la Vistule; tout se concentrait sous Zamosc. Trois fortes colonnes se montrèrent tout-à-coup dans ces contrées déjà désolées par les massacres et les pillages du fameux Wurtemberg; l'une commandée par Murawiew, venue de Laskarzew par le pont de Szarny, s'avança sur Pulawy et y entra le 9; l'autre aux ordres de Kreutz, arrivée de la rive droite du Wieprz par Lubartow, marcha sur Lublin; la troisième enfin conduite par Toll et Witt, formait la réserve, et suivant Murawiew par Szarny, se jeta à gauche pour appuyer l'attaque de Kreutz qui eut lieu le 11.

Bien que réduite à quelques centaines de gardes urbains, la garnison de Lublin attendit bravement le choc de l'ennemi. Parvenu à la hauteur des faubourgs, Kreutz déroula ses escadrons, puis croyant avoir intimidé les insurgés tenta de forcer leur position. Quelques miliciens retranchés dans les enclos d'un moulin, repoussèrent à plusieurs reprises ses attaques; faisant alors mettre pied à terre à ses dragons, Kreutz pénétra dans les rues en égorgeant armés et désarmés.

Pour la troisième fois le Palatinat retombait dans les fers. De Pulawy à Lublin et de Lublin au Wieprz, les ruines répétaient les râles des massacrés et les vociférations des massacreurs.

Toll amena la troisième colonne sous Lublin; Dawidow se porta à la tête d'un fort détachement vers Zamosc par Krasnystaw, et resserré dans la forteresse, avant de vaincre, Dwernicki eut à s'échapper.

Diebitsch avait donné le change à ses inquiétudes; il croyait avoir térrassé Dwernicki parcequ'il avait lancé sur ses traces de quoi le faire; pourtant hormis le disséminement de la grande armée, rien n'était déci-

dé. Toll fut rappelé; Witt resta à la tête de ce corps d'observation.

Le feld-maréchal avait, comme nous l'avons vu, répété la même manœuvre dans le Palatinat de Plock. Mais là ce n'était plus un Dwernicki qu'il avait à soumettre; c'était une nuée de partisans qui, de bonds en bonds, ayant rasé les trois vallées du Bug, de la Narew et de la Wkra, se trouvait concentrée pour le moment entre Plock et la Wkra. Le plus gros de ces détachemens aux ordres de Wengrocki, se trouvait logé à Maluszyn sur la Wkra; à quelque distance de là le nœud de plusieurs ruisseaux absorbés par la Wkra, couvrait les mouvemens de petites bandes irrégulières. Sacken venu de Zegrze à Golymin et Makow, détacha le colonel Lachmann à la tête des hulans de Nowomirgorod et de deux escadrons de cosaques, afin de sonder les dispositions depuis long-temps insaisissables de ces importuns miquelets, dont la vélocité triplait le nombre et l'importance. Sacken s'établit à Golymin et aux environs. Du 23 au 24, Lachmann se porta sur Sochoczyn par Nowe-Miasto, puis tournant brusquement à gauche, s'avança sur Maluszyn et y surprit Wengrocki avec un bataillon de guérillas.

Il ne restait pour voie de salut aux insurgés, qu'un pont qui liait le village à la rive droite de la Wkra; la retraite devenait hasardeuse par l'apparition spontanée des cosaques qui s'assurèrent du pont avec habileté et bonheur. Les hulans carabiniers descendus de leurs chevaux, avançaient de front, tandis que sur les deux flancs du village, d'autres escadrons marchaient rapidement. Acculé à la Wkra et isolé du pont par les cosaques, Wengrocki se défendit vaillamment; haletant enfin d'épuisement et assailli en tête, en queue et sur les flancs à la fois, le bataillon se débanda. Une grande partie des insurgés se fit jour à travers les escadrons de Lachmann; une centaine mordit la poussière, ou se noya en faisant de vains efforts pour traverser la rivière. Wengrocki et 100 des siens furent

faits prisonniers. La perte de l'ennemi fut assez considérable.

Parti le même jour encore de Maluszyn, Lachmann rejoignit dans la nuit le corps de Sacken campé sous Golymin. Les Russes bordèrent ensuite la Wkra et barrèrent le chemin de Pultusk.

Cet échec ne découragea pas les guérillas; ralliés bientôt par Zaliwski, ils s'enfoncèrent plus avant dans le palatinat de Plock, et harcelèrent sans relâche Sacken d'abord, et les gardes dans la suite. Celles-ci étaient arrivées le 17 à la hauteur de Raygrod; elles avaient mis beaucoup de temps à franchir cet espace, et lorsque se rendant aux instances de Diebitsch, elles s'établirent sur sa droite, elles crurent avoir rempli leur mission, s'arrêtèrent et se retranchèrent à Lomza, sans prendre d'ailleurs aucune part aux opérations de la grande armée.

Par suite de ces combinaisons, Sacken se trouva former leur avant-garde et s'identifiant avec elles, dut se replier sur Ostrolenka et non sur Zegrze, en cas de défaite. C'est ce qui arriva.

A la nouvelle de la marche de Sacken et des progrès des gardes, Uminski reçut l'ordre de détacher de l'armée cantonnée sous Varsovie, le premier léger, la division de cavalerie commandée par Tumicki et une batterie à cheval, de passer la Vistule à Modlin et de nettoyer le Palatinat de Plock. A l'approche d'Uminski, Sacken fit mine de résister, puis fort de l'appui des gardes, se réfugia sous leur protection. Il se replia sur Ostrolenka par Rozan.

Ainsi moins heureux sur ce point que dans la vallée du Wieprz, Diebitsch n'eut même pas la consolation de compenser l'inactivité de ses troupes par l'extension de leurs ailes; le Palatinat de Plock resta aux rebelles. Ce sont pourtant de pareilles plaisanteries qui, dans les bulletins de l'armée czarienne, portaient le titre de triomphes. Pour que Nicolas crût à la victoire de Grochow, il fallait des résultats, et ce sont les succès

manches de Lublin et de Maluszyn, les mouvement de Sacken et de Toll qu'il fallait se résigner à nommer résultats. Chétifs lauriers !

La conscience déchargée du prétendu danger qu'avaient couru ses ailes, le feld-maréchal s'occupa de son centre. A l'inquiète mobilité de ses corps, aux peines qu'ils se donnaient pour abandonner des cantonnemens réoccupés aussitôt, au mystère affecté des dispositions de l'état-major, on eût dit ou que de grands événemens se préparaient dans l'ombre, ou que trop prudens pour courir les hasards d'une nouvelle boucherie et las pourtant de leur inactivité, les généraux de Nicolas cherchaient à se fuir eux-mêmes et ne levaient leurs camps, qu'afin de ne pas rester à la même place après s'être proclamés vainqueurs dans une bataille longée. Au fait, il y avait dans les mouvemens de Diebitsch un peu de l'un et de l'autre; tout en se promenant par ennui et distraction dans les épouvantables fondrières de la Padlachie, l'ennemi attendait avec impatience le printemps, pour tenter le passage de la Vistule. Le craquement des glaces annonçait déjà la débâcle; avant que les préparatifs fussent faits, la surface des flots pouvait être balayée et le passage ne rien offrir d'impraticable. Alors l'armée entière se ruait sur la rive gauche; plus de barrière infernale toujours ouverte aux rebelles, toujours fermée aux conquérans; plus d'abîme pour arrêter les vainqueurs, plus de frontière à l'Europe civilisée. Dans ces plaines immenses où tout un peuple à cheval s'égorgeait jadis pour se donner à un étranger ou à un soldat heureux, les masses de Diebitsch pouvaient, sans se froisser, se développer et cerner l'armée de Skrzynecki. Les dames polonaises n'avaient pas achevé la cuirasse de Varsovie; on pouvait à la suite d'une victoire y entrer avec les vaincus.

Dominé par cette vaste idée, le malheureux Diebitsch n'eut de repos, que lorsque les équipages du pont furent prêts, les chemins frayés, les armées mi-

ses en mouvement, et les lieux de passage désignés. A l'égard de ce dernier article, il montra encore l'indécision qui caractérisait les capitaines de son époque; au reste, l'endroit qu'il choisit enfin pour mettre son projet à exécution, dut paraître très convenable. A deux lieues de l'embouchure du Wieprz, s'élève au milieu de la Vistule, un groupe d'ilots qu'il est facile de transformer en places d'armes et qui peuvent servir comme d'arches à un large pont. La proximité des forêts permet d'y réunir sans peine et sans bruit les matériaux nécessaires, et les sinuosités de la rive favorisent l'emplacement des batteries destinées à balayer le bord opposé, à protéger les travailleurs et le passage. A gauche, Toll, Witt et Kreutz parqués entre les deux bras du Wieprz et la haute Vistule, pouvaient sans se dessaisir de leur victime, prêter secours à la grande armée; tout allait se concentrer sur cet espace. Cette position essentiellement favorable à la construction d'un pont, se trouve en face d'un petit bourg que l'on appelle Stenzyca.

Dès le 7, l'armée russe s'était ébranlée pour s'en rapprocher. Le 9, elle se mit en marche. Le quartier-général fut transféré de Milosna à Siennica; le gros du centre fut cantonné sur les deux rives du Swider depuis la chaussée de Brzesc jusqu'à Garwolin et Zelechow; Toll et Witt venaient de quitter l'armée. Afin de masquer ce grand mouvement de flanc, le feld-maréchal laisse en face de Praga, à cheval sur la chaussée, 30,000 hommes aux ordres de Rosen; mais confiant dans l'abattement et la négligence des Polonais, ce corps d'observation se cantonne paisiblement dans les villages à droite et à gauche de la chaussée, à plusieurs lieues à la ronde, depuis Wawer où se retranchent neuf mille hommes d'avant-garde, commandés par le général Geismar, jusqu'à Siedlce, foyer de l'arrière-garde et des dépôts. Le quartier général de Rosen est établi à Stanislawow, sur le chemin d'Okuniew.

L'armée partagée ainsi en six ou sept masses et disséminée de Lomza où bâillent les gardes privilégiées, à Lublin et Krasnystaw que Kreutz dévaste et incendie, il ne reste à Diebitsch que 50,000 combattans qu'il sème dans la boue depuis le Swider jusqu'au Wieprz. C'est ce camp en lambeaux que le feld-maréchal veut jeter sur la gauche de la Vistule ; il faut un mois pour le rallier, il en faut un autre pour bâtir un pont, combien en faudra-t-il pour le franchir?

En attendant, Diebitsch voulut savoir s'il ne lui serait pas possible de corrompre le commandant de la place de Modlin, place dont il commençait à apprécier l'importance; un chef de bataillon (*) ayant déserté avec quelques uns de ses soldats dans le camp russe, l'ennemi pensa que la garnison n'était pas disposée à se défendre. En conséquence, on adresse à Ledochowski une longue lettre, dans laquelle pour gage de l'estime qu'inspirent ses vertus et sa vaillance, on lui demande de vendre son pays et sa conscience. Ledochowski répond avec dignité que la trahison est un étrange moyen de mériter l'estime de l'ennemi.

Plus d'espérance de ce côté; il faut vaincre avant de soumettre, mais d'autre part le nouveau généralissime paraît moins intraitable; il a même fait les premières démarches. Le colonel Mycielski s'est rendu plusieurs fois au camp russe et a essayé de nouer des intelligences, à l'effet de poser les bases d'un armistice, mais le langage des Polonais paraît encore trop hautain au général de Nicolas ; ils ne se sont pas encore dépouillés de toute dignité et le tyran ne traite qu'avec des esclaves. Les négociations sont rompues.

Cependant deux semaines ne s'étaient pas encore écoulées depuis la grande bataille, qu'attiédie par l'haleine de mars, l'atmosphère avait amolli et la terre et

(*) Zwolinski.

les fleuves ; dans les journées du 10 et du 11, la Vistule grommela sous son écaille, et la soulevant par des bonds répétés, la rompit avec fracas et en ballotta les ruines, comme les morceaux de muraille d'un navire naufragé. Entraînant avec furie les débris de leur chemin de fer, les vagues amoncelèrent glaçon sur glaçon et chargées de ces monts de cristal, frappèrent à coups redoublés contre les bateaux qui portaient le grand pont. Les batardeaux et les bateaux résistèrent quelque temps, mais les câbles et les chaînes broyés enfin par le choc perpétuel, lâchèrent prise ; alors bateaux, poutres et rampes s'enfuirent culbutés et engloutis comme des bataillons en déroute.

Les deux armées sont donc pour long-temps séparées. Ne crains plus, Moscovite, morcelle, éparpille tes nombreuses légions ; rêve, dors et erre sur les cendres comme un spectre ; entasse sous la fumée de tes bivouacs résineux les conquêtes d'Érivan, les esclaves circassiennes, les parfums du sérail et la charogne salpêtrée, le biscuit moisi qu'épargna le hasard, les voluptés du satrape et les supplices du serf ; agonise de faim et enivre-toi de champagne, oublie les combats pour mêler les convulsions du paradis au râle des lazarets. Étale au centre de la pastorale Pologne, ta patrie misérable et héroïque, enchaînée et souveraine, énervée et barbare ; ne crains rien, le hourra du Lach rebelle ne viendra pas troubler tes joies orientales ; la porte est murée.

Et toi, qui ne connais d'autres joies que le sourire de ton maître, combine en pleine sécurité les ressources qui te restent, et essaie de vaincre autre part que dans tes bulletins. Diebitsch ! il est temps, ton maître s'ennuie.... Orlow est là....

Les pontons sont prêts ; le bassin de Stenzyca est sondé. Le 16, les préparatifs deviennent plus sérieux ; des colonnes échelonnées de Siennica à Latowicz et de Latowicz à Magieiowice parcourent la rive droite de la Vistule. Plus au midi encore, de forts [illegible]

descendent vers Stenzyca et l'embouchure du Wieprz, tendent la main à Witt à et Kreutz, et protègent les travailleurs. Les matériaux sont préparés; mais pour dompter la fière Vistule, on attend que sa surface soit déblayée.

Skrzynecki eut à peine pénétré les intentions du feld-maréchal, qu'il ordonna à la division Rybinski de se porter sur Gora, afin d'observer les mouvemens de l'ennemi et de lui disputer le passage s'il le tentait; mais lorsque l'ébranlement général de l'armée czarienne eut trahi ses projets, l'agitation et l'anxiété remuèrent les troupes cantonnées dans le rayon de Varsovie. On ne savait pas encore tout ce que les bataillons réorganisés avaient de sève et d'ardeur; le généralissime était peu connu, le quartier-maître l'était moins encore, les souvenirs récens des journées de février et la débâcle pesaient sur les esprits comme de sinistres présages. Dieu et la nature paraissaient conjurés contre un peuple de martyrs. Un échec, un seul échec; et la consternation allait peut-être flétrir nos lauriers.

Attente ! O tourment des grandes âmes; l'imagination s'empare de tes mystères pour en créer des fantômes; tu entasses en un jour les supplices de dix siècles; en une heure tu dépenses l'énergie d'une nation et pour te venger de la brièveté de ton règne, tu te plais à broyer dans ton moule capricieux, tout un avenir de consolation et d'espérance.

Cependant déterminé à disputer le passage, Skrzynecki envoie la quatrième division au secours de la première et lui ordonne de dépasser Gora, Potycza, de traverser la Pilica et la Radomka, de s'étendre de Nowawies à Kozienice en face de Stenzyca, et de lier Rybinski à Sierawski. La ligne du fleuve se trouvait ainsi gardée depuis l'embouchure du San jusqu'à Jeziorna; à droite par deux mille hommes aux ordres de Sierawski, au centre par sept mille combattans et quinze pièces de canon de la division Milberg, à gau-

che par les neuf mille fantassins et les dix-huit bouches à feu de la division Rybinski. Uminski allait avec cinq mille cavaliers, un régiment d'infanterie légère et huit pièces d'artillerie, châtier Sacken et contenir les gardes au-delà du bras septentrional de la Vistule. Il ne restait aux environs de Varsovie que la division Gielgud forte de 8,000 fantassins et de dix-huit bouches à feu, la division Malachowski contenant 10,000 hommes et vingt pièces de canon; la cavalerie de Lubienski et de Skarzynski avec seize pièces légères, les réserves et la garde nationale; en tout 35 à 38,000 combattans.

Ces dispositions étaient très vicieuses; ce n'est pas en bordant toute une rive qu'on en empêche les abords; un général entreprenant franchit toujours un fleuve quand il le veut, et le sot qui pour l'arrêter, embrasse de vastes étendues avec des forces inférieures, sera accablé en détail et dissipé comme la poussière, avant d'avoir pelotonné son fragile cordon. Un habile capitaine ne s'acharne pas à retarder le passage; il le provoque, et lorsque l'agresseur engagé dans les embarras du trajet a jeté au-delà du fleuve une partie ou la totalité de son armée, l'adversaire fond sur lui avec ses masses concentrées, et l'accule à la barrière qu'il a franchie; ou qu'il est en train de franchir. Dans ce dernier cas (et il est de l'art du tacticien de le saisir) l'audacieux qui parviendrait à effectuer le passage, serait ou le plus heureux ou le plus brave des écervelés.

Heureusement pour les Polonais, les erreurs de l'ennemi étaient encore plus grossières, ses troupes plus disséminées, sa ligne plus délabrée, son découragement plus grand, sa misère plus extrême, ses mouvemens plus lourds, plus inconséquens, plus négligés, ses plans moins résolus, moins vastes, moins praticables. A ces élémens de désolation et d'abattement, s'alliaient pour perdre Diebitsch, la débâcle et les débordemens. La Vistule échappée de sa prison

et grossie des tributs de quarante rivières, fuyait son lit et inondait la vallée à une et deux lieues de distance. Relancés par la hauteur et l'impénétrabilité de la rive gauche, les flots s'étendaient sur la rive droite qui, basse et sablonneuse, cédait au torrent et lui ouvrait ses entrailles.

Praga et sa garnison de 2,000 hommes isolées au milieu des lacs formés par le débordement, auraient pu succomber sans coup férir, si Geismar commandant l'avant-garde de Rosen, eût eu la hardiesse de l'attaquer; mais menacé lui-même par les irruptions du fleuve et des ruisseaux, l'amollissement du sol et l'état des chemins, il s'était réfugié dans la forêt de Wawer, dans l'attente d'une saison moins insupportable.

Enhardie par l'inaction et la négligence de l'avant-garde du corps d'observation russe, la garnison de Praga avait fait plusieurs sorties heureuses, surpris des postes mal gardés, détruit des préparatifs d'attaque et enlevé des patrouilles de cosaques. Dans une des plus considérables de ces excursions, un détachement conduit par les colonels Miller et Blendowski, se trouva assailli de toutes parts et céda après une vigoureuse résistance. Il perdit du monde, Miller fut tué, Blendowski tomba au pouvoir de Geismar, qui par un entraînement noble et chevaleresque, digne d'une meilleure cause, renvoya son prisonnier après avoir fait panser ses blessures.

En attendant, les eaux achevaient de charrier les glaces. C'était à qui jeterait plustôt son pont, Diebitsch à Stenzyca, pour envahir le Palatinat de Sandomir et marcher sur Varsovie; Skrzynecki à Praga, pour déboucher sur la chaussée et tirer parti de l'isolement de Rosen. Cette dernière conception était profonde et hardie; jamais occasion de détruire une armée morcelée par le choc d'une masse puissante et compacte, ne s'était offerte avec plus d'évidence. Les suites d'une victoire étaient incalculables; car si jamais ralliement

de corps dispersés sur la rive droite de la Vistule dut paraître difficile, ce fût bien alors qu'enchaînées à leurs cantonnemens par les débordemens et les fondrières, les troupes de Diebitsch ne pouvaient manœuvrer sans s'abîmer dans les ornières, ni rester immobiles sans être massacrées en détail.

Qui a vu l'armée czarienne dans le mois de mars; qui a partagé sa consternation et sa misère; qui sait la famine et les orgies, la fièvre et le choléra se disputer les cadavres étourdis à la fumée des pâles... qu'étouffaient leurs tannières de boue; qui a ... avec eux l'écorce bouillie et bu la fange verdâtre du marais de Kaluszyn, n'a pu voir alors dans l'affranchissement de la Pologne, un problème insoluble. Bien que les chances de réussite parussent égales dans les deux camps, il était clair que l'armée polonaise pouvait, quoiqu'éparpillée, se concentrer en trois jours. Le pont de Praga pouvait reparaître en vingt-quatre heures, Rosen être abordé en une nuit, et le sort des deux armées décidé en trois heures par l'anéantissement du corps d'observation, et la séparation des deux ailes de l'armée czarienne; tandis que pour masser les siens, achever le pont de Stenzyca et atteindre Varsovie, le feld-maréchal n'eût pas eu trop de trois semaines.

Certes alors peu de génies étaient à même d'apprécier tout d'un coup ces précieuses vérités; le généralissime les niait le premier, et traitait d'extravagance une idée aussi simple que grande. Dans l'obstination de sa routine aulique, il ne rêvait que murs de Chine et cordons; chez lui jalonner c'était défendre, se disséminer c'était occuper, observer c'était vaincre. Mais pour le salut de la Pologne, quelques cerveaux robustes et ardens veillaient encore à son existence et quand au brouhaha des journées révolutionnaires, succédait le calme de la nuit, quelque penseur promenant ses regards sur une des ailes du palais de Zaionczek, souriait en voyant dans la clarté tremblottante d'une blême bougie, l'auréole de l'immortalité et du

gage de la victoire. Là, un stratégiste enthousiaste dévorait l'espace avec son compas conquérant; pour lui l'univers était concentré dans le cadre d'un vélin; il rêvait la liberté avec le cœur d'un héros et la tête d'un savant; la proie ne pouvait lui échapper.

C'était Prondzynski.....

La Vistule ne charriait plus; le pont de Praga était rétabli; Diebitsch plus que jamais préoccupé par ses projets de passage, avait attiré à l'embouchure du Wieprz le gros de ses forces, et par ce mouvement, avait complètement isolé Rosen au milieu de la forêt de Milosna. Le quartier-général venait d'être transféré de Siennica à Garvolin et de Garvolin à Ryki. Grouper l'armée polonaise à l'ombre d'une nuit ténébreuse, déboucher du pont de Praga, fondre sur les cantonnemens de Rosen et l'écraser avant qu'il pût se reconnaître, se détourner brusquement contre Diebitsch, se jeter avec une armée chargée de lauriers, de dépouilles et d'espérance, sur le flanc droit et les revers du feld-maréchal; l'acculer à la Vistule et le noyer dans le bassin de Stenzyca, tout cela paraissait au quartier-maître facile à exécuter. Les gardes et Sacken éloignés de vingt milles de Rosen, Kreutz et Witt séparés encore de Diebitsch par le Wieprz, Rudiger et ses 18,000 hommes à peine en Wolhynie, Palhen II arrivé depuis quelques jours seulement sur le Bug, tout cela était autant de membres épars, qu'une armée de 50,000 hommes allait enlever un à un après la chute du tronc abandonné. Les distances laissées entre les corps du feld-maréchal; la presqu'impossibilité où ils étaient de communiquer, de s'entendre et surtout de se prêter appui; la pénible absorption où les projets de passage continuellement traversés par le retard des convois et la largeur de la Vistule plongeaient Diebitsch; l'inconcevable négligence enfin de ses lieutenans et le désespérant épuisement de ses soldats, tout criait aux Polonais; « avance, frappe et tu vaincras. »

Mieux que qui que ce fût, Prondzynski entendait cette voix solennelle; mais la difficulté était de faire adopter au méthodique Skrzynecki, un plan si au-dessus de son intelligence. Prières, remontrances, promesses, éloquence, tout d'abord échoua contre l'opiniâtre circonspection du nouveau généralissime. Qui fut témoin de ces débats, put dès cet instant pénétrer l'avenir et juger des étroites capacités auxquelles on avait confié la Pologne toute palpitante encore des alarmes de février. Cependant le temps volait; on était au terme du mois de mars; l'Europe s'étonnait de l'inaction prolongée des deux armées, et l'Europe avait raison; car bien qu'elle eût mieux fait de nous secourir que de s'étonner, rien ne justifiait plus notre sommeil. Les cadres étaient remplis, les paniques dissipées, les ponts rétablis, les chemins un peu améliorés, l'espérance, les transports et l'amour de la liberté plus éclatans, plus unanimes, plus imposans que jamais; l'art, la nature et le patriotisme, semblaient identifiés avec notre cause. Mais si tout invitait les hommes énergiques à prendre leur essor, la crainte de se voir devinés et prévenus par Diebitsch, devait émouvoir jusqu'à ces cœurs de lymphe que rien ne dérange.

Et qui sait, si redoublant de diligence et d'efforts, le feld-maréchal ne mettra dans quelques jours fin à ses interminables préparatifs? Qui sait, si à l'instant où le tâtonneur Skrzynecki refuse de traverser le pont de Praga, le passage de celui de Stenzyca ne va pas rendre inutiles et ses refus et son existence? Un moment de retard, et il faudra résister sur la rive gauche pour n'avoir pas voulu vaincre sur la rive droite.

Un zélé patriote propriétaire et habitant de Drewnica colonie située au milieu des marais de Zombki, à un mille de Praga, avait tiré parti de la connaissance qu'il avait des lieux, pour étudier la position de l'ennemi et les chances d'une attaque générale.

Il était parvenu par ses instances, à intéresser le con-

zèle des généraux, et même à ébranler la froide obstination du généralissime. Prondzynski profita de la disposition des esprits pour l'appuyer de son crédit; à force d'importunités on décida enfin Skrzynecki à agir. On venait il est vrai de dépenser un temps précieux à ne rien faire, mais cette perte n'était pas irréparable. Une fois converti (et il faut lui rendre cette justice) le chef de l'armée rassembla les troupes dispersées de Kozienice à Modlin, avec une promptitude et surtout un mystère, qui mirent en défaut toutes les surveillances.

Le 25 mars tel était l'état de l'armée :

1re Division d'infanterie,	chef Rybinski,	9000 hommes.		18 canons.
2eme idem	chef Gielgud,	8000 id.		18 id.
3eme idem	chef Malachowski,	10,000 id.		20 id.
4eme idem	chef Milberg,	7,000 id.		15 id.
1re Division de cavalerie,	chef Uminski,	5,000 chevaux.		8 canons.
2eme idem	chef Skarzynski,	3,000 id.		8 id.
3eme idem	chef Lubienski,	3,500 id.		8 id.
Corps de Sierawski,		900 fantassins.	2,000 chevaux.	
Corps de Dwernicki,		2,000 id.	3,000 chev.	18 canons.
Corps de Pac à demi organisé		3 à 4,000 faucheurs.		26 canons.
Garnison de Praga, de Zamosc et de Modlin		15,000 hommes.		
Totaux		55,900 fantas.	16,500 chev.	139 canons.

On ne comprend pas dans ce tableau, les régiments de faucheurs non organisés, les gardes urbaines et les partisans qui ensemble pouvaient offrir un effectif de 15 à 20,000 hommes. De plus les gardes nationales et les *Pospolite ruszenie*, dernière ressource du pays.

Les divisions d'infanterie Malachowski, Gielgud et Rybinski, la cavalerie de Lubienski et de Skarzynski, en tout 27,000 fantassins, 6,500 chevaux et 72 pièces d'artillerie reçurent l'ordre de se réunir dans les plaines de Powonzki, sous les murs de Varsovie. Afin de se présenter au rendez-vous, la division Rybinski étendue

de Gora à Jeziorna quitta ses cantonnemens, et pour ne pas éveiller les soupçons de l'ennemi, manifesta hautement l'intention de marcher dans le Palatinat de Plock à l'appui d'Uminski, qui en effet paraissait en avoir besoin, dépassa Varsovie et s'avança sur Modlin dans la journée du 29 juin, puis tout à coup rebroussa chemin, et parut le 30 au camp de Pawonzki, où elle trouva concentrée, toute l'armée destinée à l'expédition contre Rosen.

Skrzynecki passant en revue les phalanges dévorées d'impatience, s'émut, dit-on, jusqu'aux larmes à l'idée que le canon allait peut-être en quelques jours moissonner ces dernières espérances de la patrie. Rien au reste ne transpira des projets du généralissime; l'armée croyait marcher contre les gardes, Varsovie s'épuisait en conjectures, l'ennemi dormait sur un volcan.

On ne laissait pour faire diversion à cette manœuvre décisive, que Dwernicki à Zamosc, Sierawski sur la haute Vistule, Pac et Milberg à l'embouchure de la Pilica, Uminski sur la basse Narew et les partisans au nord. C'était encore trop de corps d'observation Il est inutile d'observer celui qu'on va vaincre, et on ne vainc pas celui qu'on veut trop observer.

Quoi qu'il en fût, le 30 mars à 10 heures du soir, l'armée s'ébranla en silence; le pont de Praga était jonché de paille; les rues de la capitale étaient sombres et désertes; les bataillons défilèrent sans bruit et ne s'aperçurent de leur destination qu'en abordant la rive droite. La divison Rybinski formée des 1er, 2e, 5e et 6e de ligne aux ordres des brigadiers Ramorino et Zawadzki marchait en tête; la brigade de cavalerie commandée par le général Kamienski venait après; l'infanterie de Gielgud et de Malachowski, les escadrons de Lubienski et de Kicki les suivaient à une petite distance. L'encombrement qui eut lieu sur le pont, retarda les mouvemens et déjà le jour commençait à poindre, quand Rybinski et Kamienski se trouvèrent en pleine marche sur la route de Zombki. En prenant ce chemin

la 1re division réalisait le plan projeté, de tourner par sa droite, l'ennemi que l'on supposait à cheval sur la chaussée de Milosna à l'entrée de la forêt; et tandis que l'avant-garde polonaise le prenait ainsi de revers, Kicki débouchant avec sa brigade de lanciers par la barrière de Grochow, s'avançait sur son front.

En effet, Geismar occupait non loin de l'auberge de Wawer, avec 8,000 hommes et une forte artillerie, les mamelons d'où les batteries des corps lithuaniens avaient un mois auparavant foudroyé les défenseurs du bois d'aunes. Il avait cru rendre cette position imprenable, en y élevant quelques retranchemens; et rien moins qu'instruit du danger qui le menaçait, il s'abandonnait avec négligence à la plus parfaite sécurité, lorsque semblables aux ombres de l'Arioste, parurent à travers les blanches vapeurs du matin, les contours fugitifs des bataillons polonais. Un brouillard épais couvrait la Vistule, la plaine et la forêt; à l'abri de ce voile immense et guidée par Drewnicki, l'avant-garde polonaise avait franchi les marais de Zombki, tourné Kawenczyn, dépassé le chemin d'Okuniew, et envahi la forêt à l'endroit où elle coupe la chaussée. A quelque distance de là, Rybinski avait brisé sa division en deux, et pendant que le fougueux Ramorino recevait l'ordre de faire un détour à travers la forêt pour tomber avec les 1er et 5me de ligne à droite (*) et en arrière des retranchemens de Wawer, Zawadzki à la tête des 2me et 6me de ligne, marchait droit au centre de Geismar. La cavalerie de Kamienski retardée par les mauvais chemins était restée en arrière.

Le brouillard commençait à se dissiper, et malgré les précautions de Rybinski, Geismar eût pu l'apercevoir et l'éviter, si ignorant jusqu'aux intentions de ses adversaires, il ne se fût long-temps obstiné à nier leurs progrès, et à considérer l'apparition de leurs têtes de

(*) La droite à l'égard de l'ennemi, la gauche à l'égard des Polonais.

[illegible], comme une reconnaissance [illegible] et sans but.

Mais déjà le 2me de ligne culbute les [illegible] surpris dans leurs tentes de branchages ou [illegible] tour de leurs bivouacs, les soldats russes [illegible] farés aux cris de leurs chefs, se croisent, [illegible], s'appellent de cette voix de détresse qui [illegible] désastres, et s'attroupant sans ordre à [illegible] che de la chaussée, barrent enfin de [illegible] chancelans les abords de leurs redoutes. Le [illegible] au pas de charge sur cette ligne informe et [illegible] ses décharges rares et frappant au hasard, ne [illegible] qu'à dessiner, à travers le brouillard, [illegible] tent et ceux qui fuient, jettent leurs armes [illegible] sent sur la chaussée avec le tumulte de l'[illegible] la confusion de la mort.

Zawadzki pousse jusqu'à Wawer, la [illegible] haut; quelques escadrons ailés, la lance en [illegible] balayer les débris amoncelés sous les coups des fantassins, et Dieu sait où s'arrêtera le vainqueur, [illegible] Kamienski n'est pas encore arrivé sur le [illegible] bataille.

Geismar essaie de rétablir l'ordre parmi les [illegible] déjà serrés autour de leurs drapeaux, [illegible] taillons ralentissent leur course et opposent [illegible] ges fronts à la brigade de Zawadzki. Les [illegible] mens tiennent encore... une lueur d'espér[illegible] dans les regards de Geismar. Soudain un [illegible] longé retentit dans la forêt de Wawer: [illegible] là. Les retranchemens sont tournés; l'artillerie ennemie cherche en vain des points de mire; [illegible] me l'éclair, les bataillons du 5me se jettent au [illegible] des colonnes déroutées, terrassent sur leur [illegible] tout ce qui s'accroche à leurs baïonnettes et [illegible] redoute et épaulemens. A ce choc [illegible], l'ennemi se disperse en abandonnant pièces, armes et [illegible] sons; des bataillons entiers se rendent sans [illegible] d'autres foulent aux pieds leurs drapeaux et [illegible]

rait à genoux la clémence du vainqueur. Des acclamations de triomphe s'échappent des rangs polonais; l'avant-garde de Rosen n'est plus!

Il est cinq heures du matin; Malachowski, Gielgud, Lubienski sortis par la barrière de Grochow, se sont déployés dans la plaine en avant de la colonne de fer; les lanciers de Kicki les devançant au trot, se sont précipités par Grochow sur Wawer; ils nettoyent la chaussée, recueillent les débris du vaincu et poursuivent ses bataillons. Toute l'armée les suit. Concentrées à l'embranchement des routes d'Okuniew et de Milosna, les divisions embrassent plus d'étendue et avancent en rayons divergens à la fois sur le centre et les flancs de l'ennemi; la brigade de Zawadzki, à gauche par Grzybowska-Wola sur Okuniew, celle de Dziekonski, à droite par Kaczydol sur Wiazowna; Kicki fraye avec ses lanciers le chemin de Milosna au gros de l'armée; la division Gielgud a remplacé celle de Rybinski sur la chaussée; Malachowski forme l'arrière-garde.

Cependant avertis par la fusillade, les bataillons échelonnés de Wawer à Milosna, courent aux armes et s'élancent sur la chaussée. Geismar en rallie quelques uns au hasard et tâche d'effectuer sa retraite à la faveur de leur résistance, mais vaine tentative: tout met bas les armes ou entraîné dans la déroute générale, cherche dans les profondeurs de la forêt, un refuge contre l'irrésistible élan de la cavalerie polonaise.

Il est midi, et plus d'une colonne immolée au salut de ce qui reste de la masse culbutée, a tapissé de ses cadavres les flancs de la grande route. L'avant-garde de Skrzynecki va atteindre Milosna; en avant du village, Geismar renforcé de troupes détachées à son secours par Rosen, a par un effort désespéré déployé une ligne qu'il espère opposer quelques instans à la rapidité du torrent qui l'inonde; mais il n'a pas eu le temps d'aligner ce fragile rempart, que débordées et

broyées par l'artillerie polonaise, ses ailes [illegible] refoulent dans leur fuite précipitée tout ce [illegible] nir tête. Plus de relâche, plus de re[illegible], [illegible] rance : la servitude ou la mort.

Surpris, assaillis, cernés dans leurs canton[illegible] dans les lazarets, dans la boue, dans les bois, au [illegible] du vieillard paysan, dans les ruines écroulées sous [illegible] mains, les soldats du Czar ébahis et trembla[illegible] à toute voix humaine, allaient avec cette st[illegible] souciance qu'imprime au cerveau le stygmate [illegible] clavage, déposer leurs armes luisantes et [illegible] aux quartiers des divisions victorieuses, [illegible] eussent portées au magasin de la colonie à [illegible] bourg. Que leur importait leur défaite? Ils [illegible] que changer de maîtres, et tout ce qu'ils [illegible] c'est que le maître nourrit son *âne*, aussi réclam[illegible] ils leur pain de munition et leur mesure de gruau, [illegible] l'assurance de gens qui croyaient que cela leur [illegible] dû, puisque la décade était à son terme.

Il était deux heures; la fusillade ne se faisait plus entendre que par intervalle; les divisions stimulées par leurs succès marchaient en avant avec une [illegible] ble ardeur. Le généralissime, le prince Czartoryski, Barzykowski et le ministre des affaires étrangères, [illegible] vis d'un brillant état-major, parcouraient les [illegible] les des régimens et recueillaient par tout l'expression de l'ivresse universelle. Cette cavalcade de privilég[illegible] associée à l'enthousiasme et au prestige des pre[illegible] victoires, était une manœuvre savamment [illegible] quel puissant moyen de se rendre populaire en d[illegible] des vociférations jacobines, couvertes par le canon [illegible] triomphe et les *vivat* de l'armée !

À deux milles de Milosna, sur les flancs de la chaussée, règne une vaste clairière au milieu des bois [illegible] village de Dembe-Wiolkie en occupe le centre; [illegible] sis en partie sur des hauteurs aux pentes douces, [illegible] mine la chaussée et la plaine. Un gros ruisseau [illegible] prend sa source au-delà de Minsk, vient en co[illegible]

obliquement la route, traverser le village pour vider son lit dans le Swider, non loin de Wionzowna. Sa vallée imprégnée d'eau par le dégel, empêchait les abords de Dembe-Wielkie; la chaussée était la seule voie bien praticable. Le front de cette position faisant face au Nord-Ouest, était voilé par des broussailles; sa droite s'appuyait à la forêt, et sa gauche flanquée par la chaussée et plus loin par le débordement du ruisseau, pouvait être facilement battue par l'artillerie et disputée pied à pied. C'est là, qu'aux premiers coups de canon tirés à Wawer, Rosen avait donné au gros de son corps, cantonné dans les fermes et villages aux environs de Stanislawow, Dembe, Minsk et Wionzowna, l'ordre de se concentrer et de faire front aux Polonais.

Les détachemens chassés de leurs gîtes par Zawadzki et Dziekonski étaient accourus dans le plus grand désordre au rendez-vous assigné. La consternation la plus profonde y régnait, car aux alarmes de désastres réels, se mêlaient les récits exagérés des fuyards. Geismar ne tarda pas à paraître avec 2 ou 3,000 hommes échappés au carnage. Les Polonais volaient sur ses traces, et déjà même leur avant-garde atteignait Karczma-Olszowa, située à deux verstes seulement de Dembe-Wielkie.

Rosen était parvenu à réunir 20 à 22,000 hommes, les débris du corps de Geismar y compris. Sa cavalerie était intacte, son artillerie nombreuse et bien servie. Il put attendre de pied ferme l'armée polonaise, qui, pour s'avancer sur un front plus large, avait été forcée de s'engager dans les terrains inondés qui bordaient la chaussée presque sans interruption, depuis Praga jusqu'à Siedice.

A 4 heures, les Polonais se déplo
l'auberge Olszowa, la gauche appu
chaussée à Budy-Nowina, la droite
min de Wielgolas, le centre sur la
seau restait sur leur droite. Deux b
de tirailleurs, se jetèrent sans hés

la forêt et abrités par les lisières, assaillirent la droite de l'ennemi placée parallèlement à la route de Cyganka. Un feu roulant se fit aussitôt entendre, et bientôt l'écho de la fusillade perdu peu-à-peu dans les [illegible]les des taillis, annonça que les Russes reculaient. Simultanément la division Malachowski marche en avant, Gielgud reste en réserve. L'artillerie cherche d'abord à placer ses batteries, mais embourbée dans un terrain marécageux, elle reste avec désespoir témoin impuissant de la lutte qui déjà s'engage. La brigade Boguslawski marche seule à travers fossés, marécages et broussailles pour emporter de front le village et les hauteurs. Braquées d'avance et préparées [illegible], les batteries de Rosen répondent par des volées meurtrières. Après une marche lente et pénible, la brigade de Boguslawski est sortie des marais et se [illegible] sur les versants des hauteurs; le 8me de ligne se porte contre la droite de l'ennemi, le 4me fendu en deux attaque sa gauche sur les deux flancs de la chaussée. A peine sont-ils formés, que les boulets et la mitraille sillonnent leurs colonnes et suspendent leurs progrès; tout ce que peuvent les braves de Boguslawski, c'est de ne point plier.

A une verste en arrière, l'armée, l'arme au bras, les admire et se tait....... Aucun ordre ne trouble son immobilité, on dirait que Skrzynecki a oublié qu'elle est là pour combattre. Cependant inébranlables à leur poste, les bataillons du 4me et du 8me absorbent les décharges de toute la ligne ennemie. Au feu roulant des pelotons et des batteries de Rosen, succèdent les charges de sa cavalerie; les escadrons déployés sur sa droite fondent sur les carrés du 8me, mais écrasés par un feu terrible, ils s'éloignent en désordre; deux fois ils s'ébranlent et volent comme les vagues soulevées par l'ouragan, et deux fois criblés d'outre en outre par une grêle de plomb, ils s'arrêtent et reculent....

Bientôt les ténèbres vont couvrir l'horizon; le tumulte se propage de l'Ouest à l'Est du village; l'ennemi

mi, entamé par l'héroïque résistance des Polonais, a fait quelques pas en arrière; les cavaliers épouvantés, se réfugient et s'égarent dans les angles de Dembe. A l'entrée du village, l'encombrement entrave les manœuvres; et profitant de cet incident, un bataillon du 4me a franchi le ruisseau et s'est glissé à droite de la chaussée dans de vastes jardins, en renversant et dispersant l'infanterie qui les lui disputait. A force de bras, deux pièces d'artillerie se sont avancées en face du pont, et prenant d'écharpe la gauche de l'ennemi, bouleversent déjà le village et ses défenseurs. Les autres bataillons du 4me se précipitent au pas de charge dans Dembe, refoulent devant eux tout ce qui obstrue la chaussée, et menacent de revers la ligne de baïonnettes qui borde le ruisseau. Un long cri de terreur retentit dans le village, dans la plaine, dans la forêt; les ombres de la soirée protègent les Polonais, et entassent sous leurs coups les fuyards, les égarés, les manœuvrans et les immobiles; tous se poussent, se heurtent, se débandent et tombent tués ou désarmés par les colonnes infatigables et silencieuses, qu'une main invisible semble promener au milieu de cette scène de destruction.

Alors l'ennemi abandonne en foule ses positions et essaie de se réformer plus loin, mais à l'instant même un sourd tintement accompagné de bruyantes clameurs annonce la proximité d'une masse de cavalerie. C'est en effet la division de Skarzynski; elle a enfin traversé les obstacles que la nature paraissait semer à dessein sous les pas de ses coursiers, et altérée de gloire et de sang, elle se déploie sur la chaussée et s'élance au galop, franchit le défilé qui lui livre l'entrée du village conquis, et tombe sur les escadrons de hulans lithuaniens, que le hasard lui jette comme une proie. Les carabiniers de Schneide, les chasseurs blancs, les escadrons de Posen se disputent l'honneur de rougir les premiers leurs fers; la chaussée ne suffit plus à leurs ébats, ils se répandent dans le village, culbut-

[illegible], taillent en pièces les hulans et l'infanterie, pour-
suivent leurs victimes au-delà de Dembe, et rompent
d'un seul choc une brigade à l'abri de laquelle [illegible]
s'efforce de rallier les siens. Les carrés [illegible]
le faix de ces charges fondroyantes; les pièces [illegible]
en vain une issue à travers la foule qui se [illegible]
court effarée des hauteurs au village, du village [illegible]
chaussée; les canonniers entraînés dans la déroute gé-
nérale, les abandonnent aux cavaliers polonais qui
dans leur course rapide, las déjà de sabrer, [illegible]
d'un souffle, concentrer sous leurs coups toutes [illegible]
du Czar pour la défier et en finir.

Une profonde obscurité arrête le bras du vainqueur
et suspend la boucherie; les ténèbres enveloppent
dans leurs noirs replis et dérobent aux Polonais la
masse rejetée sur Minsk, réfugiée dans Kobiernе, [illegible]
foncée dans la forêt. L'armée restée jusqu'alors [illegible]
ple spectatrice des exploits de la brigade Boguslawski
et des escadrons de Skarzynski, se rapproche enfin du
champ de triomphe et étale ses fiers bataillons au mi-
lieu des trophées de cette mémorable journée. 3,[illegible]
morts ou blessés, 6,000 prisonniers, 11 pièces d'ar-
tillerie, plusieurs drapeaux et étendards, des caissons,
des armes, un grand nombre d'officiers supérieurs
et subalternes parmi lesquels le général Lewandows-
koï, telles furent les pertes de l'ennemi. Les Polonais
n'eurent pas trois cents hommes mis hors de com-
bat.

Et cependant il faut avouer qu'alors comme un mois
auparavant, ces brillans succès furent bien plus dûs
à la fougueuse intrépidité des soldats, qu'à l'habileté
des généraux. Dès le matin, le généralissime n'avait pas
su remédier aux inconvéniens de l'encombrement;
Rybinski s'aventura avec 8,000 fantassins dans les ma-
récages qui retardèrent les progrès de sa cavalerie, et
lorsque pour y suppléer, il aurait dû se trouver sur
la chaussée une force capable d'occuper Geismar de
front, l'armée avait à peine débouché des [illegible]

de Praga. A trois heures, quand les masses de Rosen parurent concentrées dans la clairière de Dembe, Skrzynecki aurait dû donner un grand développement si non à la cavalerie et à l'artillerie qui ne pouvaient manoeuvrer que sur la chaussée, et auxquelles il eût fallu parconséquent abandonner cette voie, au moins à cette admirable infanterie qui décidée à braver tous les périls et à surmonter tous les obstacles, enviait en murmurant les lauriers de quelques bataillons privilégiés. Une forte colonne poussée en échelons vers la route de Cyganka, le long des lisières de la forêt, eût à la fois détourné de la chaussée l'attention de l'ennemi, refoulé sa droite sur la vallée marécageuse du ruisseau, et menacé ses communications. Ou Rosen aurait cherché à regagner la chaussée en fuyant sa position et serait ainsi tombé sous les charges de la cavalerie, ou il se serait débandé dans les fondrières de Kobierne et perdu sans ressources. Sa destruction aurait été consommée avant la tombée de la nuit. Mais l'isolement de six bataillons sous un feu épouvantable, l'inaction de toute une armée et les retards occasionnés par l'hésitation et les vices de la répartition des armes sur un sol rebelle à leur puissance, dûrent prolonger le combat jusqu'à l'approche des ténèbres, et favoriser la retraite du sixième corps.

Accablé sous le poids de ses désastres, Rosen se retira dans la nuit même avec les lambeaux de son corps à Minsk, et de Minsk à Kaluszyn avec une grande précipitation. Lorsque l'aurore du 1er avril argenta la plaine de Dembe, on ne vit au loin que dépouilles et cadavres; de longues files de prisonniers serpentaient dans le village; c'étaient pour la plupart des serfs lithuaniens arrachés aux tortures de la glèbe pour subir les tortures des camps; on eût en vain voulu surprendre sur leurs faces larges et bronzées, la moindre expression de douleur ou de plaisir: ils avaient faim. Les officiers, jeunes martyrs enlevés des écoles ou de la maison paternelle, nous félicitaient de nos victoi-

res avec l'effusion de la plus franche ivresse, et bien que Diebitsch eût eu avant l'ouverture de la campagne, la précaution de remplacer les officiers suspects de patriotisme, il s'en trouva encore assez parmi les prisonniers, pour que nos triomphes fussent considérés par les vaincus comme un bienfait des cieux.

Mais déjà Rosen avait gagné sur nous huit heures de marche. Il était neuf heures quand l'armée s'ébranla, et ce retard inexplicable, fut encore une des énigmes dont il eût été difficile de démêler le sens. La cavalerie de Lubienski prit enfin la tête de colonne, et suivie de Malachowski, de Gielgud, de Rybinski et de Skarzynski, s'élança sur les traces du sixième corps. Les lanciers bleus et le deuxième des Mazurs rasaient la chaussée avec la rapidité du vent, ayant le vaillant Kicki en tête; l'artillerie volante les accompagnait au trot. Malgré les retards du matin, on ne tarda pas à joindre l'arrière-garde des fuyards. Rosen crut d'abord que le déploiement de quelques bataillons en avant de Minsk, à droite et à gauche de la grande route, amortirait assez long-temps l'élan de l'avant-garde polonaise, pour que, profitant de ce relâche, le gros de son corps se mît hors d'atteinte. Mais au lieu de s'arrêter à d'aussi minces obstacles, la cavalerie polonaise brava le feu, dépassa les bataillons et les retrancha du tronc, en poursuivant son chemin, sans s'amuser à ramasser les armes qu'ils mettaient bas; les divisions qui venaient après, se chargeaient de ce soin.

L'avant-garde traversa Minsk au grand trot, et devançant tout ce que Rosen laissait en arrière pour couvrir sa retraite, atteignit Janow, puis Jendrzeiow. A chaque taillis, à chaque marais, à chaque ravin, le général fugitif clouait quelques bataillons dans l'espoir qu'occupé à les déposter ou au moins à les prendre, les escadrons de Lubienski ralentiraient leur course; mais c'étaient autant d'holocaustes semés sur les traces du vaincu; on leur accordait à peine l'honneur de

répondre à leurs décharges, et la colonne qui suivait l'avant-garde, n'avait que la peine de recueillir les prisonniers.

La tête de colonne arriva ainsi sous Kaluszyn; là encore, l'ennemi fit mine de résister; deux régimens d'infanterie s'arrêtèrent devant la ville, tandis que le corps défilait dans la plus épouvantable confusion pour atteindre le Kostrzyn et mettre cette rivière entre lui et les Polonais; mais ce faible obstacle suspendit à peine pendant quelques instants la marche triomphale de leur avant-garde. Ladislas Zamoyski, aide-de-camp du généralissime, se jeta à la tête des lanciers bleus sur trois carrés que le désespoir semblait couvrir de sa solennelle égide; stérile héroïsme, tout dans ce jour devait céder à l'impétuosité du vainqueur; les carrés crevèrent sous ses lances, et l'écume des chevaux souilla les vieux drapeaux des vétérans de Varna. Zamoyski en enleva un de sa propre main, les deux autres furent également pris.

Les Polonais eurent bientôt traversé la ville et gagné la rive du Kostrzyn, mais là ils s'arrêtèrent après une course de cinq milles. Rosen avait brûlé les ponts, une rivière marécageuse le séparait de ses adversaires, et il se trouvait ainsi pour quelques instans au moins, à l'abri de leur poursuite.

Ainsi se termina la journée du 1er avril, journée aux résultats aussi éclatans que celle du 31 mars. Les Russes y avaient encore perdu 7,000 prisonniers, 1,000 morts ou blessés, plusieurs pièces de canon, des caissons, trois drapeaux et beaucoup d'armes. De la part des Polonais, huit escadrons avaient seuls combattu et leur perte était insignifiante.

Il faisait déjà sombre quand l'armée arriva sous Kaluszyn et y alluma ses feux. Dans sa marche précipitée, elle n'avait pas trouvé une cabane sur pied; partout des cendres, des cadavres et des ruines; dans sa vengeance stérile et farouche, le barbare n'avait même pas su se ménager un gîte et quelques amas

de chaume et de branches recouverts de boue, semés çà et là dans la forêt et dans la plaine, désignaient les lieux où les brutes avaient assis leur camp. Par fois sortant des décombres, un bras livide et sanglant semblait dénoncer l'assassin, ou une bouche de femme entr'ouverte, crier vengeance sous des monceaux enfumés; on jetait un regard sur les figures stupides et impassibles des prisonniers, et on se demandait par quel étrange contraste, des cœurs de tigre logeaient dans ces statues de marbre. Ce sont les fruits de l'esclavage.

Après ces beaux succès, deux voies de triomphe s'ouvraient à Skrzynecki. Il devait ou passer sans délai le Kostrzyn et fondre sur Siedlce, afin d'enlever les dépôts et les magasins, achever la destruction du 6me corps et tomber sur Pahlen. Il arrivé aux environs de Biala, puis se rabattre par Lukow, sur les derrières de Diebitsch; ou bien abandonner Rosen, et se jeter incontinent par Latowicz et Jerusalem sur le flanc du feld-maréchal, en ne laissant sur la chaussée qu'un corps d'observation pour contenir les vaincus alliés aux troupes venues récemment de la Lithuanie. Dans la première hypothèse, on complétait la victoire, on traversait la base d'opération de l'ennemi, on interceptait les seules communications qui lui restassent. On attendait en combattant l'arrivée de la quatrième division, du corps d'Uminski et des renforts demandés à Varovie, mais qui plus est, on laissait au feld-maréchal toutes les peines de la traversée des fondrières de Lukow ou de Latowicz, dans le cas où il eût voulu regagner la chaussée; on l'attaquait à l'instant où il eût débouché de ces chemins étroits et bourbeux, et on évitait les soucis de l'aller chercher. Mais il était à craindre, qu'en grand capitaine, dédaignant les rencontres partielles, les combats de détail et les triomphes passagers de ses adversaires, Diebitsch ne prît à l'instant même une résolution digne de sa formidable mission : celle d'accélérer le passage de la Vistule, de laisser les Polonais chanter et se débattre sur

la chaussée, et de marcher par la rive gauche sur Varsovie en passant au milieu du faible réseau, que pouvaient lui tendre Sierawski, Pac et le patriotisme impuissant de quelques bourgades insurgées.

A ce trait de foudre (et rien n'autorisait les Polonais à le traiter de chimère) il ne restait qu'un moyen de répondre; c'était de profiter des entraves que suscitaient encore aux Russes la pénurie et la saison, pour les prévenir et les atteindre avant qu'ils eussent achevé le pont de Stenzyca. A supposer même qu'ils fussent parvenus à la construire avant l'arrivée des Polonais, encore auraient-ils eu à en effectuer le passage en leur présence, incident qui eût amené une grande bataille et comblé les voeux des vainqueurs de Dembe. C'était la deuxième hypothèse. Mais alors puisque tout dépendait de quelques instans de gagnés, fallait-il se permettre à peine de respirer et se précipiter au pas de course dans le midi de la Podlachie. Le ralliement même de Milberg, d'Uminski et des renforts, eût dû s'effectuer en marche; toutes les opérations secondaires eussent dû être suspendues, et les entrées triomphales réservées à une gloire plus solide. Le 2 février, à deux heures du matin, l'armée aurait dû quitter les bivouacs de Kaluszyn, et trois jours plus tard, le sort de la Pologne eût été décidé.

Après un mois de marches, de contre-marches, de préparatifs et d'hésitation, l'armée de Diebitsch si impatiente d'envahir la rive gauche de la Vistule, n'était pas même concentrée. Au moment où les hurlemens du canon de Dembe proclamaient la défaite de Rosen, son arrière-garde quittait à peine Siennica, et depuis le premier jusqu'au 4 avril, ses colonnes morcelées se traînèrent nonchalamment d'étape en étape par Zelechow et Garwolin, disséminant leurs forces dans tous les chemins de traverse. Joindre et écraser avec une armée victorieuse, des corps mûs avec aussi peu d'ensemble et d'énergie, n'eût pas été un prodige; mais négliger de le faire, était un crime que tout un peu-

ple n'était pas maître d'absoudre. C'est pourtant par où débuta l'enfant gâté de la Camarilla.

Dans plusieurs conseils qui eurent lieu immédiatement après la victoire, cette déplorable tendance vers la temporisation et les délais perça dans tous les discours du généralissime. Chaque heure inutilement dépensée était une perte irréparable, et Skrzynecki parlait sérieusement de remettre l'offensive jusqu'aux beaux jours du printemps.

« Je dois renoncer, disait-il, à profiter de mes suc« cès et soit à me porter sur ma gauche contre les « gardes, soit à tomber sur le flanc de Diebitsch; car « les dégels ont rendu les chemins impraticables. C'est « au reste un incident d'autant plus fâcheux, que le « feld-maréchal n'ayant pas encore concentré les trou« pes cantonnées entre le Wieprz et la Vistule, dans « toute autre circonstance nous en aurions bon mar« ché. Quant aux débris de Rosen réfugiés sous la « protection de Pahlen II, je ne puis m'élancer à leur « poursuite sans exposer mes communications; si je « m'éloigne de Varsovie, Diebitsch me coupe, et je « perds à la fois et le fruit de mes triomphes et ma « base d'opération. Ma situation est très délicate; je « ne puis hasarder en une bataille, l'armée que m'a « confiée la nation. »

Mais à ces étranges argumens, Prondzynski répondait, avec la force que donnent le génie et la conviction, que la nature n'accordait pas de privilèges; que les fondrières que le généralissime se plaisait à croire si impraticables, étaient en tout cas aussi défavorables à Diebitsch qu'aux Polonais, et que s'il était impossible à ceux-ci de mener leur artillerie à travers les boues de la Podlachie, l'ennemi se trouvant dans la même situation, les chances restaient à cet égard égales de part et d'autre. Restait à savoir si les Russes éparpillés de Garwolin à Stenzyca et de Stenzyca à Lukow, si les Russes démoralisés, tourmentés par les fatigues et la misère, atterrés par la défaite de Rosen et réduits

tout au plus à 50,000 hommes par le détachement de cinq corps, étaient capables de lutter contre une armée fraîche et rajeunie par la victoire. Restait surtout à savoir, si la fortune capricieuse, prodiguerait plus long-temps ses faveurs à des hommes qui en tiraient si mauvais parti, et si dans huit jours de là, il serait encore temps de faire ce que l'on dédaignait de faire alors.

Mais que pouvaient le génie et la conviction contre l'obstination d'un méthodiste, qui avait cru faire une large concession au quartier-maître en attaquant avec 25,000 hommes, 30,000 Russes dispersés de Grochow à Siedlce? que pouvaient le génie et la conviction contre la routine systématique qui effrayée des succès remportés malgré elle, partout déjà fomentait la jalousie et la haine pour punir le talent d'avoir su l'étourdir et la subjuguer. Elle voulut se venger de l'empire de la raison aux dépens de la liberté; maudite soit elle!

Déjà l'armée avait passé sous Kaluszyn, une journée à ne rien faire; Rosen reprenait courage; des courriers avaient été expédiés au quartier-général de Ryki, et la relation des événemens du 31 avait frappé le feld-maréchal au milieu de ses méditations de passage et d'invasion. Nullement préparé à ces accablantes nouvelles, habitué dans toute sa carrière militaire à une résistance parallèle et passive, menacé d'une catastrophe peut-être décisive à la veille même d'un mouvement qu'il avait envisagé avec orgueil comme terme de ses travaux, il succomba sous le faix de tant d'infortunes, et au lieu de chercher dans la bizarrerie même de sa destinée un prétexte pour brusquer la fortune, il s'exagéra les difficultés de sa situation et s'estima heureux de n'être pas encore réduit à livrer bataille. Il ne se croyait pas d'ailleurs à l'abri de cette extrémité; car calculant avec logique les conséquences du 31, il ne put douter un instant des intentions probables de ses ennemis. Une ressource puissante et terrible lui restait encore, et nous l'avons indiquée. C'était de franchir la Vistule

en dépit de la défaite de Dembe, et lorsque loin de poursuivre ses succès, l'armée polonaise s'endormit sur ses lauriers, la réalisation de ce plan devint si naturelle et si praticable, qu'un cerveau faible et troublé comme celui de Diebitsch, put seul y renoncer. En y faisant coopérer les gardes et Sacken que les ordres du feld-maréchal eussent fait avancer sur Modlin par Pultusk; Pahlen II, qui lié à ce qui restait du corps de Rosen eût inquiété Skrzynecki sur la chaussée de Brzesc, Witt et Kreutz enfin que l'on eût attirés à l'embouchure du Wieprz, le général polonais se serait vu forcé de repasser au plus vîte le pont de Praga, pour accepter et perdre dans les plaines de Kaszyn, une bataille qu'il lui répugnait tant d'offrir et de gagner dans les boues de Zélechow.

Mais si Skrzynecki était bien au-dessous de sa mission, Diebitsch était peut-être encore moins à la portée de la sienne. Une espèce de vertige s'était depuis quelque temps répandue sur toutes ses facultés; l'instinct de conservation n'était même plus chez lui que l'effet de l'habitude; il craignait avec les angoisses du vaincu et agissait avec la négligence d'un vainqueur. Toll, auquel on ne pouvait refuser un grand ascendant sur les conseillers de Diebitsch et sur Diebitsch lui-même, venait d'être rappelé au quartier-général, et par son activité, prévint la dissolution complète de cette armée si brillante et si fière deux mois auparavant. Le parti toute fois du feld-maréchal était pris; il se résignait à abandonner tout projet de passage, à éviter même toute rencontre et à se borner à une guerre de positions, après avoir par un long circuit, rejoint les restes de son corps d'observation, sur la route de Siedlce.

Rien pourtant de plus dangereux et de plus pusillanime à la fois; c'était et renoncer à la seule idée qui en imposât encore aux Polonais et leur suggérer celle, qui devait flatter davantage leurs penchans, leurs besoins et leurs espérances. Regagner la chaussée par une

marche de flanc à travers des chemins défoncés; c'était offrir à Skrzynecki la plus belle occasion de profiter de sa victoire, sans aller chercher trop loin le prix de ses efforts; c'était surtout lui ôter tout prétexte d'indécision; c'était en un mot le réduire à vaincre ou à s'avouer un sot : extrémité que le généralissime paraissait redouter par-dessus tout.

Péniblement ballotté par les embarras d'une fortune qu'il n'osait ni fixer ni répudier, par les combats que se livraient dans son âme émue, l'amour-propre et la conscience, l'espérance et l'irrésolution, le clinquant de la gloire et les scrupules du mysticisme, le général polonais suppliait le temps de ralentir sa course, et cherchait à justifier une paresseuse inaction par d'insignifiantes manœuvres ou des déclamations plus insignifiantes encore. Il avait décidément rejeté les conseils de Prondzynski; il voulait du repos et un appareil de puissance sanctionné par les politesses diplomatiques, les parades, une discipline pacifique; il voulait une monarchie au bivouac; une armée bavarde, dissolue, cérémonieuse; une guerre de notes, de pourparlers, d'escarmouches tout au plus, et avec cela un échange étiquetal de parlementaires, des cavalcades d'état-major, des courses en calèche, des airs de méditation, d'importance, de soucis, d'inspiration chevaleresque ou religieuse. Puis un mouvement perpétuel et elliptique autour des mêmes cendres, des mêmes ruines, des memes marais, avec des messes, la diane, l'exercice à la grand-due et des baraques de branchages bien symétriques, bien alignées et bien sales. C'était là ce qu'on appelait en langue d'état-major, une guerre de position, une campagne à la Fabius.

Pour ouvrir cette fatale carrière de déceptions, il fut arrêté dans le conseil intime que l'armée commencerait par rétrograder, attendu que Diebitsch (qui avait au moins trois jours de marche dangereuse et pénible à faire avant d'atteindre la chaussée) menaçait de se

porter sur les revers des troupes victorieuses, pour intercepter leurs communications.

Le 3 avril, l'armée s'ébranla et marcha en arrière; il ne resta en observation sur le Kostrzyn que la cavalerie de Lubienski avec deux régimens d'infanterie, les 3me et 7me de ligne aux ordres de Rohland. Plus au nord, Andrychewicz se porta à la tête du vingtième de ligne sur Wengrow; le quartier-général fut transféré à Siennica. Les généraux Uminski et Milberg, l'un engagé depuis le 20 mars contre Sacken et les gardes, l'autre laissé en face de Stenzyca sur la rive gauche de la Vistule, pour disputer de concert avec Sierawski et Pac le passage au feld-maréchal, reçurent l'ordre de rejoindre l'armée principale.

Le premier avait, à la suite de plusieurs combats, successivement rejeté Sacken sur Lubience, Pultusk, Sielkow et Rozan. L'ennemi avait repassé la Narew et s'était retiré jusqu'à Ostrolenka. Dans ces divers engagemens, Uminski avait fait quelques centaines de prisonniers. Les gardes établies à Lomza et aux environs, se trouvaient menacées de près. Elles étaient certes assez nombreuses pour repousser et même écraser les 5,000 hommes d'Uminski, mais tourmentées par les partisans de Zaliwski et de Valentin, travaillées par le mécontentement et l'esprit de corps, elles étaient peu disposées à combattre. D'ailleurs Diebitsch évitait soigneusement de les conduire au feu; il avait reçu des ordres intimes et précis pour ménager cette troupe d'élite. Uminski venait de jeter un pont sur la Narew, non loin de Rozan, et se préparait à traverser la rivière, quand lui parvint l'ordre de redescendre la rive et de gagner le pont de Modlin, afin de rejoindre le corps d'armée. On lui avait assigné le poste de Liw; il devait garder le cours du Liwiec jusqu'à Sucha et veiller à la sûreté du flanc gauche des divisions campées sous Siennica. Andrychewicz placé à Wengrow, formait son avant-garde. Parti le 4 avril de Rozan, Uminski mit 5 jours à faire le trajet, et ne

ne rendit à sa destination que la veille de la bataille d'Iganie.

La quatrième division quitta également les environs de Kozienice, longea la Vistule jusqu'à Varsovie, passa le pont de Praga, et vint le 6 occuper Minsk et Kaluszyn, en arrière de Lubienski et de Rohland; au nord il ne resta pour observer, harceler et contenir les gardes et Sacken, que des bandes de guérillas; c'était bien assez; sur la rive gauche de la Vistule vis-à-vis Stenzyca et Kreutz, que Pac avec ses nouvelles levées et Sierawski avec 5 ou 6,000 hommes; c'était déjà trop. Dwernicki s'évadait de Zamosc et faisait irruption en Volhynie, en dépit de la vigilance de Dawidow, d'Anrep et de Butowskoï.

Varsovie frémissait d'enthousiasme et d'ivresse. Un usage antique et respecté, donne en Pologne aux fêtes de pâques, un aspect tout à la fois national et religieux. L'âme déchirée du martyr voit dans la résurrection du régénérateur de l'humanité, le symbole de l'affranchissement des peuples; elle a besoin de se repaître d'images et d'espérances, de se retremper au brasier de la poésie, de pleurer, de sourire et de rêver sur les vieux cercueils, dans les péristyles d'un éden imaginaire, dans le monde énigmatique du christianisme si sublime et si absurde. Elle était allée rafraîchir son sein à la pierre humide du sépulcre du Christ, quand les trophées de Wawer et les fanfares de triomphe vinrent l'arracher à la silencieuse mélancolie du temple pour la précipiter dans le vacarme des rues. Là, en habits de fête et le rosaire à la main, un joyeux essaim de grisettes voltigeait autour des pièces conquises comme les élus du seigneur devant l'arche d'alliance. Puis venait plus solennelle, plus réservée, plus émue, une procession de matrones et de vieillards roulant lentement comme un nuage d'été à travers les groupes bruyants de transports et de bonheur. Au centre de la foule glissaient de longues colonnes de prisonniers; leurs regards se fixaient sur les balcons

émaillés de curieux, avec un effort qui ressemblait à la satisfaction; ils s'avançaient au pas de guerre raides et silencieux, comme s'ils eussent défilé devant un prince du sang ou l'image de la Sainte Vierge; mais qui eût pénétré au fond de leur cœur n'y eût vu qu'un morceau de chair bondissant de fatigue dans de tièdes poitrines.

Pendant ces triomphes, le nom de Skrzynecki était dans toutes les bouches; on l'admirait comme un libérateur, on l'aimait comme un fils. Le jour même de la victoire on lui avait porté en grande cérémonie la croix de commandeur; l'armée en était orgueilleuse et le peuple jaloux; la Camarilla y voyait déjà un oint du Seigneur. Un seul homme se révoltait contre l'opinion publique, et loin de partager l'entraînement universel, écumait de jalousie et de fureur à chaque acclamation sortie de la foule : c'était le gouverneur de Varsovie. Il essayait depuis un mois de se placer au sommet de l'échelle de la popularité par une activité minutieuse et tracassière, par un charlatanisme bruyant et perpétuel, par des mesures originales et une administration quelquefois énergique, quelquefois brutale, souvent ridicule. Il avait mis son orgueil, sa gloire et ses espérances dans les barricades de Varsovie, et en effet les défenses pratiquées dans les rues, dans les enclos des faubourgs, dans les maisons, aux barrières, sur les places et jusque dans les églises, étaient devenues formidables, à force d'être multipliées et perfectionnées. Tant que la réorganisation de l'armée et l'immobilité des camps ne purent fournir aux journalistes et aux commères d'autres sujets d'éloge et de dispute, Krukowiecki fut leur héros et les barricades leur substance, mais quand le canon de Wawer eût ouvert une nouvelle arène, Krukowiecki tomba dans l'oubli. On ne craignait plus que la capitale fût assaillie, et on se fût cru humilié de penser aux barricades.

L'ambitieux vieillard ne se possédait plus de douleur et d'envie; il déchargeait sur la foule son fiel et ses fu-

murs, et sous prétexte d'imposer une espèce d'ordre aux processions triomphales, il écartait la multitude avec une colère mal déguisée. Il alla jusqu'à frapper de son épée de paisibles citoyens groupés à l'entrée du palais du Primat, où on déposait les drapeaux conquis. Alors, son rival pouvait répondre à cette haine impuissante par un sourire de dédain; car pendant que le peuple lui élevait des autels, ses partisans consolidaient sa puissance et ses flatteurs abreuvaient sa vanité; mais en héros novice il se dépêchait d'abuser de sa fortune; il prétendait avoir assez fait pour le pays et pour la postérité, il voulait aussi satisfaire ses caprices. Et d'abord il réalisait la plus chère de ses chimères : il croyait avoir trouvé le secret de vaincre sans combattre.

Il venait d'occuper une position dans laquelle il espérait pouvoir, enfin, en pleine sécurité, se livrer à ses habitudes de contemplation et à son rôle favori d'observateur. Les rivières du Kostrzyn et du Swider formaient la bandière de son camp; leurs vallées tortueuses et humides embrassaient en ligne courbe de Wionzowna où s'appuyait la droite de l'armée, à Liw où s'allongeait sa gauche, à peu-près quinze milles d'étendue; leur accès est difficile mais non inabordable. Il restait entre les sources des deux rivières un espace libre que traversaient les routes de Seroczyn et de Wodynie, par où l'ennemi pouvait facilement pénétrer dans cette enceinte sacrée. Le quartier-général était à Latowicz; les enfans de Varsovie, les vétérans, les 2me et 5me de ligne, la cavalerie de Skarzynski et plusieurs batteries entouraient ce sanctuaire. A droite le long du Swider, vers Siennica, campaient le 2me et le 4me léger; à Starogrod les 1er et 5me de ligne aux ordres de Ramorino. A gauche, le long du Kostrzyn étaient éparpillés la brigade Boguslawski, composée des 4me et 8me de ligne; à Wielgolas, la division Milberg récemment venue de la rive gauche de la Vistule et formée du 3me léger et des grenadiers entre Minsk et Kaluszyn.

la brigade Rohland, 3e et 7e de ligne, avec la cavalerie de Lubienski en avant-garde, vis-à-vis Boimie; le 20e de ligne enfin aux ordres d'Andrychewicz, à Wengrow sur l'extrême gauche. Cette aile allait être renforcée par le corps d'Uminski.

Toutes ces dispositions furent exécutées le 5 et le 6 avril; l'effectif des troupes réunies dans cet espace montait à 35,000 fantassins, 7,000 chevaux et 100 pièces d'artillerie. Jamais armée plus belle, plus altérée de gloire et de liberté, plus confiante dans le génie de son chef, ne campa dans les plaines de la Pologne; mais il fallait la précipiter de dangers en dangers, de triomphe en triomphe, pour alimenter sans cesse la fournaise sacrée qui dévorait son âme; un instant de relâche pouvait l'abâtardir. Plongée, comme elle allait l'être, dans le pénible sommeil de l'inquiétude et de l'attente, elle allait peut-être dépenser son énergie en conjectures, en impatience et en ennui. Réduite à la défensive, elle courait même des hasards qui ne pouvaient échapper à un œil exercé; il n'y avait rien de savant dans les dispositions du généralissime, elles exposaient au contraire une puissante armée disséminée sur un développement démesuré, à se voir écrasée par une masse compacte. Tout autre que Diebitsch, n'eût pas hésité à rompre ce fragile cordon, à le couper en pièces et à gagner à travers ses débris, la chaussée et peut-être même Varsovie. Skrzynecki ne voyait malheureusement que ce que son campement avait de systématique. Il avait avec beaucoup de fracas occupé ce que les routiniers appelent une position inexpugnable. Sa ligne saillissait en cercle vers le feld-maréchal, et par sa convexité offrait la faculté de faire front à tous ses mouvemens, sans déranger l'ordre de l'armée. Une de ses extrémités touchait à la Vistule, l'autre à Wengrow; la chaussée en formait la tangente, et pour rejoindre Rosen, sans se heurter contre elle, Diebitsch avait à parcourir un arc immense en présentant toujours son flanc.

Tout cela était très ingénieux, très géométrique et surtout très compliqué; mais il fallait après tout, avancer et attaquer le feld-maréchal avant qu'il se fût lié à Rosen et à Pahlen II; car cette manœuvre une fois exécutée, c'était aux Polonais à se tenir sur leurs gardes, à laisser là les positions inexpugnables, les lignes courbes, les brillantes théories, et à revenir aux luttes parallèles avec tous les désavantages de l'infériorité numérique, des regrets et de l'épuisement. C'était pourtant ce qu'il était très-difficile de faire entendre au généralissime. Il se complaisait dans son ouvrage avec la vanité d'un pédant et l'insatiabilité d'un Dieu. A le voir passer et repasser dans les intervalles, contempler, vérifier ses propres dispositions, on eût dit qu'il craignait qu'une puissance invisible ne brouillât l'admirable symétrie de son joli polygone.

Cependant Diebitsch persistant dans son dessein, avait déjà mis en mouvement son armée, afin d'effectuer sa marche de flanc. Il avait brûlé ou détruit les bateaux rassemblés avec tant de frais et de labeur pour la construction du pont de Stenzyca, transféré son quartier-général de Ryki à Zelechow, et concentré ses forces sur ce dernier point. Le 4 avril, toutes ses mesures étaient prises, et le 6, l'armée s'ébranla. L'avant-garde prit la direction de Seroczyn.

Prévoyant les funestes conséquences de l'inaction prolongée de l'armée polonaise, Prondzynski laissa toute affaire d'amour-propre de côté et revint à la charge avec une nouvelle persévérance. Il représenta au généralissime l'indispensabilité de profiter sans délai de la séparation des corps ennemis et de frapper avec toutes les troupes réunies sur le Swider et le Kostrzyn, sinon Diebitsch engagé dans les fondrières de Zelechow et de Lukow, au moins Rosen et Pahlen II étendus sur le Muchawiec et tout haletans encore des désastres de Dembe. Arrivé de Brzesc par Biala, ce dernier venait d'entrer dans Siedlce, à la tête de 10,000 hommes.

Skrzynecki hésita encore pendant deux jours; il avait assez de jugement pour concevoir l'urgence de ce plan, mais il lui était d'abord pénible de céder aux inspirations d'un autre, puis d'abandonner *ses positions inexpugnables* pour courir les chances d'une bataille. Le temps marchait cependant, et avec lui Diebitsch parvenu le 8 à la hauteur de Lukow. Il était temps de se décider; poussant hardiment et à marche forcée, le feld-maréchal pouvait d'un seul trait atteindre Siedlce, rallier Rosen et Pahlen II, et peut-être même reprendre aussitôt l'offensive. A l'effet de reconnaître l'ennemi, le général Chrzanowski avait pris plusieurs escadrons de la division Skarzynski, les sixième et deuxième de ligne, et s'était porté vers Zelechow. A la vue de cette faible colonne, les Russes faillirent suspendre leur marche; il est difficile de se faire une juste idée de l'abattement de l'armée czarienne, à cette époque de crises et d'alarmes; l'aspect d'un nuage l'arrêtait, et la possibilité d'une rencontre portait le trouble et l'épouvante dans ses rangs; l'état des chemins doublait encore les embarras de sa situation; on attelait souvent en vain 15 ou 20 chevaux à une pièce de canon: pièces, chevaux et soldats restaient dans les ornières. Le choléra commençait à exercer ses ravages avec une intensité effrayante; la famine et les fatigues nourrissaient sa fougue. Diebitsch ne semait sur ses pas que débris et cadavres.

Revenu à Latowicz avec les prisonniers qu'il avait ramassés par tous les sentiers, Chrzanowski rendit compte de sa reconnaissance; tous les rapports confirmaient l'extrémité où se trouvait l'ennemi; une seule voix s'éleva de toutes parts en faveur de l'offensive. Skrzynecki ne put résister plus long-temps à des vœux exprimés avec autant d'instances et d'unanimité, mais dans son opiniâtre circonspection, il sut tout au plus se résoudre à attaquer le moins fort des corps séparés. C'est donc contre Rosen et Pahlen II qu'il tourna ses regards et ses armes.

Le 9 avril, le quartier-général est transporté de Latowicz à Wielgolas; toute l'aile droite se replie sur ce point. L'armée s'ébranle.

Les corps de Rosen et de Pahlen II étaient blottis dans l'angle formé par le Kostrzyn et le Muchawiec. Ces deux rivières sans être infranchissables, pouvaient entraver les opérations de toute armée qui eût agi contre les troupes réfugiées dans les sinuosités de leurs vallées; mais bien que la fonte des neiges eût encore élargi leur lit et augmenté la rapidité de leur cours, ce n'était toujours que de gros ruisseaux marécageux. Dans sa fuite précipitée, Rosen était parvenu à détruire tous les ponts sur le Kostrzyn. Les débris de son corps s'étaient retirés au-delà du Muchawiec, et pour barrer les deux routes qui, de Kaluszyn et de Wodynie, conduisent à Siedlce, Pahlen II occupait le village d'Iganie en avant de cette rivière. Le cours du Kostrzyn n'était gardé que par des détachemens, qui tous avaient l'ordre de se replier sur Iganie, dans le cas où ils seraient assaillis par des forces supérieures. L'effectif de ces troupes montait tout au plus à 25,000 hommes.

Comme cette position était le dernier rempart qui couvrît Siedlce, son enlèvement pouvait exercer une grande influence sur toute la campagne. A un pas de là, on s'emparait du nœud de communication de tous les corps du feld-maréchal, on coupait le chemin de Bialystok, les gardes, Sacken et tous les renforts qui pouvaient venir du nord; on attendait avec la supériorité morale et matérielle acquise par la victoire remportée sur Pahlen II et Rosen, ou que le feld-maréchal débouchât, en étroites colonnes, des chemins de traverse et vînt se livrer aux coups de l'armée polonaise, ou qu'il fît un nouveau circuit pour gagner la chaussée. Dans la première hypothèse, tous les désirs de la Pologne se réalisaient en un jour; dans la deuxième, on avançait de concert avec l'ennemi jus-

qu'à ce qu'on l'eût reconduit à la frontière, ou battu dans le trajet.

Le feld-maréchal marchait en deux grandes colonnes. L'une d'elles s'avançait par Lukow sur Siedlce, l'autre par Lysobyki, Kock, Radzyn sur Miedzyrzec. Afin de flanquer sa gauche éminemment exposée, tant que la jonction n'était pas effectuée, une division d'infanterie et deux de cavalerie s'étaient établies en observation sur le chemin de Roza à Seroczyn.

Dans la soirée du 9 avril, l'armée polonaise se partagea en trois corps : le premier aux ordres du généralissime, l'autre aux ordres du quartier-maître, destinés tous les deux à accabler Rosen et Pahlen II ; le troisième commandé par le chef d'état-major, chargé d'observer et de contenir le feld-maréchal.

Pendant que Chrzanowski pousserait à la tête de 5,000 hommes sur Seroczyn, Roza et Domaniewice, en culbutant le corps flanquant de Diebitsch, Skrzynecki devait rallier la cavalerie de Lubienski, le régiment des grenadiers, la brigade de Rohland et une puissante artillerie, marcher de front avec ces 11,000 hommes sur la chaussée de Siedlce, passer le Kostrzyn à Boimie, enfoncer l'ennemi s'il se trouvait là, ou l'aller chercher plus loin, s'il s'était replié sur le Muchawiec. Simultanément, Prondzynski à la tête de 9,000 hommes des brigades d'infanterie Boguslawski et Ramorino, 4me et 8me, 1re et 5me de ligne, de la cavalerie de Kicki lanciers blancs et Mazurs, de six pièces d'artillerie à pied et de la batterie volante du major Bem devait se porter par Jérusalem, Wodynie et Domaniewice sur les derrières de l'ennemi, s'il bordait le Kostrzyn, sur sa gauche s'il était sur le Muchawiec, tourner ainsi la source du Kostrzyn en évitant cette barrière et marcher sur Siedlce par la route de Zelkow. Ces deux mouvemens, l'un de front, l'autre de flanc, exécutés avec ensemble et vigueur, pouvaient anéantir les corps de Rosen et de Pahlen II, les noyer dans le Muchawiec, et ouvrir aux Polonais les portes de Siedlce ; mais aussi comme tous les dou-

bles mouvemens à grandes distances, ils étaient plus faciles à imaginer qu'à réaliser; car pour peu que l'un des corps retardât de quelques instans, il exposait le premier arrivé à être accablé par la masse réunie de l'ennemi. C'est ce qui faillit avoir lieu.

Après avoir échelonné sur le Swider et la chaussée le reste de l'armée, Skrzynecki mit en branle les colonnes destinées à l'expédition. Comme Prondzynski avait trois fois plus de chemin à faire que Skrzynecki, pour parvenir au même but, il quitta ses bivouacs dans la soirée du 9. Pour donner le change à l'ennemi et masquer le mouvement de Prondzynski, Chrzanowski se porta sur Seroczyn et refoula sur Roza une brigade de hussards faisant partie d'une des divisions observatrices. A la faveur de cette pointe, le quartier-maître coupa Wodynie, sans que Diebitch se doutât de son véritable dessein. Dans la certitude au contraire que les Polonais en voulaient à son corps d'armée, le feld-maréchal retira par Domaniewice sur Lukow tout ce qui pouvait irriter leur envie, décidé qu'il était à se replier sur le Bug plutôt que de combattre. A la précipitation et à la confusion de cette retraite, il n'était pas difficile de reconnaître les soins que mettait l'ennemi à ne pas engager ses forces, mais quoiqu'il fît, il ne put se placer tout-à-fait hors d'atteinte. La division de cavalerie chassée par Chrzanowski de Roza sur Domaniewice, occupait encore ce dernier village, lorsque dans la matinée du 10, Prondzynski parut tout-à-coup avec son corps. Les lanciers blancs formant la tête de colonne avaient tant d'avance sur l'infanterie, qu'ils se trouvèrent isolés en face de plusieurs régimens de cavalerie russe; si, sans balancer, l'ennemi se fût précipité en avant, il eût écrasé les quatre escadrons polonais avant que le gros du corps fût survenu; mais ils se bornèrent à caracoler dans la plaine, et pendant ce temps-là, Kicki s'assura d'un pont qu'il fallait traverser et fit sonner la charge. Les lanciers prirent leur essor et se jetèrent tête bais-

sée sur la ligne ennemie, qui rompue avant d'être atteinte, s'enveloppa dans ses ailes et attendit le coup mortel avec l'immobilité de la stupeur; elle fut aussitôt frappée et culbutée; Mycielski, volant à la tête des escadrons exterminateurs, frayait le chemin à travers chevaux et mourans; ses braves le suivaient ventre à terre en tuant, démontant ou prenant ce qui tombait sous leurs lances. Trois cents prisonniers demandèrent grâce, le reste mordit la poussière ou s'enfuit sur Lukow. La route de Siedlce étant libre, Prondzynski rallia ses colonnes à mesure qu'elles arrivaient à Domaniewice et marcha sur Zelkow où il espérait trouver la gauche ou les revers de Rosen et de Pahlen II que d'après le plan concerté, Skrzynecki devait déjà assaillir de front.

Celui-ci s'était en effet avancé de grand matin sur la chaussée et avait aborbé le Kostrzyn vis-à-vis Boimie. L'ennemi n'avait là que de petits corps d'observation. La masse était concentrée autour d'Iganie sur le Muchawiec, et pour la joindre il fallait faire encore deux milles. Les ponts étaient rompus, et ce contretemps qu'il eût été bien nécessaire de prévoir, arrêta long-temps les colonnes de Skrzynecki au passage. Une brigade de cavalerie aux ordres du général Stryienski, avait été cependant dirigée par Sucha sur le bas-Muchawiec afin de nettoyer sa rive gauche en la remontant, de refouler tout sur le pont d'Iganie et de prendre à revers le village que Prondzynski allait attaquer au midi, et Skrzynecki envahir par la chaussée. Stryienski était en pleine marche au-delà du Kostrzyn, mais le généralissime s'impatientait encore en-deçà de la rivière, quand gronda le canon dans le lointain. Il était environ une heure; Prondzynski annonçait par un signal convenu, sa présence sur le champ de bataille. Bientôt les décharges plus fréquentes, plus bruyantes, se reproduisirent en échos prolongés. Les armées étaient aux mains.

A ce tonnerre sourd et roulant dont chaque coup

enlève peut-être des files entières, les troupes entassées pêle-mêle sur les bords du Kostrzyn, inquiètes et agitées comme les ondes tourmentées par les précurseurs d'une tempête, se pressent, crient, se disputent le passage; elles brûlent de voler au secours de leurs frères, mais le pont n'est pas achevé. Une heure se passe, le feu redouble et l'infanterie seule est à peine parvenue à gagner la rive droite. Le désordre augmente les difficultés de la traversée; les armes se choquent et se confondent; l'infanterie est enfin sur la chaussée; elle s'avance et s'enfonce dans la forêt: il est trois heures, la canonnade retentit à travers les taillis, sonore et plaintive comme des voix humaines appelant au secours.

Il était midi quand Prondzynski abrîté par le bois se présenta devant Zelkow. Il n'avait pas de renseignemens précis sur la position de l'ennemi, et parut étonné, lorsque se déployant dans la plaine en avant des étangs, il trouva rangé en bataille à une portée de canon, tout le corps de Pahlen II. Le village d'Iganie était au pouvoir du général russe; le Muchawiec coulait perpendiculairement à son front en flanquant sa gauche. Dix mille hommes étaient là sous les armes. De l'autre côté du Muchawiec, Rosen et une brigade du premier corps lithuanien, en tout 8,000 hommes, formaient en bordant la rivière, angle droit avec Pahlen II et croisaient leurs lignes de tir avec celles des défenseurs d'Iganie, sur le vaste espace qui s'étend entre la vallée, le village et la forêt. La route de Zelkow à Siedlce par où débouchait Prondzynski était soumise à leur feu, barrée par le Muchawiec et leur ligne, battue d'écharpe et de plein fouet. Quarante pièces d'artillerie, pour la plupart de position, rasaient dans tous les sens cette arène enclavée dans un réseau d'entraves et de bataillons. En s'engageant dans ce gouffre, Prondzynski avait non-seulement à braver les efforts dirigés contre son front et son aile droite, mais encore à redouter que les troupes rejetées des

bords du Kostrzyn par le choc de Skrzynecki, ne vinssent fondre sur sa gauche ou sur ses derrières pour le déborder de toutes parts. Il comptait, il est vrai, sur la coopération du généralissime, et c'était une espérance que semblaient justifier toutes les dispositions primitives; il n'était là que comme agent secondaire de la masse qui, d'après toute probabilité, allait déboucher de la forêt par la chaussée en arrière d'Iganie, et comme tel, marchait sans inquiétude et sans défianceau poste qui lui était assigné. Son infériorité numérique et les désavantages de sa position pouvaient tout au plus doubler les périls et la gloire de sa mission, et quant à la victoire, c'était à Skrzynecki à la remporter.

Le corps polonais se forma en avant de Zelkow, la droite composée du 8me de ligne appuyée au Muchawiec, la gauche comprenant la brigade Ramorino assise sur une hauteur boisée; les lanciers blancs en réserve, l'artillerie dans les intervalles des bataillons. Le 4me de ligne et deux pièces de canon étaient restés én arrière pour veiller aux communications. Un bataillon s'avançait sur la route de Zelkow à Siedlce, pour flanquer la droite de la ligne.

D'un coup d'œil, Prondzynski apprécia la position de l'ennemi. Il était évident que tout cet appareil de résistance n'était déployé que pour couvrir le pont de la chaussée; et, si en le couvrant, Pahlen II ménageait une retraite aux détachemens observateurs chassés des bords du Kostrzyn par Skrzynecki, en s'en rendant maître, Prondzynski brisait leur planche de salut et acculait au Muchawiec et les détachemens observateurs, et Pahlen II, et tout ce qui errait entre les deux rivières. Le généralissime venant alors de Boimie à travers la forêt, entassait tout cela sous ses baïonnettes et noyait ou désarmait 15,000 hommes. Quant aux batteries qui couronnaient la rive droite du Muchawiec et prenaient d'écharpe et d'enfilade la ligne polonaise, leur feu expirait, le pont une fois pris et les armées combattantes confondues; car à

moins d'écraser amis et ennemis, elles ne pouvaient plus vomir. Tout se réduisait à emporter le village et le pont d'Iganie.

Il était deux heures, et personne ne paraissait sur la chaussée; l'ennemi pouvait s'en apercevoir et profitant de sa supériorité, prendre l'offensive et déjouer tout. Il fallait payer d'audace. Déjà l'immense équerre formée par la rive du Muchawiec et le front de Pahlen II broye dans ses brûlantes étreintes les bataillons déployés dans la plaine. Les boulets hurlent, se croisent, et dans leurs bonds meurtriers, semblent n'avoir pas assez d'espace pour propager leurs ravages. Une fumée lourde et blanche, roulant ses larges nappes sur cette scène de mort dérobe au ciel l'aspect du carnage. Quelques rideaux protecteurs cachent cependant les colonnes polonaises; l'obus aveugle et stupide vole par-dessus leurs têtes et va à cent pas plus loin, cracher en gémissant son impuissante fureur. Les broussailles, les ravines et le bois da Zelkow couvrent leurs manœuvres; sous leur tutelle, Bem s'est avancé avec ses pièces volantes à portée de mitraille de l'ennemi: dix éclairs, dix nuages, trois secondes de silence, puis un roulement étourdissant. La ligne de Pahlen a vibré toute entière sous cette décharge. Les batteries de la rive droite enfilent et prennent à revers l'artillerie de Bem, mais les canonniers polonais cloués à leurs affûts, chargent les pièces, se taisent et meurent.

Déjà les lanciers blancs se sont formés sous la protection de l'artillerie. Le huitième de ligne s'avance, et le bataillon de Karski court en colonne serrée droit au village. Un feu épouvantable le sillonne, les obus éclatent dans les intervalles des pelotons; il n'en marche que plus vîte et déjà il a atteint, rompu, renversé la gauche ennemie, enlevé trois canons et pénétré dans l'Iganie. Consternés d'abord par ce choc impétueux, les Russes se replient sur la chaussée, et l'effroi gagne leur aile droite; leurs équipages se pressent en désordre pour repasser le Muchawiec; les fuyards

se précipitent dans la rivière; mais bientôt les réserves postées au-delà du pont, arrivent en foule, malgré l'encombrement, se jettent dans le village et rétablissent le combat, tandis qu'à l'Ouest, au sortir de la forêt, paraissent tout à coup les colonnes poussées par Skrzynecki. Pahlen concentre toutes ses forces et s'ébranle à son tour; les cavaliers à droite, l'infanterie au centre, les réserves venues de la rive droite du Muchawiec à gauche. Le bataillon de Karski, aventuré seul au milieu de cette masse, dispute pied à pied le terrain conquis; son intrépide commandant est tué dans la mêlée, mais l'ennemi cherche en vain à entamer ses rangs.

Cependant la canonnade s'apaise, de grands coups se méditent: il est 4 heures, et Skrzynecki n'a pas encore paru sur la chaussée, Si l'ennemi reprend l'offensive et débouche à la fois d'Iganie et des ponts qui mènent à Zelkow, la bataille est perdue et Skrzynecki n'arrivera que pour assister à la déroute des Polonais. Une brusque charge en masse et à la baïonnettes peut seule déconcerter Pahlen; il faut alors renoncer à garder les débouchés de Zelkow, se fier à l'impétuosité de l'attaque et jouer en une heure la vie de 8,000 braves.

Mais il n'y a plus à balancer, le jour baisse et les Russes s'avancent. A l'instant où leurs colonnes se mettent en mouvement, l'affluence des détachemens accourus des bords du Kostrzyn, des équipagse renvoyés sur l'autre rive du Muchawiec et des réserves manœuvrant en sens contraire, jette la confusion dans leurs rangs. Le trouble se manifeste par une hésitation prolongée; alors les Polonais trépignent d'impatience et d'anxiété; Prondzynski saisit habilement le moment décisif, roule sa ligne en colonnes d'attaque et se porte en masse vers Iganie.

A droite, le huitième de ligne vole à l'appui du bataillon de Karski, culbute les colonnes qui longent le Muchawiec et dégage ses compagnons. Les trois batail-

lons se ruent, la baïonnette en avant, sur l'infanterie acculée au pont, passent sur les bataillons russes comme l'aquillon sur un champ de blé, et se logent entre le village et le pont.

A gauche, Ramorino descend à la tête de six bataillons pliés en carrés, des hauteurs boisées qui jusqu'alors voilaient ses revers et son flanc. A la vue de cette masse imposante, la cavalerie placée à l'aile droite de Pahlen s'agite, flotte et recule, mais contrariée par les broussailles qui obstruent le champ de bataille, elle est bientôt atteinte par le premier de ligne, qui sans perdre de temps à décharger et à recharger ses armes, s'élance, la baïonnette haute, au milieu des escadrons brisés, pointe, assomme et chasse dans la forêt chevaux et cavaliers; puis tournant brusquement à droite, marche sur Iganie où déjà le cinquième de ligne pénètre pêle-mêle avec le vaincu. Là, deux régimens d'élite résistent encore aux Polonais; ils ont à soutenir une vieille réputation; ils ont reçu du Czar le titre de lions sous les murs de Varna, et fiers esclaves, ils croient en imposer par leur stature gigantesque et leur teint basané : ce sont les treizième et quatorzième légers. Le cinquième ne répond à leurs décharges que par un cri de fureur; il franchit, au pas de course, broussailles, enclos, vergers; accable les pelotons que le désespoir cherche à reformer sur son passage, envahit Iganie et fond sur la brigade restée seule à son poste. La lutte n'est ni longue ni opiniâtre; les lions de Warna cèdent au premier choc du cinquième, et poursuivis dans les ruelles, cernés dans les enceintes des bâtimens, traqués, étourdis, refoulés de jardin en jardin, de fondrière en fondrière, jettent leurs armes, arrachent les aigles de leurs schakos, et se rendent par compagnies. Le village emporté, l'ennemi fuit de toutes parts; mais la tâche des braves du cinquième n'est pas encore accomplie. Tout essoufflés et abreuvés de carnage, ils se dirigent vers le pont où s'engorgent au passage les voitures, les

pièces et les fuyards. Le huitième flottant au centre de cette effroyable débandade, rejette dans le Muchawiec tout ce qui tombe sous ses baïonnettes; le cinquième paraît alors au milieu de la mêlée et s'empare du pont.

Sur la digue, dans la vase, dans les flots, fantassins et cavaliers frappés de stupeur ou de lassitude demandent grâce. Quelques bataillons attroupés cependant autour de leurs drapeaux se retirent le long de la rivière et vont se pelotonner plus loin. Les vainqueurs les joignent à la course; le combat s'engage de nouveau, mais rompus presqu'aussitôt qu'assaillis, les débris de Pahlen se dispersent dans tous les sens.

La nuit approchait; çà et là quelques cris rauques et perçans appelaient les fuyards et les ralliaient encore. « A moi sang de chien! A moi race réprouvée! » mugissaient les officiers d'une voix sépulcrale en frappant à coups d'épée leurs soldats effarés, quand cernés tout-à-coup, officiers et soldats mirent bas les armes devant une poignée de Polonais. C'était le quatrevingt-dix-huitième de ligne; il fut pris en entier.

La journée était à son déclin; le village, le pont, la chaussée, 2,500 prisonniers et trois pièces de canon étaient au pouvoir des Polonais; 3,000 cadavres et blessés jonchaient le champ de bataille; tout ce qui fourmillait sur la rive gauche du Muchawiec se trouvait coupé; mais Skrzynecki était encore à quelque distance d'Iganie, et quant à Stryienski, on n'en avait pas entendu parler. Le huitième occupait le pont, et Rosen témoin impuissant de la défaite de son collègue, osait à peine barrer la chaussée sur la rive droite. Son artillerie s'était tue aussitôt que les deux armées s'étaient embrassées. Son infanterie fit quelques efforts pour reprendre le pont, mais relancée au loin par le huitième, elle ne reparut plus. La nuit tomba et la boucherie cessa.

Skrzynecki déboucha enfin de la forêt, mais tout était fini. Si les retards de son mouvement faillirent compromettre l'armée, Prondzynski et ses braves se

couvrirent de gloire. La victoire n'en fut que plus étonnante; les immenses avantages toutefois qu'elle paraissait augurer devenaient illusoires, d'abord parcequ'à la faveur de la résistance de Pahlen II, les troupes venues du Kostrzyn avaient eu le temps de repasser le pont d'Iganie, puis parcequ'après la victoire, personne ne s'était trouvé à l'entrée de la forêt et sur le Bas-Muchawiec pour recueillir les fuyards et couper la retraite aux colonnes débandées. Aussi dans la nuit, Pahlen étant parvenu à ramasser trois à quatre mille hommes et la plus grande partie de son artillerie, gagna les ponts établis non loin de Mokobuly, et se réfugia sur la rive droite sans être inquiété. D'après les dispositions du généralissime, Stryienski parti de Sucha, aurait dû se trouver là pour sabrer et noyer tout ce qui se serait avisé de fuir de ce côté, mais par une négligence qui avait toutes les apparences de la trahison, ce général suspendit sa marche et ne rencontra personne.

Ainsi, de tant d'efforts réunis pour anéantir un corps de 20,000 hommes, neuf bataillons d'infanterie, quatre escadrons et seize bouches à feu s'étaient seuls rendus à leur poste, et avaient vaincu par miracle.

Le coup d'œil et l'énergie de Prondzynski, l'héroïsme de ses soldats suppléèrent au nombre, mais ne purent suppléer à l'ensemble et à la combinaison des mouvemens; aussi comme cela se faisait ordinairement, triompha-t-on sans pouvoir profiter du triomphe.

De cette époque date la jalousie du généralissime; il ne pouvait se dissimuler ni combien ses lenteurs avaient nui à l'armée, ni combien Prondzynski lui était supérieur. Il n'avait ni assez de zèle pour se donner la peine de l'égaler, ni assez de générosité pour lui pardonner son génie; il préféra le haïr et s'en défaire, et dès-lors tout entre ces deux hommes devint personnalité. Les opérations militaires dépendirent de l'humeur de Skrzynecki, et comme l'envie et le dépit troublaient son sommeil et sa digestion, l'armée cessa

de vaincre; comme le quartier-maître voulait avancer, son rival restait en place; la discorde de ces messieurs entraînait la ruine du pays, et l'avenir de l'Europe reposait sur la manière dont ils s'abordaient en se levant.

Si au lieu d'agir isolément et avec la moitié de l'armée, Skrzynecki se fût avancé en masse à la tête de 50,000 hommes alors disponibles, et soit en tournant le Kostrzyn par Wodynie, soit en le franchissant à Boimie, eût attaqué avec vigueur ce qui se trouvait en-deça du Muchawiec, il eût d'un seul trait dévoré Pahlen et Rosen, occupé Siedlce et présenté bataille à Diebitsch arrivé le 11 aux environs de cette ville. Le feld-maréchal n'amenait pas avec lui 50,000 combattans. Après la destruction ou la dissolution des 20,000 hommes postés sur le Kostrzyn, il lui eût été impossible de faire tête aux Polonais. Les gardes et Sacken, Kreutz et Murawiew, Rudiger et Roth, dernières ressources de l'Empire, étaient tous trop éloignés pour lui porter secours. Il ne lui restait qu'à fuir, mais encore se fût-il vu réduit à abandonner sa cavalerie, ses parcs et son artillerie; car jusqu'au Bug, n'ayant pas de ponts à brûler et ne pouvant suivre la chaussée sans être atteint, il eût été forcé par conséquent de se morceler et de battre en retraite par des chemins étroits, bourbeux et impraticables à toute autre arme qu'à l'infanterie. En trois jours la campagne défensive était terminée. La Pologne de 1815 se mariait à la Lithuanie déjà insurgée, et toutes deux marchaient avec 100,000 hommes sur Saint-Pétersbourg.

Ne prenant au contraire avec lui qu'un corps faible et divisé, le généralissime s'était condamné à une impuissance forcée. A supposer même que la manœuvre eût réussi, que les deux masses coopérantes se fussent en même temps rendues à leur destination, que Pahlen II eût été noyé dans le Muchawiec et Siedlce occupé, le feld-maréchal débouchant le len-

demain de la bataille avec 48,000 hommes, eût forcé le vainqueur à rétrograder, et eût profité de cette relâche soit pour choisir une autre ligne d'opération, soit pour cencentrer ses forces et se retrancher comme il le fit effectivement.

Le 11 avril, Diebitsch lia à Siedlce les deux colonnes venues par Lukow et Miedzyrzec, recueillit les débris de Pahlen et de Rosen, les renforts envoyés de Brzesc-Litewski, et parvint de nouveau à réunir de 60 à 70,000 combattans aux environs de la capitale de la Podlachie. Il était sauvé. Loin cependant de se croire en état de reprendre l'offensive, il n'eut rien de plus pressé que de fortifier son camp, et de prendre toutes les petites précautions auxquelles les généraux routiniers attachent de l'importance.

La bataille d'Iganie comme celles de Wawer et de Dembe, ne produisit aucun résultat décisif; brillant éclair d'un ciel nébuleux, elle n'ajouta que quelques gouttes de sang à l'océan de destruction qui inondait la Pologne. Ne pouvant avec 20,000 hommes affronter l'armée de Diébitsch qui déjà était sur la chaussée, le généralissime dut, après avoir passé la nuit sur le champ de bataille, se replier par Kaluszyn vers la source du Swider, afin de se rapprocher des divisions si inutilement échelonnées sur cette rivière; et par un contraste qu'enfantent toujours les triomphes que n'a pas préparés et aidés la stratégie, l'armée victorieuse battait en retraite devant l'armée vaincue.

Chrzanowski resté, pendant la journée du 10, sur le chemin de Domaniewice pour observer Diebitsch, se retira sur Roza, puis sur Kuflew où il rejoignit l'armée.

Sur ces entrefaites, Uminski attendu depuis long-temps sur le Liwiec, s'était rendu à son poste. Le général Andrychewicz, chargé de garder Wengrow jusqu'à son arrivée, venait d'être assailli par le général Pinabel. La cavalerie légère russe passa le Liwiec sur la droite des Polonais et intercepta leurs communi-

cations; le vingtième de ligne résista cependant jusqu'à l'extrémité, et ne céda qu'à des forces très supérieures. Rallié aussitôt par Uminski qui amenait avec lui 2,500 chevaux, un régiment de vieille infanterie et huit pièces d'artillerie, il reprit l'offensive dans la journée du 10.

Uminski passa le Liwiec, réoccupa de vive force Wengrow, battit l'ennemi, le poursuivit sur la route de Granna, et en occupant Sokolowo, coupa les communications de Diebitsch avec les gardes et Bialystok. Ce mouvement hardi inquiéta le feld-maréchal récemment parvenu à Siedlce. En conséquence, il ordonna au général Ugrohow de marcher sur Sokolowo, avec cinq régimens de grenadiers, les chasseurs à cheval d'Arsanow et de Tiraspol, les lanciers dits Polonais, Tartares et Wolhyniens, et vingt pièces d'artillerie, en tout 14,000 hommes, de rétablir les communiations du nord, et de rejeter Uminski sur la rive gauche du Liwiec.

Ugronow se mit en marche le 13 avril, passa par Chodowo, Osuchozebrowo, et s'avança le 14 sur Liw où s'était retiré le général polonais. Uminski avait mis à profit la lenteur de l'ennemi et ayant concentré ses forces à Liw, avait fait élever un petit rédan flanqué par l'artillerie de la rive gauche, et destiné à couvrir un pont jeté en cet endroit. Un ilot en avait favorisé la construction, et pouvait au besoin, servir de place d'armes, ou d'emplacement à quelque batterie flanquante. Uminski y fit amener deux pièces de canon, deux autres furent placées dans le rédan, et le reste de l'artillerie fut établi sur la rive. Un bataillon du premier léger occupa la flèche.

Ces dispositions furent à peine achevées, qu'Ugronow se présenta devant la tête de pont après avoir détaché de fortes reconnaissances sur Wyszkowo et Mokobuly.

Son artillerie ouvrit un feu nourri contre le rédan; les boulets labourèrent avec furie son faible parapet

et en rasèrent bientôt la crête. Six bataillons de grenadiers s'avancèrent alors au pas de charge malgré les décharges de l'artillerie polonaise, et l'emportèrent d'assaut, non sans avoir éprouvé une perte considérable. 160 Polonais tombèrent au pouvoir de l'ennemi ou mordirent la poussière ; les deux pièces et le reste du bataillon se refugièrent dans l'ilot où ils furent renforcés par les troupes placées sur la rive gauche. Les Russes rompirent une partie du pont.

Impatient cependant de reprendre l'offensive à quelque prix que ce soit, Uminski ordonne aux lanciers rouges commandés par le général Tumicki, de franchir le Liwiec à la nage entre Przestaly et Wyszkow, de culbuter la cavalerie ennemie et de favoriser l'attaque qu'il médite par une charge vigoureuse. Les lanciers se précipitent dans les flots, se forment sur la rive droite et s'élancent ventre-à-terre sur deux escadrons de lanciers dits polonais, deux de lanciers tartares et un de chasseurs d'Arsanow réunis dans la plaine. Au premier choc, les escadrons russes sont enfoncés ; la terre gémit sous le faix des cadavres roulés sous les fers des coursiers ; les lances polonaises honteuses de n'avoir que des dos à frapper, tournent et voltigent autour de la foule déroutée en provoquant son désespoir ; mais partout même désordre, même épouvante. Trois ou quatre cents hommes échappés au carnage sont faits prisonniers, mais tout-à-coup, une masse d'escadrons russes accourt à la rencontre de Tumicki, et celui-ci voyant l'infanterie d'Ugronow se dérouler derrière cette haie de lances, modère l'élan de ses soldats et s'arrête.

Confiant pourtant dans la fougue des lanciers, Uminski a essayé de reprendre le rédan ; son infanterie formée dans l'ilot, s'est élancée en avant sous la protection des volées de l'artillerie ; mais repoussée par un feu meurtrier, elle a renoncé à sa tentative. Tumicki repasse la rivière à la nage ; l'ennemi reste

immobile; la nuit approche, et l'artillerie seule vomit de part et d'autre ses bruyants ravages.

On passa la nuit sous les armes, et Uminski tenta le lendemain de prendre sa revanche; mais la destruction du pont et le feu de l'ennemi lui ôtèrent tout espoir de réussir. Il se borna dès-lors à garder le poste qui lui était confié. On en resta là. La perte d'Ugronow s'éleva à 1500 hommes; celle des Polonais à 400 morts, blessés ou prisonniers.

Pendant ce temps là, Skrzynecki après avoir ramassé bataillon par bataillon, toute l'armée dispersée sur le Swider, sur la chaussée, dans les forêts de Milosna et de Kaluszyn, s'était de nouveau porté en avant. Il s'établit le long du Kostrzyn en face de Diebitsch, ainsi qu'il suit : le quartier général à Jendrzeiow, gardé par la division Malachowski et de la cavalerie. A droite vers Ceglow et Kuflew, Gielgud avec la deuxième division d'infanterie et la cavalerie du colonel Dembinski. Au centre sous Kaluszyn, en seconde ligne, les premier et cinquième de ligne et les enfans de Varsovie; en première, vis-à-vis Boimie, la cavalerie de Lubienski et la quatrième division aux ordres de Milberg. A l'aile gauche à Sucha, la cavalerie du général Rutié, les deuxième et sixième de ligne. A l'extrême gauche, le corps d'Uminski composé du premier léger, du vingtième de ligne et de la cavalerie de Tumicki; 120 pièces d'artillerie appuyaient ces 50,000 hommes. Les corps de Dwernicki, de Sierawski et de Pac exceptés, toute l'armée polonaise était là.

On ignore si l'intention de Skrzynecki était de livrer bataille au feld-maréchal, ou bien seulement de l'observer, mais on sait que là, recommença cette guerre de reconnaissances, de promenades, de parlementaires, qui consuma à petit feu les entrailles de la Pologne. Skrzynecki qui n'avait pas osé attaquer Diebitsch emprisonné dans les boues de Zelechow, Diebitsch disséminé de Zelechow à Lukow et de Lukow à Miedzyrzec, Diebitsch débouchant par faibles détachemens sur

la chaussée de Siedlce, n'était certes pas disposé à attaquer Diebitsch concentré, retranché, reposé et couvert par les marécages du Muchawiec. C'était être conséquent, mais c'était perdre son pays. D'après toutes les probabilités stratégiques, le feld-maréchal allait reprendre le dessus. La fortune avait épuisé toutes ses faveurs envers Skrzynecki; elle les avait présentées sous mille formes diverses, pour les rendre saisissables; le nombre, les distances, la mobilité, l'enthousiasme, avaient en deux semaines combiné toutes leurs puissances, révélé tous les mystères, livré une à une toutes les chances de la victoire. Des palmes jetées sous ses pieds avec une profusion dont l'histoire offre peu d'exemples, Skrzynecki daigna à peine extraire 16,000 prisonniers, 4 ou 5,000 cercueils, 40 pièces d'artillerie et une douzaine de drapeaux, inutiles trophées d'une gloire qui n'est plus, fragiles joyaux d'un diadème rêvé; et maintenant qu'échappé aux fourches caudines, Diebitsch venait de regagner ses communications, de reformer ses rangs, de rallier les débris des corps broyés, de couvrir par des retranchemens le camp de Siedlce, de reconquérir son ascendant et d'essuyer la sueur de son front, quel espoir pouvait nourrir le généralissime?

Celui d'augmenter ses ressources par la temporisation? celui d'arracher à quatre palatinats déjà pères de 100,000 soldats, quelques enfans, quelques florins, dernières gouttes d'un sang versé à grands flots, embryon informe d'une nature prématurée?.... Mais le Czar va froncer les sourcils, ordonner aux femelles des serfs de mettre bas, à la sixième partie du globe de vomir or, hommes et courage, aux popes de déposer à ses pieds le Christ enchaîné et la divinité soumise, à l'Europe de se taire, à deux siècles futurs de lui payer leur tribut d'avance, et aux générations de l'avenir d'accélérer leur croissance pour dompter le Lach rebelle.

Le Czar sait par instinct de conservation que la

LIVRE VII.

OPÉRATIONS DE L'AILE DROITE

1er--27 Avril.

Le corps de Sierawski traverse la Vistule. — Combats de Belzyce et de Wronow. -- Affaire de Kazmierz. — Provinces du midi. — Dwernicki médite leur affranchissement. - Vices des instructions données à Dwernicki. — Sorties de la garnison de Zamosc. -- M. Chruscikowski agent du gouvernement national. -- Le corps de Dwernicki quitte Zamosc. — Il passe le Bug et entre en Volhynie. -- Impression de l'invasion sur la Volhynie. - Dwernicki marche sur le Styr. — Rudiger se retire au-delà. Défaite des dragons de Kargopol. — Proclamations insurrectionnelles. — Efforts de Dwernicki pour soulever la province. — Installation des autorités révolutionnaires. -- Les Polonais abordent le Styr et occupent Boremel. — Dwernicki ignorant la présence de Roth en Podolie, passe le Styr à Beresteczko et marche à la conquête de Kamieniec. — Rudiger s'avance sur Krzemieniec. — Roth marche à la rencontre de Dwernicki qui se trouve pris entre deux feux. -- Trois corps ennemis le cernent et l'acculent à la frontière autrichienne. -- Journée du 27 avril. — Les Polonais entrent en Autriche et y mettent bas les armes. — Régiment de Volhynie. -- Charles Rozycki. -- M. Chruscikowski. — Armement. — Les Volhyniens se proposent d'aller porter secours aux insurgés podoliens. — Instruits de leur défaite, ils retournent sur leurs pas, battent l'ennemi à Moloszki, à Tyszyca, enlèvent les convois, libèrent les recrues, entrent dans le royaume, taillent en pièces à Uchanie les chasseurs de Sywir et les cosaques d'Ural, et après avoir fait cent trente-deux milles à travers les armées czariennes, rejoignent Chrzanowski à Zamosc.

On était dans la première quinzaine du mois d'avril; Rosen écrasé attendait le coup de grâce; Diebitsch traînait à son secours ses 50,000 hommes, par

des traverses défoncées de Lukow et de Domaniewice ; 20,000 gardes, aux ordres du frère de Nicolas, croupissaient au-delà du Bug et le Palatinat de Lublin était au pouvoir de Kreutz. 15,000 hommes, répartis dans les trois goubernies de Wilna, de Minsk et de Grodno, étouffaient l'ardeur révolutionnaire des Lithuaniens. Rudiger en Wolhynie, Roth en Podolie, étalaient leurs masses imposantes au milieu des populations courroucées; le cœur de l'empire couvait une armée de réserve. . . . . . .

Les victoires de Dembe, d'Iganie et les insurrections lithuaniennes avaient donné l'éveil au Czar ; Il ne s'agissait plus de conquêtes, il s'agissait d'exister. 200,000 hommes répandus depuis la Baltique jusqu'au Pont-Euxin, cuirassaient encore le trône ébranlé, mais comme si confiante dans notre ineptie, la fortune se fût plu à réserver à nous les chances, au despote la victoire, des espaces immenses isolaient les corps ennemis, comme pour nous laisser le temps de nous masser et de les anéantir les uns après les autres. . . . .

Roth, Rudiger et Kreutz faisant face à notre aile droite, avaient en effet plus de 40,000 hommes à lui opposer, mais 30 milles, laissés entre le centre et les extrémités de cette partie de l'armée russe, permettaient à Dwernicki, Sierawski et Pac, cantonnés dans le Palatinat de Sandomir et de Lublin, de concentrer leurs troupes en moins de trois jours, de fondre avec 20,000 hommes sur Kreutz, de le vaincre avant que Rudiger pût en être instruit, de franchir le Bug, d'envahir les provinces du midi, et de marcher à la tête de 50,000 hommes sur Moscou. . . . . . .

Quatre-vingt mille Russes barraient l'accès de Saint-Pétersbourg, mais le prince Michel collé au Niemen, Rosen expirant sur les bords du Kostrzyn, Diebitsch séparé de son lieutenant disgrâcié par plusieurs marches, et de Kreutz par le Wieprz, auraient en vain essayé tous de se prêter un secours mutuel contre les 50,000

baïonnettes, qu'il était si facile à Skrzyecki de réunir en vingt-quatre heures. Il pouvait les lancer contre une des trois masses isolées, les pousser victorieuses en Lithuanie, puis rejoindre l'aile droite, entraîner avec elles tout ce qui dans la vieille république, pouvait encore manier un couteau, et transporter toute la Pologne au sein de la Moscovie; tout cela avant que les corps vaincus eussent pu se rallier et les autres se reconnaître. Une fois reconnus et ralliés, ils pouvaient il est vrai, marcher sur Vrasovie, mais qu'importait Varsovie, quand on avait Saint-Pétersbourg et-Moscou? Et s'il ne s'agissait d'ailleurs, que d'ôter à l'ennemi tout espoir d'entrer en triomphateur dans la capitale de la Pologne, la brûler avec les Sybarites, les Juifs et les aristocrates qui auraient préféré son séjour aux attraits de la gloire et de la liberté, eût été plus digne des vainqueurs de Dembe que cette inertie défensive, qui favorisa la réunion des forces de Diebitsch, et détourna contre les Polonais les foudre que le Vulcain de l'indépendance avait forgées pour eux.

On voulait disait-on, défendre pied à pied le sol de la patrie, comme si du Kurisch-haff aux cataractes du Dniepr, de la Dzwina à l'Oder, tout n'était pas sol de la patrie; on craignait en quittant les rives de la Vistule d'être coupé de la base d'opération, des ressources et de son asyle; comme si les bases d'opération ne suivaient pas la victoire, comme si la moitié de l'Europe, ne suffisait pas pour donner un asyle et du pain à 100,000 héros.

Ce n'était malheureusement pas l'avis des diplomates et des doctrinaires (et alors plus que jamais leurs argumens imposaient silence au génie et au patriotisme.) Le royaume du congrès de Vienne était leur patrie, et passer le Niemen eût été d'après eux une invasion illégale. Abandonner Varsovie, n'était ni dans leurs intérêts, ni dans leurs principes; car à part l'indispensabilité d'avoir une capitale pour recevoir les ambassadeurs étrangers et discuter sous des

voûtes splendides, les modes de négociation et les détails de l'étiquette ministérielle, où donc l'état major du généralissime se fût-il reposé de ses fatigues? où donc la Camarilla eût-elle tenu ses séances nocturnes? comment donc les aristocrates du sénat de l'armée et du ministère, se fussent-ils concertés, entendus et associés? Les bivouacs et les steppes ne conviennent pas aux conspirations de la doctrine; il lui faut les dédales des grandes villes pour être à l'abri de la vigilance d'un peuple enrégimenté; il lui faut les commodités des sérails pour systématiser à son aise.

La défense de Varsovie et de la Vistule était la tâche à laquelle se rattachait le mouvement général de l'armée; hors de cette opération, il n'y avait rien de pressé, rien d'important. Ainsi on avait disséminé depuis les sources de la Vistule à Modlin, 30,000 hommes qui unis au corps d'armée et poussés en avant, se seraient en un jour défaits des hordes qu'ils observaient depuis deux mois et à tant de frais. Indépendamment des garnisons de Modlin, de Varsovie et de l'armée principale, qui étendue depuis Liw jusqu'au Swider, pouvait être aussi considérée comme garde de la Vistule, 15,000 hommes pour la plupart de nouvelle levée, éparpillés en cordon, empêchaient les abords du grand fleuve de Potycza à Zawichost. Le général Pac à la tête de 8 à 9,000 hommes, et de 26 pièces d'artillerie, garnissait quinze milles d'espace en occupant et observant à sa gauche Gora, la tête de pont de Potycza et l'embouchure de la Pilica, à sa droite, Kozienice et Pulawy, à son centre, les deux rives de la Radomka. Les douzième, quatorzième, quinzième, seizième et vingt-unième de ligne en grande partie armés de faulx, le premier des Krakus et la cavalerie de Plock composaient ce corps.

La haute Vistule, depuis Pulawy jusqu'à l'embouchure du San, en passant par Kazmierz, Solec, Joze-

kow était sous la protection de 6,000 hommes et de 6 bouches à feu commandés par Sierawski. Ces troupes étaient formées du dixième et du onzième de ligne, du quatrième bataillon du deuxième de ligne, des francs-chasseurs de Sandomir, et de quinze escadrons, dont quatre de Sandomir, huit de Kalisz, deux de l'Aigle blanc et un de Poniatowski. Ce cordon embrassait à peu-près dix milles.

Dwernicki sorti de Zamosc entrait en Volhynie. Le feld-maréchal venait de quitter le Wieprz et se portait, par Zelechow et Lukow, sur Siedlce au secours de Rosen. Ses colonnes avaient déjà dépassé la ligne du Swider. Des divisions échelonnées au nord et au midi de Lukow, couvraient sa retraite et tenaient en respect Pac qui avait reçu l'ordre d'inquiéter ce mouvement. De Lukow à la Vistule et au Wieprz, les plaines étaient libres; quelques patrouilles russes s'y montraient á peine. Dix milles et le Wieprz séparaient les troupes observatrices établies à Lukow, de Kreutz qui occupait avec six régimens de cavalerie, trois de grenadiers lithuaniens et trente-huit pièces de canon, en tout quatorze mille hommes, le nord du palatinat de Lublin, la droite à Lubartow sur le Wieprz, la gauche sur la route de Krasny-Staw, le centre à Lublin. Ses têtes de colonnes avaient déjà paru sur les routes de Kurow et de Belzyce. Dawidow, Anrep et Butowskoï détachés du corps, observaient Dwernicki et Zamosc.

Dans un pareil état de chose, sans enfreindre même le code de prudence dans lequel s'étaient enlacés les généraux polonais, sans même se lancer dans le vaste système d'offensive qui inspirait une espèce d'horreur à Skrzynecki, Pac pouvait se joindre à Sierawski à Granica, masser une quinzaine de mille hommes et trente bouches à feu, passer la Vistule, et comme l'a très-bien expliqué Roman Soltyk dans ses mémoires, ou remonter la rive droite du Wieprz, en détruire les ponts, couper Kreutz, et prendre en queue le

feld-maréchal, ou suivre la rive gauche du Wieprz, noyer Kreutz et donner la main à Dwernicki, pour entrer avec lui en Wolhynie.

On eût, dans ce dernier cas, été forcé de combattre à forces égales, et le succès eût peut être été douteux, si la coopération de Dwernicki, soit sur les flancs, soit sur les revers de l'ennemi, ainsi que celle des gardes urbaines et des partisans dont fourmillaient alors les provinces de la Haute-Vistule, n'eussent dû infailliblement faire pencher la balance en faveur des Polonais.

Mais ce n'étaient pas de pareils ordres qui pouvaient sortir de la bouche de Skrzynecki. Ceux même qui dans les conseils de guerre y auraient pu songer, ou ne voulaient pas contredire le généralissime, ou exclusivement occupés du corps d'armée, attachaient trop peu d'importance aux manœuvres de l'aile droite, pour en faire l'objet d'une étude spéciale. Prondzynski lui-même n'avait pas compris la destinée des troupes établies sur la Haute-Vistule; car, soit préoccupation, soit imprévoyance, il prescrivit en sa qualité de quartier-maître aux deux corps de Pac et de Sierawski, d'agir isolément et dans des buts différents. Pac reçut l'ordre de traverser la Vistule et de troubler la marche de flanc de Diebitsch, sans trop s'éloigner de Potycza et de l'aile droite de Skrzynecki, attendu que Kreutz pouvait le couper de la Vistule. On croyait en effet que Kreutz suivait l'arrière-garde de Diebitsch, ou plutôt lui servait lui-même d'arrière-garde. Du reste, on ne connaissait pas avec précision les forces de ce général, et on les supposait bien plus faibles qu'elles ne l'étaient réellement. Pour les paralyser, Sierawski devait de son côté envahir le palatinat de Lublin, et le poursuivre, s'il couvrait la manœuvre de Diebitsch, le combattre, s'il s'arrêtait. Les deux corps agissant ainsi à quinze milles de distance l'un de l'autre, ne pouvaient ni s'entendre ni se soutenir, et devaient nécessairement

succomber séparément sous les coups d'un ennemi concentré et mû avec ensemble.

Pac traversa la Vistule avec son corps à Potycza, et à la faveur de la tête de pont qu'on venait d'y élever. Il rallia ses troupes à Osiek et les poussa en avant dans l'espoir d'atteindre l'arrière-garde du feld-maréchal, qui après avoir détruit les embarcations du Wieprz et de la Vistule, et quitté Ryki et Zelechow, devait passer par Stoczek pour rejoindre Rosen. Mais l'ennemi avait fait diligence, et Pac retardé dans ses mouvemens par les mauvais chemins et l'indécision de l'état-major, trouva le terrain évacué. La paix et le silence régnaient dans les campagnes; le feld-maréchal était hors d'atteinte.

On avança sur Stoczek, et on envoya des reconnaissances vers les sources du Swider. Le tout reconnu, on s'aperçut que Diebitsch avait laissé deux divisions pour masquer sa grande opération; l'une aux ordres de Thiemann, était à Lukow, l'autre commandée par Gerschenzweig, à Kock sur le Wieprz. Les aborder et les rejeter en arrière, eût été aussi facile que nécessaire, mais Pac avait les mains liées par l'ordre de ne pas trop s'éloigner de la Vistule. A considérer les choses de près, Pac aurait pu, même sans violer ses instructions, ou ce qui valait mieux encore, en justifiant leur violation par une victoire, franchir le cercle popilien dans lequel l'avait enfermé l'état-major, et n'y rentrer que couvert des dépouilles de la division qui lui faisait face. Le Wieprz et l'attitude menaçante d'ailleurs de Sierawski, garantissaient Pac contre les entreprises de Kreutz.

Pac ne fit rien de tout cela, et tourmenté encore par l'ignorance où il était au sujet des forces de Kreutz, il crut devoir ajouter à son inaction toutes les précautions défensives, qu'eût prises un général du moyen-âge, en présence d'une armée de Tartares. Il appuya sa gauche au Swider et sa droite à Garwolin. Il ordonna à son infanterie de bivouaquer en carrés;

on passait les nuits sous les armes, et dans la journée ce n'était que fausses alarmes et dispositions de résistance.

L'ennemi campé aux environs de Lukow, ne se voyant pas inquiété, poussait des reconnaissances, les unes sur le Wieprz pour communiquer avec Gerschenzweig, les autres vers Siedlce pour rendre compte au feld-maréchal de ses observations. Pac s'épuisait en vaine vigilance.

Pendant que ce général commandant une forte division et bien pourvu d'artillerie, était condamné à une complète inaction, Sierawski réduit à ses propres forces, dénué de matériel et de munitions, capable à peine d'opposer 6,000 recrues et 6 bouches à feu aux troupes qui étaient maîtresses du Palatinat de Lublin, et jeté en l'air à quinze milles de Potycza et à vingt de Varsovie, sans appui, sans instructions précises, sans relations avec le reste de l'armée, recevait l'ordre d'exécuter à lui seul ce que les trois corps réunis de l'aile droite eussent pu à peine entreprendre. On lui intimait l'odre de s'attacher à la poursuite de Kreutz, que l'on supposait fort de 8,000 hommes et compris dans le mouvement du feld-maréchal sur Siedlce. Rejoindre Dwernicki à Zamosc et ravitailler la forteresse, était le second article des instructions qu'on lui donnait. Au reste, on ne lui prescrivait rien à l'égard de l'exécution.

Tout cela prouve qu'au quartier-général, on ignorait les opérations de la Haute-Vistule et les forces de l'ennemi sur ce point là. Kreutz ne suivait pas Diebitsch à Siedlce, mais attendait tranquillement sur la rive gauche du Wieprz que l'on vînt le couper de la grande armée ou le refouler dans la rivière dont il s'était fait un enclos. Ses forces n'étaient pas de 8,000 hommes, mais au moins de 12,000 vétérans aguerris et de 38 pièces d'artillerie, soutenus par les corps d'observation envoyés vers Zamosc. D'ailleurs, cette ignorance même aurait dû engager les Polonais à con-

centrer les corps de l'aile droite au lieu de les isoler, à chercher et à reconnaître l'ennemi avec des masses, et non avec des corps détachés.

Quoiqu'il en soit, Sierawski se mit en mesure de suivre les ordres du généralissime. Ses troupes étaient réunies sur trois points principaux. À droite, la brigade Muchowski composée des 10me et 11me de ligne, était placée à l'embouchure de la Kamienna, vis-à-vis Jozefow. À gauche, le colonel Lagowski commandant la cavalerie, allait entre Lipsk et Solec traverser la Vistule; cette aile s'étendait jusqu'à Janow. Une forte avant-garde russe postée à Karmiers lui était opposée. Le centre de Kreutz occupait Lublin, et comme nous l'avons dit, Kurow et Bekyce étaient menacés par ses colonnes.

Plus le général polonais étudiait sa situation, plus elle lui paraissait critique; sans sapeurs, sans matériaux, pressé pourtant de joindre l'ennemi, il ne pouvait songer à construire un pont, moins encore à élever quelques retranchemens pour le couvrir. Néanmoins ces précautions, très-inutiles s'il eût été le plus fort, devenaient essentielles dans les circonstances où il se trouvait; car quoiqu'il fît, il avait besoin de retourner commodément et sans danger au point d'où il allait partir. Il fallut se servir d'embarcations, qui suffisantes pour jeter sur l'autre bord des troupes fraîches, ne devaient pas l'être pour recevoir des troupes culbutées, et tel était le sort auquel elles s'attendaient.

Dans la matinée du 14 avril, tout était en mouvement depuis Kazmierz jusqu'à Jozefow; l'ennemi ne savait qu'en conjecturer; il ne s'attendait pas encore à être attaqué, mais sûr de l'infériorité numérique de Sierawski, il l'attendait de pied ferme sans s'acharner toutefois à défendre le passage du grand fleuve. Bientôt l'apparition spontanée de l'infanterie de Muchowski sur la rive droite, décéla les intentions des Polonais. Muchowski avait en effet traversé la Vistule dans la

matinée même, occupé Jozéfów et chassé plusieurs détachemens ennemis placés en observation sur les chemins de Chodel et de Belzyce. La journée se passa en préparatifs, et le soir, la cavalerie et l'artillerie abordèrent la rive droite aux environs de Solec, sous la direction du colonel Lagowski. Kazmierz rendez-vous de l'avant-garde ennemie fut occupé sans peine. On y trouva de quoi remplir les magasins de la petite armée. Tous les détachemens russes éparpillés le long de la Vistule, se replièrent sur Lublin.

Dans la nuit et le lendemain du 14, ce qui était resté en arrière rejoignit les troupes de Muchowski et de Lagowski. Opole fut désigné comme foyer de centralisation.

Afin de ménager, tant à ses troupes qu'à celles de Pac, une retraite en cas de désastre, Sierawski fit descendre la Vistule aux bateaux dont il s'était servi pour traverser le fleuve et les réunit en partie à Kazmierz, en partie à Golemb appui de l'aile droite de son collègue. Il croyait par cet acte de prévoyance, suppléer à un pont dont l'établissement eût exigé des soins dont il n'était pas maître de disposer.

Le 15, en exécution des ordres de Sierawski, le colonel Lagowski commandant une brigade composée de trois escadrons de volontaires de Sandomir, de six escadrons de Kalisz, de deux escadrons de l'aigle blanc, d'un escadron de Poniatowski et de 200 fantassins conduits par le major Malczewski, se porte d'Opole sur Chodel, où il rencontre et enlève quelques groupes de Cosaques faisant partie de l'avant-garde ennemie. Il passe la nuit à Chodel, puis se faisant éclairer par les escadrons de l'Aigle aux ordres du major Xavier Czarnecki, il marche par Borowa sur Bahin.

En avant de la forêt de Borowa, apparurent les reconnaissance russes. Elles étaient en nombre et voltigeaient çà et là, en observant les mouvemens des Polonais. Lagowski fit occuper le village, couvrit à gau-

che la route de Belzyce, appuya sa droite aux marécages, et ordonna à Czarnecki de pousser en avant. Wielohorski le suit avec ses Sandomiriens; les flanqueurs se fusillent; les escadrons polonais se forment en colonne et pénètrent dans la forêt. L'avant-garde ennemie se retire sur Belzyce.

Sur ces entrefaites, Kreutz parti la veille de Lublin avec la plus grande partie de son monde, s'était porté à la rencontre des Polonais. Il ignorait leur force et leurs intentions, mais il espérait, par une brusque attaque, les rejeter sur la Vistule et les accabler au passage. S'il eût su que le corps qu'il avait devant lui comptait dans ses rangs à peine 6,000 recrues, n'avait ni artillerie pour livrer bataille, ni pont pour effectuer sa retraite, Kreutz se fût avancé avec encore plus d'assurance, mais il n'apprit cela que dans la suite. Quoiqu'il en soit, sa résolution fut prompte, son offensive hardie, son succès complet.

Les escadrons de Czarnecki et de Wielohorski, exaltés par les petits avantages de Borowa, se précipitaient au grand trot dans la plaine de Belzyce, quand les colonnes russes couronnèrent les hauteurs de Babin, village situé à l'est devant Belzyce. Quelques troupes placées en embuscade, arrêtèrent court l'avant-garde de Lagowski, mais le colonel ne tarda pas à déboucher avec le reste de sa brigade, et refoulant avec vigueur tout ce qui obstruait son passage, il confia à l'infanterie l'attaque de Belzyce; puis se mettant à la tête des escadrons de l'Aigle, de Sandomir et de Kalisz, il s'élança à la charge contre la cavalerie russe rangée en avant de Babin.

Malczewski, maître de Belzyce, y laisse la moitié de ses fantassins, et avec l'autre moitié accourt sous Babin. Hoffmann et Trzczinski, enfans tout chauds des baisers de leurs mères, se jettent à la tête de 20 recrues, pour recevoir le baptême de feu, sur les poutres chancelantes d'un pont à demi détruit. Le pont est enlevé, l'infanterie russe poursuivie de maison en

maison est chassée du village; Malczewski occupe Babin à midi.

Lagowski ayant rempli sa mission, le fit savoir à Sierawski. Il était trois heures, lorsque l'ennemi s'avança en deux lignes, les parcs et l'infanterie en réserve. Deux pièces tonnèrent contre Babin, et de nombreux escadrons descendirent des hauteurs. Lagowski espérait conserver sa position jusqu'à l'arrivée de Sierawski; celui-ci s'avançait en effet sur les pas de son avant-garde, et bien qu'il n'eût pas encore répondu au rapport du colonel, il allait bientôt probablement y répondre par sa présence. Rassuré de ce côté, Lagowski laisse l'infanterie de Malczewski dans Babin, oppose à l'ennemi les Sandomiriens et un escadron de l'Aigle, et place le reste de sa cavalerie en réserve sous Belzyce. Les flanqueurs ennemis engagent la fusillade avec les nôtres; rejetés à deux cents pas, ils sont bientôt appuyés par deux régimens de cavalerie et repoussent à leur tour les escadrons de Sandomir. Ceux-ci, par un mouvement de flanc en arrière, découvrent l'infanterie postée dans Babin, et attirent les poursuivans sous son feu. Quoique saluée par des décharges peu meurtrières, la cavalerie russe appréhendant les difficultés d'une attaque de front, tourne le village par sa gauche et marche sur Belzyce.

Lagowski retire toute sa cavalerie sous cette ville, reste lui-même auprès de l'infanterie dans Babin et se dispose à défendre ce point, quand dévoilés par le mouvement de leur cavalerie, six bataillons d'infanterie russe paraissent soudain l'arme au bras, tambour battant. Le jour baissait, et pouvant sans inconvénient confier le pont à quelques fantassins avec l'ordre de le détruire et de battre en retraite à l'approche des masses considérables qui, de tous les points de l'horison convergeaient vers Babin, Lagowski se replia sous Belzyce, laissa le bataillon de Malczewski dans la ville et rangea toute sa cavalerie en arrière. Bientôt, cédant aux efforts réitérés de l'infanterie de

Kreutz, le détachement placé en flèche dans Babin exécuta les ordres du colonel, et à neuf heures du soir tout se trouva concentré à Belzyce.

Une heure après, Sierawski parti la veille d'Opole, arriva à la tête de l'infanterie; il fut résolu dans un conseil de guerre aussitôt assemblé, que la petite armée se replierait incontinent sur la Vistule. Sierawski s'obstinait toutefois à s'arrêter en marche et à faire volte-face aux environs de Wronow, où il prétendait avoir aperçu et étudié une excellente position défensive. Les colonels Lagowski et Mlokosiewicz ne partageaient point l'avis du général; ils croyaient et avec raison, qu'une retraite comme une attaque une fois décidée, devait s'effectuer sans hésiter et avec diligence; qu'au lieu de courir les hasards d'une bataille qui ne pouvait être que perdue, il fallait, puisqu'on s'était avoué inférieur, profiter de l'avance que l'on avait sur l'ennemi pour regagner la Vistule; que, surtout si ces préceptes pouvaient être applicables à quelqu'un, c'était bien à 6,000 recrues privés d'artillerie, n'ayant pour retraitre que quelques bateaux, et pressés par une nombreuse cavalerie armée de 35 bouches à feu. Sierawski ne parut pas gouter ces conseils et afin de justifier sa conduite, il faut bien examiner les circonstances dans lesquelles il se trouvait, et la source à laquelle il puisait ses inspirations.

Sans savoir précisément où étaient Pac et son corps, Sierawski comptait sur leur coopération. Sachant Diebitsch loin du Wieprz, et Kreutz établi sur ses bords, il ne voyait pas trop à quoi pouvaient servir des troupes stationnaires n'attaquant ni l'un ni l'autre. Il s'attendait à chaque instant à l'arrivée de son collègue, et fort de cet appui, il avait lieu de ne pas redouter Kreutz. Ce qui le confirmait dans son opinion, c'étaient les ordres impérieux et pressans du quartier-maître; Prondzynski reprochait au vieux général ses lenteurs, et s'étonnait non de ce que l'ennemi n'était pas assailli, mais de ce qu'il n'était pas vaincu; ce ton d'a-

surance supposait des mesures puissantes et prises d'avance pour faire infailliblement réussir l'expédition, et bien qu'on ne pût guère savoir en quoi elles consistaient, elles paraissaient de nature à autoriser bien des témérités. Et pourtant tout cela était illusion; Pac n'avait reçu d'autre ordre que celui d'observer Thiemann; on eût dit qu'on avait exprès attendu le départ de Dwernicki pour isoler et perdre Sierawski, et si Prondzynski se faisait si exigeant, c'était par ignorance des forces ennemies et de l'impuissance de Sierawski. D'autres, comme le généralissime et la Camarilla, se faisaient exigeans par haine et esprit de parti; il n'est pas inutile de savoir que le vieux Sierawski s'étant fait le lendemain du 29 novembre, une grande réputation de patriotisme, était devenu un objet d'antipathie pour les doctrinaires; comme c'était moins à la personne qu'à la réputation qu'ils en voulaient, il cherchèrent l'occasion de le compromettre dans l'opinion, et n'eurent pas de peine à réussir, attendu qu'au patriotisme et à la bravoure près, Sierawski n'est pas un homme extraordinaire.

Indépendamment de ces considérations, le général croyait qu'on se trouvait dans une position où il y avait autant de danger à reculer qu'à combattre. La Vistule à dos, l'ennemi sur les talons, point de pont pour regagner la rive gauche, tout cela ne devait guère favoriser une retraite. Il fallait se battre, ou être battu sans combattre. On a amèrement et souvent reproché à Sierawski d'avoir de gaîté de cœur couru au devant d'une catastrophe certaine, et c'est pourquoi nous nous sommes étendus sur ce sujet. Revenons aux combattans.

A 11 heures du soir, les Polonais évacuèrent Belzyce sans que l'ennemi établi à Babin s'en doutât, et se mirent en marche sur Wronow. A une lieue de Belzyce, Lagowski enfila avec deux escadrons de Sandomir la route de Chodel, dans la conviction que Kreutz ne négligerait pas de prendre cette direction

pour tourner la position de Wronow, prévenir Sierawski à Opole, et couper sa retraite sur Kazmierz; probabilité qui à elle seule aurait dû désabuser le général polonais, et le convaincre de la futilité des positions défensives. Les escadrons de Kalisz conduits par le lieutenant-colonel Grodzinski, un escadron de l'Aigle, un de Poniatowski et un de Sandomir accompagnèrent l'infanterie de Sierawski, et tous ensemble parvinrent bientôt à Wronow où le général Polonais les rangea en bataille.

Cependant Lagowski engagé sur la route de Chodel, ne tarda pas à s'applaudir de sa prévoyance; l'ennemi sorti de Babin quelques instants après que Sierawski eût évacué Belzyce, cherchait à tourner sa droite par le chemin de Chodel. Maître de ce point, il pouvait d'un trait atteindre Opole puis Kazmierz, et couper les défenseurs de Wronow. Des détachemens échelonnés de Borowa à Chodel, signalèrent l'apparition des Russes, au débouché de la forêt. Lagowski occupait déjà Chodel, et l'aurore brillait dans les cieux. Deux pelotons furent à peine détachés en reconnaissance sur Borowa, que le canon gronda sous Wronow: Sierawski était aux prises avec le gros de l'ennemi. Lagowski commande aussitôt au major Karczewski de rallier les pelotons échelonnés sur le chemin de Borowa, de disputer pied à pied les abords de Chodel, et de se replier sur Opole à l'approche de forces supérieures, de s'y retrancher et de s'y défendre jusqu'à l'arrivée de Sierawski, attendu que c'était la seule voie de salut qui dût lui rester après sa défaite. Après avoir ainsi assuré la retraite du corps, Lagowski se porta au grand trot sur Wronow avec ce qui lui restait de cavalerie et y arriva haletant d'anxiété et de fatigue, entre 7 et 8 heures du matin.

Il se plaça vîte à la droite de Sierawski, les francs-chasseurs de Jules Malachowski au centre, un escadron de Kalisz à droite, un escadron de l'Aigle à gauche, et trois escadrons de Sandomir, aux ordres du

major Wielohorski, en avant. Sierawski combattait déjà depuis une heure et demie. Après avoir détaché Lagowski sur Chodel, il ne lui était resté que deux régimens de faucheurs, dixième et onzième commandés par les colonels Jordan et Mlokosiewicz, sept escadrons de cavalerie et cinq pièces de canon. Il avait essayé de compenser son infériorité numérique par la force de sa position défensive. Il avait logé ses troupes sur les lisières d'un bois qui s'étend de Wronow à Poniatowa, la gauche appuyée à un défilé près de Poniatowa, le centre à Wronow, la droite allongée vers Chodel. La route d'Opole fendant la forêt facilitait ses mouvemens et devait favoriser sa retraite. Sur le front des Polonais régnait une plaine qui pour limite opposée, avait la forêt de Belzyce d'où allait sortir Kreutz. En arrière de Wronow, plusieurs ruisseaux traversaient le chemin d'Opole; en rompant successivement les ponts qui les couvrait, Sierawski se flattait d'arrêter long-temps la poursuite de l'ennemi.

Kreutz maître de Belzyce, s'avançait à la fois sur le front et sur le flanc droit de Sierawski; les rapports des divisions établies à Kock et à Lukow confirmaient l'absence de Pac; il était de la dernière importance d'en finir avec Sierawski, avant que revenu de ses erreurs, Skrzynecki le fît renforcer. Il était bien décidé à ne point lui laisser de relâche et à le pousser vigoureusement. La résistance de Lagowski lui ayant donné une haute idée de l'intrépidité des troupes qui lui faisaient face, il ne négligea rien pour les combattre avec chances de succès. Ses 14,000 hommes et ses trente-cinq bouches à feu débouchèrent en masse de la forêt de Belzyce, reconnurent le terrein en s'étendant dans la plaine, et entamèrent tout de suite une furiense canonnade.

Sierawski leur répondit par les décharges de sa petite batterie, mais bientôt rebuté d'un genre de combat où la supériorité de l'ennemi était évidente, il ordonna à la cavalerie de Kalisz de se porter en avant.

Deux escadrons s'avancèrent et abordèrent la ligne de Kreutz ; la cavalerie russe chargea les Polonais et les refoula sur l'infanterie ; mais parvenu à portée de la mousqueterie, l'ennemi fusillé par les fantassins de Sierawski se replia à son tour. La manœuvre fut renouvelée, et avec aussi peu de succès que la première fois. La canonnade redoubla d'intensité, et c'est alors que Lagowski parut à droite, débouchant très à propos par le chemin de Chodel. Kreutz toujours tenté de tourner Sierawski par cet endroit, venait d'y porter des forces considérables, et à peine arrivé, Lagowski eut à soutenir des attaques réitérées.

Wielohorski marche à l'ennemi avec ses Sandomiriens, le rejette dans la forêt, et est à son tour ramené par la cavalerie moscovite. Jules Malachowski en tête des francs-chasseurs, et de concert avec les flanqueurs de l'Aigle blanc, sème le désordre et l'épouvante dans les rangs adversaires. Wielohorski voyant deux escadrons de Kalisz conduits par Lagowski lui-même, retourne à la charge, et essaie de profiter de la confusion occasionnée parmi les Russes par le feu de l'infanterie ; assailli cependant par des forces trop supérieures, il est forcé de revenir sur ses pas. Faisant alors un effort général sur toute l'étendue du champ de bataille, Kreutz repousse les Polonais et donne un grand développement aux foudres de sa puissante artillerie. Wielohorski cherche en vain à frayer une issue à la fougue de ses cavaliers ; les obus et la mitraille les arrêtent court, et toute l'aile droite ne tarde pas à suivre cette impulsion rétrograde. Les Polonais se retirent à pas lents, suivis de près par les escadrons de l'aile gauche ennemie, et battus d'instant en instant par des volées de plus en plus meurtrières. La précision et le calme des manœuvres tiennent toutefois en respect les colonnes russes, et déjà les Polonais s'adossent au bois de Wronow et présentent un front nouveau.

Mais pendant qu'à l'aile droite, Lagowski disputait avec tant d'opiniâtreté le terrein à l'ennemi, à l'aile

gauche, Sierawski s'acharnait à la défense des débouchés de Wronow. A midi, la fortune ne s'était pas encore prononcée ; les Polonais soutenaient sans désavantage un combat inégal, et les accidents du terrein les protégeaient assez contre le feu des batteries russes. Kreutz ayant cependant poussé sur un mamelon dominant les dragons de Kazan et la dix-septième batterie à cheval conduits par le général Dillinghausen, des décharges d'enfilade ne tardèrent pas à incommoder Sierawski, qui fit de vains efforts pour s'emparer de la hauteur. Repoussé par les carabiniers de la Newa survenus au fort de la mêlée, il se sentit bientôt battu de plein fouet par huit bouches à feu placées en face de Wronow. Les grendadiers de Luck et de Samogitie s'avancèrent alors sur le village, et les dixième et onzième régimens polonais, qui jusqu'alors avaient résisté avec une grande valeur, commencèrent à plier.

Vivement alarmé, et brûlant de resaisir par un coup désespéré les chances de la victoire, le vieux Sierawski tire son sabre, s'empare des premiers escadrons qu'il trouve sous sa main, ordonne à deux bouches à feu de le suivre, et s'élance à la tête de cette poignée d'hommes au milieu des tourbillons de flammes qui enveloppent le champ de bataille. Favorisé d'abord par le tumulte et la fumée, il suit la lisière du bois et se dirige inaperçu sur le flanc ennemi ; déjà il approche des batteries qui exercent les plus grands ravages et va se précipiter sur elles, quand tout-à-coup un effroi panique s'empare des escadrons de Kalisz qu'il entraîne sur ses pas. A l'instant où une charge inattendue peut rétablir l'équilibre, les Kalisiens hésitent, s'arrêtent, et démoralisés par l'exemple de leur chef Jaskulski, fuyent à bride abattue en abandonnant leur général, qui resté avec un seul aide-de-camp sous la mitraille, court les plus grands périls, et revient à Wronow pénétré de douleur et d'indignation. Les colonnes russes se pressent sur

garde de Sierawski ne tarda pas à paraître. Il n'était plus possible d'éviter l'ennemi ; il fallait au moins lui résister assez long-temps pour que les transports s'effectuassent sans confusion. La chose n'était pas facile : Kreutz avait porté coup sur coup ; dès le matin le canon grondait et les colonnes russes attaquaient les ravins.

Le brave Malachowski soutint le choc à la tête de ses habiles tireurs, sans perdre un pouce de terrein. Les bataillons ennemis poussés l'un sur l'autre, essayèrent à plusieurs reprises de forcer le passage, mais moissonnés chaque fois par un feu bien nourri, ils se replièrent sur l'artillerie qui tonnait avec plus de fracas, mais pas avec plus de succès. Trois fois les masses russes s'ébranlèrent de concert, et trois fois repoussées, elles se retirèrent découragées. Il était midi, un roulement non interrompu retentissait au loin ; l'infanterie de Kreutz revenait à la charge serrée en colonnes et favorisée par les volées de plusieurs batteries, qui grâce à la configuration topographique du terrain, faisaient plus de bruit que de mal. Cependant les francs-chasseurs étaient épuisés, ils manquaient de munitions et plus d'un brave avait mordu la poussière ; à une heure, leur feu s'éteignait, et l'ennemi faisait des progrès. Le carnage dura encore deux heures, et alors les Russes prirent le dessus.

Le jeune colonel bouillant de vengeance, saisit une faulx et se précipite en avant « A moi les braves s'écrie-t-il! la faulx en avant, c'est l'arme de Kosciuszko! » Tout ce qui sent palpiter un cœur dans ses entrailles s'élance pêle-mêle au-devant des assaillans ; faucheurs, chasseurs, cavaliers, tout suit en foule l'héroïque Malachowski. Le premier bataillon qu'ils aperçoivent chancelle et plie, mais à l'instant même, trois balles frappent l'intrépide Jules, et les soldats glacés d'épouvante, s'arrêtent et se débandent. L'ennemi revenu de sa surprise, s'ébranle de toutes parts et fond sur les groupes isolés dans la plaine, sur les hauteurs et dans

les ravins en y pénétrant avec les fuyards. Wielohorski accablé par la multitude, et séparé de la ville par les défilés encombrés de fantassins et les hauteurs inaccessibles à ses chevaux, ne peut ni fuir, ni combattre. Ses escadrons se pressent en désordre vers la Vistule, et se plongent dans les ondes.

Cependant rassemblés autour de leur général, l'infanterie, un escadron et trois pièces d'artillerie se replient lentement vers l'église et font volte-face. Le lieutenant Jankowski se retranche avec quelques braves dans l'édifice, et ouvre un feu soutenu sur les têtes de colonnes qui envahissent la ville. Sierawski eût encore effectué sa retraite sans grande perte, si les embarcations qui lui étaient destinées, ne lui eussent été enlevées par les escadrons de l'Aigle empressés de gagner l'autre rive. Mettant alors à profit les retards et la confusion causés par ce contre-temps, l'ennemi brave le feu que vomit l'église, pénètre dans les rues et tombe sur les détachemens éparpillés dans tous les sens. Pour cette fois, tout ce qui n'a pas encore traversé le fleuve, est refoulé sur la rive ou dispersé au loin; les Polonais fuyent éperdus, les Russes massacrent sans pitié. Les bateaux trop petits et insuffisants, vacillent sous le faix et quittent le rivage au risque d'être submergés. Les derniers venus sont tués ou noyés. Ce qui reste de cavalerie sandomirienne est précipité dans les flots, et luttant contre l'impétuosité du courant, ou se noie, ou entassé dans un îlot, périt sous les coups des cosaques lancés à sa poursuite. Wielohorski atteignait le rivage lorsqu'il fut fait prisonnier.

Sierawski, à la tête de plusieurs groupes désorganisés, longea la Vistule, et à la faveur des ténèbres, gagna Pulawy. Le reste de la division ne se rallia qu'à Golomb. Les uns et les autres se jetèrent dans les embarcations des deux bourgs et traversèrent la Vistule dans la nuit même.

Kreutz, maître de Kazmierz, voudrait pousser

plus loin ses succès; mais le major Malczewski ayant réuni quelques intrépides, lui dispute encore un quartier de la ville. Le major Krzesimowski se retranche avec 100 hommes dans les ruines d'un vieux donjon, et tandis que les Russes s'épuisent en assauts réitérés, Sierawski s'est mis hors d'atteinte. A minuit, Malczewski combat encore; saisissant enfin l'occasion d'effectuer sa retraite sans être inquiété, il le fait, protégé par les ombres de la nuit, et ramène sur la rive gauche les sanglans débris de son vaillant bataillon. On dit que Krzesimowski résista jusqu'au lendemain, et obtint les honneurs d'une capitulation.

Après tout, c'était plutôt une débandade qu'une boucherie. Des 2,000 hommes que l'on crut morts ou prisonniers, il s'en retrouva 5 à 600. Un grand nombre d'égarés rejoignirent les drapeaux, et le tout compris, la perte de ces trois journées ne s'éleva pas à 1,800 hommes. L'ennemi au contraire, eut 500 hommes de tués à Belzyce, 1,000 à Wronow et presqu'autant à Kazmierz; ainsi Kreutz acheta un peu cher la victoire.

Comme on l'aurait pu prévoir, Skrzynecki profita de la disgrâce de Sierawski pour l'abreuver d'outrages. On lui ôta le commandement de son corps, et on le baffoua dans tous les écrits officiels; on l'accusa d'ineptie, de témérité et de forfanterie. L'honnête vieillard endura tout avec une généreuse patience, peut-être même sans se douter des trames ourdies contre lui par la bilieuse Camarilla. Nous avons vu qu'avec les instructions qu'il avait reçues, il lui était impossible de se tirer d'affaire; si son opération eût été commencée deux semaines plutôt, et que la présence de Dwernicki à Zamosc, eût permis de rejoindre ce général, on aurait pu et dû dans la nuit même qui suivit le combat de Belzyce, abandonner les fortes positions, les communications d'Opole et les médiocrités d'une défensive parallèle, se jeter par Chodel, Urzendow et Bozawola dans la forteresse, porter

12,000 hommes de toute arme sur le flanc gauche de Kreutz, et éviter à la fois et les désavantages d'un combat inégal et les hasards d'une retraite sans pont. Mais Dwernicki était déjà sur le Styr, à vingt milles de Zamosc et à trente-cinq de Belzyce; il ne restait pour tout appui que la Vistule. Quant aux combats, on les livra aussi bravement et aussi savamment qu'on pouvait le faire avec 6,000 recrues, pour la plupart armées de faulx, privées d'artillerie et de munitions: et ces combats une fois avoués inévitables, on n'avait rien à reprocher à Sierawski. Quand la stratégie est en défaut, on ne peut pas toujours y suppléer par la tactique.

Redoutant Dwernicki récemment entré en Volhynie et la garnison de Zamosc laissée sur ses derrières, ignorant les mesures de résistance qu'avaient pu prendre les Polonais pour préserver la rive gauche de la Vistule d'une invasion, continuellement alarmé d'ailleurs par les fâcheuses nouvelles qui lui parvenaient du quartier-général de la grande armée, Kreutz n'osa passer la Vistule, bien que les palatinats de Sandomir, de Cracovie et de Masovie, jusqu'aux portes mêmes de Varsovie, fussent alors vides de ressources, de défenses et d'armées. Pac s'était déjà identifié au corps d'armée; les débris du corps de Sierawski n'étaient capables de rien; Dwernicki était bien loin, de sorte que la Haute-Vistule était livrée au premier audacieux qui eût voulu tenter la fortune; ses succès, au reste, se fussent bornés à d'insignifiantes incursions; tout dépendait de la tournure que prendrait la campagne sur le Kostrzyn, et depuis que les Polonais avaient négligé d'imprimer aux corps de leur aile droite un mouvement unique et spontané, les opérations sur la Haute-Vistule avaient perdu leur importance, et ce n'était plus là que pouvaient se frapper les grands coups.

DWERNICKI. -- VOLHYNIENS.

Lorsque séparé de l'armée de Diebitsch par la Vistule et les remparts de Praga, Skrzynecki réorganisait les régimens décimés à Grochow, à l'extrême droite, enchaîné par les dégels du printemps, Dwernicki méditait en silence l'émancipation des provinces méridionales de l'ancienne république. Là aussi, un peuple asservi murmurait des imprécations contre la tyrannie des Czars; là aussi, lasse de son infortune, une génération d'ilotes se demandait si ses bras nerveux n'étaient bons qu'à porter les fers, ou si comme Tantale, repoussée par une main invisible de la douce liberté que lui offrait une noblesse généreuse et éclairée, elle arroserait éternellement de ses sueurs, une terre ingrate et dure comme le cœur de l'autocrate; si, née pour alimenter les bandes de ses propres bourreaux, elle n'aurait jamais pour gîte que les colonies du Caucase, pour Dieu, que le farouche Nicolas, pour armes, que ses pleurs et ses hymnes plaintifs.

Depuis les marais de Pinsk, où réduite à disputer aux loups et aux Moscovites les foyers de sa triste patrie, une famille de chasseurs, erre, végète et disparaît, sans connaître à l'univers d'autres limites que les dédales des forêts qu'elle exploite, jusqu'aux cataractes du Borystène, d'où s'échappèrent les pirates du Pont-Euxin, les massacreurs de Human et les héros de Platow, du nord de la Volhynie aux frontières des Osmanlis, 5,000,000 d'hommes demandaient un baptême de sang pour laver de leur front le stigmate de l'esclavage. La noblesse plus philanthropique, moins étrangère à ses véritables intérêts que celle de plusieurs contrées orientales, rougissait du rôle de sbire que lui imposait le sceptre de Saint-Pétersbourg. Le commerce de la Mer-Noire l'avait enrichie; l'éloignement de la capitale, atelier mystérieux d'où sortent les firmans qui font la loi à 50,000,000 d'hom-

mes, l'avait soustraite à leur influence immédiate. L'amour de l'indépendance lui commandait d'exterminer ses oppresseurs, et un sentiment généralement répandu de désintéressement et de philosophie, lui faisait un devoir de ne laisser à personne, la glorieuse tâche d'affranchir les serfs et de secouer le joug de la Russie.

Un des principes fondamentaux de la politique des Czars, est d'opprimer le peuple par la noblesse, afin que la haine mutuelle de ces deux castes serve au trône de garantie et de soutien, et que leur union ne puisse jamais porter ombrage à la souveraineté des tyrans; aussi de toutes les exigences de la noblesse des provinces conquises, aucune n'excita autant de vengeances et de soupçons, que celle d'autoriser l'émancipation des serfs. A cette seule idée, se réveillaient toutes les alarmes des misérables qui spéculent sur l'abrutissement du genre humain; et par la même cause, tout ce qu'il y avait de gens courageux et éclairés, attendaient avec une impatience mêlée d'indignation, une révolution politique à la faveur de laquelle, l'abolition de la servitude pût être proclamée. A peine eut-on connaissance dans les provinces du midi de l'insurrection de novembre et de ses conséquences, que les trois gouvernemens s'armèrent avec secret et diligence. On hésitait toute fois à se soulever, parce que le voisinage des terres du Grand-Seigneur, attirant sur la frontière méridionale de puissantes armées russes, on s'exposait à être écrasé avant que le royaume, d'ailleurs assez occupé chez lui, pût en être instruit. Malgré l'affluence des élémens révolutionnaires qu'y faisaient germer les richesses du pays, les lumières de la noblesse et la bravoure des paysans, on tardait à lever l'étendard de la liberté, et on semblait attendre pour le faire, que les hasards de la guerre jetassent dans ces contrées quelque corps polonais. A l'effet d'intéresser à leur affranchissement le gouvernement national, les patriotes avaient envoyé

à Varsovie, Denisko et autres émissaires. Ils demandaient qu'on poussât sur le Styr et sur le Dniestr, des troupes libératrices pour tenir en respect les Russes et protéger les levées; la demande n'était pas raisonnable, disait-on, mais la réponse fut moins raisonnable encore. Les doctrinaires consentirent à envoyer un *détachement* en Volhynie; c'était affaiblir l'armée du royaume, sans satisfaire les provinces du midi; c'était suivre le système des demi-mesures, qui jaloux d'embrasser toutes les contrées avec des forces insignifiantes et éparpillées, les cède involontairement toutes à un ennemi concentré.

Pour délivrer les provinces russiennes de la présence de Roth, de Kayzarow et de Rudiger, ce n'était pas absolument les provinces russiennes qu'il fallait disputer. Une diversion en faveur des Volhyniens et des Podoliens, pouvait leur être aussi utile qu'une invasion, et en massant les trois corps de l'aile droite (Pac, Sierawski, Dwernicki,) en se frayant à travers les cadavres du corps de Kreutz, une voie triomphale au nord ou au midi de la Prypec vers Moscou, en séparant Diebitsch de son aile gauche par toute une armée, on eût facilement forcé les oppresseurs des provinces méridionales, à lâcher leur proie pour regagner leurs communications avec la grande armée et la Russie. Au reste, on pouvait choisir une ligne d'opération plus méridionale, et s'emparer des théories d'invasion applicables aux vallées du Dniestr, du Boh, du Borystène, et indiquées au commencement du volume, mais toujours eût-il fallu frapper avec les trois corps réunis, et s'interposer entre l'aile gauche russe et le feld-maréchal, afin que ces deux masses ne pussent se porter appui mutuel. Pour cela, il était urgent de battre Kreutz avant de passer le Bug.

Skrzynecki ne fit rien de tout cela. Nous avons vu comment au lieu de fondre en une masse toute son aile droite, il la dissémina de Potycza à Zawichost, de Zawichost à Zamosc, et la laissa enfoncer. Nous

allons voir comment relégué dans une place forte presqu'investie, Dwernicki docile au bras qui le précipitait dans l'abîme, entra en Volhynie à la tête de 3,000 cavaliers et de quelqu'infanterie; comment même assujéti à de mesquines et tyranniques considérations, il sut encore vaincre, réveiller l'enthousiasme des provinces méridionales, et longtemps semblable à Bellérophon, échapper par des triomphes aux piéges que lui tendaient la jalousie et la mauvaise foi. En persécutant Sierawski, la Camarilla n'avait persécuté qu'un honnête vieillard, mais dans Dwernicki, c'était le rival du généralissime, l'homme supérieur et le républicain qu'elle poursuivait; on eût dit aussi que la vengeance devait être plus rafinée, et qu'au lieu de l'ensevelir obscurément sur sa base d'opération, on l'envoyait plus loin cueillir beaucoup de lauriers, avant de l'immoler.

Avant de quitter Zamosc, Dwernicki eut à subir toutes les tracasseries de l'état-major. Par hasard ou par un genre nouveau de persécution, Skrzynecki choisit pour ministre de sa méchanceté, l'auteur même de la révolution de novembre. Le généralissime aimait à humilier les généraux, et cette fois-ci l'occasion était belle. Il chargea le jeune Wysocki qui remplissait auprès de lui les fonctions d'aide-de-camp, d'aller demander au vainqueur de Stoczek compte de ses opérations. Il fallait connaître la belle âme de l'émissaire, pour savoir combien devait lui répugner un rôle pareil, aussi, à peine arrivé à Zamosc, il conçut une estime si profonde pour l'homme qu'il avait l'ordre d'espionner, qu'il s'attacha à sa fortune, et se trouva heureux d'avoir un prétexte de quitter les états-majors, les pédans et les artificieux doctrinaires.

Bientôt Dwernicki se disposa à entrer en Volhynie. Tout le monde le désirait, lui pour se couvrir de gloire, l'état major et la Camarilla pour s'en défaire, la Pologne pour donner la liberté à d'anciens frères. Bien que l'ennemi fût loin de se douter des des-

soins du général, les sorties de la garnison de Zamosc avaient dû lui donner l'éveil. Le gouverneur Krysinski avait en effet poussé jusqu'au Bug; une colonne sortie de la place, avait même traversé la rivière, pénétré dans Uscilug, ville volhynienne, y avait enlevé beaucoup de prisonniers, et était revenue à Zamosc dans l'espoir de recommencer ses excursions avec encore plus de succès. Kreutz, croyant y voir le présage d'efforts plus considérables, se tint sur ses gardes, recommanda à ses corps d'observation de serrer la place de plus près, et avant d'entreprendre l'invasion projetée, Dwernicki eut à tromper leur vigilance.

De Krasnystaw par Lublin à l'embouchure du Wieprz, 12 à 14,000 hommes aux ordres de Kreutz observant Sierawski, étaient d'ailleurs prêts à poursuivre les Polonais, s'ils débouchaient de Zamosc. Entre le Bug et le Styr, Rudiger commandant 13 à 14,000 hommes, leur barrait l'accès de la Volhynie, et au midi, Roth et Kayzarow disposant de forces plus imposantes, s'avançaient sur le flanc droit, par la vallée du Dniestr. Rien n'était aussi simple que de détruire ces corps encore isolés, avec l'aile droite réunie, mais aussi rien de plus téméraire, que de leur jeter pour proie 4,000 braves, miraculeusement échappés jusqu'alors, à toutes les poursuites de l'aile gauche de Diebitsch.

Pour compliquer encore la tâche de Dwernicki, on lui ordonna d'aller conquérir Kamieniec-Podolski, ce qui l'obligeait à s'aventurer au centre des masses ennemies qui le guettaient au passage; à n'éviter Rudiger que pour se livrer à Roth, ou a être enveloppé par tous les deux; à ne fuir leurs baïonnettes que pour tomber dans les filets autrichiens; à ne combattre que pour se sauver, quand il s'agissait d'affranchir 5,000,000 d'esclaves; bref, à périr sans avoir pu ni enlever la place ni délivrer les provinces. Le piège était évident, l'épreuve trop forte, et les moyens d'exécution nuls. D'ailleurs que pouvait ajou-

sur une forteresse à l'insurrection? Des armes, des ressources, des vivres, un appui? Tout cela sont de vains mots, et c'était aller chercher loin des choses que l'on pouvait trouver partout avec du zèle, des victoires et de la bonne volonté; il fallait pour cela, entreprendre l'invasion avec des forces respectables et non avec un détachement. Or, nous avons déjà expliqué comment il eût fallu s'y prendre.

Afin de préparer les provinces du midi à recevoir leurs libérateurs et à seconder leurs efforts, Dwernicki ordonna à plusieurs émissaires de parcourir la Volhynie, la Podolie, l'Ukraine, d'enflammer partout le zèle des patriotes, d'annoncer la prochaine invasion des Polonais, et d'établir des relations entre les hommes influens de ces contrées et le corps qui allait franchir le Bug. Le gouvernement national avait de son côté, accrédité pour agent dans ces contrées, un homme pusillanime et obscur, qui par l'étendue même et la nature de son autorité, se rendit très dangereux à la cause qu'il prétendait servir. Il s'appelait Chruscikowski, et fut ouvertement accusé d'avoir en maintes circonstances favorisé les opérations des généraux moscovites, d'avoir entretenu avec eux de criminelles relations, et d'avoir trahi la confiance et les intérêts de la Pologne. Ce qu'il y a de certain, c'est que ses lenteurs, ses tergiversations et son incapacité firent échouer les insurrections méridionales. Quand il eut bien retardé son départ, comme pour laisser à l'ennemi le temps de prendre ses mesures, il commença par exagérer les forces de Dwernicki, et fit douter de toute invasion par l'invraisemblance, les contradictions et souvent l'absurdité de ses récits. Ayant semé partout l'incertitude et l'hésitation, il se mit à parcourir les provinces, en donnant et révoquant des ordres de la plus haute importance, en assignant des rendez-vous aux assemblées insurrectionnelles, et en les dissolvant à son gré et sans faire part à personne des motifs de cette étrange conduite. Lorsqu'il

avait compromis tout un district et éveillé la surveillance des Russes, il annulait ses dispositions, ajournait le soulèvement et s'en allait tranquillement en faire autant autre part. Ce qui finit par le rendre horriblement suspect d'intelligence avec les tyrans, c'est que pendant qu'il voyageait paisiblement et sans aucune précaution dans toutes les provinces de l'Est et du Sud, presque tous les rassemblemens formés à son instigation étaient aussitôt découverts et prévenus. Tel était l'envoyé qui précéda Dwernicki dans les provinces du midi; on ne tarda pas à se ressentir de sa funeste influence.

Quoiqu'il en soit, le corps composé de 1,500 fantassins, de 2,600 chevaux et de deux batteries d'artillerie, le tout divisé en quatre petites brigades, fit secrètement ses préparatifs, et à la fin du mois de mars, se trouva prêt à marcher. Afin de donner le change à l'ennemi et notamment aux troupes de Dawidow, d'Anrep et de Butowsokoï qui rôdaient autour de la place, Dwernicki feignit d'étendre son cercle d'activité vers l'Ouest. Le 2 avril, les détachemens cantonnés aux environs de la place, reçurent l'ordre de se concentrer à Nowe-Miasto. Le lendemain, après avoir passé en revue sa petite armée, le général ordonna à midi de marcher sur Zwierzyniec, comme s'il eût eu l'intention de se replier sur la Vistule. Bien que les beaux jours commençassent à succéder à cette affreuse époque, qui dans ces pays plats et mous, rend les chemins impraticables, l'artillerie ne traversa qu'avec peine la boueuse digue de Zdanow. Dans la matinée du 4, tout se trouva réuni à Zwierzyniec, où, postée depuis long-temps, la brigade de Wierszchleyski attendait l'arrivée du reste de la division.

Dans l'intention d'entretenir Dawidow dans l'erreur où avait dû l'induire ce mouvement rétrograde, Dwernicki poussa Wierszchleyski vers Szczebrzeszyn et Gorayce, en lui recommandant d'attirer l'attention de l'ennemi de ce côté, et de prendre en même temps

d'exacts renseignemens au sujet de sa situation. Deux jours de repos parurent encore nécessaires; les chemins étaient très mauvais, le corps intrépide mais peu discipliné; il fallait rallier et ranger les soldats.

La Pologne approchait de l'apogée de sa gloire; la victoire de Dembe avait eu lieu; le 5 avril, la nouvelle en parvint à Zwierzyniec. Les triomphes obtenus par le génie et l'enthousiasme sur le nombre et la puissance, semblaient présager un avenir infaillible d'indépendance; qui ne l'eût pas cru alors? Le début était brillant, la campagne s'ouvrait sous de nouveaux auspices, et le Dieu de la victoire souriait à Dwernicki. Dans la nuit du 6, Wierszchleyski abandonna Szczebrzeszyn et revint à Zwierzyniec. Le lendemain, Dwernicki retourna brusquement sur ses pas, s'avança rapidement vers le Bug, déconcerta les calculs et les conjectures de tout ce qui l'entourait, passa le 7 par Niemirowka, le 8 par Tyszowice, aborda le 9 la frontière et frappa l'avant-garde de Rudiger avant que Kreutz, resté sur la Bystrzyca, et Dawidow placé devant Zamosc, eussent pu même soupçonner ses intentions.

A midi, on aperçut Krylow et la grand'garde de l'avant-garde ennemie. Une heure après, les officiers de l'état-major entrent les premiers dans le bourg, surprennent cent cosaques attroupés sans ordre, fondent sur eux à coups de plat de sabre et les font presque tous prisonniers. Deux heures après, le corps occupe Krylow: Les capitaines Wysocki et Wyczwinski furent chargés de jeter un pont sur le Bug. A la nuit tombante, Wierszchleyski longea les bords de la rivière jusqu'à Uscilug, afin de partager l'attention de l'ennemi; mais quelques hommes échappés de Krylow, étant allés répandre l'alarme dans Krzeczow où campaient des détachemens russes, une nuée de nomades fourmilla bientôt sur la rive opposée. Quelques escadrons de hussards se montrèrent, mais supposant à Dwernicki quatre fois plus de monde qu'il n'en avait

réellement, ils n'osèrent rien entreprendre contre lui.

Rudiger, trompé par les apparences, et plus encore par les nombreux avantages obtenus par son adversaire sur Geismar, Kreutz et Wurtemberg, croyait avoir devant lui 12,000 hommes. Aussi se dépêcha-t-il de retirer tous ses postes avancés, d'invoquer l'appui des garnisons de l'intérieur, et de se replier lui-même sur le Styr, en occupant d'abord Chobultowa. De profondes forêts allaient lui servir de refuge sur l'une et l'autre rive; là, il se proposait d'attirer à lui l'infanterie du troisième corps, et s'appuyant à Luck, il ne renonçait que pour un instant à l'offensive. 13,000 hommes et une formidable artillerie entouraient pourtant ses drapeaux, et une reconnaissance plus exacte des forces de Dwernicki, lui eût inspiré peut-être plus de résolution.

Avant de s'enfoncer en Wolhynie, Dwernicki promena autour de lui ses regards, pour s'appuyer de toutes les haines que l'ambition de la Russie et de vieilles traditions historiques avaient fait naître. Depuis la confédération de Bar, la Pologne et la Turquie mues par de communs intérêts, semblaient se devoir secours et alliance dans les guerres contre les Czars. On savait bien que de martyr, Mahmoud était déjà devenu esclave, et que la prépondérance moscovite commençait à prendre racine dans le Divan, mais les choses n'en étaient pas au point qu'il n'y eût aucune espérance de faire voir clair au Sultan. Prévenant les intentions du gouvernement national, Dwernicki avait chargé Athanase Dunin et un autre aide-de-camp de porter au consul français résidant à Constantinople, des lettres dans lesquelles on l'engageait à user de son influence auprès Divan pour le détacher de la Russie. Ces deux officiers partis de Zwierzyniec ne purent exécuter leur mission. Le gouvernement envoya plus tard Swieykowski à Boremel pour intimer à Dwernicki l'ordre de faire de nouveaux efforts

auprès du Sultan, mais tout cela n'eut aucun succès; on n'attachait d'ailleurs aucune importance à ces tentatives diplomatiques : personne n'ignorait l'état de mépris et d'abjection où était tombé le Divan.

Dans la matinée du 10 avril, le pont de Krylow était achevé, et malgré le débordement du Bug et les fondrières qui environnaient sa rive gauche, une compagnie de francs-chasseurs d'abord, tout le corps ensuite passèrent le pont et se répandirent sur le sol volhynien. Le 11, deux escadrons de chasseurs s'avancèrent sur Wlodzimierz à la poursuite de l'arrière-garde ennemie. Krzeczkow fut occupé; quelques reconnaissances éclairèrent le chemin de Poryck. A l'aspect des couleurs nationales, un enthousiasme universel éclata en Volhynie; de toutes parts on accourait pour contempler cette poignée d'intrépides qui, bravant des forces quintuples, venaient à travers mille périls apporter le bonheur et la liberté à ces provinces lointaines, enchaînées depuis quarante ans aux anneaux du trône czarien, et qui n'avaient pas même eu la consolation de partager la gloire des Légions et du Grand-Duché.

Malheureusement, les retards qu'avait apportés Chruscikowski à la publication des projets de Dwernicki, la fausse estimation de ses forces et un manque absolu d'ordre et d'ensemble dans les opérations des patriotes, réduisirent à de pures démonstrations de joie et de fraternité, l'élan enfanté par l'irruption des Polonais. Désarmés plusieurs fois, surveillés, poursuivis en tout lieu et en tout temps, les propriétaires de la Volhynie n'ayant pu établir de communications entre eux, ignoraient pour la plupart ce qui se passait à un mille de leurs villages. Lorsque l'aigle-blanc plana pour la première fois sur ces contrées asservies, le spectacle parut si nouveau, si inattendu, si fantastique, les esprits se trouvèrent si peu préparés à cette audacieuse invasion, que l'étonnement et l'admiration absorbèrent les transports guerriers. On ne savait

queurs, tout fut culbuté et anéanti. Les bagages et deux cent quarante prisonniers tombèrent au pouvoir des Polonais. Cent hommes restèrent sur la place; le colonel Glazanap couvert de blessures, parvint à s'échapper avec quelques fuyards. Du côté des Polonais, seulement trois pelotons de cavalerie avaient donné.

Rudiger étourdi et désorienté par la rapidité des marches de son adversaire, n'avait pas plus d'exacts renseignemens sur sa position que sur ses forces. La reconnaissance poussée vers Wlodzimierz, lui avait fait croire que les Polonais avaient résolu de pénétrer vers les marais de Pinsk au nord de la Volhynie, et qu'ils cherchaient par conséquent à s'ouvrir un passage sur Kowel ou Luck. La défaite des dragons de Kargopol, jetés en avant pour étudier la marche de Dwernicki, venait enfin de lui ouvrir les yeux; mais les mouvemens analogues à ses premiers soupçons étaient déjà exécutés, lorsque cette nouvelle lui parvint. Il s'était retiré sur Lokacze, ne quittant jamais de vue la ligne du Styr et les forêts de Luck. Positivement averti de la présence des Polonais à Poryck, il dirigea son avant-garde sur Markostaw, afin de défendre les abords du Styr, barrière stratégique à la faveur de laquelle il se flattait d'arrêter les progrès de l'invasion polonaise.

Le Styr prend sa source aux environs de Brody, sépare la Volhynie de la Galicie, et traverse des plaines plus ou moins accessibles jusqu'à Luck, où ses rives commencent à se hérisser de forêts. De là jusqu'à la Prypec, dans laquelle il décharge ses eaux, le terrein qu'il arrose est de plus en plus boisé. Sa largeur moyenne à Boremel, à Michalowka, à Luck, est de trente à quarante toises.

Soit pour remplir les instructions du généralissime, soit pour envahir le nord de la Volhynie, Dwernicki était obligé de traverser cette rivière; aussi quoique loin de prévoir les projets des Polonais, Rudiger crut

prévenir tous les cas, en s'établissant sur la ligne du Styr, assez près d'eux pour coordonner ses mouvemens à leurs manœuvres.

Après avoir passé la nuit du 11 au 12 à Poryck, Dwernicki s'avança sur Lachowiec. Rudiger occupa à son tour Skurcze et y transféra son quartier-général.

A peine à Lachowiec, Dwernicki appela aux armes les patriotes de ces contrées, « Déjà leur disait-« il, l'ennemi a fui devant nous sur votre pro-« pre territoire; le régiment de Kargopol enfoncé par « deux de nos escadrons, a laissé ses débris entre « leurs mains. Forts de la sainteté de votre cause, « soulevez-vous tous ensemble; le royaume et la Lithua-« nie combattent et triomphent. Je vous apporte la « nationalité et vos anciennes libertés. *A présent, ou* « *jamais* ! »

A cet appel, bravant la proximité de Rudiger et de Dawidow qui suivait les traces de Dwernicki, quelques centaines de patriotes s'insurgèrent. Quelques-uns d'entre eux rejoignirent Dwernicki, d'autres se réfugièrent dans les forêts et firent la chasse aux cosaques, aux transports, aux escortes, en évitant les rencontres décisives, en fuyant le plus fort et tombant à l'improviste sur les détachemens qui ne se tenaient pas sur leurs gardes. Ces premiers efforts n'eurent cependant pas de succès. Stanislas Worcel et deux autres puissans propriétaires profitant de l'éloignement et de la préoccupation de Rudiger, se mirent à la tête d'une bande organisée dans les forêts de Luck. Arrivés aux environs de Wlodzimierz, ils furent cernés et attaqués par Dawidow qui, dès qu'il s'était aperçu de l'évasion de Dwernicki, s'était mis à sa poursuite, avait franchi le Bug et manœuvré vers Wlodzimierz pour tendre la main à Rudiger. Battus et dispersés, les insurgés retournèrent dans leurs foyers, ou allèrent se lier aux escadrons de Dwernicki. Un petit nombre d'entre eux recommença la guerre de chicane et dans

la suite s'unit au régiment du fameux Charles Rozycki.

Le 13, Dwernicki quitta Lachowiec et se fendit en deux. La brigade de Wierszchleyski se dirigea sur Horoch par Zawidow et Mirkow; le reste du corps aux ordres du général prit la route de Druzgopol par Milatyn et Pieczywosty. C'est à Druzgopol que s'assemblèrent quelques patriotes, pour délibérer avec Dwernicki sur les moyens de favoriser son invasion. Avant de donner à l'insurrection un caractère national, Dwernicki voulait livrer bataille à Rudiger. Il ignorait la présence de Roth et de Kayzarow en Podolie; les forces de Rudiger ne lui paraissaient pas assez prodigieuses pour qu'il dût l'éviter, et une fois délivré de cet importun adversaire par une victoire, il espérait non-seulement exécuter les ordres du généralissime, mais encore faire servir à leur exécution l'élan révolutionnaire des pays qu'il se proposait de visiter en libérateur triomphant. D'ailleurs, les Volhyniens ne se croyaient pas encore assez forts pour agir; Chruscikowski ne les avait prévenus ni de l'époque où leur coopération serait indispensable, comme le lui avait recommandé Dwernicki, ni des lieux où devaient se concentrer les rassemblemens, ni des moyens de communiquer avec les Polonais. Il n'avait apparu que comme une vision sur les frontières des provinces du midi; il était retourné en Galicie, d'où il ne se décida que fort tard à parcourir la Podolie, cela encore pour brouiller les chefs, ordonner et révoquer les soulèvemens, compromettre ou induire en erreur tout ce qui avait le malheur de lui accorder confiance.

Il faut ajouter que l'on attendait pour se prononcer, que Dwernicki remportât quelque succès éclatant; les Wolhyniens, considérés généralement comme les moins résolus et les moins zélés des Méridionaux, n'étaient pas trop disposés à jouer leur vie, leur repos et leurs fortunes, sans garantie d'impunité; ils voulaient être sûrs de ne plus retomber sous le joug, et d'être à l'abri de la vengeance des Moscovites, avant de leur

déclarer la guerre, toutes choses que ne pouvait ratifier qu'une grande victoire.

Il fut décidé en attendant, que pour jalonner le mouvement général, les sommités révolutionnaires seraient installées là où l'ennemi n'étendrait pas son influence. M. C..... fut nommé régimentaire de la Volhynie; d'autres chefs reçurent l'ordre de se rendre dans leurs districts respectifs et de travailler avec ardeur à la propagation de principes, qui d'ailleurs ne devaient recevoir d'application qu'après la bataille gagnée. Tout ce qui se faisait alors était insignifiant, et Dwernicki se prêtait à ces espèces de comédies pour ne pas décourager les patriotes.

Remise de ses fatigues, la petite armée se prépara à marcher à la rencontre de Rudiger. Le 15, Wierszchleyski parti de Horoch, et Dwernicki de Druzgopol, se réunirent après midi à Lobaczow. La brigade de Terlecki poussa sur Boremel par Lipa, et le lendemain le corps suivit ce mouvement. Ainsi le 16, Dwernicki établit son quartier-général en face de Rudiger.

Le général russe s'était retiré sur la rive droite du Styr, et occupait une position défensive vis-à-vis Boremel. Dawidow avançait toujours sur les derrières du général polonais, et bien que Rudiger s'imaginât que Dwernicki avait au moins 12,000 hommes pour forcer le passage, il espérait, en résistant assez long-temps pour que Dawidow arrivât, prendre entre deux feux le redoutable partisan.

A midi, Dwernicki étendit son infanterie le long du Styr. Sa cavalerie campa à l'entrée de Boremel; quelques francs-chasseurs jetés sur la rive droite, nettoyèrent la digue qui traverse des prairies marécageuses adjointes à la rivière. Les Cosaques poussés par Rudiger en reconnaissance, se replièrent sous les bois environnans. Dwernicki commanda aussitôt au capitaine Zandrowicz d'établir un pont à la place de

celui que l'ennemi avait eu la précaution de détruire.

Boremel, bâti sur les hauteurs de la rive gauche du Styr, domine le bord opposé. Le château élevé sur un plateau, fut l'endroit où le général plaça son état-major. De là, une batterie braquée sur la digue en défendait les abords; le pont s'achevait sous sa protection, et au-delà de la rive, de la digue et des marais, un bois couvrant la contrée pouvait servir de tête de pont. Avant d'atteindre le pont, l'ennemi avait trois cent cinquante toises de digue à parcourir sous la mitraille de l'artillerie hissée sur le tertre du château. A quelque distance du Styr, Rudiger ignorant encore le fond des intentions des Polonais, se préparait à leur disputer le passage partout où ils se montreraient en force. Le gros de son corps occupait l'embranchement des routes de Luck, de Dubno et de Krzemieniec; le village de Lenczna servait de pivot à ses mouvemens. Au midi, un régiment d'infanterie, un régiment de dragons et une batterie d'artillerie, ayant passé le Styr, occupaient le village de Beresteczko situé sur le chemin de Kamieniec, à deux milles de Boremel.

Afin de reconnaître l'ennemi de ce côté, le major Wierszchleyski reçut l'ordre de remonter le Styr et d'éclairer la route de Podolie. Quelques prisonniers faits par les insurgés, avouèrent que Rudiger s'était emparé de Beresteczko. L'évènement était d'une importance majeure pour Dwernicki, dont tous les efforts tendaient à se frayer le chemin du midi. Wierszchleyski resta à Rudki pour observer les maîtres de Beresteczko.

Le pont étant réparé, deux compagnies d'abord, une troisième ensuite, passèrent de l'autre côté du Styr, et se logèrent dans le bois d'où elles chassèrent les Cosaques. Le 17 au matin, les patriotes rapportèrent à Dwernicki que Rudiger fort de 13 à 14,000 hommes se déployait parallèlement au Styr et à trois

milles de ses bords. A midi, les patrouilles polonaises se répandirent sur la rive droite ; une compagnie d'infanterie, deux pelotons de cavalerie et deux bouches à feu s'avancèrent sur le chemin de Jaroslawice. Rychlowski commandant de l'infanterie qui occupait le bois, avait l'ordre de protéger leur retraite et d'évacuer lui-même sa position, à l'approche des masses de Rudiger.

Instruit des forces et des mouvemens de l'ennemi, Dwernicki avait dû nécessairement renoncer à passer le Styr sur le pont de Boremel ; c'était le chemin de Kamieniec qu'il lui était urgent d'enfiler, et pourvu que Rudiger ne le barrât pas avec un corps trop supérieur, le reste importait peu au général polonais. Doué d'une infatigable activité, tout en ordonnant les dispositions de la bataille, Dwernicki trouvait quelques heures à donner aux soins de l'administration et ranimait l'espoir des Volhyniens ; mais tandis que pour inspirer à ses protégés l'énergie qui enflammait son âme, il répandait au loin des proclamations et des émissaires, on lui annonçait que d'obscurs agens parcouraient le pays au nom du généralissime et recommandaient partout la prudence et la tranquillité. En effet des attroupemens formés sur les deux rives du Styr s'étaient dissous ; les plus déterminés n'osant braver les ordres de cette autorité lointaine, qui invisible comme le Lama du Thibet, se faisait respecter en raison des distances, ne pouvant cependant se résoudre à jeter des armes déterrées ou forgées au péril de leur vie, vinrent offrir leurs services à Dwernicki. Le général instruit de ces ténébreuses perfidies, et ne sachant qui en accuser, répondait qu'un bon citoyen devait mépriser les ordres d'un général, quand ils s'opposaient au bien de la patrie ; « regardez, ajouta-« t-il, ces 4,000 Polonais qui sont venus mourir pour la « défense de vos foyers, et allez dire ce que vous avez « vu à ceux qui cherchent à vous décourager. » Le même jour, de nouvelles proclamations lancées de

tous côtés combattirent les insinuations doctrinaires des envoyés de la Camarilla. Elles proclamaient liberté et égalité pour toutes les classes de la société, et l'abolition de la servitude. Elles appelaient aux armes tous ceux qui étaient capables de les porter et faisaient espérer une prochaine et universelle émancipation. Enfin le major Osinski et Xavier Bronikowski, arrivés de Zawichost par la Galicie, apportèrent à Dwernicki des nouvelles du royaume, et rétablirent les finances du corps, considérablement délabrées par des dépenses auxquelles la victoire seule avait pu faire face jusqu'alors.

A la nuit tombante, les reconnaissances poussées sur Jaroslawiec revenues de leur tournée, rapportèrent qu'elles n'avaient point vu d'ennemis à un mille et plus à la ronde. Wierszchleyski, placé en face de Beresteczko, annonça que le poste russe avait été renforcé de deux bataillons, ce qui dut faire présumer à Dwernicki que ses projets sur la Podolie, n'étaient pas tout-à-fait inconnus à Rudiger. Il n'en était pourtant rien : en obstruant ainsi la route de Kamieniec, le général russe n'avait d'autre but que d'attirer sur ce point l'attention des Polonais, pendant que son corps principal forcerait le pont de Boremel. Revenu en effet de sa première terreur, et voyant que ses adversaires hésitaient à poursuivre leurs succès, Rudiger s'était décidé à prendre l'offensive. Afin d'avoir des renseignemens plus positifs sur sa position, Dwernicki envoya pendant toute la nuit, patrouille sur patrouille, en leur prescrivant d'étudier les moindres mouvemens de l'ennemi. L'aurore n'avait pas encore paru sur l'horizon, que les Cosaques se heurtèrent contre un de ces détachemens, à un mille de Boremel. Alors Dwernicki réitéra aux défenseurs du bois l'ordre de battre en retraite aussitôt que les colonnes de Rudiger se montreraient en nombre; mais déjà une assez vive fusillade préludait au combat, et derrière un mobile rideau de cosaques, s'avan-

çaient lentement et en masse l'infanterie et la cavalerie ennemies.

Les francs-chasseurs, embusqués sur la lisière du bois, répondent aux flanqueurs russes par un feu nourri. Rudiger pousse sur le bois huit bataillons d'infanterie; les décharges se succèdent; Rychłowski voit de sang-froid cette foule se ruer sur sa ligne, et au lieu de céder comme ils en ont l'ordre, ses jeunes soldats vont au-devant d'elle, l'abordent, la repoussent et jonchent la terre de ses cadavres. Dwernicki commande à Wysocki de franchir le pont à la tête de deux compagnies du sixième de ligne, de couvrir la retraite de Rychlowski et de le ramener sur la rive gauche. L'ordre est exécuté; les Polonais traversent le bois, suivis de près par l'ennemi, font halte dans la plaine, fondent la baïonnette haute sur les Russes qui débouchent des lisières et continuent leur mouvement rétrograde. En voyant les compagnies de Rychłowski et de Wysocki engagées sur la digue, l'infanterie de Rudiger s'avise de serrer de près leur arrière-garde et s'avance au pas de course; témoin de la crise, l'artillerie établie sur la terrasse du château de Boremel lance quelques obus au milieu des bataillons attroupés dans la plaine, et disperse en trois minutes tout ce qui se trouve à sa portée. Les Russes fuyant devant les éclats meurtriers lâchent leur proie et se réfugient dans le bois ou s'éparpillent sur la rive.

Les cinq compagnies réoccupèrent Boremel en laissant quatre-vingt-dix hommes sur la place ou au pouvoir de l'ennemi. Elles comptèrent de plus quatre-vingts blessés, mais les Russes perdirent trois fois plus de monde.

L'infanterie polonaise eut à peine repassé le pont, que huit pièces de gros calibre sortirent du bois et se mirent à vomir contre le château de Boremel. L'artillerie du château broyant en même temps et les colonnes, qui ralliées revenaient à la charge, et la bat-

terie dont le feu dévorait le château, sillonna les unes et démonta l'autre pièce à pièce. Lipski et Sobanski sur la terrasse, Korzeniowski à droite dans le parc, dirigeant chacun deux pièces de six, déjouèrent à eux seuls tous les efforts de 9,000 hommes. Six licornes de vingt-quatre, pointées contre le château, remplacèrent l'artillerie démontée, et parvinrent bientôt à le réduire en ruines. Plusieurs obus éclatèrent dans la salle de l'état-major ; un d'eux blessa le major Szymanowski. Au reste l'ennemi acharné contre ce bâtiment, négligea les autres points de la ligne polonaise, et, hors quelques murs de démolis, il n'obtint aucun succès. Outre les affûts fracassés par l'artillerie du château, quatre caissons russes sautèrent en l'air sous ses coups redoublés.

Pendant qu'on se canonnait avec une fureur égale de part et d'autre, Dwernicki parcourait à cheval les hauteurs qui bordent le Styr. De leurs cimes, on voyait la route, qui serpente parallèlement au cours de la rivière, se couvrir de colonnes dont les unes se dirigeaient au midi vers Beresteczko et les autres au nord vers Chryniki ; Dwernicki observa que ces dernières étaient bien plus nombreuses et qu'elles marchaient en foule et avec diligence, comme pour gagner l'endroit où elles se proposaient de passer le Styr. Bientôt tout le corps de Rudiger les imita, et il devint évident que désespérant d'emporter le pont de Boremel, les Russes descendaient la rivière pour la traverser plus loin. Cela démontrait aussi que les ennemis ne se doutaient pas de l'importance qu'attachait Dwernicki à la conservation des communications du midi, puisqu'ils se ruaient en masse du côté opposé, et n'avaient jeté dans Beresteczko que quelques bataillons. Dwernicki s'en réjouissait, et répondit à l'observation qu'on lui fit que les Cosaques fourmillaient déja sur la rive gauche, « Tant mieux, demain nous « les battrons, et après-demain nous passerons le Styr. » Assuré comme il l'était alors de ses communications

avec Kamieniec, il eût pu s'il eût voulu, éviter toute rencontre et profiter de la nuit pour traverser la rivière à Beresteczko, gagner une marche sur Rudiger et se diriger vers le Dniestr, mais il avait à cœur d'en venir aux mains avec l'ennemi, et de relever le courage des Volhyniens par quelque fait glorieux.

Une patrouille envoyée à Chryniki, rapporta bientôt que les travailleurs russes élevaient une tête de pont dans cet endroit, et qu'un pont couvert par ces ouvrages, allait jeter sur la rive gauche du Styr une masse d'infanterie et plusieurs escadrons, rangés déjà en face du village et prêts à manœuvrer sur le flanc gauche des Polonais. Loin de troubler ce mouvement, Dwernicki ne bougea pas et feignit beaucoup de circonspection, cela dans l'intention d'attirer Rudiger hors de la position boisée qu'il avait choisie pour effectuer le passage, et où la cavalerie, dans laquelle consistait toute la force des Polonais, eût été impuissante. Entre Boremel et Nowosilki, village qui précède Chryniki, s'étendent des plaines magnifiques; c'est dans cette lice vaste et unie, que Dwernicki attendait son adversaire et se proposait de confier le sort de la Volhynie à la fougue de ses coursiers; là, rien ne pouvait dérober les colonnes ennemies au fer des lanciers.

Par une conversion en arrière, en pivotant sur leur droite, les Polonais répondaient à la manœuvre de flanc de Rudiger. Ayant Boremel et le Styr sur leur droite, une spacieuse et commode arène devant leur front, le chemin de Kamieniec sur leurs derrières, ils avaient une retraite assurée, et ne hasardaient rien en livrant bataille; car, tout en tournoyant dans l'espoir d'envelopper ses adversaires, Rudiger leur avait ouvert les portes de la Podolie; Roth les y attendait à la vérité, mais c'était une chose que personne alors ne pouvait prévoir.

Voulant connaître à fond les dispositions de l'ennemi, Dwernicki ordonna à un peloton de cavalerie de

fouiller le bois qui masquait Chryniki. Une compagnie, tirée du bataillon qui occupait Nowosilki accompagna ces cavaliers et envahit si brusquement le bois, que les Cosaques refoulés sur la tête de pont, furent salués par une décharge générale de leur infanterie, qui dans la confusion de sa surprise, les prit pour des Polonais. Les maîtres de Chryniki coururent aux armes, les parapets se garnirent de baïonnettes; la poterne vomit une colonne qui s'avança rapidement et repoussa la reconnaissance dans le bois, au-delà du bois et jusque dans la plaine.

La canonnade de Boremel s'était éteinte; en vain Rudiger avait, pour franchir la digue, élevé sur ses bords une autre digue de cadavres; en vain ses épais bataillons s'étaient succédés à l'attaque; fouettés d'écharpe par une pluie de mitraille, ils s'étaient peu-à-peu écoulés vers le nord. L'artillerie russe se tut, et dans la soirée, toute l'infanterie défila sur la route parallèle au Styr, pour se rendre à Chryniki où elle ne tarda pas à se masser. Les Russes travaillaient encore au pont et aux retranchemens, quand la nuit voila les deux armées. Espérant encore cacher à Dwernicki ses intentions, Rudiger fit dans la nuit quelques mouvemens vers Beresteczko; mais après l'occupation de Chryniki, la construction du pont et l'envahissement du bois sur la rive gauche, il n'était pas facile de donner le change; aussi, tout en recommandant à Wierszchleyski qui, avec cinq escadrons, un bataillon et deux bouches à feu occupait Rudki, de se tenir sur ses gardes, le général polonais ordonna de détruire la partie du pont attenante à la digue de Boremel; il plaça un bataillon chargé d'en empêcher l'accès, et rangea le reste de son corps perpendiculairement à la ligne du Styr et en face de l'ennemi. Le village de Nowosilki fut occupé par l'infanterie; en arrière dans la plaine, aux portes de Boremel, Dwernicki forma sur deux lignes, seize escadrons de lanciers, de krakus et de chasseurs. Dix bouches à feu composant toute

l'artillerie du corps, furent placées dans les intervalles de la deuxième ligne. Il y avait en tout : 1,500 cavaliers et 1,100 fantassins.

Dans la nuit, Rudiger fit passer le pont à une division d'infanterie, à quatre régimens de hussards, à deux de dragons, à deux de Cosaques et à 40 pièces de gros et de moyen calibre. Cette masse présentait un effectif de 10 à 11,000 hommes. A 5 heures du matin, les tirailleurs ennemis garnirent la lisière du bois. De fortes reconnaissances poussées en même temps sur Boremel et sur Rudki, annoncèrent qu'au lieu de se borner à une attaque de front, Rudiger inquiéterait la droite et les derrières des Polonais.

A 11 heures, l'ennemi déboucha du bois, et s'arrêta en colonnes serrées devant Nowosilki. L'infanterie polonaise se replia aussitôt sur Boremel. Dwernicki voulant attirer Rudiger dans la plaine, s'avança à pas lents vers Nowosilki, puis feignant de céder aux décharges de l'artillerie moscovite, revint sur ses pas et réoccupa sa première position sous la ville. Rudiger donna dans le piège : ses masses se déroulèrent majestueusement à une portée de fusil de Nowosilki, inondèrent les avenues du village, puis envahirent la plaine. L'infanterie occupa Nowosilki, seize pièces s'alignèrent sur son front et grondèrent sans délai contre la cavalerie polonaise qui rétrogradait en échiquier. A droite du village, dans la plaine, une brigade de hussards et une de dragons, également précédées de seize bouches à feu se formèrent au galop. Les Cosaques accoururent sur les deux ailes, deux régimens de hussards et huit pièces de canon restèrent en réserve sous le bois.

Impatiens de joindre les Polonais qui battent en retraite, les hussards russes se précipitent sur leurs traces. Dwernicki fait halte et ordonne à l'artillerie d'ouvrir le feu. L'ennemi se brise et hésite ; huit escadrons polonais s'élancent avec la rapidité de la foudre sur cette nuée arrêtée dans son cours ; leur choc

est si terrible, que renversés sur leur batterie, les hussards l'abandonnent, entraînent dans leur déroute les dragons, franchissent ventre à terre l'intervalle qui les sépare de la réserve, et viennent poursuivis à coups de lance, se réfugier sous sa protection. Mais tout-à-coup la mitraille siffle sur la tête des vainqueurs; les hussards, rangés sous le bois, chargent à leur tour; les escadrons culbutés se rallient et embrassent les Polonais; l'artillerie enlevée s'échappe, vient grossir la batterie de réserve et foudroie avec fracas un ennemi qu'elle ne craint plus. Les majors Potocki et Krasnodembski résistent avec vaillance à cette foule, qui fondant de toutes parts sur leurs escadrons, vient expirer de fureur et d'impuissance sous les pieds de leurs chevaux. Lewinski et Troianowski secondent leurs efforts, et pendant que, témoin de l'extrême péril où s'abîme sa première ligne, Dwernicki pousse le colonel Szeptycki à la tête des huit autres escadrons pour la venger et la rallier, tendant tous ses muscles, elle brise l'infernal anneau qui l'enlace, se fait jour à travers ses débris, et vient reprendre haleine derrière les lances de Szeptycki, qui déjà rasent la plaine au galop.

Dwernicki vole à leur tête le sabre au poing; les poitrails de leurs coursiers heurtent bientôt la ligne ennemie; la plaine répète l'écho des crânes qui éclatent sous les bois des lances polonaises; le sang ruisselle à grands flots; les deux masses confondues un instant, s'entr'égorgent et mugissent, comme sur les flancs embrasés du Quito, deux torrens de lave vomis par deux cratères. Mais bientôt du clocher de Boremel, on peut voir comme écrasés sous le poids de leur propre masse, acculés l'un à l'autre, les chevaux ennemis se cabrent et tournent la croupe; la pointe du sabre du hussard est encore à deux toises du lancier polonais, que déjà le premier sent ses entrailles déchirées par le fer mortel. Les krakus et les chasseurs, repoussés dans la première charge, se

reforment derrière les lanciers de Szeptycki, en criant vengeance, et jettent leurs sabres ensanglantés dans la balance; l'ennemi ne résiste plus, il fuit comme un troupeau de sauvages devant les foudres européennes, et dans sa déroute, il cherche à peine à parer les coups que lui porte un vainqueur irrité. Dragons, hussards, artillerie, tout se mêle, se choque, s'entre tue et s'égare jusque dans les ondes du Styr, comme si la terre n'était pas assez vaste pour les dérober aux lances polonaises. La batterie du centre tombe au pouvoir des escadrons triomphans; quatre pièces démontées gisent au milieu des cadavres; le bois et les marais reçoivent les fuyards dans leur sein.

Cependant ils se rallient bientôt à la voix de leurs chefs, et sous la protection du régiment d'Orange qui se retire le dernier, le carnage recommence. Dwernicki anime la mêlée; les Russes reviennent à la charge, et même, ô effroi mortel! le cheval du général polonais s'abat au milieu d'une haie de sabres ennemis. Les lanciers bleus volent au secours du héros, l'enlèvent et dissipent les téméraires attroupés autour de leur proie. Alors plus de quartier au vaincu; le régiment d'Orange est entamé de toutes parts, et les fuyards ne trouvant plus d'abri, jettent un large tapis de morts sous les pieds de la cavalerie polonaise, qui s'avance au galop en laissant sur sa droite Nowosilki, et les foudres qui bientôt vont moissonner ses rangs.

Mais qu'est-ce que cette lutte nouvelle qui s'engage sur les revers des vainqueurs? Qu'est-ce que ces globes embrasés qui viennent éclater sur leur droite? Rudiger a-t-il forcé le pont de Boremel? Non, mais il l'attaque. Presque depuis midi, son artillerie avait de nouveau tonné contre le château. Une brigade d'infanterie légère, masquée par les murs d'une brasserie, attendait l'ordre d'avancer; elle le reçut enfin, et bravant les décharges du bataillon polonais, elle se précipita sur la digue, parcourut au pas de charge toute sa longueur, et couvrait déjà avec des pou-

plus loin. Alors à l'aile droite, sous Nowosilki, Dwernicki chargeait à la tête des escadrons de Potocki, de Wendorf et de Zembrzycki, les bataillons que Rudiger avait poussés sur Boremel. L'éclair est moins prompt que le triomphe du héros ; aussitôt enfoncée et massacrée qu'atteinte, la première colonne est refoulée sur celle qui la suit ; une palanque d'acier barre en vain le passage aux lanciers blancs ; le fer de leurs lances se retrempe au feu de l'infanterie, et une forêt de baïonnettes fuit devant leurs flammes dégoûtantes de sang et d'écume. Le chemin est balayé ; tout ce qui n'est pas tombé sous leurs coups se réfugie dans le village. Wierschleyski, qui a quitté Rudki, déploie ses escadrons sous Boremel. Rudiger voyant cette réserve entrer en ligne, renonce à l'offensive, et trop heureux de conserver le bois et Nowosilki, il abandonne le champ de bataille, et laisse à son artillerie le soin d'arrêter les Polonais. Les deux batteries placées sous le village saluent les escadrons acharnés à la poursuite des bataillons culbutés ; pendant vingt minutes la mitraille décime les vainqueurs ; le soleil fuit notre hémisphère et la mitraille pleut encore ; mais à l'aspect de nos braves menaçants et immobiles dans la plaine, comme une masse de rocs suspendue sur sa tête, l'enemi se tait. Cette dernière et terrible lutte avait épuisé les combattans.

Dwernicki parcourait les rangs de ses intrépides soldats et accueilli sur toute la ligne par des acclamations d'enthousiasme, « Vous avez rempli votre devoir, « leur disait-il ; ce n'est pas la première fois que votre « vaillance m'arrache ces paroles. La patrie vous élè-« vera des autels ; vons savez tout ce que vous avez « fait ; l'ennemi avait six sabres à opposer à chacun « de vous ; vous l'avez vaincu, le champ de bataille « est à nous. Le guerrier polonais ne connaît rien au-« dessus de ses forces ; je vous remercie mes braves. « Vive la liberté ! » Vive notre général ! répondirent

trois mille voix, et accompagnant les bruyans accens de la foule, les fanfares firent vibrer les airs.

Un morne silence régnait dans le camp ennemi. Ce fameux combat, où 1,900 cavaliers et huit pièces de six, trois fois écrasèrent vingt-quatre escadrons, une division d'infanterie et quarante bouches à feu, a peu d'exemples dans les annales militaires. Quand on voit la terreur de l'Orient, des régimens d'élite épuiser leur valeur, leur nombre et leur renommée pour résister à quelques désespérés lancés au centre d'une province lointaine et asservie, on est tenté de demander qui étaient ces désespérés ? Des paysans armés de perches ferrées, portant l'uniforme depuis trois mois, exaltés par l'amour de la liberté, et conduits par un homme qui, bravant la haine et l'envie de ses collègues, avait seul compris les exigences d'une révolution faite pour le peuple, et exploitée par les doctrinaires. Le corps de Dwernicki n'était pas un chiffre stratégique, c'était un club armé, c'était la république ambulante. Là, les prêtres philosophes, les soldats citoyens, les orateurs guerriers, la noblesse plébéïenne, les nobles paysans, les déserteurs de la société patriotique, les élèves de Lelewel, les vieux grognards et les recrues, entassés pêle-mêle sous les ordres d'un général sabreur, appelaient les serfs volhyniens aux droits civiques, et se battaient comme une garde-impériale. Ces 3,000 écervelés, avec leur bigarrure, leur énergie et leur bon sens, représentaient mieux leur pays que toutes les chambres constitutionnelles de l'Europe, et je jure sur mon âme que si, invités à occuper les bancs de la diète, ils eussent voulu remplacer la Camarilla et les Kaliszanie, on n'eût ni pensé à traiter avec le Czar, ni laissé Skrzynecki à la tête de l'armée, ni confié au *comte* Krukowiecki les funérailles de la Pologne. C'est précisément à cet heureux mélange de caractères, professant tous les mêmes principes, à cette fusion de civisme et de guerre, à cette noble alternative de familiarité au bi-

vouac de discipline sous la mitraille, à cet admirable accord de foi, de liberté et d'énergie, que cette petite armée dut pendant trois mois ses incroyables succès et son existence.

En un mot, vous, qui un jour planterez les étendards de la liberté sur les ruines de Saint-Pétersbourg, la bataille de Boremel a dû vous apprendre deux choses : En politique, que la démocratie est un excellent général ; en tactique, qu'après le poignard, la lance est la meilleure arme des Polonais.

Rudiger déploya dans cette journée toutes ses ressources et tout son courage. On prétend qu'il fut renversé de son cheval en ralliant les fuyards et en les menant au combat. Il perdit plus de 2,000 hommes en tués ou blessés, 800 prisonniers et 8 pièces de canon. Le général Plachow, les colonels Lachmann, Piotrowskoï et un grand nombre d'officiers inférieurs se trouvèrent parmi les morts ou les prisonniers. Les pertes des Polonais, quoique incomparablement inférieures, (elles ne montaient pas à 500 hommes) leur furent très sensibles, vu leur extrême faiblesse numérique. On comptait parmi leurs morts les chefs d'escadrons Todwen et Swoboda.

Les Russes passèrent la nuit à Nowosilki, l'infanterie dans le village, la cavalerie et l'artillerie en arrière. Dwernicki bivouaqua sur le champ de bataille. S'il eût eu, comme il l'a souvent répété, un régiment de vieille infanterie, il délogeait les bataillons russes, et refoulait Rudiger dans le Styr; mais ses lances invincibles dans la plaine, devenaient inutiles dans les dédales d'un village. Son but était d'ailleurs atteint. Ses derrierres étaient libres; il pouvait dès le lendemain passer la rivière, et ou s'enfoncer vers l'Est en Volhynie, uo marcher vers le Dniestr pour tenter la conquête de Kamieniec. Deux motifs l'empêchaient d'opter pour le premier dessein : d'abord les gênantes et précises instructions du généralissime, puis la complète gnorance où il était au sujet de l'esprit et des res-

sources des provinces qu'il devait soulever. Chruscikowski, qui par sa mission, se trouvait dans l'obligation de lui frayer le chemin et d'éclairer ses marches, était en Galicie et ne faisait rien ; hors l'horizon, le général polonais ne voyait rien; il errait dans les ténèbres et courait à chaque instant le risque de se heurter contre quelque masse puissante. Ce qu'il ignorait surtout, c'étaient les mesures prises par l'ennemi pour contrarier son irruption en Podolie, et quand il se prononça pour cette dernière opération, il était, certes, loin de prévoir que Roth et Kayzarow se portaient à sa rencontre pour l'envelopper et l'acculer à la frontière autrichienne.

Il est bien à regretter que le général n'ait pas eu plustôt connaissance de cet incident; car se trouvant par les circonstances mêmes, forcé de désobéir à Skrzynecki, et dégagé du devoir d'aller surprendre Kamieniec, par les dangers certains auxquels l'èxposait une semblabe expédition, il n'eût eu d'autres ressources que de pousser vers l'Est en soufflant partout la révolte sacrée, et en insurgeant les populations sur les derrières des armées czariennes. Alors il étonnait l'Europe et échappait aux fourches caudines; sa vélocité le mettait à l'abri des poursuites, et son nom seul, engendrait des armées. La tâche était périlleuse, comme toutes celles qu'impose le désespoir; mais elle l'était moins que celle d'aller chercher une place forte au milieu de trois corps russes. Enfin sa perte était méditée, préparée, calculée; l'ennemi n'attendait que sa présence sur la frontière galicienne, pour l'y clouer, et un voile obscur lui cachait tout.

Des patrouilles furent envoyées au nord, pour observer Rudiger, au midi, pour éclairer Beresteczko où Dwernicki se proposait de traverser la rivière. Les blessés furent chargés sur des chars et confiés aux soins d'Adolphe Krysinski, médecin aussi recommandable par son courage que par son zèle. A la pointe du jour, Dwernicki se porta en avant et observa qu'à

un profond silence, succédait une grande activité dans le camp ennemi. La cavalerie russe parut sous le bois; l'infanterie courut aux armes, l'arrière-garde du corps polonais reçut alors l'ordre d'ouvrir la marche sur Beresteczko.

Ce mouvement fut dérobé à Rudiger qui, bien loin de se douter des intentions de ses adversaires, se félicitait au contraire de les avoir coupés du Bug, et craignait seulement que par une seconde victoire, ils ne se frayassent enfin une issue vers le royaume. Pour l'entretenir dans l'erreur, deux escadrons de lanciers jaunes se jetèrent bruyamment dans la direction de Wlodzimierz, à la vue de tout le camp de Nowosilki. Boremel était déjà évacué; tout le corps polonais défilait, masqué par les hauteurs, sur Beresteczko. Les lanciers blancs et rouges couvraient la manœuvre; Rudiger, qui atteignait Boremel, ne sut que penser de la marche des lanciers détachés vers l'ouest; il les eût peut-être poursuivis, si à l'instant même l'apparition de la colonne dirigée sur Beresteczko, n'eût mis en défaut toutes ses conjectures. Il resta long-temps plongé dans une profonde rêverie; ses soldats contemplèrent en silence l'arrière-garde des Polonais qui s'effaçait de l'horizon. Toutes ses espérances paraissaient être déçues, et voyant enfin que Dwernicki envahissait décidément la Volhynie, il songea à le poursuivre et à le rejeter sur les baïonnettes de Roth et de Kayzarow.

Après quelques heures d'immobilité, les Russes s'ébranlèrent. Un régiment de Cosaques éclairant leur marche, essuya le feu des francs-chasseurs dans le premier village qu'il eut à traverser. Présumant que les Polonais se dirigeraient sur Krzemieniec, l'ennemi passa le Styr à Boremel, et s'avança en masse vers cette ville. C'était en effet la direction qu'ils eussent dû prendre pour se rendre insaisissables et favoriser l'insurrection volhynienne; mais nous avons vu qu'assujétis à d'autres considérations, alors non moins puissantes, ils

s'étaient jetés du côté opposé vers le midi : ainsi, dès son premier pas, l'ennemi perdit leurs traces. Dwernicki avait gagné Beresteczko, et en avait chassé un régiment de Cosaques commandé par Rzewuski, aide-de-camp de Rudiger. Le pont étant rompu, le général polonais poussa son cheval sur un gué sondé d'avance, et ses braves le suivirent; on atteignit l'autre bord, et le même jour on entra dans Chocimie. On laissait ainsi Rudiger à gauche; on avait à droite, la frontière neutre autrichienne, et plus avant au midi et devant soi, Kamieniec et la Podolie.

Partout où passaient les Polonais, à l'enthousiasme des habitans se mêlait je ne sais quoi de mélancolique qui semblait lever le voile de leur sinistre destinée; un vaste cercle de transports, de clameurs, d'activité et d'espérance, entourait et suivait les escadrons polonais; mais hors de cette auréole magique que l'ennemi respectait encore, un profond abattement régnait dans toute la Volhynie. Les oppresseurs l'infestaient de leur présence, et excepté ces réduits mystérieux que la nature a ouverts au milieu des antiques forêts du bas Styr à quelques âmes de fer, les argus de la tyrannie avaient su éventer et étouffer dans leur embryon tous les symptômes insurrectionnels. La Podolie, quoique place d'armes éternelle des armées destinées contre la Turquie, située à l'extrémité du rayon d'activité de la puissance czarienne, pouvait avec moins de gêne, développer les germes de son patriotisme, et plus facilement se soustraire à la vigilance des sbires. C'est là aussi que s'élaborait le plus fort noyau révolutionnaire des provinces du midi, et s'enfonçant dans la vallée du Dniestr, Dwernicki eût encore bien alarmé la Russie, si Roth et Kayzarow ne se fussent trouvés sur son passage, pour l'isoler des insurgés et le désarmer sur la limite galicienne. Il n'avait plus que quelques jours à exister, et il ne soupçonnait pas encore le danger.

De Chocim, le corps se dirigea dans la nuit du 20

au 21 sur Radziwillow et occupa ce village à la pointe du jour. Rudiger avançait toujours sur Krzemieniec. Le lendemain, Dwernicki longeant la frontière galicienne, remonta jusqu'aux sources qui alimentent le Styr, passa par Poczaiow, Ikur et Taraz, vint s'établir à deux milles de Krzemieniec, et y envoya un officier pour reconnaître les mouvemens de l'ennemi. Celui-ci entrait alors dans la ville. et se faisait précéder d'une avant-garde qui envahit Wisniow, village situé à un mille du camp polonais, à l'instant où l'émissaire de Dwernicki en sortait. Les garnisons de Dubno et de Krzemieniec renforçaient le corps de Rudiger; de toutes parts, des détachemens affluaient dans son camp, et posté à deux heures de marche de son adversaire, il n'avait qu'à déployer ses bataillons, pour l'envelopper et le refouler en Autriche. Les Polonais pouvaient, il est vrai, se faire jour, le sabre à la main; ils avaient appris dans les plaines de Boremel, à se battre un contre quatre; mais quelle ressource! D'ailleurs, il était écrit qu'ils se débatteraient encore quelque temps sous la griffe du vautour: ce n'était pas de là que devait partir le trait mortel.

Avant de quitter Podlisce, afin de compenser l'absence de Chruscikowski qui ne donnait aucun signe de vie, Dwernicki envoya en Ukraine Étienne Zapolski, en le chargeant de répandre des proclamations patriotiques et de reconnaître le degré de maturité des élémens révolutionnaires de cette province. Puis redoublant de célérité, le corps poussa le 23 sur Kolodno. A peine échappé à Rudiger, Dwernicki fut plongé dans de nouvelles alarmes; la marche de Roth qui s'avançait à sa rencontre lui fut tout-à-coup révélée par des patriotes accourus en toute hâte au quartier-général. Michel Szweykowski raconta en détail que le corps de Krasuski parti de Kamieniec, précédait Roth, et déjà longeait la Zbrueza par Stanow et Manuczyn; que celui de Kayzarow fort de six régimens d'infanterie transportés sur des chariots, d'un

régiment de cuirassiers et d'une nombreuse artillerie, avait dépassé Starykonstantynow, que tout le midi était en émoi et que les détachemens russes, stationnés jusqu'alors dans le fond de la Podolie, se dirigeaient à marches forcées sur les frontières de la Galicie, pour cerner le front des Polonais, pendant que Rudiger les prendrait en queue!.... Pour le coup, le héros de Stoczek rassemble toutes les forces de son âme, ordonne dans la nuit au lieutenant-colonel Osinski de jeter les blessés sur le territoire autrichien, et espère s'ouvrir un passage l'épée à la main et pénétrer en Podolie, pour chercher dans ces steppes lointaines un nouveau théâtre de gloire et d'aventures; ses braves partagent encore sa résolution et ses espérances: c'est qu'ils ignorent que toutes les issues leur sont fermées!

Le jour commençait à poindre, quand des colonnes de cavalerie moscovite parurent sur le chemin de Stary Olexiniec. Les Polonais couronnaient les hauteurs de Kolodno. Dwernicki examina la position des deux armées, puis invita les habitans de Kolodno à signer l'acte de l'insurrection volhynienne, afin de laisser aux provinces du midi une trace ineffaçable de son invasion. Les habitans se refusèrent à ce trait d'audace; ils craignaient et avec raison, de s'exposer inutilement aux ressentimens de l'ennemi; ils n'étaient pas assez forts pour résister, pas assez héroïques pour mourir, pas assez enthousiastes pour souffrir; et Dwernicki allait être pris ou exterminé!

Préférant livrer bataille, qu'exécuter une marche de flanc en présence de l'ennemi, Dwernicki resta en position pendant toute la journée du 24. De leur côté, les Russes n'ayant probablement pas rassemblé assez de forces pour tenter une attaque, se replièrent sous la forêt, et attendirent l'arrivée des colonnes qui les suivaient. A la tombée de la nuit, les Polonais évacuèrent sans bruit Kolodno, et à la faveur des ténèbres, gagnèrent Kozlaki; de là, ils s'avancèrent sur

Lulince, et à neuf heures du matin, s'étendirent sous l'auberge de ce village.

Sur ces entrefaites, Rudiger avait opéré sa jonction avec Kayzarow, et suivait les traces de Dwernicki, tandis qu'au midi, Krasuski occupait une forte position sur les bords de la Zbrucza, à un demi-mille de Lulince. Le reste du corps de Roth était resté un peu en arrière. Enfermés ainsi dans un triangle formé par Rudiger, Roth et la frontière galicienne, pour se faire jour, les Polonais avaient à rompre une enceinte de 24 bataillons, de 72 escadrons et de 80 bouches à feu. Toutes leurs forces consistaient en 18 escadrons réduits aux deux tiers de leur effectif, en 600 fantassins et en une batterie de 6. Les chevaux et les soldats tombaient dans les rangs de faim et de lassitude; la mitraille, les marches forcées et le choléra plus terrible que la mitraille et les marches, avaient moissonné en quelques jours presque le tiers de cette armée; il lui fallait des triomphes ou du repos pour renaître, et malgré son courage, son état était pitoyable. En dépit de cette extrémité, des clameurs guerrières répondaient à la voix de Dwernicki, qui, calme et serein, parcourait les intervalles des escadrons, et souriait à ses compagnons comme aux beaux jours de sa gloire. Il était vraiment grand alors, et il a fallu le voir à la veille de sa catastrophe, pour maudire la fortune qui lui a refusé une armée; que n'eût-il pas fait à la tête de 30,000 hommes!

Mais déjà Rudiger chasse de Kozlaki l'arrière-garde polonaise; et tandis que pressé à revers, le corps se concentre sous Lulince, une nuée de Cosaques débouche du chemin de Wyszogrod, et fraye le passage aux épaisses colonnes, qui peu-à-peu se déroulent à une verste de leurs adversaires. Dwernicki ne désespère pas encore : un long ravin couvrira son front à droite; une chaîne de hauteurs flanquera son aile à gauche; l'infanterie occupera un bois que l'on ne peut ni tourner ni aborder, qu'après en avoir exterminé les

défenseurs, encore est-ce le point le plus vulnérable de la position. Les Russes se déployent de l'autre côté du ravin; leur artillerie en couronne le revers; leur infanterie couvre un village situé à quelques distances du bois; leur cavalerie se place en face du bois même.

Un instant de calme succède à ces préparatifs; les lanciers de Szeptycki reçoivent les premiers l'ordre de franchir le bois et de fondre sur la cavalerie russe; celle-ci se replie, sans attendre le choc des Polonais; bientôt l'infanterie, postée dans le village et hors du village, en fait autant. Dwernicki fait alors avancer six pièces d'artillerie sur le bord du ravin, et foudroye l'arrière-garde ennemie. Dès cet instant, Kayzarow prit le parti de se retirer sur Moskalowka, mais comme pour faire respecter son mouvement, il fit volte-face, déploya toutes ses forces devant la droite des Polonais, puis les reploya et commença lentement et en ordre sa manœuvre rétrograde. Cet incident important en apparence, ne changeait rien à la situation des Polonais; l'approche de la nuit et un temps affreux l'avait commandé; on attendait dans le camp russe l'arrivée de forces encore plus considérables, pour compléter cette espèce d'investissement. Toutes les issues étaient au pouvoir de l'ennemi, et le dénouement de ce triste drame ne pouvait tarder. Les reconnaissances dirigées sur différens points de la ligne cernante, dans la nuit du 25, rapportèrent que le corps était décidément enveloppé sur toute l'étendue de son front et de ses flancs, et acculé à la frontière autrichienne. A droite sur la Zbrucza, Roth avait déjà réuni des forces imposantes pour le repousser, s'il tentait de pénétrer en Podolie; à l'est, Moskalowka était au pouvoir de Kayzarow; au nord, Rudiger coupait à Kozlaki le chemin du royaume, et appuyait sa droite à la frontière autrichienne. Il fut alors évident que la retraite simulée des Russes avait eu pour but d'attirer Dwernicki hors de sa position défensive, et de le couper des li-

matin, la toile qui obscurcissait l'horizon tomba comme à un signal convenu, et découvrit, en se repliant majestueusement, cette vision funéraire.

Pour prolonger encore l'indécision de Dwernick, un parlementaire russe demanda à parler au général; celui-ci lui envoya le lieutenant-colonel Szymanowski, auquel l'officier ennemi commença par proposer un échange de prisonniers. Szymanowski lui ayant répondu qu'il ne demandait pas mieux, le parlementaire essaya de nourrir l'entretien en se plaignant de la déloyauté des Polonais, qui dans les plaines de Grochow, avaient jeté au milieu des bataillons de sa Majesté des drapeaux avec des inscriptions jacobines, mais s'apercevant qu'à la faveur de cette perfide temporisation, les colonnes moscovites s'ébranlaient de toutes parts, et marchaient droit au bois, Szymanowski salua le parlementaire et rompit brusquement la conversation. Dwernicki ordonna la retraite, et franchit la frontière. Les hussards russes fondirent sur l'arrière-garde, et sabrèrent les traînards. Dwernicki reforma vite ses escadrons sur un plateau et repoussa l'ennemi. Alors le colonel autrichien Tach accourut avec ses hussards hongrois, sépara les combattans et suspendit la marche des colonnes russes. Ainsi se termina la journée du 27 avril.

Trois mille trois cents hommes et dix-huit pièces polonaises ou conquises entrèrent en Autriche. Relégués dans le camp de Chlebanowska, les Polonais se virent cernés par l'armée impériale. On prétend que Dwernicki eût encore pu pénétrer le fer à la main dans le royaume ou en Podolie. Il est vrai qu'on ne le désarma pas tout de suite, mais il était trop bien gardé pour pouvoir bouger. Bientôt, on lui ordonna de mettre bas les armes, et il crut devoir obéir. Il n'est pas nécessaire de dire, que bien que les Russes eussent les premiers violé la neutralité autrichienne, personne ne leur en demanda raison; les rois s'entendent ent eux; les frontières, les traités, les constitutions, les

neutralités n'obligent que les sots qui ne sont pas assez forts pour s'en moquer.

Les héroïques prisonniers furent accueillis partout par de si bruyantes expressions d'enthousiasme, que les autorités autrichiennes en furent alarmées, et se crurent dans l'obligation d'empêcher que les habitans en approchassent. Les dames galiciennes portaient les boutons de l'uniforme de Dwernicki suspendus à leur cou par des chaînes d'or; on se disputait jusqu'aux guenilles sanglantes des soldats, dont les bonnes femmes faisaient des scapulaires.

Secondés par les patriotes galiciens, presque tous parvinrent à s'échapper et retournèrent dans le royaume. Dwernicki eût pu faire comme les autres, et sa présence seule à Varsovie eût changé la face des affaires, et peut-être prévenu la ruine de la révolution; mais Skrzynecki, content de s'être débarrassé d'un rival qu'il détestait, lui intima l'ordre de rester en Autriche. Il alléguait pour motif de cette étrange résolution, le besoin qu'avait le pays d'un homme habile, près la cour de Vienne, qui sût intéresser l'empereur dans notre cause et susciter des ennemis au Czar. Quelle mission pour un sabreur! Ce qu'il y a de surprenant, c'est que Dwernicki n'ait pas su mépriser de pareilles instructions, et ne se soit pas appliqué les mémorables paroles qu'il avait adressées aux Volhyniens, la veille de la bataille de Boremél, « un bon citoyen doit braver les ordres d'un général, quand ces ordres s'opposent au bien de la patrie. »

RÉGIMENT DE VOLHYNIE.

Lorsqu'à la suite de la bataille de Boremel, Dwernicki eut passé le Styr, toutes les sympathies de la Volhynie se réveillèrent; mais dans la stérile expression de son amour pour un héros qu'elle n'avait pas su seconder, elle ne trouva pour témoigner ses regrets, que des pleurs amers et quelques vibrations, aussitôt comprimées par le knout et les déportations. Parmi

tant d'âmes ardentes qui souhaitaient l'affranchissement de leur pays, il y en eut cependant d'assez résolues, pour affronter tous les périls, se soulever à la face des bourreaux, et emporter sur leurs coursiers et loin de leurs foyers asservis, l'énergie, l'espérance et le courage de toute une province. C'est un épisode bien curieux qu'une goubernie résumée dans un régiment de cavalerie; et dans la crainte d'ôter quelque chose à l'originalité de l'événement, nous laisserons parler le chef, l'organisateur et l'historien tout à la fois de cet étrange pélerinage. C'est le fameux Charles Rozycki qui raconte :

« . . . .
La flamme de nos bivouacs ne brille plus. Nos coursiers sont dessellés. La rouille couvre les fers de nos lances.. Nous pleurons, mais la honte des tyrans nous venge. . . . .
Nous apprîmes la nouvelle de la révolution de Varsovie avec la joie qu'éprouve l'enfant à la vue de sa mère réveillée de la léthargie. Dans nos réunions, le feu de nos regards trahissait l'impatience qui consumait nos cœurs. L'espoir d'affranchir notre pays, de reconquérir nos libertés, se lisait sur le front de notre jeunesse; les vieillards semblaient reverdir et nos femmes maudissaient l'impuissance de leur sexe. Dans ces instans d'ivresse on parlait peu; mais une joie silencieuse régnait dans nos âmes, et les serremens de mains devenus plus vigoureux, exprimaient notre ardeur »

« Nous fûmes peu à peu instruits des événemens qui se passaient sur la Vistule; notre jeunesse allait rejoindre l'armée du royaume; nous étions au cœur de l'hiver. Vous savez, chers camarades, qu'épuisé par vingt ans de service, je ne pus prendre part aux premiers exploits de la révolution. J'attendais que le printemps vînt me rajeunir; il me semblait d'ailleurs que la défense de nos foyers importait fort à la cause générale. Le gouvernement national n'avait encore rien décidé à notre égard; notre impatience croissait avec le temps.

Cependant je consultai les fabricants, les chasseurs et les forestiers du pays, et je m'aperçus avec joie que tous étaient prêts à se sacrifier pour leur patrie. J'occupai aussitôt un grand nombre de ces gens là, et sous prétexte d'une chasse prochaine, je convoquai huit cents chasseurs. Je mis les plus entreprenants dans ma confidence, et ceux-ci se chargèrent de déterminer les autres. C'est alors, chers camarades, que d'un commun accord, vous daignâtes me décerner le commandement. »

Je laissais une femme chérie et cinq enfans à la merci des tyrans dont les sanguinaires ukases condamnaient aux déserts de la Sibérie les infortunés de leur âge ; mais acheter leur sûreté au prix de mes devoirs de citoyen, eût été l'œuvre du plus infâme des pères, du plus méprisable des hommes. La patrie seule avait des droits sur eux ; en déposant sur son autel tout ce que j'avais de plus cher, je vous donnai une garantie de mon dévouement, et aujourd'hui je puis avec une noble fierté vous demander si j'ai justifié votre confiance. »

« Enfin le printemps et l'espérance me rendirent la santé et ranimèrent mes forces. Nous enviions le sort des héros de Grochow, et rien cependant n'était encore résolu envers nous ; bien que l'ennemi se concentrât sur les principaux points de notre province, on n'avait créé ni chef, ni armée pour lui résister. Sous prétexte de poser des barrières aux ravages du choléra, les Russes remplissaient les villages de troupes et enlaçaient les provinces dans des cordons sanitaires ; toutes les communications entre les habitans, se trouvèrent ainsi de bonne heure interrompues. On enlevait partout les faulx, les haches, les couteaux, et tous les jours de nouvelles victimes allaient grossir à Kursk, le nombre des accusés de crime d'état. »

Ainsi que l'aurore réjouit le voyageur égaré dans le désert, ainsi nous réjouit la nouvelle que notre intrépide Dwernicki venait de passer le Bug, et marchait

vers nous. On me l'annonça aussitôt après la victoire de Boremel. Cinquante lieues et l'armée moscovite nous séparaient du héros; l'attente et l'anxiété faisaient palpiter nos cœurs; nous espérions que ni l'espace, ni les hordes des esclaves ne pourraient nous empêcher de le rejoindre. Le fils du colonel ***, connu par son patriotisme, me communiqua les dispositions de M. Chruscikowski; elles annonçaient l'insurrection pour le jour du 15 avril; nous avions peu de temps devant nous et afin de vous assembler au plus vîte, je renonçai au projet de m'entendre avec le comte Vincent Tyszkiewicz; mais j'eus à peine achevé nos préparatifs, qu'une sinistre nouvelle vint glacer nos cœurs. Notre héros rassasié de gloire et assailli de toutes parts par d'innombrables ennemis, venait d'entrer en Autriche. M. Chruscikowski révoque ses dispositions, et cet ordre étrange nous parvient dans la soirée même du 15 avril, à l'instant où la plupart des patriotes se sont compromis!»

« A qui attribuer cette erreur? comment la nommer? Je n'en sais rien, mais nous avons dû la maudire, parceque, comme tant d'autres, nous faillîmes en être victimes. Il y eut plus; elle dévoila tout à l'ennemi et refroidit notre courage; elle inspira de la défiance aux provinces et autorisa tous les citoyens à demander avant de s'armer, s'ils ne seraient pas trahis et abandonnés. Les uns s'empressèrent de retourner dans leurs foyers, les autres moins heureux, tombèrent entre les mains des oppresseurs.

« C'est alors qu'en Podolie, Sobanski, Vincent Tyszkiewicz, les Jalowicki, les Potocki, Korsak, Rzewuski, Dobek, Bernatowicz, Nagorniczewski, Golynski, Biedzinski et autres patriotes, parurent armés en campagne, à la tête de seize escadrons de cavalerie et d'un fort détachement de fantassins, tous commandés par l'ancien général Kolysko. De notre côté, nous résolûmes de nous soulever le 4 mai. En vous rangeant sous le drapeau de la liberté, je prononçai le serment

dont vous devez garder mémoire: « L'heure de la pi-« tié de l'éternel a sonné; les cohortes du tyran fuyent « devant nos vaillans frères; moi, Charles Rozycki, « je jure devant Dieu de n'employer mon autorité que « pour le salut de la patrie; je jure que ni la crainte « des supplices, ni tous les trésors de l'ennemi, ne « sauraient me faire changer de principes et de con-« duite. Dieu, sois moi en aide! » Chacun de vous répéta le même serment et s'engagea à être exact au rendez-vous.

« Dans la nuit du 4 au 5, nous nous réunîmes dans la forêt de Maly-Korowiniec à deux milles de Zytomierz, capitale de la Volhynie, alors au pouvoir d'une forte garnison russe. Nous ne nous rendîmes pas tous à notre poste; car les uns, comme vous le savez, furent découverts et arrêtés par les Moscovites; les autres, découragés par les indécisions de Chruscikowski, restèrent honteusement chez eux; de sorte qu'au lieu de 480 chevaux, sur lesquels nous avions compté, il ne s'en trouva que 130 au rendez-vous. Nous pleurâmes sur le sort des captifs, et nous méprisâmes les lâches.

« Nous avions peu de sabres et de pistolets; mais nous étions bien armés de lances, cette antique arme de la Pologne à laquelle toutes les autres doivent céder. Nous employâmes toute la nuit à nous familiariser avec notre nouvelle carrière, et les élémens de notre métier » . . . .

. . . .

« Nous adoptâmes pour cri de guerre » *Gloire à Dieu*, en réponse au sauvage *hourra* des Moscovites. J'eus soin de répandre partout des espions bien payés, et je résolus de faire plusieurs marches rapides dans tous les sens, afin de rallier les patriotes et de déterminer les indécis. Nous devions après, entrer en Podolie pour appuyer l'insurrection de Kolysko, puis retourner chez nous, défendre nos foyers. Je me proposais après cela, de réunir mes chasseurs et de les

éparpiller dans les forêts entre Romanow et Zwiahle, point que je considérais comme clef de nos mouvemens; à la faveur de leurs courses, je devais avec la cavalerie, couper les grands chemins et enlever les convois dirigés sur la grande armée. »

« Nous quittâmes tout de suite les environs de Zytomierz; nous nous jetâmes vers Lubar; dans la nuit du 7, nous revînmes sur nos pas et nous nous rapprochâmes de deux milles de Zytomierz en manœuvrant toujours sur la rive droite du Teterow. De là, dans la matinée du 8, nous traversâmes les deux chemins de Zytomierz dans la direction d'Ulanow. Notre détachement se grossit, et l'ennemi eut trois routes différentes à parcourir pour nous chercher. Il nous fut pendant quelques temps indispensable d'éviter toute rencontre avec l'ennemi, tant pour augmenter notre nombre, que pour nous habituer à manœuvrer et à manier les armes. Je sus à Korzonki, qu'un détachement de recrues escorté par une faible colonne d'infanterie, se dirigeait sur la grande armée par Cudnow. Nous étions en plaine quand on m'en avertit; vous fûtes aussitôt rangés derrière le village et une heure plus tard, 560 recrues délivrées par nous, nous couvrirent de bénédictions et se dispersèrent dans la forêt. L'officier commandant l'escorte, nous supplia à genoux de lui laisser la vie. Nous nous emparâmes de 50 fusils, d'autant de gibernes et de 80 housses dont nous parâmes nos chevaux. » . . .

« Un détachement de Cosaques qui escarmouchait avec notre arrière-garde, décéla notre marche; pour lui dérober nos mouvemens, nous nous dirigeâmes sur Dubiszcze, sur la rive gauche du Teterow du côté des forêts. Nous couchâmes à Futoramil de Muraczynski, dans le voisinage de l'infanterie russe, qui cependant ignorait que nous y fussions. Je conjecturai des mouvemens de l'ennemi sorti de Zytomierz, qu'il avait l'intention de nous chercher aux environs de mes domaines situés sur les confins des forêts, à deux

milles de Cudnow. Partis de Futoramil le lendemain à trois heures du matin, nous nous disposâmes à aller en Podolie. Nous avions pour tout bagage, un gros chariot attelé de quatre bons chevaux, où étaient la caisse et les munitions. Je croyais que Kolysko, après une perte considérable essuyée à Daczow, s'approchait de la rivière Bug-Podolski vers Janow; mais bientôt un de mes confidens vint m'annoncer, que les escadrons du général avaient vaillamment combattu, avaient pris un général russe et plusieurs bouches à feu. Nous comptions déjà deux cents chevaux dans nos rangs. Vous combattiez sur un seul rang, cela, comme vous le savez, pour simplifier les évolutions et multiplier les lances en action. Vous formiez alors deux escadrons. » . . . .

. . . .

« Afin de détruire les communications, nous enlevâmes la poste à Ulanow. Le propriétaire estima luimême ses chevaux et il en obtint 90 roubles. En cet endroit, un poste avancé intercepta le courrier de Roth; entre autres papiers qui tombèrent entre mes mains, je remarquai le rapport du général russe sur le combat de Daczow dans lequel il était dit, qu'un officier du régiment de Charkow avait tué Isidore Sobanski, patriote qui vit encore et se porte fort bien. Je trouvai dans la même expédition, le récit de la bataille: l'exagération allait jusqu'à l'extravagance. Beaucoup d'autres papiers moins importans chauffèrent nos chaudrons. Vous partageâtes entre vous huit cents roubles pris sur le courrier. »

« Un fort détachement de Cosaques, sorti de Troszcze, et des chasseurs à cheval avec du canon venant de Berdyczow, se portèrent à notre rencontre; mais pendant que de concert avec les troupes détachées de la garnison de Zytomierz, ils erraient sur nos traces, nous gagnâmes deux marches sur eux. Roth parti de Chmielniki, s'avançait sur Latyczew. Après avoir passé sur la rive droite du Bug, entre Chmielniki et

Janow, nous nous arrêtâmes à la hauteur de Lityn, vers Xawerowka, avec l'intention de tourner par une marche forcée l'aile gauche de Roth, et de rejoindre d'un seul trait Kolysko. Là, dès que nos émissaires m'eurent instruit de la position réciproque des deux partis, sachant que Roth s'étendait depuis Stary-Konstantynow par Zasław et Ostrow jusqu'à Luck, je jugeai que Kolysko ne voulant pas filer le long de la ligne ennemie et de la frontière galicienne, se jetterait plutôt en Autriche, comme l'avait fait Dwernicki. La même nuit, je sus que le général Szczùcki, ci-devant prisonnier de Kolysko, se reposait avec un bataillon d'infanterie, à huit cents toises de nous. J'aurais pu le faire une fois encore prisonnier avec tous ses fantassins fatigués et endormis; mais prévenu de la situation de Kolysko, je ne crus pas convenable de m'engager dans de sérieuses affaires.

« Alors je vous représentai que Kolysko s'étant réfugié en Galicie, nous ne pouvions plus lui être d'aucune utilité. « Suivons, vous ai-je dit alors, une voie semée « de dangers et d'espérances; allons là où nous ne « trouverons pas de Chruscikowski, pour nous désunir « et nous perdre; allons dans le royaume! »

« Loin de vous cacher les hasards que nous courrions, je vous ai déclaré que nous perdrions la moitié de nos braves, mais que l'autre moitié rejoindrait l'armée nationale. Il était minuit. Les pâles rayons de la lune se jouant à travers les nuages fouettés par la bise, éclairaient vos visages couverts de poussière. Je lisais dans vos yeux les transports de votre âme, et vous vous écriâtes en chœur : « Allons! »

« Nous nous détournâmes brusquement sur Winnica, afin de faire perdre à l'ennemi nos traces; et en effet, il se jeta du côté opposé. Roth s'imaginait probablement, que nous allions par un grand circuit, tourner son aile à l'effet de nous réfugier en Galicie, car il envoya précipitamment de la cavalerie et de l'artillerie à Bar; mais changeant tout-à-coup de direc-

tion, nous entrâmes dans Janow après avoir traversé le Bug, et fait une marche de trente-trois heures. A quelque distance de Roth, au-delà de Bar, nous perdîmes de vue les Cosaques et les chasseurs à cheval que l'on avait mis à notre poursuite. Ces détachemens croyaient nous avoir refoulés sur le centre de Roth, et se remettaient paisiblement de leurs fatigues. »

« Notre régiment se renforça d'un peloton; avant d'admettre les volontaires dans nos rangs, nous leur peignions tous les périls de notre entreprise, et nous laissions à tous la liberté de s'en aller, s'ils les jugeaient au-dessus de leurs forces. Vous vous souvenez peut-être du cavalier en lunettes, qui seul demanda son congé et l'obtint aussitôt. » . . . .

. . . .

« Le 15, après avoir traversé Krasnopol, nous nous livrions à un instant de repos, quand je fus averti par mes espions, que deux détachemens ennemis s'avançaient contre nous. Le premier devait surprendre notre droite par-derrière, l'autre marchait de front par Moloszki. A notre gauche, s'étendait un marais, à droite, une petite rivière; je fis à la hâte une reconnaissance et nous montâmes à cheval. A l'instant même, nos védettes, postées au-delà de Krasnopol, nous avertirent par quelques coups de fusil, de la présence de l'ennemi. Vous vous déployâtes dans la plaine; vous vîtes un bataillon d'infanterie et une quarantaine de Cosaques entrer dans Krasnopol. Je commandai à quelques hommes conduits par un sous-officier, de reconnaître le point de Moloszki par où nous étions obligés de passer. Le sous-officier de retour, me rapporta que l'infanterie russe était rangée sous le village; je vous fis faire face à Krasnopol, et nous nous arrêtâmes un instant dans cette position, afin de ne pas enhardir l'ennemi qui marchait à nous de ce côté. Nous voyant immobiles, il s'arrêta aussi. Nous nous portâmes alors en échelons par escadrons

à Moloszki, d'où je voulais attirer les Moscovites dans la plaine; j'aperçus en effet qu'ils marchaient à notre rencontre par un chemin bordé d'arbres. Nos escadrons ne pouvant charger déployés, à travers les arbres et les fossés qui flanquaient la route, je rangeai trois pelotons de chaque côté, et je poussai les deux restans sur le chemin même. »

« Je vous criai à haute voix, qu'une charge de cavalerie n'était terrible qu'exécutée ventre à terre. »

« Les pelotons formant les ailes, devaient tourner et envelopper l'ennemi, pendant que ceux de Séverin Pilchowski et de Michel Czaykowski, fondraient de front sur lui. Vous vous avançâtes; j'aperçus que l'infanterie russe s'était formée en carré; à cent cinquante pas d'elle, vous partîtes au trot, à quatrevingts, vous entendîtes siffler les balles. » Lachez les rênes! m'écriai-je alors, et pour la première fois le cri de *gloire à Dieu* retentit au loin; nos chevaux nous emportèrent avec la rapidité de la foudre au milieu des rangs adversaires. Ils tombent, ils demandent grâce. Le premier qui voulut se rendre, perdit la vie de la main de son propre commandant; l'intrépide capitaine lui arracha son fusil et s'écria en l'embrochant, *Sztychami rabiata*, « enfans, à la baïonnette! » Mais il était tard; les rangs culbutés agonisaient sous les pointes de nos herses. Le capitaine combattit vaillamment; sa baïonnette manqua son but, car elle ne perça que mes habits, et au sixième coup porté à mon cheval, l'arme lui échappa des mains et il rendit le dernier soupir. »

« Vous souvenez-vous, camarades, comme cette colonne pateaugea dans le sang? C'était pitié d'entendre ses râlemens; vos jeunes yeux s'emplissaient de larmes à la vue de tant d'horreurs, et ses cris eussent désarmé vos bras, si vous n'eussiez entendu auparavant, les sanglots de vos femmes et de vos enfans massacrés par ordre de l'idole de ces barbares. Vous souvenez-vous comment de ce carré vivant, nos

lancés bâtirent une pyramide de cadavres? Vous souvenez-vous, comme debout sur leurs coursiers, nos cavaliers enfonçaient le fer jusqu'au bois dans les entrailles de leurs victimes? Oh! ça faisait mal à voir!..»

«Les roulemens des tambours russes annoncèrent notre triomphe à ceux qui étaient à Krasnopol. Tous les deux détachemens étaient du régiment dit de Wellington. On enleva enfin les cadavres, et sous ce monceau palpitant, on trouva un officier qui, agenouillé, demandait grâce; on la lui accorda avec d'autant plus d'empressement, qu'on lui entendit dire d'une voix pénétrée, «Je verserais tout mon sang «pour ma patrie; mais ce n'est pas à elle que vous «faites la guerre : c'est à notre Czar.» Le sang des autres avait si bien cuirassé ce jeune officier, qu'il conserva tout le sien; je lui donnai mon manteau pour couvrir ses épaules trempées; il mangea long-temps notre pain de carnage, et plus tard, nous lui rendîmes la liberté. Nous nous formâmes en colonne pour attendre de pied ferme l'autre détachement ennemi, quand un sous-officier vint m'annoncer que loin de sortir de Krasnopol à notre rencontre, les Russes ayant entendu le signal de notre succès, se barricadaient dans les granges, tandis que les Cosaques fuyaient à toute bride.»

«Attaquer de l'infanterie retranchée n'était pas notre affaire, et d'ailleurs, il fallait atteindre au plus vîte la hauteur de Cudnow où l'ennemi avait de l'infanterie et du canon, gagner les environs de Zastaw et de Zytomierz, et s'emparer du grand chemin qui mène de Nowogrod-Wolynski à Ostrog, tout cela, pour ne pas être réduits à suivre la rive droite de la Sluzca, endroit marécageux et divergeant de plus en plus de notre but. Nous chargeâmes donc sur des chariots deux cent trente carabines, autant de gibernes et de briquets. Nous répétâmes trois fois *gloire à Dieu*, en signe de reconnaissance envers l'éternel, et nous filâmes. Vous vous souvenez que nous dûmes à l'impétuosité de no-

tre charge, de n'avoir eu que Rosołowski seul de blessé de deux coups de feu ; neuf autres des nôtres, reçurent des coups de baïonnette. Seize chevaux, entre autres ceux de Pilchowski et de Czaykowski, furent blessés. Nous donnâmes aux Moscovites quatre-vingts florins, en leur recommandant d'aller boire à notre santé, au cabaret de Moloszki ; mais aucun n'en eut la force, car un officier, trois soldats et les tambours exceptés, pas un homme n'en réchappa. »

« Vous souvenez-vous que de Krasnopol ou plutôt de Moroszki, nous nous portâmes droit sur Cudnow? puis dans la nuit, nous nous portâmes brusquement vers Lubar ; nous longeâmes rapidement cette ville, et le lendemain nous fûmes à Miropol. Je garde avec vous le pénible souvenir de ce séjour, et je ne renouvelerais plus d'inutiles plaintes, si je ne croyais devoir proclamer la honte de ceux qui se sont rendus coupables d'incivisme. Vous vous souvenez, que le propriétaire de Miropol nous déclara qu'il voulait voir ses domaines purs de rebelles, et nous menaça de découvrir notre retraite aux Moscovites. Vous savez qu'il ne dut son salut qu'à votre clémence, et que je vous demandai moi-même, la grâce d'un misérable qui ne pouvait que s'avilir sans nous nuire. Après une marche de quelques heures, nous suivions la rive droite de la Słuzca ; cinq heures après, M. de Miropol reçut chez lui le général russe qu'il avait tant désiré. Il s'entend qu'il se fit auprès de lui un mérite de la manière dont il nous avait traités, mais plus tard, il se trouva dans la nécessité de se justifier devant ses compatriotes, d'une conduite aussi infâme, et alors il feignit de nous avoir pris pour des Cosaques du Don, n'ayant pu supposer, disait-il, que des troupes insurrectionnelles, fussent aussi bien disciplinées ; et pourtant le scélérat connaissait la plupart de nos officiers et leur avait parlé. »

« En passant par Ulcho, nous désarmâmes l'escorte d'un convoi de mortiers d'églises, pillés dans les mai-

-sons de Dieu. Deux jours après avoir quitté Miropol, nous repassâmes sur la rive gauche de la Sluzca, à quelques pas de Baranowka. Je fis détruire le pont et les bacs, afin de suspendre la poursuite des détachemens envoyés sur nos traces, à l'instigation du propriétaire de Miropol. A cinquante toises de Baranowka, nous faisions la soupe, lorsque j'aperçus de l'autre côté de la Sluzca, l'ennemi qui n'avait osé nous attaquer durant la nuit; nous terminâmes tranquillement notre repas, sûrs que nous étions, qu'il ne pouvait lui venir de bacs que dans six heures, et que pour s'en passer, il était forcé de faire un détour par Rogaczew. Lorsque nous fûmes en marche, j'appris que les Russes saccageaient la maison du respectable citoyen Meyzer; malheureusement nos heures étaient comptées, et pressés d'atteindre le chemin de Nowogrod, avant que l'ennemi pût l'occuper, nous eûmes la douleur de ne pouvoir venger le patriotisme ni punir le brigandage. »

« Le 18, nous traversâmes la route dont nous venons de parler en devançant les Moscovites sur celle d'Ostrog, et pour prix de nos marches rapides, nous nous emparâmes d'un transport de poudre et de projectiles. Nous jetâmes dans le lac de Kilkiiow quarante-neuf chariots de munitions et nous n'en gardâmes pour notre usage que deux bârils. Nous enlevâmes sur la même route, 110 chariots de rations et d'avoine récemment expédiés de Nowogrod-Wolynski à l'armée du feld-maréchal; les chevaux d'attelage, au nombre de 231, remontèrent notre cavalerie; les vivres furent distribués aux habitans du pays » . . . . . .

. . . .

« Nous commençions à nous enfoncer dans les forêts; dèslors nos courses devinrent moins rapides, nos veillées moins pénibles; nous retrempâmes notre vigueur pour l'user à de nouveaux exploits. Luck était trop à gauche, pour nous menacer; nous entrions dans la fourche de deux rivières; à notre droite, était

les chevaux ennemis se pressèrent sur le pont ; les premiers se rangeaient déjà en-deçà du fossé et les *hourras* retentissaient toujours. Aussitôt la forêt répéta *Gloire à Dieu!* et nos lances culbutèrent nos adversaires dans le fossé. *Spasayties rabiata! Sauve qui peut!* s'écria Peters, puis donnant l'exemple, il s'élança sur le pont encombré de cavaliers, perça la masse des fuyards et disparut à bride abattue; les officiers imitèrent le colonel; les martyrs de l'esclavage, jonchèrent de leurs cadavres le fossé, la plaine, ou trouvèrent dans les flots du Rucz un repos éternel. Quarante-huit soldats avec leurs brigadiers et un capitaine, furent faits prisonniers; les autres se fièrent à l'agilité de leurs chevaux. »

« Il nous était facile d'atteindre les fuyards et de les massacrer; mais en nous attachant aux traces de Peters, nous nous serions encore éloignés de notre but; nous les poursuivîmes toutefois à quelques centaines de toises au-delà du village et ayant reconquis nos fourgons, nous vîmes avec douleur et désespoir, nos jeunes héros étendus çà et là garottés et impitoyablement mutilés à coups de sabre par les sbires de Peters et probablement par Peters lui-même, car un misérable qui sur le champ d'honneur n'ose regarder en face son ennemi, est capable de toutes les lâchetés. Vous souvenez-vous de ces deux élèves acculés entre un bâtiment et le cimetière, dont l'un dormait d'un sommeil éternel aux pieds de son camarade, tandis que celui-ci armé d'un fusil, renversait tous ceux qui osaient l'approcher et de son corps couvrait le cadavre chéri?.. Nous enterrâmes le mort sous le mur qu'il avait rougi de son généreux sang, et avec nos sabres nous jetâmes un peu de terre sur ses dépouilles sacrées. Dix enfans qui nous avaient suivis à la course, furent enlevés par les Russes et six autres délivrés. »

Afin de justifier sa honteuse déroute, Peters fit courir le bruit que nous étions dix mille; cette fable nous devint par la suite très-favorable. La ligne de la

grande armée czarienne s'étendait depuis Luck par Torczyn, Wlodzimierz, Korytnice, Lubom, Opalin, jusqu'à Wlodawa et au-delà, le long du Bug. La ville de Kowel située le plus près de notre gauche, était garnie d'infanterie et de canons; nous atteignions Dombrownica. Les positions de l'armée stationnée sur le Bug m'étaient bien connues; je connaissais tous les obstacles que nous avions à vaincre pour pénétrer dans le royaume, mais rien n'était au-dessus de vos forces et votre courage égalait votre patriotisme. Mes émissaires me firent savoir à Dombrownica, que la fausse estimation qu'avait faite Peters de nos forces, avait mis Kowel en émoi; pour en tirer parti, après un repos de vingt-quatre heures nous passâmes sur la rive gauche du Horyn, en annonçant partout que nous n'étions que l'avant-garde de l'insurrection. De Bereznica et de Wlodzimierzce, nous allâmes à Rafalowka où nous ralliâmes quelques cavaliers et quatre-vingts fantassins, tristes débris de la bande d'Olizar. Là nous passâmes sur la rive gauche du Styr en faisant mine d'en vouloir à Kowel.

Je crus devoir me débarrasser des prisonniers et je les renvoyai par eau à Pinsk, contrée où leurs aveux ne pouvaient pas nous nuire. En passant, nous rasâmes la tête à un espion, et nous en pendîmes deux autres surpris au pillage. Aux environs de Hulewicz, nous apprîmes que la force armée de Kowel détruisait les ponts, barricadait les rues et couronnait les hauteurs d'artillerie. De pareilles précautions me firent penser que la garnison forte de deux mille hommes, ignorait notre impuissance et qu'invoquant dans sa détresse l'appui des troupes qui garnissaient la ligne du Bug, elle nous en livrerait involontairement l'accès. En conséquence, nous marchions lentement, afin de lui laisser le temps d'attirer à elle les forces qui gardaient la frontière; nous passâmes par Turye entre Kowel et Niesohosze; nous enlevâmes le poste et nous arrêtâmes le courrier de Diebitsch. Au-delà de Turye,

nous commençâmes à nous diriger plus à gauche, toujours autour de Kowel, en confirmant les Russes dans leur erreur au sujet de nos forces et de nos intentions; mais ayant reçu l'avis du mouvement de leurs troupes sur le Bug, nous tournâmes brusquement à droite.»

«Nous nous croisâmes avec une colonne ennemie non loin de Macieiowice; nous passâmes à côté d'elle, les lances inclinées; nous filâmes le long de Lubom en la laissant sur notre gauche. Les bagages russes qui étaient à Lubom auraient pu nous paraître de bonne prise, mais n'ayant pas de temps à perdre, nous biaisâmes une fois encore à gauche au-delà du bourg, nous évitâmes les troupes qui venaient d'Opalin, les escadrons de hussards étendus entre les lacs de Stàczek; puis d'un saut, nous nous jetâmes dans Przewoz sur le Bug, à un demi-mille de Dorohusk. Nous trouvâmes là des bacs; la cavalerie s'arrêta sur le bord de la rivière, l'infanterie se porta dans les rues et les védettes se répandirent sur les hauteurs pour nous prévenir de l'apparition de l'ennemi, qui d'un instant à l'autre pouvait se raviser et retourner sur ses pas, mais comme nous avions pendant toute la nuit marché dans un sens opposé, il se trouva trop loin de nous pour être tenté de nous joindre. Le premier escadron se précipita dans le Bug et traversa la rivière à la nage; en attendant, les embarcations furent préparées, et le reste de la cavalerie, les bagages et l'infanterie abordèrent la rive gauche.»

«Une joie nouvelle rayonna sur vos fronts; vous répondiez avec transport aux cris d'allégresse que poussait le royaume; moi seul, isolé au milieu de tant d'êtres heureux, sombre et préoccupé, impénétrable comme le marbre que n'amollit pas la rosée du matin, je dévorais en secret ma douleur et mes pressentimens. C'est que j'avais lu les dépêches de Diebitsch et que je ne pouvais plus ignorer les revers de notre armée. Le quartier-général du feld-maréchal était à Pultusk; vous, vous ne vous en doutiez pas

encore et il vous était permis de vous bercer de vagues espérances. Nous détruisîmes les embarcations, puis nous poussâmes des reconnaissances sur Krasnystaw, Zamosc et Chrubieszow. Nous passâmes la nuit à Wola-Czerniechowska à la hauteur de Chelm; de là j'expédiai des espions aux alentours de Zamosc, et après une halte de dix-huit heures, nous reprîmes notre chemin. On me fit savoir qu'un détachement de hussards ennemis venait de passer le Bug sur nos traces; je le fis observer et je reconnus qu'il rôdait autour de nous, pour avertir de nos mouvemens le général Rudiger. J'appris aussi que Krasniczyn, Woyslawice, Uchanie et Jaroslawice étaient occupés par les troupes de ce général. Il ne nous restait donc pour gagner Zamosc que le chemin de Chrubieszow, chemin d'ailleurs très-long et que pouvait nous disputer l'ennemi établi à Jaroslawice, ou bien Kayzarow maître de Wlodzimierz. »

Uchanie, point central de nos manœuvres était au pouvoir de la cavalerie russe, et en moins d'une demi-heure, pouvait obtenir des renforts de Woyslawice; mais comme ses abords étaient moins difficiles que ceux de Hrubieszow, comme le chemin était plus court et qu'il fallait après tout faire une trouée quelque part, je me décidai pour cet endroit. Nos guides avaient l'ordre de nous conduire à Hrubieszow, et ce ne fut que le soir que nous nous rejetâmes sur Uchanie. A deux milles d'Uchanie, je vous fis part de mes projets. Le chemin de Chelm à Uchanie que nous suivions traverse une forêt qui se termine à quelques centaines de toises de la ville. Le camp ennemi était assis sur une hauteur près du chemin de Woyslawice; nos guides ne connaissant pas la position des Russes et leurs feux étant éteints, je m'adressai à un forestier que je savais demeurer aux environs; il nous indiqua aussitôt le chemin qui conduisait au camp moscovite. A notre approche une védette placée à quelque distance de la maison du forestier se replia sans tirer,

sur un poste avancé que j'aperçus. Nous nous avançâmes en silence pour ne pas donner l'éveil; deux des nôtres abordèrent le poste ennemi à la faveur des ténèbres et en se servant de la langue russe; puis tous ensemble disparurent. Pour ne pas nous laisser devancer et frapper avant que l'alarme pût se répandre, nous partîmes au trot, puis nous franchîmes un pont étroit et nous nous formâmes vite et sans bruit.»

Nos blessés, nos fourgons et nos chevaux de réserve restèrent près du chemin sous la protection de l'infanterie et d'un escadron; deux escadrons fondirent sur le camp russe. Il s'agissait cependant de le trouver, car vous savez que par négligence, le sous-officier Wielobyski venait de lâcher le forestier qui profitant des ténèbres, s'était enfui à toutes jambes. Quoique incertains, nous marchions toujours sans entendre de détonations; je commandai halte et ayant fait quelques pas en avant, je trouvai la bandière du camp russe; à l'instant même deux cavaliers s'y réfugiaient au galop; je jetai le premier à bas de son cheval et l'autre tomba également sous les coups d'un des nôtres. Tout cela se fit sans bruit.»

« Je revins à vous et pour jeter l'épouvante dans le camp ennemi, je criai à gorge déployée, *régiment en avant! Au Galop*, Les cris de *Gloire à Dieu* réveillèrent en sursaut les Russes pour les replonger dans le sommeil de la mort. Leurs chevaux se dispersèrent sans emporter un seul cavalier. Les hommes se défendirent à pied en déchargeant sur nous leurs carabines et bien qu'ils fussent trop nombreux pour être tous frappés à la fois, chacun eut son tour, et presque tous furent passés au fil de nos lances. J'arrêtai le colonel-commandant dans sa propre tente; il voulut s'évader, mais une balle dans la cuisse et un bon coup de lance dans le flanc le retinrent. On m'amena en même temps plusieurs officiers; nous étions disposés à les bien traiter; mais l'un d'eux ayant tiré à bout portant

sur Czaykowski qui lui avait sauvé la vie ; tous furent massacrés sans pitié. »

« Je parcourais le camp dans tous les sens et voyant que la boucherie allait cesser, tout en choisissant un endroit convenable au ralliement de nos cavaliers, je balançais entre le devoir de les réunir au plus vite et le désir de rendre la victoire complète, lorsque j'entendis un bruit confus d'armes et de chevaux du côté d'Uchanie; je rappelai les nôtrés à l'ordre, j'envoyai chercher l'escadron de réserve ; puis ayant pris avec moi huit cavaliers et Ostaszewski l'aîné, je m'avançai à la reconnaissance de nos nouveaux adversaires. Ma petite escorte entrait de front dans une petite rue flanquée d'enclos, et la barrait presque dans toute sa largeur; je laissai approcher la profonde colonne de cavalerie que je voyais devant nous et j'entends distinctement commander en langue russe, *quatrième régiment d'Ural en avant !* Dans les ténèbres et en un lieu étroit, il suffit de culbuter la première section d'une colonne de cavalerie de quelque profondeur qu'elle soit, pour que le reste renversé l'un sur l'autre prenne l'épouvante et s'enfuie. M'étant approché à quinze pas de la tête de colonne des Cosaques, je fondis sur eux avec six lances et deux sabres. Le régiment écrasé et refoulé par son propre poids et la puissance de la terreur, se rua en arrière et nous livra passage. »

« Comme il fallait cependant que je retournasse auprès de nos escadrons, je recommandai à Ostaszewski de tenir l'ennemi en respect et d'empêcher surtout qu'il ne débouchât dans la plaine. Étant revenu au camp, je n'y trouvai pas encore l'escadron de réserve; car vous savez qu'une patrouille russe s'étant embarrassée dans ses rangs, il était occupé. Vous vous souvenez comment le régiment de Cosaques revenu à la charge fut poursuivi la lance dans les reins, d'un bout de la ville à l'autre; ses pertes furent considérables; il compta parmi ses morts son colonel-

commandant renversé d'un coup de lance par Alfred de Czartorya, et un capitaine.

« En quittant le champ de bataille, nous comptions parmi nos prisonniers cent treize chasseurs de Sivir avec leur colonel Bogdanow. Nous trouvâmes dans les papiers de ce dernier, l'ordre du général Lewaszow de nous battre à tout prix et de nous envoyer à Zytomierz enchaînés comme des brigands et bien gardés. Je dis en riant au colonel, que la forteresse de Zamosc située à trois milles de son camp, nous offrait à tous un gîte plus commode que celui qu'on nous préparait à Zytomierz. Nous mîmes le feu aux baraques et nous partîmes ; quatorze des nôtres portaient des gibernes prises sur des officiers ennemis et le feu consuma les trophées dont nous ne pûmes nous charger. »

« Le jour commençait à poindre; les Cosaques répandus sur les hauteurs examinaient notre position. Notre infanterie ayant l'ordre d'occuper la rue principale et de défendre la traversière par où nous devions passer, fit feu sur une patrouille de hussards qui venait de Horodlo; elle la repoussa et après nous avoir fait place, elle fut elle-même reconduite dans la plaine et couverte par l'arrière-garde. Nous marchions sur Grabowiec ayant devant et derrière nous une nuée de Cosaques qui espéraient retarder nos progrès jusqu'à l'arrivée de la cavalerie et de l'artillerie envoyées de Woyslawice avec l'ordre de nous barrer le passage. A Grabowiec, ils se formèrent près du défilé par où nous devions passer; mais culbutés presque sans résistance, ils nous livrèrent le chemin, se jetèrent à gauche, rejoignirent la masse et de concert avec elle, harcelèrent continuellement notre arrière-garde. Les pelotons de Pilchowski et de Domaradzki essuyaient leur feu alternativement et avec un sang-froid admirable. Nos chevaux épuisés par une marche de vingt heures avaient besoin d'un peu de repos, et afin de leur en procurer, je résolus de dégoûter les Cosaques de leur poursuite. Je fis avan-

cer le demi-escadron composé de chevaux frais et vigoureux, et le mariant à l'arrière-garde je laissai approcher les Cosaques, puis je les chargeai brusquement et les mis en déroute, après quoi ils ne reparurent plus. »

« J'expédiai au gouverneur de Zamosc Jean Osmicinski avec le rapport de nos marches et de nos combats. Il y trouva le général Chrzanowski, qui sur de faux bruits répandus sur notre défaite s'était quelque temps auparavant disposé à nous porter secours. Nous aperçûmes enfin les védettes polonaises à mille pas des contre-escarpes ; les colonnes d'infanterie et les krakus nous saluèrent de mille acclamations ; ah ! que cet accent national était doux à entendre ! Quelle joie nous éprouvâmes à la vue de nos couleurs et de nos aigles ! Nous répondîmes comme de coutume par un triple *gloire à Dieu.* »

« Ainsi nous terminâmes en quatre semaines une marche de cent trente-deux milles à travers les camps et les armées de nos oppresseurs. Tant de succès ne nous coutèrent que deux morts et vingt-huit blessés qui tous furent guéris par la suite. »

Nous verrons dans la suite les mêmes Volhyniens partager le sort de l'armée du royaume, et briller partout par un bonheur et une audace qui tenaient du prodige.

LIVRE VIII.

LITHUANIE. — ORIGINE. — INSURRECTION

1815 — 1er Avril 1831.

Origine de la Lithuanie. — Première alliance avec la Pologne. — Gedymin. — Olgerd. — Kieystut. — Le christianisme pénètre en Lithuanie. — Ladislas Jagello grand-duc lithuanien épouse Edwige reine de Pologne et consomme la fusion des deux peuples. — Le christianisme est imposé aux Lithuaniens. — Les ennemis de la Pologne se liguent contre Jagello et gagnent son cousin Witold. — Witold trahit les chevaliers teutoniques, et obtient la couronne ducale. — Ses conquêtes — Mort de Ladislas Jagello. — Ses fils, Ladislas et Casimir lui succèdent, l'un en Pologne, l'autre en Lithuanie. — Dissensions des deux peuples. — Les rois Albert et Alexandre. — La Lithuanie éprouve des revers et réclame l'appui des Polonais — Sigismond le vieux. — Sigismond Auguste. — Union de 1569. — Les rois électifs. — Les trois partages. — Les légions — Campagne de 1812. — Le czar Alexandre promet une constitution aux Lithuaniens. — Restauration. — Tyrannie. — La Lithuanie depuis 1815. — En 1817 la noblesse demande l'abolition du servage. — Philarètes et Philomates. — Nowosilcow. — Inquisition. — Le czar Nicolas. — Recrutement. — Déportations. — Révolution de novembre. — Insurrection. — Diebitsch à Wilna. — Comité central de Wilna. — Mission de Grotkowski. — Insurrection de la Samogitie. — Staniewicz. — Insurrection de Rossienie, de Telsze, de Szawle. — Combat de Plemborg. — Prise de Rossienie. — Polonga prise et reprise.

Au milieu du XIIe siècle, une peuplade barbare logée entre le Niemen et la Dzwina, séparait la Pologne de la Moscovie et subissait l'influence, sinon le joug de cette dernière. Étrangère à la race slavone dont elle était cernée, au christianisme qu'elle abhorrait autant par instinct que par fanatisme, à la civilisation qu'elle connaissait à peine de nom, elle errait au sein des

vastes solitudes qui lui étaient issues en partage, en rêvant le carnage et la béatitude éternelle, comme nous rêvons la gloire et la liberté.

Les Lithuaniens (car c'est d'eux que nous parlons) adoraient un Dieu *Wis-gït, qui sait tout;* lui élevaient des autels sur les bords des fontaines et au fond des forêts, en lui associant, à l'instar des anciens, une multitude de divinités secondaires. Perkunas, Swintoroh et Kupala, Dieux de la foudre, de la guerre et de l'amour, marchaient en tête de la cohorte céleste, et demandaient pour victimes, des prisonniers et des captives. Le suprême Pontife nommé Krywe-Kryweyto, contrebalançait le pouvoir du prince, servait au peuple d'interprète auprès de l'invisible qui savait tout, commandait aux élémens et conjurait le courroux des cieux.

Le lithuanien était féroce, sobre et pauvre, comme tous les peuples nomades. La guerre était son métier, le butin ses richesses. La rage sanguinaire des chevaliers teutoniques, les plus acharnés des ennemis de la Lithuanie, ne contribua pas peu à lui rendre odieuse une foi qui pour apôtres ne semblait avoir que des moines bigrands. Les derniers des Piasts, alarmés de la puissance des Lithuaniens récemment soustraits au joug moscovite, avaient invoqué l'appui de ces nouveaux conquérants de la Prusse; mais ils ne tardèrent pas à s'en repentir, et voyant que la perfidie de leurs alliés était plus redoutable que la turbulence de leurs ennemis, ils rompirent avec les chevaliers et s'unirent aux Païens pour les combattre. Ladislas Lokietek, roi de Pologne, conclut une alliance offensive et défensive avec Giedymin, Grand-Duc lithuanien, et pour sceller le traité des deux puissances, l'héritier de la couronne des Piasts, épousa Anne Aldona, fille du prince païen.

Les chevaliers teutoniques frémirent à l'aspect de l'orage qui menaçait leur ordre, et prirent des mesures extrêmes pour résister à la coalition. Giedymin,

loyal et vaillant allié, les combattit constamment, et périt au siège de Wielona, en emportant dans sa tombe les regrets de son peuple et le nom d'un héros. La Lithuanie lui doit les premiers rayons de sa civilisation, et une alliance qui la plaça au rang des puissances européennes, l'initia bientôt aux mystères du christianisme, et la rendit forte contre l'ambition des chevaliers teutoniques, et la rapacité déjà croissante des Czars.

A Giedymin, succéda son fils Olgerd. Dévoré par la passion de la gloire et des conquêtes, le Grand-Duc recula les limites de sa patrie jusqu'aux rives de la Mer-Noire, imposa un dur vasselage aux peuplades de la Crimée, à Pskow et à Nowogrod la Grande, traversa en vainqueur les steppes de la Moscovie, et planta ses étendards sous les murs de Moscou. Pendant qu'Olgerd faisait retentir l'Orient de son nom et de ses exploits, son frère Kieystut, prince d'une bravoure non moins renommée, ébranlait les autels des chevaliers, et tenait en respect la sémillante Pologne. La Lithuanie croissait en puissance et en lumières; mais le christianisme envahissait les temples du Dieu qui savait tout. Cent ans avant Olgerd, Mindowe descendant de Ryngold, fondateur du Grand-Duché, avait reçu le baptême; mais bientôt dégoûté du despotisme ultramontain, il était revenu à ses idoles et s'en était bien trouvé. Depuis, les princes avaient toléré les missionnaires et les conversions, sans les autoriser; et par cet esprit de propagande et de persévérance, qui rendit le christianisme si célèbre et si redoutable, la Lithuanie ne tarda pas à s'attacher à ses dogmes et à subir son joug. Entouré de toutes parts de chrétiens, ce peuple, simple et impressionnable, adopta facilement leurs croyances, et les idoles des barbares, plus généreuses et plus tolérantes que les idoles des Européens, virent sans envie et sans haine, des étrangers s'introduire dans leur domaine.

Ladislas Jagello, venait d'hériter du sceptre et de la

gloire de son père Olgerd. La séduisante Hedwige, fille de Louis successeur de Casimir, occupait le trône des Piasts, et demandait à ses sujets un époux et un roi. Il est remarquable qu'à-peu-près à la même époque, l'Aragon épousait la Castille dans les personnes de Ferdinand et d'Isabelle, pour enfanter la gigantesque Espagne, bientôt maîtresse des deux Mondes. De même, l'union de la Lithuanie et de la Pologne allait créer au nord de l'Europe, une puissance sans rivale. Dans l'un et l'autre pays, même soif de gloire et de conquêtes, même fureur de propagande religieuse; aux Antipodes, domptés par les Colomb, les Kortez et les Pizarro, on égorge 10,000,000 d'hommes pour en convertir 10,000; dans les forêts lithuaniennes, des apôtres cuirassés baptisent le sabre à la main. Partout le papisme survivant à sa mission, désole et ensanglante le globe.

Hedwige, alliait la piété au patriotisme; quoique éprise du prince Guillaume d'Autriche, elle crut devoir le sacrifier au barbu Jagello qui, en échange de sa main, jetait aux pieds de la reine ses états et ses Dieux. Ainsi fut consommée cette fameuse alliance, qui réunissant deux couronnes sur la tête des rois de Pologne, éleva une barrière long-temps infranchissable pour les barbares hyperboréens et les Musulmans. Une providence conservatrice semblait couvrir l'Occident tout chaud alors de la flamme des auto-dafés, déchiré par de vieilles luttes et abruti par l'asservissement de l'intelligence; plus que jamais, l'Europe absorbée par le travail de l'enfantement d'un nouvel avenir, avait besoin d'une égide à la faveur de laquelle, elle pût élaborer paisiblement ses principes de vie, développer son génie et essayer ses forces. La Pologne se plaça à son avant-garde et s'imposa cette tache glorieuse; l'Europe, être abstrait et encore dans les langes, n'était pas capable d'apprécier tant de dévouement; mais l'histoire et l'amour de la liberté qui vinrent après elle, lui ont rendu jus-

tice. La première en a gardé le souvenir et l'autre en a estimé la valeur.

Comme toutes les réformes d'alors, l'introduction des lois du christianisme en Lithuanie commença par la violence. On ordonna aux Lithuaniens d'être chrétiens; On précipita des bandes de sauvages dans les flots pour les purifier; on les baptisa par famille, par horde, par province; on donnait le même nom à 10,000 hommes, et on les croyait convertis. Mais aussitôt qu'ils pouvaient se soustraire à la vigilance de leurs tyrans, ils revenaient à leurs idoles et avec d'autant plus d'empressement et d'opiniâtreté, que l'esprit de nationalité se mêlait à la superstition. Si on eût permis au christianisme de suivre la voie de persuasion et de douceur, qui jusqu'alors lui avait ouvert tant de réduits, il eût pris racine en Lithuanie et y eût effacé peu-à-peu jusqu'aux traces de l'idolâtrie; en employant au contraire des mesures sanguinaires pour le propager, on en fit un emblême de tyrannie et d'exécration; si bien qu'aujourd'hui encore, on trouve dans certaines provinces de ce pays, des rites, des croyances et un culte qui tiennent de l'ancien paganisme.

Cependant, l'ordre Teutonique, la Moscovie, les Musulmans et l'empereur Sigismond, voyaient avec inquiétude et effroi se former une puissance qui, par sa position, son étendue et sa vigueur, était appelée à traverser leurs desseins et leurs espérances. Ils sentaient que toute sa sève consistait dans l'union de deux peuples, dont les intérêts étaient les mêmes, et qui ne s'étaient long-temps fait la guerre que par fanatisme et par ignorance. Ils en conclurent que le seul moyen d'abattre le colosse naissant, était de semer la discorde parmi ses membres à peine assemblés. Jagello avait un cousin, brave et ambitieux, avide de gloire et de puissance, espèce de renégat sans foi ni patrie, mais généreux, superbe et galant : c'était Witold. Les ennemis de la Pologne, comptant sur

son caractère, s'étaient emparés de son cœur et de son glaive, et avaient habillement excité sa jalousie contre le roi. Furieux et léger, Witold se donna corps et âme aux chevaliers teutoniques, mais bientôt désenchanté de cette honteuse alliance, il demanda et obtint pour prix de son repentir, la couronne Ducale, vendit les moines à Jagello, comme il avait vendu Jagello aux moines; s'empara de leurs places fortes par ruses ou par violence, se mit à la tête de ses nouveaux sujets, battit les Tartares et les Moscovites, appesantit son bras sur le nord de l'Orient, et surpassa en renommée son père Kieystut. Ainsi, la Pologne mariée à la Lithuanie, étendit son sceptre sur Kiiow, l'Ukraine, les rives de la Mer-Noire et sur toutes les peuplades moscovites jusqu'à Nowogrod. Les républiques septentrionales même, jusqu'alors indomptables, se soumirent à Witold. Réconcilié avec ce héros, Jagello abattit d'un coup, les cent têtes de l'hydre teutonique, en faisant mordre la poussière à 60,000 chevaliers, aux portes de Grunwald et de Tannenberg.

Les conquêtes des Lithuaniens redoublèrent les alarmes de l'empereur d'Allemagne. De nouveau confiant dans l'ambition et l'inconstance de Witold, Sigismond promet de le reconnaître roi indépendant, comme si un conquérant absolu et redouté, avait besoin de l'aveu d'un souverain étranger pour conserver ou usurper le sceptre; mais telle était la vanité du prince lithuanien, que sans les efforts du fameux Zbigniew Olesnicki, évêque de Cracovie, le Grand-Duché, érigé en royaume sous la tutelle de Witold, eût-été pour jamais séparé de la Pologne. Deux puissances faites pour s'entr'aider et servir toutes deux de bouclier à l'Europe, fussent devenues l'une après l'autre la proie des barbares ou des conquérans. L'hétérogénéité des races, la différence des mœurs, et d'après les idées du temps, la divergence des intérêts des deux pays, favorisaient singulièrement les machi-

tation, dans l'espoir de s'arroger la souveraineté du Grand-Duché; l'autre, alarmé des dangers de la république, réclamait l'union. Le premier était plus populaire, l'autre plus puissant; d'ailleurs les plus grands obstacles étaient écartés, les lumières et les croyances du royaume avaient pénétré dans toute la Lithuanie; ceux des grands, qui ne pouvaient espérer de faire la loi au Grand-Duché indépendant, préféraient l'autorité des diètes et du roi à l'absolutisme de quelques oligarques. La moyenne et la petite noblesse pensaient également qu'il valait mieux être électeur et éligible comme Polonais, qu'esclave comme Lithuanien; bref, hors les puissants seigneurs et leurs immenses cortèges, la Lithuanie se prêtait en général aux vues du roi; mais pour mettre un terme aux indécisions, il fallut qu'une grande secousse extérieure en rendît la nécessité évidente.

Les chevaliers liwoniens, menacés de la vengeance de Sigismond Auguste, qu'ils avaient offensé dans la personne de son parent l'archevêque de Riga, se soumirent à la Pologne sans tirer l'épée. Le Czar Ivan, jaloux de la considération dont jouissait la république, et de la terreur qu'inspiraient ses grands capitaines, déclara la guerre à Sigismond, envahit la Liwonie, la Lithuanie et assiégea Polock. Alors, comme lors de tous les débordemens des barbares orientaux, le Grand-Duché se trouvant exposé le premier, implora l'appui du royaume; mais le royaume devenu calculateur et habile par expérience, crut devoir profiter de l'extrémité où se trouvait la Lithuanie, pour en obtenir une incorporation depuis si longtemps et si ardemment désirée en vain. La mort subite de Nicolas Radziwill, coryphée de l'opposition, laissait la faction des Magnats, toujours ennemis de l'union, sans chef; les Lithuaniens, serrés de près par les Moscovites et les Tartares, ne croyant pouvoir acheter trop cher le secours des Polonais, consentirent à tout ce qu'on leur demandait. Le roi, les Czartoryski, les Ostrogski l'emportèrent.

Il fut convenu dans la diète générale convoquée à Lublin, que les deux peuples confondus, et assujettis aux mêmes lois*, formeraient désormais une république indivisible, représentée par le même roi et la même diète. Les assemblées nationales devaient tenir leurs séances à Varsovie, capitale de la Mazowie située à peu-près au centre des deux pays. Malgré cette décision digne de deux grands peuples et d'un roi sage et législateur, on distingua toujours deux armées, deux trésors, deux codes judiciaires, deux puissances politiques et deux systèmes sociaux. Pour être exact, il faut considérer la Pologne d'alors comme république oligarchique fédérative. Au reste, cette fusion de deux nations, désormais indissoluble, fut le plus beau monument de patriotisme et de pénétration qu'ait pu léguer au pays le dernier des Jagellons.

La dynastie expira en effet dans sa personne, et la république ajouta aux formes déjà très démocratiques de son gouvernement, une espèce de charte appelée *Pacta conventa*, qui en limitant l'autorité royale et en lui imposant des devoirs ordinairement très pénibles à remplir, la réduisit presqu'à un vain titre et reversa la souveraineté sur la diète, menée elle-même par les oligarques. A l'histoire de la république, de démontrer comment un peuple qui ne connut jamais la féodalité proprement dite, tomba par violation de ses lois organiques dans le servage; comment la nécessité d'entretenir une masse innombrable et permanente de cavalerie contre les incursions des Hyperboréens, des Tartares et des Musulmans, engendra un peuple libre parce qu'il était armé, au sein d'un peuple plutôt maltraité qu'esclave parce qu'il ne l'était pas; comment celui qui se battait toute sa vie ne pouvait pas cultiver la terre, et comment celui qui la cultivait était forcé de la cultiver pour deux; voilà ce qu'en Occident on appelle la glèbe, et ce qui en Pologne n'a pas de nom, parce qu'aucune loi écrite

ne le tolérait. A l'histoire de la république, de rappeler comment ces 4 à 500,000 cavaliers, portant leurs parchemins, leurs droits et leur liberté dans les fourreaux de leurs sabres, se battaient, élisaient leurs députés et leur roi, s'appelaient citoyens et Polonais, pour ceux qui n'avaient ni sabre ni cheval. A l'histoire de la république, de démontrer comment ce camp perpétuel appelé noblesse par les ignorans occidentaux, abusa nécessairement d'une liberté qui n'était pas partagée par tous, finit par s'entr'égorger, ou qui pis est, par se vendre à quelques ambitieux magnats, qui eux mêmes se vendirent à l'étranger; alors, et alors seulement, parut une véritable aristocratie, c'est-à-dire une corporation introduite par les rois et les conquérans, nécessaire à tous et abhorrée de tous, comme une sentine dans un vaisseau empesté.

Là finit la loi et commence la violence. Le reste des annales de la Pologne n'est plus qu'une lutte continuelle de la nation contre l'étranger et l'aristocratie, et au milieu de cette anarchie de deux siècles, on est forcé d'admirer un peuple déchiré par les factions et toujours aux prises avec ses injustes voisins, ne pas oublier un seul instant sa grande mission politique, quitter en foule les plaines ensanglantées de Wola pour voler au-devant des Moscovites, des Sibériens, des Zaporogs, des Tartares, des Sudermans, des Osmanlis, abriter l'Europe contre toutes les hordes de l'Asie et oublier qu'il est sacrifié, pour se souvenir qu'il est rédempteur. C'est à la même histoire, de redire les époques et les règnes de Henri de Valois, de l'immortel Batory, de l'obstiné et pusillanime Sigismond, de son vaillant fils Ladislas; à elle de verser quelques larmes sur la décadence de la plus puissante république du siècle, de dépeindre le malheureux Casimir, les horreurs de l'Aristocratie devenue insolente et tyrannique; la redoutable vengeance des bandes de Chmielnicki, les invasions suédoises et l'héroïsme des Czarnecki et

des Ghodkiewicz. Tout cela est étranger à notre sujet; il nous suffit de savoir que depuis l'union de 1569, partout et toujours la Lithuanie partagea la gloire, les revers, la liberté et les destinées du royaume. Ses héros furent les héros de la république, son sang et ses trésors furent prodigués en commun; et si une légère teinte d'orientalisme et de barbarie d'une part, d'orgueil et de catholicisme de l'autre brouillèrent quelque fois les deux races, le danger venait aussitôt, comme une providence tutélaire, les lier plus étroitement et les rappeler à leurs intérêts mutuels.

Ainsi toutes deux traversèrent les siècles et les orages jusqu'au règne de Sobiewski. L'empire, la Suède, la Moscovie et le Divan semblaient faire un dernier effort pour dévorer la Pologne; mais les progrès gigantesques de ce dernier donnaient de l'inquiétude aux autres, et en absorbant toute leur jalousie, ils procurèrent un instant de relâche aux Polonais. Il est avéré qu'en sauvant Vienne et la maison d'Autriche, la république immola ses intérêts aux intérêts de l'Europe. Comme roi de Pologne, Sobiewski a commis une erreur irréparable en affermissant Léopold sur son trône chancelant; comme européen, il a préservé l'humanité d'une grande calamité. On sait comment l'Europe paya ce service; on connait les trois partages. Réveillés par les catastrophes, les législateurs de 1788 demandèrent à la Lithuanie le sacrifice des priviléges auxquels elle tenait encore en dépit de tous les traités. Elle accorda tout ce qu'on réclamait d'elle; on se jura de part et d'autre amitié et concorde; mais ce fut le salut d'adieu. Une fois encore les deux peuples mêlèrent leur sang sur les mêmes champs de bataille, puis tous deux furent ensevelis dans la même tombe.

La République fut demembrée, et toute la Lithuanie échut en partage à la Czarine. Les ennemis de l'union, héritiers des antipathies des magnats du seizième siècle, ne crurent rien perdre au change; ils ne voyaient dans la Pologne qu'une rivale et se sou-

vaient peu de leur indépendance. Ils avaient entretenu avec soin le peuple dans un grossier abrutissement et par l'extension du rite grec, l'avaient rapproché des Moscovites. En général, les paysans lithuaniens tiennent par leur origine et leurs croyances aux Asiatiques; ils n'ont de commun avec les Slaves que la servitude, et leur idiôme diffère de tout ceux qu'on parle en Russie et en Pologne, en Bohême et en Moravie. Les ambitieux seigneurs de la faction oligarchique, visant à la couronne ducale, avaient perpétué dans les cœurs de leurs vassaux, une haine fanatique contre la Pologne; et lorsque la Russie s'appropria la Lithuanie, elle y trouva un parti tout fait, qui même n'avait pas peu contribué à ses succès. Comme cette faction avait toujours été en minorité, elle n'avait pas pu nuire beaucoup à la république durant l'indépendance, mais lorsqu'elle se sentit soutenue par la Russie, insolente comme toutes les factions victorieuses, elle fit comprendre à ses compatriotes, qu'il fallait se soumettre au joug sans murmurer, ou bien qu'ils auraient en elle une implacable persécutrice.

Ceux-là trahissaient ouvertement leur patrie et se vendaient de même; mais d'autres voulaient raisonner la trahison et la corruption, et tâchaient de trouver une cause nécessaire aux crimes les moins excusables. Ils justifiaient jusqu'aux brigandages de la Russie; ils soutenaient que l'origine et les croyances des Lithuaniens les rapprochaient plus des Moscovites que des Polonais; que l'union de 1569, avait été une conquête et non une alliance, et que par le dernier partage et son incorporation à l'Empire des Czars, le Grand-Duché ne faisait que recouvrer son indépendance. Ces argumens restaient sans réplique, attendu que ceux qui les faisaient, parlaient seuls; et comme ils se donnaient beaucoup de mouvement, ils familiarisaient peu-à-peu le pays avec ces sophismes et l'habituaient au joug; si bien que lorsqu'à la suite des triomphes de Bonaparte, la Pologne courut aux ar-

mes, les patriotes eurent à combattre dans le sein même de la Lithuanie, un parti fier de son nombre, de ses anciens et de ses nouveaux adeptes, de l'appui de la Russie et des grossières sympathies des serfs et des popes.

Cependant, l'institution des légions polonaises ouvrit à peine un asile aux pénates de la vieille république, que l'on vit la jeunesse lithuanienne rivaliser d'ardeur et de patriotisme avec les citoyens de la Grande et de la Petite Pologne. Alexandre, alarmé de cette disposition des esprits, met en jeu tous les ressorts de son astucieuse politique. Pour inspirer plus de confiance, il ne parle plus à la Lithuanie que par la bouche des Lithuaniens; Michel Oginski, Plater, Lubecki, Prozor, parcourent les provinces, forment à Wilna même, une espèce de franc-maçonnerie conservatrice, qui par son influence et ses ramifications, affermit partout l'autorité ébranlée du Czar et finit par désenchanter jusqu'à la *jeunesse*, cette classe (car c'en était une) si pure et si impressionnable du peuple! Voyant la servitude devenue en quelque sorte populaire, Alexandre lève le masque et mêle les menaces aux caresses; aux uns la Sibérie et les colonies militaires; aux autres des parchemins, des crachats, des gratifications; les duchés, les baronnies, les comtés pleuvent sur les complaisants; le knout et les déportations sur les récalcitrants. En moins de cinq ans, la Lithuanie se peuple de privilégiés et de renégats, qui à leur titre de citoyens polonais, n'ont pas honte d'ajouter celui de noble russe. Une corruption universelle remplace dans les classes supérieures de la société, l'intégrité des anciens républicains; on va publiquement à Saint-Pétersbourg troquer ses droits et sa liberté contre un sourire ministériel, ou un régiment; l'amour de l'indépendance, qui pendant trois siècles, avait fait tolérer dans les Magnats, leur arbitraire et leurs brigandages; la passion de la gloire qui fait commettre tant de crimes

sublimes et qui en justifie tant d'autres; les vertus chevaleresques qui tiennent aux peuples neufs lieu de lois et de civilisation, tout a fui avec la liberté. Pour comble de dérision, on renie les mœurs et la religion, au nom des mœurs et de la religion. Les apôtres de l'aristocratie crient haut que l'identité des races et le rite grec doivent l'emporter sur de vagues sentimens de fraternité, comme s'il pouvait y avoir identité de race entre une peuplade venue probablement des rives de la Mer-Noire, et la Russie, composée de cinquante-trois peuples d'origine, de croyances et de langages différens! Comme si la Lithuanie, peuplée presqu'en nombre égal de catholiques, de grecs, de juifs, de Tartares et de païens, avait intérêt à marier ses superstitions à celles de l'empire des Czars, farci lui-même d'autant de cultes et de schismes qu'il compte de hordes.

L'absurdité de ces argumens n'échappait à personne; on feignait de croire, parcequ'on n'osait pas répondre; mais au milieu de cette dégradation générale, il y avait des hommes de sens et de courage qui demandaient à l'autocrate des garanties pour l'avenir; quelqu'un prononça le mot de constitution et tous le répétèrent. Les aristocrates eux-mêmes semblaient ne pouvoir refuser cette satisfaction aux exigences universelles. Le danger croissait d'année en année; Napoléon foudroyait l'Europe, et de toutes les provinces de l'empire, la Lithuanie exposée la première aux invasions des Occidentaux, pouvait en se prononçant pour ou contre ses oppresseurs, décider de l'avenir de l'Europe. Par cette réaction assez ordinaire dans les époques de crise, les patriotes commençaient à reprendre courage; ils sentaient qu'ils étaient en majorité dans le pays, et que malgré l'abaissement de la noblesse et l'abrutissement des serfs, ils ne pouvaient négliger de profiter des succès de Bonaparte. Alexandre voyant avec désespoir que sa faction perdait de son influence et de sa considération, à mesure que l'affranchisse-

ment de la Pologne devenait plus probable, crut le temps arrivé d'employer ses ressources de réserve : il promit solennellement d'octroyer une charte aux Lithuaniens, chargea Casimir Plater de la rédiger, et par cette subite condescendance aux vœux de l'opposition modérée, la classe la plus remuante, si non la plus nombreuse, il désarma les uns, charma les autres, déconcerta les conspirateurs énergiques qui en appelaient au désespoir, et rendit toute sa vigueur à l'aristocratie, qu'il eut l'habileté de faire interprête de sa fausse générosité. Il fallait s'obstiner à être dupé pour croire aux promesses d'un autocrate, mais l'impuissance rend crédule, et cette ruse tout usée et toute triviale qu'elle était, fut un coup de foudre pour les partisans de l'indépendance; dès que tout le monde put mentir à sa conscience sans trop révolter le bon sens, et trouver un prétexte d'inaction, il n'y eut plus que les grandes âmes qui agirent, et celles là ne sont communes nulle part.

D'ailleurs, les légions absorbaient le sang le plus pur de la Lithuanie. Tout ce qui se sentait appelé à de nobles destinées, allait s'illustrer ou mourir sous le ciel brûlant de l'Aragon et sur les bords de la Vistule. La Lithuanie ne gardait dans son sein que des aristocrates dévoués au Czar, que des Juifs livrés au plus offrant, que des serfs indigènes, bêtes de somme vendues par les seigneurs aux enrôleurs, que des sauvages transportés des steppes de l'Ural pour remplacer la population exterminée, et des adolescents trop faibles pour porter le glaive. C'est dans cet état de langueur et de décrépitude, que la Lithuanie fut envahie par les armées de Napoléon; l'Univers vit toute une génération enchaînée au char du conquérant, rouler des régions fortunées de l'Occident dans les déserts du Borystène.

La Petite et la Grande Pologne se sentaient liées aux phalanges de l'empereur par de communs exploits et de communes esperances. La Pologne sla

vone avait acheté la fraternité de la république et de l'empire, à force de sacrifices et de cadavres; elle avait droit à leur reconnaissance et fière encore des 40,000 hommes que Poniatowski et Dombrowski, guidaient à travers l'Europe ébahie, elle bénissait les lauriers de la France comme gage de sa délivrance. Tant que l'armée se débattait en-deçà du Niemen, elle pouvait dire qu'elle était chez elle. Mais une fois au-delà, elle vit avec une inquiétude instinctive, qu'elle foulait aux pieds une terre qui la portait avec répugnance, qu'elle aspirait un air corrosif, et que ces sombres et tristes forêts où s'engouffraient ses bataillons, avaient quelque chose d'asiatique. De la surprise aux soupçons et des soupçons à l'injustice il n'y a qu'un pas; la bonne intelligence ne pouvait régner long-temps entre d'arrogans conquérans qui apportaient la liberté au bout de l'épée, et des demi-sauvages qui n'en voulaient pas; il eût fallu des hommes intermédiaires, mais ils étaient morts pour la France, et la génération qui a fait la révolution de novembre, bavait encore dans ses langes. L'amalgame de tant de peuples différens, le désordre et la confusion inséparables du nombre et de l'hétérogénéité d'une multitude plus avide de butin que de lauriers, la coupable habitude surtout de se croire toujours sur un volcan au milieu d'ennemis mystérieux, allumèrent la torche infernale et lancèrent ses premières étincelles sur les huttes des payans lithuaniens; La nécessité faisait commettre des injustices; les brigandages des maréchaux et des fournisseurs autorisaient la licence de la soldatesque, et tout se passait comme en pays conquis. Il n'en fallait pas plus pour indisposer un peuple déjà imbu de préventions contre Bonaparte par l'artificieux Alexandre.

Tout cela était réparable, parceque l'empereur n'ayant encore rien prononcé sur le sort qu'il réservait au pays, tout pouvait être mis sur le compte des abus, et l'espoir d'une indépendance scellée par la victoire,

pouvait rallier tous les esprits, vivifier l'énergie nationale et justifier toutes les injustices. On attendait avec une pénible impatience, les décisions du conquérant. La diète de la république envoya sa députation à Wilna, en demandant à l'empereur qu'il fît cesser l'incertitude de tout un peuple; mais l'époux de Marie Louise d'Autriche et la recrue de la royauté n'était plus l'organe de son siècle: il voulait de la soumission, et voilà tout. Il répondit froidement qu'il admirait le patriotisme des Polonais, mais qu'il ne voulait pas pour leur plaire, se brouiller avec les lambeaux de roi épargnés par son épée. Ainsi éconduite, la députation communiqua à la Pologne les alarmes qu'avait excitées en elle la crainte de se voir sacrifiée.

Il n'y a pas de sophisme que l'on n'ait manié et remanié pour justifier la plus impardonnable des bévues de Bonaparte. On a prétendu qu'il avait besoin de ménager les rois, comme si les peuples desquels il exigeait tout, n'avaient pas été les premiers à ménager; qu'il réservait ses bienfaits pour la fin de la campagne, comme s'il était possible alors d'en prévoir les résultats; enfin, que la Pologne n'était pas mûre pour l'indépendance, tandis qu'elle l'avait été pour s'immoler pendant cinq siècles à celle de toute l'Europe. Quoiqu'il en soit, c'est évidemment à cette erreur que furent dus l'indifférence des Lithuaniens, les malheurs de la Pologne et les désastres de 1812. Le parti russe ne manqua pas d'en profiter pour refroidir le zèle des patriotes, représenter aux indécis, qui partout forment le plus grand nombre, combien il serait téméraire de se déclarer ouvertement pour un homme qui n'osait même rien promettre, et prôner le Czar auquel ils supposaient une munificense sans égale. A l'instigation de ces dangereux agens, le serf fuyait sa chaumière et suivait les armées de Barclay et de Bagration, la noblesse faisait le juste-milieu et l'aristocratie attendait l'occasion de témoigner sa hai-

ne. Tout était en suspens; les patriotes même hésitaient, et il fallait une entière abnégation, pour se compromettre au risque d'être abandonné aux vengeances czariennes, au premier revers qu'éprouverait la grande armée. Lorsqu'on sut que la main de Dieu s'était appesantie sur les conquérans, que les frimas avaient dévoré la moitié de l'armée, et que les flots de la Bérézina avaient abîmé le reste, les lâches se glorifièrent de prévoyance, et les courageux maudirent leur étoile. Les Juifs et les aristocrates se réjouirent, la noblesse regretta les superbes chevaux enfouis dans la neige, recueillit avec ostentation les mourans et pensa à conjurer les soupçons du Czar. Le *bourlak*, nomade barbu des rives de l'Oka apprivoisé par le pope lithuanien, se jeta sur les cadavres comme la hyène, éventra les coursiers pour en boire le sang et acheva les blessés pour s'emparer de leurs pelisses. Celui-là se souvenait qu'un grenadier avait violé sa fille et brûlé la plante des pieds à sa mère, pour en obtenir des trésors qu'elle n'avait pas, et il égorgeait tout un peloton engourdi; le Juif l'aidait, puis allait vendre les crânes aux anatomistes, les fusils aux armuriers et l'âme au diable. (*)

Tout cela était affreux, mais tout cela n'aurait pas eu lieu si Bonaparte n'eût pas craint d'ériger la Pologne en puissance indépendante, et de lui laisser le pouvoir et la force de se créer une armée, un trésor, des institutions et une autorité compétente; il se fût assuré une excellente base d'opération et eût à jamais fermé l'Europe aux asiatiques.

Ce n'est qu'après la chute de Napoléon, que la Lithuanie put apprécier la pesanteur de son joug. Elle avait à faire au plus rusé des despotes, et ceux-mêmes qui avaient, avec tant de chaleur, servi ses

(*) Ces espèces de marchés sont très fréquents chez les Juifs lithuaniens. Quand ils parviennent à tuer un *Goy*, ils en font offrande à Satan et ils prétendent en obtenir en échange ce qu'ils veulent.

intérêts, regrettèrent bientôt de n'avoir pas mieux employé leur temps et leurs intrigues. Alexandre n'avait ni courage, ni vertu, ni génie; mais il avait le talent de paraître en avoir; de tous les tyrans auxquels on pourrait le comparer, Octave Auguste est celui qu'il a le mieux parodié. Si le sang fait quelque chose, il se ressentit de son origine; il ne ressemblait en rien à ses prédécesseurs; il n'avait ni leur brutalité, ni leur persévérance, ni leur audace; il suppléait à la première par une familiarité étudiée, à l'autre par de la résignation, à la dernière par de la finesse. Il avait beaucoup d'esprit et s'en servait à merveille; il aimait encore mieux briller dans un salon que sur un champ de bataille; on a dit de lui qu'il eût vendu sa couronne pour une femme, et une femme pour un bon mot; il faut avouer que c'est une exagération et qu'il tenait fort à sa couronne. Sa conversation, était toujours brillante, animée, pleine de verve et de saillies; mais on a remarqué qu'il parlait pendant deux heures, sans s'interrompre, dans un cercle de coquettes, et qu'il n'a jamais pu rien dire à ses soldats qui eut le sens commun; il paraît qu'il puisait ses inspirations dans la physionomie de son auditoire.

Comme tous les hommes faibles et inquiets, il s'est laissé gouverner par ses maîtresses. Son regard était doux et imposant, ses traits étaient d'une rare beauté, son maintien majestueux et ses manières nobles et affables tout à la fois. Il se piquait de philosophie, et faisait souvent par vanité, ce qu'il n'eût jamais fait par principes; ainsi il poliça la sixième partie de son immense empire pour faire voir qu'il n'était pas barbare; il sauva la vie à plusieurs malheureux et pansa leurs blessures de ses propres mains, pour faire parler de lui; il fonda des musées, des bibliothèques, des manufactures pour se faire une réputation de savant; c'est drôle qu'il n'ait pas fait de comédies! Il était essentiellement européen, c'était un

véritable dandy parisien; il avait horreur de sa langue, ne parlait que français, et ne souffrait pas qu'on parlât autrement à la cour. Comme il était paresseux et n'aimait que les douceurs du pouvoir, il abandonnait à des ministres infidèles et à des gouverneurs iniques l'administration des provinces; il se passait presque sous ses yeux, des atrocités et des infamies qu'il ne se donnait pas la peine de réprimer. Les anciennes goubernies, façonnées à la plus effroyable servitude, s'estimaient heureuses de n'avoir à souffrir que de l'arbitraire de leurs pachas; c'était beaucoup pour elles d'être soustraites aux caprices immédiats de l'autocrate, et on y admirait la magnanimité d'un Czar qui ne réclamait plus son tribut de têtes et de chevelures, et qui substituait la déportation à la peine de mort, pour le manque de respect aux supérieurs; mais les provinces nouvellement conquises versaient des larmes de sang sous le bâton des enrôleurs et l'avidité des employés de la couronne. Sur le déclin de ses jours, Alexandre devint soupçonneux, capricieux, et sa perfidie ordinairement voilée par une apparence d'équité, se manifesta par une froide cruauté et des fureurs sans réserve. Partout il voyait des conspirateurs et des crimes d'état; il multipliait les Ukazes sanguinaires et ne cherchait même plus à cacher la noirceur de son âme.

Il reniait avec un cynisme royal ses sermens, ses promesses, ses maximes et jusqu'à ses ordres; il disait effrontément qu'il aimait la liberté, mais chez les Grecs et les Romains; qu'il n'en voulait ni en Pologne ni en Géorgie. Lorsqu'à la suite du congrès de Vienne, il vint à Varsovie recueillir l'encens de quelques flatteurs et étudier le caractère du peuple turbulent que la sainte-alliance l'avait chargé de dompter, ses agens le supplièrent de dégager leur parole, et d'ôter tout sujet de médisance aux incrédules et aux mauvais plaisans. Cette charte si solennellement promise aux Lithuaniens, était alors l'objet de beaucoup d'espéran-

ses. Ceux qui, nourris de la brûlante atmosphère des bivouacs de Friedland et de Borodino, ne voyaient dans le Czar que l'ennemi de l'empereur, doutaient de tout et ne demandaient rien; mais l'aristocratie lithuanienne qui s'était donné des peines infinies pour obtenir la confiance de ses compatriotes, et qui sur la foi d'Alexandre avait juré de satisfaire toutes leurs exigences, se trouvait très-embarrassée. Michel Oginski et autres organes de la faction firent tous leurs efforts pour fléchir l'impassible Czar; ils lui représentèrent qu'il était autant qu'eux, intéressé à captiver la bienveillance de ses nouveaux sujets, et que l'on ne manquerait pas de juger de tout son règne, par la manière dont il débuterait; que ses promesses étaient claires et trop connues, pour qu'il pût les oublier sans compromettre sa dignité. Mais Alexandre n'était pas un novice, et avait bien su ce qu'il faisait en nourrissant l'espoir des Lithuaniens; la terreur qui lui avait arraché ses sermens avait disparu, et le libéralisme du Czar avec elle; il commençait même à trouver mauvais qu'on les lui rappelât, et répondit à Oginski de manière à le décourager; mais comme il avait pour précepte fondamental en politique, de fournir aux masses des prétextes d'indolence et de lâcheté, afin qu'elles eussent toujours de quoi donner le change à leurs devoirs, il ne fit répandre que des demi-bruits et pendant tout son règne tint les vœux de la Pologne et de la Lithuanie en suspens.

En ne refusant pas aussi positivement qu'il avait promis, il ôtait tout prétexte au désespoir, et se réservait la faculté d'apaiser le mécontentement d'un seul mot. Au nom de la charte, tout rentrait dans l'ordre; les plus violents étaient contrariés par les faibles qui n'exigeaient que de pouvoir donner un air de modération à leur honteuse pusillanimité. Mais pour que cette charte conservât ce charme talismanique, il fallait qu'elle restât pure théorie, et c'est ce que le tyran savait mieux que tout autre. Cette amère déception

jeta les patriotes lithuaniens dans un morne abattement; ils n'en sortaient que pour jurer par tous les Dieux, haine et vengeance aux infâmes qui les avaient abusés. Ils confondaient dans leurs ressentimens et le Czar et ses agens. Ceux-là étaient consternés, et en effet, le peu de cas que paraissait faire leur maître de leur honneur les avait jetés dans le mépris; personne ne croyait plus ni à leur parole, ni à leur crédit. La tyrannie est si vicieuse par elle-même, qu'elle ne peut rien hasarder d'habile ou de violent, qu'elle ne compromette tout de suite son existence.

Quand Alexandre vit que sa ruse était éventée, il appela la terreur à son aide, et alors il fallait croire et espérer par peur, ce qu'on n'avait pu croire et espérer par conviction. L'infortune fit l'éducation de la Lithuanie; les serfs commencèrent à penser, la noblesse à sentir, l'aristocratie à craindre, les juifs à calculer. Les premiers conçurent qu'ils étaient les plus forts et les plus misérables, l'autre eut honte de son égoïsme et pitié des esclaves, la troisième trembla sur son piédestal de boue et de sang, et les derniers s'avouèrent que le fisc et les employés du Czar vivaient de leur gain. Là commença la lutte entre le pays et les tyrans; elle portait en Lithuanie un cachet de fureur secrète et concentrée qu'elle n'avait pas en Pologne, parcequ'elle y était l'effet de la mauvaise foi d'Alexandre, et qu'à son caractère ordinaire de brutalité, l'oppression ajoutait une inique ingratitude et une perfidie sans exemple. Les ennemis déclarés et constans s'en veulent moins que les ennemis domestiques: dans les combats que se livrent les premiers, il y a ordinairement de la loyauté, souvent de la générosité, presque toujours de la lassitude qui émousse les haines; mais quand de deux partis qui se sont aimés et connus, l'un a trahi et l'autre a souffert, chez le premier il n'y a plus que crime, et chez l'autre que vengeance.

La Lithuanie tout-à-fait livrée aux caprices

d'Alexandre, ne pouvait pas même avoir la consolation que le royaume puisait dans l'espoir d'intéresser les cours à l'observation du traité de 1515. Elle était vendue corps et âme, et si à Varsovie Constantin se jouait de la charte et des chambres, c'était bien pis à Vilna, où il n'y avait ni pacte ni gardiens. A Varsovie, le Czarewicz et Zaionczek répondaient de tout à l'autocrate; le glaive des satellites se promenait librement dans cette plaine civilisée et *l'ordre* pénétrait partout; aussi le royaume causait moins d'insomnie à la tyrannie; mais pour saisir et maîtriser toutes les contrées de la Lithuanie, pour atteindre ces solitudes inconnues que les êtres vivants ont à peine foulées, pour peuplerd'alguazils, les forêts et les steppes où le descendant en ligne directe des compagnons de Vitold, enlance encore le berceau de son enfant dans les anneaux des serpens pénates; pour élever des casernes là où le peuple célèbre les *dziady* (*), il fallait un raffinement de cruauté et uneinfatigable habitude d'arbitraire qui ôtassent aux opposans jusqu'à l'espoir de réussir. Il fallait surtout un système suivi et hardiment conçu de perfidies et de persécutions; il fallait ne pas laisser aux victimes le temps de respirer, les frapper avant qu'elles pussent se douter qu'on leur en voulait, et tenir la peur en haleine. Il fallait établir un immense réseau d'espionnage sur les provinces les plus désertes et les plus solitaires; lier les argus par une chaîne de communication, et ramener toutes les ramifications de ce filet infernal, à un centre commun qui était le Czar.

Il fallait abrutir la plèbe au nom du rite grec, l'enrôler au nom du rite grec et la dresser au massacre au nom du rite grec. Il fallait détruire la noblesse libérale et éclairée, doubler les priviléges de l'aristocratie, payer avec quelque munificence et beaucoup de promesses les services rendus au pouvoir;

(*) Fête des morts; cérémonie superstitieuse et payenne.

solder l'infâmie avec le salaire de la vertu, et alimenter la corruption, en comblant de crachats et de bienfaits un petit nombre d'intimes. Il fallait diviser la nation en excitant la jalousie des masses par la fortune de la minorité; il fallait en même-temps, défendre aux propriétaires, sous peine de déportation, d'affranchir les serfs, et soulever les serfs contre les maîtres, au nom du schisme interprété par les popes. Il fallait peupler les colonies du Caucase de Lithuaniens et les remplacer par des Bourlaks, barbares fanatiques et féroces, nourris dans la haine du nom polonais. Il fallait ruiner, aveugler, avilir le peuple; puis lui faire entendre que sa dégradation était l'ouvrage de la noblesse, qui de son côté, recevait les ordres les plus sévères à l'égard de ses vassaux; il fallait parquer les armées dans les domaines des Lithuaniens, intimer aux commandans d'y vivre comme en pays conquis, et feindre de protéger les propriétaires contre le despotisme militaire. Il fallait entretenir la discorde qui existait entre les soldats et les paysans, entre les garnisons et les indigènes, pour qu'ils ne pussent jamais se rappocher et s'entendre. Il fallait encourager les dilapidations par l'impunité, et autoriser la vénalité en exigeant du faste et de la représentation d'employés auxquels on donnait à peine de quoi vivre; il fallait attacher une espèce d'honneur aux vols habiles, et juger l'homme, non par ses intentions mais par son succès. Il fallait par un mélange sauvage de fanatisme et de scepticisme, de brutalité et d'immoralité, d'artifices et d'effronterie, désorienter la logique et dépraver tous les goûts; avec cela, toujours épier, surveiller, calomnier l'impuissant, ménager le redoutable, endoctriner l'indécis. Un instant de relâche, une contrée dérobée aux argus, une association ignorée, pouvaient l'une devenir une époque fatale; l'autre, un réceptacle de conspirateurs; la dernière, un noyau de révoltés....

Oh! infâme tyrannie! quelle tâche d'insomnies et de supplices, tu t'imposes pour asservir l'humanité!

Eh bien, Alexandre fit tout cela et réussit longtemps! A ce luxe de persécutions, l'autocrate mêlait quelques bienfaits que les autorités avaient soin de prédire et de solenniser plusieurs années d'avance; quand le peuple las de gémir se reposait sur ses chaînes et tombait dans l'atonie, on réveillait son espoir afin de tenir toujours ses facultés occupées ; car rien n'est suspect à la tyrannie comme le silence de la mélancolie ou de l'épuisement. Tantôt c'étaient des monumens, des casernes, des manufactures (élevés et entretenus aux frais des Lithuaniens), tantôt des gratifications (arrachées au peuple et prodiguées aux aristocrates.) Souvent on attirait la jeunesse à Saint-Pétersbourg, et on profitait de sa flexibilité pour lui donner le pli qu'on voulait; en cela encore on considérait ses dispositions primitives; si son âme conservait quelque chose de grand et de généreux, si l'instinct suppléant à l'expérience, lui dévoilait les intentions des persécuteurs et la conduisait à la résistance par l'indignation, alors on lui rasait la tête et on l'envoyait enchaînée et numérotée végéter ou mourir dans les colonies militaires : cela s'appelait la conscription. Si étourdie ou dépravée, elle cédait aux infâmes conseils de ses mentors, on s'emparait d'elle pour peupler les sanctuaires de la tyrannie; on lui révélait les mystères des ateliers où s'élaborent les turpitudes royales, on lui imposait une loi dont le Czar était le Dieu, et le sénat les pontifes; on la souillait de cordons, de titres, de faveurs, et en moins de cinq ans, on lui faisait renier foi, patrie et liberté : cela s'appelait récompenser le mérite.

Afin d'habituer de bonne heure, la Lithuanie à ces affreux désordres, les tyrans avaient la précaution de s'emparer de l'homme au berceau et de ne s'en dessaisir qu'à la tombe. Comme en Pologne, un de leurs principes fondamentaux, c'était de tenir l'éduca-

tion publique dans une servitude absolue. Alexandre aimait les lettres, pourvu qu'elles ne refusassent jamais au trône leur encens, pourvu qu'elles ne s'occupassent ni d'histoire, ni de politique, ni de philosophie; qu'elles réservassent leurs apologies pour les tyrans vivans, leurs élégies pour les tyrans morts, leurs prophéties pour les tyrans à venir. Tout en vandalisant la Lithuanie, il aspirait au titre d'auguste; la vanité était chez lui une passion tellement dominante, qu'il se dépêchait de la satisfaire au risque de déranger tout le laborieux échafaudage de sa puissance. Une fois qu'il se mit dans la tête de briller comme restaurateur des lumières, il ne mit pas plus de réserve dans ses projets et dans leur exécution, que n'en eût mis un homme qui n'eût rien eu à craindre du développement des intelligences. Il restaura l'université de Vilna avec une magnificence impériale, y attira par ses astucieuses caresses, des hommes de génie, combla de prévenances et d'honneurs, ceux qui y étaient déjà, enrichit les bibliothéques et les musées, s'attacha à généraliser l'instruction et rendit à sa première splendeur cette antique et fameuse institution. Les gymnases ou colléges provinciaux, se formèrent à l'instar de l'université et devinrent bientôt un besoin universel. Il y avait quelque chose d'inconcevable dans ce mélange de barbarie et de civilisation; on eût dit que par un raffinement infernal de cruauté, le Czar voulait donner à ses peuples les appétits d'une hyène et les facultés d'une limace. Tout cela n'était que le résultat des faiblesses et des inconséquences humaines appliquées à l'état social par un despote; en multipliant les envies intellectuelles de ses esclaves, Alexandre n'avait eu que l'intention de s'entendre appeler auguste dans quelque salon de beaux esprits, mais en homme plus inquiet qu'ambitieux, il s'était étourdi sur les suites de son malencontreux libéralisme, et n'avait pas songé un instant aux révolu-

tions impérieuses qu'entraînaient les invasions des lumières.

C'est que le Czar ne voyait pas que la science est une divinité insatiable, conquérante, curieuse, effrontée ; une divinité coquette et rusée qui n'a de pudeur et de mystères que pour les timides, une sirène qui ne demande qu'à être introduite au milieu d'un troupeau d'îlotes pour s'ouvrir les asiles les plus cachés, envahir les temples, les sérails, les casernes, débaucher les lévites, enthousiasmer les victimes, convertir les sbires ; on a beau l'entourer d'entraves, de gênes, de restrictions, elle parvient toujours à se frayer une issue et à déposséder la tyrannie. On ne peut pas prescrire de limites à ses ramifications, parce qu'elles s'entr'aident et s'interprètent l'une par l'autre. La jeunesse lithuanienne sut à peine qu'il y a un Dieu, qu'elle implora son appui contre l'oppression ; on lui dit à peine que la terre tourne autour du soleil, qu'elle demanda si le Czar tourne aussi et pourquoi tournant comme les autres, il s'arrogeait un pouvoir que les autres ne lui avaient pas donné. Quand on lui apprit que Jésus-Christ avait été crucifié par ordre de Tibère, pour avoir prêché l'égalité, elle compara le Czar à Tybère, et adora Jésus-Christ ; mais quand franchissant l'enceinte collégiale, elle entendit Goluchowski professer la philosophie, les Sniadeccy, les mathématiques, l'astronomie et la chimie, elle donna l'essor à son imagination et appliquant tout aux impressions qui la gênaient davantage, elle n'eut rien de plus pressé que de chercher dans le savoir une arme contre la violence. Elle se servit de l'une pour concevoir ses droits et ses devoirs, comme homme et comme citoyen; de l'autre, pour mesurer l'immensité des espaces agglomérés sous la verge des rois; de la troisième, pour humilier leur arrogance ; de la dernière, pour faire de la poudre et du poison. Quand Lelewel lui parla des Léonidas et des Scevola, elle mit la main sur son cœur pour voir s'il battait

encore, et la fureur dans l'âme, elle chercha les Xerxès et les Porsenna; on avait beau lui cacher la fin du dix-huitième siècle, elle le devinait par instinct et comparaison, ou s'exagérait les vertus des républiques modernes.

La noblesse, touchée par les plaintes de ses fils, alla dans les campagnes et vit le serf à demi-mort de faim et de misère; elle pensa à Spartacus et trembla; elle sentit que ces bras serviles et indolens ne lui étaient qu'un fardeau; elle vit que la terre féconde d'elle-même refusait ses richesses à une culture défaillante et déréglée; que les animaux semblant comprendre qu'ils n'étaient que les nègres de nègres, dépérissaient et dégénéraient comme leurs maîtres; que la nature contrariée par les hommes, se révoltait contre eux et que ce que l'injustice et la paresse faisaient considérer comme nécessaire, n'était que criminel. Elle comprit alors qu'elle était la première intéressée à faire cesser un état de choses qui la déshonorait sans l'enrichir; que dix travailleurs libres produiraient plus que mille serfs, et que dans le partage de la commune abondance, elle trouverait une large compensation de ses sacrifices conditionnels. Dès lors, elle ne rêva plus que l'émancipation des *âmes;* elle s'en fit une tâche de générosité qu'elle crut devoir accomplir au prix de son repos, et à mesure que les intelligences se développaient, et que le nombre des vérités avérées se multipliait, cette grande idée devenait plus générale.

On a observé que les peuples mûrissent plus vite que les individus. Il ne s'était pas encore passé huit ans depuis la campagne de 1812, époque de honte et de ténèbres pour la Lithuanie, que toute la jeunesse était familiarisée avec les plus profondes conconceptions en philosophie et en économie politique; la vieille noblesse se trouvait déplacée au milieu de de la nouvelle génération, parce qu'elle n'avait pas fait de progrès, mais tous les propriétaires dont les

facultés n'étaient pas émoussées par l'âge ou l'habitude de la tyrannie, avouaient d'un commun accord que l'ordre social jurait avec leurs principes, leurs intérêts et leurs convictions. Enfin, lorsque les circonstances leur parurent propices, ils résolurent de réclamer auprès du Czar, l'affranchissement des serfs.

De toutes les prérogatives enlevées une à une au pays, il ne restait plus que les assemblées de la noblesse; dans ces sortes de réunions, les propriétaires avaient voix consultative et servaient d'organes à leurs compatriotes. Ces espèces de diétines tenues par pure forme, étaient ordinairement très insignifiantes; les opinions étaient loin d'y être libres, et elles l'eussent été, qu'elles n'auraient eu aucune influence sur les décisions du Czar à l'égard de la malheureuse Lithuanie; on y traitait des sujets de localité qui n'intéressaient pas les masses, et on finissait par des orgies et des duels. Mais depuis quelque temps, on commençait à réfléchir, et comme les besoins étaient pressants, et qu'on ne se sentait pas de force à les satisfaire le sabre à la main, on voulait essayer des voies de la persuasion et de la *légalité*. En 1817, quand on s'y attendait le moins, conformément aux cahiers des députés, les diétines demandèrent à Alexandre l'affranchissement des serfs et l'égalité devant la loi pour tous les Lithuaniens. Ce langage parut si nouveau, que les tyrans ne surent d'abord qu'y répondre; quelques uns ne concevant pas la portée d'une pareille réforme, louèrent les propriétaires de leur désintéressement et crurent de bonne foi pouvoir promettre du succès aux pétitionnaires. Déjà l'allégresse du pays se manifestait par un grand mouvement; la noblesse était fière de son abnégation, et la jeunesse ne se possédait plus d'enthousiasme; ceux pour qui le projet de loi était fait, étaient peut-être ceux qui s'en réjouissaient le moins; l'abrutissement avait éteint en eux tout sentiment de dignité, et il aurait fallu pour

qu'ils pussent apprécier la liberté, qu'ils en eussent joui quelque temps.

On était dans ces transes de douloureuses attentes qui fatiguent plus que la disgrâce, lorsqu'un Ukase foudroyant fit savoir ce que pensait le libéral Alexandre de l'émancipation des esclaves. La fermeture des diétines, la persécution des novateurs, les menaces de déportation en masse adressées à toute la noblesse, d'horribles imprécations contre les *jacobins* et les *anarchistes*, des ordres sévères de surveiller la jeunesse, et le supplice des plus suspects, furent les seules réponses qu'obtinrent les pétitionnaires. Jusqu'alors, une apparence de modération avait régné dans l'administration des trois goubernies qui composent la Lithuanie; la justice civile s'était faite d'après les statuts lithuaniens, vieux code qui, malgré ses imperfections, était admirable d'équité et de pénétration; on avait dans les tribunaux et dans les bureaux, parlé jusqu'alors la langue polonaise; tous les cultes avaient été tolérés; les persécutions avaient été dirigées avec adresse et mystère; on n'avait pas affiché l'espionnage, les dilapidations, l'infamie; la tyrannie avait mis de la pudeur dans ses atrocités; mais quand les décisions d'Alexandre, à l'égard des pétitionnaires de 1817, furent connues, les employés de la couronne ne connurent plus ni réserve ni mesure dans leur lâche dévergondage. L'assentiment du maître encourageait leur insolence; chacune des trois goubernies devint un petit visirat, ou le goubernateur faisait arrêter, juger, déporter les suspects, décimer la population par les enrôleurs et remplacer les déportés ou les enrôlés par des sauvages de l'intérieur de l'empire. La promesse solennelle faite par le Czar d'indemniser les propriétaires ruinés en 1812, fut mise au nombre des bienfaits dont la rebelle Lithuanie s'était rendue indigne; les impôts furent doublés, les monopoles multipliés et pour percevoir les uns et faire respecter les autres, on inonda le pays d'une ar-

mée de sbires qui tinrent toutes les provinces et toutes les villes comme assiégées. Bien que le statut lithuanien et la langue nationale fussent encore tolérés, on y substitua peu-à-peu les Ukases plus expéditifs, et la langue russe comprise seulement des autorités czariennes. Les gens de loi et de police poussèrent l'impudence et l'effronterie jusqu'à vendre publiquement leurs offices. On n'entendait plus parler que de familles enlevées de nuit, et que de brigandages manifestes exercés sur les patriotes, par les agens du gouvernement.

Le discrédit et le fisc abîmaient le commerce et l'industrie ; l'agriculture, seule richesse du pays, mourait par la glèbe et la préférence accordée aux juifs par les Russes dans toutes les entreprises de négoce, décourageait les hommes laborieux et équitables. Trois classes également malheureures et également impuissantes, se partageaient l'ordre sociale, savoir : les nobles, les hommes libres et les serfs. Les premiers, supportaient toute la responsabilité et toute la honte de l'oppression; les autres, tout le fardeau des impôts; les derniers, toute l'horreur de l'esclavage. Les juifs et les aristocrates, deux castes étrangères au pays, admis les uns par tolérance; les autres par abus, au sein de la société, s'y maintenaient avec la protection des conquérants, et absorbaient à elles seules les richesses, les honneurs et les monopoles de toute la Lithuanie. Fiers de l'appui des tyrans, ils s'appropriaient ou ruinaient les serfs, vendaient les hommes libres pour acheter la noblesse, s'entendaient avec les satellites pour asservir tous, expiaient leurs crimes à force de bassesses, et trouvaient une garantie d'impunité dans l'exemple même de leurs maîtres. Le clergé était en Lithuanie à peu-près ce qu'il était en Pologne : plein de sève et de vertus dans ses classes inférieures, égoïste et dissimulé dans ses sommités. En guerre continuelle avec le schisme que lui opposaient les Russes; patriote par

sa position et toujours prêt à armer le peuple contre ses tyrans et à marcher à sa tête. Son énergie avait quelque chose de sauvage et de fanatique, que n'avait pas le clergé polonais; mais dans un pays où son ministère était indispensable pour soulever les campagnes, c'était une qualité éminente.

Au milieu de ces terribles calamités, l'esprit national se formait et les desseins des révolutionnaires, prenaient de la consistance. La jeunesse des écoles, partout la première à réaliser les vœux de son époque, imitait en Lithuanie les jeunesses allemande et polonaise, et par des liens ardens d'amour et de fraternité, jetait les racines de l'avenir. L'université de Wilna couvait de ces cerveaux créateurs, qui à eux seuls parviennent à formuler toutes les idées abstraites dont se repaît la discussion. Déjà le besoin d'une civilisation, essentiellement organique et religieuse, se faisait sentir, et au milieu de la vieille société sceptique qui s'en allait çà et là, brillaient quelques jeunes génies pénétrans, apôtres d'un nouvel ordre, dont les paroles étaient des prophéties, et les inspirations des lois. Dans les époques de servitude, les idées de réforme prennent un caractère de mysticité qui les rend difficiles à définir ; on dirait qu'elles s'enveloppent dans des formes insaisissables, pour échapper aux poursuites de la tyrannie; alors elles ont un étrange attrait pour les âmes rêveuses et ardentes ; elles deviennent une espèce de culte que l'enthousiasme nourrit et que le malheur divinise. Tels étaient les *philarètes* et les *philomates* lithuaniens, jeunes penseurs formés par l'étude et les méditations qui, de bonne heure, humiliés de la dégradatation de leur patrie, préparaient par un vaste système d'association et de propagande, une révolution dans les esprits et dans la société. Ils avaient pour fondateur, Thomas Zan, jeune enthousiaste au front large, à la prunelle ardente, à la parole suave, riche et sonore, dévoré d'impatience et d'amour, torturé par une imagina-

tion insatiable et des désirs d'Hercule. Ses compagnons avaient pour lui une vénération religieuse, on ne pouvait l'approcher sans se se sentir ému, et pourtant Zan n'était qu'un adolescent. On voyait parmi ses émules et ses collaborateurs, l'immortel Adam Mickiewicz, le poète Massalski, Danilowicz et autres âmes de cette trempe. Tous se sentaient appelés à fonder un nouvel avenir, et par une inconcevable sympathie, semblaient s'entendre avec les spiritualistes occidentaux, pour déshériter l'égoïsme, le scepticisme, l'intérêt, et régénérer l'humanité par la foi et le dévouement. Quoiqu'il en soit de ces associations trop peu connues d'ailleurs, pour qu'on puisse exactement les définir, il est avéré qu'en 1823, époque où les tyrans en soupçonnèrent l'existence, elles n'avaient pas de plan arrêté, et n'étaient pas encore constituées en état de conspiration. La fraternité en résumait les tendances, et des théories générales de progrès de religion et de liberté, en exprimaient la mission; de là à l'application, il y avait encore loin.

Cependant, quelques indices de mécontentement s'étant fait sentir à Wilna, on surveilla de près l'université que l'on soupçonnait d'intelligence avec la franc-maçonnerie du royaume. Le procès de Lukasinski venait de mettre en émoi toute la Pologne; les tyrans ne voyaient partout que conspirations, et une fureur sanguinaire signalait tous leurs actes. En Lithuanie, les colléges souffraient pour tous, parce que c'est là que s'élaborait la génération à venir; c'est là, et presque là seulement, que les idées neuves, trouvaient déjà des prosélytes. En 1823, les élèves d'un gymnase crayonnèrent sur les murs, des emblèmes que les sbires réputèrent révolutionnaires; la dureté des supérieurs excita des murmures que l'on traita de sédition; on prit la fermeté des accusés pour de l'insubordination, et de soupçons en soupçons, on en vint à supposer une révolution toute armée et toute prête. Aussitôt on entoura l'univer-

sité et les gymnases d'un réseau de surveillance, de dénonciations, de tortures et d'humiliations; on introduisit des mouchards dans l'intérieur des instituts, et on exigea des professeurs une entière et vile soumission aux vues des autorités. Les persécutions dégénérèrent en atrocités, et comme la conspiration était imaginaire et que la question et les verges ne pouvaient arracher aucune révélation aux victimes, l'inquiétude des bourreaux s'irritait par l'insuffisance des preuves, et jugeait de l'importance de l'affaire par l'héroïque obstination des conjurés. La tyrannie va vîte et ne s'arrête que quand on la tue; elle se repaît de crimes et n'est jamais rassasiée; elle se supplicie, se mine, se tourmente par la crainte de laisser un seul ennemi sur la terre, et comme toute la terre est son ennemie, elle n'est jamais lasse d'immoler; son imagination fatiguée par le souvenir de ses infamies, invente des fantômes qu'elle personnifie dans tous les êtres organisés; elle court écrasant sur son passage ce qui résiste et ce qui s'humilie, ce qui combat et ce qui pleure, ce qui la hait et ce qui la sert, jusqu'à ce qu'elle succombe faute de victimes ou de défenseurs. Nulle part aujourd'hui, les théories de l'oppression ne se dessinent plus clairement que dans les pays soumis au Czar, parce que là, on se transmet de règne en règne, un système unique et suivi d'arbitraire. Nulle part, la violence n'est mieux systématisée et l'injustice plus conséquente; là, on ne sait pas ce que c'est que cette alternative d'impuissance et de vigueur, qui dans le reste de l'Europe, laisse respirer les peuples et les console de l'absolutisme d'un roi par la fainéantise d'un autre; en Russie, on empoisonne et on étrangle l'autocrate, mais on laisse intacts les principes qu'il a reçus en héritage de ses ayeux. Aussi nulle part, même en Orient, la servitude n'est plus accablante; elle dévore les populations à petit feu, abrutit les lâches et terrasse les courageux, use les forces des plus robustes, et dé-

truit dans son germe, tout ce que l'humanité a de divin. Si le pouvoir des Czars dure encore un demi-siècle, l'Europe se bestialisera, et il faudra considérer comme un bienfait céleste l'irruption d'une nouvelle génération de barbares, qui recouvrant d'une couche fraîche et brute, les miasmes du cadavre prostitué, engloutira dans ses vastes replis, jusqu'au souvenir de sa dégradation.

A l'époque où ces espiégleries d'enfans mettaient en mouvement toutes les branches du gouvernement, le général Chrapowicki était gouverneur à Wilna. C'était un scélérat aventurier, qui comme tous les dignitaires de l'empire, s'était vendu corps et âme au pouvoir, et qui, à force de crimes et de bassesses, avait obtenu la confiance d'Alexandre; mais malgré l'habitude du mal, il n'avait pas encore acquis le courage de la persévérance, et au moindre signal alarmant, il tombait dans un abattement qui lui ôtait toute présence d'esprit. Il soupçonna à peine l'existence d'une association mystérieuse, que croyant tout perdu, il demanda à Saint-Pétersbourg de l'appui et des ordres, qui par leur précision, le rendissent irresponsable. Il communiqua en même-temps à tous ses collègues des avertisemens si sinistres par leur incohérence, que les moins déterminés firent des préparatifs secrets d'évasion. Les alarmes nourrissaient les alarmes; les bourreaux se dépêchaient de fonctionner, de peur d'être chassés avant d'avoir rempli leur mission. Enfin, le Czar fatigué de cet état de doutes et d'anxiété, se choisit un représentant chargé d'une autorité absolue, l'envoya à Wilna et le rendit solidaire de tout ce qui se passerait en Lithuanie. Il lui recommanda spécialement de découvrir la conjuration, et d'employer à cet effet tous les moyens qu'il jugerait bons, sans s'arrêter à aucune considération d'humanité ou de prudence.

L'homme, que l'autocrate ne craignait pas de revêtir d'un pouvoir aussi étendu, était le fameux No-

wosiltzow. Ce monstre avait gagné les bonnes grâces de son maître par des services que les rois n'oublient jamais; il était fort avant dans ses confidences, et fit plus de mal à lui seul par l'abus de son infernal crédit, que tous les tyrans à la fois. Il avait des résidences, des sérails, des comités, des polices partout où l'appelaient ses fonctions. Il courait de Varsovie à Wilna, de Wilna à Saint-Pétersbourg avec une célérité et un mystère qui tenaient du prodige; sa présence était un signal de jugemens et de supplices; il avait organisé des inquisitions dans tous les endroits suspects de libéralisme, et la terreur qu'inspirait son nom était si grande, qu'on ne le prononçait qu'avec une sorte de frémissement. Rozniecki était moins cynique dans ses atrocités, Constantin, moins brutal dans ses fureurs, Lubecki, moins habile dans ses manèges, Lubowidzki, moins persévérant dans ses recherches. Sa vénalité ne connaissait ni bornes ni prudence; il mettait son opinion à l'encan, et vendait ses décrets dans des salons de prostituées; il se trouvait en relation avec toute la bande noire du royaume, mais il avait sur tous ses membres sans en excepter Constantin, un ascendant puisé dans l'intimité czarienne. Il ne portait ordinairement aucun caractère officiel et tombait au milieu des villes consternées comme une malédiction; tout le monde savait que son regard portait malheur et que son haleine était mortelle; ceux-mêmes qui vivaient dans son intimité, se défiaient de sa perfidie et de son avarice; on savait qu'il éprouvait un plaisir étrange à surprendre ses victimes par des accusations invraisemblables. D'ailleurs, il était soupçonné des crimes les plus atroces et d'infamies qui n'ont pas de nom; sa dépravation en faisait un objet de dégoût pour les hommes honnêtes et de curiosité pour les messalines les plus éhontées.

Quand il vint à Wilna avec les instructions d'Alexandre, il était connu de renommée, mais on était

loin de se douter de quoi il était capable. Il commença par s'associer un misérable de sa trempe; âme de boue, qui à la cruauté et à la corruption, alliait une servilité dégradante. Tout le monde a entendu parler de Pelikan, et ceux qui ne le connaissent pas, en jugeront par ses exploits. Une parole de Nowosiltzow était pour lui un ordre sacré; il ne connaissait d'autre religion que la volonté du plénipotentiaire, et sa vile complaisance était aussi redoutable que les proscriptions du premier. Aussitôt que les listes furent dressées, on s'empara de l'élite de la jeunesse, et l'on encombra les cachots. Les interrogatoires secrets ne laissèrent cependant aucune trace de conspiration; tout roulait sur les mystères des *Philarètes;* les inquisiteurs attribuaient à ces associations un caractère politique, que les accusés niaient avec une inébranlable fermeté; les accusateurs ne fournissaient que de vagues préventions contre les victimes, et leurs intentions étaient en effet si peu déterminées, que les mieux instruits eussent été bien embarrassés d'expliquer les torts qu'on leur imputait. Irrité par des difficultés auxquelles il ne s'était pas attendu, Nowosiltzow fit appliquer les plus suspects à la question; il employa toutes les ressources de son génie inventif pour surprendre à la douleur et au délire des convulsions, ce qu'il n'avait pu arracher à la conviction. On enferma par son ordre les plus âgés dans des oubliettes, où le patient, couché horizontalement sur des lattes triangulaires, ne pouvait remuer sans se briser les os; la forme de la voûte l'empêchait de se relever, et livré ainsi aux reptiles et aux insectes logés dans les cadavres auxquels il succédait, il ne recevait lui-même sa nourriture que par un trou qui correspondait à sa bouche. Cette nourriture consistait dans des harengs salés qu'on lui donnait avec profusion, après avoir excité son appétit par un jeûne prolongé; quand le malheureux avait satisfait sa faim et que les tourmens de la soif succédaient

à ce supplice, on l'interrogeait par le soupirail, jusqu'à ce qu'il eût avoué son prétendu crime. Ordinairement on laissait des intervalles entre les tortures pour les rendre plus sensibles, et on profitait de l'égarement du prévenu, pour lui faire signer de fausses dépositions contre les patriotes dont on voulait se défaire. On ne rendait jamais un prévenu à la liberté à moins qu'il n'eût perdu la raison, parce qu'on craignait ses révélations; si l'on jugeait inutile de le supplicier plus long-temps, on l'envoyait dans les mines ou dans les colonies militaires. Les Russes ont pour principe, de ne jamais dresser d'échafauds: ils redoutent l'impression qu'ils feraient sur la foule, ils préfèrent la Sibérie ou le knout.

Le fouet, les frictions, les apparitions fantastiques, les saignées, le poison lent et autres moyens de cette espèce furent employés sans succès. Nowosiltzow fit battre de verges, jusqu'à mort, les plus jeunes, dans l'espoir de trouver moins d'opiniâtreté dans des cœurs informes; il essaya des promesses, de l'hypocrisie, de la corruption, de tout en vain. Il ne put obtenir un seul aveu qui décélât une conjuration; plus il étudiait au contraire les détails des procès, plus il devait s'affermir dans l'opinion que les conciliabules des *Philarètes* étaient purement littéraires et charitables. Des secours accordés aux élèves indigens, des paroles de paix et d'espérance, des dissertations théoriques sur les probabilités de l'avenir, des allusions ambiguës aux infortunes du présent, mais rien qui pût dans un pays civilisé, donner matière à un procès-verbal. C'est précisément ce qui nourrissait le dépit du farouche Nowosiltzow; quelle gloire pour le misérable, s'il fût parvenu à découvrir une conspiration menaçante et à l'éventer! Quelle gloire d'avoir déçu les espérances de la Lithuanie et de l'avoir ensevelie dans le meurtre et la désolation! mais quelle déconfiture de ne trouver, au lieu de

crimes d'état, que des jeux d'enfans et une innocente propagande !

Après avoir souillé Wilna et les provinces de cruautés inouïes, voyant qu'il ne réussissait pas à accréditer les bruits qu'il avait fait répandre d'avance, et honteux de ses propres excès, Nowosiltzow songea à se débarrasser de tous les témoins de ses infamies. Il commença par les victimes échappées aux empoisonnemens, aux fustigations et aux supplices lents. Les plus influens des Philarètes furent condamnés aux mines, aux colonies, à la Sybérie; Zan, Danilowicz, Mickiewicz, furent déportés au fond des provinces de l'empire; Massalski eut la tête rasée, les pieds emboîtés dans des dyby et fut jeté dans un régiment colonial; Thur, Molesson et autres enfans de douze à seize ans furent condamnés à une mort lente, dans les mines de Nerczynsk. Les moins connus furent murés dans les souterrains des couvens, où la plupart expira dans des supplices affreux. Un grand nombre de ces malheureux furent privés de la raison par les mauvais traitemens ou des breuvages empoisonnés; on en délivra quelques uns pour donner du poids à l'accusation de folie portée par les bourreaux contre les prétendus conspirateurs; d'autres furent déchirés publiquement à coup de knout, de verges et de fouet, et laissés mourrans dans les cours des colléges. Chacun dit ce qu'il savait pour éviter la torture, mais parmi tant d'aveux bizarres, faux, vrais, probables, absurdes, incohérents, il ne s'en trouva pas un qui légitimât les atrocité ni même les soupçons de l'inquisition !.............

Dès-lors, odieux à lui-même, en abomination parmi les Russes eux-mêmes, objet de mépris et de vengeance partout où son nom parvenait, l'infâme plénipotentiaire se sentit obligé d'étourdir sa conscience par de nouveaux crimes. La terreur régnait dans les murs de Vilna; les rues étaient désertes, les églises, les spectacles, les parades, les processions n'étaient

fréquentés que par les courtisanes, les soldats ivres et les mouchards. On taisait son nom comme un titre de proscription; on s'enfermait chez soi sans oser s'inquiéter des autres. S'il se formait par hasard un groupe de quelques hommes, l'apparition d'une figure sinistre ou d'une patrouille les faisait fuir comme des criminels. Le gouverneur général de la Lithuanie, Korsakow, aussi nul que brave homme, souffrait de cette calamité et en voulait à Nowosiltzow autant par indignation que par jalousie. Il était honteux du rôle secondaire que lui faisait jouer le plénipotentiaire, mais il n'osait murmurer hautement contre un homme dont il n'ignorait pas le crédit. Comme il n'avait pas le courage de refuser sa signature à toutes les horreurs qui se forgeaient dans le cabinet de Nowosiltzow, il en portait toute la responsabilité et se rendait odieux par lâcheté. Souvent le Visir quittait Vilna pour faire ses tournées ordinaires, mais alors le gouverneur Chrapowicki et Pélikan se partageaient l'autorité inquisitoriale. et par leurs incroyables abus, leur insolence et leur insatiable vénalité faisaient regretter presque l'administration de leur maître. Leur pouvoir devint à la fin si insupportable, que malgré la connaissance que l'on avait du danger qu'on courait en s'attaquant à une autorité aussi absolue, on essaya de faire connaître à Alexandre, la manière dont ses représentans usaient de ses instructions et de sa confiance.

Il est impossible en Russie, de faire parvenir jusqu'au trône une plainte contre les autorités, parce que le placet passant par des mains intermédiaires, est toujours détruit avant d'avoir atteint sa destination. Quand le Czar reçoit lui-même les suppliques, il les fait lire à son aide-de-camp qui les vend aux employés dont elles contiennent l'accusation; Orlow et Bekkendorf ont amassé des sommes immenses à cette espèce de commerce. Les réclamations de la Lithuanie subirent le même sort. Alexandre ignora les crimes de ses lieutenans, ou fit semblant de les ignorer; les

plaignants furent livrés pieds et poings liés à Nowosiltzow, qui les fit murer, empoisonner ou déporter sans esclandre; les impôts furent triplés, les monopoles multipliés, les sbires comblés d'honneurs, les aristocrates récompensés pour leur silence ou leur complaisance, les campagnes dépeuplées, la noblesse déportée et les colléges décimés. Au milieu de tant de ruines, pas une seule plainte, pas un seul cri, pas une seule larme n'émurent l'Europe; à dix lieues de Wilna on ignorait que les souterrains des couvents ne pouvaient plus contenir tous les détenus, et à Vilna on savait à peine si Grodno avait ses inquisiteurs et ses crimes d'état. Toutes les communications étaient maîtrisées par la police; toutes les lettres étaient décachetées à la poste, et le silence que l'on était obligé de garder sur les atrocités dont on était temoin était si absolu, que les parens des victimes s'informaient de leur sort aupres des autorités, long-temps après leur mort. On croyait la Lithuanie le plus paisible, si non le plus heureux des pays, et la Lithuanie s'ensevelissait dans ses déserts et se noyait dans son sang.

Enfin Alexandre mourut. On espérait que son successeur disgracierait ses favoris, et on se félicitait d'avance d'avoir échappé aux serres du Visir. Mais Nicolas avait intérêt à ne pas déranger l'ouvrage de son frère, et quoiqu'il le détestât cordialement, il aimait son système et se proposait de le suivre aussi exactement que la chose serait possible. D'ailleurs la grande conjuration de Pestel lui suscitait assez d'embarras, et il n'était pas fâché d'avoir à Vilna un gaillard comme Nowosiltzow. Les ramifications de la conspiration étaient si étendues qu'elles minaient la Lithuanie, aussi bien que la Pologne et la Russie; c'était, comme nous avons eu déja lieu de le dire, l'ouvrage des associations révolutionnaires fondées par Dombrowski et restaurées par Lukasinski. La sédition venait d'éclater en même temps à Varsovie et à Saint-Pétersbourg, et si Wilna se taisait, c'est que les bourreaux avaient épuisé

tout son chyle; il lui fallait quelques années pour se refaire, mais Nowosiltzow était là pour ne pas lui en laisser le loisir. Aussitôt que la nouvelle de l'étranglement d'Alexandre fut parvenue à Vilna, on ordonna un deuil public; la répugnance que manifestait la jeunesse pour cet acte d'humiliation lui fut imputée à crime; on la traîna dans les églises entre deux haies de baïonnettes, on imposa à toute la Lithuanie des atroces comédies qui révoltaient le bon sens et l'humanité; et comme partout les sbires éprouvaient de la résistance, ils en conclurent que la Lithuanie s'entendait avec les rebelles de Varsovie et de Saint-Pétersbourg, et que les inquisitions de 1823 n'avaient pas été assez sévères. Aussitôt les persécutions recommencèrent avec de nouvelles fureurs; on fanatisa les Borulaks déjà très-nombreux, au nom du schisme; on leur fit commettre des massacres dans les campagnes; à l'instigation des Popes et des employés de la couronne, ces cannibales mirent le feu à plusieurs églises catholiques, égorgèrent les prêtres, les femmes, les enfans, et forcèrent les paysans à se rassembler pour résister à leurs incursions. Alors les tyrans, qui avaient provoqué ces attroupemens, crièrent à la révolte et firent main basse sur tout ce qui leur parut de bonne prise. Les déportations, les emprisonnemens et les confiscations se multiplièrent tellement à la fin, que plusieurs provinces furent entièrement dépeuplées.

Le nouvel autocrate confirma tous les pouvoirs de Nowosiltzow, loua son zèle, lui donna carte blanche et combla de dignités et de richesses tous les aristocrates qui s'étaient prêtés à ses vues. Alors on vit qu'on n'avait rien gagné au change, et que Nicolas ne valait pas mieux qu'Alexandre. On trouvait même au premier une férocité et un orgueil asiatiques que l'autre avait eu soin de ne jamais montrer à nu. S'il avait fallu être de mauvaise foi et mentir à sa conscience pour croire qu'Alexandre était un honnête

homme, il fallait être aveugle ou lâche pour ne pas dire que Nicolas était un scélérat. Alexandre avait eu assez de pitié pour épargner l'amour-propre de ses flatteurs; Nicolas se jouait de leur humiliation et les forçait à avouer qu'ils étaient de misérables hypocrites. Alexandre n'avait été que vain et perfide; Nicolas était ambitieux et cruel; sa rage s'irritait par les obstacles, et sa hauteur insupportable lui aliénait déjà ses plus proches courtisans. Il prouva dans les guerres de Perse et de Turquie, qu'aucun sacrifice ne lui coûtait pour satisfaire sa volonté; les peuples qu'il gouvernait étaient à ses yeux des chiffres que l'on pouvait remuer, multiplier, effacer, transporter, résumer, omettre, pourvu qu'ils eussent servi à résoudre le problème. Leur or, leur sang, leur liberté, tout cela n'était rien quand il s'agissait de la prise d'un bastion turc, et pour l'enlever d'assaut il eût enseveli toute une génération sur la brèche. La Lithuanie paya son tribut, et au lieu de peupler les oubliettes et la Sibérie, elle envoya tout ce qui lui restait d'hommes vaillans à Paszkiewicz et à Diebitsch.

De toutes les calamités qui depuis 1815 fondirent sur cette malheureuse province, le recrutement fut la plus terrible et la moins réparable. Tant que le serf restait dans ses foyers, l'autorité paternelle de la noblesse calmait ce que la servitude avait de plus âpre, et les douceurs de la vie domestique formaient son cœur à des affections généreuses. Il y avait des provinces, la Samogitie par exemple, où les soins des propriétaires suppléaient amplement à la protection des lois, et où le sort du paysan n'était pas à plaindre. Là, comme en Pologne, les mœurs tenaient lieu de codes; là, comme en Pologne, l'assujettissement de la plèbe était un patronage qui n'avait de la servitude que les apparences; le seigneur y était plutôt l'intendant que le maître du domaine; il n'avait de l'administration que les peines, et ses revenus servaient à améliorer le sort des paysans. Il y en avait parmi ces derniers de fort riches; les lu-

mières commençaient à pénétrer partout, par le zèle et les efforts des propriétaires éclairés, et bien que ces progrès fussent loin d'être l'apanage de toute la Lithuanie, on pouvait au moins espérer que pourvu qu'il y eût des bras dans les campagnes, une révolution acheverait l'œuvre de régénération. Mais les oppresseurs avaient prévu tout cela; ils sentaient que tant qu'il y aurait en Lithuanie un homme capable de manier une faulx, la tyrannie ne serait pas en sûreté; dépeupler leur était donc aussi essentiel qu'asservir. Le recrutement leur offrait un moyen infaillible de dénationaliser les plus opiniâtres; quand on avait arraché le serf à sa famille, à sa chaumière, à ses modestes espérances, ou il mourait en route de chagrin, et alors c'était un rebelle de moins, ou il survivait à la misère, aux bastonnades, à la fièvre, et alors on s'occupait de son éducation. On lui ordonnait de n'avoir d'autre Dieu que le Czar et d'autre superstition que le schisme; on lui faisait oublier tout, hors la charge en douze temps, l'obéissance passive et son numéro. Pendant les 25 ans de service que lui imposait l'Ukase, le malheureux avait le loisir de se faire à la discipline militaire et, en moins d'un lustre, toutes les traces de ses premières inclinations s'effaçaient de sa mémoire et de son cœur.

Si dans ses longs et perpétuels pélerinages d'un bout du globe à l'autre, l'infortuné se retrouvait par hasard dans son village, il n'en parlait plus la langue, il n'en avait plus ni les mœurs, ni les croyances. Il se sentait étranger dans le pays qui l'avait vu naître; une nouvelle génération s'offrait à ses regards hébêtés, et si le caporal ordonnait de faire feu sur une procession de catholiques ou sur un attroupement de faucheurs, le sbire tirait au risque de tuer son propre fils. Pour lui, plus de patrie, plus de famille, plus d'affections, il n'était ni Polonais, ni Lithuanien, ni Moscovite, il était au Czar. Tout ce qui ne pourrissait pas dans les camps ou sur les champs

de bataille était entièrement ravi au pays; les bourlaks schismatiques venaient à leur place; et cette révolution répétée trois ou quatre fois dans une période de vingt ans, suffisait pour changer complètement la race et les inclinations d'un pays. Il était déjà à craindre qu'une révolution, quelque prompte et énergique qu'elle fût, ne trouvât une puissante opposition dans les districts plus rapprochés de la Russie, et dans les campagnes habitées par les nouveau-venus; non que ces sauvages fussent attachés plutôt à un mode de gouvernement qu'à un autre, mais parce que les agens russes avaient l'adresse de faire d'une affaire politique une question religieuse, et d'exciter la haine des popes et de leurs ouailles contre la noblesse et les paysans catholiques.

Ces réflexions devenaient plus sérieuses à mesure que les choses s'embrouillaient et que les bruits de soulèvement prenaient de la consistance. En effet, il ne s'était pas écoulé cinq ans depuis la mort du grand-prêtre de la Sainte-Alliance, que les peuples indignés de leur abaissement, secouaient déjà leurs fers. On ne savait à Wilna que ce que Nowosiltzow et Chrapowicki voulaient bien qu'on sût; les méchans journaux que la censure tolérait se gardaient fort de traiter des questions politiques, et tout ce qu'on pouvait démêler au milieu de leurs fades dissertations, c'était que le Czar prenait l'alarme et que la surveillance allait augmenter. Bientôt on reçut par des voies détournées des avis de la plus haute importance. On parlait de revolution en occident, et on s'attendait au contre-coup. Enfin on en fut aux nouvelles positives : on apprit la révolution de juillet. La France exceptée, tout dormait encore; après un intervalle de quelque temps on fut successivement instruit des insurrections belges et italiennes; les bourreaux redoublaient de vigilance, mais la Lithuanie paraissait attérée.

L'INSURRECTION. (*)

Le 4 décembre, on reçut à Wilna la communication officielle des nouvelles de Varsovie. Les autorités en furent consternées, et tous ceux qui n'étaient pas en relation directe avec le gouvernement n'ajoutèrent aucune foi à ces bruits. Mais la jeunesse plus enthousiaste et plus crédule était dans l'ivresse; dans les villes, dans les hameaux, elle assemblait tumultueusement les femmes, les vieillards, les paysans; leur faisait le récit de ce qui se passait de l'autre côté du Niemen et ces étranges avis transmis de bouche en bouche, se répandirent bientôt dans toutes les provinces. Partout on s'attroupait, on pleurait de joie, on s'embrassait, on se disait quelque chose tout bas, puis à la vue des patrouilles russes on se séparait pour recommencer le lendemain.

A l'écho du 29 novembre, les tyrans pâlissent et ne sortent plus qu'en tremblant, les armes chargées et par bataillon. Dans chaque Lithuanien ils croient voir le vengeur de Zan et dé Mickiewicz. Si un soldat détaché de son corps se trouve au milieu d'une rue solitaire, il précipite ses pas, et regarde en arrière comme s'il était poursuivi. Les ombres des martyrs épouvantent les sbires; le pavé encore souillé de sang crie vengeance; les agens de Nowosiltzow racontent avec effroi que dans les temples, sur les places publiques, dans les campagnes, la terre jusqu'alors déserte et abandonnée voit une foule inconnue, qui chaque jour se dissipe et renaît plus nombreuse. Déjà on se groupe, on se menace de part et d'autre; on dirait que l'implacable révolte toute noire de bave et de

---

(*) Dans le doute qui a dû souvent résulter des renseignemens contradictoires ou obscurs, puisés au sujet d'événemens généralement peu connus, je m'en suis rapporté de préférence aux excellens mémoires de M. Wrotnowski, auquel pour acquérir une renommée immense, il n'a manqué que d'avoir écrit dans une langue plus répandue.

poudre va hisser ses bannières flamboyantes sur les dômes de Wilna.

Je ne sais quel instinct de prévoyance disait à tous les peuples écrasés sous le trône des Czars, qu'une époque de régénération commençait pour l'Univers; ils sentaient par la succession des révolutions de France, de Belgique, d'Italie et de Pologne, que de conséquence en conséquence, la contagion finirait par les gagner, et les plus impatiens devançant l'avenir remuaient déja sous leurs carcans. Chlopicki était dictateur en Pologne. Des signaux révolutionnaires jalonnaient les rives gauches du Bug et du Niemen; le Czarewicz fuyait le royaume; mais une espèce de contrainte caractérisait l'indépendance des huit palatinats. On ne savait en Lithuanie à quoi l'attribuer: car dans ce pays si long-temps humilié, le moindre effort inspirait de l'admiration ou de la terreur, et c'eût été une hardiesse sacrilége, que de douter de la sagesse d'un gouvernement constitué. Alors que le royaume lui-même s'abusait si grossièrement, ce n'était pas aux pauvres Lithuaniens de voir clair; partout il n'y avait qu'enthousiasme et confiance, le mécontentement ne s'était encore emparé de personne. Attentive au moindre mouvement aperçu sur la rive gauche, la multitude accourait en foule, et dans chaque nuage, dans chaque buisson croyait voir une colonne libératrice; on disait, jusque dans la Russie-Blanche, que les Polonais passaient le Bug, les Allemands l'Oder et les Français le Rhin. La Lithuanie n'osait se soulever.

Nowosiltzow parti de Varsovie trois jours avant la révolution de novembre, parcourait la Lithuanie; il glanait par toutes les provinces les têtes échappées aux moissonneurs de 1817, de 1823 et de 1825. Il fit deporter des familles entières, arrêter tous les jeunes gens auxquels il trouva une physionomie expressive, un regard assuré et une démarche martiale; organisa de nouveaux corps de police, et obligea tous les employés de quelque rang qu'ils fussent, à faire le métier

de délateurs. Les corps de Rosen et de Pahlen occupaient la Lithuanie; bien que les généraux fussent dévoués par intérêt au Czar, et que les soldats fusssent entièrement abrutis par l'habitude de l'ilotisme, on comptait dans ces troupes un grand nombre d'hommes courageux qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour éclater. Les détachemens postés le long de la frontière, tentèrent plusieurs fois de passer sur la rive gauche du Niemen, mais la trahison de quelques uns d'entre eux fit toujours échouer leurs projets. Les jeunes officiers lithuaniens qui servaient dans ces corps manifestaient hautement leur admiration pour la révolution; on remarqua même leurs intelligences avec Zaliwski, Czarnecki et autres agens patriotes établis à Ciechanowiec; il était à craindre qu'ils ne passassent en masse du côté des Polonais, et qu'ils n'entrainassent leurs soldats; ces alarmes parurent si légitimes au Czar, qu'il donna l'ordre de les enlever tous sur des charettes et de les remplacer par des Moscovites tirés des autres corps. On les envoya dans des régimens coloniaux, et les seules troupes sur lesquelles les patriotes pouvaient fonder quelqu'espérance, se trouvèrent tout d'un coup commandées par des brutes façonnées au despotisme et fanatisées contre les rebelles.

Tout cela se fit si brusquement que les émissaires varsoviens n'en furent prévenus que quand l'échange fut consommé; ils durent alors renoncer à leurs projets, et les plus brillantes illusions furent déçues. Ce fut un coup terrible pour la révolution. On était au commencement de l'année 1831; l'heure propice s'était écoulée; les chemins étaient couverts de troupes et d'artillerie venues de la Courlande, de la Russie Blanche et des provinces du Midi. Au Nord, Szachowskoï, au centre, les corps lithuaniens, la cavalerie et les réserves, au Midi, Kreutz et Geismar; tous refluaient vers les frontièresdu royaume, et inondaient de leurs soldats, les villes, leurs campagnes et les forêts de la Lithuanie. Diebitsch était à Wilna. Les

murmures parvenaient jusqu'à lui, mais il affectait d'ignorer les tyrannies de Nowosiltow et de Chrapowicki, et quand les plaintes et les imprécations qui s'élevaient de toutes parts, ne lui permirent plus d'en douter, il feignit un grand étonnement et promit de réprimer les abus. En attendant, il offrait aux Lithuaniens du service dans les armées de sa majesté, et proclamait insolemment ses triomphes futurs. A l'instigation du conquérant, le gouverneur de Witebsk assemble la noblesse de la province, lui rappelle la soumission et la fidélité qu'elle doit à l'empereur, lui demande son avis sur les mesures de répression à prendre contre les agitateurs, et termine en la priant de vouloir bien demander comme une grâce, l'abrogation des statuts lithuaniens. La docilité ne suffisait pas aux bourreaux ; il fallait que la victime rivât elle-même ses fers. En même temps, un Ukaze général livre les gymnases à l'autorité de la police, et les professeurs de l'université reçoivent des instructions qui limitent leurs facultés ; la noblesse est partout invitée à adresser au Czar des félicitations et des remercîmens, à renoncer à tout ce qui lui reste de prérogatives et d'indépendance, à introduire l'usage de la langue russe dans les salons, à se convertir au rite grec, à abandonner le costume national et à prendre du service dans l'armée russe. Les invitations sont aussitôt suivies de menaces, et les menaces de supplices. On fait prêter serment de fidélité à tous les sujets sans distinction; on ordonne une nouvelle levée de recrues pour le mois de mars, et on s'empare d'avance de tous les paysans en état de porter les armes.

On établit de nouveaux impôts, des réquisitions en chevaux, en fourrage, en blé ; et quoique les réglemens de l'empire déchargent du fardeau de la guerre, les provinces qui en sont le théâtre, la Lithuanie en est exceptée, et on lui demande de l'argent et des recrues en même-temps qu'on la proclame en état de

guerre. Enfin, on ordonne un désarmement général dans la Samogitie, dans la Lithuanie, dans la Wolhynie, l'Ukraine et la Podolie. Les sbires se répandent dans les ateliers, dans les églises, dans l'intérieur des maisons, fouillent, bouleversent, pillent, ouvrent les lieux les plus secrets, s'emparent de tout ce qui peut devenir une arme, ne font grâce ni aux couteaux, ni aux ciseaux, ni aux rasoirs, ni aux ustensiles domestiques; vont dans les campagnes, déferrent les chevaux, les charrues, enlèvent les faulx, les haches, les fourches et ne laissent pas même aux malheureux serfs de quoi fendre une bûche et faire un sillon. Aucune recherche ne se fait sans violences et sans dévastations; les hameaux livrés à une soldatesque stupide et effrénée, sont désolés à la fois par le sac et la famine; partout la misère, les enrôleurs et la mort.

La Lithuanie étant déclarée en état de guerre, le feld-marechal absorbait tous les pouvoirs, même celui de Nowosiltzow, mais comme ses devoirs l'appelaient autre part, le plénipotentiaire conservait toute son autorite, et continuait ses recherches inquisitoriales. Après avoir fait une tournée dans les provinces du Midi, le scélérat était revenu à Wilna où il se proposait de relever son crédit déjà usé en forgeant quelque nouvelle conspiration. Après avoir epuisé toutes ses ressources, il ne lui restait plus que les provocations, moyen qui quoique banal, réussit presque toujours. Parmi ses nombreux agens, il y avait un certain Kudrewicz, misérable abîmé de dettes, tiré comme son maître de la boue et doué de toutes les capacités requises pour le métier de pourvoyeur d'échafaud. Nowosiltzow jeta les yeux sur lui et le chargea d'attirer dans le piége la jeunesse confiante et crédule. Il devait feindre un grand patriotisme, supposer des relations avec les révolutionnaires du royaume, et organiser une vaste conjuration, où il s'agissait d'envelopper tout ce qui restait à Wilna d'élèves, de médecins, d'avocats, d'ouvriers et d'ar-

sans. On lui intima l'ordre de les rassembler tous et de les livrer aux sbires aussitôt que la conspiration prendrait un caractère sérieux. D'abord, tout alla à merveille; l'habileté de l'agent provocateur ne se démentit pas un seul instant; une foule se pressa autour de lui et fut sacrifiée à mesure qu'elle s'inscrivait sur ses tablettes de proscription, mais on finit par s'apercevoir de l'artifice, et alors on se défia de son ombre, on soupçonna ses plus intimes amis et on ferma son cœur à tous les êtres vivants. Les véritables patriotes ne furent plus écoutés; on croyait voir partout des Kudrewicz; les associations, formées depuis long-temps, se dispersèrent; une terreur panique rompit tout commerce entre la jeunesse, et la liberté n'eut plus ni centre ni défenseurs. Cet excès de méfiance fut poussé au point que l'on soupçonna les plus ardens révolutionnaires; personne n'eut le courage de rappeler le peuple à ses inclinations et à son devoir. Avec un peu de prudence de la part des oppresseurs, c'en était fait de l'indépendance; mais chez eux, le plaisir de torturer l'emportait sur toute autre considération; et au lieu de fournir un prétexte à la paresse des Lithuaniens, comme l'avait souvent fait Alexandre avec succès, ils les réduisirent au désespoir et leur mirent le coutelas à la main, en se jouant de leurs droits, de leur religion et de leur vie.

Les colonels commandaient l'enlèvement des femmes et des enfans, le pillage, les incendies; présidaient eux-mêmes au partage du butin, et changeaient sous différens prétextes de cantonnemens pour recommencer autre part. Sous le plus futile prétexte, on s'emparait d'un citoyen, on confisquait ses biens et on le livrait au conseil de guerre Des hordes de Zaporogs fouillaient dans tous les coins de la Lithuanie, et emportaient en croupe ce qui avait échappé aux inquisiteurs. Comme de coutume, les Bourlaks déchaînés par les popes, envahissaient les hameaux

catholiques et y commettaient des horreurs qui font frémir la nature.

On était dans le mois de février; l'arrière-garde de la grande armée passait le Niemen; la Lithuanie avait vu défiler les meurtriers de la Pologne; 180,000 hommes et 500 pièces d'artillerie s'étaient déroulés devant elle pour lui en imposer. Elle était belle et nombreuse cette armée; mais qui eût dit alors que moissonnée par les baïonnettes, la faim et le choléra, comme les bandes de Moïse, elle était condamnée à périr sur les ruines de ses conquêtes? qui eût dit, en l'entendant se disputer par anticipation les dépouilles de l'Occident, qu'il faudrait un autre chef et une autre armée pour vaincre la Pologne? En attendant, les tyrans redoublaient d'audace et d'efforts; et s'ils savaient combien était précaire le repos dont semblait jouir la Lithuanie, ils tiraient du temps le meilleur parti possible; ils serraient leurs masses, tergiversaient avec la dictature et s'entendaient avec ..... Il s'en fallait que les Polonais se conduisissent aussi habilement; la Lithuanie qui aurait dû être considérée comme arène principale de la révolution, ne tenait au royaume que par des relations individuelles, souvent interrompues et presque toujours insignifiantes. Les temps, il est vrai, étaient bien changés; la Lithuanie n'avait plus besoin d'être endoctrinée; elle était parvenue par les tourmens à la maitrise. Révolutionnaire, elle couvait dans son sein, plus d'élémens de révolte que toute la Pologne à la fois; et si elle n'éclatait pas encore, c'est que chez elle qui avait tant souffert, la vengeance était un calcul. Il n'y avait plus comme en 1812, de partis russe et français, d'*Alexandriens* et de *Napoléoniens*; Il n'y avait plus d'étrangers que les Bourlaks, les juifs et les aristocrates. La persécution avait confondu le reste en une seule masse qui voulait l'indépendance à tout prix. L'interception de toute communication avec le royaume, avait rendu les missions révolutionnai-

res si périlleuses, qu'il avait été impossible jusqu'alors de lier Varsovie à Wilna par un système unique de pensée et d'exécution; cet obstacle, plutôt que la mauvaise volonté du dictateur, avait réduit les Lithuaniens à conspirer isolément. Il existait alors à Wilna, une espèce d'autorité révolutionnaire connue sous le nom de *comité de Wilna*. Rien de plus dangereux que ces pouvoirs mystérieux, qui puisent leur prestige dans l'ignorance où on est à leur égard. Dans les conjurations difficiles, il se trouve toujours des charlatans, qui à la faveur du voile dans lequel ils s'enveloppent, se font passer pour le réservoir d'où émane le mouvement, et souvent réussissent à se donner de l'importance, par cela même qu'on ne les connaît pas. Tel était le *comité de Wilna*, composé de quelques hommes vains et timides, qui se gardèrent bien de se nommer, et pendant quelque temps, en imposèrent à toute la Lithuanie. Ils firent un mal infini à la révolution, en refroidissant l'enthousiasme de la jeunesse, et en s'opposant constamment à un soulèvement dans Wilna. Ils redoutaient par-dessus tout, d'être découverts, soit par les Russes qui les eussent pendus, soit par les Lithuaniens, qui les eussent bafoués; ils espéraient rester dans l'ombre, et sacrifiaient à ce besoin personnel tous les intérêts de la patrie.

Le comité n'en resta pas là; il travaillait ardemment à se faire un parti, et comme il comptait parmi ses membres, des gens riches et influens, il s'attira l'aveugle confiance de la noblesse modérée. Ainsi, dès le début, il se forma un schisme désolant: d'une part, le comité et les poltrons qui, quoiqu'on fasse, sont partout nombreux; de l'autre, la jeunesse et les entreprenans qui, quand ils ne sont pas insolens, sont les plus faibles. La jeunesse lithuanienne, vierge encore, portait un si profond respect aux vieillards, que dans la crainte de les compromettre, elle négligea plusieurs fois de soulever le peuple; elle rangeait par-

mi les vieillards, obj... .a vénération, le comité auquel elle supposait autant de dévouement et plus d'expérience qu'à elle même. Ainsi s'écoulèrent les époques favorables à une insurrection, et le comité exclusivement occupé de sa propre conservation, abusait de la complaisance du peuple et de ceux qui le conduisaient, pour augmenter son crédit et multiplier ses prôneurs. Par cette sympathie naturelle, qui existe entre les hommes de mêmes principes, le comité s'entendit avec la députation envoyée par Chlopicki à Saint-Pétersbourg, et partageant toutes les espérances de réconciliation des doctrinaires varsoviens, se fit en Lithuanie l'organe de cette faction. Il démontrait à qui voulait l'entendre, combien il serait imprudent d'éclater ouvertement, quand le royaume lui-même cherchait à négocier; et quand l'acte de déchéance et les réponses de l'autocrate eurent rompu ce charme, le comité imitant dans tous ses détours, ses confrères du royaume, se replia sur des sentences moins absolues et trouva d'autres prétextes de temporisation. De son côté, la jeunesse fidèle à ses principes de modestie et de générosité, se soumettait sans murmurer aux décisions des pères conscrits, et on retardait de jour en jour la sainte révolte.

Pendant que le Czar avait ordonné l'enlèvement des officiers lithuaniens, et à l'epoque où toute l'armée de Diebitsch s'étalait dans les trois goubernies, le gouvernement du royaume avait chargé un jeune lithuanien nommé Grotkowski, de communiquer au comité central les instructions auxquelles il croyait nécessaire d'assujétir l'insurrection. Elles se ressentaient de leur origine; elles étaient aussi vides que bruyantes. Elles prescrivaient de dresser la liste des autorités révolutionnaires là où il n'y avait pas de révolution; d'attendre et de temporiser quand il fallait agir et combattre; d'acheter la forteresse de Bobruysk ou de s'en emparer par force dans un pays couvert de

100,000 baïonnettes; enfin, de préparer en théorie, le partage statistique des trois goubernies, lorsque leur délivrance était encore un problème. Pour remplir sa mission, Grotkowski passa la frontière et vint s'établir secrètement à quelques lieues de Wilna. De là, il manda auprès de lui ***, ancien militaire plein de patriotisme et de courage, en relation avec les propriétaires influens du pays et respectable par sa probité et son abnégation, mais peu fait au pénible métier de conspirateur et trop circonspect pour mener à fin une révolution qui ne pouvait s'opérer sans fanatisme et sans coups d'audace. ***, chargé par le jeune émissaire, de réaliser les instructions du gouvernement polonais et d'associer à ses travaux le comité central, prit sur lui toute la responsabilité de cette difficile opération sans mesurer ses forces, parce qu'à un grand zèle pour la cause nationale, il alliait la rigide soumission d'un soldat qui ne sait pas refuser ce que lui impose l'autorité; il aurait mieux fait peut-être de rejeter le fardeau sur un homme plus actif et plus capable, mais l'engagement était pris, et il fallait, tant bien que mal, légitimer la confiance du gouvernement et de son émissaire. Tout cela se passait entre les doctrinaires des deux pays. ***, lui-même réservé et modéré, ne s'adressait qu'à des gens de sa religion; le cercle de cette conspiration théorique ne dépassait pas les dépendances du comité, et la jeunesse et le peuple qui seuls eussent pu embraser la Lithuanie, ne recevaient de communications que par l'organe des clubs varsoviens, et étaient tenus en dehors des mystères officiels; les uns temporisaient par générosité, et les autres par système; tout allait mal.

Cet état d'attente et de défiance dura jusqu'au mois de mars; mais à cette époque, la tournure que prenait la campagne sur la Vistule, commença à influencer sensiblement les esprits dans toute la vieille Pologne. L'heroïsme du royaume était un reproche san-

glant pour la Lithuanie; l'idée que la campagne pourrait se terminer sans la coopération de cette dernière était humiliante, et en dépit de l'obstination du comité et de sa faction, qui s'autorisaient des instructions du gouvernement varsovien, pour contenir l'impatience du peuple, celui-ci s'armait secrètement et n'attendait qu'un signal pour s'insurger. Mais à force d'être déplacé, le foyer révolutionnaire s'était transporté hors de Wilna; les tergiversations des modérés désorientaient l'université et les sans-culottes; ils n'osaient agir malgré le comité, de peur de le compromettre; et le comité profitait de cette condescendance, pour rejeter sur les provinces le fardeau du soulèvement. Il se formait ainsi une nouvelle classification d'intérêts et de tendances : la capitale voulait être affranchie par les compagnes, et les campagnes voulaient être affranchies par la capitale; au lieu de s'insurger ensemble et de se prêter un appui mutuel, les deux camps se fatiguaient à savoir qui commencerait; le comité qui avait jeté la pomme de discorde, entretenait la mésintelligence par ses terreurs et ses précautions; enfin, les conséquences de la tyrannie moscovite tranchèrent les doutes et déterminèrent les provinces à jeter le gant.

Ainsi dès le début, la révolution prenait en Lithuanie, un caractère opposé à celui de la révolution du royaume; dans celui-ci, Varsovie avait communiqué aux palatinats, ses principes et ses goûts; la liberté, éclose dans l'école des porte-enseignes, avait répandu au loin ses systèmes guerriers et rationnels; en Lithuanie, les campagnes bouillonnantes de désordre, de désespoir et de fanatisme, se ruaient sur Wilna avec leurs bannières et leurs faulx, pour conquérir ce qui n'osait s'affranchir. Toute la suite de la campagne se ressentit de ces deux tendances divergentes. Toutes les deux étaient bonnes dans leurs sphères, parce que toutes les deux étaient conséquentes avec leur origine; et il était aussi dangereux de masser et de

systématiser les insurrections désordonnées de la Lithuanie, que de morceler la belle armée du royaume ; c'est pour avoir méconnu l'un et l'autre, que la révolution fut vaincue.

Cependant, la nouvelle conscription approchait ; chaque jour il fallait nourrir et vêtir les bourreaux, et plus on leur donnait, plus ils exigeaient. Le sinistre tocsin avait déjà retenti quelque part ; dans plusieurs communes, les enrôleurs avaient été maltraités et leur escorte dispersée ; partout on repoussait la force par la force. A Wilna, une armée de 5,000 hommes bivouaquait dans les rues, fusils chargés, mèche allumée. Des patrouilles rôdaient dans les quartiers populeux et dissipaient les attroupemens. Les jeunes gens et les ouvriers, réfugiés dans les cimetières, dans les souterrains, dans les bois des environs, forgeaient des faulx et des piques ; s'exerçaient aux évolutions militaires, et fouillaient dans les ruines, dans les cloaques, dans les tombeaux pour en extraire un peu de salpêtre. Les femmes faisaient de la charpie, des cartouches et priaient Dieu. Elles mettaient leurs bijoux et leurs chemises à la disposition du comité ; mais le comité, seul tremblant au milieu de l'enthousiasme universel, s'était déjà laissé déborder par les provinces. Parmi toutes celles où l'esprit revolutionnaire avait fait le plus de progrès, la Samogitie était celle où l'indignation portait une teinte de résolution et d'impatience que rien ne pouvait plus comprimer. Là, l'aisance des paysans et les lumières de la noblesse avaient fait mûrir l'amour de l'indépendance ; les hommes y étaient aussi plus courageux que dans le reste de la Lithuanie ; la haine que l'on y portait aux Moscovites était inextinguible ; le clergé énergique et patriote entretenait dans le cœur du peuple, la passion de la liberté ; la nature, plus prodigue que dans les autres provinces, y fournissait avec profusion de quoi vivre, camper et combattre ; de riches récoltes, d'immenses forêts,

des troupes de chasseurs exercées et infatigables, une population robuste, active, agile et intrépide, des cerveaux capables et des cœurs ardens, des vieillards contemporains et émules de Reytan, une jeunesse nourrie dans la haine de la tyrannie, mais avant tout un de ces hommes vaillans, enthousiastes et généreux, qui captivent tous les suffrages, et par leur incontestable supériorité, découragent les rivaux et humilient les envieux, tels étaient les instrumens d'émancipation qu'élaborait depuis quinze ans la Samogitie dans son sein. Ezechiel Staniewicz, maréchal de la noblesse de Rosienie l'un des trois districts qui composent l'ancien duché de Samogitie, était dans la force de l'âge, quand l'insurrection l'appela à la tête de ses concitoyens. Infatigable, entreprenant, doué de toutes les qualités qui font un chef révolutionnaire, Ezechiel, était un de ces êtres indispensables dont l'absence dérange tous les plans et suspend toutes les résolutions. Bien qu'il ne fût ni ambitieux, ni tranchant, ses avis prévalaient partout; et au talent de commander, il joignait le talent plus précieux encore de ménager les amours-propres et de paraître ne suivre que les conseils des autres. Il jouissait d'une grande fortune qu'il sacrifia toute entière aux besoins de l'insurrection, d'une vaste renommée qu'il tripla par ses exploits, et d'une autorité qu'il employa en homme de génie et en grand citoyen. L'amour qu'il inspirait à tout ce qui l'approchait eût été vraiment alarmant dans une république, si sa modestie et la sévérité de ses principes n'eussent égalé sa popularité.

Les dernières troupes de Diebitsch passaient le Niemen; son corps d'armée épuisé dans les combats de Grochow se repliait sur le midi de la Podlachie; les moins crédules commençaient à avouer que l'affranchissement de la Pologne était plus que probable; Wilkomierz et Kowno étaient en Lithuanie les seules villes, après Wilna, qui fussent bien gardées et qui

pussent résister aux bonds de l'insurrection. Les invalides, les douaniers, les réserves, les dépôts et cet essaim de valets et de monchards, qui se traînent à la suite des parcs formaient la plus grande partie des autres garnisons. On ne voyait guère de fortes colonnes, peu d'artillerie et de cavalerie de ligne; les Cosaques qui pullulent partout où il y a des femmes à violer et des troupeaux à enlever, étaient remplacés par les sauvages de la Crimée et du Mont-Taurus, Calmuks, Czyrgis, Baszkirs, Tatars et autres gaillards de cette espèce. Toutes les troupes répandues dans les trois gouberoies, n'offraient pas un effectif de 18,000 hommes. *** réchauffé par les succès du royaume, avait enfin agrandi le cercle de ses relations; il avait mis dans ses confidences des hommes influens dans leurs districts. Ils se rendirent aussitôt à leurs postes respectifs et y organisèrent des bandes qui, au signal convenu, devaient sonner le tocsin. Les jeunes gens couraient dans les campagnes, attroupaient le peuple, lui parlaient au nom de Dieu et de la liberté; et pour enflammer son indignation, peignaient les atrocités commises récemment dans plusieurs districts des gouberniés de Grodno et de Wilna. Bien que le manque de sabres et de fusils se fit sentir partout, on tâchait d'y suppléer par des faulx, des piques, des bâtons ferrés; les forges étaient en réquisition; les plus dévoués se travestissaient et pénétraient dans les places ennemies, où ils achetaient au poids de l'or des cartouches aux soldats russes. Les colonels en ayant été instruits, et alléchés par l'appât du gain, firent par l'intermédiaire des juifs des marchés avec les insurgés et leur vendirent beaucoup de munitions. Ainsi, l'avarice de arma les oppresseurs et arma les rebelles.

Une bande de paysans, attroupée aux environs de Salanty dans la Samogitie, venait d'élire son chef, de disperser les enrôleurs moscovites et de jurer dans l'église paroissiale de ne revenir dans ses foyers que

quand les tyrans seraient chassés ; une colonne ennemie s'était aussitôt mise à ses trousses ; mais les insurgés avaient disparu dans les forêts des environs. Ezechiel Staniewicz se rendit à Lipawa pour acheter des armes et des munitions ; toute la noblesse samogitienne s'assigna des rendez-vous, et dans plusieurs assemblées qui eurent lieu à la fin du mois de mars, s'engagea par des sermens solennels, à sacrifier ses richesses, son sang et ses priviléges à l'indépendance nationale. On décida d'un commun accord, que le premier usage que l'on en ferait, serait d'émanciper les serfs et de leur assurer des biens-fonds qui ne leur permissent pas de regretter la servitude. On ne manquait pas d'argent, et à force de soins et de recherches, on se procura des fusils de chasse et de la poudre que l'on distribua tout de suite aux plus habiles tireurs. On ramassa ce qu'il y avait de faulx, de haches, de piques, on en arma les plus robustes paysans, les valets et les employés des châteaux. Toutes les écuries furent mises à la disposition des anciens officiers de cavalerie, qui levèrent à la hâte plusieurs escadrons de volontaires, armés de lances ; la hache sacrilège abattit les chênes antiques aux pieds desquels six générations avaient immolé des victimes ; on les étreignit dans des barres de fer, on les perça en flûte, on leur donna pour affûts des débris de carrosses ; et l'artillerie des insurgés se trouva toute prête.

La bande, rangée dans les parvis de l'église, recevait la bénédiction des mains du curé, qui, le crucifix et le sabre suspendus à la même ceinture, montait à cheval et entonnait un hymne à Dieu et à la liberté. La foule répétait *amen*, et s'enfonçait dans la forêt en abandonnant chaumières, familles et fortunes. Là, elle s'emparait des convois ennemis, tombait sur les détachemens isolés, frappait cinq colonnes à la fois et ne laissait voir à aucune, d'où le coup partait.

Tout-à-coup, on répandit à dessein le bruit de

l'arrestation d'Ezechiel Staniewicz. Il n'en était rien; mais le sort d'un citoyen, considéré comme l'âme de l'insurrection, intéressant toute la province, ses amis, ses commettans, ses vassaux coururent aux armes et soulevèrent les campagnes de Rosienie. Comme la distance ne permettait pas au comité de Wilna d'influencer les esprits, et que l'insurrection ne puisait ses inspirations que dans sa propre fureur, elle se propagea avec une extrême rapidité, et en moins de trois jours, envahit tout le district. Le 25 mars, les premiers attroupemens font mettre bas les armes aux gardes du canal de Windawa; le lendemain, une multitude armée et conduite par Kalinowski, Gruzewski et autres se dirige sur Rosienie, en chasse la garnison, s'arme des dépouilles de l'ennemi vaincu, et étale dans les rues de la ville ses bataillons déguenillés. Les chefs s'assemblent, instituent une autorité révolutionnaire, et répandent des détachemens dans la campagne. L'électricité insurrectionnelle gagne les districts de Telsze, de Szawle et embrase en quelques jours toute la Samogitie. Dans la nuit du 27, les campagnes de Worn et de Jaropol imitent les Rosieniens; la noblesse assemble les paysans, les conduit dans les églises, les libère à la face de Dieu, et marche droit sur Telsze. Le peuple de la ville, prévenu de l'approche des campagnards, se jette sur la garnison, laisse à peine aux autorités russes le temps de s'évader; désarme les vétérans, et ouvre les barrières aux insurgés du dehors. Presque simultanément, Poniewiez, Upita et les campagnes de Wilkomierz répondent aux cris de Rosienie et de Telsze, par un soulèvement général. Le tocsin fait entendre ses gémissemens monotones et lugubres, depuis la Baltique jusqu'aux sources de la Swienta. La noblesse renie ses priviléges entre les mains du Christ; le serf redevient homme, et comme si le baptême de la liberté avait racheté son âme vendue, il vole au carnage avec la fierté d'un héros et le dévouement d'un ré-

publicain; le prêtre enivre les cœurs qu'il ne peut convaincre, et légitime les absurdités du catholicisme, en les faisant servir au triomphe de la philosophie.

Ces bannières, ces madones, ces moines la lance au poing; cette noblesse chevaleresque et guerrière, cette énergie du moyen-âge au milieu de notre civilisation décrépite; cet étrange amalgame de fanatisme et de démocratie, de fureur et d'abnégation, de désordre et de justice entassés sur une terre long-temps maudite, comme si Dieu l'eût choisie pour y réunir toutes les bizarreries de l'humanité et tous les effets de sa puissance : tout cela avait quelque chose de surnaturel que l'histoire n'a pas encore expliqué, mais que les cerveaux prophétiques ont rêvé. Cette indéfinissable alliance de religion et de liberté, que nous annoncent les apôtres du nouvel avenir, semblait se réaliser dans les sauvages forêts de la Lithuanie.

Au bruit de l'insurrection, Staniewicz était accouru en toute hâte de Lippawa, sans armes ni munitions, mais avec cette renommée d'abnégation et de courage, qui de sa personne faisait l'étendard de la Samogitie. La révolution avait aussitôt pris un caractère imposant; les Russes évacuaient le district de Szawle, et l'insurrection avait allumé ses feux sous les murs de la ville. Szemiot et Herubowicz avaient ébranlé tous les environs; déjà un millier de faucheurs, 100 braconniers et un peloton de cavalerie rassemblés à Szawlany, se disposaient à marcher sur cet endroit. Le 30, ils avancèrent, surprirent les détachemens russes qui volaient au secours de la garnison, pénétrèrent dans les rues le fer haut, firent 150 prisonniers et enveloppèrent une espèce de donjon où s'étaient renfermés et fortifiés les fuyards ennemis. Après une courte résistance, le donjon fut emporté, une partie de la garnison se rendit, et l'autre parvint à se retirer en Courlande. Ainsi, en moins d'une semaine, toute la Samogitie recouvrait son indépendance,

mais ces triomphes passagers et éphémères comme la puissance qui les enfantait, n'assuraient encore que de la gloire.

A mesure que les autorités de Wilna, de Kowno, de Grodno, de Wilkomierz recevaient les rapports des commandans chassés, pris ou battus, l'arrogance faisait place à la consternation; les Russes tremblaient dans leurs derniers refuges; nulle part ils ne se croyaient à l'abri des vengeances d'un peuple envers lequel ils n'avaient respecté ni leurs engagemens politiques, ni les lois de l'humanité; mais le genre de supériorité que donnent toujours, aux troupes réglées sur l'insurrection, la discipline et l'harmonie, ne les avait pas abandonnés. Ils espéraient tenir assez longtemps dans les huit ou dix villes de la Lithuanie, dont ils étaient maîtres, pour prévenir Diebitsch de l'extrémité où ils étaient réduits, et en obtenir des secours. Quelques jours avant que les districts de Rosienie et de Telsze se fussent soulevés, le gouverneur de Kowno, averti de ce qui se préparait, avait ordonné au colonel Bartholomeus de marcher avec 1,800 hommes et 4 pièces de canon sur Rosienie, tant pour favoriser la levée des réserves, que pour déconcerter les conjurés. Le colonel apprit en chemin que le maréchal Staniewicz, de retour à Rosienie, venait d'être proclamé chef des insurgés; que plusieurs détachemens s'étaient portés sur le Niemen avec l'intention de désarmer les douaniers, et que prévenus de la marche des Moscovites, les Lithuaniens s'avançaient le long de la Dubissa, pour leur barrer le passage. En effet, après avoir rappelé les détachemens envoyés vers le Niemen, rallié cinquante chevaux, 150 chasseurs et quelques nouvelles levées, Staniewicz marcha sur Plemborg, où il rencontra l'ennemi

La mitraille moscovite assaillit brusquement les insurgés et jeta du trouble dans les rangs; ils répondirent d'abord par un feu très vif de leur mousque-

terie et les décharges d'un canon en bois; mais la pièce ayant, après quelques coups, éclaté au milieu de la petite colonne, elle se débanda, sans avoir toutefois éprouvé de pertes sensibles. L'ennemi au contraire, fusillé long-temps par des chasseurs d'une adresse renommée, laissa les plus braves des siens sur la place. Cette disgrâce, loin de décourager la petite armée de Staniewicz, lui apprit à éviter les rencontres décisives et à harceler par des escarmouches fatigantes, les masses disciplinées que l'on ne pouvait entamer en combat rangé. Staniewicz se retira avec une poignée de chasseurs et quelques cavaliers sur Rosienie où ayant réuni ce qui lui restait de gens déterminés, il résolut d'abandonner un endroit qu'il eût en vain voulu disputer aux bataillons et à l'artillerie de Bartholomeus. Le 30, trois groupes conduits par Kalinowski, Rymkiewicz et le maréchal, lui-même, cédèrent la ville à l'ennemi et se rendirent l'un à Jurborg, l'autre à Niemokszty, et le dernier à Szawle. Rymkiewicz emmenait avec lui le nouveau gouvernement, la caisse et les munitions de bouche et de guerre. Des proclamations répandues avec profusion dans les campagnes, remuaient la population et attiraient sous les drapeaux de l'insurrection le peu d'hommes échappés aux enrôleurs russes et aux déportations. Un camp se formait sous Niemokszty.

Staniewicz envoyait des émissaires à tous les propriétaires, en les conjurant au nom du ciel et de la patrie, d'assembler tout ce qu'il y avait d'hommes et de chevaux disponibles dans les châteaux, dans les villages, dans les fermes et de les conduire à Szawle, où il avait établi son quartier-général. Son nom inspirait tant de confiance, que malgré les difficultés qu'offrait l'exécution de ses ordres, tout le monde voulait y contribuer; ceux qui avaient des familles à nourrir et à garder, envoyaient des vivres, de la ferraille et de l'argent; les femmes se défaisaient de leurs parures et de leur linge, pour fournir aux blessés et

aux infirmeries. D'autres, forgeaient des piques, cherchaient du salpêtre et dérouillaient les couteaux de chasse et les vieux sabres; les églises livraient leurs richesses au trésor insurrectionnel, et ce ne fut jamais l'argent qui manqua, mais bien le moyen de l'utiliser. En quelques jours, les chefs réunirent leurs détachemens et marchèrent de toutes parts sur Szawle. Szemiot et Herubowicz menaient 800 fantassins et 150 chevaux levés dans les campagnes; les Rosieniens arrivaient, les bandes dispersées s'amalgamaient, et déjà 2,000 hommes étaient prêts à s'ébranler.

Bartholomeus, maître de Rosienie, se rassasiait de sang et de pillage; il voulait battre la campagne vers Jurborg et Szawle, mais tout cet espace fourmillait d'insurgés, qui gênaient ses mouvemens et le tenaient investi dans la ville. La Dubissa lui empêchait l'approche de l'Est, et le Niemen fermait l'angle dans lequel il se débattait en vain contre la pression importune et continuelle des bandes soulevées sur ses revers et sur ses flancs. Ayant su que Niemokszty était la résidence des autorités révolutionnaires, le colonel russe poussa sur le bourg un gros detachement de cavalerie, dans l'espoir de s'emparer des chefs de l'insurrection. Quarante volontaires samogitiens se précipitèrent à sa rencontre, et le culbutèrent sur une embuscade où le commandant et la moitié des Russes mordirent la poussière. Bartholomeus, serré de plus en plus dans une petite ville où la famine et le choléra commençaient à propager leurs ravages, fit un dernier effort pour s'ouvrir une issue vers Widukle. Cette fois-ci, il réussit mieux. L'impétuosité de son attaque épouvanta les insurgés; leur grand'-garde, refoulée dans une grange, y fut brûlée vive, les faucheurs accourus à son secours, taillés en pièces et la réserve dispersée; mais là, s'arrêtèrent les succès de l'ennemi, car Staniewicz arrivait en toute hâte à la délivrance de Rosienie, à la tête des 2,000 patriotes rassemblés à Szawle.

La force munérique des deux partis était à peu-près égale, mais l'artillerie de Bartholomeus lui donnait une sensible supériorité sur des paysans armés de faulx et de fourches, et pour la première fois exposés au feu. L'attaque fut furieuse et la résistance opiniâtre; les boulets couchaient des files entières de Samogitiens par terre, mais les morts étaient aussitôt remplacés par une multitude ivre de vengeance. Les insurgés, animés par la voix et l'exemple des jeunes chefs qui combattaient au premier rang, rompirent enfin la masse ennemie, passant tout au fil de l'épée. Ils s'emparèrent de la ville, des bagages, d'un grand nombre de prisonniers, et rejetèrent les débris de la colonne russe sur Jurborg. Là, cerné et traqué par les chasseurs d'Urbanowicz et de Kalinowski, Bartholomeus s'enfuit avec la moitié de son monde sur le territoire prussien, où il fut reçu avec de grands égards, et plus tard, renvoyé avec armes et bagages, approvisionné de vivres et de munitions : c'était là de la neutralité.

Pendant que les districts de Szawle et de Rosienie expulsaient leurs oppresseurs, le nord de la Samogitie cherchait à maîtriser les bords de la Baltique. Le gouvernement insurrectionnel de Telsze avait résolu de s'emparer de Polonga, petit port de mer presque comblé, situé à trois milles de Memel et à sept de Telsze. Comme c'était le seul point sur terre par lequel les Russes pussent encore communiquer avec la Prusse, les deux partis y attachaient une grande importance. Les insurgés, rassemblés à Dorbiany et à Kretynga, avaient déjà tenté de surprendre la ville; mais comme ils paraissaient peu déterminés, l'ennemi y était en pleine sécurité. Bientôt Jagellowicz, chargé de cette opération par les autorités de Telsze, s'en acquitta avec un succès complet; la garnison russe, chassée par sa troupe, imita Bartholomeus et se retira tranquillement en Prusse, en attendant une occasion favorable pour rentrer en Samogitie.

L'ennemi tenait trop à Polonga, pour laisser cette ville au pouvoir des insurgés. Le général Renekampf ne tarda pas à réunir tous les douaniers de la Courlande, les dépôts d'infanterie et de hussards, et se porta brusquement vers cet endroit. Les insurgés s'y défendirent vaillamment et n'en furent chassés que par l'incendie de la ville; les Russes rétablirent ainsi leurs communications avec la Prusse, et firent de fréquentes sorties contre Kretynga, Kule et Andriew. Renekampf se dépêcha de fortifier Polonga par des ouvrages en terre fraisés et palissadés. Ses soldats étaient encore occupés à ces retranchemens, lorsque les deux garnisons, réfugiées quelques jours auparavant sur le territoire prussien, entrèrent dans la ville, conduites par Bartholomeus. Elles venaient de Memel, où les autorités prussiennes les avaient armées et approvisionnées. Renekampf se trouva tout-à-coup à la tête de forces assez considérables, et put braver dans Polonga toutes les bandes de la Samogitie. De là, les Russes répandaient leurs colonnes volantes dans toutes les campagnes des environs, pillaient, incendiaient les villages et enlevaient les bestiaux et les grains; d'ailleurs, ils empêchaient aux insurgés l'accès des rives de la Baltique, et comme la curiosité s'irrite par les obstacles qu'on met à la satisfaire, toute la Lithuanie en voulait à Polonga, parce que de là, elle espérait apercevoir une flotte tutélaire, envoyée des pays occidentaux à son secours. On disait généralement alors, que plusieurs navires chargés d'armes et de munitions, envoyés par le comité de Paris, croisaient dans ces parages; et par cela seulement que l'ennemi s'acharnait à la possession de l'endroit où ils devaient aborder, on se confirmait dans cette idée.

Abstraction faite de Polonga et de ses dépendances, la Samogitie toute entière respirait librement.

Le soleil d'avril dégourdissait les membres de l'esclave; la Pologne était alors au faîte de sa puissance révolutionnaire. Les victoires de Wawer et de Dembe

retentissaient comme des coups de poignard au fond du cœur de Nicolas; Diebitsch, suspendu par une côte sur le bord de la Vistule, attendait le trait mortel; Dwernicki s'enfonçait dans la Volhynie, où des frères invoquaient sa vaillance; la Samogitie avait brisé ses fers, Wilna menaçait de s'écrouler sur ses bourreaux, la goubernie de Minsk s'embrasait, et celle de Grodno, étouffée par le Czarewicz, transportait ses pénates dans les forêts de Bialowies. La Lithuanie toute entière, bouillonnait sur les communications du feld-maréchal, tandis que le génie de Prondzynski et que l'audace du héros de Stoczek froissaient son front et ses flancs. Partout alors, les Russes étaient sur la défensive, les Polonais sur l'offensive; un de ces coups terribles que le Dieu de l'indépendance sait porter aux oppresseurs, un de ces efforts unanimes et concentrés, dont l'harmonie des faibles accable les colosses délabrés, et l'empire de Pierre vomissait ses entrailles, et la Pologne en masse se ruait sur Saint-Pétersbourg, et quarante-trois républiques jaillissaient du cadavre czarien. Il en fut autrement : l'émulation dégénéra en jalousie, le généralissime méprisa les avis du quartier-maître, la Lithuanie, abandonnée a elle-même, s'épuisa en soulèvemens partiels; Dwernicki en butte aux ressentimens de la Camarilla fut sacrifié; le corps d'armée ne bougea pas et l'entêtement de Skrzynecki se retrempa dans les désastres.

Malédiction sur lui et sur ses conseillers! ils ont assassiné la patrie, ils ont reculé de deux siècles la civilisation de toute la race slavone, ils ont fourni de nouvelles armes aux ennemis du genre humain.

Nous venons de voir comment s'émancipaient les districts de Rosienie, de Telsze et de Szawle, formant l'ancienne Samogitie; pour rapporter toutes les insurrections lithuaniennes à une idée générale, nous considérerons ces pays, les premiers soulevés, comme centre de tous les efforts. Là, chaque contrée régie par un

conseil élu par les masses, s'administre elle-même, lève des troupes, perçoit les contributions, fonde des hôpitaux et des ateliers militaires, s'entend avec ses voisins pour les affaires générales et se renferme en elle-même pour les intérêts locaux. La bonne volonté de tous supplée à l'énergie et à l'unité des autorités; l'opinion publique, plus puissante que tous les pouvoirs exécutifs, devance les besoins de la révolution, et impose aux individus des lois qu'ils devinent avant qu'elles soient écrites ou publiées. C'est une espèce de république fédérative dans laquelle la concorde tient lieu d'ordre, et l'enthousiasme de système; où toutes les tendances résumées dans l'insurrection, se formulent sur les champs de bataille; une république fédérative où les décisions s'emportent par acclamation, et où les opposans se taisent au lieu de combattre. L'égalité existe de fait, et Dieu en est le seul garant; pas de députés pour la voter, pas de pairs pour la sanctionner, mais du dévouement pour la vouloir et de la bonne foi pour l'assurer. Il n'y a plus ni noblesse, ni hommes dits libres, ni serfs; il n'y a plus que des insurgés. Le plus brave conduit au combat, le plus expert préside au conseil, le plus riche nourrit l'armée, les femmes prient et pansent les blessés, les ouvriers forgent des lances, les enfans ramassent les boulets; les curés bénissent et combattent, les moines crénèlent les couvents. Tout va, s'arrange, s'harmonise, concourt au même but par l'influence d'une seule et grande idée de FOI et de LIBERTÉ.

Et pourtant il fallait édifier le glaive à la main, car les Moscovites n'étaient pas les seuls ennemis de la chose publique. Le Bourlak qui profitait de l'absence des pères et des fils, pour piller les maisons et enlever les femmes; les Juifs, qui rôdaient dans les camps, dans les hopitaux, dans les dépôts, pour empoisonner ou trahir; les aristocrates, qui prêtaient leurs noms à Nowosiltrow, étaient plus à craindre encore que la mitraille de Bartholomeus et de Renekampf. A cela,

se joignaient des besoins matériels, qu'il était presqu'impossible de satisfaire, et auxquels rien ne pouvait suppléer. Le manque d'artillerie et d'armes à feu rendait tout-à-fait inutile le courage de la plupart des insurgés; on etait parvenu à établir à Zadwoie une fonderie qui fonctionnait tant bien que mal, mais cela était loin de suffire. Les canons étaient si rares qu'ils inspiraient aux pauvres campagnards une sorte de culte religieux. On raconte qu'un artilleur polonais ayant amené deux pièces d'artillerie au quartier-général des insurgés, tous se pressaient pour les voir et les toucher. Ils élevaient leurs voix menaçantes vers l'Ouest, en criant qu'ils ne craignaient plus Diebitsch, et montrèrent dès lors une confiance et une valeur ranimées à chaque instant par la vue de leurs palladiums.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DES

MATIÈRES.

LIVRE V.

THÉATRE DE LA GUERRE. — OUVERTURE DE LA CAMPAGNE.

TABLE DES MATIERES.

LIVRE VI.

RÉORGANISATION DE L'ARMÉE.--LA DIÈTE.--TRIOMPHES.-- OPÉRATIONS DE L'AILE DROITE.

25 Février.--18 Avril.

LIVRE VII.

OPÉRATIONS DE L'AILE DROITE.

1er—27 Avril.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE VIII.

LITHUANIE. — ORIGINE. — INSURRECTION.

1815. — 1er Avril 1831.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.



PAGES.	LIGNES.	AU LIEU DE :	LISEZ :
18	6	aux envahissans	*envahisseurs.*
20	34	anvantages	*avantages.*
22	15	l'enne mi sur partout	*sûr.*
26	22	Dwernicki	*Dwernicki.*
31	2	ébranlé ou dissouts	*dissout,*
31	31	déteresse	*détresse.*
33	30	on avait beau eu	*on avait eu beau.*
36	6	de toute part	*de toutes parts.*
40	17	comtribué	*contribué.*
45	14	franchirainet	*franchiraient.*
64	10	dons l'intervalle	*dans l'intervalle.*
67	32	réseves	*réserves.*
71	19	siguaux sont étourdis	*signaux sont couverts.*
74	36	un grop	*un gros.*
78	20	l'enemi	*l'ennemi.*
81	20	en faco	*en face.*
92	2	le spectale	*spectacle.*
97	34	apperçut	*aperçut.*
114	32	souvent toute les	*toutes les*
119	1	a couronné leurs exploits. Mais Krukowiecki ne l'est pas ;	*leurs. exploits ; mais Krukowiecki ne l'est pas; etc.*
121	31	des ses	*de ses*
123	15	de se braves	*de ses braves.*
130	34	le baïonnettes	*les baïonnettes.*
150	10	des autre chefs	*des autres chefs.*
157	3	en deux ligne	*en deux lignes.*
161	30	de toute part	*de toutes parts.*
163	35	s'ofraient	*s'offraient.*
167	3	nn avocat	*un avocat.*
171	36	résserve	*réserve.*
176	19	la cause dout	*dont.*
181	12	jusq'aux camps dressés au milien.	*jusqu'aux camps dressés au milieu.*

ERRATA.

Pages.	Lignes.	Au lieu de :	Lisez :
id.	22	jusq'aux	*jusqu'aux.*
183	34	colonnes de fumée jaillissantes	*jaillissant.*
187	17	un sourir	*un sourire.*
188	38	les bals hiver	*les bals d'hiver.*
202	27	l'ordre de chose	*de choses.*
205	21	s'érieusement	*sérieusement.*
207	5	qu'un mur examen	*mûr.*
238	31	il laisesra	*il laissera.*
251	36	la stuation	*la situation.*
277	28	les dépris	*les débris.*
278	33	désorde	*désordre.*
284	10	statues de marbres	*de marbre.*
288	10	que l'on eùt attirés	*que l'on eût.*
304	28	équipagse	*équipages.*
318	10	Vrasovie	*Varsovie.*
318	19	les foudre	*les foudres.*
320	3	mbrassait	*embrassait.*
id.	29	pareil état de chose	*de choses.*
325	8	tronva	*trouva.*
id.	15	tronpes	*troupes.*
id.	36	les reconnaissauces	*les reconnaissances.*
331	33	furiense	*furieuse.*
333	14	gredadiers	*grenadiers.*
id.	19	resaisir	*ressaisir.*
352	38	Rndiger	*Rudiger.*
354	34	se cabrent et tournent.	*se cabrant et tournant.*
356	10	resserée	*resserré.*
id.	32	les deux ligues	*les deux lignes.*
370	34	uo marcher	*ou marcher.*
id.	38	complète gnorance	*ignorance.*
380	37	s'entendent ent eux	*entr'eux.*

